

UNIVERSITATEA DIN CLUJ.

# DACOROMANIA

BULETINUL „MUZEULUI LIMBEI ROMÂNE“

CONDUS DE

**SEXTIL PUȘCARIU**  
Profesor la Universitatea din Cluj,  
Membru al Academiei Române.

ANUL IV.  
1924—1926.

PARTEA 1.  
**STUDII.**

CLUJ, 1927

INSTITUTUL DE ARTE GRAFICE „ARDEALUL“, STR. MEMORANDULUI 22

# Pour l'organisation du travail scientifique.

## La fiche internationale. — L'index général.

La production scientifique s'accroît dans de telles proportions que se tenir au courant devient pour l'homme de science une tâche qui dépasse ses forces. L'érudit se voit obligé, depuis un certain temps, à renoncer à suivre tout ce qui se publie dans sa spécialité, surtout depuis que le prix des livres est si élevé que même les bibliothèques publiques ne peuvent se les procurer tous. Nous nous trouvons en présence d'un douloureux dilemme : notre conscience de travailleur nous impose de nous mettre au courant de ce qui se publie, et de connaître sur notre matière l'avis des autres avant d'émettre le nôtre ; mais, d'autre part, le désir d'apporter à la science notre contribution personnelle, de publier des travaux utiles, nous oblige à être avares de notre temps. Malheureusement, dans la science comme dans la vie, celui qui peut montrer qu'il a lu le livre le plus récent passe souvent pour le plus cultivé, de sorte que les études pourvues d'un appareil bibliographique considérable passent, souvent à tort, pour les plus savantes.

Le seul remède contre ce mal qui grandit d'année en année, c'est de discipliner le travail individuel et d'organiser le travail collectif, par une collaboration intelligente et une coopération internationale bien dirigée.

La Commission de Coopération intellectuelle rattachée à la Société des Nations, comprenant la nécessité d'une collaboration internationale en vue de faciliter le travail scientifique, s'est occupée depuis sa création du projet d'une Bibliographie capable de mettre à la portée de tous les travailleurs le moyen de connaître vite et avec exactitude la production scientifique univer-

selle, dans toutes les spécialités. Les plans, d'abord un peu vagues et conçus dans un trop grand style (il s'agissait de créer un Institut bibliographique mondial) ont été réduits aux limites des réalisations possibles. On a commencé par une bibliographie des sciences physiques qui sera bientôt suivie de celle des antiquités classiques et des sciences économiques. Dès à présent il semble que l'on ait résolu avec bonheur quelques questions de principe: on a uni dans une collaboration féconde les énergies mises au service de cette cause et on a évité ainsi les inconvénients causés par un travail dispersé et non organisé, avant tout ce double emploi que nous ne pouvons plus nous permettre aujourd'hui.

Mais la bibliographie ne résout qu'un aspect du problème. Même quand elle est critique et analytique, elle ne donne pas, elle ne peut pas donner des informations de détail, car pour qu'une bibliographie soit bonne et utile, il faut tout d'abord qu'elle soit concise, et renonce aux détails. Or, ce sont justement les études de détail, dispersées dans des publications où le plus souvent on ne soupçonne pas leur présence, qui fréquemment nous intéressent le plus.

Où en sommes-nous aujourd'hui à cet égard? Je me limiterai ici à une branche de la science dont je puis parler par expérience: la philologie romane. Mais à coup sûr les observations que l'on peut faire dans ce domaine s'appliquent en grande partie aux autres.

Quand on lit un livre qui vous appartient personnellement, on marque d'ordinaire au crayon, soit en soulignant le texte, soit par des notes marginales, les passages qui frappent le plus, — qu'on admette ou non les idées qu'ils contiennent — bref les passages qu'on croit pouvoir utiliser un jour. Mais, plus on aime les livres, plus on évite de les défigurer par des notes au crayon. D'ailleurs, l'utilité de ces notes reste problématique, car les travailleurs ont pour la plupart trop de confiance en leur mémoire. Celle-ci les trahit souvent, et lorsque, au bout de quelques années, on veut trouver le livre et les passages soulignés, il faut perdre des heures entières, souvent sans résultat. En outre, cette méthode devient inapplicable quand il s'agit de livres qui ne vous appartiennent pas, comme par exemple de revues empruntées à un collègue ou à une bibliothèque.

Alors, on n'a plus qu'une ressource: faire des fiches. Pour cela, chaque travailleur a son système, et même il en change souvent. Fréquemment, avec l'expérience que donnent la pratique et l'âge, les érudits changent leur système de fiches. Dans leurs boîtes à fiches, on trouve des feuilles de différents formats, écrites parfois au crayon, c'est-à-dire s'effaçant avec le temps, avec des abréviations différentes. Le classement systématique de ces fiches devient, au bout d'un certain temps, impossible. Il faut pour s'orienter dans des fiches anciennes perdre beaucoup de temps. Combien d'entre nous, désolés, n'ont-ils pas cherché à mettre de l'ordre dans leurs vieilles fiches en les recopiant selon un nouveau système, qui leur semblait meilleur? Hélas, voyant le temps qu'ils perdent à cette besogne, la plupart l'abandonnent à moitié chemin.

Est-il possible de délivrer les érudits de ces ennuis en créant une fiche internationale pratique et facile à manier? Il me semble utile d'étudier cette question, car si on pouvait la résoudre, les travailleurs de l'avenir seraient débarrassés de bien des tracas, et gagneraient beaucoup de temps.

En outre, la fiche internationale présente un autre avantage. Combien de savants meurent à la fleur de l'âge, avec des travaux sur le chantier! Les plus vieux sont de même surpris par la mort au milieu de travaux scientifiques pour lesquels ils ont amassé un riche matériel. En effet, le vrai savant sait bien que le progrès scientifique se réalise moins par l'intuition, don personnel inappréciable de l'homme de talent, mais souvent mirage trompeur, que par une documentation solide. Or celle-ci réclame une longue et patiente recherche de matériel. Préparer ce matériel, c'est, si j'ose employer une comparaison triviale, comme se savonner le visage avant de se raser: la lame la mieux aiguisée ne coupe pas sur une peau qui n'a pas été savonnée avec soin et sans hâte.

Tout le travail consacré par le savant à amasser du matériel pour des travaux qu'il n'a pas eu le temps de publier, ou qu'il a encore hésité à rédiger, est en général, à sa mort, perdu pour tous. Qui pourrait en effet s'orienter dans des fiches où ne se trouvent que des fragments d'idées, jetées sur le papier sans être exprimées complètement, avec des signes, des abréviations personnelles? Si nous avons la fiche internationale, et une con-

vention adoptée par tous pour la composer, ce matériel précieux pourrait servir à la collectivité.

D'autre part, la fiche internationale pourrait avant tout servir de base à un travail de grande envergure, destiné à compléter la Bibliographie conçue par l'Institut international de Coopération intellectuelle. Je songe à un Index generalis qui donnerait aux travailleurs justement les informations de détail qu'ils ne trouvent pas dans la Bibliographie générale.

Dès aujourd'hui, l'utilité d'un index à la fin du livre est reconnue. En philologie par exemple, il est rare de trouver un livre vraiment bon sans index. Même les revues de spécialité publient, soit à la fin de l'année, soit comme annexe après une série de numéros, soit même depuis quelque temps à la suite des articles, un index qui permet de trouver, par ordre alphabétique, des renvois aux informations de détail. Mais la façon de composer l'index varie avec les auteurs. Quelques uns constituent leur index mécaniquement, en y mettant tous les mots cités dans le texte, qu'ils y figurent à titre d'exemple, ou qu'ils soient expliqués d'une façon nouvelle. D'autres choisissent seulement ce qu'ils croient digne d'être relevé, et leur choix est ordinairement trop restreint. D'autres, pour éviter la perte de temps que cause cette tâche ingrate, la confient à quelque élève jeune et sans expérience. La différence porte surtout sur la manière de concevoir l'index; quelques auteurs lui donnent toute l'ampleur nécessaire; d'autres au contraire n'y attachent aucune importance. Pour donner un exemple typique, comparons l'index allemand de la Grammaire des langues romanes de Meyer-Lübke à celui de la traduction française du même ouvrage; beaucoup d'entre nous consultent pour le texte l'édition allemande, mais pour l'index l'édition française. Un type unitaire d'index s'impose; il faut établir quelques principes généraux pour sa composition, et faire adopter par tous les mêmes abréviations, la même transcription phonétique.

Mais établir cette unité dans l'index, comme conséquence directe de l'adoption de la fiche internationale qui lui sert de base, ce n'est là qu'une demi-mesure. En vérité, utiliser, pour chaque question de détail, toute une série de livres ayant de bons index, c'est une tâche malaisée. Combien de livres, que nous ne consultons pas parce qu'ils sont hors de notre spécialité,

contiennent des détails qui pourraient nous être utiles ? Combien de fois des langues éloignées présentent des phénomènes généraux ressemblant à ceux qu'on peut constater dans sa propre langue !

Il est évident qu'au lieu de consulter les index de vingt ou trente livres, sans avoir d'ailleurs la certitude d'avoir dépouillé ceux qui contiennent les informations les plus précieuses, il serait beaucoup plus commode et plus avantageux de consulter un seul livre qui remplacerait, tous les ans, les index partiels de tous les livres parus au cours de l'année.

La chose est si évidente qu'on ne devrait pas avoir besoin de la démontrer. Pourtant, je voudrais indiquer les avantages qui dériveraient de la publication d'un tel Index général, car en même temps je crois pouvoir montrer que l'idée est réalisable.

1. L'utilisation de l'Index aurait d'abord les avantages causés par les motifs exposés ci-dessus. L'Index général deviendra pour l'érudit un livre aussi nécessaire que le dictionnaire ou le lexique. Aussi beaucoup l'achèteront-ils, et toutes les grandes bibliothèques seront-elles obligées de se le procurer.

2. Par suite on trouvera probablement sans beaucoup de peine des éditeurs pour l'Index général des différentes branches de la science.

3. Avantage pour les auteurs eux-mêmes : leurs ouvrages seront continuellement cités et consultés plus souvent : D'où bénéfice pour les éditeurs d'ouvrages scientifiques. Probablement quelques auteurs, et quelques éditeurs, plus rares, ne renonceront-ils pas à publier leurs livres avec un index. Mais tous consentiront à ce que cet index soit reproduit dans l'Index général. D'autre part beaucoup d'auteurs, et surtout beaucoup de directeurs de revue, renonceront volontiers à publier des index et accepteront d'envoyer leurs fiches pour être imprimées dans l'Index général. A cette intention, chaque auteur composera l'index de ses oeuvres scientifiques, études, articles, mélanges, comptes-rendus etc., sur le modèle de la fiche internationale, dans une des langues mondiales : français, anglais, allemand ou italien, et l'enverra à l'éditeur ou au directeur de revue. Celui-ci, qu'il publie ou non le travail avec un index, enverra les fiches en même temps que la fiche bibliographique (la fiche où se

trouve le titre du travail en toutes lettres et en abrégé) à la rédaction de l'Index général. Là, les fiches seront classées systématiquement, et utilisées annuellement pour la publication de l'Index général.

4. La Commission internationale de Coopération intellectuelle pourrait, par l'Institut de Coopération intellectuelle de Paris, se charger de l'organisation de cette tâche, c'est à dire faire les enquêtes nécessaires, les travaux préparatoires, engager des pourparlers avec les directeurs de revue et les éditeurs, se mettre en rapport avec les grandes bibliothèques qui s'abonneront à la publication. Elle commencerait pour le moment par une spécialité, la philologie par exemple, comme elle a fait pour la Bibliographie des sciences physiques, et, avec le temps, étendrait son activité sur les autres branches de la science. Celles-ci devraient adapter la fiche internationale (format et contenu) à leurs besoins propres. Les difficultés que rencontrera l'organisation d'un Index général de toutes les sciences seront énormes ; mais, avec de bonnes méthodes de travail, elles ne seront pas plus difficiles à vaincre que celles qu'ont surmontées les grands dictionnaires encyclopédiques.

Nous nous inspirons de ces idées, au Musée de la langue roumaine, depuis la création de ce dernier<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voici ce qu'on peut lire dans l'article programme publié en 1920 en tête du premier volume de la „Dacoromania“ :

„Le Botaniste a dans son institut de riches herbiers, le géologue, ses armoires pleines de minéraux rangées par catégorie, l'entomologiste, ses boîtes d'insectes, le numismate, ses collections de monnaies. D'innombrables planches, des photographies, suppléent aux lacunes de ces collections. Seul, le philologue ne possède pas ces outils si nécessaires à ses travaux. Chaque philologue est obligé de consacrer une part importante de son travail à rassembler le matériel indispensable, en emplissant ses rayons de fiches, dans lesquelles tout autre que lui, et parfois lui même ne peut s'orienter...“

La science a pris, dans chaque spécialité, un tel développement, que l'économie de temps est devenue pour l'érudit une nécessité primordiale. Les bibliothèques à catalogue rationnel, les bibliographies donnant des informations rapides et exactes sur les travaux déjà parus, et surtout les musées qui évitent à l'érudit la peine d'amasser lui même son matériel de travail, sont devenus indispensables au progrès de la science, dans chaque spécialité. C'est en raison de cette nécessité qu'a été fondé le Musée pour l'étude de la langue roumaine“.

Pendant ses cinq ans d'existence, le Musée de la langue roumaine a poursuivi, dans le cadre de ses ressources matérielles restreintes, le but qu'il s'était fixé: devenir un foyer de hautes études où le travailleur puisse trouver, à côté de l'appareil scientifique nécessaire, tous les instruments de travail capables d'économiser son temps et son énergie. Nous avons un rayon d'activité restreint: l'étude de la langue et de la littérature roumaine — aussi n'était-il pas extrêmement difficile d'atteindre notre but. Nous nous sommes enfermés dans un champ restreint, pour pouvoir le creuser plus profondément. Nous possédons une bibliothèque de spécialité, riche en livres et en brochures rares; un abondant matériel lexicographique qui sert à la composition du Dictionnaire de l'Académie roumaine est mis à la disposition du travailleur; ce matériel s'enrichit sans cesse de fiches nouvelles et de matériel régional, extrait surtout des réponses aux questionnaires envoyés dans tout le pays; en outre, nous avons commencé à préparer méthodiquement une bibliographie dont est chargé un fonctionnaire du musée, et un Index général concernant la langue et la littérature roumaine.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile d'exposer en quelques mots les principes qui nous ont guidés et les expériences que nous avons faites en ce qui concerne cet Index général.

1. L'Index général est composé sur fiches; chaque phénomène linguistique est noté sur une fiche spéciale.

Pour cette raison, l'économie de matériel et d'espace nous oblige à employer des fiches d'un format aussi réduit que possible. L'expérience nous a convaincus que le format le plus pratique est le 32-e d'une feuille de papier ordinaire, c'est à dire de 85 mm hauteur sur 50 mm de largeur. Les fiches sont d'un papier mince et fort, et coupées à la machine. Pour les cas exceptionnels, quand ce format n'est pas suffisant, on écrit sur une fiche double, de 170 mm de longueur, qui est pliée en deux, et rangée avec le pli en haut. Dans des cas très rares, on peut prendre une fiche pliable en trois ou même en quatre. Les fiches sont rangées dans des boîtes en planchettes minces (4 mm), qui contiennent 2000 fiches placées verticalement, sans être serrées, c'est à dire pouvant être feuilletées facilement. Les fiches sont divisées en catégories par d'autres fiches, de carton de couleur, de la même largeur, mais de 95 mm de hauteur.



3. Les catégories de fiches sont rangées par ordre strictement alphabétique. De même les fiches à l'intérieur de chaque catégorie.

4 Une boîte spéciale contient les fiches portant les indications bibliographiques, rangées elles aussi par ordre alphabétique. Avant de mettre un livre en fiches, on fait d'abord la fiche bibliographique, avec l'indication du titre, en abrégé et en toutes lettres.

Quand il s'agit d'articles de revue, on cite le volume, et entre parenthèses l'année, puis la page et enfin le nom de l'auteur.

Toutes les abréviations employées sont de même transcrites immédiatement sur des fiches rangées dans une boîte spéciale, destinée à donner la clef des abréviations.

5. Sur la fiche, on écrit en haut et à gauche le mot essentiel, d'après lequel est fait le classement alphabétique, et on le souligne. Viennent ensuite le texte et l'indication de l'ouvrage, p. ex. :

#### Fiche de l'Index général

*dissimilation*

p—p > t—p (W. Meyer-Lübke)

MRIW. I 38

#### Fiche bibliographique

*MRIW. I*

Mitteilungen des Rumänischen Instituts an der Universität Wien, hgg. von W. Meyer-Lübke. Erster Bd. Heidelberg, C. Winter, 1914. Pp. 418 + VI.

**Albanais**

Anciens rapports avec les Roumains de la vallée de Drin (avec bibliogr. de la question)

Jokl, Lingv.-Kult, 142

**Jokl, Lingv.-Kult**

Jokl Norbert, Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen. (No. 8 de „Untersuchungen zur indogermanischen Sprach- u. Kulturwissenschaft, begründet von Karl Brugmann u. Ferdinand Sommer, hgg. v. Wilhelm Steinberg u. Ferdinand Sommer). Leipzig, Gruyter & Co., 1923. Pp. 366 + XI.

Selon les moyens et le temps dont dispose le personnel scientifique du Musée, on copie sur fiche l'index des travaux qui paraissent (s'il est aisé de s'en procurer deux exemplaires, on découpe et on colle sur fiches l'index imprimé). Pour les livres qui ne possèdent pas d'index on fait des extraits sur fiches.

Voici, à titre d'exemple, le titre des différentes catégories de l'Index général du Musée, jusqu'à la lettre *D*<sup>1</sup>:

*A* (voyelle) — abstraits (mots) — accent — accord — accusatif — actif — acoustique — accusatif — adaptation — adjectif — adverbe — aphaèrèse — agglutination — Albanais — allegro — amphibologie — anacoluthie — analyse — analogie — animaux (noms d') — aoriste — apocope — archaïsmes — ardelénismes<sup>2</sup> — Aroumains — article — assimilation — asynthétique — aspérités (syntactiques) — attraction (vocalique) — attribut — autochtone (élément);

*B* (consonne) — Banat — bogomiles (secte religieuse) — Bulgare;

<sup>1</sup> L'ordre est rigoureusement alphabétique pour les mots roumains correspondants.

<sup>2</sup> Phénomènes linguistiques particuliers à la Transylvanie (roum. Ardeal).

C (consonne)—caduc (son)—calques (linguistiques)—qualités (des sons) —catégories (grammaticales, sémantiques)—cellule (linguistique) — comparatif — complément—composition—conditionnel—conjugaison—subjonctif (roum. conjunctiv)—contamination — continuité (des Roumains en Dacie) — contractions— contrôle (du milieu ambiant)—convergence—enfants (roumain : copii—leur langue)—corruptions—créations immédiates—christianisme—chronologie—mots (roumain : cuvânt—importés, etc.).

Le système d'Index général sur fiches a un grand inconvénient : la fiche s'égaré facilement. En revanche, il offre un avantage si grand qu'il compense cet inconvénient : on peut retirer les fiches de la boîte, et, après élimination de celles qui n'ont pas d'intérêt immédiat, classer facilement les autres sur une table, et les utiliser dans l'ordre que l'on veut pour travailler. Avec un paquet de quelques séries de fiches, on peut aller à la bibliothèque et chercher sans perdre de temps tous les livres à qui elles renvoient ; si la fiche est trop sommaire, la citation peut être complétée selon le besoin directement sur la fiche.

Pour cette raison, l'Index général devrait être imprimé, s'il voit jamais le jour, en deux éditions différentes : une édition meilleur marché, en format de livre, pour les bibliothèques publiques, et une seconde édition, imprimée directement sur fiches du format international, destinée aux instituts fréquentés par des travailleurs peu nombreux et sûrs, et aux particuliers. Le format du livre devrait d'autre part être tel que l'index fût imprimé sur deux colonnes, dont chacune eût la largeur de la fiche internationale. Il serait préférable d'employer un papier mince, et de n'imprimer que sur le recto de la feuille. Ainsi, la typographie pourrait utiliser la composition du livre pour l'édition sur fiches, et le livre lui-même pourrait être découpé et collé sur fiches par qui voudrait l'utiliser ainsi.

Ce dernier cas se présenterait fréquemment, car beaucoup, au bout d'un certain temps, plutôt que de consulter des dizaines de volumes pour suivre une question, préféreraient consulter les index sous forme de fiches rangées dans des boîtes où on pourrait introduire chaque année le matériel nouveau, dans l'ordre alphabétique.

Les différents domaines scientifiques n'ont pas de frontières strictement délimitées, et chevauchent les uns sur les autres ; aussi arrivera-t-il souvent qu'un spécialiste ait besoin d'un chapitre concernant une science rapprochée ou même éloignée de la sienne. Ainsi, pour les philologues, le romaniste, le germaniste, le slaviste, etc. consulteront souvent le chapitre concernant la linguistique générale, où seront cités, empruntés à toutes les langues, les phénomènes généraux comme l'assimilation, la métathèse, etc. Le spécialiste de philologie anglaise suivra, outre les questions de germanistique, aussi celles de philologie romane et française en particulier. Les bibliothèques moins grandes de Roumanie, pour la géographie, l'histoire, la philologie romane etc. se contenteront de se procurer les chapitres concernant la Roumanie, son passé et sa langue, et ainsi de suite.

Il est impossible de prévoir dès maintenant le développement que prendra l'Index général, et les problèmes de détail qu'il soulèvera. Ils dépendront des nécessités, et la technique de l'Index s'organisera d'elle-même. Ce qui est sûr, c'est qu'il deviendra une publication indispensable à tous les érudits ; il les dispensera en effet de bien des recherches vaines ; il leur ôtera le déplaisir de ne pas connaître les résultats des travaux de leurs prédécesseurs, et de ne pas pouvoir profiter des lumières qu'ils ont répandues.

Sextil Pușcariu.

---

# Principiul sonorității în economia limbii<sup>1</sup>.

Lui Otto Jespersen.

Problema a cărei soluție încerc s'o prind aci într'o formulă definitivă, a fost discutată mult în cursul vremurilor. În timpul din urmă atențiunea s'a îndreptat mai ales asupra teoriilor lui Ferdinand de Saussure din *Cours de linguistique générale*, carte pe care editorii ei Charles Bally și Albert Secheyhayé, în colaborare cu Albert Riedlinger, o fac să apară în 1922 în ediția a II-a, și a lui Otto Jespersen, al cărui *Lehrbuch der Phonetik*, în limba germană, s'a publicat în ediția a III-a în 1920. Teoriile acestea cuprind de fapt, în cadrele unor expuneri de toată originalitatea, totul ce au produs mai remarcabil cercetările de până acuma, făcute în căutarea unei definiții științifice a silabei.

Despre silabă s'au spus multe lucruri utile și foarte importante, dar analiza ființei ei s'a împiedecat de un obstacol mare: neputința de a determina în mod precis punctele unde începe și unde se sfârșește o silabă. Zădărnicia sforțărilor de a deslegă această chestiune, l-a făcut pe Jespersen să se resemneze și să declare că încercarea de a descoperi limita dintre două silabe ar fi tot atât de zădarnică, în majoritatea cazurilor, ca și încercarea de a găsi într'o vale linia despărțitoare dintre doi munți<sup>2</sup>. J. Vendryes face la 1921, în *Le Langage*, exact aceeași decla-

<sup>1</sup> Studiul acesta a fost comunicat, în rezumat, în ziua de 14 Aprilie 1925 Congresului Filologilor Români din București.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, pag. 202—203. „... Das einzige, was hier vorliegt, sind zwei Gipfel mit dazwischenliegender Senkung, aber es ist ebenso müssig, darüber zu streiten, ob diese Senkung ganz zum ersten Gipfel oder ganz zum zweiten oder halb zu beiden gehört, wie es müssig ist, in einem Tal in der Natur nach einer bestimmten Scheide zwischen zwei Bergen zu suchen“. — Inginerii hotarnici ne asigură de altfel că o asemenea delimitare între doi munți nu este cu neputință.

rație, întrebându-se aceeași comparație ca și Jespersen<sup>1</sup>. Încercarea pe care Vendryes o numește copilărească, o făcuse totuși De Saussure. Oricât de ingenioasă însă, teoria acestuia nu poate rezista unei critici minuțioase.

Intr'un grup de sunete ca d. ex. *appa*, zice De Saussure<sup>2</sup>, se disting doi *p*, cel dintâiu fiind imploziv ( $\tilde{p}$ ), cel de al doilea exploziv ( $\dot{p}$ ). Este atâta potrivire între acești doi *p*, încât au putut fi transcriși în uzul comun chiar printr'un singur semn (*apa*). Există însă și cazuri când cei doi *p* nu urmează unul după altul: *aḗta*, *aḗpa* etc. Aceeași deosebire, între un element imploziv și unul exploziv, se poate face pentru toate sunetele în afară de *a*, deci și la fricative (*aḗffa*), la nazale (*aḗmḗa*), la lichide (*aḗlḗa*) și la vocale *aḗoḗa*.

Între imploziune și exploziune, continuă De Saussure, există un moment de repaos, care poate fi prelungit după plac. Emisiunea sunetului continuă însă pe când organele rămân nemișcate, dacă avem de a face cu un fonem cu articulare mai deschisă (d. ex. în *alla*). În această clipă de repaos efectul articulării ar fi la fel cu cel al imploziunii. De aceea clipa de repaos poate fi înglobată imploziunii. Împrejurarea aceasta îl face pe De Saussure să nu mai țină cont decât de imploziune și exploziune, mai cu seamă pentru că el este preocupat de gândul de a reduce fenomenul silabării la o schemă pe cât se poate de simplă, dar întemeiată pe considerația tuturor factorilor esențiali. Neînsemnând astfel în schema sa un element pe care îl crede de o importanță secundară, dânsul mărturisește chiar că nu are pretenția de a rezolvi toate dificultățile, ci numai de a pune studiul problemei pe baze raționale.

Este cu atât mai dificil, zice apoi, de a deosebi imploziunea de exploziune, cu cât mai deschisă este articulația sunetului. Am distinge ușor elementul imploziv de cel exploziv în *aḗlḗa*, mai greu în *aḗēa*, pe când la *a*, deschizătura mare face cu neputință orice diferențiere de felul acesta.

<sup>1</sup> *Op. cit.*, pag. 65. „... Cette triple variation permet dans un certain nombre de cas de fixer la limite des syllabes; dans beaucoup d'autres, la division est arbitraire. Il serait aussi puéril de chercher à la fixer que de vouloir déterminer à quel point précis se trouve le fond d'une vallée entre deux montagnes“.

<sup>2</sup> Pentru expunerile ce urmează aici, vezi *op. cit.*, pag. 79—88.

De Saussure crede că a arătat în chipul acesta cari sânt elementele cele mai simple, concrete și indivizibile, precum le zice, cari se înșirue în cursul vorbirii. „Fără îndoială“, declară dânsul în cele următoare, „orice deschizătură trebuie să fie precedată de o închizătură; ... dacă spun  $\tilde{r}p$ , ar trebui, după ce am făcut închizătura pentru  $r$ , ca să articulez cu uvula un  $r$  care se deschide pe când cluziune pentru  $p$  se formează în spre buze. ... În cuprinsul actului fonator pe care voim să-l analizăm, nu ținem seama decât de elementele deosebitoare („differentiels“), cari se impun urechii și sânt capabile de a servi pentru o delimitare a unităților acustice din cursul vorbirii. Numai aceste unități acustico-motrice trebuie considerate; astfel articulațiunea lui  $r$  exploziv, care însoțește pe cea a lui  $p$  exploziv, nu există pentru noi, pentru că nu produce un sunet perceptibil sau cel puțin pentru că nu contează în înlănțuirea fonemelor“ („dans la chaîne des phonèmes“).

De Saussure face aci o greșală mare. Dânsul declară inexistent un element a cărui ființă n'o poate tăgădui totuși. În cazul special analizat de el, acest element este partea a doua a lui  $r$  uvular, deci ca evoluție articulatorică depărtarea uvulei de limbă, o mișcare inversă celei executate în partea întâia a acestui  $r$ . Că în același timp a fost neglijat și  $p$  imploziv, ca un element care n'ar da nici un colorit specific imaginii acustice, nu se spune la locul acesta expressis verbis. De Saussure se pune cu sine însuși în contradicere, căci chiar după definiția lui, fonemul este „suma impresiunilor acustice și a mișcărilor articulatorice, a unității auzite și a unității vorbite, una condiționând pe cealaltă“<sup>1</sup>. Dacă e ca această definiție să-și păstreze valoarea pe care o are de fapt, la analiza fonemelor nici o mișcare articulatorică nu mai poate fi desconsiderată pentru motivul că nu produce un sunet perceptibil. Renunț să înșir aici toate obiecțiunile ce s'ar mai putea face lui De Saussure, dar dintre acestea una dintre cele mai importante este că elementul pe care-l declară imperceptibil, se aude totuși foarte adese. Auzim d. ex. destul de bine, deși mai puțin decât în *apa*, ploziunea lui  $p$  în *aḫta*, ca să luăm numai unul dintre grupurile de sunete descrise de el<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Op. cit.*, pag. 65.

<sup>2</sup> Cf. Otto Jespersen, *op. cit.*, pag. 167.

Așa cum a fost reprodusă teoria aceasta a lui De Saussure de elevii lui Bally, Sechehaye și Riedlinger, ea mai are și cusurul că se întemeiază pe observarea unor combinațiuni arbitrare de 2—3 sunete, în loc ca aceste sunete să fie înfățișate în mijlocul cuvintelor în cari se găesc. Aceasta, cu toate că De Saussure însuși accentuiază îndeosebi că atunci când studiem sunetele, nu trebuie să le smulgem din înlanțuirea lor din cursul vorbirii. Rupte din ansamblul imaginii acustice și articulatorice, faptele pierd din claritatea lor. Desigur, și pentru teoriile lingvistice avem nevoie de abstracțiuni într'o măsură mai mare sau mai mică, dar rezultatele la cari ajungem trebuie controlate și demonstrate imediat la mâna unui material cât de bogat în plină viață a limbii.

De Saussure mai arată cum se pot combina exploziunea și imploziunea în cursul vorbirii. Nu stăruim asupra amănuntelor. În general am avea succesiuni de exploziuni, când urmează unul după altul sunete cu articulație tot mai deschisă, succesiuni de imploziuni, când urmează unul după altul sunete cu articulație tot mai închisă. Se citează în cele din urmă forma *particulièrement*, transcrisă foneticeste, cu indicația exploziunilor și imploziunilor, *părtikŭlyěrma*. Cuvântul ar fi caracterizat astfel de o succesiune de treptate exploziuni și imploziuni, care corespunde cu o succesiune de tot mai deschise și tot mai închise articulări ale organelor bucale.

Trecerea de la imploziune la exploziune ( $>|<$ ), continuă acum De Saussure, produce un efect particular, care indică frontiera silabei<sup>1</sup>.

Un efect special, numit efect vocalic, se mai produce după De Saussure atunci când trecem de la tăcere la întâia imploziune, d. ex. în *ărt* din *artiste*, sau de la exploziune la imploziune, ca d. ex. *pŕt*. Sunetul imploziv prin care se produce acest efect, este punctul vocalic („point vocalique“), cunoscut ca „sonant“ în terminologia curentă. Toate sonantele ar fi implozive; consoanantele când implozive, când explozive. Iată de ce și cei doi *a* (*a* și *ă*) poartă semnul imploziunii în transcrierea fonetică a lui

<sup>1</sup> „Si dans une chaîne de sons on passe d'une implosion à une explosion ( $>|<$ ), on obtient un effet particulier qui est l'indice de la frontière de syllabe, par exemple dans *ik* de *particulièrement*“. *Op. cit.*, pag. 86—87.



*particulièrement*, deși vocala aceasta a fost declarată prea deschisă, pentruca și la ea să se poată face asemenea distincțiune.

Este și aceasta o nouă contrazicere care compromite teoria lui De Saussure. Dar el însuși mărturisește că teoria aceasta nu consumă și nu rezolvă toate chestiunile în legătură cu problema studiată. Astfel definiția dată de el frontierii dintre silabe nu mai rezistă în fața condițiilor în cari se găsesc vocalele în hiat. În *il cria* sau *ébahi* d. ex. *i* și *a* -resp. *a* și *i* ar fi sunete implozive, fiind sonante, și totuși între cele două imploziuni se găsește un hotar de silabe. De Saussure declară că avem de a face aci cu o succesiune ruptă de imploziuni („chaînon implosif rompu“). Astfel însă a pus numai cuvântul „rompu“ în locul unei explicări, căci nu ne arată în ce consistă această „rupere“. Oricum, în chipul acesta ar există cel puțin două principii de silabarea cuvintelor: trecerea de la imploziune la exploziune și succesiunea „ruptă“ de imploziuni sau, cum mai adaogă De Saussure, de exploziuni. Dacă însă în *cria* și *artiste* putem distinge deopotrivă câte două unități fonetice, cari pot fi numite la fel „silabe“, atunci silaba nu poate să aibă la baza ființei sale două principii deosebite, căci de altfel „silabă“ ar fi un termen impropriu, o numire comună dată în mod greșit unor lucruri deosebite.

În fond teoria lui De Saussure nu este decât vechea explicație care făcea din silabă un grup de sunete rostite cu o singură deschizătură a gurii. Am văzut din transcrierea fonetică a lui *particulièrement* că silabele lui De Saussure încep cu o exploziune și se sfârșesc cu o imploziune. Prin urmare deschizătura gurii evoluiază mai întâiu crescendo, apoi decrescendo, iar evoluția aceasta se repetă la fel din silabă în silabă, deși mai sânt și oarecari excepții, ca în cazul vocalelor în hiat.

Cam tot așa vede silaba și Vendryes: „une succession d'ouvertures et de resserrements allant parfois jusqu'à la fermeture“. Dânsul ne trimite numai într'o notă subliniară la teoria lui De Saussure, pe care o numește „très originale“ și pe care n'a cunoscut-o încă atunci când a redactat acele rânduri din *Le Langage*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> V. pag. 64 și 65.

Trecem la teoria lui Jespersen, la baza căreia se găsește principiul sonorității<sup>1</sup>. De Saussure a tăgăduit sonorității orice importanță la silabarea cuvintelor. Obiecțiunile lui, extrem de sumare de altfel, arată că noțiunea sonorității n'a fost încă destul de lămurită pentru el. „Și apoi, unde se oprește sonoritatea“, întreabă el între altele, „de vreme ce fricative ca s pot face silabă, d. ex. în *pst*?<sup>2</sup>. Se pare deci că De Saussure credea în existența unor sunete lipsite de sonoritate și că nu distingea, precum se cuvine, între sonoritate și fonie, aceasta din urmă fiind datorită, precum se admite îndeobște, vibrațiunii coardelor vocale.

Sonoritatea unui sunet este după Jespersen resultanta tuturor factorilor cari determină întreg timbrul lui; dintre acestea întrebuințarea sau neîntrebuințarea vocii — deci felul de a acționa al coardelor vocale — are rolul principal la formarea ei. Jespersen ne mai reamintește, vorbind de sonoritate, de experiența lui O. Wolf (*Sprache und Ohr* 1871, pag. 58 urm., 71), care, punând pe cineva să rostească în liniștea unei nopți, într'o alee, la tot mai mare distanță, cuvintele *mama* și *nana*, a făcut următoarele constatări: mai întâiu a deosebit se înțelege foarte bine cele două cuvinte, apoi, la distanță mai mare, nu mai putu distinge pe *m* de *n*, deși sunetele acestea n'au dispărut încă cu totul din imaginea impresiunii auditive, iar la urmă nu se mai auziau decât cei doi *a*. Prin urmare *a* este mai sonor decât *m* și *n*.

Putem defini deci sonoritatea și ca suma tuturor particularităților unui sunet, cari îl fac perceptibil. Cum toate sunetele sânt perceptibile, fiecare dintre ele reprezintă un anumit grad de sonoritate. Sonoritatea este însă o entitate fonetică foarte complexă. Ea depinde: *a*) de felul cum se articulează un sunet: de ex. un *a* este de obicei mai sonor decât un *m*, dar cu puțință este și cazul invers, întru cât un *m* într'un cuvânt rostit cu voce tare, sau strigat chiar, este mai sonor decât un *a* dintr'un cuvânt rostit cu voce scăzută; *b*) de constituția fizică a organelor noastre de vorbire: sânt indivizi cari vorbesc mai tare și alții cari vorbesc mai slab; îndeosebi vocea bărbaților este de obicei mai „răsunătoare“ decât a femeilor; *c*) de natura mediului ambiant în care vorbim: altfel răsună un sunet într'o sală acustică, alt-

<sup>1</sup> V. *op. cit.*, îndeosebi pag. 190—207.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, pag. 88.

fel în câmpul liber, altfel când aerul este uscat și altfel de ex. pe ceață etc. Cele mai subtile modificări ale sonorității se produc însă în cuprinsul evoluțiilor articulatorice ale organelor noastre de vorbire, constituția fizică a acestor organe și mediul ambiant fiind mai mult elemente accidentale, cari nu au de a face cu ființa însăși a sunetului.

După Jespersen, coardele vocale au, între organele noastre articulatorice, rolul cardinal la formarea sonorității, sunetele fonice, d. ex. un *b*, fiind în general mai sonore decât sunetele afonice, d. ex. un *p*. Mie mi se pare însă că trebuie să distingem între factorii cari determină timbrul unui sunet, făcându-ne ca să-l recunoaștem de îndată ca atare, d. ex. ca *b*, ca *p*, ca *l*, ca *i* etc., factori cari și ei influențează sonoritatea și între cari atitudinea coardelor vocale are, subț acest raport, locul cel dintâiu, și între factorii cari nu au nici o importanță pentru ceea ce am numit aci „timbru“, dar ale căror modificări se resimt în cuprinsul sonorității. Acești factori din urmă, cari nu servesc decât sonoritatea, sânt: 1. energia expiratorică<sup>1</sup>; 2. înălțimea tonului<sup>2</sup> și 3. durata sunetului<sup>3</sup>. Un sunet este cu atât mai sonor, cu cât mai mare este cantitatea aerului degajat din aparatul nostru respiratoric și cu cât mai mare este puterea cu care se face această degajare, lucru pe care îl observăm foarte bine când în cursul vorbirii rostim cuvintele cu glas tot mai tare. Mai știm că tonurile înalte se aud în general mai bine decât cele joase și că un sunet slab, care ține numai o infimă clipă, se pierde ușor pentru urechea noastră, care îl înregistrează totuși, dacă durează mai mult. Nu ne putem închipui sunet articulat de noi, care să nu aibă o anumită energie expiratorică, o anumită înălțime a tonului și o anumită durată. Dar în uzul limbilor nu au totuși factorii aceștia o importanță egală. Când prevalează energia expiratorică, ca la noi, limbile au accent expiratoric, accent muzical când prevalează înălțimea tonului, iar accent cantitativ, când prevalează durata. Accentul însuși mai are nevoie să fie definit, lucru pe care îl vom putea face numai după ce vom ști ce este o silabă.

<sup>1</sup> Cf. despre „Stimmstärke“ Jespersen, *op. cit.*, 200—201 și 205—206.

<sup>2</sup> Cf. Vendryes, *op. cit.*, pag. 34—35, Jespersen, *op. cit.*, pag. 243—245.

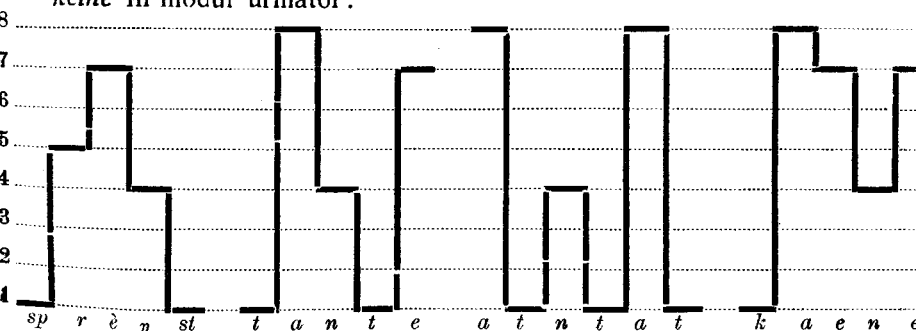
<sup>3</sup> Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag. 182—183, 198—200.

Plecând de la faptul că sunetele cari alcătuiesc sistemul fonetic al unei limbi nu sânt deopotrivă de sonore, Jespersen se împărțește în următoarele categorii, începând cu cele mai puțin sonore și trecând la grade tot mai mari de sonoritate:

1. a) cluzive . . . . .	} afonice	<i>p, t, k</i>
b) fricative . . . . .		<i>f, s, ç, x</i>
2. cluzive . . . . .	} fonice	<i>b, d, g</i>
3. fricative . . . . .		<i>v, z, ç</i>
4. a) nazale . . . . .		<i>m, n, ñ</i>
b) laterale . . . . .		<i>l</i>
5. vibrante . . . . .		<i>r</i>
6. vocale cu articulație înaltă . . . . .		<i>y, u, i</i>
7. " " " medie . . . . .		<i>ø, o, e</i>
8. " " " joasă . . . . .	<i>ɔ, ae, a<sup>1</sup>.</i>	

Clasificarea aceasta a sunetelor, după sonoritatea lor, corespunde unei realități, întru cât se potrivește de fapt cu impresia generală pe care ne-o lasă sunetele cel puțin în uzul limbilor vorbite în Europa. Valoarea ei este totuși foarte relativă, precum își dă de altfel bine seama însuși Jespersen, întru cât orice sunet este capabil de variațiuni și din punct de vedere al sonorității sale, lucru pe care l-am relevat mai sus.

Pe opt linii suprapuse, cari corespund celor opt grade de sonoritate admise de el, Jespersen reprezintă în mod grafic evoluția sonorității în cuvintele germane *sprengst*, *Tante*, *Attentat* și *keine* în modul următor:



<sup>1</sup> În tabloul acesta ç este semnul pentru sunetul final din germ. *ich*, x pentru sunetul final din germ. *ach*, ç (la Jespersen un g tăiat printr'o liniuță), pentru sunetul fonic corespunzător afonicei x, ø pentru ö din germ. *Götter*, ɔ pentru o din franc. *fort* sau a din engl. *all*, ae pentru a d.ex. în engl. *man*, iar r reprezintă toată seria de sunete fonice descrise de Jespersen, *op.cit.*, pag. 137-140.

Câte silabe ne-am obișnuit a distinge în aceste cuvinte, chiar atâtea puncte de culminațiune prezintă figurile corespunzătoare lor, zice Jespersen, și declară apoi: în fiecare grup de sunete numărul silabelor este exact același ca al punctelor de culminațiune relativă a sonorității<sup>1</sup>.

Cum se face însă că două sunete de aceeași sonoritate, d. ex. doi *a*, urmând unul după altul, ca d. ex. în *Kanaan*, pot să aparție totuși la două silabe deosebite? Răspunsul lui Jespersen este foarte convingător. Puncte de culminațiune a sonorității presupun o depresiune a ei între acestea, iar o asemenea depresiune nu este cu puțință când sonoritatea rămâne neschimbată. Jespersen declară deci că în *Kanaan*, acolo unde silaba a doua se sfârșește, iar silaba a treia începe cu *a*, puterea expiratorică („Stimmstärke“) scade, având ca urmare o reducere a sonorității, al cărui efect este că auzim doi *i* nu un *a*, că acest cuvânt are trei nu două silabe. Dânsul admite prin urmare că un sunet își poate modifica sonoritatea în cursul articulării sale și citează și un *ham* bisilab, pentru germ. *haben*, care este de două silabe grație reducerii puterii expiratorice în mijlocul lui *m*<sup>2</sup>.

Că în cuprinsul unui singur sunet se pot forma mai multe silabe prin repetate reduceri ale sonorității, ne arată și experiența pe care o facem, când rostind d. ex. un *a* prelungit, ne batem, în repezi mișcări, cu mâna peste gură. Ori de câte ori acoperim astfel buzele cu mâna, împiedecăm sunetul de a-și desvoltă întreaga energie fonatorie; sonoritatea scade, iar noi ne alegem cu o impresie analogă celeia pe care ne-o procură trecerea de la o silabă la alta.

Modificări pe urma cărora se schimbă sonoritatea unui sunet în cursul articulării lui, par a fi numai excepționale pentru Jespersen. Aceasta este greșala cardinală, care îl oprește în mijlocul drumului apucat și care duce totuși la soluția

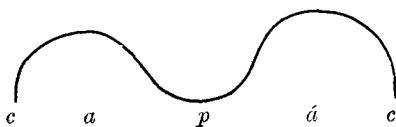
<sup>1</sup> *Op. cit.*, pag. 192—193: „Ein Blick auf diese Bilder wird uns in jedem einzelnen Falle ebensoviele Gipfel zeigen, wie wir in den betreffenden Worten Silben zu erkennen gewohnt sind... In jeder Silbe haben wir ein Hinaufgehen zu einem höchsten Punkt; dieser braucht jedoch nicht immer gleich hoch zu liegen; worauf es bei der Silbenbildung ankommt, ist die relative Schallfülle — dass es einen Punkt gibt, der im Verhältnis zu seiner Umgebung hoch steht... in jeder Lautgruppe gibt es ebensoviele Silben als es deutliche relative Höhenpunkte in der Schallfülle gibt“.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, pag. 201.

problemei, cu toată resemnarea lui de a descoperi punctele cu care se sfârșesc și încep silabele. Sonoritatea este, precum am văzut, chiar după definiția lui, rezultanta și a tuturor factorilor care determină întreg timbrul sunetelor. Organele noastre articulatorice nu se opresc însă nici odată locului în cursul vorbirii. Mereu se modifică configurația lor și deci factorii care determină timbrul sunetelor. Se impune prin urmare concluzia că și sonoritatea trebuie să urmeze în continuă modificare continua evoluție a acestor factori.

Limba nu face salturi, precum ne arată observarea tuturor faptelor care constituie viața ei. Intr'un cuvânt ca d. ex. *cap*, este cu neputință ca sonoritatea să se ridice brusc de la *k*, unul dintre sunetele mai puțin sonore, la cealaltă limită extremă, pe care o atinge *a*, sunetul cel mai sonor, întocmai precum cu neputință este ca un automobil să se puie dintr'odată în mișcare cu maximul vitezei pe care i-o poate da motorul lui. Chiar când o silabă cuprinde numai un singur sunet, să zicem un *a*, așa cum îl rostim ca interjecțiune a durerii de ex., fără ca să fie precedată sau urmată de vr'un alt cuvânt, ea trebuie să aibă în interiorul ei un punct de culminațiune, iar la capetele ei cele două puncte de depresiune maximă a sonorității.

În figurile cu ajutorul cărora Jespersen vrea să prindă într'o imagine grafică sonoritatea celor patru cuvinte germane, liniile orizontale reprezintă sunetele în ordinea succesiunii lor, fiecare fiind în tot cursul articulării sale de aceeași sonoritate, iar liniile verticale arată diferențele de intensitate între sonoritățile atinse de acele sunete. După observările noastre asemenea figuri nu mai sânt cu puțință. Sonoritatea unei silabe nu mai poate fi reprezentată printr'o împărechere de linii orizontale și verticale, ci numai printr'o singură linie curbă, ascendentă mai întâiu, descendentă apoi. Pentru un cuvânt ca d. ex. *capác* dessemnul ar fi deci următorul:



Acum putem da și definiția silabei. Silaba este o unitate fonetică, formată dintr'un sunet sau de un grup de sunete, a cărei sonoritate evoluiază mai întâiu

crescând, apoi decrescând, și ale cărei hotare sânt cele două puncte de depresiune mai mare a sonorității față de punctul de culminațiune dintre ele.

Care este punctul de depresiune maximă între cele două silabe ale cuvântului *capac*? Iată chestiunea la care mai trebuie să răspundem, pentru ca problema să fie deplin lămurită.

Când un *p* se găsește între două vocale, trei posibilități sânt date: punctul de depresiune maximă a sonorității este punctul de atingere dintre *p* și vocala precedentă, d. ex. în *mâncă poame*, sau dintre *p* și vocala următoare, d. ex. în *cap are* sau depresiunea maximă este cuprinsă chiar în lăuntru lui *p*, ca d. ex. în *capac*.

Ca să pricepem lucrurile mai bine, să ne reamintim că organele noastre articulatorice nu pot forma în cursul vorbirii o cluziune, fără ca aceasta să fie precedată de o imploziune și urmată de o exploziune. Imploziunea și exploziunea aparținând aceluiași sunet — acesta este cazul și al plozivei orale intervocalice — de obicei partea lui explozivă este mai sonoră decât partea lui implozivă, iar sonoritatea lui este mai scăzută în timpul cluziunii perfecte. Lucrul este foarte firesc, căci cluziunea este un obstacol în calea energiei expiratorice și împiedcă și de altfel puterea fonatorie a sunetului. Dacă spunem d. ex., oprindu-ne în clipa cluziunii,  $\overset{\sim}{a}b$  și  $a\overset{\sim}{p}$ , nu prea putem deosebi pe *b* de *p*. Oricât ar vibra coardele vocale în cazul lui *b*, efectul acestei vibrațiuni se frânge de stavila pe care o formează cluziunea labială. Dacă spunem însă  $\overset{\sim}{a}b^{\sim}$  și  $a\overset{\sim}{p}^{\sim}$ , urechea noastră prinde foarte ușor și cu toată precizia deosebirea dintre cele două labiale<sup>1</sup>. Prin urmare în *capac* sonoritatea scade dincolo de punctul ei de culminațiune din întâiul *a* până se formează cluziunea lui *p*, și crește apoi din nou. Partea implozivă a lui *p* aparține deci silabei dintâi, partea explozivă silabei a doua:  $cap^{\sim}/\overset{\sim}{p}ac$ <sup>2</sup>. Cum însă partea explozivă este aceea care ne face să recunoaștem sunetul ca atare, cu tot timbrul lui specific, ne-am obișnuit să despărțim cuvântul așa: *ca-pac*, cu mijloacele noastre

<sup>1</sup> De fapt  $\overset{\sim}{a}b$  și  $a\overset{\sim}{p}$ , articulate cu toată grija de a reliefa cât de mult deosebirea între *b* și *p*, sânt de două silabe. Vezi mai jos despre *cap are*.

<sup>2</sup> Dificultăți tehnice ne fac să tipărim aici doi *p*, în loc ca să tipărim un singur *p* — căci nu avem decât un singur sunet — prin mijlocul căruia ar trece linia verticală între semnul imploziunii și al exploziunii. Vom proceda la fel și în cele următoare.

ortografice fiind de altfel cu neputință o despărțire care să corespundă realității. Apoi, nici din punct de vedere fonetic nu poate fi vorba de o despărțire desăvârșită a silabelor, întru cât ele au un punct comun, cu care se sfârșește una și începe cealaltă.

În *mâncă poame*, depresiunea maximă a sonorității e atinsă la limita extremă a lui *-a*, iar cluziunea care urmează, nu este decât o prelungire de o clipă infimă a acelei depresiuni. Ca hotar al silabelor poate fi considerată tot atât de bine limita finală a lui *-a* ca și limita începătoare a lui *p*. Cum și aici există un punct comun între cele două silabe, despărțirea în *mâncă | poame* nu este nici mai exactă, nici mai greșită decât în *cap | pac*.

În *cap are*, partea plozivă a lui *p* ar trebui să aparție, după cele spuse mai sus, ca element mai sonor decât partea implozivă, silabei a doua. Totuși simțim că între *p* și *a* următor legătura este alta în *cap are* decât d. ex. în *apare*. Ploziunea unui sunet cluziv poate să se producă în două feluri, motorul ei principal fiind sau energia expiratorică în funcție de presiune a aerului grămadit îndărătul organelor cari s'au închis, sau energia musculară a acestor organe, exercitată în sensul unei deschideri a lor. În cazul din urmă ploziunea nici nu mai este ploziune în înțelesul adevărat al cuvântului<sup>1</sup>, iar sonoritatea trebuie să fie redusă. O explozie a aerului printre buze d. ex. se înțelege că trebuie să fie mai sonoră decât o simplă îndepărtare, unul de altul, a organelor acestora articulatorice. Cam așa cred că se petrec lucrurile în *cap are*, motorul ploziunii lui *p* fiind energia musculară a buzelor, iar nu presiunea aerului grămadit îndărătul lor. Dincolo de cluziune sonoritatea nu sporește încă în cursul unei clipe infime, depresiunea atinsă în cluziune prelungindu-se până la limita începătoare a lui *a*- din *are*. Trebuie să despărțim deci silabele în modul următor: *cap | are*.

Că se poate întâmpla ca să auzim câteodată sau să spunem înșiși *cap | pare* în loc de *cap | are*, este lucru prea firesc. Pe de altă parte apar ușor forme ca d. ex. *ca | pac* sau *cap | ac* în loc de *cap | pac* în uzul unui gângăvit d. ex. Urechea prinde mai lesne deosebirea între *cap | are* și *cap | pare*, între *cap | ac* și *cap | pac*,

<sup>1</sup> Voiu vorbi de aci înainte în asemenea cazuri de „ploziune“, spre deosebire de „explozie“, când presiunea aerului este motivul principal.



decât între *mâncă|poame*, ca | *pac* pe de o parte și *mâncă Ț|poame*, *cap|pac* pe de altă parte, căci în cazurile din urmă intră în joc partea implozivă a lui *p*, care are mai puțin relief acustic decât cea explozivă, precum am văzut. Legătura mai strânsă care se face între două cuvinte prin mutarea frontierei dintre ele în cuprinsul consonantei finale a cuvântului întâiu sau în a consonantei inițiale a cuvântului al doilea, se numește *liaison*<sup>1</sup>.

Am urmat deci calea lui Jespersen, trăgând însă concluziunile cari se impun pe urma constatării că sonoritatea unui sunet este în continuă evoluție în cursul articulării lui, că nu există salturi de la un sunet la altul nici supt raportul sonorității, și emancipându-ne de ideea suggerată nouă de autoritatea imaginilor grafice și de tradiții vechi, că un sunet n'ar putea să facă parte în același timp din două silabe. În această scindare a sunetelor, pe care o admit însă numai pentru așa numitele consonante, într'un element imploziv și un element exploziv, ne întâlnim de altfel întru câtva cu De Saussure<sup>2</sup>.

După Jespersen, cuvântul nu există ca entitate fonetică. Ar ajunge chiar numai cât am spus despre *mâncă poame* și *cap are*, în opoziție cu *capac*, ca să ne convingem că nu are dreptate. Cel mai puternic argument pentru existența cuvântului ca unitate

<sup>1</sup> Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag. 204: „Die Sielbenteilung ist in *nous avons* ganz wie in *nous savons* [nu | za | vɔ̃, nu | sa | vɔ̃], in *les heures* wie in *les soeurs* [le | zoer, le | soer]“. — Cred că nu este tocmai așa. În *nous avons* și *les heures* frontiera dintre cuvinte s'a fixat în cuprinsul lui -s din *nous* resp. *les* (am putea vorbi aci de „liaison regresivă“ spre deosebire de „liaison progresivă“) și -s a evoluat ca orice s intervocalic devenind z. În *nous savons* și *les soeurs* frontiera dintre cuvinte este la punctul de atingere între -u resp. -e și s- următor.

<sup>2</sup> Nu admit însă că elementele implozive și cele explozive ar putea să existe în neatarnare unele de altele, deci ca un fel de sunete deosebite. Cf. și ce spun mai jos despre diftongii consonantici. — Ceea ce am zis în studiul acesta despre silabă are la aparență foarte mari asemănări cu aplicările ingenioase date silabei în Eugen Herzog, *Historische Sprachlehre des Neufranzösischen* I, Heidelberg 1913, pag. 54—58. După Herzog aerul este împins din aparatul respiratoric în cursul vorbirii într'o serie de degajări succesive. Silaba este unitatea fiziologică articulată cu o singură degajare de felul acesta. Unde energia întrebuințată în scurgerea aerului este mai sporită, e punctul de culminațiune al silabei, acolo fiind mai puternic și efectul acustic, adică sonoritatea („Die Klangfülle“). Dar nu această „Klangfülle“ este esențialul. Frontiera silabei poate să se găsească și în lăuntruul unui sunet, care este însă numai o unitate acustică, nu și una fiziologică.

fonetică superioară silabei<sup>1</sup>, este faptul — lucrul acesta îl relevă în deosebi și Vendryes<sup>2</sup> — că sunetele de la sfârșitul cuvintelor sânt peste tot mai debile. Că două cuvinte se împreună câteodată într'o singură unitate fonetică, nu poate să zdruncine credința noastră că întocmai ca și cuvântul semantic există și cuvântul fonetic. Adevărat că ceea ce este un cuvânt pentru sine în dicționarele noastre, adese nu este în uzul limbii o unitate fonetică independentă, întocmai precum nu este adese — și aici trebuie să ne emancipăm iară de o erezie foarte respândită — o unitate semantică independentă. Prepozițiunea *de* d. ex. desigur că nu este o unitate semantică, oricâte accepțiuni i-ar găsi dicționarele, în același sens ca și, să zicem, *lemn*. De cuvântul *lemn* se leagă o anumită imagine sau anumite imagini, pe când *de* rămâne o formă goală, câtă vreme nu se găsește în legătură cu alte cuvinte. În *masă de lemn* acest *de* are alt înțeles decât în *de tine mi-a povestit*. *De lemn* și *de tine* formează câte o unitate fonetică, motivată, evident, de interdependența semantică dintre *de* și *lemn* resp. *tine*. Paralelismul între interdependența fonetică a cuvintelor și interdependența lor semantică, sau și de altă natură (morfologică, sintactică etc., cf. *lăudare-aș, făcut-a, mă văd, mă uit, mă lupt, părăndu-mi-se* etc.), este o problemă care ar merita un studiu amănunțit.

Intr'un cuvânt ca *rogojină*, fiecare vocală cuprinde câte un punct de culminațiune relativă a sonorității. Evoluția sonorității în cursul cuvântului întreg ar putea fi reprezentată și ea printr'o linie curbă, tangentă a tuturor acelor puncte de culminațiune relativă. Această curbă tangentă are punctele ei mai scăzute de asemenea la cele două capete, iar punctul ei cel mai ridicat, în cazul acesta al lui *rogojină*, deasupra lui *i*. Așa numitul accent nu este prin urmare ceva deosebit de ceea ce am numit sonoritate, el este numai culminațiunea absolută a sonorității în cuprinsul unui cuvânt. Accentuată, numim cea mai sonoră dintre silabele unui cuvânt. Dat fiind rolul pe care îl are energia expiratorică la formarea sonorității, este explicabil că accentul a fost adese confundat cu această energie.

<sup>1</sup> Câte odată o singură silabă poate să cuprindă două cuvinte, ca d. ex. *ce-mi în Ce-mi spune?* Dar din punct de vedere fonetic *ce-mi* este un singur cuvânt, iar între el și cuvântul următor, frontiera se formează la fel ca d. ex. între *Avram* și *spune* în *Avram spune*.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, pag. 68.

Desigur că există și unități fonetice superioare cuvântului, ca propozițiunea și fraza. Fiecare silabă, fiecare cuvânt, fiecare frază își are relieful său sonor. Ritmul sonorității cred că este ceea ce se schimbă, când aceeași împărechere de cuvinte își modifică înțelesul. El mi se pare a fi altul în *Tata a fost în pădure*, altul în *Tata a fost în pădure*, (în pădure și nu aiurea) și iar altul în *Tata a fost în pădure?* etc. Cred că la modificările acestea componenta muzicală<sup>1</sup> și cea cantitativă a sonorității au un rol mai accentuat decât de altfel. Studiile pe cari le-am făcut în privința aceasta, deși au dat unele rezultate cari mi se par definitive, nu sânt totuși destul de progresate, pentru ca să desfășur aci și problema aceasta<sup>2</sup>.

Sonoritatea face sunetele perceptibile, le împreună în silabă, pe acestea în cuvinte și încheagă din cuvinte fraza. Capabilă de subtile și infinite modificări, urmează în evoluția ei tot procesul psihologic și fiziologic din cursul vorbirii și este horăritoare pentru interpretarea de către ascultător a celor rostite. Ea trebuie prin urmare să aibă un rol covârșitor în economia limbilor și în istoria evoluției lor. Cum a fost descoperită numai în veacul nostru și cum de abia începem să cunoaștem regulile după cari se conduce, cum n'a putut să aibă încă în studiul limbilor locul care îi revine, pe urma ei trebuie să se reverse acum un belșug de lumină asupra atâtor lucruri neexplicate până aci. Din materialul imens care s'ar putea înșira aici, voi cita numai vreo câteva fapte.

Am amintit mai sus de debilitatea sunetelor finale. Sonoritatea evoluiază spre sfârșitul cuvântului decrescând, depresiunea cu care se sfârșește delimitându-l față de cuvântul următor. Această delimitare fonetică corespunde unei frontiere semantice, de obicei morfologice și sintactice în același timp, și are prin urmare la baza ei un proces psihologic. Pentru ca această depresiune maximă să nu-și piardă efectul, ea trebuie menținută la nivelul ei scăzut. Este deci foarte motivat din punct de vedere psihologic și fiziologic, ca aparatul fonatoriu să ia o atitudine, de pe urma căreia, în cadrul șovăirilor cărora limba le este supusă mereu, sonoritatea să nu poată fi redusă aci prea de tot.

<sup>1</sup> Cf. și Jespersen, *op. cit.*, pag. 224—245.

<sup>2</sup> Foarte subtile analize și observații extrem de utile pentru chestiunea aceasta face E. Herzog, *op. cit.*, pag. 66—86.

Această atitudine exagerată nițel — asemenea exagerări sânt în firea lucrurilor: facem adese prea mult de grija de a nu face prea puțin — duce ușor la o prelungire a depresiunii, ceea ce înseamnă o evoluție în direcția amuțirii sunetului. Iată d. ex. calea pe care au dispărut unele consonante finale latine din limbile romanice.

Pe aceeași cale ne mai găsim și astăzi. În limba românească consonantele fonetice de la sfârșitul cuvintelor au devenit afonice în partea lor finală. Nu spunem *corb*, *cuib*, *drag* etc., ci *corbp*, *cuibp*, *dragc* etc. Acest fel de a articula consonantele fonice finale produce oarecare nesiguranță în ortografierea cuvintelor. Dăm de forme ca *fraged* și *fraget*, *sarbăd* și *sarbăt*<sup>1</sup>, *baltag* și *baltac*, *fald* și *falt*, *gired* și *giret*, *golmoz* și *golomos*, *ovăz* și *ovăs*<sup>2</sup> etc., deși pronunțarea acestor cuvinte este în general aceeași pretutindenea<sup>3</sup>. Fenomenul de care ne ocupăm aci face cu puțință ca d. ex. Eminescu să rimeze pe *veșted* cu *creștet*: *Și nime'n urma mea Nu-mi plângă la creștet, Doar toamna glas să dea Frunzișului veșted*.

Soarta fonicele finale este în limba engleză cam aceeași ca la noi. Limba franceză și limba germană disting în mod exact între consonantele finale fonice și consonantele finale afonice (cf. franc. *base* însă *basse*). În franțuzește însă evoluția reducerii sonorității finale este mult mai progresată decât la noi: cf. *kor* = *corps* (mezl. *corp*), *ver* = *vert* (rom. *verde*), *pa* = *pas* (rom. *pas*), *uver* = *ouvert* etc. etc<sup>4</sup>. În limba germană au rămas fonice la sfârșitul cuvintelor numai *l*, *r*, *m*, *n*, *ŋ*. Deși se mai scrie *Sieg*, *Tag*, *Grab*, *Hand*, etc., se pronunță *zik*, *tach*, *grap*, *hant* etc. Iată de ce un cuvânt ca *Pfund* a fost împrumutat de noi sub forma de *funt*, deși atestată este și forma *fund*, și de ce unui cuvânt ca *Pfennig* i-am putut da în Ardeal forma de *finic*

<sup>1</sup> Cf. arom. *salbit* și *sărpit* în S. Pușcariu, *Etym. Wb.*, pag. 136.

<sup>2</sup> Cele mai multe dintre formele citate aci se pot găsi în DA.

<sup>3</sup> Că odată fonia consonantei finale poate să fie redusă mai mult, altă dată mai puțin, chiar în același cuvânt și în uzul aceluiași individ, nu are importanță aci. Șovăiri de acestea, sau asemănătoare, sânt de ordin general, s'ar putea constata la orice sunet, și nu au caracterul unor fenomene dialectale.

<sup>4</sup> V. pentru formele citate aci din franțuzește *Dictionnaire phonétique de la langue française* par H. Michaelis et P. Passy, ed. 2-a, Hannover—Berlin, 1914.

cu -c<sup>1</sup>. Germanii scriu însă și pronunță în același timp *Siege, Tage, Gräber, Hände* etc., în formele pluralului consonantele din chestiune fiind intervocalice. Astfel se explică deosebirea între fricativele dentale din sing. *Haus* și plur. *Häuser*. La fel, ca și în limba germană, se prezintă consonantele finale în limba albaneză: *zok* („pasere“) însă *zogu* („pasărea“), *neser menjës* („mână demineată“) însă *menjëzi* („demineată“) <sup>2</sup>.

Amuțirea sunetelor finale (a consonantelor ca și a vocalelor), având la temelie ei, precum am văzut, și un proces psihologic, presupune o intelectualitate mai progresată. Ea își are originea din clipa în care în conștiința omului cuvintele din cursul vorbirii încep să apară ca elemente deosebite și va fi cu atât mai progresată, cu cât mai mult se simte, pentru claritatea și precizia limbii, necesitatea unor asemenea distincții, cu cât mai mult s'a intelectualizat deci societatea. Prin urmare fenomenul acesta poate fi într'o măsură oarecare un mijloc de comparație între nivelul cultural și intelectual al diferitelor populațiuni. De fapt în România de vest amuțirea finalelor se produce pe o scară mai întinsă decât la noi, la noi Dacoromânii într'o măsură mai mare decât la Românii din sudul Dunării (cf. drom. *cern*, arom. *nțernu*; drom. *înverzesc*, arom. *nvirdzăscu*; drom. *opt*, arom. *optu* etc. drom. *ist*, *aist*, mgl. *estu*, *istu*, *aistu*), iar Francezii au între popoarele romanice și sub acest raport locul cel dintâiu <sup>3</sup>.

Observăm că anumite grupuri de consonante se pot găsi numai la începutul cuvintelor, altele iar numai la sfârșitul lor, consonantele de la începutul cuvintelor grupându-se de obicei în ordine inversă la sfârșitul lor. Putem cită de ex. un șir de cuvinte cari încep cu *bl* sau *tr* (*blăstăm*, *blând*, *blagă*, *blid*, *trag*, *trei*, *treaptă*, *trandafir* etc.), dar nici unul care s'ar sfârși cu aceste grupuri consonantice. În ordine inversă însă, aceste consonante sânt foarte obișnuite la finea cuvintelor (*alb*, *colb*, *mort*, *scurt*, *tort*, *sfert*, *import* etc.). *L* și *r* fiind sunete mai sonore decât *b* și *t*, *bl* și *tr* pot să stea numai la începutul cuvintelor,

<sup>1</sup> V. DA.

<sup>2</sup> Cf. pentru cele cuprinse în acest alineat și Jespersen, *op. cit.*, pag. 101.

<sup>3</sup> Că la Italiani d. ex. vocalele finale s'au păstrat mai bine decât la noi, nu poate altera în fondul ei constatarea aceasta. O anumită tendință poate să găsească în împrejurări speciale un obstacol care oprește o evoluție oarecare sau o face cu neputință chiar din capul locului.

unde sonoritatea este ascendentă, *rt* și *lb* numai la sfârșitul cuvintelor, unde sonoritatea este descendentă. Numai în mijlocul cuvintelor sonoritatea grupurilor consonantice poate fi și ascendentă și descendentă, dar hotarul silabei rămâne, se înțelege, și aci totdeauna unde sonoritatea este mai scăzută: *carîțe* însă *căîțe*.

Acum înțelegem de ce *-u*, care a dispărut de altfel din dialectul dacoromânesc, s'a păstrat totuși în cuvinte ca *socru*, *codru*, *umblu*, *patru* etc. Fără de *-u* cuvintele acestea ar fi trebuit să se termine într'un grup de consonante cu sonoritate ascendentă, ceea ce n'a fost cu puțință. Deși mai sonor decât *r*, *u* este capabil, ca orice vocală, de toate variațiunile posibile ale sonorității și a fost indispensabil aici, în partea lui finală producându-se depresiunea de rigoare pentru sfârșitul cuvântului.

Când grație unor evoluțiuni oarecari un grup de consonante cu sonoritate ascendentă ar trebui să ajungă la sfârșitul unui cuvânt, limba are tot felul de ieșiri din această situație imposibilă. Pe una am cunoscut-o chiar acum. E cazul lui *-u* al nostru în *socru* etc.: O evoluție cu tendințe de generalizare, nu poate cuprinde și cazurile în cari de altfel o consonantă precedată de altă consonantă mai puțin sonoră, ar trebui să încheie cuvântul. În limba franceză un grup de consonante cu sonoritate ascendentă nu împiedecă amuțirea vocalei finale pe care o precedează. Legile sonorității neadmițând însă nici o abatere, acel grup de consonante se modifică el însuși, sonoritatea lui devenind descendentă. Consonanta a doua fiind în astfel de cazuri de obicei fonică, sonoritatea ei se reduce, desființându-i-se fonia: *théâtre*, *peuple* au un *r* resp *l* afonic<sup>1</sup>.

Și în românește poate să dispară în mod excepțional *-u* după o lichidă precedată de altă consonantă, dar cum un *l* sau *r* afonic a rămas strein de sistemul nostru fonetic, de odată cu *-u* amuțește și lichida. Am auzit o învățătoare din Bucovina zicând *îmb* în loc de *îmblu*. Chiar uzul nostru literar cunoaște forma *plimb* în loc de *plimblu*, dar aceasta este mai puțin convingătoare, căci aici dispariția lui *l* s'ar putea explica și prin disimilare. Probabil că în evoluția lui *plimblu* > *plimb* au intervenit amândoi factorii, și tendința disimilatorică și tendința amu-

<sup>1</sup> Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag. 87—88.

țirii lui *l* din cauza dispariției lui *u*. Altădată noi adăogăm chiar, după analogia lui *codru* etc., un *-u* acolo unde trebuie evitată o sonoritate descendentă la sfârșit de cuvânt. Franțuzescului *cadre* noi i-am dat forma *cadru*, înlocuindu-l și pe *r* afonic prin *r* fonic al sistemului nostru fonetic. Pe de altă parte se găsesc și în uzul dialectal al limbii franceze forme cari corespund întocmai lui *îmb* și *plîmb* al nostru de mai sus: *poep* = *peuple*, *kat* = *quatre*<sup>1</sup>.

Michaelis-Passy citează alături de formele acestea și un *pris* pentru *prism* = *prisme*. Și *-m* din *prisme* este afonic<sup>2</sup>. Un asemenea *m* există și în românește, d. ex. în *basn* sau în neologisme ca *sarcasm*, *reumatism* etc. În poezia populară se mai găsește și forma *basnu*<sup>3</sup>, unde *m* putea să fie și fonic, în care caz s'a putut preface prin asimilare în *z*, iar de aici forma *bazn*. Un *m* românesc îl întâlnim însă și în altă poziție decât cea finală. Uzul șovăe, cel puțin pe cât am putut observa eu, între un *m* fonic și *m* afonic în cuvinte ca *smeu*—*zmeu*, *smeură*—*zmeură*, *smulg*—*zmulg* etc. N'aș putea spune că în *smeu*, *smeură*, *smulg* etc. *m* este totdeauna chiar afonic, dar e desigur întotdeauna mai puțin fonic decât în *zmeu*, *zmeură*, *zmulg* etc. Șovăirea sonorității lui *m* în cazurile acestea, explică și uzul ortografic șovăitor între *sm* și *zm*. *S* resp. *z* îl urmează pe *m* în oscilările sale, ținându-se ceva mai puțin sonor decât aceasta în *sm*- resp. *zm*-, ceva mai sonor în *-sm* resp. *-zm*.

În limba veche germană de sus au existat cuvinte ca *hagl*, *wagn*, *donr*. În legătură cu asemenea forme s'a pus problema așa numitelor sonante indogermane, problemă care va trebui să primească acum cu totul altă înfățișare<sup>4</sup>. Deocamdată cred că în formele citate *-l*, *-n*, *-r* trebuie să fi fost mai întâiu afonice. Pe urmă, generalizându-se probabil peste tot tipul lui *l*, *n*, *r* fonic, formele *hagl*, *wagn*, *donr* n'au mai fost posibile. Un element vocalic, din care s'a dezvoltat apoi sunetul *a*, a apărut înaintea lui *l*, *n*, *r*, făcând cu puțință ca sonoritatea să evolueze decrescând în spre sfârșitul cuvintelor acestora, devenite astfel bisilabe din monosilabe. Vechiul *hagał* s'a prefăcut apoi în *hagel*

<sup>1</sup> Cf. Michaelis-Passy, *op. cit.*, pag. 321.

<sup>2</sup> Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag. 88.

<sup>3</sup> V. DA.

<sup>4</sup> Cf. și De Saussure, *op. cit.*, pag. 78, 79, 95.

și de la acesta s'a ajuns astăzi iar la *hagl*, desigur deasemenea cu *-l*, un sunet care după unii ar exista în limba germană chiar și în mijlocul cuvintelor, d. ex. în *Atlas*<sup>1</sup>, sau cel puțin cu un *-l* a căruia fonie a fost redusă în deajuns, pentru ca să fie mai puțin sonor decât velara fonică precedentă.

Trecem la altă ordine de idei. Dacă d. ex. într'un cuvânt latin ca *pēctus e* a fost scurt și s'a păstrat ca atare, devenind deschis, câtă vreme se mai făceau asemenea deosebiri cantitative și calitative, precum arată reflexele lui din limbile romanice, de ex. în rom. *piept*, atunci vechea regulă după care o vocală scurtă ar deveni lungă prin pozițiune, adevă ori de câte ori este urmată de cel puțin două consonante, este fundamental greșită. Nu putem să ne închipuim pe de altă parte că aceasta ar fi numai o regulă metrică. Am compromite poezia, dacă am admite că poeți clasici ca Vergiliu, Ovidiu, Horatiu etc. ar fi întrebuițat în versurile lor o limbă cu înfățișări cu desăvârșire streine de limba vie, vorbită de întreg poporul lor. În tehnica versului latin, care se găsește sub regimul accentului cantitativ, nu cantitatea vocalelor, ci cantitatea silabelor este esențialul. Cantitatea unei silabe este — și era prin urmare și în limba latină — suma cantității elementelor vocalice și consonantice cari o alcătuiesc<sup>2</sup>. Silaba a fost lungă în limba latină, dacă cuprindea o vocală lungă sau un diftong, oricare ar fi fost numărul consonantelor următoare, sau dacă cuprindea o vocală scurtă urmată de un grup de consonante sau o consonantă lungă, în afară de cazul când acea vocală scurtă era sunetul final al unui cuvânt (cf. *sīderā spēctat ēt metuēns*). În cazul din urmă și de altfel silaba a fost scurtă. Uzul șovăia, dacă elementul al doilea din grupul de consonante care urmează după o vocală scurtă era un *l* sau *r* (d. ex. în *tenebrae*) și în cazul acesta însă silaba era totdeauna lungă dacă cele două consonante făceau parte din două cuvinte deosebite (*ob rem*), chiar dacă cele două cuvinte s'au împreunat prin pozițiune într'un singur cuvânt (*ob—ruo, sub—latus*).

În *pēctiūs* silaba întâia a fost lungă, pentru că cuprindea după *ē* pe *c* + partea implozivă a lui *t*, în *tēneb̄brae* silaba a

<sup>1</sup> Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag. 87.

<sup>2</sup> Cf. și E. Herzog, *op. cit.*, pag. 83—86. — Despre cantitatea sunetelor și raporturile cantitative dintre ele în limbile moderne, v. Jespersen, *op. cit.*, pag. 178—190.



doua a fost scurtă, pentru că îi aparțineă din grupul de două consonante numai partea implozivă din *b*, căci *r* eră mai sonor decât acesta. Prin urmare o silabă cu o vocală scurtă a fost lungă, dacă dincolo de acea vocală mai făceau parte dintr'însa cel puțin o consonantă întreagă și partea implozivă a altei consonante următoare. Trebuie să presupunem însă că *r* latin a fost în interiorul cuvintelor un sunet de sonoritate șovăitoare și că puteă câteodată să fie chiar mai puțin sonor decât consonanta precedentă. Atunci frontiera silabei se cuprindea în *r* și silaba eră lungă, căci partea implozivă a lui *r* și întreaga consonantă precedentă îi aparțineau. În cazul acesta se accentuă deci *tenēbri*<sup>1</sup>*rae*, accentuarea aceasta generalizându-se în cele din urmă, și când *r* eră mai sonor decât consonanta precedentă, și transmițându-se deci limbilor romanice<sup>1</sup>.

În *ob rem*, *ob-ruo*, silaba întâia a fost totdeauna lungă, pentru că *r*- avea caracterul lui  $\bar{r}$  lung (*rr*) și se deosebiă astfel foarte mult de *r* scurt medial (cf. *reus* > *rău*, *horresco* > *urăsc*, însă *tremulo* > *tremur* etc.; cele dintâiu texte românești mai aveau semne deosebite pentru *r*- și *rr* (r, rr) pe deoparte și pentru *-r*- (p) pe de altă parte<sup>2</sup>). Ca sonoritate acest *r*- trebuie să fi fost cel puțin în partea lui inițială inferior consonantei precedente.

O obiecțiune care ar puteă fi făcută aci, nu trebuie trecută cu vederea. Dacă de fapt și mulțimea sunetelor determină cantitatea silabelor, de ce n'au și grupurile consonantice cari precedeză vocalele același efect ca și cele cari urmează după ele? De ce în *prope*, care începe cu două consonante, silaba inițială rămâne scurtă ca și în *mōla*, care începe numai cu o consonantă? Astfel cetim în Vergiliu: *est lucus prope amnem*. S'ar puteă răspunde că silaba întâia din *prope* este aci scurtă, pentru că o parte din *p* s'ar atașă, printr'o liaison progresivă, lui *lucus*, lungindu-i silaba finală. În același fel i-ar puteă cedă însă și *pēctus* o parte din *p*- cuvântului precedent, și totuși silaba inițială din acest *pēctus* ar rămâne lungă. Numai în baza unui material documentar mai bogat lucrurile vor puteă fi pe deplin lămurite, arătându-se întru cât intervin aci fonetica sintactică sau alte împre-

<sup>1</sup> Cf. W. Meyer-Lübke, *Einführung in d. Stud. d. rom. Spr.*, ed. 3, pag. 137—138.

<sup>2</sup> Cf. S. Pușcariu, *Zur Rekonstr.*, pag. 32.

jurări oarecari. Hotărîtor cred că este faptul — pe care toate aparențele par a-l confirma — că grupurile de consonante latine au fost de mai puțină durată când se găseau în continuă ascendență a sonorității, deci la începutul cuvintelor, decât când se găseau în continuă descendență a sonorității, deci la sfârșitul cuvintelor, sau când cuprindeau, în mijlocul cuvintelor, un hotar de silabe, deci trecerea de la descendență la ascendență. Nimic mai natural decât ca subț regimul unei energii care sporește mereu — mă gândesc aci la energia expiratorică înainte de toate — mișcările organelor articulatorice să fie mai rezezi decât subț regimul unei energii care scade într'una sau scade mai întăiu, spre a spori iară după o clipă de maximă reducere<sup>1</sup>.

Comparația dintre *sideră spēctat* și *ét metuéns* ne arată că și în latinește există un fel de liaison, care intervineă când o consonantă finală se întâlneă cu o consonantă inițială, dar care nu se făceaă când un cuvânt, urmat de alt cuvânt cu inițială consonantică, se sfârșeaă cu o vocală. În cazul din urmă silaba finală cu vocală scurtă rămăneaă deci scurtă, oricare ar fi fost numărul consonantelor următoare.

În urma diferențierii calitative a vocalelor latine, cele lungi devenind închise, iar cele scurte deschise, deosebiriile lor cantitative au pierdut în epoca preromanică tot mai mult din importanță. Astfel s'au produs profunde perturbări în vechile raporturi cantitative ale silabelor. Acest deschiilibru a luat sfârșit, toate silabele devenind în cele din urmă deopotrivă de lungi. Cantitatea silabei fiind în funcție de cantitatea vocalei ei și de canti-

<sup>1</sup> Că există de fapt asemenea deosebiri cantitative, determinate de poziția pe care o are un sunet în cuprinsul cuvântului și foarte considerabile câteodată, dovedesc și măsurările făcute de E. A. Meyer, despre cari v. J e s p e r s e n, *op. cit.*, pag. 186—187. După tabela reprodusă aci, în limba engleză consonantele sânt mai scurte la sfârșitul cuvintelor, ceva mai lungi la începutul și mult mai lungi în interiorul lor. În limbi în cari consonantele finale tind să amuțească sau evoluiază cel puțin în direcția aceasta, este firesc ca ele să fie reduse și din punct de vedere cantitativ. În limba latină însă consonantele finale au fost mult mai conservative și cum componenta cantitativă aveă un rol mult mai important la formarea sonorității, desgur că și vechile raporturi cantitative se păstrau cu mai multă acurateță. În limba latină deci consonantele finale trebuie să fi fost mai lungi și chiar mai lungi decât cele inițiale. — Despre faptul că limba latină avea și consonante finale lungi, cf. M e y e r-L ü b k e, *op. cit.*, pag. 175.

tatea elementelor consonantice de la sfârșitul ei, toate vocalele scurte după cari urmă numai o consonantă scurtă au fost lungite, iar toate vocalele lungi au fost scurtate, dacă erau urmate de mai mult decât o consonantă scurtă. Astfel s'a făcut egalizarea cantitativă a silabelor și *cārum, māre, tēlum, mēl, fīlum, pīlum, vīnum, fīdem, flōrem, mōlam, mūrur, gūlam, pēctus, tēctum, pārs, Mārs, īste, scrīptum* etc., au devenit *cārum, māre, tēlum, mēl, fīlum, pīlum, vīnum, fīdem, flōrem, mōlam, mūrur, gūlam, pēctus, tēctum, pārs, Mārs, īste, scrīptum* etc. Raporturile nouă cantitative nu pot fi însă mai vechi decât sec. VI și nici mai recente decât sec. IX, precum arată și reflexele lor în cuvintele germane împrumutate în acea epocă din limba latină<sup>1</sup>. Ele au avut, cum știm, o influență decisivă asupra evoluției ulterioare a vocalelor în limba franceză și dalmatină, în parte și în italiană și provensală. În franțuzește de ex.  $\bar{e} > ie$  (*mēl > mēl > miel, pēdem > pēdem > pied*), însă  $\check{e} > e$  (*pērdere > pērdere > perdre* etc.). Văzând evoluțiile acestea în lumina definiției pe care am dat-o silabei, trebuie să constatăm că termenii de cari se folosesc romaniștii, vorbind de vocale „libere“ (voyelles „libres“, „freie“ Vokale) și vocale „încătușate“ (voyelles „entravées“, „gedeckte“ Vokale), de silabe „deschise“ („offene“ Silben) și silabe „închise“ („geschlossene“ Silben), sânt inutili. Și silaba întâia din *pēdēdem* se sfârșea cu un element consonantic, întocmai ca și *mēl*. De aici rezultă că făcându-se egalizarea silabelor din punct de vedere cantitativ, în *mēl* și *pēdem*,  $\check{e}$  trebuia să se lungască, căci la sfârșitul silabelor din chestiune nu se găsea decât o singură consonantă (*l*) sau numai partea implozivă a unei consonante ( $\check{d}$ ), pe când în *pērdere* cantitatea de rigoare era realizată prin faptul că aci  $\check{e}$  era urmat de o consonantă întreagă (*r*) + partea implozivă a altei consonante ( $\check{d}$ ), ca elemente integrante ale acelei silabe. Prefăcându-se deci  $\bar{e}$  accentuat  $> ie$ , iar  $\check{e}$  accentuat rămânând *e*, în polisilabe ca și în monosilabe, acestea din urmă nu mai fac abatere.

Că nu prea avem ce începe cu teoria silabelor „deschise“ și „închise“, a vocalelor „libere“ și „încătușate“, un expedient de care nu mai este nevoie, a remarcat și Meyer-Lübke în *Einführung*, ed. II (pag. 119), zicând: „Se vede de aci că scurtarea lui *i* în *scrip* | *tu* nu se datorește faptului că silaba se termină

<sup>1</sup> Cf. Meyer-Lübke, *op. cit.*, pag. 138—150 și literatura citată acolo.

cu o consonantă, ci împrejurării că acestei consonante îi mai urmează alta<sup>1</sup>, propozițiune care nu știu de ce a fost suprimată din ed. III (pag. 142).

Nu trebuie să admitem apoi, împreună cu Meyer-Lübke (*ib.*), că în *tenebrae*, *veclus* etc. *e* s'ar fi lungit, pentru că s'ar fi pronunțat *tenēberae*, *vēcēlus* etc., *r* și *l* fiind sonante<sup>2</sup>. Consonantele acestea fiind cele mai sonore, după *e* făcea parte din acele silabe numai partea implozivă a lui *b* resp. *k*<sup>3</sup>.

S'a scris mult, fără a se da lămuriri definitive, despre cantitatea vocalelor latine înainte de *gn*. Cum se explică d. ex. că *signum* și *tignum* au avut în cele din urmă un  $\bar{i}$ , lung și deschis în același timp? <sup>4</sup>. În uzul clasic acest *i* a fost scurt, de aceea deschis mai apoi (cf. rom. *semn*), dar fiind urmat de două consonante, lungirea lui nu se împacă de loc cu teoria silabelor „închise“ și a vocalelor „încătușate“. Sonoritatea grupului *gn* este ascendentă. La sfârșitul silabelor a căror vocală eră urmată de acest grup, se găseă deci numai partea implozivă a lui *g*. În împrejurările pe cari le cunoaștem, *i* trebuia să devie lung.

Adese sunetele au altă soartă în poziție protonică decât în poziție posttonică. Inregistram faptele, fără ca să le putem explica. Ele trebuie examinate din nou. Dau aci un singur exemplu. Prefacerea lui *e* neaccentuat în *i*, un fenomen cu tendințe de generalizare în limba românească, a întârziat, precum arătam altă dată<sup>5</sup>, mai mult înainte de accent, deci în partea cuvântului cu sonoritate ascendentă. Reducerea unghiului maxilar de la *e* la *i*, deci micșorarea cavității bucale, înseamnă și o reducere a sonorității, deci o mișcare în direcția inversă cu cea a evoluției sonorității înainte de accent. Este foarte firesc prin urmare că micșorarea sonorității lui *e* a fost mai dificilă acolo, unde în ansamblul sunetelor sonoritatea eră în continuă creștere. Lucrul acesta cadrează perfect cu faptul că în general vocalele înainte de accent sânt mai conservative decât după accent.

<sup>1</sup> „Man sieht daraus, dass nicht der Silbenschluss durch einen Konsonanten in *scrip | tu* die Kürzung des *i* bewirkt hat, sondern der Umstand, dass diesem Konsonanten noch ein zweiter folgt“.

<sup>2</sup> „Was sich aus dem dem *r*, *l* anhaftenden Stimmtone erklärt“.

<sup>3</sup> Vezi mai sus despre *tenebrae* și *tenēbrae*.

<sup>4</sup> Cf. Meyer-Lübke, *op. cit.*, pag. 146—147.

<sup>5</sup> DR. II, 181 urm.

Soarta vocalelor în hiat, pe care am mai atins-o, ne dă prilejul de a studia și defini natura diftongului. Lat. *cantábat*, *cantávi*, *cantábámus* au devenit în cuprinsul limbii românești mai întâiu *cantá* | *a*, *cantá* | *i*, *canta* | *ámus*, iar apoi prin „contractiune” *cântá*, *cântái*, *cântám*. Contractiune înseamnă prin urmare suprimarea unui hotar de silabe, deci a depresiunii sonorității dintre două sunete. Urmând o tendință generală în istoria evoluțiilor articulatorice, în *-á* | *a* și *-á* | *i* sonoritatea a scăzut pe linia cea mai dreaptă și simplă de la punctul ei de culminațiune din *á* la punctul ei de culminațiune din vocala următoare (*-a*, resp. *-i*), fără ca să mai coboare întâiu subt nivelul acestei sonorități din urmă. În *-a* | *á(m)*, sonoritatea a urcat de a dreptul de la culminațiunea relativă din *a* la cea absolută din *á*. Contractiunea este așadară înlocuirea unei sonorități mai întâiu descendente și apoi ascendente, în preajma unui hotar de silabe, printr’o sonoritate numai descendentă sau numai ascendentă, având ca efect contopirea duor sunete, cari aparțineau înainte de aceasta la două silabe deosebite, într’un singur sunet, și deci formarea unei singure silabe din două silabe. Nu descoperim aci, în geneza articulatorică a lui *a* din *á* | *a* și *a* | *á* pe de o parte, și a lui *ai* din *á* | *i* pe de altă parte, nimic ce ne-ar putea face ca să considerăm de categorii deosebite rezultatele acestor contractiuni, ca și când în cazurile acestea *a* ar fi un singur sunet în opoziție cu *ai*, care ar fi de două sunete. Prin contractiune se formează din două sunete de aceeași categorie un singur sunet de același timbru, din două sunete de timbru deosebit, un singur sunet care își modifică timbrul în cursul articulării sale, având la început caracterul celui dintâiu, iar apoi caracterul celui de al doilea dintre sunetele contrase. Astfel de sunete, pe cari le caracterizează dualitatea timbrului lor, se numesc diftongi. Când timbrul sunetului este supus unor variațiuni și mai bogate, acesta devine poliftong (triftong etc.).

Diftongul nu se formează numai prin contractiune, ci și prin diftonghizarea unui monoftong: *mergat* > *meargă*, *portam* > *poartă*. Adese un diftong se monoftonghizează, ca d. ex. în *margă* < *\*măargă* (< *meargă*). În asemenea cazuri nu mai putem vorbi decât de monoftonghizare, nu și de contractiune, termen devenit impropriu aci, căci contractiunea se datorește, după definiția pe care i-am dat-o, desființării unei depresiuni sonore, iar o asemenea depresiune n’a existat aici.

Definind diftongul ca un sunet al cărui timbru se modifică în cursul articulării, înțelegem că și *-bp* din *corb*, *-gc* din *drag* etc., de cari am vorbit mai sus, sânt diftongi. Diftongi sânt d. ex. și *mp* în *lampa* sau *pm* în germ. *Haupmann* pentru *Hauptmann*. În cazul dintâiu *m* își pierde fonia și nazalitatea în cursul articulării, în cazul al doilea *p* devine nazal și fonic. Toată discuțiunea deci în jurul chestiunii, dacă în articularea unui *p* de ex. imploziunea, cluziunea sau exploziunea este elementul mai important, dacă se poate rosti un *p* fără ca cluziunea labială să fie precedată de imploziunea sau urmată de exploziunea buzelor, nu mai are nici un rost<sup>1</sup>. Nici o cluziune nu este cu puțință în cursul vorbirii fără ca să fie precedată de o imploziune și urmată de o exploziune. Intru cât există și diftongi, chiar și poliftongi<sup>2</sup>, consonantici, nu numai vocalici, elementele acestea, al imploziunii, al cluziunii și al exploziunii, nu trebuie să aibă ca părți de o potrivă de integrante ale aceluiași sunet toate același timbru.

Ne-am întors la analiza imploziunii și exploziunii cu care am început discutând teoria lui De Saussure și ne oprim aci. A. W. de Groot susține într'un recent articol de informație că silaba ar fi cel mai mic grup ritmic al limbii și promite să ne dea în curând un studiu în care își va dezvoltă mai pe larg ideile<sup>3</sup>. Am văzut că silaba este o entitate mult prea complexă, ca să fie numai ritm, numai mișcare articulatorică sau numai impresie acustică. Ea le cuprinde pe toate acestea și ceva mai mult.

Cernăuți, Aprilie 1925.

Al. Procopovici.

<sup>1</sup> Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag 11—12 și 165.

<sup>2</sup> Cf. *ampma, abmba, ib.*, pag. 12.

<sup>3</sup> *Philologische Wochenschrift*, herausg. F. Poland, Leipzig, 14 Febr. 1925, pag. 205—208.

## Din istoria raporturilor noastre interdialectale.

(Cu prilejul apariției operei lui Th. Capidan, *Meglenoromâni, I. Istoria și graiul lor*. Acad. Rom. 1925, pag. VII + 225).

Negreșit, printre luminile cuprinse în studiile lui Th. Capidan asupra dialectelor din sudul Dunării și asupra raporturilor lor cu limbile vecine se întrevade silueta unei construcții monumentale. Nime, cred, n'a vorbit încă despre lucrurile acestea cu atâta competență și, mai ales, cu atâta experiență adunată chiar la fața locului, deci cu o atât de vie intuiție a realității. În 1910 Sextil Pușcariu a publicat a sa „*Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*“, ca un admirabil omagiu pentru W. Meyer-Lübke, lămurind vreo câteva probleme cardinale privitoare la cel mai îndepărtat trecut al limbii românești, indicând căi nouă cari trebuiau să ducă la soluții nouă și punând vreo câteva probleme cari au preocupat apoi în mod statornic pe filologii noștri. De atunci încoace au apărut un șir de contribuții istorice și lingvistice privitoare la începuturile limbii românești și dialectele ei, la locuințele Străromânilor și la expansiunea și migrațiunile lor din cuprinsul Peninsulei Balcanice, dealungul țărmlui dalmatin și prin hinterlandul acestuia până în Istria. Rezultatele de până aci ne fac să credem că ne apropiem cu pași repezi de soluții definitive, pe urma cărora va dispărea întunecul care învăluia epoca „străromână“ și care altă dată părea de nepătruns.

Printre lucrările la cari ne gândim aci își ia locul de cinste și opera lui Th. Capidan, *Meglenoromâni, I. Istoria și graiul lor*, București, 1925<sup>1</sup>. Trei adevăruri fundamentale pare-mi-se că se desprind înainte de toate din opera aceasta: 1. Dacă a mai fost cineva care s'a îndoit până acuma de lucrul acesta, de aci înainte graiul Megleniților noștri nu mai poate fi considerat decât ca un dialect deosebit, alături de dialectele dacoromân, aromân

<sup>1</sup> Ed. Academiei Române.

și istroromân, iar nu ca un subdialect al vreunuia dintre dialectele acestea. 2. Dialectul meglenit aparține românismului balcanic și s'a format în sudul Dunării. Tot trecutul lui și cele mai caracteristice dintre particularitățile lui comune cu alte dialecte românești, îl apropie mai mult de dialectul aromân. 3. În istoria evoluției dialectului meglenit se cuprinde o epocă de întinse influențe reciproce între acesta și dialectul bulgar din Rodope<sup>1</sup>.

În acest prim volum, după care va urma un volum de literatură populară megleno-română și un dicționar etimologic al dialectului meglenit, Th. Capidan ne dă un material lingvistic atât de bogat, adunat și interpretat, precum se vede, în curs de ani îndelungați de dinainte și de după războiu, încât oarecari inegalități, contraziceri, scăpări din vedere și greșeli au fost inevitabile. Ele nu pot întuneca de loc valoarea operei lui Th. Capidan, în care autorul trebuie să ia poziție și față de o sumedenie de chestiuni cari reclamă analize subtile și amănunțite dincolo de cadrele obișnuite ale unei monografii oricât de cuprinzătoare a unui dialect. Una dintre chestiunile acestea va forma mai ales obiectul studiului acestuia, datorit impulsului pe care l-am primit de la Th. Capidan prin excelența lui lucrare.

Th. Capidan crede că anumite asemănări dintre dialectul meglenit și dialectul dacoromânesc, asemănări cari au făcut pe filologi ca să bănuiască oarecari legături speciale între cele două dialecte, s'ar datoră faptului că Meglenoromânii ar fi pierdut contactul cu Dacoromânii mult mai târziu decât Aromânii<sup>2</sup>. Asemenea asemănări dintre două limbi sau două dialecte de aceeași obârșie nu pot deriva însă numai dintr'o mai îndelungată conviețuire, ci și din împrejurarea că acele limbi sau dialecte s'au desfăcut și s'au diferențiat deci mai din vreme din cadrele unitare ale limbii de obârșie sau că au fost așezate la marginile teritoriului ocupat de acea limbă, astfel încât anumite inovațiuni, pornite din anumite centre, în epoca anterioară diferențierii dialectale a teritoriului aceluia, n'au mai putut pătrunde până la ele. Astfel de pildă așa zisele arhaisme ale limbii sarde nu se explică din faptul că dintre ținuturile romanice Sardinia a fost co-

<sup>1</sup> Cf., mai ales, din *op. cit.*, concluziunile de pe pag. 65 și pag. 91—93.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, pag. 65 ș. a., cf. și Th. Capidan, *Românii în Peninsula Balcanică*, în *Anuarul Institutului de Istorie națională* pe 1923 pag. 103—104.



Ionizată mai întâiu, precum credea G. Gröber<sup>1</sup>, ci se datoresc împrejurării că Sardinia a fost izolată mai întâiu de restul Romaniei de vest<sup>2</sup>. Iar dacă sub acest raport dăm de unele asemănări între limba sardă pe de o parte și limbile albaneză și română pe de altă parte<sup>3</sup>, acestea se lămuresc prin faptul că după toate probabilitățile și legăturile dintre estul și vestul roman s'au întrerupt cam în același timp<sup>4</sup>. Am mai putea cită vro câteva coincidențe între limba română și limbile spaniolă și portugeză sau coincidențe româno-siciliene, cari par să fie motivate cel puțin în parte de situația periferică a limbilor acestora în România, dar ne-am departă prea mult de problema pe care voim s'o discutăm aici. Nu mai insistăm nici asupra faptului că adese împrejurări identice au în ținuturi deosebite efecte identice, împrejurări ca acele de ex. cari împart România într'o parte care-l păstrează pentru noțiunea de „biserică“ pe vechiul *ecclesia* și în altă parte (Raetia, Pannonia, Gallia de nord și România) cari au dat preferință mai noului *basilica*<sup>5</sup>.

Cred prin urmare că nu ne este îngăduit să facem concluziuni asupra duratei mai lungi sau mai scurte dintre două idiomuri numai în baza numărului mai mare sau mai mic al asemănarilor dintre ele. Numărul particularităților cari apropie dialectul meglenit de cel dacoromân este după Th. Capidan de 14, față de 34 cari îl apropie de dialectul aromân și 4 cari îl apropie de dialectul istroromân<sup>6</sup>. Să vedem deci, dacă statistica aceasta ne permite să facem concluziunea că au mai existat legături megleno-

<sup>1</sup> *Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter* în *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, 1884, pag. 204 urm. — Cf. expunerile lui O. Densușianu, în legătură cu teoria aceasta, în *Histoire de la langue roumaine*, I, pag. 45—48.

<sup>2</sup> Cf. W. Meyer-Lübke, *Einführung*<sup>3</sup>, pag. 144—145.

<sup>3</sup> Între asemănările acestea este mai caracteristică împrejurarea că și de o parte și de alta *o* și *u* continuă să fie sunete deosebite. — Despre alte apropieri între limba sardă și română și explicarea dată lor de M. Bartoli, cf. S. Pușcariu, *Locul limbii române între limbile romanice*, pag. 15—18.

<sup>4</sup> Cf. *ib.*, pag. 23.

<sup>5</sup> Vezi expunerile deosebit de instructive ale lui J. Jud în *Zur Geschichte der bündner-romanischen Kirchensprache* din *XLIX Jahresbericht d. hist.-antiquarischen Gesellsch. von Graubünden*. Jahrgang 1919, Chur 1920, pag. 10—11.

<sup>6</sup> *Op. cit.*, pag. 58, 69—71.

dacoromâne și dincoace de epoca în care a încetat contactul dintre Aromâni și Dacoromâni. În scopul acesta trebuie să examinăm înainte de toate, dacă cele 14 particularități megleno-dacoromâne sânt cumva inovațiuni comune, ulterioare acelei epoci sau ba.

Că Megleniții formează persoana a treia plural la imperfect în *-u*, ca și noi, nu dovedește nimic subț acest raport. Textele noastre cele mai vechi nu cunosc decât forme fără *-u*<sup>1</sup>. Și astăzi formele acestea sânt încă mult mai răspândite decât formele cu *-u* și mai stăruie chiar și în uzul nostru literar în locuțiuni ca „îl chemă Ion“<sup>2</sup>. Prin urmare în ce privește uzul persoanei a treia plural la imperfect, asemănarea între dialectul dacoromân și dialectele aromân și istroromân este mult mai mare decât între cel dintâiu și dialectul meglenit. Dacă acel *-u* este, precum se pare, străromân, el poate să fi dispărut sau nici să nu fi apărut în aromânește, întocmai precum a dispărut sau n'a apărut în dialectul istroromân care este mult mai aproape de dialectul dacoromân decât cel meglenit. Dacă însă cineva l-ar putea crede poate pe acest *-u* de dată mai recentă, atunci ar trebui să admită că este dintr'o vreme când dialectul dacoromân nu numai că n'a fost în contact cu dialectul aromân, dar nici cu dialectul istroromân, și prin urmare nici cu cel meglenoromân.

Obiecțiuni de același fel ca pentru acest *-u* se pot face și pentru *dz > z*: dacorom. megl. *zac* și *dž > ž*: dacorom. megl. *joc*, dacorom. *june*, megl. *juni*, dacorom. *jos*, megl. *anjos* etc. Textele noastre rotacizante au în asemenea cazuri *dz (s)* resp. *dž (j)* și formele cu *dz* și *dž* cuprind și astăzi încă regiuni destul de întinse din teritoriul dacoromân. Pe de altă parte Istroromânii au de asemenea *z* resp. *ž*. Cu *magis* formează comparativul și celelalte dialecte: ir. *je mai amaŃce furât-a âcu*<sup>3</sup>, arom. *nă pâlata ma mare de cât a noastră*<sup>4</sup>. Străromân este și vocativul în *-li*, dacorom. *-le* și cunoscut și dialectului aromân, precum arată și Th. Capidan, în forma *dumnidzale*. E inițial a devenit *ie* în toate dialectele. Urmele acestei palatalizări se mai păstrează în forme aromânești ca *io*, *iou* pentru *eu* și *mine*. Despalatalizarea lui *ie-*

<sup>1</sup> I. A. Candrea, *Psaltirea Scheiană* I, pag. 190.

<sup>2</sup> S. Pușcariu, *Zur Rekonstruktion*, pag. 28—29.

<sup>3</sup> S. Pușcariu, *Studii istroromâne*, I, pag. 4.

<sup>4</sup> P. Papahagi, *Basme aromâne*, pag. <sup>3</sup>/<sub>30</sub>.

este un fenomen specific aromâneesc, deși se observă pe alocuri și în dacoromânește. O inovațiune aromânească este și prefăcerea lui *au* și *eu* în *av* și *ev* (arom. *gavră*, *avdu*, *preftu*) și o găsim și în istroromânește (ir. *căwtu*, *prewt*). Inovațiuni datorite unor analogii sânt și formele aromânești *hibă* și *fută*, pentru dacorom. *fi*, megl. *iǎ* și dacorom. megl., chiar și ir., *fost*. Că motivele cari au făcut ca forma mai veche *yingiș* să se păstreze la Aromâni — și ei spun de altfel *tridzăți*, *patrudzăți* etc. — n'au existat la Dacoromâni și Meglenoromâni, nu înseamnă că relațiile dintre aceștia trebuie să fi fost mai îndelungate decât legăturile lor cu Aromânii. Nu are valoare aci nici faptul că perfectul compus se întrebuițează în dialectul meglenit mai des sub forma inversă, *mâncat-au*, care lipsește din aromânește. Aproximarea este aci mai mare de dialectul istroromân, care pare a preferi de asemenea această formă inversă<sup>1</sup>, cu toată că a avut mai strânsă legătură cu noi și deși noi dăm astăzi preferință topiceii auxiliar + participiu. Nu văd un argument în favoarea unor prelungite legături megleno-dacoromâne nici în faptul că „la sfârșitul cuvintelor *u* se păstrează numai după o grupă de consonante, în care ultima este o lichidă, ca în dialectul dacoromân“<sup>2</sup>, căci în felul cum se prezintă *-u* în literatura noastră veche am putea descoperi aci o apropiere mult mai mare a dialectului nostru cu cel aromâneesc. Dar nu trebuie să neglijam nici faptul că *-u* s'a păstrat totuși în dialectul meglenoromân pe o scară mai întinsă decât la noi, ca d. ex. în *aistu*, *iestu* și *estu* (cu despalatalizarea lui *ie-*!)<sup>3</sup>. Un *a* epitetiv apoi, ca în megl. *țista*, *țela*, *cola* etc., se găsește destul de adese și în aromânește: arom. *ațela*, *ațeluea*, *ațel'a*, *ația* etc.<sup>4</sup>. Căderea lui *-l* cu funcțiune de articol, după vocala velară *u* ca *omu*, *bou* etc., are desigur la Megleniți alte motive decât în dacoromânește. Ea este la ei fără îndoială o urmare a velarizării lui *-l*, un fenomen general în dialectul meglenit, precum arată Th. Capidan<sup>5</sup>. Și sub acest raport asemănarea este mai mare cu dialectul istroromân. Că *l'*

<sup>1</sup> Ne putem convinge de lucrul acesta din orice pagină din textele istroromâne publicate de S. Pușcariu.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, pag. 120, pe lângă pag. 70.

<sup>3</sup> *Ib.*, pag. 153.

<sup>4</sup> Vezi P. Papahagi, *Basme aromâne*, glosar.

<sup>5</sup> *Op. cit.*, pag. 135.

este înlocuit foarte adesea<sup>1</sup> prin *i* (*i*), poate fi o consecință a prelungirii evoluției  $l > l' - i$ , independentă de dialectul dacoromân, mai ales în fața faptului că Istroromânii îl păstrează peste tot pe *l'*, având *i* doar pentru *n*, și aceasta într'un singur caz: *vreșe spuie*<sup>2</sup>.

Cât despre palatalizarea labialelor, în domeniul fenomenului acestuia asemănările între dialectul dacoromân și dialectul aromân sânt mult mai mari decât între cel dintâiu și dialectul meglenoromân. Adevărat că fenomenul nu are caracter general nici în dacoromânește și nici în dialectul meglenit, spre deosebire de dialectul aromân unde s'a generalizat. În dacoromânește însă restricțiunile sânt mai mult de ordin geografic, fenomenul pare mai redus față de uzul aromân ca extensiune, pe când în dialectul meglenit fenomenul n'a cuprins nici toate cuvintele și nici chiar toate labialele, este deci mai redus ca intensitate. Pe teritoriul dacoromân există regiuni în cari palatalizarea a cuprins toate labialele și s'a produs în toate cuvintele în cari condițiunile erau date pentru evoluția aceasta, și regiuni cari nu cunosc palatalizarea de loc. Alături de ele există regiuni cari au o situație intermediară cu palatale palatalizate și nepalatalizate. Alătura de această promiscuitate stă, de sigur provocată cel puțin în parte și de ea, și varietatea rezultatelor până la care a ajuns palatalizarea fiecărei labiale în parte în dacoromânește (*k'ept*, *pk'ept*, *tșept*, *șept*, etc.). În dialectul meglenit *f* se palatalizează peste tot, devenind mai întâiu *h'*, iar acest *h'* dispăre apoi lăsând în urma lui doar o „ușoară aspirațiune“<sup>3</sup>. Labialele *v*, *p* și *m* se prefac aci în *g'*, *k'* și *n* (*ghipt*, *chipt*, *nîl'ă* = „mie“ < *milia*) sau rămân nealterate (*vin*, *spic*, *mil'ă* < *milia*); nu se palatalizează în nici un singur caz labiala *b*<sup>4</sup>. Evident că asemănarea este aici mult mai mare între dialectele dacoromân și aromân, decât între dialectele dacoromân și meglenoromân, acesta din urmă având o poziție deosebită față de celelalte două dialecte. În dacoromânește se palatalizează toate labialele ca și în aro-

<sup>1</sup> Capidan zice „câteodată“ la pag. 70, iar „de cele mai multe ori“ la pag. 135.

<sup>2</sup> Cf. S. Pușcariu, *Zur Rekonstruktion*, pag. 22—23.

<sup>3</sup> Articularea lui *h'* ca și a lui *y* a făcut dificultăți Megleniților, lucru care a avut anumite consecințe și despre care îmi propun să vorbesc altădată.

<sup>4</sup> Vezi Th. Capidan, *op. cit.*, pag. 121—127.

mânește și în deosebi *v* devine ca în aromânește *y* nu *g*, iar *b* dă *g* ca și acolo.

Am trecut într'o sumară revistă 13 din cele 14 puncte de asemănare între dialectele meglenoromân și dacoromân date de Th. Capidan. Am văzut că adesea particularitățile despre care se credeă până acuma că sânt comune numai acestor două dialecte<sup>1</sup> se găsesc și aiurea, că altădată acolo unde apropierea părea mai mare între dialectele dacoromân și meglenit, asemănarea este tot atât de mare sau chiar mult mai mare între dialectele dacoromân și aromân, că n'am descoperit în cuprinsul celor 13 puncte nici o inovațiune care s'ar prezintă ca un fenomen mai recent decât începuturile diferențierii limbii străromâne în dialecte și care ne-ar sili să admitem un contact megleno-dacoromân prelungit dincolo de despărțirea Aromânilor din cuprinsul unității străromâne.

A rămas să mai vorbim de acel *i* din megl. *poini*, *moini*, *coini* etc. și dacoromânescul *pâine*, *mâine*, *câine* etc. Mai bine a explicat până acum formele acestea, mult mai răspândite altădată decât astăzi în dialectul dacoromân, S. Pușcariu<sup>2</sup>, numai că ele n'au nimic de a face cu forme ca *maire*, *taire*, *buine* etc., căroro le-a dat o explicație atât de sugestivă N. Drăganu<sup>3</sup> și pe cari ni le înfățișează ca săsisme, la fel și în același timp, și C. Lăcea<sup>4</sup>. S. Pușcariu are toată dreptatea că acel *i* din forme ca d. ex. *câine* este un ecou al vocalei palatale din silaba următoare, dar nu putem admite împreună cu dânsul că forma *câine* presupune un stadiu anterior *câne*<sup>5</sup>, lucru care se va înțelege din cele următoare. Dacă însă formele *câine* etc. ar fi de fapt mai nouă decât formele *câne* etc., dacă am avea de a face aci într'adevăr cu o inovațiune specific dacoromânească și meglenoromână, atunci de sigur că am avea tot motivul ca să admitem,

<sup>1</sup> Cf. și prețioasele informațiuni pe cari ni le dădea O. Densusianu în *Hist. de la langue roumaine*, I, pag. 330—337.

<sup>2</sup> *Dacoromania*, I, pag. 380—384.

<sup>3</sup> *ib.* III, 476—477, 487—497, 508. — Un recent articol al lui G. I. Brătianu, din *Romania*, LI. (Avril 1925), pag. 268—272, îmi reamintește că forme ca *maire* se găsesc și printre citațiile „valahe” ale unor scriitori italieni mai vechi. Pentru lămurirea definitivă a problemei va trebui să li se dea toată atențiunea cuvenită și acestora.

<sup>4</sup> *Dacoromania*, III, 466—469.

<sup>5</sup> *Dacoromania*, I, 390.

chiar numai pentru faptul acesta, mai mult decât pentru toate celelalte, că Meglenoromânii au pierdut contactul cu Dacoromânii mai târziu decât Aromânii. De altfel ar fi să-i atribuim hazardului un rol prea mare. Studiul de față va avea deci în vedere înainte de toate soarta lui *a* în poziție nazală.

Când una dintre nazalele *m*, *n*, *ŋ* este urmată de altă consonantă, ea nu poate să facă parte, în întregime, în baza principiului sonorității<sup>1</sup>, decât din aceeași silabă ca și vocala care o precede. O nazală intervocală însă se găsește sau pe sau după hotarul dintre cele două silabe cărora le aparțin cele două vocale. În cazul dintâiu depresiunea maximă a sonorității se produce în clipa anterioară ploziunii din cuprinsul consonantei nazale intervocalice, care aparține astfel amânduror silabelor, în cazul al doilea depresiunea maximă se atinge în clipa în care se sfârșește articularea vocalei care precede nazala, iar aceasta aparține în întregime celei de-a doua silabe. În epoca preromanică, cel puțin când vocala dintâiu eră accentuată, se pare că numai articulația din urmă eră cu puțință în cazul lui *-m-* și *-mn-*<sup>2</sup> intervocalic: *po|num* > *pomu* > *pom*, *do|m[i]num* > *domnu* > *domn*, amândouă articulațiile în cazul lui *-nn-*: *a|nnum* > *anu* > *an*, însă *non|num* > *nunu* > *nun*, și numai cea dintâiu articulație în cazul lui *-n-*: *can|nem* > *câne*. O vocală este deci în poziție nazală, dacă este urmată de o consonantă nazală și face parte împreună cu aceasta sau numai cu partea ei implozivă din aceeași silabă.

<sup>1</sup> Despre silabă și sonoritate și totul ce se spune aci despre rolul lor în viața limbii, vezi studiul meu *Principiul sonorității în economia limbii* din acest volum. Apoi, *m + cons*, *n + cons* și *ŋ + cons* ar trebui numiți mai exact diftongi consonantici, nu grupuri de consonante (*ib.*). Chestiunea aceasta de terminologie nu prea are însă importanță aci

<sup>2</sup> *mn* reprezintă aci, în lipsa altui semn grafic, un singur sunet, nu două sunete cum se crede de obicei. Dacă rostim cuvintele *domn*, *pom*, *bun*, avem în tustrele cazurile sunete finale deosebite. În cazul lui *domn* sunetul final, articulat cu cluziune bilabială nu este nici *-n* din *bun*, dar nici *m* din *pom*, căci deodată cu cluziunea bilabială se face și articulația dentală cu limba ca la *n*. Prin urmare *mn* nu reprezintă în cazul acesta nici succesiunea *m + ŋ*, ci un singur sunet nazal, pe care îl putem numi *bilabialdental* din cauza simultaneității cluziunilor bilabiale și dentale. Dacă este așa, înțelegem de ce *m + cons* formează poziție nazală și de ce *mn*, de la care am așteptă cu atât mai mult ca să aibă asemenea efecte, dacă ar fi de fapt *m + n*, nu formează poziție nazală, întocmai ca și *m* simplu.

Nazalele sânt sunete cu articulație îngustă și pot exercita o influență asimilatorică asupra vocalei precedente, îngustând-o, deci micșorându-i unghiul maxilar, dacă se găsesc cu ea în aceeași formațiune silabică<sup>1</sup>. Lucrul acesta se întâmplă în mod regulat în limba românească, când vocala este accentuată. De aceea orice *ó* și *é* în poziție nazală se preface în *u* și *i*. Numai *ú* și *í* în poziție nazală nu-și mai schimbă timbrul, căci sânt la limitele sistemului nostru vocalic, constituind în cuprinsul acestuia sunetele cele mai înguste. În cazul lui *ó* și *é* în poziție nazală articulația limbii rămâne velară la  $o > u$ , palatală la  $e > i$ , iar poziția buzelor rămâne verticală la  $o > u$ , orizontală la  $e > i$ .

Aceeași tendință asimilatorică a lucrat și asupra lui *á* în poziție nazală. Un *a* cu unghiul maxilar micșorat în aceeași sau cam în aceeași proporție ca de la *o* la *u* sau de la *e* la *i*, eră însă în afară de sistemul nostru fonetic, în afară de deprinderile articulatorice ale limbii românești. În consecință s'au produs în mod reflex mișcări articulatorice cari însoțesc de obicei acest unghiul maxilar mai mic<sup>2</sup>. La articularea lui *a* poziția limbii este neutrală, iar buzele au configurație orizontală ca în poziție de repaus — deci când nu vorbim — cu modificarea provocată de îndepărtarea dinților de jos de cei de sus. Reflexele mișcării unghiului maxilar trebuiau să se manifeste mai ales în limbă, căci buzele păstrau și așa o atitudine obișnuită la un unghiul maxilar mai mic, ca la *e* sau la *i* sau la întreaga gamă de sunete intermediare între *a* și *i*. O mișcare reflexă a limbii putea să se producă însă numai în sensul palatalizării sau velarizării lui *a* ajuns în stadiu de transformare. Cum și pentru una și pentru alta a fost dat punctul de plecare prin îngustarea unghiului maxilar, au trebuit să intervie anumite asociații fiziologice<sup>3</sup> care să

<sup>1</sup> Nu au aceeași influență asupra unei vocale următoare, cu care este în contact numai partea lor explozivă, căci plaziunea este o evoluție articulatorică în direcția opusă îngustării.

<sup>2</sup> Limba fiind mereu să adapteze elementele nouă vechilor obișnuințe. Astfel se explică perfectă asimilare a elementelor primite din alte limbi, câtă vreme ea își păstrează caracterul original prin puterea de rezistență și de originală și proprie imaginațiune a celor cari o vorbesc.

<sup>3</sup> Asociații de tot felul sânt la baza întregii vieți a limbii și deci și la baza tuturor prefacerilor ei. Orice asociație se datorește, firește, unui proces psihologic mai mult sau mai puțin conștient. O asociație semantică îl preface pe *gravis* în *grevis* după *levis*. Unei asociații morfologice i se datorește prefacerea dialectală a lui *tau*, *tai* în *tau*, *tai* după verbe ca *dau*, *dai*. În *guberno* *v* din *κυβερνώω* a fost înlocuit prin *u* grație unei asociații fizio-

hotărăscă dacă intră în acțiune partea de dinainte a limbii, apropiindu-se de palat, sau partea de dinapoi a limbii, apropiindu-se de velum. Cu deschizătura orizontală a buzelor se combină mai bine articularea palatală, completând figura articulatorică a lui  $e-i$ <sup>1</sup>. Alți factori favorizau însă articularea velară. Lui  $a$  îi urmă

logice. În graiul individului sau indivizilor neobișnuiți cu articularea lui  $v$  a apărut aci în locul acestuia sunetul care se asemănă mai mult cu el în sistemul lor fonetic. Nu poate fi în intenția mea ca să clasific în această notă, după categorii, toate asociațiile posibile de felul aceasta.

<sup>1</sup> Fiecărui sunet îi corespunde o anumită figură articulatorică, determinată de configurația articulatorică a organelor de vorbire. La fiecare sunet toate organele acestea (buzele, fălcile, limba, uvula, coardele vocale etc.) iau o atitudine anumită, formând toate împreună figura lui articulatorică. Fiecare limbă își are sistemul ei fonetic și sistemul ei de figuri articulatorice, iar în cuprinsul ei de obicei alte figuri articulatorice nu sânt cu puțință. (Grecescul  $v$  de pildă, de care am vorbit și în nota precedentă, a fost și a rămas în afară de sistemul articulatoric al limbii latine). Când una dintre componentele unei figuri articulatorice se modifică pe urma tendințelor de prefacere pururea vii în cuprinsul unei limbi, echilibrul limbii — și în mișcare există un echilibru — nu se tulbură, sau se restabilește ușor după oarecari șovăiri, dacă în felul acesta apare în locul acelei figuri articulatorice alta, obișnuită în sistemul articulatoric al acelei limbi. Acesta este de ex. cazul prefacerii lui  $e > i$  sau  $o > u$  în poziție nazală, când singura componentă modificată este unghiul maxilar. Când însă pe urma modificării unei componente articulatorice ar trebui să se formeze o figură articulatorică neobișnuită în sistemul limbii, două sânt înainte de toate căile deschise pentru restabilirea echilibrului: Sau se produc modificări și în cuprinsul celorlalte componente articulatorice, formându-se astfel o figură articulatorică obișnuită, sau modificarea inițială este împiedecată, limba revenind la status quo ante. Astfel *dimică* trebuia să dea, pe urma labializării celui dintâiu  $i$ , *dümică* cu modificarea unei singure componente articulatorice, a configurației buzelor. Dar o asemenea figură articulatorică în care buzele să aibă configurație verticală și toate celelalte organe aceeași configurație ca la  $i$ , n'a fost cu puțință în limba noastră. Atunci s'a mai produs o modificare: limba a articulat velar în loc ca să articuleze palatal și astfel am ajuns la  $u$ . (Despre *dumica*, după etc. vezi mai pe larg *Dacoromania* II, pag. 191—194). Cum însă labializarea a fost un fenomen cu tendințe de generalizare (despre aceasta vezi *ib.*, pag. 194—197), tendința labializării în *dimică* a cuprins probabil un teren mult mai vast decât acel pe care îl ocupă astăzi forma *dumică*. Configurația lui  $ü$  a putut să fie evitată și pe calea regresivității la *dimică*. Mai este cu puțință și o a treia eventualitate. Anumite asociații fiziologice lucrează cu atâta putere, împingând sunetul într-o direcție nouă, încât nu mai este cu puțință nici regresivitatea și nici alunecarea înspre o altă figură articulatorică obișnuită. Limba trebuie să se deprindă cu o figură articulatorică nouă, care îmbogățește sistemul ei articulatoric. Acesta este cazul lui  $ä, â$ . Când pe asemenea căi apare un sunet nou, procesul este mult înlesnit în cazul când acel sunet se găsește în vreo limbă vecină.



o nazală. Ori de câte ori rostim un sunet nazal, mușchiul uvular se lasă în jos, mișcarea lui fiind urmată și de velum, spre a deschide aerului trecerea prin cavitatea nazală, iar partea de dinapoi a limbii se ridică puțin în același timp, spre a îndreptă aerul înspre aceea cavitate. Intre aceste mișcări articulatorice se găsește prin urmare și o apropiere între velum și partea de dinapoi a limbii<sup>1</sup>. Interveneau deci două influențe, una în sensul palatalizării, cealaltă în sensul velarizării, cari și-ar fi putut ținea foarte bine cumpăna. Intre ele trebuia să aibă totuși cea din urmă mai multă greutate, pentrucă venea chiar de la consonanta nazală, motorul întregii evoluțiuni. Atâta nu ajungea însă, pentruca desvoltarea vocalei să fie îndrumată în mod statornic pe calea velarizării.

Configurația orizontală a buzelor și apropierea dintre velum și partea de dinapoi a limbii sânt atribuții ale chiar sunetelor (*a + nazală*) din concursul cărora stă să pornească noua evoluție. Ele pot constitui numai unul dintre elementele asociației fiziologice care trebuie să intervie, precum spuneam mai sus, ca soarta vocalei să se hotărască. Elementul al doilea — pentru fiecare asociație este nevoie de cel puțin două elemente — nu putea să fie decât imaginea articulatorică a unui sunet vecin<sup>2</sup>. Vecinătatea unui sunet palatal determină deci evoluția lui *á* în poziție nazală în spre *e—i* (palatala precede: *christianum* > *creștin*, arom. megl. *criștin*, *filianum* > *fin*, arom. *h'il'in*; palatala urmează: *animam* > + *enimă* > *inimă*, arom. *inimă*, megl. (Huma) *inimă* și *inămă*<sup>3</sup>, *a + ante* > + *ainte*), vecinătatea unui sunet velar în spre *o—u* deslabializat — configurația buzelor rămânând orizontală deci — în spre *ă—â*<sup>4</sup> (urmează două velare, *g* și *o* > *u*: *fran-*

<sup>1</sup> O asemenea apropiere, care poate duce până la cluziune, este caracteristică pentru sunetele velare.

<sup>2</sup> Intervine deci forța motrice asimilatorică. Efectul ei este de fapt o „asimilare”, parțială în cazul de față.

<sup>3</sup> Aci de sigur că nu avem de a face cu o metateză din \**ánimă* (Th. Capidan, *op. cit.*, pag. 100), ci cu trecerea foarte obișnuită și în dialectul meglent a lui *e* neaccentuat în *ă* după dentala *n*: megl. *bunătati*, *sănătati* *ib.*, pag. 110, (însă *pustiñtati* pe lângă *pustiñtati*, *ib.*, pag. 187), *năma'u* etc. Cf. și *Dacoromania* II, pag. 195—196.

<sup>4</sup> Pentru descrierea sunetelor acestora vezi, Th. Gartner, *Darstellung der rum. Sprache*, Halle a. S. 1904, pag. 4—5, Pușcariu—Herzog, *Lehrbuch der rumänischen Sprache* I, ed. a 2-a, Cernăuți, 1920, pag. 5. Cf. și *Dacoromania* II, pag. 180.

*go* > *frâng*, arom. *frângu*, megl. *frong*, *plango* > *plâng*, ar. *plângu*, megl. *plong*; între două velare, *c* și *o* > *u*: *canto* > *cânt*, megl. *cont*). Câteodată acest *a* are însă în apropierea sa și o palatală și o velară (d. ex. *c* și *e* în *canem*). În cazul acesta, în concurența dintre asociația palatală și cea velară, birue de obicei cea din urmă, pentru că chiar înălăuntrul grupului *a* + *nazal* elementul velar are mai multă putere decât cel palatal, precum am arătat în cele precedente (deci *canem* > *câne*, arom. *câne*).

Se mai poate ca și altă împrejurare să fi fost hotărâtoare în cazul din urmă. Precum știm, un fenomen nou nu cuprinde nici când dintr'odată întreg materialul lingvistic în care sânt date condițiunile pentru dezvoltarea lui. Este foarte probabil că prefacerea lui *a* în poziție nazală a început mai ales în cazurile în cari era urmat de nazala velară. Configurația gurei și prin urmare și unghiul maxilar au par'că mai multă precizie, mai multă stabilitate la articularea grupurilor consonantice din care face parte o nazală labială sau dentală, decât la articularea grupurilor de consonante din care face parte o nazală velară. Efectul preciziei sau stabilității mai mari în cazul dintâiu se datorește faptului că cluziunea labială și cea dentală închid cavitatea gurii la extremitatea ei exterioară sau aproape de ea, pe când în cazul din urmă cavitatea bucală rămâne deschisă dincoace de cluziunea velară înspre marginea ei exterioară. Dacă rostim de ex. grupuri de sunete ca *amba*, *imba*, *anta*, *inta*, *anga*, *inga* și le comparăm cu atențiune, nu prea putem constată vr'o deosebire între *m* din *amba* și *m* din *imba* sau între *n* din *anta* și *n* din *inta*, dar  $\eta$  din *anga* se distinge de îndată printr'un unghiul maxilar mai mare față de  $\eta$  din *inga*. Si *m* și *n* se pot articula cu un unghiul maxilar mai mare sau mai mic, nu pot depăși însă o anumită distanță dintre fălci, fără ca cluziunea labială resp. dentală să nu mai fie cu puțință. De aici rolul pe care aceste cluziuni îl au în cazul de față. La  $\eta$  însă unghiul maxilar poate evolua pe distanța întreagă de la cluziunea dentală până la îndepărtarea maximă posibilă a dinților; aci unghiul maxilar este mai puțin fixat asupra unor anumite distanțe. Dacă în urma faptelor acestora îngustarea lui *a* în poziție nazală își are într'adevăr cele dintâiu începuturi mai ales în cazurile când după *a* urmă o nazală velară, și nu avem pici un motiv să ne îndoim că a fost așa, atunci evoluția acestui *a* trebuie să se desemneze la început

mai ales pe linia  $a-\tilde{a}-\hat{a}$ , deci în sensul velarizării, căci după nazala velară urmează totdeauna altă velară (*ningit, longus, plango, frango, branca, etc.*). Când se desvoltă însă o nouă obișnuință articulatorică, ea devine o nouă forță în evoluția limbii. Acest factor nou n'a putut să ajute numai evoluția *canem* > *câne*, ci a putut determina și evoluții ca *mane* > *mâne* în loc de *mine*, *panem* > *pâne* în loc de *pine*, cu toate că în cazurile din urmă nici o velară nu se găsea în apropierea lui *a*. Oricum, rezultatele finale arată că a existat de fapt o acțiune unificatoare care trebuia să prindă — deși n'a reușit peste tot — toți acești *a* în poziție nazală într'o singură categorie.

Altă dată însă lucrează și asociația velară și cea palatală deopotrivă asupra lui *a* în poziție nazală, fără ca să cedeze una alteia. Ar trebui deci ca *a* să se palatalizeze și să se velarizeze în acelaș timp. Nu numai pentru limba noastră însă, simultaneitatea articulării palatale și celei velare este o imposibilitate fiziologică. Atunci imaginea articulatorică velară și cea palatală se exteriorizează una după alta, în loc ca să se exteriorizeze deodată. Astfel se explică *canem* > *câne*, *canes* > *câini* etc. Tendința de a preface pe orice *a* în poziție nazală în *â*, care s'a accentuat tot mai mult, grație împrejurărilor descrise mai sus, combinându-se cu influența vocalei palatale care urmă, și *panem*, *mane* etc. au putut să dea *pâne*, *mâne* etc.

Cu privire la formele din urmă s'ar mai putea întreba de ce s'a format în cazurile acestea diftongul *âi* și nu diftongul *iâ*. De ce am ajuns la *mâne* și nu la *miâne* etc.? Am văzut că în evoluția lui *a* în poziție nazală influența velară a avut un ascendent oarecare față de cea palatală. Este deci foarte natural ca atunci când amândouă trebuiau să-și realizeze efectele în mod succesiv, când și imaginea articulatorică velară și imaginea articulatorică palatală așteptau să se exteriorizeze, cea dintâiu să se fi impus mai întâiu. Apoi acest *i* se găsește numai înaintea de *n*, nu și înaintea lui *n* + *cons.* sau *m* + *cons.*, deci numai când *n* se află alături de palatala *e* sau *i*, în nemijlocită apropiere. Succesiunea  $\hat{a} + i + n$  se face apoi cu mai multă înlesnire, pe o linie articulatorică mai dreaptă și mai simplă, decât  $i + \hat{a} + n$ . În cazul lui  $i + \hat{a} + n$  limba ar fi trebuit să facă mai întâiu articularea palatală în partea de dinainte a gurii (*i*), apoi articularea velară în partea de dinapoi a gurii (*â*) și apoi articularea

dentală iar în partea de dinainte a gurii (*n*). Nimic mai firesc decât ca limba să alunece pe cea mai simplă și mai ușoară dintre liniile articulatorice posibile, dacă anumite împrejurări n'o împing în altă direcție.

Până acuma am înregistrat ca rezultate finale ale evoluției lui *â* în poziție nazală pe *i*, *â* și *âi*. Este un desăvârșit paralelism între acest *i*, *â*, *âi* < *a* pe de o parte și *u*, *i*, *iu* < grec. *o* pe de altă parte, cu deosebirea că în cazul dintâiu avem de a face cu o sinteză de mișcări articulatorice (la unghiul maxilar micșorat se adaogă articularea palatală, sau cea velară, sau amândouă), pe când în cazul al doilea avem de a face cu analiza unor mișcări articulatorice simultane, această desfacere putând duce la suprimarea uneia dintre ele sau la iuxtapunerea lor în ordine de succesiune. Un *o* cu simultaneitatea articulării sale labiale și palatale fiind în afară de obișnuințele noastre articulatorice<sup>1</sup>, aceste două articulări au fost desfăcute una de alta. Dintre cele două imagini articulatorice cari se împotriveau una alteia, îndată ce trebuiau exteriorizate deodată, a primit haina realității fonetice sau numai cea labială (*μαρτυς* — *μαρτυρος* > *marturem* > *martur*) sau numai cea palatală (*μύρον* — *mir*) sau totuși amândouă, trecând însă din simultaneitatea lor într-o ordine de succesiune (*γύρος* > *giur*)<sup>2</sup>.

În general, limba nu evoluează în salturi, formele nouă apărând adecă dintr'odată și distingându-se prin deosebiri mari față de stadiul anterior, ci evoluează în prefaceri lente și succesive. Până a se reduce la proporțiile pe cari le are când articulăm un *i* sau *â*<sup>3</sup>, unghiul maxilar, pornind de la configurația lui *a* și micșorându-se mereu, trebuia să treacă și prin mărirea pe care o are când rostim un *e* sau *ă*. Cât pentru evoluția *a*—*e*—*i*,

<sup>1</sup> Despre efectele acestei dificultăți de a împreună articularea labială cu cea palatală în legătură cu labializările românești, vezi expunerile din *Dacoromania* II, 191—197, pe cari le-am mai citat.

<sup>2</sup> Nu are nici o importanță dacă prefacerile lui *ü* în exemplele citate sunt latine încă sau românești. Comparația e făcută aci numai pentru demonstrarea unor fapte de ordin fiziologic.

<sup>3</sup> În liniamente generale, din punct de vedere fonetic, *â* se poate defini ca un *i* a cărui articulație palatală a devenit velară sau ca un *u* deslabializat, adecă cu deschizătură orizontală nu verticală a buzelor, *ă* se poate defini ca un *e* a cărui articulație palatală a devenit velară sau ca un *o* deslabializat.



ea este confirmată de forma *enimă*<sup>1</sup>, care trebuie pusă alături de forme ca *mente*, *dente*, *mene* etc.<sup>2</sup> și al cărei *e*- nu trebuie considerat ca înlocuitor al unui *â*- sau *i*- < *â*-, fie prin asimilare sau fie pe vreo altă cale. Trebuie să admitem chiar că acest *e* din *a* în poziție nazală a devenit *i*, păstrând totuși câteodată vechiul său timbru, împreună cu *e* din *mente* etc., deci oricum încă înainte de despărțirea dialectelor (*mentem* > *minte*, arom. *minte*, megl. *minti*, *mene* > *mine*, arom. *mine*, megl. *mini*, ir. *mire*, *christianum* > *creștin*, arom. megl. *criștin*, *animam* > *inimă*, arom. megl. *inimă*, ir. *իրիմե*). Prin urmare când *â* în poziție nazală a devenit *é*, prefacerea lui *é* în poziție nazală eră în plină evoluție, generalizându-se, iar *é* din *â* în poziție nazală, prins astfel de mișcarea aceasta în sistemul nostru fonetic, a fost zorit în transformarea lui în *i*.

Nu tot atât de repede a trecut *â* dincolo de *ă* până la *â*. Evoluția aceasta trebuia să se desăvârșească de la sine, fără ca să primească vr'un concurs de felul aceluia pe care l-a avut *â* în poziție nazală > *e* > *i*. Apoi în acea epocă se produsese o mișcare de proporții mult mai întinse a lui *e* înspre *i*, căci nu numai *e* în poziție nazală ci și *e* neaccentuat evoluă înspre *i*, precum am arătat altă dată, pe când evoluția lui *a* neaccentuat s'a oprit la *ă* și s'a fixat aci, acest *a* păstrându-se până astăzi sub forma de *ă*. Mai știm că între evoluțiile lui *é* în poziție nazală > *i* și *e* neaccentuat > *i* s'au stabilit oarecari relații, raporturi din cari se explică între altele și păstrarea până într'o epocă relativ târzie a formelor, *mente*, *mene* etc.<sup>3</sup> și, adăogăm, chiar a unor forme ca *enimă* < *animam* în loc de *inimă*, precum rezultă din observările de mai sus. Cu atât mai mult sântem nevoiți să admitem că asemenea relații s'au stabilit și între *â* din *â* în poziție nazală și *ă* > *a* neaccentuat, căci noulatea sunetului, neobișnuit înainte în graiul strămoșilor noștri, trebuia să le

<sup>1</sup> O găsim la copisti A și C în *Psalt. Șch.*, cf. *enima* 9/12, *enimite* 9/2 și *enimiei* (cu asimilarea lui *i* din silaba a doua sau, mai probabil, cu un *e* neaccentuat netrecut în *i*) 525/8. La copistul B găsim și forme ca *†rema* 21/5, 33/15, 55/13 și *†remă* 31/6, 141/14, 161/15 etc., cu *î*-. Prin urmare și *animam* a dat *inimă* în loc de *inimă*, în aceleași condițiuni ca *panem* > *pâne*. Probabil că tot aici trebuie citată și forma ir. *ārent'e* = „înainte“, deși în dialectul acesta nu se găsesc de altfel forme ca *mente*, *dente* etc.

<sup>2</sup> Despre formele acestea cf. *Dacoromania* II, 174—178 și 209—214.

<sup>3</sup> Vezi studiul meu, citat aci prea adese, *Dacoromania* pag. 174—214.

provoace. Cum însă *ă* neaccentuat a rămas neschimbat, corespondența dintre el și *â* accentuat a putut să-l facă pe acesta din urmă numai mai conservativ față de influența nazalei următoare, din cauza căreia mișcarea unghiului maxilar trebuie să continue de altfel ca și la *â* în poziție nazală  $> e > i$ , *ă* în poziția aceasta dând *â*<sup>1</sup>.

Ne întrebăm acum care va fi fost situația în epoca străromână înainte de a se diferenția dialectele. Mai întâiu apariția lui *i* în locul lui *é* în poziție nazală trebuie să fi avut pe atunci înfățișarea unui fenomen cu caracter „general”, dar în istoria limbilor asemenea termeni au de obicei o valoare foarte relativă, grație vastității materialului de cuvinte în cari urmează să-și facă apariția fenomenul nou, grație vastității teritoriului pe care îl cuprinde o limbă și pentru că o izolare vremelnică sau satornică poate să sustragă vro regiune acelei inovațiuni, în dezvoltarea căreia mai pot interveni într'un caz sau altul și mulți alți factori. În dialectul dacoromânesc s'a produs d. ex. o mișcare care a dus la dispariția rotacismului. Dacă considerăm mișcarea aceasta încheiată acum 200 de ani, limita este, cred, mai degrabă prea apropiată decât prea depărtată de noi. Totuși s'a mai semnalat în secolul trecut rotacismul Moșilor izolați în Munții lor Apuseni și totuși se mai aud și astăzi forme ca *pără*, *irimă*, *gerunchiu*, iar un *rapoi* își face intrarea într'o nuvelă chiar în scrisul unui reprezentant al literaturii românești de talia lui Sadoveanu<sup>2</sup>. Dacă vreo generație viitoare nu va mai cunoaște astfel de relice întârziate ale rotacismului, ar însemna aceasta că numai

<sup>1</sup> Desigur, deosebirea dintre *ă* și *â* nu rezidă numai în diferența de mărime dintre unghiurile lor maxilare. Dar cum în limbă nu există sunete izolate, astfel nu există în obișnuința limbii nici mișcări articulatorice izolate, ci numai complexe figuri articulatorice, deci combinații de mișcări articulatorice. Un șir de observații, chiar și din studiul acesta — vezi în deosebi nota despre figurile articulatorice — confirmă faptul acesta. El este de altfel de așa evidență, încât nu mai are nevoie de documentare. Există, ca să zicem așa, o regulă oarecare în felul cum se combină diversele mișcări articulatorice în figuri articulatorice. Aplicând deci cele spuse aci lui *ă-â*, voiesc să zic că deși putem articula un *ă* și cu dinții închiși, în evoluția lui *ă > â* mișcarea unghiului maxilar ca la *e > i* (și *e*, ca oricare dintre celelalte vocale, se poate rosti cu dinții închiși) a avut ca urmare o apropiere mai mare a limbii de velum, întocmai precum la *i* limba este mai aproape de palat decât la *e*. Vocala *ă* primea tot mai mult timbrul lui *â*.

<sup>2</sup> Cf. S. P u ș c a r i u, *Zur Rekonstruktion*, pag. 38—43.

atunci va fi dispărut rotacismul, că numai atunci se va fi încheiat epoca lui, că numai atunci lipsa rotacismului va avea aspectul unei particularități de ordin general al graiului nostru? Când o evoluție fonetică<sup>1</sup> a atins limita fiziologică și geografică până la care trebuia să ducă și când formele nouă au început să fie cele mai frecvente, rezultatele ei pot fi considerate ca având acest caracter general. Voiesc să spun deci că în limba străromână, încă înainte de a se fi diferențiat în dialecte deosebite, *é* în poziție nazală a evoluat până la *i*, că acest *i* se auzea în cuprinsul limbii dintr'un hotar într'altul — ceea ce nu este identic cu din sat în sat sau din om în om — că formele nouă cu *i* au devenit peste tot cele mai obișnuite și că cele vechi cu *e*, ecouri ale situației anterioare, nu mai puteau să ia rezultatului acestei evoluțiuni aspectul unui fenomen general. Că a fost așa, dovedește împrejurarea că formele cu *i* sânt astăzi în uzul general al celor patru dialecte (*dentem* > dacorom. arom. ir. *dinte*, megl. *dinti* etc.). Forme arhaice cu *e* se găsesc totuși în dacoromânește până în secolul XVII destul de adese. Când vor fi dispărut din celelalte dialecte, nu putem ști, căci nu avem documente dialectale prea vechi.

În aceeași măsură trebuie să fi ajuns în epoca străromână până la *i* și *á* în poziție nazală în cazuri ca *christianum* > *creștin* etc. În același timp evoluția în direcție velară a lui *á* în poziție nazală se oprise la *ã*, dincolo de care a pătruns numai în mod excepțional până la *â* sau aproape de acesta. Am văzut cari împrejurări au făcut ca evoluția velară să se desvolte mai încet decât cea palatală. De fapt până la generalizarea lui *â* n'a ajuns decât dialectul dacoromânesc, în dialectele meglenoromân și istroromân nu mai există acest *â* de loc, iar la Aromâni uzul șovăie încă între *ã* și *â*.

Cele mai vechi texte dacoromânești neavând semne deosebite pentru *ã* și *â*, s'ar putea bănuși că și la noi, până în timpuri relativ recente, situația a fost cam aceeași ca la Aromâni. Cum însă astăzi facem o distincție atât de exactă, în nordul Dunării, între *ã* < *a* neaccentuat și *â* < *á* în poziție nazală, cred că nu putem admite că deosebirea aceasta, așa cum se prezintă astăzi, datează numai de vreo trei sute de ani — cu toate că începuturile ei trebuie să fie străromâne — că s'ar fi desvoltat deci numai

<sup>1</sup> Dispariția rotacismului, în special, n'a fost o evoluție fonetică în sensul acesta, ci un fenomen de asimilare a unui dialect față de altul.

prin secolul al XVII-lea și XVIII-lea, fără ca ortografia acelor vremuri să ia încă notă corespunzătoare de situația nouă. În chipul acesta am avea de a face cu o stagnare de veacuri îndelungate în evoluția lui *ă* în poziția nazală > *ẵ* > *â* care ar fi continuat apoi, în repede desvoltare, numai în vremuri foarte apropiate de noi. Lucrul acesta n'ar fi chiar cu neputință, dar vom vedea că împrejurările din vremurile vechi au fost mult mai prielnice prefacerii lui *ẵ* > *â* decât timpurile mai nouă, când putem înregistra doar o influență contrarie ei.

Mai întâiu trebuie lămurită altă chestiune. Cum se face că în fața preciziei surprinzătoare, pentru începutul scrisului nostru, a sistemului ortografic al Codicelui Voronețean, acesta n'are totuși semne grafice deosebite pentru *ă* și *â*. Chiar dacă originalul praxiului husit n'ar fi avut o înfățișare ortografică și mai unitară, autorul lui a fost fără îndoială, pentru vremurile acelea, un foarte fin observator al limbii noastre și al sunetelor ei îndeosebi și un excelent cunoscător al regulilor noastre ortografice slavonești de atunci<sup>1</sup>. Imprejurarea din urmă îl arată a fi de prin părțile noastre, iar faptul că la începutul scrisului nostru se găsește, precum se vede, un om care se distinge prin inteligența lui, de un spirit ager și cu o cultură apreciabilă pentru acele timpuri<sup>2</sup>, a fost foarte norocos pentru desvoltarea vieții noastre cărturărești și culturale în deobște. Când anonimul acesta și-a scris opera, în cuvintele de origine latină, la nordul Dunării, vocalele în poziția nazală erau toate nazalizate. El a simțit deci nevoia unui mijloc grafic deosebit, spre a însemna această nazalitate. Două posibilități i-au fost date pentru soluționarea acestei probleme ortografice: dublarea semnelor vocalice respective, deci aplicarea unor semne deosebite pentru vocalele nazale și cele orale, și alegerea unui singur semn grafic special, care intrând în combinație cu literele respective, să dea puțința distingerii între cele două categorii de vocale. Soluția întâia ar fi însemnat o complicare prea mare a sistemului ortografic și prin

<sup>1</sup> Despre ortografia Codicelui Voronețean, vezi de ex. ce zic în lucrarea mea *Despre nazalizare și rotacism*, An. Academiei Rom., Secțiunea lit., 1908, pag. 292—293; îndeosebi despre *ă* *ib.*, pag. 279, iar despre *î* și *u* *ib.* pag. 283—285.

<sup>2</sup> Cf. nesiguranța copiștilor Psaltirii Scheene și forma atât de impestriată, atât de lipsită câteodată de orice orientare sigură, pe care o primește textul acesta.



urmare a fost aleasă soluția a doua. Astfel a fost pus pe lângă **z**, **î**, etc. semnul nazalizării **†**<sup>1</sup>, când vocalele corespunzătoare lui **z**, **î** etc. au fost nazalizate. Cum **â** accentuat se găsea aproape totdeauna în poziție nazală, **â** era caracterizat ca atare chiar cu semnul grafic **z** prin faptul că acestuia îi urma semnul **†**<sup>2</sup>. Un **â** neaccentuat n'a existat decât în prea puține forme, iar semnul pentru **ă** era același **z** fără de **†**. Se distingea deci între **î†** (**и†**), **ș†** (**ш†**) și **z†** pe deoparte și între **î** (**и**), **ș** (**ш**) și **z** pe de altă parte, dar în cazul lui **z†** semnul **†** a primit de la sine un plus de funcțiune, care corespunde celui plus de deosebire între **z†** (**â**) și **z** (**ă**) față de **î†** și **î** de ex. Un șir de cuvinte însă aveau un **â** accentuat nenazalizat sau chiar un **â** neaccentuat oral: *târg. pâlc, vârtos, cârmăciu, învârtoșă* etc. În cazul acesta s'a adoptat o regulă ortografică slavonă și s'a scris **а** **СФРЪШН Cod. Vor.** <sup>25</sup>/<sub>7</sub>, **СФРЪШНТОУЛОУ** *ib.* <sup>137</sup>/<sub>13</sub>, **СКРЪВН** *ib.* <sup>20</sup>/<sub>3</sub>, **СКРЪВІА** *ib.* <sup>116</sup>/<sub>3</sub>, **СКРЪВАВІ** *ib.* <sup>116</sup>/<sub>12</sub>, **ТРЪГОУЛОУ** *ib.* <sup>100</sup>/<sub>11</sub>, **КРЪМАЧІН** *ib.*

<sup>1</sup> Cf. *ib.* pag. 267—290. Chestiunea originii semnelui acestuia nu are nici o importanță pentru studiul de față. Dar încă în 1908, când am publicat lucrarea citată aci, cred că i-am găsit explicarea. Aceasta mi se părea atunci prea îndrăzneajă, prea riscată, și am acceptat, nu fără de rezerve, părerea lui G. Weigand despre originea acestui semn grafic (*ib.*, pag. 288—289). M'am convins însă tot mai mult că avem de a face cu un semn specific românesc, invenție a anonimului caruia îi datorăm cele dintâi traduceri de cărți științe în limba românească. Semnul **†** nu este de cât un desemn care reproduce imaginea nasului: cele două linii oblice scurte reprezintă marginea de jos a nărilor (formele semnelui variază **†**, **†**, **†**, etc.), iar linia de mijloc reprezintă puntea dintre ele cu prelungirea ei naturală peste mijlocul adâncit al buzei de sus. După câte am spus despre acel anonim, este foarte firesc ca el să-și fi dat foarte bine sama de deosebirea dintre vocalele nazale și corespondentele lor orale. Și astăzi încă oricine ne explică ușor că cineva „vorbește prin nas”, chiar fără ca să-l imite, pe când cine vrea să explice de ex deosebirea dintre un *merge* dialectal și *merge* literar, fără de acest mijloc de imitare, trebuie să aibă oarecari cunoștinți elementare de fonetică. Cum anonimul nostru avea atâta respect pentru regulile ortografice slavone, este mult mai firesc ca el să fi inventat un semn nou pentru o funcțiune care n'a fost și nu putea să fie cuprinsă în acele reguli, decât ca să fi diformat sau transformat în scopul acesta un semn vechiu cirilic care pentru el avea de altfel cu totul alte rosturi. Avem deci și noi, dacă nu un alfabet, cel puțin un semn grafic românesc al nostru.

<sup>2</sup> În Codicele Voronețean i-a luat locul pe o scară întinsă **и** (*n*) înaintea de altă dentală și mai rar **м** (*m*) înaintea de labială (v. *op. cit.*). Cred că această trebuie să fie sub raport ortografic cea mai frecventă deosebire între original și copie, datorită dispariției în curs pe atuncia a nazalizării.

85/14, *НАЗКОУ* *ib.* 35/2, *КРЪТОСЪ* *ib.* 72/11, *·КРЪТОША* *ib.* 136/10<sup>1</sup>. Această metateză ortografică nu se datorește deci numai unei simple aplecări de a imita obișnuințe ortografice slavone, ci este motivată de nevoia de a-l deosebi și aici pe *â* de *ă*. Cum cele mai multe dintre cuvintele acestea sunt de origine slavonă și cum în slavonește se scriau la fel, nici un alt mijloc nu eră mai la îndemâna scriitorului în cazul acesta. Prin urmare *ъ* îl reprezintă pe *â* nazal când eră urmat de *·*, pe *â* oral când se aplică acea metateză grafică, iar de altfel pe *ă*<sup>2</sup>.

Cele susținute aici par a fi desmințite de forma *КАЗКА* *Cod. Vor.* 77/4, care ar putea fi cetită în sfârșit și *câlcă*, căci trecerea lui *ă* în *â* înainte de *l* + *cons.* într'un dialect oarecare n'ar fi cu neputință, *l* având adese efecte identice cu *r* (cf. *cârnat* > *cârnat*, *fârtat* > *fârtat* etc.) Totuși cred că trebuie să cetim și aci *câlcă*, aceasta fiind forma pe care o găsim și de altfel în texte vechi și pe care o întrebuițăm și astăzi de obicei. Metateza grafică a lui *ъ* fiind de rigoare în anumite cazuri, s'a putut lesne întâmpla ca să fi fost aplicată odată și în mod greșit. De altfel regula noastră o confirmă Psaltirea Scheiană, care chiar din cauza inconsecvenței sale ortografice are valoare documentară cu atât mai mare atunci când este consecventă. În Psaltirea Scheiană se scrie numai *învărătoșă*, o singură dată *învărătoșare*, numai *plăcuî*, *plăc*, *scrăbă*, *scrăbi*, *scrăbie*, *scrăbit*, *scrănăvi*, câte o singură dată *scărbi* și *scărbescu*, numai *sfrăși*, *sfărșit*, *srăgul*, de două ori *vrăsă* însă de 12 ori *vărsă*, de 23 ori *vrătosu*, numai o singură dată *vărtosu*, de 47 ori *vrătute* numai de 10 ori *vărtute*, o dată *vrăvulă*. Metateza din chestiune este aci, precum vedem, regulă generală. Dacă la verbul *vărsă* se preferă grafia fără de metateză, este pentru că aici se găseau și forme ca *vărsă* la cari metateza n'a fost cu puțință și pentru că de sigur formele cu *ă* (*vărsă*) erau mai obișnuite decât cele cu *â* (*vărăsă*), ca și astăzi de altfel. Tot astfel uzul poate să fi șovăit și între *vărtute* și *vărute*, deși cele 10 abateri de la grafia obișnuită pierd valoarea lor documentară în fața frecvenței acestui cuvânt. Nu se scrie însă în Psaltirea Scheiană decât *câlcă* (de 6 ori), *câlcătoriu* (de 10 ori), *câlcătură* (o dată) și *câlcăniu* (de 2 ori). Evident că aici

<sup>1</sup> Cf. I. G. Sbierea, *Codicele Voronețean*, pag. 312.

<sup>2</sup> Că *ъ* a fost întrebuințat câteodată pentru *-î* etc. nu are aci nici o importanță. Nota aceasta nu privește de altfel *Codicele Voronețean*.

se pronunța *-âlc*, iar nu *-âlc* ca în *plăcul, plăc*<sup>1</sup>. Acel *clăcă* din Codicele Voronețean nu poate infirmă prin urmare constatările noastre: În cele dintâiu texte românești s'a distins cu foarte multă acuratețe între *â* și *ă*, deși pentru aceste două vocale nu existau semne grafice deosebite.

Mai apoi, când a dispărut nazalizarea, nu s'a mai înțeles rostul lui *↑*, care se întrebuișă în consecință tot mai rar în interiorul cuvintelor. O urmare a faptului acestuia a fost că deosebirea ortografică dintre *â* și *ă* s'a desființat de la sine. Vocala *â* ne mai putând fi înregistrată ca atare și prezentându-se sub raport grafic ca și *ă*, și metateza grafică își pierde vechea sa semnificație, rămânând acum de fapt numai o obișnuință ortografică slavonă, păstrată și pentru scrisul românesc, fără ca să mai fie reclamată de vreo nevoie internă a acestuia.

Dispariția nazalizării aparține unei epoci destul de recentă. După ce am analizat influența poziției nazale asupra vocalelor, înțelegem că nazalizarea lor a putut să producă doar o tendință de micșorare a unghiului lor maxilar. Efectul desnazalizării ar fi putut să fie deci cel mult contrar prefacerii lui *ă* > *â* în poziție nazală. Iată de ce este cu atât mai puțin probabilă o stagnare de veacuri în evoluția lui *â* în poziție nazală > *ă*, precum spuneam mai sus. În epoca desnazalizării *ă* accentuat trebuie să se fi prefăcut mai de mult în *â*. Ba, mi se pare că chiar nazalizarea, necunoscută dialectelor din sudul Dunării, a făcut ca numai în dialectul dacoromânesc *ă* accentuat în poziție nazală să dea în mod consecvent *â*, pe când în aromânește uzul șovăie între *ă* și *â*.

În cursul expunerilor de față cred că s'a lămurit și problema originii sunetelor *ă* și *â*. De sigur, Ovid Densusianu are toată dreptatea relevând că trecerea lui *a* în poziție nazală în *â* nu poate fi separată de fenomenul analog din limba albaneză, aceasta având în cazul acesta  $\epsilon$ <sup>2</sup>, și arătând că ruanțarea lui *ă* spre *â* nu poate fi datorită influenței slave<sup>3</sup>, precum crede Tache Papahagi<sup>4</sup>. Nici apariția lui *ă* în asemenea poziție, ca stadiu

<sup>1</sup> Cf. Candrea, *Psaltirea Scheiană* I, 77. M'am servit pentru toate indicațiile făcute aci îndeosebi de glosarul lui Candrea, *ib.* II.

<sup>2</sup> *Hist. de la langue roumaine* I, pag. 295.

<sup>3</sup> *Graiu și suflet* I<sub>2</sub> (1925), pag. 325.

<sup>4</sup> *Ib.* 205.

anterior lui  $\hat{a}$  nu poate fi explicată dintr'o influență autohtonă numai, idee reluată de curând de asemenea de T. Papahagi<sup>1</sup>. Pentru  $\check{a} < a$  neaccentuat avem de curând excelenta și foarte convingătoare expunere a lui Th. Capidan<sup>2</sup>. Tratatând chestiunea din punct de vedere istoric, în legătură cu limba albareză și cea bulgară, dânsul ajunge la concluziunea că nici obârșia traco-ilirică a lui  $\check{a}$  nu este pe deplin asigurată. Concluziunea aceasta are toată valoarea și pentru  $\check{a} (> \hat{a})$  accentuat în poziție nazală, încât sunetele acestea nu pot fi izolate unul de altul. Din analiza fiziologică a evoluției lui  $a$  accentuat în poziție nazală în  $\check{a}$  și  $\hat{a}$  ne-am convins, cred, că sunetele acestea au apărut în mod spontan în graiul strămoșilor noștri. Dacă au existat cumva în limba populațiunii băștinașe, sau în limba vreunei populațiuni vecine, în epoca când evoluția aceasta a început, împrejurarea aceasta a putut s'o promoveze numai.

Dacă am făcut dovada că formele *câine*, *pâine* etc. sânt străromâne și tot atât de vechi ca și formele *câne*, *pâne* etc. și *creștin*, *fin* etc., atunci nici unul din cele 44 puncte de asemănare dintre dialectele dacoromân și meglenoromân citate de Th. Capidan nu mai pot servi ca dovadă că raporturile megleno-dacoromâne s'au prelungit dincolo de raporturile dintre Aromâni și Dacoromâni. În evoluția lui  $a$  accentuat în poziție nazală putem înregistra în cuprinsul dialectului meglenit doar o singură inovațiune care nu este străromână: prefacerea lui  $\check{a}$  și  $\hat{a}$  în  $\varphi$  resp.  $o$ <sup>3</sup>. Inovațiunea aceasta n'o cunoaște dialectul dacoromân, dar se găsește și în dialectul bulgar din Rodope.

Nu putem admite, împreună cu Th. Capidan, că prefacerea lui  $\check{a}$  și  $\hat{a}$  în  $\varphi$  se datorește influenței bulgare, pentru că „nu se

<sup>1</sup> *Ib.* 203.

<sup>2</sup> În *Raporturile lingvistice slavo-române în Dacoromania III* (1923), pag. 162—165. Despre  $\check{a}$  și  $\hat{a}$  în alte limbi cf. și M. Gaster, *Zur rum. Lautgeschichte I, Die guturale Tenuis* etc., Halle, 1878, pag. 4—5.

<sup>3</sup> Numai în Țarnăreca și Huma, satele în care se resimte o influență aromânească foarte puternică, precum arată Th. Capidan de repeșite ori, se spune  $\check{a}$  în loc de  $\varphi$ , iar  $o$  în loc de  $\varphi$  se aude numai în Liumnița (*op. cit.* pag. 97). Th. Capidan crede că  $\varphi$  s'ar fi dezvoltat din  $\check{a}$ , iar  $o$  din  $u < \hat{a}$ , pentrucă „baza” lui  $\check{a}$  ar fi  $o$ , iar „baza” lui  $\hat{a}$  ar fi  $u$  (*ib.* 100). Tot atât de bine am putea declara că „baza” lui  $\check{a}$  resp.  $\hat{a}$  este  $e$  și  $i$ . De sigur că  $o$  al Liumniței este un  $\varphi$  care s'a închis.

mai găsește și în celelalte dialecte sau subdialecte românești<sup>1</sup>. La fel am putea să susținem că fenomenul este în bulgărește de origine românească, pentru că afară de dialectul din Rodope „această particularitate nu există în nici un alt dialect estic sau vestic din întregul domeniu al limbii bulgare”<sup>2</sup>. Apariția lui  $\rho$  în locul lui  $\tilde{a}$  și  $\hat{a}$  nici nu poate fi considerată ca o continuare a evoluției lui  $\hat{a}$  în poziție nazală  $> \tilde{a}$ , în sensul în care de ex.  $i$  apare ca o prelungire a evoluției  $a > e$  în cazuri ca *animam*  $>$  *animă*  $>$  *inimă*, unde reducerea unghiului maxilar a continuat dincolo de  $e$ . Din punct de vedere fiziologic nu putem descoperi în lăuntru cuvintelor din chestiune nimic ce ar putea motiva prefacerea lui  $\tilde{a}$  și  $\hat{a}$  în  $\rho$ . Din potrivă, în cuvintele acestea continuă să existe toate acele elemente cari au provocat transformarea lui  $a$  în  $\tilde{a}$  resp.  $\hat{a}$  și nu s'a ivit nimic nou ce ar explica transformarea lui  $\tilde{a}$  și  $\hat{a}$  în  $\rho$ <sup>3</sup>. Noua evoluție comună dialectului meglenoromân și dialectului bulgar din Rodope se explică mai bine prin inmixtiunea unei populațiuni streine, ale cărei obișnuințe articulatorice se împotriveau articularii lui  $\tilde{a}$  și  $\hat{a}$  accentuați și în al cărei sistem fonetic  $\rho$ , sau un  $o$  cu un timbru asemănător lui  $\rho$ , se apropia mai mult de  $\tilde{a}$  resp.  $\hat{a}$ . La fel apare  $\epsilon$  în loc de  $\hat{a}$  și  $\tilde{a}$  accentuați în dialectul Aromânilor din Acarnania<sup>4</sup>. Acea populațiune streină, influenței căreia se datorește apariția lui  $\rho$  în locul lui  $\tilde{a}$  și  $\hat{a}$ , ar putea să fie Pecenegii, deși Th. Capidan nu prea vrea să admită lucrul acesta. Intervenția lor în sensul acesta poate să dateze încă din epoca în care Meglenoromânii se găseau în regiunea munților Rodope<sup>5</sup>, chiar dacă în dialectele bulgărești din acele regiuni „pronunțarea lui  $\tilde{a}$  ( $\mathfrak{z}$ ) ca *oa* apare cu mult după secolul XII”<sup>6</sup>. Multe fenomene lingvistice sânt mult mai vechi de cum ni le arată cele dintâiu texte în cari sânt atestate. Ar fi să tăgăduim de altfel existența în secolul al

<sup>1</sup> *Ib.* pag. 92, cf. pag. 64 și 65.

<sup>2</sup> *Ib.* pag. 92.

<sup>3</sup> De altfel  $\hat{a}$  și  $\tilde{a}$  accentuați se prefac în  $\rho$  și când nu sânt în poziție nazală. Inovațiunea nu poate fi datorită deci, cu atât mai puțin, poziției acesteia.

<sup>4</sup> *puřen, keņe, arămeņ* („Aromân”), *keņtic, keņp, beř* ( $<$  *bărñ*  $<$  *bărñu* s. *bărñu* „brâu”), *măkeņ* („mâncăm”), *muleri* (pl. lui *mulare* („catăr”). Vezi G. Weigand, *Die Aromunen* II, pag. 176—177.

<sup>5</sup> Cf. și Th. Capidan, *op. cit.* pag. 56.

<sup>6</sup> *Ib.* 65.

XV-lea a unor arhaisme cari se găsesc într'un șir de texte ulterioare veacului același și dintre cari unele se mai păstrează și astăzi, pentru că nu dăm de ele în textele husite. Pecenegii lui Zonaras, așezați pe la sfârșitul secolului al XI-lea prin părțile în cari se găsesc astăzi Meglenoromânii <sup>1</sup>, ar fi putut astfel doar să ajute evoluția înlocuirii lui *ă* și *â* prin *o* în dialectul meglenoromân, fie că Meglenoromânii se găseau în locuințele lor de acum înaintea lor, fie că au venit încolo numai pe urma lor. Iar dacă cumva ar trebui să admitem — nu știu ce ne-ar putea obliga să susținem asemenea lucru — că Pecenegii au și dispărut de prin părțile munților Rodope sau din apropierea Meglenoromânilor când *o* i-a luat locul lui *ă* și *â* <sup>2</sup>, atunci să nu uităm că astfel de inmixțiuni etnice au adese în limbă ecouri foarte târzii <sup>3</sup>. Poate că înlocuirea lui *ă* și *â* prin *o* își are numai cele dintâiu începuturi în epoca conviețuirii Meglenoromânilor cu Bulgarii din Rodope și poate că mai apoi nu s'a generalizat de o potrivă de repede într'o parte și alta.

Partea de adevăr cuprinsă în părerile lui Th. Capidan privitoare la locul de obârșie a Meglenoromânilor, la drumul pe care au ajuns în ținuturile în cari se găsesc astăzi și la împrejurările în cari s'a petrecut această mișcare, cred că este următoarea: Când după vreo câteva veacuri de conviețuire, de unitate teritorială și lingvistică, Străromânii au început să se despartă unii de alții, pe urma presiunii exercitate asupra lor de Slavi și de Bulgari, Aromânii au coborât cei dintâiu în spre sud, până în munții Pindului și câmpiile Tesaliei <sup>4</sup>. Strămoșii Aromânilor nu pot să-și fi avut locuințele înainte de aceasta prin părțile albaneze, ci trebuie să fi trăit mai la răsărit, în Bulgaria de astăzi <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Cf. *ib.*

<sup>2</sup> Cf. *ib.* pag. 63 și 65.

<sup>3</sup> Cf. și *Dacromania* II, pag. 192 și în deosebi nota 2 de pe aceea pagină.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, pag. 62.

<sup>5</sup> Vezi *Românii din Peninsula Balcanică* în *Anuarul Institutului de istorie națională* pe 1923, publicat de Alex. Lapedatu și Ioan Lupăș, Buc. 1924, pag. 107—109. Lucrarea lui Th. Capidan citată în nota aceasta trebuie consultată în întregime pentru chestiunile cari ne preocupă aci și pentru că concepțiile autorului se evidențiază mai bine, dacă avem în vedere expunerile dintr'însa pe lângă cele din *Meglenoromânii* I.

De la nord, din Balcani <sup>1</sup>, dintr'o regiune care se găseă și mai la răsărit decât locurile de unde au pornit aceștia și numai în urma lor, au plecat apoi Meglenoromânii <sup>2</sup>. Până a se stabili în regiunea Caragiovei, Meglenoromânii trebuie să fi făcut un popas mai îndelungat în Rodope <sup>3</sup>.

Patria primitivă a Meglenoromânilor trebuie căutată deci undeva în răsăritul Bulgariei. De acolo ar fi început să emigreze, după Th. Capidan, „prin sec. XIII și p o a t e ceva și mai târziu” <sup>4</sup>. Th. Capidan nu ne arată însă grație căror împrejurări Megleniții, și numai ei, ar fi putut rezistă, rămânând pe loc, timp atât de îndelungat năvalei slavo-bulgare și cari împrejurări au determinat târzia lor deplasare în altă parte. Teoria aceasta nu se poate întemeia pe nici un singur argument istoric. Așa cum ne-o prezintă autorul ei, ea este motivată doar de asemănările megleno-dacoromâne. Am văzut că acestea nu pot avea rolul care le-a fost atribuit. Apoi, chiar dacă am admite că Meglenoromânii nu s'au îndepărtat din acêșe ținuturi de nord-est decât prin secolul al XIV-lea, noi n'am putea înțelege cum s'ar fi putut găsi ei acolo cu vr'un grup de Dacoromâni în raporturi destul de strânse, spre a explica asemănările din chestiune. În acêșe vechi meleaguri meglenoromâne, oricât de apropiate de Dunăre, trebuie să fi fost atotputernică influența politică și culturală bulgară, rivală cu influența bizantină, iar dincoace de Dunăre, prin acêșe părți, nu poate să fi existat o populațiune dacoromânească destul de viguroasă, ca să aibă înrâurința presupusă de Th. Capidan, într'o epocă în care principatele noastre luau de abia ființă, cu centrele lor situate cu desăvârșire aiurea. O asemenea influență anterioară secolului al XIV-lea este și mai puțin verosimilă.

Splendidele contribuții ale lui Th. Capidan combinate cu constatările lui Const. Jireček, cred că ne indică destul de precis soluția problemei. După Const. Jireček <sup>5</sup> granița dintre zona culturală română și cea greacă porneă din apropierea orașului Lissos (Alessio) prin munții Miridiților și ai Dibrei, treceă

<sup>1</sup> *Meglenoromânii* I, pag. 57.

<sup>2</sup> *Ib.* pag. 62.

<sup>3</sup> *Ib.* pag. 58 și 63—64.

<sup>4</sup> *Ib.* pag. 65, cf. pag. 63.

<sup>5</sup> *Geschichte der Serben*, pag. 39, cf. și Th. Capidan, *Românii din Peninsula Balcanică*, pag. 100—101,

prin Macedonia de nord între Scupi (Zlokučani, la nord-est de Scopie) și Stobi (la revarsarea Țărnei în Vardar), înconjură apoi orașele Naissus (Niș) și Remesiana (Bela-Palanka) — Pautalia (Küstendil) și Serdica (Sofia) cu toată regiunea Pirotului aparținând zonei grecești — și se îndreptă iar spre est până la Marea Neagră dealungul versantului de nord al munților Balcani. Străbunii Românilor de azi trebuie să ni-i închipuim deci locuind între Balcani și Dunăre, având vreo câteva posturi avansate și dincoace de acest fluviu, iar apoi prin ținuturile montene, în apropierea Albanezilor și prin Serbia, și, fără îndoială, și prin ținuturile muntoase ale Banatului și Transilvaniei. În respirația lor la nordul Dunării se pare că erau mai concentrați în regiunile din sudul Mureșului și îndeosebi în sud-estul Banatului și în sud-vestul Transilvaniei, unde se găseau mai aproape de România transdanubiană, din spre Moesia, și în mai strânse legături cu ea. Din Moesia ne-a venit pe la sfârșitul secolului al IV-lea și începutul secolului al V-lea episcopul Nicetas Remesianul și în spre acolo se concentrau toate drumurile cari duceau din Dacia spre apus<sup>1</sup>. Presiunea invaziei slavo-bulgare a fost exercitată asupra noastră la sudul Dunării în două direcții, din spre Dunăre spre Balcani, deci de la nord spre sud pe de o parte, și din spre părțile Bulgariei de azi spre ținuturile sârbești, deci de la est spre vest pe de altă parte. De alungul meleagurilor în cuprinsul cărora s'a produs spărtura în teritoriul unitar al Străromânilor din cauza acestor presiuni, acolo unde unitatea noastră teritorială a fost desființată astfel, acolo trebuie desemnată linia care desparte dialectele cari încep a se diferenția din graiul străromân.

Fiind convinși în urma unor argumente istorice și lingvistice de toată greutatea că poporul român s'a format în nordul și în sudul Dunării și că limba străromână a fost unitară, am admis că Dunărea n'a fost în acele vremuri străvechi o frontieră dialectală. Am ajuns în chipul acesta oarecum în contradicție cu noi înșine, căci am continuat să vorbim de Românii din „nordul Dunării“ și de Românii din „sudul Dunării“, să vedem deci în

<sup>1</sup> Vezi Vasile Părvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-român*, Buc. 1911, îndeosebi pag. 158–178 și *Câteva cuvinte cu privire la organizația provinciei Dacia Traiana cu prilejul unei cărți noi asupra acestei țări în Conv. Lit. XL (1906) 747 urm.*, cf. și a mea *Introducere în studiul literaturii vechi*, Cernăuți, 1922, pag. 37–42.



Dunăre linia care ne desparte pe unii de alții<sup>1</sup> și să ne lăsăm astfel pradă sugestiei că dealungul ei s'a format vidul pe urma căruia am încetat să constituim o unitate teritorială și lingvistică, deși știam foarte bine că originile dialectului dacoromân nu pot fi căutate în șesurile de la stânga Dunării și deși faptele istorice nu ne îngăduie că să mutăm vidul acesta acolo unde Carpații și munții Sârbiei se întâlnesc pe malurile acestui fluviu.

Împinși spre sud și vest noi trebuie să fi pierdut contactul mai întâiu pe o linie care ducea de la nord spre sud, orientată mai mult spre răsărit sau spre apus, între Niș și Bela Palanka pe de o parte, Sofia și Küstendil pe de altă parte, deci cam în direcția din acele regiuni a frontierei dintre zona greacă și cea romană. La răsărit de linia aceasta grupul Românilor de est se mișcă spre sud, la apus de linia aceasta aripa de sud a Românilor de nordvest<sup>2</sup> eră împinsă spre nord și vest<sup>3</sup>. În mod fatal au trebuit să se îndepărteze astfel unii de alții.

Cred că ne găsim în deplin acord cu știrile pe cari le avem despre felul cum au pătruns Slavii și Bulgarii în Peninsula balcanică, dacă ne închipuim efectele acestei invazii pentru dezvoltarea limbii și neamului nostru precum urmează. Slavii trecând din șesurile de pe malul stâng al Dunării în Balcani, au lăsat mai întâiu neatinsă aripa extremă dela răsărit a Românilor de est. Partea cea mai mare a Românilor acestora însă, până în spre linia de care a fost vorba mai sus, a fost pusă în mișcare spre sud, și a înaintat până în munții Pindului și câmpiile Tesaliei. Aceștia sânt strămoșii Aromânilor. Apoi a urmat invazia Bulgarilor, mai de la răsărit, din sudul Basarabiei de azi. Curentul acesta trebuia să se izbească de strămoșii Meglenoromânilor,

<sup>1</sup> De fapt o frontieră dialectală se poate forma acolo unde înainte nu existase. Dacă Dunărea nu ne-a despărțit în epoca străromână, dealungul ei s'ar fi putut produce totuși sciziunea într'un grup de nord și unul de sud. Dar între dialectul dacoromân, pe de o parte, și dialectele aromân și meglenoromân, pe de altă parte, există vreo câteva deosebiri fundamentale de origine străromână (cf. raporturile între dialectele acestea privitoare la nazalizare și rotacism, prima influență albaneză etc., vezi și Th. Capidan, *Meglenoromânii I*, pag. 59, *Românii din Peninsula Balcanică*, pag. 98 urm), iar hotarul între domeniile acestor deosebiri nu poate să fi fost Dunărea.

<sup>2</sup> Românii din nordul Dunării și cei de prin părțile sârbo-montenegre și albaneze, cei din urmă formând aripa de sud.

<sup>3</sup> Vezi mai jos.

aripa extremă de la răsărit a Românilor de est. Drumul pribegiei lor, care începù astfel, duce prin munții Rodope și sfârșește atin-gând ținutul Caragiovei. Intemeind împărăția lor și unind semin-țiile slave de acolo, Bulgarii înaintează tot mai mult spre apus. Presiunea asupra aripei de sud a Românilor de nord-vest deveni astfel tot mai puternică. Grupuri de Români se desfac de aci și se respiră dealungul țărmlui dalmatin și a hinterlandului lui, dar și dincoace de Dunăre. Toate mutările și deplasările acestea nu se produc dintr'odată cu toată intensitatea lor și în cadrele întregii lor expansiuni, ca o mișcare de scurtă durată, ci au nevoie de un timp mai îndelungat, de mai multe veacuri chiar. Pe Aromâni de ex. ni-i arată unele indicațiuni bizantine în plină retragere spre sud încă pe la sfârșitul secolului al IX-lea <sup>1</sup>.

Dacă admitem ipoteza aceasta, unele chestiuni destul de încurcate până acuma par a se lămurii. Împărțindu-i pe Străromâni într'un grup de est, reprezentat astăzi de Aromâni și Megleniți, și altul de nord-vest, reprezentat astăzi de Dacoromâni și Istroromâni, înțelegem foarte bine de ce vechea influență slavonă are în dialectele aromân și meglenit un vădit colorit răsăritean <sup>2</sup>. Situația geografică ni-i arată apoi pe Români de nordvest mai aproape de Albanezi și în mai intim contact cu ei. Iată de ce vechea înrâurință albaneză a lăsat urme mai puternice în dialectul dacoromân decât în dialectele aromân și istroromân <sup>3</sup>.

Albanezii desigur că locuiau mai la nord în acèle vremuri vechi decât în zilele noastre <sup>4</sup>. Cum ei au fost cuprinși în zona romană — puternica influență a limbii latine asupra limbii lor dovedește cu prisosință lucrul acesta — la sud nu vor fi ajuns mult mai departe de linia despărțitoare a zonei acesteia de zona greacă, linie care a plecat, precum văzurăm, de la Lissos spre est. Se pare că presiunea slavo-bulgară în direcția vest a atacat

<sup>1</sup> Cf. și Th. Capidan, *Meglenoromânii I*, pag. 62.

<sup>2</sup> Th. Capidan, *Românii din Peninsula Balcanică*, pag. 116. Despre astfel de raporturi între Megleniți și Bulgarii de est a fost vorba de repețite ori în cursul studiului acestuia. Vezi și ce am zis despre prefacerea lui *o* și *e* neaccentuați în românește și în dialectele bulgare de est în *Dacoromania II*, pag. 207, cf. Th. Capidan, *Raporturile lingvistice slavo-române*, *ib.* III, pag. 168—169.

<sup>3</sup> Cf. S. Pășcariu, *Zur Rekonstruktion*, pag. 59—66 și Th. Capidan, *Raporturile albano-române în Dacoromania II*, îndeosebi pag. 449 și pag. 482—487.

<sup>4</sup> Vezi, între altele, *ib.*

mai întâiu mai cu putere regiunea din preajma frontierei etnice dintre Albanezi și Străromâni. Slavii pătrunzând acolo, Românii și Albanezii se despărțesc unii de alții. Grupuri de Români sânt aruncate dincoace de Dunăre și găsesc locuințe nouă nu chiar la malul stâng al acestui fluviu, unde populațiunea eră mai deasă, ci la nordul Mureșului. Alte grupuri, de Albanezi, au fost împinse la sud și se așează unde populațiunea albaneză a fost mai puțin compactă, deci la marginea de sud a teritoriului albanez de atunci. Ordinea geografică dintre dialectele gheg și tosc ale limbii albaneze se inversează astfel. Înțelegem acum de ce Românii rotacizanți se găsesc chiar în ținuturile de nord ale teritoriului dacoromân, iară Albanezii rotacizanți în ținuturile de sud ale Albaniei, dece tocmai Toscii, cari sânt mai îndepărtați de noi, formează viitorul cu *do* „a vol“, ca și noi, și nu cu *kam* „am“, ca în dialectul gheg de la nord<sup>1</sup>. Pe calea aceasta ne vor fi venit din Serbia și locuțiuni ca „a făgădul marea cu sarea“<sup>2</sup>.

Asemănările dintre dialectul meglenoromân și cel dacoromân se pot explica prin situația lor periferică în cuprinsul ținuturilor străromâne. În timpul popasului lor în regiunea munților Rodope Me leniții poate că au mai avut oarecari legături cu Românii din Serbia, distanța dintre cele două regiuni fiind destul de mică. Astfel ar apare și mai motivate și asemănările lor cu Istroromânii.

În Serbia elementul românesc s'a păstrat încă vreme îndelungată. Documente sârbești, începând cu secolul al XIII-lea ne vorbesc de el. Nu mai trebuie să ne punem întrebarea, dacă acești Români erau Aromâni sau Dacoromâni<sup>3</sup>. Situația lor geografică ne facem să înțelegem de ce au atâtea particularități comune cu Dacoromânii pe de o parte și cu Aromânii pe altă parte. Acești Români n'au emigrat numai în nordul Dunării, ci și în vest până în Veglia, Croația, Istria și Craina<sup>4</sup>.

Concluziunile lui S. Pușcariu asupra vechilor așezări ale Românilor, trase dintr'o expresie idiomatică, nu par prin urmare de loc riscate<sup>5</sup>, ci izvoresc dintr'o fericită intuiție a unor fapte reale.

Cernăuți, Septembrie 1925.

Alexe Procopovici.

<sup>1</sup> Cf. și Th. Capidan, *Raporturile albano-române*, pag. 446.

<sup>2</sup> Vezi S. Pușcariu, în *Cugetul românesc* (1922) No. 4, pag. 395—397.

<sup>3</sup> Cf. Th. Capidan, *Români din Peninsula Balcanică*, pag. 109 urm.

<sup>4</sup> Vezi în legătură cu aceste migrațiuni Silviu Dragomir, *Vlahii și Mortlacii*, Cluj 1924 și *Vlahii din Serbia în Anuarul Institutului de istorie națională I* (1921—1922).

<sup>5</sup> Vezi articolul citat.

## L'activité de journaliste d'Eliade Rădulescu pendant son exil à Paris.

L'une des occupations les plus importantes d'Eliade Rădulescu pendant son séjour à Paris en 1849 et 1850 fut d'informer la presse française des actions politiques auxquelles il avait participé et de la situation exacte dans laquelle se trouvaient les Principautés danubiennes. Ce n'était pas une tâche aisée. Tout l'Orient, en raison des guerres russo-turques et de la Révolution de 1848 en Roumanie et en Hongrie, avait été le théâtre d'événements très importants ; mais l'opinion publique française était loin de les connaître exactement et surtout de les juger dans leurs causes et leurs conséquences. A l'ignorance commune en Occident pour tout ce qui se passait à l'autre bout de l'Europe, ignorance qui n'a pas beaucoup diminué aujourd'hui malgré la facilité relative des communications, s'ajoutaient toutes sortes d'autres raisons qui faisaient que le public français était absolument désorienté.

Les gouvernements français de cette époque, au début idéalistes et humanitaires, avaient passé par une série de métamorphoses qui les rapprochaient de plus en plus du gouvernement qui les avait précédés. Les gens de tendances véritablement démocratiques, qui avaient contribué en février au renversement de l'ancien ordre de choses et s'étaient emparé du pouvoir, trop faibles ou trop inexpérimentés pour guider les destinées de la France, avaient été emportés par le courant et, finalement, avaient dû céder la place à d'habiles politiciens, ralliés de forme au mouvement révolutionnaire, opportunistes incapables de comprendre et d'admettre sincèrement les idées nouvelles. Les vrais représentants de ces idées en Orient, obligés de se réfugier en France, par l'insuccès de la révolution dans leurs pays, tels Eliade Rădulescu et les autres, étaient considérés par les dirigeants de la politique française d'alors, non seulement comme suspects et compromettants, mais comme dangereux.

Le mot d'ordre de la presse officieuse était donc de ne jamais prêter l'oreille aux récriminations des Moldo-Valaques émigrés à Paris. Seulement, il était impossible de se taire sur ce qui s'était déroulé dans les Principautés et ce qui se déroulait encore en Hongrie ; les journaux étaient malgré tout obligés de parler de ces événements. Ils prenaient alors leurs informations ou bien chez les agents des Russes, entre autres, chez Kisselef, le représentant du tsar à Paris, qui passait pour être et était réellement un des meilleurs connaisseurs des choses roumaines — qu'il présentait du reste d'une façon tout à fait tendancieuse — ou encore chez des correspondants de circonstance, choisis naturellement parmi les gens „bien pensants“, ou même chez des correspondants improvisés.

En dehors de l'antipathie officielle, les émigrés avaient encore contre eux le fait que, appartenant à des peuples différents quelquefois et faisant chacun une politique nationaliste — les Hongrois et les Roumains, par exemple — ils en arrivaient souvent à des polémiques dans la presse, polémiques qui déroutaient les hommes de bonne foi. Dans l'impossibilité de les distinguer, ceux-ci les avaient englobés dans la même appellation de révolutionnaires. Ils se les imaginaient ayant sur les choses essentielles à peu près les mêmes idées, lorsque brusquement des querelles surgissaient qui montraient que, professant les mêmes principes, les différents émigrés étaient loin d'être d'accord autant qu'on le croyait. Et la surprise du public atteignait son comble quand il voyait des gens du même pays se traiter mutuellement comme les pires ennemis si par hasard ils pouvaient exprimer librement leurs opinions dans la presse.

Ayant à lutter contre les journaux officiels, contre l'argent des Russes, contre la méfiance naturelle des feuilles à grand tirage envers tout ce qui peut déplaire au Gouvernement, il ne restait plus aux émigrés roumains que la possibilité de faire connaître leur point de vue dans des journaux éphémères d'opposition rédigés par des révolutionnaires irréductibles et considérant, comme eux, le gouvernement français de l'époque comme une terrible calamité. Ceux-là seuls étaient disposés à donner l'hospitalité à des articles peu sympathiques à ce gouvernement.

Combattant pour les idées les plus avancées, sincères, pleins de zèle, sans argent, quelques-uns assez documentés sur les ques-

tions d'Orient, les rédacteurs de ces journaux embrassent la cause de leurs coreligionnaires politiques roumains et mettent le journal qu'ils dirigent, et qui ne paraît quelquefois que comme numéro d'épreuve, à la disposition de ces derniers. Les Roumains, de leur côté, leur assûrent un certain nombre d'abonnements ou bien participent, comme actionnaires, aux fonds qui subventionnent ces journaux.

Eliade, une des natures les plus personnelles qu'on puisse imaginer, ne se gêne pas, lorsqu'il a l'occasion de publier un article ou de l'inspirer, pour y introduire les critiques les plus acerbes contre ceux de ses compatriotes qui ne suivaient pas absolument sa ligne de conduite<sup>1</sup>. Nous connaissons le nom des journaux auxquels il a collaboré ou dans lesquels il lui a été possible d'introduire des articles inspirés plus ou moins par lui. La liste nous en a été donnée par Eliade lui-même dans des lettres adressées aux Roumains à Brousse<sup>2</sup> et par Locusteanu, le collaborateur le mieux renseigné sur les circonstances de la vie d'Eliade pour la période qui va de son exil jusqu'à sa mort<sup>3</sup>.

Un grand nombre de journaux rédigés par ces hommes de gauche qu'Eliade a désignés sous l'épithète de „Proscrits et anathématisés“, comprennent des informations qui sont évidemment inspirées par lui. Lorsqu'on les parcourt, on est émerveillé de voir combien les événements de l'est de l'Europe y tenaient de place. C'est que la révolution agonisante en France ou, ce qui pis est, confisquée au profit de quelques-uns, vivait, selon leur opinion, chez les petits peuples de l'Europe Centrale, les Hongrois, les Roumains, etc.

Ceux qui veulent étudier les différentes phases de la guerre de l'Autriche contre la Hongrie et l'invasion des Russes en Transylvanie pour secourir les armées autrichiennes, trouveront dans ces pages du matériel non utilisé ou, du moins, pourront se rendre compte de l'intérêt extraordinaire avec lequel la démocratie de France suivait ces événements.

<sup>1</sup> N. Cartoian, *Scrisori inedite de la N. Bălcescu și I. Ghica*, Buc. 1913, p. 44.

<sup>2</sup> N. B. Locusteanu—Russo, *Scrisori din Exil* (La correspondance de I. Eliade), p. 6, (Lettre du 24 Septembre 1849) et p. 28 (lettre du 19/26 Mai 1850).

<sup>3</sup> *Ibid.*, page 734, Note.

J'ai été moi-même très surpris de trouver le mouvement d'Avram Iancu analysé et tenir même une place respectable dans les articles de certains journaux<sup>1</sup>.

J'ai contrôlé personnellement les informations d'Eliade et de son ami et essayé de me rendre compte de leur exactitude. En effet, Eliade a écrit dans quelques uns de ces journaux, mais non pas dans tous ceux qu'il cite dans les lettres ci-dessus. „La Semaine“, „encyclopédie de la presse périodique“, de 1849 (4-ème année), dont le principal rédacteur est Eugène Carpentier<sup>2</sup>, l'ami d'Eliade, est non seulement très renseignée sur les affaires roumaines, probablement grâce à celui-ci, mais encore, pour nous faire mieux comprendre d'où venaient ses informations, elle embrasse absolument le point de vue, pourtant si étrange parfois, du révolutionnaire roumain, toutes les fois qu'elle parle de nous.

Dès le commencement de l'année 1849, la „Semaine“ nous documente sur les événements qui avaient eu lieu à Bucarest à la fin de 1848. Aucune des idées chères à Eliade ne manque. Les données de la correspondance, envoyée selon toute probabilité par un Roumain, peut-être rédigée par Eliade lui-même, sont confirmées par une note de la rédaction qui déclare que tout y est „au-dessous de la vérité“.

Une autre correspondance du numéro 4, dans laquelle les Carpathes sont appelées „les monts Crapacks“, nous mène incontestablement à un informateur romain.

Le 4 mars, on publie des souvenirs anecdotiques sur la Moldavie et la Valachie, signés E. C.<sup>3</sup>, évidemment les initiales de Carpentier. Ces souvenirs sont extrêmement intéressants. Le tableau de nos moeurs que l'auteur y brosse serait digne d'être connu. Il fait un portrait saisissant du Prince de Moldavie, et parle de Bibesco dans des termes qui rappellent tout à fait Eliade: „petit boyard sans fortune et sans nom... ingrat et insolent comme un parvenu“.

<sup>1</sup> Cf. „La Semaine“ (1850, p. 167 et suivantes) où l'on parle d'Avram Iancu. Le même, page 195, nous renseigne sur le séjour d'Avram Iancu à Oradea.

<sup>2</sup> Carpentier est aussi le Directeur de la Tribune des Peuples et l'auteur d'une „Galerie des Agents Russes en Moldavie“.

<sup>3</sup> La Semaine, No. 9, du 4 Mars 1849, p. 278 et suivantes.

Le 10 mars, longue correspondance encore, signée C. M. où, une fois de plus, le point de vue d'Eliade est défendu et où l'auteur s'efforce de réluter l'accusation portée par la Russie contre la Révolution de 1848 dans les Principautés.

Les informations politiques se rapportant à notre pays se retrouvent tout le long de l'année 1849 et de l'année suivante, mais la collaboration d'Eliade ne fait plus de doute à partir de 1850.

Nous trouvons d'abord une lettre<sup>1</sup> émouvante par la chaleur avec laquelle elle parle des Roumains et admirable au point de vue littéraire, sur la Moldavie. Les noms roumains qu'on rencontre aujourd'hui encore estropiés dans les journaux étrangers, sont ici très exacts. Eliade nous avait exprimé à plusieurs reprises sa révolte d'entendre les Russes, pour nier notre latinité à laquelle nous tenions par dessus tout, prétendre que notre origine „se perdait dans la nuit des âges“. La même révolte se rencontre dans l'article du journal français. Plus loin<sup>2</sup>, c'est un portrait du boyard Vulpake Filipescu, ou bien<sup>3</sup> une citation de Neculcea et Engel, inexplicables s'il s'était agi d'un étranger.

Dans le numéro du 8 Mai<sup>4</sup>, l'auteur se démasque : il parle de la Valachie comme de sa patrie et traite Lenş et Ştirbei avec aussi peu d'égards qu'Eliade le faisait d'habitude.

Des renseignements sur Avram Iancu<sup>5</sup>, des polémiques avec l'Echo d'Orient, de Constantinopole, la question de l'introduction dans le *Règlement organique* de l'article qui nous enlevait entièrement notre indépendance, le mouvement de Braila, voilà des thèmes familiers à tous ceux qui ont lu les oeuvres d'Eliade de cette époque et que nous trouvons également dans les colonnes de la *Semaine*<sup>6</sup>.

Et comme Eliade ne manquait jamais de dire du mal de tous ses ennemis lorsque l'occasion se présentait de disposer à sa guise d'un journal français, il en profite cette fois pour noircir Mavros, et pour présenter la révolution de 1848 sous un jour qui lui est personnellement très favorable.

<sup>1</sup> La *Semaine*, de 1850, p. 227—228.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>3</sup> Pag. 275.

<sup>4</sup> Pag. 339.

<sup>5</sup> Pag. 371.

<sup>6</sup> Pag. 451.



Enfin, le 18 Octobre 1850, nous rencontrons pour la première fois un article signé par lui en toutes lettres, où il fait allusion à un des articles antérieurs, qu'il donne comme sien, celui du 11 Août. Il avait signé cette fois parce qu'une polémique s'était engagée avec les journaux réactionnaires et qu'il voulait prendre ses responsabilités. Et, puisqu'il se voit obligé de se reporter à la lettre qu'il avait adressée aux Roumains exilés à Brousse, il la publie dans la Semaine du 25 Octobre<sup>1</sup>: „Aux ... Roumains frères comme homme je ne puis professer d'autre doctrine que celle du Christ“. Lettre qui finit ainsi: „Acceptez cet ouvrage, ses impressions, ses souvenirs“. C'est la dernière lettre politique d'Eliade publiée dans la Semaine.

Mais la Semaine possédait aussi un supplément littéraire. Le supplément du 1-er mars 1850 publie<sup>2</sup> un compte-rendu sur „Le Protectorat du Tsar“, et trois semaines plus tard, le 22 mars, des fragments importants des „Souvenirs et impressions d'un proscrit“, sans signature.

Le 3 Mai nous trouvons un nouvel article relatant l'épisode de l'officier polonais et émissaire du tsar, qui avait fait le rapport sur l'origine slave des Roumains, épisode dont Eliade nous a entretenus bien souvent. L'article est signé I. R., les initiales de Jean Rădulescu (Heliade)<sup>3</sup>.

„Le Peuple“ est le Journal de Proudhon, l'homme pour lequel Eliade avait peut-être la plus vive admiration. De même que la Semaine, dès avant l'arrivée d'Eliade à Paris, „Le Peuple“ publiait chaque lundi une revue de l'étranger très favorable aux ennemis des Russes, c'est-à-dire aux Hongrois, aux Roumains et aux Polonais.

Pourtant, les journaux rédigés par Proudhon ont généralement la vie courte: le Peuple cesse de paraître pour renaître sous le nom de la „Voix du Peuple“ le 25 Septembre 1849. Sous cette nouvelle forme, il donne des renseignements sur les Principautés, jusqu'au 4 Février 1850, lorsque nous rencontrons

<sup>1</sup> *Ibid.*, pages 676 et suivantes.

<sup>2</sup> *Ibid.* de 1850, page 139.

<sup>3</sup> Il est donc à noter que la signature d'Eliade apparaît dans le supplément littéraire de la Semaine avant qu'elle ne paraisse dans le journal proprement dit.

un très intéressant article d'Eliade signé Rădulescu et répondant à une assertion défavorable aux révolutionnaires roumains, parue dans l'Indépendance Belge du 12 janvier 1850<sup>1</sup>. L'article du journal belge qui a provoqué la riposte d'Eliade, est écrit par un homme parfaitement bien informé. Du reste, tous les articles parus dans ce journal contrastent par leur sérieux et leur objectivité avec les articles qu'on peut lire dans les autres feuilles de l'époque. L'auteur de l'article incriminé par Eliade avait eu le tort de parler avec sympathie du Prince Stirbei, une des nombreuses bêtes noires de l'ancien membre du Gouvernement provisoire.

L'époque qui avait immédiatement précédé le mouvement de 1848 est considérée par le correspondant de l'Indépendance comme „d'une prospérité inouïe et d'une indépendance pour ainsi dire complète“. Seulement, „les démolisseurs valaques, Eliade et ses amis, l'ont stupidement brisée sous leur aveugle marteau“. „Les Don Quichotte enrubannés de cette grotesque équipée“ (La révolution de 1848) ont laissé vide le Trésor de l'Etat, qui se trouvait sans argent, incapable de faire face à ses besoins, à moins d'un emprunt impossible à obtenir à un taux inférieur à 18 à 20 %.

Nous pouvons nous imaginer la colère d'Eliade mis directement en cause et traité de façon si cavalière par ce correspondant qui avait envoyé son article de Constantinople, d'après des renseignements obtenus directement dans les Principautés.

Il répond dans la „Voix du Peuple“ du 4 Février 1850, par un article documenté, très digne comme ton, avec de beaux accents démocratiques. Son collaborateur français de cette époque, Sébastien Rhéal, qui l'avait aidé à traduire les livres français publiés par Eliade à Paris, a dû l'aider aussi à donner à ses idées une forme qui ne leur est pas habituelle. L'article de l'Indépendance belge avait loué Stirbei et blâmé la Révolution. Eliade, pour se venger, fera un terrible portrait „des deux frères Stirbei et Bibesco“; parlera de leur „harem“, des papillotes que le premier „ce coquet vieillard“ se mettait dans les cheveux pour les friser, de l'amitié de tous deux pour les Russes. Puisque

<sup>1</sup> La collaboration signée d'Eliade dans la *Voix du Peuple* est donc antérieure à celle de la *Semaine*.

l'Indépendance Belge l'avait accusé d'avoir gaspillé les réserves du pays sous son gouvernement, il fait une comparaison entre les dépenses faites par la Révolution et celles faites par Bibesco pendant son règne. La lettre finit par de terribles accusations contre celui-ci.

„*Le Positif*“, un autre journal cher à Heliade paraissant une fois par mois, feuille éphémère comme tant d'autres parmi celles qui étaient favorables à la cause des démocrates à cette époque, a comme directeur Charles Fauvety. Eliade prétend<sup>1</sup> y avoir collaboré; à moins qu'il ne s'agisse d'un article envoyé par lui, mais n'ayant pas été publié, il n'y a pas trace de la prose de notre compatriote dans les 5 numéros qui forment la collection „complète“ du „Positif“.

„*L'Europe Démocratique*“ n'a vécu que 24 heures, le temps de paraître en un seul numéro<sup>2</sup>.

Les idées exprimées dans ce journal sur la politique extérieure rappellent celles d'Eliade: la France devrait faire l'Union des peuples contre la Russie; les onze millions de Roumains, qui ne sont pas Slaves, gémissent sous la persécution des Russes: „La Turquie qui peut leur donner aide et protection s'efforce de mériter les sympathies et les secours des nations amies“, etc. Une note annonce aux lecteurs qu'à cause du manque de place, un article sur la Roumanie (*sic*) sera publié dans les numéros suivants, qui n'ont jamais paru.

„*La Démocratie Pacifique*“ du 18 Mai 1850 rend compte sur une page entière des „Souvenirs et impressions d'un Proscrit“. L'article, signé Perreymond, est moins un compte-rendu qu'une interview sur les événements de 1848 et ceux qui les ont précédés. Il parle de Lazar et de son école opposée à celle des Grecs du Phanar „flasque, sans énergie et sans coeur“; de Gulescu et des boyards patriotes; du „Protectorat“ et des „Souvenirs et Impressions d'un Proscrit“, où tout est raconté „par la

<sup>1</sup> I. Eliade, *Scrisori di Exil*, pag. 6.

<sup>2</sup> *L'Europe Démocratique, Tribune de Peuples*, Rédacteur en Chef: Dupont de Bussac, Décembre 1840.

plume infatigable et savante de M. E. Rădulescu“, etc. La dernière oeuvre, nous dit l'auteur de l'article „est un chant de douleur et d'espérance, où l'âme du poète et du législateur se confondent dans un saint amour pour l'humanité“. „Nous aimons ces chants, ajoute-t-il encore, qui reflètent la candeur primitive, qui exaltent les âmes et embrasent les coeurs, nous aimons ces chants où brille l'éclat de l'Orient déroulant en un magnifique langage de profondes pensées“.

Et un peu plus loin „et nous Français, nous démocrates, nous socialistes, répondons à nos frères de Roumanie : réjouissez-vous, car le jour de la délivrance, le jour de l'harmonie sociale est proche“.

Enfin „*Le Temps*“ „journal de la République Progressive“, par le contenu de ses articles, par le ton général, par la qualité des renseignements concernant les événements qui se passaient dans les Principautés ou en Transylvanie, nous montre que sa rédaction n'était pas étrangère aux cercles dans lesquels se mouvaient les Roumains<sup>1</sup>.

Les noms mêmes de ces différents journaux sont oubliés aujourd'hui. Ils doivent pourtant être doublement sympathiques à nous autres Roumains. Ils se sont occupés de nous, ont embrassé notre cause, ont ouvert largement leurs colonnes, peu lues, il est vrai, mais honnêtes, à nos revendications. Sans lecteurs, traqués ou presque par la police, — la Presse du 9 Mai 1850 nous donne une liste de ceux qui paraissaient sans autorisation, liste dans laquelle figurent „Le Crédit“, „La Démocratie Pacifique“, „La Voix du Peuple“ etc. — bafoués par la presse officielle, c'était pourtant ces journaux qui suivaient la vraie tradition française. Eliade avait raison : la France idéale, celle vers laquelle se tournaient les yeux de tous les opprimés, celle de 1848 et de toujours, parlait dans leurs colonnes. Malgré un langage un peu ridicule, et bien qu'oubliant souvent la réalité, les rédacteurs de ces feuilles faisaient appel à une humanité

<sup>1</sup> Les autres journaux cités par Rouso et Eliade ne semblent pas s'être beaucoup occupés de nous. C'est l'impression que j'ai eue après les avoir feuilletés à la Bibliothèque nationale.

meilleure que celle au milieu de laquelle on vivait à cette époque. Tous les soit-disant esprits réalistes de la France et de partout n'avaient pas de peine à convaincre cette presse de naïveté, de bêtise même. N'importe, elle maintenait un peu d'idéal dans le monde et préparait, malgré tous ses défauts, l'avenir.

Les regards des révolutionnaires qui avaient cru en la France et qui, pour expier leur croyance, étaient obligés de s'exiler, étaient constamment tournés vers cette presse. Eliade, de toute la force de son âme de visionnaire, met sa confiance en elle. Il ne veut pas voir la réaction triomphante autour de lui. Il n'a d'yeux que pour les „proscrits et les maudits“ et il a raison: ce sont eux qui ont fait la France du dernier tiers du siècle.

Cette période de la vie du publiciste roumain, peu connue jusqu'à présent, est tout à fait sympathique et nullement indigne du reste de sa vie.

G. Oprescu.

---

# Mihail Halici

(Contribuție la istoria culturală românească din sec. XVII)

## Viața lui Mihail Halici

Despre Mihail Halici<sup>1</sup> se știe până acum numai că eră din Caransebeș și că în 1674 a publicat în Basel o odă românească în distihuri (hexametre și pentametre) în cinstea prietenului său Francisc Páriz Pápai, care tocmai își trecuse doctoratul. Acum avem însă o seamă de date foarte prețioase din care i se poate reconstrui o mare parte din biografie.

Pe scoarțele și foile unui exemplar din *Csecsemő Kereszttyén* de Kereszturi Pál, tipărit în Bălgrad (Alba-Iulia) în anul 1638<sup>2</sup>, astăzi în posesiunea Colegiului Kún din Orăștie, și pe foile de hârtie legate împreună cu acesta, s'au păstrat o seamă de note scrise ungurește de tatăl lui Halici, altele scrise latinește și ungurește de însuși poetul nostru, care ne lămuresc destul de bine în această privință<sup>3</sup>. Ni s'au mai păstrat două fragmente de psalmi

<sup>1</sup> Insuși Halici își scrie numele în trei feluri: *Halits*, *Halitz* și *Halicz*. Se mai găsește scris de alții și *Halics*.

<sup>2</sup> Cartea are întocmai filigrana din *Cea mai veche carte Rákóczyană* (a. 1639 s. 1640), care cuprinde între altele cel dintâu Paraclis, Gromovnic și Trepetic tipărit românește: marca Ardealului împreună cu cea a familiei Rákóczy, dedesubt cu inițialele **G** și **R**, care se găsește și în *Praeconium evangelicum* de Ștefan Katona, al cărui volum I s'a tipărit în același loc și tot în anul 1638, iar al doilea în 1640 (v. *Anuarul Inst. de Istorie națională* — Cluj, I (1921—22), p. 168 și Tabela IV. După „Dedicatio”, pe pp. 1—97 ale acestei cărți urmează *Az keresztveni vallasról való catechismus, maíd szinten az Heidelbergai Catechismusnak rendi szerent*. Acesta pare să fi fost originalul care s'a avut în vedere pentru *Catehismul* românesc de la 1640. Sigur nu putem afirma acest lucru din pricina că din ediția I a acestuia nu se mai găsește nici un exemplar, iar în a doua s'au făcut numeroase schimbări. Totuși și între aceasta din urmă și textul unguresc de la 1638 găsim numeroase potriviri.

<sup>3</sup> Am primit-o pentru a o cerceta mulțumită binevoitoarei intervenții a d-lui coleg G. Kristóf.

românești, precum și poeziile latinești și ungurești ale lui Halici din timpul când studiă la liceul reformat din Sibiu (inclusiv 1664).

Pe bunicul poetului îl chemă Ioan Halici<sup>1</sup> și a murit în 12 Martie 1626. Pe bunică-sa, moartă în 3 August 1642, o chemă Ana Kusztras. Halici a trebuit să mai aibă un unchiu sau o rudenie apropiată după care și-a primit tatăl său numele de Mihail, căci la 1614 găsim pe un „Halicz Mihály“ jurat în sfatul orașului Caransebeș<sup>2</sup>. Acest Mihail Halicz avea atunci o grădină în apropierea apei numite *Potoc*.

Mihail Halici, tatăl poetului, s'a născut pe la 1615. A făcut, cât se vede, serioase studii de teologie. S'a logodit în 19 Noembrie 1642. În 10 Ianuarie 1643 și-a adus nevasta acasă. În 19 Octombrie 1643 i s'a născut un fiu, poetul nostru pe care l-a botezat Mihail. La 1651 Mihail Halici, tatăl, eră jurat în senatul Caransebeșului<sup>3</sup>.

Din o notă latinească, lipită ulterior de fiul său, constatăm că în 17 Septembrie 1658 Caransebeșul, „patria“ acestuia, a fost tradat păgânilor („Hristanis ablata, gentibus oblata“). Într'a 'evăr Acațiu Barcsai, Banul de origine românească al Caransebeșului<sup>4</sup>, încă din 12 Septembrie a invitat Lugojul și Caransebeșul să se predea Turcilor, ca să nu fie prădate. În 13 Septembrie Barcsai hotărî să primească voivodatul Ardealu'ui iar în 14 a aceleași luni fu căftănit de Marele Vizir ca Principe, primind între alte condiții și „cât mai curând să dea Turcilor Caransebeșul și Lugojul ce sânt pe apa Temeșului“, orașe rămase în stăpânirea Turcilor până în 4 August 1688<sup>5</sup>. Data indicată de Halici deci se potrivește cu ce știm din istorie. Două note, una ungurească a lui Halici tatăl, alta latinească a fiului său, ne arată că puțin după aceasta, în 22 Aprilie 1659, a murit în Hațeg „sărmana“ Ana Magiar, „provida atque religiosa parens“, după o boală care

<sup>1</sup> Cum îmi comunică D-l coleg Th. Capidan, numele *Halici* se găsește și la Aromâni, indicând familii care au trecut odinioară prin Galiția.

<sup>2</sup> Fr. Pesti, *A szörényi bánság és szörény vármegye története*, vol. II, Budapest, 1878, pag. 263.

<sup>3</sup> Fr. Pesti, *o. c.*, p. 246.

<sup>4</sup> „Insuși Barciai încă eră viță de Român, precum mi-au mărturisit și arătat prealuminatul Paul Barciai în anul 1791“, G. Șincai, *Hronica Românilor*, Iași, 1853, t. 3, p. 88.

<sup>5</sup> Pesti, *o. c.*, p. 171—172, 181 și 183; Șincai, *o. c.*, t. III, p. 74.

a ținut 3 săptămâni, în vârstă de 33 ani. A fost înmormântată în cimitirul reformatilor.

Halici senior s'a îmbolnăvit în 7 și a murit în 22 Martie 1671, în „Dominica Palmarum“, în vârstă de 56 ani, și a fost înmormântat în 24 din aceeași lună în cimitirul „Varczagás“ (< germ. *Schwarze-Gasse*) din Aiud.

Firește, în copilărie locul unde a petrecut poetul Halici a trebuit să fie acela unde trăiau părinții săi. Acolo și-a început și instrucția. Tatăl său ne spune că însuși el a început să-l învețe alfabetul în 19 Noemvrie 1650. În 1651, în „Dominica quasi-modo geniti“ a început să meargă la școală, „fungente officio Halits Mih.“ din Caransebeș.

Din 1661 până în 1664 îl găsim la liceul reformat din Sibiiu. Născut cu o zi înainte de a se naște și cu 3 zile înainte de a se boteza poetul sas Valentin Franck von Franckenstein, care în 7 Decemvrie 1663 își țină „disputația“ de absolvire (*Abgangsdisputation*) cu titlul *Decas Quaestionum Philosophicarum illustrium* etc. (Cibinii apud Abrahamum Kertesz Szencziensem)<sup>1</sup>, pare să fi fost, dacă nu coleg, cel mult cu o clasă mai jos decât acesta. În adevăr pe Halici îl găsim în Sibiiu nu numai în Iulie 1663, ci chiar și în ziua penultimă a lui Iunie 1664 când scrie un *Genethliacum aniversario Festo Natalitio Dni Petri Melas, literarum pietatis et humanitatis in celeberrima Schola Cibiniensi studioso, commilitoni mihi dilectissimo*“ (p. 239—293). Dar în 14 Februarie 1664 era în Sibiiu și Franck însuși, căruia-i dedică, în această zi a Sfântului Valentin, un *Carmen γενεθλιακόν* Abia în 28 Iunie 1665 îi găsim pe amândoi aceștia înmatriculându-se la universitatea Altdorf de lângă Nürnberg<sup>2</sup>.

În toamna anului 1664 Halici trecu la liceul academic reformat din Aiud, așa numitul „Collegium Bethlenianum Alba-Enyense“, pe care în 1662 îl restabilise Mihail Apaffy I, mutându-l din Alba-Iulia unde fusese distrus de Turci în 1658. Colegul și prietenul său Francisc Páriz Pápai notează la 1664 în ziarul său: „Mense octobri adscitus sum civibus scholae rhetoricae, eodem

<sup>1</sup> Cf. Dr. Egon Hajek, *Die Hecatombe Sententiarum Ovidianarum des Valentin Franck von Franckenstein*, Sibiiu, 1923, pp. 12—13 și 16.

<sup>2</sup> Petru Melas a ajuns în 1672 lector în Sibiiu, apoi din 1679 predicator. Poetul Valentin Franck a ocupat deosebite posturi administrative: pârcaș al Turnului-Roșu în 1679, notar provincial în 1681, județ și comite al Sașilor de la 14 Februarie 1686, a murit în 27 Septemvrie 1697, cf. Hajek, *o. c.*, p. 18, 28, 30 și 35.



praeceptore felix, commilitones praecipui Mihael Halicz de Karansebes nobilis etc. supra dicti“<sup>1</sup>. După un an<sup>2</sup> petrecut în Colegiul reformat din Aiud, unde a putut să se distingă ca elev mai în vârstă, absolvent al unei școli bine conduse, se pare că a fost recomandat și a trecut ca rector al școlii reformate din Orăștie.

Intr'adevăr o notă din 1815 a istoricului Kerekes Ábel, notă care se găsește pe scoarța exemplarului din *Csecsemő Keresztyén* amintit mai sus, ne indică că, ar fi avut această funcțiune în Orăștie, fără a preciza însă timpul când a putut s'o aibă. Nota spune următoarele: „Acest Mihail Halits a fost rectorul școalei reformate din Orăștie; și a lăsat moștenire școlii o frumoasă sumă; dar care, dându-se împrumut armatei imperiale în vremea Curușilor s'a pierdut pentru totdeauna“<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Pápai Páriz Ferencz Naplója 1649—1691*, în *Irodalomtörténeti Közlemények*, a. II, Budapest 1892 (pp. 388—398, 499—515), p. 390, „Anno 1664“.

<sup>2</sup> Numele lui „Halyicz“ se găsește o singură dată, deci numai în acest an, în tabloul elevilor colegiului reformat din Aiud dintre 1662—1827 (păstrat în original până la 1793 și în transcriere statistică până în 1827) pe care l-a „subscris“ („subscribáltak“) fiecare cu mâna sa, îndatorindu-se în acest chip să respecte legile școlii (cf. Varó Ferencz, *Bethlen Gábor Kollégiuma*, Aiud, 1903, p. 9 și 11). În acest tablou, firește, se găsesc și alte nume evident românești: *Bács, Bágya, Bália, Barcsai, Baricz, Bocz, Bođan, Borza, Brencsán, Bugyul, Csuka, Dancs, Dancz, Doka, Ficsor, Furka, Gocz, Gracza, Gramma, Hank, Hercza, Hodor, Katrin, Kende, Kendi, Mara, Márk, Mihályi, Mihelyes, Nándra, Puy, Rác, Rezván, Sinka, Sorbán, Vajda, Válya, Venter* etc. Pot să fie Secui, la origine Români maghiarizați: *Bojér, Brinyi, Mircze, Sánta, Vajna* etc. Pot să fie Români și unii dintre cei numiți după localitățile de unde erau: *Beszterczei, Bethleni, Karánsebesi, Nemegyel, Porcsalmi* etc. Din punct de vedere istoric literar românesc trebuie să amintim că între aceste nume se găsește și *Agyagfalvi, Fogarasi* și *Viski* (cf. Váró, *o. c.*, p. 9—14). Dar nu numai colegiul din Aiud, ci și liceul calvin din Cluj erà cercetat de mulți români reformați în acest timp. În Anuarul pe 1906 al acestui din urmă liceu se publică o listă a elevilor care au urmat la această școală începând din 1668. Din această listă au fost extrase numele românești de G. Alexici, *Date pentru biografia unor scriitori Români calvini*, în *Revista Teologică*, a. X, Sibiu, 1916, Nr. 4—6, pp. 76—78. Tot în acest articol, pp. 78—80, se mai dă o listă de nume de preoți români calvini extrasă din Samuil Borovszky, *Tiszántúli ev. ref. papok* (Registruul preoților calvini de dincolo de Tisa) 1597—1579, Budapest, 1898, și din Arhiva Telekyană din Târgul-Mureșului.

<sup>3</sup> *N. B. Ez a Halits Mihály vólt a Szászvárosi Ref. Oskola Rectora; és szép summát is testált volt az oskolának; de a melly a kurutz-világkor a Császári Armada számára kölcsönbe adódván, örökre odaveszett. Oltm et hoc neminisse juvabit. 1815. K. Á.*

Căutând lămuriri și mai departe în această chestiune am mai putut găsi următoarele lucruri vrednice de menționat.

Școala din Orăștie, ca și celelalte din acest timp, înainte de domnia lui G. Rákóczy II, n'avea decât 3 clase. În cea dintâiu, numită alfabetică, se învăța scrisul și cetitul. Începând cu clasa a doua se învăța sistematic limba latină și elină, la care s'a adaus apoi și cea evreească. Afară de acestea se va fi învățat și puțină matematică, cât cereau nevoile zilei, precum și catehismul. Pe timpul lui G. Rákóczy II numărul claselor s'a urcat la 6 (în alte locuri chiar la 8). Deodată cu această schimbare a început să se dea importanță mai mare deosebitelor discipline (logică, psihologie, metafizică, istorie, retorică, algebră și geometrie). Studiul principal însă a rămas tot limba latină. Rolul limbii grecești s'a redus, limba evreească s'a omis cu totul, iar cea germană nici n'au încercat s'o învețe în Orăștie<sup>1</sup>.

Corpul profesoral al Colegiului reformat din Orăștie a fost alcătuit la început din cei doi preoți ai parohiei reformate<sup>2</sup>.

Mai târziu, când școala s'a dezvoltat și elevii s'au înmulțit, mai ales pentru asigurarea disciplinei, biserica s'a văzut nevoită să se îngrijească de câte o putere didactică mai distinsă, pe care să o pună în fruntea școlii. Astfel a întemeiat postul de rector. Persoana care ocupă acest post eră cerută totdeauna de la Colegiul Bethlen din Aiud, care eră cel mai apropiat și mai important oraș reformat din Ardeal<sup>3</sup>.

Se cunoaște lista rectorilor din Orăștie începând cu anul 1669. De la 1669—1740 ea a fost copiată, probabil de pe un registru mai vechiu, de rectorul Ștefan Herepei. De la această dată înainte fiecare rector și-a scris singur numele când și-a ocupat funcțiunea. Numele lui Mihail Halici însă nu se găsește în această listă. Cu toate acestea se știe sigur că el a fost ales rector al școlii din Orăștie<sup>4</sup>. Lucrul nu e de mirat când știm că încă din toamna anului 1664 Halici se găseă în Aiud, de unde se făceau recomandările pentru această funcție.

<sup>1</sup> Cf. D. Dosa, *A szászvárosi ev. ref. Kún-Kollégium története*, Orăștie, 1897, pp. 9—10.

<sup>2</sup> D. Dosa, *l. c.*, p. 10.

<sup>3</sup> *Id.*, *ibid.*, pp. 10—12.

<sup>4</sup> *Id.*, *ibid.*, pp. 12—13.

Asupra timpului când a putut să ocupe Halici funcția de rector al școlii din Orăștie ne putem informa în parte din lucrarea manuscrisă a directorului Gheorghe Szabó, *Schița istoriei liceului reformat din Orăștie*, care se păstrează în arhiva Colegiului reformat Kún din Orăștie și din care Dl. Dr. Francisc Görög a binevoit să-mi facă extrasul din notă pe care-l dau aici în traducere românească :

„În 1674 Mihail Halics de Caransebeș, refugiindu-se în Sibiiu și, ca un dornic de știință, pregătindu-se să meargă la o universitate streină<sup>1</sup>, în cazul că i s'ar întâmplă acolo moartea, și-a lăsat o parte din avere particulei din Orăștie; din aceasta s'au adunat 1712 fl. 40 dr. și, afară de aceștia, 17 mărci și 5 peseta argint; testamentul se găsește și astăzi în arhiva școlii. Că a murit în streinătate ori s'a întors acasă, și dacă s'a întors, ce s'a ales din el, nu se poate ști; testamentul și catastihul lucrurilor lui au fost depuse la magistratul din Sibiiu, iar averea mobilă i-a fost tot în Sibiiu la 4 cetățeni. Testamentul i l-a deschis magistratul din Sibiiu la cererea lui Mihail Vásárhelyi, prim-preotul Orăștiei. În 1763 prim-curatorul, contele Grigore Bethlen, curatorul Ștefan Kún și prim-preotul Andrei Vásárhelyi, făcând raport despre studiile învățate în școală, scriu și roagă guvernul să mijlocească ca erariul regesc să restituie banii luați de generalul imperial Rabutin<sup>1</sup>. În tabloul fondurilor școlii, pe care l-a înaintat biserica în 1784 și 1801 Consiliului suprem bisericesc, se găsesc următoarele: „rectorul de odinioară al școlii Mihail Halitz de Caransebeș a lăsat 1712 fl. 40 dr. 17 mărci și 5 peseta argint, dar interesele acestei sume au rămas de la început în restanță. Așa trebuie să fie că banii au rămas în Sibiiu în oarecare mână oficială“. Tabloul oficial spune mai departe: „În vremea curușilor comandantul imperial Rabutin având trebuință de bani, a luat-o ca soldă pentru lobonții săi“. După pacea de la Satu-mare, tot după acest tablou, a ordonat-o de două ori atât împăratul Carol VI pe la 1730, cât și Maria Terezia, dar zeloșii vistiernici catolici totdeauna au împiedecat replătirea până

<sup>1</sup> Un caz analog este acel al lui Ștefan Herepei care figurează ca rector la școala din Orăștie în 1740, pleacă apoi în Belgia și se întoarce pentru a-și reocupa funcția din 1744—1749, cf. D. Dosa, *o. c.*, p. 14.

<sup>1</sup> Evident acest lucru s'a putut întâmpla numai după 1703; cf. G. Barițiu, *Părți alese din istoria Transilvaniei*, vol. I, Sibiiu, 1889, § 52, pp. 238—262.

în ziua de astăzi. Această sumă s'a putut sau s'ar fi putut întrebuința pe seama alumnilor. Mihail Halici mai dispune în testamentul său că această avere în argint și bani să rămână în suma ei originală, pe aceea să nu o cheltuiască, ci ori să o dea pentru camătă în loc bun și bine, cum a dat bani în camătă pentru alumnii din Aiud cinstitul domn Ioan Bethlen, ori mai bine să se cumpere o moșie, o moară care face atâta. Covoarele din ladă le lasă școalei pentru ornamentare la solemnități, iar păharele de argint pentru trebuințele conviviilor (ospețelor, meselor) solemne ale școlii“. — Din acest tablou din 1801 este evident că Mihail Halisz (*sic* = „Halicz“) a fost rectorul particulei din Orăștie și, numele său neîntâlnindu-se în matricola care cuprinde în serie continuativă numele rectorilor de la 1669, a fost rector în timpul când biserica susține școala fără dijma din Sebeșel“<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> „1674-ben káránsebesi Halics Mihály Szebenbe menekülvén és mint tanulni kívánó külföldi egyetemre készülvén, ottan leendő halála esetére vagyona egy részét a szászvárosi pártikulának hagyta; ebből begyűlt 1712 frt. 40 dr és ezen felül 17 márk és 5 piseta ezüst; a végrendelet ma is megvan az oskola levéltárában. Külföldön halt-e meg vagy haza jött, s ha haza jött, mi lett belőle, nem tudhatni, végrendelete és holmijének jegyzéke a szebeni tanácsnál volt letéve, valamint minden ingóságai is Szebenben 4 polgárnál voltak. Végrendeletét csak 1712-ben bontotta fel a szebeni tanács szászvárosi első pap, Vásárhelyi Mihály kérésére. 1763-ban felirnak gr. Bethlen Gergely főgondnok, Kun István curator, Vásárhelyi András első pap a kormányzékhez, s megírván, mit tanítanak az oskolában kérik a kormányzékét, eszközölje ki, hogy a Rabutin elvette pénzt a kir. kincstár adja vissza. Az 1784-iki és 1801-iki kimutatásban, melyeket az oskola alapjairól az egyházi főtanácshoz küldött fel az egyház, e van: „Az oskola egykori rectora, káránsebesi Halitz Mihály hagyott 1712 frt 40 drt és 17 márk 5 piseta ezüstöt, de ennek kamatja elejétől fogva restantiában maradt“. Ugy kell lenni tehát, hogy e pénz Szebenben maradt valami hivatalos kéznél. Tovább így szól a kimutatás: „A kurucz világkor Rabutin csász. vezér pénzben megszorulván laboncái soldjába elvette“. A szatmári béke után ugyanezen kimutatás jegyzetei szerint mind VI-ik Károly császár 1730 körül, mind Mária Theresia két ízben utalványoztak, de a buzgó cath. kincstárnokok a visszafizetést mindég megátolták mai napiglan. Ezen összeg alumnosok számára fordítható volt vagy lett volna. Meghagyja Halics Mihály végrendeletében, hogy ezen ezüst és pénzbeli bonumok első summajokban megmaradjanak, azt el ne költse, hanem vagy interesre adattassanak ki jó helyre eső erős módjával, mint tekintetes Bethlen János úr az enyedi alumnosi számára pénzt adott ki interesre, vagy inkább valami annyira való jószág, malom vétessék. A ladában levő szönyegeket a scholának solemnitási ornamentumára, az ezüst poharakat pedig a scholának conviviumbeli solemnitási szükségére. Ezen 1801-iki ki-

Păreră că Halici a trebuit să fie rector în Orăștie înainte de 1669 o admite și D. Dósa, *o. c.*, p. 12. Totuși e cu neputință să fi avut această funcțiune chiar înainte de 1663, cum se pare că susține Szabó.

Dr. Fr. Görög îmi mai comunică anume că dijma din Sebeșel, cum arată diploma originală care se păstrează în arhiva colegiului Kún, i-a fost dăruită „școalei ortodoxe din Orăștie“ („a szászvárosi orthodoxa scholának“) încă în anul 1663 de Mihail Apaffy I. Dar pe-atunci Mihail Halici, care, ce e drept avea vârsta de 20 ani, știm sigur că era elev al școalei din Sibiu. Deci el n'a putut să fie rector în Orăștie decât între 1665 și 1669. În primăvara anului 1671 probabil se găsea în Aiud, unde muri tatăl său, pe care se pare că-l aduse la sine. Din Aiud scrisese el la 1 Iunie 1674 și oda pentru bunul său prieten Páriz Pápai, care se găsea în Basel.

Nu știm ce funcțiune va fi avut aici acest „Nob[il]is] Romanus Civis, de Cáránsebes“, cum iscălește. Profesor pare să nu fi fost Halici în Aiud, școală cu înalte pretenții, cu profesori aduși din streinătate ori cu studii făcute acolo, căci numele său lipsește dintre acele ale profesorilor de la școala reformată din acest oraș<sup>1</sup>. Dar nu este exclus să fi fost învățător al școlii.

Szabó ne spune că în 1674 Halici s'a refugiat în Sibiu. Dar nu precizează pentru ce a fost nevoit să se refugieze aici. O pricină ar fi putut fi legăturile pe care le avea el cu Sașii luterani. Testamentul său într'adevăr e datat din Sibiu, ziua de 31 Octomvrie 1674, și între legatari nu se găsește nimeni din Aiud.

Testamentul lui Halici se găsește în arhiva Colegiului reformat Kún din Orăștie la Nr. 1. — a. 1674 și este deosebit de

---

mutatásból világos, hogy Halisz Mihály rectora volt a szászvárosi pártikulának, és azon anyakönyvben, mely 1669-től fogva a rectorokat folytonos renddel magában foglalja, az ő neve elé nem fordulván, ő azon időben volt rector, mikor még az egyház a sebeshelyi tized nélkül tartotta fenn az iskolát“. — În acest extras numele lui Halits e scris în 3 feluri pentru că așa se găsește și în originalul lui Gh. Szabó. Cf. și D. Dosa, *o. c.*, pp. 26—27, unde se reproduce întocmai aproape întreg textul citat aici.

<sup>1</sup> Cf. Carol P. Szathmáry, *A gyulafehérvári—Nagyenyedi Bethlen fötanoda története*, Nagy-Enyed, 1868.

interesant nu numai pentru că ne lămurește definitiv asupra originii sale românești prin numele rudeniilor pe care le amintește, ci și pentru că ne lasă să privim în viața și relațiile lui personale, înșirând o seamă de prieteni dragi pe care nu-i uită, ci le lasă deosebite obiecte ca amintire. În special nu trebuie să ne scape din vedere că nici aici nu uită Halici de prietenul său Valentin Franck v. Franckenstein, fiului și fetiței căruia îi lasă o întreagă serie de lucruri. Pentru interesul pe care-l are îl reproducem ca anexă.

Testamentul ne spune că a fost scris cu prilejul plecării lui Halici în „Țările-de-sus“. S'a întors Halici din această călătorie de studii, ori nu? Iată ce ne mai rămâne de lămurit, căci anul și locul morții sale nu-l știm.

Spre sfârșitul testamentului găsim următorul pasaj care poate să fie luat în considerare în privința acestei chestiuni.

„Acest testament care se rapoartă la toate bunurile mele, după ce mi se va fi dovedit în tot chipul moartea întâmplată cu prilejul umblării mele prin țări streine, să-l poată cere și lua de la casa numitului sfat din Sibiiu, în rândul întâiu cuvioșii preoți ai Orăștiei, în rândul al doilea cinstitul sfat al Orăștiei. Dacă însă D-zeu m'ar aduce acasă în viață, nimeni să nu poată preține nimic din lucrurile și bunurile amintite mai sus, nici un legatar al meu să nu poată vorbi împotriva mea despre ele și acest testament să fie zădărnicit“.

Imprejurarea că testamentul a rămas neschimbat ar putea fi potrivită ca dovadă că Halici în adevăr a murit în streinătate. Totuși nu trebuie să ne scape din vedere faptul că testamentul s'a deschis numai în 1712, deci tocmai după 38 ani de la plecarea lui Halici în „Țările-de-sus“. Știind apoi că în fiecare an numeroși tineri ardeleni mergeau pentru studii în streinătate, ni se pare inexplicabil cum a putut rămâne necunoscută moartea lui Halici aproape 40 de ani. Nu este exclusă deci cu totul posibilitatea că Halici, după întoarcerea din streinătate, fiind om fără familie, și-a lăsat neschimbat testamentul, lipsindu-se de lucrurile și banii la care renunțase în amintirea cinstei care i se dăduse în Orăștie. În acest caz el a putut să moară numai în preajma anului 1712.

**Psalmii românești ai lui Mihail Halici tatăl.**

Dar să ne întoarcem să cercetăm ce ne mai păstrează cartea în care ne-au rămas notele private la viața lui Halici.

Pe cele dintâiu două foi albe, legate lângă ea, găsim niște începuturi de psaltire scrise românește cu ortografie ungurească. Scrisoarea e foarte îngrijită și pare a fi mai curând a lui Halici tatăl decât a poetului de mai târziu.

Ce-l va fi îndemnat pe bătrânul Halici să scrie acești psalmi în preajma anului 1640, tocmai în vremea când propaganda reformată eră mai puternică ca ori când, ne vor explica poate înșiși psalmii scriși de el. Iată-i:

[„S]zventu<sup>1</sup> David kray en | razmiricza sza, ponoșluiește en | bușluiala sza, si assa dzicze en | plenșura a sza, budușluia sza. | *Penekend Domne vei ameri mine, | penekend facza așzkundes de mine | dore en veczia vei | dzutruu mine, doszedit | kapul mieu*“<sup>2</sup>.

Evident, e vorba de un motto la o mică introducere care se pare că aveă să urmeze pe o pagină și jumătate cât s'a lăsat gol.

Pe p. 207 s'a scris:

**Psalmus 1.** *Az kí nem iar &c | Kare nu emble'n szvatul | reylor: Si nu va sta pre | kale de pekat: En szkaunul | de bedzokure nu sede | cze en ledze Dom | nului se dezmiarde.*

Ulterior s'a adaus, mai mărunț și repetându-se șirul din urmă :

*Cze en ledze Domnului sze dezmiarde | aczasztal grisa dziva si nopte | Om ka czesztai ferikat a dever. |*

<sup>1</sup> Inițiala **S**, lăsată pentru a fi desemnată ulterior, s'a uitat cu totul.

<sup>2</sup> Să se compare ps. XIII din Psaltirea lui Viski de la 1697 :

„**Psalmus 13.** *Miglen felejtesz el Uram.*

*Penekend mej ujta Domne ?*

*Si nucz voj veni aminte ?*

*Au penekend tu aszkunde vi*

*Fatza a ta sze no pot previ ?*

*Cum nuczl mile de mine*

2. *Penekend mevoj szfetui ?*

*En szuflet si moj ameri*

*Tot enk'entinsz gendind si dziva*

*Kend allensigul lovimeva*

*Pen[e]kend pre kapum va fi.*

Acest psalm se aseamănă atât de mult cu cel dintâiu psalm din Psaltirea de la 1697 a lui Ioan Viski,<sup>1</sup> încât sântem îndemnați să presupunem că e vorba de copierea aceleiași traduceri.

Se știe că în 9 Decembrie 1570 episcopul româno-calvin Pavel Tordasi dă de știre preoților români că, mergând la soborul care avea să se țină în ziua Crăciunului Mic la Cluj „să-și aducă și bani de cheltuială ca să cumpere cărți românești: Psaltirea, pe care s'o plătească cu 1 florin, altă carte, Liturghia, pe care s'o plătească cu 32 denari“<sup>2</sup>. Fără îndoială *Psaltirea* ar putea fi și aceea de la 1570 a lui Coresi, care a putut să tipărească și un *Liturghier*, cum arată două fragmente din slavoslovie (doxologie), unul păstrat pe pp. 218—221 ale Codicelui Sturdzan<sup>3</sup>, altul pe ff. 103—109 ale manuscrisului liceului grăniceresc „G. Coșbuc“ din Năsăud<sup>4</sup>.

Dar ea putea să fie și *Cartea de cântece* sau *psalmi* calvino-unitari, tradusă după ediția I, apărută înainte de 1574 și necunoscută astăzi, a *Cărții de cântece* sau *psalmi* a lui Francisc David, care s'a întemeiat pe un *Graduale* tipărit în Oradea la 1566 și mai ales pe *Cartea de cântece* a lui Grigorie Szegedi din 1569<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Psalmus I. *Az ki nem jár hittlenek tanácsán.*

*Kare nu embten szfatul reilor  
Si nu szta'n kalye peketosilor  
En szkaunul de bedsukuros (sic) nu sede  
Cse en ledse Domnuluj sze dezmyarde  
Dzova si nopte acsasztaj grise  
Dzeu kej fericat omul ka cseszta.*

<sup>2</sup> N. Iorga, *Ștefan cel Mare, Mihaiu Viteazul și Mitropolia Ardealului* în AAR., s. II. t. XXVII. ist., 29; *Doc. Hurmuzaki*, XV. 645—6; Bunea, *Vechile episcopii românești*, Blaj, 1902, p. 41.

<sup>3</sup> Hasdeu, *Cuv. d. bătr.*, v. II., pp. 213—220.

<sup>4</sup> Cf. *Dacoromania*, III, 473.

<sup>5</sup> Intr'adevăr dintre cele 10 cântece păstrate pe cele 4 foi (8 pagini), găsite în 1911 în scoarțele unei cărți tipărite în Viena în 1514 și legate în 1601, se află în *Cartea de cântece* din Oradea 6, la Szegedi 7, în ediția de la 1607 a lui David 6 (doză numai la cel de-al doilea, două numai la cel din urmă). Cum arată litera **B** aplicată ca *custos* pe pag. 1, cele 4 foi ce ne-au mai rămas par a fi coala a doua (așa, cum a rămas, poate numai coală de probă, judecând din faptul că pagina din urmă s'a tipărit numai jumătate, iar cuvântul care indică începutul paginii următoare lipsește), din un *graduale* românesc care, dacă s'a și tipărit în întregime, a fost cea dintâiu carte românească tipărită cu litere latine și ortografie săseasco-ungurească. Având în vedere că dintre cele 7 fragmente,



Această carte, tradusă pe la 1570 și tipărită în parte ori în întregime tot atunci, a fost adesea copiată cu 60—70 ani mai târziu de preoții reformați care păstoreau printre Românii din Caransebeș, Lugoj și împrejurime și care se obișnuiseră cu ea, iar atunci le lipseă. E cunoscut că pe la 1640 în această regiune se cântau psalmii românește după o astfel de traducere mai veche. A șasea dintre condițiile fixate în Septemvrie 1640 de Ștefan Katona Geleji lui Meletie (Milovitius) în cazul că ar fi fost numit Mitropolit în Bălgrad eră doar: „Cântările calvine, traduse în românește și întrebuințate de cei din Caransebeș și Lugoj, să le tipărească și să le vestească înainte și după predică sau rugăciuni în toate adunările<sup>14</sup>. O copie de aceasta, întregită cu câteva cântece nouă, introduse la reformați după 1600, se păstrează în biblioteca colegiului reformat din Dobrițin, legată împreună cu un *Catechismus Religionis Christianae*, illetöleg *Catechismus azaz: a Keresztyeni Vallasnak és Hütnek . . . summája, avagy veleje*. Alba-Iuliae, illetöleg Fejirvaratt 1639, deci în împrejurări foarte asemănătoare cu acelea în care eră să se scrie a lui Halici.

care s'au mai găsit în scoarțele cărții amintite, 6 au ieșit din tipografia din Cluj a lui G. Heltai, iar al șaptelea (8 foi, coala K din o carte nemțească tipărită cu litere gotice) pare a fi tot de acolo, este aproape sigur că și *Cartea de cântece sau psalmi românești* a fost tipărită de Heltai. Și literele seamănă cu acelea din o seamă dintre tipăriturile lui Heltai. Faptul că ele seamănă și cu acéle ale lui Rudolf Hoffhalter, fiul lui Rafael Hoffhalter, care a avut tipografie în Alba-Iulia și Oradea, nu este un motiv hotărîtor ca să abandonăm Clujul ca loc al tipăririi cărții de care vorbim. În Cluj doar s'a ținut și soborul în care eră să se distribue. Cf. Dr. Elie Dăianu în „Unirea“ din Blaj, 1911, No. 30, pp. 287—289; Dr. Stripszky Hiador și Dr. Alexics György-Szegedi Gergely énekeskönyve XVI. századbeli román fordításban, Budapest, 1911, mai ales p. 6, 114, 126 și 129. Asupra lucrării din urmă cf. N. Drăganu în „Transilvania“, 1912, pp. 273—277; Șt. Meteș în „Tribuna“, 1911, No. 283; Dr. I. M[ateiu] în „Luceafărul“, 1911, pp. 557—558; apoi *Magyar Könyvszemle*, 1911, No. 4 și Z. Trócsányi în *Egyet. Phil. Közölny*, 1912, No. 3.

<sup>1</sup> Vezi *Uj Magyar Muzeum*, I, Budapest, 1859, p. 216, Bunea, o. c., 89; Șt. Meteș, *Istoria bisericii și a vieții religioase a Românilor din Ardeal și Ungaria*, vol. I. până la 1700, Arad, 1918, p. 151; *Pesty Fr.*, o. c., t. II, p. 210; Andrei Ghidiu și Iosif Bălan, *Monografia orașului Caransebeș*, Caransebeș, 1909, p. 99—100. Și *Legea și Regulamentul școlii ref. din Făgăraș* confirmă acest lucru. La p. II, 3 se spune: „Pe lângă acestea îi va învăța să cânte românește după obiceiul bisericilor din Caransebeș și Lugoj cu adaosul că acestea — cântările — trebuie să le scrie cu litere românești.“ Tot așa și la p. II, 6; v. Lupaș, *Rev. gen. a Inv.*, XII (1924), No. 7, p. 442.

Cel ce a făcut-o în curs de două luni și 5 zile pe 64 foi (128 pp.), din care 2 foi (4 pp.) s'au pierdut, iscălește „Anno 1642. die 9-bris In Hatszak Gregorius Sandor Agyagfalvinus<sup>1</sup>.”

Dacă în centrul reformat al Hațegului s'a simțit trebuința unei copii amplificate a psalmilor tipăriți pe timpul păstoririi lui P. Tordasi, cartea aceasta putea să fie tot atât de necesară și în Caransebeș, care nu eră de loc mai puțin reformat decât Hațegul.

Orașul Caransebeș încă din sec. XVI. eră doar un puternic centru reformat. „Propoveditorul Evangheliei lu H[risto]s în orașul Căvăran Șebeșului“ eră pe atunci Ștefan Herce (s. Herțe) ajutat de Zacanü Efrem, „dascalul de dascălie a Șebeșului“, doi dintre traducătorii Paliiei tipărite în Orăștie la 1582<sup>2</sup>. Pe la mijlocul secolului XVII înfloreau în Caransebeș și Lugoj, cum am arătat mai sus, școlile reformate sprijinite de Acațiu Barcsay, Banul acestor orașe<sup>3</sup>. „Pentru școlile de religia creștină din Lugoj și Caransebeș și pentru întărirea în credință a tinerilor care învață în ele“ și-a tradus Ștefan Fogarasi în 1648 *Catehismul* său, închinându-l Banului Acațiu Barcsai, a cărui „părintească purtare de grijă față de actualele școli de religia creștină“ nădăjduște că-l va îndemna „ca să traducă în limba românească Psalmii lui David, a căror traducere a început-o, dar din pricina altor ocupațiuni a întrerupt-o, și după aceea cu ajutorul lui Dumnezeu și al Măriei Tale să-i poată scoate în viitor la lumina zilei în limba românească, ceea ce până acum n'a fost“<sup>4</sup>. Evident, eră

<sup>1</sup> Sztripszky-Alexics, *o. c.*, pp. 174—187.

<sup>2</sup> Cf. Bianu-Hodoș *Bibl. rom. veche*, I 95 și Mario Roques, *Palia d'Orăștie (1581—1582)*, I, Paris, 1925, p. XVI și 11. — Dl Roques (p. XVI), „judecând după nume“, crede că Ștefan Herce ar fi un „Sas maghiarizat (Herczegh)“ și amintește că Picot, *Coup d'oeil . . .*, p. 41, n. 3, l-a identificat cu predicatorul Ștefan Herczegh, care, în 1604, a introdus reforma în Cașovia. Cred însă că mai curând trebuie să ne gândim la forma *Herțea* (scrisă greșit cu  $\psi$  în loc de  $\eta$ ) < *Herz*, căci numele *Herța* s. *Hertze* l-am întâlnit în deosebite catastihuri din județul Sibiului și Hunedoarei.

<sup>3</sup> După modelul acestora a deschis Susana Lorántfi o școală reformată românească în Făgăraș. *Legea și Regulamentul* acestei școli se pot ceti în rev. *Magyar Protestáns Egyháztörténeti Adattár*, Budapest, 1910, pp. 112—118; în traducere românească de I. Lupaș în *Revista gen. a inv.*, XII (1924), No. 7, pp. 440—446.

<sup>4</sup> Bianu-Hodoș, *o. c.*, p. 162.

nevoie de o nouă traducere a tuturor psalmilor, care nu se cunoșteau decât în parte și în copii (Fogarasi nu mai cunoaște originalul tipărit al cântărilor de pe timpul lui P. Tordasi!) și care în bisericile calvinești din secolul XVII nu se mai cântau ca în secolul XVI, ci trecuseră prin oarecare schimbări.

Dar traducerea veche existase. Vreo 35 dintre psalmii care se găsesc în cartea de cântece a lui Grigorie Szegedi și cea a lui Fr. David și care au trebuit să se găsească și în cartea de cântece de pe timpul lui Pavel Tordasi (20 se găsesc și la Agyagfalvi!) s'au copiat chiar și în *Psaltirea* de la 1697 a lui Ioan Viski, care a completat și tradus restul după acei ai lui Albert Szenci Molnár în Sântă-Măria-Orlea și în Gioagiul-de-jos. Aceasta s'a găsit până dăunăzi în biblioteca liceului reformat din Cluj. Trimisă Academiei maghiare din Budapesta pare a nu se mai fi întors, căci, căutând s'o văd, nu i-au mai putut da de urmă. O copie (care însă nu redă grafia întru toate exact, deci poate fi utilizată numai pentru lexic și sintaxă), făcută de Gr. Silași, există la liceul G. Coșbuc din Năsăud<sup>1</sup>.

În acest chip se explică pentru ce psalmul I din copia lui Halici se potrivește cu al lui Viski, pe când fragmentul din psalmul XIII nu: unul are în vedere traducerea veche, cellalt a fost tradus de Viski din nou.

Pentru a se vedea cât de fidel s'au făcut còpiile despre care am vorbit mai sus, dau alături variantele unui cântec din cele trei texte.

<sup>1</sup> Asupra acestei *Psaltiri*, cf. Gr. Silași, *Psaltirea calviniano-română versificată în Transilvania*, VIII—1875, Nrele 12, 13, 14 (pp. 141—143, 151—153, 160—163) și Sztripszky—Alexics, *o.c.*, pp. 187—197. — Afară de *Psaltirea* lui Viski, în biblioteca acestui liceu se mai găseă, până în 1911 când s'a trimis Academiei maghiare din Budapesta, o carte de *Psalmi și cântece bisericești*, scrisă și aceasta cu litere latine și cu ortografie ungurească (cvart, 422 fețe). N'are însemnat anul, nici nu i se știe autorul. Manuscrisul nu pare a fi mai vechiu de veacul XVII, e unicul *Graduale* românesc cunoscut și se deosebește de traducerile calvino-românești cunoscute (Fragmentul Todorescu, Viski, Agyagfalvi etc.) prin faptul că e scris pentru preot (predicator) ca să-l folosească în biserică, în vreme ce celelalte erau pe seama laicilor, cf. G. Alexici, *Mat. de limbă din „Codicele de Petrova” în Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, vol. XIII (1912), p. 278—9 și *Insemnări dintr'o călătorie în Noua Revistă Română*, vol. XI (1912), No. 19, p. 203.

## Cartea de cântece de pe la 1570:

*Veddel Wristen rôlunc, & c.*

Ia de pre noy tu domne mania ta: Si czele grele pedepþe á tale: nu grebí pre noy tu þene noy gczudet: pren greþala noþtra.

Sze uey fy platnik dupe uina noþtre: numa (*sic*) remane nyme ennaynte ta: nuua þufferi necze czaþte lume pedepþitura ta.

Kecze domne noy ka neþte uiermi: aþþa ne tare pedepþes[t] en [lu]me: kend noy kum tu uetz þemte[m] ka o umbra: Si prah de pre pament.

Szpurkatu:ram en uina parincylor: en alam ieþte trupul þuffletuluy: derept aczaya en neuoya noþtre: kaute de þuþ domne.

Tote pedapþa tremete tu pre noy: Si grozauia morciei noþtre: Numay tu tinde ku mile ketre noy: þzunte mana ta.

Kum szenu piara tokmala lu Christus: Si kinul luy noe þze feloþzaszke: Si þzene þpele peccatele noþtre: ku þzuent þzen-czele luy.

Czaþta fe tatei fiul þi duhul þzuent: domnezeu derept cze Trey en obraþze: tu ieþt uoditor (*sic*) lumiei atote: penen uecþe.

## Grigore Sándor de Agyagfalva (1642):

*Ved el Ur Isten rollunk haragodat. & c.*

Ia de pra noi Domne mennia ta. Si csele grele pedepsze a tale, nu grebi pra noi tu sze ne dsudecse. Prin gressale nosztra.

Sze vei fi platnic dupa vina nosztra nu va remine (*sic*, = „remânea“) nime nainte ta, nu va szufferi nitse csaszta lume pedepsitura ta.

Ketse Domne noi ka pre neste vreme (*sic*, = „vermi“), asza ne tare pedepszest en lume. Kend noi cum tu vedz sz[em]tem ka o umbra, si prah di pre piment.

Szpurkatunam en vina parincilor en allan ieszte trupul szuffletului: dirept acsaia n nevoje nosztra. kaute de szusz Domne.

Tote pedapsza ai tremesz tu pra noy. Si grozavia morcziey nosztra. numai tu tinde ku mile ketre noi. szv[e]nte mene a ta.

Kum sze nu piare tokmala lu H[risz]tus. si kinul luj sze ne(m) feloszaszke. si sze ne szpele pekatele nostzra. ku szv[e]nt sindsele szeu.

Csaszta fa Tatal Fiul si Duhul szv[e]nt. Dumnedzev derept, Iszpesitor de vak, tu jest roditor lumiey a tota pine n vecsia.

## Ioan Viski (1697):

*Ved el Ur Isten rollunk haragodat.*

Jæ depræ noj tu Domne mœnia ta, si csele grele pedæpsze á tale, nu grebi præ noi tu szæ næ noj dsudecs præ n græsale nosztre.

Sze wej fi platnik dupe wina nosztre nu va remene nime nainte ta, nu wa szuferi nicse'csaszta lume pædepsitura ta.

Kecse Domne noj ka præ niste wjermi assa ne tare pædepszest en lume, kæ noj kum tu wedz szemtem ka ó umbre, si prah de præ pement.

Szpurkatuna (*sic*) en wina pærinczilor, en allan jeszte trupul szuffletuluj, derept acsaja en nevoja nosztre, kaute de szusz Domne.

Tote pedapsze ai trimesz tu præ noj, si grozaviæ morcziej á nosztre, numaj tu tinde ku mila ketre noj szwente mæna á ta.

Kum sze nu pjare tokmale lu Chr[isztu]s, si kinul luj noo sze næ foloszaszkæ, si sze næ szpelæ pekatele nostre ku szwent szendsele luj.

Csaszta fæ Tatei, Fiul si Duhul szwent, Dumnedzeu derept iszpeszitor de vak, tu jest roditor lumiej á tote, pæne en wecsie.

**Activitatea de  
scriitor a lui  
Mihail Halici  
fiul.**

Nu știm pricina pentru care Halici senior nu și-a terminat lucrarea, ci s'a oprit chiar la cele dintâiu rânduri.

Cu douăzeci de ani mai târziu fiul său, care pare a fi fost unul dintre cei mai de seamă elevi ai școalei evanghelice din Sibiiu, a întrebuițat foile rămase goale pentru a-și scrie pe ele cele dintâiu încercări poetice. Ele sânt deosebit de interesante prin faptul că ne arată cum se făcea pregătirea literară a elevilor în această școală.

Școala săsească din Sibiiu își avea începutul de prin secolul XV când funcționase ca școală parohială în care se învăța Quadriviumul obișnuit în acel timp. Matriculele școlii încep cu anul 1510. Deodată cu trecerea Sașilor din Sibiiu la reformațiune școala se schimbă din catolică în evanghelică. Pe urma acestei schimbări ea începù să înflorească. Încă la 1545 se gândiră Sibiienii la mărirea ei și curând după aceasta începură să clădească o nouă școală. În 1547 se cereau pentru școală cinci profesori (un teolog, câte unul pentru limba evrească, grecească și latină și unul pentru dialectică și retorică). În școală se învățau deci studiile care se învățau și în „școala mică“ din Brașov, fără însă a o ajunge pe aceasta. Clasele se numiau după studii („Elementaria“, „Grammatica“, „Syntaxis“, „Rhetorica“, „Poetica“ etc.).

O organizare mai temeinică a școlii din Sibiiu se făcù însă numai între 1590—1598. Intemeindu-se o bibliotecă, se încercă prefacerea „gimnaziului“ într'un institut mai înalt. În 1598 se alcătui un regulament de studii după care erau 6 profesori, afară de „rector“, doi „lectori“ și doi „collaboratori“, precum și un „cantor“. În „Elementaria“ instrucția o făceau studenții mai bătrâni. Temelia studiilor era teologia, împreună cu limbile vechi, istoria, matematica și canto. În felul organizării se resimte influența „marei școli“ („grosse Schule“) a lui Honterus din Brașov, precum și a școlilor din Apus de la care au venit unii din profesori.

După anii 1612 - 1614, care au fost neprielnici pentru instrucție, urmă un oarecare timp de înflorire a școlii, mai ales începând cu rectoratul lui Oltărdus (1637).

În timpul când Halici trecù în Sibiiu, situația școlii evanghelice de acolo iarăși nu eră favorabilă pentru studii. Anii 1659—1663 însemnează în desvoltarea ei o decadentă evidentă,

pricinuită de tulburările interne, de asediarea Sibiiului din partea lui Rákoczi II, de hărțuелile externe și epidemiile îndelungate care au despopulat-o. Totuși instrucția elevilor rămași pare să fi fost destul de îngrijită<sup>1</sup>.

Dar „institutul și-a revenit repede în timpul rectoratului vestitului Iacob Schnitzler (introdus sărbătorește în 14 Februarie 1663) care de dragul patriei sale a renunțat la profesoratul din Wittemberg“<sup>2</sup>. Școala trebuie să se fi bucurat de un nume deosebit de bun ca să înțelegem pentru ce reformatul Halici își duse fiul la școala luterană din Sibiiu, cu toate că se găseau și școli calvino-ungurești similare în o seamă de orașe ardelenе, iar una româno-maghiaro-calvină, ce e drept inferioară, chiar și în Caransebeș.

Cultura dată elevilor în această școală eră cea obișnuită în vremea umanismului, cu o vădită dragoste pentru literatură și artă. Se puneă deosebit temeiu pe poetică și retorică. Versificarea se făcea, după obicei, în limba latină. Dar de la o vreme, limba națională („Theutonica“) grație reformațiunii, începū să se afirme tot mai mult și în această direcție, nu numai pe teren bisericesc.

Poeziile lui Halici iunior ne arată că la poetică se făceau numeroase exerciții în versuri. Subiectele erau fixate de profesor în proză, uneori numai în câteva cuvinte (o maximă), iar elevii le prelucrau acasă în versuri. Pentru poezia No. 73 a elevului nostru materia e fixată mai întâiu de profesor, apoi de cătră Iacob Gott, rectorul școlii în 1662, și, în sfârșit, de cătră Simon Hermann, al doilea „colaborator“ al ei.

Din punct de vedere metodic fiecare pagină e despărțită în două coloane. Pe cea dintâiu, după numărul roman respectiv, se scrie *Materia carminis*, iar pe a doua *Elaboratio eius* în latinește. De la o vreme se adaug și versurile naționale: *Rythmi* sau *Versus Germanici* pentru Sași și *Hungarici* pentru Unguri și Români. Acestea urmează de obicei pe amândouă coloanele după cele două variante latinești.

De și tendența spre o cultură umanistă a școlii ar fi trebuit să le dea și puținilor Români care o vor fi cercetat puțința

<sup>1</sup> Fr. Schuler v. Libloy, *Kurzer Ueberblick der Literaturgeschichte Siebenbürgens*, Sibiiu, 1857, pp. 16 și 19; Fr. Teutsch, *Geschichte der evangelischen Kirche in Stebenbürgen*, Sibiiu, 1921, pp. 345—348, 373—4, 527—530.

<sup>2</sup> Hajek, *o. c.*, p. 16.

de a se manifesta versificând în limba părintească, versificarea românească pare să nu fi fost îngăduită din motive politice și religioase: luteranul trebuia să vorbească și să scrie nemțește, iar calvinul ungurește. După ieșirea din școală însă cătușile oficiale nu mai legau pe foștii elevi ai ei. Intrând în viață și în-deletnicindu-se cu poezia, unii dintre aceștia au încercat să scrie versuri și în alte limbi decât cele admise în școală, așa cum cerea curentul la modă. Au scris românește și când în calitate de preoți au trebuit să ia contact cu credincioșii care nu vorbeau decât românește și pe care voiau să-i ademenească la noua credință ori să-i păstreze în ea. Reforma le cerea doar să i se dea poporului cuvintele scripturii pe înțelesul acestuia. Și au început să i le dea românește cu gândul ca mai târziu să i le dea numai în limbile care erau să fie un fel de limbi canonizate ale bisericilor reformate din Ardeal și Ungaria: germană pentru luterani și maghiară pentru calvini.

Mai întâiu în 6 Martie 1661 „modulabatur Saxopoli“ (pe pp. 211—214) de către „Michael Halicz Karansebesinus“, care acum intrase în anul al optsprezecelea al vieții, o *Poësis in laudem Lyceorum carmine comprehensa*.

După aceasta urmează (pe pp. 215—247 și 258—271) nu mai puțin de 85 poezii prelucrate latinește, iar numerele 38—83 și ungurește, sub titlul colectiv de *Materia carminum cum elaborationibus, vice praxeos Poëtica exhibita, designata ac elaborata, domestica in mensa*.

Subiectele prelucrate sânt foarte variate: patriotice (cu titlul colectiv *In Transilvaniam*<sup>1</sup>) dezvoltări de maxime (*A teneris assuescere multum, Mors nemini parcit, Nam facile merguntur quorum virtutibus obstat res angusta domi*, ș. a.), epigrame, ode, *Ecloga IV. Vergilii Parodice translata in versum, Carmina Natalis diei ex Appendice Vergiliana* etc.

Lucrări deosebite de cele cu teme fixate în școală și în urmare nenumerate sânt:

*Acrostichis super obitu P[etri] B[ayer] C[armen]* (p. 248), *Materia Rhetorices (inter alias) 7 artes liberales concinnantes celebrantis D. V. D. Gheorgii Husleri ut sit p. d. sponsae Annae*

<sup>1</sup> E o datorie să cânte necazurile patriei:

„Sit quem dulcescens illius egit amor.

Omnibus aut Dacos capiet formido sub horis“.

*Lehnitzlerianae, ab ipso sponso p. t. Lectore primario Scholae Cibinianaе, tradita* (p. 248), *Carmina inenarrabilem eamque externam praecipue Domini Jesu Christi Passionem continentia* (pp. 249—252), *Carmina gloriosam Christi Resurrectionem celebrantia* (pp. 254—255), *Poëma de opulentissima Oeconomi, Filii Dei — Hominis ascensione* (pp. 255—257), *Praerogativa solennitatis prima Pentecostes N. Testamenti in Effusione Spiritus S. et eius fructu* (p. 257).

Pe p. 272 găsim următoarea încheiere care ne dă lămuriri asupra genezei și conținutului poeziilor de mai nainte :

*Haec mea Musa domi vario sermone canebat  
Multa gemens, patrios casus, sedesque relictas,  
Principis Apafii primus dum curreret annus  
Exul et extorris tali gaudebat avena  
Cibinii antiquo sub marmore. Prima dolentem  
Dacia te flevit, mirata est ultima laudans.*

*Hic terris proram adverti  
Anno partus Virginalis 62 supra  
Millesimum sexcentimum. Cibinii  
Michael Halits de Caransebes.*

*Quod labor hic placeat justè, laus sit tibi Christe.  
Te supplex oro venias ubicunque<sup>1</sup> laboro  
Dextram scriptoris benedic Deus omnibus horis.*

Poeziile care urmează de aici înainte sânt poezii ocazionale, deci creații independente și, firește, mai mature și alcătuite mai bine decât cele de mai nainte.

Titlurile lor sânt următoarele :

1<sup>o</sup>. *Echo. Scholastica apophoreta in gratiam meritissimi viri D. Danielis Fronii civis in Cibinio honestissimi, mercatoris aequissimi, amicis benignissimi, dilectissimi* (pp. 277—8).

2<sup>o</sup>. *Filialis strena in gratiam, inque decus circumspecti nec non prudentissimi viri D. Ioannis Keiseri, centum-viri dignissimi, honestissimis in Cibinio centum-viris ab ore; deque familia Gaertneriana optime merentis, audientis* (pp. 278—9).

3<sup>o</sup>. *Votifera turre Calendis Ianuarii* pentru Decanul Capitului care, cum se vede din acrostih, eră Petru Fabricius (p. 280).

4<sup>o</sup>. *Ad Andream Henning, centum-v. Cib.* (p. 281).

<sup>1</sup> Indreptat din quocunque.



50. *Ad. Joh. Cekelium Dec. Capituli Mediensis* (p. 281).

60. *Natale onomastichoni decori bonae spei atque indolis pueri D. Ioannis Haasz . . . a condiscipulis concinnari curatum anno 1663. 8 Cal. Quintilis* (pp. 283—4).

70. *Carmen γενεθλιακὸν quo Genialem generosi atque ac industrii adolescentis D. Valentini Franck, Sui, diem extollebat, anno supra sesquimillesimum centesimo sexagesimo quarto die 14. Febr.* (pp. 285—7).

80. *Gratulatio natalis Rever. atque Clarissimo D. M. O. R. B. H. P. R.* (pp. 188—9).

90. *Genethliacum aniversario festo natalitio Dni Petri Melas, literarum pietatis et humanitatis in celeberrima schola Cibiniensi studioso, commilitoni mihi dilectissimo dicatum*, (în ziua penultimă a lui Iunie) (pp. 289—293).

Analizând datele pe care le avem cu privire la familia lui Halici și la legăturile pe care le avea acesta în Sibiiu, ajungem la următoarele concluzii.

Cu toate că la origine eră românească, familia lui Halici se maghiarizase, cum au făcut, sub influența bisericii și atotputerniciei guvernanților, toți cei ce primă învățăturile lui Calvin în Ardeal: Români (Grigorie de Sângeorz, Pavel și Mihail Tordasi, Ștefan Fogarasi ș. a.) și Sași (Gașpar Heltai s. Helt, Fr. David ș. a.) de o potrivă. Tatăl său, deși știă latinește, se adăpă în rândul întâiu la izvorul cărților calvine ungurești, pe care și le cumpără și le citea alături de cele aduse din Apus. Tot ce înseamnă, scrie ungurește. Numele bunicii lui Halici ar putea fi interpretat poate și ca o transcriere ungurească a unui românesc *Costruș*. Dar acel al mamei sale, Ana Magiar (= „Magyar“), deși numele Magiar s. Maghiar se găsește și la Românii din ținuturile marginase<sup>1</sup>, pare a fi mai curând unguresc<sup>2</sup>. Și numele rudeniilor sale după mamă, cum apare din testamentul lui Halici, sânt ungurești. Insuși Halici, cât timp e la școala din Sibiu, nu scrie decât latinește și ungurește, dovadă că ungurește știă mai bine decât nemțește și că profesorii lui nu-l cosiderau de Sas sau German. Pentru ce nu va fi scris versuri românești în acest timp, am arătat mai sus. Dar deși n'a scris versuri nemțești, lui Halici n'a

<sup>1</sup> Cum îmi atestă D-l. Th. Capidan, se găsește și la Aromâni.

<sup>2</sup> Unguresc este și numele unchiului după mamă al lui H., pe care-l chiamă însă Nicolae Sebesi, nu Magyar, cum am așteptă.

putut să-i lipsească cultura germană<sup>1</sup>. Toate legăturile pe care le are el în Sibiu adecă, după cât apare din titlurile poeziilor sale, pe care le-am reprodus mai sus, sânt numai cu Sași. Iată numele celor cântați de el: *Iacobus Gott, Petrus Bayer, Georgius Husler, Ana Lechnitzler, Daniel Fronius, Ioannes Keiser, Peter Fabricius, Andreas Henning, Ioannes Cekelius, Ioannes Haasz, Valentinus Franck și Petrus Melas*. Nu găsim nici barem un singur nume românesc ori unguresc. Și de bună seamă acești Sași, ca și alții cu care va fi avut Halici raporturi sociale, nu vor fi vorbit toți și totdeauna latinește și nu vor fi renunțat la limba proprie de dragul conversației în limba pe care Halici o consideră de a sa.

Că Halici se consideră strein de națiunea săsească se poate afirmă și având în vedere o seamă de versuri din oda dedicată lui Franck v. Franckenstein. Acestuia îi aduce aminte că este „*sapientis Psaltae*“ și „*Germanae conditionis opus*“, „*gentis gloria digna tua e*“. „*Germana conditio*“ și „*gens*“ este deci a lui Franck („*tua*“), nu a lui Halici („*mea*“) sau și a lui Halici („*nostra*“).

El eră conștient de originea sa nobilă românească și în oda de la 1674 se numește „*Nob[ilis] Romanus Civis, de Căransebes*“ și „*Romanus Apollo*“. Nu este de mirat deci că, ieșind din școală, ori chiar și în anii de studii, a început să scrie și versuri românești.

**Mihail Halici și Valent. Franck v. Franckenstein** Dar pentru a putea înțelege această latură a activității lui Halici e necesar să cercetăm mai de aproape raporturile dintre el și Franck v. Franckenstein. Reproducem deci aici oda care-l privește pe acest din urmă (pp. 205—208).

**Carmen γενεθλακχον quo Genialem Generosi atque industrii adolescentis D. Valentini Franck, Sui, diem extollebat, anno supra sesquimillesimo centesimo sexagesimo quarto die 14. Febr.**

Thirsigeri laudent alii convivium Bacchi  
 Delicias Juvenum, delicias senum.  
 Institutant alii taedas celebrare iugatas  
 Seu praesit Juno seu furiosa Venus.

<sup>1</sup> Poate tocmai dorul de a-și însuși această cultură, alături de cea umanistă latinească, îl va fi dus pe Halici la școala din Sibiu, cu toate că se găseau școli calvino-ungurești în mai multe orașe ardelenice, ba chiar și în Caransebeș, cum am arătat, eră o școală româno-maghiaro-calvină, dar, inferioară celei din Sibiu.

Me tamen ire iuvat quo me mens undique dulcis  
 Eligit amor, genius quō rapit ille meus.  
 Sed sine te ulterius nunquam mea chara voluptas  
 Iverit, inquam, non ulterius sine te.  
 Salvus adesto Valentine, o mea gaudia, Franke!  
 Te sâlvere iubet terque quaterque, tuus.  
 Assurgitque tibi, votis semel atque vicissim  
 Assurgit veris, vive vigeque diu.  
 Atque hîc non deesset mihi Lux gratissima Mentis  
 A primo alterius tertia ab undecimâ,  
 Tempore quae alterno repetit tibi nomen et ortum  
 Nempe velut fido te gremio ipsa fovet.  
 Non solùm hoc, alii sunt queis te affatur honores.  
 Hic aliquos ponam me modò praestò monet.  
 Te meminisse facit sapientis (percipe) Plastae  
 Nosse quoque Germanae conditionis opus ||  
 Aut cùm sis sancti baptismatis amne lavatus  
 Cumque datum loto nomen et omen erat.  
 Haec ratione tui caelum observavit et astra  
 Cùm veneris gentis gloria digna tuae.  
 Thureque Lucinam placavit provida Matris  
 Tutela atque Comes sedula proliparcae.  
 Aedibus haec demùm patriis et in Aede lucernam  
 Suffecit Patribus Lux sat amica tuis.  
 Pignora siquando sperat perculsa Parentum  
 Nutrix, clementes invocat ipsa Deos.  
 Nec quicquam parcit conatibus, adhibet omne  
 Officium multae sedulitatis hooc.  
 Felicem nimium dicant cûi contigit istud  
 Cûi nasciturus subvenit aura Deûm  
 Hinc ego felicem te terque quaterque beatum  
 Ingemino, geminis ingeminande sonis.  
 Huc ades! hîc coleris Lux o gratissima mentis  
 A primo alterius tertia ab undecima.  
 Te tuus expectat, te cantat nostra Camoena  
 Hoc tibi pro meritis pangit et ipsa melos  
 Salvo Pieriis dignissima sedibus hospes!  
 Quae nunc sacratis grata Deabus ades.

Quae talem nobis conata es sistere alumnum  
 Te clarere diu noster Apollo facit. ||  
 Te nos laudamus, te nostro inscribimus Albo  
 Carmine te noster quisque Poëta canit.  
 Iam te Franke volo, nam te mea carmina spretant!  
 Evigila mea mens, mens mea adesto vigil!  
 Dulce Valentini nomen mihi dulcius omen,  
 Vide igitur dulci pectore et ore canas.  
 Mel mihi in ore Valentinusque in pectore dulce.  
 Id mihi corpus agit, tum hic mihi pectus alit.  
 Nobile Franke genus generosi sanguinis astrum,  
 Antiquo generis stemmate conspicue!  
 Spes Patriae, Patrumque decus, sua gloria gentis  
 Uni commendo teque, tuumque Deo.  
 Vive diu, salve multum laetare per aevum  
 Nec quicquam ex ulla perdere luce queas  
 Ex altoque tibi veniat benedictio, itemque  
 Natalis genio candidiore dies.  
 Ad te confugimus pater optime nostrî.  
 Cuius grex nomen conciliatus adit.  
 Nempe Valentinum nostrum quoque suscipe Chr[is]te!  
 Quam tibi quaesisti tu tuearis ovem. ||  
 In portu tandem natali accurrito fisum  
 Mens mea; qui sponsae es spesque caputque suae  
 Huïc vita in terris nostra est sibi (credito) curae  
 In coelo hic nobis o ac Chr[is]t[u]s erit.

Nagy Szebenbe

*Mich. Caransebesinus*  
suus.

Cu toate că în astfel de ode ocazionale și colegiale trebuie să ne așteptăm la oarecare exagerări, nu trebuie să ne scape din vedere că îl numește pe Franck „suus“, iar pe sine „tuus“; că pentru Halici prietenul său este „mea gaudia“, pe care-l încredințează că :

„... sine te ulterius nunquam mea chara voluptas iverit“ :  
 apoi mai alës că: „Dulce Valentini nomen mihi, dulcius omen.  
 Vide igitur dulci pectore et ore canas. Mel mihi in ore Valenti-

nusque in pectore dulce. Id mihi corpus agit, tum hic mihi pectus alit"; în sfârșit îl consideră de „genus generosi sanguinis astrum, spes Patriae, Patrumque decus, sua gloria gentis“, „gentis gloria digna tuae“.

Relațiile dintre acești doi prieteni așa dar trebuie să fi fost foarte strânse, la ceea ce vor fi contribuit poate și inclinațiile lor artistice. Ele au dăinuit, cum arată testamentul lui Halici, și după ieșirea din școală. Și cum Franck eră superior și prin origine (el eră fiul unui fost comite al Sașilor) și prin poziția socială și însușiri, în mod firesc cel influențat a trebuit să fie Halici. Am văzut că în școala din Sibiiu educația eră larg umanistă urmându-se întru toate curentele din Apus, deci admitându-se în conformitate cu spiritul introdus de reformațiune afară de versificarea în limbile clasice, și aceea în limba națională a elevilor. În Apus mai eră apoi obiceiul de a se publica poezii traduse de o dată în 5 și 6 limbi<sup>1</sup>. În o țară poliglotă, cum eră Ardealul, eră firesc să se meargă și mai departe după ieșirea dintre păreții strămți ai școlii: aceeași persoană să încerce versificarea nu numai în limba latină și în cea națională a sa, ci și în acelea ale popoarelor conlocuitoare, dacă a ajuns să le stăpânească.

Cel ce a întemeiat această direcție, trebuie să fi avut un deosebit talent pentru limbi. Cât știm, un astfel de talent a avut fără îndoială V. Franck v. Franckenstein<sup>2</sup>, pe care-l găsim tipărind în 1679, când eră părcălab de Turnul-Roș, în *Hecatombe sententianarum Ovidianarum Germanice imitatarum*, alături de dedicațiile latine și de imitațiile germane, 10 versuri săsești, 18 ungurești și nu mai puțin de 80 de versuri românești<sup>3</sup>. El trebuie să fi fost inițiatorul. Prin talentul și autoritatea sa s'a impus în curând și, firește, a găsit și imitatori.

Activitatea lui Franck în această direcție a trebuit să înceapă însă înainte de 1679, când își publică poeziile amintite, și anume

<sup>1</sup> Hajek, o. c., p. 61—2; cf. și *Vota solennia* de la 1674 despre care va fi vorba mai încolo.

<sup>2</sup> Hajek, o. c., p. 31 și 61.

<sup>3</sup> Acestea din urmă au fost retipărite, afară de cel dintăiu distih, de N. Iorga în *Scrisori și Inscriptii ardeleni și maramurășene*, II. *Inscriptii și Insemnări*. Vol. XIII din *Studii și documente*, pp. 6—8; în întregime la Hajek, o. c., pp. 79, 86, 89, 95, 98, 101, 103, 107, 108 și 109. O amănunțită analiză asupra grafiei și limbii lor a făcut C. Lacea, *Dacoromania*, III 900—905.

dacă nu înainte de a pleca la studii în străinătate, cu siguranță îndată după întoarcerea sa în țară întâmplată înainte de 15 Februarie 1668, când se însură<sup>1</sup>. Dovezi ne servesc chiar și aceste poezii. Nrul IV din „*Decas Corollariorum*“ poartă data de 13 Sept. 1666<sup>2</sup>; Nrul VIII pe aceea de 28 Iulie 1668<sup>3</sup>; Nrul VII prin titlul său *Q. An mulieres sint homines?*<sup>4</sup> ne aduce aminte de teza a IX-a din „*Decas*“-ul disputat în 7 Decembrie 1663, iar prin numele din ea că s'a scris în Nürnberg; Nrul III este dedicat iarăși unui cetățean din Nürnberg, deci este scris tot în timpul când era la studii în acest oraș. Este sigur deci că majoritatea poeziilor din acest „*Decas Corollariorum*“ sânt scrise cu mult înaintea anului 1679 când s'au publicat. Aceeași trebuie să fie situația și în privința Nrului X care cuprinde traducerea românească a poeziei lui Simon Dach „*Wohl dem, der sich nur lässt begnügen*“ (54 versuri), după observația justă a D-lor Hajek și Baciu, cu siguranță o încercare de tinerețe mult inferioară ca limbă și stil sentențelor imitate după Ovid (26 versuri)<sup>5</sup>.

Un produs al acestei direcții literare este și *Kenték Róményeszk de dragoszte Szkrisz*, care, împreună cu *Oczinasile* și cu următoarele 5 versuri în stil popular:

*Czi undecz kat en facze*  
*Fate dalbenacze*  
*Inima me envacze*  
*Kum secz fac viacze*  
*Szare diminacze,*

au fost copiate de Nicolae Petrovay în Petrova în 18 Octombrie 1672 pe f. 136 a codicelui care-i poartă numele și se păstrează în biblioteca liceului reformat din Cluj<sup>6</sup>.

Cântecul, care începe:

*En Pare de fok arde inima me Prin tine*  
*Deakem aduc aminte de kiventele tale,*

<sup>1</sup> Hajek, *o. c.*, p. 23.

<sup>2</sup> Hajek, *o. c.*, p. 105.

<sup>3</sup> Hajek, *o. c.*, p. 106.

<sup>4</sup> Hajek, *o. c.*, p. 105.

<sup>5</sup> Hajek, *o. c.*, p. 107; cf. și Lacea, *o. c.*, p. 901.

<sup>6</sup> Textul românesc a fost publicat și studiat de G. Alexici, *Materlat de limbă din „Codicele de Petrova”* (sic, în loc de „Petrovay”) în *Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, vol. XIII Partea I—II ( 912), București 1913, pp. 278—293.

*Ku mine de preune fekute multe ori,  
De multe ori pre obrázul mieu lepite szerúteri.  
Des aczundse oare Kend aczele dsile,  
Sze poczi fi ku facza ta cze mendre depreune  
Portul mieu czel negru szare albi Prin tine  
De la mine trekúte Viacze szare entoárcze*

.....

este o traducere, ce e drept, relativ liberă, dar care imită metrul cantitativ unguresc și în unele părți redă aproape cuvânt de cuvânt o *Cantio de amore* alcătuită ungurește în Sibiiu la 1660, pe care ne-a păstrat-o „Codicele Mátray”.<sup>1</sup> Cel ce a cules cântecele din acest codice, după părerea editorului C. Thaly, o. c., *Introducere*, p. 15, pare a fi fost calvin, căci alături de cântecele lumești se găsesc și trei rugăciuni protestante și un cântec despre prigonirea protestanților<sup>2</sup>.

Cele dintâiu 16 versuri ale acestei *Cantio de amore* se mai găsesc în colecția de cântece ungurești din veacul XVI și XVII numită „*Cartea de cântece Vásárhelyi*”<sup>3</sup>. Fără îndoială sub influența acestei poezii s'a scris apoi un cântec din colecția din urmă<sup>4</sup>, în care se întrebuițează totodată și refrenul poeziilor noastre populare *ainam, dainam și-o daina, mă*<sup>5</sup>.

În sfârșit în „*Codicele Victorisz*” (foaia 4 b și 8 b) ni s'a păstrat tabulatura de organe a acestui cântec (*Egő lángban forog szivem*), adică melodia notată cu litere (ung. *lókóták* = „note de cai”, căci și un cal le înțelege), cum era obiceiul timpului<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> C. Thaly, *Régi magyar vitézének és dalok*, Pest, 1864, vol. II, p. 47.

<sup>2</sup> Cf. și G. Alexici, o. c., p. 283.

<sup>3</sup> Z. Ferenci, *Vásárhelyi daloskönyv* (Régi magyar könyvtár, XV), Budapest, 1899, p. 89—90.

<sup>4</sup> Cf. 3 versuri din strofa VII și strofa IX din cântecul publicat de Ferenci, o. c., p. 66—70.

<sup>5</sup> *Vigsággal mondhatnám dejnám, dejnám, dejna* (= „Aș putea spune cu veselie: *dăinam, dăinam, dăina!*”).

<sup>6</sup> Cf. I. Seprődi, *A magyar népdal zenei fejlődése*, Cluj, 1908, p. 31 și Alexici, o. c., p. 285—6. Asupra „tabulaturei”, cf. și *Lexiconul Pallas*, vol. II de Anexe, s. v. *Tabulatura*, apoi Șt. Botos, *Az orgonálás mesterségének gyakorlati megtanulására vezető népszerű utasítás* etc. Cluj, 1856 și Dr. B. Fabó, *A magyar népdal zenei fejlődése*, Budapest, 1908, pp. 189 ș. u. — Amintim în acest loc că Fabó se ocupă pe pp. 207—212, și de falmăsa colecție de cântece din sec. XVII, scrisă tot cu „tabulatură”, a călugărului franciscan „Joannes Kájoni Valachus de Kis-Kajon”, deci „Român” de origine,

*Cantio de amore* altfel s'a scris sub influența vădită a poetului Valentin Balassa (cf. versurile 13—14 și strofa V, p. 131 din *Cartea de cântece din Vásárhely*; versurile 45—48 cu strofa VI, p. 96 și strofa V, p. 64—65 *ibid.*).

Grafia, care nu e de loc consecventă, și limba, care nu e aceea obișnuită în Sătmar și Maramurăș de unde eră N. Petrovay, ne arată că acesta nu poate fi decât copistul cântecului, pe

dar maghiarizat și cu sentimente ungurești. K s'a născut în 1629 în Leghia (Jegenye), jud. Clujului, din părinți greco-ortodoxi. Studiile inferioare și le-a făcut probabil în școlile Franciscanilor din Șimleul-Ciucului. În 1647 a intrat în ordinul Franciscanilor, iar în 1649 a făcut votul solemn și a fost sfințit de preot în 1655. Studiile filosofice și teologice și le-a terminat probabil în Sămbata-Mare (Tárnavia). Foarte cult și activ, organist neîntrecut, a atras curând atenția lumii catolice asupra sa. A fost ales de mai multe ori egumen al mănăstirilor franciscane din Șimleul-Ciucului, Călugăreni, (Mikháza) și Lăzărea (Szárhegy). În 1676 a fost numit *vicarius generalis* al bisericii rom.-cat. din Ardeal, dar, renunțând, a fost ales din nou egumen al mănăstirii din Șimleul-Ciucului. A murit în 25 Aprilie 1687. Pentru vasta sa activitate istoricul literar maghiar Carol Széchy îl numește „Pázmány al Ardealului“. A scris: *Aranyos ház* (cântece și rugăciuni), 1676; *Hortulus devotionis*; *Calendarium*, 1678, *Magyar herbarium* și *Nagy Magyar Herbarium* (acum dispărute); *Régi mód szerént való Székely ABC*, 1673; *A custodia története 1650-től 1684-ig*; *Egyházi beszédek* (cuvântări bisericesti). *Cantionale Catholicum*, 1676; *Latin és magyar vers-gyűjtény* (colecție de versuri latine și ungurești), 1046 pp.; *Cantus catholici*, 1650; *Organo-Missale*, 1667; *Sacri Conventus*, 1669; *Nagy zenegyűjtemény* (Mare colecție muzicală); *Antiphonarum Romanum*, 1649; un fragment din 1680; *Hymnarium*; *Cantionale*; *Antiphonae De sanctis Ordinis Minorum*, 1670; o carte de cântece liturgice latine ș. a. Pentru noi are deosebit interes așa numitul *Codex Kájoni* care cuprinde o serie de cântece lumești, scrise unele de Matia Seregély, altele de însuși Kájoni între anii 1634—1671. Un studiu amănunțit asupra Codicelui Kájoni și asupra vieții acestuia a dat I. Seprődi, *Irodalomtörténeti Közlemények*, XIX—1909, pp. 129—146, 282—301 și 385—424, care, pe pp. 288—301 și 385—401, publică și în transcriere modernă, îndreptând pe aceea a lui Fabó (o. c., pp. 207—212), pe cele mai importante dintre cântecele lumești ale acestei colecții. Între acestea sânt și cele două „jocuri românești“ (No. 11, p. 387 și No. 13, p. 388) și frumosul „Cântec al Voivodesei Lupul“ (No. 21, p. 395—6), un fel de „cântec bătrânesc“, care ne reamintește cântecele Curușilor. Colorit particular („sajátos íz“), care în general se crede românesc („oláhosságnak mond a nyelv szokás“), cum mărturisește însuși Seprődi (441), mai au și jocurile No. 9, p. 385; No. 10, p. 386, No. 12, p. 388; No. 14, p. 389; No. 15, p. 390; No. 16, p. 391; chiar și jocul lui C. Mikés (No. 19, p. 393—4). al lui Șt. Apor (No. 20, p. 390) și Lazar Apor (No. 22, p. 397—8). Cea mai mare parte dintre ele ne reamintesc deosebite soiuri de jocuri românești ardeleni, care se aud și astăzi, nu numai ca ritm,



care și l-a notat pentru că erà la modă pe vremea sa, având chiar mai multe variante<sup>1</sup>.

Alexici crede că autorul traducerii originale românești a acestui cântec trebuie să fi fost un Român calvin, căci limba și grafia ei se potrivește cu aceea a Psaltirilor lui Pavel Tordasi, Agyagfalvi și Viski și a Catehismului lui Fogarasi (p. 281). „Oci-nașile“ sânt chiar întru toate identice (afară de *viak*=*veaci*) cu acelea ale lui Viski (cf. și Alexici, *o. c.*, p. 279). Pornind apoi din faptul că traducătorul trebuie să fi avut în rostire labialele nealterate, pe *dz* și *ğ*, forma *pre* în loc de *pe* și auxiliarul *ieste* în loc de *e*, *ii*, *i*, Alexici mai crede că traducerea originală a trebuit să se facă în dialectul bănățean, acel din preajma Hațegului, unde, cum arată *Anonymus Caransebesiensis*, sânt explicabile și ungurismele: *alegădui*, *bănat*, *hir*, *socaș* (p. 291—2).

Argumentele aduse de Alexici pentru a dovedi că traducătorul ar fi un preot român calvin (el pomenește numai nume de preoți) din Țara Hațegului însă nu sânt decisive.

Mai întâiu cântecul e lumes<sup>c</sup>, în urmare el nu poate fi pus în socoteala unei mișcări religioase. În adevăr nici unul din autorii calvini pomeniți de Alexici (Pavel Tordasi, Agyagfalvi, Fogarasi și Viski) n'are decât traduceri de cărți bisericești. El trebuie să vie deci de la o mișcare literară lumească, cum am amintit că erà cea umanistă din Sibiiu în frunte cu Franck v. Franckenstein.

Se știe apoi că originalul unguresc s'a alcătuit la 1660 tocmai în Sibiiu și nu este exclus, după cum am arătat că erà obiceiul

ci și ca melodii. Lucruri asemănătoare, firește, se vor fi găsiind și la Secuii supuși influenței românești.

După toate acestea G. Alexici, în *Noua Revistă Română*, vol. XI—1912. No. 19, p. 203, anunță că „a dat“ de cântecele lui Kájoni cu ocazia unei călătorii „în vara anului 1911“, că le-a studiat chiar și lucrarea este „deja sub tipar“. firește fără să mai fi apărut.

Pentru cântecele bisericești ale lui Kájoni și izvoarele lor, cf. Jénáki Ferenc, *Kájoni János énekes könyve és forrásai*, Cluj, 1914, unde se publică și un (auto) portret al lui K. din 1673.

Asupra „Cântecului Voivodesei Lupul“, păstrat în colecția lui K., cf. acum și Dr. Andrei Veress, *Cântece istorice ungurești despre Români*, în *AAR.*, s. III, București 1925, pp. 30—31, care-l și reproduce. Pe p. 30, nota 2 dl Veress făgăduiește că despre cele două dansuri românești va trată „aiurea“.

<sup>1</sup> Alexici, *o. c.*, p. 292.

acestor vremuri, ca deodată chiar cu originalul să se fi pus în circulație și traducerea românească alături poate de una germană.

Labialele nealterate, *pre* în loc de *pe* și ungurismele s'ar putea explica și în gura unui Sas din Sibiu, chiar și a lui Franck, cum ne arată poeziile românești ale acestuia. Dacă *dz* și *ǵ* nu ar veni cumva de la Petrovay, care la copiere a putut să-și strecoare în unele locuri rostirea proprie, și am fi nevoiți să ne îndreptăm spre Banat pentru a le explica, fără îndoială ar trebui să ne gândim în rândul întâiu la Halici, care eră chiar din regiunea aceasta, care avea cultură ungurească, eră reformat și se găsea în acest timp în Sibiu, unde oamenii îi cunoșteau înclinațiile poetice, versifică latinește și ungurește și, acasă și la nevoe, poate și românește, căci cunoștința acestei limbi trebuie să o fi avut, de vreme ce în curând, la 1674, îl găsim scriind românește oda despre care am vorbit la început.

În sfârșit, deși trecută prin retorta lui Petrovay, grafia cântecului nostru a păstrat unele particularități care vin de la obișnuința de a rosti și scrie limba românească după moda Sașilor. Astfel s'a scris: *aczundse* (= „ajunge“), *strincze* (= „strânge“); *acsazta* (= „aceasta“); *reuteziyey* (= „răutății“) <sup>1</sup>, pentru ca să nu mai vorbim de altele mai puțin sigure, ca: *șe* (= „să“); *male* (= „meale“), *dragoszta* (= „dragostea“), *dalbenacze* (= „dalbeneață“), *diminacze* (= „dimineață“); *vm* (= „îmi“), *lvnge* (= „lângă“), *pe-mvnt* (= „pământ“), *mvhnith* (= „mâhnit“), *pvkatele* (= „păcatele“) etc.

**Mihail Halici  
și Francisc  
Páriz Pápai.**

Având în vedere cele expuse mai sus nu trebuie să ne mirăm că Halici, care ieșise din școala poliglotă a lui Franck v. Franckenstein și eră conștient de originea sa „românească nobilă“, își scrisese românește oda dedicată în 1674 lui Francisc Páriz Pápai.

Această odă fu tipărită mai întâiu sub No. XIV. din *Vota solennia quae Nobilissimi et Clarissimi Viri D. Francisci Pariz de Pápa Transylvano-Ungari Honoribus Doctoralibus ab Amplissimo Medicorum in perantiqua Universitate Basiliensi Ordine, suo merito decretis eiusdemque Amplissimi Ordinis consensu a Magnif[ic]o Exellentiss. Experientissimoq[ue] Viro D. Joh. Henrico Glasero Philos. et Med. Doctore, Anatom. et Botanices Professore P.*

<sup>1</sup> *Gvnd* alături de *kend* în loc de *kvnd* (= „când“) (v. Alexici, o. c., p. 291), în *Doă obrazele tale gvnd le gendeszku* poate să fie o simplă greșală sub influența lui *gendeszku* care avea să urmeze.

*Celeberrimo, Brabeuta rite designato Anno MDCLXXIV. XX. Octobris. Collatis Gratulabundi addiderunt Praeceptores, Fautores, Amici. Basileae, Imprimebat Joh. Rodolphus Genathius.* De-aici fu reprodusă în Weszprémi, *Succinta Medicorum Hungariae et Transilvaniae Biographia*, Leipzig, 1774, pp. 127—8. Din cartea din urmă și cu ortografia cipariană a reprodus-o Cipariu în *Elemente de poetică*, Blaj, 1860, p. 135, iar de-aici, cu ortografia sa, Ar. Pumnul în *Lepturariu rumânesc*, t. III, p. 67—8. După o „copie corectă“ făcută de N. Densusianu a reprodus-o din același loc și Hasdeu în *Columna lui Traian* pe 1883, pp. 413—414. De-aici a ajuns apoi în deosebite cărți de istoria literaturii române. Față de originalul de la 1674 și în „copia corectă“ a lui N. Densusianu sânt greșeli (*Romanus* în loc de *Rumanus*, *chertz* în loc de *chertz* — greșală care se întâlnește mai întâiu la Densusianu—Hasdeu —, *pasze* în loc de *jasze*, *payne* în loc de *paene* etc.). Având în vedere acest fapt, precum și lipsa unor caractere tipografice potrivite să redea întocmai grafia poeziei, am gândit că va fi mai bine să o reproducem și în facsimile, nu numai în transcriere cum urmează:

## XIV.

## CARMEN PRIMO ET UNI-GENITUM

Linguae Romano—Rumanae

*Honoribus*

Fortunâ et Auspiciis Impenetrabilis Dacici Argonautae,  
*Praenobilis Domini*

FRANCISCI PARICII, PAPENSIS etc.

Ve'teris oculissimique in Illustri Enyedinâ,  
Haliciastri: natum.

*Kent szenetate, szeründ la voj, Rumanus Apollo,  
La totz, ketz szvente'n Emperecie sedetz!*

*De unde cunostince asteptem, si stince: fericse  
De Amstelodam, pren chertz szte'n omenie typar,*

*Legse derapte au dat frumosze csetate Geneva:  
Ecz vine Franciscus, cinete Leyda, Paris!*

*Prindecz maene szorory, cu czeszt nou oszpe: nainte  
Fratzi, fraetatzî, Nymphele, jasze curund.*

*Domny buny, mary Doctory, Daszkely, și bunele Domnae,  
Cu patse ej fitz, cu paene si szare, rugem.*

Nagy Enyedini Transulv. I. Junii A. 1674

Condidit ex improviso, Amiculus Pariciaster

MICHAEL HALICIUS, Nob. Romanus Civis, de Cârânebes.

Felul de versificare al odei este evident acel metric cantitativ, nepotrivit pentru limba noastră, învățat în școala umanistă din Sibiiu, iar limba (cu forme ca *szeründ* = „sărând“ în loc de „sărind“; *la voi* = „înaintea voastră“; *stince* = „știință“ în loc de „știință“; *Prindecz maene* în loc de „prindeți mânilor“; *derapte* în loc de „dereaptă“ etc.) tradează pe „nobilul român“ trecut prin școli streine: deși știe că e Român și ține la neamul său, a cărui origine romană, cum se vede din forma „Romanor-Rumanae“, o cunoaște din cărțile scrise de Sași în acest timp (I. Troester, *Das Alt und Neue Teutsche Dacia*, Nürnberg 1666, L. Toppeltinus, *Origines et occasus Transilvanorum*, Lugduni, 1667, etc.), limba lui țărănească și necultivată e pociată de influența streină atât ca rostire, cât și ca sintaxă, și mai ales ca grafie.

Dar forma savantă a odei e potrivită cu forma celorlalte poezii, cu care apare împreună, și e menită par'că să arate că și în limba românească, atât de puțin cunoscută pe acest timp, se pot scrie versuri ca și în latinește, grecește, franțuzește, nemțește și ungurește. Intr' adevăr, alături de Halici, care scrie românește (No. XIV), scriu latinește profesorii și o seamă de colegi (*Paulus Amman* No. II, *Georgius Francus* No. III, *I. Hoffman* No. IV, *Thomas Veres* No. VI, *Balthasarus Kisselbachius* No. VII, *Laurentius Pekri* No. VIII, *Stephanus K. Kolosvari* No. X, *Johannes Bekes Horvat* No. XII, *Joh. de Racz Beszermeny* No. XIII, tipărit greșit tot XII, *Joh. Iacobus Wetstenius* No. XVII; grecește: *Joh. Rodolphus Wetstenius* No. I; greceșteși latinește: *Joh. Rodolfus Wetstenius* No. V; grecește și ungurește: *Callai Copis Ianos* No. XI; latinește, grecește și franțuzește: *Johannes Petrus D'Aples*; numai franțuzește: *David Conțe* No. XV; nemțește: *Melchior Süssebach* No. IX.

Dar cine eră Francisc Páriz Pápai?

Născut în Dej în 1649, deci cu 6 ani mai tânăr decât Halici, își termină studiile secundare în Aiud, unde în toamna anului 1664

l-am găsit coleg de școală cu Halici. În 1671 terminându-și studiile în Aiud, Páriz porni în 1672 în streinătate la universitățile germane, călătorind pe jos și în trăsură, fără să știe nemțește, deci aproape fără să se poată înțelege cu cineva. Se înscrise mai întâiu la universitatea din Lipsca, trecu apoi prin Francfurt, Marburg și Heidelberg pentru a se opri mai pe urmă la universitatea din Basel, unde se desăvârși, câștigându-și diploma de doctor în 1674 și rentorcându-se în țară în toamna anului 1675. S'a așezat apoi în Aiud ca medic și de la 1680 încoace a fost și profesor de limba grecească și morală la colegiul reformat din acest oraș. Aici s'a distins și s'a făcut iubit tot atât de mult cu versurile sale ocazionale scrise ungurește, latinește și grecește, cu traducerile sale religioase din nemțește și franțuzește, ca și prin destoinicia sa în tratarea bolnavilor, mulțămită căreia ajunsese medic de curte al principelui Mihail Apafi. Când „Iobonții“ au pustiit Aiudul în urma răscoalei „curuților“, școala lui Páriz Pápai a trebuit să băjenească și ea. În anul 1709 a început să se reorganizeze mai ales prin munca acestui distins profesor al său, care eră cunoscut ca unul din polihistorii timpului.

Pápai a scris lucrări temeinice de medicină (*Pax corporis*, Cluj, 1696; ed. II, Lócse, 1692), de istorie bisericească și teologie (*Pax animae*, Cluj, 1680; *Pax aulae*, Cluj, 1696; *Pax sepulcri*, Cluj, 1698; *Rudus redivivum*, Sibiiu, 1684) și heraldică (*Ars heraldica*, Cluj, 1695). A tradus în ungurește psalmii lui David (*Pax crucis az-az Szent David királynak és profétának száz-ötven soltári*, Cluj, 1710). Latinește a tipărit un *Carmen Seculare* și *Tristium levaminae* (Cluj, 1694) pentru lauda și mângâierea lui Mihail Apafi II, „principele ortodox“, adecă „reformat“, în al 14-lea an al domniei căruia s'a scris cel dintâiu. Ungurește a mai tipărit în Cluj *Igazság koronája*, iar în Târgu-Mureș, 1794, *Ábrahám Pátriárka fia Isák és Báthuel leánya, Rebeka házasságok alkalmatosságával lett beszélgetés*, adecă un dialog în versuri alexandrine despre „Căsătoria lui Isac, fiul patriarhului Avram cu Rebeca, fiica lui Bathuel“.

Mult mai cunoscute și mai bine apreciate decât versurile, lucrările de medicină, istorie și teologie ale lui Páriz Pápai au fost cele lexicografice. Încă de când eră elev de liceu a început să-l preocupe ideea scrierii unui dicționar. În ziarul său, pe care l-a moștenit de la Szenczi Molnár, notează o seamă de termeni

tehnică și de provincialisme. Sistematic a început să lucreze însă numai pe la 1690. Indemnul i l-au dat cu siguranță nevoile școlii, unde se cerea un dicționar bun latinesc-unguresc și unguresc-latinesc. Aceste nevoi n'au putut fi înlăturate de micul *Dictionariolum Latino-Hungaricum, Vulgo Centurio Vocabulorum*, tipărit în ed. I pe la 1694, în a doua în Cluj, 1702, de tipograful N. Kis Misztótfalusi, prietenul intim al lui Páriz Pápai, căci lucrarea nu eră făcută de un specialist cu pregătirea necesară. A lucrat deci cu râvnă la alcătuirea dicționarului său, cum ne spune însuși în prefața scrisă la acesta în 1705, timp mai îndelungat de 15 ani, întrebuițând cu grijă cele mai bune modele franceze, engleze și germane și adăugând pe urmă bogatele sale cunoștințe de limbă ungurească. Pregătit astfel a apărut în Lőcse în 1708 sub titlul *Dictionarium Latino-Hungaricum* (622 pp.), având ca parte a doua și un *Dictionarium Hungarico-Latinum* (278 pp.). Acest dicționar a fost foarte bine primit de școlile ungurești și a ajuns mai multe ediții. În secolul XVIII a fost cel mai întrebuițat dicționar de acest fel și numeroase școli l-au întrebuițat și în secolul XIX.<sup>1</sup>

**Dicționarul lui Páriz Pápai în literatura română.**

Ediția a doua a apărut în Nagy-Szombat în 1762, iar a treia în Sibiu în 1767. Aceasta din urmă e făcută de Petru Bod, care în prefață spune între altele următoarele :

„Translatus est utilis hic Liber a Viro quodam Polyglotto in *Linguam Valachicam*, forte in usum Principis Valachiae, cujus exemplar unicum in rationem Monasterii S. S. Trinitatis Basilitarum Balásfalvensis, non pridem ter centum florenis Rhenensibus coemptum.“

Regretatul Gr. Crețu<sup>2</sup> afirmă că traducerea menționată de

<sup>1</sup> Asupra biografiei lui Francisc Páriz Pápai, cf., afară de ziarul său publicat în *Irodalomtörténeti közlemények*, a. II-1892, pp. 388—398, 499—515, și Carol P. Szathmáry, *A gyulafehérvári—nagyenyedi Bethlen főtanoda története*, pp. 97—100; Kátai Gábor, *Vasárnapi Ujság*, 1860, pp. 632—634; și mai ales monografia lui Lud. Dézsi, *Pápai Páriz Ferencz, Budapest*, 1899. O scurtă biografie dă și Eug. Pintér, *A magyar irodalom története a leg-régibb időkől Bessenyei György fellépéséig*, vol. II (1526—1772), Budapest, 1909, pp. 340—342.

<sup>2</sup> *Cel mai vechiu Dicționar latino-românesc de Teodor Corbea* (Manuscript de pe la 1700), București 1905.

Bod este *Dicționarul latino-românesc* al lui Teodor Corbea<sup>1</sup>, care l-a alcătuit, cum se vede din nota finală, fiind plătit de învățatul Mitrofan, episcop al Râmnicului și apoi al Buzăului. Damaschin, urmașul lui Mitrofan în scaunul episcopesc al Râmnicului, a dăruit manuscrisul vel-comisului Radu Cantacuzino, fiul cel mai mare al viitorului Domn muntean Ștefan Cantacuzino (1714—1716). Cumpărarea ar fi putut-o face însuși episcopul Inocențiu Micu Klein cu prilejul vr'unei din vizitele pe care le-a făcut în Viena, între anii 1735—1742, „marelui maestru al ordinului Constantinian“. Dicționarul cuprinde 377 foi în folio. Dar nu e tradus după Dicționarul latin-unguresc al lui Páriz Pápai, ci după una din cele trei ediții ale Dicționarului latinesc-unguresc al lui Albert Molnár (Nürnberg 1604 și 1711 și Heidelberg 1721). În urmăre ori Bod n'a fost bine informat în acest punct, ori dicționarul cumpărat cu 300 fl. renani a fost altul, nu al lui Corbea.

„Cumpărarea“, firește nu se poate raportă la Dicționarul cu redactarea căruia fusese încredințat Grigore Maior, „precum arată scrisoarea originală a lui către Episcopul Aaron din 2 Nov. 1759“<sup>2</sup>. Nu s'a dat de urma acestui dicționar în bibliotecile din Blaj, deci nici nu se știe dacă eră ori nu latin-românesc, singura formă pentru care s'ar fi putut traduce partea întâie a dicționarului lui Páriz Pápai. Pentru redactarea unui dicționar român-latinesc este nevoie de o prelucrare mult-pușin originală, căci în cazul unei simple traduceri cuvintele românești n'ar mai fi aranjate în seria alfabetică.

Totuși în Blaj eră cunoscut în secolul al XVIII-lea dicționarul lui Pápai. Cel ce l-a utilizat a fost S. Micu Klein care, neștiind ungurește<sup>3</sup>, a trecut din acesta cuvintele ungurești corespunzătoare în al său *Dictionarium latino-valachico-hungaricum in*

<sup>1</sup> I. Klein spusese numai că un oarecare „Theodorus Lexicon latino-valachicum scripsit“, *Instrucțiunea publică*, II, p. 72. T. Cipariu, *Arhiv pentru filologie și istorie*, p. 637, precizează mai întâiu: „Dicționarul latin-românesc al lui T. Corbea, asemenea se află în original în colecțiunea noastră.“ Cf. și N. Densusianu, *Cercetări istorice în arhivele și bibliotecile Ungariei și ale Transilvaniei* în *An. Acad. Rom.* ser. II, t. II, ist., pp. 218—219, în extras separat, p. 118; și N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, vol. II, p. 283—4.

<sup>2</sup> T. Cipariu, *Acte și fragmente*, Blaj, 1855, p. 224.

<sup>3</sup> Papiu Ilarian, *Viața și ideile lui Georgiu Șincai din Șinca*, București, 1869, p. 99.

*genere suo novissimum, et usui cujuslibet accomodatum*, pe care intenționă să-l tipărească în Buda în 1806<sup>1</sup>. Pentru partea a doua, *Dictionarium Valachico-Latinum*, terminată în 1801, rămasă ca manuscris autograf într'un volum de 591 pp. și păstrată în Biblioteca Episcopiei gr.-cat. din Oradea-Mare, care nu se mai putea traduce, ci trebuia prelucrată din nou, a fost nevoit să ceară ajutorul lui Virág pentru limba maghiară și pe al lui Halitski pentru limba germană<sup>2</sup>.

Din partea întâiu se mai găsesc unele fragmente în Biblioteca Arhidieceșană din Blaj. T. Cipariu a publicat câteva specimene din acestea în *Arhiv pentru filologie și istorie*, p. 278. Ele dovedesc până la evidență afirmația de mai sus cu privire la întrebuițarea din partea lui S. Klein a Dicționarului lui Páriz Pápai. Iată-le :

## S. Klein :

**Arctus**, a, um, strămt, ă, strămtorit. *Szoros, őssve szorittatott*; enge, in Enge getrieben, eingeschränkt.

**Arcuatim**, adv. strămb, coviat ca un arc; *boltozva*, ij modu, horgason, *lugasra*; bogenförmig, gekrümmt.

**Arcuatio**, onis, f. arcuire, coviare; *boltozás*; die Wölbung, was bogenförmig erbaut ist.

**Arcula**, ae, f. lădiță; *kiss láda*; ein kleines Kästchen, oder anderes kleines Behältniss.

## Páriz Pápai (1801):

**Arctus**, a, um, *Szoros, Öszveszorittatott*.

**Arcuatim**, Adv. *Boltozva, Lugasra*.

**Arcuatio**, onis, f. 3: *Boltozás*.

**Arcula**, ae, *Kis láda*.

<sup>1</sup> I. Bianu și N. Hodoș, *Bibl. rom. veche*, vol. II, p. 481-2; N. Iorga, *Ist. lit. rom. în secolul al XVIII-lea*, vol. II, p. 285.

<sup>2</sup> Dr. Iacob Radu, *Manuscriptele Bibliotecii Episcopiei greco-catolice române din Oradea-Mare*, București, 1923, p. 16, No. 89. Asupra genezei și felului cum s'au lucrat aceste dicționare ne lămurește corespondența lui S. Klein cu I. Corneli, cf. Dr. Iacob Radu, *Doi luceferi rătăcitori: Gheorghe Șincal și Samoil Micu Clain*, București, 1924, pp. 15-17 și 44-57. Anexele IX-XIX; N. Iorga, *o. c.*, vol. II, pp. 174 și 284-6.



- Arcularius, ii, m.** făcătoriu de lăzi, astăluși; *láda tsináló, asztalos*; der allerhand kleine Kistchen macht.
- Conclusus, a, um,** închis, încuiat; item sfârșit, isprăvit; *bereksztett, item elvégeztetett.*
- Concoetio, onis,** fierbere, mi tuire; *megfőzés, megmesztés.*
- Concoetus, a, um,** fiert, ă; mistuit; *megfőtt, megmesztetett.*
- Concoenatio, onis,** f. împreunăcinare; *együtt vatsorálás.*
- Concolor, oris** s. de o față, de o culoare; *egyszínű. Concolor, est, ei,* de o față cu el, samănă cu el; este asemenea cu el; *egyszínű vele, hasonló hozzá.*
- Concoquo, is, coxi, coquere,** coctum, fierb, amestuesc; *főzöm, megemésztem. Cibus facillimus ad concoquendum,* bucată care foarte lesne se amestuește; *könnyen megemészhető étel.*
- Concordia, ae, f.** unire, împăcuire; *egyesség, békesség.*
- Arcularius, ii, m. 2.** *Láda tsináló, Asztalos.*
- Conclusus, a, um,** *Bé-reksztetett, elvégeztetett.*
- Concoetio, onis, f. 3:** *Meg-emésztés, Meg-főzés (Plin.).*
- Concoetus, a, um,** *Meg-főtt, Meg-emésztetett.*
- Concoenatio, onis, f. 3:** *Együtt vacsorálás.*
- Concolor, oris, o. 3:** *Egy színű. Concolor est ei: Egy színű véle, Hasonló hozzá.*
- Concoquo, is, coxi, coctum,** quere: *Főzöm, megemésztem. Cibus facillimus ad concoquendum: Könnyen meg-emészhető étel.*
- Concordia, ae, f. 1:** *Békesség, Egyesség.*

Singura deosebire pe care o întâlnim între Dicționarul lui Klein și ed. de la 1801 a lui Páriz Pápai este în redarea sensului lui *arcuatim*, unde Klein are cu două expresiuni mai mult. Deosebirea arată numai că Klein utilizează o ediție mai veche a lui Páriz Pápai în care se găseau și aceste expresiuni.

Mihail Halici  
și Anonymus  
Caransebe-  
sienensis.

Fără a putea fi o traducere a Dicționarului lui Páriz Pápai din pricina că cuprinde partea româno-latină și ar putea fi alcătuit înaintea acestuia, ar putea fi zămislit în germene de o dată și în același loc cu acesta cunoscutul *Dictionarium Valachico-Latinum* atri-

buit de B. P. Hasdeu unui *Anonymus Lugoshiensis*<sup>1</sup>, iar de Gr. Crețu unui *Anonymus Caransebesiensis*<sup>2</sup>.

Nu voiu intra în amănunte de descriere și în contraverse privitoare la datare, dar voiu rezumă în câteva cuvinte, cât este nevoie pentru înțelegerea celor ce urmează rezultatele finale care se pot trage pe urma cercetărilor celor doi învățați care s'au ocupat de manuscris.

Manuscrisul cuprinde cu totul 86 foi (172 pagini), pe care sânt scrise peste 5000 cuvinte, + 92 foi adause la legare. Dicționarul nu e terminat. Multe cuvinte, mai ales derivatele, nu sânt traduse, iar ordinea alfabetică nu e păzită strict. Autorul voia să revină: să-l completeze și aranjeze, și, după părerea lui Crețu (p. 321), chiar începuse completarea. Hasdeu a greșit deci când a afirmat că adausurile „s'ar fi făcut de altcineva, ba chiar de alți doi și trei“. Deoarece această chestiune are mare importanță pentru cele ce vom desvoltă mai încolo, reproduc cu privire la adau-uri ceea ce spune Crețu. *Loncsa Iosika* n'a adaus nimic în dicționar (p. 321). Posesorul de la 1742 — cum arată numele și numirea ungurească a localităților prin care a trecut în curs de 19 zile, Ungur —, „P[ater] *Ioach. Botar*, Prov[incialis] Fran[isc]-anorum“, deci călugăr catolic, probabil din Sibiu, unde și azi se găsește o mănăstire franciscană, „a scris în partea I, adecă cea veche, numai adausele al II și III-lea de la litera *b*, anume „*Melius bájá, fodina*“, „*Batuta. Saltus quidam Valachorum*“, de asemenea „*Gluga. Canisterium*“, „*Hopp czupp, idem*“, apoi „*Vel vaca*“ la art. *ialovică* (vacca), „*Tu, ille-jel*“ la art. *ièu* „ego“, „*vel pike. pika stillat*“ după *kikë* „*Coma*“, „*Kitenel. Paulatim*“, „*Lepény-hal*“ de la *Lipan* „*Piscis*“, „*pala parva*“ de la *Lopetzè*, poate și „*lucse*“; iar în partea II, cea mai nouă, pe p. I „*Car*

<sup>1</sup> *Revista pentru Istorie, Arheologie și Filologie* a lui Gr. G. Tocilescu, VI, pp. 1—48, unde publică și dicționarul până la litera *p* inclusiv cu un interesant studiu introductiv, apărut mai înainte în *Românul* de la 5 Ianuarie 1884, precum și în *Columna lui Traian* a. X—1883, t. IV, p. 406—429, aici însă numai cu literile *a* și *b* și cu o seamă de explicații Sfârșitul a rămas nepublicat din pricina că manuscrisul lui Hasdeu s'a pierdut la tipografie după moartea lui P. Ispirescu, proprietarul ei, (cf. și *Et. Mign.*, III, 3106—3127).

<sup>2</sup> *Revista „Tinerimea Română“*, Noua serie, vol. I, București, 1898 pp. 320—380 cu o introducere despre „Cel mai vechiu dicționar al limbe române, după manuscrisul din biblioteca Universității din Pesta“.

*nó* — *currus novus* și *par nó* — *palus novus*“, cum și *Itinerarium An. 1742, Cibinium*, pe ultimele 4 pagine“ (p. 324).

Versurile: *Pentru Mine, Pentru Tine* etc. ar putea fi scrise de Loncsa Iosika ori de altă persoană deosebită de *Botar*.

După Hasdeu (p. 2) posesorul de la 1742 ar fi dat sinonimica ungară a cuvintelor române de pe primele 4 pagine. Crețu (p. 321) „socoate“ că „aceasta a făcut-o chiar autorul român ceva mai târziu și în parte cu altă cerneală“.

Manuscrisul e scris înainte de 1742, când unul din posesori notează pe foile albe adause la legare: „*Itinerarium An. 1742 à 28 9-bris ad. 16 10-bris. Cibinium. Szelendek vel Stolzenburg. Markseg etc.*“ (Hasdeu, p. 1)<sup>1</sup>. Filigranele de hârtie ale manuscrisului sânt frecvente în jumătatea a doua a secolului XVII, ceea ce arată că manuscrisul a trebuit să se scrie în acest timp, deci înainte sau în preajma anului 1700 (p. 3). În acest timp se explică și menționarea orașului *Suceava* din Moldova și aceea a cuvintelor *cucuruz, meu* și *mălaiu*, precum și lipsa *Iașilor* și a cuvântului *mămăligă* (Hasdeu, p. 3—4, Crețu, p. 321).

Autorul păstrează dialectul, care este, evident, din Banat. Din cercetarea numelor de localități amintite în Dicționarul Hasdeu ajunsese la convingerea că el ar fi „din regiunea Lugoșului“ (p. 5). Crețu, examinând din nou această parte din studiul lui Hasdeu, a stabilit cu mult mai multă probabilitate „că necunoscutul autor trebuie să fi fost, nu din Lugoș, ci din Caransebeș, pentru că cele mai multe din localitățile trecute în Dicționar se găsesc prin pregiurul acestui din urmă oraș“, „unele însemnate chiar în manuscris ca fiind în ținutul Sebeșului“. Mai mult, se amintesc „locuri chiar din Caransebeș“, străzi, dealuri cu păduri, vii și izvoare de lângă oraș etc. Pentru aceasta i-a schimbat numele în *Anonymus Caransebesiensis* (p. 323).

Hasdeu găsește explicabilă scrierea acestui Dicționar în epoca dintre 1640—1700 și în regiunea amintită, care pe-atunci era „teatrul unei remarcabile mișcări literare oarecum omogene, adică românește cu litere latine“, dar nu se rostește pentru paternitatea nici unuia din „actorii“ acestui teatru pe care-i cunoaște: *Ștefan Fogarasi, Mihail Halici* și *Ioan Viski*, ci îl adaugă la aceștia ca pe „al patrulea“, „ba încă cel mai prețios“, pe

<sup>1</sup> Cellalt scrie: „*Connotationes ex Adagiis-Anno Salutis MDCCLXX*“.

anonimul nostru. Anonim pentru că, considerându-și lucrarea numai ca o ciornă neterminată, nu iscălește nicăieri. Ceea ce a scris de-a curmezișul paginei 172 ar putea fi însemnarea unui nume oarecare al unui cunoscut pentru motive care nu ni se arată; în nici un caz însă nu poate fi numele autorului, care era Român, iar numele *Iacobus Olass*, cum cetește Hasdeu (p. 7) nu e românesc, nici nu arată origine românească. Într' adevăr descifrarea acestei însemnări pare să fie foarte greu de făcut din pricina că o parte e ștearsă cu mai multe linii. În urmare nici cetirea lui Crețu, *Köniv Olass* „carte românească“ (p. 323—4) nu e mai bună decât a lui Hasdeu. Mai întâiu ungurește ar trebui să se scrie mai curând *könyv* decât *köniv*. Apoi după firea limbii ungurești atributul ar fi trebuit să stea înainte. În sfârșit *olass*, adică *olasz* însemnează „italian“ (anonimul nostru scrie: „*Olos Italus*“). „Român“ s. „românesc“ ar trebui să fie *oldh*. Anonimul nostru scrie însă numai „*Rumen. Romanus. Valachus*“ (p. 366). Pe *oldh* nu-l are, iar *olak*, al cărui sens nu-l dă, e altceva. Lui Hasdeu care se gândea la Lugoj ca patrie a autorului nu-i convenea să presupună ca autor al Dicționarului pe M. Halici, care era din Caransebeș. N'avea altfel nici elemente de-ajuns ca să poată emite această ipoteză, pe care o amintește însă Crețu ca posibilă, tocmai în urma localizării în Caransebeș a originii autorului (p. 323).

Din examinarea ortografiei celor trei scriitori româno-calvini Hasdeu crede deci că nici unul n'ar putea fi autorul Dicționarului, care are „ortografia cea mai puțin ungurească“ (p. 7).

Într'adevăr însă ortografia, în urma tradiției, la toți este destul de confuză. Toți scriu *e = ä, i*, chiar și *i*; *a = ea, ia*; *o = oa*; *c și k = c*; *cs, ts și cz = č*; *cz, tz, cs, c = t*; *ds, gs = ĝ*; *s = ž* etc. Singura deosebire esențială între Anonimul nostru (care, cum e firesc într'o lucrare lexicografică are o ortografie mai unitară) și ceilalți este că el, afară de *s* și *sz*, pentru ș întrebunțează mai ales pe *sh*, care ar fi luat, după părerea lui Hasdeu (p. 7), nu de la Englezi, ci din grafia unor dialecte slave meridionale, ceea ce s'ar explica ușor în grafia unui Bănățean, care a putut să vie în atingere cu Slavii meridionali și, afară de grafia chirilică, mai cunoștea și pe cea germană cu *sch*.

Dar, adaugem noi, afară de ortografie și de faptul că nu sânt de origine din Caransebeș, mai avem și alte argumente îm-

potriva unei eventuale presupunerii că Ștefan Fogarasi și Ioan Viški ar putea fi autorii Dicționarului românesc-latinesc. Astfel:

10. Găsim în cărțile acestora cuvinte care lipsesc din Dicționar. Argumentul acesta însă, ce e drept, nu e hotărîtor, întru cât și în scurta odă a lui Halici găsim câteva cuvinte care lipsesc din Dicționar (*cunoștință fărtași, nimfă, doctor*).

Și într'adevăr lipsuri mai mici se pot explica prin imperfecțiunea Dicționarului care nu este încă terminat și mai ales, nu este redactat pe bază de cercetări sistematice, urmărindu-se cuvintele în texte, ci mai mult din memorie. Cuvintele care se găsesc la Fogarasi și Viški, dar lipsesc din Dicționar, sînt însă mult mai numeroase decît să putem trece cu vederea acest fapt.

În Catehismul de la 1648 al lui Fogarasi se găsesc: *adevăr, adevărat, (adeveri, adevărare, adevărătură; adevărit), apostol, conj. au, aieve, adunare, blând, bătaie, bintătului, bintătuială, beserecă, botegiune, biciluială, bogătate, ceremonie, cel, cea, cest, ceastă, cei, cinsti, cinste, derept, dirept, Dumnedzeu, descumpără, dihanie, descălecă, domoli, după, deplin, dobândi, dobitoc, d'a-fietele, d'a-fire, faptă, fundamentom, făgădui, făgădaș, făgădășlui, furtușag, față, hiclean, ispesenie, ispesi, idol, ġutruială, jirtvălui, chiuzd, chiuzluitură, cuntini, nemzat, nălġie, netare, roditură, sacramentom, tăgădui, ului, uzbei etc.*

În Psaltirea de la 1697 a lui Viški: *adevăr, (adevărare, adevărătură etc.), alalt, alnic, alnicie, aleșui, (la A. numai leșui), astrupă (< astrucă + astupă), batgiocuros, biu (de biu), biușag, băjenar, băjenărie, baljam, betegșig, beteji, blaș (la A. numai blemaș), blând, blânzie, budușlui, budușluitură, căină, cășună, cărpit, cărună și coronă, ceruresc, cet (< lat. quētus, -a, -um = quietus, -a, -um), chide, chit (pește), citeră (= „ceteră”), credinți și credunți (< lat. credentes), cucerni și cucerniei, cunoaște, cunoștinți (< lat. cognoscentes), cunteni, curăciune (< lat. curatio, -onem) cutropi, cuviños, defăimă, d'a fete, d'a fetile, d'a fietele, depreună, derept dirept, descumpără, descumpărător, dihanie (= „duh”), dregătorie, dzicătoare, făgădui, făgădaș, feiedelm, foglu și făglu, formăului, fundament, fundăului, furis, golâmb, greime, ġutruul, hiclean, hiclenie, îmmă (= „mamă”), înderege (= „îndreptă”), înfrămșă, îngădui, îngăduitură, îngreoniă, învingatură, ispăsenie, jirtvuul, jirtvuială, jirăvă (= „jărtfă”), lărgământ, leun s. (= „leu”; la A. numai leu), lăutaș, leșuitor, letni-*

cie, mărădic, mǎrguire (= „murguire“), marhă, matcă (= „mireasă“), medinișă, mântui, mijlocin (scris: „millocsini“), năsălnic, nat, nești[i]nții (< lat. nescientes), nemântuire, nemzat, netare, nevinovăciune, niștotă, niștot, niștotoș, niștoși, nullme, obrici, ocăuire (< ocă), olat, oraș, orându, orândolă, orbăciune, paradiciom, parduț, păși, pocăință, ponoslăli, poroboc (la A. numai fem. poroboacă), porobocie, postropi (= „stropi“), povon (= „păun“), povori, povoarē (= „povoiu“, „povoaie“), povoni, prescaviță, prietnic, previnde, putregiune, sǎrbatec și sǎrbătec (= „sǎlbatec“), șirav (= „firav“), scumpără, soșesc adj., spinicel, siromănătate, slăbăciune, stăni, stăniuri (= „stan“), strânște s. strânce, stărvină (scris: „sztervine“), sus-stă, turbă, tunerec, tutinde, tundine, tutindine, țarmure, țetuș (= „chit“), vernic (vernici, vernicie, nevernic etc.), vânătdi, viteaz, ului, unicorn, unicorniș, unsură, uzbeială, zuză, zuzii, zuză ș. a.

20. Au rostiri deosebite:

Fogarasi — Anonimul: brân — brău, frâmt — frânt, frâmtură — frântură, sgăb — zgăv etc.

Viski — Anonimul: aseme — asemene, cet — încet, fră (passim) — fără, fomele — femeie, fun — fân, încelui și celui — celui, mirag — mirac, nădăjlui — nădăjdui, omestui, emestui — omesti, postui — posti, poturnică — potroinic, sânfl — svinți, soclui și suclui — suclui, taptă — taftă, urșanic — urșinic etc.

În schimb avem numeroase argumente pentru paternitatea lui Halici.

10. Am văzut că particularitățile dialectale și datele geografice din Dicționarul ara'ă Caransebeșul ca patrie a autorului, care trebuie să fi fost Român, judecând după bogăția și chiar și înfățișarea Dicționarului<sup>1</sup>. Halici este „nobil român din Caransebeș“ și accentuează acest fapt ori de câte ori i se dă ocazie, fiind mândru de orașul în care s'a născut și a copilărit<sup>2</sup>. În

<sup>1</sup> Cf. cum se înfățișează d. p. dicționarul scris de italianul Silvestro Amelio, ap. O. Densusianu, *Grai și suflet*, vol. I, fasc. 2, București, 1924, pp. 300—311.

<sup>2</sup> Iată câteva dintre particularitățile dialectale ale Anonimului:

a) ū păstrat: kuny „clavus“ 348, kelkeny „calcaneus“ 345, kelany „camius“ 345, luponye 351, picziganye 360, vinje „vinea“ 378, unguronye 379 etc. (cf. ap. Fogarasi *kleite*).

b) Consonante mutiate: enkatjek „cons[c]endo equum“ 337; funye „funiță“ 340, fenye și fenyie „pigrizia“ 350, menye „cras“ 352, menyeke „marică“ 352,

schimb Fogarasi și Viski nu erau Caransebeșeni și după toate aparențele nici Români de origine.

2<sup>o</sup>. Faptul că în Anonim întâlnim expresiunile *pekatul neszkutului* „peccatum originale“ 359, *christineskume* „christianus-fio“ 333 și că de-asupra titlului s'a pus semnul crucii, nu dovedește de-ajuns că autorul trebuie să fi fost catolic, cum crede Ioș. Siegescu, *Egyetemes Philologiai Közlöny*, XXIX (1905), pp. 77—80. Halici își începe doar testamentul său cu invocarea Sfintei Treimi. Apoi crucea a putut fi pusă și ulterior de călugărul franciscan în mâna căruia a ajuns manuscrisul. Și *pekatul neszkutului* este adaus ulterior. Dar chiar și dacă n'ar fi fost adaus ulterior ori ar fi fost adaus de însuși autorul, acesta putea să intercaleze în dicționar termeni pe care îi auzea ori cetea, fără considerare la confesiune. *Creștinescu-mă* nu este decât o formă greșită ori mai puțin obișnuită în loc de *creștinez*, iar forme de acest fel se mai găsesc și altele la Anonim, cum voiu arată într'alt loc. În sfârșit tatăl lui Halici, de și reformat, știm că în-trebuință, în notele sale, numirile catolice ale sărbătorilor, iar însuși Halici a fost crescut într'un spirit foarte religios.

3<sup>o</sup>. Se pare că nu este numai o întâmplare că manuscrisul Anonimului apare în 1742 tocmai în Sibiiu, locul unde rămăsese biblioteca lui Halici, care trebuia să fie predată, în baza dispozițiilor testamentului acestuia școlii reformate din Orăștie. El a putut să rămână în grija vreunui prieten de la care a ieșit la iveală mai târziu.

4<sup>o</sup>. Halici a trăit chiar în timpul când se crede că s'a scris Dicționarul Anonimului din Caransebeș. Dintre ceilalți doi Caransebeșeni, la a căror paternitate ne-am mai putea gândi, unul a trăit și a lucrat înainte de 1640, anul de la care încoace se poate dată Dicționarul Anonimului, al doilea n'a scris nimic românește, semn că n'avea interes pentru limba sa maternă.

Cel dintâiu, Gheorghe Buitul s'a născut pe la sfârșitul secolului XVI. Pe la 1610 a studiat în Viena. Ca preot catolic a suferit mult pe timpul persecuțiilor pornite împotriva catolicilor supt G. Báthori. La 1619 Ștefan Csiky, episcopul ales al Ardealului, îl recomandă cardinalului Borghese din Roma :

*ntegru* „niger“ 380, *penye* „panis“ 359; *szkutyek* „fascie“ 369, *povestje* „concio“ 362, *vinjere* „venus, veneris“ 378; *csirbintele* „aestus“ 332; *skilkesk* = „scălpesc, șclipesc“ 369. Păstrării dialectului trebuie atribuite și nume-  
roasele sărbisme din Anonim.

„Praesentium latorem, Georgium Buitul, caransebesiensem, transylvanum, quem ab incunabulis fere et enutrivi et artibus liberalibus disciplina institui, Illustrissimae ac Reve[re]ndissimae Dominationi Vestrae quam maxime possum commendo“, pentru a fi primit în *Collegium germanicum et hungaricum*. „Praefatus juvenis, studiis, cogente illum summa corporis infirmitate, interruptis, cum Vienna ad me in Transsylvaniam profectus esset, ingentes perfidia haereticorum et capitali in catholicos odio Gabrielis Bathori, principis Transylvaniae, tumultus exorti, persecutio non paucis verbis explicanda catholicos omnes invasit, cumque ego cum nonnullis aliis fuga vitam salvassem, in manus hostijum incidit, omnibus suis spoliatus aliisque ignominiis affectus, vix manibus eorum ereptus est, atque delituit quamdiu species aliqua tranquillitatis catholicis redderetur. Tumultu sedato, nihil ipsi magis fuit quam ut catholicis fere omnibus sacerdotibus privatis in divinis ac aliis piis christianae religionis exercitiis subveniret, quod aliquot in locis summa industria ac labore magno suae patriae commodo praestitit; novissime duobus et amplius annis Albae-Iuliae, in Metropoli Transylvaniae, non solum iuventutem regni illius liberalibus disciplinis erudivit, sed etiam, absente reverendo, patre Stephano Szini S. J., sacerdote sacris concionibus populum in publico instituit. Cuius rei amplissimi testes sunt proceres ac barones catholici Transylvaniae qui saepe numero concionibus eius interfuerunt... Datum Iaurini, 15 Septembris a. D. 1619...

*Stephanus Csiky, electus episcopus Transylvaniae.*

(Bibl. Batthyáni din Alba-Iulia, ms. K<sup>3</sup> IV<sup>2</sup>; copie din Bibl. Borgheze din Roma)<sup>1</sup>.

G. Buitul tipări în 1636 Catehismul lui Canisius tradus în românește, cum apare dintr'o notiță de supt data de 1636 Febr. 2 din *Efemeridele* colegiului iesuit din Tyrnavia, ținute de George Dobronoki, în care se scrie: „... Accepi a Karan Sebes a nostris patribus catechismus P. Canisii e latino in linguam Valachicam imprimendum Posonii opera P. Iacobi Nemethi<sup>2</sup>.“

<sup>1</sup> N. Iorga, *Studii și Documente XIII, (Scrisori și inscripții ardeleni și maramureșene II)*, pp. 235–6; cf. și Szeredei, *Notitia Capituli Albensis* pp. 228–230.\*

<sup>2</sup> *Arch. f. siebenb. Landeskunde*, N. Folge, XIX, p. 629. — N. Iorga, *Socotelle Brașovului* în *AAR*, XXI ist., p. 187. — Bianu-Hodoș, *Bibliografia rom. veche*, I, p. 532.



Ediția a doua a acestui Catehism se tipări în Cluj la 1703, cu siguranță după moartea lui Buitul. Titlul acestei ediții este: „Catechismus, Szau Summá Krédinczéli Katholicsést. R. P. Petri Canisii. Doctor Szkrip: szvent den Rendul Szociéy luy Issus. Entorsz pré limbá Rû[m]enászke, dé R. P. BUITUL GYURGS, Doct: Szkrip: szvente den ácselás Rend. Akum de isznove tiperit Ku oszirdie R. R. P. P. Szociéy luy Issus Si Inkinát entru csinszte. Illustrissimi si Reverendissimi Atianazie, Den Milá luy Dumnezeo, si szkaunuluy Aposztelészk (sic) Archi-Episcopuluy, de czará Ardaluluy; Asisdire si szvetnic maj dân Leuntru al Ennelczátuluj Emperat. Tiperit en Klus en Anul Domnuluj 1703!.”

Dacă de ortografia acestei a doua ediții nu mai putem țineă socoteală la stabilirea unei eventuale identități de autor, nu putem trece cu vederea însă că și în acest scurt titlu avem unele cuvinte care lipsesc din Anonymus: *Catechismus*, *Katholicsest*, *Rendul*, *entorsz* cu sensul de „tradus“, *isznove*, *apoztoteleszk* (sic) sau *apoztoteleszk*, *szvetnic*, *ennelczatuluj*, *Emperat*. Firește nici această lipsă nu poate fi hotăritoare, Dicționarul Anonimului fiind necomplet, dar vorbește mai mult faptul că pe Buitul nu-l mai întâlnim după 1636 și nu găsim ce l-ar fi îndemnat să scrie un dicționar român-latin când propaganda pentru catolicism îi răpea tot timpul<sup>2</sup>.

Al doilea, Gavril Ivul, s'a născut în Caransebeș în 25 Martie 1619. În 21 Octomvrie 1637 a intrat în ordinul Iesuiților în Cașovia. Clasele superioare le-a terminat în Gratz. După câștigarea doctoratului a fost 6 ani profesor de filosofie în Cașovia și Viena și 20 de ani profesor de teologie. În calitate de secretar al ordinului a lucrat 12 ani. Pentru marea lui știință eră foarte mult cinstit nu numai de episcopi, ci și de însuși Rákóczy. A murit în 18 Aprilie 1678 în Cașovia. Departe de locul de naștere și de frământările de-acasă n'a încercat să scrie nimic în limba desprețuită a mamei sale, deși lucrările lui filosofice și teologice scrise latinește sânt destul de numeroase: 1<sup>o</sup>. *Propositiones ex universa logica*, Viennae, 1654. — 2<sup>o</sup>. *Poesis lyrica*, ibid 1655. — 3<sup>o</sup>. *Philosophia* . . . Praes. Gabr. Ivul, ibid. 1655. — 4<sup>o</sup>. *Philosophia*

<sup>1</sup> Bianu—Hodoș, *o. c.*, I, p. 447 după Szabó, *Régi magyar könyvtár*, II, p. 586.

<sup>2</sup> Asupra lui Gh. Buitul. cf. mai pe urmă A. Bitay în *Dacoromania*, III, 789—792.

*Novella* ... Cassoviae, 1661 (Zagreb, 1663). — 5<sup>o</sup>. *Theses et Antitheses Catholicorum & Aatholicorum*. De Visibili Christi In Terris Ecclesia. Ex Solo Verb. Dei. Publicae dissertationi propositae ... a R. D. Ioanne Debrödi, ... Praeside R. P. Gabriel Ivul ... Cassoviae, 1667. — 6<sup>o</sup>. *Historica Relatio Colloquii Cassoviensis De Indice Controversiarum Fidei*, Praeside R. P. Gabriele Ivul ... Respondente Stephano Renyes Varadiensis ... habiti, cum Dn. Elia Louivero ... & M. Isaaco Zabanio ... , Anno 1666 die 25 Iunii tota; & 26. usque a meridiem. Bona fide & conscientia inculcata a Scriptoribus in Actu dispositionis excerpta & in iudicium Lutheran. ac Pontif. a Confessore Veritatis Anno C. 1679 exhibita (Cluj, 1679). Unii îi mai atribue, pe nedreptul însă, și *Lapis Lydicus*, Cassoviae, 1671<sup>1)</sup>.

5<sup>o</sup>. Avem o indicație că pe Halici l-a putut preocupă ideea unei lucrări lexicografice de felul Dicționarului anonimului nostru. Am văzut că, începând din toamna anului 1664, Halici a fost coleg de școală cu Páriz Pápai. Am mai văzut că acesta încă de pe băncile școlii începuse să adune material pentru un dicționar de felul celui ce a publicat mai târziu. Cum Halici eră mai bătrân decât Páriz Pápai, trebuie să ne punem întrebarea dacă nu cumva acest din urmă a ajuns la ideea de a-și scrie dicționarul tocmai fiindcă vedeă pe prietenul său mai mare, și probabil mai puțin ocupat cu ale școlii, lucrând ceva asemănător. Halici ar fi început cu partea românească pentru că aceasta reclamă o muncă originală, eră mai greu de făcut și cereă timp mai îndelungat, neavând nimic înaintea sa. Pentru partea latino-română, dacă ar fi vrut și ar fi ajuns să o scrie, urmă să traducă unul sau să compileze traducând câteva din dicționarele cunoscute ale timpului.

Această presupunere este făcută pentru cazul că Halici ar fi murit înda:ă după 1674. Dacă însă a trăit până pe la 1712, o influențare reciprocă a lui Halici și Páriz Pápai în privința lexicografică ar fi și mai probabilă, date fiind prietenia dintre ei și însușirile lor înrudite de poeți și savanți umaniști.

6<sup>o</sup>. Cel ce a făcut Dicționarul anonimului din Caransebeș știa perfect latinește. Am văzut că Halici încă din liceu putea să versifice desăvârșit în această limbă. Mai târziu cunoștințele lui de latinește se vor fi îmbogățit și mai mult. Cu aceasta, firește,

<sup>1</sup> I. Szinyei, *Magyar irók élete és munkái*, vol. V, fasc. 1, Budapest, 1896, p. 238. unde se dă și întreagă bibliografia.

nu vrem să spunem că d. p. Buitul și Ivul n'ar fi știut atât de bine latinește, încât să nu fi putut face tračucerea latinească a Anonimului. Vrem să spunem numai că o putea face și Halici. Vor fi putut-o face poate și Fogarasi și Viski. Acest din urmă știa doar și grecește.

7<sup>o</sup>. Deși textul ce-l avem în facsimile din Anonim este foarte redus (o pagină din litera B) și astfel comparația nu o putem face decât pentru o parte din litere, și cu toate că felul de a scrie al lui Halici e foarte variat de la o poezie la alta, după cum ține pana și desemnează inițialele, totuși putem constata o mare asemănare între scrisoarea cursivă din câteva poezii ale lui Halici de când eră în Sibiiu și aceea a Anonimului, nu numai în privința înfățișării generale, ci și a scrierii majusculilor, mai ales a lui B, R, L și V. O asemănare atât de evidentă, după un interval de mai mulți ani, a scrisorii nestatornicite a studentului Halici cu aceea a Anonimului, nu poate fi atribuită decât în parte școlii caligrafice a timpului. Asemănarea dintre scrisoarea cursivă a studentului Halici și aceea a Anonimului e mult mai mare decât asemănarea dintre scrisoarea cursivă și aceea desemnată din unele poezii ale lui Halici și mai ales aceea deosebit de îngrijită și mai așezată din testamentul său. Această împrejurare ne face să credem că Dicționarul anonim a trebuit să se scrie cu vre-o 5—6 ani înainte de testament, scrisoarea din el fiind forma de tranziție de la scrisoarea cursivă de student la aceea definitiv statornicită a testamentului.

8<sup>o</sup>. Autorul anonim al Dicționarului românesc-latinesc avea grafii și rostiri obișnuite numai la cei ce au studiat în școli săsești și au avut contact mai îndelungat cu Sașii, iar Halici se știe că a studiat la Sașii din Sibiiu.

La stabilirea acestor particularități însă trebuie să fim cu mare băgare de seamă. Anume o seamă dintre grafiile și rostirile, care ni s'ar putea părea săsești, pot să fie nu atât ale Anonimului însuși, cât mai mult o moștenire din tradiția grafică ungurească, sau latino-ungurească. Astfel de pildă scrierea lui s cu z este proprie celei mai vechi scrieri ungurești și este luată de la Italienii din regiunea Veneției, cei dintâiu dascăli ai Ungurilor în arta scrisului<sup>1</sup>. Variarea lui z cu s și sz poate fi deci

<sup>1</sup> Cf. Volf György. *Kiktől tanult a magyar irni, olvasni? (A régi magyar orthographia kulcsa)*, vol. XII, Nr. 6 din „Értekezések a nyelv- és széptudomány köréből”.

numai amestecarea felului de scriere inai vechiu cu cel nou, introdus prin secolul XVI. Tot așa poate fi și amestecarea scrierii unor vocale în rostirea cărora este deosebire de un grad (*o — u, o — a, e — i*, etc.; scrierea lui *č* cu *cz, cs, ts, tz, ci, ce*, ori chiar cu *ch*; a lui *ž* cu *s, sh* și *z* etc.)<sup>1</sup>.

Se știe apoi că cele dintâiu tipografii din Transilvania au fost întemeiate de Sași: în Sibiiu (a. 1529), în Brașov (Honterus în a. 1535, iar secția cu chirilice a lui Coresi în a. 1559—1560), în Cluj (Helt s. Heltai în a. 1550), în Oradea (Raphael Hoffhalter în a. 1565) și în Alba-Iulia (unde s'a mutat Hoffhalter, în 1568). Atelierele volante cu chirilice din Sebeșul-săsesc (1580) și Orăștie (1581—1582) nu au fost decât deplasări parțiale din atelierul lui Coresi, în cazul din urmă sub conducerea lui Șerban, fiul lui Coresi, acum „diacu și meșteru mare a tipareloru“, și a lui „Marienū diacū“<sup>2</sup>. În acestea s'au tipărit cărți, atât ungurești, cât și românești, nu numai din inițiativa Sașilor, ci și a Ungurilor calvini și cu tendențe calvine. Dintre cele românești așa au fost: „Tâlcul Evangheliilor“ și „Molitvenicul“ românesc tradus și tipărit după „Agenda“ lui Heltai în 1564 cu cheltuiala lui Forró Miclăuș<sup>3</sup>, „Cartea de cântece calvino-unitare“ tipărită pe vremea lui Pavel Tordasi, „Paliia“ tipărită în Orăștie la 1581—1582 și tradusă după „Biblia“ lui Heltai și o ediție contemporană a „Vulgatei“<sup>4</sup>.

Am arătat apoi altă dată că în cele dintâiu tipărituri românești se pot recunoaște o seamă de săsisme. Ele pot să vie parte de la traducători, parte de la culegători, care vor fi fost Sași. Nu cunoaștem ediția I a Catehismului luteran de la 1544 care a putut să fie tradus de însuși Philippus Mahler-Pictor. Dar că

<sup>1</sup> Cf. Ballassa József — Simonyi Zsigmond, *Tüzetes magyar nyelvtan, I. Magyar hangtan és ataktan*, Budapest, 1895, pp. 196—210; Simonyi Zs., *A régi nyelvelmékek olvasásáról* în „Magyar Nyelvőr“, VIII—1879, pp. 482—487; IX—1880, pp. 3—10, 53—56, 102—107; Zolnai Gyula, *Nyelvelmékeink a könyvnyomtatás koráig*, Budapest, 1894, pp. 10 ș. u.; Balassa J., *Hogy hangzott nyelvünk az Árpádok korában?* în „Magyar Nyelvőr“, XXV—1896, pp. 58—69, 151—159; Szinnyi József, *Középkori nyelvelmékeink olvasása* (discurs academic și răspuns la lucrarea precedentă).

<sup>2</sup> Cf. Mario Roques, *Paliia d'Orăștie (1581—1582)*, I, p. XVIII—XIX.

<sup>3</sup> E. Dăiănu, „Răvașul“, VI (1908), pp. 168—181; Veres Endre, *Erdély-és magyarországi régi oláh könyvek és nyomtatványok*, (1544—1808), Cluj, 1910, pp. 10—12.

<sup>4</sup> Cf. Mario Roques, *o. c.*, p. XXXII—LII.

acei „creștini oameni buni“ care „au scos“ „zece cuvinte și Tătălău nostru și credința Apostolilor“, deci ediția a II-a tipărită în Brașov la 1559—1560 a Catehismului luteran, au fost Sași ne arată fără îndoială particularitățile de limbă ale acesteia (cf. *Dacoromania*, III, pp. 922—927). Săsisme au existat și în traducerea Evangheliarului „scoasă“ de aceiași „creștini oameni buni“. Ele au dispărut în cea mai mare parte, deși nu fără urmă, în copia lui Radu de la Mănăcești, precum și în tiparul și pe urma corecturilor lui Coresi (cf. *Dacoromania*, III, pp. 499—500 și 922—927). O altă traducere a Evangheliarului, „Evanghelia slavo-română“ de la Petersburg, ne arată în mod evident cum s'ar fi înfățișat ca limbă „Tetraevanghelul“ lui Coresi fără înlăturarea săsismelor și a particularităților dialectale (cf. *Dacoromania*, III, pp. 500 și 916).

Dar toate aceste lucrări, ca și „Tâlcul Evangheliilor“ și „Molitvenișul“ de la 1564 și Paliia de la Orăștie de la 1581—1582, erau tipărite cu chirilice și n'au putut influența grafia Anonimului nostru. Singura carte care l-a putut influența a fost „Cartea de cântece calvino-unitare românești, tipărită cu litere latine și ortografie săseasco-ungurească pe timpul păstoririi lui Pavel Tordasi de Heltai ori (ceea ce este mai puțin probabil) de Rudolf Hoffhalter. Cum am arătat și mai nainte, această carte a fost copiată și adausă de mai mulți înși în secolul XVII, tocmai în regiunea Caransebeșului. În urmare a putut să-i fie cunoscută și Anonimului. Același lucru îl dovedesc și o seamă de cuvinte care se găsesc atât la Anonim, cât și la Viski: le aveau amândoi din același izvor, fie direct, fie din graiul zilnic în care intraseră pe urma întrebuințării în biserică a cântecelor calvino-unitare.

Se știe însă că Heltai nu știa nici ungurește bine și în urmare s'a simțit nevoit să-și justifice greșelile de limbă ungu-rească în prefața lucrării *A részegségnek es tobzodásnak veszedelmes váltárol valo Dialogus*, tipărite în 1552. În această formă care tradează pe Sasul care rostește *t* în loc de *d* și *s* în loc de *z*: „Kerem ezokáert te kegyelmedet ió neuen vegye: es ha szinte tiszta magyarságal irva ninchen, te Ke gyelmet (*sic*) meg bochassa: Mert iol tudgya te kegyelmet (*sic*), hogy nyeluem szerént szász vagyoc, es eszt (*sic*) e keueset tizenhat esztendeig tanultam. Az **W**r Isten te kegyelmedet az igaz hitben meg tarcha. Amen“<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Cf. Z. Ferenczi, *A kolozsvári nyomdászat története*, Cluj, 1896, p. 7.

(= „De aceea te rog pe DTa să o primești bine: și dacă nu este scrisă tocmai curat ungurește, DTa să ierți, pentru că știi bine că după limbă sânt Sas și puținul ce-l știu l-am învățat în curs de șasesprezece ani. Domnul Dumnezeu te țină pe DTa în credința cea dreaptă. Amin“).

Iar mai mult decât el nu vor fi știut nici culegătorii lui. După limbă traducătorul celor 4 foi păstrate din „Cartea de cântece calvino-unitare românești“ nu pare să fi fost Român<sup>1</sup>, și editorii ei, după toată probabilitatea greșesc când bănuiesc că ar fi fost însuși episcopul Pavel Tordași<sup>2</sup>. Firește, nu putem spune cu siguranță nici că ar fi fost Heltai, ori, cum este mai puțin probabil, chiar Rudolf Hoffhalter. Dar haina săseasco-ungurească a celor 4 foi îi aparține unuia dintre acești doi, anume acelaia în tipografia căruia s'au tipărit.

Numai de la un Sas, nu de la un Ungur, poate veni confundarea consonantelor sonore cu cele nesonore în măsură așa de mare cum se găsește în cele 4 foi (*iszpava* = „izbavă“, *puna* = „bună“, *kopori* = „coborî“; *creszucy* = „credzuți“, *departasze* = „depărtează“, *dereptasze* = „dereptează“, *szkriasze* = „scriadă“, *enpakasze* (tipărit greșit: *enoakasze*) = „împăcădă“, *lucratze* = „lucrează“, *kreczucy* = „credzuți“, *szlobotzy* = „slobodzi“; *peszaszke* = „păzască“, *obrasze* = „obrază“, *assatz* = „așa-s“, *planczem* = „plângem“, *szaczecyle* = „săgețile“, *szenczele* = „sângele“, *szluczilor* = „slugilor“ alături de *envingsze* = „învinge“, *adczuturu* = „agiutoru“, *uszbaitu* = „uzbăitu“, pot fi și grafii vechi: *szyz* = „dzis“, *szuz* = „sus“, *deszkizu* = „deschisu“ s. „deșchisu“, *zeu* = „său“, *zei* = „săi“, *zau* = „s'au“, *grisa* = „grija“, *grisi-tor* = „grijitor“, *doseneste* = „dojenește“, *soltaru* = „joltaru“ alături de *szluzeszku*).

Săsească este și dispariția lui *i* de la sfârșitul cuvintelor (*mar* = „mari“, *omen* = „oameni“; cf. însă și *omeny*).

Sânt mai curând săsești decât ungurești: reducerea diftongului *ea* și *ia* în *a* după *n*, *l*, chiar și *r* (*allan* = „alean“, *deminatza* = „demineața“, *deszlagă* = „desleagă“, *feraszke* = „ferească“, *hitlanul* = „hitleanul“, *na* = „ne-a“), confundarea lui *o* cu *u*

<sup>1</sup> Ca să dau un singur exemplu: Un Român n'ar fi putut face greșala de a scrie *părăție-ți* și *feritură-ți* în formele: *pereczeszck* și *feritureszck*, iar pe *împărătești* — *enpereczeszck*.

<sup>2</sup> Sztripszky—Alexics, o. c., p. 144.

(*no* = „nu“, *bona* = „bună“, *deszcomparas* = „descumpărași“, *szkomparator* = „scumpărător“, *engrupare* = „îngropare“ etc.).

Poate fi atât săsească, cât și ungurească (în nici un caz însă nu slavă) în *Cartea de cântece calvino-unitare* redarea lui *y* cu *w* (*iew* = „ieu“, *rew* = „rău“, *tew* = „tău“, *zew* = „zău“) și cu *l* (*kalte* = „caută“).

Săsească, ungurească ori redarea grafică a unei rostiri provinciale poate fi scrierea lui *o* cu *o* (*ome* = „oame“, *omen*, *omeny* = „oameni“, *more* = „moară“, *morte* = „moarte“, *nosztra*, *nosztre* = „noastră“, *nopte* = „noapte“, *porte* = „poartă“, *szorele* = „soarele“, *tote* = „toate“ etc.) și a lui *ă* cu *e* și *î* cu *i* după *r* (*rew* = „rău“, *pogori* = „pogorî“, *kopori* = „coborî“). Scrierea lui *ă* și *î* într'alte împrejurări cu *a*, *e* și *ae* este rezultată din lipsa unui semn grafic corespunzător (cf. *pagany* = „păgâni“, *panae* = „până“, *aembla* = „îmblă“, *kaentecze* = „cântece“, *lenge* = „lângă“, *mena* = „mână“, *ke* = „că“ etc.).

Intemeiată fiind tradiția în această direcție nu trebuie să ne mirăm dacă la scriitorii calvini, de pildă la Viski, alături de grafiile despre care am spus că pot fi și ungurești, cu toată înnoirea sistemului grafic, mai găsim presărate în câteva locuri specimene grafice ca: *fun* = „fân“, *punye* = „pâne“, *kjacze* = „ghiață“, *ludsi* = „luci“, *mirag* = „mirac“, *pecziau* = „păziau“, *opjele* = „obiile“, *viedzuitor* = „viețuitor“. Ele pot fi rămășițe ale textului vechiu care se copiază.

Prin păstrarea în parte a acestei tradiții se pot explica și unele din grafiile Anonimului<sup>1</sup>. Dar nu toate. Să le examinăm deci puțin!

a) Am amintit că Hasdeu credeă că scrierea cu *sh* a lui *ș* este „luată nu de la Englezi, ci din grafia unor dialecte slavice meridionale“ și trimiteă la Katancsih, *De Istro ejusque adcolis*, Budae, 1798, p. 283<sup>2</sup>. Fără îndoială în Banat ar fi explicabilă

<sup>1</sup> Cât de variate sânt grafiile pe care le-a pus tradiția la îndemâna Anonimului, care nu se prea puteă orientă în ele, ne arată faptul că de ex. *ș* este scris în vreo 6 forme (*cz*, *c*, *z*, *tz*, *csz*, *cs*). Uneori chiar același cuvânt este scris în două sau mai multe forme: *mulzany*, *multzeny* „Deo Gratias“ 354, *multzenesk* „ago gratias“ 354, *nemczesek* „Germanicus“, *nemzeshte* „Germanice“ 355 etc. În *pivniczsche* „cellarium“ 361 s'a contaminat grafia *cz* (*pedurecz* „sylvestris“ 359 etc.) cu *cs* (*fecsarnik* „hipocrita“) 338.

<sup>2</sup> *Columna lui Traian*, X — 1883, p. 415.

influența sârbească. Dar această influență s'ar reduce din punct de vedere grafic numai la această particularitate. De altă parte acest fel de a scrie eră obișnuit și la o seamă dintre Sașii din Ardeal, și anume tocmai în regiunea Sibiului unde-și făcuse Halici școala latino-germano-ungurească, pe care pare a o fi urmat și Anonimul care, cum vom vedea mai încolo este atât de lipsit de cultura sârbească, încât confundă unele slove chirilice cu litere latine. Anonimul a putut să ia deci această particularitate de la Sași. Dau mai jos două documente care dovedesc această afirmațiune.

Catastif de lucruri, 1803 (Arhiva românească a companiei Grecilor Sibiului).

1 tabekieriu sau piksis de marmure..., lotsi de csipke de aur..., 1 rokie ku spetsel..., 1 d<sup>o</sup> de kreditor lilafarb.... d<sup>o</sup> de kragel alb..., 1 shadron negru..., 1 kirpe de buzunariu..., d<sup>o</sup> de poloner..., 1 șurtz de dindul ku pantliți kusut..., lepedee grase de kulkare, 6 kindee suptziri 1 plapome de attlatz, 1 d<sup>o</sup> de karton..., 1 parizen verde..., 1 kort de ploae de mushame verde, 1 muzser ku zdrobitor..., 1 temeiernitze de arame..., 1 troake de soponit, 1 blid de zup..., 2 seleritze..., 1 tier mik de kopii..., 1 krupetoriu...

(N. Iorga, *Studii și Documente*, vol. XII, *Scrisori și inscripții ardelen și maramureșene* I, București, 1906, p. 146).

*Din protocoalele Scaunului Sellște (jud. Sibiu), copie, a. 1826.*  
(Arhiva orașului Sibiu).

Prja csinstite Comisie in Poretyaszke nooo mult milostive Sztepone.

Noi Opinkari kare am tejat Si akum teem Opints de njam pomenit dela Mosi Si dela sztre mosi nosztri ku atseszt Mestesug, in Szeliste, de njam hrenit Shi nia[m] pletit Daria en Poratului. Shi pone acuma nam avut nitse o szuperare nitse Porintzi nosztri shi niam putut hreni, jare acuma de vro kitzva Ani, niau dat Porunke Czehu Kelarilor Dela Sibii ka noi mai mult sze nu fim szloboz a mai fatse Opints deatselja ku Poru, acuma noi avend atsel putzin Mestesug. shi dela atseszta ne opreste de unde njam Hrenit Kaszele shi Copii nosztri shi niam pletit Daria in Neltzatului en Porat szintem peritz de tot ke alt Mestesug nu stim ku (sic) atsela lam avut dela Porintzi nosztri de kind niam pomenit shi nu ni au mai oprit nimenja. Dare dake nu ne vrea ne engedui ca sze fatsem si sze vindem Opints, de atsele ku Poru, sze ne kepetem engeduire a lua Shi noi Poro de pe kei sze avem si noi Mestesug a ne pute czinia Kaszele shi copii noasztri (sic) ka sze putem trei dupe cum au treit Mosi, Shi Porintzi nosztri. Pentru atsa foarte umilit Sheluim la Pria mult milostiva Shi merita Commiszie, en Poretyaszke a sze milosztivi Shi a keuta ku Oki milostivj la Szeretsia Shi la nepu-



tintza nooztre numai enkit va lumina Dum[n]zeu ku mare Dreptate. Săire-  
munind entru toate aszkultetori mai mits plekatz asteptend o milostive  
mengeere.

Szeliste d 13 December [1]826.

in fatza mia Dsudele	Dumitru Hantsu	do
Dumitru Bortsa Szeliste	Ion Csergeu	do
Mihai Buda Surat	Nicolae Hantsu	do
Opre Poppa Surat	Thoader Hantsu	do
Dumitru Hesigan do	Ioanes Szkitya	do
Opre Cipare do	Dumitru Lazar	do
Veszeli Dederlat do	Ion Mikleus	do
Ion Popa do	Aleman Muntján	do
Nicolae Popovits Note[r]	Coman Kup	do
Dumitru Stefle Opinkari	Opre Coma (sic)	do
Stan Besu Opinkari	Opre Gosa	do
Ion Popa do	Coman Hantsu	do
Aleman Hantsu do	Szavu Zemone	do
Ion Poppa do	Surka Surka	do
Dumitru Miron do	Nicolae Demetild	do
Opre Moga do	Lupe Thipuritze	do
Ioanes Gosa do	Dumitru Popa	do
Dan Hesigan do	Ilie Greku	do
Opre Kerate do	Nicolae Besu	do
Ion Dederlat do	Sztan Besu	do

Pe dos:

Meritei Shi prja leudatei Cszinsztei (sic) Commiszii en Poretesti  
ku mare pleketsune sze dia

La

Szelistye.

b) Poate fi săsesc la origine **h** pus după o vocală pen-  
tru a-i arăta aspirarea și lungirea: *preh* „minimum, valde“  
362, *reh* în *perere reh* „dolor“ 359<sup>1</sup>, alături de *re* „mala“ 364.

<sup>1</sup> Cf. săs. *Floh*, *Vieh* etc.; *zakêh* < *zeche*, I. Brenndörfer, *Román (oláh) elemek az erdélyi szász nyelvben*, Budapest, 1902, p. 55; apoi *Krahste* (= „creasta“) *kokoschului Fuss*, *Alphabetische Zusammenstellung* etc., în *Archiv des Ver. für siebenb. Landeskunde*, Alte Folge, III<sup>2</sup>, Sibiu, 1846, p. 194, ap. A. Bena, *Limba română la Sașii din Ardeal*, Cluj, 1925, pag. 23; *Agah* (= „aga“), AAR., s. II, t. XXI ist., p. 229; *Tökelyi Imrêh* (= „Imre“) *und Balassi Imrêh*, N. Iorga, *Studii și documente*, I—II (*Socotelile Bistriței*), p. 51; *Pohten* = *Boten*, *ibid.*, p. 35 etc.

Observ în acest loc că Hasdeu, *Cuv. d. bătr.* I, p. 98 ș. u. și p. 230 ș. u., a atras atenția asupra faptului că grafia cu *h* (*aflah* = „află“, *meh* = „mea“, *voleh* = „vale“ etc.), pe care a întâlnit-o și într'un manuscris latin din sec. IX (*Revue des langues romans*, t. 7 — 1875, p. 10—11), se găsește în mai multe documente scrise cu chirilice în județul Muscel. Df I. Bărbu-

Dar deoarece și Viski scrie *greh, reh*, putem să admitem că influența săsească nu s'a manifestat direct asupra Anonimului, ci la amândoi scriitorii avem de a face numai cu moștenirea unei grafii săsești-ungurești, obișnuite și în documentele latino-ungurești. Cât privește pe *mirh* „mirha“ și *mirhuiesc* „mirrha ungo“ 354, în acestea cred că avem de a face numai cu imitarea grafiei traducerii latinești.

c) Anonimul vine din regiunea unde se rostește *ainine* (= *anin, arin* cu metaplasma, cf. *carpin — carpine*)<sup>1</sup>, rostire care aici ar putea fi și de origine săsească<sup>2</sup>. Școala, conversația cu Sașii din orașele în care a putut să studieze, au putut să potențeze acest fel de rostire în gura Anonimului care, ori cât va fi încercat să o evite în scris, ne-a păstrat următoarele exemple de metafonie cu *i*: *hojse* „longurio“ 343 < ung. *hossza* (< *hosszú* „lung“); *medzerijke* „cicer sylvestre“ 352 = „măzărice“; *mozomajne* „spectrum, terriculamentum“ < ung. *mozomány, mozogomány* 354, propriu o sperietoare „care se mișcă“; *potrojnîk* „coturnix“ 362 = „pătrunic“, „pătrunice“, (Ban.) „pătrănică“, cu metateză în loc de „păturnic“, „păturnice“, „păturnică“; poate și *verdajke* 377, dacă trebuie să cetim „bărdacă“ (cf. *venujala* „sus-

lescu, *Fonetica alfabetului cirilic în textele române în veacul XVI și XVII*, București, 1904, p. 466 ș. u. completează lista documentelor menționate de Hasdeu cu altele din Brașov și Oltenia (un „Cântec de Crăciun“ publ. în Gaster, *Chrest.* I, 136, un act din Târgu-Jiu, un „Liturghier“ din sec. XVII), combate părerea lui Hasdeu după care „țăraniile dintr'o parte a Muscelului pronunțau în sec. XVII — dacă nu... și astăzi...“ sau „însoțeau pe vocala cea finală de un fel de aspirațiune, pe care nu știau s'o scrie cu slove altfel decât prin  $\chi$ “ (p. 99), și susține că e o „simplă manieră grafică“ venită la noi „prin influența literaturii sârbe“ unde uneori se întrebuintă  $\chi$  „de prisos“ în urma dispariției lui  $\chi$  la pluralele genitivelor și locativelor. Curios mi se pare însă faptul că această particularitate se arată tocmai în regiunea în care se găsește și metafonie cu *i* înainte de *k* și rostirea *a—ă* în loc de *ă—a* (cf. *Dacoromania*, III, nota 2) și unde influența săsească a fost odinioară puternică. Fenomenul merită deci să fie cercetat din nou și mai de aproape, avându-se în vedere și alte documente în care se mai găsește afară de cele menționate, pentru a stabili legătura ce poate fi între el și rostirea și grafia săsească care a putut să-l producă. În special atrag atenția asupra unui document publicat de dl N. Iorga, *Studii și documente*, XII<sup>1</sup>, p. 7, în care „Radulū Logf. Glinianul“ scrie în 15 Iulie 1695: „Adecă eu Ionū Imbarușū den satū den Bungaar (nume săsesc la origine: < *Baumgarten!*), împreună cu familia miah Anah... casah...“.

<sup>1</sup> G. Weigand, *Jahresbericht*, VIII, 273.

<sup>2</sup> *Dacoromania*, III, 505.

picio“ 377 = „bănuială“, *fenap* 338 = „fănar“, dovadă că Anonimul confundă cu literele latinești slovele chirilice ale textelor din care își notă uneori cuvintele).

Diftongarea cu *i*, prin „anticipația“ acestuia din palatala care-i urmează, nu este cunoscută în limba ungurească care a influențat în rândul întâiu pe Anonim. În această limbă este cunoscută numai „segmentarea“ („Brechung“) lui *e* și *o* (*e* și *o* lung), care fac impresia unui *e* desfăcut în două și sânt auzite de streini ca *ei*<sup>1</sup> (cf. *Beica* „nume de râu“ < *Béka*<sup>2</sup>; *Seica* „nume de vacă“ pe Valea Someșului < *szöke*, cf. și rut. *Sejka*<sup>3</sup>; *gheizăș* < *gözös*<sup>4</sup>; *caveiu* „cafea“ < *kávé*<sup>5</sup>. *Ghejbe* „mârtoagă“ = *gheb'e* < *gebe*<sup>6</sup>, *Beici* < *Bécs*<sup>7</sup> și *heighiu*<sup>8</sup> „vie“ < *hegy* pot fi născute atât prin „anticipație“, cât și prin „segmentare“. În schimb ea este o particularitate caracteristică în rostirea și scrierea Sașilor<sup>9</sup> și se găsește atât în graiul actual al Sașilor care încă nu și-au putut însuși o rostire românească desăvârșită, cât și în documente și scrieri vechi scrise de Sași atât cu litere latine, cât și cu chirilice. A tăgădui acest fapt după numeroasele exemple pe care le-am dat în *Dacoromania* III, pp. 487—497 și 915 (cf. și Lacea, *ibid.*, pp. 466—7) înseamnă a tăgădui evidența.

De altfel mai pe larg mă ocup de această chestiune într'un studiu aparte cu titlul „Diftongarea cu *i*“, în care urmăresc acest fenomen fonetic în dialectul dacoromân, începând cu cele mai vechi texte (scrise de Români ori de streini: Sași, Slavi, Italiani, Greci), precum și în dialectele aromân, megleno- și istroromân,

<sup>1</sup> Cf. S. Simonyi, *Die ungarische Sprache*, p. 134 și 138.

<sup>2</sup> G. Weigand, *Jahresbericht*, XXII—XXIX, p. 77.

<sup>3</sup> A. Bonkáló, *Die ungarländischen Ruthenen in Ungarische Jahrbücher*, I, p. 337.

<sup>4</sup> T. Papahagi, *Graiul și folklorul Maramureșului*, București, 1925, p. 19/45 și 221; cf. și *ghezeș* p. 23/46 și 221.

<sup>5</sup> A. Tiplea, *Poezii populare din Maramureș în AAR*. s. II, t. XXVIII lit. 440 și 518.

<sup>6</sup> V. Stan, *Magyar elemek a mőcok nyelvében*, Budapest, 1905, p. 35.

<sup>7</sup> I. — A. Candrea, *Graiul din Țara Oașului*, București, 1957, p. 41.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>9</sup> Cf. J. Wolff în *Programm-ul gimnaziului din Sebeșul-săsesc pe 1872/73 Sibiiu*, 1873, pp. 64—71 și cel de pe 1874—75, Sibiiu, 1875, pp. 45—46, 48—9, 63, 69, 70; G. Kisch, *Die bistritzer Mundart verglichen mit der Moselfränkischen*, Halle a. S., 1893, pp. 352—354—358—359; 362—363, 370; *Siebenbürgisch-sächsisches Wörterbuch*, pp. XLIII ș. u.; G. Keintzel, *Lautlehre der Mundarten von Bistritz und Sächsisch-Regen* (în *Archiv des Ver. für sieb. Landeskunde*, 175, 177, 178).

în comparație cu același fenomen fonetic din limbile romanice, limbile germanice, în special limba săsească, din limbile slavice și grecească, și discut toate observațiile expuse științific și obiectiv ale dlui Al. Rosetti din *Grai și suflet*, vol. II — 1926, fasc. 1, pp. 167—179, ca și pe cele neștiințifice și lipsite de metodă și obiectivitate ale dlui I. Bărbulescu din *Arhiva*. XXXII — 1925, No. 1, pp. 1—26, care nici măcar nu știe ce este și cum s'a născut diftongarea cu *î* (cf. p. 20, unde o „individualizează” ca „analogie grafică” sau „o nepricepere, din incultura literară, a scriitorului” și dă exemple ca: *rămaei* = „rămâi”, *meiu* = „mieu”, *acestiu* = „acestui” din niște scrisori ale unor slugi ale dsale), cum nu știe nici că ea există și în limbile slavice, deși e slavist (cf. W. Vondrák, *Vergleichende slavische Grammatik*, ed. I, Göttingen, 1906, p. 257—8).

d) Săsesc pare să fie și *o* și *u* aton (mai ales în grupele *or. ur*) scris *e*, care trebuie cetit *ă*: *apruer* 328 (cf. *amproor*, *amprour*, *năproor*, *năprăor*, *proor*, *prour* ap. Tiktin, *DRG* 480), *merun* „huso” 354 (= „morun”), *roeradze* „rorat” 365 (= „rourează”), *rueredz* „roro” 366 (= „rourez”), *mekendacze* „spectrum” 354 = „mogândeăță”, și invers, prin analogie falsă, *ă* aton > *u*: *maszuri* „pisa” 380 (= „mazăre”), *mazurike* „vinia” 380 (= „măzărice”)<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pentru a explica toate aceste forme nu ne putem gândi la analogia lui *buăr* < *būb alus*, -um, forma originală din care s'au desvoltat pe urmă formele *buor* > *boor* > *bour*; nici la aceea a lui *nuăr* (*nuhār*, *nuwār*) < \**nuer* < *nūb ilu m*, deci iarăși o formă originală din care s'au desvoltat mai târziu formele *nuor*, *noor*, *nour* și *nor*. De o „ortografie trecută dela Bulgari la Ruși și Sârbi mai întâi” (cf. I. Bărbulescu, *Arhiva* XXXII, No. 1, p. 19) și de-aici la Anonim, care întrebuițează grafia latină și a fost supus la alte influențe, nu poate fi vorba. Explicarea trebuie să o căutăm în influența săsească. Cf. sās. *buberutskn* „Blattlauskäfer” < *buburză* Brenndörfer 22; *busdagan* „keulenförmiger Streitkolben”, Kisch NWW., 27, Brenndörfer 14, Bena 22; *Korterar* „Zeltbewohner, Zigeuner” < *corturar*, Brenndörfer 30; *futter* „Falter, Schmetterling” < *flutur*, Brenndörfer 18; *ponarə* „Grobes Tuch” < *pănură*, Kisch, NWW., 117, Brenndörfer 40; *Kukeruz*, *Kukeruse* < *cucuruz* Bena 22; *pokert* „Theer” < *păcură*, Brenndörfer 40; *budelin* „umziehen” < *buduli* Brenndörfer 59; *tsufelin* „enstellen, beleidigen, beschimpfen” < *ciufuli*, Brenndörfer 53; *Mossəre holde* < *Măsură holde* Brenndörfer 77; *gesoketit* < *socotit*, Brenndörfer 20; *golemos* „knäueelförmig, dick” < *golomoș*, id. 20; *kokeschatich* „buckelig” < *cocoșat*, id. 29; *kokestirk* „Storch”, id. 29 și 61; *kamu<sup>a</sup>ra* < *comoară*, Kisch, NWW., 87 și Bena 22, *Poderasch* < poate din *pădure*, Brenndörfer 78; *Grigər*, *Grigə(r)sch* = „Grigor, Gregor”, Kisch, *Namenbuch* 49; *Kantərschkaul* = „Kantorskaul”, id., ib., p. 66; *Bukerescht*, *Bukeresch*, *Bukerest*, Hurm., XI, 789, 831, 880 ș. a.

e) De origine săsească (în parte poate și ungurească) este confundarea lui *i* cu *g* (cf. și  $\gamma$  n.-grecesc, care însă pentru Anonim nu poate fi luat în considerație): *megyeleu* „convivium natale“ < ung. *májoló* „genethlia“ (cf. lat. *maia* „obstetrix“); într'un adaus ulterior: *geftin* „levi pretio“ 340 în loc de *ieftin* s. *eftin*; *gegumen* „superior monasterii“ 340 în loc de *iegumen* s. *egumen*<sup>1</sup>. În schimb avem *mojle* „titulus, tumulus“ 354 în loc de

<sup>1</sup> Relativ la *i* > *gh*, Wolff, *Programm*-ul gimnaziului din Sebeșul-săseșc pe 1872/73, Sibiu, 1873, p. 64, ne spune: „Gemeinsächlich steht gewöhnlich *g* für anlautendes *j*“. Citez câteva din exemplele date de Wolff, l. c., *giur* și (orăș.) *jôr* în loc de „Jahr“; *gener* = „jener“; *genst* = „jenseits“; *guip* = fr. *jupe*, lat. med. *jupa*: *Guikesterf*, *Jôkesterf* = „Jakobsdorf“; *Gehannes*, *Gehan* = „Johannes“, „Johann“ ș. a. Această trecere se face și în elementele de origine streină: Locuitorii sași ai *ladului* numesc acest sat *Jôt*, *Gôt*, și *Gâot* < rom. *lad*, iar acesta din slav. *ľadъ*, (*adъ*), cf. Keintzel 184 și Kisch, *Namenbuch*, 62; *Șieul* este numit *Schôgn*, *Schôgân*, *Schi<sup>u</sup>gn* (< ung. *Sajó* < *sav-jó*), cf. Keintzel, 184–5 și Kisch, *Namenbuch*, 49–50 și 117; *Iara* este numită, *Gâra*, Kisch, *Namenbuch*, p. 41; *Ardanul* (ung. *Árdány*, vechiu *Iordan*: doc. 1319 *Iordanfatva*, doc. 1332 *villa Iordani* etc) < *Iordan* este numit *Gôrdn*, *Gôrn*, *Garndorf*, Kisch, *Namenbuch*, p. 41 și 64; ș. a. Săs. *Jôrlânk*, *Jêrlânk* s. *Jêrlânk*, „einjähriges Schaf“ (cf. mosel. *Gêrleng*, *Jêrlânk*, și *Jêrlong* „einjähriges Kind“, ap. Kisch, *Vergl. Wb.*, 117 și 118) a putut să ne dea rom. *ghiorlan* pentru că trebuie să existe și rostirea cu *g* (cf. Lacea, *Dacoromania*, III, 751). A putut să ne dea la rigoare chiar și pe *cârlan*<sup>10</sup>. „mielul după ce a fost înțarcat până la un an“; <sup>20</sup>. „miel sau mânăz de un an (rar chiar de doi și trei ani“, (cf. *noaten* < *a n n o t i n u s*), dacă admitem o rostire cu *c* în loc de *g* sau că *g* săseșc a fost înțeles de Români *c* în unele regiuni; sășescul *kerlân* însă este reprimat din românește, de unde este și ung. *kerlân*, *kerlány*, *kirlân* (alte păreri cf. Cihac II 488; Philippide, *Ist. l. rom.*, I 150; Weigand, *Jahresb.*, XVI 222; G. Giuglea, *Dacoromania*, I 244–7; V. Bogrea, ibid. 556). În socotelile orașului Brașov se scrie *Gjordatty* = „lordache“ (AAR. s. II, t. XXI ist., p. 223), *Gionatty* = „lonache“ (ibid. p. 227), etc. Felul cum se scrie cuvântul boier în socotelile orașelor săsești Brașov, Sibiu și Bistrița (cf. Hurmuzaki, vol. II<sup>4</sup>, XI și AAR. s. II, vol. XXI ist.; N. Iorga, *Studii și documente*, I–II, p. 1–53) ne arată că nu numai *i* inițial, ci și cel medial treceă în *g* în gura Sașilor: *boyar-*, *boyer-*, *boar-*, *bojer-*, *boër*, *bejar-*, *buyer-*, *bujer-*, *boger-*, *buger-*, *bogjer-*, *bogier-*, *bogyer-*, *buoehr* etc., cf. și *Kerstgion* = „Crâstian“ s. „Cârstian“ (Hurm. XV, p. 95, doc. din a. 1476 în Arhiva orașului Brașov). — Forma *g'elântui* s. *d'elântul* alături de *ielântul* „a înștiința, a anunța“ am primit-o cu *g'* din ungurește (cf. ung. *jelent* și *gyelent* ap. Szinnyei, *M. Tsz.*, I, 987). În o seamă de dialecte ungurești (mai ales din împrejurimea orașului Sopron com. Vas) găsim adecă variarea lui *j* inițial cu *gy*, cf. *jegenye* — *gegenye*, *jegy* — *gyegy*, *jegyés* — *gyegyés*, *jegyző* — *gyegyző*, *jel* — *gyel*, *jeles* — *gyeles*, *jer* — *gyer*, *jó* — *gyaó*, *jobb* — *gyobbabb*, *jószág* — *gyoszág*, *jön* — *gyön*, *jut* — *gyut*, etc., ap. Szinnyei, MTSZ., 986–998.

*moghilă*<sup>1</sup>. *Mejeran* „amaracus, maiora[na]“ 352 își păstrează pe *ie* din forma originală (europ. general *majorana*; germ. *Majeran*, *Mejeran*), cu toate că avem în limbă și forma cu *ghe*, venită probabil prin grădinarii sași (*măgheran*, *măghiran*, *măd'eran* alături de *măerean*, v. Tiktin, *DGR.*, p. 940).

f) De aceeași origine este și **sh**, deci **ș** în loc de **ș**, în-tocmai cum rostesc Sașii (ce e drept o singură dată într'un adaus ulterior): *dejesh* „utrinde“ 380 = „de-aici“<sup>2</sup>. Cf. însă și băn. dial. *aîs*.

g) Se știe că la trecerea dintr'o limbă într'alta sunetele, nefiind auzite exact, nu sânt reproduse totdeauna fidel. Se observă aceasta mai ales la consonantele sonore și nesonore care

<sup>1</sup> Pentru trecerea lui *g* în *i* cf. Wolf, *Progr.*, 1872/3 p. 54—58 și Keintzel, p. 211, de unde luăm următoarele exemple: *šwifer* = „Schwieger“ (vechiu *swiger*), *sêjen* = „Segen“, *l'ejer* = „Lager“, *lêjen* = „lügen“, *sorjen* = „sorgen“, *burjen* = „Burgen“, *bîrjer* = „Bürger“, etc. Dintre citatele date la Bena, p. 30, se pot aminti: *Anjeline* < *Anghelină*, Fuss 181, *Jischne* < *ghișină*, *vișină*, Fuss 184; *Jeneral* = *Gheneral*, A. Schuller, *Nösner Schnurren*, Sibiu, 1910, p. 39. Mai adaugem: *Jitz* < *Ghiță*, Brenndörfer 76; *Arbâjen* și *Arbegen* < ung. *Egerbegy* (rom. *Agârbiclu*), Kisch, Schuller-Festschrift, 1924, p. 138—9; *Schmiejən*, *Schmiegen* (rom. *Șmîg*) < *Somogyom*, *Somogy*, id., ibid., p. 139—140; *Halvələjən*, *Halvelagen* < *Hódvilág*, id., ibid., p. 144; *Halmajen*, *Halmagen* < ung. *Halmágy*, id. ibid., p. 144; *Jurgz* = „Giurgea“ (Hurm. XV, p. 346, a. 1529); *Jeorgius* = „Georgius“ (Hurm. XV, p. 690, a. 1582); *Julay* = „Gyulay“ (AAR. s. II, t. XXI ist., p. 275), *Jallmar* = ung. *Gyalmár* < *Dealu-mare* (Hurm., XV, p. 494; rom. *Gelmar* este mai nou și-i reluat din ungurește, cf. *Sătmar* < ung. *Szatmár*, iar acesta < rom. *Satumar*); *Julafy*, *Julaffy* = „Gyulafi“ (Hurm., XI, p. 831); etc.

<sup>2</sup> Cf. la Bena 27: *kisch!* „rate“ < *gáci!*, Kisch, NWW., 83, Brenndörfer 61; *musch* „getrockneter Nasenschleim“ < *muci*, Kisch, NWW., 107, Brenndörfer 63; *stingasch* „Linkhand“ < *stângaciu*, Kisch, NWW., 133, Brenndörfer 47; *poschínok*, Kisch, NWW., 117, alături de *potschinok*, Brenndörfer 41. Mai putem adauge: *buschínə* „grosse Weidenflötte“ < *bucin*, Kisch, NWW., 27, Brenndörfer 60; *schîr* „das bei kochendem Maisbrei oben aufschäumende Wasser“ < *cîr*, Kisch, NWW., 139, Brenndörfer 64; *baisch* „Senne“ < *baciu*, Kisch NWW., 14, Brenndörfer 10; *schuddə* „wunderliche Person“, *schudattich*, *schuddat* „wunderlich“ < *ciudă* (sl. *čudo*), *ciudat*, Kisch, *Korrespondenzblatt*, XLVII—1924, p. 35; *Ztanschul* = „Stanciul“ (Hurm., II 66); *Ztansul* = „Stanciul“ (Hurm., II, 67 și 182); *Danschwl* = „Danciul“, (Hurm. II, p. 72 și 89); *Danswl* = „Danciul“ (Hurm., II, p. 74, 88 și 89); *Dansul* = „Danciul“ (Hurm., II, p. 183); *Stanschul*, *Stansul* = „Stanciul“ (Hurm., XI, p. 873); *Șchausch* = „ciauș“ (Hurm., XI, p. 828); *Danschul* = „Danciul“, *Plaschynthe* = „Plăcintă“ (Hurm., XV, p. 277); *soschaviensis*, *Schoschavie* = „Suceava“ (Hurm., XV, p. 440); *Telsch* = „Telciu“ (Hurm., XV, p. 791 și 792, a. 1602); *Kluscher* = „Clucer“ (AAR. s. II, t. XXI, ist., p. 186); *Klusserul* = „Clucerul“ (ib., p. 188 etc.).

adese ori se confundă. Astfel Italienii confundă pe **c** cu **g** (cf. Meyer-Lübke, *It. Gramm.*, § 202 și 203), pe **d**, **b** cu **t**, **p** (ibid., § 163, 201 și 205), pe **s** cu **ș** și **z** (ibid., § 165). Le confundă incidental și Ungurii: **p** — **b** (*bringa* < *brâncă*, *Magyar Nyelvőr*, XXII 207, *pulendra* alături de *bulandra* < *buleandă*, ib. 208; *duláb* și *duláp* < *dulap*, ib. 392), **t** — **d** (*firogond*, *filogont*, *firógond*, *firógont*, *firogont* < *fără gând*, ib. 438), **c** — **g** (*guzsba* < *cujbă*, ib. 537, cf. și rut. *gužba*; *gerzsa*, *kerzsa*, *korzsa*, *kirzsa* < *cârjă* id., XXII 538, XXIII 153; *kópé*, *góbé* < *copil*, id. XXIII 249; *micigó* < *mâțucă*, id. XXIII 393), **č** — **ğ** (*kovrics* < *covrigi*, plur. lui *covrig*, id. XXIII 250); chiar **f** — **p** (*fataró*, *pataró* < *fătărău*, *fătălău*, id. XXII 438), **š** — **č** (*borcs* < *borș*, id., XXII 171; *maricska* < *morișcă*, id., XXIII 191, etc.) ș. a. Le confundăm incidental și noi (cf. *bold* < *bolt*; *jăp* și *jăb* < ung. *zseb*; *găzdac* și *găzdag* < ung. *gazdag*; *ticlăzău*, *teclăzău*, *teglăzău* < ung. *téglázó*; *tobă* și *dobă* < ung. *dob*; *firiz* și *firesău* < ung. *fürész* și *fürésző*; *giolgiu*, *giulgiu* și *giolciu* < ung. *gyölcs*, unde însă putem avea și o asimilație, etc.). Dar mai ales le confundă popoarele de origine germanică, dintre care unele rostesc consecvent nesonor consonantele sonore. Așa fac și Sașii. Deasa confundare a consonantelor sonore cu cele nesonore la Anonimul din Caransebeș trebuie să fie deci o influență săsească, poate nu numai grafică, ci și de rostire:

α) **p** — **b**: *purhan* „membrana“ 364 (cf. *borhan* „stomahul vitelor“, *brihan* „mațe“, *Dicț. Acad.*, s. v. *burduhan*); *piatre scumpe* „gemma, lapis pretiosus“ 360 = „piatră scumpă“; *pleh*, *plehshor* 361, probabil identic cu germ. *Blech*, din care avem și forme cu **b**<sup>1</sup>; *penketuesk* 359, după toată probabilitatea redarea rostirii săsite a lui *benchetuesc* (< *benchet* = „banchet“; cf. rut. *bénket*, *benketováti*, idem); chiar și *perticze* 359, în cazul că această grafie ne redă rostirea cu **p** în loc de **b** a lui *bertiță* < *bartă* (< germ.-săs. *Borten*) și *toble* „asser“ 374 (< ung. *topló*, *topló* „fomes“, „Zunder“; cf. germ. *Dobel* „Zapfen“)<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Dicț. Acad.* I, 577 dă formele: *bleau*, *bleah*, *blehău*, *blec*, *blef*, *bleu*, la care mai putem adauge pe *bleh* din ținutul Năsăudului, alături de: *plec*, *pleu* și *plev* (cf. și srb. *pleh*, rut. *bljacha*, bulg. *bljach*, ung. *pléh* etc.).

<sup>2</sup> Pentru săs. **b** > **p** Bena 26 dă exemplele: *pränts* „Schafkäse; Kuhkäse“ < *brânză*, *Kisch*, 117, *Brenndörfer* 42 și 48: *praw* „tapfer“ A. Schuller, *N. Schn.*, 47. Mai adaugem: *kaltp* „Hütte“ < *colibă*, *Brenndörfer*, 24—25; *tsurpen* „schlürfen, saugen“ < *sorbi*, *Brenndörfer* 51 ș. a. Pentru **p** > **b** la :Bena 26 găsim *Borcsesd* < *Porcești* (sat), *Marienburg* II, 250.

β) **d — t** și **t — d**: *nestraven* „năzdravăn“ 356, *trent* „crudus, insolens, melancholicus“ 375 = „trând“ cu sensul de „schwerfällig, langsam, träge“ (< sl. *trândü* „Art Krankheit“: cf. și *trândav*)<sup>1</sup>, pe care-l găsim alături de *trendeskume* „melancholiso“, *ibid.*; *glot, glotos* 340 = „glod“, „glodos“; *responde* 365 (probabil *răspânte*, Crețu); *shidnicze* 368 = „jitniță“; poate și *medregune* „mandragora“ 352, care însă a putut fi influențat de forma din traducerea latinească<sup>2</sup>.

γ) **c — g**: *frenk* „frango“ 339 = „frâng“; *grainik* „praeco“ 341 = „crainic“ (cf. și *krajnik* 347 care ar fi putut fi contaminat cu *graiu* pentru a ne da forma *grainik*); *disak* „däsag“, „däsagă“ 335; *shik* „jig“ și „*shikiuesk*“ „jiguesc“ 368; *mekendacze* „spectrum“ 354 = „mogândeăță“; poate și *csinke* 332 în cazul că este identic cu „cingă“<sup>3</sup>.

δ) **č** (scris *cs* și *ts*) în loc de **ğ**: *mincse* „pila“ 354<sup>4</sup>. Dar cf. **ğ** scris *gs* în elemente latine: *agsun* „jejuno“, *agsut* „juvo“ 326; *gsem* „gemo“, *gser* „gelu“, *gsinere* „gener“, *gsingsie* „gin-

<sup>1</sup> Tiktin, *DRG.*, p. 1650, după care dăm această etimologie, dă s. v. *trând* și pe *trânt* „Rosssäfer“ (*Geotrupes stercorarius*). Acesta însă nu se poate despărți de *trântor*, pe care-l derivă Tiktin (*o. c. p.* 1651) din p.-sl. *trantü* „Hornisse“, cf. pentru înțeles n.-slov. *trôt*, srb. *trut*, rus. *trutenj*, pol. *trąnd* „Drohne“, fără a putea explica terminațiunea.

<sup>2</sup> La Bena 27 pentru *d > t*: (*Rittich* < *ridichi*, Fuss 201; *Koatle* < *Codlea* (sat), Benigni III 89; *Prunt* < *prund* Brenndörfer 71; *fradschet* < *fraged* Fuss 202; *surt* < *surd* Thullner 55. Mai adaugem: *žigoti* „Krankheit“, „Schimpfwort“, Brenndörfer 56 și 79. Pentru *t = d* ap. Bena 26: *Dornawadra* < *Dornavatra* (orășel), Benigni II, 81; *Krasdawetz* < *crastaveți* Fuss 187; *und* „Butter“ < *unt* Haltrich, *Culturgeschichte* 8 și Brenndörfer 53; apoi: *Schadrayrul* = „Șătrarul“, AAR, s. II, t. XXI, ist. 186; *Kandor* = „Cantor“, Hurm. XI, 803; *Balcza* *Wyzternikul* = „Bălțat Vistiernicul“ (Hurm., XV, p. 466).

<sup>3</sup> Bena 26 dă următoarele exemple pentru *g > c* în limba Sașilor: *Avrik* < *Avrig*, Benigni III, 175; *Akrisch* < *agriș*, Fuss 201; *pošinok* < *počinog*, Kisch, *NWW.*, 117; *piparık* < *pipirig*, Kisch, *NWW.*, 115; *türk* < *târg*, Haltrich, *Culturgeschichte* 8; *Tsurmoiak* (*Melampyrus arvensis*) < *ciormoiag*, Fuss 195. Mai putem adauge: *kalip* „Hütte“ < *colibă*, Brenndörfer 24–25; *kisch* „rate!“ < *gâci*, Kisch, *NWW.*, 83, Brenndörfer 61; *žik* „Sodbrennen“ < *jig*, Kisch, *NWW.*, 153, Brenndörfer 66; *nekots* „Ware“, „Handel“ < *negoș* Brenndörfer 87; *kropâsch* „Flurname“ < *gropaș* Brenndörfer 70; *Compulunk* (M. Iorga, *Studii și documente*, I–II, p. 39); ș. a.

<sup>4</sup> Cf. săs. *Tsurtsuver* = „din Giurgiu“ (Hurm. XV, p. 1807); *Gradisgya* = „Grădiște“, rostit „Grădișce“ (Hurm. XV, p. 377, a. 1538); dar și ung. *borâncsik*, *barâncsik* < *borangic* (*Magyar Nyelvőr*, XXII, 115).



giva“, *gsoj* „Jovis. Feria quinta“, *gsok* „ludo, salto, choreas duco“ 341 ș. a.; în elemente streine: *gsingash* „delicatus“ 341; *gsolgs* „syndon“, *gsuiesk* 342 etc.; prin contaminare grafică scris *gcs*: *amegcsesz* „decipio, dolo“ 327, *ologcs* „contractus, claudus“ 357.

ε) **z-dz-ț**: *müncz* „hinulus“ 354 = „mândz“, „mânz“; *deunecz* „quadam vice“ 334 = „dăunădz“, „dăunăzi“<sup>1</sup>.

Originea săsească este mai puțin sigură pentru:

α) Confundarea lui **s-ț** în *czimbrie* „solutio laborantium“ 333 = „simbrie“, alături de *sembre* „conventio“ și *sembrash* „conventionalis“ 367, care pare a fi o influență a rostirii și grafiei ungurești (cf. ung. *cimbora*, *zimbora*, *zimbura* și *szimbora* < rom. *sâmbră*, Szinnyi, *Magyar Nyelvőr*, XXII—1893, p. 211—212 și Gombocz—Melich, *Magyar et. szótár*, col. 693—5). Totuși ar putea fi și săsească<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Pentru *z = ts* Bena 27 dă următoarele exemple de rostire săsească: *rintsə* „Erlenkätzchen“ < *rânză*, Kisch 126; *kokätze* Fuss 201 și *kokätze* Fuss 196 și 207 < *coacăză*. Mai întregim: *buberutskn* „Blattlauskäfer“ < *buburuză*, Brenndörfer 59; *bultsen* „kleiner Käse“; *bultsen* < *bulz*, Brenndörfer 13—14; *gelbiaise* „Gelbsucht, Leberkrankheit bei Kühen und Schafen“ < *gălbează* Brenndörfer 19; *pränts* „Schafkäse; Kuhkäse“ < *brânză*, Kisch, NWW., 117, Brenndörfer 42 și 48; *rintse* „Erlenkätzchen“ Kisch NWW., 126, Brenndörfer 64; *Dorff Oglincz* = „Oglinzi“, Hurm., XV, 662 etc. Cf. însă și ung. *harbuc* < *harbuz* (Damian, *Adatok a magyar-román kölcsönhatáshoz*, Budapest, 1912, p. 24), *pupuca* < *pupăză* (id., ib., 43).

<sup>2</sup> Într'adevăr la trecerea dintr'o limbă într'alta s adeseori este auzit și reproduș ca *ț*. Il aud și reproduc așa nu numai Ungurii, ci și Sașii și Românii, ca să ne oprim numai la popoarele ale căror limbi ne interesează în acest studiu.

Ung.: Afară de *cimbora*, pe care l-am citat, cf. *deréc* < rom. *deres*, *dires*, *dres* MNyr. XXII, 337; *kacor* < rom. *cosor*, Șt. Damian, *Adatok a magyar-román kölcsönhatáshoz*, p. 25; *pupuca* < rom. *pupăză*, Damian 33; *cakumpak* < germ. *Sack und Pack*, *MEtSz.*, 610; *barack* < sl. *breskva*; *tarack* < sl. *\*trěskъ*, cf. rom. *treasc*; *palack*, *palasz* < sl. *ploskva* etc.

Săs.: *tsabjen*, *tsuebich* „Säbel“ < *sabie*, Brenndörfer 51; *tsurpen* „schlürfen“, „saugen“ < *sorbl*, Brenndörfer 51; *Tseretsel* (doc. a. 1296: „villa Zeret“) < *Serețel*, Kisch, NWW., 124, Brenndörfer 72; *Tsaret* < *Seret*, Keintzel 216, Kisch, NWW., 124; *Zäkel*, *Zäkel* < ung. *székely*, Keintzel 216; *tsalku*<sup>10</sup>. „Eichelhäher, Holzheher“, <sup>20</sup>. „Einfaltspinsel“ < *szajkó*, Keintzel 216; *Zikle* „Bergabhang“, Kisch, *Namenbuch* 148; *Stroietzku*, AAR., XXI, 219; *Vatzi Nyamtzul* alături de *Vassj Nyamssul*, ib., 223, și *Vassi Nyamssul*, ib. 226; *Viczthernyk*, Hurm., XV 549 alături de *Bisstrisse*,

β) Intrebuințarea lui **š** (scris *sh, s, sz*) în loc de **ž** în care putem avea de a face și cu o tradiție grafică ungurească: *ashishdere* „similiter“ 328 = „așijdere“; *bushor* 331 = „bujor“; *koshe* „crusta“ 347 = „coajă“; *koshok* „pellicium“ 347 = „cojoc“; *grishe* „cura“, „industria“ 341 = „grijă“; *nedeshde* „spes“ 355 = „nădejde“; *dashnik* „tributarius“ 333; *primesda* „fortuna, casus adversus“ 361 = „primejde“ etc.; *rogoszine* „storea“ 365 = „rogojină“ alături de *koverszesk* „excello, supero“ 347 „covârșesc“ etc.<sup>1</sup> **Ž** s'a scris cu **z** în *zelesk* „doleo“ 379 = „jelesc“, *zefujeszsk* „deglumo, diripio, spolio“ 379 = „jefuiesc“<sup>2</sup>.

γ) Confundarea lui **s** cu **z**: a) *fazol* „faseolum“ 380 = „fasole“ (cf. germ. „Fisolen“); *zfermu* „co[m]minuo“ 379 = „sfärm“, în care ar putea să se păstreze grafia veche cu **z** = **s**, și invers. *Ovez* „avena“ 380 = „ovăs“ (în Ardeal și Mold.), „ovăz“ (în Munt.), deci ar putea fi și românesc (< p.-sl. *ovisü*). Tot așa este și *firiz* „serra“ 339 (< ung. *fűrész*), care și astăzi are această formă, probabil deoarece, când a fost primit cuvântul, așa a fost auzit<sup>3</sup>.

Hurm. XV, 552; *Czód, Zood, Zoodt* < *Sad*, l. Moldovan—N. Togan, *Dicț. numelor de localități*, Sibiu, 1919, p. 151 etc.

Rom.: *șignal* < germ. *Signal* ori rus. *signalü* (< germ.), Tiktin, *DRG*, 1588. — Au putut să ne vie deci atât direct din ungurește, cât și prin săsește: *șarcă* alături de *sarcă*, cf. săs. *tsarkə* (Kisch, *NWW.*, 160), ung. *szarka* (< n.-sl. *szarka* < p.-sl. *svraka*; cf. și srb. *soraka*, ceh., slov. *straka*, prus. *sarke*); *șărțam* alături de *sărsam* < ung. *szerszám*; *șiclă*, *șiclău* „stâncă, pisc“ < *szikla*; *șăcălle* „barbă în cioc, cioc“ < *szakáll* alături de *șăcălaș*, *sacaluș* „eine Art Kanone“ < ung. *szakállas, szakállós* (Hasdeu, *Cuv. d. bătr.*, I, 440). — Pentru cele trei din urmă vezi Lacea, *Dăcoromania*, III, 747—8.

<sup>1</sup> Pentru rostirea **š** în loc de **ž** a Sașilor cf. la Bena 27: *Koschokna* < *Cojogna* (sat), Marienburg, II, 108; *Apold den schoß* = „Apoldul din șos“ (sat), Lebrecht, *Versuch einer Erdbeschreibung* etc., Sibiu, a. 1804, p. 128; *Schinna* = „Jina“ (sat), Lebrecht 141; *Schugastru* < *jugastru*, Fuss 179. Mai putem adauge; *Klusch* < *Cluj*, Brenndörfer 69; *Schursch, Schurscha* = „Giurcea“ (Hurm., XV, p. 169, a. 1504), *Schitian, Schythan* = „Jitian“ (Hurm., XV, p. 549, a. 1559), *Solde* = „Joldea“ (Hurm., XV, p. 493) etc. Pentru Unguri cf. *mlásé* < *mlajă* (*Magyar Nyelvör*, XXIII, 438).

<sup>2</sup> Cf. *zoldonarhos* = „joldunari“ (Hurm., XV, p. 444, doc. a. 1545, Sibiu, Arhiva orașului); *Marzinen* (Hurm., II<sup>4</sup>, p. 46) etc.

<sup>3</sup> Pentru rostirea Sașilor cf.: *Ztan, Ztoyka, Ztansul, Ztanschul, Zpat-hayr*, (Hurm. H<sup>4</sup>, passim), *Wolzan* (ib., 76), *Zawa* (ib. 176), *Kozta* (ib. 179), *Zyrbul* (ib. 183, 272), *Ztroya* (ib., 205) *Zarbatoyra* (ib. 206), dittografia *Zspatayr* (ib. 68, 206); *Ztoyka* (Hurm., XI 789), *Zkompul* (ib. 784), *Ztanylla*

b) s în loc de z: *orsz* „hordeum“ 380 = „ordz“, „orz“. — *Posderie* 362 = „pozderie“, „puzderie“ (< sl. *pozderije*), *lose* „palmes“ 351 = „loză; *rense* 365 în cazul că este identic cu „rândsă“, „rânză“<sup>1)</sup>, pot fi și numai grafii.

**Observare.** Scrierea unor cuvinte atât cu *v*, cât și cu *f* (*svredel* și *sfredel*, *svedeskume* și *sfedeskume*, *sverschesk* etc. 373), se explică prin faptul că alături de formele mai nouă se întrebuițează formele originale mai vechi (cf. bg. *svrēdel*, rus. *sverdelf* etc. < p.-sl. *svrzdli*; p.-sl. *svzditi* și *svzditi*).

h) Dispariția lui *ĵ* după o consonantă finală, în special după *r*: *guttunar* 342, *neskar* „quidam, aliqui“ 356, *stagur* „vexillum“

(ib., 788), *Ztanillae* (ib. 797), *Zpotayra*, *Zpothayr*, *Zpatayr*, (ib., passim), *Ztrøya* (ib. 829), *Poztelnik* (ib. 829), *Zkiller* (ib. 810), dittografia *Zstan* (ib. 826); *Wizter* (AAR. s. II, t. XXI ist. 165, 168 etc.). *Dreztayrul* = „Dărstariul“ (ib. 166), *ztołnikul* (ib. 173 etc.). Am auzit adeseori pe colegul G. Kisch și pe mai mulți din elevii mei sași rostind *răspunz* în loc de *răspuns*, formă pe care o întâlnim de mai multe ori și într-o scrisoare „de la Maghiștratul Cronștotului“ din 30 Aprilie 1736 publicată de St. Stinghe, *Documente privitoare la trecutul Românilor din Șchei*, 1701—1795, vol. V, Brașov, 1906 (pp. 21—22) alături de *răpunsuri* (p. 38). Dl Rosetti, cum voiu arată în alt loc, se înșală când crede că această rostire ar putea fi atribuită unui Român, care și-ar zice „Rumun“ și le-ar fi copiat pe la începutul sec. XIX (!) de pe un original scris cu litere latine (*Grat și suflet*, vol. II, fasc. 1, p. 174). Cf. și: *z-au scris* în Andrei Bârseanu, *Cat. lut. românesc*, București 1923, p. 4.

Pentru rostirea Ungurilor cf.: *ramasz* și *ramaz* < *rămas* (*Magyar Nyelvőr*, XXIII 487); *vopozál* < *văpsi*, *vopsi* (Damian 41) etc.

<sup>1</sup> Pentru Sași cf. ap. Bena 27: *Buosz* < *boz* Fuss 203; *tis* „Namensvetter“ < *tiz*, Kisch, *NWW.*, 156, Brenndörfer 65; *kals* < *calzi*, plur. lui *cald* Möckesch 44; *ves* < *vezi* de la *văd* Thullner 76. Mai adaugem: *munsel* „Füllen, kleines Pferd“ < *mânz*, Brenndörfer 35; *puppes* „Wiedehopf“ < *pupăză*, Brenndörfer 43; *resbin*, *risbin* „durchdringen, erreichen, erlangen, aushalten“ < *răzbi*, Brenndörfer 44; *brinse* „Käse, Schafkäse“, Brenndörfer 13; *grâsnâklich* „entsetzlich, schrecklich“ < *groaznic*, Brenndörfer 60; *busdegan*, *busdugan* „keulenförmiger Streitkolben“ < *buzdugan*, Brenndörfer 14; *Oythosz* = „Oitus“ Hurm. II<sup>4</sup> 206, *Kalauss*, AAR. s. II, t. XXI 279 etc. Explicarea acestor grafii se găsește în însăși rostirea săsească: „Die Westgerm. harte Spirans s wird in unsern Mundarten anlautend vor Vokalen, ferner inlautend zwischen Sonoren in der Regel stimmhaft (z) ausgesprochen; dagegen inlautend vor stimmlosen Konsonanten und auslautend bleibt s stimmlos“, (Keintzel, p. 214; cf. și Wolff, *Progr.*, 1873, p. 51). — Pentru Unguri cf.: *darmoszka* < *dărmoz* (*Magyar Nyelvőr*, XXII 392).

371, *Vinjer* „Venus, Veneris“ 378, *gsung* „pungo, jugulo, ocido“ = „giunghiu“, dar cf. *Mjcury* „Mercurius 353<sup>1</sup>.

i) Reducerea diftongului *iu*: *dugh* „foetor“ 335 = „diug“; *roub* „rufus“ 366 < *roiub* = „roib“; *shtuke* „lucicus“ 372 = „știucă“<sup>2</sup>.

Atât din săsește, cât și din ungurește, pot fi explicate următoarele particularități:

a) Redarea lui *u* cu *v* (*dzive*, *dzi* „dies“ 335, *nov* „novus“, *nove* „nova“ 356, *pive* „mortarium“ 361, etc.) poate fi la Anonim atât o moștenire din tradiția grafică (*v* în grafia latino-ungurească are și valoare de *u*), cât și influența rostirii săsești și ungurești. Mai probabilă pare a fi cea din urmă<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Observ că la Anonim, care scrie cu litere latine, nu poate fi vorba de omiterea lui *i* din pricina că consonanta dinaintea lui s'a aruncat deasupra rândului, cum se obișnuște în grafia chirilică. Exemple pentru rostirea Sașilor v. Bena 25; cf. și *Reschinar* — „Rășinar“, Brenndörfer 71; *nici noi singur*, St. Stinghe, *Documente privitoare la trecutul Românilor din Schei*, 1701—1795, vol. V, Brașov, 1906, p. 33; *nicheir*, id., p. 32; *nescar noroade*, id., p. 34; apoi: *100 de oameni*, id. 36; *bun* = „buni“, Hurm., XV, 1425; *vicin* = „vecini“, id., ib.; *Busten* = *Bușteni*, Brenndörfer, id., p. 68; *Ontschest* = *Oncești*, id., p. 70; *Zernescht* = *Zârnești*, id., p. 73, etc. — Ungurii de obicei păstrează pe *î*. Totuși la Fogarasi găsim scris: *netar* în loc de *netari* (45/8).

<sup>2</sup> Pentru rostirea săsească: cf. *lurcă* „schlechte Suppe, schlechter Wein, elender Rachenputzer“ < *lturcǎ*, Brenndörfer 33, Kisch, *NWW.*, 98; *Schtubei* „Wasserkrug“ < *știubei*, Brenndörfer, 48; *Marukichi* < *Măriucă*, Brenndörfer 77, Kisch, *NWW.*, 101; *Dedul* = „Dediul“, *AAR.*, s. II, t. XXI ist., 173 etc. — Cf. și ung: *luk* s. *lik* în loc de *lyuk* „gaură“; *ih* — *juh*, *ihar* — *juhar*, *ihász*, — *juhász* (Szinnyei, *M. Tsz.* 995—6, 1572 etc.) etc. *Ibesk* „amor“, *iboste* „amor“ etc. 343, chiar și *skip* „spuo“ 369, cad în altă categorie, reducerea găsindu-se în limba română (cf. și *ișor* < *iușor* > *ușor*; *mincinos* < *mlnciuos* etc.

<sup>3</sup> De rostirea lui *u* ca *v* m'am ocupat în *Anuarul institutului de istorie națională din Cluj* — pe 1921, p. 200 și în *Dacoromania* III 477—8. În cel dintâiu am arătat că această rostire s'a putut ivi „nu numai sub influență slavă, ci și ungurească“, iar în aceasta din urmă am adăugat că „uneori“ și Sașii care vorbesc românește „au rostirea *v* în loc de *u*“ și am dat exemple pentru toate trei posibilitățile. Totuși dl I. Bărbulescu (*Arhiva*, XXXII, No. 1, p. 22) nu vede în nici o formă din câte am dat decât „influența ortografiei latine și desigur a celei rutene la noi“. „Așa influențe circulau și la Ruși, ba și la Bulgari și Sârbi“. Dar întreb: este grafie, nu fonetism sârbesc rostirea curentă a lui *juvǎ*, la Românii din Serbia (cf. Giuglea-Vâlsan, *De la Românii din Serbia*, București, 1913, glossar, s. v., p. 393); în Bahna, jud. Mehedinți (*Conv. Lit.*, XLIV 844)? Este grafie nu fonetism rostirea cu-

b) Anonimul are o seamă de grafii care dovedesc că în rostire avea pe *t*, *u* caracteristic graiului Saşilor şi Ungurilor, precum şi omiterea acestora, cf. *soldush* „primus auctor“ 370 (< ung. *szovados*, *szvados*, *szavatos*, *szovatos* > rom. *sodăş*, *sodăş* şi *solduş*<sup>1</sup>); *otalm* „defensiv“ 358 (< ung. *ótalom*, *oltalom*), *otelmezuiesk* „defendo“ 358 (< ung. *óalmaz*, *oltalmaz*-); *u/l/na* care traduce pe *stenshin* 371; chiar şi *to/rj/k* „neo“ 375 pe urma confuziei lui *l* cu *r*<sup>2</sup>.

rentă *luvă*, *vomini* etc., în ținutul Târgu-Mureşului şi Clujului atât în gura Ungurilor, cât şi a Românilor? Şi dacă au existat şi există în limbă astfel de rostiri, de ce n'ar fi putut şi n'ar putea fi redată şi în scrisoare? Pentru că din întâmplare cândva *v* latin şi B chirilic a fost întrebuinţat şi în loc de *u*? Ei bine, a discuta în acest chip înseamnă a ne învârti într'un cerc vijios din care nu mai este ieşire. Ş'apoi dacă e vorba numai de tradiţie grafică, de ce în toate cuvintele pe care le-am dat în locurile citate şi le dau acum din Anonim, *v* înlocuieşte numai pe *u*, nu şi pe *u* ca în БУЧНИКЪ = *učenik* sau *vniversis* = „universis“ pe care le citează dl Bărbulescu? În sfârşit nu ştie dl Bărbulescu că în cursul evoluţiei limbii noastre *v* a fost adesea confundat cu *u* (cf. *Bărgăuan* şi *Borgovan*, *Moldova — Moldua* etc.)?

Dl Rosetti, care vede în acest fenomen „epenteza unui *v* între două vocale în hiat“ (şi în *vomini* = „oameni“, *nov* = „nou“, *iev* = „ieu“, de pildă?) îmi aduce aminte că acest fenomen se găseşte „şi în texte scrise de Români“ (l. c., p. 179). Dar am putut eu să tăgăduesc acest lucru când tocmai arăt că există şi în rostirea de acum a Românilor supuşi la influenţe streine? Eră nevoie să se mai adaugă că „o regăsim şi la streini care nu sânt Saşi“ (p. 179; e vorba de formele *Ivon*, *ievu* etc. scrise de un Italian pe la 1770, *AAR*, s. II, t. XX ist., p. 200–203), când spun anume că în unele regiuni poate fi influenţă ungurească ori sârbească? Într'adevăr însă rostirea *v* în loc de *u* poate fi şi săsească. Am auzit Saşi întrebuinţând-o în graiul lor şi am câteva documente inedite în care am găsit-o. Mă mărginesc însă de o cam dată numai la câteva exemple din ce s'a publicat: *Ivon*, *AAR*, s. II, t. XXI 166, 167, 173, 180, 181 (de 8 ori alături de *Joann* întrebuinţat odată), 183, 188, 191, 192, 193, 241 (de 3 ori); *Ivonitze* ibid. 229, etc. Influenţa italiană este exclusă la Anonim.

<sup>1</sup> Cf. I. Bogdan, *Documente moldovenesti în Arhivul Braşovului*, p. 28 şi *Documentele lui Ştefan-cel-Mare*, vol. II, p. 603.

<sup>2</sup> Asupra existenţei lui *t*, *u* şi a dispariţiei acestora în graiul Saşilor cf. Wolf *Progr.* 1873, p. 15 ş. u.; Keintzel, *o. c.*, p. 185; Bena, *o. c.*, p. 31. Pentru *t* > *u* şi dispariţia lor în limba ungurească cf. Simonyi, *Die ungarische Sprache*, Strassburg, 1907, pp. 225 ş. u. — Despre prezenţa lui în scrierile şi documentele vechi româneşti şi în graiul românesc de astăzi voi vorbi în alt loc într'un articol special cu titlul „Despre *t* > *u* şi dispariţia acestuia în româneşte“.

c) Săsească-ungurească este la Anonim și scrierea diftongului **ea** în forma redusă **a**, nu după labială, **č**, **š**, **j**, **s**, **ț**, **z**, **dz** și chiar și **r**, cum se rostește și românește provincial (cf. *pribag* „exul“ 363, *momale* „illecebra“ 354, *csazta* „ista“, *csare* „cera“ 332, *sare* „vespera“ 366, *nemzaske* 355, *agrace* „difficulter, aigre“ 326, *kraste* „crista“ 348, *entrage* „integra“ 338; *krange* „ramus“ 348, *kracze* „crispa“ 347, *trabe* „negotium necessitas“ 375, *trask* „tormentum“ 375, *traz* „sobrius“ 376, *musteracze* 355, *unguraske* „Hungarica“ 379, etc.)<sup>1</sup>, ci după **l**, **n**, **d**, **t**: *alan* „contra“ 327, *Ardat* „Transilvania“ 328, *kurtan* „aulicus“ 349, *dal* „collis“ 333, *dase* „densa“ 334, *diminace* „mane“ 335, *gelate* „modicus“ 340, *lase* 349, *nagre* „nigra“ 355, *odihnale* „quies“ 357, *pedapse* „afflictio“ 358, *plave* „palea“ 361, *prostaske* „rusticana“ 363, *task* „torcular“ 373, *take* „vagina“ 373, *endreznale* „praesumptio“ 336, *tristale* „tristitia“ 375, *udale* „malefactio“ 378, *umedale* „humor“ [vel *umezale*] 379 etc.<sup>2</sup>

d) Aceeași este situația și în privința scrierii lui **oa** sau **o** în forma **o**: *kapriore* „dama“, „caprea“ 345, *korde* „zona“ 347, *kose* „falx“ 347, *kupshore* 349, *domne* 335, *gone* „persecu-

<sup>1</sup> Pentru textele vechi au spus acest lucru și alții; l-am spus și eu în *Două manuscripte vechi*, București 1914, p. 106; *Anuarul Inst. de ist. națională* — pe 1921, p. 203 și *Dacoromania*, II, 275.

<sup>2</sup> Dl. Bărbulescu (*Arhiva*, XXXII, No. 1, p. 19 și 23) socotește felul acesta de a scrie ca „ortografie luată de la Slavi, cari uneori subînțelegeau sunetul **i** după consonantă“. Dar când Românii respectivi poate n'au învățat și nu știau slavonește și când scriau cu litere latine ca Anonimul nostru?

Dl Rosetti (p. 175) consideră reducerea diftongului **ea** la **a** de românească. Concluzia aceasta și-o scoate din exemplele: *margă*, *Arman*, *tocmală*, *leșască*, *trabă* în care într'adevăr este românească, găsindu-se după labială, **ș** și **r**. Dar nu de exemple de acest fel eră vorba în pasajul combătut de dl Rosetti, ci de *aștaptă* în care **ea** urmează după **t** și pentru care citam versul săsesc *Aștapte mat der lapte* (Brenndörfer 63). Într'adevăr reducerea aceasta este obișnuită atât la Sași, cât și la Unguri; cf. săs. *Odolan* < *odolean*; *daal* < *deal*, *Herculean* < *Herculean*, *Predal* = „Predeal“, AAR., s. II, t. XXI, ist., 227; la care mai putem adauge și *Kukurasza* < *Curureasa*, ap. Bena 23, *zakêh* = „zeache, zeche“ Brenndörfer 55; *Unguranul* = „Ungureanul“, *ibid.*, 227; *Opra* (cf. și bg. *Opra*) = „Oprea“, *ibid.* 226; *Udra*, Hurm., XI, 792, etc. — Un g.; *tránkă-flánkă*, *Magyar Nyelvör*, XXIII, 530; *bulándra* și *pulendra* < *buleandră*, *id.*, XXII, 208; *kurtány* < *curtean*, Damian 29, *nylrásza* < *mireasă*, *Magyar Nyelvör*, XXIII, 482; ciang. *szérág* < *ștreag*, *id.* XXIII, 529; *tuzslány* < *tujlean*, Damian, 40, etc. Anonimul din Caransebeș o poate avea numai de la Sași sau Unguri.

tio, pulsio“ 341, *glote* „familia, multitudo“ 340, *lekremyore* „lilium convallium“, „lacrymula“, *ledicsore* „cistula“, „arcula“ 349 etc.<sup>1</sup>

Scrierea poate să fie rezultată din negăsirea unui semn potrivit. Totuși nu este exclus că s'a avut în vedere o rostire dialectală specială.

a) Așa poate fi sciirea lui **ă** cu **o** în: *lomury* 351; *sorpun* 370, *tobak* „tinktor pellium“ 375, *vonet* „caeruleus“ 380; *zobale* „frenum“ 380; *zogone* „pulsio“ 380, *zogonitor* „pulsor“ 380; dar cf. *zegonesk* „pello“ 380, *vjenet* „caeruleus“ 380; apoi: *pement* „tera“ 359, *penush* „calamus scriptorius“ 359, *penink* „panicum“ 359, *pekatul neszkutulu* „peccatum originale“ 359, *vepse[s]/k* „tingo, decoloro“ 377 etc.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Adevărat că particularitatea aceasta poate fi și românească, cum crede Bărbulescu, *Fonetica alfabetului cirilic*, p. 404—8, *Arhiva*, XXVIII No. 2, p. 206 și XXXII, No. 1, p. 18, de acord cu dl Rosetti (p. 176). Studiind deosebite texte vechi am avut prilejul să constat și eu acest fapt. Astfel în *Două manuscripte vechi*, p. 105—6; *Anuarul Inst. de ist naț. Cluj*, pe 1921, p. 204; *Dacoromania*, II, 274. Dar în cazul Anonimului, ca și când avem de a face cu lucrări scrise românește de streini sau în spirit strein, cred că nu putem scoate această particularitate din complexul celorlalte. Cf. deci săs.: *oulendekel* „irdener Topfdeckel“ < *oală*, Brenndörfer 38; *boke* „Kuh“ < *boacă*, id., 58; *lopte* „Spielball“ < *loabdă* s. ung. *labda*, id., 63; *Noa* < *Noaua*, id., 70; *roiba* „Nom. prop. für Pferde“, < *roaiba*, id., 78; *Dumile voastră*, ap. N. Iorga, *Doc. Bistr.*, II, 5; *Dumilor Vostre*, id., II, 74; *omminii*, id., ibid. etc. — Ung.: *mióra*, *mijóra*, *mihóra*, *millóra*, *Magyar Nyelvör*, XXIII, 438; *nótin* < *noatin*, id., XXIII, 442; *roiba* < *roaibă*, id., XXIII, 488, etc.

<sup>2</sup> Cf. săs.: *Botrina*, *Botrine* < *Bătrâna*; *Bolană* și *Belană* < *bălană*; *bots* < *băf*; *fokut* < *făcut*; *fore* < *fără*; *kotun* < *cătun*; *Mogură* < *măgură*; *molaiu* < *mălaiu*; *momeligə* < *mămăligă*; *metšukə* < *măciucă*; *motanie* < *mătanie*; *morar* < *mărar*; *morr* < *măr*; *podure* < *pădure*; *pocalə*, *pokəlin* < *păcală*, *păcăli*; *pocurar* < *păcurar*; *pogubasch* < *păgubaș*; *polerie* < *pălărie*; *pokert* < *păcură*; *postramə* < *păstramă*; *popare* < *păpară*; *ponərə* < *pănură*; *potsin* și *petsin* < *păfi*; *propedin* < *prăpădi*; *porr* < *păr*; *podure* < *pădure*; *ovosz* < *ovăs*; *wotaf* < *vătaf*; *woitat* < *văitat* etc.; apoi *vo va fi* = „vă va fi“, N. Iorga, *Doc. Bistr.*, II, 74; *Poharnik*; AAR. s. II, A. XXI ist. 116, 181, 229; *Porkulab*, *Plojaschen*, ib., 229 s. a. (*Dacoromania* III 489 și Bena 17—18). — Ung.: *bolán*, *balán*, *balánk* < *bălan*, *Magyar Nyelvör*, XXII 112; *borbát* < *bărbat*, id. XXII 171; *fortát* < *fărtat*, Damian, 22; *tolhár*, Damian, 39; *vopozál* < *văpsl*, *vopsl*, Damian, 41.

Totuși nu trebuie să uităm nici româneștile: *botez* < *baptizo*; *porumb* < *palumbus*; *fomele* < familia; *zăbovi* < p.-sl. *zaboviti*; *vopsi* și *văpsi* < gr. biz. *εβαψα*, aor. lui *βαπρω*, chiar *plomân*, *sovârși*, *jondar* (cf. T. Păpahagi, *Graul și folklorul Maramureșului*, p. LVI) etc.

b) Aceeași trebură să fie situația și în privința scrierii lui **î** cu **u**: *osundze* „pingue de piscis“ 358; cf. însă și **e** = **î**: *flemend* „famelicus“ 339, *gend* „cogitatio“ 340 etc.; precum și **i** = **î**: *vind* „vendo“, *vindzare* „venditio“ etc. 378, care poate fi și o rostire provincială; *gida* „carnifex“ = „gâdea“ etc.<sup>1</sup>.

c) Tot așa și în privința redării uneori a lui **ă** cu **a**: *dagore* „aestus, calor“ 333, *faszureszk* „infascio, obvolvo“ 338, *flakare* „flamma“ 339, 380, *spal* „abluo“ 370, *spament* 370, *de szarg* 366, *tatajshe* „uxor fratris“ 373, chiar și în *malaj* „pultes milii“ 380 și *paszat* 380 probabil nu este decât o grafie, obișnuită altfel atât la Sașii, cât și la Ungurii care scriu românește<sup>2</sup>.

d) Ar putea fi o simplă grafie din lipsă de semn potrivit, o rostire provincială românească ori redarea grafică a rostirii streine scrierea lui **e** în loc de **ă** după **r**: *rebd* „patior, tolero“ 364, *re* „mala“ 364, *remas* „stipulatio“ 365, *resar* „orior“ 365 etc. Rostiri streine sânt: *remurat*, *-e* „ramosus“ 365, *regaz* „mora, spatium“ 364<sup>3</sup>.

e) Tot așa și scrierea lui **i** în loc de **î** după **r**: *ferim* „cominuo, frango“ 338, *griu* „triticum“ 341 și 373, *mohorit* „viola-

<sup>1</sup> Cf. sâs. *punsə* < *pânză*; *pun e* < *până*; *fuškein* < *fășcăi*; *swurner* < *sfârnar*; *wunt* < *vânt*; *szwurlin* < *zvârll*; *wunete* < *vânăță*; *Vurfu Mundra* < *Vârfu Mândra*; *munkat* < *mâncat*; *mutse* < *mâțș*; *mune* < *mână*; *septemune* < *săptămână*, ap. Bena 20--21; *munzell* < *mânz* Brenndörfer 35; *purts* < *pârț*, id., 43; *murlin* < *mârli* id. 63 etc. — Ung.: *munyekar* < *mâncar*, *Magyar Nyelvőr*, XXIII 439; *monyator*, *munator* < *mânător*, ib. 438; *semunca* (*szamonca*, *szemonc*, *szémuncia*, *szelemonca*, *szelemunca*) < *sămânță*, id., XXIII 529., etc.

<sup>2</sup> Totuși cf. sâs.: *bardasch*, *bordasch* < *bărdaș*, Brenndörfer 10; *dandscheln* < *tândăli*, id. 15; *kaluger* < *călugăr*, id. 25; *kaput* < *căput*, id. 26; *mängelitse* < *mângăliță*, id. 33; *mâkó*, *mâku* „Maulaffe“ < *măcău*, ibid.; *wâiwod* < *voivod* id. 54 etc. — Ung. *kacsula* < *căciulă*, *Magyar Nyelvőr*, XXIII 99, *kalugyer* < *călugăr*, ib., 101; *karuca* < *căruță* ib., 102; *pakulár* < *păcurar*, ib. 483; *pakura* < *păcură*, ib., 483; *palacsinta* < *plăcintă*, ib. 483; *palajaș* < *plăiaș*, ib. 483; *panusa* < *pănușă*, ib. 483; *papusa* < *păpușă*, ib. 483 etc. Asupra rostirii *a-a* în loc de *ă-a* sau *a-ă* în românește cf. cele ce am scris în *Dacoromania*, III 480—1, apoi O. Densusianu, *H. I. r.*, vol. II, fasc. 1 p. 78 și 103—4; Gamillscheg, *Oltenische Mundarten*, Wien, 1919 § 25, p. 55; Pușcariu, *Dacoromania* II, p. 65—68; G. Weigand, *Die Dialekte der Bukovina und Bessarabiens*, Leipzig 1904, p. 50.

<sup>3</sup> Cf. sâs. *rebdan*, „ertragen“, < *răbdă*, *remeschitse* „Rest, Ueberbleibsel“ < *rămășiță*, *resbin*, *rizbin* „durchdringen, erreichen, erlangen, aushalten“ < *răzbi*, *resfetšan* „sich verstellen, unanständig benehmen“ < *răsfăț*, *retetschn* „sich verirren“ < *rătăci*, Brenndörfer 44 etc. Ung. *rebdál* < *răbdă*; Damian 35; *rezsnyice* < *râjniță*, Damian, 36, etc.



ceus“ 380, *oborit* „dejectus“ 356, *omoriture* „digestio“ 357, *pogoritul* „descensus“ 361, *rid* „rideo“ 365, *rigeiesk* „eructo“ 365, dar și *regeiture* „eructatio“, *ibid.*, *Rim* „Roma“ 365, *rime* „lumbricus terrae“, *rimetor* „porcus“, *rimuesk* „verto“, *ris* „risus“ 365, *rize* „tela vilis et lacera“, *rizos* „lacer“ 365, *rith* „nasus porcinius“ 365, *riu* „rivus, fluvius“ 365, *urit* „odiosus“, *uritu* „odium“, 379, *czerina* „arena“, „ager“, „terra“ 333 etc.1.

f) In cazul Anonimului, care scrie cu litere latine, poate fi o influență analogică<sup>2</sup>, să intre în categoria particularităților de mai nainte, dar în nici un caz, „pur și simplu, o ortografie bulgărească, imitată uneori și de Sârbi“, cum crede dl Bărbulescu<sup>3</sup>; variarea lui **o** cu **u** în: *Agost* „Augustus“ 326; *dolame* „tunica“ 325; *csordar* 332; *kosetor* „suttor“, *otrinde* „ideo“ 358; *porav* 362; *murony* 354; *negucz* „negotior, convenio“ 355; *shuvejesk* 373<sup>4</sup>. Forme normale pot fi: *kurastre* „lac tenue et novum“ 349; *engrupetor* „defossio“, dar *engrop* „sepelio, defodio“ 337; *murar* „molitor“, *murericze* 354, *purcar* „porcarius“ 364, (*mer*) *rutilat* „(malum) orbiculatum“ 352 etc.

<sup>1</sup> Cf. săs. *ameritich* „betrübt, niedergeschlagen“ < *amărit*, Brenndörfer 9; *borin* < „brechen, ausgeben, büssen“ < *bori*, id. 59; *urin* „hassen, überdrüssig werden“. id. 53; *griu* Fuss 206 alături de *gruu* < *grâu*, Bena 23; *rintsə* < *rânză*, Kisch, *NWW.*, 126; *Strimba* < *strâmba*, Brenndörfer 72; *rind* „Reihe“ < *rând*; *rima* „Regenwurm“ < *râmă*, Möckesch 60, ap. Bena 20; *Riu mare* < *râu(l) mare*, Brenndörfer 71; *brinke* „Halsdrüsengeschwulst der Schweine“ < *brâncă*, Brenndörfer 12; *brintsch*, „Stoss, Hieb“ < *brânci*, id., ib.; *brînze*, *brinse* „Käse, Schafkäse“ < *brânză*, id. 13; *Botrine* < *bătrâna*, Brenndörfer, 67, etc. — Ung. *riza* < *râză*, Damian 36, etc.

<sup>2</sup> O. Densusianu, *H. l. r.*, vol. II, fasc. 1, p. 89–90.

<sup>3</sup> *Fonetica alf. cirilic*, p. 50, ș. u.; *Arhiva*, XXXII, No. 1, p. 19.

<sup>4</sup> Cf. săs. *orden* < *urdă*, Brenndörfer 38; *bugatich* < *bogat*, id., 13, *burdej* < *bordei*, id., 14; *gulich* < *gol*, id., 21; *gusto* < *gustu(l)*, id., 21; *hurken* < *horcăi*, id., 23; *kukesch* < *cocoș*, id., 87; *mutširlă* < *mocirlă*, id. 36; *purlăgâr* < *purligâr*, *potlogar*, id., 43; *purts* < *porți*, plur. lui *poartă*, id., 43; *bojēr*, *bujēr*, < *boier*, id., 12; *drobm*, *drum* < *drob*, id., 16, *flōr*, *flūr* < *fluier*, id., 18; *Fornika*, AAR., s. II. t. XXI, 226; *Furnika*, ib., 235; *Kolscher* = „Clucer“. Hurm., XI, 830, etc. — Ung.: *banya*, *bonya* < *bună*, *Magyar Nyelvőr*, XXII, 114; *bázsakora*, *bazsikura* < *batjocură* ib., 168; *dujom* < *duium*, ib., 391; *ficsor*, *ficsúr*, *ficsir* < *fictor*, ib., 438; *kalcon* (*kálcon*) < *călfun*, id., XXIII, 101; *komonák*, *kumunák* < *comănac*, ib., 101; *kompona*, *kompina* < *cumpănă*, ib., 201; *kukuci* < *cocușă*, ib., 296; *nomilodik* < *nume*, ib., 442; *kusztora* < *kusztură*, Damian, 29; ciang. *cukoj* < *ciocoi*, *Magyar Nyelvőr*, XXII, 248; *tukmál* < *tocmi*, Damian, 35, etc.

g) Poate fi o simplă grafie care imită modelele latine din care s'au dezvoltat cuvintele românești, o particularitate a rostirii vechi, ori o influență săsească — înlocuirea lui **e** cu **i**, și invers: *argsent* 329 — *argsint* „argentum“ 328, *lecurics* 350 = „licurici“, *ierice* „triticum vernale“ 343 = „iriță“, *mocserle* „lacuna“ 354 = „mocirlă“, *peperig* 359 = „pipirig“, *szareke* „textum ex pilis“ 366 = „sarică“; *borgil* „subterranea casa“ 331 = „bordel, bordeiu“, *kiltui* „expendo“ 346 = „cheltui“, *kipish* „conveniens“ 346 = „chipeș“, *tizedis* „decurio“ 374 (< ung. *tizedes*) etc.<sup>1</sup>

9<sup>o</sup>. Ca și Sașii și Ungurii, Anonimul consideră o seamă de plurale ca singulare și le dă ca atari: *felcs* „maxilla, gena“ 338, *cujbure* „nidus“ 348, *laczur* „laqueus“ 349, *mare* „pomum“ 352 (evident = „mere“), *pirone* „clavus trabalis“ 360, *primure* „fimbria“ 363 (plur. lui *prim* < ung. *prém*), *rush* „rubus hortensis“ (plur. lui *rug*), *sejdacse* „pharetra“ 367, *stagur* „vexillum“ 371, *verdecz* „lignum viride“ 377, *kyutori* 349, *ologcs* „contractus, claudus“ 357; *trincs* „vinacium“ 375, *negsei* 355, *petrunshej* „petroselinum“ 360, *prash* „porus“ = *praz* < p.-sl. *prazъ*, *sengserecz* „sanguinaceum“ 367, etc.<sup>2</sup>

10<sup>o</sup>. Femininul îl consideră de masculin în: *berbecsore* „masculus“ 330<sup>3</sup>.

11<sup>o</sup>. Ca și streinii, Anonimul are o seamă de forme analogice greșite: *enfrumszettesk* „exorno“ 337, *engrekeszk* „impregno“,

<sup>1</sup> Cf. sâs. *Apold(ul) den schoß*; ap. Bena 27; *piperik* < *pipirig*, Brenndörfer 39; *Grēndich* < *grind*, Brenndörfer 68; *Opreta*, Brenndörfer 70 etc.

<sup>2</sup> Vezi exemple săsești la Brenndörfer 85, și Bena 32—33. Așa sânt: *brintsch* „Stoss, Hieb“ Br. 12; *burets* „Pilz, Waldschwamm“, id. 14; *butsch* „Ranzen, diecker Bauch“, id. 15; *klotsch* „Kuchen, Stritzel“, id. 28 (< romcolaci); *nutsch* „Nuss, Walnuss“, id. 37; *opintsch* „Bundschuh, Spottname des Rumänen“, id. 38; *paputsch* „Schuh, Pantoffel“, id. 38; *werdets* „Klotz, auch Beiname des Rumänen“, id. 54; *dranits* „Schindel“, id. 60; *kratsewets*, Br. 62 și *krasdawetz* Bena 32, ș. a. — Ungurești: *berbéc* < *berbeci*, plur. lui *berbece*, *Magyar Nyelvör*, XXII 168; *csercsele* și *csercse*, *csöröcsö* < *cercele*, *cercei*, plur. lui *cercel*, ib., 249; *kircsék*, < *cârcel* ori *cârceie*, id. XXIII 104; *katucs* < *cătuși*, plur. lui *cătușă*, ib. 103; *kurélye* < *curele*, plur. lui *curea*, ib. 296; actualul *lej* < *lei*, plur. lui *leu*, *bány* < *bani*, plur. lui *ban* etc.

<sup>3</sup> Cf. sâs. „*der puika*“, „*der hora*“, „*der tschoakle*“, „*der brinse*“ și „*prants*“, „*der Botrine*“ alături de „*die lapte*“ etc. ap. Brenndörfer 87 și Bena 32. — În ungurește nu există gen, deci nu putem da exemple de acest fel din elementele românești intrate în ungurește. Femininul *roaibă* a ajuns însă să însemneze o specie de cal în forma *rojba*, cf. ung. *pej-ló*, *Magyar Nyelvör*, XXIII 488.

*engresszeszk* 337, *enseleszk* „fallo, decipio“ 338, *fasureszk* „infascio, obvolvo“ 338, *szmulgeszk* „evello, eradico“ 370, *temejeszsk* „fundo, seu fundamentum pono“ 374, *kercskedz* „strideo“ (mai nainte erà scris *kercskeiesk*). Ele dovedesc neîndemânarea în întrebuintărea zilnică a limbii românești<sup>1</sup>. Intr' adevăr pentru Anonim limba românească, de și o cunoșteà bine (a putut să-i fie limba maternă), nu erà limba literară și de conversație în societatea cultă.

12<sup>o</sup>. Anonimul are și derivate greșite de felul celor obișnuite în gura streinilor: *reietate* „malitia“ 364 și *vajtet* „ululatus“ alături de *vejtat*, idem, 376<sup>2</sup>.

13<sup>o</sup>. Influența grafiei latine se vede adese ori: *suppun* „suppono“ 373, *summe* „summa“ 373, *cservicse* „cervix“ 332, *Christinescu* 333, *gutte* „gutta“, *guttunar* 342, *shtincie* „scientia“ 371 etc.

14<sup>o</sup>. Avem la Anonim chiar și o seamă de elemente germane care au trebuit să fie primite de la Sași — unele probabil cunoscute de întreg poporul românesc din Ardeal în sec. XVII —, căci colonizarea Șvabilor în Banat a început numai la începutul secolului XVIII<sup>3</sup> și influența acestora n'a putut să se manifeste nici atunci numai decât. Intr' adevăr Anonimul știe de *Sas* „Saxo“ < ung. *szász*, *Saske* 366, *sesesk* „Saxonicus“, *Sesime* „Saxones“ de *Namcz* = „Germanus“ (= slav. *nemecz*), dar nu știe încă de Șvabi.

Astfel de elemente sânt: *berbir* „tonsor, chirurgus“ 330 < *Barbier*, *berbirice*, evident „bărbieriță“, ibid.; *bugle* „galla“ 330, identic cu modernul *buglă* „căpiță de fân“ (Brașov) < săs. *bugal*, idem (Lacea, *Dacoromania*, III 748); *fliske* „nauci, vilis, sordida“ 339, cf. săs. *flitš* „junge naseweises Frauenzimmer“, ap. Kisch,

<sup>1</sup> Găsim însă și provincial forme de acest fel; cf. d. p. *omorăsc* = „omor“ ap. T. Papahagi, *Graiul și folklorul Maramureșului*, București, 1925, p. LXVII și 170/27; *coborăște*, ibid. 75/49 etc.

<sup>2</sup> Pentru cel din urmă cf. săs. *woitân* < *vätû*, Brenndörfer 54.

<sup>3</sup> Cf. R. Fr. Kaendl, *Geschichte der Deutschen in den Karpathenländern*, Gotha, 1907, p. 100—101; Szentkláray Jenő, *Mercy kormányzata a temesi bánságban*, Budapest, 1909, pp. 29—30, 33 ș. u.; Bodor Antal, *Délmagyarországi telepítések története*, Budapest, 1914, pp. 9—12. Românește avem asupra acestei chestiuni lucrarea rezumativă și fără pretenții științifice a dlui Traian Simu, *Colonizarea Șvabilor din Banat*, Timișoara, 1924, pp. 5 ș. u. O recenzie asupra acestei lucrări făcută de Fr. Kräuter se poate citi în *Korrespondenzblatt*, XLVII — 1924, Nr. 11—12. pp. 90—95.

*Nösner Wörter und Wendungen*, p. 47); *kuptusale* „subductura“, *kuptuszeszk* „subduco vestem“ 349 < \**kaptuch* (cf. *Dacoromania*, II, 594—5), *modse* 353 < *Mode*; (cf. și ung. *módi*); *shlog* 370 < *Schlag*; *shold* < säs. *Scholdar* = germ. *Schulter*; *shtrang* „funis“ 372 < *Strang*; *shure* „horreum“ 373 < *Scheuer* v.-säs. *schyræn*; *trincs* „vinacium“ 375, cf. actualul *trinc* < *trinken*, al cărui plural considerat ca singular ar putea fi; *trok* „pelvis, linter“, *troke*, idem, 375 < *Trog*, säs. *trôχ*; *targe* „lectica“ < *Trage*, poate *shtim* 371 < *Stimme*; *Tafte* 373 < *Taft*; *Verdunk* 377 < *Werdung*, ori, dacă trebuie cetit *verbunc*, < *Werbung*; etc. Pot fi venite atât din săsește, cât și din ungurește: *pleh*, *plehsor* 361 < *Blech* ori ung. *pléh*; *shpek* 370 < *Speck* ori ung. *spék*; apoi, cum am amintit, *hering* < *Hering* ori ung. *hering*; *shancz* „vallum, gyrus“ 366 < säs. *Schönz* ori ung. *sánc*; etc.

15<sup>o</sup>. Se știe că limba de conversație a tuturor cărturarilor români calvini din secolul XVII eră cea ungurească. Influența limbii ungurești în acest timp eră atât de puternică, încât numeroase cuvinte ungurești erau întrebuițate în limba românească, care nu eră cultivată în școală, întocmai ca neologismele de astăzi. Nimic nu dovedește mai mult tăria acestei influențe decât faptul că în acest timp, afară de sufixele ungurești pe care le avem și acum în limbă (-șag, -șug, -șâg. < ung. -ság, -ség; -ău < ó, vechiu -ov; -ălui, -elui, -ului < -ál, -el, -ul; în parte -aș, -ăș, -oș și eș < ung. -ás, -os, -es<sup>1</sup>), eram pe cale să mai primim și altele. Astfel dl V. Bogrea (*Dacoromania*, III 803) a atras atenția asupra lui -ul din *lupiul* „more lupino“ din Anonim, p. 351. Cred însă că *lupiul* nu este singurul adverb de acest fel la Anonim. Probabil tot așa mai sânt: *adesul* „frequent“, „adese“ și „ades“, cum se adauge ulterior (326), *amenuntul* „minutativ“ (327) și *ararul* „raro“ (328). Dacă în privința lui *amănuntul* am putea avea oarecare îndoială, putându-se ca autorul Dicționarului să-l fi înțeles și scos greșit din construcțiile *pre amănuntul*, *cu amănuntul*, *de-amănuntul*, *cu de-amănuntul*, această îndoială nu se poate menține față de *ararul* și *adesul* (cf. *Dicț. Acad.*, I, p. 222, unde *ararul* se consideră de „forma articulată“ a lui *arar*). Mai întâiu traducerea latinească ne arată clar că avem de a face cu adverbe. Articularea însă nu se poate face dacă *ades* și *arar* sânt adverbe (*a* din *adesea* nu este articol!). S'ar putea face numai dacă *rar* și *des* ar fi simțite ca sub-

<sup>1</sup> Cf. G. Pascu, *Sufixe românești*, Buc. 1916, pp. 285—6, 351.

stantive determinate după prepoziția *a* (cf. *a latul* ~, *a lungul* ~), ceea ce nu este cazul, cum ne arată în mod cât se poate de evident următorul exemplu pe care l-am întâlnit în Psaltirea lui Viski, ps. LIX, 4: „Cse'n vecsie va fi mila Domnuluj Pr'acseia kari legeturaj pezesk Si de Fet pre Fet tindesva mila Pr'acseja kari ku drept szluseszk luj kari a deszul (= „ades, adese“) legsej (= „legea-i“) pomeneszsk Si vojeszk dup'acseja a embla“.

Cât privește pe *lupiul*, nu mai avem de ce să ne îndoim în existența lui dacă cunoaștem alte două derivate similare care se găsesc tot în Psaltirea lui Viski și au fost relevate mai întâiu de Gr. Silași, *Transilvania*, VIII—1875, p. 161. Unul este *nebuniul* = „nebunește“ din propozițiunea: „Kend dzik assa ne buniu! Csine neva audzi kuventul cse tu Dumnedzeu bedsokuri“ (ps. LIX, 4). Cellalt este *orbiul* = „orbește“, pe care Silași îl citează din ps. LXXIX, 3, dar în copia făcută de el, pe care am cetit-o cu atențiune, lipsește. Se vede că la copiere a sărit peste pasajul care cuprindea acest cuvânt<sup>1</sup>.

Din cele ce am arătat cu privire la studiile lui Halici s'a putut vedeă că și el vorbeă și scriă mai mult și mai ușor ungu-rește decât românește. Și așa va fi făcut și în graiul zilnic, mai ales că prietenii săi cei mai mulți se recrutau dintre Unguri și

<sup>1</sup> E greu de spus însă cum s'a făcut derivațiunea acestor trei adverbe din urmă cât timp nu știm sigur cum se rosteau: cu *i* ori cu *î*. În cazul că rostirea ar fi fost cu *î*, am putea să ne gândim ori la muierea consonantei finale a radicalului, mai ales în *nebuniul* < *nebuny* = *nebun* (cf. ung. *kirlán* și *kirlány*, *kerlány* < *cârlan*, *kestrán* și *kestrány* < *cătran*, *buzogány* < *buzdugan*, *csokány* < *ciocan*, *csobány* < *cioban*, *limány* < *liman*, *kocsány* < *cocean*, *kurtány* < *curtean*, *mokány* < *mocan*, *tokány* < *tocană* etc.; apoi: *Korbuly* < *corbul*, *Raduly* < *Radul*, *mosuly* și *mosuj* < *moșul*, iar prin rostirea lui *ly* ca *j*: *mutuj* < *mutul*, *brusztuj* < \**brusztuly*, disimilat din *brusztur* sau *brusztury*, *kortuj* < *cortul*, *lunguj* < *lungul*, *prosztuj* < *prosztul*, *prunkuj* < *pruncul*, etc.), ori la alăturarea formei arhaice și dialectale *-jul* a lui *-ul*, cu toate că aceasta se întrebuițe de obicei numai în legătură cu cuvintele terminate în vocală (cf. Balassa—Simonyi, *Tűzetes magyar nyelvtan*, I, *Magyar hangtan és alaktan*, Budapest, 1895, p. 677). Dl Bogrea îl crede pe *lupiul* derivat din pluralul *lupii* + suf. *-ul* = „ca *lupii*“ („cf. și lat. *lupi ceu*, la Vergil, *Aen.*, II, 355 = gr. *λύκοι ὄς* din *Iliadă*, XVI, 156“) și adauge: „Derivarea de la plural se explică prin necesitatea de a evita confuzia cu forma articulată de singular (*lupul*)“ (*Dacoromania*, III, 803). Observația că ar putea fi vorba chiar de un gen. latin *lupi* + suf. ung. *-ul* = *lupi* s. *lupino more* (*Dacoromania*, III, 803) am făcut-o incidental în legătură cu comunicarea dlui Bogrea, fără a adânci chestiunea. Nu mai țin deci la ea.

Sași. Graiul său românesc deci trebuie să fi fost plin de elemente ungurești. Și într'adevăr vocabularul Anonimului cuprinde foarte multe elemente ungurești. Dl. Iosif Popovici a dat în *Magyar Nyelvőr*, XXXVIII, p. 212-213 o listă a acestor elemente ale Anonimului. Această listă însă este departe de a fi completă, cuprinzând abia un sfert (78) din ele. Voiu încerca deci să o întregesc în cele ce urmează, fără a avea însă pretenția de a fi recunoscut toate elementele ungurești ale Anonimului și de a nu fi omis nici unul, mai ales că m'am restrâns numai la etimologiile relativ sigure<sup>1</sup>.

**Pag. 326 :**

*Adeu*. Tributum. (< *adó*).  
*Afiom* Herba soporifera (< *áfiom*).  
*Agresh*. Omphax. Uva cruda.  
 (< *egres*).

**Pag. 327 :**

*Ajke*. — (< ung. *ajak*, pos. *ajka*  
 „buză“; cf. și ar., alb. *aikă*  
 „smântână“).  
*Akar*. Sive. Vel. (< *akár*).  
*Akar kare*. Quicumque. Quivis. (Cf.  
 ung. *akárki*, *akármely[ik]*).  
*Alan*. Contra. (< *ellen*)  
*Alensig* Inimicitia. (< *ellenség*).  
*Alenisch*. Inimicus. (< *ellenes*).  
*Alenzuiesk*. Contradico. (< *ellen-*  
*nez* —).  
*Alenzuiture*. Contradictio.  
*Aldemash*. Donum. (< *áldomás*).  
*Alduiesk*. Benedico (< *áld-*).  
*Alduit*, -e Benedictus, -a.  
*Alduiture*. Benedictio.

**Pag. 328 :**

*Anish*. Anisum. (< *anis* < germ.  
*Anis*, (*Stern*)*anis*).  
*Aprod*. Ephoebus. (< *aprod*).  
*Ardal*. Transilvania. (< *Erdő-el*,  
*Erde-el*, *Erdély*).  
*Ardelan*. Transilvanus.  
*Arnyeu*. Tectum currum. (< *ernyő*).

**Pag. 329 :**

*Babe*. Obstetrix. (< *bába*).  
*Bacse*. Frater maior natu. (< *bácsi*).  
*Ban*. Prorex. (< *bán*, iar acesta  
 din mong.-turc. *bajan*, „reich“).  
 [*Belusagul*. Vanitas.] (probabil  
 din *bölség*, *böség* care ne-a dat  
 pe *belșug*)

**Pag. 330 :**

*Benuesk*. Doleo. (< *bán-*; cf. rut.  
*banuváty*).  
*Benuiesk* Ago cum aliquo. Fracto.

<sup>1</sup> Observ că pe *ě* din ediția Crețu îl redau în tot locul cu *e* deoarece deasupra lui *e* în manuscris nu are nici o valoare: indică numai că e vorbă de o vocală. Nu citez apoi pe toți autorii etimologiilor date, mai ales dacă ele se găsesc în dicționarele etimologice ori în lucrările privitoare la elementele ungurești ale lui Alexics, Mândrescu și A. Scriban, precum și în lucrarea citată a lui I. Popovici. Am citat numai câteva etimologii mai grele date în vremea din urmă. Altfel aș fi mers prea departe pentru ca-drele restrânse ale acestui studiu.

- Curam gero. (< *bán*; cf. rut. *banuváty*).  
*Bentuiesk.* — (< *bánt*, „a supără“; cf. rut. *bantuváty*).  
*Bentuiitor.* —  
*Beseu.* Iniuria. [Contumelia]. (< *bosszú*).  
*Beter.* Sane. (< *bátor*).  
*Blotor.* Homo nauci. (< *botor* „dumm, tölpisch, einfältig“ + *botlik*, cu care este înrudit, < \**botlor* < \**blotor*<sup>1</sup>; ori < ung. *botor* + *bleg*, ori + germ. *blöde*, „prost“, „bleg“).  
*Bicsluieszk.* Aestimo. (< *becsülni*).  
*Bicsluieszk.* Aestimo.  
*Bicsluit.* Aestimatus.  
*Bicseu.* Aestimatio. (< *becsü*).  
*Bicsulat.* Honor. Aestimatio. (< *becsület*).  
*Bios.* Fertilis. (Derivat din *biu* „bogat, mănos“ < *bő*).  
*Biosime.* Fertilitas.  
*Bir.* Tributum. (< *bér*)  
*Birar.* Tributorum exactor.  
*Biruieszk.* Possideo. Vinco. (< *bir-*).  
*Birish.* Mecenarius. (< *béres*).  
*Bike.* Taurus (< *bika*, deci deosebit de *bic* < srb. *bik*, idem.).

## Pag. 331:

- Bogye* Cumulus. Acervus (< *boglya*).  
*Bobone.* Praestigiae. Superstitio. (< *babona*).

<sup>1</sup> Di Bogrea se gândește la *bodor* „crispus“ și citește *blodor*, *Dacoromania*, I, 269.

<sup>2</sup> *Csukure*, pentru care cf. ung. ardelenesc și nou *csukor*, *csokor*, după părerea dlui Pușcariu este un derivat din lat. \**cicculus* (< *ciccus* =

- Bobonitoare.* Superstitiosa. Praestigiatrix.  
*Bobonesk.* Superstitionibus utor.  
*Bushlueskume.* Conturbor. (< *búsul-*).  
*Bushluiesk.* Conturbo. (< *búsul-*).  
*Bushluitar.* Conturbator.

## Pag. 332:

- Csaklie.* — (< *csáklya*).  
*Cseluieszk.* Decipio. Fallo. (< *csal*).  
*Cseluitar.* -e. Deceptor, -trix.  
*Cselarnik.* -e Fallax.  
*Cseluiture.* Deceptio.  
*Cselshag.* Deceptio. Fallacia. (< *csalóság*).  
*Csebeluieszk.* - (< *csábul-*; Lacea, *Dacoromania*, III, 741—2).  
*Csebeluitar.* —  
*Csebele.* (cf. *Csebeluiesk*).  
*Csemer.* — (< *csömör* < slav. *čemerz* „Gift“, „Magenkrampf“).  
*Csemerlueskume.* Nauseam contrahere. (< *csömöröl-*, *csömört-*).  
*(Csireshe) oltone.* (< *oltvány*)  
*Csishme.* Cothurnus. (< *csizma*).  
*Csishmeshike.* (ap. Popovici: *Csishmeshice*). Cothurnaria.  
*Csorde.* Grex. (< *csorda*).  
*Csordar.* Pastor gregis.  
*Csont.* Oss, ossis. (< *csont*).

## Pag. 333:

- Csuber.* (< *csöbör*, *cseber*, iar acesta < slav. *čubrъ*)<sup>2</sup>.  
*Czekle.* Beta. (< *czékla*).  
*Czekle albe.* Beta alba.

*Czekle roshie.* Beta rubra.  
*Czipou.* Libo. (< *czipó*).  
*Cziprosh.* Cyparissus. (< *czipros*,  
*cziprus* [fa]).  
*Czondre.* Bracca. Vile indumen-  
 tum rusticanum, (< *condra*, din  
 care este și săs. *Zondar*; cr.  
*candra*; slov. *candra*, *cundra*;  
 rut. *cundre*, *cundry*; čeh. *cundra*;  
 pol. *cađra* etc.).

## Pag. 334:

*Delie.* Luxum amans (< ung.  
*deli*, *delia* = *dalia* „tapfer“,  
 „ansehnlich“, „vortrefflich“).

## Pag. 335:

*Diak.* Latinus. Studiosus. (< *deak*,  
 ori slav. *dijakъ*, idem, iar acesta  
 < gr.-med. *διάκος* = *διάκονος*).  
*Diekutz*, diminutivum.  
*Diecseshte* (ap. Popovici greșit  
*Diecsishte*). Latine.  
*Dike* — (< lat.-ung. *dica* „dare“,  
 „contribuție“).  
*Diseu* — (< *gyüşü*, sec. *dészü*  
*dészü* „degetar“, „năpârstoc“).  
*Dugh.* Foetor. (< *dög*).

## Pag. 336:

*Enduluiesk.* — (< *indul*).  
*Enduluieskume.* —

gr. *κίσκος* „capsula de sămânță a rodiei“. Balassa—Simonyi, *Magyar tuzetes nyelvtan*, I. *Magyar hangtan es alaktan*, p. 134, însă îl aduce în legătură pe ung. *csokor* cu ug. *sögör*. — Csucs poate fi identic cu ung. *csúcs* „vârf“, „pisc“, rezultând amândouă dintr'un plural al lui *ciucă*; cf. și ung. *csuklyon*, *csukjon* < rom. *ciuc*, *ciucă* „Bergspitze, Bergkann“, ap. I. Szinnyei, *Magyar Nyelvör*, XXII, p. 296.

<sup>1</sup> Cf. și V. Bogrea în *Dacoromania*, I, 269, unde însă s'a tipărit greșit *fodormenthe*, în loc de *fodormenta*, *fodormenhta* s. *fodormenta*.

## Pag. 338:

*Făl.* Genus. (< *-félé*).  
*Fel.* Genus. (< *félé*).

## Pag. 339:

*Feshtik.* — (Probabil < *festék*  
 „văpseală“, nu *făștic*!).  
*Fig.* Ficus arbor. (Mai curând din  
 ung. *füge* > *figă* „smochină“,  
 „Feige“, iar din acesta *fig*  
 „smochinul“, decât din lat.  
*ficus*, -um > ar. *h'ic*, *h'ică*;  
 megl. *ic*, *ică*).

*Figé.* — (< *füge* „smochină“,  
 „Feige“).

*Firiz.* — (< *fürész* „ferestrău“).

*Fodormente.* Mentha. (< *fodor-*  
*ménta* s. *fodormenta*<sup>1</sup> „mintă  
 creață“).

*Fodormenta kaluluj.* Calamintha  
*Font* Libra. (< *font*).

*Frenczush.* Gallicus morbus. (<  
 ung. *franczos* „frânțos“, propriu  
 „franțuzesc“, < *francz*).

*Frenszusheskume.* Gallico morbo  
 inficior.

*Frenczushit.* Gallico morbo in-  
 fectus.

## Pag. 340:

*Gend.* Cogitatio (cf. ung. *gond*).

*Gendesk.* Cogito.

*Gencsesk.* — (< *gáncs* „nod“;





cf. *gáncsol* = propriu „a căuta nod în papură“, „a pune pie-deci“; „a dojeni“, „a muștra“).

*Gencsale.* —

*Gerash.* — (< *garas* „monetă veche“).

*Gereshice.* — (< *groșiță* < *groș* [*< germ. Groschen* s. < *pol. grosz*] modificat sub influența ung. *garas*).

### Pag. 341:

*Grof.* Comes liber. (< *gróf*).

*Gsingash.* Delicatus. (< *gyengés*).

*Gsingesheskume.* Delicatus reddor.

*Gsingeshie.* Delicie.

### Pag. 342:

*Gyolgs.* Syndon (< *gyolcs*).

*Gsuiesk.* — (Identic cu mod. *gioi*, probabil < ung. *gyön*, *gyün*, *jön*-, < rad. *gyöv*-, *gyüv*-, *jöv*-; cf. *kigyön*-, *kigyün*-, *kijön*-, „venir à bout“, „auskommen“).

*Guler.* Collare (< *gallér* [*< germ. med. gollier, goler*,] iar acesta din lat. *collarium*, cf. și säs. *galār*, *gałār*; ceh. *golar*, *goller*, *goler*; slov. *golír*, *golier*).

*Gyontar.* — (< *gyontár* „Electrum“ „Agtstein, Bernstein“; ori < *gyantár* „Vernix“, „Fürniß“).

*Gyöngy virag.* *Lilium convallium*. (< *gyöngyvirág*).

*Ham.* Lorum. (< *hám*).

*Hareng.* Campana (< *harang*).

[*Harfe.* Psalterium.] (< *hárfa*, iar acesta < germ. *Harfe*).

*Hasne.* Utilitas. (< *haszon*).

*Hebertuiesk.* — (< \**habarol*- < *habar*- „a amesteca“, „a vorbi încurcat“, „a găngăvi“).

*Hebertuitor.* —

*Hejduk.* Hajdo. (< *hajdú*, plur. *hajduk*, poate prin bulg., srb., rut., pol. *hajduk*).

*Heidukame.* Hajdones.

*Hejducesesk.* Hajdonicus.

*Hejduceseshte.* Hajdonice.

*Hemush.* Cadus pellionis (< *hamus*, *hamvas* „groapă cu cenușă pentru tăbăcirea pieilor“).

*Hemushesk.* —

*Hemushit.* —

*Herbeluiesk.* (cf. ung. *hörpöl*-, *hörböl*- „a sorbi“).

*Herbeluit.* —

*Herengeseu.* Campanator. (< *harangozó*).

*Hergany.* Cucurbita [Vel *Bosztán*] (Cf. *hârgaiu* „vas în care se fierbe mămăliga“ < *hârgău* < ung. *hírgó*, cu schimb de sufix).

*Hering.* Halix (< *hering* < germ. *Hering*).

*Heshie.* Pellix (sic) agnina tenerima, pro gucsma (Poate < rad. ung. \**has*-, cf. *hasad* „a crăpă, a se despică; a se sfășiă“, *hasít*-, „a crăpă, a despică, a sfășiă, a spintecă“; mod. = *hărșie*, *harșie*).

*Hesnuiesk.* Prosum. (< *hasnä*).

### Pag 343:

*Hinteu.* Carpentum. (< *hintó*).

*Hojse.* (Hasdeu citește: *Hojte*).

Longurio. (< *hossza*).

*Homok.* Sabulum. (< *homok*<sup>1</sup>).

**Pag. 344:**

*Ishpan.* Castellanus. Comes. (< *ispán*).

*Kanye.* Milvus. (< *kánya* < slav. *kaňa*; cf. și srb. *kanja*).

*Kapte.* Crepita. (< *kapta, kaptafa*).

*Kedar.* Victor. (Cf. ung. *kádár*, idem; „*Kade. Cadus*“ însă poate să fie de altă origine, v. *Dicț. Acad.* III, fasc. 1, p. 14).

*Kelcsig.* Sumptus. (< *költség*; cf. rut. *kel'čy'k, kel'čyg*).

*Kelemar.* Mercator. Institor. (< *kalamar, kalmár*, idem; cf. *Lacea, Dicț. Acad.*, t. II, p. 48).

**Pag. 345:**

*Kelemarisch.* Atramentarium. (< *kalamáris*).

*Kelitke.* Cavea. (< *kalitka*).

*Kemerash.* Camerarius. (< *kamarás*).

*Kemuke.* Damascenus. (< *kamuka*; cf. *camhă, canfă*, < slav. *kamcha*).

*Keput.* Porta. (< *kapú*, acuz. *kapút*).

*Ke[st]rabe.* — (< *kalarábé* = germ. *Kohlrübe*).

*Kerike.* Rotula. (< *karika*).

*Kerikedz.* Roto.

*Kerikat.* Rotatus.

*Ketane.* Miles. (< *katona*).

**Pag. 346:**

*Ketenie.* Militia.

*Kiczellie.* Praecinctorium (< ung.

*kecele, köcöle, köcölöje, köcölye*, idem, Szinnyei, *M. Tsz.*, I 1078).

*Kilin.* Seorsim. (< *külön*).

*Kiltuiesk.* Expendo. (< *költ-*; cf. rut. *keltuvaty*).

*Kiltuiale.* Expensa.

*Kin.* Cruciatu. (< *kin*).

*Kinuesk.* Crucio. (< *kin*; cf. rut. *kinovaty*).

*Kinuieskume.* Crucior.

*Kincs.* Thesaurus. (< *kincs*).

*Kip.* Imago. (< *kép*; cf. rut. *kip*).

*Kipzuiesk.* Coniunctio. (< *képez-*).

*Kipzuiture.* Conjectura.

*Kipisch.* Conveniens. (= *chipeș* < *képes*).

*Kireu.* — (< *kérő* „peșitor“).

*Kishereu.* — (< *kisérő* „însoțitor“).

*Kiuze.* — (< *köz*).

*Klotosesk.* — (Probabil identic cu mod. *a se colțosi* I. Dragoslav, *Icoane vechi și noi*, p. 8. < ung. *költözni* „a se mută“).

*Koberluiesk.* Praedor. (< *koborol-*).

*Koberlutor.* Praedator.

*Koberleu.* Praedo. (< *koborló*).

*Koboz.* Lyra. (< *koboz*; cf. mod. *cobuz* < rus. *kobyza*, tat. *kobuz*; *cobză* < rus., rut., pol. *kobza*,

la origine toate din turc. *kopus*): *Kocsie.* Currus equestris. (< *kocsi*; cf. bg. srb., slov., rut. *kočija*).

*Kocsish.* Auriga. (< *kocsis*; cf. rut. *kočiš*).

*Kocsishesk.* Aurigam ago.

*Koczke.* Os. (< *koczka* „alea,

<sup>1</sup> Pentru *homoc* cf. mai întâiu Alexics, *Magyar elemek az oláh nyelvében*, Budapest, 1888, p. 61, precum și V. Bogrea, *Dacoromania*, I, 269.

tessera“, „Würfel“, probabil în jocul de arșice).

**Pag. 347:**

*Koleshe.* — (< *köles* „meiu“; cf. și srb.-cr. *kuli'eš*, bg. *ku'l'áša*, rut. *ku'l'iš*, *kuteša*, rus.-alb. *ku-l'eš*, pol. dial. *kulesz*, rus. *kylága*, rus.-alb. *kułaha*).

*Koloshvar.* Claudiopolis. (< *Ko-lozsvár*).

*Koncs.* Frustum. (< *konty* „Haar-bund der ungarischen Frauen“, iar acesta < it. *concio*; cf. și rut. *kontja*, *kontj*, srb.-cr. *kón-da*, slov. *kont*).

*Kontush.* — (Probabil din ung. *köntös* „Gewand, Kleid“; dar cf. și bg. *kontoš*, srb.-cr. *kuntoš*, *kontuš*, *kuntuš*, slov. *kontúš*, ceh. *kontuš*, pol. *kontusz*, *kuntusz* < rut. *kóntuš*, *kúntuš*, rus. *kýntyšz*, *kýntušz*, care sânt parte din ung. *köntös*, parte din turc. *kontoš*).

*Korbacs.* Scutica. (< *korbács*; ar putea fi venit însă și din turc. *kyrbač* prin srb.-cr. *korbač*; cf. și slov. *korbáč*, pol. *kor-bacz*, *karbacz*, rut. *karbač*, alb. *gerbátš*, ca și rom. *gârbaciu*, și bulg. *gъrbač*).

*Koruj.* Nisus. (< *karoly*).

*Koshare.* Corbis. (< *kosár*)<sup>1</sup>.

*Koshtëj.* Castellum. (< *kastély*).

*Krakeu.* Cracovia. (< *Krakó*).

**Pag. 348:**

*Kulcsér.* Claviger. (< *kulcsár*).

*Kulduiesk.* Mendico. (< *kold(ul)-*; cf. și srb.-cr. *koldujem*, *koldovati*, slov. *kolditi*, *koldovati*).

*Kuldush.* Mendicus. (< *koldus*).

**Pag. 349:**

*Labe.* Pes. (< *láb*).

*Lade.* Cista. Arca (Probabil ung. *láda* < germ. v. *Lade*; cf. și srb.-cr. *lad*, slov. *lada* ceh. dial. *řada*, pol. *lada*).

*Ladicze.* idem. (Diminutivul lui *ladă*; cf. și srb.-cr. *ladica*).

*Laksche.* — (< *laksa* = *laska* „tăeței, tocmagi, toșmagi, macaroane“).

*Ladicsore.* Cistula. Arcula (v. *Ladicze*).

**Pag. 350:**

*Lekuiesk.* Habito. (< *lak* —)

*Lekuiture.* Habitatio.

*Lekshag.* Habitatio. (\**lakság*).

*Lempash.* Lampas. (< *lámpás*).

*Lempeshel.* —

*Leshuesk.* Insidiar. (< *les-*).

*Lesh.* Insidiae. (< *les*).

*Leterne.* Laterna. (< lat. *laterna* prin ung.).

*Levente.* Effeminatus. (< *levente* „cavalier“).

**Pag. 351:**

*Lipán.* Piscis. [*Lepény-hal*]. (Popovici citește *Lipian*. Am dat

<sup>1</sup> Ca sens este deosebit de p.-sl. (bg., srb.-cr., rut., pol., slov.) *košara* „Hürde, Schafhürde“; cf. însă slov. *košár* „runder Handkorb“ și s.-cr. *košar* „Fischkorb“.

aici acest cuvânt pentru apropierea pe care o face însuși autorul. Totuși fonetismul ne arată mai curând origine slavă; cf. srb.-cr. *lipan*, *lipen*; slov. *lipan*, ceh. *lipan*, *lipaň*, *lipen*, *lipenň*, pol. *lipień*).

*Lipiny*. — (< *lepény* „tortă, pogace; plăcintă“; cf. srb. *lepinja*, ceh. *lepenj*).

*Loding*. (< *lóding* „Pulverpfanne an den Flinten“, iar acesta < germ. *Ladung*).

*Logosh*. Lagassinum, oppidum Hung. Inferi[oris] (< *lugas*).

*Lugseu*. Lixivum. (< *lúgsó*).

### Pag. 352:

*Megyeleu*. Convivium natale. (< *májoló*, idem, Szarvas-Simonyi, *NytSz.*, I 666; cf. lat. *maja* „obstetrix“).

*Mereu*. Rectus. sive *Mereje*. Recta (< *merő*, v. *merév* „starr, steif“; cf. V. Bogrea, *Dacoromania*, I 270—1).

### Pag. 353:

*Mereiesk*. — (< *mereu*).

*Meshter*. Magister. Artifex. (< *mester*).

*Meshtergrinde*. — (< *mester-gerenda*).

*Meshteresk*. Magistrum ago. Artificium (*sic.*) (< *meşter*).

*Meteringe*. — (< *matring*, *motring*, „Strähne“; cf. și *far-matring* „Schwanzriemen“).

*[Mistujesk. Conquiesco]*. (< *emészt-*).

*Misshé*. Missa. (< *mise*).

*Mod*. Modus. Politia (< *mód*).

*Modosh*. Politicus. (< *módos*).

*Mohor*. Herba in millio crescens (< *mohar*, *muhar*; cf. srb. *muhar* etc.).

*Mohorit*. Violaceus. (< *mohor*).

*Mokan*. Famulus. Rusticanus. (Probabil un derivat al radicalului *mok-*, pe care-l întâlnim în ung. *móka*-<sup>10</sup>. „glumă, șagă“; <sup>20</sup>. „om nebunatic, glumeț, cf. și *mókás* „glumeț, nebunatic“ și *mokál-*, *mokázik* „a glumi, a face nebunii“, și care ar fi putut da un *\*mokó* > rom. *\*mocău*, iar cu schimb de sufix *mocan*, ca și *bădăran* < *bădărău* < *badaró* etc. Această etimologie pare a o probă sensul de „mojic, prost, grosolan, bădăran“ al lui *mocan*. Ungurescul *mokány*, *makány* însă este < rom. *mocan*).

*Motrok*. Stupidus. Bardus. (< *motrok* „mut“, „mutul“, ap. Szinyneyi, *MTsz.* I 1485).

*Mozomajne*. Spectrum. Terricula-mentum. (< *\*mozomány* < *mozogmány*, cf. și *mozogány* „om mare și puternic“ < *mozog-* „a se mișcă“, ap. Szinyneyi, *MTsz.* I 1487).

*Mozgosesk*. Moveo. (< *mozgosít-*).

*Mer musketaricz*. Malum Apianum Muscatellum (< *muskotály* + suf. *-arif*).

## Pag. 355:

*Nedragasy.* Caligae (< *nadrág*).

*Nedregsej.* Caligulae.

*Nemesh.* Nobilis. (< *nemes*).

*Nemeshesk.* Nobilis.

*Nemesheskume.* Nobilitor.

*Nemeshesk, -e.* Nobilitaris.

*Nemeshie.* Nobilitas.

## Pag. 356:

*Neramcse.* Malum aureum (< *narancs*).

[*Koperseul.* Tumba. Sepulchrum]. (< *koporsó*).

*Nosa.* Eia. Agedum. (< *nosza*, idem).

*Nust.* Mardus. (< *nyuszt* „mustela martes“).

## Pag. 357:

*Ocsocs.* Palea. (cf. ung. *ocsú*, *ocsó* „curături, diresături; codină, rosături, fărâməturi“).

*Oke.* Causa (< *ok*, cu suf. pos. *oka*).

*Okosh.* Prudens. (< *okos*)<sup>1</sup>.

*Oioj.* Oleum. (< *olaj*; cf. și srb. *olaj*, rut. *otoj* alături de forma slavă *olej* care ne-a dat pe *olei*, *uleiu*).

*Olos.* Italus. (< *olasz*).

*Oloesk.* Italicus.

*Oltar.* Altare. (< *oltár*).

*Omestesk.* Digero. (< *emészt-*).

*Omestiture.* Digestio.

## Pag. 358:

*Orbancz.* (< *orbáncz* „Erysipelas, gutta rosacea „Rothlauf, Rose“).

*Oshkole.* Schola. (< *oskola*=*iskola*).

*Otalrn.* Defensio. (< *otalom* = *ottalom*).

*Otelmezuesk.* Defendo. (< *otalmaz-* = *ottalmaz-*; la Popovici greșit *Otelmetuiesk*).

*Palos.* Gladius. (Probabil < ung. *pallos*; cf. și srb. ceh. *paloš*).

*Pante.* (Neputând fi vorba de *pantă* < fr. *pente*, cu siguranță avem de a face cu ung. *pánt* „canthus“, „eiserne Radschienne“, „Binde“, el însuși venit din germ. *Band*; cf. și säs. *Bant*).

*Pantzir.* Lorica (< *pancér* „Brustwehr“, iar acesta din germ. *Panzier*, *Panzer*).

*Pare mushketaricze.* Pirum Apianum. (< *muskotály* + suf. *-arif*)<sup>2</sup>.

## Pag. 359:

*Peharszek.* Abacus (< *pohár-szék*)<sup>3</sup>.

*Pepiros.* Papyrus (< *papiros*)

<sup>1</sup> Urmează după Crețu *Olak*, după Popovici *olah*. Cred că cel dintâiu are dreptate. Eră imposibil ca Anonimul să se fi oprit la fixarea și traducerea înțelesului lui *oláh*.

<sup>2</sup> Urmează *Pecsine*. Assatura. Ar putea fi < ung. *pecsenye* tot așa de bine ca și < slav. *pečenъ*, *pečenъ*, *pečenije*. *Pecskelesk*, care urmează după el, precum și însăși forma cuvântului arată mai curând origine slavă.

<sup>3</sup> Cf. și *parsec*, ap. Alexics, *o. c.*, p. 88 și Mândrescu, *Elemente un-gurești în limba română*. București, 1892, p. 96 (la Brașov *parseichiu*, com. S. Pușcariu).

*Perkan.* — (< *párkány* „margină“).

*Pershol.* — (< *pârjoli*).

*Persholesk.* (cf. *perzsel*, dar și ar. *pârjală, pârjăli* > slav. \**pržalo* < *pržiti* rom. *prăji*).

*Perteluiesk.* — (< *pártol-* „părtini“).

*Perteluitor.* —

**Pag. 360 :**

*Petrunshéj.* Petroselinum. (Din lat. = gr. *πετροσελινόυ*, prob. prin ung. *petrezselyem*; cf. și ceh. *petr(u)žel*).

*Pilde.* Exemplum. Figura. Symbolum. Proverbium. (< *péllda*).

*Pilduiesk.* —

*Pint.* Pinta, Urna. (< *pint, pinta* „mensura liquidorum, continens sextarios quatuor“).

*Pinkosh.* Pentecoste. (< *pünkösd*).

**Pag. 361:**

[*Plapan.* Paplan.] (< *paplan*).

*Plenteluiesk.* Planto. (< *plántál-*).

**Pag. 362 :**

*Por.* Rusticanus (< *pór*).

*Poshte.* Cursor (< *pósta*; cf. srb. *pošta*, rus. *počta*, pol. *poczta*, *poszta* etc.).

*Potok.* Torrens. (Poate fi tot atât de bine < ung. *patak*, ca și < slav. *potokъ*, din care derivă și cuvântul unguresc).

*Primure.* Fimbria. (Plural sau singular reconstruit din *primuri*, pluralul lui *prim* < *prém*, iar acesta din germ. *Bräme*).

*Probe.* Proba. (< *próba*; cf. și germ. *Probe*)

*Probeluesk.* Probo. (< *próbalni*).

*Prokator.* Causidicus (< *prókátor*, iar acesta < lat. *procurator*).

*Prokatorie.* —

**Pag. 364 :**

*Ratot.* Frixum. (< *rántott*).

**Pag. 365 :**

*Resteu.* — (Evident „Vorsteckholz“, < *eresztő*).

**Pag. 366 :**

*Rute.* Ruta. (< *ruta(fü)*. cf. mgs. *rûtâ*, mod. *Raute*, lat. *ruta*, gr. *ρόυτη*).

*Sajke.* Graculus. (< *szajkó*).

*Shalye.* Salvia (< *zsálya*).

*Shalye selbatike.* Ambrosia.

*Shalitru.* Nitrum. (< *salétrom*).

*Same.* Ratio. Aestimatio. Summa (< *szám*).

*Bag en same.* Aestimo.

*Shancz.* Vallum. Gyrus. (< *sáncz*; cf. și säs. *Schônz*).

*Shargul.* — (< *sárga* „galben“).

*Sas.* Saxo. (< *szász*).

*Saske.* —

**Pag. 367 :**

*Sebeiesk.* Sartorius. (der. < *sabäu*).

*Sebeiaske.* Sartoria.

*Sebeu.* Sartor. (< *szabó*).

*Sekuj.* Siculus. Scythulus. (< *székely, székely*).

*Sekuiesk.* Siculicus.

*Sekriny.* Sepulchrum. (< *szekréný*).

*Selate.* Lactuca. Sallata (*saláta*).

*Selash.* Hospitium. (< szállás).  
*Seleshtuesk.* Hospitor. (< szállá-  
 sol-).

**Pag. 368 :**

*Sesesk.* Saxonicus. (cf. Sas).  
*Sesime.* Saxones.  
*Sidalme.* Convicium. (< szidalom).  
*Siduiesc.* Convicior. (< szid).  
*Siduator.* Conviciator.  
*Simpur.* Sulphur. (Poate fi atât din  
 ung. *szompor*<sup>1</sup> cât și din srb.  
*sumpor* < p.-sl. *sumporz*, idem).  
*Shirag.* Exercitus. (< sereg).  
*Sir.* Instrumentum. (< szer).  
*Shishak.* Galea. (< sisak).

**Pag. 369 :**

*Skoboz.* Lyra. (cf. koboz).

**Pag. 370 :**

*Shod.* Stultus. Facetus. (Din evr.  
*schôteh* „Narr“, venit însă nu  
 prin slavul *šutū* „nugator“, cum  
 credea Cihac, II 391 și Șăineanu,  
*Dicț. Univ.*, s. v., ci, cum bă-  
 nuește A. Scriban, *Arhiva*, Oct.  
 1923, p. 285, prin ungurescul *sod*,  
 idem, pe care-l găsim atestat mai  
 întâiu într'un manuscris din sec.  
 XV<sup>2</sup>, apoi în Codicele de la  
 Érsekujvár scris la 1530-1 și  
 în *Cartea de cântece* a lui  
 Hofgreff din sec. XVI, ap.

Szarvas-Simonyi, *M. Nyt. Sz.*,  
 II 1585. Ungurescul *sod* este deci  
 de aceeași vârstă și de aceeași  
 origine cu germanul *Schudde*,  
*Schaute*, *Schote* „geck“, „al-  
 berner lächerlicher Narr“,  
 „schlechter Mensch“, care se  
 găsește mai întâiu în 1575, cf.  
 Weigand, *Deutsches Wb.*, ed. 5,  
 vol. II, Giessen, 1910, col. 687  
 și Kluge, *Et. Wb. d. deutschen*  
*Sprache*, ed. 8, Strassburg, 1915,  
 p. 387. Provincial se mai în-  
 trebuințează ung. *sod* și astăzi.  
 Astfel îl găsim atestat în  
 Moldovân G., *Alsó vármegye*  
*monográphiája*, I, Aiud, 1899,  
 p. 805: „sod: tréfás, bolon-  
 dos“. De aceeași origine pare  
 a fi săs. *schotchəs* „schief“,  
 krumm“, *schotchə gŋ* „schief  
 gehen“, atestat la Kisch, *Nösner*  
*Wörter und Wendungen*, Bistrița,  
 1900, p. 144. Substantivul *șotie*  
 „poznă, păcălitură, trăznaie,  
 scrinteală, faptă rea“, ca și deri-  
 vatele acesteia *șotiös* și *șotiër*,  
 cum bine a observat Cihac, l. c.,  
 nu pot fi despărțite de *șód*,  
 \**șot* (cf. germ. *Schote*) nici ca  
 formă, nici ca sens).

*Sokacs.* Cocus. (< szakács, iar  
 acesta < p.-sl. *socačz*).

*Sokash.* Consuetudo. (< szokás).  
*Soldush.* Primus author. (< szo-

<sup>1</sup> I. Szinnyei, *Magyar Nyelvőr*, XXIII, crede că cuvântul unguresc este din sârbește.

<sup>2</sup> Cf. I. Szinnyei, *Magyar Nyelvőr*, XXIII, p. 189—191, unde cuvântul unguresc este considerat ca venit din românește.

*vados, szvados, szavatos, szovatos*<sup>1</sup>).

*Shold*. Stipendium. (< *zsold*; cf. și pol. *żółd*, ceh.-slov. *žold*, *žoud* < germ. *Sold*).

*Sholtar*. Psalmus. (< *zsoltár*).

*Sotya* Satan. (Dacă trebuie cetit cu *s*, cum arată cuvintele între care se găsește, cf. ung. *szottyán* — „a se ivi pe neașteptate”; *szoty* „om bătrân și slăbănog“).

**Pag. 371:**

*Spenyor*. Hispanus. (< *spanyol*, cu confundarea lui *l* cu *r*, obișnuită atât în săsește, cât și în ungurește la primirea elementelor streine).

*Spenyoleshte*. Hispanice. (< *spanyol*).

*Spenyoresc*. Hispanicus.

**Pag. 371:**

*Spiknard*. Spicinardus (< *spiknárd* „lavandula latifolia“, germ. „Spikanard“).

**Pag. 372:**

*Suduiesk*. vide *Siduiesk* (< *szíd-*).

**Pag. 373:**

*Suke*. Consuetudo. (< *szok-*; cf. și *szokás*, idem).

*Sukluiesk*. Consvesco. (< *szok-*).

*Suclui(tu)re*. Consuetudo.

*Summe*. Summa (ung. *summa*, lat *summa*)

*Table*. Tabula. (< *tábla*).

*Taler*. Talerus. (< *tallér*, iar acesta < germ. *Taler*)

*Talpe*. Planta. Crepita. (< *talp*).

*Tarkony*, Pirethrum. (< *tárkony*).

*Teblucze*. Tabella. (< *tablă*).

*Tegle*. Later. (< *tégla*).

*Tekush*. Vagina (< *tokos*).

*Telmacs*. Interpres. (Poate fi atât din ung. *tolmács*, cât și din slav. *tlъ маѡ*, din care derivă și cuvântul unguresc).

*Telmecsuiesk*. Interpretor. (< *tálmaciu*).

*Telneskume*. Convenio. [Occuro, Obvio] (< *talán*, vechiu *talám* < *taláalom*, „forsan, forsitán, fortasse, forte“, care a trebuit să dea *\*tălăni*, și, cum îmi atrage atenția dl Pușcariu, prin sincopearea lui *ă* aton din silaba penultimă, *tălni*, cu sensul grecescului *τοῦχάων*, deci mai întâiu de „a fi s. a se afla din întâmplare, a se întâmplă, a se potrivi, a se nimeri<sup>2</sup>“, apoi de „a se întâlni din întâmplare“, „mit Jdm. zusammentreffen, zusammenkommen<sup>3</sup>“, în sfârșit

<sup>1</sup> Cf. I. Bogdan, *Documente moldovenești în arhivul Brașovului*, p. 28 și *Documentele lui Ștefan-cel-Mare*, vol. II, p. 603 unde se dau formele *sodăș* și *sodâș*. *Solduș* este născut din forma *\*sođuș*.

<sup>2</sup> Cf. Și *ce rău mi s'o tălnit* (= „s'a întâmplat“), *Fecior de căsătorit Ne-a hi musai prohodit* . . ., T. Papahagi, *Graiul și folklorul Maramureșului*, București, 1925, p. 70/21.

<sup>3</sup> Cf. *Cu tine de m'aș tălni, Trei zile Mi-aș povesti* . . ., T. Papahagi, o. c., p. 15/24.



activ, „a întâlâni“, „Jdn. treffen, begegnen“. Ung *talál-*, la care trimite Tiktin, *DRG.*, 834, ne-a dat pe *tălălui* „a întâlâni“ și „a află“).

*Telniture.* — (< *tătni*).

Pag. 374:

*Telpeluiesk.* — (< *talpal-* „a pune, a bate talpă“).

*Telpig.* — (Nu e probabil că avem de a face cu ung. *talpig* < *talpig* „până la talpă“, „cu desăvârșire“, „cu totul“, la care se gândește Tiktin, *DRG.*, 1554. Mai de grabă trebuie să pornim de la forma ardelenescă și maramurășeană *tălpic*, *tălpică* atestată de Weigand în *Șez.*, VIII, 147, iar aceasta se poate reduce la ung. *talp-ék* „cuiu sau lopățeă pentru talpă“, „cuiu sau lopățeă de pus pe ea talpa piciorului“, de-aici 1<sup>o</sup>. „călcător, piciorong, piciorag, scândureauă, potnog, ponog“, numit și „iapă“ sau „schimbătoare“ la războiu, cf. Damé, *Term.*, 135; 2<sup>o</sup>. „scândurică târăită cu piciorul care stârnește peștii“, „scâlcea“, s „scâlcează“, cf. *Șez.*, IV, 114; 3<sup>o</sup>. „petecul cu care se cârpește talpa opincii“, *Gr. Băn.* și 4<sup>o</sup>. „baiera de jos de la ismene, ce se pune sub talpă“, *Rev.*

*crit.-lit*, III, 172. Avem în limbă atât pe ung. *talp* > *talpă*, cât și pe *ék* > *ic* „cuiu lătăreț, la un capăt mai gros, la altul mai subțire, întrebuințat la crăpatul s. despiciatul lemnelor“, „pană“. *Ic(ă)* din *tălpic(ă)* a fost considerat de sufix și modificat în *ig(ă)* sub influența unor cuvinte terminate în *-ig s -igă*: *cârlig*, *catalig(ă)* s. *catarig(ă)*, *verigă* etc.<sup>1</sup>, cf. și *durigă* „roțița scripetelui“ < *dură* „roata scripetelui“, *scărigă* „scărică“. < *scară*. *Ic(ă)*, considerat ca sufix, a fost schimbat cu sufixul *-eț* în *tălpeț*, Damé, *Term.*, 134 și 21, 22; cu *-iu* în *tălpîu* *Gr. Băn.*; cu *-iș* în *tălpîș(ă)* Damé, *DRF.*, H. III, 378, în Covurlui; cu *-iță* în „*tălpîță* la talpa saniei“, Damé, *Term.*, 22, care însă ar putea fi și un diminutiv al lui *talpă*. Formele feminine *tălpică* și *tălpigă* sânt singulare reconstruite din pluralul *tălpici* și *tălpigi*).

*Temenye.* Thus. (S'ar putea explica din o formă *tömény*, *töminy* = *tömjén* = p.-sl. *tmijanz* = gr. θυμιάμα, lat. *thymiana*, atestată la Szinnyei, *MTsz.* II, 785; cf. *bosorcaie* < ung. *boszorkány*, *budâiu* < *bödöny* etc. Totuși cf. megl. *tămönă*, fapt care-l face pe dl

<sup>1</sup> Cf. *Eu i-oiu pune catalige Și-a ajunge la tălpige*, Marian, *Saf.* 24; *Nu ajunge la tălpige De nu i-oi pune cărlige*, Jarnik-Bârseanu, *P. pop.*, 435.

I.-A. Candrea, *Graiul din Țara Oașului*, p. 13, să derive dr. *tămâie*, din un lat. \*thyma-neum < thymīāma; cf. și Th. Capidan, *Meglenoromâni*, I, Buc. 1925, p. 110, care mai relevă că ar. *θυμαία* vine direct din gr. *θυμίαμα*).

*Tenyér*. Discus. Orbis. (< *tányér*).

*Teneu*. — (< *tanú* „martor“).

*Tengelicze*. — (< *tengelicz* „Fringilla carduellis“, „Stieglitz“, „Disterfink“).

*Ternacz*. Porticus. (Poate fi tot așa de bine din ung. *tornác*, ca și slav., cf. n.-slov., cr., slc. *trnac*).

*Tetar*. Tartarus. (*tatár* < slav. *tatarinz*, fem. -*rka*).

*Tetarke*. — (< *tatárka* „Polygonum fagopyrum“, „hrișcă“).

*Teteresk*. Tartaricus. (< *tătar*).

*Teteredz*. — (*tataroz-* „a repară, a drege, a tocni“; „a peteci, a cârpi“)

*Teu*. Stagnum. (< *tó*).

*Teushror* (l. -*shor*). — (Derivat din *tău*).

*Timischore*. Themisvarium. Themisiopolis. (< *Temesvár*).

*Tinyer*. Discus. Orbis. (< *tányér*).

*Tinte*. Atramentum. (< *ténta* < germ. *Tinte*).

*Tiuke*. Cucurbita. (< *tök*; cf. p.-sl. *tyky*).

*Tizedish*. Decurio. (< *tizedes*).

*Toble*. Asser. (< ung. *topló*, *topló* „fomes“, „Zunder“; cf. germ. *Döbel* „Zapfen“).

Pag. 375:

*Tolcser*. Infundibulum. (< *tölcsér*).

*Toldeu*. — (< *toldó* „petec“).

*Tormak*. Nasturcium. (cf. ung. *torma* „hrean“, „Nasturtium“, „Cardamum“).

*Toth*. Sclavus. (< *tót*).

*Totesk*. Sclavonicus.

*Toteshte*. Slavonice.

Pag. 376:

*Turbolye*. Gingidium. (< *turbolya* „cerfoiu, chervel, turiță mare“, „Chaerophyllum“).

*Vame*. Telonium. (< *vám*).

*Vamesh*. Teloniator. (< *vámos*).

*Vameshie*. —

*Varosh*. Rubeus. (< *vörös*, Bogrea, *Rev. Ist.*, V, 1919, No. 6—7, p. 132, nota 3, ori din *varos*, *varas* „pustulosus, ulcerosus“, „grindig“, „râios, bubos“).

*Vegash*. — (< *vágás*).

*Veleu*. — (< *válú*, *vályú* „troacă“).

*Vemuiesk*. Decimo. (< *vamá*, iar acesta < ung. *vám*).

*Veroshatek*. — (cf. *Varosh*).

[*Venujala*. Suspicio.] (= *bănueală* < *bán-*).

*Vigh*. Exitus. (< *vég*).

*Vigh*. Pécia. (Probabil același cu cel de mai nainte).

Pag. 378:

*Viole*. Viola. (< *viola*).

*Visheu*. — (< *véső* „daltă“).

Pag. 379:

*Uricseskume*. Hereditor. (cf. *uric*).

*Uricsesk*. Haeredito. (cf. *uric*).

*Urik.* Haereditas. Patrimonium.  
(*< örök*).

*Zemalcz.* Crusta. (*< zomalc = zománc < gms. Smalz*).

*Zemelczuiesk.* Incrusto.

*Zemelczuiture.* Incrustatio.

Pag. 380:

*Zgeu.* Uterus. (*< zugó „mitra scroafei“*, după o comunicare

a dlui G. Giuglea, făcută la Muzeul Limbei Române din Cluj).

*Zobale.* Frenum. Lorum. (*< zabolá*).

*Zob.* Avena. (Poate fi atât de origine ungurească, cât și slavă; cf. ung. *zab* „Hafer“; bg. *zob* „Körner, Nahrung“; rut. *zob* „Haber“ și „Kropf“; srb. ceh. *zob*, idem.).

NB. E cuvânt unguresc *alakor* „Spelta, Tenkel“, din Acausal de la sfârșit, derivând din rom. *alac(ul)* s. *\*alacru*.

Am îngrămădit atâtea argumente pentru posibilitatea identității lui Halici cu Anonimul din Caransebeș. Totuși până la siguranță par'că mai plutește o mică umbră de îndoială din pricină că n'am putut identifica definitiv scrisoarea, iar dintre orașele în care și-a petrecut Halici tinerețea, în cadrele Dicționarului nu se pomenește decât Sibiiul și Caransebeșul. Aiudul și Orăștia lipsesc. Să fie o simplă întâmplare ori să fie aceeași pricină pentru care Aiudul a fost uitat și din testamentul lui Halici? <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Un rezumat al acestui studiu a fost comunicat Congresului Filologilor Români din București în ziua de 14 Aprilie 1925.

## ANEXĂ.

### Testamentul lui Mihail Halits de Caransebeș, 31 Octomvrie 1674.

In Nomine Patris, Filii et Spiritus S.  
Individuæ, æternum adorandæ Trinitatis.  
Amen.

Én, karánsebesi Halits Mihály, öregebbik idvezült karánsebesi Halits Mihálynak fia és egyesegyedül maradt örököse, bizodalmasan adom tudtára mindeneknek, akiknek illik ez tulajdon testamentális kezemirása rendiben, hogy mivel Isten segítségéből az felső országokra igyekezem, itthon való dolgaimat jó karban hagyni akarván, hogyha holtom történnék is azonban idegen országban utolsó akaratom mindenemről fenn maradjon, mindennemű egyetmásmat és bonumimat igaz lajstromban jó rendben vévén, az lajstromot külön pecsételve az tőlem költ testamentális levelemben szarvas cimerű öreg pecsét alatt includálván a szebeni tanácsházban az becsületes szebeni tanács és nevezetesebben az mostani méltóságos szebeni királybíró ur által tétetem be idegen országban jártamban valamiképpen történt és megbizonyosodott holtom után im ez megnevezendő legatarusok számára.

Ilyén lakó Jón Szimion feleségének, Pejka Katalin asszonynak (kivel atyafi gyermek vagyok) és posteritásnak hagyom az Vajda Gáspár uramnál álló hosszú festett lábas nagy ladámban lévő festett kisebb ládát benne lévő egyetmásmástól az lajstrom szerint.

Karánsebesben lakó Géra Miklósnak (kivel atyafi gyermek vagyok) és Tar N. asszonynak és posteritásoknak hagyom a szebeni Vajda Gáspár urnál álló

In numele Tatălui, al Fiului și al Duhului Sfânt, al Treimeii celei nedespărțite și vecinic de cinstit. Amin.

Eu Mihail Halici de Caransebeș, fiul și singurul moștenitor al fericitului Mihail Halici de Caransebeș senior, cu încredere aduc la cunoștința tuturor, căroră se cuvine, pe calea acestei scrisori proprii a testamentului meu, că, deoarece cu ajutorul lui Dumnezeu mă pregătesc să merg în Țările-de-sus, voind să-mi las lucrurile de-acasă în bună rânduială, chiar și dacă mi s'ar întâmplă însă moartea în țară streină, să-mi rămână voința din urmă asupra tuturor, cuprinzându-le în bună ordine într'un tablou adevărat, tabloul, sigilat deosebit și închis în scrisoarea cu testamentul meu sub vechiul sigil cu marca cerbului, l-am depus prin Ilustrul Domn jude regesc din Sibiu, dacă mi s'ar întâmplă cumva și mi s'ar adeveri moartea umblând prin țări streine, pentru legatarii care se vor numi.

Pentru soția lui Ion Simion din Ilia, Catarina Peica (cu care sânt rudă), și urmașii ei las lada mai mică, văpsită, care se găsește în lada cea mare, văpsită, cu picioare, de la Domnul Gașpar Vaida, împreună cu lucrurile care se găsec în ea, după tablou.

Lui Nicolae Ghera, locuitor în Caransebeș (cu care sânt înrudit) și soției lui, N. Tar, și urmașilor lor le las lada cea mică albă, nevăpsită, neîncluiată din lada cea mare, văpsită, cu picioare, de la Domnul Gașpar Vaida, împreună

hosszu festett lábas nagy ládában lévő fehér festetlen kisebb, záratlan ládámot benne lévő egyetmásostól az lajstrom szerint.

Alvinczen lakó Horvát Gábornak, (kivel atyafi gyermek vagyok) és posteritásának hagyom a szebeni Vajda Gáspár uramnál álló hosszú festett lábas nagy ládában az két kisebb ládán felül lévő férfi s asszony köntösöket a mellette lévő egy paplannal együtt lajstrom szerint; item az alvinczi örökségemet annak levelivel.

A szászvárosi scholának hagyom a Vajda Gáspár urnál álló hosszú fehér lábas nagy ládában a két kisebb ládán felül lévő szünyögöket (=szőnyegeket) és Luts János uramnál álló egyetmásomban lévő egy vég nagy abroszt és egy nagy készített asztalra való szarvasbőrt lajstrom szerint. Item az egész bibliotécamat mindennemű könyveimmel. Item a szebeni Luts János uramnál álló egyetmásos öreg ládában lévő ón s réz eszközöket vagy edényeket a scholának conviviumbéli solemnitási szükségére, mint a szünyögöket a scholának solemnitási ornamentumára, lajstrom szerint. Item a lajstromban felirt ezüst poharakat a scholának conviviumbéli solemnitási szükségére. Item a lajstromban felirt arany s ezüst marhámot és minden pénzbeli bonumimat mindennemű másnak nem testált levelemmel és jusommal.

Mely szászvárosi schola számára rendeltetett bonumim felől való dispositióm ez:

I., Hogy jöllehet még ez mai napiglan senkinek is csak egy pénzzel sem vagyok adós, az idvezült atyám uram is senkinek semmivel nem maradt adósa és senkinek semmije (az két vagy há-

cu lucrurile care se găsesc în ea, după tablou.

Lui Gavril Horvat din Vințul-de-jos (cu care sânt înrudit) și urmașilor lui le las conțeșele<sup>1</sup> bărbătești și femeiești, împreună cu plapoma, care se găsesc, afară de cele două lăzi mici, în lada cea mare, lungă, văpsită, cu picioare, de la Domnul Gașpar Vaida din Sibiiu, după tablou.

Școalei din Orăștie îi las covoarele din cele două lăzi mai mici din lada cea mare, lungă, albă, cu picioare, de la Domnul Gașpar Vaida și, dintre lucrurile care se găsesc la Domnul Ioan Luts, un vig<sup>2</sup> de fețe de masă mari și o piele de cerb pentru o masă mare, după tablou. Asemenea întreaga bibliotecă cu cărțile mele de tot felul. Asemenea vasele de cositor și de aramă din lada cu deosebite lucruri de la Domnul Ioan Luts din Sibiiu, după tablou, școlii pentru trebuințele de la convivii<sup>1</sup> și solemnități, întocmai ca și covoarele pentru ornamentații solemne. Asemenea păharele de argint din tablou școlii pentru trebuințele de la convivii<sup>2</sup> și solemnități. Asemenea obiectele de aur și argint din tablou și ori ce avere în bani, împreună cu tot felul de scrisori și drepturi netestate altuia.

Dispoziția privitoare la averea lăsată școalei din Orăștie îmi este următoarea:

I. Că (cu toate că până astăzi nu sânt dator nimănu cu nici un ban, nici fericitul tată-mieu n'a rămas dator nimănu cu nimic, și nimănu nu i-a rămas nimic la mine și la tatăl meu [afară de două ori trei cărți numite în tablou], ci totul este câștigul nostru propriu, drept, dat de Dumnezeu), da-

<sup>1</sup> Manta lungă și îmblănită.

<sup>2</sup> Val.

<sup>3</sup> Oșpeje, mese sărbătorești.

rom lajstromban megnevezett könyven kívül) nincsen énnálam, az atyámnál sem maradt, hanem maguk tulajdon, [stentől gratificaltatott igaz keresményünk minden] ha az felső országokban megszökülvén valami pénzt vagy egyebet találok kölcsön és hitelben felvenni és holtom után igaz chirographiummal azt megkeresik a creditorok, tehát csak a szászvárosi schola számára hagyott bonumimból mind egészen, mind emberségesen fizetessék meg, a több legatariusim semmit se fizessenek.

II., Hogyha semmit kölcsön és hitelben nem veszek fel, és így senkinek semmivel nem lések adós, tehát a schola számára hagyott semminemű bonumom (az mi nem ezüst) el ne adassék, hanem tartassék meg a specificált ususokra.

III., Hogy az ezüst és pénzbeli bonumok első summájokban megmaradjanak, azt el ne költsék, hanem vagy interesse adattassanak ki jó helyre eső erős módjával (mint tekintetes Bethlen János ur az enyedi 10 alumnosi számára pénzt adat ki interesse), avagy inkább valami annyira való jószág vagy malom, vagy egyéb utánuk hasznót hajtó medium vétessék azokon bizonyos számu deákoknak táplálására, tartására az város öreg deákin vagy studiosusin kívül.

Mely szászvárosi schola számára hagyott bonumim felől való megnevezett dispositiómnak megtartására, jure kényszerithetem és kényszeritem is az

că, fiind strămtorat în Țările-de-sus s'ar întâmplă să iau împrumut ori pe credință bani ori alt ceva și după moartea mea, cu adevăratul meu chirograf<sup>1</sup> ar cere creditorii să li se restituie, așa dar să se plătească totul și omeneste numai din averea lăsată școlii din Orăștie, ceilalți legatari să nu plătească nimic.

II. Dacă nu voi lua nimic împrumut și pe credință și astfel nu voi fi dator nimănui cu nimic, deci orice avere lăsată pentru școală (ce nu este argint) să nu se vândă și să se țină pentru întrebuințarea specificată.

III. Că averea în argint și bani să rămână în suma ei originală, pe aceea să nu o cheltuiască, ci ori să o dea pentru camătă în loc bun și bine (cum a dat bani cinstitul Domn Ioan Bethlen pe seama a 10 alumni din Aiud), ori mai bine să se cumpere ceva moșie ori moară, ori alt mijloc de adus interese pentru alimentarea unui anumit număr de elevi, afară de elevii sau studenții vechi ai orașului.

La ținerea dispoziției numite privilegii la averea lăsată școlii din Orăștie cu dreptul pot săli și sălesc, în numele lui Dumnezeu celui viu și a dragei față de Isus Hristos, atât pe cinstiții cuvioși predicatori ai Orăștiei, cât și pe întreg cinstitul Sfat al Orăștiei.

Lui Mihail Străjan, locuitor în Orăștie, îi las minteanul meu de felendreș<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Manuscris.

<sup>2</sup> Postav fin de Lund; cf. cele ce am spus despre acest cuvânt în *Daco-romania* III, 715—716. Deoarece Dl Iorga (*Rev. Ist.*, X—1924, No. 10—12, p. 306) se îndoește în posibilitatea explicării date acolo, adaug aici că avem documente care ne dovedesc sigur că la noi se aduceă postav de Lund: „15 ulnas viridis panni Lyndisch vocati boyaronibus honorandas, quattuordecim ulne Londisch“ (Humm XI, 793); „Ideo rogamus pannum londensem coemere“ (Hurm., XV 496, a. 1553; dl N. Iorga notează: „De Lund“); „5 Ehlen Failandisch“ (AAR., s. II, t. XXI, 283); „item quatuor ulne braun Londres (N. Iorga, *Studii și documente*, I—II, [Socotelle Bistriței], p. 28, unde în notă se explică „Postav de Lund“).

elő Istenre és a Jézus Krisztusnak szerelmére mind a tiszteletes szászvárosi prædicátorokat ökegyelmeket, mind pediglen az egész becsületes szászvárosi tanácsot.

Szászvároson lakó Strásán Mihálynak hagyom a szebeni Csiszár Ferencz uramnál hagyott fajlandis deák mentémet s ezüst kapcsos dolmányomat.

Az mostani fejevári páter Sebesi Miklós uram gondviselése alatt lévő karánsebesi Kretzul Jánosnak (kivel atyafi gyermek vagyok) hagyom az Luts János uramnál álló egyetmásas nagy ládámban lévő ládámban való bársonyos lodíngomat; item a szép szkofiumos kanitza övet; item egy drágakövekből csinált olvasót; item egy velnetzi viaszgyertyát.

Szebeni Frank Bálint ur fiacskájának, Gyirkónak hagyom az két réz kalamárist; item az nem szkofiumos kanitza övet; item a két abrosz színű kendőt. Leánykájának pediglen egy tükröt, egy festett fakalánt, négy uj ruhatisztító seprűt és kilenc selyem gombot, ujat kötést.

Fejevárott lakó pápista Lengyel Jánosné asszonynak mint elég közel való nénémnek vagy posteritásinak hagyom az egy kis abroszban lévő két uj, tarkán szótt párnahéjat az két nagy hoszszas vég késsel szótt kendőt.

Mostan fejevári páter Sebesi Miklós uramnak nékem maternus avunculusomnak hagyom az két bojtos kendőt, egy jó lepedőt, egy nagy vég abrosz rágot (sic) és Csiszár Ferencz uramnál lévő két jó, tiszta bőr vánkösomat.

Kézdivásárhelyi Kováts Mihály uramnak, p. t. tordai scholamesternek mint kedves barátomnak hagyom az nagy bokor papucsot kapczástól.

și dulama cu copcii de argint, lăsa-te la Domnul Francisc Csiszár din Sibiiu.

Lui Ioan Crețul din Caransebeș (cu care sânt înrudit), care este în îngri-irea paterului din Bălgrad Nicolae Sebesi, îi las, din lada cu deosebite lucruri de la Domnul Ioan Luts, lodin-gul<sup>1</sup> tras cu catifea; asemenea frumosul brâu de caniță<sup>2</sup> cu scufie; asemenea un rosariu făcut din pietri scumpe; asemenea o lumânare de ceară de Veneția(?).

Copilașului Domnului Valentin Franck din Sibiiu, lui Gircu, îi las două căli-mare de aramă; asemenea brâul care nu este din caniță cu scufie; aseme-nea cele două ștergare de culoarea feței de masă. Iar fetiței acestuia o oglindă, o lingură de lemn văpsită, patru perii de haine nouă și 9 nasturi de argint, noi, cu găitane (legători).

Soției papistului Ioan Lengyel din Bălgrad, ca unei mătuși destul de apropiate, ori urmașilor ei, îi las cele două fețe de perină nouă, țesute pe-striș, care se găesc într'o mică față de masă, cele două viguri mari, lungi de ștergare țesute cu albastru.

Actualului pater din Bălgrad, Nicolae Sebesi, unchiului meu după mamă, îi las două ștergare cu ciucuri, un cear-șaf bun, un vig mare de [flori? = „virăgot“?] fețe de masă și cele două perini de piele, bune, curate, care se găesc la Domnul Francisc Csiszár.

Domnului Mihail Kovács din Kézdi-vásárhely, p[le]no t[itu]lo magistru-lui școlii din Turda, ca unui sărac scump-prieten îi las perechea mea de papuci mari cu obiele cu tot.

Domnului Benedict Csefei, p. t. ma-gistruului școlii din Vurpăr, ca unu

<sup>1</sup> „Thecula pulveraria“, „pulverarium“. „Pulverphanne an den Flinten“ vas de ținut praf de pușcă.

<sup>2</sup> „Cingulum textum“, cingătoare țesută; cf. srb., *tkanica*, idem, slov. *tkanica* „panglică, peteă“.

Csefei Benedek uramnak, p. t. borberei scholamesternek mint szegény kedves barátomnak hagyom a szebeni Csiszár Ferencz uramnál lévő jó paplanomat.

Kapossi Pál uramnak, p. t. fejevári pædicatornak hagyom az egy uj, széles terhelő szijat egy varrott uj hevederrel egy ruhában.

Alvinczen lakó vitézlő karánsebesi Kalina János uramnak mint kedves jó-akarómnak hagyom az Luts János uramnál álló egyetmásos nagy ládában lévő mindennemű eddig nem specificált és másnak nem testált alább való egyetmásomat.

Csiszár Ferencz uram számára maradjon az őkegyelménél hagyott, másnak nem testált, itten nem specificált minden egyéb egyetmásom: szép derékalj hajastól, két párna hajastól, egy uj pokrócz az ládában és tonnában lévő egyetmásokkal együtt.

Ezt az tőlem minden bonumim felől költ testamentális levelemet az idegen országban jártomban történt mindenképpen megbizonyosodott holtom után kérhessék és vehessék ki az megnevezett szebeni tanácsházból, primario az tiszteletes szászvárosi papok őkegyelmek, secundario az becsületes szászvárosi tanács. Hogyha pediglen az Isten életben haza hoz engem, senki semmit se prætendálhasson az felül megemlített dolgokhoz és bonumimhoz, semminemű legatariusom ellenem se szólhasson felőle és ez az testamentum irritum légyen.

Kérem pediglen alázatosan s bizodalmasan az Ur Jézus Krisztusra és Ielkük idvességére az egész tisztelendő és becsületes szebeni tanácsot közönségesen és személyenként, kiknek istenes gondviselése alatt hagytam s biztam im ez testamentális levelemet és bonumim registrumát, hogy ez testamentális levelemet és bonumim registru-

sărac scump prieten îi las plapoma mea cea bună care se găsește la Domnul Francisc Csiszár din Sibiiu.

Domnului Pavel Kapossi, p. t. predicatorului din Bălgrad, îi las cureaua cea nouă, lată, grea, cu o cingătoare nouă cusută într'o haină.

Viteazului Domn Ioan Calina de Caransebes, locuitor în Vințul-de-jos, ca unui iubit binevoitor îi las tot ce nu s'a specificat până aici din lada cea mare cu deosebite lucruri, care se găsește la Domnul Ioan Luts, și lucrurile de mai jos neatestate altora.

Pe seama Domnului Francisc Csiszár să rămână toate lucrurile lăsate la Dumniului, netestate altuia, nespecificate aici: o saltea frumoasă cu păr, două perini cu păr, un țol (pocruț) din ladă și deosebite lucruri din bute.

Acest testament, care privește toate lucrurile mele, după ce mi se va fi adeverit în tot chipul moartea întâmplată cu prilejul umblării mele prin țări streine, să-l poată cere și lua de la casa numitului Sfat din Sibiiu, în rândul întâiu cuvioșii preoți ai Orăștiei, în rândul al doilea cinstitul Sfat al Orăștiei. Dacă însă Dumnezeu m'ar aduce acasă în viață, nimeni să nu poată pretinde nimic din lucrurile și bunurile amintite mai sus, nici un legatar al meu să nu poată vorbi împotriva mea despre ele și acest testament să fie zădărnicit.

Rog umilit și cu încredere, în numele lui Isus Hristos și pe fericirea sufletului lor, pe întreg Onoratul și Cinstitul Sfat al Sibiiului, împreună și în particular, îngrijirii bune a căruia mi-am lăsat și încredințat testamentul și registrul bunurilor mele și averea mea numită de pe la gazdele amintite, că după moartea mea, întâmplată umblând prin țeri streine, adeverită în tot cih-



mát, és megnevezett szállásimon lévő megnevezett bonumimot idegen országban jártomban történt, mindenképpen megbizonyosodott holtom után adják, bocsássák őkegyelmek adatván azokat és bocsátván a tiszteletes szászvárosi papoknak és becsületes szászvárosi tanácsnak kezében istenesen, nehézség nélkül; hogy a tiszteletes szászvárosi papok és becsületes szászvárosi tanács praesidiálván convocáljanak az feljebb megnevezett minden legatariusomat egy bizonyos napra és helyre, és őkegyelmek kinek-kinek szolgáltatassák tőlem deputált legatumját kezében jó lelkiismerettel, az tőlem megirt dispositióm szerint. Mely istenes jó cselekedetét és munkáját az tisztelendő és becsületes szebeni tanácsnak az Uristen republicajoknak virágzó állapotban való megtartásával és lelkük üdvösségével megjutalmaztatja, jutalmaztassa is az Atya, Fiu és Szentlélek Uristen, kinek ajánlom őkegyelmeket és mindeneket. Amen.

Actum-datum Cibinii anno æræ Christi-  
anæ 1674 die 31 Octobris.

Idem, qui supra :

*Michael Halicius* de Karánsebes m.p.

Vo.: Turris fortissima Nomen Domini,  
ad eam confugiet justus.

Erős torony az Urnak oltalma, oda  
folyamodik az igaz.

**Din afară:** A.1712. die 4 Julii aperta  
per nos infrascriptores specialiter ad  
id deputatos ad instantiam reverendi  
atque clarissimi domini Michaelis Vá-  
sárhelyi pastoris Szászvárosiensis et  
nobilis domini Petri Simon, inclyto  
magistratui Cibiensi factam. Cibinii anno  
et die ut supra.

M. Zékeliu, notarium m. p.  
Andream Goekely m. p.  
Johannem Zeivert m. p.

pul, să le dea, să le libereze Dumnia-  
lor, dându-le și lăsându-le cinstițiilor  
preoți ai Orăștiei și în mâna Cinstitu-  
lui Sfat al Orăștiei, cum se cuvine,  
fără greutate; că, prezidând cinstițiilor  
preoți din Orăștie și Cinstitul Sfat al  
Orăștiei, să convoace pe toți legataril  
miei numiți mai sus într'o zi și într'un  
loc anumit, și Dumnilor să predea  
fiecăruia în mână cu bună conștiință  
legatul lăsat de mine, după dispoziția  
scrisă de mine. Care faptă și oste-  
neală prea bună a Cinstitului și Ono-  
ratului Sfat al Sibiiului Dumnezeu o  
va răsplăti cu ținerea în stare înflori-  
toare a orașului lor și cu fericirea  
sufletului lor, să o și răsplătească  
Tatăl, Fiul și Duhul Sfânt Dumnezeu  
căruia-i încredințez pe Dumnilor și pe  
toți. Amin.

Făcut-dat în Sibiiu în anul erei creștine  
1674, ziua de 31 Octomvrie.

Cel de mai sus :

Ss. *Mihail Halits* de Caransebes.

Vo.: Turris fortissima Nomen domini,  
ad eam confugiet justus.

Turn puternic este numele Domnu-  
lui, în acela scapă dreptul.

**Din afară:** S'a desfăcut în 4 Iulie  
1712 prin noi mai jos iscăliții anume  
delegați pentru acest scop la cererea  
Cinstitului și Onoratului Domn Mihail  
Vásárhelyi, pastorul din Orăștie, și a  
nobilului Domn Petru Simon, făcută  
Măritului Magistrat al Sibiiului.

Sibiiu în anul și ziua de mai sus.

ss. M. Zekelius, notar.  
ss. Andreas Goekelyi  
ss. Johannes Zeitvert

*Originalul în Arhiva Colegiului reformat Kún din Orăștie (Nr. 1. a. — 1674).*

N. Drăganu.

## Sfinții-medici în graiul și folklorul românesc.

La 1-iu Iulie, Calendarul ortodox fixează pomenirea „Sfinților fără de bani vraci Cozma și Damian”<sup>1</sup>. Rânduiala sfeștaniei celei mici sau Rugăciunea celor șapte coconi pentru cei ce nu pot dormi invocă ajutorul „Sfinților Mucenici și vindecători fără de argint Cosma și Damian, Chir și Ioan, Panteleimon și Ermolae, Samson și Diomid, Mochie și Anichit, Thalaleu și Trifon”<sup>2</sup>.

Acești „doftori fără de arginți” (ιαματικοὶ ἀνάργυροι)<sup>3</sup> eră

<sup>1</sup> V. *Sinaxariul*, la sfârșitul „Euhologhiului s. Moltitvenicului” dela Iași, 1749: Chir și Ioan îi preced imediat (31 Iunie), după cum Ermolae (26 Iulie) precede pe Panteleimon (27 Iulie). — De fapt, însă, există trei perechi de Sfinți cu acest nume (Cosmă și Damian): una din Asia, alta din Arabia și alta din Roma. La 1-iu Iulie, calendarul ortodox prevede serbarea acesteia din urmă, dar și celelalte sânt prevăzute, respectiv, la 1-iu Novembre și 17 Octombrie (V. pentru acestea, ca și pentru tot ce se referă la viața și cultul Sfinților, monografia lui Ludwig Deubner: *Kosmas und Damian*, Texte und Einleitung, Leiozig 1907, p. 38 sqq.). — Notăm însă, că „Vracii, numiți altmintrelea și *Vătași*”, cari cad în Joia din săptămâna albă (Marian, *Sărbătorile la Români*, I, 255; *Rev. critică-literară*, III, 206), sânt o simplă alterare din Sf. *Vlasie*, serbat de popor la 11 Februar (v. I.-A. Candrea, *Calendarul Babelor*, în „Adevărul Literar” din 13 Maiu 1923); cf. și D. A. Kerler, *Die Patronate der Heiligen*, art. *Ärzte*, unde se dă (p. 9) un Sfânt medic *Blasius* din *Sebaste* (Armenia): la el se referă „Blasiussegen” de la 3 Februarie în Germania și Boemia (v. Wetzler—Welte, *Kirchenlexikon*<sup>2</sup>, s. v.).

<sup>2</sup> V. d. e. *Euhologiu*, ed. II, Blaj, 1893, pp. 130, 426 = Εὐχολόγιον, Veneția 1806 [tipărit greșit: 1086], pp. 397, 538: „τῶν Ἁγίων καὶ ἰαματικῶν Ἀναργύρων Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ, Κύρου καὶ Ἰωάννου, Παντελεήμονος καὶ Ἐρμολάου, Σαμφῶν καὶ Διομήδους, Μωκίου καὶ Ἀνικήτου, Θαλαλαίου καὶ Τρύφωνος”.

<sup>3</sup> Vechea sinonimică relativă la „medic” sau „doctor”, se cuprinde în esență în următorul text din Pravila moldovenească: „Când va zice *vraclul* că iaste rana de moarte sau nu de moarte, îl vom crede; mai vârtos, când se va afla, că vraciul iaste *dascal*, cum le zice acestora *doftori*: atunce se crede și mai bine, decât ar fi altul mai prost, *bărbiliariu*, sau *descântătoriu*” (v. Longinescu, *Legi vechi românești și izvoarele lor*, I, no 504; idem, *Medicina legală în legile vechi românești*, București 1924, p. 11, n. 99). Ierarhia e, deci, evidentă: *dascălul* (profesorul, cf. *ιατροσοφιστής*), *doctor* în medicină, e superior simplului *vraclu* fără titlu, dar acesta e, la rândul său, superior unui *bărbier* sau unui *vrăjitor*, deși, originar, *vraclu* și *vrăjitor* sânt

firească să pătrundă și la noi în traiul și graiul poporului, unde faima lor și numele unora dintre ei<sup>1</sup> răsună până astăzi în proverbe, idiotisme și descântece.

frați buni (cf. și engl. *horseleech* 'veterinar' = mgerm. *lâchenaere* 'medic', popr.: 'descântător'), iar *vraciu* e termenul generic atât pentru medicul literat, cât și pentru cel empiric (v. Longinescu, *o. c.*, p. 7; cf. însă și N. Iorga, *Medici și medicină în trecutul românesc*, în „Ist. Rom. în chipuri și icoane”, ed. II, p. 314). Din această terminologie arhaică, la care se mai poate adăugi, în același sens cu „descântătoriu” (magician): *vâlhovnic* (care e și „farmazon”, dar și „filosof”, cum era firească într-o vreme când filosofii erau puși pe același plan cu astrologii, „numărătorii de stele” (cf. Longinescu, *Din privilegiile filosofilor în dreptul vechiu românesc*, în „Conv. Lit.” din 1910, p. 251 sqq.), apoi, pe aceeași treaptă cu „bărbierii”: *fel(d)cerii* și *patronii* (v. Dr. V. Gomoiu, *Din istoria medicinei și a învăț. medical în România*, București 1923, p. 98), „lecuind”, și ei, ca și alți „șarlatani, cari se zic dohtori” (ibid., p. 77), mai târziu și sporadic, chiar: *fisic* (cf. engl. *physician*, „doctor, medic”, i. e. „vindecător de boalele trupului”, dar și gr. *φυσικὸς ποιεῖν*, lat. *physica* „recepta”: Röhr, *Der okkulte Kraftbegriff im Altertum*, Leipzig 1923, p. 73 sqq.), singur „doctor” (*doftor, dohtor*) dăinuiește, alături de *medic*. — Pentru *hirurg*, găsim, pe lângă vechiul *gerah* turcesc și *îrulic* leșesc (Cantemir, Hron., 890, etc.), varianta *firig* (Gomoiu, *o. c.*, p. 63). — În materie de ginecologie, avem: *moașe, femei pricepute la moșit* (cf. fr. *sages-femmes*), pe lângă *descântătoare* și *fermecătoare* (cf. Longinescu, *o. c.*, p. 3), adecă universalele și eternele *babe* (cf. rus. *baba* 'moașă', litv. *senoji*, idem, litt. 'die Alte', vg. *hefianna*, din lat. *anus* 'altus Weib', vgr. *ιατρομαία*, etc.); criteriul obișnuit e bătrânețea, experiența (v. Schrader—Nehring, art. *Hebamme*), cum arată, de altfel, însuși *moașă* (cf. *moș*), și numai excepțional alte note: lat. *obstetrix* (asistența parturientei, ca'n rom.-basarab. *acușeră*, „accoucheuse”, sau engl. *midwife*, litt. 'Mitweib'), vgr. *ὀμφαλοτόμος* (cf. rom. *babă-de-buric*, *nașă-de-buric*). — Adăugim că, în această lumină, se pot explica și cele două vorbe populare, rău înțelese de Zanne: „Calabalâc la buric” (II, 22) și „Noroace în floace” (II, 159), de fapt o urare grosolană la adresa tinerelor măritate, a cărei formă completă sună: „Noroc la floc și calabalâc la buric!” (aluzie la apropiata sarcină).

<sup>1</sup> *Sf.-Pantelimon* („Marele Mucenic și Tămăduitor”, serbat la 27 Iulie a doua zi după Ermolae) e patronul „nosocomiului” sau „spitalului nemernicilor săracilor bolnavi ot Mănăstirea Sf. Pantelimon, care este zidită și înzestrată de cel intru fericire răposat Domn al doilea Grigorie Ghica Voievod” (v. hrisovul Logofătului Gr. Ghica, din 1813, la V. A.-Urechia, *Istoria Românilor*, X, p. 1012). — Venerat patron de spitale și tămăduitor fără arginți e și *Sf. Spiridon*: așezămîntul spitalicesc din Iași și biserica din Botoșani sânt vestite în Moldova. — Poate că și *Ermolia*, n. de părau sucevean (v. Dicț. Geogr.), să fie identic cu *Ermoliaie* (firește, fără nici o legătură cu vreo presupusă putere de tămăduire a apei, ca și topon. dobr. *Ermolai*, după n. unui pescar). — Ca omonimie, se poate compara și vr. *Ermolai* (Bianu-Hodoș, *Bibliografia rom. veche*, II, 346) = rut. *irmolôj*, „Buch, das die ersten Verse der

I. — Zanne, *Proverbele Românilor*, VII, 169, înregistrează zicătorile: „*A fi sfânt fără de argint*“, „*Sfânt fără de arginți*“, despre un „om, care-ți face treabă fără să ceară plată; om cinstit, dar sărac“ (cf. „sărac, dar curat“).

Aluzia la Sfinții „doftori fără-de-arginți“ e atât de evidentă, încât — probabil, de aceea — meritosul strângător al proverbelor noastre a crezut de prisos s'o releveze<sup>1</sup>.

II. — Un „descântec de bubă“, publicat în tânăra revistă de folklor din Blaj, „*Comoara Satelor*“, an. I (1923), p. 16, începe astfel:

Amin, amin.  
cosman de amin.  
Vracii Domnului  
descântecul sfintei Mării<sup>2</sup>.

Kirchenlieder (kanoni) enthält“ (Żelechowski, I, 327), adecă *irmologhiu*. — *Anichit*, poate contaminat cu *Nichita*, apare în n. de fântână dorohoian *Anichita* (v. Marele Dicț. Geogr.); *Diomid*, în *Domide* (cf. rut.), iar pe *Samson* (Σαμψών) îl avem și ca *Psampson*, cum vom arăta în alt loc, unde va fi vorba și de celelalte nume în chestie. — Pentru *Luca* Evanghelistul, ca patron al medicilor, și pentru *Pantaleon* din Nicomedia, v. Kerler, o. c., pp. 9–10 (unde „Nikodemien“ e o greșeală de tipar).

<sup>1</sup> „In dar ați luat, în dar dați-ne“ (δώρεάν ελάβετε, δώρεάν δότε ἡμῖν), sună o invocație populară ngr. către „Anargyri“ (v. Arnaud, I. infra c., p. 517).

<sup>2</sup> „Babele sânt convinse că darul de a le cui îl au de la Maica Domnului, sau de la lele . . .; de asemenea cred că le vine în ajutor Sfânta Vineri . . .“ (Dr. N. Leon, *Istoria naturală medicală a poporului român*, p. 18). *Panaghia* (Παναγία), „Prea-Sfânta Fecioară Maria“, apare consecvent în exorcismele Grecilor moderni (v. L. Arnaud, *La Baskaïa ou le mauvais oeil chez les Grecs modernes*, în „*Edios d'Orient*“ din 1912, p. 511 s. qq.), precum apare uneori și *Sf. Paraschiva* (Sf. Vinere), împreună cu Sf. Pantelimon și Cosma și Damian (ibid., p. 518), înlocuitori creștini ai vechilor divinități vindecătoare păgâne, detronate de evul-mediu bizantin. Cf. și Ed. Stemplinger, *Antike und moderne Volksmedizin*, Leipzig 1925. — „Sfânta Maica Preacurată“ apare și'n descântecul de deochiu din recenta colecție a păr. Bîrlea (*Cântece popor. din Maramureș*, II, 327), care începe: „Doi ochi răi ți'o străcat, și nouă sfînți ți-o vindecat“, iar într'o variantă mai nou publicată din „*Comoara Satelor*“, II (1925), p. 104, descântecul „de deochiu“ (sau „ghiocitură“ = deochetură) începe:

„Amin, amin  
„cosman de amin.  
„Vracii Domnului,  
„descântecu' sfintei Marie Maria“ (sic). — acest „Maria“

fiind, de fapt: *Mare*, cum se vede dintr'un alt pasagiu al colecției Bîrlea (II. 361): „O plecat Sfânta Măria Mare, Cu săcurea mare, În pădurea cea

Cele supuse până aici ajung pentru a înțelege că cele două versuri din mijloc trebuie interpretate și ortografiate precum urmează :

Cosma(n) [și] Damian,  
Vracii Domnului.

Un „descântec de șarpe“, reprodus după un ms. religios din Chiojdu-Mic (Buzău) în rev. „Ioan Neculce“, IV (1924), p. 236, sună, în adevăr, precum urmează : „Amin, amin ([de] doao ori), *Cozma și Damian*. Să mâneacă Maica Sântă Măriia Duminecă de dimineață la fântână și găsi pe Spinărăulu [șerpe], șezând pe piatră veninatu, topsecatu, pelinatu, ciumăratu...“<sup>1</sup>.

Greșeala pe care o face revista blăjeană însă, — care, de fapt, nu face decât să reflecte o confuzie populară, — apare totuși în cele mai vechi culegeri de descânțece și se întâmpină, de la olaltă, în mai toate publicațiunile de acest soi.

„Amin, amin, și *Cosma d'Amin*, ai iamata [= ἄγιοι λαματικοί!], că m'au mușcat giata cu muștere zimți“, începe un descântec „de mușcătura șerpelui“, tipărit, acum câteva decenii, în „Buciumul Român“, III, p. 140. — „Amin, amin, *Cosma d'amin*“ apare constant, ca „incipit“, la o serie de 6 descânțece, diferite, din „Monografia com. rur. Stălinești [= Stănilești]“, de N. T. Moceanu (pp. 135, 137, 138, 141, 143). — „*Cuzman de Amin*, liacu lu Dîordfe“. sună, ca refren, invocația într'un descântec de deochiu din colecția *Graiul nostru*, a d-lor Candrea—Densusianu—Sperantia (II, 126), cum și'n *Graiul din Țara Hațegului* al d-lui O. Densusianu (p. 343), supt forma : „*Cozmă d'e amin*“. — „Amin, amin, *Cosman d'amin*“, începe și „descântecul miluitelor, sfintelor“ din *Colecțiunea folclorică română din Răcășdia și jur*, de E. Novacoviciu, p. 132<sup>2</sup>.

mare . . .” — „*Maica Sfânta Dumincă*“ se invocă, în sfârșit, într'un descântec de dragoste, publicat acum în urmă de Dr. Ch. Laugier (*Contribuțiuni la etnografia medicală a Olteniei*, p. 134), care, vorbind de brâncă (o. c., p. 89), spune că „în Vâlcea și Romanași, se scrie brânca, scriindu-se de-a îndărătele, sub numele *Sfinților fără de arginți*: 'Vindecăți brânca de la robul lui Dumnezeu cutare' etc.“

<sup>1</sup> Un descântec „de mușcătura de șerpe“, remarcabil prin formulele cabalistice ce cuprinde („Da zalea malea“ amintește pe „halea malea“, etc.), v. în colecția bănațeană, citată mai departe, a lui E. Novacoviciu, p. 138.

<sup>2</sup> „*Hera împărat*“ din descântecul de pocitură (*ibid.*, p. 137) pare a fi: *Ler-Împărat*.

Identificarea era din cele mai ușoare. „Cosma și *Diamin*“ din descântecele de „Samcă“ sau „borză“ (Marian, *Nașterea*, p. 35<sup>1</sup>), oferea, așa-zicând, un termen mediu, întocmai ca și „Amin ! amin ! *Cosmă, Dămin*“ din Pamfile (*Sărbătorile de vară la Români*, p. 161) sau „Amin, amin, *Cosmandin*“ (v. Hasdeu, *Etym. Magn.*, s. v. *amin*, col. 1074).

De fapt, aceste „etape intermediare“ sânt absolut superflue pentru recunoașterea numelor *Cosma* și *Damian*, care se ascundeau sub deformățiunile populare, odată ce intervenția acestor „Dioscuri creștini“ în descântece e bine cunoscută<sup>2</sup> și odată ce știm că „Sf. Cosmadin“ se serbează în popor tocmai la 1-iulie<sup>3</sup>, adică în ziua de Sf. Cosma și Damian.

Singurul lor rost este acela, că ne desvăluie mecanismul etimologiei populare care a făcut din *Cosma* și *Damian*: „Cosman de amin“.

Numele acestea nefiind prea obișnuite și ajungând prin urmare obscure („obscurata diu populo“, zice Horațiu, *Epist.*, II, 2, 115), sub influența lui *amin* precedent, *Damian* a fost analizat în: *de + amin* (cf. *Demian* și „*Diamin*“ sus-citat), iar, sub influența lui *Damian* însuși, *Cosmă* a fost transformat în: *Cosman* („Cuzman“, cf. „*Cosmandin*“).

În ce privește *Cosmandin*, la formarea lui — după o procedare sintetică cunoscută din exemple ca *Antanasii = Anton + Atanasie* (17—18 Ian.), *Todorusale = Todor + Rusalii*, etc. — a putut contribui și analogia cu *Costandin* (Constantin).

III. — O altă expresie populară, în care, după credința noastră, avem a face cu nume de „Sfinți vindecători fără arginți“ este-faimoasa locuțiune: „a umblă *teleleu-Tănase*“. Dar, pentru demonstrarea lucrului, va fi necesar, de astă-dată, un mai mare încunjur.

După sensu-i curent, expresia citată înseamnă: „a umbla mereu, fără rost; flâner, rîder, herumschweifen, bummeln“. Ea face parte, ca atare, dintr'o întreagă grupă de locuțiuni sinonime, începând cu *a umblă* sau *a bate*.

<sup>1</sup> „Mira Slava (?)“ din colecția de „Vrăji, farmece și descântece“ a ace-luiși, p. 88, e, după toată probabilitatea, satul ieșean *Miroslava*.

<sup>2</sup> Cf. și Gaster, *Literatura populară română*, p. 417.

<sup>3</sup> V. Marian, *Sărbătorile la Români*, I, 228; Pamfile, I. c., și I. -A. Candrea, *Calendarul Babelor*, ad loc.

Pentru claritatea expunerii, le vom împărți în două serii (compuse cu *a bate* și compuse cu *a umblă*), deși cele mai multe din ele se întrebuițează deopotrivă cu ambele verbe<sup>1</sup>.

1. *A bate berbunca* (*bărbunca, bărbunc, vărbunc* = germ. *Werbung*, „recrutare“; v. Dicț. Ac., s. *bărbunc*, „racolage, danse paysanne“, unde se citează expresia *a jucă verbuncul* și adv. *în verbunci*, „în lumea largă“, propr.: „în armată“<sup>2</sup>). — 2. ~ *brambura* s. *bambura* (v. Dicț. Ac., s. v. și cf. *gambură*, „locul unde fug cei cari au bătut țel în jocul cu mingea de-a tria-lunga“, din glosarul Viciu, p. 45, it. *a bāmbera*, „la întâmplare, la noroc, fără socoteală“, turc. *bambere*, „gradus, ordo, échelle, Leiter“: onomatopeic?<sup>3</sup>). — 3. ~ *ciamburul* s. *giamburu* (Șezătoarea, IX, 155): aluzie la „ceambulurile“ prădalnice de odinioară ale Tătarilor (v. Șăineanu, *Infl. orient.*, II<sup>1</sup>, 121); cf. varianta secundară: *a umblă sambura* (*Graiul nostru*, II, 211)<sup>4</sup>. — 4. ~ (*h*)*alcoa* (Zanne, o. c.,

<sup>1</sup> *Bat berbunca* (atestat și la Pascu, *Etimologii rom.*, I, 62), mi-e cunoscut din satul meu, Târnauca-Dorohoiu, întocmai ca și *bat hambesa*: nici bogata listă de „izolări“ ale verbului *bat*, dresată de d. A. Philippide (*Specialistul român*, Iași 1907, p. 24 sq.) nu le dă însă; cf. și Dicț. Acad., s. v. *bate*, I, 1.

<sup>2</sup> Sensul „verbuncului boalei“, citat acolo din glosariul muscelean al lui Codin (p. 78) cadrează perfect cu ideea de „stagiū, durată“ (a serviciului militar). Mai curios e *lăzăret*, „timpul ce-i scris cuiivă să-l trăiască“: ‘și-a făcut lăzăretul!’ — sau timpul cât o să ție o boală: ‘de geaba cerci s’o lecuești, că nu scapi de ea, până nu și-o face lăzăretul!’ (același glosar, p. 46); dar și aici, tranziția de sens și confuzia se explică destul de ușor prin durată carantinei. (O tot atât de interesantă confuzie se relevă în „Ztschr. f. vergl. Sprachforsch.“, din 1925, p. 107, în mgerm. *spittal*, „Aussatz, lepra“, *spitalich*, „lepros“, lit.: „spital“, „bolnav de spital“). Glosatorul însuși a înțeles aceasta, mai târziu (*Muscelul nostru*, I, p. 43, n. 2): „Carantine, care, înaintea se numeau *lăzăret*, de unde, poate, a rămas cuvântul *lăzăret*: ‘să-și facă boala *lăzăretul*, și trece ea!’“. — Dar, pentru că veni vorba de *lăzăret* și pentru că sântem în plin folklor medical, să observăm că însuși numele acesta (it. *lazzaretto*) derivă, după o recentă explicație a lui L. Spitzer (admisă și de Nyrop, *Italienske Ord i Dansk*, Copenhaga 1922), nu din *Lazarus*, cum se credea până acum, ci de la insula venețiană Santa Maria di *Nazareth*, unde s’a constituit, în 1423, primul *lazaret* (cf. Herrig’s „Archiv“, și „Die Neueren Sprachen“, XXXIII [1925], p. 77 sq.), precum faimosul *ghetto* nu derivă din *aegyptius*, ci din veneț. *ghetto*, tosc. *getto*, „Giesserei“ (după turnătorii ce fusese odinioară în cartierul evreiesc: *ibidem*; cf. și „Jahrbuch für Philologie“ I [1925], p. 136).

<sup>3</sup> Cf. și rut. *bamburd*, ‘grosses, grobes Ding’ (Želechowski, I, 12).

<sup>4</sup> Cf. mai jos no. 37 (*paghiaz*, cum și *năvrapi* (Ureche, ed. Giurescu, p. 55 = Iorga, *Din faptele străbunilor*, p. 66, unde se glosează: „*azapi*, oaste de avangardă turcească“, identic cu *asapizii* = prădătorii, din Șincai: *ibid.*,

IV, 245): reminescentță istorică a vechilor exerciții militare orientale consistând în aruncarea suliței (cf. *geridul*) printr'un cerc de fier (v. Șăineanu, *o. c.*, ad loc.). — 5. ~ *hambesa* (Pamfile, *Jocuri de copii*, II, citat în Dicț. Ac., dă însă numai varianta cu *umblă*) se lămurește prin următorul pasagiu din monografia lui Kaindl, *Die Huzulen*, p 11 sq.: „De Paști, flăcăii obișnuiesc a lua parte la un joc, pe care-l numesc *hambas*. Acesta consistă în aceea că flăcăii formează un lung lanț, ai cărui membri au fiecare datoria ca, cu toată repeziciunea cea foarte mare a mișcării lor, să nu iasă din rând. Conducătorul, prevăzut cu un băț ușor sau cu o ciuște (basmă răsucită), aleargă repede, când la dreapta, când la stânga, așa că e aproape cu neputință să-l urmezi fără a părăsi rândul. Unuia din cei ieșiți din rând se silește conducătorul să-i aplice o lovitură. Dacă reușește, atunci întreg șirul se desface, pentru ca, la un semn dat, să se întrunească iarăși la joc“<sup>1</sup>. — 6. ~ *lela* (Rev. critică-literară, III, 87, etc.)<sup>2</sup> se explică, de asemenea, prin următoarea adnotație a lui Budai—Deleanu la versul „Nu va bate el în zădar lela“ din „Țiganiada“ (ed. Cardaș, p. 37): „...Precum este și acest cuvânt *lela*, care trebuie bine a se osebi de către altul asemenea cuvânt, *lele*<sup>3</sup>. În Ardeal, spre părțile Hațegului, au copiii țăranilor, mai vârtos cei cari păstoresc vitele, un fel de cântec ce-i zic *lela*. Iși strâng

p. 93). — Pentru asemenea supraviețuiri istorice în jocurile copilărești, cf. n-le următoare, cum și O. Weise (*Die deutsche Sprache als Spiegel deutscher Kultur*, p. 41): „Auch das Kinderlied spiegelt z. T. die kriegerischen Ereignisse früherer Zeiten wieder“, iar, ca exemple mai puțin cunoscute, v. interesantele jocuri de copii, din colecția d-lui G. Precup (în rev. „Scânteia“ din Gherla, II [1925]): *Hol van lancu*, în care doi copii, prinzând picioarele unui scaun, se lovesc reciproc cu un ștergar, întrebându-se: „Hol van lancu“ și răspunzându-și: „Itt van lancu“ (p. 64), și *De-a mare-i tina pe Moldova*, în care un șir de copii, ținându-se de mână, vor să treacă pe sub „porțile Basarabiei“, închipuite de alti doi copii prinși de mâni, și-i întreabă: „Mare-i tina pe Moldova?“ și: „Ce vamă luați?“ etc. (p. 65).

<sup>1</sup> Cât privește etymonul, ne-am putea gândi la un reflex al germ. v. *han(m)peiz* 'Hahnenbiss', mlat. *gallimordum* (firma caselor de toleranță înfățișând un ... coq avec sa ... cocotte), din care și ceh. *hampejs*, *hanpas*, etc. (Berneker, 376).

<sup>2</sup> Mai obișnuit însă: *a umbla lela* (Cihac, II, 169, etc.).

<sup>3</sup> Confuzia se și vede într'un „a fi un *bate-lelea*“, de fapt: un *bate-lela* = haimană (Zanne, IV, 383), sau într'un „a umbla *lelea* pe drumuri“ (ibid.), explicabil și prin influența sinonimelor: „a umbla în *dorul lelei*, de *dorul lelei*, în *dragul lelei*“ (ibid.).



grumazii și se scutură din tot trupul, ș'așa cântă izbucnind cuvinte tresărite, și făcând schime urite rușinoase, și din gură cântând lucruri de rușine și adevărat satiricești. De-acolo se zice de obște de oarecare ce nu lucrează nimic, că *bate lela*<sup>1</sup>. Un sens înrudit are și it. *fatalella, falilella*, „cantilena sciocca del volgo; contadino tristo che non volendo lavorare si da a chiedere l'elemosina, cantando alcuni versi“, *lellare*, „andar lento nel risolversi e nell'operare“ (Fanfani—Rigutini—Tommasèo), cum și ngr. *τρέλλα λέλα*. — 7. ~ *laturile* s. *lăturile* (Philippide, o. c., p. 24) își găsește comentariul în versurile populare citate mai departe (subt no. 32). — 8. ~ *pavelele* (ibid.) e copia fr. *battre le pavé*. — 9. ~ *pietre* (Candrea, *Poreclele*, p. 69), aparține la aceeași categorie cu precedentul (sinon. *a număra pietrele* din Zanne, I, 254, are, firește, alt tâlc) și următoarele. — 10 ~ *poduri* (Rev. crit.-lit., I. c.) se referă, probabil, la *pod*, „stradă“ (cf. Tik-tin, s. v.<sup>1</sup>) și face, deci, parte, din aceeași sferă de . . . ocupații de „surtucari târgovești“<sup>2</sup>, ca și 11 ~ *treta*, „a umbla pe uliță“ (Rev. crit.-lit., IV, 87), „pe trotuar“ (la nsl. *trata*, „Viehtrieb, Grasplatz“, e mai greu de gândit<sup>3</sup>). — 12. ~ *a umblă de-a cileandra*, „fără nici o grijă, nepăsător, laidac, fără de nici un capăt“ (D. Furtună, *Vremuri înțelepte*, p. 90), pare o deformare, prin fonetism moldovenesc, dintr'un „de-a fi *leandra*“ (cf. și no. 36) sau un „de-acileà'n ~“ (fiindcă de *hil'andră* mr. n'ar putea fi vorba, iar țigan. *gealindrà*, întrebuițat ca refren al unui cântec în pofida Țigănilor, nu e prea popular); cf. însă și no. 24. — 13 ~ *craina*, „a umbla fără rost, ca craiu (om fără căpătâiu)“ (Codin, *O seamă de cuvinte din Muscel*, p. 22), ar putea fi mai curând în legătură cu \**craina*, „marginea“ (cf. no. 32) decât cu *craiu*, cum sugerează glosatorul, deși *craiu* înseamnă, de fapt: „vagabond“ (N. Iorga, *Scrisori de boieri și negustori*, p. 189), „craiu de poduri“<sup>4</sup>; cf. și *crainic* „herold; telal“ (v. *teleleu*!). — 14 ~ *creanga*

<sup>1</sup> V. d. e. Dionisie Eclesiarhul (*Tesauru de monumente ist.*, II): „cu brut-cile nimenea să nu umble pe *poduri* . . . ca să nu facă sgomot pe *uliță*“ (p. 219), „craii *podurilor*“ (p. 232), „craii depe *ulițe*“ (*ibid.*), pentru cari cf. și „cucii de poduri“ (Gion, *Ist. Bucureștilor*, ad loc.).

<sup>2</sup> Cf. ngr. *σουρτούκης*, „bateur de pavés“ (Byzantios, 570).

<sup>3</sup> Cf. și sinon. *a bate calea mânzului* (Philippide, I. c.), *a bate în buze* (Zanne, II, 28), cum și germ. *Gassenhauer*, lit.: „einer, der auf den Gassen 'haut', d. h. umherläuft“ (Hatzfeld, *Vergl. Bedeutungslehre*, p. 75).

<sup>4</sup> Cf. no 10, nota. — Pentru expresiile: „craiu de Curtea-Veche“ și „craiu de Curtea-Nouă“, v. Zanne, IV, p. 318 sqq.

(Șezătoarea, IX, 155) s. *creangă* (Zanne, II, 788) formează o familie cu n-1 16 și cele următoare. — 15 ~ *d'a doina* (Codin-Mihalache, *Sărb. poporului*, p. 63) trebuie pus în legătură cu *oina*, (*oinar*, *hoinar*) și *doina*. — 16. ~ *de flori-de-cuc* (Zanne, I, 170), ca și 17 ~ *de florile mărului* (ibid.), 18 ~ *frunza frâsinelului* (ibid., 183), 19 ~ *frunza lelii* (ibid., II, 788), fac aluzie la hoinăreala pe câmpuri și prin păduri (cf. no. 30), dacă nu reflectă cumva câte un început de cântec popular („Flori de măr“ se aude des prin colinde, iar „frunza lelii“ ar putea fi și: frunza *lalelei*; cf. însă no. 6, cu nota 3). — 20. ~ *fuiogă* (Zanne, II, 789; Pamfile, *Agricultura la Români*, p. 248) a fost explicat din ung. *fűjogni*, „a suflă încoace și'ncolo“ (Dicț. Ac.); cf. și rev. „Ioan Neculce“, III (1923), p. 25, unde se înregistrează: „*fuiog*, *fuiogă* (magh.), étourdi“. — 21. ~ *hăbăucă*, „în zădar, razna“, aparține, evident, la *hăbăuc*, „toqué“, unde-l și subsumă Dicț. Ac., din care luăm citatul. — 22. ~ *hai-hui* cuprinde un turcism, identificat de noi în DR., I, 277 (pentru corespondentele mr., *haihum* și *hahă*, cf. și Dalametra, p. 107). — 23. ~ *haimană*, cu sinon. *a hăimăni*, din turc. *haymana*, „vagabond, om fără căpătâiu“ (Șăineanu, s. v.; cf. însă și Tiktin, s. v.). — 24. ~ *handralela* (ibid., s. v. *handră*, „haillon“) pare un compus cu acest *handră*, dar în sensu-i figurat, de „iubită“, pe care-l autoriză simetricul *handralău*, „amant“, din 25. ~ *handralău*, „încoace și'ncolo, fără nici o treabă“ (ibid.; cf. însă și ung. *vándorló*, „wandernd, herumziehend“!), ca și sinon. — 26. ~ *de-a handramandra* (ibid.; cf. *mendre*: ori onomatopeic?) — 27. ~ *de-a harhageaua*, „a umbla pe câmpii, fără nici o treabă, jucându-se: *harhageauă* a fost un joc, care s'a pierdut“ (Zanne, IV, 377). — 28. ~ *hebereu* e ung. *heverő*, „inoccupé, fainéant“ (Drăganu, DR., III, 719). — 29. ~ *de-a hoameghea* (Păcală, Monogr. com. Rășinari, p. 139) e, poate, identic cu *varmeghea*, „comitatul“ (ung. *vármegye*). — 30. ~ *hoinar*, s. *hoinaciu* (acesta, la Zanne, VI, 146: „Umblă *hoinaci* ca hangerii = hangerliii, soldații lui Hangerli“) se referă originar, evident, la jocul (*h*)*oinei* (v. Dicț. Ac., s. v., și cf. Vámbéry, Die primitive Cultur des turkotatarischen Volkes, p. 146 sq.). — 31. ~ *pe horaițe* se găsește atestat în Lex. Budan, s. v. *horaiță*, „uliță“, cu sensul de „vagor, circumvagor“. — 32. ~ din *hudă* în *hudă* (Codin, O seamă de cuvinte, p. 40, sub *hudă*, „casă“, recte: „gaură, peșteră“) e de apropiat de *hudiță* (uliță), etc., cum și de „*hârbar*“ rătăcitor din câșlă'n câșlă“. — 33. ~ *huș-margina* (Zanne, II,

789, probabil cu gândul la *Huși* sau la *huș!*), de fapt: *huciu-marginea*, corespunde fr. *battre les buissons* (cf. și *faire l'école buissonnière*) și se lămurește deplin prin următoarele pasagii din cântece populare: „Măi tu, (Gheorghe) Făt-Frumos, ce-mi tot *bați* tu *laturile*, *Laturile* și *plaiurile*, *Plaiurile*, *pravețile*<sup>1</sup>. Și toate hotarele?“ („Colind pentru ficior voinic“, în I. I. Răuțescu, *Colinde*, p. 6), „Gruia piatra [închisorii] răsturnă, Taică-său dingraiu grăia: Ai, Gruia, dragul meu, Tu îi *bate marginile*, Eu oi u *bate dricurile*, că eu sânt mai de demult, De știu rândul la bătut“ (Frâncu-Candrea, *Moșii*, p. 205), ultimele două versuri scoțând în evidență și ideia de evitare a unei greutăți, proprie „hoinarilor“. 34. ~ *iorgusa*, „vârjol, umblă în toate părțile, să dobândească ceva“ (Șezătoarea, V, 101), „târcol (dă) = *umblă iorgusa* primprejur, trăgând nădejde să se capete cu ceva“ (ibid., 163), *umblă iorgusa*, „umblă fuiuaga, fără nici un rost, de còlo-còlo“ (Pamfile, *Agr. la Români*, p. 248), *umblă iorgusa*, *iorga*, *iorcea*, „într'una, mereu, fără astâmpăr“ (T. Crudu, la G. Pascu, *Despre cimilituri*, I, 6), pare o formațiune adverbială turc., analogă lui *yoghousa*, „sinon, autrement“ (Youssouf), *ioghsa*, *iogsa*, idem (Kieffer-Bianchi, II, 1290), din turc. *iorgha*, „trot, allure de cheval au trot, cheval qui va au trot“ (Kélékian), „cheval qui va l'amble“ (Kieffer-Bianchi, II, 1287), din care și sârb. *jorga*, „Trab und Trott gehen; das Pferd, Postgänger, Zelter“ (Filipović). — 35. ~ *lăidac* (cf. sub no. 12) e un moldovenism, neglijat de dicționar și derivând din polon.-ruten. *l'ajdak*, „Lumpenkerl, Halunke“, cech. *lajdak* „Herumstreicher“ (Berneker, 686). — 36. ~ *lainic*, „lăinici; flâner, vagabonder“ (Cihac, II, 511; cf. și toponimicele) pare a fi designat la început pe unul care se ascunde, dosește, prin gunoaie: etymon ar fi, deci, ruten. *lajno*, „stercus“ (Berneker), iar nu sl. *lajha*, „paresseux“ (Cihac) sau *laiē*, resp. *lăieț*, „rătăcitor“ (Șăineanu); cf. și: *pasăre lainică* (în basme<sup>2</sup>). —

<sup>1</sup> Pentru acest slavism, însemnând „dru drept“, cf. pe lângă cele spuse de Cihac, Tiktin și Șăineanu, s. v. (acesta din urmă nu dă decât pe *pravăț*, „călăuză“ din C. Negruzzi), și: *apravăț* [= a pravăț], „alături, aproape“ (rev. „Ion Creangă“, II, 109), „în *prăvitul* vântului“ (ibid., III, 7), *preabet*, „preajmă, aret“ (Frâncu, o. c., 104) și, mai cu seamă: „căutându-i *pravățul* stâlpului“ (Iorga, *Studii și doc.*, XIX, 30), — un exemplu, din care ar putea înțelege și d. Iorgu Iordan, ce-i cu topon. rom. *Pravățul*, și nu l-ar mai amesteca cu *Plavia* = *plavie*, „plută,“ și *Plăvoia* = *plăvaia*, „alb, bălan“ (*Rum. Toponomastik*, Brünn-Leipzig 1924, p. 34).

<sup>2</sup> În chestionarul N. Densușianu (Rev. cr.-liter., III, 212): „*pasăre lainică-barnică*“. — A. Scriban (*Arhiva*, 1914) îl explică din \**laidnic* = *laidac*, propunând același etymon rut.-polon.

37. ~ *langră*, „[ca un] pierde-vară“ (Viciu, *Glosar*, 55; Șezătoarea, II, 229), amintește pe *leangră*, ‘larmă, sgomot’ din Frâncu-Candrea (*Moșii*, 102), *landră*, „cu câinii landră, de-ți ia auzul“ (rev. „Ion Creangă“, 1915, p. 87; cf. Viciu, *l. c.*: „nîe *langră*“, strigăt la câni), dar și pe *horlangăr*, *holoangăr* ‘hoț de baie’ (Viciu, 51, 98; cf. DR., II, 415, n. 4), cum și pe mr. *hulăndar* ‘vagabond, rîdeur’ (cf. Pascu, *Dict. étym. macéodoroumain*, I, 210). — 38. ~ *leanca*, „umblă haimană“ (Păcală, *o. c.*, 525), amintește de \**foileancă* (*foileană*), *leancă* (*cojoleancă*), „haină lungă și ponosită“ (din rut.), și de ung. *leányka*, „fată“ (cf. *lele*). — 39. ~ *nearat nesămănat* (Zanne, II, 788) se înțelege ușor și fără comentarii. — 40. ~ *în poghiazuri* (rev. „Ion Creangă“, IV, 85) înfățișează, ca și no. 3, o amintire a „podghiazurilor“ de pe vremuri („Streif-, Raubzug“, glosează Tiktin, s. v., raportându-l la polon. *podjazd*, idem, etc.). — 41. ~ *șuvai Chiranda* (Zanne, VI, 55; cf. Șezătoarea, III, 90: *șvai chiranda*, „om curvar, bețiv și cu alte rele“) exprimă, cu un timbru țigănesc, aceeași idee de eschivare prin vagabondagiu: *șuvai* pare identic cu *șovaiu*, atestat la Dosofteiu cu sensul de „subterfugiu, răspuns evasiv“ (cf. Tiktin, s. v.), iar *Chiranda* e un cunoscut n. de femei țigănesc, devenit și apelativ, cu înțelesul de „femme de mauvaise vie<sup>1</sup>“. — 42. ~ *ulețele* (rev. „Ion Creangă“, VII, 242) a rezultat, probabil, dintr’o încrucișare între *ulate* (*olate*) și *ulițe*. — 43. ~ *zoica-beată*, „a umblă fără lucru și cam zăpăcit“ (Zanne, II, 788), cuprinde, foarte probabil, o aluzie locală (expresia e din Vâlcea) la vreo femeie bețivă și ulicernică (numele de femeie *Zoica* e atestat în „Arhiva Istorică“, I<sup>2</sup>, 89), fără a fi exclus însă ca baza expresiei să fie n. dialectal al gaiței, *zaică* (Marian, *Ornitologia*, II, 69), într’o formațiune analogă cu *curcă-beată*<sup>2</sup>.

Revenim acum la (44): „a umblă *teleleu-Tănase*“.

<sup>1</sup> *Chirandă* seamănă să fie n. de floare *Cheiranthra* (gr. *χείρανθος*, „garofă“) sau, mai curând: *Κυρά Άρδα* (cf. Άρδοίλα, „Floarea“), ca *Κυρά Άρρα* = *Chirana* (cf. însă și varianta *pirandă*, ‘Weibchen, Dirnchen’, pe care Tiktin o raporta la țig. *pirano*, *pirani*, „Geliebte“): identificarea lui cu *Chirana* însăși și, cu atât mai mult, cu *chirănă*, *cheramă* = *κερά μου* (Pascu, *Etim. rom.*, 49 și, deja, Filimon, *Ciocoii vechi și noi*, ed. „Cartea Românească“, p. 130, n. 3), ni se pare, însă, în orice caz, inadmisibilă.

<sup>2</sup> Am lăsat la o parte sinonimele: „a tăia *cânilor* (s. la *câni*) *frunză* s. *boji* (Zanne, \*I, 388). — Pentru sinon *a umblă în bezdilă* = în zădar, din rut. *bezdile*, v. acum T. Papahagi, *Graiul și Folklorul Maramureșului*, p. 214. — *Hâmpălăi*, „se zice celor ce le plac drumurile“ (rev. „Ion Creangă“, VII, 51), pare a fi același cuvânt cu *hâmplău*, „om mare, diform, necioplit“ (Păcală, *o. c.*, p. 525); cf. germ. *humpeltig*, „șchiop“.

Observăm mai întâiu că se zice și simplu: „a umbla *teleleu*“, iar, pe de altă parte, nu numai *Tănase* („a fi un *tănase*“, „a se face *tănase*“)<sup>1</sup>, ci și *teleleu-Tănase* se întrebuițează „adiectival“: „Când cineva se vaită mereu că-i bolnav și de fapt e un *Teleleu-Tănase*, îi urăm: Sănătatea tatei (bunicului) de la moarte'ncoace!“ (v. rev. „Izvoarașul“ IV, [1922], n-le 1—2, p. 7; cf. și Șăineanu, s. v.).

În aceste condiții și'n cadrul întregii sinonimice, pe care am trecut-o în revistă mai sus, se poate afirma — și s'a afirmat de toată lumea, începând cu Cihac, — că „a umbla *teleleu-Tănase*“ nu e decât o amplificare a expresiei „a umbla *teleleu*“, — acest *teleleu* însuși nefiind decât o desvoltare din *telal*, „misit, mijlocitor, samsar“, întocmai ca și fem. *teleleică*, „femeie care umblă fără rost, fără treabă“ (Rev. crit.-lit., IV. 86), propr.: „telăliță“.

Explicația (oricât de „dunkel“ ar rămânea, cu drept cuvânt, pentru Tiktin, s. v., relația acestor cuvinte<sup>2</sup>), mi s'a părut plauzibilă, până în momentul când am cetit în Ad. Strausz, *Die Bulgaren* (Leipzig 1898), p. 330, numele serbătorii bulgărești *Atanas Talalea*, ce se prăznuiește la 2 Maiu, când calendarul ortodox fixează, de fapt, aducerea moaștelor Sf. Atanasie-cel-Mare<sup>3</sup>. Am bănuit atunci, cel puțin, o fuziune între *teleleu* din „a umbla *teleleu*“ și acel „*Talalea*“ (Atanas), în care credeam că recunosc numele „doftorului fără de arginți“ *Thalaleu*<sup>4</sup>.

Din nefericire, mi-a fost imposibil a-mi procura date mai precise asupra acelei serbători bulgărești. Am găsit, în schimb,

<sup>1</sup> Despre sinonimele *hariton*, *dlivan*, ș. a., vorbim aiurea.

<sup>2</sup> Cf. și forma *teleleauă* din cimilitura calului cu șeauă: „*Teleleauă* pe cărare, cuciu-muciu pe spinare“ (Pascu, *Despre cimilituri*, I, 210). — *Telerei* din cimilitura plugului (*ibid.*), considerat de autor ca o prescurtare din *\*telegărei*, se identifică sigur cu *telelei*.

<sup>3</sup> Sf. Mucenic *Talaleu* (*Thallaleu*) se serbează la 20 ale aceleași luni (v. Mineiul respectiv, ed. Sibiu 1854, unde *maslinitul* = măslinet, „olivetum“, iar *postnicul* = pustnicul + post). — Un „*Tănase* de ciună“ se ține de popor la 18 Ianuar (ziua Cuvioșilor Atanasie și Chiril), după Codin-Mihalache, *Sărbătorile poporului*, p. 20.

<sup>4</sup> Simplă homonimie sau și o doză de semantism („vracii fără bani“ vindecau doar „degeaba“!)? Ori, poate, amintirea vreunor procesiuni sărbătorești de odinioară? — *Tălăleu* și *Tălălău* apare și ca nume umoristic al unui „prea-învățat“ comentator, în adnotațiile la „*Țiganiada*“, ed. Cardaș, pp. 100, 105, etc. — Rut. *talalâi*, „Schwätzer, Lügner“ (*Żelechowski*, II, 945) e alt cuvânt, cu bază onomatopeică și corespunzând lui *tolololu*, „om gălăgios“, al nostru, evident identic cu *tălălău* „Tölpel“, rămas neexplicabil lui Tiktin, s. v.

în comoara proverbelor și dictoanelor noastre, cu atâta sârguință adunate de Zanne, această variantă a expresiei, care constituie cea mai deplină confirmare a presupunerii mele: „A umblă Te-leleu și Trifon“ (VI, p. 341)<sup>1</sup>.

Quod erat demonstrandum.

IV. — Sf. *Trifon*<sup>2</sup> s'a învrednicit, însă, și singur de amintirea poporului, care-l numește puțin reverențios: *Trif*, ba chiar *Trif-cel-Nebun* sau *Trif-Nebunul*, fiindcă și-a permis să „tușească“ pe Maica-Domnului (v. Marian, *Sărbătorile*, I, 245)<sup>3</sup>, dar îl „ține“ cu strictețe, la 1-iu Februar, ca pe „Trifonul viermilor și al lăcustelor“<sup>4</sup>.

Colecția de poezii populare a lui G. Dem. Teodorescu re-produce chiar, printre alte descântece (p. 388 sqq.), etajând-o în

<sup>1</sup> Pentru *Tiululiuc-Tănase* (ibid., p. 322), de aspect rutenesc (bucovinean), cf. și *tiululiuc*, „singur, gol“ [?] din Pamfile, *Jocuri de copii*, II, 169, prin care Pascu (o. c., 210) vrea să explice pe *tillică* din cimilitura „acului“. Cf. și n. de fam. *Teleuță* (Anuar. înv. sec. 1924—5, p. 485).

<sup>2</sup> Ca n. de fam. și: *Trifon*, iar în Ghibănescu, *Ispis. și zapise*, II<sup>a</sup>, p. 257: *Trățul*.

<sup>3</sup> Dar, poate, și fiindcă numele Sfântului (al cărui sens gr. originar e, de altfel, acela de „viveur“) trezește o asociație cu *trifntt, a (se) trifni*, cuvânt dialectal, însemnând: „a se chercheli, a se afumă“ (despre începutul stării de ebrietate), poate din germ. *treffen* (cf. *trăsnit*, dar și rut. *truhnit*, „verfaulen, vermodern“, și băn. *trienkienit*, băut, chrichilit [trinken]“ din Dr. Gârda, *Bănatu-i fruncea*<sup>2</sup>, p. 93) și echivalând, prin unele părți ale Moldovei de Nord, cu „șicnit, a se șicni“, — după un foarte obișnuit procedeu de etimologie populară, în vigoare totdeauna și pretutindeni (cf. din lit. mai nouă a chestiunii: J. Scheftelowitz, *Gleichklangzauber in Indien und im jüdischen Volksglauben*, în „Zeitschr. d. Deutschen Morgenländ. Gesellschaft“, 1924, p. 106 sq.) — De altfel, chiar abstracție făcând de venerarea nebunilor ca agenți ai divinității în antichitate, pentru care nu numai profetismul, ci și inspirația poetică eră o *θεία μανία* (cf. și vgr. *θεομανής*, „lovit cu nebunie de zei“ = ngr. *θεότρελλος*, „nebun de legat“), există, precum se știe, o categorie de Sfinți „nebuni pentru Hristos“ (*οἱ διὰ Χριστὸν σαλοὶ*), la Dosofteiu, *Viața și petrecerea Sfinților*, 68 b, 23 și 26: „*iarodivn* *жродънвъ* [pentru Hristos]“ (= vsl. *жродълнвж* 'stultus', din *жржда* 'μωρία, stultitia': Miklosich, *Lex. palaeosl.-gr.-lat.*, 1164), ca Sf. Andreiu; dar Sf. Trifon nu e dintre aceștia.

<sup>4</sup> Codin-Mihalache, o. c., p. 22, și Candrea, l. c.; cf. și rev. „Tudor Pămfile“, III (1925), p. 74 sqq. — De altmintealea, chiar Cosma și Damian vindecau „nu numai oameni, ci și dobitoace“ (v. *Mineiul* pe 1-iu Iulie, ed. Sibiu, și Deubner, o. c.).

stihuri și stihulețe, „Rugăciunea Sf. Mucenic Trifon, ce se zice la grădină, la vie și la holdă“, după „Aghiasmatar mic sau scurtare din molitvelnic“, Sibiu 1851, p. 153. Și, dacă textul religios (v. și *Molitvenicul* de la Iași, 1749, p. 378)<sup>1</sup>, incorporat astfel în culegerea populară, nu aparține de drept acolo, de fapt, prin atâtea elemente rurale și superstițioase ce conține, el cadrează perfect cu restul „descântecelor“.

Astfel de sincretism nu are nimic extraordinar pentru cine cunoaște manifestările similare de la alte popoare: Arnaud, în articolul citat mai sus (p. 517), relevă înadins caracterul „semi-liturgic“ al adaptărilor populare („accommodations populaires“) de acest gen.

V. Bogrea.

---

---

<sup>1</sup> Confruntarea cu acest text permite a stabili, că acel „șomlicii“ din Teodorescu nu e decât o greșală de tipar, în loc de: *somlicii*, variantă atestată a lui *șomâc*. „Hamster“ (cf. DR., III, 446 sq.).

# Românii Nomazi.

Studiu din viața Românilor din sudul Peninsulei Balcanice.

## Introducere.

În studiul de față se va vorbi despre una din laturile specifice din viața păstorilor români din sudul Peninsulei Balcanice: nomadismul. Obiceiul lor de a-și schimbă așezările, odată cu mutarea turmelor la văratec sau la iernatec, se continuă încă până azi. El s'a dezvoltat în cursul îndeletnicirii lor cu creșterea turmelor de oi, prin urmare, ține de păstorit. Se înțelege, dar, că în legătură cu nomadismul acestor Români, va fi atins și păstoritul.

Pentru o mai bună orientare, în tratarea materialului, întregul studiu l-am împărțit în două: În prima parte tratez despre Aromânii nomazi; în partea a doua despre Aromânii păstori.

Informațiunile de care am avut nevoie pentru tratarea acestui subiect, mi le-am procurat în timpul șederii mele în Peninsula Balcanică, fie prin excursiuni făcute la Aromânii fărșeroți din ținutul Vodena, la Aromânii originari din Pind, în regiunea Veriei, la Aromânii grămosteni din Livădz, fie prin comunicări ulterioare ce mi s'au făcut de către păstori aromâni din cele trei ținuturi ale românismului din sudul Dunării.

Aici, în Țară, comunicări prețioase am primit din partea cumnatului meu Ioan Caranica, născut în Selia din ținutul Veriei, în prezent profesor la liceul „Regele Ferdinand I” din Turda și de la colegul meu Christea Geagea, născut în Avdela din Pind, în prezent lector de dialectele transdanubiene la Facultatea de Litere de la Universitatea din Cernăuți. Amândoi, ca eminenți cunoscători ai vieții de la țară, pe care ei înșiși au trăit-o, în vârsta copilăriei, în mijlocul păstorilor aromâni, mi-au



dat toate acële lămuriri complementare, pentru care eu mă simt dator să le mulțumesc în fruntea acestei lucrări<sup>1</sup>.

Imi dau seamă că, în multe privinți, încercarea mea nu va fi completă. Ar fi fost mai bine dacă, înainte de publicarea acestui studiu, mi-ar fi fost cu putință să mai fac încă o călătorie pe la așezările românești din Peninsula Balcanică, ca să mai revizuesc și completez materialul strâns cu zece-doisprezece ani înainte. Dar lucrul acesta mi-ar fi fost cu neputință, pe de o parte, din lipsă de mijloace, pe de altă parte însă și din cauza nouălor stări de lucruri în Balcani, în urma cărora, în multe ținuturi, păstoritul la Aromâni a ajuns într'un stadiu care amenință cu totala lui dispariție. Ceva mai mult, în unele regiuni ca V od e n a V e r i a și M e g l e n, în care avem păstori nomazi din cele trei tulpini: F ă r ș e r o ți, G r ă m u s t e n i și R o m ă n i d i n P i n d, Românii, din cauza unor împrejurări care vor fi expuse în cuprinsul acestei lucrări, au început să și părăsească vechile lor așezări, mutându-se în Țară. Mișcările periodice cu turmele ale acestor păstori, la iernatec și la văratec, s'ar pierde cu desăvârșire, dacă nu s'ar fixa acum, până când ele sânt proaspete în mintea tuturora. Iată deci, atâtea motive care m'au determinat să nu mai întârziu cu prelucrarea materialului avut, lăsând altora însărcinarea să completeze ceea ce eu voiu fi lăsat neatins.

## I

### Aromânii nomazi.

#### *1. Formele vieții păstorești la Aromâni: nomadismul și transhumanța. Cauzele nomadismului la păstorii aromâni.*

Dacă, într'adevăr, viața păstorească este condiționată nu atât de existența vitelor de tot soiul, cât mai cu deosebire de abundența pășunilor extensive<sup>2</sup>, atunci Peninsula Balcanică, cu

<sup>1</sup> În urmă de tot, am primit unele lămuriri și din partea domnilor I. Z e a n a, institutor român în V od e n a (Macedonia), și T. H a g i - G o g u, directorul revistei „Peninsula Balcanică“, cărora le mulțumesc.

<sup>2</sup> Une région peut donc être très riche en bétail sans être pour cela vouée à la vie pastorale: par exemple le Danemark, un des pays du monde, où l'élevage est le plus prospère, mais qui nourrit ses animaux presque exclusivement à l'étable; de même la Flandre orientale, qui tient enfermées toute l'année les vaches qui font la prospérité de ses agriculteurs, de même la Picardie, dont le troupeau bovin et ovin est aussi reclus. Dans ces contrées l'exploitation agricole, en même temps qu'elle fournit directement ou indi-

un relief atât de variat, în care plaiurile munților și zănoagele văilor se întrec în cea mai bogată vegetație, a fost și continuă să fie încă până astăzi țara cea mai potrivită pentru o astfel de îndeletnicire. Impărțită în trei zone bine distincte: la miază-noapte zona balcanică, dealungul munților Balcani până la coastele Mării Egee; la apus zona dinarică, dealungul munților din Albania și Epir până în Peloponez; la mijloc zona centrală, cuprinzând marile bazine cu șirul de munți Rodope, această Peninsulă prezintă toate acele contraste fizico-climaterice care sânt proprii să determine pe locuitori la o astfel de ocupațiune<sup>1</sup> Mai întâiu, în ce privește clima, ea prezintă atâtea deosebiri, încât variațiile nu există numai de la o zonă la alta, dar și în cuprinsul diferitelor regiuni. În partea de miază-noapte a Macedoniei care ține de zona centrală, clima se prezintă mai unitară: iarna este mai aspră, zăpada cade în cantități mai mari, iar gerul susținut de vântul de nord, pe care păstorii aromâni îl numesc *seaver*, ține și în regiuni cu altitudini mai mici. În Albania și Epir, în care așezările păstorilor aromâni se înfățișează în număr mai mare, din contră, în câmpia de pe litoralul Adriaticei ca și în Tesalia, în timpul verii, avem o climă cu călduri care se apropie de stepă și cu o iarnă dulce, iar la munți o vară răcoroasă cu o iarnă aspră. Și ca să dau un exemplu despre această deosebire ce există în clima unei regiuni mai mici și mai bine cunoscută, este destul să adaog că, pe când în satele românești din regiunea Veriei (aproape de Salonic), așezate pe povârnișurile muntelui Neaguș, la altitudini nu prea mari, vara, în luna lui August, pe la orele patru sau cinci după amiazi, temperatura scade până aproape de zero și cineva nu poate ieși la câmp decât numai dacă se îmbracă ceva mai bine, la aceeași oră, dacă se coboară numai cu câteva sute de metri mai jos, în orașul Veria, căldura devine insuportabilă. Această căldură apare și mai mare pe imensa

---

rectement toute l'alimentation du bétail, fourrage artificiel, racines fourragères, tourteaux, pulpes, drèches etc. occupe complètement le sol et ne laisse pas de terrains disponibles pour la dépaissance. La où „l'élevage est un succédané de la culture" intensive il n'y a pas de vie pastorale. (Philippe Arbos, *La vie pastorale dans les Alpes françaises*. Etude de géographie humaine. Paris, p. 5).

<sup>1</sup> Cf. Giotto Dainelli, *La regione balcanica*. Sguardo d'insieme al paese e alle gente. Firenze (1922).

câmpie a Salonicului, iar în Salonic, care se găsește situat abia la o depărtare de 80 km. de satele românești, termometrul înregistrează 39° la umbră și viața este aproape moartă.

Că la o variație de climă așa de mare, vegetațiunea arată aceleași deosebiri, se înțelege de la sine. În timp ce în regiunile cele mai ridicate ale Albaniei zăpada rămâne și în timpul verii, jos, pe colinele de pe povârnișurile aceluiași munți, cresc măslinii și cam aceeași deosebire în vegetație o întâlnim în Epir și Tesalia. Iar în regiunea Veriei, pe când sus la munte, în Selia și Xirolivad, nu se vede nici un pom roditor, afară de corn, ceva mai jos, la Veria, rodiile și zmochinii cresc pe toate căile în cea mai mare abundență, iar în câmpia Salonicului migdalii înfloresc în mijlocul lui Februarie.

Cu aceste mari deosebiri în climă și vegetație, Peninsula Balcanică a prezentat încă din timpurile cele mai vechi toate acele condițiuni firești pentru dezvoltarea unei vieți păstorești așa cum se cunoaște din vremuri străvechi în toate țările cuprinse în basinul mediteranean: Italia de Sud, Provența, Spania, Portugalia și Algeria. Și ceea ce apare și mai interesant pentru studiul acestei vieți, este faptul că, pe când în țările civilizate unele forme ale ei au intrat în domeniul legendei, în Peninsula Balcanică, și în special la păstorii Aromâni ca și la o parte dintre Albanezi, ele s'au păstrat, toate, până în zilele noastre, bine înțeles, în proporții mai reduse. Printre acestea, cea mai caracteristică din viața lor este, fără îndoială, nomadismul.

De oare ce prin nomadism, în sfera vieții păstorești, nu în totdeauna se înțelege elementul specific care stă la baza acestei vieți, în cele ce urmează vom căuta să ne oprim puțin la înțelesul acestui termen.

Domnul Iorga, vorbind într-o conferință despre păstorii Turanieni, a găsit prilejul binevenit ca să atingă în treacăt și această chestiune. După d-sa „ceea ce se spune în anumite manuale rău redactate de istorie națională, că păstorii sânt nomazi, este o mare greșeală. Păstorii nu sânt nomazi, decât în sensul că-și schimbă periodic locuința cu altă locuință anumită, având două așezări: una de vară și alta de iarnă, fie că e vorba de păstorii din Pirinei, de cei din Apenini, din Pind ori de Mocanii noștri din Carpați; ei nu se strămută dintr'o țară într'altă, ci

numai circulă, potrivit cu anotimpurile, pe aceeași bază teritorială<sup>1</sup>. Aceste schimbări de locuință se potrivesc cu mutările păstorilor transhumați, nu și cu acelea ale păstorilor nomazi. Se înțelege că la baza nomadismului, la păstori, stă schimbarea periodică a locuințelor, însă, întru cât de multe ori se întâmplă ca aceste schimbări să nu se facă în aceleași așezări, și aceasta, bine înțeles, din cauza unor împrejurări neprevăzute, atunci mișcarea păstorilor în masă, care ia o altă direcție decât cea obicinuită, până când dă de locuri mai sigure, ia caracterul unei adevărate migrațiuni nomade. Când păstorii aromâni din regiunea muntoasă a Pindului se coborau toamna regulat în câmpiile Tesaliei, pentru ca primăvara să se întoarcă iarăși în așezările lor fixe. pe vremea aceea, cu toate că, odată cu turmele își mutau familiile cu tot avutul lor mișcător, ei nu erau nomazi, pentru că nu o luau razna în lume, ca să trăiască azi într'un loc mâne într'altul. Tot așa și când păstorii aromâni din munții Albaniei se coborau regulat vara, în apropiere de Cavaia în Muzachia, sau în câmpia dintre Valona și Arta. Când însă împrejurări de nesiguranță îi sileau să-și facă mutările pe o distanță mai mare, obligând *fălcările* cu *celnicii* în frunte să o apuce pe unde puteau mai bine, spre a se așeza în *tende* (corturi) sau *călive* (colibe), atunci mișcările lor nu mai erau simple deplasări periodice, ci mutări în toată regula, pe care le putea face numai o populațiune care, în căutarea unei vieți mai tihnite, nu simțea vreo greutate prea mare că într'un anumit timp își va întinde corturile într'o regiune, pentru ca numai după câțva timp să se strămute în altă parte. Acest fel de mutări, care se observă și astăzi la Aromânii păstori din Albania, și chiar la păstorii albanezi, se datorește numai apucăturii de a duce o viață nomadă. Ceva mai mult, Fărșeroții, chiar după ce s'au așezat odată la munte cu toate familiile și avutul lor, n'așteaptă decât să se isprăvească iarba bună de păscut ca să se mute în altă parte. Ei continuă așa cu mutările până aproape de toamnă, când se coboară la șes. Se înțelege că nomadismul în păstorit, prezentându-se sub o formă de civilizație mai înaintată, trebuie deosebit de acela al triburilor de stepă, așa cum, pe nedrept, l-a

<sup>1</sup> N. Iorga, *Români și Unguri*, în broșura intitulată *Români și Slavi-Români și Unguri*, două conferințe ale Inst. p. studiul Europei sud. orient. București 1922 p. 41. Vezi și *Études Roumaines I. Influences étrangères sur la nation roumaine* p. 83; *Geschichte des rum. Volkes* I, p. 94, 98, 151.

socotit odată Pouqueville<sup>1</sup>. În ori ce caz, întru cât, odată cu mutările turmelor de vite, se asociază și grupul uman, ele țin tot de nomadism, și populațiunile care iau parte la ele nu pot fi decât nomade. Faptul acesta va fi făcut pe toți aceia care s'au ocupat cu geografia umană a Peninsulei Balcanice ca să numească pe pă orii aromâni „les derniers nomades européens“<sup>2</sup>. Din cauza acestui nomadism cu mișcări periodice numai în vremuri de liniște, populațiunile românești din Peninsulă s'au mișcat, în cursul veacurilor mai întâiu de la miază-noapte spre miază-zi, iar după năvălirea Turcilor în Europa, aproape în fiecare veac se îndepărtau din centrele lor de la sud, în spre miază-noapte. Ei se instalau mai întâi în *călive* provizorii. După ce se încredințau bine despre siguranța locului, în apropierea călivelor își zideau case în piatră, din care mai târziu ieșeau comune mari, și chiar orașele. În foarte multe părți din Macedonia cele două feluri de așezări se văd încă până astăzi. În *Livădz*, mare comună locuită de păstori grămosteni, am avut prilejul să văd urme din așezările provizorii în călive. Ele erau grămadite mai multe la un loc, la o distanță de un kilometru departe de comună. Tot ca urme de așezări provizorii sânt și *Călivele at Badratexi* de lângă Selia, în regiunea Veriei. Aceluiași proces de mutări cu caracter nomad se datoresc așezările din Albania; acele din sudul Tesaliei, în care unii dintre păstorii nomazi, cu timpul, s'au văzut nevoiți să-și schimbe și ocupațiunea; în fine, așezările din munții Balcani în Bulgaria și Serbia, precum și în Velebit. Ca urmare a acestui nomadism, a rezultat răsfirarea elementului românesc transdanubian peste întregul cuprins al Peninsulei Balcanice, iar din aceasta păstrarea, încă până în zilele noastre, a acelei puteri de coeziune, care se oglindește în portul și limba lor: ori unde se întâlnesc păstori aromâni, în Grecia ca și în Albania, în Serbia ca și în Bulgaria, ei se înfățișează îmbrăcați în același port tipic numai al lor<sup>3</sup>, vorbind un graiu unitar, fără mari diferențieri locale.

<sup>1</sup> „J'appellerai ces mêmes bergers — este vorba despre Aromâni — nomades, parce que, comme les Arabes du désert, ils vivent sous la tente, portant avec eux leurs autels, leurs familles et leur richesse“ F. C. H. L. Pouqueville: *Voyage dans la Grèce* Vol. II p. 208.

<sup>2</sup> Cf. Philippe Arbos. *La vie pastorale dans les Alpes françaises*. p. 7.

<sup>3</sup> Vezi capitolul „Păstorul aromân, viața și îmbrăcămintea lui“.

Trecând acum la celelalte popoare balcanice, nomadismul se mai întâlnește la păstorii albanezi. Grecii, Bulgarii și Sârbii cunosc viața păstorească numai sub forma de transhumanță. Numai la păstorii sârbi din Bosnia se mai păstrează ceva care s'ar asemăna cu nomadismul Cvijić, vorbind despre stânele păstorilor din Hum, spune că ele „sânt colibi mici și puțin înălțate; ele sânt acoperite cu scânduri sau cu paie și se găsesc în părțile bogate în pășuni din sud-estul Bosniei: pe Igman, Bjelašnica și Treskovica. Păstorii vin în munți pe la începutul lui Iunie și se coboară după Adormirea Maicii Domnului. *Ei se mișcă ca și Fărșeroșii*: Iarna trăesc lângă sate, iar locuințele de vară stau departe trei-patru zile drum pe jos. La stâne rar se văd oameni mai în vârstă. Acolo se găsesc femeile lor<sup>1</sup>“. În ce privește pe Albanezi, viața nomadă la ei, astăzi, este mai puțin răspândită decât la Aromâni. Inșă, în timpurile mai vechi, dintre triburile de păstori așezate în nordul Albaniei, în munții Tomor și în o parte din regiunea Pindului, unde, în mijlocul așezărilor românești întâlnim nume de loc. albaneze din sfera vieții pastorale<sup>2</sup>, cele mai multe duceau viață nomadă. Chiar astăzi o bună parte dintre păstorii nomazi din tribul Malisorilor petrec lunile de iarnă în partea apuseană a orașului Tirana, pe șesul care se întinde până la țărmul Mării Adriatice<sup>3</sup>. În timpurile mai vechi foarte mulți păstori albanezi, din partea sudică a Albaniei, apucau drumul pe valea Voiusei în spre Tesalia. Unii se reîntorceau la locurile de obârșie; însă alții nu mai apucau să revină de unde plecaseră, pierzându-se, fie prin românzare, în mijlocul populațiilor aromânești, fie mai ales prin grecizare.

La Dacoromâni, ca și la celelalte popoare romanice, păstoritul sub forma lui nomadă, lipsește. Din cele ce vor urmă în celalalt capitol se va vedeă că nomadismul la Români, odată, a trebuit să aibă o întindere mult mai mare decât aceea care se vede astăzi la populațiunile românești din sudul Peninsulei Balcanice. Cu toate acestea, referindu-ne la stările actuale sau la acelea din veacurile mai apropiate de noi, încă nu s'au găsit nici în documente și nici în tradiția populară, dovezi din care am

<sup>1</sup> *Naselja srpskih zemalja* (1902) p. CXL și urm.

<sup>2</sup> Vezi capitolul „Păstoritul Aromânilor în toponimia balcanică“.

<sup>3</sup> Fr. Nopcsa, *Albanien, Bauten, Trachten und Geräte Nordalbanien*. Berlin (1925) p. 167.

putea afla că această formă a păstoritului s'a continuat până în urmă de tot și la populațiunile din stânga Dunării. De altfel, în privința aceasta, nu avem nici lucrările de trebuință. În afară de expunerea lui Emmanuel de Martonne<sup>1</sup> și de studiul lui Ovid Densusianu<sup>2</sup>, toate celelalte încercări, despre care se va vorbi pe rând și la locul lor, în cuprinsul acestui studiu, sânt simple expuneri parțiale și cu caracter regional din viața păstorească actuală la Dacoromâni. În toate aceste lucrări păstoritul, sub forma lui nomadă, nu apare nicăieri. Este drept că Ovid Densusianu, plecând de la părerea lui Ratzel după care „Hirten- und Nomadenleben sind fast gleichbedeutend“ admite că mutările păstorești la Dacoromâni s'au făcut sub forma nomadă. Dar din puținele citate ce dă autorul pentru ilustrarea acestui fapt, forma nomadă, cel puțin pentru veacurile mai apropiate de noi, nu reiese deloc. De altfel, Ovid Densusianu admite această formă și pentru celelalte popoare romanice, când spune „Același nomadism păstoresc e cunoscut în Sardinia, Elveția și Italia“. Din toată literatura ce am citit privitor la păstoritul celorlalte popoare romanice<sup>3</sup> n'am putut da de forma lui nomadă. Aici avem păstoritul numai sub forma lui de transhumanță, despre care vom vorbi imediat. De altfel, și pasagiile pe care le citează autorul pentru mutările păstorilor din Spania sau Franța se referă numai la transhumanță și nicidecum la nomadism. Poate că Ovid Densusianu consideră transhumanța aceeași cu nomadismul. Noi, după definiția pe care o dă A. Fribourg, despre care va fi vorba mai jos, facem o deosebire între una și alta. De fapt, această deosebire este foarte mare. Într'un fel se prezintă păstoritul, când turmele de oi pleacă la vărâtec sau la iernatec însoțite numai de ciobanii și câinii lor — cum este cazul la transhumanță — și într'altfel, când, odată cu turmele și cu păstorii, se ridică, după expresia păstorilor macedo-români, întreaga *fară*, adică toate familiile dintr'un sat cu tot avutul lor mișcător — cum este cazul la nomadism. Din studiul vieții păstorești, la Aromâni, noi nu prea credem nici în

<sup>1</sup> *La Valachie, essai de monographie géographique* Paris, 1902. Vezi mai departe despre această lucrare, în capitolul următor.

<sup>2</sup> *Păstoritul la popoarele romanice*, Extras din „Viața Nouă“, 1913. Vezi și P. Cancel, *Păstoritul la poporul român* în *Conv. Lit.* XLVII p. 852.

<sup>3</sup> Aci este locul să mulțumesc colegului meu G. D. Serra pentru prețioasele indicațiuni ce mi-a dat cu privire la literatura păstoritului la popoarele romanice.

cea ce spune Ratzel, că adecă „viața de păstori cu viața de nomazi ar fi aproape aceeași“. Din viața păstorească se poate naște ușor, în împrejurări despre care vom vorbi la sfârșitul acestui capitol, viața nomadă. Inșă etapa intermediară între cea dintâi și cea din urmă este transhumanța. Această formă de viață păstorească este generală la toate popoarele romanice care se ocupă cu păstoritul și ea s'a păstrat și la Dacoromâni. Aceasta, însă, nu ne împiedecă să admitem faptul că, în veacurile de mijloc, în vremurile de neliniște pentru neamul românesc, pe alocuri, transhumanța a evoluat la nomadism.

O altă lucrare asupra păstoritului din ținutul Sibiului<sup>1</sup>, în care autorul se încearcă, numai în treacăt, să aducă în legătură forma mutărilor păstorești din Ardeal cu migrațiunile păstorilor aromâni, este și aceea a lui M. Dragomir<sup>2</sup>, care se va publica în *Lucrările Institutului de Geografie din Cluj*. Nici în această lucrare, pe care am cetit-o cu multă atențiune, grație bunăvoinții domnului coleg G. Vâlsan, care mi-a pus-o la dispoziție în manuscris, nu s'au adus dovezi suficiente pentru ilustrarea păstoritului la Dacoromâni sub forma lui nomadă. Alcătuirea stânelor jinărești, din care autorul se încearcă să dovedească migrațiunile păstorilor ardeleni cu caracter nomad nu ajung aproape mai deloc. Ele ar fi putut fi întrebuintate tot așa de bine și de către păstorii transhumanți.

O altă formă a păstoritului la Aromâni este și tr a n s h u m a n ț a.

Prin transhumanță se înțelege, de obicei, mutarea alternativă și periodică a turmelor, însoțite numai de păstori, între două regiuni de climat deosebit<sup>3</sup>. Intre nomadism și transhumanță,

<sup>1</sup> Tot despre oieritul din ținutul Sibiului găsim un interesant capitol în lucrarea lui Victor Păcală, *Monografia comunei Rășinariu*, Sibiiu (1915), p. 291 și urm. Autorul acestui studiu susține într'un loc că păstorii ardeleni „Nu arare ori, trecând Dunărea în Bulgaria și Rumelia, vărau prin munții Balcani și chiar și prin Macedonia și Peloponez“. Migrațiunile lor în Bulgaria și Rumelia ar fi cu puțință. Dar pentru cele din Macedonia și mai ales, din Peloponez ar trebui să avem dovezi.

<sup>2</sup> *Din trecutul oierilor mărgineni și în deosebi al celor sălișteni.*

<sup>3</sup> Nous définissons la transhumance: le déplacement alternative et périodique des troupeaux entre deux régions déterminées de climat différent. La transhumance peut être effectuée par le gros ou le petit bétail. (A. Fribourg, *La transhumance en Espagne*, publicat în *Annales de Géographie*. No. 105, Anul XIX, p. 231, nota.)



aceasta din urmă este mai veche. Cu toate acestea, ținându-ne de starea actuală a păstoritului la Aromâni, transhumanța nu numai că nu este așa de răspândită, dar nici măcar plăcută. Ea se practică mai mult de nevoie și anume în regiunile în care bărbații, putându-se ocupa și cu altceva decât cu creșterea turmelor de oi, se duc în parte cu vitele la păscut, o altă parte rămâne acasă cu femeile ca să se îndeletnicească cu alte treburi. Aromânii din Tesalia, grupați în comunele Șescu, Alimeri, Bahče și altele, din apropierea orașului Volo, vara își trimet turmele de oi la munte, numai sub conducerea câtorva păstori, iar restul familiilor rămâne acasă, ocupându-se cu munca câmpului.

Nu se știe adevărata cauză, pentru care păstoriile aromâni, în regiunile și vremurile liniștite, n'au continuat cu această formă a păstoritului. Se pare că ei au evitat mișcările sub formă de transhumanță, numai din pricina neplăcerilor ce se iveau în viața de familie. Păstoriile trebuie să stea luni întregi departe de femeile și copiii lor. Nu arare-ori întâlnim în poeziile lor populare accente de durere, tocmai din cauza că femeile se vedeau nevoite să stea vecinic despărțite de bărbații lor:

Picurarl'i di la oi  
Tut ma fug ș-mutresc napoi.  
Și laile mul'eri a lor  
Blăstimă cu caplu gol.  
Blăstimă cu caplu gol,  
Di s'avdză pân tu nior:  
O moi, lai, puncte din Arta,  
S-cadă sfulgul si te-aspargă!  
S-easă arâulu si-n-ti neacă,  
S-no-aibă oile pri iu s-treacă!  
Să s-toarnă bărbațl'i acasă,  
S-n'adunăm deadun pri measă,  
Că nă h'im cavai di noi,  
Mpărțite ca nel' di oi!

Păstoriile de la oi  
Tot se duc privind napoi.  
Și bieteale neveste ale lor  
Blestemau cu capul gol.  
Blestemau cu capul gol,  
De se auziă până la nori:  
Tu, puncte din Arta blestemată,  
Trăzni-te-ar fulgerul odată!  
Să iasă râul să te înece,  
Să n'aibă oile pe unde trece!  
Să se'ntoarcă bărbații acasă,  
Să ne strângem și noi la masă,  
Căci sântem ca vai de noi,  
Impărțite ca miei de oi!

Lit. Pop. 936.

<sup>1</sup> Și tot așa întâlnim foarte des cântece cu versuri ca:

Ună veară mare, mare,  
Nu-ți viniș, lai picurare,  
Ta s-dai pân di mul'are,  
Să dai semnu că ti doare!

Timp de o vară, vară mare.  
Nu veniși, măi păcurare,  
Să-ți vezi biata ta muliere,  
Să dai semn că te doare!

Lit. Pop. 937.

Dintre celelalte popoare balcanice transhumanța este cunoscută mai mult la Sârbi și Albanezi; mai puțin la Bulgari și Greci.

În ce privește păstoria transumanți sârbi, așezările lor de pe versantul panonic se întindeau odată în regiunea Moravei din Zlatibor și de la muntele Rogozna (între Mitrovița și Novi-Pazar) până la Lika în Croația. Chiar astăzi numărul păstorilor transumanți din această regiune întrece pe acela al locuitorilor care se ocupă numai cu agricultura<sup>1</sup>. Mutările păstorilor muntenegreni nu diferă de acelea ale păstorilor albanezi. Vara își țin turmele pe înălțimile munților, iar iarna se coboară pe țărmlul mării din regiunea Muntenegrului și pe lângă Podgorița. Cu patruzeci de ani înainte, ei își mânău turmele la iernatec și mai în spre miază-noapte, în Posavina din Bosnia<sup>2</sup>.

La păstoria Albanezi mișcările de transhumanță se fac mai cu deosebire între Școdra (Scutari) și Avlona. Păstoria malisori de pe versanturile meridionale ale munților Prokletje precum și Miridiții din regiunile muntoase de lângă Drin ierneză în litoralul de lângă Leš (Alessio), la poalele munților Mali-Rensit și Mali-Kakaričit<sup>3</sup>. Păstoria bulgari pleacă din trei centre în tot atâtea direcțiuni: cei din munții Balcani își mână turmele la iernatec în regiunile dunărene, în ținuturile orașelor Rușciuc și Svistov, iar înainte de războiul balcanic și le mânău în Dobrugea; cei din Sredna-Gora în comunele situate pe valea Mariței, iar păstoria din Rodope ajung până în Tracia, în satele din câmpia ce se întinde dealungul litoralului Mării Egee<sup>4</sup>.

La popoarele romanice transhumanța este singura formă a vieții pastorale. În Italia de sud drumurile urmate de păstoria transumanți „tratturi“ se mențin încă din epoca păstoritului roman. Iarna turmele petrec în Tavolieri di Puglia, iar vara în regiunile muntoase din Molise și Abruzzi<sup>5</sup>. Cu toate acestea, în foarte

<sup>1</sup> Cvijić, *La Péninsule Balcanique*, Paris, 1918, p. 180.

<sup>2</sup> *Naselja srpskih zemalja* (1902). Vol. I, p. CXXVII.

<sup>3</sup> Cvijić, *o. c.*, p. 182.

<sup>4</sup> Despre păstoritul la Bulgari, vezi D. Marinov, *Gradivo za veštествana kultura na zapadna Bălgarija*, capitolul *Skotovatsvo*, publicat în *Zbornik*, XVIII, p. 163. — B. Dečev, *Srednorodopsko ovčarstvo*, publicat în *Zbornik*, XIX, p. 3–92, și Cvijić, *o. c.*, 182.

<sup>5</sup> „Die Ueberreste der römischen Hirtenwirtschaft sind bis heutzutage in der Vieh-, besser Schafzucht Apuliens in den sogenannten „Tratturi“ zu finden, welche in den Provinzen Apulien, Kalabrien und Basilicata des

multe regiuni din țările romanice, ea își schimbă din ce în ce mai mult forma ei veche. Progresul în mijloacele de locomoțiune ca și neajunsurile de tot soiul ce se iscau între păstori și agricultori, din pricina stricăciunilor ce pricinuiau turmele de oi, în drumul lor la munte, au făcut pe proprietarii de turme să se gândească la găsirea altor mijloace de transport pentru mutarea oilor la văratec. În multe părți, astăzi, ea nu se mai practică așa cum ne-o descrie autorul celui mai bun studiu de transhumanță în Spania<sup>1</sup>. Cu începerea veacului al XX s'au construit trenuri speciale pentru transportul turmelor de oi. Acestea sânt mănate numai până la stația cea mai apropiată, unde vagoane amenajate anume pentru acest scop și prevăzute cu tot nutrețul de trebuință le așteaptă ca să le transporte până la locurile de pășunat. În modul acesta direcțiile drumurilor urmate de păstorii transhumanți încep să dispară.

La Dacoromâni această formă de viață păstorească continuă încă până în zilele noastre, ca la popoarele din Peninsula Balcanică. Până pe la 1906 mișcările de transhumanță se făceau liber dintr'o parte și alta a Carpaților. Față de o astfel de mișcare nu există nici o graniță. Păstorii ardeleni cunoscuți sub numele de *m o c a n i* (cei din Săcele și împrejurimi), *m o r o e n i*

---

heutigen italienischen Königreiches Staatsgüter bilden. „Tratturi“ werden jene breiten Wiesenwege genannt, auf welchen das Vieh auf die Weide getrieben wird. Im Winter hält sich die Herde in der Gegend des sogenannten Tavogliere di Puglia auf, im Sommer wird sie aber auf die Weiden der Molise und der Abruzzen getrieben“ (Dr. Ludwig von Thallóczy, *Illyrisch-Albanesische Forschungen*, Bd. I, p. 49).

<sup>1</sup> „Depuis près de mille ans, la transhumance s'est exercée en Espagne avec une ampleur et dans des conditions telles qu'on ne les retrouve à ce degré nulle part ailleurs dans l'Europe. Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, d'immenses troupeaux se déplaçaient hier encore; des Pyrénées à l'Ebre, de la Galice et de Monts Cantabriques à la Manche et à l'Estremadoure, des Monts Ibériques à la Nouvelle Castille, de l'Andalousie à Valence, c'était comme un flux et reflux de laine, une oscillation rythmique des troupeaux. Par groupe de 10.000, suivant des routes spéciales, les moutons allaient, tondant l'herbe à ras, piétinant et tassant la terre. Chaque groupe était divisé en troupeaux secondaires, de 1000 à 2000 têtes; un „mayoral“ guidait la bande; des „rabadanes“, aidés de bergers, poussaient les bêtes; armés de frondes, porteurs de longues houlettes, les pasteurs traversaient, deux fois l'an, la péninsule, avec leurs mules, leurs chaudrons et leurs chiens“. (A. Fribourg, *La transhumance en Espagne*, în *Annales de Géographie* XIX Année, No. 105, din 15 Mai 1910, p. 231).

(din partea Branului și Țara Bârsei), țuțueni (din părțile Sibiului) și frățuți (din Banat) își iernau turmele de oi în șesurile Munteniei sau pe colinele Olteniei<sup>1</sup>. Până pe la 1630 ei nu erau supuși la nici o dare către stat. Plăteau ca și celnicii aromâni, numai o dare boierilor, proprietari pe terenurile de pășunat<sup>2</sup>.

\*

Trecând acum la cauzele care au determinat nomadismul la păstorii aromâni, trebuie să mărturisim că cunoașterea lor nu prea este ușoară, dacă ținem seamă de vechimea lui. De obicei se crede că la baza nomadismului păstoresc din orice țară, în afară de cursul anotimpurilor care determină contraste între felurile părți ale aceleași regiuni, mai stă și repartiția rară a pășunilor precum și epuizarea lor după un anumit interval<sup>3</sup>. Toate acestea puteau foarte bine să determine mutările de transhumanță. Pentru mutările nomade trebuie să fi intervenit încă un factor. Aceasta nu poate fi decât nesiguranța. Autorul unui studiu asupra vieții păstorești în Algeria, arată că, înainte de ocupația franceză, toate triburile care se îndeletniceau cu creșterea turmelor de oi, trăiau într'un continuu războiu. Mutările de turme nu se puteau face decât numai dacă, împreună cu păstorii și alaiul de câni ciobănești, plecă și întregul trib, înarmat până în dinți. Ei duceau aceeași viață nomadă ca și păstorii aromâni. Mai târziu, când ocupația franceză, odată cu administrația sănătoasă, a adus și siguranța în viața și avutul triburilor, acestea nu mai simțeau nevoia ca să însoțească turmele la munte cu tot avutul lor, și treptat viața păstorească, sub forma ei nomadă, s'a schimbat în simplă transhumanță<sup>4</sup>.

Și la păstorii aromâni lucrurile, la început, trebuie să se fi întâmplat la fel. Ne aducem aminte de stările triste în care se află întreaga Peninsulă Balcanică în timpul năvălirii popoarelor

<sup>1</sup> E. de Martonne, *La vie pastorale et la transhumance dans les Carpathes méridionales. Leur importance géographique et historique* (Sonderabdruck aus den *Sammelwerken zu Fr. Ratzels Gedächtnis*, Leipzig, 1904, pag. 227—245).

E. de Martonne, *Viața păstorească în Carpații români*. (Conferință publicată în *Conv. Lit.*, XLVI 122—127).

<sup>2</sup> Ștefan Mețes, *Păstori Ardeleni în Principatele Române* (Extras din „Anuarul Institutului de Istorie Națională“ Anul III), p. 7 (în Anuar p. 299).

<sup>3</sup> Philippe Arbos, *o. c.*, p. 7.

<sup>4</sup> N. Lacroix, *L'évolution du nomadisme en Algérie*. Alger et Paris, 1906.

slave. Ele n'au fost mai bune nici după așezarea Turcilor în Europa. Ar trebui să reproduc toate capitolele din magistrala lucrare a lui Cvijić, referitoare la mișcările popoarelor balcanice sub nefasta stăpânire otomană, ca să se vadă ce au avut de îndurat atât agricultorii cât mai ales crescătorii de vite. În vremurile acelea, singurul mijloc de apărare pentru păstorii aromâni nu putea fi altul decât dacă, odată cu mutările periodice ale turmelor de oi, se mutau și *fălcările* înarmate, întocmai ca triburile algeriene, pentru preîntâmpinarea oricărui atac din afară. Acest procedeu, la început, justificat prin stările de nesiguranță, mai târziu a ajuns un fel de obicinuință. Iar astăzi, când pretutindenii la Aromâni păstoritul este în decădere, se mai găsesc comune în Pind cu totul lipsite de turme de oi, care nu așteaptă decât apropierea toamnei, ca să apuce drumul pribegiei în orașele și comunele din șes. Iată în ce termeni ne caracterizează această pornire a păstorilor aromâni arheologul francez L. Heuzey, care a cunoscut mai de aproape pe păstorii nomazi din Acarnania, Etolia și Olimp: „Deplasarea pentru Aromân nu este una din acele necesități pe care numai forțat trebuie să o suporte, ci o simplă nevoie a naturii sale; este propriu zis viața sa. Nu știu ce spirit schimbăcios și mobil i-a trecut prin vine. Desprins din solul, în care alții sânt ca și înrădăcinați, cineva ar crede că de la turmele de oi și-a luat acest instinct, care, în fiecare an, îl face să suie munții, pentru ca mai pe urmă să-l coboare în regiunile de la șes“<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L. Heuzey, *Le monte Olympe et l'Acarnanie*, Paris (1866) p. 270. Acest pasaj este citat și de N. Iorga din François Lenormant (scriitor francez care a scris în urma lui Heuzey) în întinsa recenzie făcută asupra lucrării *The nomads of the Balkans* de Wace și Thompson în *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, II-ème année (1915), p. 107. Lenormant, afară de primele câteva pagini, în care se ocupă cu istoricul Aromânilor, toate celelalte informațiuni le-a luat de la W. Martin Leake (*Researches in Greece*) și mai cu deosebire de la Heuzey, a cărui operă apăruse cu șase ani înainte de publicarea micului studiu *Les pâtres valaques de la Grèce* apărut în *Revue Orientale et américaine* dirigit par M. Léon de Rosny (1865), pp. 237–255. Dar Lenormant nu s'a mulțumit să împrumute de la autorii citați numai unele cunoștințe privitoare la Aromâni, ci a reproduș și pasajii din Heuzey, cum este cazul cu rândurile de mai sus, fără să citeze pe autor. Faptul acesta a fost observat și de E. Picot, *Les Roumains de la Macédoine* (1875), p. 30, când spune: „M. François Lenormant, qui a publié, en 1865, une étude sur *les Pâtres valaques de la Grèce* n'échappe pas aux

## 2. Vechimea nomadismului la Aromâni.

### *Aromânii nomazi din veacurile de mijloc. — Agricultura la Aromâni. — Celnicatul și fălcările.*

Viața nomadă la Aromâni se arată a fi mult mai veche decât primele informațiuni care ne vin din partea scriitorilor bizantini. Dacă dintre toate îndeletnicirile poporului român, păstoritul a fost o specialitate a lui, în schimb, nomadismul a fost și continuă să fie, încă până astăzi, o specialitate a Aromânilor și peste tot a românismului din dreapta Dunării. Nu se poate ști dacă în vremurile istorice și Românii din nordul Dunării au cunoscut această viață. Judecând însă după documentul viu al graiului, care se arată același pentru toți Românii de pretutindeni până la despărțirea lor definitivă în populațiunile actuale, se pare că o bună parte dintre Românii nordici care nu se ocupau cu agricultura, au împărtășit această viață. Identitatea schimbărilor ce a suferit graiul Românilor din regiunile carpato-dunărene spre a ajunge la același idiom romanic, din care, mai târziu eră să iasă o limbă românească unitară, se arată nu numai în elementul de bază — latin, dar și în cele mai vechi împrumuturi de la Albanezi, Greci și Slavi, ca și în unele rămășițe de moștenire străbună. Toate aceste semne, care se văd lămurit în documentul limbei, ne dau dovada sigură că, într'o vreme de mare neliniște pentru romanitatea carpato-dunăreană, care a urmat după cotropirea Peninsulei Balcanice de către Slavi sau alte popoare năvălitoare, cea mai mare parte din populațiunile românești, conduse în organizații sociale primitive: în voievodate și cnezate dintr'o parte, în celnicate din altă parte, trăind mai mult în munți și îndeletnicindu-se cu păstoritul, treceă de la o regiune la alta, se întâlneau între ei, vorbind același graiu românesc.

De altfel, aceste treceri sau mutări de la o regiune la alta se fac încă până astăzi. Păștorii nomazi din Albania și Pind, după un drum de 15—30 de zile, ajung cu turmele unii în Acarnania și Etolia, alții în Tesalia până la Poalele Olimpului, iar cei din munții Gramoste, până în Macedonia. Cu două sute de ani înainte,

---

critiques que nous avons dirigées contre les voyageurs français. Il n'a songé aux Roumains de la Grèce que loin de la Grèce et s'est contenté d'en parler d'après les *Researches* de Leake et l'*Exploration* de M. Heuzey. Qu'on ne cherche donc pas dans son mémoire des faits peu connus“.

păstorii din Pind ajungeau până în Tracia occidentală, iar cei din Gramoste înaintau și mai departe, până în munții Rodope și Balcani din Bulgaria. De aci, care mai puteau, se întorceau în ținuturile lor de obârșie, însă cei mai mulți își schimbau direcția mutărilor, unii îndreptându-se în spre câmpiile dunărene, acolo unde se puteau întâlni cu frații lor din nordul Dunării, alții în regiunile de șes, dealungul Mării Egee, iar alții până aproape de câmpia Salonicului. Tot așa trebuie să se fi mișcat cu 7—8 veacuri înainte și falcările celnicilor de subt stăpânirea lui Niculița, pe care, probabil, după o denumire aromânească „papu Niculița“, cronicarul anonim al răscoalei Aromânilor din Tesalia (1065) și-l însemnează „πάππος Νικολίτζα“<sup>1</sup>. Nu vorbim, desigur, despre migrațiunile Vlahilor din Serbia, pomeniți în atâtea hrisoave și documente sârbești. Aici am vrea să insistăm numai asupra faptului că aceste mutări, subt forma lor nomadă, n’au putut lipsi, în vremurile mai vechi, nici în nordul Dunării. Pentru aceasta, în primul rând, ne dau dovadă urmele toponimice din sec. XII—XIII, rămase până la noi în Galiția<sup>2</sup> și peste tot în nordul Carpaților, după aceea mișcările de mai târziu ale ciobanilor români din Ardeal pe câmpiile Principatelor române până în Dobrogea, iar pentru Românii din Țară, coborârea regulată a păstorilor din regiunile Carpaților în ținuturile de șes dealungul Dunării. Aceste mișcări periodice care au avut loc în toate timpurile și peste tot în cuprinsul ținuturilor locuite de populațiunile românești au făcut pe E. de Martonne, care cel dintâiu a schițat în mod sistematic viața păstorească la Români, să ajungă la convingerea că odată aceste migrațiuni, subt forma lor nomadă sau de transhumanță, au avut loc „de la Galicie jusqu’au cœur de la Grèce“<sup>3</sup>.

Dar dacă mișcările păstorilor aromâni subt forma lor nomadă până în sec. X. se pot numai presupune, de la această dată ele apar în istorie, ori de câte ori întâmplări din imperiul bizantin se legau cu mici evenimente din viața păstorilor vlahi din Peninsula Balcanică. Ceva mai mult, dacă ar fi să ne luăm după un pasagiu luat din însemnările mănăstirii Castamunitu

<sup>1</sup> N. Iorga, *Notele unui istoric* publicate în *Anal. Acad. Rom.* XXXV p. 138.

<sup>2</sup> Fr. Miklosich, *Die Wanderungen der Rumunen*.

<sup>3</sup> Emmanuel de Martonne, *La Valachie, essai de monographie géographique*. Paris (1902). Capitolul: *La vie pastorale* p. 117.

și relevat pentru întâia dată de Tomaschek<sup>1</sup>, Vlăhi, care nu puteau fi decât numai păstori nomazi, se pomenesc în apropierea peninsulei Calcidice încă din sec. VII, acolo unde astăzi ei nu există decât numai pentru lunile de vară, însă, după cum vom vedea în capitolul următor privitor la migrațiunile actuale ale Aromânilor, pomeniri vechi despre existența lor la Sfântul Munte nu lipsesc pentru vremurile care au urmat după sec. XIII. În aceste însemnări se spune că „în zilele împăratului iconoclast Vasilie (726—780) neamurile din amândouă malurile Dunării, folosindu-se de neliniștea în care se află imperiul, mai cu deosebire fiindcă împăratul însuși ducea lupta în contra icoanelor, pe atunci așa numiții Rinchinii și mai cu deosebire Vlahorinchinii și Sagudații, ocupând Bulgaria și întinzându-se puțin câte puțin în diferite locuri, se făcură stăpâni pe Macedonia, și la urmă veniră la Sfântul Munte cu femei și cu copii, căci nu eră nimeni care să-i oprească și să se lupte cu ei. Aceștia fură, cu timpul, introduși în învățăturile creștinești de către sfinții părinți, crezură în aceste învățături și la urmă de tot ajunseră creștini. Iată și citatul: κατὰ τὰς ἡμέρας τῶν εἰκονομάχῳ βασιλέων (726—780) τὰ ἔθνη ἀπὸ τὰ παραδουνάβια μέρη, εὐρόντα καιρὸν ἀναρχίας, διότι οἱ βασιλεῖς τῶν ρωμαίων εἶχον πόλεμον κατὰ τῶν ἁγίων εἰκότων οἱ ἄσεβεις, τότε δὴ τότε οἱ λεγόμενοι Ῥηχίνοι καὶ ἀπλούστερον Βλαχορηχίνοι καὶ Σαγονδάταιοι, ἔξουσιάσσαντες τὴν Βουλγαρίαν καὶ ἀπλώσαντες ἀπὸ ὀλίγον κατ'ὀλίγον εἰς διάφορα μέρη, ἐκυρίευσαν καὶ τὴν Μακεδονίαν, τέλος ἦλλον εἰς τὸ Ἅγιον ὄρος με ὄλα τοὺς τὰ γυναικόπαιδα, διότι δὲν ἦτο τινάς, νὰ τοὺς ἀντισταθῆ καὶ νὰ τοὺς πολεμήσῃ οὔτινες μὲ τὸν καιρὸν ἐπειδὴ ἐκατηγήθησαν ἀπο τοὺς ἁγίους πατέρας, ἐπίστευσαν καὶ ἐγιναν τέλειος χριστιανοί. Mai întâiu, observăm că Vlăhii apar în tovărășia Rinchinilor și a Sagudaților, două tulpini slave, dintre care cei dintâi își aveau locuințele lângă râul Ρήχιος, care curge în Golful Rendina, la nordul Calcidiceii, iar cei din urmă între câmpia dintre Salonic și Veria<sup>2</sup>. Dacă greutățile ce prezintă această însemnare, după cum observă Tomaschek, prin transpunerea celor două tulpini Slave în vremea lui Vasilie Iconoclastul, atunci când ei se aflau așezați în acele părți încă pe vremea lui Constantin Pogonatul, s'ar putea înlătură, și pe lângă aceasta, părerea lui

<sup>1</sup> W. Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel* p. 43.

<sup>2</sup> Const. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*. Praga (1875) p. 120. Vezi și Lubor Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, Tome I, harta de la sfârșit.



Drinov asupra originii numelui Rinchini de la râul Ρήγιος, ar rămâne stabilită, atunci n'ar fi greu să admitem că acei Vlahorinhini ar fi Vlahi care își aveau locuințele în apropierea aceluiași râu, după care au fost numiți și Slavii<sup>1</sup>. De această părere este și N. Iorga<sup>2</sup>. Cum că acești Vlahi erau populațiuni românești din ramura românismului sud-dunărean, prin urmare aceiași cu strămoșii Aromânilor, aceasta se dovedește și din informațiunile de mai târziu ce avem asupra acestui element din aceste părți. Tot din aceste informațiuni rezultă și ocupațiunea lor cu păstoritul. Dar că și acești păstori Vlahi duceau o viață nomadă ca și acei pomeniți cu un veac doi mai târziu, aceasta, cred că se lămurește pe deplin din adaosul explicativ al scriitoarei Anna Comnena, când, vorbind despre Vlahii care luaseră parte în armatele lui Alexios I (1091) în lupta în contra Cumanilor, socotindu-i ca nomazi: ὄμοιοι τὸν νομάδα βίον εἶλοντο, mai adaogă: Βλάχους τούτους ἢ κοινῇ καλεῖν οἷδε διάλεκτος (= quos Blachos vulgari lingua vocare solent)<sup>3</sup>. Acest adaos, pe care scriitoarea găsește de trebuință ca să-l dea numai pentru specificarea Vlahilor nomazi, provine desigur din faptul că, până la ea, Vlahii din Peninsula Balcanică nu erau cunoscuți numai ca un popor care se ocupă cu păstoritul, dar care duc și o viață nomadă. De aceea și în pasagiul din Skilitzes-Kedrenos, relevant pentru întâia dată de Tomaschek<sup>4</sup>: τούτων δὲ τῶν τεσσάρων ἀδελφῶν Δαβὶδ μὲν εὐθὺς ἀπεβίω ἀναιρεθεὶς μέσον Καιστορίας καὶ Πρέσπας:

<sup>1</sup> „Neu und eigentümlich in jener Notiz ist nur die vulgäre Namensform Βλαχορηχίνος, welche darauf hindeutet, dass das (nach dem Flusse 'Ρήγιος, 'Ρύγιος Βρύγιος in der nördlichen Chalkidike genannte) Volk der Ρυγίνοι ausser dem herrschenden slowenischen Bestandteile auch noch das einheimische wlachische Volkselement umfasst hat, das sich mit der Zeit stärker erwies“. (Tomaschek o. c. p. 44).

<sup>2</sup> N. Iorga, într'o recenzie făcută asupra lucrării lui Constantin I. Amantos, Μακεδονικά συμβολή εις την μεσαιωνικὴν ιστορίαν καὶ ἐθνολογίαν τῆς Μακεδονίας; Athènes 1920, vorbind despre acești „Vlachorynchines (βλαχορύγχοι), qui survécurent, dans la compagnie des Slaves, dans la Macédoine au VII-e siècle“. adaogă că „ce sont des Vlaques dont le nom ethnique est effublé d'un épithète qui vient de la rivière sur les bords de laquelle ils vivaient“ (*Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, VII-ème année, N-os 10—12 p. 81).

<sup>3</sup> Anna Comnena, Vol. I p. 395.

<sup>4</sup> Ueber *Brumalia und Rosalia* p. 401.

καὶ τὰς λεγομένας καλὰς ὁρῶς παρά τινων βλαχῶν ὁδοιτῶν<sup>1</sup>, este vorba tot despre Vlahii nomazi, dar care de astă dată nu erau nici păstori și nici vagabonzi, ci, *cărvănari*, sau cum am zice în limba albaneză *udetar* (de la ude „drum“), așa cum mai târziu îi întâlnim și la Vlahii din Serbia sub numele de *chelători* sau *călători* (de la „cale“) <sup>2</sup>.

Dacă însă din toate aceste întâmplări relevate de scriitorii bizantini viața nomadă a Vlahilor mai mult se subînțelege, iată că în sec. XI un eveniment de mai mare însemnătate se petrece în aceea Tesalie, care acum eră ocupată așa de mult de Vlahi, încât stăpânirea bizantină se văzù nevoită să institue o administrație specială pentru toți Vlahii din Elada: ἀρχὴ τῶν βλάχων Ἑλλάδος<sup>3</sup>, eveniment care de astă dată ne arată și direcția în cotrò se făceau mutările Vlahilor nomazi. Este vorba despre aceea mișcare a Aromânilor din 1065 în contra stăpânirii bizantine, relatată de Kekaumenos, la care fu nevoit să se asocieze și bătrânul Niculiță, mai-marele peste Vlahii din Tesalia. Eră gata să înceapă lupta, însă fiind în mijlocul verii, mulți dintre Vlahi lipseau din Tesalia. Această lipsă dă prilej cronicarului, care ne povestește întâmplarea în toate amănuntele ei, să adauge că Vlahii petrec vara în Munții Bulgariei: Ἐἰς τὰ ὄρη τῆς Βουλγαρίας, unde din luna lui Aprile și până în Septembrie, ei locuiesc împreună cu avutul lor în vite și cu familiile lor, pe munții cei înalți și în locurile cele mai reci: τὰ κτήνη καὶ φαμίλια αὐτῶν εἰσιν ἀπὸ Ἀπριλλίου μηνὸς ἕως Σεπτεμβρίου μηνὸς ἐν ὑψηλοῖς ὄρεσι καὶ ψυχροτάτοις τόποις<sup>4</sup>. Noi nu putem ști cu precizie care munți anume înțelege autorul prin „munții Bulgariei“. Știm atâta numai că Bulgaria lui Kekaumenos este aceea a lui Simeon, supusă de către Vasilie al II Bulgaroctonul și că în cazul acesta s'ar putea presupune mai de grabă munții Macedoniei și ai Traciei decât munții Balcani. De fapt, numai cu un veac mai târziu, când grosul populațiunilor nord-dunărene se găseau în locurile pe care le ocupă și astăzi, pomenirea Vlahilor în Munții Balcani ca și în Rodope și Tracia abundă tot mai mult. O *Valahie Albă* (Bela-Vlaška) în opoziție cu Valahia Neagră (Kara-Vlaška) din nordul Dunării

<sup>1</sup> G. Cedrenus, II, p. 435.

<sup>2</sup> Vezi V. Bogrea în *Bulletin de l'Inst.* VII p. 50—53 și S. Dragomir *Vlahii din Serbia* p. 286 și 298.

<sup>3</sup> Vezi mai pe larg N. Iorga, *Notele unui istoric* p. 132.

<sup>4</sup> W. Tomaschek, *o. c.*, p. 64

apare între munții Balcani și Dunăre<sup>1</sup>. Nu putem ști cu siguranță, dacă Vlahii din acest ținut făceau parte din populațiunile românești sud-dunărene, dar dacă ar fi să admitem la baza acestei denumiri haina albă a Vlahilor balcanici, atunci am fi înclinați să credem că ei țineau mai mult de frații lor din Balcani și Rodope. De altfel, și cronicarii, începând cu Niceta Honiatul până la Cantacuzen<sup>2</sup> vorbesc despre acești Vlahi nomazi. Cel dintâiu, povestind felul cum Petru și Asan au început lupta în contra stăpânirii bizantine, adaugă că în biserica cu hramul Sf. mucenic Dimitrie, zidită de amândoi frații, între lumea strânsă la biserică, ca să ațâțe pe Români în războiul ce trebuia să fie dus în contra Bizantinilor, „se aflau mulți oameni îndrăciți, bărbați și femei, *cu pleoapele întoarse și înroșite*, cu părul vâlvoiu . . .“<sup>3</sup>. Acest obicei de a-și întoarce pleoapele, când cineva vrea să sperie pe alții și în special pe copii, Aromânii nomazi îl au și astăzi. Nu știu dacă el există la Greci și la Albanezi, însă Bulgarii nu-l au (cf. și G. Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien* p. 49—50). Sistemul de luptă al acestor Vlahi, relevat de N. Iorga<sup>4</sup>, se aseamănă cu acela al Vlahilor lui Niculiță din Tesalia, despre care s'a vorbit mai sus. Dacă, acum din punctul de vedere filologic, urmele acestor Vlahi, care se văd astăzi în numele de localități de origine românească în Balcani, arată mai mult o înfățișare dacoromână, prin aceea că ele prezintă labiale nealterate<sup>5</sup>, această constatare vine să confirme ceea ce am susținut

<sup>1</sup> „Die zwischen Hämos und Donau lebenden Wlachen, deren Land meist als Weiss-Wlachieen bezeichnet wird, verschmelzten sich allmählig mit den slavisierten Bulgaren“ (C. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, vol. VI, p. 165). „Klein-Wlachieen war zu jener Zeit in Aetolien, Weiss-Wlachieen in Moesien, Schwarz-Wlachieen (Μαυροβλαχία) in der Moldau“ (Const. Jireček, *Geschichte der Bulgaren* p. 218. Vezi și p. 376. Cf. și Cvijić, *La Péninsule Balkanique* p. 165: „Il y avait une Valachie Blanche dans les Balkans et au Nord des Balkans“. Cf. acum în urmă și Al. Philippide, *Originea Românilor* vol. I p. 709.

<sup>2</sup> „Ἐνα δὲ τῶν ἀπὸ τοῦ Δακικοῦ γένους ρομάδα Συρμπάνου ἀνομασμένον τῶν ἄντων ἀποστερήσας (I. Cantacuzen, vol. I p. 146).

<sup>3</sup> Gheorghe Murnu, *Din Nichita Acominatos Honiatul*, in Anal. Acad. Rom. Tomul XXVIII, p. 379.

<sup>4</sup> N. Iorga, *Geschichte des rum. Volkes*. B. I p. 95.

<sup>5</sup> Const. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien* p. 123—124; G. Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien* în Jahresbericht XIII p. 45 și Th. Capidan, *Raporturile lingvistice slavo-române în Dacoromania* III p. 145 și urm.

la congresul filologilor din țară<sup>1</sup> că a existat o vreme, când și în dialectul aromân nu toate labialele erau alterate. În munții Rodope păstorii nomazi valahi s'au păstrat până în veacurile din urmă<sup>2</sup>. În fine, pretutindeni până unde au ajuns strămoșii Aromânilor la nordul ca și la sudul<sup>3</sup> Peninsulei Balcanice, și din timpurile cele mai vechi, ei sânt relevați ca păstori care își schimbă locuințele: „*erat id genus hominum vagum, incertis errans sedibus*“<sup>4</sup>, ducând împreună cu ei familiile și tot avutul lor.

Dintre toate celelalte popoare balcanice, această vechime se constată numai pentru poporul albanez. Într'o lucrare scrisă de un călugăr francez, în anul 1308, alături de informațiunile ce ni se dau cu privire la producțiunea solului din Albania, ni se mai spune, în ce privește așezările și îndeletnicirile Albanezilor, că ei „*civitates, castra . . . non habent, sed habitant in papilionibus et semper mouentur de loco ad locum per turmas et cognationes suas*“<sup>5</sup>. Acest citat, precis în expunerea mișcărilor nomade ale Albanezilor, ar putea servi ca un pendant la ceea ce a spus Ke-kaumenos despre Aromâni. Mai departe, în cuprinsul acestei lucrări vom vedea cum acest paralelism în viața celor două popoare cu legături vechi în Peninsula Balcanică se arată și în alt domeniu din viața lor păstorească<sup>6</sup>.

\*

Dar dacă din cele expuse mai sus, reiese faptul sigur că, de la începutul așezării lor în Peninsula Balcanică, Aromânii au

<sup>1</sup> Th. Capidan, *Aromânismele din dialectul d. coromân și problemele care se leagă de ele* publicat în *Junimea Literară* An. XIV p. 275.

<sup>2</sup> „Südlich von Morrha lag das Ländchen Merope, von bulgarischen und rumunischen (Wlachischen) Hirten bewohnt“. (C. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe* (1877) p. 98).

<sup>3</sup> „Der Genuese Domenico Mario Negri erzählt in seiner Geographie [Domin. Mar. Niger, Geographicorum comentarium libri XI Basileas 1557 fol. p. 279], dass unweit des Flusses Echedotos (jetzt Gallico) „*ager a pastoribus vicatim habitatur, quos Morias seu Flaccos appellant*“. Letztere sind ohne Frage Wlachische Colonisten, Hirten die sich selbst Rumänen d. h. Ρωμαίοι nannten“. (Hopf, *Geschichte Griechenlands* VI p. 267).

<sup>4</sup> Cf. Pachymeres, vol. II, p. 106: „τὸ δὲ γε βλαχικόν, ὃ δὴ σχεδὸν ἀπὸ τῶν ἑξωτερῶ τῆς πόλεως ἐς βίβην καὶ πόρρω εἰς πλῆθος ἀριθμοῦ κριττον ποσοῦμενον παρατέτατο. ἔθνος δισχωρίας χαίρων καὶ βοσκήμασι προσηνέχον...“

<sup>5</sup> Olgierd Gorka, *Anonymi descriptio Europae Orientalis „Imperium Constantinopolitanum Albania, Serbia, Bulgaria, Ruthenia, Ungaria, Polonia, Bohemia“* Anno MCCCVIII exarata. Cracoviae (1916) p. 26.

<sup>6</sup> Pentru forma veche a păstoritului la Albanezi vezi și V. Dvorsky în *Riv. Geogr. Ital.* XXII (1915) pp. 298–304.

fost relevați de către scriitorii bizantini numai ca o populațiune de păstori, trebuie să cădem și noi în greșeala acelor care inventează tot felul de teorii, în baza cărora se încearcă să dovedească originea exclusiv păstorească nu numai a Aromânilor, dar și a întregului neam românesc?<sup>1</sup> Desigur că nu. Mai întâiu de toate, despre o îndeletnicire exclusivă a Aromânilor pentru timpurile mai vechi cu păstoritul nu sânt suficiente nici atestările istoriografilor bizantini și nici schimbările ce a suferit numele Românilor sub forma lui slavo-greacă „Vlah“<sup>2</sup> sau sub forma albaneză *Remer*<sup>3</sup>, trecând de la înțelesul etnic la acela de „păstor“ față de mărturiile vii ce ne procură graiul lor și față de unele urme din tradiția centrelor mai însemnate, locuite astăzi

<sup>1</sup> „Und Hirten, von Ort zu Ort wandernd, waren die Walachen zu aller Zeit während des Mittelalters, den Landbau müssen sie nur spärlich nebenbei betrieben haben. von Städten, die sie ausschliesslich bewohnten ist gar keine Rede.“ (Robert Rösler, *Romanische Studien*, (1871) p. 119.)

Vezi, în privința aceasta, și studiul lui Ladislau Rethy, *Daco-Roumains ou Italo-Roumains, étude historique et philologique*. Budapest, 1897 : „Les Valaques descendent — leur langue le prouve — d'un peuple de pâtres des Appennines, qui a habité, sans doute, la région sabino-ombrienne, qui s'appelait dans les Etats pontificaux Roman, d'après l'habitude du peuple italien de se désigner d'après le nom de la province ou région qu'il habite. Une tribu de ces pâtres — elle appartenait au culte romano-catholique, car la terminologie de la langue valaque le prouve — partait vers le IX<sup>e</sup> siècle par le Friaoul et par la Carniole et descendait au cours du X<sup>e</sup> siècle dans la péninsule balkanique, dans l'ancienne Illyrie. Ici le contact entre Roumains et Albanais a donné naissance à la langue valaque qui n'est pas une langue italienne, mais un idiome moitié italien moitié albanais, c'est-à-dire que les mots sont italiens, tandis que les formes grammaticales et le tour d'esprit emprunté à l'albanais“ (p. 4).

Vezi, la aceasta, *Beiträge zur Siedlungsgeschichte der Balkanhalbinsel* publicat de Dr. Ludwig von Thallóczy in *Illyrisch-Albanische Forschungen*. Band I, p. 38 și urm.

De asemenea I. Peisker, *Abkunft der Rumänen* (Graz) 1917, în care autorul, continuând cercetările sale începute in *Die älteren Beziehungen der Slaven zu Turko-Tataren und Germanen und ihre sozialgeschichtliche Bedeutung*, Stuttgart (1905), încearcă să dovedească asemănarea ce există între viața păstorească la Români și între aceea a Turci, conchizând că ea se bazează pe o moștenire străveche și că, prin urmare, Românii se înfățișează ca descendenți ai Turco-Tatarilor.

<sup>2</sup> Despre care vezi mai pe larg în Th. Capidan, *Raporturile albanorom*. în *Dacoromania* II p. 487.

<sup>3</sup> Pentru înțelesul acestui cuvânt vezi acum în urmă Kadlec, *Vlasi i vlaške pravo* p. 1 și urm.

de Aromâni La această trecere de înțeles precum și la generalizarea ocupațiunii lor numai cu păstoritul va fi contribuit, desigur, și felul mutărilor lor. Aceste mutări care, după cum am văzut în capitolul precedent, trec dincolo de transhumanța obicinuită mai la toate popoarele cu îndeletniciri păstorești și ajung la nomadism, au făcut ca mișcărilor lor să nu fie văzute de către streini numai în mutări de turme, ci și în deplasări de populațiuni întregi, grupate împrejurul *celnicilor* lor conducători. Din cauza acestui nomadism, ei nu erau văzuți de celelalte popoare din Peninsula Balcanică, cu turmele de oi, numai în timpul verii la munte, ci cu aceleași turme apăreau și iarna la șes, sălășluiți mai în toate satele așezate pe câmpii bogate în pășuni, ca și în împrejurimile orașelor mai mari, unde puteau să-și desfășoare produsele precum și o parte din turmele lor. Această dublă apariție a Aromânilor noștri, care în mod firesc rezultă din cele două migrațiuni periodice din cursul anului, le înmulțează în mod aparent așa de mult așezările, încât numeroși cum erau ei în veacurile de mijloc și chiar după venirea Turcilor, răspândirea lor în Peninsula Balcanică părea și mai extraordinară, iar celelalte ocupațiuni ce vor mai fi avut, ca agricultura și chiar unele meserii, dispăreau cu desăvârșire.

Nu se poate urmări extensiunea agriculturii în Peninsula Balcanică înainte de năvălirea Turcilor, însă din puținele indicii ce avem din actuala ocupațiune a unor populațiuni românești, precum și din unele cuvinte referitoare la plugărie din graiul lor, reiese mai mult ca sigur, că cultura ogoarelor nu eră streină la o parte dintre Aromâni, în momentul când ei s'au așezat în locurile unde îi găsim.

Referindu-ne la vremurile mai nouă, vom găsi Aromâni aproape din toate tulpinile și în toate regiunile, care, în afară de păstorit, cunosc și cultura pământului<sup>1</sup>.

Mai întâiu, în ce privește regiunea Pindului, Aromânii din ținutul Zagori — astăzi, în cea mai mare parte grecizați — se ocupă cu agricultura<sup>2</sup>. Dintre aceștia, Aromânii care nu și-au pierdut limba românească și continuă să se îndeletnicească cu munca câmpului sânt din comunele P a l i o s e l i, P ă d z, așezate mai în spre nfiază-noapte, în versantul apusean al Pindului,

<sup>1</sup> Cf. N. Bațaria, *Agricultura la Aromâni în Lumina Anul II* (1904) p. 161.

<sup>2</sup> Cf. *Lumina Anul I* (1903) p. 166 și urm.

aproape de Samarina, și Paliohori, Floru, Grebeniți, așezate pe același versant însă mai în spre miază-zi<sup>1</sup>. Dintre comunele din Epir, care nu fac parte din Zagori, o bună parte dintre Aromânii din Aminciu (Mețova), după cum ne asigură G. Weigand<sup>2</sup> cultivă pe vremuri pământul tot așa de bine ca și Slavii. Scriitorul englez Leake ne asigură că în Siracu și femeile se îndeletnicesc cu munca pământului<sup>3</sup>. Aromânii din Turia, care, pe vremuri, se alcătuiă, după tradiția locală, din cătunele Scornu, Căldăroasă, Codru-Mare și Turia, nu se mută cu locuințele. Ei rămân pe loc, pentru că își cultivă ogoarele<sup>4</sup>. De asemenea Aromânii din Calarli, în timpurile cele mai vechi, după cum ne asigură Pouqueville<sup>5</sup>, se îngrijeau tot așa de bine de cultura câmpului ca și de creșterea vitelor. Și Aromânii păstori din Perivoli cunoșteau odată agricultura<sup>6</sup>. Comuna Smixi n'a fost peste tot niciodată comună nomadă. Încă din timpurile cele mai vechi, o bună parte dintre locuitori se ocupă cu agricultura. Regiunea numită Biga, din apropierea comunei, eră odată peste tot cultivată de Aromâni. Din această regiune ca și din alte ținuturi mai îndepărtate Aromânii s'au așezat în Smixi<sup>7</sup>. În fine, Aromânii din Furca și Armata ș. a. nu sânt streini de cultura pământului<sup>8</sup>. Un eminent cunoscător al stărilor economice din Pind, prof. G. Zuca, ne asigură într'o

<sup>1</sup> Wace and Thompson, *The nomads of the Balkans*. London (1914) p. 202.

<sup>2</sup> G. Weigand, *Die Aromunen*, Vol. I p. 130.

<sup>3</sup> „At Syrako . . . the gardens and the small quantity of arable land wich sourrounds these towns are chefly cultivated. by the women“ (William Martin Leake, *Travels in Northern Greece*. Vol. I (1835) p. 275).

<sup>4</sup> Wace and Thompson, *o. c.* p. 180.

<sup>5</sup> „Quand on se rend de Calarités dans le canton d'Aspropotamos, on gravit, dans la direction nord-est, l'espace d'un mille, le Padure-Mouré [Pădure-Mure] jusqu'au Lazareth établi par le Valaques . . . Autrefois, toute cette contrée était couverte d'arbres que les pasteurs valaques incendient chaque année aux approches de l'automne, afin de laisser mûrir les ceindres sous la neige pour ensemencher quelque champs en siégle au retour du printemps“ (*Voyage dans la Grèce* II p. 185 și urm.). Despre incendiarea ierbii, ne vorbește și Jireček la Românii grămosteni din Bulgaria (*Das Fürstentum Bulgarien* p. 119. Cf. și I. Bogdan în *Conv. Lit.* XXIII. p. 104).

<sup>6</sup> Wace and Thompson, *o. c.* p. 175.

<sup>7</sup> Wace and Thompson, *o. c.* p. 172.

<sup>8</sup> Per. Papahagi, *Notițe Etimol.* p. 43. Pentru Furca vezi și Lumina Anul IV (1906) p. 51.

lucrarea asupra ocupațiunii Aromânilor că „numărul satelor și orașelelor românești din Pind care se ocupă și s'au ocupat cu creșterea oilor, este cu mult inferior acelor care s'au ocupat și se ocupă cu agricultura, ori cu industria mai mică. Așa spre exemplu comunele cari au avut celnici mari întotdeauna sânt : Aminciu, Sâracu, Ameru, Băeasa, Perivole, Abela, Samarina, Smixi, Furca, Deniscu, Gramostea; în total vre-o unsprezece sate, fără a enumera și acelea care actualmente fac parte din Tesalia grecească. Restul până la 50 de sate din Pind, nu se ocupă decât cu agricultura ori cu îndeletniciri de altă natură“<sup>1</sup>.

Dacă trecem în Macedonia, și aci găsim centre și ținuturi în care, în timpurile mai vechi, când Aromânii nu se dedaseră încă bine comerțului, se ocupau cu agricultura. În ținutul Ohridei și în special Aromânii din Beala-de-jos se ocupă numai cu agricultura; foarte puțini sânt și păstori<sup>2</sup>. Pentru Moloviște și Gopeși ne asigură bătrânul poet național Const. Belimace, că amintirile legate mai cu deosebire de trecutul comunei Moloviște spun că locuitorii acestei comune, la început, se ocupau cu agricultura<sup>3</sup>. Același lucru îl aflăm și din scurtele monografii ale altor comune, cum este Vlaho-Clisura. „Se zice că cu câteva sute de ani înainte în locul orașului de acum, la picioarele piscului Agurlu al Chiacu, de o parte și de alta, existau trei comune aromânești: Iaja, Cârâgè și Cireși, a căror populațiune se ocupă cu agricultura și cu păstoritul și care în acele vremuri turburi a trebuit să-și părăsească vechile sale locuințe și să se ascundă în desișul acelu munte, spre a fi la adăpostul oricărui încălcări“<sup>4</sup>.

La o bună parte dintre Aromânii din Albania agricultura a fost din toate timpurile și continuă să fie și astăzi una dintre ocupațiunile lor de bază. Ținutul în care ei se îndeletnicesc cu munca câmpului este Muzachia. Aci mă voiu mulțumi să reproduc constatările unui vechiu cunoscător al stărilor de lucruri din Albania, cum a fost J. G. von Hahn, „In Mittelalbanien (dem

<sup>1</sup> G. Zuca, *Studiu Economic asupra Românilor din Pind* (Epir și Tesalia). Extras din *Foaia de Rapoarte Consulare și Informațiuni comerciale* No. 16. București (1906) p. 6.

<sup>2</sup> Cf. revista macedo-română *Lumina* Anul IV (1906) p. 267.

<sup>3</sup> Vezi *Lumina* Anul II 115.

<sup>4</sup> Const. Ghica, *Orașul Vlaho-Clisura* publicat în *Lumina* Anul II. p. 117.



Gramosland und dem Vorland der Alpen) sind die Volksverhältnisse weit einfacher, weil hier das griechische Element gänzlich fehlt und zwischen dem albanesischen nur wlachische Colonien, wiewohl zahlreich, eingestreut sind. Diese letzteren verbreiten sich nicht nur über die Bezirke von Elbassan, Pekin und Cawaja, sondern finden sich auch zahlreich in dem Gebiete von Berat, besonders in dessen Küstenebenen, der sogenannten Muzakjá, wo sie (im Gegensatze zu ihren Stammsverwandten) vorzugsweise dem Ackerbau obliegen)<sup>1</sup>.

\*

După ce am văzut felul cum se înfățișează ocupațiunea Aromânilor cu agricultura, în vremurile mai de mult ca și astăzi, să vedem acum dacă ei, ca păstori eminenți, au învățat această îndeletnicire în timpurile mai nouă sau au moștenit-o de la strămoși.

În privința aceasta, dovezi mai sigure decât acelea care ni le oferă graiul lor, nu putem găsi. Mulțimea termenilor din sfera vieții agricole care se păstrează în dialectul aromân, nu ca simple cuvinte moarte, ci cu întrebuințare generală, ne arată că străbunii Aromânilor nu erau streini de agricultură.

Vom înșiră mai întâiu acești termeni, și după aceea vom vorbi despre valoarea aceloră dintre ei, care privesc direct chestiunea ce ne interesează.

Pentru însemnarea solului arabil avem *agru* (lat. ager, -um) cu înțelesul păstrat din limba latină și pierdut în celelalte limbi romanice. Pentru munca câmpului avem: *săpare* (sappo, -are); *arijă* (area); *arare* (aro, -are); *siminare* (semino, -are); *sițirare* (sicilo, -are); *triurare* (tribulo, -are); *zvinturare* (ex-ventulo, -are); *mășinare* (machino, -are); *nțirnare* (cerno, -ere) și *sărcl'are* (sarc(u)lo, -are) „a curăți ogoarele de ierburi“<sup>2</sup>.

Pentru sculele de trebuință la munca câmpului avem; *sapă* (sappa, -am); *aratu* din mai vechiu \**aratru* „plug“ (aratrum); *vomeră* (vomer, -em) „fierul lat al plugului“; *seațire* (sicilis, -em); *țir* (cribrum) „ciur“.

<sup>1</sup> J. G. von Hahn, *Albanesische Studien*. Jena (1854) p. 16. Vezi și G. Weigand, *Die Aromunen I* p. 82. Pentru Românii din Cavaia vezi *Lumina*, Anul I (1903) p. 266. C. N. Burileanu *I Romeni di Albania* pp. 103, 105, 163, 331, 334 etc. Tache Papahagi, *La Românii din Albania* p. 20.

<sup>2</sup> Per. Papahagi, *Notițe Etimol.* p. 43.

Pentru cereale: *simință* (sementia, -am); *grânu* (granum); *grânuță* și *gârnuță* (granuceum); *sicară* (secalis, -em); *mel'u* (miliun); *ordzu* (hordeum).

Pentru păioase: *sk'icū* (sp̄cum); *pal'e* (palea).

Deoarece mulți dintre acești termeni agricoli Aromânii puteau să-i păstreze prin contactul cu populațiunile agricole cu care aveau legături în timpul verii, când își desfășeau produsele lor și se aprovizionau cu cele de trebuință pentru iarnă, pentru mai multă claritate și ca să nu se creadă că noi, cu orice preț vrem să scoatem pe strămoșii Aromânilor agricultori, vom face o strictă deosebire între termenii care s'ar putea explica din acest contact cu populațiunile câmpene și între aceia pe care ei nu i-ar fi păstrat dacă într'adevăr nu s'ar fi ocupat în tot timpul cu cultura pământului.

Printre cei dintâi punem în primul rând numele cerealelor: *simință*, *grânu*, *sicară*, *mel'u*, *ordzu*. Toți aceștia și i-ar fi putut procura de la locuitorii de șes în schimbul laptelui și derivatele lui. Prin urmare, nu pot dovedi numai decât că ei au cunoscut odată și cultura pământului. Tot în categoria lor trecem și pe *agru*, *câmpu*. Când se coborau păstorii de la munte, de multe ori treceau și prin ogoare. Deci și aceste cuvinte le-ar fi putut avea în dialect și fără să fi fost cultivatori ai ogoarelor. Tot așa: *sapă*, și *săpare*. Intru cât acestea slujesc și pentru alte munci, prezența lor în dialect s'ar putea explica și în afară de agricultură.

Trecând la a doua categorie de cuvinte, aci dăm mai întâiu de forma *arijă*, a cărei prezență în dialect n'am putea-o explica, decât dacă admitem că Aromânii se ocupau și cu treieratul grâului. De fapt, Aromânii au și *triirare* cu *zvinturare*. Dacă mai adăugăm la acestea și *seațire* cu *sițirare* avem toată terminologia din sfera activității agricole. Insa cuvintele din această categorie care ne dovedesc până la evidență că Aromânii s'au îndeletnicit multă vreme în mod intens, și cu agricultura sânt *sărel'are*, *aratū* și *vomeră*.

N. Iorga a susținut, cu drept cuvânt, în a sa *Geschichte des rumänischen Volkes* că munca câmpului nu le-a fost streină, în propriile lor așezări, nici Aromânilor<sup>1</sup>. Insa Iorga tratând de-

<sup>1</sup> „Selbst den Aräminen im Pindus war — das zeigt schon in gewissem Masse ihr Wortschatz für Feldarbeit und Felderzeugnisse — der Ackerbau auf eigener Scholle nicht grundsätzlich fremd“. (N. Iorga. *Geschichte des rum. Volkes* Bd. I p. 143).

spre această chestiune într'o lucrare istorică, a crezut că ar fi prea mult ca să aducă dovezi lingvistice din dialectul nostru pentru întărirea susținerii sale și mai cu deosebire pentru dovedirea faptului că, în străromâna, înainte de pătrunderea la Dacoromâni a cuvântului *plug*, există forma comună pentru toți Români *aratu*. Faptul acesta precum și alte considerațiuni unilateral concepute, au făcut pe H. Dumke, autorul unei lucrări asupra terminologiei la Dacoromâni<sup>1</sup> să susțină că, în perioada istorică, nu numai Aromânii, dar nici Dacoromânii n'au cunoscut agricultura. De aci el conchide că străromânii au fost păstori, iar Dacoromânii au învățat munca câmpului de la Bulgari (p. 119). La Aromâni ca și la Dacoromâni termenii latinești păstrați pentru agricultură țin de tezaurul lexical al păstorilor (p. 122). De aceea „Iorga ist unkritisch an die Beurteilung der rumänischen Ackerbau-terminologie gegangen. So ist es natürlich, dass er zu einem falschen Resultat kommt: er zieht den Schluss, dass die Urrumänen Ackerbauer gewesen sein müssen“ (p. 114). Cât de „kritisch“ în schimb, a procedat autorul ca să ajungă la concluziunile de mai sus, aceasta se vede de acolo, că toată greutatea chestiunii, dacă strămoșii Românilor au fost agricultori sau nu, el o pune în seama lipsei din limba română a unui cuvânt de origine latină pentru denumirea plugului, care, după autor, este instrumentul cel mai de seamă pentru o cultură mai intensă a pământului. „Aber den Pflug können die Urrumänen selbst nicht geführt haben; denn die Terminologie des Pfluges weist kein einziges lateinisches Element auf. Der Pflug, das wichtigste Gerät für die intensivere Bodenkultur, ist also später von den Bulgaren zur den Rumänen gekommen. Daraus folgt, dass die Urrumänen keinen Ackerbau getrieben haben können“.

Iată la ce concluziuni pripite poate ajunge cineva, când la studierea unei chestiuni de așa mare însemnătate, se lasă influențat de acèle câteva cuvinte slave, de ordin secundar, și nu îmbrățișează întreg domeniul limbei române și sub aspectele ei dialectale. Și aceste afirmări pripite sânt cu atât mai regretabile, cu cât existența lui *aratu* pentru „plug“, în aromână, era cunoscută. Ce ar fi fost dacă și *aratu* s'ar fi pierdut din limba română, așa cum s'au pierdut atâtea cuvinte de origine latină,

<sup>1</sup> H. Dumke, *Die Terminologie des Ackerbaues im Dakorumänischen* publicat în Jahresbericht XIX—XX p. 65—151.

pe care noi le cunoaştem numai din limba textelor mai vechi. Cu siguranţă că, în cazul acesta, s'ar fi stabilit în mod definitiv că strămoşii noştri n'au cunoscut agricultura. Dar iată că acum alături de *aratu*, cuvânt de bază, mai există şi *vomeră* cu *săr-cl'are*. Cel dintâiu însemnează un lucru de amănunt din părţile plugului; al doilea arată o acţiune tot de amănunt la cultura pământului. Ele nu puteau ajunge până la noi, decât numai admitând că nu numai Românii, peste tot, dar şi Aromânii, după despărţirea lor de Dacoromâni, au trebuit multă vreme să se ocupe cu agricultura, tot aşa de intensiv, cum mai târziu au continuat să se ocupe cu păstoritul.

La această concluziune, deşi pe alte căi, vorbind despre Dacoromâni, pare că ajunge acum în urmă un alt colaborator al Jahresberichtului, W. Domaschke, în lucrarea sa „*Tezaurul lexical latin din limba română*“<sup>1</sup>: „Die hauptsächlichsten Bezeichnungen der Bodenkultur werden durch lateinische Wörter gebildet, zu ihnen zählen auch alle Getreidearten ausser ovăz „Hafer“ (slav.). Dieses Ergebnis spricht aus, dass die Rumänen den Ackerbau seit ältester Zeit gekannt haben; es setzt aber nicht voraus, dass sie ihn in ihrer Mehrheit auch betrieben haben“. Fraza din urmă este spusă numai ca să îndulcească poziţia lui Dumke, despre care autorul, după cele spuse mai sus, înşiră câteva cuvinte fără nici o însemnătate şi numai ca să salveze în mod aparent continuitatea de vederi pe această temă a anuarului, în care este angajată în bună măsură şi autoritatea directorului. Această tendinţă se vede mai ales de acolo, că autorul, pomenind despre etimologia lui *vomeră* la Aromâni, nu uită să adauge că „Weigand se îndoeste despre existenţa acestui cuvânt“<sup>2</sup>. De ce să se îndoiască Weigand despre existenţa lui în dialect? Cuvântul este dat de Cavallioti, care îl înregistrează pentru întâia dată în vocabularul său de cuvinte<sup>3</sup>, dându-l pentru corespondentul grecescului *ὄνις* şi alb. *vjeje*. În afară de aceasta, cuvântul este cunoscut în domeniul limbilor romanice (cf. ital. *vomero*). Ceva mai mult, din existenţa, în limba albaneză, a formei *umb*, cu acelaşi înţeles de „Pflugschar“ ca aromânescul *vomeră*, care reproduce nu direct

<sup>1</sup> *Der lateinische Wortschatz des Rumänischen in Jahresbericht XXI—XXV*. pp. 65—173; cf. (în special despre dispariţia lui *aratra* la Dacoromâni) şi S. Puşcariu în DR. I 404.

<sup>2</sup> „Weigand bezweifelt die Existenz dieses Wortes“ (p. 137).

<sup>3</sup> G. Mayer, *Alban. Stud.* IV 117.

pe *vomer* ci pe *vomis*, o variantă a lui *vomer*, alături de *pl'uar*, cuvânt autohton și cu același înțeles, rezultă că forma latină eră cunoscută și în romana balcanică. Așa dar, și unul (*umb*) și altul (*vomeră*) ca și *parmende* (lat. per aramentum) precum și alți termeni referitori la plug din limba albaneză, arată până la evidență, că populațiunile aborigene din Orientul romanic, romanizate în întregime sau pe jumătate, n'au așteptat să năvălească Slavii că să învețe de la ei cultura pământului, ci au cunoscut această cultură parte de la strămoșii lor Traco-Iliri — cum aceasta se dovedește din terminologia agricolă de origine indigenă la Albanezi — parte de la Romani. Că ceva mai târziu, după veacuri de simbioză cu Slavii, ei vor fi învățat ceva și de la aceștia, aceasta se înțelege de la sine, și terminii slavi din amândouă limbile o arată. Dar de aci și până la concluzia că peste tot „die Urrumänen keinen Ackerbau getrieben haben können“ sau, și mai rău, că „die intensivere Bebauung des Bodens als alleinige Erwerbsquelle haben die Rumänen von den Bulgaren erst etwa um die Wende des 12. und 13. Jahrhunderts gelernt“ (p. 123), este o distanță mare, pe care numai unul cu o pregătire prea superficială o mai poate susține! Iar în ce privește forma lui *vomeră* în aromână pentru *\*voameră* sau *\*voamere*, cu *o* accentuat netrecut în *oa* din cauza lui *e* (*ă*) din silaba următoare, aceasta se explică, după cum am arătat în altă parte<sup>1</sup>, prin particularitatea Aromânilor din Albania, de a preface diftongul *oa* în *o*.

Recunoscând dar faptul că nu numai Românii peste tot au cunoscut agricultura, cu mult înainte de venirea lor în contact cu Slavii, dar că ea n'a fost streină nici Aromânilor, multă vreme după despărțirea lor de Dacoromâni, noi trebuie să admitem că, dacă încă din timpurile cele mai vechi o parte din strămoșii Aromânilor s'au îndeletnicit cu păstoritul sub forma lui nomadă sau de transhumanță, tot de pe vremea aceea restul cultivă *agrole* (ogoarele) ca și frații lor din nordul Dunării și, prin urmare, cunoșteă și viața sedentară. De altfel, de această părere este și marele etnograf și istoric Jireček, când, vorbind despre vechile legături ce au existat odată între populațiunile românești de pretutindeni și Slavii, adaogă: „Die Rumunen waren ursprünglich ein fest ansässiges Stadt- und Landvolk, aber die grossen Stürme:

<sup>1</sup> Th. Capidan, *Raport. albano-române* în *Dacoromania* II p. 496.

der Völkerwanderung machten sie, wenigstens zum Teil, zu einem unstäten Hirtenvolk“<sup>1</sup>.

Ca populațiune sedentară și agricolă, Aromânii nu au păstrat în graiul lor numai acele cuvinte care se referă la cultura pământului, dar și cuvintele de trebuință pentru transportul cerealelor. Astăzi, în dialectul vorbit aproape pretutindeni, orice ce drum se cheamă *cale*. Nici un alt cuvânt nu există pentru exprimarea acestei noțiuni. Generalizarea acestui cuvânt latinesc și lipsa formelor relativ mai nouă, de proveniență streină, *drum* (vsl.) și *potecă* (bulg.), care se găsesc în dialectul dacoromân, se explică, desigur, din ocupația cu păstoritul, care, de veacuri, ajunsese îndelnicirea de căpetenie la Aromâni. În timpurile străvechi, drumul pe care umblau ciobanii cu oile Românilor de pretutindeni se numea *cale*. De fapt, lat. *callis*, *-is*, din care derivă cuvântul românesc, în spre deosebire de celelalte forme latinești pentru aceeași noțiune, însemnează „potecă care duce peste înălțimile dealurilor și munților; drum pentru vite care sânt mânate la păscut, drum care duce la pășune“<sup>2</sup>. Nicăieri nu putea fi păstrat mai bine acest cuvânt decât la Aromâni care se găsesc vecinic pe *căl'uri* (drumuri). Dar alături de *cale*, există din timpurile vechi și pretutindeni, cuvântul *cărare* din lat. *carraria*, un derivat al lui *carrum*, care, la origine, era drumul pe unde treceau carele. Astăzi acest cuvânt este rar, însă el există în toate dicționarele și glosarele noastre<sup>3</sup>, și este atestat și în literatura populară:

Inși țaplu tu cărare . Ieși țapul în cărare  
Grîț-l'i al Nica și-l'da sare Chemați pe Nica să-i dea sare  
Lit. Pop. p. 1021.

<sup>1</sup> Const. Jireček, *Geschichte der Bulgaren* p. 112.

<sup>2</sup> „Ein über Anhöhen und Berge führender ungebahnter Pfad, ein Bergpfad, Gebirgspfad, Waldweg, nur dem der Vieh zugänglicher Triftweg, Viehsteig“ (Georges). Cf. și S. Pușcariu, *Locul limbei rom.*, p. 34—35.

<sup>3</sup> Pascu l-a introdus și în dicționarul macedo-român de curând apărut, însă Pascu nu cunoaște dialectul și-l confundă cu un alt cuvând de origine turcească. Dalametra dă subt *cărare* înțelesurile: 1 potecă, 2 deslușire, 3 verdict. Repausatul Dalametra nu era filolog și, prin urmare, nu știa că forma *cărare* cu înțelesul „potecă“ de origine latină, nu este tot una cu omonimul *cărare* „deslușire, verdict“ din turcescul *carar*, care, ca termen juridic întrebuințat zilnic la tribunalele turcești, a pătruns în toate limbile balcanice, și prin urmare, trebuia despărțit unul de altul. Pascu, luând lucrurile pe deasupra, nu și-a dat seamă deloc de această nepotriveală în înțelesuri și le-a trecut și el subt același cuvânt de origine latină.

și-l întâlnim și în toponomastica aromânească: Cărarea lui Lamipi, despre care vezi mai pe larg capitolul „Păstoritul Aromânilor în toponimia balcanică“. Și tot așa, alături de cuvântul *k'eră*, de origine albaneză, singura formă de întrebuintare generală la Aromâni pentru „car“, în timpurile mai vechi există și cuvântul de origine latină *car*. Și acesta ca și *cărare*, astăzi, nu se întrebuintează decât foarte rar. Prezența acestor două cuvinte la Aromâni, pe de o parte întăresc presupunerile noastre despre îndeletnicirea lor cu agricultura, pe de altă parte ne arată că în timpurile mai vechi, alături de Aromânii chervanagii, despre care vom vorbi în altă parte, mai erau și Aromânii cărauși, care se îndeletniceau cu transportul cerealelor. Astăzi această ocupațiune a dispărut cu desăvârșire, după cum amenință să dispară și cuvintele *cărare* și *car*, din cauza lipsei lor de întrebuintare. Generalizarea tot mai mult a păstoritului, sub forma lui nomadă, a schimbat cu desăvârșire aspectul vieții lor primitive, care nu se deosebea prea mult de aceea a frașilor lor din nordul Dunării, și pe care astăzi ni-l mai putem înfățișa numai grație acestor rămășițe de cuvinte, asupra cărora am insistat ceva mai mult în acest capitol<sup>1</sup>.

Dar pentru noi, deși argumentele trase din terminologia agricolă la Aromâni sânt hotăritoare pentru chestiunea dacă ei, la început, au cunoscut și agricultura, ducând viață sedentară, mai vin și alte dovezi, poate de mai puțină însemnătate, însă de natură ca să întărească deducerile noastre.

Intre acestea, cităm prezența celnicatului.

Păstorii nomazi de pretutindeni, la Aromâni, trăesc în fâlcări. O *fâlcare* este o alcătuire de mai multe familii, sau, după numirea proprie a Aromânilor, *fâmel'i* (*fumel'i*). Astăzi numărul acestor *fâmel'i* — care, de obicei, se cam înrudesc între ele — se ridică până la 50 într'o fâlcare; înainte vreme ajungea și până la 200. În fruntea fâlcării stă *celnicul*. Când vrea să știe cineva dacă celnicul are mulți supuși sau nu, întrebă: are multă *fâlcare*, are multe *fâmel'i*? Poziția socială a celnicului față de fâlcare, judecând după stările actuale, este aceea care decurge din situația lui de cel mai mare bogătaș dintr'o comună în turme de oi, în cai și în catări, având toată autoritatea față de fâlcări

<sup>1</sup> Despre termenii agricoli la Români vezi și Dr. Constantin Diculescu *Die Gepiden* I. Band (1922), p. 202 și urm.

în toate treburile lor privitoare la păstorit. Înainte, celnicul eră singura autoritate care hotărâ în toate chestiunile care priveau buna gospodărie a comunei precum mai ales și păstrarea liniștei printre membrii unei fălcări; prin urmare, avea și autoritate judiciară. De asemenea celnicul eră acela care apăra siguranța fălcărilor. Puterile lui treceau și în domeniul militar. Pe baza acestor neprețuite servicii ce le aducea fălcărilor, dreptul celnicatului eră ereditar. Un celnic se simțea moștenitor al unei pozițiuni speciale în mijlocul unei fălcări, pozițiune creată nu numai prin averea lui, care câte odată întrecea jumătate din averea unei fălcări, dar și prin dreptul de moștenire în familie: „Personnage tout pacifique il prétend cependant tenir ses droits d'ancêtres guerriers, qu'ils ont acquis, le sabre en main με τὸ σπαθί“<sup>1</sup>.

În ce privește originea celnicatului cu atribuțiuni deosebite decât acele arătate până aci, deocamdată știm numai atât, că el este foarte vechiu. În sec. XI aveă, după Kekaumenos, funcțiunea unui στρατιγός: ὁ δὲ στρατιγός τῆ τῶν Βουλγάρων διαλέκτῳ τοσλνίκος λέγεται. Ca formă, cuvântul la Aromâni vine din limba slavă. El este un derivat de la *čelo* „frunte“ și însemnează propriu zis „frunțaș“. De însemnat este faptul că la Slavii din sud, de la care l-au împrumutat Aromânii, el astăzi mai că nu există. Ceea ce au Bulgarii, după cum am arătat în altă parte, vine de la păstoria Aromâni<sup>2</sup>, iar la Sârbi el apare numai în documentele din sec. XIV și XV, însemnând un mare demnitar la curtea sârbească, pe care Const. Jireček îl identifică cu un „comes palatinus“<sup>3</sup>. Acest înțeles pe care l-a avut la Sârbi este de mare însemnătate pentru noi. El trebuie să fie cel original, pe care *челникъ* l-a avut în paleoslavă, de unde, probabil, îl vor fi împrumutat Aromânii. Dar indiferent de căile pe care a ajuns *celnicul* la Aromâni, prin Paleoslavi, Bulgari sau Sârbi, fapt cert este că, la origine, celnicul nu eră un frunțaș printre păstori, așa cum el este astăzi la Aromânii nomazi, ci o autoritate a cărei evoluție a ajuns numai la demnitatea pe care o aveă în sec. XIV la Sârbi, popor sedentar. În această funcțiune el a trebuit să existe odată și la Aromâni. Aceasta se potrivește și cu vechea organizație la populațiunile aromânești. Ei erau pentru poporul

<sup>1</sup> L. Heuzey, *Le mont Olympe et l'Acarnante* p. 268.

<sup>2</sup> Th. Capidan în *Dacoromania* III p. 130.

<sup>3</sup> Th. Capidan, *Elem. Slav. în dial. arom.* p. 86.



aromân, ceea ce juzii erau pentru Dacoromâni. Numai mai târziu, sub Turci, când cu toată libertatea de care se bucurau în administrație, atribuțiunile lui militare au trecut asupra „căpitanilor“ ajutați de „armatoli“, despre care ne vorbește tradiția centrelor mai vechi aromânești și este consemnată și de scriitorul francez Pouqueville<sup>1</sup>. Iar faptul că *celnicul* la Aromâni are aceleași atribuțiuni, încă din timpurile cele mai vechi, pe care Kekaumenos, după cum am văzut din citatul de mai sus, le explică pentru Bulgari, aceasta se vede și din traducerea lui în grecește. Heuzey, vorbind despre vechimea și însemnătatea celnicului la Aromâni, spune că în grecește el este tradus prin *skouteris*. Apoi adaogă „*Σκουτέρις* dans la langue des Byzantins, était le nom que portait un officier du palais, l'Ecuyer; il est probable que ce titre, multiplié, comme tant d'autres, par les derniers princes qui se disputèrent les débris de l'Empire, fut donné dès cette époque à quelques chefs Valaques“<sup>2</sup>. Fără a ne grăbi să precizăm epoca când acest titlu a fost dat șefilor aromâni, pentru noi partea însemnată din traducerea grecească a cuvântului celnic la Aromâni este, că ea se identifică cu interpretarea lui Kekaumenos a lui *τσελνίκος* la Bulgari. Și la unii și la alții avem *στρατιγός* și „officier du palais“. Dacă la aceasta mai adaogăm faptul că la Sârbi până în sec. XV cuvântul se păstră cu înțelesul de „comes palatinus“, atunci vom înțelege că funcțiunea celnicului cu înțelesul de astăzi, la Aromâni este relativ mai nouă. Ea s'a generalizat atunci când din împrejurările expuse la sfârșitul acestui capitol, cea mai mare parte dintre Aromâni au fost nevoiți să treacă de la starea de populațiune sedentară la aceea de populațiune păstorească cu viață nomadă.

La această concluziune pare că ne duce și organizația *fălcărilor*.

Dacă vom căuta să cercetăm felul de viață la popoarele nomade și agricole, vom vedea că încă din timpurile cele mai vechi, obiceiul de a se strânge membrii unei familii la oaltă se arată mai ales la popoarele sedentare, care se ocupă cu munca câmpului. La Romani *gentes* (identic cu *fălcările* la Aromâni) erau alcătuite din *cognationes* (*făme'le* dintr'o fălcare) și se ocupau cu cultura pământului<sup>3</sup>. Astăzi *zadruga* la Slavi, și în special la

<sup>1</sup> *Voyage dans la Grèce* II p. 216.

<sup>2</sup> L. Heuzey, *Le mont Olympe et Acarnanie*. Paris (1860) p. 273 nota.

<sup>3</sup> Vezi despre aceasta mai pe larg Hirt, *Die Indogermanen* Vol I p. 204.

Sârbi, ține, după cum a arătat Cvijić, tot de organizația unor popoare eminentamente agricole<sup>1</sup>. La origine, fălcarea nu se alcătuiă din familii fără legătură de înrudire; cele mai multe erau, ca și astăzi, înrudite direct sau prin alianță, ca în zadruga slavă. Se înțelege că *fălcarea* Aromânilor, care a stat în totdeauna sub ordinele unui celnic, nu este chiar *zadruga* slavă. Însă asemănarea în alcătuirea ei este așa de mare, încât, la baza ei, noi trebuie să vedem aceeași organizație economică, care se întâlnește numai la popoarele sedentare cu ocupațiune agricolă. Dealtfel, această presupunere rezultă și din rolul politic pe care Aromânii l-au jucat în veacurile de mijloc în sudul Peninsulei Balcanice. În vremea aceasta ei au creat, după spusele lui Kekaumenos, o domnie românească în Elada: ἀρχὴ τῶν βλάχων Ἑλλάδος, care, după Tomaschek, cuprindea în primul rând, satele și orașele din Tesalia, după aceea Epirul și Acarnania cu Etolia<sup>2</sup>. Evident că în această domnie elementul de bază îl formau Aromânii. Nu se poate admite ca toată această populațiune să fi fost alcătuită numai din păstori nomazi. Printre ei se găseă o bună parte care își aveă locuințele fixe în Tesalia, unde natura solului îi ținea legați de cultura pământului.

\*

Când au trecut Aromânii de la starea lor de populațiune sedentară la aceea nomadă, aceasta scapă cercetărilor noastre. Se pare însă că epoca cea mai nimerită pentru această trecere trebuie pusă în timpul năvălirii popoarelor barbare și în special a Slavilor. Ținând seamă de mărturiile scriitorilor, care au apucat să ne transmită felul barbar cum Slavii căutau să se impună elementului roman din Peninsula, singurul loc de scăpare pentru acest element erau munții. În munți ei nu mai puteau continua cu agricultura. Aci singurul mijloc de ocupațiune eră creșterea turmelor de oi, o îndeletnicire pe care o parte din aceste populațiuni o cunoșteă mai de mult. Această îndeletnicire, la început cu caracter de transhumanță, mai târziu, din cauzele arătate în capitolul precedent, luă forma unei vieți nomade. Ea se continuă la o bună parte din ei până astăzi în ținuturile despre care va fi vorba în capitolul următor.

<sup>1</sup> Cvijić, *La Péninsule Balkanique*. Capitolul „Propriété rurale“ p. 171.

<sup>2</sup> W. Tomaschek, *o. c.* p. 64.

### 3. Starea actuală a nomadismului la Aromâni.

*Aromânii nomazi din Pind, Tesalia, Acarnania, Etolia, Olimp, peninsula Chalcidică și Veria. — Aromânii nomazi din Gramoste, Macedonia, Tracia și Bulgaria. — Aromânii nomazi din Albania munții Murihova, și ținutul Vodena (Edessa). — Inceputurile de desnaționalizare la păstori nomazi din mijlocul Slavilor, Albanezilor și Grecilor.*

După ce am văzut vechimea nomadismului la păstori aromâni, în cele ce urmează vom încerca să ne ocupăm de starea lui actuală. Înainte de a specifica regiunile în care Aromânii nomazi își fac mutările periodice, vom spune câteva cuvinte despre așezările lor vechi și nouă.

Aromânii se găsesc răspândiți în întreaga Peninsulă Balcanică. Cu toate acestea, când vorbim de așezările lor de obârșie, trebuie să înțelegem în primul rând munții Balcani, Rodope și ținutul Traciei răsăritene; în al doilea rând munții Gramoste, Pind și câmpia Tesaliei. Așezările din Balcani și Rodope sânt cele mai vechi. Ele datează încă din epocă străromână, când elementul aromân se găsea în unitate teritorială și lingvistică cu Dacoromânii. Numele de localități românești din Balcani<sup>1</sup> precum și evenimentele istorice din cursul sec. XII—XIII sânt singurele rămășițe care ne mai vorbesc despre prezența lor în număr mai mare în acele părți.

Dacă însă primele lor așezări s'au șters, în schimb, așezările lor din Gramoste, Pind și Tesalia nu numai că s'au păstrat încă până astăzi, dar, cu timpul, ele au format centre de iradiere pentru Aromânii din întreaga Peninsulă: Din Pind și din Tesalia păstori aromâni, coborîndu-se în sud cu turmele, după pășune, au ajuns în Grecia până în Atica, aproape de Atena, și chiar în Peloponez. Tot din Pind Aromânii s'au așezat în Macedonia și în Tracia. Păstori aromâni din regiunea muntoasă a Gramostei și unii chiar din Pind s'au revărsat aproape peste toată Albania de miază-zi și mai cu deosebire în ținutul Frașeri, dând naștere la tulpina păstorilor nomazi cunoscuți sub numele de Fărșeroți. Că atât în Pind cât și în Albania vor

<sup>1</sup> Vezi Const. Jireček *Das Fürstentum Bulgarien* p. 123. G. Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien* p. 40 și Th. Capidan, *Raporturile lingvistice slavo-române în Dacoromania II* p. 145.

fi existat populațiuni române răzlețe, înainte de coborîrea elementului românesc din părțile nordice, aceasta nu ar fi cu desăvârșire cu neputință, dacă ținem seamă de faptul că trecerea lor din nordul Italiei în Peninsula Balcanică nu eră exclusă, după romanizarea desăvârșită a populațiunilor aborigene din Balcani<sup>1</sup>. Totuși, despre lucrul acesta, dacă avem unele indicii din dialectul Aromânilor<sup>2</sup>, dovezile ne lipsesc. Iar identitatea ce se vede în graiul celor două mari tulpini ale românismului carpato-dunărean, din care au ieșit Aromânii (cu Meglenoromânii) și Dacoromânii (cu Istroromânii) este atât de desăvârșită, încât originea nordică a păstorilor aromâni, cel puțin din punctul de vedere lingvistic, nici nu mai are nevoie să fie demonstrată. În fine, foarte mulți păstori aromâni din regiunea Gramostei au ajuns cu turmele până în munții Balcani și Rodope; iar cei din Pind și mai cu deosebire Fărșeroții din Albania s'au suit până în Muntenegru, Bosnia, Herțegovina și peste tot pe coasta Dalmației.

Cunoscând acum regiunile ocupate de Aromâni în Peninsula, să vedem care din centrele lor mai continuă să ducă viață nomadă, indicând, în același timp, și regiunile pe unde emigrează cu turmele.

### 1. *Aromânii nomazi din Pind, Tesalia, Acarnania, Etolia, Olimp, peninsula Calcidică și Veria.*

Dintre toți Aromânii din Peninsula Balcanică, aceștia formează masa cea mai compactă a românismului sud-dunărean.

Direcțiunea Pindului merge de la miază-noapte spre miază-zi, ajungând până în Grecia. Porțiunea locuită de păstori aromâni începe din muntele Gramoste, tot o prelungire a Pindului însă care are direcția spre răsărit; ea se întinde spre sud până la munții nordici ai Tesaliei. Pe această porțiune, de unde își iau naștere la miază-noapte râul Voiusa, iar mai în spre sud râurile Arta, Aspropotam și Salamvria, cu toți afluenții lor, se găsesc toate așezările aromânești, cele mai multe pe povârnișurile prăpăstioase ale munților, iar altele pe văile încântătoare ale râurilor. Acestea vin de la nord spre sud: pe muntele Smolica sânt așezate Samarina, una dintre comunele mai mari, Furca, Breaza, Armata, Pădz și Palioseli. Mai în spre sud, pe munții Vaselița,

<sup>2</sup> Cf. N. Iorga, *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică*, p. 8.

<sup>3</sup> Th. Capidan, *Românii din Peninsula Balcanică* în Anuarul Inst. de Ist. Naț. din Cluj, Anul II p. 98.

Culò, Ou și Mavrovuni vin comunele Avdela, Perivoli, Turia (Kranja); după aceea Snixi, Lăbănița, Ameru, Paltin ș. a. Coborîndu-ne și mai în spre sud, dăm de regiunea cuprinsă între cursul superior al râurilor Aspropotam și Salamvria. Aci avem mai întâiu Aminciu (Mețova), cel mai mare centru aromânesc. Apoi vin comunele așezate pe cursul râului Arta: Chiare, în fața lui Aminciu; Vutunosi, Siracu și Calar'î. Și tot așa, urmând direcția în spre sud, dăm de multe așezări aromânești, situate pe Aspropotam ca: Coturi, Milia, Dragoviști, Viličani, Caliki, Cardiki, Pertuli etc. etc.

O altă regiune locuită cu două sute de ani înainte numai de Aromâni eră și Zagori. situată în partea apuseană a râului Rașinit, un afluent al Artei. Aromânii din acest ținut au fost grecizați. Ei se mai păstrează, alături de Greci, numai în Laișta (Laca), Băiasa, Leșnița, Paliohori, Dobrinovo, Macrini, Flamburari, Cerneși, Drăstinic, Leși, Grebeniți, Dragari și Doliani.

În Tesalia, Aromânii sânt grupați în satele din apropierea orașului Tricala. Pe acestea nu le numim aici, deoarece ele vor fi citate când vom arăta mutările păstorilor Aromâni. În această provincie Aromânii se întind, la răsărit, până la Larisa, Târnova și Elasona (Lăsun).

În Acarnania și Etolia numărul Aromânilor de astăzi, în comparație cu ceea ce a fost odată, este mic. Despre localitățile deținute de păstorii aromâni se va vorbi mai pe larg în cuprinsul acestui capitol.

Dacă pentru mișcările păstorilor nomazi din Albania avem din partea scriitorilor streini, de pe la începutul sec. XIX, foarte puține informațiuni, iar pentru păstorii grămosteni ele ne lipsesc cu desăvârșire, în schimb, pentru mișcările Aromânilor din Pind ele nu numai că sânt relativ mai numeroase, dar ne vin și de la cei mai de seamă cercetători ai Greciei antice din acea epocă.

Printre aceștia vom pune în primul rând pe călătorii englezi Thomas Herbert, care a călătorit în 1626, Geoge Wheeler în 1675 și doctorul Sibthorp în 1794; după aceea pe Henry Holland și Villiam Martin Leake. Colonelul W. M. Leake a străbătut Grecia între 1800—1810, iar H. Holland între 1812—1815. Lucrările lui Leake au fost publicate în două rânduri. În 1814 au apărut *Researches in Greece*, în care sânt

strânse toate mărturiile istorigrafilor bizantini, referitoare la trecutul populațiilor aromânești, iar în 1835 *Travels in Northern Greece*. Pentru chestiunea care ne interesează ambele lucrări sânt de mare valoare. După aceștia vin trei scriitori de seamă francezi. Printre aceștia locul dintâiu îl ocupă F. C. H. L. Pouqueville „ancien consul-général de France près d'Ali, pacha de lanina“, care vizitează pe Aromânii din Pind între 1808 și 1813, în două excursiuni făcute în Grecia. Pentru vechile mutări ale păstorilor nomazi în Pind, Pouqueville ne dă cele mai prețioase și ample amănunte în *Voyage dans la Grèce* (vol. II) apărut în 1820. După el vine arheologul L. Heuzey. Acesta este singurul izvor din epoca ce ne interesează pentru cunoașterea păstorilor nomazi din Acarnania, Eto-lia și Olimp. Lucrările lui au apărut în 1860. În 1865, după cinci ani de la cercetările lui Heuzey, un alt scriitor francez, François Lenormant, s'a încercat să dea o descriere mică, numai de 18 pagini, *Les pâtres valaques de la Grèce*, în care, în afară de interesanta introducere istorică privitoare la trecutul Aromânilor, restul, după cum am arătat în altă parte, este luat mai mult după Leake și Heuzey. El nu s'a mulțumit să ia de la Heuzey numai ideile, dar și fraze întregi, ca pasagiul indicat la p. 196, însușindu-și cuvintele proprii ale lui Heuzey, fără să indice pe autor. În afară de aceștia au mai scris și alții, printre care în primul rând trebuie puși câțiva călători englezi, ca George Ferguson Bowen, Henry Tozer și Mary Adelaide Walker, care au călătorit în Epir și Albania, atin-gând, în treacăt, migrațiunile Aromânilor nomazi. În fine mai vin Lejean<sup>1</sup>, J. G. von Hahn<sup>2</sup> și Burnouf<sup>3</sup>. Dintre aceștia Lejean este cel mai bogat în informațiuni. Alții, care au scris

<sup>1</sup> Vezi *Ethnographie de la Turquie d'Europe*, p. 22 și mai ales p. 123.

<sup>2</sup> „Die Pinduswachen leben übrighens in schönen fleckenähnlichen Dörfern und erfreuen sich bei ihrer nüchternen und arbeitsamen Lebensweise grossen Wohlstandes. Ein Theil der Bevölkerung setzt nach der Sitte der Väter das nomadische Schäferleben fort und bringt den Sommer in den Bergen, den Winter in den warmen Küstenebenen von Thessalien und Griechenland zu“. (J. G. von Hahn, *Albanesische Studien*. Jena (1854) p. 15).

<sup>3</sup> Emile Burnouf, *Le brigandage en Grèce; — le drame de Marathon, les Vlaques leurs origines et leurs moeurs* publicat în *Revue des Deux Mondes* din 15 iunie (1870) p. 987—1008. Articol plin de confuziuni, în care păstorii aromâni din Epir și Tesalia sânt confundați cu Albanezii: „Les bergers pour la

despre popoarele din Peninsula Balcanică, au amintit și despre mutările Aromânilor nomazi, însă cât se poate de scurt. In cele ce urmează, vom căuta să ne folosim de relatările numai acelorora dintre scriitorii înșirați până aici, care au scris din văzute despre mutările Aromânilor.

Provincia, în care Aromânii din Pind coborau toamna cu turmele la iernatec, eră Tesalia. Pe vremuri, în câmpia Tesaliei, existau atâtea sate românești încât, toamna, după coborîrea Aromânilor munteni la șes, întreaga provincie avea un aspect cu de-săvârșire aromânesc<sup>1</sup>. In Tesalia se coborau, pe vremuri, Aromânii nomazi, atât cei cu turme cât și cei fără turme, din toate așezările de pe povârnișurile nordice ale Pindului, dar mai cu deosebire din comunele Samarina, Avdela, Perivoli și Smixi; mai puțin din Furca și Băiasa. Mutările din aceste comune continuă încă până astăzi. După comunele din nordul Pindului, veneau păstorii nomazi din părțile nordice ale râului Aspropotam. Toți, atât cei din Pind cât și cei din Aspropotam, se revărsau în întreaga câmpie a Tesaliei, dar mai cu deosebire în Târcol, capitala Tesaliei și metropola românismului din această provincie.

Samarina, care încă până astăzi este comuna cea mai populată, ca una care are peste 800 de case, dădea Tesaliei cel plupart ne sont point Grecs; ceux qui sont mariés ont leur famille dans une région intermédiaire entre le nord et le sud, c'est-à-dire dans les montagnes de l'Épire et de la Thessalie. On les considère généralement comme des Albanais et on leur donne le nom de *Vlachopimènes* (βλαχοπιμένες) ou simplement de *Vlaques*. Je ferai cependant observer, que les Albanais des côtes de l'Adriatique, habitants de la plaine, ne semblent pas être de la même race qu'eux et les redoutent singulièrement, et que, d'un autre côté, les Albanais qui habitent la Grèce et y forment quelquefois des villages entiers n'offrent point le même type que ces bergers. L'Albanais des plaines est court, de formes alourdies; il a le visage déprimé et le nez aplati; ces bergers, au contraire, sont grands, dégagés de taille, ils ont la figure souvent allongée, les cheveux blonds ou noirs, souvent bouclés sans être crépus. C'est une race de montagnards auxquels je donnerais volontiers le nom d'Albanais, qui est peut-être leur vrai nom, et dans ce cas, c'est eux qui l'auraient donné à l'Albanie, mais le nom de Vlaques qu'ils portent dans tout le pays leur convient exclusivement, et les désigne sans qu'il soit possible de s'y méprendre“.

<sup>1</sup> Vezi *Lumina* articolele: *Despre Românii din Tesalia* de V. Diamandi (Anul I 1903, p. 45) și *Românii din Tesalia și Epir* de G. Zuca (p. 257).

mai mare contingent de păstori nomazi. Aceștia ajungeau toamna cu turmele în spre Târcol și Veleștin, după aceea în Cardița, Târnova și Larisa, unde încă până astăzi se mută o bună parte dintre locuitorii acestei comune. Dar foarte mulți din păstorii nomazi din Samarina înaintau cu turmele mai în spre răsărit, unii ajungând până la Elasona, pe care Aromânii din Pind o numesc Lăsuni<sup>1</sup>, alții până la poalele muntelui Olimp, aproape de mare, la Caterina, și chiar până în câmpiile Salonicului. O altă direcție pe care o urmau Aromânii din Samarina, unde petrec iarna și astăzi, era în Grebena, Discata, Custur (Castoria), Cojani, Hrupiștea, Ciotili și Peritore. Despre mișcările Sămărniaților în regiunile de pe litoralul Mării Adriatice se va vorbi mai jos.

Românii din Avdela urmau aceeași direcție în spre Tesalia. Ei se răspândeau toamna în toate satele din această provincie, dar mai cu deosebire în Zarcu, Damași, Damașuli, Târnova, Niohori și Grizano, între Tricala și Larisa, unde își continuă mutările încă până astăzi. Mutările Avdeliaților, în Tesalia, erau relativ mai puține. După cum vom vedea mai departe, foarte mulți din ei înaintau cu turmele până în regiunea Salonicului. Aci o bună parte din ei, conduși de celnicul *Badralexi*, au rămas pentru totdeauna, fixându-se în satele din regiunea Veriei.

Păstorii nomazi din Perivoli se coborau cu turmele cei mai mulți în Târcol. În acest oraș, încă până astăzi se găsesc 200 de familii originare din Perivoli. Judecând după numărul Aromânilor din această comună rămași în Tesalia, pe vremuri, Perivoli era o comună destul de mare. Astăzi ea are numai 200 de case. Este situată într-o poziție încântătoare. În fața ei se ridică o culme acoperită cu păduri de pini, numită *Codru*. Mai departe o altă localitate *Sântul*, de unde se poate admiră frumusețea comunei. Spre sud de Perivoli se ridică lanțul de munți *Caluta*; în dosul acestor munți se află *Valea caldă*. Spre apus de această vale se ridică falnic piscul *Ou*, de pe înălțimile cărui se pot vedea, cu ochiul liber, Târcol (Tricala), Calabaca, Volos și faimoasa Valea Tempe, dealungul râului Salambria; iar munții Vasilița, Papiŋgul, Bălțali și Ciucaroșie, dimprejurul lui, apar ca niște delușoare. Numai vârful *Smolcu-moașa*, din spre

<sup>1</sup> Cf. *Lumina*, Anul II (1904) p. 234 și urm.



miază-noapte, s'ar putea măsura cu el în înălțime. Păstorii din Perivoli sânt oameni frumoși, chipeși și voinici peste măsură :

Feate di Samarina	Fete din Samarina
Și ȝoni di Perivoli	Și tineri din Perivoli
Nu s'afflă to-altă hoară!	Nu se ȝăsesc în alte sate!

Tradiția locală spune că Români din Perivoli s'au strâns din mai multe cătune: Bitulți, Cârîța, Bănița, Călivilți și Băitani (acesta din urmă derivat din băiat, ca nume apelativ pierdut în dialect?) ca să alcătuiască actuala așezare<sup>1</sup>. La început, satul se află situat mult mai jos decât unde se găsește acum. În Tesalia, Aromânii nomazi din Perivoli se coborau la iernetec mai mult în spre Veleștin, Târcol, Calabaca și în satele din apropiere: Tactalasan, Dedireni, Coșobasi și altele, de unde foarte multe familii nu s'au mai înapoiat. Dar mulți dintre păstorii nomazi din aceste comune înaintau în părțile răsăritene ale Tesaliei până la valea Tempe. Aici ei, cu timpul, au fondat mai multe comune ca Toivaș, Șufleari și altele. Mulți dintre bătrânii din aceste comune își mai aduc aminte și astăzi de comuna lor de origine. Ei nu s'au mai întors la vâratec, probabil, după anexarea Tesaliei la Grecia. O parte din ei, obicinuiți cu viața nomadă, cu toate greutățile ce le pricinuiă trecerea graniței, au continuat să emigreze cu turmele în regiunile muntoase dintre Ohrida și Resna, unde s'au așezat unii din ei pentru totdeauna, iar alții, în urmă de tot, au fondat un sat al lor numit Istoc<sup>2</sup>. Numai Aromânii perivoliați din Târcol nu s'au mai îndepărtat prea mult de acest oraș. O parte din ei își mână turmele la vâratec în Coromila, așezată pe colinele deasupra lui Calabaca, în partea de miază-noapte de Târcol. Astăzi Români din Perivoli se mută numai în Târcol și Veleștin.

Românii din Smixi, nu erau toți păstori; cei mai mulți din ei se îndeletniceau cu agricultura. Din această cauză numai un număr relativ mic plecă toamna cu turmele în Tesalia. Aci ei petreceau iarna mai mult în centrele Lăsun (Elasona) și Larisa.

<sup>1</sup> Cf. *Lumina* Anul V (1907) p. 85 și urm.

<sup>2</sup> Cf. Weigand, *Die Arumunen* II 173; Wace and Thompson *o. c.* p. 209.

Și astăzi păstorii din Smixi se mută în aceleași centre; unii din ei ierneză și în Grebena.

Cam în aceleași centre și comune din Tesalia se mută și păstorii din restul așezărilor aromânești din munții Pindului. Despre mișcările Aromânilor din Aminciu și împrejurimi, care coincide cu direcțiile localităților indicate mai sus, a scris ceva, acum în urmă, și V. Diamandi, amincean de origine<sup>1</sup>.

În afară de Tesalia, o altă regiune, în care păstorii aromâni își mânau turmele la iernatec, eră Acarnania și Etolia, situată la sudul Tesaliei. Dintre aceste două provincii, Etolia eră mai muntoasă, iar Acarnania mai șesoasă. În aceasta din urmă se coborau cu turmele păstorii nomazi aproape din toate comunele din Epir, dar mai cu deosebire cei din regiunea Aspropotamului superior. Comunele care își mutau așezările în Acarnania erau: Calichi, Lepeniți, Veličani, Coturi, Cornu Cardichi, Pertuli și altele. Drumul acestor păstori eră acela care mergea pe valea Aspropotamului. Ei și-au continuat mutările lor și după anexarea Tesaliei la Grecia, deoarece cea mai mare parte dintre ei aflându-se în regiunea sudică a Epirului, care cădea în Grecia, nici o greutate de graniță nu-i mai împiedecă ca să continue cu o viață moștenită din strămoși. Iată și relațiile lui Pouqueville privitoare la mișcările acestor Aromâni „Les nomades Aspropotamites descendent vers la mi-octobre des gorges supérieures de l'Achéloüs, en parcourant, de ressaut en ressaut, les croupes, les retraites et les groges du Pinde, jusqu' à la fin de novembre, qui est le temps de leur arrivée dans l'Acarnanie. Familiarisés avec les bandes de voleurs de cette province, ils vivent en bonne intelligence avec elles, en évitant toute fois de se compromettre auprès du satrape de Ianina qui, de son coté, ferme les yeux sur quelques abus dépendants des localités. Ainsi il n'exige pas des bergers de denoncer les voleurs, persuadé qu'il les exposerait à des vengeances terribles; et les Valaques se tiennent, à leur tour, spectateurs neutres entre les Albanais et les brigands auxquels ils fournissent secrètement des vivres, et dont ils soignent charitablement les blessés. Ces pasteurs ne dépassent pas la rive droite de l'Aspropotamos: comme ils ont une frontière étendue avec la mer à l'occident et au

<sup>1</sup> Cf. *Peninsula Balcanică* III (1925) p. 119. Vezi și *Lumina* Anul IV (1906) p. 51 și urm.

septentrion, ils jouissent d'une température douce qui les préserve des inconvénients occasionnés par les hivers de la Thessalie. Comme toutes les montagnes sont boisées et couvertes de terre végétale, ils trouvent sur leurs versants et dans les vallées, d'abondants pâturages, que l'inculture du pays multiplie au-delà de leurs besoins. Ils ont des cantonnements abrités et commodes dans les forêts, au bord des ruisseaux et des lacs, et ils sont sous ce rapport les mieux partagés de toutes les tribus errantes<sup>1</sup>.

Dar păstorii nomazi din regiunea Aspropotamului și chiar din părțile sudice ale Tesaliei înaintau, odată, cu turmele la iernatec mult mai în spre sud. Călătorul englez George Wheeler întâlnește pe colinele ce se lasă în fața golfului Lepante, din nordul Peloponezului, mai multe fâlcări de păstori nomazi. Deși el nu vorbește nimic despre neamul acestor păstori, totuși din scurta descriere pe care o face asupra vieții și portului lor, rezultă că ei sânt păstori aromâni<sup>2</sup>. Alții ajungeau până în Atica. Un alt călător englez Dr. Sibthorp a cunoscut pe păstorii nomazi din părțile muntoase ale Tesaliei, care își coborau turmele în câmpiile din Atica și din Beoția: „In timpul lunilor de iarnă păstorii nomazi își coboară turmele din munții Tesaliei în câmpiile din Atica și Beoția; ei plătesc pașei din Negroponte și voivodului din Atena o dare anuală în bani. Acești oameni sânt bine cunoscuți pentru fabricele lor de lână, și în special pentru îmbrăcămintea și capoatele care se poartă de către mateloții greci“<sup>3</sup>. Dar mulți dintre ei își coborau turmele până aproape de împrejurimile Atenei. „Lorsqu'arrive la saison d'hiver, et que les neiges commencent à couvrir les sommets du Parnès et du Cithéron, les pâtres nomades, qui erraient avec leurs troupeaux dans les hautes parties de ces montagnes, descendent vers la plaine pour chercher un pâturage plus fertile, et leur principal campement dans les environs d'Athènes est autour du monastère Daphni. On les y rencontre alors, logés sous leurs petites tentes noires ou leurs cabanes de feuillage, avec leurs femmes et leurs enfants, le cheval qui dans le changement de demeure porte le bagage

<sup>1</sup> Pouqueville, *o. c.* p. 212.

<sup>2</sup> A. *Journey into Greece*, London, 1682, p. 303, ap. M. Bezz, *Papers on the rumanian people and literature*, p. 32.

<sup>3</sup> Robert Walpole, *Memoirs relating to European and Asiatic Turkey* (London, 1817, vol. I, p. 141), ap. M. Bezz, *o. c.*, p. 32.

et la tente, des énormes molosses qui gardent contre les loups et les voleurs, la famille et les troupeaux, les poules que dans la vie errante on emporte avec soi dans des paniers, et qui pendant les stations d'hiver ou d'été picorent autour du campement avec autant de tranquillité qu'elles le feraient dans la cour d'une ferme, les chèvres et les brebis qui broutent les jeunes pousses des arbres, et dont le pâtre va vendre à la ville le lait, le beurre et le fromage. Ils mènent encore sans aucun changement la vie qu'Homère décrit comme celle d'Eumée. „Le pasteur ne veut point dormir sur sa couche, loin de ses troupeaux. Il sort et s'arme. Il jette son épée tranchante sur ses robustes épaules; il revêt un large manteau qui le garantit contre le vent, et met sur son dos la peau d'une grande chèvre . . .” Comme ceux de presque toute la Grèce, les pâtres nomades de l'Attique, ceux qui dans l'hiver campent autour de Daphni, appartiennent à la race Valaque ou Roumaine, si spécialement adonnée à cette profession dans les provinces helléniques que l'usage ordinaire du grec moderne ne connaît qu'un seul mot Βλάχος, pour désigner *un Valaque* et *un berger*<sup>1</sup>.

O altă regiune în care păstorii nomazi din Pind își mânau turmele la iernatec, eră și câmpia Κάμπος (lat. campus) dintre Arta și Preveza, pe coasta Mării Ionice. În această câmpie Aromânii care veneau să ierneze erau din Aminciu și din satele din partea răsăriteană a ținutului Zagori, ca: Grebeniți, Tristinicu, Flamburari. Tot în Κάμπος iernau și Aromânii nomazi din satele așezate mai în spre sud, în direcția râului Arta, Călarli, Siracu, Paliohori etc. Mai târziu, când Tesalia a fost anexată Greciei, numărul păstorilor nomazi, care iernau în regiunea Artei, a scăzut în mod simțitor. Satele românești care nu trecuseră la Greci, cum eră Aminciu și împrejurimile, nu mai puteau coborî în jos, din pricina greutăților ce întâmpinau la trecerea frontierei în Grecia.

La coborîre, ei urmau drumul dealungul râului Arta. Pe acest drum care duce direct de la Ianina la Arta, scriitorul englez Henry Holland a întâlnit păstori nomazi coborîndu-se în spre Preveza. După mărturiile lui<sup>2</sup>, turmele acestor păstori erau

<sup>1</sup> François Lenormant, *Les pâtres valaques de la Grèce* p. 237.

<sup>2</sup> *Travels in the Iontan Isles, Albania, Thessaly, Macedonian during the years 1812 and 1815.*

aşa de numeroase încât, în mersul lor, ele ocupau mai multe mile. Împreună cu turmele ei mai aveau mulți cătări și o mie de cai, care umblau grupați câte douăzeci și erau legați unul de altul. Caii erau încărcăți cu toată gospodăria și cu copiii mai mici, băgați în coșuri așezate în dreapta și în stânga samarului. Bărbații cu femeile și cu băieții mai mari, având doi preoți în frunte, umblau în urma turmelor. Scriitorul englez mai adaogă că drumul care îl făceau pe jos păstorii aromâni, țineă zece până la douăsprezece zile.

Urmele acestui drum se întâlnesc, după cum am văzut la p. 192 și în literatura populară aromână. Iar puntea, care trecea peste râul Arta, a dat naștere la cea mai frumoasă baladă aromână, cunoscută sub numele *Puntea di Narta*, având ca motiv aceeași jertfă de om pe care o întâlnim peste tot în Peninsula Balcanică<sup>1</sup>.

În afară de aceste trei direcțiuni care duceau în Tesalia, Acarnania și Arta, mulți dintre Aromânii din Pind, unii originari din Furca, Breaza, Pădzi, alții din Perivoli, Avdela și alte comune, apucau drumul spre ținutul șesos din Grebena. De aci foarte mulți înaintau până la poalele muntelui Olimp. Mutările periodice în Grebena durează încă până astăzi; acelea din regiunea Olimpului nu. În această regiune păstorii nomazi apucau drumul dealungul râului Venetico, un afluent al Bistriței, treceau Bistrița îndreptându-se mai în spre răsărit până în apropiere de orașul cu un trecut istoric pentru luptele Bizantinilor cu Slavo-Românii, Servia, pe turcește *Selfiğe*. Din acest oraș își continuau drumul ceva mai în spre miază-zi și ajungeau la poalele apusene ale muntelui Olimp. În această parte a Olimpului prima așezare a păstorilor aromâni din Pind a fost marele centru românesc *Vlaho-Livadi*, situat pe povârnișul de miază-zi al Olimpului numit *Șapca* (vechiul *Titariön*). Celelalte așezări s'au făcut treptat și mai târziu. Dintre acestea avem *Cokinopoli*, situat mai în spre sud de *Vlaho-Livadi*; *Fteri*, pe povârnișurile nordice ale muntelui *Șapca*; *Neohori* în spre ră-

<sup>1</sup> Obedenaru, *Texte macedo-române* p. 184; Weigand, *Die Aromunen* II 165, precum și studiul lui Kurt Schladebach din *Jahresbericht* I p. 79-119. Vezi și lucrarea fundamentală în această chestiune, pentru toate popoarele balcanice, a lui Dr. Friedrich L. Krauss, *Volksglaube und religiöser Brauch der Südslaven*. Münster i. W. 1890.

sărit, pe drumul ce duce în spre Selfiğe și Milia cu totul în spre miază-noapte. Dintre acestea, populațiunea din Neohori și Milia este aproape grecizată. Cu 70 de ani înainte, ea se mai păstră încă. Heuzey, care a vizitat aceste părți prin 1856, a găsit amândouă satele populate numai de păstori nomazi din Pind<sup>1</sup>. Cu timpul, mare parte din populațiunea românească din aceste sate și în special din Neohori s'a așezat în Selfiğe. Alții însă, împreună cu păstori din Vlaho-Livadi, s'au răspândit în diferite direcțiuni; unii ajungând până la mare, în orașelul Caterina, acolo unde alți păstori nomazi din regiunea Murihova, Vodena și Veria vin la vărteac; alții coborînd spre sud până în Lăsun (Elasona), Țaritenă etc.

Dintre scriitorii mai vechi care ne vorbesc despre mișcările păstorilor nomazi din Pind în direcția Olimpului, este Pouqueville: „Les Roumains d'Avdéla et de Périvoli s'écoulent dans les plaines de Gréveno, et jusqu'au fond des Vallées orientales du mont Olympe“<sup>2</sup>. Însă Pouqueville nu i-a vizitat. Aceasta se vede și din greșala pe care o face în fixarea poziției geografice a satelor românești. După cum am spus mai sus, ele nu sânt așezate pe „văile orientale“ ale Olimpului, ci pe văile apusene, cu fața în spre apus. Dacă însă Pouqueville vorbește în treacăt despre mutările acestor păstori, mai cu deosebire că regiunea Olimpului nu intră în sfera ținutului cercetat de el, în schimb, arheologul francez Heuzey ne dă amănunte mai complete într'un studiu special asupra Olimpului. În cursul călătoriilor sale în Olimp, el a avut prilejul să cunoască mai de aproape toate satele aromânești. Tot Heuzey ne vorbește și despre spiritul neastâmpărat al acestor Aromâni care se mișcau în continuu de la un loc la altul: „C'est une curieuse population que ces Valaques, descendants de tribus errantes. Ils ont bâti des maisons, formé des villages et même une ville, mais ils sont restés pasteurs au fond de l'âme“. Vorbind despre unele întreprinderi comerciale ale aceloră dintre păstori care s'au așezat în comunele sau centrele mai mari, adaugă: „Cependant il ne faut pas s'y tromper, le travail et le gain n'ont pu rendre ces Valaques tout à fait sédentaires, et détruire en eux l'esprit inconstant des nomades. J'apprends à Livadhi un fait singulier: 1854, à l'approche des bandes ve-

<sup>1</sup> L. Heuzey, o. c. p. 46.

<sup>2</sup> Pouqueville, o. c. Vol. II p. 217.

nues de Grèce, la ville n'étant ni grecque ni turque et ne sachant trop quel sort l'attendait, prit le parti d'émigrer tout entière : on chargea les mulets, et l'on alla camper pendant plusieurs jours dans le voisinage des sommets de l'Olympe. La population, même en temps ordinaire, est toujours plus ou moins flottante ; les approches de la mauvaise saison, un peu de gêne ou d'ennui font partir les plus pauvres. J'ai rencontré bien souvent dans les chemins de l'Olympe de ces familles en voyage ; jamais ils n'ont l'air plus gai et plus heureux que lorsqu'ils ont plié bagage et pris en main leur bâton de route. Ils s'établissent dans quelque autre village, mais il est rare qu'ils y achètent ou qu'ils y bâtissent une maison ; ils louent un logement et s'en vont quand il leur plaît<sup>1</sup>.

În ce privește acum mișcările actuale ale Aromânilor din Olimp, aceia dintre ei care continuă să se mai ocupe cu păstoritul, toamna, cum începe vremea să se răcească, își mută turmele împreună cu familiile în regiuni mai calde. Aromânii din Vlaho-Livadi se răspândesc prin Servia și Lăsuna (Elasona). Unii dintre ei își mână turmele și dealungul litoralului mării, lângă Caterina. Păstorii din Feri ierneză tot în Caterina. Cei din Cochinopoli se coboară cu turmele în părțile din spre Elasona. Din vechile mutări ale Aromânilor din Pind, n'au mai rămas decât acelea care se fac în comuna Ferițena de lângă Elasona. Tot din părțile nordice ale Pindului, și în special păstori nomazi din Samarina, vin iarna cu turmele în comuna Vlahoiani, aproape de Târnova, creată de Fărșeroții din Albania, despre care se vorbește mai pe larg<sup>2</sup>.

În fine, o altă parte dintre Aromânii din Pind, în special cei din comunele așezate pe povârnișurile muntelui Smolica porneau cu turmele la văratec în spre direcția lacului Castoria. Aci ei se așezau în părțile șesoase ale acestui lac și în spre miază-zi, pe valea râului Bistrița (vechiul Haliacmon). Despre mișcarea Aromânilor în această direcție ne vorbește și Pouqueville: „Les bergers de San Marina, conduisent d'immenses troupeaux, se dirigent vers Castoria et du côté du fleuve Haliacmon, d'où ils s'étendent de parcours en parcours parmi les Bardariotes.

<sup>1</sup> L. Heuzey, *o. c.* p. 46 și urm.

<sup>2</sup> Despre Românii din Olimp vezi și *Lumina*, Anul II (1904) pp. 41 și 76.

qui habitent les rives de l'Axius"<sup>1</sup>. Aceștia, în drumul lor spre răsărit, înaintau și mai departe. Unii trecând râul Bistrița s'au așezat în marele centru Șain'î (Sisani), din care astăzi n'au rămas decât un cătun locuit numai de păstori nomazi. Din acest orașel păstori nomazi s'au răspândit cei mai mulți în spre miază-zi, populând aproape exclusiv cu element românesc comuna Saçișta, astăzi grecizată peste tot. Alții, însă, au apucat drumul în spre miază-noapte creind comunele românești Pipiliște, Blața (pe jumătate grecizată) și ajungând până în marea comună Vlăho-Clisura, cu populațiune curat românească. Alți păstori nomazi din Pind, anume cei din Perivoli, Samarina, Avdela, la care s'au adăugat și un număr din Bătuți, și-au continuat drumul spre răsărit de râul Bistrița și mai departe. Dintre aceștia unii s'au oprit în muntele Neaguș, deasupra Veriei lângă Salonic, creind așezările pur românești: Selia-de-jos, în spre deosebire de Selia-de-sus, ocupată de Aromâni fărșeroți, despre care vezi mai pe larg la mutările Aromânilor din Albania. Această comună mare de vreo 600 case se alcătuește din vechea Selie, Mărușa și Volada. După Selia-de-jos, vine Xirolivad (turc. Ozunğiova), Doliani și Castania cu Țarcoveani. Aceste două din urmă, așezate între Xirolivad și râul Bistrița — Țarcoveani este chiar pe Bistrița — astăzi sânt părăsite.

Dintre toate acestea, cea dintâi așezare a fost Selia-de-jos, în care, după cum am spus, intră Volada și Marușa. Cele mai multe case țin de Selia, mai puține de Marușa și și mai puține de Volada. În Selia-de-jos Aromânii din Pind au venit pe la 1775, din pricina mișcărilor albanezești. Unii din ei au ajuns și mai târziu. Cei mai mulți dintr'înșii erau originari din comuna Avdela, aduși sub conducerea marelui celnic Badralexi. Însă printre ei se aflau și familii românești din Samarina și Perivoli. Primele așezări ale acestor Aromâni erau făcute din călive (colibe). De atunci au rămas încă până astăzi numele de Calivele-al-Badralexi, deși ele nu există, căci în locul lor s'au ridicat clădiri frumoase. Odată așezați păstori români din Pind în aceste părți, ei n'au fost lăsați multă vreme

<sup>1</sup> Pouqueville, *o. c.* p. 217.



în liniște. În timpul mișcării revoluționare din 1821 pentru liberarea Greciei, turburările ajungând până în Macedonia, primele așezări din Selia — Călivele - al - Badralexi — au fost jefuite. Teama de un nou jaf au făcut pe mulți Aromâni originari din Pind și în special păstorii Sămărniați să-și caute alte locuri de adăpost pentru ei și turmele lor. Acestea nu puteau fi decât acelea din Neagușta. Nici Xirolivadi n'a putut scăpa de prădăciunile bandelor turcești și albaneze. Înainte de așezarea păstorilor aromâni din Pind, Xirolivad fusese o comună grecească părăsită, din pricina atacurilor continue. După așezarea Aromânilor ea a fost atacată și distrusă în 1819 de către Albanezi și Turci. Din această pricină mulți din locuitorii ei s'au refugiat tot în Neagușta, unde se rufugiaseră și cei din Selia veche<sup>1</sup>.

Toți acești Români își mână turmele la iernatec, o parte în comunele din câmpia Salonicului, altă parte pe țărmul mării, lângă Caterina, la poalele muntelui Olimp, în comunele: Corinò, Libanovo, Chitros, Colindrò și altele. Deoarece Românii care iernau la Caterina, în drum spre mare, trebuiau să treacă râul Bistrița, toți aceștia se numeau *Pirateani* (de la ngr. *πέρα* „dincolo“), un fel de „Dincoleani“, căci treceau dincolo de râu, ca să ierneze cu turmele. Aceste două din urmă emigrări periodice de la Veria la Salonic și la Caterina se fac încă până în zilele noastre.

Dar o bună parte din păstorii nomazi din Pind care apucau această direcție, înaintau spre răsărit și mai departe. Resturi din acești păstori, dintre care mulți au ajuns sedentari, se întâlnesc peste întreg litoralul Mării Egee, ajungând până la Dardanele. Alții au înaintat în interiorul Traciei până la Sear (Seres), Cava la, Nevrocop și peste tot în câmpiile subbalcanice și dealungul râului Marița, amestecându-se, după cum vom vedea, cu alți Români din Gramoste și din Albania<sup>2</sup>. Toți aceștia nu s'au mai reîntors în comunele lor și astăzi ei, numai după graiu se mai recunosc că sânt veniți din Pind. De asemenea legăturile de familie pe care unii din ei, cei mai bătrâni, le mai au cu Aromânii din Avdela, Perivoli și alte comune, dau dovada că migrațiunile păstorilor nomazi din Pind au mai continuat multă vreme până în urmă de tot.

<sup>1</sup> Cvijić, o. c. p. 179.

<sup>2</sup> Wace and Thompson, o. c. p. 210.

Pentru mișcările păstorilor nomazi din peninsula Chalcidică, în vremurile mai nouă, știrile ne lipsesc cu desăvârșire. Deși astăzi elementul aromânesc se află răspândit și în această parte a Peninsulei Balcanice, mai cu deosebire în *Cassandra*, cu toate acestea, așezări permanente din partea celor trei grupuri de păstori aromâni (din Pind, Gramoste și Albania) lipsesc. Se pare însă că cu câteva veacuri înainte și, mai ales, în evul de mijloc, Aromânii nomazi cunoșteau și ținuturile Calcidice. Informațiuni asupra acestor Aromâni avem mai întâiu pe căi indirecte, din partea Slavilor din nordul Peninsulei Balcanice. În ținutul ocupat de Bulgarii numiți *Mijați*, despre care vezi mai pe larg în capitolul „Influența păstorilor aromâni asupra celorlalte popoare balcanice“, se află așezări aromânești slavizate. Între acestea, comuna muntoasă *Galičnik* este chiar aromânească. „On sait que quelques-unes des plus anciennes familles de Galičnik ont une origine aromounne. Leurs encêtres menaient pendant l'été les bestiaux aux pâturages des montagnes environnantes pour descendre en hiver le long de la rivière Galik, près de Salonique“<sup>1</sup>. În această comună se păstrează încă până azi o familie de Bulgari cu numele *Țințarević* (de la *Țințar*, numele dat de către Sârbi Aromânilor). De asemenea într'o altă comună, Lazaropolje, o familie de origine aromânească, cunoscută sub numele *Drakuli*, continuă încă până astăzi să se ocupe cu păstoritul. Ea este slavizată; însă continuând vechiul drum de mutare, încă până mai înainte de războiul balcanic, ea își mână turmele, iarna, în regiunea Salonicului. „A Lazaropolje, une des familles les plus nombreuses porte le nom aromounne *Drakouli*: elle est d'origine aromounne et tous ces membres ont un teint très brun. Seule, elle s'occupe encore de l'élevage des bestiaux et descend chaque année avec ses troupeaux dans la plaine de Salonique“<sup>2</sup>. După toate acestea ne vine și o informațiune directă din Sfântul Munte.

Intr'un document al mănăstirii Iberon, publicat de P. Us-penski (*Istorija Ahona*, Kiev, 1877, III, p. 355), este vorba despre o așezare de treizeci de familii ale păstorilor Vlahi: *τριακοσία φαμελία: ἦσαν ἅπαντες οἱ Βλάχοι*. Acești Vlahi procurau călugărilor de la Sfântul Munte lână, laptele, brânza și untul de care aveau trebuință. În acest document se mai spune că femeile și

<sup>1</sup> Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, Paris (1918), p. 399.

<sup>2</sup> Cvijić, *o. c.*, ib.

fetele lor erau îmbrăcate cu haine bărbătești. Dintre acestea, unele păzeau oile, iar altele rămăneau acasă și se ocupau cu gospodăria. Deoarece, însă, mulți dintre călugări, profitând de prezența sexului frumos, începuseră să se dedea la unele petreceri nepermise de regimul ascetic al Muntelui sfânt, patriarhul din Constantinopole, Nicolaos, prinzând de veste despre lucrul acesta, a stăruit pe lângă împăratul Alexie Comnen ca să mute familiile păstorilor vlahi în altă parte a Peninsulei Balcanice. În urma acestei stăruinți, Vlahii au fost mutați în Peloponez. Tomaschek, care relevează faptul, crede că acești Vlahi nu reprezintă resturi din vechiul element Vlah din aceste părți, ci că ei sânt păstori nomazi veniți din părțile apusene ale Macedoniei. Această mișcare de populațiuni el și-o explică prin năvălirea Normanilor. Tot în această epocă încep să apară și populațiunile albaneze<sup>1</sup>.

Nu se poate afirma cu deplină siguranță dacă ei țineau de tulpina Vlahilor din Serbia sau de tulpina păstorilor nomazi din Pind. Eu cred că ei erau strămoșii Aromânilor slavizați în Galičnik. Faptul relevat în documentul mănăstirii Iberon, după care femeile și fetele acestor păstori nomazi se purtau în haine bărbătești, ne dă unele indicațiuni despre apartenența lor la tulpina Aromânilor. Nu știm care va fi fost portul Vlahilor din Serbia. În ce privește însă portul păstorilor aromâni, despre care se va vorbi într'un capitol special, acesta, în trăsăturile lui fundamentale, este încă până astăzi același atât la bărbați cât și la femei. Într'un alt document de dată mai nouă, relevat tot de Uspenski, mișcările Vlahilor din Peninsula Balcanică și în special acelea ale Vlahilor din Sfântul Munte sânt aduse în legătură cu Cruciații. În acest document ni se spune precis că acești Vlahi care se cheamă Κουτζόβλαχοι nu sânt decât σταυροφόροι din Italia, prin urmare aceiași cu Cruciații. Această confuzie între păstorii Vlahi și Cruciații a făcut-o autorul manuscrisului, din cauza asemănării primului element Κουτζό- din porecla lor Κουτζόβλαχοι cu cuvântul aromânesc *cruțe*. Căci, după autor, προῦτος γὰρ παρ' αὐτοῖς ὁ σταυρός... adică „crucea de către aceștia se numește *cruțe*“. Se vede că el cunoștea ceva din graiul păstorilor aromâni din Sfântul Munte, căci numai așa se poate explica etimologizarea curioasă ce încearcă să facă pentru porecla Κουτζόβλαχος, adu-

<sup>1</sup> W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, Wien, 1882, p. 41.

cându-o în legătură cu grecescul σταυροφόρος „cruciat“. El vedeă în primul element din Κοιτζόβλαχος același cuvânt κροῦσε (arom. cruțe), ca și în grecescul σταυροφόρος elementul σταυρός (gr. cruce). Din această încercare greșită de identificare a unei porecle, a cărei origine este cunoscută, reiese clar că păstorii de la Sfântul Munte erau Aromâni. Aceasta se dovedește nu numai prin transcrierea cuvântului *cruțe* prin κροῦσε (cu ț pentru ă, deși transcrierea lui ă din dacor. *cruce* ar fi fost foarte greu de redat în grecește, poate cel mult prin τσο) așa cum pronunță Aromânii, cât mai cu deosebire prin întrebuintarea numelui etnic Κοιτζόβλαχοι, care, după cum se știe, se aplică numai Aromânilor<sup>1</sup>.

Mai avem un cuvânt despre mișcările Aromânilor din Zagori, și cu aceasta isprăvim întreaga expunere despre stările mai nouă ale nomadismului Românilor din Epir. Mai întâiu câteva cuvinte asupra ținutului Zagori. Acest ținut are 40 de sate, dintre care numai 13 mai sânt locuite de Români; în celelalte se găsesc numai Greci. Aceștia erau odată Români. În afară de costumul românesc și de unele cuvinte românești care se păstrează în graiul lor, toate satele din Zagori, până în urmă de tot, erau înregistrate la autoritățile turcești sub numele de *Olah köui*, sate românești<sup>2</sup>. Această denumire este veche și a rămas, încă de pe vremea când toate satele erau locuite de Români. Comunele cu populațiune românească din Zagori ocupă două regiuni deosebite: una spre răsărit, în care intră *Grebeniți* (300 fam.), mai la miazănoapte *Floru* sau *Flamburari* (200 fam.), având în față muntele *Ciuca-roșie*, după aceea *Șeș-Cerneși* (200 fam.), și mai la sud *Drăgari* (Dragai). Toate celelalte comune sânt așezate spre vest și vin dealungul râului *Voiusa*: Aci avem în primul rând *Băiasa*, comună așezată pe amândouă malurile râului *Voiusa*, la poalele muntelui „Ou“; după aceea *Laca* (400 fam.); mai la nord *Dobrinovo* (250 fam.), *Paliohorii* (70 fam.), *Leasnița* (250 fam) și altele. Aromânii din Zagori, la început, urmau aceleași drumuri de migrațiuni ca și Aromânii din satele din Pind. Unii din ei mergeau la iernatec în satele din Zagori. Mai târziu mulți din ei au început să emigreze în ținuturile Traciei. Dintre comunele care au dat cel mai mare contingent populațiunilor românești din Tracia este *Băiasa*. După tradiția locală, această

<sup>1</sup> Cf. W. Tomaschek, o. c., ib.

<sup>2</sup> Cf. *Lumina*. Anul I (1903), p. 106 și urm.

comună pur românească s'a format la început, din păstori nomazi veniți din patru cătune: Băetan, Stă-Vinirea, Bistriț și Săn-Dumitru; acest din urmă cătun face parte din Băiasa, alcătuiind partea de sus a comunei, unde se găsește biserica Sf.-Dumitru. La început, Aromânii nomazi din Băiasa își mutau turmele, la iernatec, în Doliani (tot în Zagori). În timpul verii și cei din Doliani veneau în Băiasa. Și astăzi se mai continuă aceste mișcări. Însă cea mai mare parte din locuitorii acestei comune au fost nevoiți să se înstrăineze, apucând drumul pribegiei cu turmele și cu tot avutul lor, unii ajungând până în partea răsăriteană a Peninsulei Balcanice, în Tracia, alții mai în spre miază-noapte, până în munții Rodope. Astăzi cei mai mulți păstori nomazi din această comună se găsesc în Peștera, foarte mulți în Giuniaia, precum și în Sear (Seres), Poroi, Negrita, Melenik, Nevrecop și aiurea. Cauzele care i-au făcut pe Aromânii din Băiasa să-și părăsească comuna au fost atacurile din partea Turcilor și Albanezilor. În 1814 ea a fost atacată de bandele de tâlhari ale lui Ali-pașa, iar în timpul revoluției grecești din 1821, de către armatele turcești. La început, foarte mulți dintre Aromâni se refugiaseră în Grecia, în Vudonișta lângă Termopile. Mai târziu s'au reîntors în comună și apoi au apucat drumul spre răsăritul Peninsulei Balcanice<sup>1</sup>.

## 2. Aromânii nomazi din Gramoste, Macedonia, Tracia și Bulgaria.

A treia grupă de păstori aromâni care emigrează cu turmele lor sânt Aromânii din muntele Gramoste. Acest munte ține tot de lanțul muntelui Pind. Cele două ramificații ale lui ajung, la miază-noapte, una până în apropierea lacului Prespa, iar alta, urmând direcția spre răsărit, se apropie de ținutul Castoriei. Ținând seamă de prezența elementului grămustean în Macedonia și peste tot în Peninsula Balcanică, dar mai cu deosebire în munții Bulgariei și ai Serbiei, odată populațiunea păstorească din ținutul Gramostei trebuie să fi fost foarte numeroasă. Astăzi munții Gramostei mai sălășluiesc numai câteva sate: Gramoste, Deniscu, Pilgades etc. În afară de acestea, se mai găsesc câteva localități ocupate de Români fărșeroți din Albania, ca Cojei (40 de familii), Valea-mare (50 de fam.)

<sup>1</sup> Cf. Wace and Thompson o. c., p. 195. Vezi și Lumina, Anul III (1905), p. 17 și urm.

V a r i b o b i (30 de fam.), P e l i c a t i (80 fam.), B a d r a (30 de fam.), A r z a (20 de fam.) și altele<sup>1</sup>. Dintre toate populațiunile românești păstorii grămosteni se aflau așezați în imediata apropiere a triburilor albaneze din sud. Această poziție geografică i-a făcut să se miște cu turmele în două direcții opuse: una în spre apus și alta în spre răsărit. Mișcarea păstorilor grămosteni în apus este foarte veche. În această mișcare ei au populat centrele românești din spre C o r i ț a. Înaintând ceva mai departe, ei au fost aceia care au populat faimoasa M o s c o p o l e, cu toate comunele din împrejurime, despre care se va vorbi la mișcările Românilor din Albania. După graiu, singurul mijloc sigur pe baza cărui se poate face o deosebire între Aromânii originari din Pind și cei originari din Gramoste, aproape mai toți Aromânii din Albania își trag obârșia din ramura grămosteană. A doua mișcare a Românilor din Gramoste în părțile răsăritene ale Peninsulei Balcanice, mai cu deosebire în Macedonia și Bulgaria, este mai nouă. Ea datează de vreo două veacuri; foarte mulți Grămosteni bătrâni din Macedonia își mai aduc aminte din tradiție de vechile lor așezări. Dacă motivul primei mișcări n'ar fi putut fi altul decât obicinuința de a emigră cu turmele, în căutarea unor locuri cu pășuni mai bune, motivul celei de a doua mișcări a fost turburările din Balcani, și în special invaziile triburilor albaneze din ținutul Ç o l o n i a. Primul centru din cuprinsul acestor munți a fost Gramostea, oraș vestit pe acеле vremuri în întreaga Peninsulă, prin numărul mare al locuitorilor (avea 40 000), prin bogăția turmelor și a locurilor de pășunat și prin înțelepciunea Aromânilor, care se îndeletniceau nu numai cu turmele ci și cu comerțul și meseriile. Înconjurată de 18 munți, Gramostea văzută din spre muntele S c a r ă, care alcătuiă intrarea principală în oraș, se întindea frumos în amfiteatru până aproape de râul N i c o l e a. În Gramoste s'au născut faimoasele familii *Paciurea* și *Hagisteriu*, rămase legendare în tradițiile noastre populare, nu atât prin bogăția lor, cât mai ales prin măreția faptelor și înțelepciunea lor. Astăzi n'a mai rămas aproape nimic din această falnică cetate, care a strălucit, odată, alături de Ș i p s c a și M o s c o p o l e din Albania. Numai urmele în ruine a vechilor clădiri, printre care se găsesc răspândite vreo 20 de căscioare sărăcăcios clădite, mai spun trecătorului despre strălucirea ei de-

<sup>1</sup> Vezi C. N. Burileanu, *I Romeni di Albania*, p. 124.

altă dată. Toți Români din Gramoste, ca și acei din centrele : Niculița (de la râul Nicolea), Linotopi, Fușea și altele, s'au răspândit peste întreaga Macedonie: în Bitolia, Pärleap, Crușova<sup>1</sup>, Târnova, Magarova, Nijopole, Zanița, Cočani, Hrupiștea, Blața și altele<sup>2</sup>.

Astăzi păstorii nomazi care au mai rămas în Gramoste își mână turmele lor în două direcții: unii ierneză în Hrupiștea, alții apucă drumul mai în spre miază-noapte, în apropierea lacului Castoria, acolo unde se coborau toamna și păstorii nomazi din satele de pe muntele Smolica din Pind. Inșă pe vremuri ei înaintau cu turmele spre răsărit și mai departe, ajungând până în câmpia Salonicului, și de aci apoi, înaintând prin ținutul Meglenului, ajungeau până la râul Vardar. Resturi din aceste migrațiuni se mai păstrează în păstorii nomazi din marea comună grămusteană Livădz, așezată pe muntele Paic. In timpul călătoriei mele în Meglen, trecând prin această comună, am găsit pe Aromâni într'o stare economică înfloritoare. Averea lor în oi și capre se ridică la 150.000. Ca în mai toate așezările primitive ale păstorilor nomazi, un număr de mai multe călive numite Călivile de la Beli sau Călivile di Pașina<sup>3</sup>, așezate în spre răsărit de comună, și toate lăsate în părăsire, alcătuiau locuințele lor de vară. Migrațiunile păstorilor grămusteni în această direcție este relativ nouă. Am întâlnit în Livădz o bătrână de 90 de ani care își mai aducea aminte de vremea când Români locuiau în călive și comuna Livădz abia începuse să se înfiripeze. Toți Aromâni din Livădz pleacă toamna cu turmele în regiuni mai calde. Cei mai mulți se coboară sub conducerea celnicilor: *Tica, Cocoș, Colerda, Hagi-Vreta, Sara-Cepi, Merca, Canacheu, Beli, Cilifica, Mișu Merea, Guli, Joga* în câmpia Salonicului; alții însă nu înaintază decât până în spre *Ieniğe* și prin părțile orașului *Vodena*; iar unii ajung și în câmpia *Câlcăș*. Vara ei își mână turmele la păscut în munții: *Zelembec, Pașina, Dozdița, Țârvena-bara, Șarena-bara, Gândač, Țârnarerca* etc., toți situați în ținutul *Meglen*. Tot laptele ce se consumă, în timpul iernii, în Salonic vine de la acești

<sup>1</sup> Cf. N. Bațaria, *Istoricul fondării orașului Crușova în Lumina*, Anul II (1904), p. 147.

<sup>2</sup> Cf. *Lumina*, Anul V (1907), p. 104 și urm.

<sup>3</sup> Cf. *Lumina*, Anul IV, p. 178.

Aromâni grămusteni din Livădz. Iar untul care se consumă în cantitate de mai multe sute de mii de kg vine atât de la Grămosteni cât și de la păstorii aromâni originari din ținutul Veriei<sup>1</sup>. Numai produsele de lână ale acestor Aromâni din amândouă tulpinile ocupă o întreagă stradă lăturalnică a marelui bazar din centrul orașului Salonic.

O altă parte dintre păstorii grămusteni au înaintat spre muntele Murihova. Aici ei s'au amestecat cu păstorii fărșeroți, despre care va fi vorba la mutările Aromânilor din Albania. Cei mai mulți dintre ei s'au slavizat. Numai câteva sute de familii au luat-o spre răsărit, în direcția muntelui Niğe. Aci ei s'au oprit pe colinele muntelui Kaimakčalan și au fondat comuna Radova-de-sus, cu mai mult de cât 200 de familii, toate alcătuind falcările celnicilor: *Bitârnu*, *Bajdechi*, *Stalica*, *Liti*, *Dascalina*. Românii din această comună își mânău turmele la iernatec în regiunea dintre Ieniğe și Vodena în satele: Samar, Țarcoveani, Calinița, Vertecop, Lipov, Camenic, Bania, Bizova și altele. Imprejurările turburi dintre 1900—1910, când mișcările revoluționare bulgărești desfășurau o activitate vie în aceste ținuturi, au determinat pe păstorii grămosteni din Radova-de-sus să se mute în 1905 în Vodena. Din acest oraș ei se duceau la iernatec cu turmele, unii în împrejurimile orașului, alții, cei mai puțini, în direcția unde mergeau și Fărșeroții din comunele Gramaticova, Fetița, Paticina, Căndrova, despre care vezi mai departe.

Mulți dintre Grămusteni au înaintat și mai departe cu turmele, dealungul Vardarului, în spre miază-noapte, ajungând până în Serbia, în regiunea dintre Piroț și Vranja. Alții, luând drumul în partea de apus a acestei regiuni, s'au oprit în Kopaonik. Toți aceștia, după ce s'au așezat definitiv în aceste ținuturi, toamna își mânău oile la iernatec în valea Moravei. Cu vreo cincizeci de ani înainte, se aflau păstori aromâni dintr'o singură așezare, care aveau 80000 oi și 2000 cai<sup>2</sup>. În Serbia, păstori nomazi din tulpina Grămustenilor se găsesc foarte mulți până în Stara Planina, ramificațiunea apuseană a munților Balcani din Serbia. Alții însă au ajuns cu turmele în Gaveska-Planina, nu departe de Ponor, pe culmea muntelui Sijep

<sup>1</sup> Th. Capidan, *Meglenoromânii, istoria și graiul lor*. Vol. I, p. 27.

<sup>2</sup> Cvijić, *o. c.*, p. 122.



subt vârful Dobro-jutro, pe munții Vidlič în Visoko, și în munții Suha-Planina pe Vardenik<sup>1</sup>.

Dar cei mai mulți dintre păstorii grămusteni au trecut Vardarul și Strumița, ajungând până la Nevrocop, pe povârnișurile munților Osigova. Pe acest munte și în împrejurimi se găsesc sate ai căror locuitori trec peste 12000. Urmând drumul mai în spre răsărit, ei s'au așezat pe povârnișurile munților Perin între Struma și Mesta. În acest ținut Aromânii grămusteni s'au răspândit în mai multe direcțiuni: unii spre Sear (Seres), așezându-se în Carlikioi, Giurmaia-de-jos, Racovița, Demir-Hisar, Crista, Crușeva, Cenghel, Petrova, Papačair, Olah; alții în spre Melenic cu așezările în Spanča, Lupova, Bozdova, Šatra, Bilița, iar alții în spre Nevrocop, răspândindu-se în comunele Bresnița, Banisca, Mahomia și spre Drama în Romna, Neohori, Alistrati, Doxati, Carličova și altele. În fine, alții au trecut Mesia, ajungând până în Xanti și mai departe spre răsărit, iar mulți din ei s'au așezat în Rodope. Se înțelege că printre Aromânii revărșați în aceste regiuni ale Traciei apusene se găsesc și mulți din ținuturile Moscopole ca și din Zagori<sup>2</sup>. Cei mai mulți dintre Moscopoleni s'au așezat în orașele Sear, Drama, Cavala și au ajuns comercianți renumiți, ca familia Dumba și Baron Sina. Însă mulți dintre păstorii grămusteni au înaintat spre miază-noapte așezându-se aproape peste tot muntele Balcan, începând din Stara-Planina (în Serbia, despre care am vorbit mai sus) până la Marea Neagră, în munții Sredna Gora, Rila și Vitoš<sup>3</sup>. Toți acești păstori nomazi așezați pentru totdeauna în munții Bulgariei, înainte de războiul româno-ruso-turc pentru eliberarea Bulgariei (1877), își mânau turmele la șes pentru iernatec în mai multe direcțiuni: Cei din munții Balcani se coborau în regiunea de șes, cuprinsă între Adrianopole, Marea de Marmara și gurile râului Marița. Ei locuiau mai mult în satele grecești. Păstorii din Rodope o luau unii în

<sup>1</sup> *Naselja Srpskih zemalja* I (1902), p. CXXXI.

<sup>2</sup> Cf. *Lumina*, Anul II (1994), p. 140 și urm.

<sup>3</sup> Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien*, apărută în *Jahresbericht* XIII p. 56. Numele localităților ocupate de păstorii aromâni în munții Bulgariei nu s'au dat, de oare ce ele se găsesc expuse amănunțit în această lucrare a lui Weigand.

regiunile mai calde din spre *G h i u m u l g i n a*, alții în ținutul *C a m p o s* din spre *D r a m a* și *S e a r* (*Seres*); dintre aceștia o parte ajungeau până aproape de câmpiile Salonicului<sup>1</sup>.

După eliberarea Bulgariei, tot felul de greutăți economice provenite, în cea mai mare parte din pricina cheltuielilor prea mari la care erau expuși Aromânii cu trecerea graniței în Turcia, nomadismul începù să mai scadă. Totuși, cei mai mulți căutau să-și mâne turmele la iernatec în cuprinsul Bulgariei. Dintre aceștia, astăzi, unii pleacă la iernatec la poalele muntelui Balcan, înaintând spre miază-noapte până aproape de *V r a ța* și *T â r n o v a*. Alții, și în special cei așezați pe muntele *V i t o ș*, se coboară în regiunea de lângă *P l e v n a*. Însă mulți din ei înaintează și mai în spre miază-noapte, ajungând până la *V i d i n* și peste tot dealungul Dunării, unde se întâlnesc și cu Românii din stânga Dunării.

Bulgarii numesc pe acești Aromâni grămusteri *Vlasi*, *Cara-kačani* și câte odată *Juruci*. Această ultimă denumire, care vine de la păstorii nomazi turci, se aplică la o parte din Aromâni numai prin aceeași generalizare a unui nume etnic, așa cum se întâmplă cu termenul *Vlah* sau *čoban*. Imprejurarea aceasta va fi făcut pe *Tomaschek* să susțină că *Jurucii* din munții Rodope, care vorbesc o limbă amestecată din cuvinte turcești și bulgărești, ar fi Aromâni<sup>2</sup>.

Printre Aromânii nomazi din Bulgaria se găsesc unii care nu mai vorbesc dialectul aromân. Aceștia sânt păstorii numiți *Sărăcăčani*, cărora Bulgarii le spun greșit *karakačani*. Portul acestor *Sărăcăčani*, cu mici deosebiri, este identic cu acela al păstorilor aromâni. Se pare că la origine ei au fost Aromâni grecizați. Dar în foarte multe părți din Bulgaria numele *karakačani* se aplică și păstorilor nomazi aromâni<sup>3</sup>. Această confuzie provine, desigur, din cauza identității portului. De altfel, Aromânii din Bulgaria și Serbia se mai numesc și *Beli-Vlasi* și *Arnautski-Vlasi*, iar cei din Tesalia *Garaguni*, despre care vezi în capitolul următor. *Pouqueville* ne asigură că Aromânii din Tesalia se mai numesc și *Cambisi*, după numele ținutului *Cambos*.

<sup>1</sup> Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien* p. 118 și urm.

<sup>2</sup> „Die heutigen Zinzaren und Jüruken sind nur spärliche Überreste des indigenen Volkselementes“ (*W. Tomaschek o. c., p. 44*). Vezi despre aceasta și *Alexandru Philippide, Originea Românilor p. 699*.

<sup>3</sup> *Const. Jireček, o. c., p. 120*.

### 3. Aromânii nomazi din Albania, munții Murihova și ținutul Vodena (Edessa).

Dintre toți Românii din Peninsula Balcanică, adevărații nomazi, care n'au locuințe stabile și, atât la munte cât și la șes, locuiesc mai mult în *călive* (colibe) sânt Aromânii din Albania. Aceștia au ocupat încă din timpurile vechi două ținuturi deosebite: unul situat în partea răsăriteană a Albaniei, pe amândouă laturile ale râului Devol, cursul superior, și altul în partea apuseană, dealungul litoralului Mării Adriatice, începând de la Durazzo prin Cavaia și Fieri până la Valona. Despre Aromânii din primul ținut descendenții lor povestesc, și istoria confirmă povestea lor, că cu un veac și jumătate înainte, ei au fost neguțători mari, așezați în centre cu populațiune curat românească, cum erau *Șipsca*, cu 8—10 mii case; *Moscopole* (care aveă, după cum vom vedeă în altă parte, 60.000 loc.), așezată mai la sud, ceva mai mică decât *Șipsca* și *Bitcuchi*, așezat la sud de *Moscopole*. Aceste trei centre se aflau situate la sud de râul Devol. În partea de miază-noapte a acestui râu eră *Gabrova*, cel mai mare centru din acest ținut; *Lunca*, așezat mai în spre răsărit de *Gabrova*, și *Nicea*, în apropiere de *Lunca*. Toate aceste orașe, vestite pentru comerțul și bogăția lor de altă dată, au împărțit soarta centrelor înfloritoare din muntele Gramoste. Ele au fost distruse de către Albanezii trecuți la islamism din regiunile nordice, și astăzi n'au mai rămas din ele decât niște sătulețe mizerabile, locuite de păstori și agricultori aromâni și albanezi.

Aromânii din ținutul al doilea au fost păstori. Ei continuă să se îndeletnicească încă până azi cu creșterea turmelor de oi și cu chiragilâcul. În această parte a Albaniei apusene, ei sânt grupați în masse mai compacte în *Muzachia*. Ținutul acesta se compune din trei porțiuni: *Muzachia* propriu zisă, care se întinde dealungul Adriaticei, în dreapta și în stânga râului Semenî, câmpia *Fuša-Frakul* și regiunea *Kavaja*. *Muzachia* este împărțită în două: *Muzakija-e-mađ* (M. mare), partea din dreapta râului Semenî, care reprezintă și porțiunea mai mare, și *Muzakija-e-vogel* sau *Muzakija-Minar* (M. mică), partea din stânga<sup>1</sup>. Cele două *Muzachii* cu *Fuša-Frakul* au o întindere de peste 80.000 hectare,

<sup>1</sup> Bela Pech, *Albanien*, în *Illyrisch-Albanische Forschungen* de L. von Thallóczy II 53.

teren arabil, iar *Kavaja* numai 200 hectare. Ele formează hambarul Albaniei. Când se întâmplă câte o recoltă bună, Albanezii pot exporta porumb în Dalmația<sup>1</sup>. Pe această câmpie se găsesc mai mult de 40 de sate și cătune românești. Centrul Aromânilor este *F e a r i c a* (alb. *F i e r i*), situat în Muzachia mică. Mai în spre sud de Muzachia, o altă câmpie, în care se așează mulți Aromâni, mai ales în timpul verii, este și aceea dintre *V a l o n a* și *A r t a*. Ea este mai puțin proprie pentru agricultură, deoarece, în timp de ploaie, o bună parte din ea stă săptămâni întregi sub apă, iar restul este steril sau cu sare. Despre așezările Aromânilor în Muzachia ne vorbește și Hahn: „Sie ist nur zum geringsten Teil angebaut und dient dem nördlichen Epirus und dem Gramoslande zur Winterweide; sie ist daher im Sommer wie verödet und die verlassenen Wlachendörfer, in denen auch keine Seele zurückbleibt, machen einen sonderbaren, aber keineswegs heimlichen Eindruck“<sup>2</sup>.

În afară de aceste două regiuni mai mari, Aromânii din Albania se mai găseau odată în număr mare în ținuturile *D a n g l i* și *C o l o n i a*. Aci centrul principal era *F r a ș e r i*. Păstorii aromâni din aceste ținuturi, trăind sub continuă amenințare din partea populațiilor albaneze din împrejurimi, și-au părăsit cei mai mulți locurile, răspândindu-se cu turmele peste întreaga Albanie. Astăzi, din vechile așezări în această regiune ca și din acelea de pe povârnișurile munților *R a d o n i* n'au mai rămas decât *F r a ș e r i*, cu majoritatea populației albaneze, după aceea *Z a v a l i a n i*, *Z a r c a n i*, *M i c o m* și alte sătulețe cu o populație mixtă, compusă din Albanezi și foarte puțini Aromâni. Toți acești Aromâni, care s'au ocupat și se ocupă încă până astăzi cu păstoritul sub forma nomadă, sânt cunoscuți ca *Fărșeroți*, după numele centrului din acest ținut *F r a ș e r i*.

Ei sânt oameni bine făcuți, voinici și, în spre deosebire de ceilalți Români, totdeauna veseli:

Fărșiroflu-i făr cripare,  
Tută dzua pri cântare.

Fărșerotu-i fără necaz,  
Toată ziua în cântări.

*Lumina* I (1903) p. 218.

<sup>1</sup> Petrović I., *Jahrsb. der k. und k. österr.-ungar. Consulats-Behörden*. XXVI (1898) 193.

<sup>2</sup> I. G. von Hahn, *Albanesische Studien* p. 73. *Vezi și Reise durch die Gebiete des Drin und Wardar* p. 290 nota 6. Despre Aromânii din Muzachia vezi și *Die Walachen in Musakie* de G. Weigand în *Rom. Revue* VIII (1892) p. 19 și 109. Carl Patsch, *Das Sandschak Berat in Albanien*, în *Schriften der Balkankomm.* (1904) p. 134 și urm.

În spre sud de Frașeri, se găsește orașelul Premeti, cu mai multe sate precum: Cutari, așezat la o oră depărtare de Premeti, Budari și Cosina, toate așezate pe șoseaua care duce de la Premeti la Berat. Ceva mai în spre apus de Premeti avem Buali, Brejoni, Raptica și altele, în care se găsesc de la 10 până la 30 familii românești de fiecare sat; numai Cosina are 50 de familii.

Un ținut și mai mic, în care Aromânii sânt veniți din alte părți, este acela care se găsește în apropierea orașului Curçao (Corița) cu satele Pleasa, Deșnița, Mboria, Ștropolitan, Drenova, Boboștița<sup>1</sup>. Aceștia toți sânt veniți din Frașeri.

În fine, ultimul ținut locuit de Aromânii nomazi este acela care se întinde la extremitatea nordică a lacului Ohrida, cu centrele Beala-de-sus și Beala-de-jos. Dintre aceste două, cea mai veche este Beala-de-sus. Ea este așezată la poalele muntelui Čuma, între două coline înalte, având la mieznoapte platourile numite Secări, Pat-al-Boi și Pat-al-Martin, iar la miez-ză șișirul de munți La groape, la poalele căruia curge râul Belița, care izvorește din munții Čuma și Keatra-neagră<sup>2</sup>. Originea acestor Aromâni este din localitatea Rmâni (dat în hărți Rmani) și Pogradeț, amândouă așezate la extremitatea sudică a lacului Ohrida; ele au fost locuite

<sup>1</sup> Dintre acestea, Drenova și Boboștița (Boboșnița) sânt comune bulgărești, în care se găsesc numai câteva familii românești. Boboștița, patria lui Victor Eftimiu, are o deosebită însemnătate pentru noi Aromânii. Într'însa s'a ținut în 1709 marele sinod, în care vestitul patriarh *Ioasaf*, Aromân originar din Moscopole, a fost ales Episcop cu scaunul în Curçao (Corița), înainte de a ajunge patriarh (ultimul, de la 1718—1745) în Ohrida: „Im dortigen Nikolaoskloster (adică în Boboștița) wurde 1709 eine Synode abgehalten, auf der der berühmte spätere Patriarch Joasaph zum Erzbischof von Koryza erhoben wurde“. Și astăzi se mai păstrează în biserica Sf. Clemens din Ohrida mitra împodobită cu pietre scumpe, pe care Aromânii din Moscopole au dăruit-o ilustrului lor compatriot: „Zu den Merkwürdigkeiten [der Kirche des heiligen Klemens] zählt . . . eine prachtvoll e silbervergoldete, mit Edelsteinen geschmückte Mitra, welche die Kaufleute der damals blühenden und schwerreichen Kaufmannsstadt Moscopolis 1727 ihrem Landsmanne, dem grossen Patriarchen und Erzbischof *Ioasaph*, gestiftet hatten“. (H. Gelzer, *Vom Heiligen Berge und aus Makedonten*. Leipzig (1904) p. 154. Pentru însemnătatea și istoricul comunei Boboștița. vezi p. 211).

<sup>2</sup> Cf. *Lumina* Anul IV (1906) p. 266.

odată numai de Aromâni. Atât Români din Pogradet cât și cei din Rmâni sânt originari din Lunca și Nicea.

Iată acum și mutările nouă și vechi ale Românilor nomazi :

Incepând mai întâiu cu păstorii nomazi care se aflau răsfirați printre centrele înfloritoare din primul ținut, pe vremuri, aceștia, în tovărășia păstorilor nomazi din ținutul C u r ç a o (C o r i ș a), își mânau turmele la iernatec în M u z a c h i a, coborînd până aproape de V a l o n a. Alții însă, despre care se va vorbi în altă parte, apucau drumul până în Tesalia. Drumul lor spre litoralul Mării Adriatice eră valea râului D e v o l până la gurile lui, și apoi valea râului S e m e n i <sup>1</sup>. Astăzi pușinii păstori nomazi din acest ținut nu se mai îndepărtează prea mult de așezările lor.

Românii nomazi de pe litoralul Adriaticei se mișcă în modul următor :

Păstorii nomazi așezați la nord de râul Șcumbi, în comunele B a t a i, G r e s a, V i l a și din apropiere de C a v a i a își mână turmele la văratec în părțile apusene ale Albaniei, în spre B e a l a - d e - s u s, aproape de lacul Ohrida, trecând Drinul și ajungând până la muntele G a l i ç i ț a, Z a v u a și P e t r e n i a. Acest drum ei îl fac dealungul râului Șcumbi, până ajung aproape de Beala; de aci apoi se răspândesc în diferite direcțiuni.

Însă unii dintre păstorii din această regiune înaintau cu turmele mult mai în spre miază-noapte, până la I p e k. Călătorul englez Henry Tozer, care a călătorit în Albania după 1860, a întâlnit așezări de vară ale Aromânilor fărșeroți între I p e k și P r i z r e n <sup>2</sup>. Mulți dintre păstorii nomazi din apropierea orașului D u r a z z o și din satul P o i a n i urmau aceeași direcție <sup>3</sup>.

Aromânii nomazi cu așezările la sud de râul Șcumbi până la Valona, adică acei care locuiesc în Muzachia propriu zisă, apucă direcțiuni deosebite: păstorii așezați pe țărmlul drept al râului Semeni, în L i u b o v a, L u s n i a, C a r b o n a r o, A r d e n i ț a, C o l o n i a, C i p l a c a, P e t o v a, I m i ș t e, G r a -

<sup>1</sup> „Les Valaques de Voscopolis, ville jadis florissante, unis à quelques tribus voisines de la Dévol descendaient naguère du côté de Vallone et dans la partie occidentale du Musaché“ (Pouqueville, *Voyage dans la Gêrce* vol. I p. 217).

<sup>2</sup> *Researches in the Highlands of Turkey*. London 1869. Vol. I p. 352 ap. Beza M. o. c., p. 39.

<sup>3</sup> Cf. Const. Jireček, în *Ungarische Rundschau* din Aprilie 1914.

diște și alte localități mai mărunte înaintează, vara, cu turmele, tot în spre partea răsăriteană, îndreptându-se la sudul lacului Ohrida, pe munții dintre Gr a b o v a, L u n c a și P o g r a d e ț. Se înțelege că în această direcție se duc toți păstorii nomazi dintre Șcumbi și Semeni, în marea lor majoritate; însă sânt unii din ei care o iau mai în spre miază-noapte, dealungul lacului Ohrida. Alții, pe vremuri, înaintau și mai departe dealungul văii Drinului Negru până în spre munții B i s t r a și V l a h i n i c a, locuiți numai de populațiuni slave. Din aceste părți, toamna se coborau la iernatec și păstori slavi sau Aromâni slavizați în câmpia Muzachia<sup>1</sup>. Drumul acestor păstori se întindea mai întâiu, dealungul lui Semeni, după aceea urmau cursul râului Devol și de aci apoi, urcând colinele munților V e l a t o s, ajungeau în regiunile însemnate mai sus.

Păstorii nomazi din a doua porțiune a Muzachiei care se întinde la stânga râului Semeni, precum și aceia care își au așezările mai la sud, dincolo de râul Voiusa, până aproape de Valona, își mână turmele la vâratec pe muntele T o m o r (D o m o r). Muntele Tomor (vechiul Τμῶρος, în aromânește N d u m o r) se ridică în fața orașului Berat (arom. V i l a r d i). El se întinde, la miază-noapte, de la țărmul stâng al râului Devol, urmând cursul superior al lui Semeni până aproape de comuna românească Bitcuchi și Libonia. El formează granița naturală între Berat și Corița; ramurile lui de la sud despart ținutul Corița de Colonia. Povârnișurile lui apusene din spre V i l a r d i (Berat) sânt abrupte și greu de suit; în schimb versantul răsăritean se lasă mai ușor și pe povârnișurile acestui versant se găsesc pășuni abundente pentru turmele de oi. Pe vremuri, toate turmele păstorilor nomazi dintre Semeni și Voiusa petreceau lunile de vară pe înălțimele acestui munte, între cele două vâruri: T o m o r i ț a - m a r e, în fața orașului V i l a r d i (Berat), și T o m o r i ț a - m i c ă, mai în spre sud. Mulțimea numelor de localități precum: C ă r a r e a l u i L a m p i, P a d e a ș o a r e c l u i, S c ă r p a l a t ă, C h i a t r a - l a t ă (în aceste două nume de loc. avem păstrat cuvântul *lat* din lat. *latus*; astăzi pierdut în dialectul aromân), G u v a l u i M i m a, L e m n u ș a și alte din domeniul vieții păstorești, despre care vezi în altă parte<sup>2</sup>, dau dovada cea mai sigură despre existența

<sup>1</sup> Cvijić, *La Péninsule Balkanique* (1918) p. 450.

<sup>2</sup> Vezi capitolul „Păstoritul Aromânilor în toponimia Balcanică“. Vezi afară de aceea și C. N. Burileanu, *I Romeni di Albania* p. 183.

păstorilor aromâni de altă dată în porțiunea de munte dintre cele două vârfuri. Astăzi păstorii nomazi din comunele: Crueghiata, Fracula, Levani, Scrofetiņa, Conisbalte, Țercovina, Radotina, Besisti, Șcrapari și altele, își mână turmele în spre ramificațiunile de sud ale lui Tomor, în localitățile Ostrovița de pe muntele cu același nume, Protopapă așezată pe un deal în față de Ostrovița, și Bușari pe muntele Bufnița. Urme de călive aromânești se găsesc și în alte părți, însă mulți dintre păstorii nomazi și-au schimbat direcția de vâratec, din cauza jafurilor venite din partea Albanezilor.

O altă parte din Fărșeroții din cătunele așezate în apropiere de Valona, ca și mulți păstori nomazi din regiunea Arta — ținutul Ciamera — își mutau turmele pe munții Kiafsez și Liugu, în apropiere de comuna Bitcuchi. Cu timpul, o parte dintre aceștia nu s'au mai reîntors în locurile de obârșie. Astăzi ei coboară, toamna, la iernatec în ținutul Ciamera, alții coboară și mai jos, până în spre Parga și în câmpia din ținutul Prevezei (golful Arta). Foarte mulți din acești păstori nomazi meridionali au încercat să nu mai emigreze cu turmele în timpul iernii. În acest scop, ajutați de autoritățile turcești, ei și-au creat, cu 60—70 de ani înainte, un centru în Meğidie. Însă obicinuiți cu viața nomadă, cu timpul au început iarăși să emigreze, și astăzi își mână turmele la iernatec în ținutul șesos din apropierea de Santi-Quaranta. Unii Aromâni nomazi de aici au trecut marea și s'au așezat în părțile meridionale din insula Corfu<sup>1</sup>. Ei sânt originari din satul Licursi.

Trecând la Aromânii din Dangli și Colonia, aceștia își mută turmele la vâratec în muntele Gramoste. Pe vremuri, în tovărășia altor păstori nomazi din nordul Epirului, ei coborau cu turmele și cu tot avutul lor și mai departe în direcția din spre miază-zi, ajungând până la cursul inferior al râului Aspropotam, care se varsă în golful Arta. Ei ajungeau în Grecia până în Acarnania și Etolia, cunoscute în veacurile de mijloc sub numele Mica-Valahie, în opoziție cu Tesalia, Marea-Valahie. Pe la începutul sec. XIX, ținutul care cuprindea aceste două provincii se alcătuiă din patru părți: Vlahos și Zigos, în partea stângă a Aspropotamului, și Valtos cu Xirumeri,

<sup>1</sup> T. Burileanu. *o. c.*, p. 378.



în partea dreaptă<sup>1</sup>. Date despre coborîrea Aromânilor în regiunea din stînga nu avem. În cazul acesta prezența numelui *Vlahos* din această regiune ar putea fi interpretată ca o veche urmă despre existența păstorilor aromâni în aceste părți. Păstorii aromâni din Albania se coborau numai în districtul *Valtos* și *Xirumeri*. Despre aceste ținuturi ne vorbește și un pasagiu din hrisovul lui Andronic din 1336 privitor la posesiunile bisericii din *Stagus*, în care încă de atunci se pomenește despre prezența *Vlahilor*, *Albanezilor* și *Bulgarilor*: *καὶ τοὺς ὑπο τὴν ἐνορίαν αὐτῆς ὄντας ἱερωμένους βλάχους τε καὶ βουλγάρους καὶ Ἀλβανίτας*<sup>2</sup>. Districtul *Valtos* și *Xirumeri* are forma unui triunghi și se cuprinde între malul drept al râului *Aspropotam* (vechiul *Achelous*), golful *Arta* (vechiul golf *Ambracic*) și țărmul Mării *Ionice*.

Astăzi păstorii nomazi din Albania se găsesc peste tot în acest district, însă mai cu deosebire pe valea râului *Aspropotam* și în regiunea păduroasă, cunoscută sub numele *Maniana*. Cel dintâiu care ne dă, numai în treacăt, vești despre acești Români nomazi este *Pouqueville*. El îi numește *Pisticchi* pe păstorii nomazi din *Acarmania* și *Vlahi* pe cei de pe țărmul golfului<sup>3</sup>. Însă după *Heuzey*, care i-a vizitat ceva mai târziu decât *Pouqueville* și ne-a lăsat o descriere amănunțită despre acești păstori nomazi din Albania, numele lor printre populațiunile grecești din *Acarmania* este *Garaguni* din *Caraguni* (purători de gune negre) și *Arvanitovlahi* (*Vlahi* originari din Albania), așa cum se numesc încă până azi. El explică și originea numelui din urmă, adăogând: „Ce dernier nom leur vient de ce que leurs plus anciens cantonnements étaient dans la haute Epire et sur la frontière d'Albanie“<sup>4</sup>. În ce privește grupările acestor păstori nomazi pentru anul 1856, când arheologul francez a călătorit prin *Acarmania*, ni se spune că ei trăesc „par groupes de cinquante à cent familles“. Aceste grupuri, pe care noi le numim *fălcări*, înconjurate de turmele și de tot avutul lor în vite, alcătuiesc un fel de cătune, pe care păstorii aromâni le numesc *stane* (un parc, une bergerie, *στάν*). *Heuzey* dă pentru vremea

<sup>1</sup> W. Martin-Leake, *Travels in Northern Greece* I p. 126.

<sup>2</sup> *Heuzey, Mission Archéol.* p. 453.

<sup>3</sup> *Pouqueville, o. c.*, p. 208

<sup>4</sup> L. *Heuzey, Le mont Olympe et l'Acarmanie.* Paris, 1860, p. 268.

lui 12 stane: „On compte en Acarnanie douze *stanaes*, ce qui porterait le nombre des Valaques, dans cette province, à huit cents familles“. In ce privește conducătorul sau șeful unei *stane* (noi vom spune astăzi *fălcări*) tot Heuzey ne dă cele mai prețioase informațiuni: „Tout stani est sous les ordres d'un chef dont elle porte le nom: on dit la stani de Mihhas, Koutchoupinas, de Sidhéris. Ce n'est pas un chef électif créé d'un jour à l'autre; le pouvoir qu'il exerce, espèce de petite royauté rustique et pastorale, est héréditaire. Cette autorité, consacré par la tradition, est respecté de tous. Il est toujours le plus riche parmi les pasteurs qu'il commande; quelques fois il possède à lui seul la moitié des troupeaux. Personnage tout pacifique, il prétend cependant tenir ses droits d'ancêtres guerriers“<sup>1</sup>. Toți acești păstori nomazi, odată coborîți în aceste regiuni, n'au mai fost lăsați să treacă cu turmele lor frontiera turcă. Cu toate acestea, ei nu s'au lăsat de viața lor nomadă. In acest scop, ei și-au ales ca loc de vâra-tec regiunile muntoase din spre Kârpenisi (Cârpiniș, formațiune românească de la *carpen*) și Agra fa. Păstorii aromâni așezați în partea inferioară a râului Aspropotam s'au îndepărtat în spre sud, ajungând până la Misolonghi. Cei mai mulți care au rămas izolați de restul Aromânilor, cu timpul s'au grecizat, după cum cu mai multe veacuri înainte, tot prin grecizare, au pierit Vlahii băștinași din Acarnania, care, după relatările cronicarilor din sec. XII și XIII, alcătuiau populațiunea ei de bază. Astăzi numărul acestor păstori nomazi din Acarnania se reduce la cei grupați în Maniana, în comunele Surevoli, Cučubina, Cațaro, Ohtu etc., precum și la păstorii de pe muntele Cârpiniș. Dintre acestea, satul Cučubina este cel mai mare. El se mai numește și Mânia. Mai târziu, acest nume s'a întins asupra întregii regiuni. Despre starea actuală a Românilor din Acarnania, și în special cei din Maniana, cele mai bune informațiuni ni le dă Weigand. Observ la acest loc numai că Weigand n'a ținut seamă de loc de relatările lui Heuzey pentru o epocă mai veche din viața acestor Aromâni<sup>2</sup>.

Românii nomazi din ținutul Premeti, acei care se ocupă cu păstoritul își mână vara turmele pe munții din apropierea orașului Premeti, în localitatea Lioptica<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Heuzey, o. c. p. 270 și 272.

<sup>2</sup> Weigand, *Die Aromunen* I, p. 183 și urm.

<sup>3</sup> Cf. *Lumina*, Anul II (1904), p. 114.

Aromânii din ținutul Curčao (Corița) împreună cu o bună parte dintre păstorii nomazi așezați în orașele Moscopole și Șipsca, despre care s'a vorbit mai sus își mânau turmele în Tesalia. Aci ei au ajuns până în părțile din spre miază-zi, aproape de Almirò. Câteva cătune fărșeroțești din apropierea acestui centru dau dovada cea mai sigură că păstorii nomazi din Albania au ajuns cu turmele lor până în sudul Tesaliei. Până pe la 1881, data când Tesalia a fost anexată Greciei, Fărșeroții din Almirò în fiecare vară se întorceau cu turmele în Albania. După această dată, ei n'au mai putut trece granița și au fost nevoiți o parte să rămână în Tesalia, iar o altă parte să creeze un nou centru Vlahoiani<sup>1</sup>, situat la Apus de Târnova. Cu timpul însă, și mai ales după data anexării Tesaliei la Grecia, păstorii nomazi din acest ținut au emigrat spre Caterina; alții au venit din nou în Pleasa. Aceștia din urmă își pasc vara turmele pe Muntele -sec.

Păstorii nomazi din ținutul Dangli și Colonia își mânau turmele la vâratec, cu două veacuri înainte, în părțile apusene ale Macedoniei, trecând dincolo de câmpia Bitoliei, în ținutul muntos și bogat în pășuni Murihova, unde încă până azi se află Călivele di Murihova sau Setina, Rodova<sup>2</sup>, Papadia, aceasta din urmă așezată la poalele munților Murihova. Primele lor popasuri în acest ținut îndepărtat de Albania eră Lăpușneț, lângă Florina. De aci au înaintat mai departe în munții Murihovei, care se întind dealungul râului Țârna, foarte mulți dintre ei așezându-se în localitatea numită Ciucura. Însă o altă parte dintre acești Fărșeroți s'au oprit în Pisuderi, Belcamen, Negovan, Biglișta, Băzdrăvița; alții au înaintat și mai departe ajungând până în munții Niğe, aproape de ținutul Meglenului. O bună parte dintre acești păstori, după cum vom vedea la sfârșitul acestui capitol, au pierit în masa slavă, și astăzi, doar tipul brun ca și alte particularități ale Slavilor din aceste ținuturi muntoase, care lipsesc la ceilalți Slavi și se găsesc numai la Aromâni, ne mai vorbesc despre prezența, în număr mare, a păstorilor aromâni din aceste părți.

<sup>1</sup> Vezi despre aceste mutări și Wace and Thompson, *o. c.*, p. 209; Weigand, *o. c.*, 219 și 287. Despre mișcările Românilor din Albania vezi și Ernst von Hesse-Warteg, *Die Balkanstaaten und ihre Völker*, Regensburg (1917), p. 231.

<sup>2</sup> Cf. *Lumina*, Anul II (1904), p. 173.

Păstorii nomazi din Ciucura, care au scăpat de slavizare, n'au putut să stea multă vreme în munții Murihova. Cu cincizeci de ani înainte ei au fost nevoiți să-și schimbe așezările din nou. De astă-dată mutările lor se îndreptau în spre sud. Cauza pentru care ei n'au putut să mai stea în Murihova au fost primele mișcări revoluționare ale Bulgarilor pentru eliberarea Macedoniei de sub Turci. Din Ciucura, ținutul Murihova, s'au sculat 400—500 de familii sub conducerea celnicilor: *Ljolja, Cușa, Nasta, Celea, Butcaru, Parizea, Fotu, Gârțu, Zdru, Ghiza, Belu, Mușe, Bučinana* și alții, ducând cu ei 80.000 de oi și capre și aproape 12.000 de catâri și cai. Ei s'au așezat în apropiere de *Vodena* (vechea Edessa) în comunele: *Gramaticova-Fetița, Căndrova* și *Patičina*, unde se găsesc și astăzi. Bătrânii, de la care mi-am procurat aceste date, își mai aduc aminte și acum de așezările lor din Murihova.

În ce privește mișcărilor actuale ale acestor Aromâni, ele se fac în direcțiunile următoare:

Românii din *Gramaticova-Fetița* își pasc turmele, vara, în munții din apropierea *Vodenei*, în localitățile: *Beșbunar, Catranița, Livadița* etc.

Românii din *Căndrova* vara își mână turmele în aceleași localități, iar, iarna, împreună cu falcările din cealaltă comună, petrec o parte în câmpia din *Vodena* și *Jeniğe*, o altă parte însă înaintează până la mare, în peninsula *Calcidică*, aproape de *Salonic*, în comunele *Schia, Beșic, Xeropotami, Sarthi, Ciariči* etc.

Românii din *Patičina* își mână turmele la iernatec în satele bulgărești din câmpia care se întinde între *Vodena* și *Carăgova*.

Dar Românii din *Albania* n'au înaintat cu turmele numai până în ținutul *Florinei* și de aci apoi în *Murihova*, ci mulți din ei au ajuns până în muntele *Neaguș* deasupra *Veriei*, acolo unde s'au așezat cam în aceeași epocă, și păstorii români din *Pind* de sub conducerea lui *Badralexii*, despre care s'a vorbit mai sus. Aci ei au ocupat comuna *Selia-de-sus*. O parte dintre acești *Fărșeroți* își mânău turmele la iernatec în apropiere de orașul *Neaguște*; însă o altă parte își coborau turmele pe țărmul mării, așezându-se în apropiere de orașul *Caterina*, de la poalele *Olimpului*. Cei din *Neaguște*, cu timpul, au fondat o



comună numită Hurupani, așezată la un km depărtare de gara Neaguște, cu 300 de familii. Jumătate din aceste familii iernezează la Caterina; restul în câmpia Salonicului. Mulți din aceștia se ocupă și cu agricultura.

În fine, tot dintre păstorii români din Albania (Fărșeroți) întâlnim și în orașul Caterina. Aceștia nu sânt nici dintre aceia din Vodena și nici dintre Fărșeroții din Selia-de-sus. Ei au venit cu vreo cincizeci de ani înainte, direct din Ciucura, ținutul Murihova. La început, după spusa celnicilor *Corițu, Vilenza, Puța, Bechița* etc. ei veneau în Caterina numai ca să ierneze; mai târziu, când celelalte falcări din Murihova s'au așezat definitiv în comunele de lângă Vodena, ei n'au mai plecat cu turmele la vărâtec în Murihova, ci rămâneau în localitățile din apropiere: *Scuterna, Spurlița, Milea*. Astăzi acești Fărșeroți iernezează cu turmele în comunele de lângă mare *Chitros (Pidna), Paliani, Ayiul-Ian, Niocastru și Hrean*. Cele două din urmă sânt proprietatea celnicului *Zega*, bun patriot român.

#### 4. Inceputurile de desnaționalizare ale păstorilor nomazi aromâni în mijlocul Slavilor, Albanezilor și Grecilor.

Toate mișcările păstorilor aromâni nomazi, studiate până aci, ne sânt cunoscute, după cum am văzut, parte din însemnările scriitorilor streini de pe la începutul sec. XIX, parte din cunoșterea drumurilor pe care mulți din ei continuă să le mai facă și astăzi. Însă, în afară de acestea, au mai fost mișcări care s'au făcut și în altă parte. Despre acestea astăzi nu avem nici o știre. Cu toate acestea, presupunem că ele au existat, din cauza urmelor ce au lăsat în mijlocul populațiilor streine și în special în mijlocul Slavilor. Astfel, foarte mulți păstori aromâni din Albania sau din muntele Gramoste și chiar din Pind, înaintând cu turmele până prin ținuturile Ohridei, ajungeau până prin câmpia Bitoliei. Aci, o parte din ei rămâneau în centrele românești *Resna, Lancoveți, Târnova, Magarova, Nijopole* etc.; alții însă, care formau majoritatea, continuau drumul mai departe, dealungul râului Țârna, ajungând, după cum am văzut, până în ținutul *Murihova*. O bună parte din acești păstori, prea mult îndepărtați de centrele lor, s'au păstrat ca Aromâni până mai acum în urmă; însă alții s'au slavizat cu desăvârșire și numai tipul lor ca și felul propriu al păstorilor aromâni de a crește turmele ne mai arată că odată ei

au ținut de „fara armânească“. „Morihovo qui a joué a l'époque turque une certaine autonomie, est une région montagneuse propre à l'élevage des bestiaux, assez semblable à la région des Mijaci. Elle comprend un si grand nombre de types valaques qu'on est porté à croire à l'origine slavo-aromoune de cette population. Tout autour de ces montagnes et sur le Niče habitent des pâtres valaques à demi slavisés“<sup>1</sup>.

O altă direcțiune pe unde emigrau păstorii aromâni cu turmele eră și aceea care începe de la Struga, lângă Ohrida, și se prelungește la miază-noapte dealungul râului Drinul-Negru, până aproape de câmpia din apropierea orașului Prizren. Pe acest drum înaintau mai mult păstorii nomazi din Albania. Aceștia petreceau vara în călivele lor provizorii sau subt tende, și toamna se întorceau din nou la șes. Ei se răspândeau peste toți munții bogăți în pășuni și populați numai de Slavi, cuprinși între Drinul-Negru și cursul superior al Vardarului. Toți acești Aromâni cu timpul s'au slavizat : „Dans le temps reculé la région était peuplée de pasteurs aromounes, vivant dans des installations provisoires d'été. Les Slaves y ont pénétré au Moyen-Age et se sont mélangés à ces indigènes, tout en fondant probablement leurs propres villages. Par suite de ce mélange, les Aromounes, ont commencé à se slaviser. Les Slaves leur ont emprunté le nomadisme transhumant, le type de leur village, la *pečalba*, en même temps que certaines parties du costume féminin. Plus tard de nouvelles pénétrations se sont produites : des colons aromounes sont venus d'Albanie“<sup>2</sup>. Despre urmele pe care acești păstori aromâni de-naționalizați le-au lăsat printre populațiunile slave, se va vorbi mai pe larg în capitolul „Influența păstorilor aromâni asupra celorlalte popoare balcanice“. Aici mă mulțumesc să mai adaog că aceste mișcări ale lor au putut fi împinse și mai în spre miază-noapte. Pomenirea celnicatului în orașele de pe coasta Dalmației, cu atribuțiuni păstorești cunoscute numai la Aromâni, nu și la Sârbi, încă din 1214, poate servi ca cea mai sigură dovadă despre depărtarea mutărilor lor în nordul Peninsulei Balcanice. Toate aceste îndepărtări prea mari de la centrele lor de obârșie, au avut ca rezultat de s n a ț i o n a l i z a r e a lor<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cvijič, *o. c.* p. 441.

<sup>2</sup> Cvijič *o. c.* p. 459. Vezi despre răspândirea păstorilor aromâni printre Bulgari și A. Ischirkoff, *Bulgarien. Land und Leute* p. 49.

<sup>3</sup> *Naselja srpskih zemalja* Vol. I. p. CXXXII.

De altfel, păstorii aromâni au fost desnaționalizați, în urma ocupațiunii lor cu păstoritul sub forma lui nomadă, nu numai în ținuturile slave, dar și în Albania. Și astăzi se găsesc regiuni în Albania locuite de Aromâni, care, după cum mi se spune, sânt pe punctul de a se denaționaliză, deoarece vorbesc mai ușor albanezește decât aromânește. Nu vorbim, de sigur, de toți acei păstori aromâni din *Sredna-Gora* (Bulgaria), din *Rodope* și din *Tracia*, a căror desnaționalizare în veacul al XVII și al XVIII eră un lucru isprăvit.

Și nu numai păstoritul a contribuit la desnaționalizarea Aromânilor, dar și agricultura. Dintre păstorii aromâni din ținutul *Zagori*, în afară de aceia care au fost grecizați din cauza propagandei grecești, prin biserică, foarte mulți s'au asimilat elementului grecesc din acel ținut și din cauza ocupațiunii lor cu munca câmpului. *Wace* și *Thompson*, care au vizitat multe centre grecizate din *Zagori*, au putut face această constatare. Aromânii sedentari din mijlocul Grecilor, în opoziție cu păstorii nomazi, veneau prea des în contact cu Grecii. La urmă de tot, ei au sfârșit prin a se greciză. Dintre păstorii nomazi se desnaționalizau numai aceia care plecau în cete mai mici, înaintând prea departe și izolându-se printre străini. Acei dintre ei care erau mai numeroși și continuau să se reîntorcă în ținuturile lor, puteau să se păstreze mai bine decât Aromânii agricultori<sup>1</sup>.

## II.

### Aromânii păstori.

#### 1. Păstorul aromân, viața și îmbrăcămintea lui. — Originea portului la Aromâni.

Turmele de oi sânt păzite de păstori numiți *picurari*. Păstorii nu există la Aromâni. Un păstor nu are nevoie să facă ucenicie ca să se pregătească pentru această meserie. Aromânul de munte se obicinuește din copilărie cu ea, deoarece se naște și trăiește printre păstori. Cu toate acestea, mulți se obicinuesc cu păstoritul, la început, păscând oile din sat, în apropierea comunei, după aceea trec la munte. La o *cupie* (turmă) de oi, constând de la 800 până la 1000 de capete, se întrebuintează doi păstori; când turma este mai mare, se pun mai mulți. Toată ziua păsto-

<sup>1</sup> *Wace and Thomson, o. c., p. 201.*

rul o petrece la munte îngrijind de turma lui și de sănătatea oilor. Ei mănâncă la turmă, mâncarea care și-o poartă în traistă. Cei neînsurați se duc acasă, cu rândul, și-și iau de mâncare; la cei însurați le aduc și femeile mâncare la munte. Seara, de obicei, vin să doarmă la stână numai *mătricarii*, care pasc oile *mătrițe* (oi care au fătat și dau lapte). Ei adăpostesc mai întâiu oile aproape de stână, după aceea se culcă și dorm, unii afară, alții în stână. Ceilalți păstori: *birbicarii*, *nutinari*, *stirpari*, despre care va fi vorba în capitolul următor, nici nu vin la stână. Fiindcă viața păstorului aromân stă strâns legată cu suirea oilor la munte și coborîrea lor la șes, ea va fi arătată mai pe larg în două capitole care vor urmă. Aici vom stăruii mai mult asupra îmbrăcăminteii lui.

Deoarece întreaga ținută a păstorului aromân, atât ca înfățișare fizică<sup>1</sup>, cât mai cu deosebire ca port, are ceva care nu se vede la păstoriile celorlalte neamuri din Peninsula Balcanică, iar pentru cercetător prezintă o latură din viața lui tot așa de interesantă ca și păstoritul, nu voi intră în fondul acestui capitol, fără a spune câteva cuvinte și despre îmbrăcăminteaa păstorului aromân<sup>2</sup>.

Comparat cu portul celorlalte popoare din Peninsula Balcanică, portul la păstoriile aromâni și peste tot la Aromânii munteni, chiar atunci când nu se mai ocupă cu creșterea turmelor, așa cum se păstrează până astăzi, se prezintă subț aceea formă deosebită, care face ca un păstor aromân, ori unde s'ar găsi el

<sup>1</sup> Iată cum descrie Pouqueville tipul păstorului nomad: „Les Valaques nomades, qui portent sur leurs fronts hâlés l'empreinte des saisons, sont généralement forts et robustes. Leurs têtes retracent les proportions romaines; et le temps, qui affaiblit les types nationaux, n'a pu, malgré leurs alliances, les confondre ni avec les Grecs, ni avec les Albanais. On leur reproche de la parcimonie, de l'obstination; mais à travers leurs moeurs rustiques, on retrouve une franchise sauvage qui n'existe pas dans le caractère des Levantins. Leurs femmes, douées par la nature du riche coloris dont Rubens a donné le modèle à l'école moderne, n'ont pour beauté qu'une longue chevelure blonde, une bouche vermeille et la fraîcheur de la santé” (*Voyage dans la Grèce* II, p. 218). Acii observ numai că amestecul păstorilor aromâni, prin alianță, („malgré leurs alliances”) cum presupune scriitorul francez care avuse prilejul să-i cunoască cu un veac și mai bine înainte, este cu desăvârșire exclus, cel puțin pentru Aromânii din Pind.

<sup>2</sup> Despre originea portului la Aromâni vorbește în treacăt și Tache Papahagi în *Grai și Suftlet* I, p. 86.



cu turmele, în munții Pindului ca și în Tomor din Albania, în munții Balcani ca și în Rodope, să se deosebească, în privința aceasta, în mod fundamental, de păstorul grec, albanez, bulgar sau sârb. Acest port se arată relativ vechiu, dacă ținem seama numai de faptul că la toate tulpinile de păstori aromâni, la cei din Pind și Tesalia ca și la cei din Gramoste și Albania, el a rămas același. Ceva mai mult, el nu s'a schimbat nici la păstorii grămusteni din Bulgaria și Serbia, cu toate că, după cum am văzut în capitolul precedent, aproape de două veacuri ei trăesc în munții Balcani și Rodope printre Slavi. Această mică constatare ne face să înțelegem, desigur, fără prea multă exagerare, că moda ori cât de mult va fi influențat asupra portului altor popoare, la păstorii aromâni, însă, s'a izbit de același spirit de conservatism ce se observă în graiul și obiceiurile lor.

Deoarece, din cercetările mele în acest domeniu, am putut ajunge la convingerea că îmbrăcămintea păstorului aromân, cu toate înrăuirile ce va fi suferit din partea portului altor popoare, a reușit să-și păstreze acea trăsătură caracteristică, care se arată ca ceva specific aromânesc, în cele ce urmează voi face o expunere amănunțită a tuturor hainelor cu care se îmbracă păstorul aromân, arătând în același timp și originea cuvintelor pentru îmbrăcămintea de bază. După aceasta, din compararea portului aromânesc cu portul popoarelor cu care Aromânii vin în nemijlocită atingere, voi căuta să specific mai de aproape trăsătura caracteristică aromânească, care, în parte, este aceeași cu trăsătura caracteristică a portului albanez, amândouă având la bază același element străvechiu de origine autohtonă. Și fiindcă, la început, atât bărbații cât și femeile s'au slujit de aceeași îmbrăcămintă, în cele ce urmează voi trata pe rând mai întâiu îmbrăcămintea la bărbați, după aceea îmbrăcămintea la femei.

#### Portul bărbătesc:

Bărbații poartă pe cap *căculă* sau *căcuuă*. Nu știm care va fi fost, în timpurile mai vechi, forma ei. Astăzi căcula este un simplu fes de pâslă sau de bumbac, de culoare albă și fără ciucuri. Fesul roșu, ca la Turci, s'a introdus numai la Aromânii sedentari. Fesul alb la păstorii grămusteni se cheamă *k'ileafe*, *k'uleafe* sau *tirlik'e*; el este făcut numai din bumbac. În Pind se mai numește și *barbarúsă*. La Aromânii din Tesalia fesul se deosebește ceva de acela purtat de păstorii din Pind: este mai

strâmt și mai înalt, prevăzut cu broderii de mătase în culori<sup>1</sup>.

Pe trup se poartă *cămeașe*, din pânză de bumbac simplu sau amestecat cu in. Ca lungime, ea ajunge numai până la genuchi, are mânecile largi, însă încheiate la mână, și de la brâu în jos, pe dinainte, cadă peste genuchi în mai multe cute dese. Această cămașă se numește *cămeașe cu cl'ine*. Subt cămașă păstorii grămusteni mai poartă și o flanelă de lână, cu mâneci lungi și scurtă până la brâu, pe care păstorii din Pind o numesc *cata-sarcu*; cei din Gramoste și din Macedonia *gădzoafă*, iar cei din Balcani și Rodope *cămișeală*. Peste cămașă se poartă de obicei *gumindane* sau *gimădane* (la Grămusteni: *gumădane*), care este de postav, fără mâneci și acoperă pieptul și spatele până la brâu; *gumindane* nu se încheie la mijloc, ci la dreapta sau la stânga cu *zave* (copci), căci aripile au două fețe și atunci se poate încheia, când într'o parte, când într'alta. Alții poartă *ilek'e*, un fel de fermeneă fără mâneci care ajunge până la mijloc, cu aripile trecând una peste alta și brodate cu *găitan* sau *ibrișime*. Această *ilek'e* la păstorii din Pind este aceeași cu *gumindane*, numai că se încheie la mijloc cu *anasturi*. La păstorii grămusteni *ilek'ea* se mai numește *șcurtacă*. Tot Grămustenii mai poartă și un alt-fel de *șcurtă*, numită *cupăran*.

Peste acestea vine *țipunea*, un fel de tunică pe care păstorii fărșeroți o numesc *șigune* (șagune). Ea este făcută din lână, de culoare albă și neagră, la Fărșeroți numai albă, lungă până la genuchi, fără mâneci pe talie și cu mai multe clinuri la spate. Pe dinainte nu se încheie; în dreapta și în stânga vine câte un buzunar, numit *supane*. Ea stă deschisă, ca să se vadă *gimădane* și *cămeașa cu cl'ine*. Această haină este cu atât mai elegantă cu cât are la spate mai multe falduri. De obicei *țipunea* sau *șigunea* de sărbătoare are până la 20 de falduri, cea de rând numai până la șase.

Moi Hristu ali Marine,  
Șagunea cu nao cl'ine,  
Custura cu trei singili

Măi Hristu al Marinei,  
Șagunea cu nouă cline,  
Briceagul cu trei lanțuri.

Burileanu, *I Romeni di Albania* p. 120.

<sup>1</sup> Și păstorii albanezi poartă fes alb „Die jetzt allgemeine Mode des roten Feses ist jedoch wenigstens bei der christlichen Bevölkerung von Mittelalbanien kaum hundert Jahre alt. Früher trug man schwarze oder weisse Filzmützen ähnlicher Form, welche in einigen abgelegenen Strichen auch jetzt noch getragen werden“ (J. G. v. Hahn, *Alban. Stud.* 1854, p. 29).

Când *șigunea* este prevăzută cu mâneci despicate și lăsate să atârne, atunci ea se cheamă la Grămusteni și la Fărșeroți *dulumiču* (albu k'indisit cu laiu), iar *dulumă*, când *șigunea* are mâneci și este de culoare neagră.

Peste ținune se poartă *cunduș(e)*, la Grămusteni *cândușe*, sau *șurtu*, *șurtacă*. Aceasta este o haină făcută din *șiac* sau *adimtu*, scurtă până la brâu și are mânecile crăpate, pe dinăuntru, de la umăr până la cot, pe unde se văd mânecile cămășii. Când este cald, mânecile atârnă la spate.

Peste aceasta, cei mai bătrâni poartă *sar(i)că* de culoare neagră, la Fărșeroți albă. Este ceva mai scurtă decât ținunea, deschisă pe dinainte și croită bine pe talie. Mânecile la sarică sânt deschise, au forma triunghiulară și sânt ceva mai scurte. Deoarece sarica se poartă pe vreme mai rece, de cele mai multe ori ea este prevăzută cu lână în șuvițe mai lungi, pe dinăuntru. În unele părți sarica se mai numește și *gunelă* (*γunelă*). Fărșeroții întrebuițează și *gună* „flanelă“ de culoare vânătă, neagră sau cafenie<sup>1</sup>. În cazul acesta ea se numește *flucată*.

În zile de sărbătoare, mai rar în cele de rând, se mai poartă încă o haină care se cheamă *mal'ot*. Este croit pe talie ca și ținunea, însă ceva mai lung decât aceasta, pe care o ascunde, și este prevăzut cu mâneci. În afară de aceasta *mal'ot*-ul este singura haină care se poate încheia pe dinainte, până la brâu, cu trei sau patru nasturi. De la brâu în jos stă deschis ca să se vadă clinurile cămășii. *Mal'ot*-ul are *zărculă* (glugă). La unii *zăr-cula* este cusută de *mal'ot*; la alții ea este prinsă de niște nasturi făcuți din șaiacul *mal'otu*-lui sau din găitan roșu-închis sau negru, din care se fac și cheutorile.

Tot în felul acestei haine păstorii aromâni mai poartă și *tălăgan*. Deosebirea între *tălăgan* și *mal'ot* nu este mare. *Tălăgan*-ul este ceva mai scurt, este prevăzut cu aceleași mâneci, numai nu se încheie pe dinainte, însă și el, la spate are o *zăr-culă*. Fărșeroții îl numesc *căpote cu zăr-culă*. La Aromânii din

<sup>1</sup> Vezi despre portul *gunei* la Fărșeroți și C. N. Burileanu (*I Romeni di Albania* p. 213) care i-a cunoscut mai de aproape: „Nel vestiario questi farseroti si differenziano dai moscopoleni e dagli Albanesi della medesima regione, portando . . . la caratteristica flanelle *gunea* o *guna* di color azzuro scuro, castagno o nero. In turco la *guna* nera è detta *caraguna* (cara-nero), onde l'appellativo di *Caraguni* appropriato a questi romeni dai turchi e qualche volte dai romeni della Macedonia“.

Veria tălăganul, după materia din care este făcut, este de două feluri: *tălăgan di ađimtu*, de culoare neagră, tălăganul chervanagiilor, și *tălăgan di gravanò*, tot negru, pentru acoperit în timpul nopții și pentru ferit de ploaie. Din cauza asemănării prea mare ce există între mal'ot și tălăgan, în unele sate din Epir, mal'ot-ul se numește *tălăgan*. Tălăganul de gravanò se poartă mai mult de către comerțianții de lănuri, nu și de chervanagii.

În fine ultima piesă de îmbrăcăminte este *tâmbarea*, făcută din *căprină* (păr de capră). Ea vine tot pe talie, bine înțeles nu ca celelalte piese de îmbrăcăminte, însă are mânecile desfăcute, în formă de platcă. Ca și capotul, tâmbarea este prevăzută cu *zărculă* (glugă). Ea se poartă numai în timpul iernii, când este frig; iar vara păstorii și chervanagiii se folosesc de ea în timp de ploaie și noaptea, la culcare, când se învelesc cu ea.

Ca cingătoare păstorii aromâni poartă *brân*, (la Grămusteni) *bârnu*, (la Fărșeroți) *bâr*, având de obicei dungi colorate. Cu *brânlu* Aromâniilor se încing peste țipune, niciodată peste cămașă și sarică. El este de lână, de culoare roșie, albă sau vânăță. Peste brân păstorii și unii din chervanagii poartă *sileafe*, numită și *sileah'e*, *čileah'e*, adică „seleaf“ turcesc, făcut din piele, mai larg pe dinainte și cu 3—4 despărțituri, în care se vâă *cuțutlu*, *cama*, *cumburea*, *piștolea* (la Fărșeroți), *altipatlarlu* precum și *mănearlu* (amnarul) cu *custura*. Aceste două din urmă sânt legate de *silivar* (lanț) ca să nu se piardă.

Pe picioare păstorul aromân nu poartă nici un fel de pantaloni sub formă de cioareci, nădragi, ițari sau berneveci, ci numai *zmeane* (izmene), făcute din aceeași pânză ca și cămașa. Ele sânt susținute de o cingătoare *părcăzon*, care trece prin în-doitura izmenelor făcută la marginea de sus și iese la cele două căpătaie de dinainte. Pânza din care se fac izmenele este de obicei albă; la păstorii grămusteni am văzut și izmene de culoare vânăță.

Peste izmene se poartă *čoarit* cu tuzluci sau fără. Aceștia se încheie cu copci și sânt strânși bine pe picior, începând de la glezne peste genuchi până pe la jumătatea coapselor. Cioarecii sânt de obicei albi. Copiii poartă și cioareci roșii, negri sau vineți. Ei sânt susținuți cu bete numite *cațavete*, care se înfășoară dedesuptul genuchiului. Marginea de sus de la *čoarit*, ca să stea bine întinși, se leagă de *părcăzon* cu o sfoară care se numește *stringl'e*.

Piciorul este încălțat cu *lăpudz*, (la Grămusteni și Fărșeroți) *părpodz* „ciorapi“. Grămustenii poartă, pe alocuri și numai în timpul iernii, și *călcuń* făcuți din șaiac. Peste ciorapi vin *țaruh'e* „opinci“. Acestea au vârful, care se cheamă *načǔ*, bine ascuțit și îndoit pe dinainte. Opincile Aromânilor sânt un fel de jumătăți de ghete, fără sfori. Proprietarii de turme ca și meseriașii, poartă pe picior și *curđeli*, un fel de jumătăți de ghete, deosebindu-se de *țaruh'e* prin aceea că n'au vârf, iar orașenii încălțăminte obicinuite.

### Portul femeiesc :

Femeile poartă pe cap, de obicei, *čăčulă* (*čăčuud*); care nu este decât un fes roșu numit la Fărșeroți *čupare* (în Olimp *tipare*), împrejurul căruia se înfășoară cosițele, sau o *mândilă* „batistă“, care, la femeile mai bătrâne, este vânătă. Din cauza cuparei, toată coafura capului la fărșeroate este ceva mai înaltă decât la celelalte Aromâne. Tot la Fărșeroți fetele poartă *čuparea* simplă, iar nevestele au în față, deasupra frunții, câte o fâșie brodată și susținută de o legătură vânătă, care înfășoară partea inferioară a *čuparei*, acoperind puțin și fruntea. Fărșeroatele bătrâne își învelesc *čuparea* cu o pânză albă. Această pânză este aranjată în așa fel încât întreaga coafură devine mai înaltă și ceva mai voluminoasă. Aceasta este legătura pe care ele o numesc de obicei *čičeroană* sau *čičeroană*. La Grămusteni coafura femeii este și mai complicată. Femeile bătrâne își înfășoară fruntea cu *balțu* „pânză albă“. Peste acesta vine o năframă neagră, *șimie*, care acoperă tot capul, afară de partea de dinainte, unde se vede *balțul*. Cele mai tinere poartă, în unele părți, în loc de balț, *țipă*, un fel de năframă din pânză de mătase, de obicei colorată, peste care vine *șimia*. Femeile care n'au atins vârsta de 40 de ani, după aceea miresele precum și fetele, poartă *căčulă* cu un *tas de asime* (de argint) pe deasupra, având împrejurul lui un baier de bani de argint, iar la marginea de jos a căciulei un șir alcătuit din tot felul de monede în aur și argint, pe care ele îl numesc *arăđarik'e di flurii*. Subt aceasta mai vine un baer de mărgele de toate culorile, dar mai cu deosebire albe, care cade pe frunte. Acest baer se cheamă *liliče di mărđzeale* „flori de mărgele“. Un ultim șir de piese de argint numit *liliče di asime* „flori de argint“, care cade pe frunte și o acoperă aproape peste tot, completează întreaga.

coafură. În afară de aceasta, se mai adaugă și alte panglici cu tot felul de zorzoane. Toate acestea împreună cu întreaga coafură sânt susținute de o fâșie de pânză, brodată cu mărgele, numită la unii *părțiță*, iar la alții *mogur*. La urechi se poartă *veri* sau *ming'uși* „cercei“.

Pe trup se poartă *cămeașă albă cu lilițe* (cu râuri). Peste cămașă femeile grămustene îmbracă un *k'ep̄tar* de lână, iar Fărșeroatele un fel de bolerò de culoare vânătă și împodobit cu tot felul de broderii, numit *coače*. Peste acestea vin *cundușu* și *fustanea* „rochia“. Pe dinainte, se lasă *poala* sau *pudeașu* „șorțul“, încins de obicei ceva mai jos de mijloc cu *dizgă*. La Fărșeroate, hainele sânt deschise la piept.

Peste acestea vine *șipunea* sau *șigunea* mai lungă decât cea bărbătească; ea ajunge până la glesne. La Aromânii din Epir fetele tinere poartă peste rochie *fik'etă* de stofă mai fină, de obicei brodată în fir. Peste aceasta nu se mai îmbracă nimic. Dacă nu se poartă *fik'eta*, atunci atât fata cât și femeia măritată îmbracă *dulumă*, care este aceeași cu șipunea: n'are mâneci, nu se încheie pe dinainte și este lungă până la glesne. Femeile mai bătrâne poartă și *paltò* (scurteică îmblănită). Celelalte femei mai în vârstă poartă peste șipune sau șigune *sar(i)că*, aceeași ca și la bărbați, prevăzută pe dos cu păr de lână în formă de șuvițe, numai că este mai ușoară și împodobită cu cusături la piept, la marginea buzunarelor și în dos. Această sarică la Fărșeroate se mai cheamă *gunelă*<sup>1</sup>.

La mijloc femeile se încing cu brâu alb sau de culoare închisă. La Fărșeroți fetele tinere poartă *curauă largă* sau *culane* (colan) împodobit cu tot felul de broderii. Atât brâul cât și curaua, se încheie în față cu un fel de agrafă de argint numită *čuprecă* și *čuprak'e* (*di asime*). Ea se deosebește de pafdalele purtate de Bulgăroaice prin aceea că sânt mult mai mici — numai la Grămusteni și Fărșeroți ceva mai mari — și lucrate cu mult gust artistic de către argintarii aromâni. Fărșeroatele și o parte dintre Grămustene, care, mai mult decât femeile Aromânilor din Pind, țin foarte mult la podoabele sclipitoare, au atârnat de *čuprak'e* mai multe lăntușoare, având la capătul fiecăruia câte

<sup>1</sup> Nă mul'ari alăxită tu strane lăi, cu sarică ică cu *gunelă*, cu floașe anapuda (o muiere îmbrăcată cu haine negre, cu sarică sau cu *gunelă* cu lână pe dos). Cf. *Frățil'a*. Anul I 137.

o cruciuliță, o cutiuță de argint pentru bani, un briceag etc. Femeile din Pind poartă numai briceagul atârnat de un lanț numit *alsiđă*.

Pe picioare se poartă *lăpudz* și ghete. Fărșeroatele și Grămustenele, la lucru, umblă desculțe.

Tot ca chestiune de podoabă, adăogăm aici la îmbrăcăminte, că Fărșeroatele, mai ales cele mai tinere, se tatuează. Ele își fac tot felul de semne pe frunte, dar mai ales cruci. La început, crucile se obicinuiau numai în regiunile în care, alături de Albanezii creștini, se găseau și Albanezi musulmani. Deoarece și Albanezoaicele se tatuează, femeile creștine, ca să se deosebească de Albanezoaicele musulmane, se tatuau făcându-și semne în forma crucii.

Se înțelege că portul păstorilor aromâni îndepărtați din locurile lor de origine a suferit unele schimbări, sub influența portului neamurilor cu care au venit în atingere. Însă această schimbare se observă mai mult la aceia care au devenit sedentari. Astfel, cei din Veria au adoptat șalvării de postav negru; care, în unele locuri, au pătruns și la Aromânii din Pind; iar o parte dintre Grămustenii din Bulgaria poartă pe cap un turban albastru, întocmai ca Bulgarii din Tracia, care l-au împrumutat de la Turci<sup>1</sup>. În unele părți din Albania, portul femeiesc se aseamănă cu cel albanezesc. De asemenea mulți Fărșeroți, ca să nu fie atăcați de bandele albaneze, se îmbracă în costum albanezesc. Acest costum la unii, cum sânt o parte din Aromânii din Beala, s'a împământenit<sup>2</sup>. Însă, după cum am spus la începutul acestui capitol, toate aceste influențe neînsemnate nu schimbă întru nimic trăsăturile fundamentale ale portului aromânesc, care rămân ca ceva specific numai pentru păstorul nomad aromân.

\*

Luând acum în cercetare portul descris la bărbați ca și la femei, și eliminând dintr'însul elementele mai nouă, împrumutate de la celelalte popoare balcanice, vom observa că, din punctul de vedere al originii cuvintelor, el arată două straturi bine distincte: unul vechiu și altul mai nou.

În stratul vechiu avem: *căčulă*, *cămeașă*, *zmeane*, *k'eptar*, *brân*, *sarică* și *tâmbare*.

<sup>1</sup> Const. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien* p. 119.

<sup>2</sup> C. N. Burileanu, *I Romeni di Albania* p. 216 și urm.; 260 și urm.

În stratul mai nou: Țipune, cunduș, tălăgan, ma-  
l'ot și čoarîț.

De fapt, piesele de îmbrăcăminte din aceste două straturi alcătuiesc portul specific al păstorului aromân, fie el din Pind, din Gramoste sau din Albania, și aflându-se împrăștiat cu turmele în Grecia veche, în Macedonia, în Bulgaria, în Serbia sau pe coasta Dalmației.

Vechimea cuvintelor din primul strat este indiscutabilă. Ea începe din epoca substratului lingvistic, trece prin epoca romană și ajunge până la primele veacuri de atingere cu Slavii. Într'un studiu ca cel de față, mai mult cu caracter etno-istoric decât filologic, nu voi încerca să mă ocup cu raportul formal ce există între *brănu-l* și *căcula* aromânească și între formele corespunzătoare din limba albaneză *bres* și *kesul'e*. Însă, ori cum, vorbind despre vechimea lor, și făcând numai simpla constatare că ele se găsesc aceleași la Aromâni și la Albanezi — fără a putea fi dovedite ca împrumuturi reciproce — trebuie să admitem că, întru cât nu ne pot veni de la celelalte popoare balcanice, ele reprezintă vechi rămășițe din graiul substratului lingvistic traco-iliric. Formele din epoca romană sânt reprezentate prin *cămeașă* (< *camisia*), *k'eptar* (< *pēctus* + *-arius*), *sarică* (< *sarīca* pentru *serica*) și *tâmbare*, cu origine nu prea lămurită. Acest cuvânt există în limba ital. *tabarro*, fr. *tabard* etc. și presupune o formă latină *tabarrus*, dată deja de Cipariu. Pentru noi este interesantă prezența lui în dacoromână: „Luați-i *tâmbariul* și o bateți“. (Dosoftciu, *Viețile Sfinților* 7) etc. e.c. Această constatare ne duce la concluzia că întru cât el nu există la celelalte popoare balcanice, în schimb însă se găsește la popoarele romanice, cuvântul trebuie să fie vechiu în limbă. În cazul acesta, greutatea ce ar prezenta pentru limba română păstrarea lui *b* între două vocale dintr'o formă *tabarrus* s'ar putea înlătura prin admiterea existenței unui *\*tambarrus*. În cazul acesta am avea încă o formațiune de felul lui *\*sambata* din care a ieșit *sâmbăta*, alături de *sabbatum* (Cf. Meyer-Lübke REW. 7479; *Dacoromania* I 436; II 810), deși nu avem o potrivire perfectă între aceste două forme, mai ales că într'unul avem nu singur *b* intervocalic, iar într'altul doi *b*. Din atingerea cu Slavii avem *zmeana* (< *izměna*).

Trecând la al doilea strat de cuvinte, în care intră piesele



de îmbrăcăminte oarecum mai nouă, observăm că, după origine, toate sânt de proveniență străină :

*țipunea*, există la toate popoarele balcanice: ngr. *τιποῦνη* tradus prin *χελέκι με χειρίδας κρεμαμένος* (vestă cu mânecile atâr-nate); sârb. *zubun*; dacor. *zăbun*; alb. *džipun*. Toate vin dintr'o formă romană transmisă tuturor popoarelor balcanice, prin Venețieni, *zipon*, *zupon*, și relevată pentru întâia dată de Cihac (II, 581). Forma neogreacă ar putea fi un împrumut din aromânește.

*Cundușu*, la origine, ar fi trebuit să se pronunțe *\*kuntuș*. Această formă, potrivit trecerii lui *nt* în *nd* la Aromânii din Epir, a ajuns regulat la pronunțarea actuală, din forma turco-tătară *kontoș*, cu o difuziune extraordinară. Există la Greci: *κοντόσιον* (atestat la Daničić); după aceea la Bosniaci, Sârbi și Croați: *kontuš*, *kuntoš* și *kuntuš*, atestat într'un spomenic încă în 1406 (vezi în *Rječnik*) cu înțelesul de haină îmblănită, de aci apoi blană, cojoc; la Unguri *köntös*; la Poloni *kontusz* ar fi o haină care face parte din portul lor național (vezi Linde, *Slownik*) — și la Dacoromâni *contăș*. Cuvântul a trecut la Aromâni, judecând după *o* final trecut în *u*, de la Sârbi. La aceștia găsim alături de forma originală *kontoș* și *kontuš* precum și *kuntuș*. Un împrumut sârbo-croat de la păstorii aromâni ar fi mai puțin probabil și pentru faptul că cuvântul există și la Poloni.

*tălăgan (tălăgane)*, după formă, nu este cuvânt vechiu. Se găsește la Albanezi: *talagan, talagane* „Mantel mit Kapuze“ (G. Meyer, EWA 423); la Greci: *ταλαγάνη* „capote courte“; la Sârbi și Montenegrini *talagan* „Oberkleid für Männer“ (Karadžić). De la cine va fi trecut la păstorii aromâni, nu pot preciza, deoarece forma aromână se potrivește cu toate. Pentru noi este important să știm că cuvântul nu este prea vechiu în dialect.

*čorariț* au origine nesigură. De fapt însă sânt aceeași cu *cioarecii* din dacoromână și ca atare n'ar putea fi despărțiți de un prototip străvechiu, din care au ieșit amândouă formele: aromână și dacoromână. Astăzi cuvântul se aduce în legătură cu turc. *čaryk* „espèce de chaussure légère que portent les pâtres et les p̄aysans: chaussure en cuir que portent les villageois“ (Samy-bey Fracheri, p. 460), ceea ce este puțin probabil. Trecerea de înțeles de la „acoperișul piciorului până la gleznă“ la acela de „ghetre, acoperișul piciorului de la gleznă în sus“, cum este peste tot în arom. și în parte există și în dacor. (cf. Tiktin, *Dicț. Rom.*

(*Germ.*) și de aci apoi la acela de „ițari“ din dacor. s'ar explica cu greu. Ar rămâneă obscure și căile de pătrundere în cele două dialecte, mai cu deosebire că el nu există în niciuna din celelate limbi balcanice, de unde ar fi putut trece la Români. Eu cred că cuvântul este mai vechiu decât influența turcă. El ar putea sta în legătură cu arom. *çor* (picior) și *çoară* (sfoară de legat ciorapii). În orice caz originea cuvântului rămâne obscură.

\*

Din această identificare a cuvintelor din cele două straturi rezultă, în primul rând, că din vechea îmbrăcăminte a păstorului străromân astăzi ne-au mai rămas c ă ĉ u l a, c a m (e) a ș a, b r â u l, k' e p t a r u l, s a r i c a și t â m b a r e a și, poate, *cioarecii*. Dintre acestea, k' e p t a r u l la păstorii aromâni nu se mai obicinuește, el a fost înlocuit prin *ilek'e* și toate celelalte forme înșirate mai sus. Dacă ținem seamă însă de difuziunea lui la celelalte popoare balcanice, prin mijlocirea păstorului aromân, trebuie să admitem că în timpurile mai vechi el a fost purtat și de păstorii aromâni. Astăzi k' e p t a r u l este purtat numai de femei. În al doilea rând mai rezultă faptul că piesele de îmbrăcăminte din categoria a doua, *șipune*, *cundușe*, *tălăgan*, oricât de caracteristice ar părea ele pentru portul păstorului aromân, sânt, după cum arată numele lor, de proveniență streină. De altfel, lucrul acesta se observă și din forma deosebită în care ni s'au păstrat ele în amândouă dialectele: la Aromâni avem: *șipune*, *cunduș(e)*, la Dacoromâni *zâbun*, *contăș* etc. Aceasta este încă o dovadă că numele cu haina n'au intrat la Români în vremea când Aromânii și Dacoromânii erau laolaltă, ci fiecare a pătruns direct sau indirect pe căi deosebite.

Însă recunoscând toate acestea, nu trebuie să trecem cu vederea tipul original ce se observă în portul păstorului aromân, chiar atunci când, după un examen amănunțit asupra originii pieselor de îmbrăcăminte, știm că numai unele din ele sânt vechi, și restul de proveniență mai nouă. Acest tip a făcut pe toți călătorii streini, care au vizitat Peninsula Balcanică, să nu confunde niciodată pe păstorul aromân cu păstorii celorlalte neamuri. În privința aceasta Weigand, vorbind despre portul Aromânilor, spune că portul Albanezilor, Turcilor, Grecilor și Bulgarilor este așa de deosebit de acela al Aromânilor încât niciodată nu se poate face o confuziune între unul și altul<sup>1</sup>. Aceasta însemnează

<sup>1</sup> G. Weigand, *Die Aromunen* I p. 264.

că portul original al păstorului aromân, oricât de influențat va fi fost, prin introducerea de piese de îmbrăcăminte streine, totuși el a reușit să se păstreze nu numai deosebit de portul celorlalte neamuri, dar și cu un caracter specific al lui, care rezultă din eleganța și bogăția lui, față de portul săracăcios și de împrumut al Grecilor, și față de portul extrem de greoiu al Slavilor. Iar eleganța portului la Aromâni constă în croiala hainei pe talie și mai cu deosebire *în mulțimea faldurilor ce le face de la talie în jos*. În privința aceasta, la descrierea fiecărei piese de îmbrăcăminte, am spus că, dintre toate, cămașa și țipunea, pentru ca ele să fie elegante, cea dintâi trebuie să facă cât mai multe falduri pe dinainte, iar a doua cât mai multe falduri la spate.

Cercetând acum portul popoarelor cu care păstorul aromân vine în nemijlocită atingere, mai întâiu trebuie să ne ocupăm de Greci. Grecii din apropierea Aromânilor sânt de două feluri: Români grecizați și Greci adevărați. Printre cei dintâi socotim pe așa numiții *Cupăčari*. Aceștia ocupă o regiune situată în partea răsăriteană față de locuințele Aromânilor din Pind, întinzându-se de la miază-noapte spre miază-zi între Samarina și granița de nord a Tesaliei. Portul lor este identic cu acela al păstorilor aromâni. Cupăčarii poartă pe cap căculă, pe care ei o numesc *skúl'a* sau *skufk'a* (σκούφκια, σκούφκια); pe trup, în afară de cămașă, *gumindani* și *pišli*. Aceasta din urmă este identică cu ceea ce Aromânii numesc „cunduș”. Peste *pišli* poartă *țipuni* (τσιπούνι). Celelalte piese de îmbrăcăminte sânt: *talayani*, *mal'ot* și *flukata* (= sarica). De la brâu în jos, sânt îmbrăcați cu *hulevyja* (χουλεύια) care sânt identici cu cioarecii la Aromâni, iar pe picioare cu *tșorapia* (τσιοράπια) „ciorapi”. Peste ciorapi poartă opinci din piele de porc sau de bou, susținute de sfori care se leagă împrejurul piciorului. Croiala hainelor este la fel ca aceea a Aromânilor, numai ceva mai grosolană. Cum că Cupăčarii au fost odată Aromâni, aceasta se dovedește nu numai din unele localități din ținutul lor, în care se mai păstrează dialectul aromânesc, dar și din mai multe cuvinte și particularități aromânești din graiul lor grecesc<sup>1</sup>. Alături de aceștia, vin Grecii din H a s i a cunoscuți de către Aromâni supt numele de *Hășoși*. Aceștia trăiesc în apropierea Cupăčarilor. Și portul acestora este identic cu acela al păstori-

<sup>1</sup> Cf. Weigand, *Die Aromunen* I p. 130 nota; Wace and Thompson, *o. c.*, p. 30.

Ior Aromâni, cu singura deosebire că ei, în loc de cioareci în felul celor purtați de păstorii aromâni, poartă niște ciorapi lungi. Opincile lor sânt tot din piele de porc sau de boi, ca acelea pe care le poartă Cupăcarii. În ce privește proveniența acestui port, întrucât el se deosebește de acela obicnuit la Grecii din interiorul Greciei, identificându-se cu portul păstorilor aromâni, originea lui aromânească apare indiscutabilă. Ceva mai mult, chiar portul Grecilor din Grecia propriu zisă arată elemente pe care specialiștii în materie nu și le pot explica decât numai ca înrâuriri din partea păstorilor aromâni<sup>1</sup>. Iată de ce socotesc că, după această mică expunere a punctelor de asemănare între portul aromânesc și portul grecesc, și după cele ce vom vedea mai departe asupra acestui din urmă port, nu se poate admite o influență grecească asupra portului aromânesc.

După Greci, vin Bulgarii. Despre o influență a portului bulgăresc nici nu poate fi vorba, căci nu există nici un punct de asemănare între unul și altul. Ceea ce ar fi ceva asemănător, după unii scriitori streini, este, după cum se va vorbi mai pe larg în alt capitol, de proveniență aromânească. Prețioase informațiuni despre portul Bulgarilor de pretutindeni ne dă, acum în urmă, Ischirkoff<sup>2</sup>. Din cetirea întregului capitol „Trachten“, bogat în amănunte, n'am putut găsi nimic care să se asemene cu portul păstorilor aromâni. În schimb, există multe asemănări, după cum observă N. Iorga<sup>3</sup>, cu portul Românilor din stânga Dunării.

Rămâne de cercetat numai portul albanezesc.

În ce privește pe Albanezi, deși portul lor se deosebește de acela al Aromânilor, cu toate acestea, examinat mai de aproape, el arată aceleași trăsături caracteristice care se văd și la Aromâni.

Din întreaga îmbrăcăminte a Albanezilor, cămașa cu falduri multe pe care ei o numesc *fustan* (= fustanelă) formează semnul caracteristic prin care ei se deosebesc, în port, de popoarele cu care se învecinează. Această fustanelă, care se va fi dezvoltat odată dintr'o simplă cămașe cu mai multe falduri, cum este la

<sup>1</sup> Vezi despre aceasta capitolul „Influența păstorilor aromâni asupra celorlalte popoare balcanice“.

<sup>2</sup> Prof. Dr. A. Ischirkoff, *Bulgarien. Land und Leute* II Teil. Leipzig (1917) p.24 și urm.

<sup>3</sup> N. Iorga, în *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*. VII. ème année N-os 1—3 p. 16.

Aromâni, astăzi nu-i decât o fustă cu sute de încrețituri, care se îmbracă de la mijloc în jos, căzând, în cât mai multe falduri, la Albanezii din sud (Toschii) până la genuchi, iar la Albanezii de nord (Gheghii) ceva mai sus de glezne. Portul ei nu este răspândit pretutindeni, cum este cămașa cu falduri la Aromâni. Fustanela albaneză se poartă numai la Toschi peste tot, iar la Gheghi ea este așa de rară, încât e pe cale să dispară. De altfel, atât la Toschi cât mai ales la Gheghi, ea a ajuns o haină foarte scumpă, pe care oamenii lipsiți de mijloace și în deosebire ciobanii nu și-o pot procura. O adevărată fustanelă cum o poartă Albanezii bogătași trebuie să fie făcută din sute de încrețituri. „Les fustanelles des personnes riches ont de cinq cents à sept cent cinquante bandes“<sup>1</sup>.

În afară de cămașa, o altă haină din portul Albanezilor care este identică cu *țipunea* purtată de păstorii Aromâni, este așa numita *fl'okate*. Ca și la Aromâni, ea este făcută din șaiac, croită pe talie și cade în mai multe falduri. Iată cum ne vorbește Hahn despre *fl'okata* Albanezilor: „Eine elegante Fl'okate muss bis zum Gürtel hart an die Taille schliessen, von da an aber, gleich der Fustanelle, in weiten Falten auseinander gehen und ist, wenn gelungen, ungemein kleidsam“<sup>2</sup>. Aici trebuie să mai adăogăm faptul important pentru noi că această haină se poartă numai de către Toschi, nu și de Gheghi, la care ea este necunoscută. „Die Fl'okate wird ausschliesslich in der Toskerei, hier aber von jung und alt, arm und reich, Sommers und Winters getragen. Dies ist eine Art Überrock von weissem Wollenzeuge ohne Kragen und Aermel, welcher Brust und Leib unbedeckt lässt und daher nur den Rücken und die Weichen schützt“<sup>3</sup>. Albanezii mai au și alte piese din îmbrăcămintea lor, ca *șarke* în unele locuri la fel cu sarica, în alte părți cu *țipunea*, *dulama*, *mal'ot* etc., care sânt identice cu acelea din portul Aromânilor, însă acestea fiind împrumuturi mai nouă, n'au nici o însemnătate pentru chestiunea care ne interesează.

În afară de Albanezi, *fustanela* mai este cunoscută și la Greci. Ea este socotită la ei ca port național. Ceva mai mult,

<sup>1</sup> H. Hecquard, *Histoire et description de la Haute Albanie*. Paris, p. 285. Despre portul la Albanezi vezi și Spiridon Gopčević, *Das Fürstentum Albanien*. Berlin. (1914) p. 116 și urm.

<sup>2</sup> J. G. von Hahn, *Albanesische Studien* p. 29.

<sup>3</sup> J. G. von Hahn. *o. c.* ib.

elita armatei grecești (Evzonii), din care pe vremuri se alcătuiă și garda regală, este îmbrăcată în fustanelă. Cu fustanela ei au introdus și țăarii aromânești (čoarîți), care se urcă numai până la jumătatea coapselor; se încheie cu copce și sânt strânși bine pe picior, fiind susținuți subț genuchi cu aceleași jaretiere pe care, după cum am văzut, Aromânii le numesc *călțăvete*. Dar fustanela grecească este nouă de tot. Ea nu datează, după confirmările specialiștilor în aceasta materie, decât de pe la începutul sec. XIX: „The Albanian fustanella was adopted by the Greeks after their liberation in 1821 as their national costume”<sup>1</sup>. Se știe că pe la începutul veacului trecut, ideea conducătoare a popoarelor balcanice, fără deosebire de naționalitate, eră creștinismul. De aci lupta creștinilor în contra păgânilor. Acei care s’au luptat pentru eliberarea creștinismului de apăsarea tiraniei turcești, prin renașterea Greciei, au fost păstorii și fiii de celnici aromâni, ca Andruțu, Dracu, Bajdechi, Hagi-Petru, Marcu Bociari, Ciavela, Griva și alții, printre care se găseau și unii Albanezi. Toți acești eroi ai neamului nostru erau îmbrăcați cu această cămașă în falduri multe, care a izbit așa de puternic imaginația Grecilor, încât imediat după mișcarea pentru desrobirea Greciei, ea deveni, după cum am spus mai sus, port național.

Eliminând dar pe Slavii de sud și pe Greci, ajungem și pe această cale la raporturile mai strânse ce există numai între Aromâni și Albanezi.

Este foarte greu de stabilit la care dintre aceste două popoare faldurile de pe haine sânt de împrumut. Până acum, aceste falduri, ca parte caracteristică la port, au fost relevate încă de pe la începutul sec. XIX de către Pouqueville, numai pentru portul Albanezilor. Despre Aromâni, pe cât știu, nu s’a scris nimic în această privință, nici măcar de către Pouqueville care a cunoscut așa de bine viața păstorilor nomazi. Aceasta se explică, desigur, numai din cauză că o exagerare a faldurilor la cămașe se putea observa numai la fustanela albaneză. Dar faptul acesta nu ne poate îndreptăți să credem că, în ce privește vechimea, fustanela stă la originea cămașii cu falduri. Deși, din punctul de vedere genetic, nu se știe încă dacă fustanela a ieșit dintr’un simplu șorț încrețit, pus pe dinainte, sau, după cum susține Ha-

<sup>1</sup> Wace and Thompson, *The nomads of the Balkan* p. 60.

berlandt<sup>1</sup>, din cămașă încrețită, fapt cert este că între cămașa aromânească și fustanela albaneză, cea dintâi este mai veche. Așa stând lucrurile, fustanela la Albanezi s'ar fi putut desvoltă dintr'o cămașă cu falduri, așa cum se poartă ea astăzi la Aromâni. Dar faptul acesta nu ne poate îndreptăți să credem că modelul original pentru fustanelă a fost cămașa Aromânilor. S'ar fi putut ca, la origine, și Albanezii să fi avut o cămașă cu falduri. Astăzi noi putem spune numai atâta, că, pe când la Aromâni faldurile la îmbrăcăminte au o întrebuintare generală, adică se păstrează cu port cu tot, atât în regiunile de obârșie ale păstorilor aromâni: Tesalia, Pind, Gramoste și Albania, cât și în Rodope și Balcani, la Albanezi, din contră, aceste falduri se întâlnesc numai la fustanelă și la fl'okate. În afară de aceasta, pe când la Aromâni atât cămașa cu falduri cât și sarica cu țipunea și, peste tot, toate piesele de îmbrăcăminte sânt răspândite la toți Aromânii și în toate părțile, la Albanezi, dimpotrivă, fustanela aproape nu se mai poartă de Albanezii de nord, numiți Gheghi, și ține numai de portul Albanezilor de sud, numiți Toschi, iar fl'okata, care este identică cu sarica aromânească, este absolut necunoscută la nord, și se poartă peste tot numai la sud. Dacă, la aceasta, mai adăogăm faptul că, după cum am arătat într'un alt studiu<sup>2</sup>, fl'okate albanezească nu este decât un împrumut de la păstorii aromâni, din *sarica flocată*, atunci ajungem, cel puțin pentru proveniența fl'ocatei, la obârșie românească.

Dar, după cum am spus mai sus, scopul acestor expuneri nu este ca să arătăm originea românească a portului albanez. Împrumuturi de piese de îmbrăcăminte la populațiuni care se învecinează, se întâmplă adeseori și pretutindeni. Aici vroim să ne apropiem de originea faldurilor și, la aceasta, nu vom putea ajunge decât numai stabilind, mai întâiu, extensiunea lor geografică.

Astăzi cămașa cu falduri se întinde începând din regiunea lacului Scutari, unde ea apare foarte rar, dealungul Mării Adriatice, peste toată Albania, în Gramoste, pe amândouă povârnișurile Pindului, în nordul Greciei până în Peloponez. În răsăritul și centrul Peninsulei Balcanice ea este necunoscută. Acest teritoriu

<sup>1</sup> A. Haberlandt, *Beiträge zur Volkskunde von Montenegro, Albanien und Serbien* publicat în *Zeitschrift für Osterreichische Volkskunde* B. XII (1917).

<sup>2</sup> Th. Capidan, *Rap. alb.-rom. în Dacoromania* II p. 476.

în care se poartă încă până astăzi cămașa cu falduri, corespunde cu acela ocupat odată de Iliri. De fapt, de la Iliri au ajuns unele desemnuri de îmbrăcăminte făcute pe plăci de metal, în care, în spre deosebire de cămașa-tunică la Romani, se observă încreșturi pe cămașă<sup>1</sup>. Acest soi de cămașă care, după părerea specialiștilor în această materie, a exercitat o înrăurire și asupra portului legionarilor romani<sup>2</sup>, s'a păstrat încă până astăzi, sub forma lui originală la păstorii aromâni, și ceva mai exagerat la Albanezi.

Și acum, după ce ne-am apropiat de originea notei caracteristice la portul păstorilor aromâni, reîntorcându-ne la piesele de îmbrăcăminte mai nouă, de împrumut, ca țipunea, cunduşul și altele, în mod firesc ni se pune întrebarea: trebuie noi, ca chestiune de metodă, la judecarea originei unui port, să socotim însuși portul de strein, pentru singurul motiv că numirea celor mai multe piese de îmbrăcăminte este de origine streină? La populațiuni muntene cu tradiții, cum sânt în cazul nostru păstorii Aromâni, care nu se lasă de portul lor chiar atunci când se găsesc de veacuri și la distanțe de multe sute kilometri de parte de locurile lor de origine, cum sânt Grămustenii din Bulgaria, o piesă de îmbrăcăminte împrumutată, nu întotdeauna se păstrează sub forma ei originală. Cu timpul ea se modelează, după tipul portului local. Această modelare se întâmplă mai cu deosebire atunci când populațiunea care a împrumutat, ea singură își țese, croește și coase îmbrăcămintea de care are nevoie. În cazul acesta, o piesă de îmbrăcăminte împrumutată, la confecționarea ei la țară, primește toate acele modificări, care alcătuiesc partea caracteristică a portului indigen. Numai așa se explică de ce țipunea Aromânilor nu se mai aseamănă cu zabunul Dacoromânilor, sau cu zabunul Sârbilor și cu džipunul Albanezilor, deși toate au plecat de la haina venețiană zipon-zupon, care este streină și la Italiieni și, probabil, a avut o altă formă. Tot așa cunduşul față de contășul din portul mai vechiu al Dacoromânilor și mai cu deosebire de kontusz al Polonilor, la care a fost ridicat la rangul de haină națională.

<sup>1</sup> Fr. Nopcsa, *Albanien, Bauten, Trachten* etc. p. 182.

<sup>2</sup> „Als Fustan (= cămașa cu falduri) lässt sich im Altertum auch der Rock der römischen Legionssoldaten deuten... Da es bekannt ist, dass vor den Italiern in Nord-, ja sogar Mittelitalien illyrische Völkerschaften wohnten, scheint es nicht gewagt, den Rock der Legionäre von der Tracht der Illyrier abzuleiten“ (Fr. Nopcsa, ib.) Cf. și p. 183.



## 2. Suirea oilor la munte.

*Plecarea oilor la munte în regiunea Veriei. — Locuința păstorului aromân: călivele. — Viața și hrana păstorului. — Numele și felul oilor. — Bolile la oi. — Stanea sau cășarea. — Preparatul laptelui: „arăzle”. — Nunta la păstori.*

După ce, pe la începutul primăverii, mai toate oile au fost tunse și căldurile la șes sau aproape de țărmul mării, unde păstorii aromâni obicinuesc să-și petreacă lunile de iarnă, încep să devină mai mari, familiile Aromânilor se pregătesc pentru mutarea oilor la munte.

Iată felul cum se desfășoară plecarea oilor la munte, la Aromânii nomazi din Veria, în regiunea Salonicului.

Cu vreo zece zile înainte de plecare, femeile cu bărbații strâng tot avutul lor din gospodăria casei în *hărăi* (saci), făcuți din țesătură de lână. După ce s'au făcut toate pregătirile și totul stă gata de încărcat, familiile de sub conducerea unui celnic mai întâiu prânzesc, după aceea încarcă avutul pe cai, dar mai cu deosebire pe catări, și apoi pornesc la drum: Înainte merg turmele cu ciobanii însoțiți de câinii lor, iar după ei urmează *fumel'le* (familiile) cu întreaga lor gospodărie. Nimic nu-î mai impunător pentru acei care n'au cunoscut viața nomadă a păstorilor aromâni decât priveliștea plină de farmec ce prezintă trecerea acestui convoiu. De la o depărtare de o oră se văd ridicându-se nori de praf deasupra și împrejurul turmelor de oi. Cu cât turmele se apropie cu atât și sunetul clopotelor ca și cântul copiilor:

Nă vinim toț cu harao  
C'ascăpăm di iarnă greao

Venim toți cu bucurie,  
C'am scăpat de iarnă grea:

se aud tot mai lămurit, și o lume imensă, care iese din satele și cătunele din apropierea drumului, aleargă să vadă pe „Vlahii” care trec cu oile la munte. După mulțimea turmelor de oi, și numai la o distanță de câteva sute de metri, apar *fălcările*: înainte merg pe jos copiii mai măricei, însoțiți de câteva bătrâne vâjnoase, iar după ei urmează întreaga *fară*, compusă din bărbați, femei, fete și băieți, toți umblând încet și alături, printre caii și catării împovărați, până în gât. Rar se vede câte o bătrână, care, din cauza oboselii prea mari, se mai suie puțin pe catării încărcăți,

în schimb, mulți dintre bărbații mai cu stare încalecă, mai mult de plăcere decât de oboseală, pe *binecuri* (cai buni de călărit), iar copiii mai mici și pruncii sânt așezați, cei dintâi în niște coșuri prinse în dreapta și în stânga sămarului, iar cei din urmă în leagăne făcute anume în mijlocul sămarului, deasupra învelitoarei numită *sazmă*, cu care de obicei se învelesc *hărășile* (sacii).

Convoiul astfel alcătuit se mișcă numai dimineața și seara: dimineața de la revărsatul zorilor până pe la oara unsprezece, când încă n'au început căldurile mari, iar seara de pe la cinci până la oara zece din noapte. Înainte de amiază, poposesc, mai în totdeauna, pe lângă un izvor cu apă rece; seara mai mult unde nimeresc. De altfel, Aromânii noștri, care cunosc toate colțurile și drumurile pe unde trec, își aleg de popas locurile cele mai bune. Ele sânt aceleași pentru fiecare an. Cum ajung la locul de înopțat, cail și cătării sânt lăsați liberi după hrană, iar oile sânt răspândite pe câmp ca să pască. Indată după aceasta, bărbații se apucă și aprind un foc mare. Imprejurul focului întind corturile spre a fi feriți de ploaie, îngrijind ca la marginea cortului să sape și un șanțuleț, în care trebuie să se scurgă apa în vreme de ploaie mare, iar femeile îngrijesc de mâncare. Dar când timpul este frumos și nu sânt semne de ploaie, foarte mulți nici nu întind corturile. Ei se mulțumesc să-și așeze *hărășile* (sacii) una peste alta, făcând ceea ce ei numesc *puravă*<sup>1</sup>. Înaintea acesteia aștern crengi, și peste ele întind o *vilendză*. Cum vine vremea somnului, se întind toți pe *vilendză*, cu capul rezemat de marginea sacilor, sau punându-și sub capătăiu un țol, și dorm așa la aier liber, până dimineața, când se scoală și pornesc din nou la drum. Mâncarea lor pe drum constă mai mult din lapte. Ei întrebuințează și carne friptă sau legume uscate, ca fasole sau linte, însă laptele cu derivatele lui sânt baza nutrimentului pe drum. În acest scop, la plecare, falcările nu uită să ducă cu sine și o turmă mai mică, alcătuită numai din *plecători*, oi care au fătat cu două-trei zile înainte de plecare. Laptele acestor *plecători* se în-

<sup>1</sup> Înțelesul cuvântului, după Dalametra, este: „locuința făcută în treacăt, cort ce-l fac Românii pe drum, când se urcă și când se coboară la munte, șatră“. Într'un interesant studiu al d-lui prof. M. Pinetta asupra comunei *Samarina*, publicat în revista *Peninsula Balcanică*, anul III p. 182 se dă înțelesul din cuprinsul acestei lucrări.

trebuiețază pentru hrana copiilor și peste tot pentru întreținerea tuturor.

Dacă se întâmplă să poposească pe moșia unui bei turc, atunci ei sânt nevoiți să plătească o dare mică de fiecare cal sau catâr, pe care ei o numesc *utlak'e*. Inșă de cele mai multe ori ei scapă de această dare, cinstind pe *drăgat* (păzitorul moșiei) cu lapte, brânză sau ce mai au de ale mâncării.

Astfel ei călătoresc trei până la patru zile dearându-l, până când să ajungă la locuințele lor, petrecând ziua în cântecele copiilor și noaptea în poveștile bătrânelor. Nu există munte străbătut de păstorii nomazi, în care să nu se găsească o vale sau un pârâu de care să nu se lege câte o întâmplare din viața lor. Toate aceste întâmplări bătrânele le povestesc, în drum sau seara sub cort, copiilor, iar aceștia, la rândul lor, le transmit urmașilor. Numai cine a luat parte la aceste migrațiuni anuale ale Aromânilor nomazi, își poate închipui de cât farmec este cuprinsă viața lor petrecută vecinic în munți, pe care, nu fără dreptate, ei singuri dintre toate popoarele balcanice, îi numesc „munții armânești“ (munții românești):

Tu Maiu el oile li scutea  
In munții armânești.

In Maiu el oile-și scotea  
In munții românești.

Lit. Pop. 931.

Cum se apropie de coline, convoiul începe să scadă. Făl-cările cu celnicii lor în frunte încep să se despartă în grupuri mai mici, apucând fiecare direcția unde se găsesc comunele lor, sau acolo unde gândesc să-și fixeze așezările lor. Pentru acei care n'au locuințe stabile pentru timpul verii, cum sânt în bună parte Fărșeroții, așezările de vară cu turmele se schimbă după calitatea și belșugul pășunii. Aceasta se întâmplă și după ce s'au așezat odată după reîntoarcerea lor din *arniu* (iernatec). In fine, acum toți au ajuns la munte și o bucurie de nedescris se vede pe fețele lor. Muntele este pentru Aromâni ceea ce marea este pentru Greci, și câmpia întinsă pentru Bulgari. In munte ei își găsesc din belșug hrana pentru vite, în munte refugiul și siguranța pentru vremuri grele, și tot în munte ei trăesc clipele senine, când, după munca istovitoare din timpul zilei, adunați toți pâlcuri-pâlcuri, împrejurul focului la *mandră*, petrec în glume, cântece și povești. Nu arare ori întâlnim în literatura lor popu-

Iară cântece cu accente de profundă durere, în care celor plecați, pentru totdeauna la câmp. le e dor de viața de la munte :

Voi lai fiçori, fiçori armâni,	O voi feciori, feciori români,
Fiçori di Samarina,	Feciori din Samarina,
Am doao zboare s-vă dzîc,	Am două cuvinte să vă spun,
Și doao s-vă dimându:	Și două să vă rog:
Cari s-vă duțiți în hoară voi,	Dacă veți merge voi în satul meu,
Tu laea Samarina,	În biata Samarina,
S-ișeari muma și sora-rii	Și-ar ieși mama și soru-mea
Di mine si-ntribari,	De mine să vă'ntrebe,
S-l'i 'țeț că dor di munte ri-i	Să le spuneți că dor de munte am,
N-u dor di Samarina.	Mi-i dor de Samarina.
Nu-ń pot s-aravdu câmpu io,	Eu în câmp nu pot răbdă,
Nu-ń pot s-aravdu căldura.	Nu pot răbdă căldura.

Lit. Pop. 931.

Iar păstorul aromân care se naște și moare în munți, cere și după moarte să fie lăsat în munte, lângă târla de oi :

Cara s-mor, cara s-nu mor,	De-oiu muri, de n'oiu muri,
S-ń-ascultați un singur zbor :	Să-mi ascultați un singur cuvânt :
La turuște s-mi'ngrupați,	La târlă să mă'ngropați
Primaveara când s-vă turnați,	Și-n primăvara când vă veți
	[întoarce,
S-treacă oile, si-ń-le acaț.	Să treacă oile să mi le prind.
Si-ń le-acaț si-ń-le mulg,	Să mi le prind să mi le mulg,
Și cu mâna mea s-li tundu.	Și cu mâna mea să le tund.
Flueara s-ń-o-avdu dipriună	Fluerul să aud întruna,
Cându oile va s-adună.	Când oile la somn se-adună.

Lit. Pop. 938.

Și tot așa se plânge fata măritată în Cardița, comună în Tesalia, în care Aromânii rămân și vara la câmp, mai cu deosebire că o bună parte din ei se ocupă cu munca câmpului<sup>1</sup> :

S-mi aibă prin gușe mumă-mea	Să-mi poarte păcatele mamă-mea
Și dol'a mea di soră,	Și duioasa mea soră,
Țe dusiră ș-mi deadiră	Care s'au dus și m'au dat
Tu câmpul di Cardița.	În câmpia din Cardița.

<sup>1</sup> G. Weigand, *Die Aromunen* Vol. I p. 175.

Câmpul ș-caftă, sițirări,	Câmpul cere să fie secerat,
Bumbaclu ș-va scâlsire,	Bumbacul trebuie lucrat,
Ș-io-n h'iu Armână di tu munți	Și eu sânt Româncă din munți.

Lit. Pop. 930.

Se înțelege că plecarea descrisă până aci, care poate fi socotită ca tipică pentru toți păstorii nomazi, arată mici deosebiri de la o regiune la alta. Astfel, în unele părți nu pornesc toate turmele de odată. Noatenii și berbecii sânt trimeși mai de vreme la iarbă verde ca să se îngrașe. În alte părți turmele pleacă cu două trei zile înainte și numai după aceea urmează fălcările. Dar, peste tot, plecarea se face la olaltă și în felul cum a fost descrisă mai sus.

\*

După ce au ajuns toți la locurile de vâratec, Arcmânii din comunele în care își au casele lor, își aranjează mai întâi familiile în locuințele lor de vară, după aceea se apucă de turmele de oi. Aromânii nomazi care n'au locuințe, se apucă de corturi sau de *călive*. Călivele, așa cum am avut prilejul să le văd la Grămustenii din Livădz și la Fărșeroții din Veria, sânt făcute din pari înfipti în pământ și împletiți cu *l'anură* (fagi subțiri și foarte mlădioși). Peste împletitură vine tencuială de pământ. Călivele construite pentru mai multă vreme se fac din lemn de alun, tăiat pe jumătate. Cu acesta se împletesc parii de pe pereți, apoi vine tencuiala. La unii Fărșeroți de multe ori lipsește această tencuială. Pe deasupra, călivele se învelesc cu scânduri; foarte des și cu stuf sau frunze. Călivele sânt făcute dintr'o singură încăpere de formă pătrată. Mărimea lor variază între 3×4 și 4×5, câte odată și mai mari. Ele n'au ferestre pe unde să intre lumina și nici coș prin care să iasă fumul. De aceea, atât pereții cât și tavanul, mai cu deosebire, sânt negri de fum. În interiorul unei călive se găsește vatra, lângă perete sau la mijloc, deasupra căreia stă atârnată o prăjină de care se prinde căldarea sau vasul în care se fierbe ceva. În partea dreaptă se întinde un pat de scânduri având mărimea de 1.50×1 m, peste care se pun *hărăile* sau *tută nicuk'irata* (așternuturile, toate foalele de învelit). La păstorii fărșeroți lipsește acest pat. În cazul acesta foalele lor sânt grămadite într'un colț pe pământ. Dacă.

vatra este lângă părete, atunci, în dreapta și în stânga ei, se întinde câte o sazmă (scoarță) de căprină. În fund stă războiul, iar aproape de ușă *buclele* și toate vasele de trebuință. Lumea doarme pe jos. După ce au isprăvit cu călivele, se apucă și aranjează mai întâi *stanea* (stâna), după aceea *cutarlu* (țarcul), *coarđa* și *turuștea* sau *turîștea* (târla, ocolul). După aceasta păstorii *curmă* (despart) mieii de oi. Miei *Ńeamiri* (de sex feminin) îi țin pentru *dămăzlake* (prăsilă), iar mieii *mascuri* se vând treptat la negustorii care vin la munte anume pentru acest lucru.

Grija oilor o are păstorul numit *picurar*. Acesta este tocmit anual. Înainte de războiul balcanic, cel mai bun picurar primea o *arugă* (plată) de cel puțin 12 lire turcești, cam 267 lei aur. Plata celorlalți variază între 8 și 10 lire. Această sumă nu se plătește la un termen anumit, ci ori de câte ori păstorul are nevoie de bani pentru întreținerea familiei. Celnicul îngrijește de toate nevoile familiei păstorului în contul sumei ce are să primească acesta. În afară de bani, păstorul mai primește și întreținerea lui, constând din pâine și brânză. Mulți păstori au în turmele ce pasc și câte 5—6 oi ale lor; unii chiar și mai multe. Mai bine decât păstorul este plătit *cășarlu* (baciul). De altfel, și sarcina lui la *stane* (stână) este mai mare. În afară de bani, el mai primește și o cantitate de lapte, unt și brânză. În unele părți baciul se tocmește numai în natură.

Păstorul paște oile de dimineața până seara, prin imașuri și în locurile unde iarba este mai bună. Pe vremuri, dreptul de pășunat era comun. Până aproape înainte de războiul balcanic, toate pădurile cu islazurile din ele aparțineau comunei. Fiecare Aromân putea să se folosească de lemnele din pădure ca și de iarba din imașuri după bunul plac. Nu se cerea decât să se cruțe din locurile de pășunat unele părți cu iarbă mai deasă numită *mire*, care erau rezervate numai pentru vitele de povară. Și ca să se evite orice ceartă printre fălcări, celnicii și bătrânii comunei, *aușatec*-ul, se strâneau odată pe an, ca să împartă pășunile: „Les pâturages sont, de temps immémorial, divisés entre les différentes tribus nomades; et leurs chefs, en vertu de l'autorité patriarcale, en font annuellement la répartition par famille ou association“<sup>1</sup>. Pe la miezul zilei, între 12 și 3, oile *amiridză*, se

<sup>1</sup> Pouqueville, o. c., pag. 209. Vezi și Jules Bran și Nic. Papahagi, *Moșneagul de la munte* (1904), pag. 30—31.

adăpostesc la umbră. În acest scop păstorul le mână la *amiridz*, locul umbros în care se adăpostesc oile. După ce s'au odihnit oile, el le *sârmă*, adică le împrăștie din nou la păscut. Seara le conduce la *mas*, un loc ales anume de către păstori pentru înop-tatul oilor vara; după aceea se duce și el la culcat. El doarme afară, în vreme bună ca și în vreme rea. Singurul lui înveliș este *tălăganul*, prin care nu pătrunde ploaia: „Le berger Karagounis couche dehors en toute saison. Il dort sans abri; en hiver, dans la neige, en automne, sous la pluie, par ces longues nuits où le ciel se fond tout en eau. Il a pour toute défense sa cape de laine, la chlaena au tissu serré, que les pasteurs portent déjà dans Homère. Même en dormant, il prête l'oreille au tintement régulier des grelots; s'il entend le bruit s'éloigner, machinalement il se lève et va se recoucher plus près du troupeau. C'est une dure vie que la sienne, une vie où l'homme se sacrifie aux bêtes, se fait l'esclave des bêtes, pour en tirer un meilleur profit“<sup>1</sup>.

În afară de îmbrăcămintea descrisă în capitolul precedent, păstorul aromân mai poartă *tastru* sau *trastu* (traistă), în care își ține *mirinde* (merinde) și un vas de lemn pentru băut apă *buc'îță*, făcută din lemn de brad. Unii păstori poartă în traistă și o *cuvată* (strachină de lemn), în care își pun pește sărat, măslina etc. Această covată la păstorii aromâni din Veria se cheamă *pidupinac*, iar la cei din Gramoste *piripinac*. La aceștia din urmă covata cu acoperiș se numește *cârnič*. La păstorii din Veria prin *cârnič* se înțelege o pungă de piele, în care ei își pun *mânearlu* sau *amnearlu* (amnarul), *iasca* și *creminea* sau *sturnarea*. El se mai numește și *pungar*.

Bâta sau cața cu care păstorii aromâni prind oile se cheamă *cârlig*. Această bâta are la un capăt o bucată de lemn în formă de S, care se numește *cârlibană* (la Fărșeroți și) *cliču*. La Aromânii din Gramoste, cârligul se mai numește și *cl'oagă* sau *gl'oagă*, o denumire, care, după cât mi s'a spus, nu este cunoscută la ceilalți Aromâni.

Păstorul aromân umblă aproape mai în totdeauna înarmat. Dintre arme el poartă: *cumbure* (pistol) și *revolver*. Cumburea se ține în *sileafe* (*sileah'e*, *șileah'e*, *čileah'e*), iar revolverul în *călufe di k'ale* (pungă de piele), pe care o încinge cu o curea în partea

<sup>1</sup> L. Heuzey, o. c. p. 274.

stângă. În sileafe păstorul mai ține un *cuțut* mai mare, vârit în teacă, o *căstură* (briceag), o *măstate* (bucată de oțel pentru ascuțit numită la Fărșeroți, *arbină*), *yil'ie* (oglinză) etc.

Dintre instrumentele muzicale păstorii aromâni cunosc *flueara*, care se mai numește *fluer*, *fil'oară*. Păstorii grămusterii cântă și din *căval*.

Hrana păstorului aromân constă din pâne, lapte și brânză. Pânea este făcută de obicei din grâu, numai la Fărșeroți și din *misur* (porumb). Carnea se obicinuește ocazional, numai când se taie câte o vită (miel sau ied), și se mănâncă mai mult friptă. Din măruntaiele mieilor păstorii aromâni prepară *arumani*, un fel de friptură pregătită din bucățele de plămâni și intestine. Bucățelele de plămân se vâra într'o sulă de lemn în așa fel încât, între două bucățele, vine o bucățică de grăsime numită *bidzare*. Peste acestea se înfășoară mațe și se frige la foc. Păstorii aromâni mai prepară un alt soi de friptură numită *bumbar*, care constă din bucățele de splină și de inimă introduse în intestinul gros; după aceea *cucurec*, împletitură de intestine. În afară de aceste mâncări, întreținerea lui de acasă mai constă din *bucuvală*, pâne cu brânză fărâmițată și prăjită în unt; *păpară* tot un fel de bucuvală, însă cu bucățelele de pâne mai mari și cu unt mai mult; se prepară mai mult la *cășare* (stână); *tumačû* mâncare de tăieței: foile de aluat se înfășură și se taie în lățime de un cm, după aceea se fierb în apă, apoi se pun în unt și brânză; *tara-paș* sau *mumulic*, preparat din mălaiu. Aceasta din urmă se mănâncă de către Aromânii din Albania<sup>1</sup>. Dintre prăjituri ei cunosc *pita*, *plăfinta* și *lăptuca*. Păstorii din Veria prepară *bădzară*, un fel de plăcintă de calitate cea mai proastă, făcută dintr'o singură foaie groasă din făină de mălaiu, fără unt.

Numărul păstorilor la o *cupie* (turmă) variază. Dacă cupia este mai mică, ea este păzită de unul sau doi. Dacă este mai mare, atunci numărul păstorilor ajunge până la patru.

Iată numele vitelor care alcătuiesc turmele păstorilor:

*numal'ũ* este numele generic pentru oi, capre, berbeci, țapi, miei și iezi. Orice proprietar de oi taie câte un *numal'ũ* de *Sum-k'etru* (Sf. Petru) și de *Stămărie* (Sf. Marie). De Sf. Petru se taie mici sugari, fătați mai târziu și mai grași; unii taie și iezi.

<sup>1</sup> *Frățil'a* I p. 137.



Carnea de ied, la munte, nu miroase și este tot așa de bună ca și cea de miel. De Sf. Maria se taie *noateni*.

Dintre oi avem :

*oaie*, oaie ;

*pal'uaie*, oaie botoasă ;

*mătrică (mitrică)*, orice oaie sau capră care dă lapte ; peste tot oaia care a fătat ;

*muldzară* (mai rar) *muldzarcă*, oaia sau capra care se ține acasă pentru muls. Laptele ei se întrebuițează pentru folosul familiei. Vara se țin mai multe *muldzări* (oi), iarna, *muldzări* (capre) ;

*marmară*, oaia stearpă care n'a fătat de loc ;

*stearpă*, marmară ;

*ml'oară (mil'ură)*, oaia care fată pentru prima oară ;

*străm'oară* (la Grămusteni), *străni'l'oară*, oaia de la doi ani până la trei ; oaia care fată pentru a doua oară ;

*noatină*, oaie de un an ;

*birbeacă*, oaie care seamănă cu un berbec.

Dintre miei avem :

*niel* și *niao*, miel, mieă ;

*mânar*, mielul care se ține acasă pentru îngrășat, mielul învâțat să umble după om ;

*sugar (sugăric, sugăruș)*, miel sugaciu ;

*noatin*, miel de un an.

Dintre berbeci avem :

*birbec (birbiciuș)*, berbec ;

*mil'ur (ml'or, forma cea mai întrebuițată)*, noaten care merge în anul al doilea ; *birbec di doi ani i ml'or* (berbec de doi ani sau ml'or) ;

*strif*, berbec de trei ani ;

*čucutit* (în *birbec čucutit*), berbec castrat ;

*areate*, berbec necastrat ;

*asman*, berbec castrat pe jumătate, cu un singur testicul ;

*daș*, berbec, după cum mi s'a spus la Veria, care are obiceiul să se bată în coarne cu alt berbec. De aci și zicătoarea : *hai s-fașim daș*, hai să facem ca berbecii, lovindu-ne cu capetele.

Dintre capre avem :

*capră* și *capră judavă*, capră, scurtă și pocită ;

*căprăriu*, mulțime de capre ;

*iadă* ;

*vitul'ă*, ied de vârsta noatenului (de un an). Această explicație mi s'a dat la Veria. După Dalametra, *vitul'ă* este iedul care merge în doi ani ; iar după Papahagi (Basmе), iedul după înțarcare până la vârsta de un an.

Dintre țapi avem :

*țap* ;

*pârču*, țap neîntors, necastrat ;

*gagúr*, țap jugănit.

Vârsta oilor nu se arată după ani, ci după numărul mieilor ce a fătat : *oaie di doi íel'*, *di trei*, *di patru* (oaie de doi miei, de trei, de patru).

Numele câinilor ciobănești sânt după culoarea părului :

*șarcu*, câne cu părul pestriț ;

*caraman*, cu părul negru ;

*galană*, cățea cu părul negru ;

*g'esuli*, câne cu părul roșcat ;

*belu*, cu părul alb ;

*bal'uca*, derivat din bal'u ;

*părjit*, cu pielea linsă.

Oile care n'au fătat în timpul iernii, *stearpile*, se despart de *mătrițe* și, toate la olaltă, alcătuesc o turmă deosebită numită *stirpuríu*. Se crede că o oaie ajunge *stearpă* numai după ce a mâncat din buruiana *strivotan*, care crește prin locuri prăpăstioase. La păscut oile sterpe se încredințează păstorului numit *stirpar*, mătrițele trec la *mătricar*, noatenii la *nutinar*, berbecii la *birbicar* și vătuii la *vitul'ar* : „Celniți și mătricari, nutinari și stirpari, vitul'ari și căprari se adună avărliga (împrejurul) di foc și beau, mâcă și cântă“<sup>1</sup>.

Când se mână oile la munte, un berbec numit *găču* (γăču) merge înainte, iar păstorul însoțit de câinii lui urmează după turma de oi. „Și aide, aide, găčlu ninte, se apruk'ea turma, doil'i câni cu limbile scoase ș-picurarlú dinăpoi cu tâmbarea pisti

<sup>1</sup> T. Nuși, *Din fičurame*, publicat în *Peninsula Balcanică*, III (1925), pag. 106.

năs“<sup>1</sup>. Acest berbece poartă un clopot mai mare, singurul, după cum mi s'a spus, care se cheamă și la Aromâni *cloput*. Celelalte clopote poartă următoarele numiri:

*čocan*, clopotul pe care îl poartă oaia sau capra;

*k'ipur*, este clopotul purtat de miei și iezi;

*câmbane*, clopotul pe care îl poartă țapii.

Atât *k'ipur'i* cât și *câmbânile* sânt făcute din *tunđu* (tuciu). La țapi clopotele sânt de diferite mărimi, pentru ca să dea diferite sunete. Clopotele mai grele, cum sânt *cloputele* și *câmbânile*, sânt legate de curele, iar cele mai ușoare (*k'ipurii* și *čocanele*) sânt susținute de *coturu* (coțuru). Acesta este un cerc de lemn ce se pune împrejurul gâtului, cu capetele împreunate la ceafă în așa fel, încât fiecare margine pusă una peste alta să iasă puțin afară (corespunde dacor. *jujeu*).

Oile unui proprietar, ca să se cunoască de oile altui proprietar, poartă diferite creștături la urechi.

> numită *coacă*. Se face la marginea urechilor.

○ *guvă* (gaură). Se îndoaie urechea și se creștează la mijloc cu briceagul.

— tăietură la mijlocul urechii.

└ tăietură în formă de dreptunghi.

Oile sau caprele cu coarne se numesc *curnute*; cele fără coarne, *șute*.

După culoarea părului, oile și caprele poartă numiri deosebite:

Dintre oi avem:

*beča*, este oaia albă și frumoasă (Vezi *calేశă*);

*beală* (obicinuit la Grămustenii din munții Bulgariei), oaie albă;

*mată*, oaie albă cu o pată roșie împrejurul ochiului;

*coațină*, (oaie coațină) oaie cu pete roșii pe obraz;

*bal'ă*, oaie neagră cu capul alb;

*caramuză*, oaie neagră de tot;

*calేశă*, oaie cu negru pe cap. Dalametra dă: „oi albe cu dungii negre pe cap, corp și picioare“. După informațiunile mele, la păstorii grămusteni, *oaia calేశă* este aceea care are pată

<sup>1</sup> Marcu Beza, *Gardani în Antol.*, de Tache Papahagi, p. 224/24.

neagră pe cap. În orice caz, ea este opusă oaiiei *beča*. Aceasta reiese și din următorul vers popular :

Am nă sută oi beci  
Ș-ningă ahât alte caleși.

Am o sută oi beci  
Și încă pe atâtea alte „caleșe“.  
Lit. Pop., 932. Cf. 935 nota.

*bașură* (oaie bașură), oaie bucălaie. Înțelesul cuvântului este „înegrit, murdărit“. (Cf. *Lit. Pop.*, 24);

*oacârnă* (oaie oacârnă), în Siracu și *ócrenă*, oaie neagră la cap și albă la corp ;

*nalbastră* (la Grămusteni), oaie sură.

Dintre capre avem :

*floră* (capră floră), albă de tot, fără nici un păr negru ;

*bardză* (capra bardză), cu păr alb ceva mai închis ;

*múscură* (capră muscură), cu părul de culoare deosebită la grumaji, la burtă și subt cele patru picioare. Prin culoare deosebită, mi s'a spus la Veria, nu trebuie înțeles numai culoarea albă, ci o culoare mai deschisă. Dalametra dă : „*capră muscură*, capră albă la urechi și la nas“ ;

*l'ară*, (capră l'ară), pestriță. Se spune și la vaci : *Earà nă vacă l'ară. Feași muscar l'aru* (eră o vacă pestriță. Fătă un vițel pestriț) *Lit. Pop.*, 246 ;

*gesă* (capră gesă), roșcată. Proverb : *O-adără gesă* (o făcú roșcată) a scrintit-o ;

*gesucanută* (capră gesucanută), cu părul alb-roșcat ;

*rusă* (capră rusă), roșcată ;

*culă* (capră culă), roșcată, cu părul roșu însă amestecat și cu păr cenușiu ;

*cok'iroșilă* (la Fârșeroți), roșcată ;

*cănută* (capră cănută), de culoare cenușie, sură.

Capra mai sprintenă se cheamă *sarpită*.

Dacă se întâmplă să se îmbolnăvească o vită, păstorii aromâni cunosc unele mijloace cu ajutorul cărora le pot vindeca. Însă sânt și boale pe care nu le pot vindeca. În cele ce urmează voi arată principalele boale cunoscute de păstori.

Mai întâiu, pentru vindecarea unei *rane* de pe trupul vitei (oaie, capră etc.), păstorii întrebuințează, de obicei, ceapă friptă pe spuză. După ce ceapa s'a răcit, se pune pe rană. Cu aceasta, rana se vindecă. Alții pisează *găgăriță* de oi cu var ; praful obținut se presară peste rană și se leagă bine. După câteva zile

rana se vindecă. În loc de var, unii pun *zialopetra* (*γialopetra*). Dacă însă rana este veche și prinde viermi, cei mai mulți pun usturoiu pisat peste rană, alții însă *axif*, un fel de otravă, și viermii dispar. Când rana provine din cauza unei mușcături de lup, atunci se ia grăsime de porc de la rinichi, se încălzește pușin și se pune pe rană; alții iau *zvol*, zmoc de iarbă zmulsă din rădăcină, cu pământ cu tot, și încălzită la foc. Aceasta se aplică pe rană și vita se vindecă numai de cât. Ciobani mai superstițioși, care cred că mușcătura de lup este o spurcăciune, n'au încredere în nici un leac de vindecare. Pentru aceasta ei cheamă preotul să citească o rugăciune.

Dintre boale, cele mai dese sânt următoarele:

*culeandză* este boala la vite, când li se umflă picioarele și fac puroiu la încheieturi. După lămuririle ce mi s'au dat la Veria, această boală, la oi, se arată la genuchi și mai ales la unghii, între deschizături. Ea provoacă așa de mari dureri, încât oile atinse de această boală nu se pot mișca din loc. Sânt cazuri când sute de oi se îmbolnăvesc de *culeandză*. Pentru vindecarea ei, păstorii nu știu alt leac decât *spingū* (spânz) amestecat cu sare. Cu ajutorul acestui leac puroiul se curăță și oaia bolnavă se vindecă<sup>1</sup>;

*dzâpi* este un fel de tuse la oi care provine din răceală și provoacă tuberculoză. Este cea mai rea dintre boalele cunoscute de păstorii aromâni, mai întâiu, pentru că se răspândește foarte ușor și, al doilea, nu se cunoaște niciun mijloc de vindecare în contra ei. Cei mai mulți schimbă nutrețul la oi, mânăndu-le să pască în altă parte;

*vârlu* este „capiu“ la oi. Oile atinse de această boală, în special berbecii și noatenii, umblă și se învârtesc împrejurul lor, până ce cad jos și mor;

*șcl'op* este boala care se manifestă prin dureri la picioare. Din această cauză, oile atinse de *șcl'op* șchiopătează. Vitele mai șchiopătează și atunci când se întâmplă să calce pe *guvuždel* (țăpuș, ghimpe). Ele se vindecă scoțându-li-se *guvuždelul* și punându-se deasupra *γiar* (*γialopetra*), sau tratându-se ca orice rană;

*dălacă* (dalac) pe urma căreia oaia se umflă la pânțece. Pentru vindecarea ei păstorii aromâni nu cunosc decât descântece;

<sup>1</sup> Despre boalele oilor la Dacoromâni vezi Dimitrie Dan, *Stâna la Români din Bucovina*, publicat în *Junimea Literară*, Anul XII, pag. 380 și urm.

*dușmăna* „foca“. Se vindecă mai mult cu cărbunii care rămân de la buturuga ce se pune la foc în ajunul Crăciunului, numită *babnic*<sup>1</sup>.

*mălfeadză* (vărsat), pentru care păstorii aromâni cunosc mai multe leacuri: de obicei unii dau oilor să mănânce fag pisat amestecat cu sare. Prin Veria, ciobanii le adapă cu vin vechiu. Cei mai mulți vaccinează oile neatinse cu un ac cu ață de mătase, pe care îl trec prin puroiul bubei de vărsat. Ața înmuiată în puroiu o trec prin urechea oaiei. În modul acesta oile nu se mai îmbolnăvesc de această boală;

*gâlbeadză* (gâlbează). După credința păstorilor, această boală provine din păscutul ierbii cu rouă dintr'un loc mocirlos și cu foarte puțină apă stătătoare numit *varcò*. Pentru ca oile să scape de ea, cei mai mulți păstori mână oile să pască într'un *agru* sămănat cu orz, timp de vreo 3—4 săptămâni. Alții mână oile la munte și prin regiunile unde pământul este nisipos. Însă foarte mulți, și în special păstorii din Veria, dau oilor să mănânce din cenușa rămasă de pe urma unui purcel furat și ars în timpul nopții, amestecată cu cenușa unui roi de albine ars tot în timpul nopții. Sânt unii care gonesc oile atinse de gâlbează din loc în loc, trăgând, în timpul goanei, cu un pistol în vânt. Se crede că detunătura pistolului vindecă oile de gâlbează;

*di-sfuldzir* (de fulger). Când se întâmplă să tune și să fulgere în apropierea unei turme, multe oi ameteșc la căderea trăznetului. În cazul acesta păstorul numai le atinge cu mâna stângă, fără să vorbească, și oile se însănătoșează îndată;

*fărmác*, boală care provine din cauza plantei cu același nume. Este ca *trifil'u*, are flori galbene, și foarte otrăvicioasă. Oile care mănâncă din această plantă stau ca leșinate și cu greu se pot mișca. Leacul ei nu se cunoaște; unii păstori le dau *petmez*, un fel de lichid preparat din struguri dulci;

*di-căpușe* (de căpușă) suferă oile atunci când sânt mușcate de această insectă. Ca să se vindece, păstorii le ung locul mușcat cu *cătrane* (gudron);

*arâne* (râie). De această boală oile se vindecă dacă li se dă *scl'ifur* (pucioasă) topită și amestecată cu unt de lemn. Alții

<sup>1</sup> Vezi despre credințele legate de această buturugă Th. Capidan, *Elementul slav în Aromâni*, p. 58 și *Meglenoromânii, istoria și graiul lor*, Vol. I, p. 37 și urm.

au o *čumă* (bucăţică de lână), o moaie în zeamă de tutun şi freacă oile răioase. Inşă foarte mulţi amestecă untdelemn cu cătran şi cu *teafi* sau *şclifuri* (pucioasă).

În afară de aceste mijloace de vindecare păstorii aromâni mai cunosc şi alte multe din domeniul superstiţiei. Pe acestea nu le mai trecem aici, deoarece sânt numeroase şi ne-ar lua prea mult loc în această lucrare<sup>1</sup>.

La un interval de 5—6 zile păstorii dau oilor sare. Locul unde se dă sare se numeşte *săriine*. De obicei se cheamă oile la *săriine* pe un şes ceva mai întins. Aci ciobanii aşează sute de pietre, pun sare pe fiecare piatră şi flueră la oi. Flueratul se face în mai multe feluri: cu amândouă mâinile sau cu o mână; după aceea cu două degete vârîte în gură sau cu unul; în cazul din urmă, numai cu degetul cel mic sau cu policarul. Se flueră prelung şi mult. Oile sânt așa de obicinuite la acest fluerat, încât dacă li s'ar flueră din altă parte, cum asta se întâmplă foarte des când copiii vor să glumească, oile o iau la fugă şi se duc în spre direcţia unde se flueră, crezând că sânt chemate la săriine. Pentru chemarea prin fluerat a oilor la sare, păstorii au cuvântul *mărşină*:

Z-dusiră oile la săriine	Se duseră oile la săriine
Griţ-l'i al Nica s-li mărşine	Chemaţi pe Nica să le mărşine.
	Lit. Pop. 1021.

\*

Când se întâmplă ca să se întâlnească două *cupii* (turme) şi să se amestece, sau când se presupune că s'a pierdut vreo oaie, atunci se face numărătoarea oilor. Aceasta nu se poate face la *amiridz*, căci oile, culcându-se să se odihnească, se vără una într'alta. De aceia ciobanii sau proprietarii le numără la vreun loc îngust şi prelung. Numărătoarea se face cu palma, socotind de fiecare dată câte *cinci* oi la fiecare palmă. Ciobanii sânt așa de obicinuţi cu acest fel de numărătoare, încât oricât de repede s'ar mişcă oile, ei nu greşesc numărul lor.

Oile încep să se mulgă pe la începutul lui Maiu, de două ori pe zi, până pe la sfârşitul lunei Iunie; la această dată până la *sătăgirea areslor* (împreunare) o singură dată. Înainte de a începe primul muls, unul dintre păstorii mulgători împlântă în

<sup>1</sup> Pentru boalele la vite vezi şi Per. Papahagi *Lit. Pop.*, p. 315 şi urm.

pământ un cuțit, peste care trec oile mulse. Aceasta se face pentru ca oile să fie ferite de boli. Oile când trebuie să fie mulse, nu sânt gonite prea mult, căci li se *tal'e laptele* (nu dau lapte mult). Pentru ca oile să nu-și împruțineze laptele, ciobanii, ori de câte ori mănâncă lapte, la sfârșit, lasă puțin lapte pe fundul strachinei. Tot în acest scop, dacă se întâmplă ca cineva să primească în dar un vas plin cu lapte, înapoind vasul, nu trebuie să-l spele, ci, lăsând puțin lapte pe fund, mai toarnă puțină apă. Aceasta se face ca să nu *strâk'ască* oile. De asemenea ciobanii mai observă ca, atunci când mână oile fie la *săriție*, fie la muls sau chiar la păscut, *să nu se agudească tu udziri* (să nu se lovească în ugere), căci cele mai multe nu mai dau lapte, iar unele orbesc. Și fiindcă cei mai mulți păstori cred că această boală ar fi contagioasă, la Veria *oile agudite* se izolează. Dacă însă cu toate acestea oia agudită începe *si s-l'a di lapte* și amenință să orbească, atunci cei mai religioși cheamă preotul ca să le citească o rugăciune. Alții însă, mai supertițioși, le trec prin urechi câte un fir de mătase. Ciobanii mai știu că oile își împruținează laptele și atunci când alt cineva de afară li-l fură. Aceasta se întâmplă oridecâteori cineva face un mic șanțuleț pe drumul prin care trec oile, presărând o mână de tărâțe. Oile care au mâncat din tărâțe nu mai dau lapte; după credința lor, laptele trece la oile aceleia care a presărat tărâțele. De aceea, păstorii au grija ca să nu mâne turmele cu *mătrițe* prin drumuri umblate. Dar *măcsul'ea* (laptele și orice produs al vitelor) mai poate scădea și în cazul acela, dacă sărbătoarea *Sân-gorghu* cade miercurea sau vinerea. De aceea, foarte mulți dintre păstori nici nu țin la Sf. Gheorghe și-i spun:

Simte, țe n'adrași,	Sfinte, ce ne-ai făcut,
Măxulea nă-u luaș,	Laptele ne-ai luat,
Oarfăn n'alăsaș,	Săraci ne-ai lăsat,
Ca oile nă stricuraș.	Ca oile ne-ai strecurat <sup>1</sup> .

Laptele muls se prelucrează la *cășare* (stână), pe care Fărșeroții și Grămustenii o numesc *stane*. Numai locul unde a fost odată *cășare*, îl numesc și unii și alții *cășiriște*. Înainte de a ne

<sup>1</sup> Cf. Pericle Papahagi, *Lit. Pop.* 322, 323. De asemenea Const. Belimace în *Lumina* Anul IV, p. 105. Vezi și *Lumina*. Anul V, p. 105, precum și Tache Papahagi, *Din Folklorul Romanic și cel Latin*, 77 și 82.



ocupă cu preparatul brânzei sau a cașcavalului, vom spune câteva cuvinte despre alcătuirea *stanei* și a obiectelor care se găsesc într'nsa.

*Stanea* sau *cășarea* (stâna) este de mai multe feluri: cele mai răspândite sânt stânile făcute din patru pari solizi, înfipti în pământ și pe deasupra acoperite cu frunziș. Toți pereții sânt deschiși. Sânt și stâni care au numai doi pereți paraleli deschiși și restul îngrădit cu scânduri. În ținuturile în care se fabrică cașcavalul, cum am văzut la Veria, *stanea* sau *cășarea* are toți pereții îngrădiți cu scânduri. Ea este prevăzută cu două intrări: una principală și alta în dosul ei, care dă în fața țarcului numit *cutar*. Cuvântul țarc nu există decât în expresia *k'ir-dui țarcul*, despre care vezi mai departe. Stână zidită, așa cum se vede la păstorii albanezi<sup>1</sup>, nu există la păstorii aromâni. Cu toate acestea numele de loc. *La cășarea di k'atră*, despre care vezi mai departe, ar fi o indicație și despre existența stânelor zidite pentru vremurile mai vechi.

În interiorul stânei se găsește un *talăr* (putină mare) scund și cu gura largă, în care se pune laptele. El este așezat în fața intrării, la mijlocul peretelui din față. În mijlocul stânei se găsește o *measă* (masă mai mare) pe care se prepară cașcavalul. La perețele din dreapta și aproape de intrarea principală se găsește *tizak'ea*, o masă ceva mai mică, pe care se pune cașcavalul *ca s-yină* (să dospească). De jur împrejurul stanei se mai găsesc lavițe în formă de etajere, pe care se pun celelalte vase de trebuință la mulsul oilor sau la preparatul brânzei precum: *căldărușe*, sau *burgačcă* (*burgače*), *săcă* (un vas de tinichea de un litru sau două), *ocă* (vas de tinichea de un litru și ceva) pentru măsurat laptele; în fine *misure* (strachine), *oale*, *linguri*, *čubane* (linguri mari de lemn) și altele. Vasul numit *săcă*, la păstorii gramusteni se numește *cuvată*. Aceasta nu este aceeași cu cuvata de la ceilalți Aromâni, care are forma unei strachini, ci ceva mai adâncă și prevăzută cu un mâner care, la Grămustenii din Bulgaria, se cheamă *račcô*. Tot în stâne se găsește și un pat de scânduri pentru baci. În stânile mai mari, în care se fabrică cașcaval, în pod se găsesc alte polițe, pe care se pune cașcavalul spre a fi uscat. Acest pod se numește *curutmă*. Afară și în apropierea stânei se găsesc un *talăr* mare pentru unt și unul ceva mai mic

<sup>1</sup> Cf. Fr. Nopcsa, *o. c.*, p. 12 și urm.

pentru *giză*. În fața acestor două talăre și numai la o distanță de 1—2 metri se găsește *fucurina* (locul unde arde focul), peste care se pune cazanul pentru *upărire* (opărit).

La *stane* mai-marele este *cășarlu* sau cum i se mai spune la păstorii din Veria *masturlu* (baciul). Aici observ că cuvântul *baciu* și *bağu*, cum este dat în glosare, nu mi-a putut fi confirmat. Cei mai mulți prin *bağu* înțeleg un fel de brânză, despre care se va vorbi mai jos. *Cășarlu* sau *masturlu* este ajutat de doi inși, dacă stâna este mai mică, și de mai mulți, dacă stâna este mai mare. Dintre aceștia unul este care *upăreaște caștu* și spală vasele; altul care aduce lemne din pădure pentru fierberea *gizei*; un al treilea care duce *giza* la târg spre vânzare, mai ales că ea nefiind sărată, nu ține mult. În fine și un *fiçor*, care ajută la toate.

Dintre toate derivatele de lapte, preparatul cașcavalului ocupă locul de frunte. Neguțătorii aromâni au învățat această meserie acum în urmă — cu vreo 50 de ani înainte — de la păstorii din Tracia și în special de la cei din regiunea Adrianopolului. Comerțul cu acest articol este foarte întins. El nu se consumă numai în interiorul țării, se exportă în Turcia, România, Italia, Egipt și Sârbia. În acest scop, neguțătorii de cașcaval cumpără laptele de la Aromâni, imediat după așezarea lor la munte. Laptele vândut ține până la *Sum-k'etru* (Sf. Petru, 29 Iunie). În cursul acestui interval, adică din luna Aprilie până la sfârșitul lui Iunie, Aromânii n'au voie să rețină pentru folosul lor nici măcar un litru din laptele muls. În anii din urmă fiii celnicilor învățând ei înșiși să fabrice cașcavalul, nu mai vindeau laptele la streini. Ceva mai mult, ei mai cumpărau și laptele de la fâlcări. Inșă în modul acesta ei se îmbogățeau din ce în ce mai mult și, cu timpul, cumpărau și oile celorlalți Aromâni. Imprejurarea aceasta ca și altele, de ordin economic, au făcut ca, în cele mai multe părți, averea în oi a fâlcărilor să scadă din ce în ce mai mult.

În cele ce urmează vom arăta felul cum se fabrică cașcavalul.

După ce *mătrițile* de pe câmp au fost introduse în *cutar* (țarc), ele se mulg. Mulsul se face de două ori pe zi până la sfârșitul lui Iunie; de la această dată până la Sf. Maria numai o singură dată. *Cutarlu* este făcut în formă sferică din nuiete împletite pe pari bătuți în pământ. El are în față o deschizătură mai largă, numită *ușe*, pe unde se introduc oile; în partea opusă

ușei se află alte două deschizături înguste cât poate trece o oaie. Fiecare din aceste deschizături se cheamă *arugă*. Acestea au un înveliș, *čirdak'e* făcut din frunze, fără păreți și susținut de patru stâlpi bătuți în pământ. El servește ca să apere *picurar'l'i mulgători* de soare. La muls, aceștia se așează câte doi de fiecare arugă pe niște scaunele sau pietre, pe deasupra cărora și-au pus *tălăganele*. Ei poartă pe picioare un fel de nădragi largi făcuți din *scutec* sau din *buluboță*, care vin până subt genuchi. Când oile din cutar sânt împinse ca să iasă prin arugă, atunci amândoi păstorii mulgători prind câte o oaie de picioarele dindărăt, având grija ca imediat după aceasta să oprească ieșirea celorlalte. În acest scop, mulgătorul din dreapta își împreunează genuchiul stâng cu genuchiul drept al tovarășului său din stânga. Laptele se mulge în *găleată*. Aceasta este de lemn, are forma unei banițe și conține până la 20 de litre. Cum se umple o găleată, un picurar vine de o ia și o varsă în *talărul* scund din stână ce se găsește aproape de intrare. În timpul acesta baciul numără gălețile. Talărul este acoperit pe deasupra cu o *stricătoare*, făcută dintr'o țesătură groasă de lână sau chiar de cânepă, ca să curețe murdăriile din lapte. După ce toate oile au fost mulse, se începe preparatul cașcavalului.

O parte din laptele strâns în *talăr* se vinde în fiecare zi de târg în orașele din apropierea așezărilor românești. Însă cea mai mare parte, și anume cel vândut pentru fabricarea cașcavalului, se încheagă cu *cl'eag* (cheag), de obicei cumpărat de afară. După ce laptele s'a încheagat bine și s'a prefăcut în caș, acesta este rupt în bucăți cu ajutorul unui lemn de lungime potrivită, care, la baza inferioară, are două bucățele de scânduri puse una peste alta în formă de cruce. După ce cașul s'a rupt, *dzăr'lu* (zărul) tot iese pe deasupra. Se pune peste zăr o *peatică* (bucată de pânză) și *se-ndeașă* (se apasă) pe deasupra, cu mâinile, ca să nu mai rămână nici un pic de zăr în interiorul cașului care acum este strâns într'o singură bucată. Cașul astfel obținut și tăiat în bucăți, însă încă neopărit, se cheamă *telemè*. Se scot bucățile de telemè și se pun pe *tižak'e* ca *s-ynă* (să se dospescă), după ce mai întâiu a fost acoperit cu o *vilendză* (velință). Cașul este lăsat așa mai multă vreme, până când scoate *guve* (găuri) mari sau pori, care se văd când se taie. După ce s'a dospit bine, cașul se taie în felii subțiri. Din aceste felii se ia atâta

cantitate cât ajunge pentru prepararea unei turte de cașcaval și se bagă într'o *călabă* (coș) făcută din împletituri mai largi ca să poată pătrunde înăuntru apa caldă. Coșul acesta se introduce într'un cazan, în care fierbe apa. Aci stă puțin până când cașul este opărit bine, după aceea se scoate din coș și se frământă din nou până ce ajunge ca o pastă. Imediat după aceasta, pasta este luată și dusă pe masa *masturului* (baciului care se ocupă cu preparatul cașcavalului) ca *s-tal'e capitle*, să dea forma definitivă cașcavalului. Acesta o așează bine pe masă și o frământă din nou. După aceea o ridică cu amândouă mâinile, o mai frământă puțin și la urmă de tot, după ce în cursul acestei ultime frământări a introdus toate colțurile în interiorul pastei, ceea ce rămâne pe din afară o rupe cu multă abilitate și pasta întregă o introduce într'o formă făcută anume din *lamarină*, cu părății concavi, din care iese turta de cașcaval așa cum se vinde în piață. Se lasă așa până când se răcește și a doua zi începe să se sare. Mai întâiu se dă *prota sare*, sarea dintâiu. După aceea, la intervale de 3—4 zile, urmează altă sare, până când *masturulu*, după ce gustă puțin, constată că este sărat destul. Acum cașcavalul preparat gata se spală și apoi se pune pe *curutmă* ca să se usuce. După ce s'a uscat se transportă în sat ca să fie pus în pimnițe răcoroase, unde nu bate soarele. Aci se pun pe polițe de scânduri făcute anume pentru aceasta. Turtele de cașcaval se păstrează aici până în lunile Septemvrie și Octomvrie, când vin neguțătorii să le cumpere. După ce au fost vândute, turtele de cașcaval se împachetează, punându-se nouă bucăți una peste alta. Toate acestea alcătuiesc o *dană*. Două *dăni* fac o *sarșină* (sarcină); iar două sarcini o *furtie* (încărcătură) de cal sau de catâr.

După ce s'a isprăvit cu fabricarea cașcavalului se încep *arăzle*.

Prin *arăzi* (pluralul de la *aradă* „rând“) păstorii aromâni înțeleg distribuirea printre familiile fălcării a laptelui care mai rămâne de muls, de la întâiu Iulie până la Sf. Marie. Am spus mai sus că acei dintre celnici care vând laptele pentru cașcaval n'au voie să mulgă *mătrițele* pentru folosul fălcării, de la începutul mulsului până la Sf. Petru. Numai de la această dată și până la *sălăg'irea areslor* (împreunare, mârlire), laptele ce mai rămâne de muls se poate întrebuința pentru folosul lor propriu.

În acest scop, *cășarul* (baciul) sau unul din falcare desemnat de celnic împarte laptele muls pe rând și proporțional la toate familiile din falcare, după numărul mătrițelor ce are, începând cu celnicul. Dacă celnicul are de pildă una mie de oi, atunci el primește tot laptele ce se mulge în interval de 4—5 zile. Ceilalți care au mai puțin primesc laptele muls în mai puține zile. În felul acesta se continuă până la sfârșit. Această primă împărțire constituie *prota aradă*. După aceasta urmează a doua distribuție. De asta dată celnicul primește laptele muls numai pe 3—4 zile. Ceilalți, care mai urmează, primesc pe mai puține zile, până când se isprăvește rândul tuturor. Aceasta a doua împărțire se numește *a daua aradă* și se continuă așa mai departe, până când laptele ce mai rămâne de muls este așa de puțin, încât nu se mai poate distribui cu zile, ci cu găleți. La Grămustenii din Bulgaria, la *arădz*, laptele se distribuie cu *meara*, făcută din lemn cu cercuri de fier.

Din laptele strâns la *arădz* se prepară tot felul de brânzeturi. Pregătirea brânzei obișnuite este foarte simplă. După ce se strânge laptele muls în talăr, să lase așa o jumătate de oră, după aceea se bate vărsându-i-se puțină apă caldă. Imediat după aceasta, i se pune cheag și laptele se încheagă, prefăcându-se în *caș dulce*. Cheagul este, ca și la preparatul cașcavalului, sau cumpărat, sau — mai ales când se lucrează felul de brânză numită *bağu*, despre care vezi mai jos — pregătit de păstori din *cl'eag di arândzâ*; el se scoate din rânza mielului de lapte și imediat se sară și se usucă. *Cașul dulce* amestecat cu lapte, până când n'a fost pus în *stricători*, se numește *străgl'eată*. Interesându-mă mai de aproape asupra înțelesului precis al acestui cuvânt, mi s'a spus: „străgl'eata easte bucăți di caș amestecat cu lapte“, sau „caș dulce amestecat cu lapte“. La unii păstori *străgl'eata* slujește și ca medicament în contra scuipatului de către insecta cu picioarele lungi numită *čulu*. Această insectă scuipă în ochii viteilor și chiar la oameni, producând viermi. Ca să iasă viermii afară din ochi, păstorii introduc străgl'eată<sup>1</sup>. Laptele încheagat, după ce s'a amestecat bine, se pune în *stricători*, ca să se scurgă de zăr. După aceea se taie și se pune în *talăre* mai mici și se sară. Zărul amestecat cu lapte se cheamă *zăgărdicū*.

<sup>1</sup> Cf. Per. Papahagi, *Lit. Pop.*, 271.

Brânza astfel preparată, este de mai multe feluri:

*caș albu*, brânză de lapte de oaie (*uin*) ca brânza de Brăila; *mănure*, este acelaș cu *caș albu*. În unele părți prin mănure se înțelege *caș dulce*.

*caș bătut*, brânză mai tare din care nu s'a scos untul. Bucățile de caș bătut, pe care Aromânii le numesc *capite*, cântăresc de la 15 până la 20 kg ;

*caș tunăreț* sau (la Farșeroți) *caș bătut dit foale*, este brânza preparată, toamna, din lapte de capră. În afară de *foale* Aromânii mai întrebuințează și *utre*. Aceasta este tot un fel de burduf din piele de țap sau de berbec. Ea se întrebuințează numai pentru lichide : untdelemn, vin, rachiu etc. ;

*caș di șar'i*, este caș bătut însă foarte gras ;

*bağu*, este preparat din lapte de oaie, însă din care s'a scos tot untul. Se mai numește și *gavruiani*, iar pe turcește *imansîzpenir*. Este felul de brânză care formează baza întreținerii la familiile cu copii mai mulți. Se păstrează pentru iarnă în foale. Mai întâiu se taie în felii, și, după ce s'a pus un strat de *g'iză* în fundul burdufului, se pune un rând din aceste felii. Urmează al doilea strat de *g'iză*, peste care vine un alt rând de bağu și apoi se toarnă lapte pe deasupra și se închide bine. În modul acesta brânza devine ceva mai moale și ține mai mult pentru timpul iernii. Burduful în care se pune *bağul* trebuie să fie cu părul pe dinăuntru ; numai la foalile în care se pune unt, părul trebuie să fie pe din afară ;

*g'iza*, este un fel de urdă. După ce laptele a prins *teară* sau *alcă* (smântână), se bate în puțină cu *sfârlicū* ca să se scoată *umtul* (untul). Ceea ce a rămas în puțină, după ce s'a scos untul, este propriu zis *dală* (zărul). Această *dală* fiartă în cazan, într'un loc special numit *g'izăreauă*, se preface în *g'iză*. Aceasta este *g'iza* de mâna întâiu. Un alt soi de *g'iză*, mai ordinară, este și aceea care se face din fierberea zărului care se scurge din *stricătorile* de caș, sau din zărul care rămâne de la cașcaval. Aceasta se pune în niște saci de cânepă, ca să se strecoare mai bine. Lichidul scurs din acești saci este tot un fel de *dzâr* (zăr), care se mai numește și *șar*, însă din care nu se mai poate prepara nimic. El servește, cel mult, ca hrană pentru porci, și, mai ales, pentru câni. La păstorii grămusteni untul se mai prepară și altfel : se ia zărul scurs din stricătoarea de caș și se amestecă cu

lapte, dând ceea ce ei numesc *prozgăl*. Acest prozgăl se bate în puțină cu sfârlițul până ce se obține untul. Lichidul ce rămâne este *dală*, care, fiartă ca și țala de mai sus, dă *g'iza* de calitate a doua;

*urda* (în Epir pronunțat și cu *δ*: *urđă*; adevărata pronunțare este însă aceea cu *d*: *urdă*), este un fel de brânză de culoare mai mult gălbuie de cât albă, fabricată pe la sfârșitul lui Septembrie, când laptele este foarte gras. Ea se pregătește în bucăți rotunde în formă de ghiuleă, care cântăresc până la 3 kg. una, este tare și foarte gustoasă la mâncare. Este o specialitate a păstorilor din regiunea Pindului și în special a Aromânilor din comunele *Denis cu* și *Blăța*<sup>1</sup>. De la aceștia, *urda*, astfel preparată, este răspândită în întreaga Peninsulă Balcanică ca un fel de brânză aromânească. Bulgarii din Macedonia îi și zic *Vlaška urda*.

După ce s'a isprăvit cu mulsul oilor și tot produsul lor numit *măxul'e* a fost întrebuințat sub forma derivatelor de mai sus, se apropie vremea când păstorii trebuie să *sălăgească aresl'i* (să dea drumul areșilor) ca *s-mârlească măriștile*. Tot atunci *s-părčescu* și caprele.

Actul acesta ține cel mult 15 zile. Însă pentru ca mărirea să se facă într'un interval cât se poate de scurt, dacă ar fi cu puțință chiar în cursul unei săptămâni, înainte de aceasta păstorii au grija ca să *ansarâ* (să dea oilor sare). Ei țin cu atât mai mult la *ansărare*, cu cât în cazul din urmă oile fată toate dintr'odată și mai repede. În modul acesta iarna, în vremea de *fital'u* (fătat), ei scapă mai repede de grija fătatului.

După ce s'au luat și aceste ultime măsuri pentru asigurarea progenerării ovine din anul următor, toată grija celnicilor și a fălcărilor se îndreaptă la mărișul fetelor.

Acum începe seria nunților.

Aproape mai toate nunțile, la păstorii nomazi, se fac în ziua de *Stă-mărie* (Adormirea Maicii Domnului). În această zi, în care se fac de la zece până la douăzeci de nunți în fiecare așezare de vară, petrecerile se continuă până în ziua următoare. În unele centre ele țin toată săptămâna. În comunele fărșerotești, cu o săptămână înainte de nuntă, mai multe fete se adună și se duc în pădure ca să strângă lemnele de trebuință la nuntă. Ele

<sup>1</sup> Cf. *Lumina*, Anul IV, No. 2 (1908), p. 3.

nu uită să aleagă și un băț subțire și drept, însă ceva mai lung, din care se face *flambura* (steagul). Ajunse la casa mirelui, ele se apucă și pregătesc flambura: iau o batistă de mătase, de obicei albă — în multe părți și roșie — și o fixează în formă de steag la extremitatea steagului, al cărui vârf are forma unei cruci. După aceea, înfig un măr roșu în vârful steagului, iar la celelalte două extremități ale crucii, unii, cum fac o parte dintre Fărșeroți, atarnă de vârf câte o șuviță de lână *alică* (roșie), iar alții înfig tot câte un măr aurit. Când totul a fost pregătit, duminica, în ziua nunții, după ce toată lumea a ieșit de la biserică, rudele și cunoscuții invitați la nuntă se strâng la casa mirelui. Un grup de tineri cu câteva fete în frunte pleacă să invite *nunlu* (nunul). Acesta, după ce cinstește pe tineri cu băutura, încalcă pe calul adus de ei și pleacă împreună la mirele. Aceiași tineri se duc și invită *fărtatlu*. După ce s'au strâns toți în casa mirelui, se procedează la bărbieritul acestuia. El intră într'o cameră, în care sânt strânse mai multe fete îmbrăcate în haine de sărbătoare. Și în timp ce bărbierul, de obicei unul dintre nuntași, îi face toaleta, toate fetele, ținându-se de mână, dansează împrejurul mirelui, cântând cântece — la Fărșeroți în totdeauna românești — în care se repetă refrenul:

Sum nă salțe l'ișoară  
Ș-o-arăk'i sum soară.

Subt o salcie ușoară  
Și-o răpi subțioară.

După ce s'a isprăvit cu bărbieritul mirelui, fărtatul ia flambura pregătită de mai nainte și împreună cu mirele și cu ceilalți nuntași pleacă călări la casa miresei. Pe drum, înainte de a ajunge la mireasă, ei trimet câțiva tineri *sihădg'jari* (vestitori) ca să anunțe sosirea nuntașilor. La Fărșeroți vestitorii primesc de la mireasă un *culacu* (turtă) pe care, cum îl iau, pleacă cu el înaintea nuntașilor, ridicându-l cu mâinile în sus. Nuntași, la vederea culacului, lasă frâul cailor și se reped în fuga mare ca să rupă o bucată din culac. După aceea intră în curtea miresii și, încărcând pe un cal zestrea miresii, pleacă cu mireasa călare pe un cal alb, la biserică, dacă comuna are biserică, sau acasă, unde se celebrează cununia. La Fărșeroți, înainte de a ajunge la casa mirelui, un grup de tineri ies cu un alt colac ridicat de unul din ei cu mâinile peste cap. La vederea colacului, nuntașii se reped din nou ca să rupă o bucată din el. După ce s'a isprăvit și cu



cununia, toți nuntașii ies pe câmp, *ca s-bagă nveasta'n cor*, unde se încinge o horă mare. În fruntea horei se găsește *nunlu* (nunun), ținând *flambura* în mână. După el urmează mirele cu mai mulți nuntași după el, toți îmbrăcați în haine albe, iar după aceștia vine mireasa cu zăvonul alb — la Fărșeroți roșu — urmată de mai multe fete, așa cum se vede pe imaginea alăturată. După horă, mireasa este dusă acasă la mirele. Tot atunci se ia *flambura* și se pune pe acoperișul casei mirelui, unde stă cel puțin patruzeci de zile <sup>1</sup>.

### 3. Coborîrea oilor la șes.

*Viața la mandră. — Fătutul oilor. — Tunsul oilor. — Felul lânei. — Prelucrarea lânei.*

După ce s'a isprăvit cu vinderea brânzeturilor și vremea de toamnă, la munte, începe să se răcească, Aromânii nomazi încep să se pregătească de plecare *tu arniu* (la iernatec). Nunțile s'au isprăvit, iar *flambura* (steagul) cu *mer aroșu și lână alică* (cu măr roșu și lână de un roșu aprins) în vârf, de pe casele mirilor, începe să se coboare treptat. Acum nici vântul de munte, care suflă din ce în ce mai tare, nu-l mai lasă să fâlfâie deasupra locuințelor noilor însurați. Cu o săptămână și mai bine înainte de plecare, o agitație vie domnește în comunele mai mari. Bărbații din fâlcări se strâng grupuri-grupuri, ca să se învoiască asupra direcției ce trebuie să apuce. Păstorii coboară oile din înălțimi și le aduc să pască în apropierea comunelor, până aproape de plecare. Dacă câte odată se întâmplă ca frigul să cadă brusc, atunci, de frica lupilor, ciobanii bagă oile în târle, bine împrejmuite, sau chiar în curțile mai mari ale caselor. Familiile care sânt alese de fâlcare ca să rămână în comună pentru paza caselor, se grăbesc ca să-și aducă din pădure lemnele de trebuință pentru timpul iernii, căci la o iarnă grea multe din ele, cu săptămânile, nu îndrăznesc să iasă din casă afară. Bărbații acestor familii aleargă prin orașele și târgurile din apropiere, ca să se aprovizioneze cu cele de trebuință

<sup>1</sup> Vezi interesanta descriere a nunții la Fărșeroții din Acarnania de L. Heuzey, *Le mont Olympe et l'Acarnanie*. Paris 1860, p. 276. De asemenea vezi și descrierea nunții la Fărșeroții din Albania de Mary Adelaide Walker, care a vizitat Albania în 1860, asistând și la o nuntă aromânească din Corița. (*Through Macedonia to the Albanian Lakes*, London, 1864 ap. M. Beza o. c. p. 39).

până la reîntoarcerea fâlcărilor la munte, dar mai cu deosebire cu făină. În timpul acesta nu mai puțin grăbite sânt și femeile. Și întru cât, alături de oierit, cu care se ocupă aproape numai bărbații femeile se îndeletnicesc și cu industria lânii, pe urma căreia păstorii noștri au venituri mari, acele dintre familii care n'au isprăvit cu țesăturile de lână, dau zor mai repede să isprăvească, căci vine ziua târgului din Veria, din Grebena, din Conița etc. și le apucă fără să fi prelucrat întreaga cantitate de lână ce și-au procurat și în care au pus o bună parte din capitalul lor. Inșă, în comunele fărșerotești, cele mai multe femei se îngrijesc de pregătirea hainelor mai groase pentru timpul iernii. De aceea, cei mai mulți dintre croitori au de lucru acum în săptămâna plecării cu coaserea *tălăganelor* și *tâmbărilor tră'nvișteare* (de îmbrăcat), *a tâmbărilor di preasupra* (pe deasupra). Acum nici morții nu sânt uitați cu desăvârșire: pe când o parte din femei sânt ocupate cu strângerea și împachetarea avutului din casă, iar altele pregătesc mâncare pentru croitori, cele mai bătrâne dau fuga până la cimitir, ca să-și ia ziua bună de la cei dispăruți. Acum zi de zi se așteaptă plecarea. În ultimele două zile, în comunele fărșerotești, *coșeabașlu* (primarul) însoțit de doi jandarmi, mai dă o raită pe la aceia dintre Aromâni care au rămas în urmă cu dările către stăpânire. După ce și aceste ultime socoteli au fost regulate, iar avutul fâlcărilor a fost împachetat gata în saci de lână se începe încărcarea cailor și catârilor. În timp ce bărbații însărcinați cu pregătirea poverilor cheamă caii și catării ca să-i încarce, un număr de bătrâne mai robuste și mai vânjoase strâng copiii răspândiți printre cai și pornesc înainte.

După aceasta urmează despărțirea care nu este mai puțin duiosă și mișcătoare. În fine vine plecarea când, toată lumea grupată în fâlcări, se pune în mișcare. Acum cei care se duc, unii călări alții pe jos, prin strigăte prelungite, își iau rămas bun de la comunele și locuințele părăsite. Ei își mai reîntorc încă odată privirile ca să se mai uite la cei rămași în comună și, cu jalea în suflet, își continuă drumul înainte, ca să ajungă în regiunile mai calde de lângă mare.

Desigur că, întocmai ca la suirea oilor la munte, coborîrea la șes, nu în toate comunele românești se face dintr'odată. În așezările mai mici, cum sânt acelea ale Fărșeroților, aproape mai

toate fâlcările pleacă în aceeași zi. În comunele mai mari din Pind și mai cu deosebire în acelea în care lumea nu se mai în-deletnicește cu păstoritul, plecarea se face în grupuri, aproape în fiecare zi: *Astădz fug fumel'le di Grebena, mâne di Caterina, pimâne di nuntru* (astăzi pleacă familiile care merg spre Grebena, mâine cei din Caterina, poimâne cei dinăuntru, adică cei care se duc în interiorul Greciei). În felul acesta se continuă mutările timp-de, vreo două săptămâni și mai bine. De altfel, în cele mai multe comune mari, în care nu toți locuitorii sânt păstori, plecarea nu se poate efectua într'o zi, două sau trei, și din cauza lipsei de cai sau de cătâri. Numai comunele curat păstorești dispun de un număr mare de animale de transport. Toate celelalte trebuie să aștepte pe rând întoarcerea chervanagiilor aromâni, ca să le transporte la locul de iernatec<sup>1</sup>.

\*

Acum, cum au ajuns la șes, fâlcările sub conducerea celnicilor se desfac din convoiu, apucând fiecare în spre regiunea unde s'a închiriat *mandra* pentru iernatec. Foarte mulți păstori din regiunea Veriei, la coborîrea lor spre șes, trec chiar prin orașul Veria, unde o parte rămân cu turmele lor, o altă parte însă înaintează și mai departe, lăsând în Veria, pe la rudele și cunoscuții lor, numai *cătândia* (avutul din casă). Cei care rămân cu turmele în Veria, în timpul iernii le lasă pe acestea să pască prin *arădzâmuri* (coastele) de pe colinele din partea periferică a orașului. Și fiindcă la coborîre pentru iernatec, în cele mai multe cazuri, turmele conduse de ciobani sânt expediate cu două săptămâni înainte de plecarea fâlcărilor, celnicii au grija ca să închirieze de la proprietarii de moșii, cum erau beii turci înainte de războiul balcanic, cu mult înainte de coborîrea turmelor, *cășlăulu* (moșia) pe care își așează *mandrele*. Pentru ținuturile în care zăpada ține mai multă vreme, tot celnicii caută să se înțeleagă cu proprietarii de fân pentru nutrețul de trebuință, în tot timpul cât turmele de oi nu vor putea paște iarbă verde. După aceasta, păstorii se îngrijesc de *mandre*, iar bărbații se apucă și fac colibele sau întind corturile în locuri mai adăpostite, pentruca în timp de ploaie să fie ferite de revărsările apelor care le aduc mari

<sup>1</sup> Cf. *Frățil'ea* I, p. 136: *Fudzirea fumel'lor toamna tu ariu*. De asemenea Anul II, p. 233. Vezi și clasică descriere a coborîrii oilor la șes făcută de Pouqueville, o. c. II, 215.

stricăciuni. În regiunile în care inundațiile sânt mai dese, din pricina ploilor care cad în cantități mari, de multe ori păstorii aromâni sânt supuși la pierderi simțitoare. Scăderea prea mare a temperaturii ca și lipsa totală de nutreț din cauza inundațiilor, fac de cele mai multe ori să-și piardă tot avutul în oi. Au fost ani când din pricina frigului prea mare, într'o regiune în care de obicei iarna este mai dulce, păstorii aromâni și-au pierdut nu numai tot avutul, dar ei înșiși au fost amenințați să piară de foame. În împrejurările acelea numai acei care au avut prevederea ca să se mute în regiuni scutite de inundații sau pe lângă mare, au mai putut scăpa de la o nenorocire care i-ar fi costat întreaga lor avere. Dar și această ultimă măsură trebuie luată mai de vreme, căci în lunile Ianuarie și Februarie, când oile încep să fete, mutarea mandrelor este mult mai anevoioasă și din pricina mieilor abia născuți. Fiind încă prea slabi, ei nu pot suportă drumurile lungi; în cazul acesta, cei mai mulți mor pe drum. În literatura populară a Aromânilor se întâlnesc versuri în care Aromânii se vaită pentru marile pierderi ce au suferit din cauza unei ierni prea aspre:

O mărați, mărați di noi,  
Plândzem ca niți fiçori,  
Că n'armasim făr'di oi,  
Di kirdum di iarnă greao  
Nel' tu fital'u di neao.

O sărmani, sărmani de noi,  
Plângem ca copiii mici,  
Căci am 'rămas fără de oi,  
Și-am pierdut de iarnă grea  
Miei, la fătat, de multă nea.

Lit. Pop. 938.

Și tot așa nu arare ori dăm de versuri, în care se deplânge soarta acelor familii care, în urma nenorocirilor mari ce au suferit în timpul iernii, au fost nevoite să rămână la șes pentru totdeauna:

Ma dzîțiți bobò bobò  
Tră iarna di Armirò,  
Ca alăsăm becl'i aco,  
Beçile și caléșile  
Di nă dor h'icatile!  
Ia dzîțiți lele, lele,  
Că n'armân fumel'ile  
Nu-s vițate eale tu câmpu,  
Că-s vițate tu apa-arațe  
Si-ș facă calivi afară,  
Putè caplu s-nu li doare.

Ci ziceți bobò bobò,  
Pentru iarna din Armirò,  
Căci am lăsat oile albe acolo,  
Albele și galeșele,  
De ne dor ficații!  
Ia ziceți auleo, auleo,  
Căci ne rămân familiile  
Și nu-s obicinuite la șes,  
Că-s obicinuite la apă rece  
Să-și facă colibi afară,  
Nici odată capul să nu le doară.

Lit. Pop. 935.

Cu cât iarna înainteză, cu atât luarea aminte a Aromânilor este îndreptată la târlele în care se adăpostesc *oile greate* (însărcinate). Pe la sfârșitul lui Ianuarie și în luna Februarie începe epoca de *fital'u* (când oile încep să fete). Acum toți se îngrijesc de creșterea mieilor și iezilor născuți, luând bine seama să nu răcească de frig, sau să nu flămânzească din lipsă de lapte. Nu de puține ori se întâmplă că un miel, după ce a fost fătat, să nu vrea să sugă lapte de la mumă-sa, sau chiar aceasta să nu vrea să-i dea să sugă. În cazul aceasta, păstorii, imediat după nașterea mieilor, caută mai întâiu să vadă care din el sugă sau nu. Cei care nu sug, sânt vârâți mai aproape de botul oaiei fătătoare, ca să-și miroase și lingă mielul spre a-l recunoaște de al său; iar mielul, cum se naște, îl pun să sugă *curastră* ca să se întremeze mai repede și să nu rămână slab și pipernicit. Când însă cu toate aceste precauțiuni luate de păstori se întâmplă, câte odată, din cine știe ce împrejurări, că oaia nu vrea să-și recunoască mielul și prin urmare, *nu lu-ableacă* (nu-i dă să sugă), atunci ei fac *pătu'e* (sing. *pătu'u* „mic locșor cât încapă o oaie cu mielul“) împrejmuite de *ligăreașă* (răchită) și pun fiecare oaie cu mielul ei în câte un *pătu'u*. Aci ele stau câteva zile, până când mieii sânt lăsați să sugă în voie. Dacă nici în *pătu'u* oaia nu *ableacă* mielul, atunci ea este bătută bine, până ce, în cele din urmă, cedează. După aceasta, atât mielului cât și oaiei li se dă drumul în turmă.

Când se întâmplă să moară mielul unei oi, imediat după ce a fost fătat, atunci, pentru ca oaia să se lase a fi suptă de un alt miel de la o oaie care a fătat mai mulți miei, păstorii îngrijesc *si-ndzeamină* un miel. Adică se ia mielul strein, pe care păstorii grămusterii îl numesc *rielă dzeamin* (miel geamân) și se învește în *soarte* (cămașa mielului mort) după ce mai întâiu a fost curățită bine de *mucoare*. Oaia cu mielul mort, crezând că este al ei, mai întâiu începe să-l miroase și să-l lingă, după aceea îl *ableacă*, îl lasă să sugă. De multe ori se întâmplă ca ea să nu vrea să-l lăpteze. În cazul acesta, păstorii din regiunea Veriei obicinuesc *s-treacă prit cămeașe* (să treacă mielul prin cămașă). Anume, se ia o basmă mai mare de culoare roșie și se leagă pe subt pânțelele oii. După aceea se ia mielul și se trece între basmă și pânțele, odată de la cap spre coadă și încă odată de la dreapta spre stânga. Dacă și după această operație

oaia tot mai continuă să nu dea mielului lapte, atunci ea se pune la *pătul'u*, procedându-se ca mai sus.

Nu toate oile fată la timp. Unele fată mai târziu: *oaie târdzie*; altele însă mai de vreme. Faptul acesta din urmă neliniștește foarte mult pe păstori și în special pe marii proprietari de turme, căci, în cazul acesta, multe oi *astrik'escu* (ajung sterpe). Un leac sigur în contra fătatului de timpuriu nu se cunoaște. Cei mai mulți păstori se slujesc de o piatră sfântă numită *astămătiri*, adusă de la Sf. Munte. Înainte de *fital'u* păstorii se îngrijesc ca să îngroape această piatră la intrarea în staul, *tu arugă*. Oile care au trecut peste ea, nu *astrăk'escu*. Alții, care nu au această piatră, se păzesc să frigă brânză pe cărbuni aprinși.

După ce toate oile au fătat și ultima zăpadă s'a topit, în regiunile din apropierea mării, primăvara începe să se arate mai de vreme și căldurile mari năpădesc dintr'odată. Acum se aproprie tunsul oilor. Cu acest prilej păstorii aromâni fac o sărbătoare mare. Această sărbătoare este pentru celnici și peste tot pentru proprietarii de turme un nou prilej ca să mulțumească pe păstori pentru toată munca depusă în cursul iernii, cu pregătirea mandrelor, cu îngrijirea oilor în timpul fătatului, cu alăptarea mieilor și cu atâtea alte treburi, dintr'un anotimp, care se poate socoti ca cel mai covârșitor pentru viitorul crescătorilor de oi. Epoca când se tund oile, variază de la o regiune la alta. În cele mai multe locuri, tunsul oilor se face pe la sfârșitul lui Martie; în alte părți, în luna Aprilie. Oile se tund cu foarfeci mari făcute anume pentru aceasta. De foarfecile păstorilor se leagă foarte multe superstiții. În zilele de 11 până la 14 Noemvrie păstorii se feresc să deschidă foarfecile, căci se deschide gura lupilor și le mănâncă oile. Alții leagă foarfecile cu o sfoară, ca să fie legată gura lupilor. În alte părți foarfecile nu se deschid de la 11—23 Noemvrie<sup>1</sup>. În acest interval femeile nu încep nici un lucru, căci, după credința lor, iese lupul din *lužăr* (culcuș) și le sugrumă oile. Tot în acest interval femeile se feresc să pună pieptenele pe cap ca să se pieptene. Ele lasă părul încâlcit, ca să se încâlcească drumul lupilor în pădure și să nu mai poată ajunge la turme ca să le sugrume oile<sup>2</sup>. În fine, după ce oile au fost tunse, se frig

<sup>1</sup> La păstorii dacoromâni 11 Noemvrie este „sărbătoarea oilor“ (Cf. Fl. Marian, *Sărbătorile la Români* I p. 113 și 235.

<sup>2</sup> Vezi despre aceste obiceiuri la Dacoromâni și Dimitrie Dan, *Stâna la Români din Bucovina* în *Junimea Literară*, Anul XII p. 161.

mai mulți miei la frigare. Se întinde jos pe iarbă verde o masă lungă, la care iau parte și familiile fălcărilor, și, în cântece și băuturi, care țin până noaptea târziu, se încheie perioada unei munci, care trebuie să aducă prosperitate și belșug în casele păstorilor aromâni.

\*

Dacă, însă, iarna la șes munca bărbaților se mărginește numai la grija turmelor, femeile, în schimb, își găsesc mai mult de lucru în cursul acestui anotimp, fie cu treburile zilnice din gospodăria casnică, fie, mai ales, cu prelucraturile lânii. În privința aceasta, ele sânt neîntrecute de femeile celorlalte neamuri din Peninsula Balcanică. La această activitate puțin obicinuită la popoarele orientale, ele se văd îndemnate, desigur, mai întâiu de aceea dispoziție firească ce se observă peste tot la populațiile aromânești de a fi vecinic cu gândul la lucru, al doilea, și de belșugul lânii care le stă la îndemână. Este interesant să urmărim constatările arheologului francez Heuzey făcute cu optzeci de ani înainte, la Aromânele fărșeroate din Acarnania, spre a ne putea face o idee neexagerată despre vrednicia femeii aromâne în treburile familiare și mai cu deosebire în industria casnică : „Les femmes sont comme leurs maris fortes et travailleuses. Il faut les voir revenir de la fontaine, le dos plié sous une charge de linge humide, coiffées du bassin de métal où elles ont fait la lessive, portant encore pendu à leur épaule un baril plein d'eau, et, de leurs mains, pour ne pas perdre de temps, filant leur quenouillée. Nous traversions un campement, le lendemain d'un mariage ; la nouvelle épouse était déjà au travail. Assise en plein air, devant son métier, comme pour faire montrer de son ardeur à l'ouvrage, elle tissait sans relâche, encore revêtue de ses habits de noce“<sup>1</sup>. Iar scriitorul englez M. Leake, care a vizitat pe Aromâni cu mai multe decenii înaintea lui Heuzey, vorbind despre vrednicia femeii aromâne, adaugă că ele se ocupă cu cultura pământului torcând în același timp și din furcă<sup>2</sup>.

Lâna pe care o prelucrează femeile aromâne poartă diferite numiri, atât după calitatea ei cât și după locul de unde este tunsă.

<sup>1</sup> Heuzey *o. c.* p. 274.

<sup>2</sup> The gardens and the small quantity of arable land which surrounds these towns, are chiefly cultivated by the women, who reap the harvest as well as perform all the household work and spin (M. Leake, *o. c.* p. 275).

Înainte de a trece la țesăturile pregătite din lână, vom da aceste numiri:

*bască* este lâna tunsă de pe oaie și rămasă într'o singură bucată;

*canură* este, la o parte din Fărșeroți, „lâna albă bună pentru tort“, la ceilalți Români *canură* este tortul de lână în felurite culori care se bagă în *suvalniță* (suveică) și servește la țesut, trecând prin *ustură* (urzeală);

*arudă*, lâna lungă, țigae;

*cărmina* (numai la Aromânii din Albania), lâna țigae;

*sumă*, lâna cu firul mai lung. La Aromânii grămusteni *suma* este lâna nici cea mai bună, nici cea mai rea. La pieptenat ea se alege la marginea pieptenilor și apoi se strânge la olaltă;

*niiță*, lâna scurtă tunsă de pe noateni;

*k'endic* (în Veria) este lâna mai puțin lungă și nu prea moale;

*miale* (în Samarina), lâna tunsă de pe pânțele și coada oilor;

*suel'u*, lâna tunsă de pe pânțele, de la picioare și de la coadă, este calitatea de lână mai proastă;

*capit*, lâna de pe cap, gât și piept;

*coade*, lâna de la coadă. După ce se junghie mieii sau oile, lâna de la coadă se vinde deosebit;

*săină* (sau *lână săină*), lâna albă amestecată cu câte un păr negru;

*lână di tabac*, lâna de tăbăcărie;

*lână di drășteală*, rămășițele lănoase rămase din țesăturile de lână scoase din văltoare (drășteală);

*găbúr* lâna sură, sau orice lâna amestecată cu negru;

*čume* (di lâna), resturi, buci de lâna<sup>1</sup>;

*căprină* (sau *lână căprină*), lâna de păr de capră;

Lâna se prelucrează în starea ei naturală, albă sau colorată.

Dintre culorile țesăturilor de lână mai obicinuite însemnăm:

*nirlă*, albastră;

*niruȧală*, albastră mai deschis;

*h'imilă*, neagră;

*gangur*, de culoare închisă care dă în verde și negru;

*vinită*, vânăță;

*alică*, de culoare roșie deschis;

<sup>1</sup> Pentru unele soiuri de lâna vezi articolul lui M. Pinetta din *Peninsula Balcanică* III (1925) p. 121.



*g'uveze*, roșu, vișiniu;  
*cafereng'ie*, de culoare cafenie etc.;  
*galbină*, galbenă.

Pentru obținerea acestor culori femeile aromâne întrebuințează *indigo* pentru culoare albastră; *frândză di frapsin* (frunze de frasin), *coaje de arin* sau *coaje di schilitur* pentru culoare neagră; *frândză di șăfrane* (șofran) pentru galben; *bâcâne* sau *cârmâze* pentru roșu<sup>1</sup>.

Lâna, spre a fi prelucrată, mai întâiu se spală, după aceea se usucă și la urmă de tot se scarmână cu mâna. După ce lâna a fost bine scarmânată, *s-da la k'apțâni* (se dă în piepteni), ca să se obțină ceea ce se numește *clându* (bucata de lână dublă, de formă mai mult sau mai puțin dreptunghiulară) sau *apală* (pl. *apăl'i*). Acestea se mai trec încă odată prin piepteni, de astă dată fiecare *clându* sau *apală* pe rând, din care se scot ceea ce Aromânii grămusteni numesc *piçuri* (sg. *piçur*), iar cei din Veria *pitrik'e*. Acestea sânt un fel de caiere mai grosicioare, care se torc la *çirik'e* (rodan) spre a se obține *tortul*. Adevăratul *caier* (caier) la Aromâni este lâna de pe *furcă*; la Grămusteni ea se numește *ful'orū* (fuior). Femeile aromâne nu scarmână lâna la piepteni în ziua de *Sf. Minazi* (11 Noemvrie st. v.), mai întâiu pentru că această zi este o sărbătoare, și al doilea, pentru că le merge bine turmelor de oi. În această zi o femeie mai bătrână ia o ață și leagă pieptenii. Prin aceasta se crede că limba lupului rămâne legată în gură<sup>2</sup>. Tortul se păstrează în *jireagl'e* (măsură de tort; la Aromânii grămusteni și peste tot la cei din Macedonia „jurubiță de zece legături a câte trei fire“), din care apoi se adună în *gl'em* (ghem). Acesta se mai numește *crună*, când conține numai tortul dintr'o singură jireagl'e și *drugă*, când conține tort special făcut din lâna mai întrebuințată numai pentru împletitul ciorapilor. Dalametra dă în dicționarul său pentru *drugă* înțelesul de „bumbac“. La Veria nu mi s'a confirmat acest înțeles, care poate să existe în altă parte. Bumbacul răsucit în Macedonia se numește *h'intic*<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Cf. G. Zuca, *o. c.* p. 15.

<sup>2</sup> Cf. Tache Papahagi, *Din Folclorul rom. și lat.* p. 52.

<sup>3</sup> La o bună parte din cuvintele date de mine înțelesul se deosebește de acela însemnat în glosare și dicționare. Eu am înregistrat ceea ce mi s'a spus, fără să contest înțelesurile date mai înainte, care și ele trebuie să existe în dialect.

Din lâna astfel prelucrată femeile aromâne prepară tot felul de țesături, dintre care o bună parte e destinată *de-a-nviști* pentru trebuințele casei, iar alta *de-a-vindi* pentru comerț<sup>1</sup>.

Țesătura de bază pentru îmbrăcăminte este *șiacu* (șaiacul) mai gros sau mai subțire, cu sau fără *floați* (floace), după haina la care se întrebuițează. El este de culoare albă, neagră sau vânătă. Se aduce în piață în rotocoale mari pe care Aromânii le numesc *vilare*, în spre deosebire de *trâmbe*, întrebuițat numai pentru valul de pânză, și se vinde în mari cantități aproape în mai toate orașele din Peninsula Balcanică. Dintre felurile de *șiac* avem:

*gravanò* (*ȳravanò*), șaiac gros și bine bătut, de culoare negru, cenușiu sau *bagav*. În regiunea Veriei el se țese din lâna mai proastă de oaie. Există însă și *gravanò* făcut din lâna, în care cea mai mare parte este *niță*, sau chiar numai curat *niță*. După ce a fost țesut, el se dă la *drășteal'e* (piuă), ca să fie mai bătut, să aibă pe deasupra *floați*, iar pe dos un fel de puf ieșit tot din păr, însă subțire și scurt, care se cheamă *frumă*;

*buluboță*, șaiac mai subțire, din care se fac haine și nădragi; *miliță* (în Veria), scutec. În unele părți are și înțelesul de orice bucată de lâna mai groasă în formă de șaiac, ce se pune pruncilor la șezut ca să nu ajungă pișatul la îmbrăcăminte. Aromânii din Pind își au *drăștealile* lor. Cei din Veria îl dau la Bulgarii din Caragiova;

*tălăyan* este același cu *gravanò*. Se numește astfel pentrucă din acest fel de șaiac gros se fac *tălăyane*;

*scutic* este șaiac mai ordinar cu țesătura mai puțin bătută, și de culoare alb sau negru. Din acest fel de șaiac păstorii aromâni își fac un fel de pantaloni mai largi pe care îi îmbracă atunci când mulg oile la arugă. El este căutat de Bulgari și Greci, care își fac din el șalvari.

Din lâna de capră (*căprină*) se fac capotele numite *tâmbări*, de culoare *cănută* sau neagră.

Dintre celelalte țesături, care servesc mai mult pentru învelituri și tot felul de scoarțe în casă, avem:

*tendă*, țesătură de lâna de capră care se întrebuițează mai mult pentru corturile păstorilor nomazi, când se găsesc pe drumuri și poposesc undeva;

<sup>1</sup> Cf. *Peninsula Balcanică* III (1925) p. 125 și urm.

*duagă*, învelitoare de lână, fără floace, însă groasă și calduroasă; se întrebuintează ca țol de învelit în timpul nopții.

*biliță* (întrebuintat numai în Albania și Ohrida) este doagă, albă, însă mai groasă;

*čergă* tot un fel de doagă. Ele sânt colorate și se vând mai mult, câte două la un loc; de aceea se mai numesc *čiftè*.

*Hăraje* (și *hăraje* pl. *hărăyi*), țesătură de lână ceva mai subțire, în două culori, alb și negru (rar și în alte culori) dispuse în formă de pătrățele. Din ea își fac Aromânii saci mari care poartă același nume și în care își încarcă tot avutul lor, când se mută de la un loc la altul. Tot din această țesătură se fac *tastre* (*traste*) „traiste“, *lijutastre* (*lijutraste*) „traiste în care se pun semințe pentru cai, catări (orz, ovăz) și se atârnă de gâtul animalului“, *stricători* (strecurători) și alte țesături de care au nevoie.

*sazmă*, un fel de scoarță, în unele părți (Pind și Veria) făcută numai din *căprină*, în alte părți însă și din lână amestecată cu căprină;

*tiftică*, doagă mai mică pentru învelit așternutul; ea este de obicei albă cu marginile roșii sau vinete;

*zilie*, covoraș lucrat în mai multe culori, de mărime mijlocie;

*vilendză*, velință de cele mai multe ori prevăzută cu floace: *vilendză flucoasă*;

*flucată*, este tot un fel de sazmă, peste tot albă sau peste tot roșie și acoperită cu floace mari pe deasupra. Flucatele pot fi și în două culori: de obicei marginea, de o palmă și mai bine lărgime, neagră, și restul roșie, sau vânăță și roșu. Servește ca așternământ pe jos lângă cămin, unde șed cei mai bătrâni, și ca învelitoare peste tot, iarna, sau în anotimpurile mai friguroase.

În afară de acestea, Aromâncele mai țes tot felul de chilimuri care au diferite numiri orientale, cunoscute la toate popoarele balcanice<sup>1</sup>.

Toate aceste fabricate se vindeau, înainte de războiul balcanic, în întreaga Peninsulă Balcanică. Pentru desfacerea lor Aromânii nu se slujeau de mijlocitori. Ca unii care cunoșteau toate centrele din Peninsulă, ei singuri se ocupau cu vânzarea lor. Pentru aceasta ei erau ajutați și de caravanele lor, despre care se va vorbi în capitolul următor.

<sup>1</sup> Vezi despre industria lânei *Lumina* Anul VI (1908) No. 3 p. 1 și urm.

#### 4. Starea actuală a păstoritului.

*Decăderea păstoritului. — Cauzele: comerțul și meseriile.  
Transportul cu caravanele. — Războaiele cu jafurile.*

Astăzi păstoritul se mai continuă la Aromânii nomazi din Albania și la Grămustenii din Bulgaria. La Fărșeroți, alături de păstorit, o dezvoltare mare a luat și transportul cu caravanele. La toți ceilalți, păstoritul se găsește în plină decădere, amenințând să dispară cu desăvârșire. Dintre aceștia foarte puțini Români din Tesalia și Epir se mai ocupă cu creșterea vitelor; după aceea Fărșeroții din ținutul Vodena; în fine Românii din regiunea Veriei și grupuri de Aromâni din Tracia și Macedonia.

Cauzele care au contribuit la treptata lui slăbire sânt multe. Noi vom studiă aici pe cele mai hotărâtoare.

##### 10. Comerțul și meseriile.

Deșteptăciunea firească a Aromânilor, unită cu acea experiență și cunoaștere de lume, pe care numai ei singuri și-o puteau câștiga în cursul drumurilor lungi ce străbăteau, i-au făcut mai de mult să nu rămână indiferenți față de celelalte ocupațiuni și, mai ales, față de comerț, care eră să le procure câștiguri mult mai mari decât creșterea turmelor de vite. Această năzuință a lor de a se înavuți pe căi cât se poate mai practice, a fost foarte mult ajutată și de caravanele lor care, după cum vom vedea mai jos, se ocupau cu transporturile în întreagă Peninsula Balcanică. Inceputul comerțului la Aromâni s'a făcut prin cărvănărit. Caravanele Aromânilor nu se mulțumeau să transporte numai mărfurile altora, ci ele duceau cu sine spre vânzare și produsele în lapte sau în lână fabricate la ei acasă. Cu modul acesta gustul de câștig, care aveă mai mulți sorți de izbândă în comerț decât în păstorit, începuse să-i atragă tot mai mult, și puțin câte puțin, ei treceau, încă din timpurile cele mai vechi, de la starea de păstori cu viață nomadă la aceea de neguțători, la început ambulanți, după aceea cu așezări stabile. Aceste treceri nu sânt așa de nouă, cum ni le închipuim. Ele s'au produs încă din primele veacuri de conviețuire cu popoarele balcanice, atunci când elementul citadin din orașe eră reprezentat și prin Aromâni. Această presupunere o facem din considerațiunea, că, ori cum vom căută să ne explicăm deosebirea ce există, la țară, între

viața înaintată a Aromânilor și viața înapoiată a Slavilor, noi vom putea ajunge la adevărata ei pricepere, decât numai admînd că, de la început, o parte din elementul românesc din sudul Dunării a moștenit ceva din viața citadină a Romanilor. Toți călătorii care au trecut prin Peninsula Balcanică și au cunoscut mai de aproape așezările ca și locuințele Grecilor, Albanezilor și ale Slavilor, au rămas uimiți de marea deosebire ce există între aranjamentul și mai ales soliditatea și confortul caselor din satele românești și între acelea din satele grecești, albanezești și bulgărești. Cel mai vechiu dintre aceștia, William Martin Leake, vorbind în opera sa citată des în această lucrare, despre locuințele Aromânilor din comunele din Pind, pe unde fusese și pe care le cunoscuse mai de aproape, le compară cu locuințele orașelor mai mari și mai înfloritoare din Grecia. Iar Weigand, care a urmat aproape cu un veac mai târziu după el, observă, cu drept cuvînt, că scriitorul englez, care în aprecierile lui se luase numai după locuințele Aromânilor din Pind și nu văzuse pe acelea din satele Aromânilor din Macedonia, n'a cunoscut decât foarte puțin din frumusețea comunelor românești: „Leake a avut în vedere, probabil — spune Weigand — localități ca Siracu, Călar'i, Aminciu și Vlaho-Clisura, care, cu toate că au o poziție oarecum izolată în munți, totuși impresionează plăcut pe călător atît prin masivitatea clădirilor cît mai ales prin înfățișarea lor curată și drăguță. Dar dacă el ar fi cunoscut Crușova, Nevesca și alte sate așezate mai la nord, de sigur că uimirea lui ar fi trecut în admirație. După ce cineva a trecut pe lângă satele, în plină stare de mizerie, ale Bulgarilor și a văzut locuințele lor murdare, constînd din colibe mici cu pereții de lut, după ce a trecut pe lângă cătunele mai mult decît sărăcicioase ale Grecilor din Epir, sau pe lângă casele de piatră absolut lipsite ale Albanezilor, se simte cu atît mai fermecat la priveliștea ce-i oferă satele românești, care se impun nu numai prin poziția lor splendidă și prin întreaga lor înfățișare, cît, mai ales, prin măreția caselor și aranjamentul lor din năuntru“<sup>1</sup>. Aceeași constatare o face și Cvijić pentru orașele Aromânilor. „Ei [Aromânii] trăesc în orașe care sînt mai sănătoase din toate cîte se află în Peninsula Balcanică. Aceste orașe sînt la o înălțime mare și pe pozițiuni frumoase; ele sînt așezate de obicei pe povârnișurile munților

<sup>1</sup> Weigand, *Die Aromunen* I p. 266.

greu de urcat. Casele și prăvăliile sânt clădite din piatră și cele mai multe acoperite cu piatră. Ele sânt clădiri frumoase, cu interiorul aranjat ca în Europa centrală“<sup>1</sup>.

Aici nu vom încerca să expunem mai pe larg proporțiile comerțului pe care Aromânii, numai cu două-trei veacuri înainte, îl făceau în interiorul Peninsulei Balcanice, precum și afară, cu țările streine, ca Italia<sup>2</sup>, Franța, Egiptul, Austria, Ungaria, Prusia, Polonia și Rusia<sup>3</sup>. Ne vom mulțumi numai să arătăm că un început de decădere pentru păstorit s'a făcut din momentul când Aromânii noștri au început să se îndeletnicească cu comerțul. Prin comerț, care datează încă din vremea coboririi Aromânilor în sudul Peninsulei Balcanice, s'a format treptat acel element aromânesc din orașe, care, cu timpul, a ajuns purtătorul culturii greco-bizantine la populațiunile slave, la care o influență aromânească se observă încă până astăzi. Despre urmele acestei influențe se va vorbi într'un alt capitol. Aici ne vom mulțumi să spunem că întreg acest element orășenesc, întru cât, la început, se alcătuiă din păstorii mai răsăriți, care se dedaseră cu comerțul, formă o pierdere pentru păstorit.

Și deoarece prin comerț păstorii aromâni avură prilejul să cunoască artele și meseriile, foarte mulți din ei, dedându-se de cu vreme cu acest ram de ocupațiune, repede au putut ajunge artiștii și meseriașii de frunte ai întregii Peninsule Balcanice. Nici în privința acestei nouă îndeletniciri nu voiu însă insistă prea mult. Mă voiu mulțumi să arăt numai, în treacăt, că dintre vechii călători streini care au avut prilejul să admire lucrările artistice ale Aromânilor, unii au relevat meșteșugul lor neîntrecut în

<sup>1</sup> *Naselja srpskih zemalja* Vol. I p. XCV.

<sup>2</sup> Vezi despre comerțul pe care îl făceau Aromânii pe la sfârșitul sec. XVII cu Veneția și Trieste, studiul lui N. Iorga, *Câteva știri despre comerțul nostru în veacurile al XVII-lea și al XVIII*, publicat în *Anal. Acad. Rom. secția istorică* (1915) p. 313 și urm.

<sup>3</sup> Iată ce ne spune W. Martin Leake despre începutul comerțului la Aromâni: „They began by carrying to Italy the woollen cloakes, called Cappe which are made in these mountains, and much used in Italy and Spain, as well as by the Greeks themselves. This opened the route to a more extended commerce: they now share with the Greeks in the valuable trade of colonial produce between Spain or Malto and Turkey, and many are owners of both ship and cargo“. (*Travels in Northern Greece* Vol. I 274—275). Vezi și Pouqueville despre începutul comerțului la păstorii nomazi în *Voyage dans la Grèce* Vol. I, p. 173.

fabricarea obiectelor de artă în filigran, pe care ei singuri dintre toate popoarele balcanice îl învățaseră de la Venețieni<sup>1</sup>, alții sculpturile în lemn, mai cu deosebire la executarea catapetesmelor de la bisericile orașelor mai mari, iar alții aptitudinile lor pentru arhitectură. „Aptitudinea extraordinară a Aromânilor pentru arhitectură n'a fost observată până acum. În afară de Constantinopol, Atena și Belgrad, orașe în care ei au aproape monopolul construcțiunii, Aromânii sânt singurii arhitecți din Turcia și Grecia. Aromânul știe să execute ușor, grație inteligenței sale naturale, cupolele și bolțile. Lucrările lui de arhitectură întrec pe acelea ale arhitecților care au studiat în școlile tehnice, și, dacă se compară biserica din Smedria cu cea mai mare parte a monumentelor sârbești sau germane, cineva n'ar putea decât să admire abilitatea Aromânului. De cele mai multe ori Aromânul este în același timp arhitect, zidar, lăcătuș, dulgher și tâmplar. Numai piesele turnate și fabricate le aduce din Austria; restul îl face singur. Ca giuvaergiu și ca cizelar, se bucură de o reputație meritată: lucrările frumoase în filigran din Niș și Vidin ies din mâinile lui“<sup>2</sup>. Toți aceștia, neguțători, artiști ca și meseriași de rând, se desprindeau din clasa păstorilor, formând cu timpul, pătura oamenilor cu stare de la orașe.

## 20. Transportul cu caravanele.

Altă cauză care, de la început, a contribuit la scăderea păstoritului a fost și transportul cu caravanele sau cărvănăritul. El a existat de când cu primele încercări ale păstorilor aromâni de a-și desface produsele lor în lapte și lână. La început, ei se mulțumeau să transporte aceste produse de la locuințele lor de munte sau de șes până la principalele centre regionale. În acest stadiu mai vechiu, cărvănăritul nu prezentă nici o pierdere pentru păstorit; din contră, el îl ajută. Când însă ei, în afară de produsele care țineau de păstorit, mai transportau și mărfurile altora; când pentru acest dublu scop, care le aducea venituri mai mari, ei nu se mulțumeau să parcurgă drumurile din cuprinsul unui singur ținut, ci cutreerau întreagă Peninsula Bal-

<sup>1</sup> „They excel in mounting pistols and musquets in the Albanian taste, in making fisans or silver coffee cups, and in embroidery Albanian dresses“ (W. Martin Leake, *o. c.*, p. 275).

<sup>2</sup> Kanitz, *Serbien* (1868) p. 322 și urm.

canică; când, în fine, prin cărvănărit foarte mulți, dintre celnicii aromâni începuseră să se dedeă și cu comerțul, și, prin acesta, mai pe urmă, se vedeau siliți să treacă de la țară la orașe, atunci meseria transporturilor cu caravanele ajunsese o pierdere pentru păstorit. Ca și comerțul primitiv, această pierdere, la început, nu se simțeă. Inșă cu timpul ea deveni o a doua îndeletnicire pentru Aromâni, de multe ori mai rentabilă decât păstoritul. Când după o iarnă grea se întâmplă ca păstorul aromân să-și piardă turmele de oi, în cazul acesta lui nu-i mai rămâneă alt mijloc de a-și câștiga traiul decât numai prin cărvănărit.

Vechima ocupațiunii Aromânilor cu transporturile este tot așa de mare ca și aceea a păstoritului. De fapt, și prima amintire istorică despre nomadismul Vlahilor din Peninsula Balcanică este legată de cărvănăritul lor. Interpretarea formei  $\delta\delta\tau\alpha\iota$ : prin „călători“ în înțeles de „chervanagii“, pe care a dat-o N. Iorga<sup>1</sup>, corespunde perfect cu forma mai nouă *kjelator*, de la Vlahii din Serbia, în care trebuie să vedem același derivat din *cale*, ca și în  $\delta\delta\tau\alpha\iota$  din  $\delta\delta\delta\zeta$ <sup>2</sup>. Deși noi facem o strictă deosebire între Vlahii din sudul Peninsulei Balcanice, cunoscuți astăzi sub numele de Aromâni sau Macedoromâni, și între Vlahii din Serbia, din care n'au mai rămas decât Românii din Istria, cu toate acestea trebuie să recunoaștem că și unii și alții au avut cu îndeletnicire de bază păstoritul și cărvănăritul. Dacă acum vom căută să aflăm la care dintre aceste două populațiuni îndeletnicirea cu transporturile le-a fost de împrumut, nu vom putea da un răspuns hotărîtor. În privința aceasta eu înclin a crede că, întru cât Vlahii din Serbia, din puținele nume de persoane care au ajuns până la noi, se dovedesc a fi ținut mai mult de ramura Românilor din nordul Dunării, adică de Dacoromâni, ei, la început, se vor fi ocupat ca și frații lor Dacoromâni, mai mult cu agricultura decât cu păstoritul. Generalizarea acestei îndeletniciri ca și cărvănăritul trebuie să le fi învățat relativ mai târziu, prin contactul lor cu strămoșii Aromânilor. Eu nu cred că Vlahii chervanagii din 1430, care au jefuit pe Raguzani, bătuți între Trebinje și Bergato

<sup>1</sup> N. Iorga, *Notele unui istoric relativ la evenimentele din Balcani*, pag. 17.

<sup>2</sup> V. Bogrea în *Bulletin de l'Inst. p. l'étude de l'Europe sud-orientale* VII-ème année p. 52.



de către oamenii lui Radoslav Pavlovici<sup>1</sup> au fost Aromâni. Ei erau Vlahi din Serbia. Însă prezența celnicatului aromân, încă din 1214, în documentele din orașele dalmatine, ne dovedește că atât turmele cât și caravanele Aromânilor au ajuns odată până la Ragusa. De aceea, o influență a Aromânilor păstori și chervanagii asupra Vlahilor din Serbia, așa după cum cu veacuri mai târziu Aromânii au putut face din Bulgarii agricultori oameni care să se ocupe numai cu păstoritul și cu cărvănăritul<sup>2</sup>, n'ar fi cu totul imposibilă. Aceste păreri, ținând mai mult de domeniul presupunerilor, vom trece ca să examinăm drumurile mai mari pe care chervanagii aromâni le făceau încă din timpurile cele mai vechi.

După ce Aromânii chervanagii începuseră să se îndepărteze tot mai mult de ținuturile lor, care nu puteau fi decât cele trei Vlahii amintite de scriitorii bizantini și, poate, unele regiuni din Albania și Macedonia, ei străbăteau cu caravanele lor drumurile care duceau la centrele cele mai însemnate pentru comerțul intern din Peninsula Balcanică. Între acestea, lăsând la o parte Salonicul și Constantinopole, acelea care încă din timpurile cele mai vechi erau mai cunoscute printre populațiunile din Epir, Albania și Macedonia erau mai întâiu orașele de lângă mare Avlona (Valona), Durazzo și chiar Ragusa. Din aceste trei porturi chervanagii aromâni transportau în interior toate mărfurile aduse din Italia prin Venezia și Trieste. Acei care expediau aceste mărfuri, constând, mai mult din țesături scumpe și argintării în filigran erau neguțători aromâni stabiliți în cele două orașe<sup>3</sup>. După acestea veneau orașele Perlepe în Macedonia și Seres în Tracia occidentală. Târgurile anuale din aceste orașe, în care veneau neguțători din toată Turcia europeană din veacurile dinainte de eliberarea Greciei, nu s'au desființat decât în urmă de tot, când cu introducerea căilor ferate pe valea vardaro-moraviană Salonic-Belgrad și pe vechiul drum transversal care unea Salonicul cu Constantinopolul. Aceste târguri datau încă din Evul-mediu: „Il semble que

<sup>1</sup> Jireček, *Die Wlachen und Maurowlachen in den Denkm. von Ragusa* (1879) p. 123.

<sup>2</sup> Vezi despre aceasta capitoulul: „Influența păstorilor aromâni asupra popoarelor balcanice“.

<sup>3</sup> Cf. N. Iorga, *Câteva știri despre comerțul nostru în veacurile al XVII-lea și al XVIII-lea*, publicat în *Anal. Acad. Rom. secția istorică* (1915) p. 313. Vezi și *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică* (1919) p. 48.

L'origine des foires de Prilep remonte au Moyen-Age ; avec celles de Seres, elles ont été pendant toute l'époque turque les plus importants rendez-vous de commerce de la Péninsule Balkanique. Elles avaient lieu au commencement du mois de septembre et duraient quinze jours. On voit encore à Prilep quelques-unes des boutiques, où de toute la Turquie d'Europe on venait acheter des marchandises européennes et orientales. Ce n'étaient seulement les marchandises qui faisaient l'objet de ce trafic, mais les produits agricoles et le bétail<sup>1</sup>. Perlepe atrăgea toate caravanele și pe toți comercianții din Macedonia și Serbia. Aceștia din urmă veneau prin valea Moravei și a Vardarului. Nu lipseau, în timpurile cele mai vechi, nici neguțătorii din Albania și Pind. Aceștia ajungeau până în Seres. În cursul veacului XVIII atât Perlepe cât și Seres avură puțin de suferit în urma concurenței pe care le-o făcea orașul pur aromânesc Moscopole. „Muskopolje, sur le Dévol, habitée exclusivement par les Aromounes et qui comptait au XVIII<sup>e</sup> siècle 60.000 habitants, était alors le centre commercial de toutes les régions centrales et occidentales, la principale ville commerçante de l'intérieur. Dans toute la Péninsule, le commerce, les impriméries et les écoles de Muskopolje étaient célèbres“<sup>2</sup>. Însă după distrugerea Moscopolei de către Albanezi ele își menținură renumele.

La aceste târguri veneau, alături de neguțătorii aromâni, și păstorii ca și chervanagii aromâni. Nu avem documente în temeiul cărora putem să dovedim în mod absolut sigur prezența cărvănarilor aromâni în aceste două centre comerciale pentru veacurile dinainte de venirea Turcilor în Europa. Avem însă numele lor prin care se poate dovedi că ele le erau cunoscute populațiilor românești încă din evul-midiu. Perlepe și Seres se pronunță în graiul Aromânilor de pretutindeni P ă r l e a p și S e a r. Amândouă și-au păstrat forma lor arhaică de pronunțare paleoslavă, așa cum astăzi nu se aude la nici una din populațiile slave. Deși numele orașului P ă r l e a p vine din sl. прѣлѣкъ și ar trebui să se pronunțe de către Bulgari P r i l e a p totuși, în gura acestor Slavi azi nu se aude decât Prilep (cu ț pronunțat ca e). Aceași formă arhaică o prezintă și Seres. Numele acestui oraș este de origine romană. La Romani el se chemă

<sup>1</sup> Cvijić, *o. c.*, p. 438.

<sup>2</sup> Cvijić *o. c.*, p. 196.

*Sirrae*<sup>1</sup>. Din această formă Paleoslavii au făcut *сѣр* (Sěr), care ar fi trebuit să se pronunțe S e a r. Însă această veche pronunțare se păstrează numai la Aromâni, pe când Bulgarii pronunță Seres (cu *ѣ* redat prin *e*, întocmai ca la Prilep). N'ar putea fi exclus faptul ca numele arhaic al acestor două orașe să se fi continuat și prin populațiunile aromânești localnice. Aceasta presupunere dacă s'ar putea întemeia pentru Seres, mai ales că populațiuni aromânești se păstrează în aceste regiuni încă până astăzi, nu s'ar putea susține pentru Perlepe. Aci toți Aromânii sânt veniți din Gramoste. Dar și Aromânii din Seres, după cum am arătat mai sus, sânt veniți din Gramoste, Pind și Albania. Păstrarea acestor nume de loc, sub forma lor arhaică numai prin Aromânii călători, prin care înțeleg pe neguțători ca și pe păstori, se poate susține și prin faptul că alte nume de localități de origine slavă, păstrate de către Aromâni sub o formă veche, care să se găsească departe de regiunile locuite de masa compactă a românismului și în mijlocul populațiunilor slave, nu avem. În acest fel s'ar putea explica și forma aromânească S ă r u n ă din lat. *Salona* pentru Salonic. Atât înainte de existența târgurilor din Seres și Perlepe cât și după, caravanele Aromânilor ajungeau cu mărfuri până la Salona, cel mai mare centru comercial pentru toate populațiunile din sudul Peninsulei Balcanice.

În afară de Perlepe și Seres, târguri mai mici se țineau și în D r a m a și C a v a l a. În special Cavala, ca port comercial, în vremurile mai vechi, nu era mai pe jos de cât Seres<sup>2</sup>. Foarte mulți Aromâni care veneau cu comerțul sau cu caravanele în acest oraș, rămâneau aci pentru totdeauna. Numele patronimic C a v a l i o t i la Aromânii din Albania s'a păstrat din aceste vremuri de legături comerciale cu Cavala, la fel cum s'au păstrat încă până azi la Aromânii comercianți din Perlepe numele de familie M a g i a r și mai ales H a l i c i. Și tot așa caravanele Aromânilor urmând drumurile transversale care duceau în spre răsăritul Peninsulei Balcanice, ajungeau pe vremuri până la I d r i n e i l ' i (sl. Edrene, din Adrianopole) și P o l e (Constantinopole).

O altă direcție pe care o urmau caravanele Aromânilor în Peninsulă era și aceea care ducea în spre miază-noapte. Aci

<sup>1</sup> Jireček, *Geschichte der Bulgaren* p. 106.

<sup>2</sup> Cvijič, *o. c.* p. 452.

orașul mai important, care atrăgea pe comercianții din toată Peninsula Balcanică, era Raguz a. În cursul veacului al XVII neguțătorii aromâni, ajutați de caravanele lor pentru transportul mărfurilor, ajungeau în Serbia în U ž i c e, V a l j e v o și B e l g r a d. În aceste vremuri comerțul Aromânilor, în Serbia, făcea concurența Raguzanilor<sup>1</sup>. În anul 1667, afirmă Const. Jireček, printre neguțătorii streini din Belgrad se află și un mare număr de Aromâni. Nu se poate ști cu siguranță drumurile mai în spre miază-noapte, pe care le străbăteau Aromânii chervanagii. De sigur ele ajungeau până în Ungaria și chiar în Austria, mai laes că pe la sfârșitul sec. al XVI neguțătorii aromâni ajunseră în aceste țări.

Dar în afară de aceste drumuri mari, chervanagiii aromâni mai mijloceau transportul mărfurilor și între centrele cu mai puțină însemnătate, așezate la distanțe mai mici. Intre acestea am putea cită mai toate orașele din Macedonia, Albania, Epir și Tesalia. În Macedonia orașele în care ei încărcau și descărcau mărfuri erau V e r i a, V o d e n a, B i t o l i a, pe de o parte, iar V e l e s, S c o p i a, C u m a n o v a, V r a n i a pe de altă parte. În Albania drumul cel mai umblat era vechea șoseă transversală care legă țărmul Adriaticei cu interiorul Macedoniei prin D u r a z z o, O h r i d a, B i t o l i a. În Epir și Tesalia erau C o n i ț a, G r e b e n a, J a n i n a și L a r i s a cu T â r c o l (Tricala) și L â s u n (Elosona). Intre acestea veneau apoi toate orașelele și târgurile mai mici ca C u r ç a o (Corița), R e s n a, C r u ș o v a, S a ç i ș t a, C a i l a r, C o j a n i, C a s t o r i a, C l i s u r a, H r u p i ș t e a ș. a.

După introducerea căilor ferate și desființarea marilor târguri din P e r l e p e, S e r e s și C a v a l a, începuseră să se formeze bâlciuri regionale, la care cele mai multe mărfuri erau aduse spre desfacere de către neguțătorii și chervanagiii aromâni. Aceste bâlciuri dăinuiesc încă până astăzi. În Macedonia avem marele bâlcu din V e r i a, care se ține la 15 August. La acest bâlcu cărvânarii aromâni aduc tot produsul în lapte și mai ales în țesături de lână din întreaga regiune a Veriei. În Albania este renumitul bâlcu din C o n i ț a (8 Septembrie), iar în Epir marele bâlcu din G r e b e n a, care se ține la 15 Mai, cu prilejul sărbă-

<sup>1</sup> Const. Jireček, *Die Heerestrassen von Belgrad nach Constantinopel und Balkanpässe* (1877) p. 123.

toarei Sf. Achile. Toate mărfurile, care se desfac la aceste bălciuri, sânt aduse de chervanagii aromâni.

Astăzi acești chervanagii mai lucrează numai între orașele în care nu există căi ferate. Din acestea sânt multe. Pentru distanțele mai mici, legate prin linii laterale, se preferă mai mult transportul cu caravanele decât cel cu calea ferată. Linia ferată Kalabaka-Tricala-Volo, construită de o societate belgiană, nu prea lucrează, după mărturisirile acestei societăți<sup>1</sup>, nu numai din cauza puținei circulații, căci trei vagoane sânt prea multe pentru pasageri, dar și pentru faptul că, chiar în anii când se face cea mai frumoasă recoltă în Tesalia, neguțătorii preferă să-și facă transporturile prin chirigii aromâni. Aceștia vin până acasă ca să încarce mărfurile, și tot așa merg și le descarcă până la locul de vânzare. În modul acesta ei scutesc pe neguțătorii de cheltuielile de transport complementare, ce au de făcut, în afară de acelea cu calea ferată.

### 3. Războaiele și jafurile.

Dar pe când atât comerțul cât și cărvănăritul contribuiau pe nesimțite la micșorarea păstoritului, și, încă cu cincizeci de ani înainte, munții Peninsulei Balcanice gemeau de turmele Aromânilor, împrejurări mult mai rele veneau să distrugă situația celnicilor aromâni. Aceste împrejurări, care au sărăcit pe toți Aromânii, le aduceau războaiele și jafurile de după ele. Un războiu pe vremea aceea eră o nenorocire pentru toți crescătorii de vite, din cauza rechizițiilor neomenoase ce li se făceau. Ei erau cei ce dedeau stăpânirii turmele de berbeci pentru întreținerea trupelor, și tot ei împrumutau pentru vecie caii și catării pentru transportul munițiilor. Un războiu, cu urmări bune sau rele pentru stăpânire, eră o calamitate pentru bieții Aromâni. De aceea nu arare ori întâlnim versuri în cântecele populare, în care *picurartu* (păstorul) sau *cărvănarartu* (chervanagiul), despoiați de turmele și catării lor, plâng și se vaită, neștiind cum să se reîntoarcă acasă, spre a vesti celnicului nenorocirea ce li s'a întâmplat:

Țe plândzeți, lai picurari?	Ce plângeți, voi păstori?
Țe plândzeți, lai cărvănari?	Ce plângeți, voi chervanagii?
Țe s-nu plândzim și s-nu uhtăm,	Cum să nu plângem și să nu oftăm,
Polim greu pri noi n'asparsi,	Războiu greu ne-a nimicuit,

<sup>1</sup> Weigand, *Die Aromunen* Vol. I p. 175.

Oile nă li loară toate,  
 Și cal'li nă-l' loară ȝumitate,  
 Di nă dor laile h'icate.

Cum s-nă țem, cum s-nă tur-  
 năm]

Acasă cum s-aspunem.

Ne-au luat oile toate,  
 Și caii pe jumătate,  
 De ne doare la ficate.

Cum să mergem, cum să ne în-  
 toarcem]

Acasă cum să spunem.

Lit. Pop. 937.

Și dacă ar fi fost numai războaiele însoțite de rechiziții, n'ar fi fost nimic. Aromânii ușor s'ar fi putut reface din pierderile suferite. Dar după ele urmau ȝafurile, și acestea erau care agravau situația lor și mai mult. În privința aceasta cazul cel mai tipic ni-l oferă războiul ruso-turc din 1769—1774. Albanezii profitând de slăbiciunea imperiului istovit după un războiu de patru ani, pierdut, au pustiit trecând prin foc și sabie toată aceea regiune cu sate și târguri românești, în care falnica Moscopole, cu șasezeci de mii locuitori și patruzeci de biserici, cu școli superioare și cu tipografie, eră mândria românismului sud-dunărean. Pe vremea aceea, dacă neșuțătorii și meseriașii s'au putut refugia în orașele din Macedonia și peste graniță, în schimb, o parte dintre păstori a căzut victima barbariei albaneze, iar restul a trebuit să se refugieze cu turmele în nordul Peninsulei Balcanice, de unde nu s'a mai putut reîntoarce. Și într'un caz și altul pierderile pentru păstoritul din Gramoste și Albania au fost foarte mari.

În vremea aceea numai păstoriile din Pind, Tesalia și Acarnania au putut salvă situația păstoritului din sudul Dunării. ȝafurile Albaneșilor lui Ali-pașa nu s'au putut întinde și asupra turmelor acestor Români. Pe aceștia îi așteptau însă alte nenorociri cu urmări mai rele. Una dintre acestea a fost mișcarea păstorilor aromâni din 1854, cunoscută sub numele de „andârsia”. Pe vremea când Rusia eră angajată cu Turcia pentru Crimeea, patrioșii greci din Elada, crezând că a sosit momentul ca să-și anexeze Tesalia și Epirul, au făcut o vie propagandă printre păstoriile aromâni din aceste provincii, ca să se răscoale, făgăduindu-le că vor fi sprijiniți de organizațiile lor revoluționare din Grecia. Însă abia s'a proclamat răscoala (andârsia) și guvernul turc, prințând de veste, a trimes în Tesalia o armată de mai multe mii, sub conducerea lui *Mehmetar*. Acesta, la început, crezând că Aromânii revoltați sânt mulți la număr, n'a voit să-i

atace. A încercat mai întâiu să se înțeleagă cu căpeteniile lor. În acest scop, a trimis pe un oarecare *Iașar-bei* ca să trateze cu celnicii aromâni. În vremea aceasta ajutorul făgăduit Aromânilor din partea Grecilor din regat nu le venea. În împrejurările acelea celnicii aromâni, văzându-se părăsiți de Greci, au căutat să se înțeleagă cu trimisul comandantului Mehmetar. Însă acesta, după înțelegere, aflând că Aromânii au fost părăsiți, nu s'a lăsat fără să-i pedepsească, luându-le pentru folosul armatelor un mare număr de oi, de cai și de catări. Comunele care au suferit în urma acestor evenimente au fost acelea din Epir și în special *Samarina* și *Avdeța*. Celnicii din aceste comune au rămas fără nici o oaie<sup>1</sup>. Pierderea pentru păstorii aromâni nu eră prea mare, dacă ne gândim la dezastrul ce ar fi urmat pentru familiile Aromânilor, în cazul când aceștia, neînarmați îndeajuns cum erau, s'ar fi încumetat să atace pe Turci. De aceea, numai după două trei decenii de la această nenorocire, Aromânii păgubiți și-au putut reface turmele de oi.

Însă împrejurările care au adus adevărata ruină în gospodăria celnicilor aromâni, au fost acelea provocate de războiul din 1877. După acest războiu, Tesalia fu cedată Greciei. Noile frontiere dintre Grecia și Turcia despărțeau teritoriul ocupat de păstorii aromâni în două: regiunea Pindului, cu toate comunele românești de munte rămâneau la Turci, iar Tesalia, cu clima ei dulce și câmpiile presărate de sate românești și bogate în pășuni, trecea la Greci. În modul acesta județele de munte: *Grebena*, *Aminciu* (*Mețovo*), *Conița* și *Ianina*, cu locuitori în mare majoritate Aromâni rămâneau desmembrate. Acum coborîrea păstorilor aromâni, la iernatec, în comunele din Tesalia eră împovărată cu tot felul de greutăți, provenite, mai întâiu, din pricina formalităților de îndeplinit atât la plecare (la Turci) cât și la reîntoarcere (la Greci), formalități însoțite mai întotdeauna de bacșișuri costisitoare, al doilea, din pricina taxelor ce trebuiau să plătească în Grecia pentru trecerea vitelor la iernatec, alături de impozitele grele, pe care le plăteau la Turci. Toate aceste dificultăți, care proveneau mai cu deosebire din cauza cheltuielilor prea mari la care erau supuși păstorii aromâni, le îngreunau așa de mult situația economică, încât, de la început, foarte mulți s'au văzut nevoiți să se lase de păstorit.

<sup>1</sup> Vezi G. Zuca, *o. c.* p. 13.

Este drept că încă din primele decenii ale sec. XIX dările păstorilor aromâni din Turcia mergeau crescând. La început ei plăteau dări în natură. Statul le luă zece oi la o sută. Această dare eră destul de mare, dacă ne gândim că pe vremea aceea aproape fiecare comună românească creștea câte 80 până la 100 mii de oi. Turme de zeci de mii de oi plecau la Constantinopol, numai din impozitul pe care păstorii aromâni îl plăteau la stăpânire. Ceva mai târziu, dările în natură s'au schimbat în bani. La început se plătea 35 de bani de oaie, mai în urmă, urcându-se această taxă, ea a ajuns la 60 de bani, și în urmă de tot până la 1 leu și cinci bani<sup>1</sup>. Inșă când după anexarea Tesaliei la Grecia, alături de aceste impozite grele, Aromânii se văzură nevoiți să plătească bani pentru închirierea *mandrei*, ca și taxele de frontieră, despre care a fost vorba mai sus, atunci cei mai mulți dintre ei s'au văzut ruinați chiar în primul an după acest nenorocit eveniment.

Și nu numai Aromânii care se ocupau cu păstoritul, dar și aceia care, alături de păstorit, mai făceau și puțin comerț. O parte din Aromânii care se ocupau cu prelucratul lânei, odată cu turmele, duceau în Tesalia și toate țesăturile lor, ca să le desfacă în piețele din centrele mai mari, cum erau Târcol (Tricala) și Larisa. Inșă pentru toate acestea trebuiau să plătească la frontieră o vamă așa de mare, încât, la desfacerea lor, abia dacă mai reușeau să obțină cheltuielile. Și fiindcă, cu banii obținuți din vânzare, aproape mai toți se aprovizionau în Tesalia cu cereale și cu toate cele de trebuință pentru lunile de iarnă în comunele lor de munte, la plecarea din Tesalia, ei erau supuși de către autoritățile turcești la alte dări pentru mărfurile importate. În condițiunile acestea, numai după câțiva ani, trecerea Aromânilor din Pind în Tesalia deveni cu neputință. Și deoarece, pe vremea aceea, situația din interiorul Turciei se înăsprea tot mai mult în urma mișcărilor revoluționare din partea Bulgarilor, Sârbilor și Grecilor, păstorii aromâni nu aveau posibilitatea să ierneze cu turmele nici măcar în regiunile mai calde din interiorul imperiului. Găsindu-se în această tristă situație, cei mai mulți dintre păstorii români începură să-și vândă turmele, unii ocupându-se cu comerțul sau meseriile, iar alții cu munca câmpului.

<sup>1</sup> G. Zuca, o. c. p. 10.



Se înțelege, însă, că am exagera prea mult rolul nefast ce l-a jucat acest eveniment politic, dacă am vrea să reducem numai la această singură cauză tot regresul ce s'a simțit, în anii din urmă, în gospodăria Aromânilor din Pind. La aceasta au mai contribuit și alți factori.

Averea Aromânilor nu provenea numai din comerțul ce-l făceau cu turmele de oi și cu derivatele de lapte. Ei mai câștigau foarte mult și cu transporturile. Caravana unei fălcări constă cam din 70 până la 100 de *mule* (catâri). Fiecare familie avea de la 5—6 catâri; celnicii de la 15 până la 20. Transporturile ce făceau cu aceste caravane le aduceau venituri mari. De asemenea comerțul cu țesăturile ieșite din mâna femeii aromâne, le procurau venituri, care nu cu puțin contribuiau la buna stare a păstorilor aromâni. Toate aceste resurse, cu timpul, au început să se micșoreze. Căile ferate, multe-puține, câte sânt în Peninsula Balcanică, au redus ocupațiunea cu cărvănăritul. Iar fabricatele industriei occidentale, care se vindeau pe un preț mai ieftin, pe de o parte au depreciat valoarea țesăturilor de casă, pe de altă parte însă au introdus luxul și în familiile aromânești.

La aceasta se mai poate adăga, de sigur, și mândria justificată a unor celnici de a continua cu creșterea turmelor de vite chiar atunci, când din cauzele arătate mai sus, nu se alegeau decât numai cu pagube. Le venea greu să înceteze cu o îndeletnicire pe care o moșteniseră, după expresia lor, din „papū-străpapū“ (moș strămoși) și care le dedea, printre Aromâni, autoritatea și vaza, măsurată nu atât după avere, cât, mai ales, după faima străbunilor. Și astfel, cu timpul, și-au pierdut averea în vite celnici cu nume ca: Papahagi, Giuvăra, Tuvală, Caraiani, Zarmă, Țivică, Docu, Cealera, Barăcu, Daucă ș. a. toți originari din Avdela; Vracă, Vrădui, Barbaiani, Nibi, Ayrucosta, Teguiani, Balamotii originari din Perivoli; Hagibira, Zisi-al-Dzimă-al-Joga, Hagimătușu, Ayruiani din Samarina; Nasică din Smixi; Vasilak'i din Băieasa; Jiciu, Sufleri din Furca; Cundur din Blața ș. a. Unii din ei, cum au fost Barda, Exarhu, Hagi-Gak'i, Papa ș. a., părăsind păstoritul și ocupându-se numai cu comerțul, și-au putut păstra averile; însă dintre aceștia au fost foarte puțini.

Mult mai favorizați de soartă au fost păstorii aromâni din Pind, Gramoste și Albania, care, pe la sfârșitul sec. XVIII, s'au mutat cu turmele în Macedonia și Tracia. Aceștia, și în special cei din regiunea Veriei și Vodena, lângă Salonic, au continuat până aproape de războiul balcanic să se ocupe cu creșterea turmelor de oi. Locurile de iernat de pe lângă țărmul mării, în imediata apropiere de locuințele lor de munte, ca și lipsa cheltuielilor de graniță, pe care le aveau păstorii din Pind; după aceea plata relativ mică pentru mandre pe care cei mai mulți le aveau de la beii turci cu care se înțelegeau ușor, toate acestea erau condițiuni care favorizau continuarea ocupațiunilor cu păstoritul. Este drept că unii din ei și mai cu deosebire fiii de celnici, profitând de comerțul ce se făcea în marile orașe din Macedonia, cu timpul, s'au dedat la comerț, părăsind cu desăvârșire păstoritul. Cu toate acestea, toți acești Aromâni, în marea lor majoritate au rămas păstori, și astăzi comune ca Selia-Marușa cu Xirolivad numără de la 10 până la 15 falcări cu tot atâția celnici, cei mai mulți ocupându-se numai cu creșterea turmelor și fabricarea cașcavalului, alții ocupându-se cu cărvănăritul și cu comerțul, ca: Dauti, Toscă, Caranica, Caravida, Pitulă, Sumburu, Mandu, Bușulengă; după aceea Caprini cu frații Toli Hagigogu și Gheorghe Hagigogu, acesta din urmă decedat, însă rămas cu faimă printre Aromânii din Veria pentru înțelepciunea și spiritul lui de echitate; în fine Bucuva Iă, Spânu și alții.

\*

Astăzi, după șapte ani de la marele războiu, situația Aromânilor crescători de vite de pretutindeni în Grecia s'a înrăutățit. După războiul balcanic, granițele dintre Tesalia și Pind se ridicau, însă, de astă dată, păstorii nu mai aveau ce duce, la iernatec, în Tesalia. Păstorilor din Macedonia nu le-a mers mai bine. Aci năvala în comunele românești a sutelor de mii de refugiați greci din Tracia răsăriteană și din Asia-Mică, toți prăpădiți de sărăcie și cu apucături asiaticе, au băgat groaza printre păstorii aromâni, care își vedeau turmele amenințate de pieire. În zadar s'au încercat ei să mijlocească pe lângă guvernul român ca să obțină din partea Greciei degajarea comunelor românești de refugiați asiatici. Nici o măsură de ușurare nu s'a putut lua. De altfel, întreagă chestiunea se prezintă foarte greu de rezolvat.

Aproape mai toate mandrele Aromânilor, unde își mânau oile la pășune aparținând beilor turci, aceștia, în urma schimbului de populațiuni stabilit între Grecia și Turcia, la venirea Grecilor asiatici, trebuie să le cedeze acestora. Dacă la aceasta mai adăogăm faptul că numărul refugiaților greci veniți în Macedonia, eră de trei ori mai mare decât acela al Turcilor, moșiile acestora nu ajungeau pentru toți Grecii. Din cauza aceasta, guvernul grec s'a văzut silit ca să expropieze și moșiile creștinilor spre a le împărți la refugiații greci. Dar cu aceasta Aromânii păstori nu mai aveau posibilitatea să-și mai procure cu arendă moșiile și munții de care aveau nevoie pentru întreținerea turmelor de oi. Din această cauză aproape toți s'au văzut nevoiți să se lase de păstorit. În împrejurările acestea cei mai mulți dintre păstorii fărșeroți din regiunea Vodena și-au vândut turmele și toată averea lor nemișcătoare, în case și munți, cu gândul ca să se mute în Țară. Același lucru încearcă să-l facă acum și păstorii din regiunea Veria ca și Grămustenii din apropierea Meglenului. Cei dintâi în număr de câteva sute de familii au și sosit în toamna anului 1925, așezându-se în Dobrogea nouă. Cei din urmă se pregătesc pentru plecarea lor în Țară, în primăvara anului 1926. După aceștia vor urmă și alții. În orice caz, acest exod, care după unii, reprezintă un câștig real pentru românismul balcanic amenințat de pieire, însemnează sfârșitul păstoritului la Românii din Grecia.

##### 5. Influența păstorilor aromâni asupra celorlalte popoare balcanice.

Păstorii aromâni, care prin însăși îndeletnicirea lor au fost nevoiți să cutreiere întreagă Peninsula Balcanică, n'au lipsit să exercite o oarecare înrâurire asupra popoarelor cu care au venit în atingere. Ea se observă mai mult la Slavi (Sârbi, Bulgari) și la Greci. Albanezii, care duceau aceeași viață ca și ei, au fost mai puțin atinși de ea.

Această înrâurire, studiată mai de aproape, se manifestă în mai multe direcțiuni: în ocupație, în port, în limbă și în felul de viață mai înaintată sau în civilizație.

În ocupația cu păstoritul.

În capitolul în care am studiat migrațiunile Aromânilor, am văzut că mulți din păstorii aromâni se coborau cu turmele și

famiile lor în partea de miază-zi a Peninsulei Balcanice, unii ajungând, la apus, până la țărmurile Adriatice, alții, la răsărit, până la Marea Egee. În toate aceste regiuni, ocupate de populațiile grecești, păstoritul Aromânilor a lăsat urme atât de adânci în terminologia grecească din sfera vieții păstorești, încât numai cunoașterea lor ar ajunge să putem avea măsura dreaptă despre pu'ernica înrâurire aromânească<sup>1</sup>. Dar păstorii aromâni nu s'au mișcat numai în sudul Peninsulei Balcanice. Foarte mulți din ei, în special cei din muntele Gramoste și din Albania, își mânau turmele în partea de miază-noapte. Dacă influența lor asupra Grecilor este mai greu de specificat, într-o cât în regiunile cutureierate de păstorii aromâni se găseau și foarte mulți Greci, care se îndeletniceau cu păstoritul, la miază-noapte, unde majoritatea populațiilor o formă elementul slav, care se ocupă mai mult cu munca câmpului, urmele influenței românești, în domeniul păstoritului la populațiile slave, sânt mai evidente. De aceea, la Greci, avem pe de o parte mai puțină viață românească, însă pe de altă parte foarte mulți termeni păstorești de origine românească; la Slavi, din contră, prin însuși contrastul ce există între ocupațiunea de bază a lor și între aceea a Aromânilor, numărul cuvintelor românești din sfera păstoritului este mai mic<sup>2</sup>, însă, în schimb, acolo unde într'adevăr păstorii aromâni au exercitat o înrâurire, viața românească este mai pronunțată.

În privința aceasta, regiunea slavă din imediata apropiere a păstorilor aromâni din Albania, cuprinsă între orașele Dibra-Kičevo, la miază-zi, și Scopie-Prizren, la miază-noapte, arată caracterele cele mai pronunțate ale unei înrâuriri venite din partea păstorilor aromâni. În această regiune se află muntele *Vlahinica* (Vlahinița), cu o platformă de 1500 până la 1600 m. altitudine; el alcătuiește limita între Vardar și Radika, un afluent al Drinului Negru. Pe panta apuseană a acestui munte se găsesc pășuni imense, care se potrivesc pentru creșterea turmelor de vite. Cu o sută și cincizeci de ani înainte, toate satele de pe acest munte se ocupau cu păstoritul. Mai târziu, când invaziile

<sup>1</sup> Vezi despre aceasta lucrarea lui G. Murnu, *Rumänische Lehnwörter im Neugriechischen* (1902) München.

<sup>2</sup> Vezi cuvintele românești din sfera vieții pastorale intrate la Bulgari și Sârbi în lucrarea mea *Raporturile lingvistice slavo-române*, publicată în *Dacoromania* III, pp. 129—233.

Albanezilor din vremea lui Ali-paşa le-a distrus gospodăria lor în vite, cei mai mulţi din locuitorii slavi ai acestui munte au ajuns meseriaşi sau neguţători, care îşi câştigau viaţa în oraşele mai mari din Serbia, Bulgaria şi România. Astăzi numai locuitorii mai săraci se îndeletnicesc cu păstoritul. Indrumarea lor la păstorit n'a fost condiţionată numai de natura solului, cât mai ales de prezenţa printre ei a unui număr cât mai mare de păstori aromâni. Aceşti păstori, cu timpul, ne mai putându-se întoarce iernile în Albania, de unde veneau cu turmele la văratec, s'au asimilat cu ei, desnaţionalizându-se. În urma lor, astăzi, n'a mai rămas decât poziţia satelor care se identifică cu aceeaşi poziţie a satelor aromâneşti; a mai rămas viaţa lor de *peçalbari*, pe care, dintre toate popoarele albanice, numai Aromânii sedentari o au în gradul cel mai mare; în fine tipul brun mai pronunţat al locuitorilor, care nu se vede la ceilalţi Slavi. De altfel, în unele comune din această regiune, mulţi dintre locuitori mai ştiau aromâneşte până cu vreo 50—60 de ani înainte. În comuna *Mavrovo* din această regiune, există şi astăzi o familie *Vlahovei*, în care locuitorii îşi mai aduc aminte de străbunii lor aromâni. Iată la ce concluziune ajunge Cvijić, care a studiat mai de aproape aşezările, viaţa şi tipul acestor Slavi: „L'emplacement des villages semble indiquer qu'ils ont été fondés par des Aromounes. Le mode d'élevage des bestiaux est le même que chez ces pasteurs. Parmi les vieillards il en est qui ont le type physique de l'Aromoune, si caractéristique que tout le monde les prendrait pour des Aromounes authentiques. Mais on rencontre aussi parmi eux le type blonde des Slaves“<sup>1</sup>.

Dar în aceste regiuni din nordul Peninsulei Balcanice, unde Slavii formează o masă compactă, păstorii aromâni n'au ajuns numai din Albania şi din munţii Gramoste, ci şi din părţile Calcidice. Mişcările acestor Aromâni trebuie să fie vechi, dacă ţinem seamă de faptul că de mai multe veacuri ei nu mai există în în acèle părţi ca crescători de vite. De asemenea şi distanţa de la gurile Vardarului, lângă Salonic, până la Gostivar, de unde izvoreşte acest râu, şi unde se găseşte regiunea ocupată odinioară de păstorii aromâni originari din Calcidica, este foarte mare. Dar această depărtare nu trebuie să ne surprindă, dacă ţinem seama, mai întâiu, de migraţiunile Făşreroşilor dealungul Aspro-

<sup>1</sup> Cvijić, *o. c.*, p. 445. Cf. şi 441 şi urm.

potamului până în Acarnania și de acelea ale Grămustenilor până în munții Balcani, al doilea, și de drumul natural care se prelungeste dealungul văii Vardarului.

În această regiune nordică, cuprinsă în ținutul *Ma la Re ka*, un afluent al râului *Radika*, despre care a fost vorba mai sus, pastorii aromâni, odată așezați între Slavi, au influențat asupra vieții populațiunii bulgărești, cunoscută sub numele *Mijaci*. Satele acestor Bulgari, în număr de vreo 28 (*Galičnik*, *Lazaropole*, *Tresonče*, *Selce*, *Sušica*, *Rosoka* etc.), sânt așezate la înălțimi neobicinuite pentru celelalte populațiuni slave din apropiere<sup>1</sup>. De asemenea accesul lor este foarte greu. Mai mult decât poziția particulară a satelor, influența aromână se vede în ocupațiunea lor. Până pe la mijlocul sec. XIX toți locuitorii acestei regiuni se îndeletniceau cu păstoritul, sub forma nomadă și de transhumanță. Astăzi se găsește în plină decădere și, ca și în alte regiuni curat aromânești, el amenință să dispară de tot. Cauzele trebuie căutate în jafurile hoardelor albaneze. Ei făceau aceleași drumuri periodice de varatec și iernatec ca și pastorii aromâni: „Après la Saint-George (23 Avril), ces pasteurs vont dans la montagne, y construisent des habitations temporaires, fabriquent du fromage et du beurre, vendent la laine et les moutons; dès l'approche de l'hiver, ils descendent vers le littoral de la mer Egée avec leurs troupeaux, qu'ils font paître dans des prairies affermées. Ils s'en allaient autrefois à Musakija, en Albanie, sur le littoral de la mer Adriatique. Comme les Aromounes, ils faisaient un peu de commerce en remontant de la plaine. Ils achetaient surtout à Elbassan, du sel... Plusieurs avaient fini par se spécialiser dans ce commerce, mais tout cela a disparu par suite de l'insécurité”<sup>2</sup>. Autorul acestor rânduri, care a studiat viața acestor Slavi sub toate raporturile, crede că ei au fost influențați de pastorii aromâni, care și-au stabilit așezările printre satele lor. Una din aceste așezări, pe care Cvijić o dă ca tipică, este satul *Galičnik*. Acest sat își trage numele de la *Galiko*, un râu care se varsă în mare, în imediata apropiere a orașului Salonic. În regiunea acestui râu se aflau odată așezări aromânești. După autor, cei dintâi păstori aromâni care au populat regiunea slavă, despre care este vorba, au fost originari din *Galiko*. Admițând această părere ca

<sup>1</sup> Cf. Const. Jiriček, *Geschichte der Bulgaren* (Praga) 1875, p. 575.

<sup>2</sup> Cvijić, *o. c.*, p. 450.

posibilă, nu ne vom ocupa ca să aflăm dacă toți Aromânii au fost originari din regiunea Calcidiceii, sau au mai fost dintre ei care au venit și din altă parte. Probabil că cei mai mulți vor fi fost din Albania, unde emigrau cu turmele. Aici ne vom mulțumi să adaogăm numai că urmele de influență aromânească care se văd în ocupația și viața lor, în înfățișarea și în întreaga lor dispoziție sufletească, dau dovada cea mai sigură că pe vremuri, alături de populațiunea de baștină slavă, a existat un bun număr de păstori aromâni, care, deși au reușit să exercite o puternică înrâurire asupra Slavilor, cu timpul, s'a asimilat lor, desnaționalizându-se.

O influență românească și mai caracteristică nu numai în păstorit dar și în *cărvănărit* se observă la Sârbii din Șumadia și în ținutul superior al râului Bosna din regiunile Dinarice. Locuitorii acestui ținut numiți *Era*, își au așezările în locurile cele mai înalte. Ei se mișcă cu turmele de la un loc la altul și, deși dispun de teren arabil, nu se ocupă decât cu creșterea turmelor de oi și cu caravanele. Nu se știe dacă păstori aromâni au putut înainta cu turmele la miază-noapte până în Bosnia. Faptul în sine n'ar putea fi exclus dacă ținem seamă că celnicii aromâni sânt menționați în documentele dalmatine („*pastores seu celnicos*“) încă din a. 1214<sup>1</sup>. Intru cât însă, în imediata apropiere de această regiune se află munții mai însemnați *Romanija* în Bosnia și *Stari-Vlah* în Serbia, cu cele mai vechi urme de toponimie românească, se pare că îndoita îndeletnicire, ca păstori și chervanagii a acestor Sârbi, se datorește mai de grabă Vlahilor „păstori și kjelatori“ din Serbia medievală decât Aromânilor. Și ca o probă despre vechimea acestei îndeletniciri, care trece poate dincolo de mișcările păstorilor aromâni în aceste părți, este faptul că toți locuitorii sârbi ai munților Dinarici, care se ocupă cu păstoritul și cu cărvănăritul, se numesc încă până astăzi *Vlahi*: „Il semble que les Era aient reçu en héritage ces deux modes de vie de l'ancienne population romanisée qui se retira après l'invasion slave dans les montagnes dinariques. Les Jougoslaves appelaient la population romanisée les *Vlah*, les Valaques, c'est-à-dire les Latins. Cette population des montagnes dinariques s'étant assimilée aux Serbes, au cours du Moyen-Age, le nom

<sup>1</sup> Vezi despre aceasta mai pe larg Th. Capidan, *Elementul slav în dialectul aromân* (1925) p. 16.

de Vlah persista en s'appliquant même aux Serbes dinariques s'occupant de l'élevage des troupeaux et du *kiradžiluk*. Au cours des derniers siècles, on oublia même cette signification du nom Vlah et on l'appliqua parfois à tous les paysans des pays dinariques<sup>1</sup>.

In port.

In capitolul despre îmbrăcămintea păstorului aromân am spus că ea se deosebește în mod fundamental de portul celorlalte neamuri din Peninsula. Cu toate acestea, regional, se întâlnesc unele asemănări, care nu se pot explica altfel decât numai ca influențe românești.

Printre acestea vom pune în primul rând înrâuririle asupra portului păstorilor greci. Acestea nu se văd numai la *Cupăčari*. Aromâni grecizați, și la *Hășoți*, greci, vecini de aproape ai Aromânilor, dar și la păstorii greci din interiorul Greciei. Aci nu ne putem ocupa cu deamănuntul în ce anume constau aceste influențe. Știm numai că piese de îmbrăcăminte de proveniență românească ca *αιάρικα*, *φλοκάτα* (*φλουκάτα*) și *κασοβλα*, care reprezintă formele aromâne sarică, flocață, căcălă, sânt cunoscute și de către păstorii greci din interiorul Greciei. In afară de aceasta, specialiști în materie, care s'au ocupat mai de aproape cu studiul portului grecesc, susțin că el a suferit multe înrâuriri din partea portului păstorilor aromâni. Las, în privința aceasta, să vorbească, în câteva rânduri, pe Fr. Nopcsa: „Da die Tracht der arkadischen Schäferinnen Stackelbegs, sowie die des Schäfers stark von der normalen griechischen abweicht, da ferner grade im Hirtentum Griechenlands aromunischer Einschlag bemerkbar ist, neige ich zur Annahme, dass die Tracht dieser arkadischen Schäfer durch diese Aromunen beeinflusst wurde“<sup>2</sup>.

In afară de Greci, portul păstorului aromân a exercitat o înrâurire și asupra portului albanez. In capitolul în care am discutat proveniența faldurilor la cămașe și peste tot la hainele păstorilor aromâni, prin localizarea extensiunii geografice a acestei particularități, am ajuns la constatarea origini lor pentru Aromâni și Albanezi. Totuși ținând seama că aceste falduri de la cămașă și de la sarica Albanezilor lipsesc la Gheghi și se găsesc numai la Toschi, vecini de aproape ai Aromânilor, în afară de aceasta ținând seamă și de faptul că sarica numită *f'okate* este un împrumut

<sup>1</sup> Cvijić, o. c., p. 312.

<sup>2</sup> Fr. Nopcsa, *Albanien, Bauten, Trachten* etc., p. 181.



aromânesc, am presupus că o influență aromânească asupra portului albanez n'ar părea exclusă.

În ce privește pe Slavi, după cât știu, numai doi învățați, Weigand și Cvijić, s'au exprimat despre apropierea ce există între portul aromânesc și portul Slavilor. Weigand crede că există o asemănare între portul aromânesc și cel bulgăresc din câmpia Bitoliei, numai în ce privește croiala: „Der Aromune hält viel auf eine saubere und ganze Kleidung und ist auch die oben geschilderte Tracht der Männer der bulgarischen Bauern in der Ebene von Monastir, was den Schnitt betrifft, ziemlich ähnlich, so wird sie sich doch immer durch das bessere Aussehen unterscheiden“<sup>1</sup>. Eu, care am copilărit în această câmpie și cunosc bine portul țaranilor bulgari, n'am găsit nimic asemănător. Portul Bulgarilor se deosebește de cel aromânesc tocmai în croială. Pe când portul Aromânilor este croit pe talie și face falduri, la Bulgari, din contră, haina cade ca un sac și nu face nici un fald. Cvijić, ocupându-se cu portul *Mijaci*-lor, despre care a fost vorba mai sus, ajunge să găsească particularități aromânești. Nu știu cum va fi portul acestor Bulgari la ei acasă, însă judecând după îmbrăcămintea celor din Crușova, pe care îi cunosc foarte bine, eu n'am putut vedea nici o asemănare. Broderiile și cusăturile bogate de un roșu deschis de pe hainele acestor Slavi, care nu se pomenesc la Aromâni, îmi bat și acum la ochi. De altfel, la Aromâni lipsesc și piesele de îmbrăcămintă pe care Cvijić le citează ca împrumuturi de la Aromâni: „Le costume des *Mijaci* fournit une preuve des liens qui existent entre ceux-ci et les pasteurs aromounes; les noms mêmes des différentes parties du vêtement, tels que *drapna*, *sokaj* etc., sont d'origine aromoune“<sup>2</sup>. Dintre acestea *drapna* se regăsește numai la Meglenoromâni: *trapnă*<sup>3</sup>, iar *sokaj* îmi este necunoscut. În schimb *Mijacii* poartă *guna* și *gunče*, ca aproape toți Slavii. Cum am spus, poate, la costumul purtat la ei acasă, s'ar putea găsi unele asemănări, care, având în vedere și celelalte înrâuriri, s'ar putea considera ca influențe aromânești<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Weigand, *Die Aromunen* Vol. I p. 264.

<sup>2</sup> Cvijić, *o. c.*, p. 452.

<sup>3</sup> Th. Capidan, *Meglenoromâni, Istoria și graiul lor*. Vol. I, p. 33.

<sup>4</sup> N. Bațaria, care cunoaște bine pe *Mijacl*, găsește puncte de asemănare între ei și Aromâni: „Miații sânt în genere oameni frumoși, iubitori de ordine și curățenie, mult mai inteligenți și întreprinzători. Ei au multe puncte comune cu Aromânii“. *Lumina*, Anul II (1904) p. 149.

### In limbă.

Ca influențe românești de limbă pot fi socotite toate acele particularități gramaticale din limba popoarelor balcanice pe care le-am studiat la raporturile slavo-române și albano-române<sup>1</sup>. De asemenea și toate împrumuturile lexice reproduse mai sus. Aici voi cită numai o altă particularitate din limba bulgară, care se dovedește a fi de origine aromânească.

Slavii din Peninsula Balcanică — Sârbi sau Bulgari — construiesc perf. compus de la verbele transitive ca și intransitive cu verbul „a fi“. Numai Românii, Albanezii și Grecii întrebunțează verbul „a avea“. La Bulgarii *Mijaci* se întâlnește construcția cu „a avea“ în loc de „a fi“. Astfel ei zic: *imam videno, imam čueno* (am văzut, am auzit) în loc de *săm* cu participiul verbului etc. Această particularitate nu poate fi albaneză și cu atât mai puțin grecească. Ea face parte din aceeași serie de înrâuriri pe care le-am văzut că vin de la păstorii aromâni<sup>2</sup>.

### In civilizație.

Păstorii aromâni nomazi sânt de două feluri: păstori cu locuințele mobile, cum sânt Fărșeroții și o parte dintre Grămușteni, și păstori cu locuințele fixe. Cei dintâi locuiesc în *călive* sau *tende*. Ori unde se duc ei, își construiesc călive, sau își întind tende. Cei din urmă au locuințe fixe, constând din clădiri de formă pătrată, toate mari, solide, zidite în piatră, și acoperite cu lespezi de ardezie. In aceste clădiri, care constau cel puțin din patru încăperi, ei își au tot confortul necesar. Locuințele Slavilor din Peninsula Balcanică n'au nici soliditatea și nici confortul caselor aromânești. In ce privește mobilierul, deși el variază după situația fiecăruia, totuși se prezintă incomparabil mai bogat decât la Slavi, la Greci și Albanezi. De asemenea curățenia Aromânilor este neîntrecută: „Man muss sagen, dass die Frauen eine peinliche Sorgfalt auf die Reinhaltung der Wohnungen verwenden. Der gedielte Fussboden ist immer blank gescheuert, schöne Teppiche, Stickereien in den Ecken und selbst Vorhänge schmücken das Zimmer. Von Ungeziefer habe ich in den aromunischen Gebirgsdörfern nie etwas gemerkt“<sup>3</sup>. Nu discutăm aici

<sup>1</sup> *Dacoromania* II p. 444, III p. 129.

<sup>2</sup> Cvijić, *o. c.*, p. 406.

<sup>3</sup> Weigand, *Die Aromunen* Vol. I p. 269.

ca să știm cum și de la cine au moștenit păstorii aromâni aceste predispoziții pentru bună stare în casă, curățenie în menaj și frumos în viață. Cvijić crede că ele ar fi o moștenire veche, în urma influenței greco-bizantine. Noi, ținând seamă de murdăria neasemuită a păstorilor greci din Peninsula Balcanică, socotim că ele sânt însușiri proprii ale poporului nostru. În acest capitol, mărgininu-ne numai în cadrul vieții păstorești, care alcătuește obiectul studiului de față, fără a considera traiul Aromânilor orășeni înstăriți, din care au ieșit neguțători abili, învățați eminenti, arhitecți excelenți și meseriași neîntrecuți, dorim să arătăm numai faptul că acolo unde Slavii au venit în atingere cu păstorii aromâni, ei n'au lipsit să-și schimbe felul de viață în mai bine, imitând, ca traiu, pe păstorii aromâni. În privința aceasta, observăm, mai întâiu, că în ce privește locuințele lor, ele au primit soliditatea și confortul caselor aromânești: „Les maisons sont hautes et construites en pierre; les chambres, la disposition intérieure, l'ameublement, tout rappelle l'habitation des Aromounes *pečalbari*. La propreté et le confort sont poussés plus loin que dans le maisons de Polog“<sup>1</sup>. De asemenea gustul pentru frumos, Slavii veniți în contact cu Aromânii îl au tot de la aceștia: „Plus que les autres Slaves, ils montrent un certain goût, le goût greco-aroumain, pour le beau, l'achevé, même pour ce qui est moderne“<sup>2</sup>. În fine, la acești Slavi amestecați cu Aromâni tot ce se observă ca ceva mai ales și mai distins în viața lor nu se poate explica, după înseși constatările învățatului sârb, decât ca un împrumut mai nou venit păstorilor aromâni: „Purtătorii culturii bizantino-române au un gust hotărît și tendințe pentru un traiu mai bun și mai ales; nu este nici o îndoială că ei au fost aceia care au introdus aceste deprinderi între populațiunile slave din Balcani. De asemenea influența lor asupra culturii materiale este foarte mare. Caracterul stilului bizantin pentru bisericile și mănăstirile ortodoxe este cunoscut. Orânduiala din camerele caselor noastre, în orașe, este aproape aceeași ca la Greci și la Aromâni; e primită de noi și curățenia casei caracteristică femeilor aromâne“<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cvijić *o. c.*, p. 402.

<sup>2</sup> Cvijić *o. c.*, p. 442.

<sup>3</sup> Cvijić, *Naselja srpskih zemalja I*, p. XXX.

## 6. Păstoritul Aromânilor în toponimia balcanică.

În toate țările în care îndeletnicirea cu păstoritul a avut odată o dezvoltare mai mare, toponimia păstrează încă până astăzi urmele acelei ocupațiuni. De multe ori aceste urme și-au schimbat, în cursul veacurilor, în așa fel forma, încât astăzi abia li se mai poate recunoaște originea. În Franța, cele mai răspândite nume de localități din domeniul vieții pastorale sânt acelea care derivă din cuvântul *Alpe*, cu înțelesul secundar de „pășune“, și din *Calmis*, cu același înțeles. La unele compuse cu aceste cuvinte se poate recunoaște ușor forma de bază, la altele însă nu. Astfel din *Alpe* avem: *Aup* și *Aups*; după aceea *Alpette* și *Arpette*; în fine *Alpettag*, *Arpettag* și altele. Din *Calmis* avem: *Chalmette*, *Chaurionde*, *Cholonge*, *Chaufferiaz* etc.<sup>1</sup>

Nici la noi în Țară nu lipsesc aceste urme, mai cu seamă în județele de munte. Un studiu asupra lor nu avem. Totuși, răsfoind numai în treacăt Dicționarul Geografic, vom da de o mulțime de nume de localități, toate cu obârșie păstorească, ca *Stânișoara* „munte în Dolj acoperit cu pășuni având stâne pe el“; *Urdă*, *Urdari*, *Urdești*, toate nume de sate în Dolj; în fine *Drumul oilor*<sup>2</sup>, *Valea Oilor*, *Dealul Oilor*, și altele. Ele nu lipsesc nici în țările streine, pe unde au emigrat odată păstorii români. În Galiția întâlnim nume locale, ca

<sup>1</sup> Cf. I. Roman, *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes, contenant les noms des lieux anciens et modernes*. Paris 1884.

<sup>2</sup> Despre *Drumul-Oilor* vezi și Emmanuel de Martonne, *La Valachie, essai de monographie géographique*. Paris (1902) p. 115. De asemenea Cvijič, *La Péninsule Balkanique* Paris (1918) p. 185. După aceea O. Densusianu, mai întâiu, în *Păstoritul la popoarele romanice* p. 9, în care autorul se întreabă dacă aceste drumuri n'ar fi o urmă din timpul colonizării romane; în *Vieața păstorească în poezia noastră populară* (1922) Vol. I., în Apendice, autorul reproduce unele informațiuni privitoare la „Drumul oilor“, luate din răspunsurile date la Chestionarul lui N. Densusianu, păstrat în ms. la Academia Română. După spusele moșului Ion Baniță, numele „Drumul Oaiei“ ar veni de la următoarea întâmplare: „În vremea de demult treceau Mocanii cu oile din Transilvania ca să le ierneze la Țarigrad. O oaie fiind șchioapă a rămas pe urmă din cârd, însă a stăbătut drumul singură și a venit acasă. Aceasta s'a întâmplat pe timpul când Mocanii s'au înapoiat din Țarigrad“ (p. 126). Tot în felul acesta se povestește și la pp. 124, 125. Paralel cu „Drumul oilor“ există și „Drumul Sărei“, despre care vezi pp. 124, 125, 126. Vezi și Păcală, *Monografia comunei Râșinari* p. 292.

Strunga, Măgura, Lajano-ovce (oai-neagră) și altele<sup>1</sup>. În toate aceste nume ușor se poate distinge cuvântul de origine. Vor fi existând însă și nume de localități cu o formă mai complicată. Acestea trebuiesc studiate, spre a ne da seama mai bine despre intensitatea vieții păstorești la noi.

În Peninsula Balcanică ele nu lipsesc nici pentru Meglenoromâni care se ocupă, astăzi, aproape numai cu agricultura. Nume ca Mirindzu și Băčiliń, semnalate de mine în partea de miază-noapte de Nânta, după aceea Mirindzu-vec'l'u și Băčiliști în Huma, Mirindzu-mari în Oșani și altele<sup>2</sup>, arată, alături de termenii pastorali păstrați în acest dialect, că îndeletnicirea Meglenoromânilor cu păstoritul eră tot așa de întinsă ca și agricultura.

La Aromâni aceste nume trebuie să fie și mai numeroase. În cele ce urmează amintim câteva din ele.

*Masă* „endroit montagneux à Cerneși“. Această comună se află în Epir, în regiunea Zagori, situată în partea de miază-zi (drum 4½ ore) de Laca (Laișta).

*Mul'ori* „nom de colline dans la région de Frânci, village aroumain grecisé“. Acest nume de localitate, împreună cu satul Frânci, ține de „Anovlachie annexée au Zagori“.

În ce privește originea numelui *Mul'ori* el este același cu *M'or* pentru *mil'or*. Ținutul fiind grecizat, nu s'a mai putut păstra pronunțarea originală: *Mil'or*. Vocala neaccentuată *u* pentru *i* din prima silabă s'ar putea explica sub influența labialei, iar *i* final s'ar putea explica sau prin analogia altor nume de loc, din limba greacă terminate în *i*, sau de la plural.

*Stana*, nume de loc. în apropiere de Aminciu (Mețova). Derivat din *stane*, despre care vezi în capitoul următor. Un alt nume de loc. *Stana*, se găsește și în muntele *Tomor* (arom. *Ndumor*). în Albania<sup>3</sup>. Un derivat de la radicalul slav *stan*, este *Stange*, nume de loc. aproape de Ghevgheli. Formațiunea este turcească, din *stan* și suf. *-ec*.<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Miklosich-Kaluzniacki, *Wanderungen der Rumunen in den Dalmatischen Alpen und in den Karpathen* (1879) p. 43 și 62.

<sup>2</sup> Pericle Papahagi, *Megleno-Români* II p. 38 și 45.

<sup>3</sup> Cf. C. N. Burileanu, *I Romeni di Albania* p. 185.

<sup>4</sup> Cf. *Spisanie*. Kniga XIV (1917) p. 103.

*Stanile*, o localitate în regiunea muntoasă dintre Cratova și Chiustendil în Bulgaria, acolo unde, după cum se poate vedea în harta anexată, mai există și alte așezări de Aromâni.

*Stanișor*, nume de sat situat lângă orașul Gnjlane, în regiunea moravo-vardariană, în apropiere de Vranja. În toată această regiune existau odată păstori aromâni. Aceștia, cu timpul, s'au slavizat. Cvijić, care s'a ocupat cu stabilirea caracterului etnic al Slavilor din ținutul Moravei meridionale, în care se găsește acest nume, adaugă: „Il n'y a pas dans cette région d'Aromouns. Il est cependant hors de doute qu'il y en avait au Moyen-Age“<sup>1</sup>.

*Strunga*, nume de loc. de pe muntele Tomor în Albania, în care odată se aflau așezate numeroase familii fărșeroțești. Cuvântul acesta este însemnat și pentru faptul că el lipsește astăzi în terminologia pastorală la Aromâni, fiind înlocuit cu forma slavă *cutar*. El se mai întâlnește rar numai în literatura populară, despre care vezi mai departe în capitolul următor.

*Strungula*, nume de loc. pe țărmul stâng al râului Arta, cursul de mijloc. Pe țărmul drept se află o altă localitate (nume de comună) românească *Valçora*, care este un derivat din vale, cași *Strungula* din Strungă. S'ar putea să fie și o formă grecească, mai cu seamă că, după cum se va vedea în capitolul următor, cuvântul românesc *strungă*, dispărut din dialectul aromân, se păstrează la Grecii din Epir.

*Mandra*, nume de loc. pe țărmul drept al râului Arta, în imediata apropiere de orașelul Arta.

*Cărărea 'l Lampi*, nume de loc. tot în muntele Tomor, în apropiere de vârful Tomorița-mică. Și această localitate a fost locuită odată de păstori nomazi din Albania. Cuvântul *cărăre*, după cum am arătat în altă parte din această lucrare, este rar în dialect. El se mai întâlnește în literatura populară.

*Turăști*, nume de loc. între cele două vârfuri ale muntelui Tomor în Albania<sup>2</sup>. O altă localitate cu numele *Turaște* sau *Stane*, locuită odată de Fărșeroți, se află la o mică distanță de orașul Durazzo, în partea din spre miază-noapte. Toți Aromânii din această localitate locuiesc acum în orașul Durazzo<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cvijić, *La Péninsule Balkanique* p. 467.

<sup>2</sup> C. N. Burileanu, *o. c.* p. 183.

<sup>3</sup> C. N. Burileanu, *o. c.* p. 238.

*Caprara*, vârful superior al muntelui *Cacardista* din Pind. Acest nume este însemnat de Pouqueville. El se găsește într-o regiune unde se întâlnesc și alte nume de loc. nerelevante până acum. Vom cită câteva rânduri din scrierea autorului, ca să se vadă mai bine poziția geografică a acestui vârf de munte: „J'ai relevé les sommets du Pinde qui donnent naissance à l'Achélou, c'est aussi le moment de les nommer et de les classer dans mon orographie. Je dois donc dire que du mont Zigos, d'où naît en partie l'Aous, ou Voïoussa, il y a trois lieues ouest-sud-ouest au mont *Codjaca*. Ce dernier élève ses sommets âpres et sévères au-dessus du Copanez, qui le lie au Zigos. En suivant l'arrête du *Codjaça* qui se prolonge au sud-ouest pendant six lieues, on aboutit au *Caprara*, pic supérieur du *Cacardista*“<sup>1</sup>. În altă parte, Pouqueville, vorbind despre muntele Copanèz, spune că ramura acestui munte „qui se recourbe en arc, prend le nom *Souma-Coubrado*“.

Aci avem mai întâi *Caprara* care vine din *câprar* și sufixul locul *-a*, ca în Tricala, Târnova, Magarova etc. După aceea *Suma-cu-bradu* „vârful cu brad“. Acest din urmă nume pe care și Pouqueville îl traduce mai departe cu „pic des Sapins“ este interesant pentru păstrarea cuvântului latin *summum* cu înțelesul de vârf și în românește ca în celelalte limbi romanice.

*La cășarea di k'atră* este, după cum îmi comunică Chr. Geagea din Avdela, un nume de localitate dintr-o regiune muntoasă din apropierea comunei Avdela din Pind. Nu se știe dacă păstorii aromâni au avut odată, ca și păstorii albanezi, stâne zidite în piatră. Acest nume de localitate ar fi un indiciu pentru existența lor în timpurile mai vechi.

*Lacatun*, nume de localitate în munții din Albania, în regiunea Tomorului. Am arătat în altă parte din această lucrare că, odată, partea cuprinsă între cele două vârfuri ale Tomorului erau locuite de păstori aromâni. Astăzi numai urmele de nume de localități aromânești cuprinse în această regiune mai dau dovadă despre existența în număr mai mare a păstorilor aromâni în muntele Tomor sau *Ndumor*, cum îl numesc Aromânii.

Cuvântul este o împreunare din *la cătun*. Prezența lui este importantă pentru faptul că este pentru prima oară la Aromâni

<sup>1</sup> *Voyage dans la Grèce*. Vol. II, 192.

când întâlnim acest cuvânt sub forma obicinuită la Dacoromâni și Meglenoromâni. I. C. Burileanu, cel mai bun cunoscător al Românilor din Albania, care înregistrează *Lacatun* ca nume de localitate, mai dă și *Cătună*. Aceasta este forma mai obicinuită, deși și ea e destul de rară<sup>1</sup>.

*Patul'a*, nume de localitate, în Tesalia, pe râul Salamvria, la apus de Ciotili.

Este un derivat din *pătu'lu* cu suf. *-a*.

*Iarbata*, sat lângă Teteven. Este derivat din iarbă și articolul feminin bulgar *-ta*<sup>2</sup>. Nu se știe dacă cuvântul este o formațiune aromânească sau chiar dacoromână. Derivate analoage slave, în Macedonia, avem *Tiravna*, *Triavna* din *trëvenü* și acesta din *trëva* „iarbă“<sup>3</sup>.

*Pașunci*, sat situat în partea de miază-zi de Târn, lângă *Banișor*, în Bulgaria. Weigand, aducându-l în legătură cu *pășune*, adaogă: „Möglich sogar wahrscheinlich ist die Herleitung von dem Personennamen Pășun“. Eu cred că derivația lui din *pășune* nu trebuie pusă deloc la îndoială, mai ales că se află într'o regiune în care se găsesc și alte nume de loc. de origine românească<sup>4</sup>. Nici despre acest nume de loc. nu putem ști cu siguranță, dacă el ține de dialectul aromân sau dacoromân.

*Ciobanlades*, nume de comună din Tesalia, situată în partea apuseană de Lamia. Derivația cuvântului este grecească din pluralul aromânesc *čoban'li* de la *čoban*<sup>5</sup>. O derivație grecească direct de la *čoban* n'ar fi cu putință, deoarece în cazul acesta ar trebui să avem *čobanades* (fără *l*).

Tot ca nume de localități din domeniul vieții păstorești, însă de importanță cu totul secundară, pot fi socotite și o serie de nume care se referă la nutrețul vitelor. Printre acestea se întâlnește *livade*, sub forma simplă sau compusă: *Livădz*, comună arom. în Meglen; *Xirolivadi*, comună în Veria; *Vlaho-Livadi* com. în Olimp etc. După aceea *Șesü*, nume de localitate în Cerneși.

<sup>1</sup> Vezi I. C. Burileanu *o. c.*, p. 312. *Katuna* ca nume de loc. se găsește și în Acarnania pe un platou la nord de Xiromeri. (Cf. Heuzei, *Le mont Olympe et l'Acarnanie* p. 239. Vezi și p. 261). De asemenea și W. Martin Leake, *Travels in northern Greece* p. 163; îl relevă la p. 218 și ca nume de familie.

<sup>2</sup> Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien* (1907) p. 44.

<sup>3</sup> *Spisanie* *ib.* p. 102.

<sup>4</sup> Weigand, *o. c.*, *ib.*; Const. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien* p. 123.

<sup>5</sup> Vezi despre acest cuvânt și în *Dacoromania* I 422.



*Valea-șeasă* nume de loc. în Siracu și Aminciu (Meșovo). Însemnătatea acestor două din urmă nume de loc. constă în aceea că cuvântul *șesă* (lat. *sessus*, a, -um) pierzându-se din dialect, s'a păstrat în toponimie, grație ocupațiunii păstorești a Aromânilor. O comună românească de lângă Ianina se numește *Șesă* cu s din silaba a doua trecut în ș. Cuvântul pare a fi de origine albaneză: *šeš* (lat. *sëssus*), mai cu deosebire că în Epir se întâlnesc și alte nume de loc. de origine alb., acolo unde astăzi se găsește numai Aromâni, ca *Bari* (dat și sub forma *Bară*), munte înalt din lanțul care separă valea din Aspropotam de regiunea Siracu și Călar'i. Cuvântul ar putea veni sau din *bar* „iarbă“ sau din *bari* „păstor“. În fine tot aici pomenim și răspândirea prin păstorii aromâni a cuvântului *pade* în toponimia aromânească, precum: *Pade-Mușată*, nume de loc, în Pind, în spre muntele *Gumara*. *Padea 'l Ghion*, nume de loc, în apropiere de Moloviște (Macedonia). *Pădz*, comună aromânească în Pind, situată pe muntele Smolica, la o jumătate de oră departe de Armata. *Pădz*, nume de loc. lângă Călar'i.

#### 7. Termeni păstorești pierduți din dialect, însă păstrați în limbile balcanice.

În capitolele precedente, încercând să dau o descriere a vieții păstorești la Aromâni, am căutat să grupez toți termenii referitori la această viață. Se înțelege, însă, că, în afară de ei, trebuie să se mai găsească și alții —unii care există în dialectul dacoromân și lipsesc în dialectul aromân, sau lipsesc și în dialectul dacoromân, însă au existat în dialectul aromân și cu timpul s'au pierdut — pe care numai un studiu mai amănunțit și bazat pe cercetări nouă ni-i mai poate descoperi. În capitolul acesta nu va fi vorba despre aceste cuvinte, care se presupune că au existat, însă astăzi au dispărut cu desăvârșire. În rândurile care urmează ne vom ocupa de acele puține cuvinte, ținând din domeniul vieții păstorești, care, deși astăzi în dialectul vorbit sânt necunoscute, totuși din prezența lor într' altă limbă din Peninsula Balcanică, deducem că au existat odată și în dialect.

Dintre acestea avem :

*brânză* cu același înțeles ca în dacoromână. Astăzi cuvântul acesta este înlocuit prin „caș“, iar pentru ceea ce Dacoromânii numesc „caș“, se întrebuintează numai „caș dulce“.

Prezența cuvântului se atestă prin existența formei grecești  $\pi\rho\acute{\epsilon}\nu\tau\zeta\alpha$  „Käse in Lederschlauch“ întrebuințat în Epir. Această brânză, după cele ce mi se comunică, este aceeași cu cea ce Aromânii fărșeroți numesc *caș bătut dit foale* sau la ceilalți Aromâni *tunăreț* (din *caș tunnăreț*). G. Murnu (*Rum. Lehnw. im Neugr.* 38) presupune că cuvântul este de origine dacoromână, și că el ar fi trecut la Greci numai prin mijlocirea Raguzanilor. Este drept că *brenca* sau *caseus vlachescus* erau cunoscute la populațiunile romane de pe coasta Dalmației, însă lipsind acest cuvânt la Sârbi și Albanezi, și găsindu-se, după informațiunile ce am, numai la Grecii din Epir, el trebuie să fie considerat ca un împrumut din dialectul aromân, încă din vremea când cuvântul nu dispăruse din graiu. De fapt, cuvântul mai trăește și astăzi în comuna Halichi din Aspropotam<sup>1</sup>.

*strungă*, cu același înțeles ca în dacoromână. Ca și brânză, cuvântul este necunoscut în sfera termenilor păstorești întrebuințați de tulpinile aromânești. Cu toate acestea îl întâlnim în literatura populară:

Alai Chichi, pală lungă, Măi Chichi, pală lungă,  
Tăl'ăși Greț'i tuți tu strungă. Tăiași pe Greci toți în strungă.  
Tache Papahagi, *Antol.* 49.

De asemenea, bătrânul poet Belimace îl întrebuințează în cunoscuta lui poezie „Picurarlu“:

Picurar cu percea lungă Păstorule cu chica lungă  
Căte plândzi cu boațe'n strungă? De ce plângi cu voce'n strungă?

De fapt dicționarul grecesc al lui Vlahos îl înregistrează:  $\sigma\rho\omicron\delta\gamma\gamma\alpha$ , ca un cuvânt nu regional ci general, cu înțelesul „enclos, parc“, și G. Meyer, relevându-l pentru întâia dată, îl atribue păstorilor Vlahi, fără să specifice anume de la care păstori a fost luat. Ținând seamă de ceilalți termeni păstorești pe care Grecii i-au împrumutat de la păstoriile aromâni, trebuie să admitem că și  $\sigma\rho\omicron\delta\gamma\gamma\alpha$  este un cuvânt aromânesc, mai ales că urme din vechea lui întrebuințare în dialect se păstrează încă până azi<sup>2</sup>.

*țarcu*. Astăzi, după informațiunile mele luate de la păstoriile din regiunea Veriei, de la Fărșeroții din Vodena și de la Grămustenii din Livădz, cuvântul nu există în dialect cu înțelesul de

<sup>1</sup> Cf. *Dunărea* Anul I No. 5—8 p. 126.

<sup>2</sup> G. Meyer, *Neugr. Stud.* II p. 79.

„ocol“ ca în dacoromână. În locul lui se întrebuițează la păstorii din toate tulpinile *cutar*. Cu toate acestea, el se întâlnește numai în expresia, pretutindeni cunoscută la păstorii aromâni, *k'irdui țarclu* (di Ńel, di edz) cu înțelesul „am pierdut toți mieii, toți iezi, am pierdut întreaga fătătură“.

Dacă ne referim la limba greacă, vom vedea că și acest cuvânt se găsește în Epir, întrebuițat mai mult în Zagori: *τοάρος* „kleiner Stall für junge Ziegen, der Ort, wo Zicklein und Lämmer eingeschlossen werden, um zu saugen“. (G. Meyer, *Etym. Wb. der alb. Spr.* p. 445).

Alături de țarc, mai există și cuvântul *întercă*, care este dat și în dicționare. El nu prea se aude în dialectul vorbit. În locul lui păstorii aromâni întrebuițează numai *curmu*.

*negru*, nu se aude astăzi în dialect decât numai în unele nume de localitate. În locul lui avem *lai*, în tot domeniul aromânei, și *gal* în Laca din Zagori<sup>1</sup>. Tot în acest ținut se aude rar și *negru*. De aci cuvântul a trecut la Greci *ν.άγγρα* „schwarzes Schaf“, întrebuițându-se numai ca substantiv<sup>2</sup>. Trecerea lui s'a făcut prin păstorii aromâni. Cuvântul grecesc reprezintă forma feminină *neagra* din *oaia neagră*. Astăzi *negru* se mai întâlnește în Toponimie *K'eatra-neagră* (Vezi p. 244).

### Originea cuvintelor.

Luând în cercetare originea cuvintelor întrebuițate la păstori, în primul rând ne vom opri puțin la două-trei nume de localitate cu înfățișare mai veche.

Dintre acestea, în afară de Sear (Seres) și Părleap (Perlepe), despre care s'a vorbit în cuprinsul acestei lucrări (vezi p. 312), am mai avea următoarele:

*Vilardi*, întrebuițat des în literatura populară aromână pentru Berat, oraș în Albania.

Să scriați nă laie carte  
La pășeulu di Vilardi.

Să scrieți o scrisoare  
Pașei din Berat.

Lit. Pop. 1018/28.

Astăzi cuvântul nu se aude decât numai la unii Fărșeroți; încolo, pretutindeni avem Berat. De asemenea el este cunoscut

<sup>1</sup> Weigand, *Die Aromunen* II p. 361.

<sup>2</sup> G. Murnu, *Rum. Lehnw. im Neugr.* p. 37.

numai la Aromâni. Grecii, Turcii și Slavii nu-l cunosc. La toți aceștia se aude numai forma Berat. În special Grecii au Μπεράτι. În vremurile mai vechi cuvântul grecesc se apropiă mai mult de forma etimologică *Bêlû gradû*. Din aceasta Grecii au făcut (cu pronunțarea lui *b* ca *v*, ca în Βούργαρος din Bulgar, Βάλτα din balta) Βελάγραδα și Βελάγραδι, cu *i* final pentru *a* ca în actualul Μπεράτι pentru Μπεράτ. Astăzi aceste forme nu se mai aud, după cum nu se aude la Aromâni, decât foarte rar, *Vilardi*. Forma aromână este o rămășiță din vechea pronunțare grecească. Din Βελάγραδι, prin căderea lui *a* neaccentuat din silaba penultimă, a rezultat regulat *Velagrdi*, iar din aceasta *Velardi*, din care apoi, cu *e* neaccentuat trecut în *i*, *Vilardi*.

*Lăsun* este pronunțarea aromânească la păstorii nomazi din Pind pentru *Elasona*, *Alasona* și *Elason*. Aceasta din urmă formă am găsit-o însemnată pe hărți. Comparând cuvântul românesc cu formele grecești, surprinde trecerea lui *o* în *u* înaintea lui *n*, în poziție accentuată. Mi-a fost cu neputință să ajung la variantele formelor vechi grecești ale acestui nume de localitate. Dacă se va dovedi însă că *e* inițial din forma greacă este ulterior, sau că cuvântul se pronunță cu dublu *l*, atunci forma aromânească, cu *on* accentuat trecut în *un*, trebuie să fie tot așa de veche ca și *on* > *un* din *Salona* > *Sărună*.

*Băjasa* (scris și *Băjeasa*) este numele comunei românești din Zagori și numele râului pe care se află așezată comuna. Între numele comunei și numele râului, desigur numele acestui din urmă este cel mai vechiu. Așa dar, pentru lămurirea formei aromânești trebuie plecat de la numele râului. În grecește atât comuna cât și râul se cheamă *Vojusa* și *Vovusa*. În unele hărți ale statului major austriac am întâlnit și *Vjosa*. Nu știu întru cât această transcriere corespunde adevăratei pronunțări. Numele vechiu grecesc al râului este *Aous*. Este greu de stabilit legătura între forma veche și numirile grecești de astăzi. Probabil că ele vor fi existat alături de numele vechiu. Pentru noi faptul important este că *v* inițial din *Vojusa* grecesc apare ca *b* în *Băjasa* aromânesc. Aceasta însemnează, pe de o parte, că Aromânii au cunoscut de cu vreme numele grecesc al râului, căci numai așa s'ar explica redarea lui *v* inițial prin *b*, al doilea, că forma grecească *Vojusa*, ajunsă până astăzi, nu este nouă. În orice caz pentru lămurirea originii numelui comunei, trebuie ținut seamă

de numele râului; iar numele românesc al râului nu poate fi despărțit, din cele ce am spus mai sus, de numele lui grecesc.

### I m b r ă c ă m i n t e a .

La îmbrăcăminte, în afară de cuvintele de origine latină : *călčuñ* (< calceonem. Cf. *Dacoromania* III, p. 756), *balțu*, *curagă*, *nastur* (*anastur*), *stringl'e* (*stringula*. Cf. Per. Papahagi, *Not. Etim.* 45) și de cele studiate în capitolul de la p. 254, mai avem următoarele :

*čičeroaie* și *čičeroană*, o pânză albă cu care Fărșeroatele bătrâne își înfășoară *čuparea*, și prin extensiune, întreaga coafură. Ținând seamă de forma înaltă și ascuțită care ia întreaga coafură a capului, mai cu seamă că însăși *čuparea* este destul de înaltă, cuvântul nu poate fi despărțit de forma *kičeră*, care a trebuit să existe odată și la Aromâni, cu același înțeles de „vârf, înălțime, deal în forma acoperișului casei“. Din *kičeră* cu suf. *-oaie* am avut *kičeroaie*, din care apoi a rezultat *čičeroaie*, întocmai ca la *k'ičor* > *čičor* „picior“. În cazul acesta, cuvântul nu mai poate fi socotit străvechiu în limba română. Legătura lui cu forma albaneză *k'ikel'e*, *k'ikel'* „vârf, vârf de munte“ (despre care vezi N. Drăganu în *Dacoromania* I p. 117 și urm., Th. Capidan *Dacoromania* III p. 151) e problematică, iar originea lui e mai de grabă slavă (despre care vezi Ovid Densusianu, *Graiul din Țara Hațegului* p. 58). Ca chestiune semantică cuvântul nu întâmpină nici o greutate. Când am întreat pe un Fărșerot ca să-mi spună ce este *čičeroaia*, el, împreunându-și vârful degetelor de la amândouă mâinile și ducându-le deasupra capului ca să-mi arate că este ceva înalt și ascuțit, mi-a răspuns „balțul ți-ș bagă moașile pisti čupare“. Forma *čičeroană* pentru *čičeroaie* se datorește unui schimb de terminațiune.

*čupare*, este o căciulă în formă de fes, ceva mai înalt, pe care îl poartă Fărșeroatele. Este cunoscută numai la Români din Albania. Forma *țupare*, la Români din Olimp, este mai nouă și e redată cu pronunțarea locală obicinuită a acestor Români, la care avem regulat *ț* pentru *č*. Așa dar, originea cuvântului trebuie căutată plecând de la forma *čupare*. Cuvântul nu poate fi despărțit de forma albaneză *k'ipare* cu înțelesul nesigur „Gesichtzüge“ pe care îl dă dicționarul lui G. Meyer (p. 227). El trebuie să aibă și alte în-

țelesuri referitoare la cap și față, pe care noi nu le cunoaștem. Originea cuvântului albanez G. Meyer o caută în sârb. bulg. *kip* din ung. *kép*, care a dat și în românește *chip*. Eu cred că el reprezintă o formă veche albaneză.

*mal'ot* în arom. este din alb. *mal'ot* (Cf. Nopcsa *o. c.* p. 169) din cauza lui l' palatal care nu s'ar putea explica în arom. și nici în limba ngr. Cuvântul este, ca origine, același cu dacor. *malotă* dintr'o formă arabă (prin Turci) *mallót*, iar acesta din vgr. *μαλλωτή φορά*, păstrat în mgr. *μηλωτή* „pellis ovina“. Cuvântul se întâlnește și în vsl. *milotĩ*, *milotarĩ* „pellis ovina“; în limbile romanice: ital. *melota* „blană“ fr. *méloté* etc. La Greci, există sub forma *maljót* și vine tot din albaneză.

*părțiță* din vsl. *prütü* „pannus, Stückchen Tuch“ cu suf. *-iță* (Mikl. *Lex. Pal.*). În limba bulgară avem azi derivatul *prātušina* „orice obiect de pânză de legat sau înfășurat; haină“. Este același cuvânt care stă la baza formei dacor. *pârtie*.

Dintre celelalte cuvinte, următoarele sânt de origine turcă: *culane* (dacor. colan), *k'ileafe*, *k'uleafe* (dacor. chiulaf), *gumindane* cu toate variantele (dacor. geamadan), *ilek'e* (dacor. ilic), *găitane* (dacor. găitan), *ibrișime* (dacor. ibrișin), *dulumă* (dacor. dulamă), *sileah'e* cu toate variantele (dacor. sileaf), *tirlike* (turc. tirlyk), *minguș* (turc. menguş), *dizgă* (turc. dizge „Strumpfband“), *șimie* (turc. šami), *čuprake* (turc. çaprak, dacor. ceapraz). Următoarele sânt de origine neogrecă: *adimtu* (δίμιτος „éttoffe croisée“), *alsidă* (άλσιδα), *arădărik'e* (ἀράδα), *asime* în *tas di asime* (ασήμι), *calțavetă* (καλτσοδέτα), *catasarcu* (cf. κατασάρκι din *κατὰ* și *σάρκα* tradus prin *ή φλανέλλα*), *curdel'* (κορδέλα și κορδέλα), *lăpudz* (λαπούδα, λαπούδι: după G. Meyer, *Neogr. St.* II 38 din sl. *lapa*), *mândilă* (μανδήλιον), *ruđeauă* (ποδιά), *járuh'e* (τσαρούχι), *țipă* (τσιπά; despre răspândirea cuvântului în limbile balc. Cf. G. Meyer *Alb. Wb.* 441 și *Neogr. St.* II 62), *zărculă* (ζερκούλα din turc. *zer külah* propriu zis „chiulaf brodat cu aur“; cf. *k'ileafe*, *k'uleafe*. Cuvântul ar fi putut trece la Aromâni și direct din turc.). De origine albaneză avem *zavă* (zave, răspândit și la celelalte popoare balc., despre care vezi G. Meyer, *Alb. Wb.* p. 481). Cu origine nelămurită avem: *gădzoafă*, *mogur*, *naču*.

#### F a m î l i a p ă s t o r u l u i.

Familia păstorului se cheamă *fămeal'e*, *fumeal'e* (lat. familia). Mai multe familii la oaltă alcătuesc o *fălcare*. Originea acestui cuvânt este strâns legată cu felul vechilor așezări aromânești.

Cuvântul stă, desigur, în legătură cu lat. *falx*, -*cem* „secere“. Un derivat adjectival *falcalis*, -*em*, din care am avea *fălcare*, a trebuit să însemneze, la început, porțiunea de pământ în forma „secerei“ pe care se află grupată o așezare de mai multe familii. Cuvântul *fălcare* s'a putea explica foarte bine și din *falcaria*<sup>1</sup>, însă nici de cum cu înțelesul de „portion de terre fauchée“ ci „porțiunea de pământ în forma unei falce“. Aceasta, de sigur, pentru că la alegerea unui loc pentru o așezare nu jucă nici un rol faptul dacă porțiunea de pământ este secerată sau nu. Principalul eră ca satul sau felul de așezare să aibă o formă care putea ajuta mai bine la apărarea lui atunci când satul ar fi fost atacat din afară. În cazul acesta forma secerei convenea cel mai mult. Colegul meu G. D. Serra, care de ani de zile lucrează la toponomastica ținutului Canavese din nordul Italiei, mă asigură că multe din vechile așezări din Italia sânt derivate nu numai de la *falx*, -*cem*, dar și de la orice cuvânt cu înțelesul de „curva, svolta di strada“. Iată acum și câteva nume de loc. din toponomastica italiană comunicate mie de G. D. Serra, care mi-a atras luarea aminte asupra acestui fapt. În Piemonte avem *Falcimagna*, aproape de Bussoleno di Susa; tot așa *Falsimagna* sau *Fausi*, sat la Montanaro Canavese; Rua di *Fissimagna* la S. Martino Canavese; *Falsabologna* la Bolangero. Și tot așa avem nume de localități derivate de la obiecte care au forma rotundă: *Via lunaria* și *Lunatto* de la luna. De asemenea numeroase nume de loc. de la *rota*. Astfel avem *Collis Rote* (atestat în anul 1189) pe strada romana din Val di Susa. Vezi de asemenea *Via Ruata Cloti* (anul 1284), *Ruata Urbani* (anul 1107) în Val di Susa, *Ruata de Latronibus* (anul 1194) la Savigliano etc. În fine, tot în vechea toponomastică italiană avem numeroase derivate de la *cornuta*, *arcuarius*, *flexus*, *cubitus*, *\*volvita* etc., adică tot de la cuvinte care au o formă curbată sau rotundă, despre care vezi mai pe larg în: S. Pieri, *Toponomastica della Valle dell' Arno*; *Toponomastica delle valli del Serchio e della Lima*, D. Olivieri, *Saggio di una illustratione generale della toponomastica veneta*.

Căpetenia unei fălcări este *čelnicul* (vsl. celînikŭ, despre care vezi mai pe larg la p. 214) Denumirea de *K'ehâiâ* (turc. kehaja) întrebuintată mai mult de Grămusteni, este nouă.

<sup>1</sup> Candrea-Densusianu, *Dicț. Etim. al limbii române* p. 90 (547).

Păstorul se cheamă *picurar* (lat. *pecorarius*); după felul vitei pe care o păzește, el se mai numește *ușar* (oier), *nutinar* (noaten), *birbicar* (berbec), *mătricar* (mătrică), *stirpar* (stearpă), *vitul'ar* (vătuiu), *căprar*.

La stână mai marele este păstorul numit *cășar* (din lat. *casearius*). Acest termen este vechiu și întrebuințarea lui a trebuit să fie comună la toți Români. Cuvântul *bačû* (bağu) dat în glossare nu mi-a putut fi confirmat. Este drept că într'o poezie populară întâlnim versurile:

Tră nă Rămână

Pentru o Româncă

Mi băgam și bačû la stână.

Mă băgam și baciul la stână.

Lit. Pop. 31.

Însă observ că aceste versuri ar putea fi o plăsmuire a culegătorului. Aceasta se dovedește și din întrebuințarea cuvântului *stână* introdus numai ca să rimeze cu *Rămână*; în aromâna există numai *stane*. Culegătorul, care cunoșteă dialectul dacoromân, l-a introdus, fără să-și dea seama despre falsificarea poeziei. Cu toate acestea nu este exclus cazul ca undeva să se audă și cuvântul *baču*.

În afară de *cășar*, în timpurile mai nouă, de când cu fabricarea cașcavalului, s'a introdus între termenii păstorești și *mastur* gr. *μάστορας* (maiestru).

#### Locuința păstorului.

Păstorii cu locuințe stabile, care numai iarna pleacă la șes și vara revin la locuințele lor de munte, au *case*; păstorii nomazi locuiesc în *călive* (ngr. *καλύβη*). Generalizarea *căliviei* la Aromâni trebuie să fie nouă și datează de când cu răspândirea cuvântului grecesc la toate popoarele din Peninsula Balcanică și chiar la Slavii de miază-noapte prin intermediul turcescului *koliba*: bulg., sârb., ceh-slov., pol. (dialectul) *koliba*, rus. *kołyba* (Miklosich, *Türk. Elem.* I 88). Numai Albanezii, întocmai ca și Aromânii, îl au direct din ngr., nu prin turcește: *kal'ive* „Hütte“ (G. Meyer, *Alb. Wb.* 170). Dacă prezența cuvântului *casă* arată că alături de păstorii nomazi au existat și păstori sau agricultori sedentari, nu mai puțin noul împrumut *călivă* presupune că el a înlocuit un cuvânt mai vechiu pentru desemnarea locuinței vremelnice. La Albanezi, alături de *Șpi* (din șpi, ștepi) „casă“ avem *koliba*, *kasot*, *bun* și *kačor*, toate cu înțelesul de colibă. Forma din urmă *kačor* se întâ-



nește și în sârba *kačara*<sup>1</sup>, care, mai mult decât forma albaneză, ne amintește cuvântul românesc *căscioară*. Mă întreb dacă acest *căscioară*, care mai trăiește acum numai la Sârbi și la Albanezi, n'ar fi ținut locul formei *călivă*. Căci în aromână, în afară de casă și călivă, nu există *bordeiu*, cu toate că acesta este răspândit la Sârbi, Bulgari etc.<sup>2</sup>

Mai multe sate alcătuiesc o *hoară*, iar mai multe călive își păstrează aceeași denumire: *călive*. Denumirile *sat* și *cătun* lipsesc astăzi. După cum călivă este un împrumut nou din ngr., tot așa și *hoară* din ngr. *χώρα* nu-i o formă veche. Ca înțeles, cuvântul, astăzi, în grecește, nu se mai întâlnește decât în τὸ χωριὸ „sat“, și în χωριότης „țaran“, derivate din *χώρα*. Iar acesta și-a păstrat în ngr. înțelesul de „contrée, pays, lieu, place“ ca în vgr. și în bizantină. Înțelesul a evoluat în aromână. La Bulgari același cuvânt *hora* însemnează „lume, oameni mulți“, deși în monumentele vechi din sec. XIII își păstrează înțelesul vechiu: *Po vsej horě carīstvamī* „în toate ținuturile împărăției mele“ (a. 1217—1241). Cu acest vechiu înțeles există și la Sârbi (Rječnik).

Ce cuvânt au avut Aromânii în locul lui *hoară*? Albanezii, care întocmai ca Aromânii se împart în nomazi și sedentari, au *katund* și *fșat*, cuvinte păstrate și la Dacoromâni (cătun, sat). Din aceste două, la Aromâni a mai rămas o urmă numai din *cătun*. în proverbul *Nu fațe cătune*. Într'o lucrare anterioară am socotit că această formă este un împrumut din limba greacă<sup>3</sup>. Acum aflu că adevăratul proverb grecesc, care corespunde aromâneșului „nu fațe cătune“ sună Δὲν κάμνον χωριὸ (nu fac sat împreună). Aici *χωριὸ* este cuvântul grecesc propriu pentru sat. Incolo, *κατοῦνα*, în grecește, lipsește ca apelativ. El există ca nume de localitate în Acarnania<sup>4</sup>; dar aci originea lui este aromânească. De altfel, și după formă, cuvântul nu poate fi decât numai românesc. Grecii l-ar fi putut împrumuta și de la Albanezi; însă la aceștia se pronunță *katund*, din care n'ar fi putut ieși *κατοῦνα*. Această formă nu s'ar putea explica decât numai dintr'un arom. *cătună*, așa cum se aude până azi în proverbul de

<sup>1</sup> După Rječnik „șură sau căsuță în care se țin buji“. Există și ca nume de loc. în districtul Smedrevo: *Livada u Kačaru* (livadă în Cačar).

<sup>2</sup> Fr. Nopcsa, *Albanien, Bauten* etc. p. 8 și urm.

<sup>3</sup> Th. Capidan, *Raporturile Albano-române în Dacoromania* II p. 465

<sup>4</sup> W. Martin Leake, *o. c.* p. 208.

mai sus. Iar forma aromână față de dacorom. *cătun* se explică ca un nou singular feminin refăcut din pluralul *cătune*. De altfel, odată a trebuit să existe și forma *cătun*. Aceasta se vede din numele de localitate *Lacatun* despre care s'a vorbit la p. 334.

### Felul vitelor.

Aprcape mai toate denumirile sânt de origine latină și ele se regăesc și în dacoromână; *numal'u* (dintr'un mai vechiu *nămal'u*; dacor. *nămaie*); *oaie*, *pal'u oaie* (gr. *παλη* și *oaie*); *mătrică* (pentru un mai vechiu \**mătrițe* cu plur *mătriți*, din care apoi sing. *mătrică*; dacor. *mătrice*); *muldzară*, *muldzarcă* (lat. \*mulgearia Cf. Pușcariu *Lat. Tî und Kî* p. 63; dacor. *mânzare* din *muldzare* + *mânz*. Forma decor. există și în bulg. *mandzara* cf. Th. Capidan, *Rap. slavo-rom. în Dacoromania* III p. 208): *ml'oară* (mioară), *stăml'oară* (strămioară); *noatină* (noatenă); *birbeacă* (de la birbec); *nel* (miel); *ńxo* (miă); *sugar* (sugar); *noatin* (noaten); *birbec* (berbece); *mil'ur*, *m(i)l'or*; *aretle* (arete); *capră*; *eadă*; *vitul'u* (vătuiu).

Următoarele denumiri sânt de origine streină: *marmară* (cf. ngr. *μαρμάρα* însemnând *στειρα*. Cuvântul se întrebuintează la Greci regional, în Epir, ar putea fi deci un împrumut din aromâna. În cazul din urmă originea lui este nelămurită); *stearpă* (cu origine neclară): *strif* (ngr. *στροφή* din *στροφή* „tordre, retordre“); *čucutit* (derivat din *čocut*, pentru care vezi Th. Capidan, *Elem. slav. în dial. arom.* p. 87); *daș* (alb. *daš* cf. Th. Capidan, *Rap. alb.-rom. în Dacoromania* II p. 527); *părču* (sl. *pržč*; verbul: *pržčat se* „sie paaren sich“ din care arom. *părcescu*. Despre răspândirea cuvântului la Greci și Albanezi cf. Th. Capidan, *Elem. slav. în dial. arom.* p. 77).

Cu origine neclară avem: *asman*, *gagur* și *șap*<sup>1</sup>.

### Locuința vitelor.

Aci cuvintele de bază, de origine latină, sânt *mas* (lat. *mansum*) cu înțelesul de „Schlafstätte für Schafe“ numai în limba română; în celelalte limbi romanice înțelesul diferă cf. Meyer-

<sup>1</sup> Despre *șap* au vorbit pe larg Vasmer și Roswadowski (Cf. *Mittell. des rum. Inst.* p. 278), căutându-i originea în iranică (Vezi *Dacoromania* II, 460, 551). Acum în urmă O. Densusianu încearcă să-l explice tot din iranică (Cf. *Grai și Suflet* I p. 245).

Lübke REW. 5322): *amiridzŭ* (postv. de la *amiridzŭ* vb. din lat. *meridio*, -are; cf. mgl. *amirindzu*) și *arugă* (lat. *ruga*).

Dintre celelalte avem *țarcu* (țarc), *pătul'u* și *coardă* (și în mgl.) indigene, cu origine nelămurită<sup>1</sup>. După aceea *mandră* cu o difuziune balcanică extraordinară. Se găsește în bulg. *mandra* sinonim cu *bačja*, *bačilo*; în sârb. *mandra* „Sennerei“ sin. cu *bačja*, *stan*; în ital. *mandra* „Herde, Viehherde“, toate din ngr. *μάνδρα* „Pferch, Hürde, Stall“, cu înțelesul apropiat din vgr. „enclos, étable, écurie“ și „monastère“, din care mai târziu a ieșit *ἀρχιμανδριτης* „arhimandrit“ adică „mai marele peste mandra monastică“. Din vgr. a trecut și în latina *mandra* (cf. Georges), care însă nu s'a moștenit la noi; *cășlă* împrumut nou din turc. *kyšla* „caserne“; *cutar* (bg. *kotar*); *turiște*, (*turuște*) din sârb. *tor* „Hürde“, *toriște* „Hürdenlager“. Aci aparține și *cupie* (vsl. *kupŭ* „grămadă“).

Locul unde se prepară laptele.

Și aci cuvântul de bază, care a existat odată peste tot la păstorii români de pretutindeni, este *cășare* (lat. *casearia*, derivat din *caseus*). Peste acesta, care are cea mai largă întrebuințare, a venit cuvântul *stane*, răspândit la Fărșeroți (din sl. *stanŭ*). Cuvântul există în ngr. *στάβ*: „Stall, Schäferei“, alb. *stan* „Schafpferch“. Forma *stână*, după cum am arătat și în altă parte, nu există la Aromâni.

Derivatele laptelui.

Cuvinte de origine latină: *cașŭ* (-*dulțe*, -*albu*, -*tunăreț* „de toamnă“ -*bătut*, -*di Șarl'i* „localitate în Albania“, vezi în hartă numele de loc. *Șar*. Formațiunea *Șarl'i* este ca *Idrinei'i* pentru *Idrinè* din *Edrenè*, despre cari vezi p. 314; *teară* (lat. *tela*) -*cl'eag* (cheag); *străgl'eată* (lat. \**extracoagulata*); *umtu* (unt). În afară de aceste derivate ale laptelui, referindu-ne la felurile de brânză, mai avem și așa numitul *cașŭ-baču* (*bačŭ*), care, după cum am spus în cuprinsul aceste lucrări, este brânza ce se întrebuințează în familie, zilnic, pentru întreținerea copiilor. Desigur că originea acestui cuvânt trebuie căutată în „brânza întrebuințată de baci, brânza care servește la întreținerea baciului“. Ceea ce apare

<sup>1</sup> Pentru originea alb. a lui *țarcu* cf. Th. Capidan, *Rap. albano-rom. în Dacoromania* II 552.

<sup>2</sup> O nouă încercare pentru explicarea lui *strungă* a făcut-o G. Giuglea, în *Cuvinte și Lucruri*, apărut în *Dacoromania* II p. 327.

însă și mai interesant este faptul că acest fel de brânză, pe vremuri, eră cunoscut și la Dacoromâni. Colegul meu Const. Lacea îmi comunică că în *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt* II și III apare de mai multe ori *caș-baču* transcris: Kazbacsh (a. 1535) II p. 414. Duos caseos kaz batsch (a. 1538) ib. p. 565; duos kaz batsch (a. 1538) ib. p. 566. Pro 103 caseis kaazbatsch (a. 1544) III p. 29. Vendidimus 85 caseos kasz Batsch (a. 1547) ib. p. 30. Din aceste citate se vede că forma curentă astăzi numai la Aromâni, în timpurile străvechi eră cunoscută și la alți Români.

Cuvinte indigene cu origine nelămurită: *urdă*, *dzâr*, *alcă* (cf. dacor. arichiță) și *bağu*. Acesta din urmă este același cu *baču*, cu trecere de înțeles.

Cuvinte streine împrumutate mai târziu: *dală* (alb.), *g'iză* (alb.) *gavruiani* (ngr. γαυροίανι, nume propriu, din γαῦρος „arogant“ și Iani „loan“), *imansâzpenir* (turc. iman-sez-peinir „brânză-fără-lege“, adică brânză din care i s'a scos tot untul); *măxul'e* (turc. mahsul „produs“). Aci trecem și *utlake* (turc. otlak).

Sculele de trebuință la prepararea laptelui.

Cuvinte de origine latină: *găleata*, *stricătoare*, *petică* (petec, cârpă), *measă* (masă), *căldare*, *căldărușe*, *misură* (strachină, lat. *mensura* (cf. Capidan, *Rap. alb. rom. în Dacoromania* II p. 474), *sarfină* (sarcină), *oală*, *lingură*.

Cuvinte streine: *talăr* (ngr. τάλαρως). Cuvântul nu poate fi derivat din vgr., de oare ce înțelesul arom. deși nu există în ngr. cu toate acestea, întru cât alături de „corbeille“, mai există și acela de „forme (éclisse) à fromage“, trecerea de sens din vgr. la înțelesul arom. s'a făcut în neogreacă; *călabă* (ngr. καλάβη); *furtie* (ngr. φορτίον); *aradă* (cf. ngr. ἀράδα); *tizak'e* (ngr. τεζγιάκι < turc. tizgiah din pers. dest-giah „loc de lucru cu mâna“); *săcă* (turc. saka); *okă* (turc. oka); *curutmă* (turc. kurutma); *teleme* (turc. teleme); *dană* (turc. dana); *cuvată* (turc. kuvata); *čubaná* (sârb. čobana); *meară* (bulg. mĕră); *burgăcă* (bulg. bъркачка?).

Numele oilor (după culori).

Cuvinte de origine latină: *coașină*, *nalbastră*, *floră* (cu lipsa de metafonie a lui *o* accentuat neexplicată), *rusă*, *cănută*.

Cuvinte streine: *bal'u* (Cf. acum în urmă V. Bogrea în *Dacoromania* III p. 808); *muscură* (alb. Cf. Th. Capidan, *Rap. alb.-rom. în Dacoromania* II p. 542); *bardză* (alb. Cf. ib. p. 519, 520);

*beală* (sl. bĕla); *caléșă* (sl. caleša); *oacárnă* (sl., cf. Th. Capidan, *Elem. sl. în dial. arom.* p 76); *caramuză* (turc. karamuzi „negru; strălucitor“), *judavă* (capră) din bulg. žudav, „slab, prăpădit“. De la păstorii arom. cuvântul a pătruns și la Greci: ζιούναβους; *culă* (turc. kula; există și în celelalte limbi balcanice: bulg. *kulest*, ngr. κούλα).

Următoarele au originea nelămurită: *mată*, *bașură*, *l'ară*, *găču*, *g'esă*. Cel din urmă se găsește și în limba greacă, dialectul din Epir: γέσα, ceea ce probează că avem a face cu un împrumut din limba română. Forma *beča*, care este foarte răspândită în Albania și ca nume propriu pentru oamenii blonzi, contrariu lui „caramuzi“, este un diminutiv din bĕlce (din *bĕl* și suf. -*če*), din care, cu căderea lui *l*, greu de explicat, am avut *bĕca*. De observat este că cuvântul se întâlnește și în cântecele populare din Serbia:

Da' voi mie să-mi dați

Cin' sute de berbeci belgi<sup>1</sup>

Aici *belgi* explicat prin „albi“ este pentru *belci* de la *belciu* „alb“. De fapt, cuvântul ar fi trebuit să fie transcris *belci*.

Numele clopotelor.

Sânt toate de origine streină: *cloput* (sl. kłopotŭ) *čocan* (bg. čekan); *câmbană* (ngr. καμπάνα); *coturu* (alb. cf. Th. Capidan *Rap. alb.-rom.* p. 524); *k'ipur* (alb. kipe).

Semnele de la urechi.

De origine latină: *tăl'etură* (tăietură). Streine: *guvă* (alb. guve). Cu origine nelămurită: *coacă*.

Boli la vite.

Cuvinte de origine latină: *arâne* (râie); *șcl'op* (șchiop); *disfuldzir* (de-fulger). Streine: *gălb(e)adză* (alb. gel'baze); *fărmac* (ngr. φάρμακον și φαρμάκι); *vârlu* (sl. cf. vârlescu < vŭrluvam „turb“); *culeandză* și (prin schimbare de suf.) *culeață* boală la încheieturi, la genuchi, din bulg. *kolĕnica* (pl. lui kolĕnice) „genuchi“, care a dat *culeaniță*, din care apoi, prin căderea lui *i* aton, *culeanță*. Acesta, cu trecerea obicinuită a lui *nș* în *ndz* din cauza nazalei, ca în *pondză*, *ndzernu*, *malafrandză*, a dat forma actuală *culeandză*. Cuvântul există și în ngr. κουλιάντοσα cu același înțeles; *mălșeadză* „vărsat“ din alb. *mal'tsohem* și acesta din lat. *malitia*

<sup>1</sup> G. Giuglea-G. Vălsan, *Dela Românii din Serbia*. București 1913 p. 283.

(despre care vezi mai pe larg etimologia cuvântului arom. *mări-tăscu* în *Dacoromania* II, p. 627). Înțelesul primitiv a fost „mă simt rău, bolnav“. Din *mal'tsohem* am avut la început un verb. *măl'tsedzŭ*, din care astăzi n'a mai rămas decât postverbalul *măl'teadză*, la fel ca *treacă*, *ducă*, *fugă* și alte multe, toate de la forma feminină; *dzipe* (turc. *dzeba*, *zeba*); *dălacă* (turc. *dalak*); *dușmana* (turc. *dușman*). Dintre leacuri: *axif* (ngr. *ἄξιφος* „arsenic“) și *teafe* (ngr. *τῆφι*).

#### Fătătul oilor.

Aci aproape toate cuvintele sânt de origine latină: *aplec* (ñellu); *curastră*, *dzeamin*, *ndzeamin* sb.; *greață* (oaie); *fital'u*; *mucoare*, *soarte*, *tărdzie* (oaie). Strein: *astămătire* (gr. *σταματώ*). Origine nelămurită: *astrik'ire* (a stârpi).

#### Obiectele de trebuință ale păstorului.

Cuvinte de origine latină: *cl'oagă*, *gl'oagă* (Cf. *Dacoromania* III p. 176 și urm.); *mănear*, *mănar*, *amnear*, *cuțut*, *cuțit*, *iască*.

Cuvinte streine: *tastru*, *trastu* (traistă gr.) *pidupinac* și *pirpinac* (gr. *πιδοπινάκα*; *yilie* (gr. *γυαλί*), *buclă* și *bucl'iță* (există în alb. *bukl'i* id. ngr. *μπούκλα* și *μπουκλίτσα* id. sârb. *buklija* „plosca“. Derivația cuvântului din lat. *butula* sau *buticla* din *buticula* cf. Weigand, *Die Ol.-Walachen* p. 37, nu-i posibilă din cauza păstrării lui *l* din grupa *cla* nealterat); *cremine* (sl.); *sturnare* (ngr. *στουρνάρι* id.); *cumbur* (turc. *kumbur*); *sileafe* cu toată variantele (turc. *silah* cf. dacor. *silef*, alb. *sileah* etc.); *altipatlar* (turc. *alti* „șase“ *patlar* de la *patlamak* „craquer“); *măsate* (turc. *masat* cf. sârb. *masat*); *căval* (turc. *kaval*). Aci trecem și pe *binek* „cal bun de călărit“ (turc. *binek* „cheval de selle“). Cuvinte cu origine neclară: *cărlig*, *cărlibană*, *fluer*, *flueară*, *fil'oară*.

#### Hrana păstorului.

Cuvinte de origine latină: *pâne*, *lapte*, *caș*, *laptucă*, *plășintă*.

Cuvinte streine: *pită* (neogr. bulg. sârb. *pita*. De observat este la acest cuvânt că *p* s'a păstrat nealterat, ceea ce probează că a intrat târziu în dialect, în locul lui plășintă); *păpară* (sl. *popara*); *bumbar* (bg. *bumbar*); *arumani* (cf. ngr. *ρουμάνι*, numai regional); *bădzară*, (ngr. *μπατζάρα*; după formă cuvântul pare strein în ngr.); *misur* (turc. *Misyr* „Egipt“); *tarapaș* (turc. *tarapaş*); *cucureč* (cf. turc. *kukureč*, ngr. *κουκουρέτσι*); *tumaču* (cf. alb. *tumats*, *tumatše* „Blätterteig“, toate în legătură cu sicil.

calabr. *tuma*, piem. *toma* „caș proaspăt“; despre care vezi G. Meyer, *Alb. Wb.* 451); *bucuvală* (alb. bukuval'e, cf. Capidan, *Rap. alb.-rom.* p. 521); *bubotă* (alb. bobota; ngr. *μπομπότα*). Cu origine nelămurită: *mumulic* (mămăligă).

### Numele cânilor.

Toate sânt de origine streină: *ba'uca* (cf. bal'u); *belu* (sl. bĕlŭ); *galana* (sl. galŭ, cf. *mulă gală, gălăiș*. Capidan, *Elem. slav. în dial. arom.* p. 67); *șarcu* (bulg. šarko); *părjit* (de la pârjescu-prăjescu bulg.); *g'esuli* (Cf. gēsă); *caraman* (turc.).

### Felul lânei.

Cuvinte de origine latină: *lână, canură, căprină, sumă, nișă*, (mișă), *suel'u, capit, coade, čumă*, (lat. *cyma*). Indigene și streine: *bască* (cf. alb. *baske* id.); *arudă* (sl. ruda); *k'endic* (ngr. *κεντικι*, regional); *frumă* (ngr. *φρούμα*). Tot aici adăogăm și *puravă* care prin metat. pare a fi același cu dacor. *povară*. Cu origine nelămurită sânt: *ustură, carmină, găbur*.

### Culoarea lânei.

În afară de culorile de origine latină cunoscute mai avem: *nirlă* <merulus, -a, -um; *nirurală* (din *nirlu-nîru*, cu trecerea *rl* > *r*, și *ȳala* lapte?); *vinită* (vânăta). De origine streină; *alică* (turc. *al „rouge écarlate“*, cf. bulg. *alen*; alb. *ał* id.); *guveze*, (turc. *guvez*); *caferengie* (turc. *kafe-rengi*); *cârmâze* (turc. *kyrmyz*). Cu origine nelămurită: *bagav, h'imilă, gagur*.

### Produsele și țesăturile de lână.

Cuvinte de origine latină: *apală* (lat. *pal(u)la*, Giuglea în *Dacoromania* II. p. 819) *floași*; *flucată*; *cair* (cf. Pușcariu, *Wb.* 251 și *Dacoromania* III, 669); *ful'or* (fuior); *vilare* (lat. *vellaria*); *mil'ișă* (lat. \*agnellicia); *tortu* (tort). De origine streină: *clându* (sl. Cf. Capidan, *Elem. slav. în dial. arom.* p. 61); *crună* (cf. sl. *krina*); *drugă* (sârb. *druga*); *bilișă* (sl. *bĕlu*); *jireagl'e* (sl. *žrĕbij*); *trâmbă* (sl. *trāba*); *scutic* (sl. *skutŭ* ?); *gravanò* (cf. ngr. regional în Epir și Macedonia *γρᾱβανό*); *tendă* (cf. ngr. *τέντα*); *hăraje* (ngr. *χαραγή*); *čifte* (turc. *čift*); *čergă* (turc. *čerga*); *șiac* (turc. *šaiak*). Cuvinte cu origine neclară: *buluboță, pičur, h'intic, tiftică, zilie, sazmă* (cf. bulg. *sazma*). Despre *vilenză* și formele ei din limbile balcanice cf. Capidan, *Elem. slav. în dial. arom.* 89.

### Considerațiuni finale.

După ce am cunoscut viața Românilor din sudul Peninsulei Balcanice în ocupațiunea lor cu păstoritul, încercând să specificăm mai de aproape trăsăturile ei caracteristice față de aceeași viață a românismului din nordul Dunării, avem de făcut următoarele constatări:

1<sup>o</sup>. După cum graiul acestor Români, în elementul de bază al limbei române, se prezintă într'un stadiu ceva mai vechiu, tot așa și îndeletnicirea lor cu păstoritul, sub forma nomadă, se înfățișează în stadiul mai vechiu al vieții românești. Prin aceasta nu vreau să înțeleg că întreaga viață românească din veacurile de mijloc eră redusă la păstorit. Dovezile aduse în acest studiu pentru existența agriculturii și la Români din sudul Dunării exclud o astfel de presupunere. Inșă, admițând acest lucru și ținând seamă și de unitatea limbei până la formarea ei desăvârșită, trebuie să recunoaștem că ceea ce a înlesnit această unitate pentru toate populațiunile românești din nordul ca și din sudul Dunării, a fost tocmai această viață păstorească sub forma nomadă, pe care numai populațiunile din sudul Dunării, din cauza evenimentelor expuse în acest studiu, au putut-o păstră până azi<sup>1</sup>.

2<sup>o</sup>. După cum în graiul acestor Români se întâlnesc unele particularități relevate de mine în mai multe rânduri<sup>2</sup>, care lipsesc din graiul Românilor nord-dunăreni și își au obârșia într'o particularitate locală, tot așa și în laturea vieții păstorești, acești Români au în portul lor unele trăsături, care, după cum am încercat să lămuresc în acest studiu, se dovedesc a fi ceva specific local. Dacă această constatare se va dovedi mai târziu ca adevărată, mai ales că ea se arată și la Albanezi, atunci cu aceasta ne apropiem tot mai mult de părerea istoricilor care admit o origine sud-dunăreană a Românilor din Peninsula Balcanică. În cazul acesta, stăruința elementului roman în sudul Dunării s'ar explica la fel ca și stăruința elementului iliric din poporul albanez: Intocmai după cum păstorii iliri, dominând înălțimile munți-

<sup>1</sup> În privința aceasta, și cu rezervele făcute în cursul acestui studiu, noi sântem de acord cu Ovid Densusianu (*Păstoritul la popoarele romanice*) în ce privește forma nomadă a păstoritului la populațiunile românești din veacurile de mijloc. De aceea și obiecțiunile lui P. Canel (*Păstoritul la poporul român*), pentru epoca care ne interesează, ne par exagerate.

<sup>2</sup> *Românii din Sudul Peninsulei Balcanice*, publicat în *Anuarul Institutului de istorie națională din Cluj*, II, p. 115.





lor dinarici, s'au putut sustrage unei romanizări complete, tot așa și păstorii aromâni, trăind mai mult prin munți, la înălțimi neobicinuite pentru Greci, s'au putut sustrage de la grecizare, cu toate că ei trăiau într'o zonă de cultură veche grecească. La aceasta a contribuit mult, de sigur, ocupațiunea lor cu păstoritul sub forma nomadă. Această îndeletnicire le-a înlesnit în vremurile mai vechi, legătura lor cu elementul roman de pe amândouă malurile Dunării cu care, mai târziu, au format un singur popor.

30. Ținând seamă de mișcările vechi și nouă ale păstorilor nomazi, observăm că direcțiunea lor în răsăritul Peninsulei Balcanice se arată mai intensă. În cursul veacurilor de mijloc, păstorii aromâni se vor fi mișcat cu turmele în amândouă direcțiunile. Dar pe când mișcările lor în apusul Peninsulei Balcanice, care, prin Albania, ajungeau până în Dalmația, erau mă puțin intense și astăzi ele s'au pierdut aproape cu desăvârșire, din contră, mișcările în spre răsărit au continuat și continuă până în zilele noastre. Astfel încât, astăzi, dacă răspândirea elementului românesc din sudul Dunării ajunge, la apus, până în spre regiunea orașului Durazzo, la răsărit, el se întinde între râurile Struma și Mesta ajungând la mieznoapte, prin munții Rodope, până în Balcani. Această constatare făcută din domeniul vieții păstorești la populațiunile românești din sudul Peninsulei Balcanice confirmă din nou contactul lor cu populațiunile slave din răsăritul Peninsulei și prin aceasta se lămurește tot mai mult nu numai urmele de limbă în dialectul aromân din graiul bulgăresc răsăritean, dar și poziția răsăriteană a populațiunilor românești sud-dunărene, despre care am vorbit și cu alt prilej, deosebindu-se de Vlahii din Serbia ajunși mai târziu Morlaci.

40. Și, după cum în păstoritul Aromânilor găsim confirmarea legăturilor ce a trebuit să existe odată între elementul roman sud-dunărean și între acela din nordul Dunării, tot în acest păstorit al lor găsim dovada unor legături mai strânse între Aromâni și Albanezi, decât între Aromâni și celelalte popoare balcanice: și unii și alții se îndeletnicesc încă din timpurile cele mai vechi cu păstoritul sub forma nomadă — la Albanezi se atestă această formă încă din anul 1308, vezi p. 203 — și unii și alții păstrează un port cu trăsături vechi autohtone, care nu se văd în portul celorlalte popoare balcanice.

## Sânt în Transilvania așezări de Români veniți din sudul Dunării sau nu sânt?

Filologi și istorici și-au pus întrebarea de mai sus, căutând să rezolve această grea problemă cu argumente din domeniul istoriei, lingvistice și etnografiei. Mai pe urmă s'a ocupat cu această chestiune Capidan într'o comunicare<sup>1</sup> făcută la Congresul filologilor români, ținut la București în 13, 14 și 15 Aprilie 1925. Dânsul ajunge, cu drept cuvânt, la concluzia că „din tot ceea ce s'a relevat până astăzi ca ceva aromânesc, în graiul dacoromân, parte s'a exagerat, parte s'a interpretat unilateral“, după ce admite următoarea posibilitate: „Este drept că în stadiul actual în care se găsește studiul limbii române în diferitele ei particularități locale, cunoștințele noastre sânt reduse. S'ar putea, mai târziu, să se dea și de astfel de urme“ (p. 291). În urma acestei comunicări a lui Capidan, dar mai ales din prilejul apariției prețiosului său studiu despre Meglenoromâni<sup>2</sup> s'a deșteptat în mine un deosebit interes față de această chestiune. O izbitoră asemănare între o mică ramură a populației românești din Meglenia, anume cea din Țarnareca, și între Români din Brașov, porecliți „Trocari“, m'a îndemnat să caut să lămuresc dacă această asemănare este numai incidentală, ceea ce s'ar părea la prima privire, sau dacă aceste aseănări sânt rezultatul unei îndepărtate conviețuiri a acestor două grupări de populație românească despărțite astăzi geograficește prin sute de kilometri, precum am ajuns să cred în urma unei serioase și obiective exa-

<sup>1</sup> Publicată în „Junimea literară“ a. 1925, Nrii 8—10, p. 275 și urm., sub titlul: „Aromânismele în dialectul dacoromân și problemele care se leagă de ele“. Comunicarea lui Capidan mă dispensează de a mă ocupa de ce s'a scris până acum în această chestiune, deoarece dânsul ia în discuție aproape tot materialul important referitor la ea. Ici colo, în cursul acestui mic studiu, voi avea totuși ocazie să amintesc diferiți autori care s'au ocupat cu această problemă.

<sup>2</sup> Th. Capidan: *Meglenoromânii*. I. Istoria și graiul lor. Academia Română. Studii și Cercetări. VII. București. 1925.

minări a fenomenelor asemănătoare, pe care Capidan și cei de părerea dânsului nu le-au relevat în cercetările lor. La congresul amintit al filologilor am avut onoarea a anunța, într'o scurtă conferință, rezultatele la care ajunseseam până atunci, în urmărirea acestei chestiuni. De atunci, am căutat să utilizez tot materialul care mi-a stat la dispoziție cu privire la graiul și istoria grupărilor care mă interesau. Aceste cercetări ulterioare mi-au dat material nou pe care îl voi utiliza, în parte, în acest studiu.

Înainte de a trece la comparația graiului unei grupări cu al celeilalte, trebuie să facem dovada că avem a face cu două grupări de populație românească. Cât privește pe Megleniți, nu e nevoie să insistăm pentru a dovedi românitatea lor, deoarece astăzi nu o mai trage nimeni la îndoială. Cu totul altfel stă lucrul cu Românii din Șcheii Brașovului, pentru că aceștia trec și astăzi de Bulgari românizați.

Înainte de toate țin să accentuez că atât Românii din Brașov cât și Megleniții din Țárnareca se deosebesc de ceilalți Români care îi înconjoară atât prin port, cât și prin felul lor de traiu, prin obiceiuri, prin construcția și curățenia caselor, dar mai ales prin particularitățile graiului lor. Ce privește pe Românii din Țárnareca, Capidan relevă superioritatea acestora față de ceilalți Megleniți în privința curățeniei și încăperii caselor lor, accentuând, mereu că „limba vorbită în această comună se deosebește de aceea din celelalte comune, atât prin unele particularități caracteristice ale ei, cât mai ales printr'o puternică influență venită din partea dialectului aromânesc“<sup>1</sup>. De altă parte, nu e nevoie să insistăm asupra faptului amintit că Românii din Șchei se deosebesc foarte mult de ceilalți Români, chiar și de cei din partea opusă a orașului, din Brașovul-vechiu. Voiu aminti numai faptul mai puțin cunoscut că, până bine de curând, căsătoriile între Românii din Șchei și cei din împrejurimile Brașovului erau foarte rare, și voiu mai releva și că aceștia fac mare haz de obiceiurile „Trocarilor“, dar mai ales își bat joc de melodia graiului lor. Weigand, când vorbește de diferența care există între Meglenoromâni și Aromâni, între altele aduce și particularitatea următoare „de o importanță vrednică de luat în seamă“, anume că pe când Aromânul are un fel de a vorbi strigător și energic, apăsând puternic pe începutul cuvintelor,

<sup>1</sup> Op. cit. 26.

Meglenitul are o pronunțare lată, deosebit de întinsă, cu o în-tonare ușoară<sup>1</sup>. Tot așa, pentru a observa diferența în această direcție între Români din Șchei și ceilalți, nu e nevoie de o ureche deosebit de fină.

Până acum, acestei diferențe între Români din Șchei și cei din împrejurime nu i s'a dat altă explicație decât că cei dintâi sânt Bulgari. Într'adevăr, cronicile spun că la anul 1392 au venit Bulgarii la Brașov de au lucrat ca zidari la clădirea bisericii săsești din „Corona nova“, numite mai târziu, în urma unui incendiu, „Biserica neagră“. Ei s'au așezat din sus de oraș, unde au primit de la „Magistrat“ un loc de locuit<sup>2</sup>. De altă parte, Sașii îi numesc în documentele lor „Bulgari“ sau „Bolgari“, uneori, „Bulgari nostri“ sau, în săsește, „Belger“, și cartierul lor îl numesc „Bulgaria“ și săsește „Belgerei“, cu diferite ortografii, iar Ungurii, după Sași, „Bolgárszék“<sup>3</sup>. Dar chiar și ceilalți Români din Brașov și împrejurime îi numesc „Șchei“. La ei înșiși însă nu există tradiția că ar fi de origine bulgară. Colecția de documente din arhivele orașului Brașov citată mai sus cuprinde un material de o deosebită importanță în această chestiune. Anume, trecând în revistă numele citate în documentele săsești din Brașov, dintre anii 1503—1540, găsim atributul „Bulgarus“ dat unor nume curat slave, mai rar întrebuințate dar totuși întrebuințate de Români, apoi pe lângă alte nume comune tuturor Românilor din toate părțile, ca Aldea (a. 1503 ș. urm., cu grafia corespunzătoare pronunțării săsești „Aylda“<sup>4</sup>), Manea (a. 1503, scris „Mayne“), Ion, Barbul (a. 1534) — deci cu articolul *-ul* —, Radul (a. 1503), Stanciul (a. 1503), găsim și Ș e r b B u l g a r u s (a. 1503), R o m a n B u l g a r u s

<sup>1</sup> Dr. Gustav Weigand: *Vlaho-Meglen*. Eine ethnographisch-philologische Untersuchung. Leipzig. 1892, p. 53.

<sup>2</sup> Cf. Joseph Teutsch, ap. „Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó (Kronstadt)“. Vol. IV, pag. 98; Thomas Tartler, *Geschichte*, ap. *Sterie Stinghe*: Die Schkejer oder Trokaren in Kronstadt, în *Jahresber. lui Weigand*, VIII, p. 55 și u. și Dr. Nicolau Popă: *Schiță din istoria Brașovului cu specială considerare la Români*, ibid. p. 53 ș. u. și *Istoriua besearecei Șcheilor Brașovului*. (Manuscript de la Radu Teampea). Publicată cu cheltuiala bisericii Sf. Nicolae din Brașov (Scheiu) de Sterie Stinghe. Brașov. 1899, p. I, și *Chronik von Pope Vassilie*, în „Quellen“. Vol. V 1908, p. 1. Pentru „Corona nova“ cf. Fr. Schuster, în *Korrespondenzblatt des Vereins für siebenbürgische Landeskunde* a 1925. Nr. 12, p. III.

<sup>3</sup> Cf. *Quellen*, Glosar.

<sup>4</sup> Cf. *DR*. III, 461—508.

(a. 1533), Cătană Bulgarus (a. 1534), până și Bârsan Bulgarus (a. 1538—9), Costea Hoțul Bulgarus (a. 1539) și chiar Fătul Bulgarus (a. 1540), Dimitrie Lungul Bulgarus (a. 1545), Furca Bulgarus (a. 1541, 1545), Stoica Porculeț Bulgarus (a. 1545) ș. a. Că cel puțin aceștia din urmă nu erau Bulgari, ci Români, e evident.

Din fericire, chiar din documentele lor, vedem că Sașii numeau adesea pe Români „Bulgari“. Astfel în volumul II din colecția amintită „Quellen“ se dă recensământul populației din Țara-Bârsii din anul 1526 și (la pag. 25) la comuna Râșnov, se spune că în „Belgerey“ erau 95 de Valahi: „item der blach synt ein der belgerey czw rossenaw eine summe XCV“. Așadară ce erau locuitorii acestei „Belgerey“ sau mai jos „Bulgerey“? — Români, spune cronicarul însuși. De Bulgari nu se face nici o amintire. Iar în vol. III al acestei colecții, la pag. 21, se spune că la Râșnov, în „Belgeray“ locuiau în a. 1536 *Stoica Mălăiu, Badea, Tatul, Colțea, Pădure* etc. (cf. și p. 135). *Hasdeu*, care, întocmai ca și Dr. N. Pop citat mai sus, ia o poziție hotărâtă pentru a dovedi românitatea Brașovenilor, citează pe istoricul sas Reichersdorfer din prima jumătate a secolului XVI, care astfel „se rotește despre suburbiile Brașovului: unum incolunt Bulgari, alterum Hungari, Saxones agricolae tertium“, iar cu câteva rânduri mai jos însuși Reichersdorfer pune în loc de Bulgari pe „Valachi“. Alt Sas, Eder, spune în anul 1797 următoarele: „Triballi hodiernae Bulgariae populi fuere. Atque hoc vocabulo saepe nostri scriptores . . . Valachos adpellant. Nec fortasse abs re Coronense suburbium, Valachis habitatum, hodieque Bolgárszék appellatur“. Tot *Hasdeu* citează din Engel fraza: „Heissen die Walachen bey den neuern Siebenbürgern auch Bulgaren“<sup>1</sup>.

După cum am amintit mai sus, cronicile ne relatează că la anul 1392 au venit Bulgarii în aceste locuri, așa dară tocmai într'o epocă când Turcii încep să pună stăpânire pe Peninsula Balcanică — un an mai târziu cade Târnova<sup>2</sup> — și populația creștină caută să scape cu fuga de năpăstuitori. O parte trece Dunărea și înaintează până în Ardeal, unde găsește adăpost. Să reținem un lucru: o populație creștină se refugiază la frați creștini dinaintea primejdiei păgâne comune. Că acești coloniști ar

<sup>1</sup> B. P. Hasdeu: *Istoria critică a Românilor*. Vol. I. București, 1875, p. 12—13.

<sup>2</sup> Cf. C. Jireček, ap. I. Bogdan, *Conv. Lit.* a. XXIII, p. 101.

fi dat de o populație românească băștinașă așezată spre sud-vest de cetatea Brașovului, nu se spune nicăieri. Un singur indiciu ne-ar putea face să bănuim existența unei populații mai vechi decât „Șcheii“ în locurile acestea. Anume pe lângă denumirea de „sat“ a Șcheilor mai există și numele „cotun“ sau „cutun“ dat mahalalei celei mai ridicate de sub poalele muntelui Tâmpa. S'ar putea ca cu această numire să se fi numit așezarea mai veche, iar „sat“ să se fi numit așezarea fugarilor din Bulgaria<sup>1</sup>. Mai mult decât atât, e absolut sigur că Românii din Brașovul-vechiu au venit din satele dimprejur și s'au așezat pe teritoriul orașului câteva secole în urma venirii „Bulgarilor“, așa că aceștia veacuri dealungul au fost izolați de ceilalți Români din Țara-Bârsii prin populația săsească care îi despărțea de ei. Dar dacă am admite că acești coloniști au fost Bulgari, se naște întrebarea: cine i-a românicizat într'un timp așa de scurt? — O considerație de ordin lingvistic se opune eventualei presupuneri că acești venetici ar fi fost românicizați de Românii dimprejurul orașului Brașov, pentru că dacă românicizarea lor s'ar fi făcut într'adevăr prin aceștia, Românii din Șchei ar fi trebuit să vorbească la fel cu aceia care i-au românicizat, ceea ce, de fapt, nu e așa.

Să vedem mai departe la ce ne poate servi, în chestiunea care ne împotă, istoria acestei populații. Nu mai târziu decât la anul 1474, deci 82 de ani de la așezarea numiților coloniști în Brașov, se face amintire, într'o scrisoare a papei Sixtus IV. de populația Brașovului. Cităm după Documentele Hurmuzachi vol. II, partea 2-a, pag. 229, Nr.-ul CCVIII: „Opidum Corona alias Brascho . . . , quod in confinibus christianitatis et in metis infidelium terre Valachie situatum est, in quo quidem opido tam Valachorum, Armenorum, Bulgarorum et Grecorum, quam aliorum infidelium copia una cum ipsis christianis in ipso opido degentibus morari solet“. Că unii dintre acești necredincioși erau luați drept Bulgari, nu e nici o mirare, deoarece așa se obicinuiseră stăpânii acestor locuri să numească populația care se așezase aici înainte cu 82 de ani și așa i se raportase și papei, dar ne mirăm cum într'un interval atât de scurt Valahii sânt citați în

<sup>1</sup> La Șterie Stinghe: *Die Schkejer* p. 58 e tipărit greșit acest cuvânt, după cum îmi confirmă însuși autorul. La Meglenoromâni cuvântul obicinuit e cătun. pe când vorba sat n'am întâlnit-o decât o singură dată în textele lui Capidan, 71/10. Notez că din aceste cuvinte numai cătun (ă) se întâlnește, rar, la Aromâni (cf. Capidan, acest volum, p. 344).

frunte, de sigur ca cei mai numeroși dintre toți infidelii conlocuitori ai catolicilor sași. O românizare atât de repede a Bulgarilor, nu se poate concepe și ar fi fără seamăn în istorie. Să trecem la altă dată istorică. Zece ani mai târziu, deci la anul 1484, „venit-au oamenii din sat din Rășinari, de lângă cetatea lui Herman, ce-i zic Sibiiul, aici la sfatul Coronei, ce-i zic Brașovul, pe numele apei ce-i zic Brașovia, și au adus cărț(i) de la domnii din Sibii la domnii sfatului din Brașov și au poftit să le dea un preot de aici. Deci au socotit sfatul și au îngăduit aceea pentru voia Sibiiianilor și le-au dat pe pop(a) Bratu“<sup>1</sup>. Se poate admite că locuitorii din Rășinari, despre care știm cu siguranță că eră sat românesc — la anul 1467 e numit „villa Walahikalis“<sup>2</sup> — să vină tocmai la Brașov, cu învoiala și intervenția Sașilor din Sibiu, să ceară un popă pentru satul lor? Această relațiune ne îndreptățește să afirmăm că la această dată în Șcheii Brașovului locuiau Români cu tradiții religioase și etnice, bine văzuți de conaționali lor din Transilvania, iar nu un neam strein și nici chiar streini români. Această afirmațiune o confirmă și faptul că la anul 1495 „căzut-au un cuget bun spre creștinii dintr’acesta loc, de mearseră la cinstitul sfat, cu mare rugăciune și cu mare cinste, și cu rugăminte ce la Io Neagoe Basarab voevod din țara muntenească, și i-au îngăduit sfatul de au zidit și au ridicat besearea această de piatră, și cu ajutoriul lui Neagoe voevod, lângă aceasta s’au sculat cu ajutori și orășanii de aci bătrâni și tineri, bogaț(i) și săraci, mici și mari și au isprăvit sfântul oltari și hramul și clopotnița cea veachie“<sup>3</sup>. De sigur că pentru Bulgari Neagoe Basarab n’ar fi pus atâta stăruință ca să se ridice o biserică de piatră în locul celei de lemn. Istoria nu cunoaște între domnitorii români alt ctitor al bisericii din Brașov înaintea lui Neagoe Basarab, dar de la el înoace au curs daniile lor pentru acest lăcaș de închinare românesc. Fără îndoială că solicitudinea lor n’ar fi mers atât de departe, dacă populația de aici n’ar fi fost românească. Afară de aceasta sânt cunoscute relațiile economice și politice care au existat între Sașii din Brașov și voevozii români. În cronicile Brașovului se amintesc nenumărate cazuri când Sașii trimet

<sup>1</sup> *Ist. Bis. Șcheailor*, pp. 1—2. Cf. și *Chronik von Pope Vassille*, în *Quellen*, vol. V, 1.

<sup>2</sup> Hurmuzachi, II, partea II-a, p. 178.

<sup>3</sup> *Ist. Bes.* p. 2, *Quellen*, vol. V, 1—2.

„Bulgari“ din Braşov cu misiuni importante la domniile valahi sau moldoveni<sup>1</sup>. Se poate admite ca Saşii, prudenţi cum erau ei în totdeauna, atunci când voiau să obţină favoruri sau voiau să încheie vreo afacere rentabilă cu vecinii lor valahi, să apeleze tocmai la intervenţia unor oameni streini de neamul acelora al căror favor îl solicitau? De sigur că aşa ceva e inadmisibil.

Gădesc că, după înşirarea datelor de mai sus, e de prisos să mai enumăr altele mai recente, deoarece se ştie că în secolul XVI, când cronicarii saşi notau în catastifele lor nume ca Costea Hoşul, Şerb, Bârsan, Cătană, Fătul, Lungul, Furcă, Stoica, Porculeţ Bulgarus, tot ei vorbesc de „walachisches Tor“ (a. 1559)<sup>2</sup> sau spun că primarul Braşovului Johannes Benkner porunceşte Valahilor „bei der Stadt“ să înveţe catehismul, pentru ca să-i reformeze, deşi n'a ajutat mult, cum spune acelaşi cronicar sas, iar la 1560, acelaşi Benkner pune să se traducă cei patru evanghelişti din „sârbeşte“ în limba valahă, însărcinând cu aceasta pe diaconul Kores şi pe Todor diacul „ca să le ajute cu aceasta popilor valahi“<sup>3</sup>. În faţa acestor dovezi nu mai putem da un înţeles etnic denumirii de „Bulgarus“ dată de Saşi concetăţenilor lor din Şchei, cu atât mai mult că ei numesc Bulgari şi pe locuitorii neromâni din acest suburbiu al Braşovului, ca de pildă Feder Bulgarus (a. 1503, Quellen, I 62), Laczkony Bulgarus (a. 1533, ib. II 313), Haydo Laszlo Bulgarus (a. 1542, ib. III 209), Bolidissar Bulgarus (a. 1545, ib. III 294) ş. a.<sup>4</sup>

Se impune acum o întrebare: cum se face că Saşii au numit pe aceşti colonişti „Bulgari“ şi nu i-au numit „Valahi“? — Cu numirile acestea (latineşte „Valahi“, săseşte „Bloch“ sau „Blach“) numeau Saşii pe Români dimprejurul Braşovului şi pe cei din Țările româneşti, care vorbeau „blesch“ sau „plesch“; Săcelele le numeau „villae Wallachales“ sau „Bleschdörfer“, iar Muntenia „Walachia“ sau „Blesch-“ sau „Pleschlant“. — E uşor de înţeles că nu puteau numi tot aşa pe

<sup>1</sup> *Quellen*, vol. II, 358, 414, 418, etc.

<sup>2</sup> Cf. Stinghe: *Die Schkejer*, p. 57.

<sup>3</sup> *Quellen*, vol. IV, p. 100.

<sup>4</sup> Afirmaţiunea lui Dr. Miletič, care s'a ocupat cu această chestiune, ca strămoşii Românilor braşoveni ar fi fost Bulgari, care s'au menţinut ca atari până în secolul XVIII, când s'a făcut asimilarea, cade în urma argumentelor de mai sus. Cf. Stinghe, op. cit. 49 şi urm.



niște refugiați din Bulgaria, care, de sigur, se deosebeau de conaționaliilor lor prin port, prin obiceiuri și, în parte, și prin dialectul pe care-l vorbeau. Denumirea de „Bulgari“ se impunea de la sine, într'un timp când adeseori numele dat unei persoane sau unei populații avea mai degrabă sens geografic decât etnic. Foarte convingătoare sânt numele citate de G. I. Brătianu din socotelile coloniei din Caffa: La anul 1468, se notează un Johannes Velachus sive Ungarus, la anul 1469 și 1470: Stanchus Ungarus, Demetrius Ungarus, Radus Ungarus, Stoicha Ungarus. „Nu e greu de a recunoaște“, spune Brătianu, „în acești Unguri care se cheamă Stanciu, Radu sau Stoica, Români pe care îi precizează de altfel și mai clar echivalența: Velachus sive Ungarus“<sup>1</sup>. Deci nu e mirare că Sașii numeau pe niște refugiați din Bulgaria „Bulgari“, căci nu aveau cum să-i numească altfel, și odată intrată această denumire în uz, s'a perpetuat, ca orice poreclă, fără să mai fie controlat fondul de adevăr istoric, și a fost luată de ban bun și de istoricii noștri. Astfel de confuzii între denumirea geografică și cea etnică sânt dese în istorie. Amintesc numai unul pentru că se găsește într'un act de scutire din anul 1469 dat de regele Ungariei Vladislaus unui voevod al Țiganilor numit Toma Bulgarul<sup>2</sup>. Ca să vedem cât de puțină importanță se da odinioară sensului denumirii etnice, mai relevz numirile „rumân“, care eră sinonim cu „vecin, tribut, clăcaș, iobag, glebae adscriptus“<sup>3</sup>. Cât de departe merge deplasarea semantică în această direcție, se poate vedea mai bine din următoarea frază înregistrată în revista *Ion Creangă* III, p. 53: „Ci rumâni scârboși mai sânt și jidanii iștia“, unde Rumâni e sinonim, ca și aiurea, cu „om“. Mai amintesc cuvântul „grec“, care, prin generalizare, ajunsese să însemneze „negustor“ sau mai ales „băcan“, sau expresiunea Morlac care în secolul al XVI ia aceeași însemnare ca turcescul *kiraği* „cărauș“, după ocupațiunea Românilor apuseni, sau numele Vlah care își pierduse, într'un timp, în unele regiuni, însemnarea etnografică și însemnă orice păstor sau ortodox, etc., fără considerație la națio-

<sup>1</sup> *Noms romans en Crimée*, în Romania, a. 1925, Avril, p. 270.

<sup>2</sup> *Hurmuzachi*, II, partea 2-a, p. 382.

<sup>3</sup> Cf. *Cuv. d. Bătr.* I, 125, 171, 299, *Prav. Mold.* Dionisie Eclesiarhul vorbind de stările din Franța zice: „iobagi adecă rumâni“. *Tes.* II, 211.

nalitate<sup>1</sup>, după cum „bulgar“ se numește, în unele regiuni, orice cultivator de legume. P. Papahagi, când vorbește despre numirea etnică Ar b ă n a ș, zice: „Nu odată se va fi dat de către Daco-Români, în Muntenia sau Moldova, numele de Ar b ă n a ș i și A r o m ă n i l o r, pentru cuvântul că veneau din regiunile albanezești, tot așa după cum se întâmplă aceasta și în Bulgaria. Bulgarii de multe ori sub numele de Ar n ă u t desemnează A r o m ă n i pentru același cuvânt“<sup>2</sup>.

Tot pentru a arăta lipsa de temei a acestor denumiri, chiar în legătură cu Românii din Brașov, Hasdeu amintește faptul știut de toată lumea că în vechiul regat Transilvănenii sânt, sau mai bine zis erau, porecliți „U n g u r e n i“<sup>3</sup>.

Sânt cunoscute versurile din „Miorița“ :

Se cobor la vale  
Trei turme de miei  
Cu trei ciobănei.  
Unu-i Moldovan,  
Unu-i Ungurean  
Și unu-i Vrancean.

Nu putem afirma cu siguranță că, într'un timp când antagonismul dintre creștini și păgâni făcea să dispară diferența de naționalitate, între acești nenorociți de refugiați n'ar fi fost și Bulgari, dar un lucru e evident că, dacă au fost și Bulgari printre ei, aceștia au fost într'un număr foarte mic față de majoritatea românească a acestei populații, căci altfel asimilarea înfăptuită, după cum am văzut mai sus, într'un timp atât de scurt, n'ar fi fost posibilă, în izolarea în care se găseau acești Români. Tot ca o poreclă fără bază istorică trebuie considerată și denumirea de „Șchei“ dată Brașovenilor din partea celorlalți Români din împrejurime. Brașovenii înșiși întrebuintează astăzi acest nume, fără a-și da seamă de însemnarea lui, numai la plural și numai cu înțeles toponimic și niciodată etnic. Astfel cu vorba „Șchei“ numesc ei partea orașului Brașov locuită de ei, de la poarta „cetății“ numită „Poarta Șcheilor“ până în „capu' satului“, iar strada care duce spre această poartă o numesc „Ulița

<sup>1</sup> Jovan Cvijić: *La Péninsule Balkanique. Géographie humaine*. Paris. 1918, p. 165. \*

<sup>2</sup> Pericle Papahagi: *Numiri etnice la Aromâni*. Academia Română. Memoriile Secțiunii literare. Seria III. Tomul III. Mem. 4, p. 10—11, notă.

<sup>3</sup> *Loc. cit.*

Șcheilor“. Singularul acestui cuvânt (masc. Șcheau, fem. Șcheaucă) întrebuințat de Români din împrejurime, mai ales de cei din Săcele, pentru a desemna un locuitor (bărbat sau femeie) din Șchei, este neuzitat la ei și le e neplăcut la auz. E adevărat că în documentele brașovenești se întrebuințează acest cuvânt și cu sens etnic (cf. „Istoria besearcii Șcheailor Brașovului“), dar noi sântem de părere că numai cărturarii și streinii îl întrebuințau cu acest înțeles necunoscut populației.

Următoarele versuri populare confirmă cele spuse de noi cu privire la înțelesul toponimic al cuvântului „Șchei“:

Să ardă (Brașău) până'n cetate,  
Din cetate până'n Șchei.

sau

Săraci Trocărași din Șchei,  
Dar pe unde umblă ei ?<sup>1</sup>

Însă nu numai că ei nu au conștiința că ar fi fost Bulgari, dar nu sântem siguri nici de aceea că în totdeauna și în toate regiunile cuvântul „Șcheau“ a însemnat numai „Bulgar“, pentru că la Dosofteiu, de pildă, putem spune cu siguranță că înseamnă și „rob, sclav“, corespunzător lui „sclavus“. Cităm din „Viețile Sfinților“ p. 244/32: „Dintr'aceastea cuvinte pornit spurcatul acela ca un batjocurit de om prostac și șcheau și cu totul țărănatec, îl pusă gios de-l bătù fără milă cu atâtea toiage, cât dzâcea c'a hi murit“. Acest „om prostac și șcheau și cu totul țărănatec“ eră sfântul Thadei care „au fost rob iertat a lui Theodor“ (p. 244/4). Cu acest înțeles de „sclav, rob“ se întrebuințează acest cuvânt, sub forma corespunzătoare scl'au, și de Aromâni<sup>2</sup>. Nu susținem că cu acest înțeles se va fi aplicat Românilor din Brașov denumirea „Șchei“, pentru că cronicile ne vorbesc despre „Bulgari“, dar am relevat această accepțiune a cuvântului pentru a arăta cu un exemplu mai mult că nu putem pune mult temei pe aceste denumiri etnografice. Lexicul dialectului Românilor din Șchei nu cuprinde cuvinte bulgărești care nu s'ar găsi și în alte

<sup>1</sup> I. G. Bibicescu: *Poesii populare din Transilvania*, culese și adnotate de... București, 1893, pp. 14, 210.

<sup>2</sup> P. Papahagi, *Numiri etnice*, p. 27—8 și Gustav Weigand: *Die Aromunen. Ethnographisch-philologisch-historische Untersuchungen über das Volk der sogenannten Makedo-Romanen oder Zinzaren von... II. Band.* Leipzig, 1894, p. 164, unde cuvântul se găsește atestat de două ori și e tradus de Weigand prin „Diener“.

regiuni românești. Nici în graiul viu de astăzi, nici în documentele bisericii Sf. Nicolae n'am putut găsi nici un element bulgăresc propriu numai acestui dialect<sup>1</sup>.

Dacă argumentele produse până aici sânt, în parte, de natură negativă, portul măreț al Românilor din Șcheii Brașovului e o dovadă sigură pentru românitatea lor. Mai întâiu, oricine îi cunoaște, știe că portul lor e atât de deosebit de al celorlalți Români din jurul Brașovului — nu mai vorbim de portul Sașilor, Secuilor și al Ciangăilor — încât niciodată nu se poate face confuzie între unii și alții. Făcând acum o comparație între portul lor și al altor Români din alte regiuni, nu se poate tăgădui o asemănare izbitoare între „cămeșa cu cl'ine“ a Românilor din sudul Dunării, de pildă, și între cămașa Românilor din Șcheii, lungă până aproape de genunchi, foarte largă, frumos încrețită în clinuri și fără coadă, peste care se încing cu un brâu de lână și pe deasupra acestuia cu curea. Iar pentru raportul dintre portul aromânesc și cel bulgăresc, mă mărginesc la un citat din studiul lui Capidan, din acest volum, p. 267: „Despre o influență a portului bulgăresc (asupra celui aromânesc) nici nu poate fi vorba, căci nu există nici un punct de asemănare între unul și altul . . . Prețioase informațiuni despre portul Bulgarilor de pretutindeni ne dă, acum în urmă, Ischirkoff. Din cetirea întregului capitol „Trachten“, bogat în amănunte, n'am putut găsi nimic care să se asemene cu portul păstorilor aromâni (purtători de astfel de cămașe)“. Că asemănarea între portul Românilor din Șcheii și al Românilor din sudul Dunării e întâmplătoare, nu poate susține nici un etnograf, mai ales în cazul nostru, când știm de unde au venit Brașovenii. Ar fi o utopie să susțină cineva că portul Românilor din Șcheii ar fi portul original bulgăresc pe care numai ei l-au păstrat, iar Bulgarii, în țara lor, l-au schimbat cu altul, sau că ei păstrează portul Românilor vecini cu ei, care i-au românizat și apoi și-au schimbat portul<sup>2</sup>.

Am insistat asupra originii Românilor din Șcheii Brașovului pentru faptul că se continuă și astăzi, fără un discernământ critic,

<sup>1</sup> Stinghe, în teza sa de doctorat citată mai sus amintește, întru sprijinirea părerii sale, p. 59, ca particularități bulgărești numirile toponimice Gorița și Văgleniște, deși cel dintâiu e foarte răspândit în toponimia noastră, iar al doilea e prea izolat ca să ne îndreptățescă la o concluzie serioasă.

<sup>2</sup> Pentru a putea face comparație între portul unora și al altora cf. G. I. P i t i ș: *Nunta în Șcheii până pe la 1830*, în *Rev. Nouă*, I, 104—112 și 150—156, p. 109—112, și Capidan, în acest volum, p. 267 ș. u.

a-i consideră drept descendenți ai unei colonii bulgărești. Lăsând acum istoria și etnografia la o parte, vom pune la contribuție lingvistica, pentru că aceste științe trebuie să se completeze în astfel de cercetări, și, trecând la studiarea graiului vorbit de Românii din Șcheii Brașovului în comparație cu dialectul meglent, în special cu al Meglenoromânilor din Țârnareca, vom scoate la iveală numai acele asemănări care, pentru Brașoveni, exclud o influență imediată din partea conlocuitorilor lor.

Vom începe cu particularitățile fonetice. În amândouă regiunile, *h* inițial și în corpul cuvintelor dispare din toate elementele. Astfel: *rănesc* în loc de „hrănesc“, *aber* în loc de „haber“, *ură* în loc de „horă“, *am, am!* în loc de „ham, ham!“ *an* pentru „han“, *atâr* pentru „hatâr“, *ârb* pentru „hârb“, *maală* în loc de „mahală“, etc.<sup>1</sup> Această particularitate nu o întâlnim la nici unii dintre vecinii Șcheilor, nici chiar la Seceleni sau la Românii din celelalte suburbii ale Brașovului. De aceea toți își bat joc de ei pentru această pronunțare, ca și pentru alte particularități ale lor. Din documentele brașovenești sântem în stare să constatăm că acest fenomen fonetic e vechiu în acest graiu. Astfel într'un document de la începutul secolului al 18-lea, păstrat în arhivele bisericii Sf. Nicolae, se zice: „nu putem ca să ne rănim“ în loc de „hrănim“ și „altă rană n'au“<sup>2</sup>. În istoria bisericii amintită, scrisă de Radul Tempea, care a murit la anul 1742, găsim cuvântul unguresc „Haromszék“ scris fără *h*: *Aromsechiu*. (p. 45). S'a păstrat însă, atât la Românii din Șchei cât și la cei din Țârnareca *h'* (*h* palatal) provenit din *f*. Astfel avem: *hier, hir, herb, hiică*, etc., în loc de „fier“, „fir“, „fierb“, „fiică“<sup>3</sup>.

Și la unii și la alții dispare *v* inițial urmat de *i* în elementele latine precum și în cele streine: Deci: prez. ind al verbului *inire* = „venire“ e, în Țârnareca: *in, in, ini*, imperf. *ineam, ineai, ineà*. La fel în Șchei: *iiu, ii, ine, inim, iniți, ine, ineam*, etc. Pentru „vițel“ avem în amândouă regiunile *ițâl*, pentru „viu“: *iu ș. a m. d.*<sup>4</sup>. În jurul Brașovului se aude

<sup>1</sup> Formele meglentite corespunzătoare, fiind atestate în colecțiile de texte cunoscute sau în diferitele studii dialectale citate și fiind aproape la fel cu cele brașovenești, nu le mai reproducem aici.

<sup>2</sup> Dr. Sterie Stinghe: *Documente privitoare la trecutul Românilor din Șchei*. Brașov 1901. Vol. I, p. 33 și 34.

<sup>3</sup> Cf. Capidan, p. 121.

<sup>4</sup> Capidan, *Megl.* 67, 122.

pronunțarea aceasta pe un teritoriu restrâns. Chiar și intervocalic *v* dispare înainte de *i*. Astfel avem la Șchei: o trăiesc pentru „otrăvesc“, iar la Meglenoromâni: u trues. Șcheii zic și la iță în loc de „laviță“, (s) chilăi în loc de „schilăvi“, strâi în loc de „s'rivi“, etc. Probabil că în amândouă aceste cazuri (dispariția lui *h* și a lui *v*) avem a face cu o influență a dialectelor bulgărești de răsărit care prezintă aceleași particularități fonetice<sup>1</sup>.

Un caz de fonetică sintactică avem în următorul fenomen: La Aromâni și la Meglenoromânii din Țarnareca conjucția și care împreună numeralele de la 20 în sus, se preface în ci. În Brașov sânt câteva familii, între care familiile Stănescu, St. Stinghe, Pușcariu și altele, care pronunță la fel, deci douăzeci trei, nouăzeci șapte, nouăzeci opt, nouăzeci nouă, etc.<sup>2</sup>.

Se știe că cea mai esențială caracteristică a dialectelor de sud e trecerea lui *ce*, *ci* în *țe*, *ți*. Acest fenomen nu se întâlnește în graiul de toate zilele al Românilor din Șchei Brașovului, dar s'a păstrat cu toate acestea într'o singură formă pietrificată, în cântarea de la Înviere „Cristos a înviat“. Anume „junii“, despre care voiui vorbi mai încolo, care țineau la datinele lor, pronunțau, când cântau, în loc de „și celor din mormânturi“, și Țelor din mormânturi viața le-au dăruit, pentru care pronunțare curioasă erau luați în răs de ceilalți Români, iar dacă îi întrebai pe ei de ce zic așa, îți răspundeau: „Așa am apucat din bătrâni“<sup>3</sup>. S'ar putea face obiecțiunea că acest fenomen fonologic ar fi urma unei pronunțări dialectale rămase de la vreun preot aromân sau grec care ar fi servit la biserica din Șchei. Ca să poată lăsa o urmă atât de puternică pronunțarea unei singure persoane sau chiar a unui grup de streini, e greu de admis<sup>4</sup>. De aceea cred că sântem îndreptățiți să-l considerăm ca o trecere adusă din sud împreună cu celelalte particularități fonetice, cu atât mai mult că păstrarea acestei forme

<sup>1</sup> Cf. Gustav Weigand: *Bulgarische Grammatik*. Leipzig. 1907. p. 13 și studiul aceluiași „Vlaho-Meglen“ p. 20.

<sup>2</sup> Pentru Țarnareca cf. Capidan, 155.

<sup>3</sup> Unii alterează și conjucția și dinaintea lui *celor*, pronunțând astfel și Țelor în loc de și celor.

<sup>4</sup> Se știe că în „compania grecească“ a negustorilor din Brașov erau mulți Aromâni, dar ei aveau puțin amestec cu Românii din Șchei și mulți se dedeau de Greci, ținându-se de biserica grecească din „cetatea Brașovului“.

pietrificate, sfinte pentru ei, a pierdut cu timpul legătura semantică cu forma lor întrebuițată astăzi în Șchei în loc de „celor“, în vorbirea de toate zilele<sup>1</sup>. E foarte natural că acest fenomen a dispărut din graiul viu al Brașovenilor, în urma batjocurii la care se expuneau cu această pronunțare neobicinuită prin partea locului și sub influența cărturarilor și a limbii scrise. Aceasta e soarta tuturor particularităților lingvistice care au o înfățișare prea streină de dialectul localnic.

Una din particularitățile caracteristice ale dialectului meglenit e căderea lui *a* neaccentuat inițial. La Șchei e ceva frecvent, mai mult ca la alți Dacoromâni, și chiar în cuvinte care nu apar niciodată cu afereză, în alte regiuni. Astfel avem, ca în meglenoromână *gonisăsc* în loc de „agonisesc“<sup>2</sup>.

Ca o particularitate dialectală amintim formele meglenite fără și foar pentru „fără“ alături de cele brașovenești: fără (Ist. bis.: fără popa Toma, p. 3, fără voia orașanilor, ib., tot așa pp. 8, 11, 15, 24, 32, etc.) și foar, în întrebarea: Soț ori forde? care și-o pun copiii la jocul cu sămburi de roșcovă<sup>3</sup>.

Avem mai departe, în ambele regiuni, *curcubeiu*, nu „curcubeu“, singular refăcut din pluralul „curcubeie“ sau „curcubeiuri“. În dacoromână, controlând fișele Dicționarului Academiei, n'am găsit atestată această formă decât în dicționarul lui Polizubariț editat în Brașov, la anul 1857.

Dintre elementele lexicale comune celor două dialecte, de o deosebită importanță e, din cauza înțelesului său, cuvântul *june*. Forma meglenită e *juni* și înseamnă „tare, puternic, voinic, viteaz“, iar derivatul *juni'iă* sau *juneafă* înseamnă „voinicie, vitejie“<sup>4</sup>. Weigand traduce pe *juni* cu „kräftig“. „Juni“ e un ficior (Papahagi, 145, 153/4, Capidan, 40/8), un moș (Capidan, 16/2, 6, 9), un cal (Capidan. 9/13, 79/21), un leu (Capidan, 28/5), soarele (Papahagi, 139), norul (id. ib.), boarea (=vântul, id. ib.), etc. Așa de pildă găsim la Papahagi, p. 139: Norul zice: „Io nu sam (= sânt) mai juni, . . . Măi juni ai boarea.“, sau la Capidan, texte inedite, 310: „Ca vrin bic ai juni“ glosat prin „E tare ca

<sup>1</sup> La Meglenoromânii din Țarnareca e atestată forma *felul* a pronumelui la dativ. Cf. Capidan, 154.

<sup>2</sup> Cf. Stinghe, *Die Schkejer*, p. 82.

<sup>3</sup> Cf. *Dicționarul Academiei*, II, 57.

<sup>4</sup> Cf. P. Papahagi, *Rom. din Megl.* p. 49, *Megleno-Rom.* p. 222, Weigand, p. 28. Pentru *juneafă* cf. Capidan, 40/26.

un bic“. Pentru „jung“ zic Meglenoromânii tinir, iar Șcheii „tânăr“. Pentru „mire, tânăr însurat“ găsim la Papahagi și tinir-juni<sup>1</sup>. Tot așa la Capidan (78/23, 93/19, 20). În textele meglenite publicate de Candrea<sup>2</sup> găsim cuvântul juni și cu înțelesul de „mire“, tot așa la Capidan 38/8.

La Românii din Șcheii Brașovului, noțiunea june are o sferă și mai restrânsă. La ei „junii“ sânt membrii unei organizațiuni cu caracter militar care își începe manifestațiile și petrecerile în ziua de Bunavestire și le termină la Dumineca Tomii. Au drept căpetenii un „vătaf“, un „armaș mare“ și un „armaș mic“ și un „sutaș“, toți înarmați cu „buzdugane“, iar în fruntea lor merge „surlașul“ cu „sfânta surlă“, cum numesc ei, cu evlavie, un instrument de suflat, necunoscut în alte părți<sup>3</sup>. În „uăra“ lor, unde se întrec în aruncarea buzduganului, nu se prinde nici o fată și nici o femeie măritată. Hora junilor care are și o melodie nemaiauzită în alte părți, e neîncheiată, întocmai ca la toți Românii din Peninsula Balcanică<sup>4</sup>. Vătaful care poartă hora la începutul jocului, după ce a aruncat buzduganul la mijlocul horei, trece la coadă, cedând conducerea armașului mare și așa mai departe. La fel se schimbă conducătorul horei și la Meglenoromâni<sup>5</sup>. Din întreaga această impunătoare manifestație a junilor reiese că ea este o organizație militară, în care intrau numai „voinicii“ populației și e foarte probabil să fie o organizație născută pe pământul Bulgariei pentru a se apăra de eventualele a'acuri venite din partea Turcilor în preajma sărbătorilor învierii Domnului, care presupunere s'ar părea că o întărește expresia amintită „sfânta surlă“. Cu timpul, ajunși între creștini, alte vrăjmășii i-au făcut, probabil, să mențină acest obicei de a se organiza, anume asupra venită din partea Sașilor. Românii din Șcheii Brașovului credeau că, dacă, în Miercurea Paștilor, ziua cea mai pompoasă a serbărilor, când junii vin călări spre oraș, împușcând din pistoale și carabine, ar fi putut pătrunde în oraș să înconjoare „sfatul“ (primăria) de trei ori, orașul ar fi fost al Românilor. De fapt, Sașii, probabil, ca să nu se întâmple ciocniri sau excese

<sup>1</sup> *Megleno-Rom.* p. 139 și *Rom. din Megl.* p. 67.

<sup>2</sup> V. *Grai și suflet*, vol. II, fasc. I, p. 102.

<sup>3</sup> Notăm că vorba „surlă“ e foarte frecventă la Meglenoromâni.

<sup>4</sup> Cf. Papahagi, p. 111.

<sup>5</sup> Cf. Weigand, *op. cit.* p. XXXV.



din partea junilor care erau cu chef, închideau mai de mult porțile cetății, în Miercurea Paștilor, când știau că e timpul să coboare „junii“ dintre munți spre oraș. Dar nu importanța istorică a acestei organizații e aceea ce ne preocupă pe noi, ci coincidența semantică care există între accepțiunea cuvântului „june“ la cele două grupuri de Români, care ne interesează. În jurul Brașovului cuvântul *june* nu e întrebuințat de loc. S'ar putea spune că a existat odată și la acești Români, dar cu timpul a dispărut din graiul lor, păstrându-se numai în Șchei cu sensul amintit. Numai cât nimic nu dovedește că acest cuvânt ar fi însemnat vreodată la Românii brașoveni „tânăr“, cum însemnează în celelalte regiuni ale Dacoromânismului. E de notat că între „juni“ sânt și oameni bătrâni care se numesc „junii ei bătrâni“ și formează o companie separată, unde intră aproape numai foștii juni sau cum se numesc ei foștii „juni de companie“. Deci noțiunea nu e legată de tinerețe, ci de apartinerea la o organizație militară. Altă companie, alcătuită mai întâiu pe la 1870, o formează „junii ei alghi“, adică „cei albi, cei îmbrăcați în costume naționale, cu cămăși cusute cu flori și cu fluturi“<sup>1</sup>.

Să precizăm: Avem așadară în amândouă graiurile cuvântul *june*, un element latinesc, comun tuturor dialectelor limbii noastre, care însă prezintă un înțeles ce nu e obicinuit la Dacoromâni, în mijlocul cărora Românii din Șchei trăesc de atâtea veacuri. Fiind această accepțiune de sens legată de un obicei foarte vechiu

<sup>1</sup> Intrebuințarea adjectivului „alb“ cu acest înțeles ne face să ne gândim la expresiunea aromânească: „și mviscū tu albe“ sau „și mviscū albile“ care însemnează „s'a îmbrăcat în haine naționale“. Cf. P. Papahagi: *Numiri etnice*, p. 20. — Despre „juni“ v. G. I. Pitiș: *Sărbătoarea Junilor la Paști*. Obiceiul particular al Românilor din Șcheiu (Brașov), în *Rev. Nouă*, a. 1889, pp. 278—280, 299—303, și Stinghe: *Die Schkejer*, pp. 9—18. — Date prețioase despre „junii ei alghi“ mi-a comunicat fostul vătaf, din anul 1877, al acestei companii, Teodor Saftu, măcelar pe acele vremuri, astăzi funcționar de poștă pensionar la București, unde a trecut în tinerețe, schimbându-și numele în Teodor Stan. — Expresiunea „a se băgă cu junii“ se întâlnește în Săliște, unde de altfel „june“ are și sensul cunoscut de „tânăr“. Cf. G. I. Pitiș: *Junii la Crăciun*. (Obiceiul din Săliște), în *Conv. Lit.* XXIV, pp. 1056—1063. Obiceiul acesta are puține asemănări cu cel de la Brașov, și nu vedem ce legătură ar putea fi între ele.

al Românilor din Șchei, credem că ei au adus cuvântul odată cu acel obicei din patria lor primitivă de dincolo de Dunăre, unde împreună cu Românii stabiliți astăzi în Meglenia formau o parte din „Vlahia albă“ atestată de istorici între Dunăre și Balcani<sup>1</sup>. În legătură cu aceasta reamintim forma Țelor din „Cristos a înviat“ de care am vorbit mai sus și ne exprimăm părerea că forma aceasta și cuvântul *june* sânt legate unul de altul prin tradiție și se întăresc reciproc.

Sânt și nume de persoane comune celor două grupuri și neîntrebuințate la ceilalți Dacoromâni. Astfel *Gușu* nu e atestat decât în sudul Dunării și la Românii din Șchei. Tot așa avem la Meglenoromâni *Mușă*<sup>2</sup>. În Brașov întâlnim numele *Mușică*, *Mușicoiu* și *Mușoiu*, acestea din urmă atestate deja din anul 1723<sup>3</sup>. Întâlnim apoi *Lazu* la Meglenoromâni și *Lazu* la Șchei<sup>4</sup>.

Se știe că adesea împrejurări identice produc efecte identice, în ținuturi îndepărtate unul de altul. Dar în cazul nostru, când istoria ne spune că într'un timp oarecare — de sigur înaintea secolului al 15-lea — aceste două populații românești locuiau pe alte locuri, nu acolo unde se găsesc astăzi, privind argumentele aduse în totalitatea lor, ducându-ne spre aceleași concluzii, nu putem considera notele comune ființei lor ca ceva spontan, ca niște manifestațiuni izolate, independente una de alta<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Cf. Cvijić, *op. cit.*, p. 165.

<sup>2</sup> În colecția inedită de texte meglenite a lui Capidan un cântec poartă titlul „Lu Mușă“.

<sup>3</sup> Stinghe, *Doc. I*, p. 80—1.

<sup>4</sup> Capidan, bucata 13, Stinghe, *Doc. I*, 78.

<sup>5</sup> Afară de asemănările amintite, mai vin în sprijinul tezei noastre o mulțime de alte note comune între Meglenoromâni, în special între cei din Țarnareca și între Șcheii din Brașov, atât în privința limbii și a portului, cât și a obiceiurilor și a ocupațiunii lor; dar asupra acestora nu voim să insistăm, deoarece, în materie de folklor și de etnografie, sânt mai probabile cazurile de spontaneitate decât în lingvistică, și deoarece pentru cele mai multe din ele ni s'ar putea face obiecțiunea că se găsesc și în alte regiuni locuite de Români. De aceea ne mulțumim a trimite la scrierile amintite în cursul acestui studiu, menționând și prețioasele descrieri ale lui Pitiș, „Jocuri de petrecere“, *Rev. Nouă*. I, 231—236, „Comori“, *ib.* I, 434—437.

Rezumând, vedem că de o parte lingvistica, iar de altă parte istoria ne indică o patrie comună a Românilor din Șcheii Brașovului cu Meglenoromânii și în special cu cei din Țârnareca, anume în sudul Dunării, în Bulgaria răsăriteană. Ce privește așezarea „Șcheilor“ în Brașov, din relatările cronicarilor știm că s'a făcut în anul 1392, și poate că anul acesta și data căderii Târnovei în mâinile Turcilor (1393) nu e o simplă coincidență, și deci nu e exclus ca patria comună a acestor populații să fi fost regiunea Târnovei. Furia turcească i-a făcut pe unii dintre locuitorii acestor ținuturi să-și părăsească căminurile și să se refugieze în locuri mai adăpostite, între creștini, și atunci o parte a pornit spre nord. Când au pornit alte grupuri spre sud, nu știm cu siguranță. Capidan susține că Megleniții „nu s'au putut coborî în sec. X sau XI, cum s'a susținut până acum, ci mult mai târziu, după sec. XII și, poate, XIII“<sup>1</sup>. De vreme ce acești Români coborîndu-se la sud, în munții Caragiovei, dedeau de aceeași populație bulgărească cu care trăiseră în nordul Balcanilor, se prea poate ca și ei să se fi refugiat tot dinaintea furiei turcești, ca și cei porniți spre Brașov<sup>2</sup>.

Constantin Lacea.

---

<sup>1</sup> *Op. cit.*, 65.

<sup>2</sup> Cf. privitor la migrațiunea Meglenoromânilor și A. Procopovici, *Din istoria raporturilor noastre interdialectale*, în acest volum, p. 61 și urm. Despre migrațiunea „Românilor balcanici“ spre nord, la frajii lor din Dacia, vorbește P. Papahagi în *Numiri etnice*, pp. 2, 25.

## O problemă de fonetică.

— Soartea lui *ĕ* deschis accentuat după *r*. —

Adeseori, în tratarea dezvoltării unor sunete, sântem siliți să ne oprim la constatarea că pentru un caz ori altul nu avem exemple și deci nu putem spune ce s'ar fi petrecut atunci cu sunetul de care ne ocupăm. Metodic vorbind, trebuie să ne întrebăm asupra tuturor situațiilor pe care le poate avea un sunet, după sau înaintea tuturor celorlalte sunete ale unei limbi, înăuntrul unui cuvânt, sau — din punct de vedere sintactic — în frază.

Se mai întâmplă însă uneori ca o lipsă aparentă de exemple să ne facă să uităm grija metodică de a ne întrebă pe rând, cum am spus mai sus, de toate schimbările ce le-a putut suferi un sunet într'o limbă.

Uitarea aceasta, în tratările ce le cunoaștem asupra fonetismului limbei române, există cu privire la *ĕ* (*e* deschis).

În adevăr, toți cei care sântem familiarizați cu această chestiune, cunoaștem ce se petrece cu *e* deschis accentuat, în diversele lui poziții, înainte și după labiale, dentale etc., dar despre soartea lui când urmează după *r*, înăuntrul unui cuvânt, nu găsim nicăieri nici o lămurire. Desigur, cauza este un lapsus de metodă, este scăparea din vedere de a se fi pus întrebarea și pentru această situație, indiferent dacă se puteau întrezări ori nu exemplele necesare.

O cercetare amănunțită și metodică a elementelor latine din limba noastră ne scoate la iveală două exemple, a căror origine e bine determinată, în legătură cu problema ce vrem să rezolvăm aici. Acestea sânt *cireașe* < lat. *cerēsia* (cu numele de pom *cireș* < *cerēsius*) și *îndărăt* < lat. *in-derĕtro*.

Oprindu-ne deocamdată la aceste forme, consacrate în limba literară, observăm îndată că este o deosebire de dezvoltare între *r + ĕ* din *cireașe-cireș* și între *r + ĕ* din *îndărăt*.

De ce în primul cuvânt avem *-ră-*, pe când în „cireș“ (forma literară) avem *-re-*? Explicațiunile date în legătură cu „cireașe -ciréș“ lasă a se înțelege că aceasta ar fi dezvoltarea normală a lui *-r + ȕ-*, înăuntrul cuvântului<sup>1</sup>, precum este de ex. în *d(i)rept — d(i)reaptă* < lat. *dirēctus*, *-a*, în care avem un  $\bar{e}$  închis, ca și în *arête*, *părête* etc., care toate dovedesc trecerea lui *-rē-* la *-re-* sau *-rea-*, ceea ce este bine stabilit și se constată la toate exemplele cunoscute în limba română.

Cercetând însă formele v.-rom. și dialectale ale celor două cuvinte (îndărăt și cireașe) observăm că există variantele *înderretu*<sup>2</sup>, în textele din sec. XVI, și *cerășe*, *-ă*, *cerăș*, *cirăș*, astăzi în Transilvania<sup>3</sup>.

Ca în multe alte cazuri, și aici dezvoltarea normală este cea din formele v.-rom. și dialectale, din care rezultă că  $\epsilon$  accentuat, după *r*, înăuntrul cuvântului a devenit  $\check{a}$  sau  $\acute{a}$  (urmat în silaba următoare de *e*,  $\check{a}$ ).

Diftongarea lui  $\epsilon$  (deschis) a făcut să se pronunțe ca  $\bar{r}$  și *-r-* medial, precum s'a pronunțat odinioară *r-* inițial, la toate cuvintele noastre de origine latină. Textele vechi rom. cu rotacism ne dau indicațiuni concludente în această privință. În acestea *r-* inițial este scris în majoritatea cazurilor cu doi *r* (*rr-*). Același lucru se vede și la *înderretu*, în care *-rę-* > *-rĕ-* a ajuns să se pronunțe și să se dezvolte cu vremea ca și în cazurile unde era *-rr-* în latină, precum arată *urâsc*, *urâscă* etc. < lat. *horresco*, *horrescat* etc., care în textele amintite este scris *urrescu*, *urrescă*, *urască*, *urască*<sup>4</sup> etc.

Pronunțarea ca  $\bar{r}$ - a lui *r* inițial în o epocă străveche a limbei rom. a avut o influență particulară asupra vocalelor  $\epsilon$ ,  $\bar{e}$ ,  $\bar{i}$ , cum dovedește trecerea lui *r + \bar{i}*- > *rĭ-* (*rĭmă* < lat. *rĭma*, *rĭu* < lat. *rĭvus* etc.).

Exemple sigure de *r + \bar{e}* (închis) inițial nu avem, încât nu putem decât conchide că precum asupra lui  $\bar{i}$ , tot așa și asupra lui  $\bar{e}$ , *r-* inițial a putut avea aceeași influență. Paralelismul între  $\bar{i}$  și  $\bar{e}$  urmând lui *r*, se vede clar înăuntrul cuvântului, când se

<sup>1</sup> Cf. dicționarele etimologice cunoscute.

<sup>2</sup> O. Densusianu, *H. d. l. l. roum*, pp. 173, I. A. Candrea, *Ps. Sch.*, glosar, etc.

<sup>3</sup> V. S. Pușcariu, *Et. Wb. rum. Spr.*, No. 338, *CDDE* ad. v.

<sup>4</sup> Vezi înșirarea exemplilor cu *rr-*, *-rr-*, în O. Densusianu, *H. d. l. l. r.*, II (s. XVI), pp. 20, 23, 121.

păstrează nealterate : *arête* < *arēte* (arietem), *părēte*; *pierit* < part. lui *pieri* (lat. *pereo*), *mărit* < *marito* etc.

Nu tot același lucru îl putem spune despre *r + ɛ* (deschis). Aici nu mai avem două situațiuni deosebite, una înăuntrul cuvântului, ca la *ȕ* (și probabil și la *ɛ* închis), și alta în silabă inițială ci dezvoltarea a fost identică în ambele cazuri. Adecă, diftongându-se *ɛ* în *-ie-*, a dat o nouă nuanță de pronunțare lui *r*, l-a alterat în *r'*, așa precum *-ie* a alterat de ex. dentalele (comp. *dēus* > *\*dīeu* > *\*dzeu* > *zău*; *tērra* > *\*tīera* > *țeară* > *țară* etc.).

Dentalele alterate, ca să nu vorbim decât de acestea, la rândul lor au influențat pe (*i)je*, (*i)ea*, dezvoltându-l spre *ă*, *â*.

Același proces apare și logic și de fapt în cazurile în care avem un *r + ɛ*, fie medial, fie în silabă inițială. Am avut deci *\*inderīetu* > *\*inderētu* > *īnderrētu* > *īndărăt*; *cerēsia* > *\*cirīeșă* > *cerășă* etc. (cf. diftongarea și în formele romanice: it. *dietro*, fr. *derrière* etc.; it. *ciligia* etc.). Pe lângă *īndărăt* există și expresiunea *de-a'ndărâtele* care derivă din o formă mai veche *\*īnderīeatele* (cf. *de-a'ndoasele* etc.), dezvoltată apoi ca și *cerășă* (< *\*cerēșă*).

De aci rezultă că în formele literare *cireașe*, *-ă*, *cireș*, *-(r)ea-* a devenit *-rea-*, *-re-* supt influența vocalei din silaba următoare, în special la plural (*cirēșe*, *cirēși*), înainte ca acesta să fi devenit *-(r)ă-*, *-(r)â-*.

Ne rămâne să examinăm un exemplu cu *rě-* (silabă inițială). Este cunoscută în această privință forma rom. *rău* < lat. *rēus* care nu se putea dezvoltă decât tot prin fazele *\*rieu* > *řeu* > *rău* (în textele cu rotacism din s. XVI, scris *rreu*). Forma dacorom. normală a fem. *rea* este cea păstrată în dial. mold. *ra*. Cea literară *rea* este refăcută după plur. *rele*<sup>1</sup>, fenomen care s'a petrecut, cum am spus, și la *cireășă*, *-e*, *cireș*.

Vom vedea mai la vale dacă și alte cuvinte din limba română prezintă acest fenomen.

Înainte de aceasta trebuie să amintim că și în aromână și istrorom. s'au petrecut lucrurile în același chip. Formele arom. cunoscute că au această dezvoltare, sânt: *arău*, *arăuă* > *rěus*, *rěa*; *arățe*, *-i* < *rěce(n)s*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> O. Denșusianu H. d. I. I. r., II. cit., p. 20—21.

<sup>2</sup> Dacorom. *rece* prezintă asimilarea lui *\*(r)ea-* de cătră *e* din silaba următoare. Se vede însă, în forma dial. mold. *răce*, aceeași dezvoltare a lui *ɛ*.

În istrorom. *rew* presupunem o refacere dintr'un mai vechiu \**rău*, prin analogie cu *grew*, după plural, ca și în dacorom. Dezvoltarea normală se vede însă în istrorom. *roțșe* < *rēce(n)s*.

Am spus că n'avem exemple, cu origine cunoscută până acum, care să prezinte silaba inițială *rē-* cu *e* închis, pentru ca să putem spune că ar fi devenit *ră-*, prin simpla legătură a lui *r*, cu *e* închis accentuat. Cel mult, am putea spune că pronunțarea veche specială a lui *r* inițial ca  $\bar{r}$ , ar fi putut avea o atare influență.

Dacă avem totuși unele cazuri cunoscute cu acest fenomen, precum *rășchiu*, *răzim*<sup>1</sup>, acestea datoresc pe *(r)a-*, unei influențe a inf. *rășchiia*, *răzimă*, unde prefixul *re-*, în poziție atonă, a devenit *ră-* (cf. *răposă*, *răspunde* etc.).

Despre *r + ē* medial am spus că păstrează pe *e* închis (*părete*, *păreche*, *păresimi*, etc.), iar când urmează un *-ă* în silaba următoare, se oprește la fază *ea* (*căprăreață* < \**capraricia*, *purcăreață*<sup>2</sup> etc.), fiindcă în aceste cazuri n'avem de a face cu diftongul *-ie-*, care să fi putut influența pe *r*, prin primul său element *i*, prin a cărui absorbire, acela a devenit cu vremea *i(̄)*. Urma acestei faze am văzut-o, în felul de transcriere a acestui  $\bar{r}$ , în textele cu rotacism din s. XVI (*inderretu*).

Există însă, în seria aceasta de fapte, un caz nelămurit încă, socotit a fi identic ca origine cu *îndărăt*, anume *îndărăpt* (adverb) și *îndărăptă* (verb.)<sup>3</sup>. O contaminare cu *îndărăt* a putut suferi acest cuvânt, fiindcă are un sens apropiat, dar prezența lui *p(t)* nu poate fi trecută cu vederea, iar lat. *indirēctus*, propus de unii ca etimologie, nu explică sensul românesc<sup>4</sup>, apoi ca fonetică ne împiedică s'o susținem forma *drept-dirept*. Înțelesurile v.-rom. duc la altă origine. În adevăr, în limba veche, verbul *îndărăptă* însemnă „repousser, refouler, reculer“; *a se îndărăptă* (în Marian. Vraji, 163) „retourner“, „reculer, se retirer“ (Tiktin)<sup>5</sup>.

Cred că acest verb este altceva decât un derivat din *îndărăt*, nu numai pentru prezența grupului *-pt-*, dar, pe lângă sens,

<sup>1</sup> Din lat. \**remediare*, cum am spus în *DR*, II, p. 560. *Rășchiu* este lat. \**re-suculare* (sucula), despre care am vorbit într-o comunicare la „Societatea etnografică“ din Cluj și îl voi trata în altă parte, mai pe larg.

<sup>2</sup> Cf. *CDDE* ad. v.

<sup>3</sup> V. dicționarele etimologice.

<sup>4</sup> Cf. și S. Pușcariu *Et. Wb.* cit., ad. v.

<sup>5</sup> V. acestea și în *CDDE*, 852..

și pentru că un derivat *\*îndărăță* nu există astăzi, nici nu este amintit în vreun text vechiu. Acestea sânt fapte concrete și nu se poate trece peste ele, fără a le căuta o explicațiune.

În lat. se află un verb cu sensurile celui românesc și cu fonetism care explică grupul *-pt-*.

Este *rēdigo*, cu part. *redactum*, care înseamnă între altele, și „a alungă, a aduce, a respinge (îndărăt)“ ceva ori pe cineva, de ex. *redigere in castra* (Liviu) „a respinge, a alungă îndărăt, în lagăr“ (pe dușmani) etc.<sup>1</sup>, sensuri care se lămuresc și prin cele ale verbului lat. de bază, *ago*.

Din *redactum* s'a format, ca la atâtea derivate din participii, un *\*redactare*, care în rom. ajungea la *\*rădăptă*-*\*rădăptu* (a putut să existe odinioară și un part. *\*rădăptu* < lat. *redactu*, devenit adverb.), care prin contaminare cu *îndărăt*, a devenit (în)*dărăptă* — *îndărăpt*.

Influența reciprocă a acestor cuvinte, înlesnită și de înțelesurile lor apropiate, a dus la nașterea formelor mixte: *îndără(p)t*, *îndără(p)tnic*, *\*îndrăptnic* etc. etc., dintre care unele există și astăzi<sup>2</sup>. Un mic amănunt neglijat, aici, grupul *-pt-*, neînsemnat în aparență, este adeseori mai aducător de lumină, decât șiruri întregi de alte fapte.

Vine acum la rând o altă întrebare pentru a completa cercetarea noastră. Ce se întâmplă cu (r)é, când urmează după o consonantă. Exemplele ce le avem vor arăta aceeași dezvoltare ca și pentru *r* simplu urmat de é.

Cazurile sânt următoarele:

1. *Pradă* (subst.) < lat. *praeda* (cu é deschis), *prăd*, -ez, (verb), inf. *prădă* < *praedo*, -are.

2. *Crăp*, *crăpi*, *crăpă*, *crăpă* < *crepare*. Exisă și forma *crep*, *crepă*, rezultată din vechiul *\*creapă* *\*crép*, care a devenit *creapă*-*crep*, prin metafoia întâmplată în special la subjonct. să *\*creape* < *crepe* etc. Sânt însă regiuni, în Ardeal de ex., unde se mai vede urma vechei faze în forma care s'ar putea transcrie *creapă*-*criapă*. Aceste cazuri dovedesc că prefacerea lui é în *a* și *ă* se datorește

<sup>1</sup> Cf. și o trad. fr., în dicționare lat. fr., *redigere in castra* (Livius) „refouler, repousser (l'ennemi), dans le camp“; ~ *in hostes* (ibid.) „ramener (les soldats) au combat“.

<sup>2</sup> V. toate formele cunoscute, în *CDDE*, I. c. Cât privește înțelesul de „obstiné, entêté, rétif“ al lui *îndărăptnic*, v. Densusianu Hist. d. I. l. roum. I, 299.



acelorași cauze expuse mai sus, iar nu influenței analogice a infinitivelor unde *ę* devine aton<sup>1</sup>. Analogia este fenomen des în vieața unei limbi, dar nu poate servi ori când la lămurirea faptelor care nu pot fi rezolvate momentan altfel. Din contră, în cazul nostru, având o suficientă indicațiune despre desvoltarea lui *(r)ę* > *(r)ă, -ă*, recurgerea la ajutorul analogiei nu este de loc necesară. Aceasta, mai ales pentru motivul că subst. *pradă* < lat. *praeda*, ca ori ce subst., a avut o situație independentă în limbă și prin urmare și o desvoltare proprie. Și mai evidentă reiese această explicațiune, făcând un paralelism între exemplele de mai sus și cele în care avem un *e* închis în aceeași situație ca a lui *e* deschis, adică după consoanantă. Formele acestea prezintă păstrarea lui *e* întocmai ca și după *r* simplu. Astfel avem: *crista* > *creastă* (cu derivatele *crestă*, *crestătură* etc.); *cred*, a *crede* *crezut*, *credință*, *încrezător* etc.) din lat. *crēdo*; *cresc*, a *crește* (*crescut*, *crescător* etc.), din lat. *crēscō*.

Astfel, faptele discutate până acum sânt suficiente argumente pentru a întări explicațiunea ce am dat-o fenomenului pus aici în discuțiune<sup>2</sup>.

\*

Spiritul metodic, ajuns la concluziunea de mai sus, se întreabă în chip firesc, dacă nu mai sânt în limbă și alte elemente lexicale ori de altă natură, rămase neexplicate până acum și care s'ar putea soluționa de astă dată prin „legea“ fonetică (noi azi am zice mai bine *constatarea* de ordin fonetic), enunțată în cele precedente.

O reviziune a unor elemente, socotite latine în limba noastră, fără a fi primit încă deslegarea etimologică definitivă, scoate ușor la suprafață câteva cazuri care intră în vederile noastre.

<sup>1</sup> O. Densusianu Hist. d. l. l. r. II, p. 23.

<sup>2</sup> Forma *préot* < *prēbiter, -erum*, cu *ę* deschis e singura care se abate dela concluzia noastră.

Presupunerea din *CDDE* că ar fi intrat mai târziu în limba noastră nu este, cred, un motiv ca să-l fi depărtat de a ajunge la *\*prăut*. Mai curând, fiind un singur caz, trebuie să admitem că a avut un *e* închis, cum arată și formele romanice (în special it. *prete* și sp. *preste* pretind numai *e* închis). În acest caz nu *praeberē*, cum se admite de obicei, ci un alt cuvânt a influențat pe mai vechiul *prēsbyter* (să fie *prēcare*? Legătura între aceste noțiuni mi se pare mai firească, decât cealaltă).

Iată-le :

1. dr. **arăt**, **arătà** (cf. v.-rom. *arrētu*, *arreată*)<sup>1</sup>; arom. *arăt*, istrorom. *arotu*.

2. dr. **răbd**, **răbdà** (cf. v.-rom. *rrēbdu*, *rrebdà* etc.), arom. *arāvdu*.

3. arom. **arāpu**.

Cei doi termini dintâiu sânt din elementele cele mai vitale ale limbii române. De aceea merită o deosebită atențiune.

Aceste cazuri le vom cercetă pe rând, ocupându-ne întâiu de sensul lor și de atmosfera semantică în care pot fi puse, cea mai bună cale, după mine, de a ajunge să întrevezi adevărul, în studii etimologice.

*Arătà* înseamnă: „faire voir, montrer, réveler, présenter, faire un signe (vers), indiquer; manifester, témoigner, démontrer, exposer; désigner; avoir une mine (bonne, mauvaise), avoir l'air (l'apparence); paraître; se montrer“ Reflex: „se montrer, se faire voir (*a se arătà*); avoir une vision“ (comp. „a i se arătà cuiva ceva“, „a i se arătà în vis“).

Toate aceste sensuri sânt ilustrate pe larg, cu exemple, în *Dicționarul Academiei Rom.* și nu cred necesar să le mai repet aici.

Atrag atențiunea însă asupra derivatelor, al căror sens duce la un prototip de la care credem că se poate porni pentru explicarea lui „arătà“ (v. mai departe terminii „figură, față, visum“ etc.).

Astfel derivatele: arătare „apparition, fantôme, vision monstre“ (comp. în special „la arătare“ = „pe față“ în fraza *Domnul la arătare veni-va*, din Biblia 1688). Sensul de „apariție“, „vedenie“ se întâlnește în textele vechi (comp. și *Arătarea Domnului* „ἐπιφάνεια“). Sensul de *chip*, *înfățișare*, *aspect*, *fenomen* se întâlnește în Varlaam, Neculce etc. Cantemir traduce chiar pe *arătare* cu „monstru“.

În fine este de reținut derivatul *arătos* „imposant“, „chipeș“, „de belle prestance“, „cu înfățișare măreață“ (și în texte vechi)<sup>2</sup>.

Să încercăm să strângem într'un ciclu o sumă de termini, care cuprind, mai aproape sau mai depărtată, ideea de „a arătà, a comunica, a face să se vadă ceva“. Un ce vizibil, ochilor fizici

<sup>1</sup> Cf. aceleași texte din s. XVI, în care am întâlnit *inderretu* și în care se găsesc de altfel toate exemplele dacorom. ce le vom studia mai departe. Trimiterea la aceste texte va avea deci aceeași valoare pentru toate cazurile, în ce privește pe *r+ē*.

<sup>2</sup> V. și alte exemple în *Dicț. Acad.* ad. v.

sau minții, poate să se producă, să emane de la un obiect concret, din afară, sau numai de la o imagine, o idee ivită în conștiința cuiva.

Limba vine să exprime aceste fenomene, printr'un cuvânt, prin care omul le comunică unul altuia. Comunicarea aceasta se poate face și printr'un semn (cu degetul, mâna, ochiul, capul etc). Uneori poți ceti gândul sau starea sufletească a cuiva după față (comp. „arată rău, arată bine“, „face fețe-fețe“, „se arată dușmănos“ — ceea ce se poate manifesta prin vorbe și prin înfățișarea, încruntarea figurii).

Figura omului deci poate fi punct de plecare pentru nașterea unui termen care să exprime ceea ce se vede, apare „pe față“, din sufletul cuiva, sau pur și simplu pentru a indica o apariție reală de om (comp. „X e o figură cunoscută“, „au intrat niște figuri necunoscute“), apoi de orice lucru vizibil, în urmă poate avea și numai sensul de simplă „vedenie“, ori „vis“, comp. („chip, a închipui“).

În adevăr, ideea de a *arătă*, cu toate sensurile ce le-am spus la locul său, se poate exprima prin două tipuri mai însemnate în limbile indoeurop. și romanice. Astfel dintr'o bază indoeurop. \**deik-* „*zeigen*“ > lat. germ. „sagen, mit Worten auf etwas hinweisen“ etc. rezultă familia (*in*)*dico*, *index*, gr. *δεικνυμι* „*zeige*“ etc. etc. (Walde Wb., ad. v.)<sup>1</sup>.

O altă serie de termeni pornesc de la ideea de „figură-față-vedenie“: 1. lat. *monstrum*, *monstrare* (> fr. *montrer*, it. *monstrare*, rom. *mustră*, cf. și arom. „*țe-arăt*“, cu sens de amenințare, ca și în dacorom. „*ți-arăt eu!*“);

2. *Figura* > it. *figurarsi* (comp. rom. *chip* > închipui, închipuire);

3. *Visum* > it. *viso* „față“, rom. *vis*, fr. *visage*, *envisager*, *viser*, *a visà*; rom. *față*, *a (se) înfățișă* (ca și „a arătă, — a se~“); germ. *Bild*, cu derivatele *bilden* etc; *erscheinen* etc.

4. *Forma* (corp, figură) din care rezultă „a înformă“ (la noi neologism) în limbile romanice;

<sup>1</sup> De aceea m'am gândit un moment la gr. *ῥήτωρ*, în legătură cu ideea de a vorbi. Dar nu există o formă în gr. care să ne poată înlesni și foneticște deslegarea problemei. Apoi, rom. „a arătă“, prin sensurile lui se depărtează mult de la ideea de „a spune, a vorbi“. Arom. *arăt* „ameninț“ aduce aminte de expresii ca „fac urît, mă uit urît, mă încrunt“, „e groaznic la vedere“ etc.

5. V.-gr. *φάσιμοναι* cu toate derivatele.

Prin urmare ideea de „a (se) arătă“ pornește în atâtea cazuri de la cea de „chip, figură, vedenie (ce se vede)“. De aceea putem urmări și cuvântul rom. pe același drum, căutându-i un prototip identic ca sens.

În latină nu s'a găsit nimic care să poată explica definitiv forma românească.

Există însă în v.-gr. un cuvânt cu sensurile exemplilor citate mai sus. Indreptarea cercetărilor lexicale spre limba greacă, nu mai poate, cred, părea surprinzătoare după cele ce am arătat, în special în *DR.* III, pp. 582 sqq.

Cuvântul v.-gr. *ῥέθοσ* „membre“ și prin ext. „corpul întreg“, apoi „visage, air, aspect“<sup>1</sup>, are exact înțelesurile de la care am văzut că pornesc terminii care designează ideea de „a arătă“ cu nuanțele inerente acesteia. Acest element \**rētu-* a putut exista ca atâtea altele, în latina vulgară din Balcani și de la Dunăre.

Din punct de vedere formal, fie că admitem prefixul *ad-*, fie că plecăm de la un simplu derivat \**rētare* ajungem la *ar/retā* (cf. v. dacorom. *arretu* din textele s. XVI) și apoi *a(r)rătā*, iar la prezent *arăt*, *arăți*, *arătă*<sup>2</sup> (comp. *îndărăt*, *dea'ndarătele*, *cerășă*, *cerăș*, *cerăși* etc.).

Dovada cea mai puternică pentru susținerea acestei etimologii, în afară de sensuri și de ciclul semantic menționat la începutul acestei cercetări, este derivatul *arătós* „chipeș, zdravăn, impozant“. Derivatele adjectivale în *-osus* se formează, de obicei, de la substantive, precum *flocos*, *friguos* etc. și mai ales echivalentul morfologico-semantic al lui „arătós“, *frumos* < lat. *formosus* (< *forma*).

A trebuit să existe deci în lat. vulg. și în străvechea românească subst. \**rētu*, cu sensul de „față, figură, chip, mină“ etc., din care apoi, după paralelismul celorlalte cazuri analoge, s'au născut derivatele *a arătă*, *arătós* etc.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Cf. A. Bally, *Dicț. gr. fr*; *Thes. linguae gr.* dă exemple în care are sensul de *facies*.

<sup>2</sup> În *Dicț. Academiei* se observă că trebuia să avem *arăt*, \**arăți*, \**arête*. Forma *cerăș* dovedește puțința menționării lui *(r)ă* în situațiile citate.

<sup>3</sup> Celelalte etim.: *elatare* nu merg fonetic (comp. v.-rom. *arretu* și REW. ad. v.), \**ad-repto* (: *reputo*), \**arrecto* (: *rectus*) nu merg nici ca sens nici ca formă (păstrarea lui *-pt-* în *drept* < *directus* e concludentă) cum arată Tiktin, *Dicț.*, ad. v., unde se examinează toate propunerile de mai sus. Nici \**ad-reiterare* nu merge ca sens (dat de I. A. Candrea, *Ps. Sch.*).

Celălalt element *răbd*, *răbdă* (v.-rom. *rrebd* etc.) înseamnă în genere „patienter, tolérer, supporter, souffrir“ (cf. Damé, Dicț.). Tiktin dă următoarele: 1. ertragen, aushalten; 2. dulden, leiden zulassen, II intr. Geduld haben<sup>1</sup>, III *a se răbdă*<sup>2</sup>, sich von etwas zurückhalten, sich enthalten (comp. *Leșii nu se răbdau, ce adese intrau în țară* NC.<sup>2</sup> I, 193, unde se vede sensul de „a se stăpâni“)<sup>3</sup>.

Di Herzog a înlăturat o greutate din situația fonetică a lui *răbdă*, explicând logic dezvoltarea grupului *-bd-* din lat. *-gd-*, după paralelismul *-ct-*, *-cs-*, > *-pt-*, *-ps-* (DR. I, p. 375).

În privința semantică însă, lat. *rigidus* — *\*rigidare* nu mulțumește de loc, fiindcă zisul cuvânt lat. înseamnă „țeapăn, vârtos, înghețat, aspru“ (cf. „*rigidum frigus*“) și cu aceste semnificațiuni a continuat în it. *reddo*, fr. *roid*.

*\*Rig(i)dare*, cum indică și celelalte limbi romanice, de care trebuie să ținem seamă, ar fi însemnat în rom. „a înțepeni, înlemni“ (de frig), cum dovedește de altfel însuși verbul de bază lat. *rigeo* „a se înțepeni, încremeni, îngheță“ (comp. și *rigor* „înțepeneală, frig, îngheț“, după care s'a format de sigur și *răcoare* < *\*recor*, *-orem*, din *recens*).

Din punct de vedere fonetic, ținând seamă de vechea pronunțare a lui *r̄*- inițial, am putea presupune că s'ar fi putut ajunge la *rēbdu*, *răbd*, *răbdă* și cu (*r*)e închis, cum este în *rigidus*.

Limba it. ne înlesnește însă deslegarea problemei, fiindcă are verbul *reggere* < lat. *rēgere* cu sensurile „tener su, sostenere, sopportare, resistere; guidare, governare“. Expresii ca „*reggere al asalto, al urto, al freddo, al caldo, al vento*“ etc. duc de-a dreptul la rom. „*răbdă la (de) frig, cald*“ etc.<sup>4</sup>. Aceste accepțiuni le are și rom. (a) *răbdă*, iar nuanțe de sensuri rom. sânt prea ușoare de închipuit pentru ca să mai insistăm asupra lor.

În adevăr *rēgere* din care derivă it. *reggere* înseamnă și „a conduce, a cârmui, stăpâni“ de unde ușor s'a ajuns la cele

<sup>1</sup> Comp. „a-i răbdă cuiva“, „a-i tolera“.

<sup>2</sup> Egal cu „a se stăpâni“.

<sup>3</sup> Tiktin dă și formele: v.-rom. *rebda*; mold. v. și nou *răbd*, *răbzi*, să *răbde*; v.-rom. *rebd*, *rebzi*, *reabdă*, să *rebde*.

<sup>4</sup> Comp. și *reggere dalla fame, dalla sete* (a răbdă de foame, de sete); *Non mi regge il cuore, l'animo...* (rom. *nu mă răbdă inima...*) etc.

de „a (se) stăpâni, tolera, suferi, suporta (cf. *regibilis* „docile“, „care rabdă“), pe care le are cuvântul românesc, alături de cel italian.

În ce privește derivarea cu sufixul *-idus*, *-idare* aceasta s'a întâmplat ca și la „rîgeo—rîgidus“. Dezvoltarea lui *ę* deschis după *r* (*rēbdu*, *rēabdă*, *rabdă* etc.) s'a făcut întocmai ca în cazurile tratate până acum.

\*

Mai rămâne să ne ocupăm de arom. *arāpu*, susceptibil și el de aceeași dezvoltare fonetică. Un prototip cu *(r)ě-*, în silaba inițială se impune prin urmare și pentru *arāpu* (cf. arom. *arāte* < *rēcens*). Sensul arom. *arāpu* „suiș, urcuș“, a putut fi acela de „pantă repede“, „coastă greu de suit“. Acest sens îl are lat. *rēpens*, care ca și *rēcens*, *serpens*, a ajuns în lat. vulg. la *\*rēpes*, de unde în arom. *arāpe* și *arāp*, refăcut dintr'un plural *\*arāchi* (comp. *birbec* pentru *\*birbețe*, *puric* etc.). Vechiul plural arom. se vede de altfel în derivatul *arāchiș* „alunecuș“ (dat de dicționarele aromâne), adică pantă pe care poți repede aluneca sau „merge târâș“ la vale (comp. dacorom. *răpăgă*, mai departe), mai ales când e cu zăpadă și gheață.

Cuvântul *arāpu* trebuie pus în ciclul altora cu sensuri analoge și anume: arom. *arāpădzină*, *arēpit* „povârniș, răpă“ (v. Capidan, *Raport. alb.-rom* DR. II, 517 sqq; unde se derivă *arāpu* din *rīpa*). De asemenea alb. *rēpjete*, *rēpite* (gheg.) „steiler, abschüssiger Ort“ nu poate fi decât tot lat. *rēpe(n)s*, atras în categoria subst. în *-es*, *-itis* (comp. *fomes*, *fomitis*). Și lanțul de fapte, urmărind mai departe problema, mai dă la iveală o verigă în dacoromână.

Aceasta este *răpăc*, *-ăg* (*răpăgă*) cu sensul de „a se da cu sania pe coastă de vale“<sup>1</sup>, „a aluneca, a cădea“. Sensul din urmă îl întâlnesc în „Povestiri de pe Dealuri“, de C. Boureanu, p. 89: „Calea trecea pe deasupra unei rupturi [de deal]. Și datul s'a împlinit! Calul mi-a *răpăgat*. S'a prăvălit. Când l-am ridicat, piciorul îi eră zdruncinat“. E vorba de alunecarea și căderea calului pe un deal abrupt.

<sup>1</sup> Com. de dl C. Lacea (în ținutul Brașovului). Dl Pușcariu în *Et. Wb.*, ad. v. îl traduce prin „schnellen“. Trebuie să recunoaștem că d-sa s'a apropiat de adevăr, punându-l în legătură cu *rapidus* și propunând un *\*rapigo*, cu schimb de sufix. Formele arom. și alb. arată însă mai firească legătura cu *rēpe(n)s*.

Ca derivațiune *răpăg*, -c, (a) *răpăgă* poate fi sau un *\*rēpico* (din *repes* cu sufixul -*icare*, -*igare*, comp. *caballicare*, *carricare*, *arboricare* etc., cu corespondentele romanice în *REW.*) sau un *\*rēpito*, -are (cu schimb de sufix) din un acuzativ *\*rēpitem*, care a putut să existe în latina vulg. balcanică, de oare ce s'a păstrat în albanezul *repitë*.

Forma arom. *repit* cu același înțeles ca cea din alb. este un împrumut venit de la aceasta, cum crede d. Capidan (*DR.* II, 517 sqq.)<sup>1</sup>.

Iată cum, prin elucidarea unui fenomen fonetic, poate fi lămurită originea atâtor elemente lexicale, rămase până acum obscure, sau greșit interpretate<sup>2</sup>.

G. Giuglea.

---

<sup>1</sup> Pentru sensul de „povârniș, coastă repede“, „Abhang“ etc. comp. cazurile date de *REW.* la cuvântul *rapidus*. În ce privește lat. *rēpens* el poate sta în legătură cu gr. *πέπω* în care se cuprinde și ideea de „înclinare“ care duce la cea de „pantă“ (: *pendita*).

<sup>2</sup> Această problemă a fost tratată și într'o comunicare ținută la Congresul filologic din București (1925).

# Terminologia medicală românească a doctorului Ioan Piuariu (Molnar von Müllersheim).

## Introducere.

Personalitatea doctorului Ioan Molnar-Piuariu s'a evidențiat în ultimul timp în măsură tot mai mare. Rolul său în renașterea noastră culturală se vedește din ce în ce mai mult: ca lexicograf și gramatic, popularizator și mecenate, traducător și ziarist. Locul lui e alături de Clain, Șincai, Maior și ceilalți corifei ai renașterii noastre. Chiar și activitatea sa politică în timpul revoluției lui Horia, destul de greșit interpretată de Nicolae Densusianu, apare azi într'o lumină mult mai favorabilă, mai ales dacă se va putea dovedi definitiv partea sa la redactarea „Suplex libellum“-ului.

Prea puțin studiată a fost activitatea lui Molnar-Piuariu în profesiunea sa de medic. În două articole pe cari le-am publicat în „Clujul Medical“ (No. 5—6/1925) am arătat că, după cunoștințele noastre actuale, Molnar-Piuariu a fost primul medic titrat de naționalitate română, — și adaog: cu conștiință românească, — pe întreg teritoriul etnic dacoromân. Rezămându-mă pe faptul că, om tânăr fiind, a fost numit medic-oculist al Principatului Transilvanic și că mai târziu a ajuns chiar profesor de oftalmologie la Academia medico-chirurgicală din Cluj, — școală care câțva timp a avut și rang de Universitate, — dar mai ales sprijinându-mă pe niște documente până acuma necunoscute din arhivele Bruckenthal, din care rezultă că Molnar-Piuariu a fost chemat și la Viena să execute operații de ochi, cred că am putut dovedi, că acest prim medic român a fost un specialist de seamă, savant și excelent practician. În sfârșit am mai arătat că el a publicat și o lucrare medicală în latinește, prima lucrare medicală științifică scrisă de un Român.



Molnar n'a scris medicină în românește. Înaintea sa putem înregistra câteva circulări chezaro-crăiești cu conținut igienic și de poliție sanitară. Cât a trăit el, au văzut în Ardeal lumina zilei câteva broșuri de popularizare medico-igienice, scrise adesea de Sași. Deci de un început de terminologie științifică medicală nici nu poate fi vorba în acea epocă. Ea s'a născut mult mai târziu dincolo de Carpați și s'a fixat într-o câțva în epoca doctorului Davilă. A fost o terminologie barbară, volnică, creată ad hoc, fără considerație la firea limbei noastre: când latinizată, când franțuzită sau italianizată, când supt influența terminologiei germane. Abia veacul nostru a adus o întorsătură spre bine prin tendința autorilor medicali români contemporani de-a introduce o terminologie mai românească.

Mi s'a părut interesant să caut în lucrările lui Molnar urme de terminologie medicală. Știu prea bine că el nicicând nu s'a gândit la alcătuirea ei: el însuși spune că n'a venit încă vremea să se scrie în românește medicină. Dar eram sigur că acest medic-literat în opera sa lexicografică trebuie să ne fi lăsat vrând-nevrând urme de terminologie medicală, fie ca terminologia redusă a graiului popular din acea vreme sau o terminologie construită, artificială, făcută de autorul medic pentru a fi complet în opera sa de lexicograf.

Am studiat gramatica lui Molnar („Deutsch-wallachische Sprachlehre“, Wien, Kurzbek) din 1788 și ediția a treia a aceleiași lucrări (Sibiiu, 1823), tipărită după moartea autorului, cu glosarele lor; dicționarul postum („Wörterbüchlein deutsch und wallachisches“, Sibiiu, Hochmeister, 1822), alcătuit după glosarul gramaticii<sup>1</sup>. Deoarece cele două din urmă lucrări au fost tipărite după moartea lui Molnar, le-am utilizat abia după ce m'am convins că tezaurul lexicografic din ele e identic cu cel din gramatica de la 1788. Notez că între exercițiile de conversație din cele două gramatici trei se referă la medicină: VIII. „Von dem Menschen und dessen Gliedern“; IX. „Von den Mängeln des Menschen“; X. „Von den Zufällen der Krankheiten“. În sfârșit, pentru a-mi câștiga o orientare generală despre limba și felul de a scrie al lui Molnar, am răsfoit singura lucrare pe care am mai

<sup>1</sup> Țin să mulțumesc domnului Nicu Olariu din Cluj, proprietarul celor două cărți din urmă, care cu multă bunăvoință mi le-a pus la dispoziție.

putut-o afla în Cluj, „Retorica“ sa din 1798. Regret că nu am putut avea la îndemână broşurile sale despre stupărit; de bună seamă că şi în ele aş mai fi putut găsi lucruri de interes.

Ţin să accentuez că, nefiind specialist, mă voi abţine de la orice comentariu filologic; intenţia mea e să culeg materialul brut şi să reconstruiesc limbajul pe care primul medic român îl va fi folosit în atingere cu pacienţii săi români.

Am avut momente de îndoială, dacă are rost să redau întreg materialul cules. Că Molnar dă pentru „Herz“ = „inimă“ şi pentru „Unterleib“ = „pântece“, — asta e natural şi la aparenţă puţin va interesa pe filolog sau pe medico-istoric. Cu toate acestea e interesant a constata că el dă tocmai „inimă“ şi „pântece“ şi nu „cord“ şi „abdomen“. De aceea am crezut că e bine să dau şi termenii banali, pentru a evidenţia caracterul pur popular al terminologiei sale, care câştigă în importanţă când ne dăm seama că gramaticile şi dicţionarul au fost scrise în zorile latinismului şi că după ele a urmat epoca barbarizării terminologiei noastre medicale.

### Limba lui Molnar-Piuariu.

Molnar, fiu de preot ortodox din Sadu, a scris în limba frumoasă a ţinuturilor mărginene. Sibiul ortodox l-a ferit de tendinţele de latinizare ale Blajului. Deşi avea cea mai mare stimă pentru corifeii de pe Târnave, — nu odată şi-a exprimat admiraţia pentru ei, — s-a ferit de tendinţele lor extreme; iar simţul lui fin pentru limbă l-a păzit de streinisme. Trebuie remarcat acest lucru mai ales când ştim că Molnar vorbea bine latineşte, nemţeşte, ungureşte şi, probabil, şi franţuzeşte. Faţă de neologisme e foarte rezervat: unde poate, caută echivalentul popular. Graiul lui e graiul poporului din sudul Ardealului, ceva mai ciselat şi mai îmbogăţit cu elemente culte, alese cu bun simţ. Scrisul lui e îngrijit şi relativ elegant; uneori miezos, ca al cronicarilor. Natural că influenţa mediului nu a putut-o evita. Aflăm ardelenisme: bewirten = *a omeni*; Bittschrift = *iştanţie*; Abtritt = *budă*; bunt = *nălbastru*; Federmesser = *peniţeluş*; Gestick = *chindeseală*; ba chiar şi sibienisme ca: abspülen = *a clătări*. Destul de frecvente sânt ungurismele: beleidigen = *a buşului*; betrügen = *a încelui*; Bettdecke = *poplon*; abhobeln = *a bilui*; Absonderung = *deschillnire*; Amtierung = *tistie*; Blech = *bădic*; bunt = *tărcat*; Kalesche = *hinteu*; Kanonikus

= *canonicuș*; galant = *chedveș*; Gespanschaft = *varmeghie*. Mult mai rare sânt expresii împrumutate din limba germană: abformen = *a formălui*; Kamisol = *recăl*. E de remarcat că în gramatică și dicționar aflăm expresii de dincolo de Carpați: Bevollmächtigter = *vechil*; adeln = *a boieri*; Bojar = *boieriu*; Fürst = *vode*; Fürstensohn = *vezerde*; Schmaus = *ziiafet* (dar și *ospăț!*); lucrul nu ne va miră: cunoaștem legăturile sale cu Alexandru Tell din București (Bogdan-Duică și Popa-Lisseanu: „Viața și opera lui Gheorghe Lazăr“ [1924], p. 289), știm că atunci când a trimis să se tipărească mineele la Buda aveă legături cu clerici înalți din Muntenia și avem motive să credem că a fost însuși în Muntenia. Neologisme, rare, sânt de obicei inevitabile: Bischkote = *bișcotă*; Abschrift = *copie*; Advocat = *procurator*; Almosen = *elemosină* (dar și *pomeană!*); Bleistift = *țeruză*; Einfluss = *influxie* (dar și *lucrare* [sic!]); Fürstentum = *prințipat*. Rare sânt cuvintele care fac impresia de a fi construite: besaiten = *a încordă*; betrachten (die Sterne) = *a steli*; abgrasen = *a desierbi*; Abriss = *chipuire*; Abwesenheit = *nefirea de față*; Allee = *loc de preumblare*. Mai afăm o seamă de cuvinte și forme, — mai ales provincialisme, — vechi, eșite azi din uz: erwerben = *a surzui*; beständig = *deurit*; besudelt = *zingălit*; beuteln = *a zdruhăi*; biegen = *a coviia*; Aberwitz = *bulguire*; abgewinnen = *a amirui*; abrupten = *a păciulă*; achten, verehren = *a comănăci*; anbeissen = *a îmbucă*; — sau forme neobicinuite: ambos = *nocovană*; essen = *a mânâncă*; Fledermaus = *liuluiac*. Ici-colea câte o traducere de-a dreptul greșită: Ebbe = *furtună, vifor*; Papagei = *gaiță*. Am spus că Molnar se ferește de latinisme; într'adevăr, în gramatică și dicționar ele lipsesc aproape complet. În „Retorica“ sânt ceva mai frecvente. În prefața traducerii „Istoriei“ lui Millot (1800), Molnar spune: „La așezarea acestei istorii am împrumutat și cuvinte de la maica noastră limba latinească, că în unele părți și ținuturi sânt locuitorii deprinși cu ele, iară pe alte locuri nu sânt obicinuite. Pentru aceea le-am tălmăcit cu cuvinte de obște înțelegătoare“.

### Terminologie medicală.

#### 1. Noțiuni generale.

Leben = *viița*; leben = *a viețui*; lebendig = *viiu*. Tod = *moarte*; tödlich = *de moarte*. Sterben, absterben = *a mori*; versterben = *a răposă*: verrecken = *a peri*. Unsterblichkeit = *ne-*

*muritorie*; unsterblich = *nemuritoriu*. Gesund = *sănătos*. Erkrankten = *a beteji*; krank = *bolnav*; kränken = *a bolnăvi*; kränkeln = *a boli*; Krankheit = *boală*; kränklich = *betegos*; unpässlich = *bolnav*. Genesung = *tămăduire*; genesen = *a lecuî*; Heilung = *lecuire, tămăduire, însănătoşare*; heilsam = *tămăduitoriu*; heilen = *a tămădui, vindecă*; ungeheilt = *netămăduitoriu, nevindecat*. Schmerz = *dorere*; schmerzen = *a dorea*; schmerzhaft, schmerzlich = *doios*; leiden = *a păşi, pătimi, răbdă, suferi*; Leiden = *patimă*. Mängel = *scăderile*. Gebrechlich = *slăbănog*; verunstalten = *a blezni, sluti*; verstümmeln = *a sluti, a ciungări*; verstümmelt = *ciung*; verunglücken = *a se primejdui*; Unfall = *năpastă*; verwunden = *a răni*.

Jugend = *tinereţele*; Alter = *bătrâneţele*; Alter, (graues) = *cărunteaţă*.

Anfall = *împresurare*. Seuche = *lepră*. Verwesung = *putrejune*. Physisch = *firesc*. Klima = *clima*. Antasten = *a pipăi*. Abkümmern = *a pricăji, scârbi*. Abhärten = *a învătoşa*. Abhärmen = *a tânji*. Erwürgen = *a suguşă*; Erdrosseln (das) = *sugrumare*; aufgehängt = *spânzurat*. Aufschlitzen = *a spintecă*; aufgeschlitzt = *junghiiat*; aufritzen = *a căpără*; häuteln = *a beli*; schrammen = *a căpără, zgăria*; aussaugen = *a suge*. Vergiften = *a otrăvi, învenină, cătrăni*. Vertragen = *a răbdă, a suferi*. Zerquetschen = *a strivi, struji*; zerren = *a zgăţai*.

Doktor, Arzt = *doftor*; Chirurgus, Wundarzt = *hirurg, fălceriu, vraci*; Augenarzt = *doftor de ochi*; Zahnarzt = *doctor de dinţi*; Steinbruchschneider = *vraci*; Apotheker = *Apoticariu, apotecariu, speşier, spişieriu*; Hebamme, Wehfrau = *moaşe*.

Hospital = *şpital*; Lazareth = *lăzăret*; Trage = *troagă*; Kur = *tămăduire, vindecare*; Arznei = *leac*.

## 2. Anatomie.

Leib, Körper = *trup*. Gerippe = *cioholane, ciolane*; Bein = *os*; Gebeine = *oase*; Gelenk = *închietură*. Drüse = *ghindură*. Fett (das) = *grasul*. Flechsen = *tindene*. Haar = *păr*. Haut = *piele, peliţă*. Knorpel = *zgârciu*. Mark = *măduhă*. Muskel = *muşchiu*. Nerven = *nervuri*. Adern = *vinele*; Geäder = *vinele*; geädert = *învănat*; Blut = *sânge, singele*. Rumpf = *trunchiu*; Rücken = *spate, dungă, dos*; Rückgrat = *spinare*; Glied = *mădulariu*.

Zwerg = *pitic, carlic*. Missgestalt = *mirozenie*. Zwitter = *fătărău, Zwillig = geamăn*.

Haupt, Kopf = *cap, căpătăiu*. Schädel = *tidvă, căpătână*; Hirnschale = *căpătâna crierilor*; Gehirn = *creri, crieri*; Scheitel, Wirbel = *creștet*. Stirn = *frunte, frontea*; Schläfe = *tâmpla*. Angesicht = *față, obraz*; Gesichtsbildung = *physiognomie*; Wange = *bucă (a obrazului)*; Kinn = *falca* (sic!); Kinnbackenbein = *falca*. Maul, Mund = *gură*; Gaumen = *ceriul gurii*; Lippe, Lefze = *buză*; Zahnfleisch = *gingeie*; Zahn = *dinte*; Backzahn = *măseaua*; Zäpflein = *unșor*.

Auge = *ochiu*; Augapfel = *globul ochiului*; Augenlid = *geană, pleopă*; Augenwimper, Augenbraue = *sprânceană*; Augenwinkel = *unghiul ochiului*; Augenstern = *steaua ochiului*; Weisse (im Auge) = *albul ochiului*.

Nase = *nasul*; Nasenlöcher = *nărite*; Knorpel in der Nase = *zgârciul nasului*.

Ohr = *urechea*; Ohrläpplein = *țincus, țincus*.

Bart = *barbă*; Schnurrbart = *mustață*.

Nacken, Genick = *ceafă, cerbice*; Hals = *grumaz*; Schlund = *gâttej*; Gurgel (tierische) = *gâltan, gârtan*; Kehle = *gâtul*.

Brust = *piept*; Busen = *sân*; Brüste = *fițele*; Warze an der Brust = *țercus*; Euter = *uger*.

Die inneren Teile der Körpers = *părțile ceale din lăuntru ale trupului*. Eingeweide = *măruntăi*. Lunge = *plumână*; Herz = *inimă*. Zwerchfell = *preveșteală*. Magen = *stomah*; Darm = *maț*; Gedärme = *mațe*; Gekröse = *bezeri*; Leber = *ficatul*; Gallenblase = *fierea*; Milz = *splina*; Niere = *rărunchiu*; Blase = *beșică*.

Achseln = *satele*; Rippe = *coastă*; Weiche am Körper = *flămânzare*; Unterleib, Bauch = *pântece*; Nabel = *buric*; Arsch = *cûr*; die Scham = *rușinea*.

Schulter = *umăr*; Arm = *braț*; Ellenbogen = *cotul*; Hand = *mână*; Faust = *pumn (și) mână* (sic!); Handfläche = *palma*; Finger = *deaget, deget*; Daumen = *degetul cel mare*; Nägel = *unghile*.

Hüfte = *coapsă*; Lende = *mijloc, coapsă*; Hintere = *cur, șezut, dos*; Hinterbacken = *buci*; Schenkel = *șold* (sic!); Wade = *pulpă*; Schienbein = *fluerul piciorului*; Knöchel = *glesnele piciorului*; Fuss = *picior*; Sohle = *talpă*; Ferse = *câlcăiu*; Zehe = *deget al piciorului*.

### 3. Fiziologie.

Lebhaft = *vios, vioros*. Leblos = *neînsuflețit*. Erstarren = *amorți*; Schwach = *slab*; schwach werden = *a slăbi*; Schwäche

= *slăbiciune*. Wuchs, Wachsen, Wachstum = *creştere*. Zuckung = *zvâcnire*.

Atmen = *a hropoti*; Ausatmung = *răsuflare*. Anhauchen = *a aburî*. Das Niesen = *strănutare, strănutatu*; niesen = *a strănută*. Gähnen = *a căscă*. Keuchen, röcheln = *a hropoti*; schnarchen = *a horcăi*; schnauben = *a gânfăi*; seufzen = *a ohtă, a suspină*; das Seufzen = *ohtare, suspinare*; Seufzer = *suspîn, ohtare*; schluchzen = *a sughişă*; das Schluchzen = *sughişare, sughişatu*; stöhnen = *a geme, a oftă*; geächzet = *oftat*; erstickten = *a înnăduşi*; würgen = *a suguşă*.

Geblüt = *sânge, sânghiuri*; blutig = *cruntat*; stocken (das Geblüt) = *a se năsădi*; Stockung = *zătignire, năsădire*.

Speichel = *scupiat, scuipat, scuipit*; ausspucken = *scuip*; speien = *a scuipă, vărsă, borî*; Auswurf = *flegmă*; Schleim = *bale, flegmă*; Geifer = *bale*; Rotz = *muc*; rotzig = *mucos*. Gurgeln = *a gâlgăni*.

Hunger = *foame*; hungern = *a flămânzi*; hungrig = *flă-mând*; abhungern = *a leşină*. Schwächen = *a tigorî*. Durst = *sete, însetare*; durstig = *însetat*; verdursten = *a însetoşă*. Füttern = *a hrăni*. Kauen = *a mestecă*; -(beim Vieh) = *a rumegă*. Schlucken = *a înghiţi*; das Einschlucken = *înghiţitură*. Rülpsen = *a râgăi*. Verdauen = *a mistui*; Unverdaulichkeit = *nemistuire*. Das Brechen = *borîre*. Erbrechen = *înturnatul*; erbrechen = *a borî*; sich zum Brechen erzwingen = *a icni*. Galle = *venin*.

Schwitzen = *a asudă*; schweissig = *asudat*; Schweiß = *sudoare*.

Harn = *pişat*; harnen, pissen = *a pişă*. Fortz = *băşină* ohne Geräusch farzen = *a fâsăi*. Dreck, Menschenkoth = *căcat; scârnă*; scheissen = *a se căcă*.

Brunst = *ardere*.

Schlaf = *somn*; schlafen = *a dormi*; schläfern = *a dormită*, schläfrig = *somnoros*. Ausruhen = *a hodini*. Anstrengen = *a opinti*; Anstrengung = *opintire*.

Anbeissen = *a îmbucă*; aufsperrn den Mund = *a căscă*; springen = *a sări*; beben = *a cutremură*; steif werden vom Stehen oder Sitzen = *a cimpăvi*.

Sprache = *grai, rost*; Stimme = *glas*; Anquiecken = *a mălgămi*.

#### 4. Patologie.

Entzündung = *aprinde, alege* (?); entzünden = *a obrinci*; vereitern = *împuroiă, coace*. Wund = *crud, rănit*; ausgehöhlt =

*găunos*; der Beul = *buboiu*; Bläschen, Blatter = *puscea*; blattern = *a bubă*; Geschwür = *apostemă, bubă*; Geschwulst = *umflătură*; Hühnerauge = *ochiu de găină*; Krebs = *rac*; Kropf = *gușe*; kröpfig = *gușat*; kröpfig werden = *a gușă*; Nagelgeschwür = *sugel*; Narbe = *țâțână*; Schramme = *zgârietură*; Verhärtung = *învârtoșare*; Wimmerl = *zgrăbunță*; Wunde = *rană, bubă, zgaibă*.

### 5. Simptome și sindrome.

Weh tun = *a doreă*. Krampf = *cârceiu*. Blass = *oșilit*. Ohnmacht = *leșinare, amurțală*; Schwindel, Schwindsucht (sic!) = *amețală*. Fieber = *friguri*; Schauer = *fior*. Eckel = *greață*; Kolik = *colică, colici*; Bauchgrimmen = *mătricea, mătrice*; Reißen im Bauch = *rosuri*; das Abweichen = *urdinarea*; laxieren = *a urdină, cufuri*. Heiser werden = *a răguși*; Heiserkeit = *răgușeală*; Seitenstechen = *junghiu*; keuchen (aus Engbrüstigkeit) = *a cohârcăi, hârcăi, suspină*; beklemmen, auf der Brust = *a năplăi*; Husten = *tuse*; husten = *a tuși*; Cathar = *catarul*. Aufschwellen = *a boboti*; aufgeschwollen = *umflat*; aufgelaufen = *umflat*; aufdunsen, aufblähen = *a gânfi, a gânfă*. Gelbsucht = *gâlbinare*. Ausschlagen (Frieseln) = *a prozori*; aufgerieben = *frecat*. Zahnschmerzen = *dureare de dinți*; Zahnlückig = *știrb*.

### 6. Boale interne și infecțioase.

Schnupfen, Strauchen = *troahnă*; Kathar = *cataruita*; rote Ruhr = *inimă rea*; hitzige Krankheit = *lingoare*; Pocke = *bubat*; Pest = *ciumă*; Hektik = *oftică*. Wassersucht = *hidrobică, boala apii*; krank werden an einer Krankheit die Tschömör heisst = *a ciumurlui*; Scharbock = *școrbut*; Podagra = *podagra*. Schlagfluss = *apoplexie*; Schlag = *epilepsie (sic!), gută*. Hinfallende Krankheit = *călcarea nevoii*.

### 7. Patologie externă; boale chirurgicale.

Krüppel = *chilavul, schilavul*; ausgewachsen = *ghibos*; bucklicht = *gârbov, gibos*; Buckel = *gârbovire, cârcă, spinare*; (cele două din urmă în sens anatomic, nu patologic. In Austria „Buckel“, dialectal are și înțeles de „Rücken“); höckricht = *gârbov, ghibos, colțuros*, — [la obiecte]; Höcker = *colț* (probabil tot la obiecte, nu la om). Verrenken, verstauchen, ausgegeln = *a scrinti, a struji*; Verrenkung, Verstauchung = *scrintitură*. Erlahmen = *a ologi*;

Jahm = *schilav*; der Lahme = *schiopul*; hinken = *a schiopà, a schiopătà*. Bruch am Leibe = *urlătură*; castrieren = *a jugăni*; entmannen = *a scopi*. Biss = *mușcătură*.

#### 8. Boale de piele și venerice.

Häutig = *pielos*. Haaricht = *păros*; Haarlocken = *zălofi*; Haarzotten = *plete*; Haarzopf = *cosițe*; haaren = *a se năpârli*; grau = *cărunt*; kahlköpfig = *pleșug*; kahlbärtig = *spân*.

Warze = *negel*; aussätzig = *bubos*; Ausschlag = *vărsat*; Grind = *spurcatul*; Rotlauf = *fogi*.

Venerisch = *venericesc*; Lustseuche = *sfranț*.

#### 9. Obstetrică și ginecologie.

Zeugen, gebären = *a naște, prăsi*; befruchten = *a înrodi*; unfruchtbar = *neroditoriu*; schwanger = *îngrecat*; schwängern = *a îngreacă*; Schwangerschaft = *îngreacă*; geboren = *născut*; Geburt = *naștere*; Entbindung = *naștere*; die Kinder bei der Geburt heben = *a moși*; Wöchnerin = *chendilă, lehușă*; Mutterleib = *zgău*; kreissen = *a screme*.

Säugling = *sugătoriu*; ungeboren = *nenăscut*; abgewöhnen = *a desvăță, a înțără*.

Ausbrüten = *a cloci, a prăsi*; Ausbrütung = *prăsâlă*.

#### 10. Boale de nervi. Psihologie.

Seele = *sufletul*. Gedanke = *cugetul*. Vernunft = *priceperea*; Bewusstsein = *cunoștința*; Verstand = *înțelegerea*; Willē = *voia*; Urteil = *judecata*; Gedächtnis = *aducerea în minte*.

Phlegmatisch = *flegmatic*.

Schwindel = *amețală*; schwindeln = *a ameți*; betäuben = *a bulguli*; betäubt = *amețit*; phantasieren = *a năluci*.

Wahnsinn, Wahnwitz = *bolânzie*; wahnsinnig = *bolând*; Narr = *nebun*; nârrisch = *nebun*; Unsinn = *bolânzie*; unsinnig = *bolând, nebun*; unsinnig werden = *a bolânzi*; Stumpfsinnigkeit = *năucie*; stumpfsinnig = *năuc*; mondsüchtig = *lunatec*; Melancholie = *melanholie*; Schwermut = *mâhnire*; hinfällende Krankheit = *voia mării*; Wut = *turbare*; wütig werden = *a turbă*, wütend, toll = *turbat*; Selbstbefleckung = *malahie*.

Die fünf Sinne = *cele cinci simțiri*; Geruch = *mirosul, mirosirea*; riechen, beriechen = *a mirosi*; anriechen = *amiroși*; Geschmack = *gustul*; schmecken = *a gustă*; Gehör = *auzul, auzirea*.



Taub = *surd*; sausen, das Ohr = *a fiui*; Stammler = *gângav*; stammeln = *a gângăvi*, *a balbuși*; stottern = *a gângăi*, *șiscovi*; Stummheit = *mușie*; stumm = *mut*; verstummen = *a amuși*, *înmuși*.

### 11. Oftalmologie.

Das Sehen = *vederea*; sehen = *a vedeà*; schauen = *a se uità*, *a vedeà*; anschauen = *a privi*; anstarren = *a îndelbini*; blinzeln = *a clipi*; funkeln (die Augen) = *a steli*.

Träne, Zähre = *lacrămă*; tränen = *a lăcrămă*.

Blödsichtig = *ponivos*; schielen = *a chiori*; der Schielende = *chiorul*; blind = *orb*; erblinden = *a orbi*; verblenden = *a întunecà*, *orbi*, *a împăenjinà*.

Star = *albeață*; Flecken im Auge = *albeață*.

Brille = *ochelariu*.

### 12. Parasiți.

Floh = *purece*; flöhen = *a purecà*; Wanze = *ploșniță*, *păduche de perete*; Laus = *păduche*; lausen = *a păduchià*; Nisse = *lindine*; Krätze = *râie*; krätzig = *râios*; krätzig werden = *râià*; Wurm = *vierme*; Finne (beim Schweinefleisch) = *linte*.

### 13. Terapeutică.

Diät = *dietă*, *cumpăt*.

Eine Geschwulst zerteilen = *a desumflă*; impfen = *a altoi*; räuchern = *a tămâià*, *a fumà*, *cădi*; Bähung = *opăreală*; salben = *a unge*; Salbe = *alifie*, *unsoare*; Pille = *pilură*; Pomade = *pomadie*.

### 14. Farmacia; materia medica; chimia.

Spezerei = *mireasmă*, *mir*; Würze, Gewürze = *aromate*, *spețerii*, *mirodenii*, *dresuri*.

Gift = *otravă*, *cătran*; giftig = *veninos*, *otrăvos*!

Säure = *acrieme*; beizen = *a argăsi*; befeuchten = *a jilăvi*.

Weinstein = *piatră de vin*; Schwefel = *puccioasă*; Salpeter = *saletră*; Salmiak = *șiperig*; Quecksilber = *argint viu*; Mausegift, Arsenik = *șorecie*; Alaun = *piatră acră*; Grünspan = *grășpan*; Zinn = *cositoriu*.

Insicht = *seu*. Baumöhl = *untdelemn*.

Mandelmich = *lapte de migdale*; Honigwasser = *mursă*.

Campher = *camfor*; Zimmet = *scorțișoară, canale*; Terpentin = *terpentin*; Sarsaparillenholz = *sarcie*; Myrrhen = *zmirnă*; Gewürznägel = *cuișoare*; Zunder = *iască*.

### Incheiere. Concluzii.

Terminologia medicală românească a lui Molnar-Piuariu nu-i nici terminologia curat populară nici cea științifică, savantă. E o terminologie intermediară, tezaurul lexical medical, pe care îl va fi folosit tânăra burghezime română a Brașovului și Sibiului, burghezime cultă, însă cu noțiuni medicale reduse, — e dicționarul medicinei de casă a târgovețului ardelean. O terminologie științifică lipsește complet și e vădit în intenția autorului de a nici nu o da. În consecință și în mod logic lipsește și orice tendință de latinizare, lipsesc aproape complet neologizmele și termenii tehnici speciali. Tezaurul lexical medical e destul de bogat pentru această terminologie medicală casnică, deși nu e complet, — fapt care caracterizează de altcum întreg dicționarul lui Molnar. Foarte rare sânt unele traduceri vădit improprii, greșite. Majoritatea termenilor dați sânt și azi folosiți în limbajul curent din Ardeal. Mulți din ei sânt atât de pregnanți și românești încât ar merită să fie introduși în terminologia noastră științifică modernă, precum și unii din cei uitați ar putea fi foarte bine și cu folos resuscitați.

Dr. Valeriu L. Bologa.

# Elementele vechi grecești din limba română.

## I.

### Introducere.

#### 1. Cercetările și studiile de până acum.

Cel dintâiu care a încercat să dea lista cuvintelor vechi grecești din românește a fost G. Ioanid în al său Dictionar elino-românesc (București 1864) vol. II, 1099—1107. În această listă sânt înșirate în ordine alfabetică, dar fără nici un discernământ — lucru explicabil pentru timpul acela, mai ales din partea unui nespecialist — apropieri etimologice nemerite, elemente grecești vechi <sup>1</sup> și noi <sup>2</sup> la olaltă, etimologii false <sup>3</sup>, apoi elemente latine de origine greacă <sup>4</sup> sau chiar numai înrudite din punctul de vedere indoeuropean cu cele grecești <sup>5</sup>.

Același lucru aproape se poate spune și de lista dată mai târziu de A. Densusianu în Istoria limbii și lit. rom. (ed. 2, Iași 1894, pag. 74, No. 12), în care alături de *papură*, *uimă*, *proaspăt*, *râp*, *brotac* sânt puse elemente neogrece precum *schimă*, *tigaie*, *vlăstar* sau evident slave ca *dârz*, *steag*, *isteț*, *sfadă* (sfădesc) etc.

În mod mai critic, dar fără cunoștințe de specialitate, a procedat istoricul A. D. Xenopol, care în lista din a sa Istoria Rom. (ed. I, Iași 1888, vol. I, 170 urm. = ed. 2, vol. I, 175 urm.)

<sup>1</sup> *casă* < χάσσω, *papură* < πάπυρος, *udmă* sau *uimă* < οἶσμα, οἶδημα, *cimbru* < θύμβρα, *șiră* *șir* < σειρά.

<sup>2</sup> *argat* < ἐργάτης, *eftin* < εἰρήνός, *coltivă* < κόλλιβον, *logofăt* < λογοθέτης, *pirostie* < πυρεστία.

<sup>3</sup> *chîp* < τύπος, *cârpă* < κάρπασσος, *muncesc* < μογέω, *muncă* < μόγος, *încheg* < πήγω πήγνυμι, *silă* < σίλη, *covrig* < κόλλιξ.

<sup>4</sup> *biserică* < βασιλική *basilica*, *botez* < βαπτίζω *baptizo*, *drac* < δράκων, *draco*, *piatră* < πέτρα *petra*, *coamă* < κόμη *coma*.

<sup>5</sup> *alb* < ἀλφός *albus*, *ar* < ἀρώ *aro*, *gust* < γευστόν *gustus*, *zece* < δέκα *decem*, *cunosc* < γινώσκω *cognosco*.

a admis numai următoarele șapte cuvinte: *drum*, *martur*, *papură*, *strugur*, *tufă* (în expresiunea *tufă în pungă*), *căscă* și *teacă*. Discutând pe fiecare în parte, Xenopol arată și motivele pentru ce aceste cuvinte trebuie socotite ca făcând parte din stratul vechiu și nu din cel nou al elementelor grecești. Din lista sa trebuie șters *strugure*, care e de altă origine<sup>6</sup>.

Filologii de specialitate au studiat chestiunea elementelor vechi grecești din limba română numai pe de lături și sporadic, nedându-i, cum se vede, importanța ce au ele mai ales din punctul de vedere istoric.

Despre unele particularități fonetice a câtorva elemente vechi grecești din românește, și anume despre reflexele vocalei *y* ca *iu* și *u* în cuvintele *giur* (= jur), *cimbru*, *martur* și *papură* a vorbit Fr. Miklosich în *Beiträge Vok.* III, 16 și 17, și *Kons.* I, 78. Cipariu în *Gramatica sa* (I, 84) a vorbit despre redarea grecului  $\varphi$  prin *p* în *sterp* din  $\sigma\tau\acute{\epsilon}\rho\iota\varphi\omicron\varsigma$  și *proaspăt* din  $\pi\rho\acute{o}\sigma\varphi\alpha\tau\omicron\varsigma$ . Despre derivarea lui *sterp*, care n'a fost admisă din cauza trătării lui *e* accentuat ca  $\bar{e}$  — ar fi trebuit s'avem \**șterp*! — vezi mai jos.

A. Cihac nu admitea elemente vechi grecești în românește. El cunoaște numai elemente neogrece, printre care pune, iarăși fără nici o alegere, cuvinte ca: *află*, *argea*, *băgă*, *boteză*, *batjocori*, *blestemă*, *brâncă*, *bubă*, *căscă*, *cață*, *cățuie*, *cană*, *codru* „bucată“, *comănac*, *curte*, *cuteză*, *dafin*, *drac*, *drum*, *farmec*, *întâmpin*, *măciucă*, *martur*, *meni*, *mătase*, *mătrăgună*, *mustață*, *nun*, *proaspăt*, *rânceză*, *spân*, *splină*, *sterp*, *strigă*, *teacă*, *temeiu*, *tindă*, *tufă*, *trufie*, *turlă*, *fiplă*, *uimă*, *vioară*, *zadă*, *zănatic*.

Față de curentul latinist exagerat și neștiințific, Cihac reprezintă o reacțiune în istoria filologiei românești. Așa se explică desigur, de ce el, cu toate erorile fundamentale și cu toată lipsa de spirit critic de care suferă opera sa, a reușit să exercite o înrăurire puternică asupra filologilor de mai târziu. Ideea bunăoară de care unii filologi nu s'au putut emancipa nici până azi, că orice cuvânt românesc ce se regăsește în vreuna sau în mai multe din limbile vecine, trebuie să fie numai decât împrumutat

<sup>6</sup> Asupra originii acestui cuvânt vezi: Z. f. r. Ph. 41 (1921), p. 42; C. Diclescu, *Die Gepiden* I, 178; S. Pușcariu în DR. III, 838, E. Herzog, DR. II, p. 884 și A. Philippide, *Originea Românilor* I, 717: „*strugur* sigur nu-i τρυή“.

de acolo și că drumul invers al împrumutului ar fi din capul locului exclus<sup>7</sup>, e una din multele prejudecăți ale lui Cihac.

Chestia elementelor vechi grecești a discutat-o apoi O. Densusianu în H. d. l. I. roum. I, 198—202, care a făcut observația justă, că elementele grecești au trebuit să fie din cauza „vecinătății cu Grecia“ mai numeroase în latina Peninsulei Balcanice decât în celelalte țări romanice. În afară de unii termeni religioși, ca *înger*, *botez*, *blestem*, etc., Densusianu consideră ca grecești vechi următoarele 21 de cuvinte: *argeà*, *broască*, *brotac*, *bute*, *cască*, *cauc*, *doagă*, *drum*, *amăgi*, *mângâia*, *mărgea*, *martur*, *maț*, *mic*, *urmă*, *urgie*, *farmec*, *râncheză*, *samar*, *spân* și *zeamă*. Dintre acestea trebuie șterse: *argeà*, care e thrac<sup>8</sup>, *bute* care nu e grec<sup>9</sup>, și *cauc*, care e mai curând latin<sup>10</sup>, și în nici un caz grec.

Deși n'a adus nimic nou în această privință, felul lui Densusianu de a privi chestiunea elementelor grecești din românește este în multe privințe mai corect decât acela al predecesorilor săi. Ca partizan al teoriei admigrațiunii<sup>11</sup>, el dă însă a înțelege că aceste elemente ar fi pătruns din Balcani în graiul dacoromân. Chestiunea aceasta vom discuta-o și noi mai jos. Densusianu studiază apoi elementele vechi grecești din românește în rubrica elementelor latine, având grijă, ca pentru fiecare cuvânt vechiu grecesc din românește să reconstruiască și prototipul său

<sup>7</sup> De acest prejudiciu suferă mai ales lucrările din *Jahresbericht des Instituts f. rum. Sprache* de sub direcția lui G. Weigand. Vezi în DR. I, 401—417 critica, bogată în observațiuni interesante în această privință, făcută de S. Pușcariu unei lucrări mai nouă din numitul Anuar.

<sup>8</sup> E doar atestat ca atare, vezi Hasdeu Et. M. R. II, 1572—1579.

<sup>9</sup> Apare târziu atât în latină cât și în greaca medie.

<sup>10</sup> Vezi A. Walde. *Latin. etym. Wörtl.* ed. 2 p. 142.

<sup>11</sup> Lipsa de temei a „dovezilor istorice“ aduse în favoarea acestei teorii a arătat-o în mod irecuzabil I. Gherghel în a sa *Zur Frage der Urheimat* (Wien 1910) p. 5—23, pe aceea a „probelor lingvistice“ S. Pușcariu în *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen* (Halle-Salle, 1910) p. 52 urm. Th. Capidan, în comunicarea făcută la Congresul filologilor români din Țară, din 1925 (vezi *Junimea Literară* XIV, 275—291), a arătat că această admigrație nu se poate dovedi nici prin acele puține cuvinte, pe care unii greșit le-au socotit ca „aromânisme“ în graiul dacoromân. Mărginindu-ne în domeniul posibilităților, strămutări de populație românească din sud la nord nu se pot concepe decât după venirea Turcilor în Europa. Dar acestea petrecându-se într'un timp așa de târziu, când ramura dacoromană a poporului român era demult constituită ca atare, nu pot intra în cadrul faimoasei teorii a admigrațiunii.

latin corăspunzător, prevăzut cu steluță. Care e însă prototipul latin bunăoară al rom. *sălmăzdră*, care derivă sigur din gr. σαλαμάνδρα și a cărui formă latină atestată e *salamandra*? Elementele vechi grecești din românește trebuie deci studiate aparte ca și elementele vechi germane și nu e numai decît nevoie de reconstrucțiuni latine.

Nefiind mai vechi decît secolul II și III, dar nici mai nouă, decît secolul VI și VII — vezi mai jos — elementele vechi grecești din românește privesc viața culturală a Dacoromanilor și icoana etnografică a Daciei de atunci. Dacă deci înghesuim și ascundem aceste elemente printre cele latine sau le considerăm pur și simplu ca atare, cum fac mulți, istoria va fi lipsită de serviciile ce i-ar putea aduce filologia la iluminarea acelei epoci întunecate.

Un studiu mai amănunțit asupra elementelor vechi grecești din românește este acela al lui Al. Philippide. După ce a lămurit în Festgabe für Mussafia p. 46 urm. originea veche grecească a câtorva cuvinte românești, Philippide reia din nou în Viața Românească XVII (1919) p. 38—43 chestiunea elementelor grecești din limba română și le supune unei cercetări minuțioase. Importante și convingătoare sînt mai ales criteriile, șase la număr, formulate de el pentru a constata vechimea unui element grec din limba română.

Explicări etimologice izolate din greaca veche au mai dat B. P. Hasdeu, S. Pușcariu, I. A. Cardrea, Aug. Scriban, G. Pascu și mai ales G. Giuglea, iar Gustav Kisch a făcut cercetări speciale în domeniul toponimiei<sup>12</sup>.

Un studiu propriu zis, pe baze mai largi, al elementelor vechi grecești din românește nu există încă. Lucrarea de față la baza căreia stă rezultatul unor îndelungate cercetări, pornite din mai multe direcțiuni deodată, ar fi prima încercare în acest domeniu.

## 2. *Ce înțelegem prin elementele vechi grecești și cum se explică istoricește prezența lor în limba română.*

Multe din cuvintele vechi grecești din limba română au fost proprii întregii latinități, nu numai graiului latin vulgar de la Dunărea-de-jos și Carpați. De aceea ele se regăsesc și în limbile

<sup>12</sup> Câteva cuvinte tratate în excelenta lucrare a lui G. Murnu, Studiu asupra elementului grec antefanariot (Buc. 1894) sînt de trecut printre elemente vechi grecești.

surori din Apus, fie în toate, fie în cele mai multe dintre ele. Asemenea cuvinte sânt: *burete* din lat. *boletus* < gr. βολίτης, *cămară* din lat. *camara* < gr. καμάρα, *căpistere* din lat. *capisterium* < gr. σκαπιστήριον, *cașă cățuie* din lat. *cyathium* < gr. κυάθιον, *ceteră* din lat. *cithara* < gr. κιθάρα, *marmură* din lat. *marmur-e* < gr. μάρμαρον, *paltin* din lat. *platanus* < πλάτανος, *schiop* din lat. *clopus* < gr. κυλλίπους „krummfüssig, hinkend“<sup>13</sup>, *sămar* din lat. *sagmarium* < gr. σαγμαρίον, *teacă* din lat. *thēca* < gr. θήκη etc. Ca împrumuturi grecești făcute de întreaga latinătate, astfel de cuvinte trebuie studiate la olaltă cu elementele latine propriu zise, cum de fapt se și face, și ca atare ele trebuie excluse din studiul de față. Din punctul de vedere românesc ele nici nu sânt elemente grecești, ci latine. Un element latin de origine greacă veche, care intră în această categorie, dar care n'a fost scos la iveală până acum pentru limba română, e *bur*, fem. *bură*, epitet dat boilor și vacilor cu părul brun sau brumăriu: *Bură* numele unei vaci al cărei păr e ca și când ar fi burat; *Burilă*, numele unui bou, al cărui păr e ca și când ar fi burat. E lat *burrus* „feuerrot, rotbraun“ din gr. πυρρός „feuerrot, braunrot“, ταυρός πυρρόχως id est πυρρός τὴν χροίαν: *sunt enim boves quidam rufi* (Thesaurus). Cuvântul s'a păstrat și în unele limbi romanice din apus și, ceea ce este interesant, tot numai în sfera de idei a creșterii vitelor: fr. *bourret* „Ochs oder Kalb, namentlich von rot und weiss gesprenkelten Tieren“, vezi W. Meyer-Lübke REW. nr. 1416 unde sânt date și alte exemple. La colorarea brună-roșcată a feței se referă desigur și *Burilă*, nume de Țigani (robi); compară în grecește Πύρρῆας, nume de sclavi (cu fața roșcată). Sufixul *-ilă*, care în românește e de diferite origini, este în *Burilă* tot grecesc ca și în *Ciurilă* din Κύρλλος; compară în grecește Σόφ-ιλλος din σοφός „înțelept“<sup>14</sup>. Vocala : din -ιλλος eră scurtă din natură; despre tratarea vocalelor grecești deosebită de a celor latine vezi mai la vale § 4, a.

Prin elemente vechi grecești în limba română înțelegem în prima linie acēle cuvinte de origine grecească veche care nu sânt atestate în limba latină precum *stup*, *cursă*, *mângâia* etc., iar în

<sup>13</sup> Latinul *clopus* „schiop“ poate derivă și din χολοίπους (χολόπους) „lahmfüssig“, cum admite Diez EW. ed. 5, p. 550, după Ménage.

<sup>14</sup> Despre *Ciurilă* vezi A. Philippide în Viața Rom. XVII, p. 39 etc., iar despre sufixul grec -ιλλος, -ιλλα R. Kühner Griechische Gramm. ed. 2 p. 709.

al doilea rând pe acelea care sânt proprii numai limbei române sau cel mult existente și în unele dialecte italiene, cum e *sterp*. Tot grecești trebuie socotite apoi cuvintele care nu pot fi explicate din formele latine corespunzătoare fără să apelăm la prototipele grecești. Astfel cuvântul *leu* nu poate fi dedus din latinul *leo* (< gr. λέων), fără să ne referim la felul pronunțării lui e accentuat grecesc de la secolul II și III îndoace. Tot așa *sălămăzdră*, pe care-l amintii mai sus, n'a putut ieși din latinul *salamandra*, ci, cum a arătat S. Pușcariu DR III, direct din v. grecul *σλαμάνδρα*; despre rostirea și redarea grafică a lui δ prin ζ în vechiul dialect din Elida va fi vorba mai jos.

Unele cuvinte de origine greacă veche din românește se regăsesc și în alte limbi balcanice, precum albaneza, bulgara, sârba. Există însă mai totdeauna criterii de ordin fonetic și chiar cultural, care ne arată dacă în cutare sau cutare caz avem de-a face c'o moștenire directă din greaca veche, sau dacă elementul respectiv ne-a venit, cum se poate întâmpla, abia prin mijlocirea uneia din aceste limbi. Pe noi ne interesează aici firește numai elementele direct moștenite.

Cum ne explicăm acum istoricește, cronologic și cultural, prezența în limba română a elementelor vechi grecești?

Răspunsul la această întrebare ni-l dă istoria.

Spusele lui Eutropius, că Traian a colonizat Dacia c'o mare mulțime de oameni aduși din tot imperiul roman<sup>15</sup>, deci și din părțile grecești ale acestuia, și mai ales mărturiile precise ale inscripțiunilor descoperite până acum, ne arată lămurit, că printre coloniști a fost și un însemnat contingent de Greci.

Supt raportul religios, acești Greci se închinau și în Dacia tot zeilor din vechea lor patrie. Astfel *Glycon*, zeu originar din Paflagonia și *Joe Tavianul*, din Tavia, oraș al Galatiei, aveau închinători în Alba Iulia<sup>16</sup>. Cultul zeului Glycon, care nu eră

<sup>15</sup> Eutropius 8, 6: *Traianus victa Dacia ex toto orbe Romano infinitas eo copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas. Dacia enim diuturno bello Decebali viris erat exhausta.*

<sup>16</sup> C. I. L. III 1, nr. 1021, Apulum = Alba Iulia: *Glyconi M. Ant. Onesas jussu Dei L. P.*; nr. 1022: *Glyco. M. Aur. Theodotus jussu Dei posuit*; nr. 1088: *Iovi optimo maximo Tavianiano et dis deabusque pro salute et victoria domini nostri sanctissimi, Avianus (?) Augusti libertus, subprocurator aurariorum, votum solvit animo libens.*



decât o nouă întrupare a lui Aesculap într'un șarpe enorm, a fost introdus în Dacia prin orientali veniți în Dacia după Marc Aureliu (161—180). Misterele acestui zeu au fost născocite într'adevăr pe timpul numitului împărat de impostorul Alexandru din Abonuteichos, în Paflagonia<sup>17</sup>. În Cluj templul lui Joe Tavianul eră întreținut de colegiul Galaților<sup>18</sup>. Joe Dolichenul, zeu originar din provincia Commagene a Asiei-Mici, eră adorat în Cluj, Alba Iulia, Zlatna, Sâncraiu (jud. Hunedoara), Cășei (jud. Someș) și Buciumi în județul Sălaj<sup>19</sup>, iar *Joe Heliopolitanul*, din Heliopolis, oraș al Celesiriei din Asia-Mică în Mintia și Chimindia din județul Hunedoara<sup>20</sup>. În Cluj mai eră adorat și *Joe Erisenus*<sup>21</sup> din Eriza, oraș al Cariei, tot din Asia-Mică. *Aesculap Pergamenu* și *Hygia* aveau adoratori mai ales în Ulpia-Traiană<sup>22</sup>. Într'una din inscripțiile găsite în Cluj mai e amintit *Joe Prusenu* din Prusa, cetate a Bithyniei<sup>23</sup>.

<sup>17</sup> Despre zeul *Glycon* vezi articolul lui Cumont din Pauly-Wissowa RE. VII, 1 pag. 1468—1469, iar despre itinerarul probabil al cultului său până în Dacia V. Pârvan, Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman (București, 1911), p. 118—119.

<sup>18</sup> C. I. L. III 1, nr. 860, Cluj: *Iovi optimo maximo Taviano pro salute imperatoris Antonini et M. Aurelii Caes. Galatae consistentes municipio poslerunt.*

<sup>19</sup> C. I. L. III, Suppl. 2, nr. 7659, Napoca = Cluj: *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) Dolic. pro salute Ael. Licinii proc. Augg.; Apulum = Alba-Iulia, ibid. 7760: I. O. M. Dolicheno pro salute imperator. Ael. Valentinus, vet. sacerdos templi impendio suo restituit. Ampelum = Zlatna, ibid., nr. 7834: Iovi optimo maximo Commagenorum aeterno Marinus Mariani bas us?) sacerdos Iovis optimi maximi Dolicheni pro salute sua suorumque omnium votum. Ampelum = Zlatna, ibid., nr. 7835: vezi textul mai jos nota 54. Dolgozatok, 4 (1913), pag. 269, Sâncraiu, jud. Hunedoara: *Iovi Optimo Maximo Dolicheno pro salute imperatoris Lucii Septimii Severi Pii Pertinacis et Marci Aurelii Antonini Augusti et Publii Septimii Getas, Cajus Valerius Ingenuus signifer leg. XIII Geminae ex voto posuit.* Buciumi, ibid., nr. 7645: *I. O. M. Dolicheno pro salute dd. nn. M. Aur. [Antonini Pii] etc.* Cășei, ibid., nr. 7630: *Dolliceno...**

<sup>20</sup> C. I. L. III 1, Mintia, nr. 1353: *Iovi Optimo Maximo Helopolitano A. Licinius Macrinus etc.* ibid. *I. O. M. Heliopolitano L. Licinius Messalinus. Leg. XIII Gem.*

<sup>21</sup> C. I. L. III 1, Napoca = Cluj, nr. 859: *Iovi optimo maximo Eryseno Aur. Alexander v. s. l.*

<sup>22</sup> C. I. L. III 1, Sarmizegetusa, nr. 1417 a: *Aesculapo Pergameno et Hygiae sacrum C. Spedius Hermias flamen colontae Sarm. posuit.*

<sup>23</sup> Ackner u. Müller, Römische Inschriften in Dazien, nr. 728: *Iovi optimo maximo Pruseno, Aur. Alexander votum solvit libens.*

Culturile zeului persan *Mithras* și ale zeilor egipteni *Isis* și *Serapis*, pe care le mai întâlnim în Dacia, erau răspândite pretutindeni în Imperiul roman. În Dacia însă aceste zeități poartă epitete grecești, de unde se vede că adoratorii lor erau cu deosebire Greci. Astfel *Isis* poartă epitetul *myrionyma* (Μυριώνυμα) „cea cu nenumărate nume“ și avea un colegiu de închinători în Turda, iar epitetul zeului Soare (*Mithras*) eră *Ανίκητος*, adică „Neînvingutul“. Inscricțiunile care se referă la acesta din urmă sânt apoi redactate în totul sau în parte în limba greacă<sup>24</sup>. În Alba-Iulia s'a găsit și o dedicație făcută lui *Sol Hierobulos*, *ιαριβουλος* al inscripțiunilor din Palmira<sup>25</sup>.

Zeului Soare i se mai zicea și *Copilul bun purtător de lumină* — *puer bonus posphorus* (φώσφορος) — și supt acest nume eră adorat mai ales în Alba-Iulia<sup>26</sup>.

Zeul *Azizus*, tot „Copilul bun purtător de lumină“, Apollo Pythius oriental, adorat în Emesa, apare, cum a observat V. Pârvan, Contribuții epigr. 123, din tot Illyricul și Orientul latin numai în Dacia, unde într'o inscripție din Alba-Iulia e caracterizat ca „zeul cel prea bun și prea mare“, și unde în calitatea sa de „conservator“ i se ridică între anii 253—260 de prefectul legiunii a V Macedonică în Turda un templu<sup>27</sup>.

Atâția zei grecești asiatici, adorați într'o provincie relativ

<sup>24</sup> C. I. L. III 1, nr. 881, Potaissa = Turda: *Isidi et Serapi C. Julius Ant.* etc.; ibidem nr. 882: *Isidi Myrionimae* (sic) *C. Julius Martialis pater et L. Livius Victorinus, quaestor collegio Isidis d. d. Apulum* = Alba-Iulia ibid. nr. 1107: *Soll invicto votum* Ηλιω Ανικητω ευχην ανεθηκεν Α. Βεδ. Αλ. λαδ. Sarmizegetusa ibid. nr. 1436: *Soll invicto Mitrae aniceto Hermadio votum solvit libens merito.* Akner und Müller op. cit. nr. 362: Ηλιω ανεικητω Ερμηης Υοργιον ανεθηκε

<sup>25</sup> C. I. L. III 1, nr. 1108, Apulum = Alba-Iulia: *Deo Soll Hierobolo Aurelius Bassinus, decurio coloniae Aequensis, sacerdos numinum votum solvit libens merito.* Vezi și nota de acolo.

<sup>26</sup> C. I. L. III 1, nr. 1183, Apulum = Alba-Iulia: *Deo Bono Puero Posphoro Apollini Pythio T. Flavius Titus et T. Flavius Philetus p(ro) s(alute) s(ua) s(uorum).* Inscricțiunile 1130—1138 inclusiv, toate din Alba-Iulia, sânt dedicate numai acestui zeu.

<sup>27</sup> C. I. L. III 1, nr. 875, Alba-Iulia = *Deo Azizo Bono Puero Conservatori pro salutem D. D. n. n. Valeriani et Gallieni Augg. et Valeriani nobilissimī Cæsaris et Corneliae Saloninae Augustae et leg. V. Mac. III piae Fi[delis] . . .] Donatus praef. leg. eiusdm templum inceptum perfecit.* Vezi despre *Azizus* articolul lui Cumont din Pauly-Wissowa RE. II, 2, pag. 2644.

mică, presupun prezența unui număr nu neînsemnat de coloniști greci. Negustorii greci cutreierau, firește, toate provinciile imperiului roman<sup>28</sup>, dar aici nu e vorba de înși izolați ai unei populațiuni flotante, ci de mai multe așezări sau colonii grecești, organizate în comunități deosebite, fiecare cu zeul și preoții ei, sau, cum am zice azi, fiecare cu biserica ei proprie. Coloniștii greci fiind însuflețiți de spiritul solidarității și al asociațiunilor au înființat mai multe colegii pentru întreținerea cultului și sprijinirea religiei lor. Astfel au fost colegiul Isidei Myrionyma din Turda și al Galaților din Cluj, amintite mai sus. Galații mai aveau un colegiu și în orașul Germisara de lângă Deva, unde adorau pe Hercule Neînvingutul<sup>29</sup>. Un colegiu format în mare parte din Orientali greci sau grecizați a fost acela al plutașilor utriculari; de la aceștia ne-a rămas un monument găsit în Mica lângă Târgu-Mureș și dedicat zeiței Fortuna, numită de ei cu un nume grecesc Adrastia<sup>30</sup>.

Greci din Asia sau Thraci grecizați de acolo erau și membrii colegiului așa zis al *Asianilor* din Cluj. Prin *Asiani* se înțeleg în special Thynii și Bithynii thraci din Asia Mică<sup>31</sup>. Din numărul de 42 de membri ai acestui colegiu, doisprezece purtau nume grecești față de 27 cu nume romane și numai de trei cu nume thrace: *Dizo*, *Tsinto* și *Tsinta*. Numele grecești sânt: *Asclepiodoe* (femeie), *Cyrini*, *Epipodia*, *Eptala*, *Ermes*, *Ermescus*, *Greca* (probabil nume tradus), *Hyius*, *Zoilus*, *Zoilianus*. Piatra comemorativă a acestui colegiu datează din anul 235 d. Chr.<sup>32</sup>. Numele de *Greci Bithyni* (Ἑλληνας Βιθυνοί), cum își zicea o comunitate bithynă din Thracia

<sup>28</sup> Comp. V. Pârvan, Die Nationalität der Kaufleute im römischen Kaiserreich, Breslau 1909, p. 85, 86, 87, 90, 91.

<sup>29</sup> C. I. L. III 1, Geoagiul-de-jos: *Herculi invicto p[ost?] r[editum?] imperatoris collegium Galatarum Ti. Iulius Marcellinus donum dedit dedicavit.*

<sup>30</sup> C. I. L. III 1, nr. 944, Mica lângă Dej: *In H. D. D. Adrastiae collegium utriculariorum.* Despre zeița Adrastia și celelalte nume ale ei vezi articolul lui Tümpel din Pauly-Wissowa RE. I, 406—411 și V. Pârvan, Contribuții epigrafice, pag. 122. Interpretarea acestei inscripții la A. D. Xenopol, Ist. Rom. I, ed. 3, p. 128, probabil după C. Gooss, în sensul că ar fi vorba de coloniști originari din orașul Adrasta de lângă Cyzic în Asia Mică, e falsă.

<sup>31</sup> Vezi citatele din Herodot I, 28 și VII 74—75 la A. Philippide, *Originea Românilor* pag. 81—82 cum și nota H 20 dela pag. 179.

<sup>32</sup> C. I. L. III 1, 870 Napoca = Cluj: *Severo et Quintiano Cos. nomina Asianorum* (urmează lista numelor).

(V. Pârvan, *Die Nationalität der Kaufleute* p. 85), ne arată lămurit că Bithynii, ca cei mai mulți dintre Asiați, nu numai că erau înglobați de fapt în sfera culturii și limbii grecești, dar că ei înșiși începuse a se simți ca Greci.

Coloniștii greci pomeniți în înscricțiunile din Dacia îi recunoaștem mai ales după nume. Pe atunci moda numelor romane eră dominantă la toate popoarele din cuprinsul imperiului roman. Ca s'ajungă ceva sau să însemneze ceva, ori numai să fie mai cu curaj și să aibă oarecare trecere pe lângă autorități, Galul, Germanul, Dacul, Grecul etc. împrumută un nume roman. Alte nume decât cele romane, într'o provincie romană de limbă latină, nu se împrumutau. Când întâlnim deci în Dacia un nume dac sau grec, atunci știm sigur că și purtătorul lui a fost Dac sau Grec, căci nimeni nu adoptă, așa de florile mărilor, un nume care nu i-ar fi servit la nimic în această țară. Numai la un nume roman, când n'avem și alte indicii, e totdeauna îndoială, dacă purtătorul lui a fost Roman într'adevăr, sau cine știe ce Barbar care își ascundeă originea subț masca numelui. De obicei Grecii adoptau nume romane dar nu renunțau nici la numele lor grec; pe acesta îl puneau ca adaos după cel roman, care ținea oarecum locul numelui de familie de azi. Din șirul lung al numelor grecești păstrate în înscricțiunile din Dacia, dăm aici câteva:

Un cetățean din Ulpia Traiană, *Quintus Januarius Agathangelus*, pune o lespede cu înscricție pe mormântul tatălui său *Quintus Januarius Zosimus*<sup>33</sup>. Un altul din Alba-Iulia, *Narcissus Neco*, a ridicat un altar lui Joe și Junonei pentru mântuirea sa și a alor săi<sup>34</sup>. Unul din altarele zeului Glycon, amintit mai sus, a fost ridicat în Alba-Iulia de *Antonius Onesas* și *M. Aurelius Theodotus*<sup>35</sup>. Un copil *P. Aelius Athenodorus* e înmormântat în același oraș<sup>36</sup>.

<sup>33</sup> C. I. L. III 1, nr. 1504 Sarmizegetusa: *Dis Manibus Q. Januario Zosimo vixit annos XXXV et Januariae Candidae vixit annos XXX. Januarius Agathangelus fil. puss. posuit ad funos autem Zosimi et titulo contulerunt colleg. fabr. X CCCC Q. Ja.*

<sup>34</sup> C. I. L. III 1, nr. 1068 Apulum: Supt o statuie a Junonei cu mâinile rupte, alături un vultur, statuia lui Joe lipsind, stă scris: *Iovi Optimo Maximo Junoni Reginae T. Aur. Narcissus Ne. Co. T. Prose et suorum I. M. votum solvit* (muzeul Bruckenthal din Sibiu).

<sup>35</sup> Vezi mai sus nota.

<sup>36</sup> C. I. L. III 1, nr. 1224: *P. Aelius Athenodorus vixit annos III D. XL ...*

În Partoș de lângă Alba-Iulia s'a găsit printre ruinele unui templu piatra de altar cu dedicația pusă de *Aul. Tapetius Amethystus* prea bunului și prea marelui *Joe* <sup>37</sup>.

În Zlatna întâlnim pe *Philumenus*, care împreună cu *Sentius Aper* ridică un altar zeului *Silvan*, iar în Veșel pe *Aelius Euphorus*, care face același lucru pentru sufletul lui *P. Aelius Mar* . . . întreprinzătorul pășunilor și salinelor <sup>38</sup>.

*Hermias* din Turda a ridicat în acel oraș două altare, unul lui *Marte*, altul lui *Mercur*, iar *Aelia Calliope* din Cluj unul *Junonii* <sup>39</sup>.

În *Ulpia Traiană*, *Lisinia Callityche* ridică un monument funerar soțului ei *Titus Lisinius*; același lucru îl face și *Julia Afrodisia* pentru bărbatul ei, *Caius Longinus Maximus*, îngropat tot acolo. *Ulpus Romulus* din *Hunedoara* pune o lespede cu inscripție pe mormântul soției sale *Lysia Prisca*. O inscripție plină de duiosie este apoi cea pusă de *Aelius Valentinus*, flamen și decurion în *Alba-Iulia*, pe mormântul libertei și soției sale tinere *Hygia*. În *Veșel* dorm somnul de veci *P. Aelius Januarius* și soția sa *P. Aelia Dionysia* <sup>40</sup>. Numele acestor cinci femei sânt curat grecești, fie că soții lor au fost Greci, care adoptase nume

<sup>37</sup> C. I. L. III 2, nr. 6260, *Apulum: Iovi Optimo Maximo. Aulus Tapetius Amethystus votum solvit libens merito.*

<sup>38</sup> C. I. L. III 1, 1306, *Ampelum-Zlatna: Deo Silvano Domestico Sentius Aper et Philumenus votum libens posuit.* C. I. L. III 1, nr. 1369, *Micia-Veșel. Silvano Domestico P. Aelius Euphorus pro salute P. Aelii Mar . . . conductoris pascuorum et salinarum libens votum solvit.*

<sup>39</sup> C. I. L. III 1, nr. 897, *Potaissa-Turda: Marti amico et consentent. sacrum Hermias dedicavit idemque vovit.* Ibidem nr. 898: *Mercurio consentent sacrum Hermias deicavit idemque vovit.* *Dolgozatok VII (1916) p. 77.* *Napoca-Cluj: Junoni Reginae votum solvit Aelia Calliope pro se et suis bene merenti.*

<sup>40</sup> C. I. L. III 1, nr. 1535 *Sarmizegetusae: Dis Manibus. T. Lisinio amabili vixit annos XL. Lisinia Callityche conjunx bene merenti posuit.* Ibidem nr. 1536: *D. M. G. Longino Maximo vixit annos LVIII Julia Afrodizia conj. bene merenti posuit.* C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7874, *Hunedoara: Lysiae Priscae vixit annos XVII . . . Ulpus Romulus conjugi bene merenti.* C. I. L. III, Suppl. 2, nr. 7868, *Mintia lângă Veșel: Dis Manibus Aelia Hygia vixit annos XVIII. Aelius Valentinus dec. col. Ap[er]ul flamen col. libertae et conjugi gratae, quam tempus durum rapuit familiamque simul. Dacia te voluit, possedit Micia secum. Hae puella multum atque in aevum vale.* C. I. L. III Suppl. fasc. 4, nr. 12567, *Micia-Veșel: Dis Manibus P. Aelius Januarius vixit annos LX et P. Aelia Dionysia vixit annos XXXXV P. Aelius Germanus vixit annos XXV. P. Aelius Dionysius vixit annos XVIII. P. Aelius Cassianus par. bene merentibus posuit.*

romane, fie că ei, Romani, au luat în căsătorie femei de neam grec. O legătură inversă întâlnim la *Severus Eucharistus*, cetățean din Ulpia-Traiană, apoi la administratorul împărătesc *Callistus* din Alba-Iulia, la *Aelius Diogenes* care a înălțat în Pons Augusti, lângă Marga de azi (jud. Caraș-Severin), un altar zeiței Nemesis, stăpâna destinelor lumii, și la cetățeanul *Iacchius* din Ulpia Traiană, care aveau soții cu nume romane: *Aula Candida*, *Cornelia*, *Silia Valeria* și *Saturnina*. Fiul (?) lui *Iacchius* și al *Saturninei* purtă tot un nume grecesc: *Timotheus*<sup>41</sup>.

O familie din Tibiscum, compusă din *Marcus Turranius Dil...* *Flavia Aelia Nices* și *M. Turranius Patroclus* au ridicat un altar lui Liber Tatăl. Alt cetățean tot de acolo a făcut același lucru în onoarea lui Hercule pentru sufletul lui *P. Aelius Antipator*<sup>42</sup>.

Greci de neam au mai fost: *Antonius Nicanoris* din Roma de la Oltul de jos și *T. Julius Evanthus* din Celei; *Daphnus* din Gherla; *Threptius*, *Julius Memnon* și *Arrius Hermes* din Alba-Iulia; *Aelius Gorgias* și *Aurelius Timotheus* din Turda; *Aurelius Theof[ilus ?]*, *Ulpus Chelido* și *Aelius Metrodorus* din Ulpia Traiană<sup>43</sup>. Vin apoi *M. Ulpus Phoebus* și *M.*

<sup>41</sup> C. I. L. III 1, nr. 1529, Sarmizegetusae: *Dis Manibus. Aulae Candidae vixit annos XXV. Eucharistus conjugii benemerenti*. C. I. L. III 1, nr. 1085, Apulum: *Iovi Optimo Maximo Conservatori. Callistus Aug. nostri verna dispensator et Cornelia eius pro se et suis*. *Archaeologiai Értesítő XXXII*, (1912), pag. 404: *Dis Manibus. Saturninae Iacchius et Timotheus benemerenti fecerunt*. C. I. L. III 1, nr. 1547: *Deae Nemesei Aelius Diogenes et Silia Valeria pro salute sua et filiorum suorum mater et pater ex voto a solo templum ex suo fecerunt collegio utriculariorum*.

<sup>42</sup> C. I. L. III, 1, nr. 1548, Tibiscum, lângă Caransebeș: *Liberio Patri pro salute Marci Turrani Dil... et Flaviae Aeliae Nices, M. Turranius Patroclus ex voto Aelius Turranius Dil... ocurge și în inscripția nr. 1549, ibid. dedicată lui Sol Invictus Mithra*. C. I. L. III 1, nr. 1573: *Herculi Sancto Eutyches Act. P. Aelio Antipatri ex voto posuit*.

<sup>43</sup> C. I. L. III 1, nr. 1594: *Dis Manibus Antonio Nicanoris*. C. I. L. III, Suppl. fasc. 4 nr. 1449, Celei: *T. Julius Evanthus matri piissimae fecit*. C. I. L. III 1, nr. 883, Gherla: *Dis Manibus. Daphno*. C. I. L. III 1, nr. 1027, Alba Iulia: *Herculi Conservatori. Marcus S. Lucilius Treptio d. d. amicis*. C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7757, Alba Iulia: *Iovi Optimo Maximo. Iulius Memnon votum reddidit it. D. D.* C. I. L. III, Suppl. 2, nr. 7790: *Arrius Hermes votum solvit*. C. I. L. III, Suppl. 2 nr. 7671, Potaissa: *Aelius Georgias Domno et Domnae votum posuit*. C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7683; *ibidem*, nr. 7923; C. I. L. III, Suppl. fasc. 4, nr. 12591. C. I. L. III, Suppl. 2, nr. 7923, Ulpia Traiană: *Aurelius Theof[ilus ?] ex voto (posuit)*. *Ibidem* nr. 12591: *Ulpio Chelidoni vixit annos XLVI*. L. Cassius. *Ibidem* nr. 7908: *Deae Reginae. Aelia Primitiva ex voto pro Ael. Metrodoro patrono suo v. s. l. m.*

*Veracius Evodus* din Veșel; *Sextus Syntrofos* din Partoș și *Aelius Hylas* din Doștat<sup>44</sup>.

În niște inscripțiuni aflătoare în muzeul din Deva sânt menționați *Flavius Trofimus* și *Philotimus*, iar pe alta din muzeul Bruckenthal din Sibiu *Zenovius*<sup>45</sup>.

Un cetățean mulțumește printr'o dedicație lapidară lui Aesculap și Hygiei pentru însănătoșirea din grea boală a fiicei sale *Iunia Cyrilla*, prin vârtutea miraculoasă a apelor de la Mehadia<sup>46</sup>.

Chiar simpla combinare externă a unui nume de persoană, din elemente curat latine, poate trăda originea neromană a purtătorului său, când aceea e făcută după moda greacă, cu prenumele urmat de nume la genitiv. Astfel e cazul lui *Ingenus Gai* din Alba Iulia. Pentru originea greacă a acestuia — acest fel de a combina numele de persoane e neroman, dar nu exclusiv grec! — mai vorbește, cred, și numele unuia dintre fiii săi: *Apolodorus*<sup>47</sup>. Pentru același motiv nici *Iulius Iuli*, vicepreședintele unui „colegiu“ de înmormântare din Abrud, n-a putut fi de neam roman. El a fost probabil tot grec, întru cât toți colegii săi din comitetul de conducere al numitei societăți purtau nume curat grecești și erau prin urmare Greci (vezi mai la vale).

În tablele cerate descoperite la Abrud, din 100 de nume de persoane, 13 sânt grecești mai mult sau mai puțin latinizate, față de 39 romane. Cele grecești sunt: *Adjutor Macari*, *Aelius Dionysus*, *Alexander Antipatri*, *Apalaustus*, *Apollonius Artemidorus*, *Asclepius Memmius*, *Iulius Macedo*, *Callistus Ingenus*, *Claudius Philetus*, *Offas Menofilus*, *Soerates Socratio*, *Socratio Socratonis*, *Theodote*. Din lista lui George Popa, *Tablele cerate* (București 1890) p. 149 trebuie scos *Scenobarbus* care nu e grec.

<sup>44</sup> C. I. I. III, Suppl. 2, nr. 7864, Micia = Veșel: *Dea Syr. M. Ulpius Pheobus l. p.* Ibidem, nr. 7862: *Silvano Domestico. M. Veracius Evodus vot.* Ibidem, nr. 7940; C. I. L. III, 1, nr. 1617. Archiv für siebenb. Landeskunde XII, p. 169: *invicto Mythrae. Sextus Syntrofos votum solvit libens.* C. I. L. III 1, nr. 968, Doștat: *L. Aelius Hylas.*

<sup>45</sup> C. I. L. III, 1, nr. 1617; III Suppl. fasc. 2, 7940, 7944.

<sup>46</sup> C. I. L. III, 1, nr. 1561: *Aesculapi et Higiæ pro salute Juniae Cyrille, quod a longa infirmitate virtute aquarum numinis sui revocaverunt filliam, pater amantissimus eius votum solvit libens merito.*

<sup>47</sup> C. I. L. I, nr. 1237, Alba-Iulia: *Ingenus... Gai vixit annos [L]XXV. Gaius et Apollodorus patri plentissima carissimo.*

Acest nume se mai găsește atestat în Dacia, în câte o inscripție din Turda, Roșia Montană și Alba-Iulia apoi pe teritoriul panono-illyric în Arrabona (Raab) și Narona<sup>48</sup>). Dintr'un nume similar, compus în partea a doua cu *-barbus*, vine, cred, ca prescurtare ipocoristică, românul *Barbul*.

Uneori înfățișarea numelui e atât de romană încât n'am putea ghici originea greacă a purtătorului, dacă nu l-am surprinde scriind grecește. Astfel e cazul lui *Marcus Memmius Longus* din Alba-Iulia, de la care avem o inscripție greacă dedicată lui Aesculap și Hygiei<sup>49</sup>. Chiar un bărbat ca *Quintus Axius Aelianus*, de la care ne-au rămas trei inscripțiuni latine în Ulpia Traiană<sup>50</sup> deși era procurator împărătesc (an. 235—238 d. Chr.), și deși numele său l-ar fi purtat și un roman neoaș din timpul imperiului, trebuie să fi fost totuși grec, judecându-l cel puțin după conumele grecesc *Axius*. De la fiul său, *Axius Aelianus* avem chiar o inscripție greacă găsită tot în Ulpia Traiană<sup>51</sup>. Mai semnificativ însă decât aceasta e faptul, că atât supt inscripția fiului, cât și supt primele două ale tatălui stă supranumele *Iontos*.

După împrejurări naționalitatea greacă e atestată și în alt mod, fie prin precizare directă, fie prin arătarea locului de origine. Astfel e cazul băiatului *Apalaustus* „natione grecus“, cumpărat ca sclav de un cetățean din Abrud, *Dasius Breucus*. O femeie *Theodota*, pe care a cumpărat-o ca sclavă *Claudius Julianus*, soldat din legiunea XIII Gemină, era din insula Creta<sup>52</sup>. Alta

<sup>48</sup> C. I. L. III, nr. 1265, 1266, 7800; C. I. L. III, nr. 4372, 8458.

<sup>49</sup> C. I. G. III, nr. 6815; C. I. L. III, Suppl. f. 2, nr. 7740, Alba-Iulia: Κυρίῳ Ἀσκληπιῶ καὶ Ἑγίῃ, θεοῖς ἐπικουρίοις, Μάρκ[ος] Μέμμιος Ἀβύγγος βενεφι[κί]αρος εὐχῆς χάριν ἀνέθηκεν.

<sup>50</sup> C. I. L. III, 1, nr. 1422, 1423 și 1456. Editorul inscripțiunii nr. 6813 din C. I. G. (vezi nota următoare) afirmă după Gruter că de la Q. Axius Aelianus ar exista cinci (cincizeci) inscripțiuni latine găsite în Dacia. De fapt în C. I. L. III nu sânt decât cele trei menționate. Comentarul cu care numitul editor însoțește inscripția e de altfel și în alte privințe greșit față de cel din C. I. L. III, sub nr. 1456.

<sup>51</sup> C. I. G. III, nr. 6813 C. I. L. III, 1, sub nr. 1422, Sarmizegetusa: Ἀσκληπιῶ καὶ Ἑγείῃ θεοῖς φιλανθρώποις Ἀξίος Ἀελιαν[ός] ὁ νεώτερος εὐχαριστήριον. Ἴοντος.

<sup>52</sup> Tabla cerată nr. 1 la G. Popa, op. cit., pag. 17 = nr. VII în C. I. L. III, 2, pag. 940: *Dasius Breucus emit mancipioque accepit puerum Apalaustum, sive is quo alio nomine est, natione Grecum, apocatum pro uncis duabus...* Tabla cerată nr. 4 (C. I. L. III, 2, nr. XXIV, pag. 959 = G. Popa, ibidem p. 20): *Claudius Iulianus miles legionis XIII geminae C(enturia) Claudi Mari*



numită **Isidora**, înmormântată în Alba-Iulia, eră de loc din Asia Mică, iar doi cetățeni **Asclepius** și **Asclepicius**, înmormântați în Zlatna, erau din Bithynia. Tot din Bithynia a fost și **Alexandrianus**, înmormântat la Pătrângeni lângă Zlatna<sup>53</sup>.

Grec din Moesia Superioară a fost **Aurelius Zosimianus** stabilit în Turda, iar frații **M. Licinius** și **M. Licinius Evangelus** din Partoș probabil Thraci grecizați din aceeași provincie. Dintr'o familie cu nume grecesc **Hermias**, de loc din Roma și deci mai dinainte romanizată, făcea parte **M Ulpus Hermias**, procuratorul minelor din Dacia, căruia i s'a implinit ultima dorință de a i se transportă oasele la Roma spre a se odihni acolo unde probabil se născuse. Că familia lui **M. Ulpus Hermias** n'a fost romană cu nume grec adoptat, ci, direct greacă, se recunoaște și după numele grecești atât al soției cât și al libertului său: **Salonia Palestrice** (Παλαίστρική) și **Diogenes**<sup>54</sup>.

Coloniștii greci din Dacia făceau parte din toate clasele sociale. Li întâlnim într'adevăr ca preoți, ca primari, ca decurioni sau consilieri comunali, ca negustori, meseriași, liberiți și sclavi, ca proprietari de mine și diferiți întreprinzători.

**Aurelius Marinus**, **Addebar Semei** și **Oceanus Socratis** din Zlatna erau preoți la templul lui **Joe Dolichenul**, iar **Aelius Syrus**, adică **Sirianul**, preot augustal în Alba-Iulia<sup>55</sup>. Cum arată numele

*emittit mancipioque accepit mulierem nomine Theodotem sive ea quo alio nomine est, natione Creticam, apochatam pro uncis duabus quadringentis viginti de Claudio Phileto...*

<sup>53</sup> C. I. L. III, 1, nr. 1222, Alba-Iulia: *Dis Manibus. Isidorae domo Asiae. Ibidem nr. 1324: I. D. M. Asclepius et Asclepicius Bithynum vixit annos XXX.* Af. Dolgozatok VII (1916), pag. 79: *Dis Manibus, Alexandrianus civis Bithynus vixit annos LXV.* Expresia *civis Bithynus* nu exprimă aici competența, ci numai locul de origine ca și *domo* (nota editorului).

<sup>54</sup> C. I. L. III, 1, nr. 914, Potaissa = Turda: [*Aurelius...*] *vixit annos III: Aurelius Zosimianus vixit annum ex Moesia Superiore. Aurelius Zosimus natibus.* C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7811: *M. Licinius natione Moesicus et M. Licinius Evangelus, fratres. Moesicus e întrebuițat aici mai curând în sens geografic decât etnic; ar fi zis Moesus, gr. Μωσός sau Μωσός. Compară același raport între Ungur și Ungurean.* C. I. L. III, 1, nr. 1312, Ampelum = Zlatna: *Dis Manibus M. Ulpio Aug. lib. Hermiae proc. aurariorum, cujus reliquiae ex indulgentia Augusti nostri Romam latae sunt. Salonia Palestrice conjunx et Diogenes libertus benemerenti fecerunt; vixit annos LV.*

<sup>55</sup> C. I. L. III, Suppl. 2, nr. 7835, Ampelum = Zlatna: *Iovi Optimo Maximo Dolicheno et deo Commaceno (sic!). Aurelius Marinus et Addebar Semei et Oceanus Socratis sacerdotes votum libentes posuerunt.* C. I. L. III, 1, nr. 976: *Aesculapi et Hygiae P. Aelius Syrus aug. m. sep. Apuli et Valeria Severa conjunx, filia, ex voto porticum per pedes XXX fecit.*

Addebar și etnicul Syrus, aceștia erau Sirieni, dar originari dintr'o provincie de limbă greacă.

Preoții augustali deserveau cultul împăratului. Ni s'au păstrat numele mai multor preoți augustali de neam grec mai ales din Ulpia Traiană. Unul dintre ei, *C. Spedius Hermias* a ridicat în capitala Daciei un altar lui Aesculap Pergamenul și Hygiei. Altul, *M. Procilius Aphrodisius* a făcut același lucru în onoarea Dumnezeului etern, Junonei și îngerilor, iar *Q. Atius Anthimus* în onoarea lui Joe cel prea bun și prea mare. Și tot astfel și-au eternizat numele, printr'o împrejurare sau alta, augustalii din aceeași cetate: *Claudius Anicetus*, *Ulpus Domitius Hermes*, *Valerius Threptus*, *Hermes Onesimus*, *Cajus Titus Agathopus* și *Baebatius Chisantus*<sup>56</sup>. Augustal cu nume grecesc în Cluj a fost *Callistus*, iar în Alba-Iulia *T. Claudius Anicetus*, care a restaurat templul lui Joe și al Junonei ruinat de vechime<sup>57</sup>. Tot preot a fost și grecul *Aelius Artemidorus*, de loc din Macedonia: acesta a ridicat în Doștat din județul Sibiiu un altar „zeului neînvins Tata-Soare“<sup>58</sup>.

*M. Lucilius Philoctemon*, care a înălțat un altar zeului Silvan, eră primar în Alba-Iulia, iar *Septimius Aselepius Hermes* de la templul lui Aesculap, consilier comunal și preot augustal în același

<sup>56</sup> C. I. L. III, 1, nr. 1417: *Vezi mai sus nota Archaeologiai Értésitő XXXII (1917), p. 401: Deo aeterno et Junoni et angelis M. Procilius Aphrodisius Augustalis coloniae Metropolis et Seximia Hermione et Procilia filia colitoribus decreto decurionum posuerunt. C. I. L. III, Supl. fasc. 2, nr. 7913: Iovi Optimo Maximo, Q. Atius Anthimus, Augustalis coloniae, votum solvi libens merito. C. I. L. III, 1, nr. 1440: Quadribus Claudius Anicetus, Augustalis coloniae Sarmiz. metropolis ex voto. Ibidem, nr. 1425: Genio ordinis. Quem Ulpus Domitius Hermes, Augustalis coloniae, ob honorem ornamentorum decurionalium promiserat. Valerius Threptus et Domitius Regulus Hiponicus, Hermes Onesimus, augustales coloniae heredes ponendum curaverunt. Locus datus decreto decurionum. Archaeologiai Értésitő XXXII (1916), p. 405: Aesculapio et Hygiae Augustae. Caius Titus Agathopus augustalis coloniae Sisciae et Sarmizegetusae ex voto.*

<sup>57</sup> C. I. L. III, 1, nr. 862: *Numini Aug. M. Ulpus Caecilius Bassianus... Calisth... Magg. Augustalis coloniae Napocensis d. d. C. I. L. III, 1, nr. 1069, Alba-Iulia: Iovi optimo Maximo et Junoni reginae T. Claudius Anicetus, augustalis coloniae templum vetustate conlapsum a solo restituit.*

<sup>58</sup> C. I. L. III, Supl. fasc. 2, nr. 7728: *Invicto Soli Deo Genitori P. Ael. Artemidorus de (c?...) sacerdos creatus a Palmyrenis domo Macedonia et ad-ventor huius templi pro se et suis.*

oraș. Acesta a ridicat un altar lui Joe, Junonei, Minervei și lui Aesculap<sup>59</sup>.

C. *Sentius Anicetus*, probabil rudă de aproape cu augustul pomenit mai sus, *Claudius Anicetus*, era consilier comunal în Ulpia Traiană. Din cei doi administratori ai veniturilor statului, Dades și *Filetus*, care au făcut dedicații omagiale lui P. Aelius Antipater, consilier comunal în Alba-Iulia, și ficei acestuia, *Publia Aelia Marcella*, cel de al doilea era desigur Grec<sup>60</sup>.

*Cassius Erotianus*, care a restaurat templul zeiței *Nemesis* din Cășei, ruinat de vechime, era „beneficiarius consularis agens, în munere stator”<sup>61</sup>.

Printre dregătorii fiscali din Dacia Apulensis a fost și *Carpion*, libertul împăratului. Acesta a ridicat un altar în Alba-Iulia lui Aesculap și *Hygiei*, pentru sănătatea sa și a alor săi. Cunoaștem și un casier comunal din Alba-Iulia cu numele *Artemidorus*<sup>62</sup>.

Doi negustori originari din Siria, *Aurelius Alexander* și *Flavius*, după toată probabilitatea greci, au ridicat în Partoș lângă Alba-Iulia un altar lui Joe cel prea bun și prea mare<sup>63</sup>.

Unul din patronii colegiului negustorilor din Alba-Iulia a fost *Crassus Macrobius*, căruia negustorimea de acolo, recunoscătoare de zelul ce el depunea în apărarea intereselor ei, i-a făcut

<sup>59</sup> C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7773, Alba-Iulia: *Silvano domestico M. Lucilius Philoctemon duumvir coloniae Apuli votum libens posuit. C. I. L. III, 1, nr. 1079: Iovi optimo maximo, Junoni, Minervae et Aesculapio. Septimius Asclepius Hermes libertus numinis Aesculapi habens ornamenta decurionalia coloniae Apuli et Augustalis coloniae ejusdem voto posuit.*

<sup>60</sup> C. I. L. III, 1, nr. 1051: *Iovi Optimo Maximo C. Sentius Anicetus decurio coloniae Sarmizegetusae, patronus collegii fabrum primus municipii Septimii Apuli, votum solvit libens merito Augusti nostris imp. Antonino II et [Geta Caesare] consulibus X k. Jun. luna XVIII die Jovis. C. I. L. III, 1, nr. 1181 și 1182.*

<sup>61</sup> C. I. L. III, 1, nr. 825, Cășei, în jud. Someș: *Deae Nemesi sacrarium vetustate dilapsum a solo restituit Cassius Erotianus, beneficiarius consularis agens in munere stator*

<sup>62</sup> C. I. L. III, 1, nr. 980: *Aesculapio et Hygiae pro salute sua suorumque Carpion, Augusti libertus, tabularius provinciae Daciae Apulensis. C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7939: Carpion, Augusti libertus, tabularius. C. I. L. III, 1, nr. 1218, Alba-Iulia: Instantibus Ulpio Artemiodoro et Aurelio Maximo quaestoribus.*

<sup>63</sup> Archiv f. siebenbürgische Landeskunde Neue Folge XII, p. 169: *Iovi Optimo Maximo Dolicheno Aurelii Alexander et Flavius Suri, negotiatores ex voto libentes posuerunt.*

o dedicație omagială, iar *Titus Aurelius Narcissus*, negustor fruntaș din aceeași regiune, a ridicat un altar lui Joe și Junonei pentru sine și ai săi. În anul 158, *L. Aurelius Trophimus*, negustor îmbogățit din comerțul făcut de el în cantina legiunii XIII Gemină din Alba-Iulia, aduce apă în oraș și ridică un altar și o statuie lui Joe și Junonei<sup>64</sup>. Numele Macrobius, Narcissus și Trophimus ne arată că acești negustori erau Greci, mai mult sau mai puțin romanizați. — În Dacia negustorii erau romani, indigeni daci și în special streini, așa de numeroși, ca în nici o altă provincie<sup>65</sup>.

Pe o lespede găsită în satul Călan din județul Hunedoara, unde a fost vechiul oraș Aquae, și-a eternizat numele pietrarul *Diogenes*<sup>66</sup>.

Colegiul faurilor din Ulpia Traiană a avut ca patroni printre alții pe consilierul comunal amintit mai sus, *C. Sentius Anicetus*, și pe *Zopyrus*, ambii Greci, ca și patronul colegiului corăspunzător din Alba-Iulia *M. Aurelius Chrestus*<sup>67</sup>.

Libertii de nume și neam grec, de care e vorba în înscricțiunile din Dacia, ni se înfățișază ca oameni plini de recunoștință față de foștii lor stăpâni, pe mormântul cărora pun pietre comemorative sau ridică altare vreunui zeu în amintirea lor.

Astfel *Calicles Timocrates* și un alt libert cu numele pe jumătate șters ridică în Ulpia Traiană un monument funerar lui *Aurelius Volusianus*, împreună cu *Aurelia Irene*, mama celui ră-

<sup>64</sup> C. I. L. III 1, nr. 1500: *Crasso Macrobio. Negotiatores provinciae Apul. defensori optimo* L. D. D. D. Tot acolo, nr. 1068: *Jovi optimo maximo et Junonae Reginae Titus Aurelius Narcissus negotiator pro se et suorum*, C. I. L. III 1, nr. 1061, Alba-Iulia: *Jovi optimo maximo et consessui deorum dearumque pro salute Imperii Romani et virtute legionis XIII geminae sub M. Statio Prisco consule designato, demonstrante ipsis aquas aperiendas per L. Aurelium Trophimum ponentem signum Jovis et aram pecunia sua fecit.*

<sup>65</sup> Comp. V. Pârvan, *Die Nationalität der Kaufleute*, p. 72, și nota 1 pusă tot acolo de Cichorius.

<sup>66</sup> C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7895 Aquae=Călan: *Diogenes lapidarius.*

<sup>67</sup> C. I. L. III 1, nr. 1051: *Jovi optimo maximo O. Sentius Anicetus decurio coloniae Sarmizegetusae, patronus collegii fabrum primus municipii Septimi Apuli-votum solvit libens Augusti nostris imp. Antonino II et [Geta Caesare] consulibus X. k. Jun. luna XIII die Jovis. Arhiv f. siebenb. Landeskunde, Neue Folge, vol. XII, p. 122: Jovi optimo maximo Aurelius Valens Flavius Zopyrus, decurio collegii fabrum ex voto posuit. C. I. L. III 1, nr. 1212: M. Aurelius Chrestus ob honorem patronat collegium fabr. col. Apul etc.*

posat<sup>68</sup>. Dintre ceilalți voiu aminti pe **Euprepes** din Mintia (lângă Veșel), pe **Proshodus** și **Logismus** din Ulpia Traiană, **Philetus** din Alba-Iulia, **Eutyces** din Partoș etc<sup>69</sup>. Pe astfel de inscripțiuni stă de regulă mai întâiu numele stăpânului, în onoarea căruia a fost ridicat monumentul și apoi numele libertului, care și-a arătat astfel recunoștința sa. Pe o inscripție găsită la Desa în Oltenia stă din contra numai numele libertului, șters întâmplător până la terminația -us, și al soției sale **Helpis**. Numele patronului lipsește, ca și cum s-ar înțelege de la sine; stă scris numai *patrono bene merenti*<sup>70</sup>. O inscripție identică, în care numele patronului de asemenea lipsește, e cea despre care vorbește V. Pârvan în „Inceputurile vieții romane la gurile Dunării“ pag. 135, și care a fost găsită la Bărboși. Numele libertului e aici *Apollonius*, al soției sale — lucru curios — tot *Helpis*.

Prin cultura și situația lor socială, coloniștii greci făceau parte dintre fruntașii întregii populațiuni și intrase de timpuriu în legături strânse cu conlocuitorii lor de limbă latină.

Caracteristic e cazul unei societăți de cult comun și ajutor reciproc, așa numitul colegiu al lui **Iupiter Cernenus**, de care ne vorbește o tablă cerată din 9 Februar 167 d. Chr.<sup>71</sup>. Președintele colegiului, **Artemidorus Apolloni**, cum și cei doi casieri, **Valerius**

<sup>68</sup> C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7988: *Dis Manibus. Aurelis Volusianonia calamitate m[ar?]i o[presso?] vixit annos XVI pro pietate sua . . . ecia, calicles Timocrates liberti et Aurelia Irene mater filio posuerunt.*

<sup>69</sup> C. I. L. III 1, nr. 1382, Mintia: *Dis Manibus. Memoriae C. Licinii Collina tribu Caesarea Pontici, veterani alae I Augustae Iturerorum, vixit annos L. militavit annos . . . Licinius Euprepes libertus patrono fecit.* C. I. L. III Suppl. fasc. 2, nr. 7989. *Archaeologiai Értésítő XXI* (1912) p. 54? (= C. I. L. III 2, nr. 6269): *Dis Manibus. Q. Aurelio Q. filio Papiria tertio decurioni et flamine coloniae Sarmizegetuse Q. Aurelius Saturninus, augustalis coloniae, et Proshodus et Logismus, liberti et heredes fieri) c(urabant).* C. I. L. III 1, nr. 1232, Alba-Iulia: *Claudiae Marcianae Ulpius Domitius et Philetus patrone (sic!) optima.* C. I. L. III 1, nr. 1110, Partoș: *DSIM. pro salute et incolunitatem M. Aurelii Thimothei et Aurelii Maximi votum muncupavit solvitque Euthyces eorum libertus. Retulit.*

<sup>70</sup> C. I. L. III 1, nr. 1587, Desa: . . . *us et Helpis liberti patrono bene merenti.*

<sup>71</sup> Tabla cerată nr. 13 la George Popa op. cit. p. 24 (= C. I. L. III 2, nr. 1, pag. 925) . . . *Artemidon Apolloni magister collegi Iovis Cerneni et Valerius Niconis et Offas Menofili, questores collegi eiusdemposito hoc libello publice testantur: ex collegio suprascripto ubi erant homines LIIII, ex eis non plus remasisse ad Alburnum quam quot homines XVII . . .*

**Niconis și Offas Menofili**, erau, dupăcum îi arată numele, Greci. Membrii însă, judecându-i tot după nume, erau Romani sau în general oameni de limbă latină.

În unele inscripțiuni apare sporadic și câte un cuvânt grecesc neîncetățenit în limba latină, precum *digma* (= δειγμα „probă, exemplar“) într'o inscripție găsită lângă râul Buzău <sup>72</sup>.

Într'un contract de vânzare din 4 Octombrie 160 d. Chr., păstrat în tablele cerate de la Abrud, unul din garanți, grec de neam, neștiind să scrie latinește, semnează în textul latin al contractului cu litere grecești: Αλεξανδρει Αντιπατρι σεκοδο αυκτωρ σεγνα: <sup>73</sup>.

Proprietarul unei mine din Munții Apuseni, **Memmius Asclepi**, Grec de neam, își arendează în 20 Mai 164 d. Chr. groapa auriferă unui Roman Aurelius Adjutor, dar la facerea contractului, declarând că nu știe scrie (*quia se litteras scire negavit*), pune pe un om de încredere, Flavius Secundinus, să-l scrie latinește ca din partea sa <sup>74</sup>. Grecul nu știa carte latinească, dar grecească va fi știut!

Dintre inscripțiunile descoperite până acum multe sânt redactate în limba greacă <sup>75</sup>, și chiar un contract păstrat tot în tablele cerate de la Abrud e scris deasemenea pe deantregul în grecește <sup>76</sup>.

Dacă însă coloniștii greci din Dacia scriau în diferite împrejurări limba lor în locul celei latine, ei trebuiau cu atât mai vârtos s'o și vorbească. Grație firii lor sociabile și mlădioase și grație mai ales intereselor și diferitelor ocupațiuni ale lor, care le impuneau legături strânse cu autoritatea romană și contact zilnic și direct cu cetățenii de neam roman, coloniștii greci par a

<sup>72</sup> Vezi A. Philippide, *Originea Rom.* I, p. 501. Cât privește numele *Prosmoni* dintr'o inscripție din Alba-Iulia nr. 7807, el nu poate fi un cuvânt grec „Πρόσμονοι scilicet perseverantes“, cum crede editorul ei (la Philippide ibidem p. 503), ci e vorba de un colegiu al Prosmonilor, originari din orașul dalmat Prosmona; vezi A. D. Xenopol, *Ist. Rom.* ed. 3, vol. I, p. 132.

<sup>73</sup> Vezi textul contractului în tabelă cerată nr. 4 la G. Popa, *Tablele cerate* p. 20 (C. I. L. I, 2, nr. XXV).

<sup>74</sup> Vezi textul contractului în tabela cerată nr. 6 la G. Popa, op. cit. p. 21 (C. I. L. I, 2, nr. X).

<sup>75</sup> C. I. L.\* III, nr. 786, 1107, 1422, 7740 a, 7762, 7766, 7766 a, 7781, 7782 etc.

<sup>76</sup> Vezi textul la G. Popa, op. cit. p. 23, nr. 11.

fi fost pe de altă parte primii care și-au însușit bine limba latină și s'au asimilat. Ei au avut prin urmare aici și un însemnat rol latinizant sau romanizant.

Contingentul grec din populația Daciei pe timpul stăpânirii romane se reflectează puternic și în nomenclatura toponimică de atunci a țării.

Dintre numele de localități din Dacia a căror origine e greacă, relevez aci pe cele mai evidente :

**Triphulum**, oraș atestat în Geografia lui Ptolemeu III, 810: Τρίφουλον<sup>77</sup>. Păreră lui W. Tomaschek<sup>78</sup>, că acest nume ar fi dac nu e întemeiată. Comparația cu *Tribulium* din Dalmația e prea nesigură, iar Τριφυλίνος [οἶνος] e vădit grecesc. În Τρίφουλον se recunoaște ușor adjectivul grec τρίφυλλος, -ον „von drei Zünften, Stämmen, aus so vielen bestehend“ —, din φύλλον „trib, seminție“. Un φύλλον se împărțea în trei φρατρειαί, iar fiecare frătrie constă din treizeci de γένη. Și dacă în Dacia avem un oraș *Phrateria* — vezi mai jos —, nume necontestat grecesc, nu e de mirare că din același izvor avem și pe *Triphulum*. Redarea lui φ prin ου, Τρίφουλον în loc de Τρίφυλον eră proprie mai ales dialectelor beotic, laconic și arcadic<sup>79</sup>. Localitatea *Triphulum* din Dacia romană amintește ținutul muntos Τριφυλία din Elida în Peloponez, numit astfel ἀπὸ τοῦ τρία φύλλα συνεληλυθέναι (Strabo 8, 337). Numele de care ne ocupăm cât și transcrierea lui ne conduc deci la Grecia propriu zisă.

2. **Phrateria**, oraș în Dacia, atestat tot în Geografia lui Ptolemeu III, 8, 10. Localizarea lui e nesigură, pare a fi fost situat în Oltenia. Numele e un pendant al celui precedent, căci Φρατερία stă în loc de φρατρία „eine durch Stamm oder Familienverwandschaft verbundene Volksabteilung, Volkstamm, Geschlecht. Dann eine politische Volksabteilung, die ursprünglich auf Verwandschaft beruhte; in Athen eine Unterabteilung der φυλή, welche aus drei φρατρίαί bestand, deren Mitglieder φράτο-

<sup>77</sup> Vezi Ptolemaei Geographia, tabulae a C. Mullero instructae, ed. Firmin Didot.

<sup>78</sup> Die alten Thraker II, 2, 76 [= Sitzungsber. der k. Akad. der Wiss. phil. hist. Klasse tom. 131].

<sup>79</sup> Comp. A Thumb, Handbuch der griechischen Dialekte (Heidelberg, 1909), 28, 85, 91, 218, 222, 255, 273 etc.

pres hiessen und durch religiöse Bräuche und Festlichkeiten miteinander verbunden waren. Topical Φρατερία se deosebește formal de apelativul φρατρία numai prin intercalarea unui ε între consoanele τρ. Acest fenomen (epenteza) eră foarte obișnuit în vechile dialecte grecești, d. ex.: ἄστροῦ = ἄστρον, τροπῆ = τροπή, εὐκρασία = εὐκρασία etc.<sup>80</sup>.

3. **Hydata**, numele grec (Ἵδατα) atestat la Ptolemeu al orașului din Dacia numit pe latinește Aquae. Că Hydata nu e aici o traducere voită a latinului *Aquae*, reiese din faptul că Ptolemeu nu numai că nu obișnuia a face asemenea traduceri, dar nici chiar forme grecești dialectale nu le înlocuia prin cele literare, ci le lăsa neatrinse, transmițându-ni-le întocmai cum i-au fost comunicate și lui. Astfel ar fi putut de exemplu foarte bine ca în loc de amintitele Τρίφουλον și Φρατερία să scrie, Τρίφυλον și Φρατρία, adică așa cum cerea limba comună literară, dar n'a făcut-o.

4. **Zeugma**, oraș în Dacia: Ζεῦγμα<sup>81</sup>. E apelativul grec ζεῦγμα „legătură, jug; pod de vase“. Amintește pe Ζεῦγμα, oraș în Siria lângă Samosata, pe țărmul drept al Eufratului<sup>82</sup>.

5. **Acmonia**, oraș în Dacia (Ptolemeu III, 8, 10), situat pe Bistra la sud de Ulpia Traiană. Amintește pe Ἀκμονία sau Ἀκμόνεα, oraș în Frigia, întemeiat de Acmon, un fiu al lui Manes<sup>83</sup>.

6. **Cedonia**, stație pe calea de la Alba-Iulia la Olt: pe tabula Peutingeriana *Cedonie*, la Geograful Ravennat 188, 14 *Cedonia*. După Mommsen și Tomaschek, lângă Sibiiu, după J. Jung și C. Gooss în apropiere de actualul Ruscior<sup>84</sup>. Amintește localitatea *Kidonia* din Asia-Mică la golful Adramitti și pe Κυδωνία din Creta<sup>85</sup>.

7. **Stenarum**, localitate în Transilvania lângă Turnu-Roșu. (Tabula Peutingeriana). Tot acolo eră situată însă, după Ptole-

<sup>80</sup> Vezi numeroase exemple la G. Meyer, Griechische Gramm. ed. 3, p. 157 și la R. Kühner, Griech. Gramm. ed. 2, pag. 149.

<sup>81</sup> Ptolemeu III, 8, 10. După Firmin Didot, op. cit., la sud de Tibiscum pe malul stâng al Dunării. Alții îl identifică cu *Pons Augusti* de pe Mureș, sau îl asează lângă Olt, cam unde e actualul Râmnic, vezi Pauly's Encyclopaedie.

<sup>82</sup> W. Pape, Wörterbuch der griechischen Eigennamen I, p. 440.

<sup>83</sup> W. Pape, Wörterbuch der griechischen Eigennamen I.

<sup>84</sup> Vezi articolul lui Patsch din Pauly-Wissova, III, 1827.

<sup>85</sup> Comp. G. Kisch, Zur Wortforschung in Korrespondenzblatt f. siebenb. Landeskunde XLVIII (1925), p. 106—107.



meu III, 8, 10, localitatea Angustia. Numele acesta lipsește pe Tabula Peutingeriană, dupăcum la Ptolemeu lipsește *Stenarum*. E vorba deci de una și aceeași localitate cu două nume. Numele *Angustia* e vădit latin și însemnează „loc îngust, strâmtură, trecătoare“. Cât privește pe *Stenarum*, neexplicat până acum, eu cred că e o formă „îndreptată“ de vreun copist, căruia îi plutea înaintea ochilor un nume latin de localitate în *-um*. Forma originală trebuie să fi fost *Stenaruma* sau mai exact *Stenorrumē* = gr. στενορρόμη „drum îngust, strâmtură, trecătoare“. Din cele două nume, unul e prin urmare traducerea celuilalt.

8. *Τίασον* sau *Τίασσον*, oraș în Dacia, atestat la Ptolemeu III, 8, 9. Probabil o colonie de lângă râul *Τιασοός*, numit și *Τιασα*, în Laconia, între Sparta și Amiclae. Numele *Τιασοός*, care în toponimia thracă nu e atestat, nu poate fi explicat etimologic prin limba greacă, dar e legat de pământul grecesc ca celelalte nume prehelenice de localități, de munți și râuri formate cu sufixele *-s-*, *-ss-*, precum sunt *Παρνασός*, *Ίλιός* în Grecia, *Ἀλικαρνασός*, *Λυγισσός* în Asia Mică<sup>85</sup>.

9. *Ampelum*, oraș atestat în inscripțiuni<sup>86</sup> și situat pe locul actualei Zlatna. Eră reședința administratorului minelor statului din Munții Apuseni. Numele *Ampelum* amintește apelativul grec *ἄμπελος* „viță de vie; vie“. Regiunea râului Ompoiu, pe care e așezată Zlatna, e întradevăr, cum îmi comunică G. Kisch, prietnică viilor. Tot la grecul *ἄμπελος* reduce numele *Ampelum* și Dr. Árpád Budai, cu ocazia descrierii unei grupe dionisiace de marmură găsite în Alba-Iulia, printre care se află și statuia unui tânăr încununat cu foi de viță, probabil zeul *Ampelos*<sup>87</sup>. Forma *Ampelum* e acuzativul latin întrebuintat ca nominativ, ca la alte nume de orașe și localități, precum: *Portum Augusti*, *Aquas Apollinaris*, *Salinas* etc.<sup>88</sup>. S'ar putea naște totuși bănuiala, că numele *Ampelum* ar putea fi dac și prin urmare thrac. Această

<sup>85</sup> Despre astfel de nume vezi P. Kretschmer, *Die griechische Sprache* în „*Einleitung in die Altertumswissenschaft*“ editată de Gercke și Eduard Norden I, p. 152. Cunoscuta scriere a lui A. Fick, *Vorgriechische Ortsnamen*, nu-mi stă momentan la îndemână.

<sup>86</sup> C. I. L. III, 1278—1337, 7832—7846.

<sup>87</sup> Dolgozatok VII (1916) p. 98.

<sup>88</sup> Vezi astfel de nume la H. Gross, *Zur Entstehungs-Geschichte der Tabula Peutingeriana*, Berlin-Bonn, 1913, pag. 26—27 etc.

bănuială va fi însă greu de verificat, întrucât *Ampelum* nu apare nicăiri pe teritoriul thrac, în schimb însă foarte des pe pământ grecesc, așa în Creta, în Samos, în peninsula Sithonia din Sfântul Munte (aici e și azi un *Cap Ampelon*) etc.<sup>89</sup>.

Din toate cele expuse rezultă că numărul coloniștilor greci din Dacia a fost destul de însemnat, că în mare parte ei erau așa zicând coloniști de elită și ca atare au trebuit să exercite o înrăurire culturală nu mică asupra tuturor celorlalți.

În astfel de împrejurări n'a fost decât firesc, că în graiul daco-latin al coloniștilor să se introducă de timpuriu un însemnat număr de cuvinte grecești, care în bună parte s'au păstrat în românește până în ziua de azi.

Elementele vechi grecești din românește datează deci din timpul colonizării. O influență culturală grecească asupra Dacoromanilor cu corolarul ei firesc de înrăurire lingvistică, a fost de altfel posibilă și în epoca următoare, a stăpânirii gepide în Dacia, și anume până târziu în secolul al VII-lea. Atunci prin așezarea Slavilor și Bulgarilor în sudul Dunării, legăturile străvechi ale acestei țări cu lumea grecească au fost pentru mult timp întrerupte.

Alături de cuvintele grecești rămase de la vechii coloniști Greci ai acestei țări, care s'au topit în masa Dacoromanilor, trebuie să existe deci în românește și altele, venite prin treptatele iradiațiuni culturale din sudul grecesc în timpul ulterior stăpânirii romane. O bună parte din cuvintele de origine greacă, comune dacoromânei și aromânei, sânt intrate desigur pe această din urmă cale.

În tot cazul numărul lor e mult mai mic decât al celor intrate direct prin vechii coloniști greci ai Daciei. Vorbesc hotărît pentru acest punct de vedere mai multe împrejurări peste care nu se poate trece :

E mai întâiu faptul, că în nomenclatura topică a României de azi există o serie de elemente vechi grecești, care ca apelative sânt pierdute fără urmă în limba română, sau poate că nici n'au existat vreodată ca atare în românește. Asemenea elemente, numiri de munți și de râuri, n'au putut fi introduse din afară, pe cale culturală, ci presupun cu necesitate existența străveche a unei populațiuni grecești aici, de la care se trag ele. Acesta e

<sup>89</sup> Vezi articolul lui Hirschfeld din Pauly-Wissowa RE. I, 2 p. 1881—1882.

însă tocmai faptul de care ne vorbește, cum văzurăm, independent istoria. Acele nume topice vor fi tratate mai la vale. Dacă în toponimia română există o serie de nume grecești de munți și râuri, care nu pot dată decât numai din timpul colonizării, atunci cu atât mai mult trebuie să existe și în limba comună, paralel cu ele, un număr mai mare sau mai mic de vechi elemente grecești de aceeași etate cu acelea.

În al doilea rând vine faptul că elementele vechi grecești din românește reflectează în mare măsură unele particularități dialectale vechi grecești care sânt necunoscute nu numai limbii neogrece, dar și limbii grecești comune (Κοινή), care de timpuriu a luat locul dialectelor, pe care le-a desființat.

Afară de aceasta, elementele vechi grecești din dacoromâna, în marea lor majoritate, sânt necunoscute dialectului aromân. Dacă ele ar fi fost introduse în urma iradiațiunilor culturale din sudul grecesc și n'ar fi fost împrumutate direct de la populația greacă din Dacia, atunci ar fi trebuit să le poseadă numai decât și Aromânii. Negreșit, dacă unele elemente vechi grecești sânt comune ambelor dialecte aceasta e cu totul firesc și tot atât de puțin surprinzător ca și faptul că o serie de elemente vechi grecești sânt comune întregei romanități (vezi mai sus). Numai faptul bate la ochi, că majoritatea lor sânt necunoscute dialectului aromân, la care fapt numai se și referă explicația de mai sus cu privire la vechimea lor.

## II.

### Observațiuni generale.

#### 3. *Reflexe dialectale vechi grecești.*

Când studiem elementele streine sau de împrumut dintr'o limbă oarecare, nu putem trece cu vederea dialectele limbei din care s'au făcut împrumuturile respective. Altfel am fi nevoiți la stabilirea etimologiilor să facem uz, mai mult decât trebuie și în deșert, de formulele fixe: „obscur“, „neexplicat“, „intrat printr'o filieră necunoscută“ etc. Împrumuturile dintr'o limbă într'alta nu se fac toate din limba literară respectivă, ci și din dialectele sau din subdialectele acesteia. Să luăm bunăoară ca exemple mai apropiate două cuvinte românești din limba ucraină: *persic*

„piersic“ și *kiptar* „pieptar“. Un filolog care ar ținea în mod simplist la regularitatea legilor fonetice și n'ar cunoaște fenomenul dialectal român al palatalizării labialelor, văzând că labiala *p* s'a păstrat în *persik*, iar în *kiptar* nu, ar admite ca justă originea românească a celui dintâiu și ar contesta pe aceea a lui *kiptar*, sau dacă totuși, de nevoie, ar admite-o și pe aceasta, fiindcă nu l-ar putea explica din altă limbă, atunci ar avea grijă să adauge imediat: „Inlocuirea lui *p* prin *k* rămâne de explicat“! Altminteri i s'ar impută că „procedează cu ușurință“. De fapt ruteanul *kiptar* mai reflectează încă o particularitate dialectală română, care nu se leagă cu necesitate de cea dintâiu. E trecerea lui *e* neaccentuat în *i*; altminteri ucraina ar avea *keptar* nu *kiptar*. Privitor la ruteanul *kiptar* mai e de observat, că chiar dacă azi n'ar mai exista nicăiri în românește forma *cheptar* sau *chiptar* și negăsind-o de fapt nici în texte sau glosare vechi, existența ei față de forma literară *pieptar*, bazată pe forma ruteană și pe particularitățile dialectale fonetice românești, bine cunoscute, ar fi pe deplin asigurată. Contra unei astfel de reconstrucțiuni n'ar avea nimeni nimic de zis.

Imprumuturile dintr'o limbă într'alta nu se fac deci numai din dialectul principal al limbei respective, adică nu numai din așa zisă limba literară, ci și din dialectele secundare ale acesteia. De acest fapt trebuie să ținem seamă și la studierea elementelor vechi grecești.

Coloniștii greci din Dacia fiind veniți, cum văzurăm, din toate părțile lumii grecești, existența de urme vechi dialectale în fondul elementelor grecești din limba română se impune de la sine.

În cele ce urmează voi da câteva exemple:

Să începem cu vorba *drum*, pe care O. Densusianu H. L. R. I, 200, o pune cu drept cuvânt printre elementele moștenite ale limbii române. Densusianu alături de greul *δρόμος* forma latină corăspunzătoare \**dromus* și dă ca paralelă romanică pe sicilianul *dromu*. Trecând însă subt tăcere și neputând explica trecerea lui *o* în *u*, etimologia aceasta n'a prins, și filologii următori — și chiar Densusianu însuși în Dicționarul său etimologic — s'au ferit să mai vorbească de originea acestui cuvânt, sau cel puțin nu l-au mai socotit element moștenit. Inlocuirea lui *o* accentuat prin *u* în domeniul limbei române e într'adevăr ceva insolit, atât

în elementele latine propriu zise cât și în cele de origine greacă veche, căci avem *loc* din *locus*, *foc* din *focus*, *corn* din *cornu*, *toapsec* din lat. *toxicum* < τοξικόν, *coacîn* din *coccinus* < κόκκινος, *Nicoară* < Νικόλας etc. Iată însă că înlocuirea lui *o* prin *ou* (*u*) era tocmai una din particularitățile fonetice de căpetenie ale dialectului ionic, d. ex.: ion. νοῦσος = νόσος „boală“, ion. οὔρος în loc de ὄρος „munte, deal“, ion. οὔλος = ἔλος „întreg, tot“, ion. κοῦρος = κόρος „băiat“ etc.<sup>1</sup> Grecul δρόμος a avut prin urmare în dialectul ionic forma δροῦμος, de unde rezultă că românul *drum* trebuie privit ca o rămășiță din acest vechiu dialect grecesc. Cuvântul *drum* există numai în dialectul dacoromân și în cel meglenit; aromâna pare că nu-l cunoaște. Serbo-bulgarul *drum* e din românește; forma neogreacă e δρόμος.

Originea veche greacă (ionică) a cuvântului nostru *drum* se întărește apoi prin faptul, că aceeași particularitate fonetică, proprie dialectului ionic, o mai găsim reflectată în românește și de alte cuvinte de origine greacă vechi precum: *amurg*, *buc*, *mur*, *Murta*, *spuză* etc. Etimologia acestor cuvinte va fi discutată amănunțit mai la vale. Privitor la *spuză* observ însă chiar aici că grecul σπόδιον a trecut în latina clasică sub forma dorică *spōdium* (dor. σπώδιον<sup>2</sup>) și n'a lăsat pe cât se pare nicio urmă în romantitatea occidentală. În latina balcano-carpatică însă a învins forma ionică σπούδιον — *spudia*, tot așa după cum ionicul μῆλον „măr“ a înlocuit pretutindeni forma clasică latină *malum* = doric μἄλον.

Chiar când nu e vorba de fenomene fonetice aplicate consecvent într'un dialect sau altul, ci numai de alterări fortuite și izolate, în forma unor cuvinte, putem adesea preciza în temeiul arătărilor celor vechi, dialectul grecesc din care a fost împrumutat cutare cuvânt sau cutare variantă formală a lui. Astfel românul *brotac* ca și sicilianul *vrotaku* are la bază forma ionică βρόταχος „broască“, nu pe cea atică βάτραχος<sup>3</sup>. În afară de forma βρόθακος — cu θ în loc de τ — acest cuvânt mai avea în greacă

<sup>1</sup> R. Kühner, Ausführliche Grammatik d. griech. Sprache, ed. 2, I, § 27, pag. 119.

<sup>2</sup> Comp. κῶρος și κῶρη „băiat și fată“ în loc de κόρος, κόρη, μῶνος = μόνος „singur“ (dicționarele).

<sup>3</sup> βρόταχος τὸν βάτραχον, Ἴωνες καὶ Ἀριστόφανης καὶ παρὰ Ξενοφάνει. Etym. Magnum 214, 44: Hoffmann, Die griechischen Dialekte 3-ter Band p. 272.

veche și alte variante, anume βρότιχος și βύρθακος<sup>4</sup>. La o variantă a formei ionice atestate \*βρότιχος — comp. βρότιχος — se reduce rom. *broatec*, iar βρόσικος — cu σ în loc de θ — stă la baza românilui *broască*. Că printre variantele grecești ale acestui cuvânt au existat sigur și unele cu ζ în loc de θ știm din istoria vechilor dialecte grecești — vezi mai jos —, și se confirmă și prin calabr. *vrosaku* „broască“ din \*βρόσακος = βρόθακος. Latinul vulg. *bruscus* cum și alb. *breške* se reduc la o variantă greacă \*βρούσικος = βρούθικος, care e pendantul formei atestate βρότιχος = \*βρότικος, de unde și varianta albaneză *bretek*. În sudul Italiei cuvântul grec a dat naștere la o mulțime foarte variată de forme dialectale<sup>5</sup>.

Dar redarea lui θ prin ζ era proprie unui subdialect doric, laconicul, în care fenomenul e bine atestat chiar în monumente anterioare erei creștine: σιοφόρος = θεοφόρος, ἀνέσηκε = ἀνέθηκε, παρσένος = παρθένος, ὀρσίς = ὀρθός etc.<sup>6</sup>. Românil *broască* reducându-se la un tip \*βρόσικος, cu σ în loc de θ, trebuie deci considerat ca o rămășiță din acest dialect vechiu grecesc.

O particularitate esențială a întregului dialect doric cu toate subdiviziunile lui era păstrarea neschimbată a voca'ei lungi  $\bar{a}$  înlocuită în grupa de dialecte ionico-atică prin  $\bar{e}$  (η), precum: dor. φᾶμα = φήμη, μάλον = μήλον, μάκος = μήκος etc. Adesea însă și un η primar e redat prin  $\bar{a}$  (hyperdorismus)<sup>7</sup>. Multe împrumuturi latinești sânt făcute din dialectul doric, d. ex. *machina* < dor. μαχανά = atic μηχανή, *Latona* < dor. Λατώ = atic Λητώ, *Aesculāpius* < Αἰσκληπιός = atic Ἀσκληπιός etc.<sup>8</sup>.

Dintre elementele grecești ale limbei române, venite prin dialectul doric, voiu aminti mai întâiu pe *natră* „firele urzelei dintre ițe și sulul dindărăt“. La baza acestui cuvânt stă forma dorică νᾶτρον a grecului atic νῆτρον „Spindel, fus; der einzelne

<sup>4</sup> βρότιχοί βάτραχοι μικροὶ ἔχοντες οὐράς; Βύρθακος\* βάτραχος; βόρθαχος\* βάτραχος (Hesychius).

<sup>5</sup> Comp. G. Rohlfs, Griechen u. Romanen in Unteritalien (Genève 1924), p. 15.

<sup>6</sup> Comp. A. Thumb, Handbuch der griechischen Dialekte (Heidelberg 1909), § 95, p. 88, unde se arată că acest σ (în loc de θ) nu eră o imperfectă expresiuge grafică, ci redă pronunțarea lui -s.

<sup>7</sup> A. Thumb op. cit. § 79, p. 74; 97, 99, 254.

<sup>8</sup> Comp. F. Skutsch în introducerea lucrării Stowassers Lateinisch-Deutsches Wörterbuch, ed. 3 (Wien-Leipzig 1910) pag. XXI.

gesponnene Faden, firui tors<sup>a</sup> din *véw* „a toarce“, *νητόξ* „tors“. Forma feminină a cuvântului românesc față de neutrul grecesc nu reprezintă aici o simplă schimbare de gen, cum se întâmplă adesea, ci reproduce direct forma greacă de plural *νῆτρα* cu sensul colectiv de fire sau firele toarse.

Tot aici își are locul și forma neexplicată până acum a românului *sarică* (= calabr. *sarga*, span.-portugh. *sarga* „Art wollener Stoff“) față de latinul *sēricum* „seidenartiger Stoff“ < gr. τὸ σηρικόν „robe de soie“. Forma *sarica* apare târziu în Itinerariul lui Antonin de Plaisance ed. Geyer 183, dar e veche și se reduce la o formă dorică \**σαρκόν* = ion. atic *σηρικόν*. Explicația formei latine cu *ū* în loc de *ē* prin comparație cu *Severina* = *Severina* (C. I. L. III, nr. 1669), dată de O. Densusianu HLR. I, 74 e greșită. Pe această cale se explică în domeniul latin numai trecerea unui *e* neaccentuat în *a* (comp. *passar* = *passer*) nu însă a unui *e* accentuat.

Tot la o formă dorică se reduce și rom. *tărăncă* „legătura de fier ce cuprinde osia de arcul trăsurii; întinzătoarea sau lamba carului“<sup>9</sup>, deși în românește primul *ă* din acest cuvânt s'a putut desvoltă tot atât de bine dintr'un *ē* (η) primitiv ca și dintr'un *a*. Cuvântul *tărăncă* nu există — pe cât se pare — nici în limbile vecine și nici în celelalte limbi romanice, dar e același — și aici e dovada originii lui dorice — cu latinul vulgar *tarinca* sau *taringa* „ferreus clavus“ din glosele culesse de Diefenbach. La baza lui stă forma dorică asigmatică a grecului *σῆριγγα* nom. *σῆριγγῆ* „Gabel, womit man die Deichsel stützte vor dem Anspannen; furca ce ține oiștea trăsurii în sus, când trăgătorii nu sânt înjuțați“. Cât privește dispariția lui *ς* inițial urmat de consoană: dor. *σῆριγγα* — *tarinca* > *tărăncă*, să ne reamintim că acest fenomen eră foarte obișnuit în limba greacă veche<sup>10</sup>. Redarea grupului *γγ* prin *nc* e regulată, compară gr. *σῆλυγῆ* *σῆλυγγα* > lat. *spelunca* etc. Numai *ă* din silaba a doua face oarecare dificultate: ne-am așteptă la *i*. Reconstruirea unei forme cu *u* — acesta dă în românește *ă*, vezi mai la vale! — \**σῆρυγῆ* e posibilă, deoarece avem *πλάτυγῆ* alături de *πλάτιγῆ* etc., dar nu e

<sup>9</sup> Fr. Damè, Term. pop. 16; Săghinescu, Vocabular, 71.

<sup>10</sup> *καφώρη* = *σκαφώρη*, *κόρυζα* = *σκόρυζα*, *πέλεδος* = *σπέλεδος*, *πίραδος* = *σπίραδος*, *σμικρός* = *μικρός* și multe alte exemple la G. Meyer, Griech. Gramm. I, p. 332—333.

necesară, căci în românește și alături de *părinc* „un fel de meu“ există o variantă *părâng*, despre care vezi S. Pușcariu EW. nr. 1269. Înlocuirea lui *-incă* prin *-âncă* s'a petrecut deci în limba română.

Dorice sânt apoi: adjectivul *mic* pe care-l vom discuta mai jos și din alt punct de vedere; numele de persoană *Nicoară* dor. Νικόλας = atic. Νικόλαος, ion. Νικόλεως etc.

Urme vechi dialectale grecești în limba română sânt apoi cele eolice. După arătările unanime ale gramaticilor, Eolii accentuau cuvintele pe penultima sau antepenultima, adică la fel cu Latinii, d. ex.: πόταμος, βασιλευς, λεῦκος, σόφος, βάρυς, φύκιον etc. în loc de ποταμός, βασιλεύς<sup>11</sup> etc. Se înțelege însă, că accentuarea cuvintelor românești de origine greacă nu poate fi privită numai decât ca venind direct din cea eolică, întrucât cuvintele grecești trecând în graiul latin erau acomodată neapărat accentuării latine, indiferent de accentuarea lor greacă. Imprejurările când această regulă a fost călcată vor fi discutate la fiecare caz în parte. Criteriile după care se recunosc eolismele din românește sânt mai ales diferitele înlocuiri de vocale. Astfel o particularitate a dialectelor eolice, tesalicul și mai ales lesbicul, eră înlocuirea lui *o* prin *u* (= *ü* sau *u*): ὅμαλος = ὀμαλός „neted, egal“, ὄμφαλος = ὀμφαλός „buric“, ὄπισθα = ὀπισθα „îndărăt, în urmă“, ὄμοιος = ὀμοιος „asemenea, egal“, ὄσδος = ὄζος „ramură“, στόμα = στόμα „gură“ etc.<sup>12</sup> În legătură cu această particularitate fonetică sânt în românește de origine eolică cuvinte ca *ismă*, *usuc* (= arom. usâc), etc., ale căror etimologii vor fi discutate mai la vale. Altă particularitate a dialectului eolic eră înlocuirea lui *α* prin *o*, d. ex.: σὺρξ = σάρξ „carne“, βύθος = βάθος „adâncime, profunzime“, μύσταξ = μάσταξ „gură; buza superioară; mustață“ etc.<sup>13</sup> Mai importantă pentru tema noastră e particularitatea subdialectului tesalic de a înlocui pe *ω* prin *ou*: χούρα = χώρα, Μέτουπος = Μέτωπος, τοῦν = τῶν, οὐς = ὄς etc.<sup>14</sup> Intr'o serie de cuvinte românești ca *leurdă*, *uture*, *zgură* etc. se oglindește clar acest fonetism tesalic: tot la el se referă și span.

<sup>11</sup> A. Thumb, Griechische Dialekte § 255, p. 254.

<sup>12</sup> R. Kühner, Gr. Gramm. § 24, p. 107; A. Thumb op. cit. § 245, 3; § 255 p. 255.

<sup>13</sup> R. Kühner, Gr. Gramm. § 24, p. 107.

<sup>14</sup> A. Thumb, Griech. Dialekte § 245, 6 p. 238.



zumo din grecul ζωμός, al cărui *u* în loc de *o* n'a fost explicat până acum<sup>15</sup>.

#### 4. Vocalismul.

O însemnată particularitate fonetică a elementelor vechi grecești din limba română se învârteste în jurul chestiunii, dacă vorbele *leu* și *pepene* fac într'adevăr parte din fondul moștenit al limbei, ori sânt elemente streine intrate târziu în limbă. În realitate atât *leu* cât și *pepene* sânt simțite în genere ca elemente moștenite și considerate ca derivând din latinele *leo* și *pepo-**-inem*. Se știe însă că din elementele latine moștenite numai aceste două au rămas refractare diftongării lui *e* scurt și accentuat. Din această cauză unii le și contestă locul printre elementele moștenite, observând cu drept cuvânt, că în loc de *leu* ar fi trebuit să avem \**ieu* — compară *iepure* din lat. *lĕpus lĕporem* etc. — și, în loc de *pepene*, \**piepene*, cu varianta dialectală \**chepene*, ca și *pieptene*, *cheptene* din l. t. *pecten*, *-inem*. Dintre filologi, S. Pușcariu EW. nr. 968, 1298 le admite pe amândouă ca făcând parte din elementele moștenite, la fel W. Meyer-Lübke EW. nr. 4784, 6395, care pune totuși pe *leu* în paranteză. Tiktin RDW. p. 906 și 1144 se mărginește numai să constate nediftongarea lui *e* în amândouă aceste cuvinte, fără să se pronunțe categoric, dacă sânt ori nu elemente moștenite. În schimb Candrea-Densusianu au sacrificat pe *leu*, lăsându-l afară din Dicționarul lor, dar n-au cutezat a proceda la fel și cu *pepene*. Pe acesta l-au admis printre elementele latine moștenite (DE. nr. 1366), observând însă că nediftongarea lui *e* „nu este explicată“. De fapt, în ceea ce privește pe *leu*, de el ne-am scăpa mai ușor, întrucât îl întâlnim sub o formă apropiată și în limbile slavice. La rigoare l-am putea deduce din vreo limbă slavă, și H. Brüske<sup>16</sup> s'a grăbit chiar să precizeze acest izvor slav: limba ucraineană. Nu tot așa stă însă lucrul cu *pepene*. Limbile slavice nu posedă nicio urmă de acest cuvânt. Și nici limba albaneză nu ne vine într'ajutor, întrucât aici vocala *e* apare ca *ie*: *pieper*, *piepen*. Sântem nevoiți deci să considerăm acest cuvânt ca moștenit, cu toată nediftongarea lui *e*. De altfel nu e nici metodic să respingem a priori

<sup>15</sup> Vezi W. Meyer-Lübke Rom. Gramm. I, 31.

<sup>16</sup> În Weigands Jahresbericht d. Instituts f. rum. Sprache XXVI—XXIX (1921) p. 30.

etimologia evidentă a unui cuvânt, când nu putem explica numai decât o particularitate fonetică a lui. Întâiu vine etimologia, explicarea fonetică de amănunt poate fi dată și mai târziu. Cuvintelor indoeuropene lat. *pater*, gr. *πατήρ*, v.-ind. *pitār* și lat. *frater*, gr. *φράτωρ*, v.-sl. *bratъ* etc., le corespund în limbile germanice got. *fadar* și *brothar*, ngrms. *Vater* și *Bruder* etc. În domeniul limbilor germanice tratarea lui *t* primitiv numai în al doilea cuvânt (got. *brothar*, ngrms. *Bruder*) e normală, în cel dintâiu această dentală apare neregulat ca *d* respectiv *t*: got. *fadar*, ngrms. *Vater*. Ei bine, timp îndelungat această neregularitate sau „excepție de la regulă“ n-a putut fi lămurită. Cu toate acestea nimeni n-a cutezat să susțină că acest cuvânt ar fi fost împrumutat de vechii Germani din vreo limbă streină. Enigma a deslegat-o mai târziu filologul danez Verner, care a demonstrat cu exemplificare bogată, că aici e vorba de altă lege fonetică bazată pe accent — „legea lui Verner“ —, aplicată cu aceeași rigurozitate la întreg materialul lingvistic ca și celelalte legi fonetice. Un caz similar e în românește seria de cuvinte de origine latină în care *d* urmat de  $\bar{t}$  accentuat s'a păstrat nealterat, nedevenind „după regulă“ *z*, fenomen fonetic, a cărui explicare dată de S. Pușcariu în DR. III, 390 e singura admisibilă în starea de azi a cercetării.

Deci încă odată: nu trebuie să respingem apriori etimologia unui cuvânt dacă nu putem explica numai decât o particularitate fonetică a lui, mai ales dacă n'avem alta mai bună, mai probabilă. Procederea aceasta se impune cu atât mai mult atunci, când cuvintele respective sânt la origine din alt izvor decât cel latin. Și acesta e tocmai cazul cuvintelor noastre *leu* și *pepene*, care la origine sânt elemente vechi grecești: *λέων* și *πέπων*. Ei bine, în secolul II și III d. Chr. s-a produs o mare schimbare în pronunțarea vocalelor grecești, acestea au pierdut puțin câte puțin deosebirile cantitative vechi, începând a se deosebi numai după timbru. Silabele nu se mai socoteau lungi sau scurte după cantitate, ci după accent. Astfel: *ξένους*, *ῥα*, *πρόσωπον*. *λέων* etc. se pronunțau *xēnūs*, *ōră*, *prōsōpōn*, *lēōn* etc.<sup>17</sup>. În cazul acesta nediftongarea lui *e* în *leu* și *pepene* apare ca ceva normal. Forma românească a acestor cuvinte reflectează pronunțarea greacă din

<sup>17</sup> Vezi Iuliu Valaori, Elemente de lingvistică indoeuropeană (Buc. 1924) și literatura citată acolo pag. 223.

secolul II și III d. Chr. a lui *e* accentuat grecesc ca  $\bar{e}$  latin. To la acea pronunțare grecească a lui *e* accentuat se referă, cred direct sau indirect, și vgrms. *lēwo*, mgrms. *lēwe*, oland. *leetm*. Lungimea vocalei în aceste forme germanice ale cuvântului *leu* eră până azi neexplicată, cum se poate vedeă bunăoară din *Etym Wörterb. d. deutschen Sprache* de Fr. Kluge a. v.

Prezența în românește a unui termen moștenit pentru animalul exotic numit *leu* se explică la fel cu prezența unui termen tot moștenit pentru pasărea exotică numită *păun*, lat. *pavo pavonem*. Leul eră semnul legiunii romane a XIII Gemină, care în secolul III d. Chr. staționă în Dacia. Cealaltă legiune romană din Dacia, a V Macedonică, avea ca semn vulturul. Poate că nu este o simplă întâmplare că aceste semne, imprimate și pe monetele romane bătute în Dacia, strălucesc și azi în stema țării<sup>18</sup>.

Păstrarea nominativului în locul cazului oblic, *leu* în loc de *lăun(e)*, se explică prin faptul că în fantazia popcrului leul are însemnătatea unei ființe mitice. Numele de ființe omenești și mitologice păstrează de obicei forma de nominativ sau vocativ latin, d. ex. *om* din lat. *homo* [ac. *hominem*], *împărat* din lat. *imperator* [ac. *imperatorem*], *oaspe* din lat. *hospes* [ac. *hospitem*] *sor(ă)* din lat. *soror* [ac. *sororem*], poate și *frate* din *frater* [ac. *fratrem*], *drac* din lat. *draco* [ac. *draconem*]. După cum însă alături de *oaspe* există și forma de caz oblic *oaspete*, tot așa în limba veche alături de forma *leu* a existat și forma de caz oblic *lăun*. Această formă a fost descoperită de N. Drăganu în Psaltirea manuscript a lui Viski (1697)<sup>19</sup>, care o întrebuițează de mai multe ori în locul formei mai scurte *leu*, ce îi e deasemenea cunoscută. Părerea emisă de Iorgu Iordan că în topicile românești *Lăunele*, nume de deal și sat argeșan și al unui afluent al Oltului tot de acolo, se ascunde forma de caz oblic a cuvântului *leu*<sup>20</sup>, capătă prin aceasta verificare deplină.

În ceea ce privește acum *pepene*, e de observat că în Moldova acest cuvânt e termenul obișnuit pentru castravete. Cu această însemnare îl întâlnim și în domeniul romanic din Apus, anume în spaniolă, *pepine* „Gurke“. Aromânul *peapine* are deasemenea ambele accepțiuni.

<sup>18</sup> Ilie Gherghel, Recenzie (Iași 1924) 9.

<sup>19</sup> Vezi DR. IV (anul acesta) pag. 116.

<sup>20</sup> Iorgu Iordan, Diftongarea lui *e* și *o* accentuați în pozițiile *ă* și *e*, pag. 302.

Prin cele expuse până aici e dovedit, cred, în mod irecuzabil, că atât *leu* cât și *pepene* fac parte din fondul moștenit al limbii, fiind la origine cuvinte vechi grecești. Fonetismul lor, cu tratarea lui *ε* accentuat ca  $\bar{e}$  latin, e cu totul normal. Acest fonetism se reflectează firește și în celelalte cuvinte de origine greacă, precum: *sterp* din στέριφος, *pătură* din πέταλον, *tearfă* din τέρφος. Etimologia fiecăruia din aceste cuvinte va fi discutată amănunțit mai jos.

Paralel cu tratarea vocalei scurte *ε* ca  $\bar{e}$  (lung) merge tratarea lui *ι* scurt și accentuat ca  $\bar{i}$ . Vom vedea în adevăr mai jos, că *ι* din elimoanele grecești ale cuvintelor române *omidă*, *mintă*, și *strigă* deși din natură scurt, n-a evoluat ca *i* scurt latin devenind *e*. Deci constatarea specialiștilor, că vocalele grecești scurte dar accentuate au început de la secolul II și III d. Chr. să se pronunțe ca lungi, indiferent de vechea lor cantitate naturală, se confirmă și prin reflexele românești ale lui *ι* scurt și accentuat grecesc.

O deosebire între vechile vocale lungi din natură și cele scurte devenite lungi sub înrâurirea accentului, a trebuit totuși să existe. A fost între ele o deosebire de timbru și anume primele erau închise, celelalte deschise<sup>21</sup>. Așa se explică cel puțin, că *ι* grecesc lung din natură și accentuat — sânt exemple numai de  $\bar{i}$  provenit din *ει* — a înrâurit consoana precedentă (*d, t, s* și *l*) transformând-o la fel cași  $\bar{i}$  lung latin, d. ex.: σείρα (citește *sīra*) > *șiră*, *șir*, σείρος (citește *sīros*) > *știr*, ca și lat. *resīna* > *rășină* etc. *I* scurt din natură, dar lungit sub influența accentului n-a exercitat însă nicio înrâurire asupra consoanei precedente. El seamănă în această privință cu *ī* scurt latin, de care se deosebește totuși prin aceea că n'a evoluat spre *e* ca acela. Exemple concrete vor fi date la discuția celor câteva cuvinte în care se reflectează acest fenomen fonetic.

Trec acum la reflexele românești ale lui *υ*. Știm că într'o serie de cuvinte românești grecul *υ* e redat prin *u*, bunăoară în *stup* din στόπος *martur* din μάρτυρος, *paperă* din πάπυρος, vrom. *trufă* — de unde *truf-aș* — azi *trufie* din τρυφή etc. Aceasta nu trebuie înțeles în sensul că *υ* grec a devenit în românește *u*, ci numai că vorbele respective derivă din acele vechi dialecte grecești — laconic, beotic, lesbic, cypric, pamphylic și ionic —, în

<sup>21</sup> Comp. W. Meyer-Lübke, Einführung ed. 2, § 93 urm.

care *y* s-a pronunțat până târziu ca *u*<sup>22</sup>. De la secolul IV î. Chr., Beoții au început chiar să transcrie pe *υ* prin *ου*: χρουσίω, τοῦχα, ἀσουλία. οὐπέρ (= υπέρ) etc.<sup>23</sup>. De altfel urme de pronunțarea lui *y* ca *u* s-au păstrat până în ziua de azi în unele graiuri locale neogrecești, precum în dialectul țaconic, în Aegina, Megara și Atena<sup>24</sup>. Din contra, în dialectul atic, după mărturia monumentelor scrise, *y* s-a pronunțat ca *ü* foarte de timpuriu, în anumite împrejurări și în cel beotic<sup>25</sup>.

Există însă în limba română și cuvinte vechi grecești, care ne reamintesc limpede vechea pronunțare a lui *y* ca *ü*. Limba latină nu cunoștea acest sunet; constatarea felului cum e reflectat el în românește prezintă deci o importanță cu totul deosebită. Redarea lui *y* prin *iu* a fost demult scoasă la iveală, citându-se cazuri ca *giur* (jur) din γῆρος, *ciul* din κολλός, *ciură* din κόπη etc. Acest tratament al lui *y* nu e în realitate decât desfacerea sunetului *ü* în cele două elemente constitutive ale sale: *i* și *u*.

Ceea ce n'a fost relevat până acum e însă faptul, că *y* (*ü*) grec e oglindit în românește și prin acel sunet întunecat *î*, care prin felul articulațiunii lui ocupă locul de mijloc între *i* și *u*<sup>26</sup>. Fenomenul se poate observa mai întâiu în cuvântul *râp* „murdărie pe corp, pe mâni“, uzitat în Banat, Hațeg și Mehedinți. La baza lui stă v.-grecul ῥύπος „Schmutz, Unsauberkeit, Unreinlichkeit; murdărie, necurățenie“. Unul cu mâinile murdare era numit de Grecii vechi ῥυποκόλυδος, adică „murdar pe la închee-

<sup>22</sup> A. Thumb, Handbuch d. giechischen Dialekte (Heidelberg 1909) §§ 92, 1; 236, 6; 255, 3; 274, 2; 280, 2; 311, 2; [pag. 85, 222, 255, 289, 299, 346].

<sup>23</sup> A. Thumb, op. cit. p. 222.

<sup>24</sup> A. Thumb, Handbuch der neugriechischen Sprache ed. 2, § 6, 4 [pag. 5].

<sup>25</sup> A. Thumb, Handbuch d. griechischen Dialekte §§ 318; 236, 6 [pag. 364, 222] etc.

<sup>26</sup> În genere numai acèle limbi au pe *î*, căroră le lipsește *ü*, și invers; *ü* se întâlnește numai în acèle limbi care nu cunosc pe *î*. Pecând însă *ü* poate fi redat în limbile care nu-l posedă prin *iu*, vocala *î* niciodată nu se poate desface în două (*iu*), ci e redată, dacă nu direct prin *ü*, când prin *i* când prin *u*. Astfel, bunăoară vorbitorii de limbă germană redau cuvintele române *câmp* și *fân* prin *kümp* sau *kimp* și *fun*. Niciodată însă *kümp* sau *fun*! *Cümp* = *câmp* e atestat de timpuriu în scrierea Sasului Tröster, Das Alt und Neue Dacia (Nürnberg 1666) p. 355, tot acolo și *fun* = *fân*. Alte exemple mai sânt: *müncz* = *mânz* la Anonymus Caransebesiensis 354; *sünt* = *sânt* citat de Sulzer apud N Iorga Ist. lit. rom. sec. 18, vol. II, p. 83. Toate aceste exemple mi-au fost comunicate de d-l N. Drăganu.

turile degetelor“. Vocala *υ* din *ῥύπος* a fost scurtă din natură, de aceea corespondentul ei din românul *râp* nu s'ar putea explica la fel cu *â* din *râd*, care se reduce la  $\bar{\tau}$  lung din etimonul latin *rīdeo*. Sunetul *â* din *râp* nu e deci decât pronunțarea cu buzele nerotunjite a grecului *υ* (*ü*). Vreo legătură între *râp* și *rapăn* sau *rapură* „râie la porci, cai și câni“ nu există; despre acestea vezi S. Pușcariu DR. II, 603—610.

Sunetul *â* din cuvintele românești *hârcă* „țeastă“, *târfă* „nisip“, arom. *usâc* = dacorom. *usuc* „murdăria grasă din lâna nespălată a oilor“, *târfă* „femeie de moravuri ușoare“ etc, se reduce, cum vom vedea la discuția etimologică a fiecăruia din aceste cuvinte în parte, tot la *υ* grec. — Deci *υ* grec trăește în limba română nu numai ca *u* și *iu*, dar și ca *â*; adevărata lui dezvoltare strict fiziologică e reprezentată tocmai de această din urmă vocală.

*Υ* grec aton întru cât n-a fost redat de la început prin *u* ca în *pură* din *πάπυρος*, *martur* din *μάρτυρος* etc, a devenit *e* sau *ă*: Așa îl întâlnim în *tâmâie* dintr'un mai vechiu *\*temâie* < *\*θυμώνια*, poate și *grăsun* „purcel“ dintr-un mai vechiu *\*gresun* (< *γρῦσσων* „Ferkel“), *âzemă* sau *âzimă* (*azmă*) din *ἄζυμος* etc.

În ceea ce privește acum tratarea diftongilor din elementele grecești ale limbei române, materialul de care dispunem e prea restrâns spre a putea să stabilim pe baza lui normele păstrării sau transformării lor. Interesant de constatat e numai, că sânt și cazuri când ei și-au păstrat vechea lor pronunțare, necunoscută limbii grecești medii și moderne. Astfel grecul *διδημα* sau *διδμα* „umflătură“ trăește în limba română sub formele *oimă*, *uimă*, *udmă* și *imă*. În prima formă, *oimă*, diftongul e păstrat întocmai cum se pronunța el în greaca veche; forma *uimă* ne oferă aceeași pronunțare veche a lui, cu deosebirea numai că *o* accentuat e redat după moda ionică prin *u*; vezi mai sus § 3. Tot veche e și redarea lui *oi* prin *u* în *udmă* — compară de pildă lat. *Pūnicus* din *Φοινιξ* etc. Numai forma *imă*, întrebuițată în Munții Apuseni<sup>27</sup> ne arată pronunțarea modernă a diftongului *oi* ca *i*. Aceasta nu trebuie înțeles în sensul, că forma *imă* ar fi intrat în românește târziu din greaca medie sau modernă. Ea trebuie să fie tot așa de veche ca și celelalte, cu singura deosebire că ne-a

<sup>27</sup> Vezi *Grai și Suflet*, vol. II, pag. 86—87, unde e dată și forma *oimă*, amândouă cu înțelesul de „bubă, abces“.

venit printr'unul din vechile dialecte grecești în care diftongii se redusese ră de timpuriu la vocale simple<sup>28</sup>.

### 5 Consonantismul.

Dintre consonante voiu discută mai întâiu pe  $\varphi$  din cauza particularității lui de-a fi redat când prin  $p$ :  $\varphi\acute{\alpha}\lambda\alpha\gamma\gamma\alpha$  ac. > *pă-rângă*,  $\sigma\acute{\tau}\epsilon\rho\iota\varphi\omicron\varsigma$  > *sterp*,  $\pi\rho\acute{o}\sigma\varphi\alpha\tau\omicron\varsigma$  > *proaspăt*, când prin  $f$ :  $\varphi\acute{\alpha}\rho\mu\alpha\kappa\omicron\nu$  > *farmec*,  $\tau\acute{\epsilon}\rho\varphi\omicron\varsigma$  > *tearfă*, *trufie*, *truf-aș* din  $\tau\rho\upsilon\varphi\eta$ . În această dublă tratare a lui  $\varphi$  se oglindește pronunțarea în două feluri a lui, după dialecte, de către Greci în primele secole ale erei creștine. Dovada acestui fapt ne-o procură inscripțiile din Dacia, în care pe lângă nume ca *Aphrodisius*, *Philotimus*, *Euphorus*<sup>29</sup> întâlnim altele cu  $\varphi$  redat prin simplul  $f$  precum: *Afrodisia*, *Menofilus*, *Trofimius*, *Filetus*<sup>30</sup>. Pronunțarea în două feluri a acestei consoane grecești a fost constatată de mult mai ales din inscripțiunile latine din Neapole<sup>31</sup>. Cazuri identice de redare a lui  $\varphi$  prin  $f$  în limbile romanice din apus sânt  $v$ -franc. *orfe*, engad. *orfen*, friul. *warfin*, ital. *orfano*, arom. *oarfân* < gr.  $\delta\rho\varphi\alpha\nu\acute{o}\varsigma$ <sup>32</sup>.

Pronunțarea aspirată a lui  $\delta$  se reflectează în redarea lui sporadică prin  $t$ . Astfel  $t$  din cuvinte ca *beregată*, *cărete*, *gutuiu*, etc., se reduce cum vom vedea mai jos la discuția asupra etimologiei lor, la un  $\delta$  grecesc. Fenomenul e atestat în însuși împrumuturile grecești ale latinei literare, precum *Euritice* în loc de *Euridice* < gr.  $\text{Εὐρυδίτη}$ , *Creseita* în loc de *Cryseida* < gr.  $\chi\rho\upsilon\sigma\eta\lambda\delta\alpha$  ac., iar *cydonius* < gr.  $\kappa\upsilon\delta\acute{\omega}\nu\iota\omicron\varsigma$  e atestat și sub forma *cotoneus* „gutuiu“<sup>33</sup>.

Un sunet grecesc strein limbei latine a fost apoi  $\chi$ , a cărei tratare prezintă deasemenea câteva particularități demne de luat în considerație.

<sup>28</sup> Pentru reducerea diftongului  $oi$  la  $v$  în dialectul beotic și apoi la simplul  $v$ , vezi A. Thumb, *Handbuch der griech. Dialekte* pag. 35, 213, 224 și 225.

<sup>29</sup> Vezi mai sus, § 2, notele și locurile respective din text.

<sup>30</sup> Vezi mai sus, § 2, notele și locurile respective din text.

<sup>31</sup> C. I. L. X<sub>1</sub>, nr. 1790: *Dendroforo*; nr. 1921: *Stefano*; nr. 2092: *Afrodiso*; nr. 2093, 2094, 2123, *Afrodizia*; nr. 2154: *Afrodite*; nr. 2316: *Symferusae* (dat.); nr. 2386: *Filodes*; nr. 2574: *Tryfoni* (dat.); nr. 2711: *Xenofon*; nr. 3058, 3086: *Afrodizia* etc.

<sup>32</sup> Vezi W. Meyer-Lübke, EW. 6105.

<sup>33</sup> Vezi Stolz u. Schmalz, *Lateinische Grammatik* p. 113.

Despre această guturală aspirată se știe în genere că e redată în împrumuturile latine prin *ch*: *χάρτης* > lat. *charta*, *χóρος* > lat. *chorus* etc. În limba română, ca și în limbile surori *ch* s-a redus apoi la simplu *c*: *carte*, *cor* (aromân). Din punctul de vedere românesc acestea sânt însă cuvinte de origine latină, nu elemente vechi grecești, vezi mai sus § 1; un element vechiu grecesc din românește, care ne arată același fonetism, e *casc* din grecul *χάσκω*.

Pentru tratarea lui *χ* între două vocale dintre care a doua nu e un *ε* sau *ι*, împrumuturile latine din grecește ne oferă, pecăt pot constata, un singur exemplu. E *doga* „vas, butie; canal sau șanț; îmbrăcăminte de scânduri a unui canal; doagă“ din grecul *δοχή* (doric \**δοχά*) „vas, mai ales în corpul omenesc“, de unde derivatul *δοχήιον* „vas“. În greco-latinul *doga* avem deci pe *χ* intervocalic redat prin *g*. Dintre elementele vechi grecești din românește, care reflectează acest fonetism voiu aminti aici numai pe *tragăn* „cerbicea sau ceafa vitelor de jug; raget prelung; anghină la cai; umflarea pieptului la vite“. De la Cihac II, p. 707, românul *tragăn* e dedus de obicei din neogrecul *τράγαρον* „Knorpel“. Din motive semantice însă această etimologie nu e probabilă, întrucât niciunul din cele patru sensuri înrudite între ele ale cuvântului românesc nu se acoperă cu sensul de „sgârțiu“ al cuvântului neogrec. Primul înțeles al lui *tragăn*, din care se explică toate celelalte, e „cerbicea sau ceafa animalelor de jug“, dar în accepțiunea de „anghină la cai“ se întrezărește în același timp și sensul, altfel neatestat, de „gât“. Trebuie să plecăm deci de la un prototip, care să însemneze pecăt posibil același lucru: „ceafă, gât“. Acesta e v.-grecul *τράχαλος*, ion. atic *τράχηλος* „Hals, Nacken“, de unde porecla *τραχαλας* „cu ceafa lată“, dată lui Constantin cel Mare. Subt raportul formei, în ceea ce privește pe *g* intervocalic, românul *tragăn* se referă la grecul *τράχαλος*, ca și latinul *doga* la grecul *δοχή*. Lichida *λ* a trecut în *n*: *τράχαλος* > *tragăn*, prin disimilare față de *r* din prima silabă. Un caz analog e românul *prieten* în loc de \**priatel* din sl. *prijatelj* „amicus“. De altminteri chiar limba, greacă cunoștea forme duble similare: *ἀρδάλιον* și *ἀρδάνιον*, *λωγάλιον* și *λωγάνιον* etc.

Guturalele grecești *x* și *γ* înaintea de *ε* și *ι* au fost palatalizate ca și cele latine.

Valoarea lui *ζ* nu se poate determina cu ușurință. Sigur e



că se pronunță în mai multe feluri, după dialecte. În împrumuturile făcute de limba latină e redat când prin *s*: Ζάκυνθος > *Saguntum*, μάζα > *massa*, când prin *z*: ζώνη > *zona*. Din transcrierea lui ζ prin *od* sau *δ* în unele subdialecte dorice și eolice<sup>34</sup>, reiese că el se pronunță în acelea ca *z* al nostru, dialectal *d* (*dz*). Corăspunzător avem *zeamă*, dialectal *dzeamă*, din ζέμα, *azimă* sau *adzemă* din ἄζυμος etc.

În legătură cu palatalizarea guturalelor de care am vorbit mai sus, stă tratarea unei guturale sau dentale urmate de grupul vocalic *io*. O serie de cuvinte nu vor putea fi niciodată explicate normal din etimoanele lor grecești sau latinești, dacă mai întâiu nu vom fi în clar asupra tratării în românește a grupurilor  $\dot{\iota}$ -*kio*,  $\dot{\iota}$ -*zio*,  $\dot{\iota}$ -*tio* și  $\dot{\iota}$ -*dio*. Părerea curentă că aceste grupuri au dat în românește *t*, *z* ca și  $\dot{\iota}$ -*kiu*,  $\dot{\iota}$ -*giu*,  $\dot{\iota}$ -*tiu* și  $\dot{\iota}$ -*diu* e falsă. Vorbește contra ei mai întâiu analogia cu tratarea grupurilor *-kiá-*, *-tiá-* ca *ț*, față de *-kió-*, *-tió* ca *č*: *brachiale* (cit. *brakiale*) > *brățară*, dar *orceolus* (cit. *orkeolus*) > *urciór*. Revenind la cazurile ce ne preocupă, observăm că *puteus* (\**putiu*) a dat regulat *puț*, dar \**poteo* (= class. *possum*) a dat și n'a putut da decât *poč*, forma veche și normală a persoanei I a indicativului prezinte de la verbul *a putea*, pe care scriitorii modernizanți o înlocuiesc adesea prin analogicul *pot*. Forma *poč* nu e o creațiune adhoc a limbii, ca diferențiere a unui \**poț* față de *poți* de la persoana a doua. În această explicare e ceva artificial și deci fals; *poč* e dezvoltarea normală a latinului \**poteo*. Cuvântul *beciu* „berbec tână și frumos etc“, neexplicat satisfăcător până acum, eu îl deduc din grecul βήκιον (eolic βήκιον) „junges Schaf“, cu care se acoperă pe deplin atât semantic cât și formal. Acel *bēkion* nu putea da în românește \**beț*, ci numai *beč*! Acest fenomen fonetic e constant și-l vom observa și în alte elemente grecești, pe care le vom discuta mai la vale, precum *minegoci*, *licurici*, etc. Reiese din cele de până aci, că grupurile  $\dot{\iota}$ -*kio*,  $\dot{\iota}$ -*gio*,  $\dot{\iota}$ -*tio* și  $\dot{\iota}$ -*dio* aveau o articulație palatală și s'au rezolvat în *č*, *ğ*, față de articulația dentală a grupurilor  $\dot{\iota}$ -*kiu*,  $\dot{\iota}$ -*giu*,  $\dot{\iota}$ -*tiu* și  $\dot{\iota}$ -*diu*, care s-au rezolvat în *ț* și *z*. Dintre elementele latine care cad în sfera acestei legi fonetice, în afară de amintitul *poč* mai sânt *arič* și *mijloc*.

<sup>34</sup> Comp. A. Thumb, Handbuch der griech. Dialecte p 89, 164, 216 etc.

Raportul fonetic dintre românul *ariciu* și latinul *erīcius* n-a putut fi explicat până acum într-un mod satisfăcător. Din *erīcius* ar fi trebuit s-avem *\*ariș*. Forma *ariciu* nu s'a putut naște din *ariș* printr'o simplă schimbare de sufix, deoarece ea e o formă străveche — e proprie și aromânei! — și deci organică. Nici o formă latină reconstruită *\*erix, erīcem*<sup>35</sup>, nu satisface, deoarece reconstrucția în sine e nesigură și apoi din ea am fi avut *\*arice* sau *\*aric* — comp. *berbec* sau *berbec, șoarece* sau *șoarec* din *vervex vervecem, sorex soricem* etc. — și una din aceste forme ar fi trebuit să se păstreze măcar pe undeva, ceea ce nu e cazul. În orice caz însă nici *\*erīcem* n'ar fi putut da la Aromâni o formă cu *č*. *Ariciu* se reduce la o formă *\*erīcio*, păstrată ca *\*erīcionem* la Sarzi (Kampidano) *ritssoni*<sup>36</sup>, apoi în fr. *hérisson*, prov. *erisó*. În cuvântul *ariciu* trăește deci încă o formă de nominativ latin, care se alătură la cele înșirate mai sus, pag. 426 Observația făcută acolo, că au păstrat această formă de regulă numai cuvintele care înseamnă ființe omenești și mitologice, se potrivește și la *ariciu*. La cei vechi ariciul eră privit ca cel mai știutor dintre toate vietățile<sup>37</sup>, iar în credințele populare române el ocupă un loc însemnat și e o față destul de simandicoasă, ca unul care a colaborat cu Dumnezeu la urzirea pământului. Pe atunci ariciul eră, zice-se, un voinic cu barba mare, și pentru înțelepciunea lui, Dumnezeu îi cerea sfaturi și-l ascultă. Dar printr'o greșală a ariciului, pământul, în loc d'a ieși neted și așezat, cum plănuise Dumnezeu, a eșit neregulat, cum îl vedem azi: cu munți, râpi, dealuri, văi și văgăuni. Pentru asta Dumnezeu s-a supărat pe el și l-a blestemat să se facă ghem și așa a rămas de atunci<sup>38</sup>. Nu e de mirare deci, dacă în seria substantivelor de declinarea III: *homo hominem, hospes hospitem, iudex iudicem, imperator imperatorem, leo leonem, draco draconem*, păstrate nu în forma de acuzativ, ci în cea de nominativ: *om, oaspe, jude, împărat, leu, drac* etc., intră și numele micului *ariciu* din *\*ericio \*ericionem*.

<sup>35</sup> Propusă de A. Philippide, *Altgriech. Elemente*, 2.

<sup>36</sup> S. Pușcariu, *Lat. u. Kî* p. 84. Ideia că *\*ericio* e un nominativ corepunzător lui *\*ericionem* mi-a sugerat-o dl. S. Pușcariu. Eu mă gândisem la început la forma de dativ-ablativ a lui *erictus*.

<sup>37</sup> *Ἡολλ' οἰδ' ἀλώπηξ, ἀλλ' ἐχίνοσ ἐν μέγα*, *Gubernatis, Zoolog. mythology* II, 11 la Hașdeu EM. ¶1649.

<sup>38</sup> Vezi comunicările privitoare la ariciu din diferite părți ale Țării la Hașdeu *Et. M.* II 1649—1650.

În ceia ce privește cuvântul *mijloc*, explicația formei lui se impune dela sine. Dacă plecăm de la forme ca *in medio loco avem* pe acel *medio* care nu putea da decât *midž* > față de *miedz miez* din *medius*. Această formă cu *j* resp. *dž* din *dio* e deasemenă străveche, întrucât e proprie și aromânei *ñilğoc*, *ñolğuc*. Că *j* din *mijloc* s'ar fi născut din *z* sub influența slavului *mežda*, cum vrea O. Densușianu H. L. R. I 243 e cu totul neprobabil, deoarece acel cuvânt slav nu există și n-a existat niciodată în românește ca să poată exercita asemenea înrâuriri; înrâurirea de la distanță ar fi prea curioasă.

S. Pușcariu îmi atrage atenția asupra sufixului românesc *-iciu* care atunci, când derivă abstracte ar putea corăspunde formei nominativale *-itio*, care s'a pu'tut păstră alături de *-itionem*, ca *-atio* alături de *-ationem* în alte limbi romanice (cf. Meyer Lübke, Rom. Gramm. II § 796), căci românescul *tremuriciu* nu poate fi despărțit de italianul dialectal (Sicilia, Lecce) *tremulizzo*, cu același sens.

## 6. Formarea cuvintelor.

De obicei cuvintele de origine greacă veche se păstrează în românește cu sufixul lor grec. Sânt însă și cazuri, când forma de azi a cuvântului nu se poate explica altfel, decât admitând că sufixul a fost din capul locului latinizat. Așa e bunăoară cazul substantivului *drepneă* față de etimonul său grec *δρεπανίς δρεπανίδα*, cu același înțeles. Forma *drepneă* presupune un prototip *\*drepanella*, în care sufixul diminutiv latin *-ella* a înlocuit pe corăspunzătorul său grecesc *-ίς*, *-ίδα*. Tot așa substantivele *urdă* și *leurdă* față de etimoanele lor grecești *ὠρώδης* și *\*λεβυρώδης* trădează înlocuirea sufixului *-ώδης* prin *-ida* (*-idus*, *-idum*), cu alte cuvinte latinizarea lui.

Latina vulgară a împrumutat din limba greacă, cum se știe, nu numai cuvinte, ci și sufixe, care au devenit apoi mai mult sau mai puțin productive. Din acest izvor greco-latin sânt sufixele românești *-ie* pentru formarea abstractelor, *-easă*, sufix moțional feminin, *-ez*, sufix verbal. Pentru motivele arătate mai sus (§ 2) aceste sufixe țin de elementele latine ale limbei române, deși originea lor e greacă. Ca element grec însă trebuie menționat aici sufixul *-afă* din istroromânul *must-âfe* „mustață“, neexplicat până acum. În *must-âfe*, ca și în dacoromânul *mustață*, baza

fiind greacă, sufixul e de asemenea grec:  $\alpha\phi\omicron\varsigma$ . Compară  $\kappa\acute{\iota}\rho\text{-}\alpha\phi\omicron\varsigma$  „vulpecula“ din  $\kappa\acute{\iota}\rho\chi$  „vulpe“,  $\epsilon\gamma\kappa\iota\lambda\lambda\text{-}\alpha\phi\omicron\varsigma$  „codiță“ din  $\epsilon\gamma\kappa\iota\lambda\lambda\omicron\varsigma$ <sup>39</sup>. Istrorom. *mustâfe* presupune deci un prototip grec  $*\mu\acute{\upsilon}\sigma\tau\text{-}\alpha\phi\omicron\varsigma$  =  $\mu\acute{\upsilon}\sigma\tau\text{-}\alpha\phi$ . Același sufix se ascunde desigur și în arom. *cârapă* „țeastă (de pește, de om)“ <  $*\kappa\acute{\alpha}\rho\text{-}\alpha\phi\omicron\varsigma$  din grecul  $\kappa\acute{\alpha}\rho\alpha$  „Haupt, Kopf von Menschen und Tieren“. Sufixul grec  $\text{-}\alpha\phi\omicron\varsigma$  apare des împerechiat cu alte sufixe diminutive:  $\chi\rho\upsilon\varsigma\text{-}\acute{\alpha}\phi\text{-}\iota\omicron\nu$  din  $\chi\rho\upsilon\sigma\acute{\iota}\varsigma$  „aur“,  $\acute{\upsilon}\iota\text{-}\acute{\alpha}\phi\text{-}\iota\omicron\nu$  din  $\acute{\upsilon}\iota\acute{\omicron}\varsigma$  „fiu“. În aromână alături de *cârapă* avem și pe *cărăfete* „căpățână“ care presupune un prototip  $*\kappa\alpha\rho\chi\acute{\iota}\varsigma$   $*\kappa\alpha\rho\chi\acute{\iota}\delta\omicron\varsigma$ ;  $\phi$  e redat în *cărăfete* prin *f* ca și în istrorom. *mustâfe*.

În această ordine de idei, vine în discuție și originea încă nelămurită pe deplin a cuvântului *aripă*, pus de W. Meyer-Lübke<sup>40</sup> cu drept cuvânt în legătură cu latinul *alapa* „Ohrfeige, Backenstrich“. Nelămurită a rămas însă etimologia acestui *alapa*, întrebuintat rar și numai în sensul figurat de „palmă (peste obraz)“<sup>41</sup>. Că *alapa* e atestat întâiu la un scriitor de origine greacă — Pheadrus — e tot așa de semnificativ ca și faptul că el se răspândește pe teritoriul romanic apusean începând din sudul Italiei: calabr. *alapa* „Schaufel des Mühlrades“, span. *álaba* „Radschaufel“ etc.<sup>42</sup>. Înțelesul fundamental al romanicului *alapa* a fost, cum observă Meyer-Lübke „aripă“ nu „Radschaufel“, deoarece tranziția de înțeles în sensul acesta se explică ușor — compară neoprov. *aleto* „Radschaufel“, propriu zis „aripioară“ —, pecând drumul invers al evoluției semantice ar fi greu de priceput. Reiese din cele de până aci că baza romanicului *alapa* ca și a românului *aripă* e neîndoios latinul *ala* „aripă“, iar în finalul  $\text{-}\alpha\phi\omicron$  trăește același sufix diminutiv grecesc  $\text{-}\alpha\phi\omicron\varsigma$  pe care îl întâlnim în arom. *câr-apă*, istrorom. *must-âfe*, în gr.  $\epsilon\gamma\kappa\iota\lambda\lambda\text{-}\alpha\phi\omicron\varsigma$  etc. În sensul de „palmă (peste obraz)“ al lat. *alapa* se întrevede înrâurirea grecului  $\kappa\acute{\omicron}\lambda\alpha\phi\omicron\varsigma$  cu același sens. Deoarece sufixul grec  $\text{-}\alpha\phi\omicron\varsigma$  mai are și varianta  $\text{-}\iota\phi\omicron\varsigma$  — compară  $\epsilon\rho\text{-}\iota\phi\omicron\varsigma$  „haedulus“,  $\mu\acute{\omicron}\rho\text{-}\iota\phi\omicron\varsigma$  „morulus“,  $\delta\rho\nu\text{-}\iota\phi\text{-}\iota\omicron\nu$  „păsărică“ din  $\delta\rho\nu\iota\varsigma$

<sup>39</sup> R. Kühner, Grammatik d. griech. Sprache ed. 2, 1, pag. 709.

<sup>40</sup> Zeitschrift f. rom. Philologie XXXI (1907) pag. 582 urm., unde sânt menționate și explicările mai vechi; compară și S. Pușcariu în Dicționarul Acad. I pag. 255.

<sup>41</sup> Compară Walde, Etym. Wörterb. d. lat. Sprache pag. 23 unde e dată și literatura privitoare la chestiune și H. Schuchardt în Zeitschrift f. rom. Phil. XXXI (1907) p. 721 urm.

<sup>42</sup> M. Lübke EW. nr. 310 și G. Rohlfs în Archivum Romanicum, VII, 450.

„pasăre“ etc. — nu e nevoie a deduce pe românul *aripă*, pronunțat și *aripă*<sup>43</sup>, cu accentul pe sufix, din prototipul *alapa*, întrucât desvoltarea lui din *\*alipa*, cu varianta  $-\varphi\omicron\varsigma$  a sufixului grec  $-\alpha\varphi\omicron\varsigma$ , e mai firească, mai ușoară. Pe de altă parte numai acel *\*alipa* a păstrat înțelesul fundamental de „aripă“, care la *alapa* nu se poate atesta.

Grecizarea parțială a unui cuvânt latin s-a făcut însă nu numai prin aninarea unui sufix grec, cum e cazul cu substantivul *aripă*, ci chiar prin unele modificări fonetice proprii limbii grecești. Câteva cuvinte de origine latină, româna le-a moștenit într'adevăr sub o formă mai mult sau mai puțin grecizată, adică așa cum le pronunțau vorbitorii de origine greacă.

Cuvântul *curte* bunăoară, prezintă față de prototipul său latin *cohōrs*, *cohortem* înlocuirea lui  $\bar{o}$  accentuat prin *u*, neexplicabilă prin limba latină<sup>44</sup>, dar proprie unor elemente vechi grecești din românește: *zgură*, *uture*. Acest fenomen fonetic ( $\omega > ou$ ) a fost, cum am arătat în alt loc, o particularitate a vechiului dialect tesalic. În România de răsărit forma *cūrtem* în loc de *cohōrtem* a fost într'adevăr exclusivă, compară rom. *curte* = alb. *kurt*, neogr.  $\kappa\omicron\upsilon\rho\rho\tau\eta$ . În Apus o întâlnim în vechea sardă: *curte*.

Tot așa românul osânză „grăsime de porc“ nu poate fi dedus direct din latinul *axungia*, din cauza lui  $\hat{a}$  în loc de *u* și mai ales a lui *o* în loc de *a*. Din *axungia* am fi avut *\*asunză*. Cuvântul românesc reproduce forma atestată  $\delta\acute{\xi}\upsilon\gamma\gamma\iota\omicron\nu$  ( $*\delta\acute{\xi}\upsilon\gamma\gamma\iota\alpha$ )<sup>45</sup>, care nu e decât pronunțarea greacă a latinului *axungia*.

Latinul *mulsa* „Honigwasser“ trăește în limba română sub forma *mursă*, cu același sens. Trecerea lui *l* în *r* însă, nu poate fi explicată decât printr'o înrâurire greacă, mai ales că această trecere mai e atestată pentru acest cuvânt numai în Sicilia *ammursatu* „süsslicher Wein“. Înrâurirea a plecat de la cuvântul grec pentru „a mulge“: neogr.  $\acute{\alpha}\mu\epsilon\rho\gamma\omega$  = v. grec.  $\acute{\alpha}\mu\acute{\epsilon}\lambda\gamma\omega$ , vgr.  $\acute{\alpha}\mu\omicron\rho\gamma\acute{\omicron}\varsigma$  =  $\acute{\alpha}\mu\omicron\lambda\gamma\acute{\omicron}\varsigma$  „mulgător, sugător“.

Un fonetism strein limbei latine cât și celei române se mai reflectează în cuvântul *codru* „bucată; pădure seculară; porțiune

<sup>43</sup> Vezi și alte variante în Dicțion. Acad. I 255.

<sup>44</sup> Comp. Candrea-Densușianu, Dicț. etim. al limbii rom. nr. 454; W. Meyer-Lübke EW. nr. 2032.

<sup>45</sup> Atestat la Dioscorides și în Corpus glossariorum lat. II, 384; vezi și S. Pușcariu, *Lat. Ti. u. Ki.* 51, Candrea-Densușianu nr. 1292.

de pământ; munte etc.“ din latinul *quadrum*. Trecerea lui *a* în *o* n-a fost explicată până acum<sup>46</sup>. S-a recurs chiar la ipoteza unei mijlociri slave<sup>47</sup>, deși cuvântul nu există nicăiri în limbile slavice. Fapt e însă că în Corpus gloss. lat. II 351, cuvântul acesta e atestat cu *o* în loc de *a* chiar în transcripție greacă: *κοδρα*: *quadra*, un indiciu ca și aici avem a face cu pronunțarea greacă a unui cuvânt latin. Mai mult: retorul și sofistul grec cu nume roman *Quadratus* (+ 165 d. Chr.) e numit în izvoarele grecești *Κοδράτος*<sup>48</sup>; primul apologet creștin *Quadratus*, originar probabil din Asia Mică, eră numit de Greci *Κοδράτος*<sup>49</sup> și în general acest nume latin *Quadratus* apare în inscripțiunile grecești obișnuit sub forma *Κοδράτος* sau *Κωδράτος*<sup>50</sup>. Pronunțarea *κόδρον* în loc de *quadrum* și *Κοδράτος* în loc de *Quadratus* își găsește într'adevăr explicația în particularitatea dialectului eolic de a preface pe *a* în *o* în vecinătatea unui *r*: *σρότος* în loc de *σρατός*, *βρόχος* în loc de *βραχός* *Στορπάου* = *Ἄστραπαίου*, paphlag. *κόρζα* = *καρδία* etc.<sup>51</sup>.

### III.

#### Domeniile influenței vechi grecești.

##### 7. Păstoria.

Înrâurirea veche grecească se resimte mai ales în sfera ocupațiilor vieții de țară, dintre care locul întâiu îl ocupă subț acest raport păstoria. În terminologia păstoritului întâlnim într'adevăr tot felul de cuvinte de origine veche grecească privitoare la vite, la creșterea și la produsele lor.

Vitele mari și mărunte poartă diferite numiri, care privesc fie colorarea părului, fie alte particularități bătătoare la ochi.

Numele unei oi cu botul galben sau roșu e **Coacina**, arom. **coașin** „oaie albă cu capul roșcat“ = eng. *kočen* „rot“, lat.

<sup>46</sup> Comp. O. Densușianu HLR. I 71, 72; Căndrea-Densușianu Dicț. Etim.; nr. 384 W. Meyer-Lübke EW. nr. 6921.

<sup>47</sup> C. von Sanzevitsch în Weigands Jahresb. des Instituts für rum. Sprache II, 27.

<sup>48</sup> W. Pape, Griechische Eigennamen, I p. 684—706.

<sup>49</sup> Comp. Wetzer u. Welte's Kirchenlexikon X, 645.

<sup>50</sup> C. I. G. Indice; W. Pape op. și loc. cit.

<sup>51</sup> P. Kretschmer, Die griechische Sprache în „Einleitung in die Altertumswissenschaft“ ed. 2, hrsg. v. Gercke u. Norden I p. 529.

*coccinus* „scharlachrot“ din gr. κόκκινος „scharlach rot“, neogr. κόκκινος, dial. κότσινος „rot“. Compară gr. κόκκος „Scharlachbeere, mit der scharlachrot gefärbt wird“. *Coacen* e numai în limba română cuvânt specific păstoresc. Sânt împrumutate din românește: alb. *kuatse* „weisses Schaf mit schwarzen Augen und Brauen“, sârb. *kočenica* „Art Schafe“, *kočan* „Ochsenname ohne nähere Angabe über die Farbe des Ochsen“<sup>1</sup>.

Oaia cu lâna scurtă dar mcale, fină și creață se chiamă *țigaie*, masc. *țigaiu* și cu singularul refăcut din plural *țigău*. Rasa oilor *țigăi* numite și „oi mocănești“ e cea mai frumoasă dintre cele indigene. În Meyers Konversations-Lexikon ea e astfel descrisă: „glanzwollige Schafe mit flach gekräuselter meist hellglänzender Wolle von geringer Feinheit“. Cuvântul *țigaie*, a cărei origine n'a fost lămurită până acum, stă în legătură cu grecul σγαλόεις „glatt, blank, glänzend, weich, zart von Kleidern, Stoffen etc.“. Varianta \* σγάλιος, din care vine forma românească, se rapoartă la σγαλόεις ca λειρός la λειρόεις „ca floarea crinului“ μύριος la μυρίοεις „foarte mult, nenumărat“ σπόδιος „cenușiu“ = σποδιόεις etc. Grecul σ e redat aici prin ț, ca și în *țârfă* „nisip“ în loc de \**sârfă*, despre care vezi mai jos. Cuvântul presupune deci, o formă dialectală grecească cu ζ în loc de σ, ca ζαργάνη = σαργάνη, ζιβύνη = σιβύνη etc.<sup>2</sup>.

Din rasa *țigăilor* face parte și oaia *bârcă*, cu lâna *țigaie*, mândră și creață (Maramureș), numită pe-alocurea *bârcă* și *bircă* „oaia cu lâna creață și mică“<sup>3</sup>. Subt această din urmă formă întâlnim cuvântul și în limbile vecine: ung. *birka* „oaie cu lâna scurtă și creață“, sârb. *birka* „un fel de oi“, polon. *bierka* „oaie turcească sau românească cu coada scurtă“ ceh. *birka* „oaie ordinară sterilă“. S. Pușcariu *Dicț. Acad.* I, p. 545 e de părere că în aceste limbi el a fost răspândit de păstorii români. Ca formă și sens *bârcă* ne amintește de gr. πρόβικα [πρόβατα] „Art Schafe in Epirus“. *B* inițial în loc de *p* ne conduce la acele dialecte vechi grecești, în care π se prefăcea în β și din care și

<sup>1</sup> Comp. Candrea-Hecht, Les éléments latins pag. 65; S. Pușcariu EW. nr. 383; P. Skok în ZRPh. XXXVI (1912) p. 648.

<sup>2</sup> Vezi dicționarele. Un caz interesant de înlocuirea lui s prin ț ne oferă medoigreaca în τσεκούριον „secure“ din lat. securis.

<sup>3</sup> Dicț. Acad. I 545 și T. Papahagi, Graiul Maramureșului p. 215.

latina a făcut o serie de împrumuturi, precum: *burrus* „feuerrot, braunrot“ < *πυρρόος*, *buxus* „Buxbaum“ < *πύξος*, *bassus* „dick“ < *πάσσων*, *baxea* „eine leichte Art Sandalen“ < \**πάξεια* din *πάξι* „Schuhart“ etc.<sup>4</sup>. După Hesychius acest fenomen era propriu Delfienilor, Tarentinilor și Sicililor<sup>5</sup>. Să se mai observe sub raportul formei, redarea lui *y* grec prin *â* ca și în *râp*, *țârfă*, *usâc* (arom.) etc., despre care vezi mai sus § 4, 428 urm. Forma *bircă* nu e normală și rămâne de explicat. Dacă latinul *birrica* „vestis ex lana caprarum valde delicata“ și *birrus*, *birrus*, *byrrhus*, a cărui origine nu este lămurită<sup>6</sup>, e împrumutat din grecește, cum par a arăta ultimele două forme, atunci și rom. *bircă* e un dublet moștenit a lui *bârcă*.

Dintre rasele de oi românești, în afară de rasa *figăilor* de care am vorbit, ar mai fi de amintit aici, oaia *țurcă* sau *țurcană*, cu lâna mai lungă, mai bogată, dar mai aspră. Ea e răspândită în întreg sudetul Europei, având ca varietăți: oaia *bârsand*, oaia *ungurească*, *sârbească* și *rusească*<sup>7</sup>. Originea cuvântului *țurcă* nu e lămurită. Noțiunea de oaie *țurcă* fiind așa de apropiată de noțiunea *figaie*, nu e de mirare, ba chiar ne așteptăm, ca și în cuvântul *țurcă* dentala *ț* să stea în locul unui *s* primitiv, adică *țurcă* în loc de \**surcă*, după cum *figaie* în loc de \**sigai*e. Despre acest fenomen fonetic propriu elementelor grecești am vorbit la etimologia cuvântului *figaie*, unde am menționat și celelalte exemple. Forma \**surcă*, masc. \**surc* e același cuvânt cu latinul *suricus* sau *syricus* din gr. *συρικός* „siric, sirian, de Siria“. Compară mediolatin, *suricum* „blé de Turquie“, ital. *surgo* sau *sorgo* „indicum frumentum“. Forma *Surus*, de unde *Suria* = *Syria* la Du Cange, apare aproape constant în inscripțiunile latine<sup>8</sup>. *Țurcă* înseamnă deci oaie siriană sau de Siria, după cum și în vechea franceză se zicea *mules de Surie* sau *de Sulie* „catâri de Siria“ (DC) și dupăcum zicem și noi oaie unguească, sârbească, tur-

<sup>4</sup> Comp. Walde, Latein. etym. Wörterb. 102, 85, 86.

<sup>5</sup> *βατεῖν* în loc de *πατεῖν* „a călca“, *βατάριον* în loc de *πατάριον* „taler“, *βικρός* în loc de *πικρός* „amar“, etc., comp. R. Kühner op. cit. § 33, pag. 154 și W. Pape, Griechisch-Deutsches Wörterbuch ed. 2, vol. I, p. 422. vol. II, p. 434.

<sup>6</sup> Vezi Walde Latein. etym. Wörterb. 91.

<sup>7</sup> Diaconovici, Enciclopedia rom. III, 492.

<sup>8</sup> C. I. L. III, 2, Indice: inscripțiuni din Dacia și Illyricul latin, Forma eră firește uzitată și în Apus.



cească, rusească etc., sau după cum zic Români megleniți: ot ghegănești, arnăutești etc. În Siria și azi oia ocupă „primul loc“ în creșterea vitelor ca și în ocupația de predilecție a locuitorilor<sup>9</sup>.

Oia bălțată cu alb și cu negru se chiamă **percetă**; berbecule bălțat: **percet**<sup>10</sup>. La baza acestui cuvânt stă un tip grec \*ποικιρτός — în transcripție latină *poecirtus*, cu οι = lat. *oe* ca în lat. *Foebus* din grecul Φοιβος etc.<sup>11</sup> — în loc de ποικιλτός „bunt, buntfarbig“. Pentru particularitatea fonetică dialectală, în domeniul limbei grecești, a înlocuirii lui *l* urmat de consoană prin *r*: \*ποικιρτός = ποικιλτός, compară μοργός în loc de μολγός (Hesychius), σάρπη în loc de σάλπη = lat. *salpa* „un pește de mare“. În neogreacă, acest fenomen a devenit regula: αδερφός „frate“ în loc de αδελφός, ερπίδα „speranță“ în loc de ἐλπίδα, ἦρθα „venii“ din ἦλθα etc.<sup>12</sup>.

Oia cu lâna neagră se chiamă **laie**, masc. **laiu**. În aromână **laiu** „negru“ a înlocuit pretutindeni pe sinonimul său de origine latină **negru**. E un cuvânt răspândit și mult discutat. I. Țicăloiu<sup>13</sup> analizând cunoscutele versuri din Miorița a dedus că **laiu** nu înseamnă negru ci alb-gălbui sau fumuriu. Această presupunere e verificabilă și pe deplin justificată, întru cât prin unele părți, cuvântul e întrebuințat și azi numai cu acest înțeles<sup>14</sup>. Accepțiunea de negru e deci secundară. Părerea lui că rom. **laiu** nu se poate despărți de mediolatinul *laius*, -a, -um, atestat la Du Cange și Forcellini III, 682 ca denumire a unei colorii, e de asemenea dreaptă. Citatele respective, care ne înfățișază acest cuvânt aplicat la culoarea veșmintelor de lână, sunt scoase dintr'o

<sup>9</sup> Comp. Meyers Konversations-Lexikon XIX, 252.

<sup>10</sup> Fr. Damé, Dicționar rom. francez; Hașdeu, Răspunsuri la chestionarul lingvistic XI, 5 (Olt) și I, 6 (Arges).

<sup>11</sup> În domeniul limbii grecești οι apare transcris prin *oe* în inscripțiunile din Tanagra, A. Thumb, Handbuch der griech. Dialekte § 236, p. 224.

<sup>12</sup> A. Thumb, Handbuch der neugriechischen Sprache (Strassburg 1910) § 31, pag. 20.

<sup>13</sup> In Zeitschr. f. rom. Philologie XXXVIII (1914) p. 485 urm.

<sup>14</sup> Răspunsuri la chestionarul lingvistic al lui Hașdeu, vol. X, 254: *În privința colorii părului, dacă e sură se zice laie sau seină*; Tot acolo, vol. XVII, 278: *Oale laie, adică nici albă nici neagră*; Glosar la Creangă: *lână laie „lână neagră, amestecată cu puține fire albe, deci cenușie“, om laiu „om cărunț“*; Păsculescu, Literatură pop., indice: *laiu laie „cu lâna cenușie, un fir alb și unul negru“*.

scriere a episcopului Caesarius de Arelate (+ 542)<sup>15</sup>. În ceia ce privește acum originea, Treimer (Zeitschr. ibid. 389), care n'avea cunoștință de forma latină atestată, deduce pe *laiu* din neogreacă. Cuvântul e într'adevăr grec la origine, vine însă nu din greaca modernă, ci din greaca veche: vgr. λάγριος „vom Hasen, wie der Hase“ din λαγώς „iepure“, neogr. λάγριος „sprenklig wie ein Hase“, ep. λαγιάζω μαζόνομαι ὡς λαγῶς χωρὶς νὰ κάμνω κρότον νὰ κινηθῶ. Comp. λαγίασαν τὰ πρόβατα. Grecii exprimau adesea colorile după denumirile de animale: κίλλιος „dem Esel ähnlich; eselgrau“ din κίλλος „asin“; χελιδόνιος „negru-roșcat ca o rândunică“ din χελιδών „rândunică“ (vezi mai jos etimologia românului *Ceridoană*).

Oaia cu Pete roșii pe corp se cheamă *Ceridoană*, un nume uzitat în acele graiuri locale în care *ii* se păstrează încă sau se pronunță ca *n*<sup>16</sup>; în limba comună ar suna \**ceridoaie*, masculin \**ceridoiu*. Derivă din χελιδόνιος = ionic \*κελιδόνιος „schwalbenfarbig; de culoarea rândunelei“ aplicat în greaca veche la animale și lucruri: „eine braunrote Schlangenart; ein Beiwort des Hasen, weil er, wie die Schwalbe dunkelbraun und am Bauch weiss ist, eine Art Feigen von rotbrauner oder braunroter Farbe, wie die Schwalbe an der Brust; ein schwalbenfarbiger Stein“.

Oile albe cu Pete ruginii pe bot se numesc *oacăre* sau *oacăne*. Amândouă formele acestui cuvânt se reduc la una comună mai veche *oacărne*, singular masc. *oacărn*, care trăește în aromânul *oacărn* „vită neagră la cap și albă la corp“, în Siracu *ocren*, despre oaia care are botul și picioarele negre. Cuvântul face parte din familia grecului ὄχρα „eine gelbliche Erdfarbe, Ocher, C'ker“, ὄχρος „gelb, blassgelb“, ὄχρομέλας „bleichschwarz“, și presupune o formație ajectivală \*ὄχρινος, care se referă la ὄχρα, dupăcum κόκκινος „scharlachrot“ la κόκκος Scharlachbeere“, κρόκινος la κρόκος „saffranfarbig“ etc. Mediobulgarul *okren* (*okrena*

<sup>15</sup> Caesarius Arelat., Regula ad monachos cap. 26: *Vestimenta alio colore nou induatis, nisi laia, lactina et nigra nativa*; Regula ad virgines cap. 40: *Omnia vero indumenta simplici tantum et honesto colore habeant, nunquam nigra, non lucida, sed tantum laia vel lactina*. Cap. urm.: *Tinctura in monasterio nulla alia fiat, nisi ut supra dictum est, laia et lactina*. Despre Caesarius de Arelate și scrierile sale vezi Wetzter & Welts's Kirchenlexikon 2, II, p. 1653—1660.

<sup>16</sup> Cuvântul mi-a fost comunicat de S. Pușcariu din lucrarea în curs de tipărire asupra păstoritului de E. Precup.

ovca „oaie pestrîă“) e împrumutat din românește. Relevarea cuvântului mediobulgar se datorește lui Th. Capidan<sup>17</sup>.

**Preușa**, masc. *preuș*, se chiama oaia cu roșu pe pânțe<sup>18</sup>. Forma de azi a acestui cuvânt a rezultat dintr'una mai veche \**preruș*, prin dispariția disimilatorică a celui de al doilea *r*. La bază stă grecul \**περ:-ρόυσιος* „rings umher oder am Rande rot, mit einem roten Saum“, din *περί* „împrejur“ și *ρόυσιος* „rotbraun, rötlich, rot“. Compuse identice în grecește sânt: *περίλευκος* „rings umher oder am Rande weiss, mit einem weissen Saum“, din *λευκός* „alb“, *περ:ποικ:λος* etc.

În niște versuri populare din colecția lui Păsculescu<sup>19</sup> mai întâlnim ca nume de oaie pe *buchereă*, care nefiind însă atestat până acum și pe altă cale, nu se știe precis ce anume înseamnă. V. Bogrea în DR. I, 261 analizând versurile în chestiune, a dedus cu foarte multă probabilitate, că nu poate fi vorba decât de oi cu un anumit fel de coarne, întrucât după versul cu *oaie buchereă* vin altele cu *berbeci prepeleag* —, cu *patru coarne în cap*. Contra derivațiunii propuse tot acolo de Bogrea, din neogrecul *βούκερως* „cu coarne de bou“, vorbește însă păstrarea lui *β* ca *b* în loc de *v*, căci ne-am așteptat la forma \**vuchereă*, dacă termenul ar fi într'adevăr din neogreaca. Vine din greaca veche, și anume dintr'un cuvânt de aproape înrudit cu ngr. *βούκερως*. Forma *buchereă*, masc. *bucherele*, deminutiv din \**bucher*, presupune într'adevăr un tip \**bucleru*, care nu se deosebesc de grecul *βούκραϊρος* (*βόοκραϊρος*) „ochsenhornig“ decât prin disimilarea primului *r* în *l*. Cuvântul grec e compus din *βούς* „bou“ și *κραϊρα* „vârf, cap, coarne“.

Dacă oaia are urechile mici, i se zice *ciulă*, masc. *ciul*; tot așa se chiamă și boul căruia îi lipsește un corn etc. Cuvântul *ciul* (= arom. *čul*) vine din grecul *κυλλός* „gebogen, krumm, verstümmelt“, *κυλλὸν τὸ οὖς* „dicitur auris curta et mutila“. Neogreaca posedă cuvântul supt forma *κυλλός* „ciung de o mână, de un braț“<sup>20</sup>.

<sup>17</sup> Elementul slav 364/76. Altă explicare etimologică a cuvântului *oacăr* nu cunosc decât pe cea dată de G. Pascu în Cimilituri I, 27: *laiu-oc-ăr*.

<sup>18</sup> T. Papahagi, Graiul și folcl. Maramureșului 230.

<sup>19</sup> Literatură pop. rom. (Buc. 1910) p. 325.

<sup>20</sup> Comp. A. Philippide în Festgabe für Mussafia.

Oaia, junca, vaca etc. care nu fată se numește *stearpă*, masc. *sterp*. E același cuvânt cu *sterpa* sau *streppa* „Tier, das im laufenden Jahr nicht geworfen hat“ din dialectele sud- și ostitaliene, și se reduce ca și acestea la v.-gr. στέρφος „unfructibar“, ngr. στέρφος, cref. στέρρα. În dialectele italiene amintite, cuvântul e pur păstoral, pe când în românește însemnează „sterii“ sau „neproductiv“ în genere ca și prototipul grecesc. Etimologia, ori cum evidentă, din grecește, împărțită de filologii români mai vechi, a fost respinsă de filologii mai noi, pe motiv că „st cere un  $\bar{e}$ “, și s'a propus în schimb un etimon latin \**exstirpus* „fără lăstari“. Această nouă etimologie, propusă de E. Herzog în ZRPh. XXVI, 735, a fost admisă de toți. Numai Gerhard Rohlfs în Archivum Romanicum IX (1925) pag. 159 nr. 3072 se mai gândește la grecul στέρφος, dar și el, tot din cauza tratării lui  $\epsilon$ , presupune numai o contaminare a lui cu latinul ipotetic *exstirpus*. Dar tratarea lui  $\epsilon$  accentuat din στέρφος ca  $\bar{e}$  lung, pentru motivele arătate mai sus pag. 425 urm. e tot așa de normală ca și tratarea lui  $\epsilon$  din πέπων: *pepene* și λέων: *leu*. Apoi cuvântul românesc ca și corăspunzătorul său din dialectele italiene cu greu s-ar putea despărți de prototipul grecesc cu care se acoperă pe deplin atât ca sens cât și ca formă, iar derivarea dintr'un prototip existent e totdeauna preferabilă uneia dintr'un etimon reconstruit sau fictiv. Pentru originea greacă mai vorbește răspândirea cuvântului numai în acele părți ale României<sup>21</sup>, care au fost mai direct expuse înrăuririi vechi grecești, cât și faptul că un sinonim al lui *sterp* vine tot din grecește: *știră*.

**Știră** — oaie sau vacă *știră*, dar și femeie *știră* — din grecul στειρος fem. στειρα „unfructibar, von Kühen und Frauen“. Pentru tratarea diftongului  $\epsilon$ : ca  $\bar{e}$  vezi mai sus. Despre răspândirea cuvântului și despre literatura asupra etimologiei lui a vorbit N. Drăganu în DR. II, 615—616. Cuvântul există firește și în alte limbi indoeuropene, precum got. *stairo*, alb. *ștjeră*, v.-ind. *stari* „unfructibar“, dar forma românească a lui n-a putut purcede decât din grecește. În terminologia păstoritului se face deosebire între *sterp* și *știr*: *stearpă* e vaca sau oaia care n'a fătat într'un an, *știră*, care n'a fătat și nu fată niciodată, chiar dacă se împerechează.

<sup>21</sup> Pentru răspândirea cuvântului în sudul și în părțile de nord-est ale Italiei vezi Gerhard Rohlfs, Griechen und Romanen in Unteritalien p. 114—115, iar pentru răspândirea lui în Balcani T. Capidan în DR. II, 549.

Berbecele de doi ani, frumos și cu coarnele întoarse îndărăt se numește *beciu*; pe alocurea *beciu* e denumirea berbecului bătrân și credincios care merge în fruntea oilor. Alt cuvânt e arom. *beča*, numele unei oi albe, pe care Capidan DR. IV 348 îl explică din slavicul *belče* deminutiv din *bělz* „alb“, și-l găsește atestat sub forma *belč* și în graiul Românilor din Serbia. El există de altfel și în unele părți ale României ca nume de familie *Belciu*, în Banat, și ca nume dat unei oi cu lâna „limpede albă“ *belcioacă*, pe la Năsăud-Sângiorz<sup>22</sup>. Dacorom. *beciu* „berbec tânăr“ vine din grecul βήλιον (eolic \*βήλιον) „junges Schaf“, deminutiv la βήκη „oaie“. Că grupul *-ci + o* (= *ti + o*) devine regulat *č* și nu *t*, am arătat mai sus § 5, pag. 432 urm.

**Batal** „berbece neîntors, cu aptitudini de reproducere; berbece necastrat, lăsat pentru reproducere; țap pentru prăsilă“. Prin confuzie și sub influența cuvântului *bătut*, *batal* a căpătat și înțelesul contrar de „berbece întors“<sup>23</sup>. În tulpina cuvântului *batal* se recunoaște ușor v.-grecul βάτης „gonitor, despre taur, berbece, țap (Ioanid)“; „Bespringer, Beschäler“ din βατέω „bespringen, beschälen“. Alături de βάτης a existat însă atât forma \*βατήρ — compară βότης = βοτήρ „păstor“ și ajectivul βατήριος „apt la împreunare“ (despre vite) — cât și corespunzătorul doric \*βατάρ cu *α* în loc de *η*, — compară ἐπιγελαστάρ = ἐπιγελαστής, cum și cele spuse despre această particularitate a dialectului doric la pag. 421—422. Cuvântul românesc presupune un daco-latin *batallus* în loc de \**batarulus* — compară lat. *satullus* din \**saturulus* — iar grecul \*βατάρυλος, la care se reduce acela, e un diminutiv cu sufixul -υλος ca și ἄρκυ-υλος din ἄρκτος „urs“.

O turmă de oi de mărime mijlocie, cam de vreo 500 de capete, se numește *boteiu*. Acest cuvânt e uzitat în Moldova, Bucovina, Maramureș și Banat<sup>24</sup> și se acoperă ca sens pe deplin, iar ca formă pâna la sufix, cu v.-grecul βοτόν „vită, oaie; pecus pecudes“. Sufixul *-eiu* poate fi explicat în mod diferit. Eu nu cred că acest sufix s'ar fi adăugat la tulpina *bot-* pe tărâmul limbei române. Cuvântul ne-a venit gata format, și de unde e tulpina, de acolo trebuie să fie și sufixul adăugat la ea. Forma greacă pe care o reproduce cuvântul *boteiu* e \*βότηρον „Viehstall“;

<sup>22</sup> Hașdeu, Răspunsuri la chestionarul lingvistic XVII, 268.

<sup>23</sup> Dicționarul Academiei I, pag. 515.

<sup>24</sup> Dicționarul Academiei I, pag. 628—629.

staul de oi“; compară *ὄνιον* „staul de măgari“ din *ὄνος* „măgar“. Sufixul grec *-ίον* sau *-ειον* are și funcție deminutivală, de ex. *ἀγγίον*, deminutiv la *ἄγγος* „vas“, *βλαστειον* „mugure“ din *βλάστη* „lăstar“ etc., dar nu acesta stă la baza celui românesc în cuvântul *boteiu*. Trecerea înțelesului de la noțiunea de „staul de vite“ la cea de „turmă de vite“ e ușor de explicat și are analogii, chiar în limba română, anume în cuvântul *târlă*, care înseamnă atât „un fel de staul de oi“ cât și „turmă de oi“<sup>25</sup>. Din românește cuvântul *boteiu* a trecut și în ucraineana sub forma mai veche *butei* „turmă de oi“.

Se știe că limba ucraineană a păstrat adesea cuvinte de origine română, care s'au pierdut în românește, bunăoară *rumenuvati* „a rumegă“ < rom. *\*rumenă* din lat. *ruminare*. Un asemenea element e și *butei* „păstor“, care amintește un cuvânt românesc pierdut *\*boteiu* sau *\*buteu* „păstor“. La baza acestuia stă grecul *βοτεύς* „păstor“ din verbul *βοτέω* „a pășună, a păzi vitele“ ca și *βομεύς* „păstor“ din *βομέω* sau *βομεύω* „a pășună, a păzi vitele“. Compară și forma *βοτήρ* „păstor“. Un cuvânt românesc de origine greacă și de aceeași formațiune mai e în românește *amăgeu* „înșelător“ din *μαγεύς*, de care va fi vorba mai jos. Dispariția lui *boteu* „păstor“ din limba română se datorește întâlnirii și confundării cu *boteiu* „turmă“, a cărei formă bănățeană e chiar *boteu*.

Păstorii sânt ajutați de câte doi-trei băieți numiți *boitari*, care mână turma de oi din urmă. Explicarea curentă a cuvântului *boitar*, ca un împrumut din maghiarul *bojtár* „Hirtenjunge“, e, cum vom vedea îndată, fundamental greșită; drumul invers al împrumutului e sigur. Intr'adevăr, o etimologie satisfăcătoare a acestui cuvânt prin limba maghiară nu e posibilă<sup>26</sup>, iar vechea presupunere emisă cu îndoială de Miklosich și susținută ca ceva sigur acum în urmă de O. Densușianu, că Ungurii au format pe al lor *bojtár* din lombardul *baita* „colibă“<sup>27</sup> nu e câtuși de puțin convingătoare: nimeni nu va crede în minunea că Ungurii au fost în stare să formeze derivate dintr'un cuvânt pe care limba

<sup>25</sup> V. Păcală, Rășinariu p. 294: *Acest număr mare de oi (1500—2000) formează o turmă, care se mai numește și târlă, după locul unde poposesc oile.*

<sup>26</sup> Vezi Gombocz-Melich, *Magyar Etymologiai szótár* 451—452.

<sup>27</sup> Grai și Suflet I. pag. 352.

lor nu l-a posedat și nu-l posedă. Afară de aceasta nici legătura semantică între *baita* „colibă“ și între *boitar* „ciobănel, păstoraș“ nu e clară. Dar mai presus de toate aceste considerațiuni stă faptul că românul *boitar* nu poate fi despărțit de provenențalul *boatié*, *bouatié*, *boutié*, nord-vest-italian *boattiere*, rom. *boitaro* „gardeur de boefs, valet chargé de soigner les boefs“<sup>28</sup>. Pecât știu, nici originea acestor cuvinte n-a fost explicată până acum; la Meyer-Lübke REW. lipsesc. *Boitarii* sânt ajutoarele păstorilor; de fapt *boitar* la origine nici nu însemnează altceva decât „ajutor“. De aceea și în dialectul meglenit, băiatul care dă ajutor baciului se numește pur și simplu *jutor*<sup>29</sup>, adică ajutor. Reiese deci din toate acestea că legătura etimologică dintre românul *boitar* și verbul grec  $\beta\omicron\eta\theta\acute{\epsilon}\omega$  e limpede și se impune de la sine. După cum păstorul, adică cel ce pășunează și vede de vite, se zicea în grecește  $\beta\omicron\tau\acute{\eta}\rho$  din  $\beta\omicron\tau\acute{\epsilon}\omega$  „a pășună, a vedea de vite“, tot așa unul care dă ajutor altuia a trebuit să se zică  $*\beta\omicron\eta\theta\acute{\eta}\rho$  din  $\beta\omicron\eta\theta\acute{\epsilon}\omega$  „a ajuta“. Forma  $*\beta\omicron\eta\theta\acute{\eta}\rho$  „Helfer; Gehilfe“ din  $\beta\omicron\eta\theta\acute{\epsilon}\omega$  „a ajuta“ se înțelege de la sine, în așa fel cum se înțelege, bunăoară, forma de plural, întâmplător neatestată, a unui singular atestat, sau participiul întâmplător neatestat al unui verb cunoscut; ea se referă apoi la  $\beta\omicron\eta\theta\acute{\omicron}\varsigma$  „helfend, beistehend“ ca de pildă  $\pi\lambda\omega\tau\acute{\eta}\rho$  „Schiffer, der Schiffende“ la  $\pi\lambda\omega\tau\acute{\omicron}\varsigma$  „schwimmend, schiffend“,  $\pi\lambda\omega\tau\acute{\epsilon}\omega$  „beschiffen“ etc. Dacă înlocuirea finalului  $\bar{e}$ r ( $*\beta\omicron\eta\theta\acute{\epsilon}$ r) prin *ar* (*boitar*) s'a făcut în domeniul limbei române, atunci aceasta se explică prin analogie cu numeroasele substantive în *-ar*, ca *văc-ar*, *bou-ar* etc.; dacă forma *boitar* se ridică însă la un prototip grecesc corăspunzător, atunci acesta a fost doricul  $*\beta\omicron\eta\theta\acute{\alpha}\rho$ , compară dor.  $\acute{\epsilon}\pi\iota\gamma\epsilon\lambda\alpha\sigma\acute{\alpha}\rho = \acute{\epsilon}\pi\iota\gamma\epsilon\lambda\alpha\sigma\acute{\tau}\eta\varsigma$  (Hesychius) cu  $\bar{a}$  doric = ionic-atic  $\eta$  (vezi mai sus pag. 421 urm). O înrăurire fonetică similară se observă și în formele romanice occidentale citate mai sus: prov. *boatié*, *bouatié*, *boutie*, nord-vest-ital. *boattiere* din forma de bază  $*\bar{b}o\bar{a}t\bar{a}rius$ . Italianul *buttero* „păstor“, derivă însă din grecul  $\beta\omicron\tau\acute{\eta}\rho$  „păstor“; despre acesta vezi Meyer-Lübke EW. nr. 1231. În ceia ce privește acum prezența cuvântului *boitar* în ungurește, e de observat că limba maghiară posedă, cum se știe, multe elemente românești din terminologia păstoritului, între altele

<sup>28</sup> Primele sunt citate după Fr. Mistral, Dictionnaire provençal-français (Aix-en-Provence 1877), ultimul (*boitaro*) după Gombocz-Melich op. cit.

<sup>29</sup> Vezi I. A. Candrea, Viața păstorească la Megleniți în Grai și suflet I, 16.

pe *pakulâr* „păstor“ din românul *păcurar* (< lat. *pecorarius*). Când Ungurul a cunoscut pe păcurarul român, căruia el i-a zis *pakulâr*, a putut să cunoască și pe ajutorul acestuia, adică pe *boitarul*, căruia i-a zis și el tot *bojtâr*.

Merindarea sau sacul cu merinde al ciobanului se chiamă cu un tipic cuvânt grecesc *traistă*, arom. *tastru*. În primul rând *traista* desemnează sacul cu grăunțe al calului. Vine din grecul *τάγιστρον* „mensura annonae praebendaria ad equos praebendarium, *πηρίδιον*, perula“. Tulpina cuvântului o avem în *ταγαί* „quidquid ad victum, equi praesertim, *τάττεται*, ordinatur“. Dispariția lui *γ* preces de o vocală și urmat de *i* are analogii în *mai* din lat. *magis*, *măiestru* din *magistrum* etc. Cuvântul *traistă* trebuie să fi pătruns în limba română relativ târziu, către finele epocii migrației popoarelor. În monumentele grecești clasice nu e atestat. Asupra originii acestui cuvânt vezi Indogermanische Forschungen II 441—443; asupra răspândirii lui, G. Meyer, EWA. 434. Există și în dialectele sud-italiene: calabr. *trasta* sau *trastena* „Brotbeutel der Hirten und Jäger“<sup>30</sup>.

Oile se mulg în *amurgul* serei și dimineața. Cuvântul *amurg* înseamnă etimologic chiar timpul mulșului: *ἀμολγός* „die Melkzeit; der erste Drittel der hereinbrechenden Nacht, Finsternis etc.“. Din punctul de vedere fonetic, *amurg* se reduce la forma ionică respectivă, cu *ov* în loc de *o*, vezi mai sus pag. 420. Înlocuirea lui *l* prin *r* — *amurg* în loc de *amulg* — își are originea tot în limba greacă, datorindu-se apropierii de formă și de sens dintre verbul *ἀμέλγω* „mulg“ și *ἀμέργω* „storc“, cum și dintre *ἀμολγός* = *ἀμοργός* „mulgător, sugător“. Alt caz de trecere a lui *λ* în *ρ* în aceleași condițiuni ni-l oferă varianta *μοργός* (Hesychius) a lui *μολγός* „sac de piele“. „Amurg“ lipsește în neogreacă; aici noțiunea aceasta e redată perifrastic: *ὁ καιρός τοῦ ἀμέργειν τὰ πρόβατα*. Substantivul *amurg* se întâlnește cu ajectivul *murg* „negru bătând în roșu“, care e însă alt element<sup>31</sup>.

Timpu de dimineață când păcurarii mulg oile și merg cu ele la pășune se chiamă, după localități, *prior*, *préor*, *preur* sau

<sup>30</sup> Mulțimea variată de forme ale acestui cuvânt din dialectele sud-italiene vezi-o la G. Rohlfs, *Griechen und Romanen in Unteritalien* p. 36.

<sup>31</sup> Hasdeu, *Etym. M.* I 1114; A. Philippide în *Viața Românească* V (1910) p. 40. Numai rostul vocalei *u* în loc de *o* și înlocuirea lui *l* prin *r* sunt explicate de mine.



**próor prour.** La Aromânii din Pind *pror* sau *prou* e timpul de pe la 2 sau 3 ore după miezul nopții, când se mână oile la păscut. Explicările etimologice mai vechi și greu de admis date acestui cuvânt sânt menționate de V. Bogrea în *DR.* I, 260, care consideră cuvântul de neogrec, deducându-l din ajectivul πρόωρος „timpuriu, prematur“. Rămânând la această etimologie, cuvântul românesc, care în tot cazul e de origine greacă, se poate deduce formal tot așa de bine și din greaca veche: πρόωρος, προώριος „înnainte de timp“, și din motive de ordin cultural și geografic originea greacă veche e de preferit celei neogrecești în acest punct. În ceea ce privește partea semantică însă, greaca veche ne oferă și altă posibilitate de a explica cuvântul românesc. Ajectivul grec πρόωρος are atât în greaca veche, cât și în cea modernă, numai însemnarea generală de „timpuriu, înnainte de timp“, pecând românul *preur* sau *prou* înseamnă special numai „timpul nopții de la orele două în sus, înnainte de a se face ziuă“. Pentru această noțiune greaca veche are cuvântul περίορθρος „um die Morgenzeit, gegen Morgen“ și ca substantiv, περίορθρον „timpul nopții, când dimineța e aproape“. Cu acest cuvânt grecesc se acoperă pe deplin românul *preur*, *preor* atât semantic cât și formal. Dispariția lui θ urmat de ρ e normală; compară *mărar* din μαράριον și *molură* „Fenchel“ din \*μόλοθρον „Fenchel; — un fenomen fonetic despre care voiu vorbi la etimologia acestor două cuvinte. Cât privește acum forma *proor* sau *prou*, ea se reduce la v.-grecul πρόορθρον, de unde verbul προορθρίζω „vor der Morgendämmerung, vor Tagesanbruch aufstehen; a se scula înnainte de revărsatul zorilor, a mâneca“. Aceste cuvinte grecești sânt compuse din περί „cătrec, în jurul“ sau πρό „înnainte“ și ὄρθρος „dimineța demult, timpul dinnainte și după revărsatul zorilor, când răsare soarele și se scoală oamenii și animalele din culcușul lor“.

În dacoromâna *prou* mai înseamnă ajunul Sfântului Gheorghe și al Bobotezei, adică al acelor sărbători, când fermecătoarele își exercită îndeosebi meșteșugul lor magic. Sinonimul lui *prou* în această accepțiune e *Mânicătoare* „sărbătoare în ajunul Sfântului Gheorghe“, de la verbul *a mâneca* „a se scula din noapte, până în ziuă, cu noaptea în cap“. Raportul semantic dintre românul *prou*, grec πρόορθρον și verbul προορθρίζω „a se scula din noapte“ revine deci exact între *a mâneca* și *Mânicătoare*.

Din toate acestea reiese, că *prou* în înțelesul prim e un cuvânt de origine greacă veche din terminologia românească a păstoritului, ca și cele de până aci, iar cu înțelesul din urmă el ține de cuvintele privitoare la arta magică de aceeași origine veche grecească, precum: *amăgeu*, *amăgl*, *farmec*, *săiastră*, *măngâi* etc. Neogreaca l-a pierdut.

Un cuvânt străvechiu din aceeași sferă de idei cu *amurg* și *prou* și tot de origine greacă e verbul *a se aumă*, *a se aumă de ziuă* „a se lumină, a se face ziuă“<sup>32</sup> Derivă dintr'un substantiv pierdut \**aumă* „auroră“ din grecul \**αὔγμα* (> alb. *agume* „Morgenröte, Morgen“) = *αὐγή* „strălucire, lumină“, neogr. *αὐγή* „auroră“ *αὐγέρινος* „luceafărul de dimineață“ v.-grec *αὐγέω* „a străluci, a lumină“. Pentru paralelismul \**αὔγμα* = *αὐγή*, compară în greaca veche *εὔγμα* = *εὐχή* „rugăciune“ *πλήγμα* = *πληγή*, *ὄρυγμα* = *ἀρυγή* etc. Grecul \**αὔγμα* e cerut apoi și de albanezul *agume*. Părerea lui G. Meyer Alb. EW. pag. 4, că acest cuvânt albanez cât și verbul corăspunzător *agoj* „a se face ziuă“ (= gr. *αὐγέω*) ar fi înrudit cu lat. *augeo*, lit. *augu* „a crește“ e greșită.

Vasul în care se mulg oile e de diferite forme și poartă numiri diferite. Unele din acestea sânt de origine veche grecească și anume:

**Găleată**, arom. *găleată*. E același cuvânt cu ital. *galletta* „tazza o vaso da vino“, calabr. sic. *gađđetta*, eng. *jalaida*, vfr. *jaloie*, span. *galleta*. La baza romanicului *galletta*, a cărui origine n'a putut fi lămurită până acum, stă, cred, grecul *γαυλίδα γαυλίδς* „Melkeimer, Gelte, Schöpfmeimer“. Interesant în raportul fonetic dintre *γαυλίδα* și *galletta* e asimilarea lui *υ* din diftongul *αυ* la consoana următoare, ca și în neogrecul *καμμένος* din *καυμένος*, *ξέρω* = *ξέρρω* etc.<sup>33</sup> Un cuvânt românesc tot de origine veche greacă, în care se oglindește același fenomen fonetic e *plămân(ă)* din ionicul *πλευμών*, -ονος (de aci și lat. clasic *pulmo*) ngr. τλε-

<sup>32</sup> Ghiță Pop, Dicț. rom.-ge.m. 40: *aumă*, *a se* √ „anbrechen, grauen (vom Tage)“.

<sup>33</sup> Vezi A. Thumb, Handbuch der neugriechischen Volkssprache ed. 2, § 36 și 24.

μόν. Pentru tratarea lui  $\delta$  intervocalic ca  $t$  vezi mai sus pag. 430. Altă formă romanică din Balcani a grecului γαυλίδα cu reducere diftongului aton *au* la *o* și cu redarea grecului  $\delta$  prin *d* ca și în lat. *crepida* din gr. κρηπίδα κρηπίς trăește în croat. slov. *golida*, de unde istrorom. *golide*.

**Pârnaie**, un vas pântecos de lut, în care se pune laptele la prins și care servește în același timp și ca vas de mulș și chiar de gătit. Cuvântul *pârnaie*, neexplicat până acum, derivă, prin sincopare, din \**părănaie* și se reduce la un vechiu grecesc πελινάλιον, derivat cu sufixul deminutiv -άλιον — compară σπαθάλιον, σκαφ-άλιον etc. — din πελίνη „ein Gefäss“ = πέλις, πελις, πέλλα „Gelte, Melkmasse“, σκάφη τις ἔνα τυρὸν ἀμέλγουσι, ἀγγεῖον σκυφοειδῆς πυμένα ἔχον πλατύτερον, εἰς ὃ ἤμελγον τὸ γάλα.

**Putină**, vas mai ales de lemn, în care se ține lapte, brânză, apă, varză etc. E același cuvânt cu friulanul *pòdine* „mastello, tinello, tinozza, vaso di legno a doghe, cerchiato di ferro o di legno, che serve al bucato . . .“ Ca și acesta, românul *putină* vine, cum a arătat I. A. Candrea, (Conv. Lit. XXXIX, 431 urm.) din grecul *πυτίνη* „o sticlă mare acoperită cu o împletitură de richită.“ Semnificația fundamentală e de „recipient pentru lichide“, indiferent de materialul din care e făcut. Și francezul *bouteille* „sticlă“ nu e decât un derivat din *boute* „găleată, puțină; burduf“. Pentru partea formală și răspândirea cuvântului vezi Candrea, l. c.

**Putineiu** „putină mică în care se bate laptele ca să se facă unt“, are la bază un derivat grecesc din *πυτίνη* cu sufixul diminutival -ήμιον: \**πυτινήμιον*, ca și *ἀγγήμιον* „un fel de vas mic“ din ἀγγος „vas“, *δοχήμιον* „butoiu“ din *δοχή* „receptacol“, *ἀσκήμιον* din ἀσκός „burduf“, *βλαστήμιον* „mugur“ din βλάστη „lăstar“ etc.

Cel mai însemnat produs păstoresc e **brânza**, un fel de „caș“ picant de oaie, care se păstrează în burdufuri sau în bășici de animale.

Asupra etimologiei cuvântului *brânză* s'a scris mult și s'au emis multe păreri; ba în varietatea și mulțimea părerilor emise cu privire la originea lui poate că numai numele *Basarab* îl concurează. S'a zis că e latin, slav, thrac, german, că derivă, din

numele orașului elvețian *Brienz* etc.<sup>34</sup>, iar la urmă O. Densusianu a ieșit din raza vizuală a cercetărilor de până acum și-i caută originea tocmai în dialectele iranice din platoul Pamir. Dar etimologia la care se oprește nu e convingătoare. Cu ajutorul verbului belucistanean *prinčag* „a apăsa, a lăsa să se scurgă, a stoarce“, comparat cu pers. *birezan* „strecurătoare, ciur“, D. reconstruește o formă *\*renč* sau *\*renz*, pe care o compune cu prefixul *be-* sau *bi-* luat din alte dialecte de acolo, și ajunge astfel la ipoteticul *\*be-* sau *\*bi-renza* „care a putut exista, în vreun graiu iranic din cele vorbite altădată în răsăritul Europei“. Cum se vede, acestei etimologii îi lipsește nu numai justificarea istorică, dar și baza formală, ca să nu mai vorbim de cea semantică. Persistăm deci în părerea, că originea cuvântului *brânză* trebuie căutată mai pe aproape, și anume în vreuna din limbile de la care mai avem cuvinte păstorești. Cuvântul *brânză* are azi firește o accepțiune generală, dar brânza propriu zisă e de fapt numai cea păstrată în burdufuri, deosebită ca preparare și calitate de cașul dulce, cașul sărat sau cel de puțină. Cu această însemnare specială și primitivă, cuvântul a trecut și în limbile vecine, unde îl găsim adesea explicat prin *caseus valachicus* sau determinat mai deaproape prin vorba latină pentru burduf (follis, uter) *follis brinsa, uter brynze* etc.<sup>35</sup>. Înțelesul primitiv al cuvântului *brânză* a fost chiar „foale, burduf, sac de piele“, și expresia norditaliană *formaggio di sbrinzo* se reduce la una românească veche *\*caș de brânză = caș de burduf*. Numai cu timpul și prin metonimie brânza a căpătat înțelesul de azi, conținutul luând numele recipientului, compară *foc* din latinul *focus* „vatră“. Tot așa în rusește un fel de brânză e numită *panerz*, propriu zis „coș, paner“, fiind vorba mai ales de brânza păstrată în coșulețe, ngerms. K o r b-

<sup>34</sup> O parte din etimologiile mai vechi le menționează O. Densusianu în Graiu și Suflet I, 67—71, altă parte le-am menționat eu în Orig. I. rom. pag. 48. Dacă adăogăm la acestea etimologia propusă de Densusianu, pe care o discutăm în text, cum și pe cele propuse de Giuglea în DR. III 573 urm. și de Pascu (din thracul *\*berenza, \*berânza < ber „oaie“*) în Rum. Elemente în d. Balkansprachen nr. 38 = Archivum Rom. IX, 324, avem toată bibliografia chestiunii.

<sup>35</sup> C. Jireček, Die Wlachen und Maurowlachen in den Denkmälern von Ragusa (Prag, 1879) p. 10; I. Nădejde, Din dreptul vechiu român (Buc. 1898) p. 71, 73; Quellen zur Gesch. der Stadt Kronstadt, vol. I 690; locurile din această din urmă scriere mi-au fost comunicate de d-l C. Lacea.



käse. Acele coșulețe de păstrat brânză se fac la noi din coajă de copac. Ideia de coșulet (*fiscella forma*) stă și la baza denumirii romanice a brânzei: nprov. *furmo* „Käse“, *fromatge*, franc. *fromage* (> it. *formaggio*) etc.<sup>36</sup>

În ceea ce privește acum originea, v.-românul *brânză* „burduf“ e același cuvânt cu albanezul *blendze* „foale, burduf, pân-tece“, amândouă reducându-se la un prototip comun *\*balandia* din grecul βαλάντιον „sac de piele, pungă“, pronunțat βαλάνδιον. Dentala τ din grupul ντ a devenit sonoră din timpul elenistic: πάντα, pronunțat *panda*<sup>37</sup>. Forma intermediară românească a fost deci *\*bărânză*; albanezul *blendze* e sincopat din *\*bălânță*, ca și alb. *fkin* „vecin“ în loc de *vekin*, *print* „tată“ în loc de *\*perint* etc.

Altă specie de brânză, denumită cu un termen tot de origine greacă, e *tăfăragă* „brânză de vacă“. Cuvântul *tăfăragă* a pierdut un *r* prin disimilare și purcede dintr'o formă mai veche *\*trăfăragă*, având la bază un prototip v.-gr. \*τραφάλαια, nom. τραφάλαια = τραφαλίδα τραφαλίζ „frischer Käse, Quark“. Pentru căderea disimilatorică a primului *r*: *tăfăragă* în loc de *\*trăfăragă*, compară *tămândare* în loc de *\*trămândare*... Schimbul de sufixe -ίς, -ίδα: -αξ, -αια era obișnuit în limba greacă, d. ex.: θυλίς, -ίδα = θύλαξ, -αια, θύλακος „sac, pungă, traistă“. Prezența sufixului -αια (-αξ) în τραφάλ-αια „frischer Käse“ e cu atât mai sigură cu cât el ne întâmpină și în denumirea veche grecească a altei specii de brânză: ἵππάκη „Pferdekäse“ din ἵππος „cal“. Vezi și DR. II, 659.

„După ce păstorii storc caș în cupe, rămâne zer, pe care-l fierb, și deasupra-i iese urdă, iar ceea ce rămâne în fundul căl-

<sup>36</sup> Glossarium Isidori: *Fiscella forma, ubi casei exprimentur*; Columella VII, 8: *Liquor in fiscellas aut in calathos vel in formas transferendus est* (după Diez).

<sup>37</sup> Comp. P. Kretschmer, *Einleitung in die griechische Sprache* 293 urm. și A. Thumb, *Die griechischen Dialekte* p. 301. În legătură cu acest găsăm la Ptolemeu forma Βουργοῦντες în loc de Βουργοῦδες -- nume etnic --, iar la Procopiu Ἐλεμοῦντος în loc de Ἐλεμοῦνδος, nume de persoană (M. Schönfeld, *Wörterb. der altgerm. Personen- und Völkernamen* 56, 74). Grupul *nd* n-ar fi fost redat aici prin ντ dacă τ preces de ν nu s'ar fi pronunțat ca *d*. E de observat însă că la început acest fenomen fonetic n-a fost general cum e azi în neogreacă.

„dării se numește **arichiță**“<sup>38</sup>. Arichița e deci ceea ce se chiamă în alte părți „jintiță“. Cuvântul *arichiță* presupune un \**ariche*, respectiv \**aricl'e* și e la origine același cuvânt cu arom. *alică* sau *alcă* „crema ce se suprapune pe lapte și din care se face unt, brânză untoasă etc.“, alb. *aikë* „smântână“. Literal *arichiță* însemnează deci „smântânică“. Cuvântul n-are nicio legătură cu lat. *alica* „alac; o băutură preparată din această cereală“, cum se crede de la Hașdeu încoace (EM. 1643) și cum presupune încă mai înainte Gustav Meyer EWA. 5. E latino-grecul *alricula* \**αλλ:κύλη* „ein kurzer leichter Überwurf, Zipfelmantel“ dela *ἀλλ:ξ: -ικος* „ein Oberkleid für Männer“. Forma *alricula*, atestată cu un singur *l* în silaba a doua, cum e cerută de fapt și de forma românească, s-a născut din cea greacă probabil prin asimilare. În ceea ce privește partea semantică e de observat, că dela noțiunea generală și primitivă de „haină, mantă“ s'a trecut la cea specială de haina sau cămașa laptelui, partea grasă și consistentă ce se așază deasupra laptelui. Numiri similare întâmpinăm în toate limbile. Așa nu mai departe, arom. *teară*, „Haut auf der Milch“ e din lat. *fēla* „pânză“, ital. *panna* „la parte più butirosa, separata dal latte, che perve specialmente per fare il burro“ e lat. *pannus* „postav“; apoi alb. *sarenk* „Haut auf der Milch“ < turc. *sarek* „turban“, ucrain *kožușokъ* „die Haut auf der Milch“ din *kožuch* „cojoc“.

Spre a se scurge de zăr, urda scoasă din căldare se pune într'un săculeț atârnat numit *zăgârnă*. Prin *zăgârnă* se înțelege și o tăgârță, un sac sau desagă, a cărei formă nu se distinge bine<sup>39</sup>. Cuvântul *zăgârnă* se acoperă formal cu grecul *σαγίς*, *-ίδος* „Mantelsack“ până la sufix, iar semantic pe deplin. Înlocuirea lui *s* inițial prin *z* s'a petrecut în domeniul limbei grecești ca și în alte cuvinte precum *ζαργάνη* în loc de *σαργάνη*, *ζιβόνη* în loc de *σιβόνη* etc. Sufixul *-ârnă* nu e clar; compară *-ârlă*, neclar și el, în *scăf-ârlie* „țeasta capului“ cu baza tot greacă: *σκάφ-ιον* „kleines Gefäß, Schälchen, Becher; Schädel“. În cuvântul *zăgârnă* din terminologia românească a păstoritului trăește deci un derivat al grecului *σάγος* „mantă“, *σαγίς* „Mantelsack“. La fel sinonimul latin al lui *σάγος*, *σαγίς*, *mantum* „mantă“, *mantica*

<sup>38</sup> Hasdeu Etym. M. II. pag. 1643.

<sup>39</sup> Șezătoarea VI, 172.

„Mantelsack“ trăește tot ca termen pastoral în limbile romănice din apus: prov. cat. *mantega*, span. *manteca* „Butter“ port. *man-teiga* etc., la origine „Schlauch in welchem die Butter zubereitet wird“ (comp. Meyer-Lübke REW. nr. 5327).

Al doilea produs mai însemnat ce se face din lapte e **urda**. Legătura stabilită de Giuglea DR. III, 582—587 între cuvântul, *urdă* și grecul *ὀρός* „zăr“, *ὀρώδης* „zăros, cu zăr“ e incontestabilă. *Urda* se face fierbând zărul rămas, după ce s-a scos și stors cașul. *Urda* nu e deci decât un *τυρός ὀρώδης* „brânză din zăr“; la fel e numit acest produs în dialectele franceze: *séré* „fromage très maigre, fabriqué avec le liquide dont on a tiré le fromage gras“ din *ser* „zăr“. Pentru deducerea românului *urdă* din grecul *ὀρώδης*, Giuglea presupune sau un schimb de sufix cu latinul *-idus*, întrucât în latina vulgară nu există ceva analog, sau și cu păstrarea sufixului grecesc, dar cu schimbarea de accent . . .“. Deoarece schimbul de sufixe e un fenomen cunoscut și obișnuit, mie îmi pare mai probabilă prima ipoteză. Și schimbarea de accent e un fenomen frecvent, dar în cazul de față n-am putut-o verifica. Exemplul cu *βούτυρον* > lat. *bútyrum* „cu accentul pe antepenultimă deși penultima e lungă“ nu se potrivește, deoarece vocalele grecești lungi din natură, dar neaccentuate, cam din secolul al II d. Chr., s-au pronunțat ca scurte, așa că pronunțarea *bútyrum* convine sistemului de accentuare latin. Tot așa stă lucrul cu lat. *âncora* „ancoră“ din gr. *ἄγκυρα* și cu multe altele. Dar în *ὀρώδης*, vocala accentuată *ω* formând penultima silabă și fiind în același timp și lungă din natură, din punctul de vedere latin și chiar român, accentul nu putea sări pe antepenultima. În ceea ce privește însă schimbul, sufixul greco *-ώδης* a putut cu atât mai vârtos fi înlocuit prin lat. *-ida*, cu cât amândouă sânt oarecum corespondente, d. ex *καπν-ώδης* din *κάπνος* „fum“ are același înțeles cu lat. *fum-idus* din *fumus* „fum“ etc. Deci grecul *ὀρώδης*, ion *\*ὀρώδης* — compară forma ionică atestată *ὀρος* „zer“ — a fost împrumutat sub forma *\*úrida*, de unde *urdă*. Ceea ce confirmă pe deplin această etimologie sub raportul ei formal, căci sub raportul semantic este evidentă, e faptul că mai avem în românește un cuvânt de origine greacă în care sufixul *-ώδης* se reflectează tot ca *-ida*. E *léurdă*, pronunțat după localități și *leúrdă*, care înseamnă „ustoroiu sălbatic“.

iar prin împrejurimile Bucureștilor „praz sălbatic“<sup>40</sup>. Cuvântul *leurdă* se reduce la o formă greacă dialectală de vest (cu  $\beta$  în loc de  $\pi$ ) \* $\lambda\epsilon\beta\upsilon\rho\acute{\omega}\delta\eta\varsigma$  =  $\lambda\epsilon\pi\upsilon\rho\acute{\omega}\delta\eta\varsigma$  „von Zwiebelgewächsen, aus übereinander liegenden Hülsen oder Schalen bestehend“, din forma atestată cu  $\beta$ :  $\lambda\epsilon\beta\iota\rho\iota\varsigma$  „Hülse, Schale“ =  $\lambda\acute{\epsilon}\pi\upsilon\rho\omicron\nu$  „Hülse, Schale“. Legătura între românul *urdă* și substantivul grec  $\delta\rho\acute{o}\varsigma$  „zăr“, a făcut-o de altfel și A. Philippide. (Comp. G. Pascu, Dicț. etym. macédo-roum. I p. 192).

Brânza stricată ca și carnea când se învechește capătă niște viermuși numiți *căreți* sau *careți*, singular *cărete*.

Contra părerii curente că acest cuvânt ar fi o formațiune românească din *car(iu)* „vierme de lemn“ + sufixul *-ete* vorbește atât partea semantică cât și sinonimul asonant *carabete*, care în niciun caz nu s'a putut desvoltă din *car(iu)*. *Carete* stă în loc de *scărete* și reproduce sunet cu sunet pe grecul  $\sigma\kappa\alpha\rho\iota\varsigma$   $\sigma\kappa\alpha\rho\iota\delta\omicron\varsigma$  „Springwurm; viermuș de intestine, de carne, de brânză etc.“, care e la rândul-i un derivat al verbului  $\sigma\kappa\alpha\iota\rho\omega$   $\sigma\kappa\alpha\rho\tilde{\omega}$  „a sări, a săltă“. Cuvântul grec înseamnă deci propriu zis „vierme săltăreț“ și se acoperă deci ca înțeles cu denumirea germană a acestui fel de viermi, „Springwurm“ și cu cea glumeață (din graiul studentesc) de „acrobat“. Dispariția lui *s* din \**scărete* se datorește etimologiei populare și anume punerii în legătură cu *cariu* „vierme de lemn“ sau cu *cărăbete*, tot un fel de viermuș, despre care vom vorbi mai la vale. Dealtfel însăși limba greacă ne oferă o mulțime de cuvinte atestate cu *s* inițial și fără acest *s*<sup>41</sup>.

Un cuvânt păstoresc, în altă ordine de idei, este *usuc*, murdăria grasă ce se găsește în lâna nespălată a oilor.

Explicarea curentă a acestui cuvânt ca postverbal din *a uscă* e inadmisibilă din cauza formei arom. *usâc*, cu *â* (accentuat) în loc de *u*. În niciun caz *u* nu putea să devie aici *â*.

De fapt avem a face cu un termen păstoral moștenit, iar nu cu o creațiune românească. Apropierea etimologică între ro-

<sup>40</sup> Acest din urmă înțeles al cuvântului *leurdă* mi-a fost comunicat de amicul și colegul meu D. Teodorescu. Compară sub acest raport și glosa cyprică veche  $\kappa\acute{\alpha}\pi\iota\alpha$  τὰ σκόροδα (cepe = usturoaie) citată de Hoffman în Die Griech. Dialekte (Göttingen 1891) I p. 118 și explicată mai departe prin *caepa capitata*, *porrum capitatum*.

<sup>41</sup> Vezi pag. 422, nota 10.



mânu *usuc* și grecul *οἶσπος* „der fette Schweiß oder Schmutz der ungewaschenen Schafwolle“ a fost demult relevantă. Deoarece însă raportul fonetic dintre cuvântul grec și cel român n-a fost explicat până acum, această etimologie n-a putut trece. Dar nu *οἶσπος*, ci o variantă dialectală a lui (eolică) stă la baza cuvântului românesc. Se știe că grecul *οἶσπος* e compus din *οἶς* „oaie“ și *ὀπός* „suc, grăsime“, și că acest din urmă element e înrudit cu vsl. *sokk* „suc“, lat. *sucus* etc.: *π* din *οἶσπος* stă deci în loc de *κ*. Pe când în cele mai multe dialecte grecești labio-velara indoeuropeană *qu* o găsim redată regulat prin *π*, în dialectul eolic, cum și în cel ionic într'o anumită categorie de cuvinte, întâlnim în locul ei elementul gutural redat prin *κ(κ)*, d. ex.: *ἔκκος* în loc de *ἔππος* = lat. *equus*, *ὄκκος* în loc de *ὄππα* sau *ὄφθαλμός* = lat. *oculus*<sup>42</sup>. Forma corăspunzătoare eolică a lui *οἶσπος* a fost deci *\*οἶσ-κός*, la care se reduce atât dacorom. *usuc* cât și arom. *usâc*. Pentru tratarea diftongului *oi* ca *u* compară *οἰδημα* > *udmă* „umflătură, abces“ etc. Despre forma aromână *usâc* cu *â* din *y* vezi mai sus. Românul *usuc* are și o variantă *ursuc*, uzitată în Transilvania<sup>43</sup>. Dacă această formă nu s'a născut cumva pe tărâmul limbei române, atunci în ea poate să se ascundă cuvântul grec pentru lână: *ἔριον*; ar presupune deci o formă *\*er(i)suc* „Wollschweiss“, care prin contaminare cu *usuc* a devenit *ursuc*.

În cele de până aci am constatat că în terminologia românească a păstoritului propriu zis există un însemnat contingent de elemente vechi grecești și am discutat etimologiile a celor mai multe dintre ele.

Trecând acum la terminologia privitoare la creșterea celorlalte specii de vite, elementele grecești se împuținează deodată, în mod surprinzător. Avem aici numai câteva cuvinte privitoare la bou și cal.

Un cuvânt de origine greacă aplicat la boi și vaci și uzitat în Mehedinți e *pric* „breaz, bălțat“. Deși *pric* ar putea fi socotit ca o formațiune recentă românească din verbul a *pică* sau *picură* — compară *picățele* „pete mici și rotunde în formă de puncte“ — totuși etimologia aceasta e puțin probabilă. Par-

<sup>42</sup> R. Kühner, Griech Gramm. ed. 2 pag. 121 etc.

<sup>43</sup> Frâncu și Candrea, Românii d. Munții Apuseni, 106.

ticipiile *picat* sau *picurat*, din care *pric* ar fi o formă prescurtată, nu se întrebuițează cu sensul de „bălțat”. *Pric* este în realitate un cuvânt vechiu și independent de verbul *a pic(ur)ă*. El s'a născut cu obișnuita metateză a lui *r* dintr'o formă mai veche \**pic(u)ru* și prototipul *pīculu* la care se reduce nu e decât grecul *ποικίλος* „pestriș, bălțat”, *ποικίλα* „animalia varii coloris”, cu finalul latinizat. Intr'o formă mai apropiată de original, cuvântul trăește în numele de oae *Picura*<sup>44</sup>.

Etimologia veche greacă a cuvântului *tragăn* „cerbicea vitelor de jug; anghină la cai etc.” am expus-o mai sus § 5, pag. 431.

Un cuvânt mult discutat e adjectivul *murg* „negru bătând în roșu”, mai ales despre cai, dar și despre boi, vaci, etc. O soluție mulțumitoare cu privire la originea acestui cuvânt n-a fost dată până acum. Identitatea sau înrudirea cu substantivul *amurg* „crepusculul serei” e iluzorie. Despre *amurg* ca termen specific păstoresc însemnând propriu zis „timpul mulsului” am vorbit mai sus. Că *murg* n-ar fi decât acest substantiv cu funcție de adjectiv, e ceva ce nu se poate dovedi și nici verifică. *Amurg* e propriu numai limbei române: dacorom. *amurg*. arom. *amurgu*, ambele cu același înțeles; adjectivul *murg*, din contră e răspândit ca termen păstoral în toate limbile din Peninsula Balcanică<sup>45</sup>. Derivația din substantivul latin *amurca* „die beim Auspressen der Oliven vorfließende, wässrige Unreinigkeit, der Vorschas, Quellschaum” e tot așa de puțin convingătoare ca și punerea în legătură a lui cu alb. *mjergulε* „Nebel, Finsternis”<sup>46</sup>. Acestor explicații se opun greutatea nu numai formale ci și de sens. Românul *murg*, *murgu* e din aceeași tulpină ca și arom. *murnu* „vânăt închis”; în el se recunoaște prezența sufixului *-ic*, după cum în acesta sufixul *-in*: *mur-icu* adică \**μουρ-ικός* „negru bătând în roșu, ca mura” și *mur-inu* adică \**μούρ-ινος* „vânăt închis, ca mura” din v.-gr. *μόρον*, ion. și neogrec. *μοῦρον* „mură”. Compară și neogr. *μόρικος* „purpurrot” > arom. *moricu*, *morcu* „roșu închis”. În greaca veche sufixele *-ικός*

<sup>44</sup> Atestat la I. Popovici, *Die Dialekte der Munteni und Pădureni* (Halle-Salle 1905) pag. 57.

<sup>45</sup> Vezi Capidan în DR. II, 540—541.

<sup>46</sup> Prima etimologie a fost propusă de Gustav Meyer EWA. 292, a doua de Treimer în *Zeitschr. f. rom. Ph.* XXXVIII, 408.

și -ινος aveau aceeași funcțiune și se întrebuintau adesea unul în locul altuia, de exemplu σαρκ-ικός și σάρκ-ινος din σαρξ σαρκής „carne“ etc. Pentru prefacerea lui c în g: \*mur(e)gu murg în loc, de mur(e,cu \*murc. compară vitrig sau vitreg din lat. vitricus etc., G. Weigand (Jahresb. XII, 163 nota) caută originea adjectivelor murnu și murg în niște forme balcanice \*murenu \*murecu din mura, lat. mōra. Această explicare se reduce cam tot la cea dată mai sus. De accentuat e numai, că la baza acestor forme stau prototipe vechi grecești. Latinul mōrum „mură“ ca element grecesc — vezi Walde EWL.495 — rețroduce forma dorică μῶρον, nu pe cea atică μόρον: românul mură însă amintește forma ionică μούρον păstrată și în neogreacă. Despre particularitatea dialectului ionic de a redă pe o prin ou am vorbit în § 3 pag. 419—520, unde am înșirat și câteva reflexe ale ei, în românește. Pentru claritate dau aici tripletul: atic μόνος „singur“ = ion. μούνος = doric μῶνος.

Un cuvânt de origine greacă din terminologia calului mai e verbul a râncheză. Acesta aparține la familia cuvintelor grecești ῥόγχος „Schnarchen“, ῥόγγαζω, ῥέγκω „schnarchen; schnauben, von Pferden“ și presupune un \*rhonclizo din ῥογγαλίζω, atestat cu același înțeles în greaca medie<sup>47</sup>.

## 7. Agricultura.

Dintre cuvintele românești care desemnează cereale, numai unul e de origine greacă: alac „épeutre; sorte d'écourgeon“, care este indiscutabil același cuvânt cu grecul ἄλιξ, -ικος „Spelt, Dinkel“, de unde și lat. alica „alac“. Cuvântul românesc cere o formă greacă dialectală cu l dublu: \*ἄλλαξ ἄλλακος. Dublarea consonanțelor (geminatelor) eră tocmai o particularitate esențială a dialectului eolic: ἄμιλλος = ἄμιλος, στέλλαι = στείλαι, δίννα = δίνη, σέλιννον = σέλινον, μηνός = μηνός, σελάννα = σελήνη, κρίννα = κρίνη etc.<sup>48</sup>. Sufixul -αξ -ακος, care în forma de bază a cuvântului românesc ține locul lui -ιξ, -ικος, și care e cerut și de forma

<sup>47</sup> Sextil Pușcariu în Convorbiri Lit. 46, 142.

<sup>48</sup> P. Kretschmer, Die griech. Sprache in „Einleitung in die Altertumswissenschaft“ hrsg. v. A. Gercke u. E. Norden 1, p. 152; Kühner-Blass, Grammatik d. griech. Sprache (Hannover 1890) vol. 1, 272.

spaniolă *alaga* „alac“ erà foarte uzitat în limba greacă. Astfel cuvintele *λειμών* „livadie“, *θυλάς* „pungă, traistă“, *ἄλλιε* „un fel de mantă“, etc. aveau și variantele *λειμαξ*, *θυλαξ*, *ἄλλαξ* etc. (Thesaurus). Cuvântul *alac* nu există în limbile slavice și nici în cea albaneză; există însă în ungurește sub forma *alakor*. Filologii unguri susțin că *alakor* al lor e împrumutat din românește și anume nu mai înainte de secolul al XV-lea<sup>49</sup>. Împrumutul invers nu se poate justifica. Forma ungurească *alakor* reproduce mai curând pluralul românesc *atacuri*, decât un deminutiv *\*alacur* neatestat.

**Curmeiu** „lemn scos pe tot anul de o viță de vie; funie scurtă“. Presupune un prototip *\*χορμήιον* deminutiv la *χορμός* „ein Stück vom Stamme, ein vom Stamme geschnittenes oder gehauenes Stück, Klotz, Kloben“, de unde și arom. *curmu* „ruptură de frânghie, crâmpeiu de sfoară, căpătâiu“, calabr. *kurmu* „Baumstamm“, ambele cu vocalismul ionic (o > u, vezi pag. 420). Pentru sufixul cu funcție deminutivală *-ίον*, compară *βλαστ-ίον* „der Keim, Spross“ de la *βλαστός* „lăstar“ și alte exemple date la etimologia cuvântului *putineiu*, pag. 450. De observat e că acest sufix are și varianta *-ειον*; forma dintâi erà ionică. Compară *ἀγγειον*, deminutiv la *ἄγγος* „ein Gefäss“, = ionic *ἀγγίον*, *σημειον* = ion. *σημίον* din *σημα* „semn“ etc.

**Pârnaie**, denumirea unei varietăți de struguri. Presupune un prototip grec *\*περκναλέα* (*σταφυλή*) din *περκνός* „schwarzblau, dunkelfarbig, von der dunklen, bläulich schwarzen Farbe der reifenden Weintrauben“. *\*Περκναλέος* se referă la *περκνός*, după cum *κυφαλέος* „gebogen, gekrümmt“ la *κυφός*, cu același înțeles. În greaca veche sufixul *-αλέος* erà foarte întrebuintat la formarea și derivarea ajectivelor. Grecul *\*περκναλέα* cu accentuarea latină *percnália* a trebuit să dea în românește *pârnaie* sau *pârnaie*. Grecul *πυρναίος* „reif, gelb“, întrebuintat o singură dată de Theocrit 1,46 ca epitet al strugurilor (*σταφυλαί*), ar putea fi de asemenea luat în considerație pentru lămurirea originii românului *pârnaie*, dacă lectura ar fi sigură. Originea cuvântului *pârnaie*, ca element al terminologiei viticole, e în tot cazul greacă.

<sup>49</sup> S. Simony, Grammatik d. ung. Sprache, pag. 69.

**Lin** „vasul în care se calcă strugurii“ din *ληγός* „die Kufe, in welche die zu kelternden Weintrauben geworfen werden, Kelter“, atestat și în latina târzie sub forma *lēnus* (Forcellini). Unii sânt de părere că *lin* e din neogreacă; în cazul acesta însă am fi avut mai curând *linós* decât *lin!*

Trecând la plantele de grădină cu denumiri moștenite din greaca veche, voiu discuta aici pe *molură*, *mărar* și *busuioc*.

**Molura** e o plantă aromatică cu fructe lungărețe, cultivată ca legumă: *foenicum officinale*. Formal și semantic, cuvântul *molură* reproduce o variantă dialectală greacă \**μόλοθρον* în loc de *μάραθρον* „Fenchel“ = neogr. *μάλαθρον* cu același înțeles. Inlocuirea lui *α* înainte sau după un *ρ* eră proprie mai ales dialectului eolic: *στρότος* în loc de *στρατός*, *βρόχος* în loc de *βραχύς*, *στροπή* în loc de *ἀστραπή* etc.<sup>50</sup>. Acest fonetism apare însă și în alte cazuri, d. ex.: *μολόχη* „nalbă“ în loc de *μαλάχη*, *ῥστακος* = *ἄστακος*, *ῥσταφίς* = *ἄσταφίς*. Dispariția aspiratei *θ* din grupul *θρ*: \**μολοθρον* > *molură*, e normală, ca și în *mărar*, despre care vezi mai jos, și în *prou*, despre care am vorbit la pag. 447 urm. În neogreacă *θ* urmat de *ο* consoană devine adesea *χ*: *χλιβερός* alături de *θλιβερός*, *χλιμμένος* alături de *θλιμμένος*, *παχνί* alături de *παθνί* etc.<sup>51</sup>.

Cuvântul *mărar* e derivat de obicei din lat. \**marathrium* = *marathrum* „Fenchel“, dar tocmai dispariția lui *th* din grupul *thr* de care vorbirăm, ne arată că avem de a face cu un element grecesc propriu zis: \**μαράθριον*, deminutiv din *μάραθρον* „molură“. Latinul *marathrium* n'ar fi dat în românește *mărar*. De comparat cu forma dacoromână e alb. *maraj* „Fenchel“, arom. *maral'u*.

Denumirea *busuioc* e socotită în genere ca venită prin slavonește. Aceasta mai ales de la Cihac (II, 31) încoace, care înșiră ca dovezi formele corăspunzătoare din limbile slave: bulg. *bosilek*, *bosilok*, *bosiljok*; serbocr. *bosilj*, *bosiliak*, *bosiok*; rus. *bazilikx*, *bazilika*; ucr. *vasiličikx*, *vasilëkx*, *vasyljok*; pol. *bazilia*,

<sup>50</sup> P. Kretschmer, Die griechische Sprache in „Einleitung in die Altertumswissenschaft“ hrsg. v. Gercke v. Norden I, 150; A. Thumb, Handbuch der griechischen Dialekte 55, 94, 125, 167, 188, 195, 207—209, 218—220, 237, 253, 255, 271, 283, 289.

<sup>51</sup> Comp. A. Thumb, Handbuch der neugriechischen Volkssprache (Strassburg, 1910) § 20.

*bazylik*, *bazilika*; apoi magh. *bisziok*, *bazsiliikom*; alb. *bozeljok*; — ngr. βασιλικός, turc. *fesliġuen*. Cum vedem, Cihac îngrămădește tot felul de forme, fără a face deosebirea necesară între cele venite pe cale culturală prin latinul *basilicum* sau *basileum*, precum sânt: rus. *bazilikx*, pol. *bazilika* etc., serbocr. *bosilj*, nsl. *bosilja* etc. și cele venite indirect din neogreacă, cum sânt evident formele ucrainene. A treia categorie o formează rom. *băsioc* — de unde prin armonie vocalică pe de o parte *bisioc*, pe de alta *băsuio*, *busuio* — împreună cu bulgarul *bosiljok* și neogr. βασιλιάκι (> arom. *văsil'ak*). Aceste din urmă forme nu pot fi reduse în ultimă analiză la vgr. βασιλικόν (> lat. *basilicum*), neogr. lit. βασιλικόν, ci la o variantă \*βασιλιακόν, care derivă ca și βασιλικόν din βασιλεύς „rege, împărat“. Forma \*βασιλιακόν s'a născut sub influența ajectivului κυριακός din κύριος „domn“. În greaca veche sufixele -ικός și -ιακός se întrebuițau alternativ, unul în locul altuia, de ex.: δενδρικός și δενδριακός, φρατρικός și φρατριακός etc.

Românul *băsioc* cu variantele amintite derivă din vgr. \*βασιλιακόν (ngr. βασιλιάκι) direct, nu prin mijlocire slavă. Trecerea în *o* a lui *a* accentuat preces de *i* eră un fenomen fonetic dialectal vechiu grecesc; d. ex. ἠπιόλης în loc de ἠπιάλης „moroiu“. Acest fenomen îl întâmpinăm și în elementele grecești ale limbei latine, bunoară în *phiola* < φιάλη, *gulioca* < \*κοχλιακή din κόχλιας „Muschel mit gewundenem Gehäuse“, κοχλιας „Schnecke mit gewundener Schale“. Fonetismul βασιλιακόν — *basiliocu* — *băsioc* e deci străvechiu greco-latin, nu slav, mai ales că și acel *gulioca* citat mai sus și atestat cu înțelesul de „nucum juglandium putamina“ trăește în limba română sub forma de *ghioacă*, având exact același înțeles. Acesta n'a mai trecut în bulgară și în sârbă, cum e cazul lui *bosijok*, *bosio*.

În rubrica agriculturii își are locul și terminologia carului, care de asemenea a fost atinsă cât și cât de înrăurirea veche greacă.

Mai sus, p. 422, și în altă ordine de idei, am vorbit de originea greacă a cuvântului *tărâncă* „legătura de fier ce cuprinde osia de arcu trăsorii; întinzătoarea sau lamba carului“.

Lanțul scurt cu două belciuge sau inele la capete, care servește a înnădi o tânjală de alta, când trag mai multe perechi de boi se numește *cârceie*, cuvânt întrebuițat cu acest înțeles numai la plural. *Cârceia*, la singular, e un inel mare cu care în-

țepenim coasa pe coporâie. E grecul *κρικέλλιον* „Ring“, deminutiv la *κρίκος* „Kreis, Ring; ein Ring am Pferdegeschirr, mit dem man die Pferde an einem Pflocke, ἔστωρ, an der Spitze der Deichsel befestigt.“ Forma organică \**crâceie* a devenit *cârceie* prin obișnuita metateză a lui *r*. Ca formă cuvântul *cârceie* se întâlnește cu *cârcel* sau *cârceiu*, plural *cârcei* (e masculin!) „coardă de viță, crampe.“ Acesta e însă alt element, și alta e originea lui.

**Străgălia** „die Scheibe von der Wagenachse“. E o roțiță sau cerculeț de fier ce se pune pe lângă capătul osiei spre a împiedecă frecarea căpățanei cu umărul podului. Forma *străgălie* cu s protetic reproduce cuvântul vechiu grecesc *τροχάλλια* „ein runder Körper, der sich zwischen zwei festen Punkten um seine Achse dreht, Cylinder, Walze, Haspel, Winde“ din *τρόχος* „Kreis, Scheibe“. Pentru tratarea lui *χ* intervocalic ca *g*, compară latinul *dogă* din *δοχή* și rom. *tragăn* din *τράχαλον*; despre acesta vezi mai sus pag. 457. Cuvântul și-a păstrat accentuarea greacă, ceea ce se întâmplă mai ales cu finalul *-ia*, când e simțit ca sufix, de exemplu *mânie* din *μανία*, *mărturie* din *μαρτυρία*. Lichida *l* e păstrată în poziție intervocalică prin disimulare față de primul *r*.

În terminologia apicolă a fost recunoscut ca element vechiu grecesc *stup* „casa albinelor“ din *στύπος* „Stock, Stengel; Höhlung“<sup>52</sup>. Stupul se face dintr'un trunchiu de copac scobit. Cuvântul a suferit o însemnată restrângere în sfera înțelesului. S-a zis întâiu *stup de albine* = trunchiu scobit pentru albine, german *Bienenstock*, și apoi cuvântul a rămas pietrificat numai cu acest înțeles. Ceea ce mai e de adăugat, e că și echivalentul latin al grecului *στύπος*, *truncus*, a suferit în latina târzie aceeași restrângere în sfera înțelesului: *truncus* „vas apum in truncis arborum“. La fel italianul *bugno* „Bienenstock“ = prov. *bugno* „Baumstamm“. În arom. *stup* „albină“ evoluția semantică a mers mai departe și se poate compara cu dacorom. *albină* din lat. *alvina* „stup“<sup>53</sup>.

## 7. Vânătoarea și pescuitul.

**Urmă**, semnul vizibil ce-l lasă pe pământ mersul omului și al animalelor cum și lucrurile trase sau tărăte etc. Propriu zis însă *urma* e mirosul caracteristic ce-l lasă vânatul în drumul său

<sup>52</sup> Gustav Meyer în *Indogerm. Forsch.* VI, 121; G. Pascu, *Etimologii rom.* (Iași 1910) p. 48.

<sup>53</sup> Despre acesta S. Pușcariu în *Conv. Lit.* XXXIX, 50.

și după care se iau câinii adulmecându-l. Românul *urmă* face parte din familia cuvintelor romanice: ital. *orma* „urmă“, arp. *useme*, cerign. *ușeșme*, lomb. *usma*, berg. *osma*, span. *husma*, *husmar* „Geruch nachspüren“ —, pe care de la Diez aproape toți filologii o deduc din grecul  $\delta\sigma\mu\acute{\eta}$  „miros“. Deși se dă ca paralelism al tratării lui  $\sigma\mu$  ca *rm* reflexele romanice ale grecului  $\kappa\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\upsilon\sigma\mu\alpha$  „der Takt, nachdem gerudert wird“: sic. *kyurma*, apul. *kyrme*, portug. *chusma*, *chulma*, *churma*, totuși românul *urmă*, care se depărtează de forma italiană și prin *u* în loc de *o*, nu poate fi dedus din  $\delta\sigma\mu\acute{\eta}$ , ci dintr’o variantă a acestuia:  $\omicron\delta\rho\mu\acute{\eta}$ , cu  $\omicron\upsilon$  ionic în loc de *o* — vezi mai sus etimologia cuvântului *drum* etc. — și  $\rho\mu$  în loc de  $\sigma\mu$ . Că trecerea grupului  $\sigma\mu$  (pronunțat  $\zeta\mu$ ) în  $\rho\mu$  eră o particularitate dialectală grecească se probează prin varianta dorică, atestată de mai multe ori,  $\kappa\acute{\omicron}\rho\mu\omicron\varsigma$  în loc de  $\kappa\acute{\omicron}\sigma\mu\omicron\varsigma$  „podoabă; lume“<sup>54</sup>.

**Aieptă** „a aruncă, a repezi cu putere mai ales o armă; a îndreptă, a conduce, a ghici“. Contra derivării acestui verb din latinul *ad-jectare* sau *ejectare* vorbește tratarea insolită a lui *j* ca *i*: ar fi trebuit s-avem *\*ajeptă* în consonanță cu francezul *jeter* din *jectare*. Cât pentru verbul *trec*, el nu poate fi adus în sprijinul acestei etimologii, ca un alt caz de redare a lui *j* prin *i*, deoarece forma *traicio* nu e decât o transcriere etimologică falsă în loc de *traicio*, din care derivă și corespondentele romanice ale românului *trec*; comp. Meyer-Lübke, REW. 8842. Românul *aieptă* e un verb compus din *a* (= lat. *ad*) și grecul  $\acute{\iota}\alpha\pi\tau\omega$  „senden, schicken, werfen besonders von Geschossen: a aruncă mai ales proiectile de armă“.

**Inieptă** „a aruncă“ din *în* grecul  $\acute{\iota}\alpha\pi\tau\omega$  „senden, schicken, werfen“. Compară *aieptă*. Latinul *injectare* s’a păstrat numai în provența *enjită*. Grecul  $\iota$  n’a avut niciodată valoarea consonantică a latinului *j*.

**Cursă**, aparat de prins animale constând de obicei dintr’o împletitură de sârmă sau de nuiete și având un mecanism la gură. Cea mai cunoscută e cursa de prins șoareci mai ales de sârmă, apoi cursa de prins pește, de aceeași formă dar mai mare și făcută, în lipsă de sârmă, din răchită sau chiar din trestie; deasemenea cursa de raci etc.<sup>55</sup>. Derivarea cuvântului *cursă* din medio-

<sup>54</sup> Vezi A. Thumb, Handbuch der griechischen Dialekte p. 128. În dialectul thesalic  $\zeta$  din  $\sigma$  trecea în  $\rho$  și înaintea de sonora *d*, ibidem p. 241.

<sup>55</sup> F. R. Atila, Peștii și pescuitul 122 și 125.



latinul *cursa* „expediție“ propusă de Tiktin DRW. a. v., cade în fața greutăților semantice; inadmisibilă din aceleași motive e și cea propusă de Gustav Meyer EWAlb. p. 216, din turc. *kurs, kursa* „disque, toute chose ronde et plate, pastille, pâte d'odeur“. În domeniul limbei române *cursă* se rapoartă la o variantă \**curță*, dupăcum *spas* există alături de *spaț* și invers *bârță* alături de *hârsă*, *coapță* alături de *coapsă*. La baza lui *cursă*: \**curță* stă grecul *κῦρτια* „Flechtwerk“, *κῦρτη κῦρτος* „Fischerreuse, womit man bei Tag und Nacht Fische fängt“. Însemnarea fundamentală a cuvântului *cursă* e deci „împletitură de sârmă sau nuiiele“. Aceeași evoluție semantică ne oferă *gratie* „cursă“, care e tot o împletitură de nuiiele. În fișele pentru Dicționarul Academiei *cursă* e atestat și cu înțelesul de „armă“, fără a se spune însă precis ce anume armă; la fel greul *κῦρτος* înseamnă și un fel de scut. Albanezul *kurðe* „Falle“ e împrumutat din românește, cu redarea lui s prin ð ca și în *ðekere* „secară“, *ðika* „cuțit, sabie“ din ital. *sica* etc.

#### 8. Industria casnică și gospodăria.

**Spată**, partea vătălelor, care bate firul băgat deacurmezișul între firele urzelei. Vine din greco-latinul *spatha* σπάθη „ein breites flaches Holz, dessen sich die Weber statt des Kammes oder der Weberlade beim alten senkrechten Webstuhle bedienen, um den Einschlag festzuschlagen und so das Gewebe dicht zu machen“. Am pus acest cuvânt printre elementele vechi grecești ale limbei române, deși e în același timp latin și general romanic. Numai în limba română el își păstrează însă sensul vechiu din grecește, ca element al terminologiei textile, deși lucrul are azi altă formă și altă înfățișare. Pentru noțiunea de spată de la războiul de țesut celelalte limbi romanice au tot alte cuvinte: fr. *rôt* (du métier a tisser), sau *peigne* de tisserand, ital. *pettine*, span. *peine*, *rastrillo*, *carda*; portug. *pena dos tecelões*, *liciatório*, cat. *pinta*, *carda*. Afară de aceasta, numai în limba română cuvântul *spată* are un deminutiv de formație grecească, *spetează*, necunoscut celorlalte limbi romanice.

**Speteaza** la războiu e o scândurice ca de un metru de lungă și 10—12 centimetri de lată; pe ea se fac ițele cu undreaa. Prin *spetează* se mai înțelege o parte a căruței, dricul format din

cărâmbi și speteze; o parte a roții morii etc. Se reduce la un tip *\*spatidia* din grecul *σπαθίδιον* „spată mică“.

Despre cuvântul *natră* „firele urzei dintre ițe și sulul dindărăt“ am vorbit mai sus (§ 3, pag. 421 urm.).

Locul dintre sulul din nainte până la ițe, format parte din pânză țesută gata, parte din urzeală, adică acela care contrar natrei e mereu în bătaia spetei, se chiamă *spaț*, p'allocurea *spas*. Cuvântul *spaț*, dintr'un *\*spathium* confundat de la început cu *spatium*, are la bază un derivat grec al lui *σπάθα*, anume *σπάθειον* respectiv *σπαθίς* „das mit der *σπάθη* auf dem senkrechten Webstuhl geschlagene Gewebe“. Alte formațiuni grecești cu înțelesuri identice sau apropiate sânt: *σπάθημα* „das mit der *σπάθη* geschlagene Gewebe“, *σπαθητός* „von Geweben die auf dem senkrechten Webstuhl gewebt und dicht gemacht werden“. Latinul *spatium* s'a păstrat însă în compusul *răspaț* „interval, răstimp“, despre care vezi S. Pușcariu în *Conv. Lit.* XXXIX, 74.

Capetele urzei rămase de la țesut, care tăindu-se se întrebuințează ca ață pentru cusut, se chiamă *urioc*. Înțelesul fundamental e „capete, vârfuri, extremități“. La baza cuvântului stă grecul *οὐρίαχος* „das hinterste oder äusserste Ende“ = *οὐραχός* „das Äusserste, die Spitze“ din *οὐρά* „coadă“. Inlocuirea lui *a* după *i* prin *o* nu s'a petrecut în domeniul limbei române. E o particularitate veche grecească, pe care o surprindem în grecul *ἡπίολη* în loc de *ἡπιόλη*, în mediolat. *phiola* din *\*φιόλη* = *φιόλη* „fiolă“, în lat. vulg. *gulioca* > rom. *ghioacă* din gr. *\*κοχλιακόν* și în rom. *bășăioc*, *busuioc* față de grecul *βασιλιακόν* (*\*βασιλιοκόν*), despre care am vorbit mai sus, pag. 460—461.

*Incurcă* „a amestecă laolaltă; a pune în dezordine, a aduce confuziune“, verb compus din prefixul *în-* și forma simplă pierdută azi *\*curcă* în loc de *\*crucă*. Din originalul *\*crucă* „a amestecă laolaltă firele“ etc., s'a format mai întâiu compusul *descurcă* și apoi în opoziție mai accentuată cu acesta, actualul *încurcă*. În noțiunea de *a încurcă*, fie că acțiunea e voită (a trage sforile spre a încurcă pe cineva) sau nu (m'am încurcat într'o rețea, într'o afacere), ideea de *fire* în sens real sau figurat e totdeauna prezentă; deasemenea ideea de țesut: rețea, mreajă, pânză în sens figurat. Cuvântul vine din grecul *κροκῶ* „mit den Einschlags-

fäden umwickeln, weben, umwinden“, *κρόκη* „der Einschlag beim Gewebe“. A țese înseamnă propriu zis a amestecă laolaltă apă de bine firele bătăturii cu ale urzelei, ca să nu se mai poată desface sau descurcă. Când împărăteasa bizantină Sofia a trimis vorbă generalului Narses, care era famen, să lase postul de guvernator al Italiei și să vină mai bine la palat, unde ar putea toarce lână cu servitoarele, acela i-a răspuns, că-i va țese o pânză pe care să n-o poată descurcă toată viața<sup>56</sup>. Prin țeserea pânzei de care e vorba aici se face aluzie la pretinsul îndemn dat de Narses Longobarzilor de a cuceri Italia, o *încurcătură* politică, față de care atât armata cât și diplomația bizantină s-au arătat neputincioase.

Verbul a încurcă s-a desprins deci din terminologia veche a țesutului și se întrebuintează numai în sens figurat. Treptele dezvoltării înțelesului sânt: țesut > complicat > încurcat. Aceiași dezvoltare semantică o poate avea și noțiunea de a împleti: împletit > complicat > încurcat. Compară în greaca veche *πλόκιος* „geflochten, verflochten, verwickelt“, *πλοκή* „das Flechten, Weben; das Geflecht, Gewebe“ și în sens figurat „verwickelte, verstrickte Rede, Bestrickung, List“. Din arta împletitului, care e mai veche, s'a dezvoltat aceea a țesutului, mai nouă.

**Ștează**, un fel de cadă împletită din nuiele și din lopățele, având fiecare lopățică trei-patru găurele. Acest vas se pune deoparte de lătoc la moară ori piuă, în care se pun lăicere, scoarțe etc., și care învărtite fiind de apă se fac mai groase mai păroase. Șteaza numită și vâltoare e deosebită de piuă: în aceasta se îngroașă dimia sau pănura pentru zeghi și cioareci, în ștează numai țoalele. Cuvântul *ștează* e grecul *σχεδία*, dialectal \**σκηδία* „ein leicht gezimmertes Gerüst, Gestell; ein leicht gebautes Schiff, Floss, ein leicht zusammengefügtes Floss“, de unde și lat. *navis schedia* „ein in der Eile leicht gemachtes Schiff, nur

<sup>56</sup> Paulus Diaconus, *Historia Langobardorum* II, 5: *Cui Sophia augusta inter cetera, quia eunuchus erat, haec fertur mandasse, ut eum puellis in genicio lanarum faceret pensa dividere. Ad quae verba Narsis dicitur haec responsa dedisse: talem se eidem telam orditurum, qualem ipsa, dum viveret deponere non possit. Spre a se vedeă această idee exprimată și în altă limbă, dau aici partea din urmă în traducere germană (după Otto Abel, Paulus Diaconus, Berlin, 1849, pag. 35): „...er wolle ihr ein Gespinnst anfertigen, dass sie ihre Lebtage nicht mehr werde entwirren können“.*

aus roh zusammengefügten Balken“. Despre alternanța grupurilor  $\sigma\kappa$  și  $\sigma\chi$  în vechile dialecte grecești vezi dicționarele și R. Kühner, Griech Gram. ed. 2, I, § 28, p. 123:  $\sigma\kappa\epsilon\lambda\iota\varsigma$  alături de  $\sigma\chi\epsilon\lambda\iota\varsigma$ ,  $\sigma\kappa\iota\nu\delta\acute{\alpha}\lambda\mu\omicron\varsigma$  alături de  $\sigma\chi\iota\nu\delta\acute{\alpha}\lambda\mu\omicron\varsigma$  etc. Formele cu  $\sigma\chi$  erau atice.

Alt cuvânt e *șteaza* „bețișorul pe care se împletesc cu iglița ochiurile de la năpastă sau mreajă“ (Banat). Acesta presupune un prototip \**scīdia* < \**σκιδιον* sau *σχιδιον* „ein kleines gespaltenes Stück Holz, Splitter, Scheit, Schindel“, de unde și latinul rar întrebuintat *schidiae* „aschii, țândări“. Șteaza în acest de al doilea sens nu e de fapt decât o țandără de lemn netezită și rotunzită<sup>57</sup>. Compară și ital. *scheggia* „aschie“ din același izvor.

*Cadă*, vas mai mare decât putina în formă de con trunchiat; arom. *cadă*. Presupune o formă veche grecească \**κάδη* în loc de *κάδος* „ein Gefäss, Fass, Eimer, zu Wasser und zu Wein“, de unde și lat. *cadus*. În domeniul romanic de apus acest cuvânt apare numai acolo unde înrăurirea greacă a fost mai puternică: calabr. *katu*, tarent. neap. abruzz. *katę*, compară Meyer-Lübke REW., nr. 1456. Fenomenul schimbării genului: *cadă* din \**κάδη* în loc de *κάδος*, eră frecvent în greaca veche: *βάπος* și *βάπη* „vale păduroasă“, *βάκος* și *βάκη* „blană“, *πέτρος* și *πέτρη* „stâncă, piatră“ etc.

*Căpete*, cu variantele *căpăț* și *căpeț*, uzitat în Banat, Mehedinți, Vâlcea. E un vas de lemn sau de tinichea servind ca măsură cu care se ia vama la moară. Vine din grecul *καπέτις* sau *καπίθη* „ein Getreidemass zwei χοίτικες haltend“.

*Gâf* „covată mică rotundă; covată mică în care se frământă cozonacii; măsură de capacitate cu care se ia vama la moară“. E grecul *κῶφος* „ein hohles Gefäss“. În cele trei sunete ale sale, cuvântul *gâf* prezintă toate particularitățile fonetice proprii unui element vechiu grecesc: trecerea lui *κ* în *g* — vezi etimologia cuvântului *gutuiu* —, redarea lui *y* prin *â* și a lui *φ* prin *f*, despre care am vorbit mai sus §§ 4 și 5 pag. 428, 430.

<sup>57</sup> Candrea în Convorbiri Lit. XXXIX, 1137 deduce pe *ștează* din *σχιζα* „aschie, țandără, știță, șindrilă“, ceea ce e mai puțin probabil.

**Ciupă** „albia în care se scaldă copiii; apa caldă pentru scăldatul copiilor“. E grecul  $\kappa\upsilon\pi\eta$  „Höhlung, hohles Gefäss“<sup>58</sup>. Cuvântul e atestat și în toponimie: *Ciupa*, pârâu în județul Vâlcea, o numire ca și *Alghia*, pârâu în județul Botoșani.

**Scafă** „vas de lemn sau de metal cu care se ia făina din sac și altele; trocan mic în care se pisează usturoiu și alte lucruri; îmbrăcăminteă osoasă a broaștei țestoase: broască cu scafă; țeasta capului“<sup>59</sup>. Vine din v. grecul  $\sigma\acute{\alpha}\varphi\eta$  „jedes Gefäss: Trog, Wanne, Napf“. Pentru ultimele două accepțiuni, compară deminutivul  $\sigma\acute{\alpha}\varphi\iota\omicron\nu$  „kleine Wanne, kleiner Trog, der obere Schädel, Hirnschale“. Părerea curentă că *scafă* ar fi un element neogrec nu se poate justifica prin nimic. Cuvântul e atestat de timpuriu: îl întâmpinăm în Psaltirea Scheiană și în vechile documente, iar diferitele accepțiuni ale lui se acoperă pe deplin cu cele din greaca veche. Apoi însuși derivatul românesc *scăfârlie*, format cu sufixul neproductiv *-ârlă*, ne arată că avem a face cu un cuvânt vechiu, nu cu unul intrat târziu în limbă.

**Teucă** „vasul în care cad grăunțele din coșul morii pentru a trece între pietre; copăiță, covățică, lădiță; vas de cir pentru porci; zghiabul de la puț, ulucul de piatră unde beau apă rațele și găinile; un cuier de pus vasele de bucătărie; pua în care ciobanii pun zărul“. La baza acestui cuvânt stă grecul  $\tau\epsilon\upsilon\chi\omicron\varsigma$  „huche pour la farine; cruche, pot, amphore; baignoire; tonneau de bails, ustensile, instrument“ (Bailly). Identitatea românului *teucă* cu grecul  $\tau\epsilon\upsilon\chi\omicron\varsigma$  e perfectă atât sub raportul semantic, cu toată varietatea sensurilor, cât și sub raportul formei. Cât privește cantitatea vocalei accentuate grecești  $\epsilon$ , vezi mai sus pag. 425 cele spuse la discuția asupra etimologiei cuvântului *leu*. Derivația din maghiarul *töke* „trunchiu, tulpină, buștean“ nu-mi pare probabilă. Această etimologie numai atunci ar putea fi luată în considerație, când cuvântul unguresc s’ar găsi atestat pe undeva măcar cu unul din înțelesurile cuvântului românesc.

**Targă** „coș, paner de nuiele<sup>60</sup>; îngrăditură care servește de pat, pat de purtat în tabără mai ales din împletitură de nuiele“.

<sup>58</sup> G. Pascu, *Etimologii românești*, pag. 46.

<sup>59</sup> Săghinescu, *Scrutare* (Iași, 1898) 39.

<sup>60</sup> *Revista crit. lit.* IV, pag. 169.

Asonanța acestui cuvânt cu ngerms. *Trage*, care niciodată nu însemnează „coș sau paner de nuiele“ e întâmplătoare. Rom. *targă* se reduce la un prototip grec \*τάργη = τάραγγη „Flechtwerk, grosser geflochtener Korb“. Forma \*τάργη se referă la τάραγγη după cum τάρπη „grosser geflochtener Korb“ la ταρπάνη „grosser geflochtener Korb“. Barcian (Dicț. rom. germ.) dă cuvântul *targă* și cu înțelesul de „urloiu îngrădit la casele de țară : der geflochtene Rauchfang“.

**Pop** „bucată de lemn ce se pune în mod provizoriu spre a țineă un gard, o bute“ etc. Vine din gr. ὑπόπους „Füsse unter sich habend, mit Füßen oder Stützen versehen“. Înțelesul primitiv al cuvântului *pop* a fost deci „orice lucru sprijinit pe un par“ și apoi s'a chemat așa parul însuși. În dialectul meglenit cuvântul își păstrează înțelesul primitiv: *poip* „cuclă pe par“. Megleniții numesc deci *poip* cucla care e sprijinită pe un par, noi numim *pop*, din contra, parul care ține cucla. Cuvinte cu *i* epentetic de felul celui din *poip* mai există în dialectul meglenit; compară Th. Capidan, Meglenoromâniei, pag. 119. Explicația lui nu ne interesează aici.

**Sculă** „unealtă, instrument; lucru scump, giuvaer“, un cuvânt a cărui origine n'a fost lămurită într'un mod satisfăcător până acum. Vine din forma eolică \*σκόλλον = σκόλον „die dem getöteten Feinde abgenommene Rüstung oder Kleidung, Waffenbeute“. Dublarea sau geminarea consonantelor eră una din cele mai caracteristice particularități ale dialectului eolic, compară: eolic σάλλα = doric σάλα, ionic σήλη „columnă“; eolic βόλλα = doric βωλά, ion. atic βουλή „voință, deciziune, consiliu“; eolic πάμμα = doric πᾶμα „posesiune, proprietate“. Vezi și exemplele date la discuția etimologiei cuvântului *alac* (pag. 458) cum și literatura citată acolo. Subt raportul semantic *sculă* e un interesant element istorico-cultural. Prin *scule* se înțelegeau la început numai lucrurile luate ca pradă de la inamicul învins sau ucis. Evoluția semantică a cuvântului *sculă*: pradă, spolie > unelte, lucruri scumpe, are analogii bine precizate în alte limbi, precum, germ. *rauba* „pradă, îmbrăcăminte (sensul acesta e secundar)“ > ital. *roba* „lucru; haine; efecte; unelte; avere“, cat. *roba* „marfă, stofă, veșmânt“ etc.; nslov. serbocr. *odor*, *-ra* „pradă; veșminte, arme“ (ultimele două sensuri sânt secundare) > rom. *odoare*

vesmintele bisericești și alte obiecte sacre; lucruri scumpe, giuvaere“.

**Burcă** „haină bărbătească de lână; un fel de mantă mare de lână necăptușită; șubă neagră; cojoc mare și mișos; blană de piele de miel“. Derivația din polonul *burka* „mantă scurtă de ploaie din lână ordinară“ nu e satisfăcătoare, deoarece cuvântul polon care nu poate fi explicat din vreo tulpină slavă este mai degrabă el însuși împrumutat din românește. Berneker nu admite pe *burka* printre cuvintele slave discutate în dicționarul său etimologic. Cihac (II 34) a încercat să pună în legătură cuvântul polonez, ba cu cehul *búra*, *buřka* „furtună“, care e însă cu totul alt element, ba cu maghiarul *burkony*, care e vădit împrumutat din românește: *burcoiu*, dialectal *burcoń*, derivat din *burcă* cu sufixul augmentativ *-oiu* (dialectal *-oń*) ca și *zeghioiu* din *zeghe*, *butoiu* din *bute* etc. Românul *burcă* are la bază un prototip \**byrrica* = *birrica* „vestis ex lana caprarum valde delicata“ din *burra* „zottiger Gewand“, *birrus*, *byrrus*, *byrrhus* „ein mit einer Kapuze versehener Überwurf“, gr. *βίρρος χλαμύς*. Substantivul *burcă* se reduce împreună cu prototipul său \**byrrica*, lat. *birrica*, *birrus*, *byrrus*, *burra* la acel cuvânt grecesc care stă și la baza românului *bârcă* sau *bircă* „lână țigaie, mândră și creață“, despre care am vorbit mai sus, pag. 438.

**Pălărie** „chapeau“, un cuvânt neexplicat etimologic până acum. Tiktin în al său *Deutsch. rum. Wb. II 1110* se gândește a derivarea cu totul neprobabilă din substantivul *păr* „Haar“. Purcede, cred, din deminutivul grecesc de formație obișnuită de la *φαλαρίον* dela *φάλαρρον* sau *φάλαρα* „ein Kopfschmuck der zugleich zur Bedeckung diente“, în transcripție latină *phalara*. Păstrarea lui *l* intervocalic neprefăcut în *r* se datorește disimilării față de cellalt *r*, ca și în *salamâzdră* din *σαλαμάνδρα*, în arom. *căloare* „căldură excesivă“ din lat. *calor*, *calorem*, etc. Cuvântul e prin urmare moștenit și deci vechiu în limbă. Aceasta nu însemnează însă că Românii au cunoscut pălăria și au purtat-o de la început în forma și înfățișarea sub care o cunoaștem noi azi. Acest lucru nu se poate spune nici despre francezul *chapeau*, nici despre germanul *Hut* etc. *Phalerele* erau propriu zis două plăci metalice adaptate la coif, care după trebuință se puteau ridica și lăsa în jos, ca și marginile pălăriei, spre a apăra obrajii sau a-i lăsa

liberi (Dicționare'e). De la acest înțeles s-a trecut la acela de coif cu phalere, apoi la acel de pălărie de azi. Nemțescul *Hut* „pălărie“ însemnă în germana medie de sus tot coif (*huot*) = engl. *hood* „Kappe; Haube“<sup>61</sup>.

**Ciupag**, partea cămășii femeiești de la brâu în sus; restul înădit se chiamă poale. Ciupag au de obicei cămășile mai bune cu cusături frumoase, pe care le iau fetele și femeile la zile mari. Cuvântul *ciupag* există și în unele limbi slavice: slav. bis. *čupagk* „Brustharnisch“, bulg. *čepag* „Brusthemd“. Aici însă e strein și originea lui dată ca obscură, comp. Berneker EWS. 169. Posibilitatea unui împrumut din românește nu e deci exclusă. Cuvântul românesc vine dintr'un prototip grec \*κόπαξ, -ακος = *κupas, -ados* „Hemdchen der Frauen; ein Kleidungsstück für Frauen und Krieger“. Schimbul de sufixe: -ás, -ádos: -αξ, -ακος eră frecvent în limba greacă; compară *λιθάς, -άδος* = *λίθαξ, -ακος* „piatră mică“, *ῥώπας, -άδος* = *ῥώπαξ, -ακος* „tufă“, *ψιάς, -άδος* = *ψίαξ, -ακος* etc.

**Tearfă** opincă ruptă, zdreanță, întrebuițat apoi și ca expresiune de batjocură, pentru o femeie de moravuri ușoare. Vine din grecul *τέρφος* „Leder, Fell, Haut“. Desvoltarea noțiunii de „prostituată“ din aceea de piele are analogii numeroase: lat. *scortum* „Dirne“ = *scortum* „Leder“, elvețian-germ. *Fell* „rohes, unsittliches Weib“ = *Fell* „piele“, germ. prus. *Bockfell* „böses, schlimmes Frauenzimmer“ = *Bockfell* „piele de țap“ — și se datorește faptului că în timpurile străvechi așternutul patului, în locul scoarțelor (de lână) de azi, îl formă o piele de animal. Același lucru se întrezărește și din etimologia cuvântului românesc *scoarță* (de lână) din lat. *scortea* „Lederzeug, δερματοχιτών“. Atât ca înțeles cât și ca formă cuvântul *tearfă* se apropie de *târfă*; originea acestuia însă e cu totul alta.

**Pătură** „învelitoare de lână; acoperemântul calului; strat din o materie oarecare“, arom. *petur* „foaie de plăcintă; felie (de caș)“. Derivația curentă a acestui cuvânt din grecul *πίσσα* respectiv *πίττα* „păcură“ e greu de justificat, cel puțin în partea semantică. Fonetice și semantic *pătură* se reduce la grecul *πέτα-*

<sup>61</sup> Tulpina germanică *hod-* din *kat-* e pusă de obicei în legătură cu latinul *cassis* „coif“ (*cat-tis*), comp. Fr. Kluge, Etym. Wörterb. d. deutschen Sprache ed. 8 p 214.



λον „foaie de copac, de metal etc.“ care nu e decât neutrul adjectivului πέταλος „ausgebreitet“. Pentru înțeles să se compare și derivatul πέτασμα „das Ausgebreitetes, ausgebreitete Decke, ausgebreitetes Tuch“. Finalul -αλον a fost latinizat ca de obicei πέταλον > \*petula > pătură, compară gr. πάσσαλος > lat. pessulus „zăvor“, gr. ιταλός = lat. vitulus etc. Din punctul de vedere fonetic e de remarcat tratarea vocalei accentuate grecești ε ca ē (lung), despre care am mai vorbit la discuția etimologiei cuvintelor leu, pepene, sterp, tearfă (pag. 425, 426 etc.). Același cuvânt grecesc s'a păstrat și în unele dialecte italiene: friul. petul(a) „chiffon, torchon“, milan. petola „tovaglia; lemna di camicia“ etc.

Dintre termenii de origine greacă privitori la locuință vom aminti aici verbul a cotropi, întrebuințat azi mai mult cu sensurile derivate de „a acoperi peste tot, a cuprinde, a călca o țară, a călca drepturile cuiva“. Derivația cunoscută dintr'un prototip latin \*contorpire în loc de contorpere din torpere „a fi amorțit, înlemnit“, relevată cu îndoială de Tiktin DRW. I 427, admisă ca bună de Candrea-Densusianu DER. nr. 469 și prezintă cu semnul întrebării de Meyer-Lübke REW. nr. 2186, cred că trebuie părăsită din cauza greutăților semantice. Înțelesul primitiv al verbului cotropi a fost „a acoperi (o casă)“, de unde cutrupiș „acoperișul casei“; cu acest înțeles se păstrează el până azi în graiul din țara Hațegului cum și în acela al Românilor din Valea Timocului<sup>62</sup>. Celelalte înțelesuri se explică ușor din aceasta. Ca atare, forma cotropi stă în loc de \*căt(o)ropi și derivă din grecul κατοροφώ (κατοροφῶ) „bedachen“, verb. compus din prepoziția κατά și ὀροφώ „mit einem Dache versehen, bedecken“.

Spuză „cenușă fierbinte amestecată cu jăratie mărunț“. Ca împrumut românesc cuvântul mai există în bulgară și în ucraineană. Contra derivării românului spuză din alb. špuze „glühende Asche“, admisă de O. Densusianu HLR. 353 și de alții vorbește și inițial care nu putea reveni la s primitiv. E grecul σπόδον moștenit cu fonetismul ionic (ou în loc de o) ca și drum, amurg, despre care am vorbit mai sus pag. 419—420.

Azămă sau azemă „turtă de grâu sau de secară făcută din cocă nedospită și coaptă de obicei subt spuză“, azmă „pâne

<sup>62</sup> Comp. O. Densusianu, Graiul din Țara Hațegului 315; E. Bucuța, Românii din Valea Timocului, pag. 190.

nedospită; turtă coaptă subt spuză“. Vine din grecul ἄζυμος (subînțeles ἄρτος) „ungesäuertes Brot“.

Cuvântul se întrebuințează apoi în funcție de adjectiv invariabil: varză *azmă*, scoverzi *azmă* = scoverzi nedospite, dar și variabil; *castravete azmă* „nici acru nici dulce, nemurat“. Gr. ἄζυμος „nefermentat“ din ἄ privativ și ζύμη „aluat“<sup>63</sup>.

**Colac** „turtă de grâu împletită în formă de cunună ce se aduce ca ofrandă la biserică“. Se reduce la un prototip grecesc \*κόλλαξ, -ακος = κόλλιξ, -ικος „ein länglich rundes und grobes Brot“. Schimbul de sufixe -αξ, -ικος: -αξ, -ακος, pe care l-am constatat și în *alac* < \*άλλαξ, -ακος = ἄλιξ, -ικος, eră frecvent în limba greacă, vezi exemplele date la discuția acestui din urmă cuvânt pag. 458. De aceeași origine e și bulg. *kolak* „gros pain, meule de pain“, rus. *kolač* „espèce de pain blanc rond“ etc., deși etimologia populară îl pune în legătură cu vsl. *kolz* „roată“<sup>64</sup>. Forma aromână e *culac* „un fel de pâne rotundă“, iar cea istro-română *colăc* „covrig“. Cuvântul grecesc cu același schimb de sufix cerut de forma românească se păstrează și în dialectul calabrez: *cullacciu*.

**Pupăză** „un colăcel împletit cu măiestrie în formă lungăreață de către țărance pe seama fetițelor; pruncilor le fac colaci“, un fel de colac cu creastă ce se face la Săn-Toader. E cunoscută zicala: *Colac peste pupăză*, întrebuințată și de cei ce nu știu ce e propriu zis *pupăza*. La baza acestui cuvânt stă grecul ποπάς, -άδος „Gebäck, Kuchen, besonders Opferkuchen“, cu deminutivul ποπάδιον și varianta πόπανον. În românește cuvântul a fost însă influențat de omonimul *pupăză* — pasărea —, cu care etimologia populară, îl pune în legătură: *colac cu creastă!* Ar fi trebuit să avem \**pupăză*.

**Bureă** „turtă de făină“. Din πυρίκος (subînțeles ἄρτος) „pâne sau turtă de grâu“. În greaca veche e atestat numai πύρνος (în loc de \*πυρίνος) „Weizenbrot“, subînțeles ἄρτος, din πυρός „grâu“. Sufixele -ικός și -ικος se întrebuințau unul în locul altuia de ex.

<sup>63</sup> Comp. S. Pușcariu în Dicț. Acad. I 392—393.

<sup>64</sup> Vezi literatura asupra acestui punct la Berneker EWS a. v. Pentru originea greacă a cuvântului slav cf. Korsch în Archiv für sl. Philologie 9, 518. De aceeași părere e Schuchardt SB. Wien AW. 141, 24.

αἰτικὸς = αἰτινός „de grâu“ din αἶτος „grâu“, σαρκικός = σάρκινος „de carne“ din σάρξ „carne“ etc. Pentru fonetismul  $\pi > \beta$ , care eră propriu Delfienilor, Tarentinilor și Siculilor, vezi mai sus pag. 439.

### 9. *Arta magică și credințe populare.*

**Amăgeu** „înșelător, șarlatan“, ca adjectiv „iluzoriu, falacios“. Cuvântul e învechit; vezi în Dicț. Acad. citate din Varlaam, Caștemir, Miron Costin, Dosofteiu și Nicolae Costin. Presupune existența în limba greacă a unui derivat \*μαγεύς „vrăjitor“ din μαγεύω „a fermeca“ de felul lui φαρμακεύς „vrăjitor“ din φαρμακείω „a întrebuința farmece pentru ceva“.

**Amăgi** „a face semne cabalistice cu mâna; a încânta, a captivă, a seduce“. Din grecul μαγεύω „magische Künste anwenden, zaubern; durch magische Künste bezaubern, verstricken“; μάγος „mag, vrăjitor“. Din același izvor sânt: sicilian *ammagari* „affascinare, incantare“, sard. *ammajare* „ensorceler“. Compară Hasdeu în EM. 1008.

**Farmec** „formulă magică, vrajă etc.“ Din gr. φάρμακον „Arzneimittel; Gift; Zaubermittel, sow. Zaubetränke und Salben, als Zaubersformeln und Besprechungen“. De aci și verbul *a fărmece* „bezaubern“ = gr. φαρμακεύω cu același sens<sup>65</sup>.

**Mângâia** „a înșelă, a seduce; a consolă“. Are la bază un prototip \**manganiare* din \**mangania* = μαγγανεία „Zauberei, Betrugerei durch Arzneien und sonstige künstliche Mittel“. Compară μαγγανεύω „durch künstliche Mittel, Tränke und dgl. bezaubern, betrügen; durch künstliche Mittel verschönern, verfälschen“, μαγγανόν „künstliche Vorrichtungen zu Taschenspielerstreichen und Gaukeleien“.

**Boscoane** „vrăji, farmece“, postverbal din *a bosconi* „a descântă, a vrăji“, în loc de \*băscăni. Se reduce la un substantiv pierdut *bascăndă* „vrăjitoare“ din βάσκανος „Hexe“. Compară și derivatele grecești: βασκανία „Behexung, Beschreien“, βασκαίνω „beschreien, behexen“, βασκάνιον „Mittel gegen Behexung, Amulet“. Formele intermediare: *băscăni* > *boscăni* — comp. *boteză* din \**băteză* — și prin asimilare progresivă *bosconi*.

<sup>65</sup> Comp. S. Pușcariu, EWR. nr. 584.

Săiastră „zână“. Acest cuvânt, uzitat în Maramureș, e modelat după *măiastră* „zână“ și are la bază varianta greacă *σεβιστός*, -ή, -όν (Hesychius) = *σεβαστός* „heilig; göttlich“, ca substantiv *σεβαστή* „die heilige, die göttliche; Augusta“. Pentru intercalarea lui *r* după prupul *st*, compară și formele *agestru*, *șestru*, *festru* în loc de *agest*, *șest* (șes) și *fest*.

### 10. Anatomia și medicina populară.

Beregată „laringe, înghițitoare, gâtiță“, cu varianta *bereguș*. La baza tulpinei acestui cuvânt: *bereg-*, *băreg-*, stă forma macedonică \*βάρυξ \*βάρυγος = φάρυγξ φάρυγος — acest genitiv eră mai des întrebuițat decât formă nazalizată φάρυγγος! — „der Schlund, Anfang der Speiseröhre; überhaupt die Kehle, die Gurgel, der Hals“. Redarea aspiratei φ prin β eră una din caracteristicile cele mai de căpetenie ale dialectului macedonic: βαλακρός = φαλακρός „pleșuv“, βάλιος = φάλιος „licht, hell, weiss“ (arom. *bal'u*), κεβλή = κεφαλή „cap“, Βερενίκη = Φερενίκη, Βίλιππος = Φίλιππος etc.<sup>66</sup> Forma *beregată* presupune un deminutiv \*βαρυγάς, -άδος, acuzativ βαρυγάδα, de aceeași formațiune ca și ρίζας, -άδος din ρίζα „rădăcină“, ῥωπάς, -άδος din ῥωψ „tufă“ etc. Pentru redarea lui δ intervocalic prin *t* vezi pag. 430 și discuția etimologiei cuvintelor *gutuiu*, *găleată*, *cărete*, *cărăfete* (arom.) etc.

**Plămân** din ionicul πλεύμων, -ονος, de unde și latinul *pulmo*, -onis; neogr. πλεμόν. Forma atică a fost πνεύμων, -ονος „Lunge“. Forma *plămân* alături de varianta *plămâne* oglindește forma de acuzativ după declinarea latină; varianta *plămână* se reduce direct la acuzativul grec. Aceleași raporturi reflectează și formele aromâne *plimune* și *plimună*. În domeniul limbilor surori, cuvântul mai există numai în dialectele sud-italiene: calabrez *premonē*, neap. *premmone*. Dincolo de aceste dialecte e domeniul formelor eșite din latinul clasic *pulmo*, -onem. De altfel și în românește se păstrează reflexe din forma aceasta: dacorom. *plumân*, arom. *pulmună*.

**Plămâiu**, o variantă a cuvântului precedent. Vine dintr'o formă ionică \*πλευμόνιον, deminutiv din πλεύμων, -ονος, dupăcum varianta atică πλευμόνιον cu același înțeles e deminutiv la πνεύμων.

<sup>66</sup> R. Kühner, Griech. Gramm. ed. 2, pag. 130; G. Hatzidakis în Indo-germ. Forschungen IX, pag. 313 urm. etc.

Dintre măruntaie mai este exprimat cu un cuvânt de origine greacă *splina* din *σπλήν* acuzat. *σπλήνα*, ngr. *σπλήνα*. În domeniul romanic din apus cuvântul se păstrează în dialectele italiene: v. neap. *splene*, sard. log. *ispiene*, *ispiena* etc. și în engadină *splemma*. Corespondentul latin *lia*, care deja în latina clasică era concurat de cuvântul grecesc, a dispărut fără urmă.

Greul *σπλήν*, deși fusese primit și în latina clasică: *splen splenis*, în popor a prins însă rădăcini numai în părțile adiacente lumii grecești; de aceea a rămas necunoscut majorității limbilor romanice din apus, inclusiv celei italiene literare. Cuvântul italianesc pentru această noțiune e *milza*, catalan *melsa*, franț. *râte*, span. *bazo*, portug. *baço*.

**Prapur**, membrana ce învăluie mașele. În acest înțeles românul prapur se acoperă în totul până la sufix cu greul *πραπίς* -*ίδος* „Zwechfell, das die edleren Eingeweide vom Unterleibe scheidet“. Greul *διάφραγμα*, cu care dicționarele grecești confundă adese pe *πραπίς* îl găsim explicat în Dicționarul elinoromân de Ioanid prin „subțirele *prapur* ce desparte inima de plămâni“. Sufixul deminutiv greco-*-ίς, -ίδος* a fost înlocuit prin cel latin *-ulus*: *πραπίς* *πραπίδος* — \**prapululus* ca și în *δρεπανίς* *δρεπανίδος* prin *-ula* substituit prin *-ella*: *drepanella* > *drepneà* (vezi mai sus pag. 434)

**Hârcă** „țeastă, cap de mort“. Nu stă în legătură nici cu verbul onomatopeic *hârcăire*, la care-l raportă Cihac II, p. 135, și nici nu presupune un prototip \**hârbcă* din *hârb* „ciob, vas de lut“, dat cu semnul întrebării de V. Bogrea în DR. III, p. 1088. Vine din greul *ὑρχα*, în transcripție latină *hyrcha* „ein irdenes Gefäss, Topf“ și a suferit aceeași schimbare de înțeles ieșită dintr'o comparație populară ca și latinul *testa* „ein irdenes Gefäss, Topf“ în limbile romanice: rom. *țeastă* „craniu, hârcă“, franc. *tête* „cap“ etc. Alt pendant semantic e ungerul *cserép* „craniu“, din slavul *črepъ* „hârb, ciob“, relevat de Bogrea la locul citat din DR. În privința formei e de observat că *h* inițial din *hârcă* poate fi și secundar, de felul celui din *hârleț* în loc de \**irleț*, \**râleț* din sl. *rylicъ*.

Un cuvânt de origine greacă pentru noțiunea de „țeastă“ mai e *scăfârlie*, care ca și *hârcă* a avut la început, cum am arătat mai sus (pag. 466), tot înțelesul fundamental de „vas“

Pentru noțiunea de „dos“ avem cuvântul *spate*, care nu e decât pluralul cu funcție de singular de la *spată* „omoplat“ din grecul *σπάθη* „die breiten Rippen, auch das Schulterblatt“. E același cuvânt cu *spată* din terminologia textilă despre care am vorbit mai sus (pag. 464). În limbile romanice din apus nu s'a păstrat cu această accepțiune; există însă formațiuni din deminutivul *spathula*.

În denumirea românească a coloanei vertebrale *șira spinării*, primul element *șiră* e de origine greacă: eolic. *σειρα* = *σειρά* „Seil, Strick, Schnur, Kette“. *Șir* „Reihe“ e același cuvânt; compară neogr. *κατὰ σειράν* „der Reihe nach, unterbrochen = rom. în *șir*, *ἡ σειρά τῶν ὄρέων* „Gebirgskette“ = rom. *șirul munților*, *τῷ λόγῳ* „der Faden, der Zusammenhang, der Rede“ = rom. *șirul vorbirii*. Singularul *șir* e refăcut după pluralul *șire* de la *șiră*.

Din sfera de idei a medicinei populare sânt de relevant cuvintele:

**Brâncă** „numele popular al erizipelului; umflătură la gât sau la cap, boală de vite“. Vita cuprinsă de brâncă se umflă la gât (calul) sau la cap (porcul). Din *βράγχος* „Heiserkeit; Bräune, eine Halskrankheit“<sup>67</sup>. Alb. *brënge* „ladrerie, maladie de porcs“.

**Uimă** „tumoare la gât, la subțiori, la vintre“. Despre acest cuvânt și despre variantele lui am vorbit mai sus (pag. 429). Aici observ numai că *uimă* are la bază forma greacă *οἰδημα*, iar *udmă* stă în loc de *\*udemă* sau *udămă* și se reduce la forma *οἰδημα*.

**Ciumă**, boală contagioasă care se manifestă prin umflături în părțile delicate ale corpului: pestă. Sensul primitiv al cuvântului a fost „umflătură“ în genere; comp. arom. megl. *tšumă* „Beule, Geschwür“, alb. *k'üm, k'im* „Art Geschwür“; dacorum. *ciumă* „umflătură pe din afară albuie, pe din lăuntru neagră ce crește pe firele de păpușoiu, îndeosebi când vremea e ploioasă“<sup>68</sup>. Vine din grecul *κῶμα* „die angeschwellte Masse, bes. Wassermasse, daher Welle, Woge etc“. Pentru înțeles compară și *οἰδημα* „das Angeschwollene, bes. der Wasserschwoll; Geschwulst“.

<sup>67</sup> Comp. A. Philippide în *Viața Românească* XVII (1910) pag. 39.

<sup>68</sup> Pentru această din urmă accepțiune: Viciu, *Glosar de cuvinte*.

Ideea de „umflătură“ a cuvântului  $\kappa\upsilon\mu\alpha$  se străvede apoi în derivatul  $\kappa\upsilon\mu\acute{\alpha}\varsigma$ ,  $-\acute{\alpha}\delta\omicron\varsigma$  „borțoasă, cu pânțele umflat“. Cu înțelesul de „pestă“ cuvântul *ciumă* există și în limbile slavice: bulg. *čuma* „Pest“, serbo-cr. *čuma*, rus. *čumā*, rut. *čūma džuma*, pol. *dzuma*. Dar deoarece *ciumă* „pestă“ nu poate fi despărțit de *ciumă* „umflătură“, care e sigur de origine greacă<sup>69</sup>, cuvântul slav este, după cum a arătat Capidan (DR. III, 142) din românește. Acele umflături pe anumite părți ale corpului au fost considerate totdeauna ca semnele cele mai caracteristice ale ciumei<sup>70</sup>. Sânt interesante în această privință și alte două cuvinte românești pentru aceeași noțiune de „ciumă“: arom. (Tesalia) *pānucl'e* „pestă“ din lat. \**panucula* în loc de *panicula* „Art Geschwulst“ și *pușcl'e* „pestă“ propriu zis „umflătură“. În latina clasică *cyma* e atestat cu sensul de „lăstar“, în limbile romanice din apus cu acela de „vârf“: it. *cima*, franc. *cime* etc. Numai în sardă înțelesul cuvântului se apropie întrucâtva de al celui românesc: sard. log. *kima*, campid. *tšima*, *tšumacca* sau *tšimagga* „flusso (di umori)“.

**Minegociu** „umflătură inflamatorie pe marginea pleoapelor în forma unui bob de orz“, sinonim *urcior*, franc. *orgelet*, aceste două din urmă însemnând propriu zis „orzișor, grăunte de orz“, lat. *hordeolum*, ca și ngerm. *Gerstchen* (im Auge). Cuvântul *minegociu* n'a fost explicat până acum; vreo legătură între el și substantivul *neg* „Warze“ cu care îl compară Tiktin DR. Wörterb. a. v. e greu de admis. Se reduce la o variantă dialectală \* $\mu\upsilon\upsilon\iota\kappa\acute{\omicron}\kappa\iota\omicron\upsilon\upsilon$ , deminutiv de la  $\mu\omicron\nu\acute{\omicron}\kappa\omicron\kappa\omicron\varsigma$  (> lat. *triticum monococcum*), propriu zis o cereală cu un singur grăunte din  $\mu\acute{\omicron}\nu\omicron\varsigma$  „singur“ și  $\kappa\acute{\omicron}\kappa\iota\omicron\varsigma$  „grăunte“. Pentru formația diminutivală compară  $\kappa\omicron\kappa\iota\omicron\upsilon\upsilon$  sau  $\kappa\acute{\omicron}\kappa\iota\omicron\upsilon\upsilon$  „grăuncior“ din  $\kappa\acute{\omicron}\kappa\iota\omicron\varsigma$  „grăunte“. Cu un înțeles similar cuvântul se păstrează și în unele dialecte sud-italice (Reggio): *kočcu* „pustoletta“ și *kočcu* „seme“<sup>71</sup>. În varianta

<sup>69</sup> Comp. S. Pușcariu în Convorbiri Lit. XXXVII, 600–601 = Etyrn. Wörterb. d. rum. Sprache nr. 2438; E. Berneker EWS. pag. 163.

<sup>70</sup> Iată bunăoară cum descrie Paulus Diaconus în a sa Historia Langobardorum II, 4. *ciuma* care a bătuit în Italia în anul 570 d. Chr.: *Subito enim apparebant quaedam signacula per domos, hostia, vasa vel vestimenta, quae si quis voluisset abluere, magis magisque apparebant. Post annum vero expletum coeperunt nasci in inguinibus hominum vel in allis deligatioribus (sic!) locis glandulae in modum nucis seu dactuli, quas mox subsequebatur febrium intolerabilis aestus, ita ut in triduo homo extingueretur.*

<sup>71</sup> Archivo glottol. XII, p. 73 nr. 194 și 87.

greacă \*μονοκόκκιον în loc de μονοκόκκιον, cerută de forma românească *minegociu*, e de remarcat înlocuirea lui *o* prin *u*, ceea ce eră o particularitate a dialectului eolic. Vezi despre aceasta mai sus, pag. 423; compară și μόνη quasi μονή, Aolice mutată *o* în *u* (Thesaurus l. gr. tom. V, 12. 68). Cât privește pe *ι* din silaba a doua, acela stă în locul lui *o* ca vocală de legătură, comp. Λογγίβαρδοι: (Menandru) = Λαγγοβάρδοι.

*Mătreață*, boale care atacă pielea capului având de rezultat rărirea, căderea și chiar dispariția completă a părului. Derivarea curentă a acestui cuvânt din substantivul *mătură* nu satisface partea semantică nici pe cea fonetică și cu atât mai puțin pe cea cronologică. Cuvântul e într'adevăr străvechiu, întrucât îl are și aromâna: *mătrață* sau *mătreață* și un derivat din *mătură* (arom. *metură*) ar fi dat în aromână *mitureață*. Tulpina *matar-* din forma de bază \**matar*, -*iția* se regăsește în grecul μαδαρός „kahl; Grindkopf“, de unde μαδαρότης „Kahlköpfigkeit“. Pentru redarea lui *δ* intervocalic prin *t*: μαδαρ- > *matar*, vezi mai sus pag. 430 cum și etimologiile cuvintelor *gutuiu*, *găleată*, *cărete*, *beregată* etc. În \**mataritia* față de μαδαρότης mai e de relevat înlocuirea sufixului grec -*ότης*, cu care se formează mai ales abstractă, prin corăspunzătorul latin -*itia* din *calvitia*, *glabritia* etc. Acest fenomen apare des în cuvintele de origine greacă veche; astfel am vazut că în cuvintele *prapur* și *drepneă* sufixul deminutiv -*ulus* respectiv -*ella* s'a substituit grecului -*ίς*, -*ίδος*, în *urdă* și *leurdă* sufixul ajectival -*idus*, -*ida*, -*idum* ține locul grecului -*ώδης* etc. Simptomele mătreaței sânt niște bubulițe gălbuii, la început umede, care uscându-se și frămîțându-se produc materia făinoasă cunoscută sub același nume. Acele bubulițe se chiamă pe grecește μαδαρά έλκεα „glabra ulcera, nimio humore, diffluentia, putrida et fluida“ 72.

72 Tiktin (Rum'-deutsches Wörterbuch s. v.) pune în legătură pe *mătreață* cu germanul *Matratze*, ital. *materasso* etc.; Candrea-Densusianu Dicț. etim. nr. 1071) îl derivă dintr'un \**matricia* de la *mater*, plecând de la ideia de „materie ce se depune“, iar G. Giuglea (DR. III p. 603) îl explică din \**tarmitea*, cu metateză, de la *tarmes*, -*mitts* „Holzwurm“ păstrat și în limbile romanice din *capus* cu sensul special de „Motte, Milbe“ (REW. 8586). Spitzer va publică în DR. IV o notă, în care se declară pentru etimologia lui Candrea-Densusianu; mie nu-mi pare probabilă, din cauza sensului prea depărtat.



11. *Flora.*

**Mesteacăn**, cunoscutul arbore cu coaja albă care crește prin păduri în regiunea sub-muntoasă împreună cu brazii. Scoarța care este rășinoasă se dă contra frigurilor și ca diuretic la dropică. Mesteacănul crește în părțile de nord ale Europei și se coboară în jos până dincolo de Europa Centrală. În sudul Europei dispare și cu el și numele său; Bulgarii n-au nici o denumire pentru acest arbore<sup>73</sup>; deasemenea Aromânii. Cuvântul *mesteacăn* se reduce la prototipul *mastichinum* „un preparat din rășină“, din grecul *μαστίχινος*, cu același înțeles, *μαστίχέλαιον* „uleiu de rășină, păcură“, *μαστίχη* „rășină de lentisc“. Această etimologie a fost propusă de H. Schuchardt<sup>74</sup>, iar Candrea-Densusianu (Dicț. etim. nr. 1089) au adus în sprijinul ei și unele paralelisme din alte limbi, din care se vede legătura ce există între numirea arborelui și a sucului produs de el: rus *bereza* „mesteacăn“ și *berezovica* „suc de mestecacăn“ etc. Cu toate îndoielile lui Tiktin *DRW.* p. 970 și ale altora, și cu toată persistența lui Weigand<sup>75</sup> de a socoti cuvântul *mesteacăn* ca o formațiune românească din verbul *a mestecă*, etimologia de mai sus îmi pare indiscutabilă. Că în românește prin *mesteacăn* s'a înțeles la început numai preparatul din scoarța rășinoasă a arborelui, adică tocmai lucrul exprimat de grecul *μαστίχινος*, e un fapt ce se poate dovedi; compară: *mesteacăn* „păcură din arderea cojii de mestecacăn“ în Șezătoarea III 69. Această denumire a fost aplicată apoi la arborile din care se prepară acel produs. E același fenomen semantic pe care îl observăm bunăoară la cuvântul grec *πίσσα* „rășină și arborile care produce rășină, pin“ etc. Galii extrăgeau păcura din coaja mestecacănelui, îndeosebi de Romani, care o preparau din rășină<sup>76</sup>. Când coloniștii au învățat în Dacia a extrage păcura din mestecacăn, ei numind produsul rășinos *mastichinum*, au trecut această denumire și asupra arborelui necunoscut în sud.

<sup>73</sup> Comp. O. Schrader, *Reallexikon d. indo-germ. Altertumskunde*, ed. 1, pag. 92; Krek, *Einleitung in die slavische Literaturgeschichte* 2, p. 136.

<sup>74</sup> La Hașdeu. *Cuvente den bătrâni I Supl.* pag. XXXII.

<sup>75</sup> In *Jahresbericht d. Instituts f. rum. Sprache* (Leipzig 1919), vol. XXI—XXV, pag. 78.

<sup>76</sup> Plinius, *Nat. Hist.* XVI, 75: *bitumen ex ea (scilicet betulla) Galli excoquant.* Comp. O. Schrader *Reallexikon d. indogerm. Altertumskunde*, ed. 2 pag. 146.

Numele latin al mesteacănului, *betulla*, e de origine celtică și derivă din celtul \**betu* = lat. *bitumen* „smoală“, înrudit cu angl. *cwidu* „Baumharz“. Subt raportul semantic galo-latinul *betulla* se acoperă deci pe deplin cu românul *mesteacăn*.

**Mesteacă** „rășină galbenă ca ceara și dulce care se mestecă în gură; e un excitant ca tutunul“, prin părțile Rășinarilor: *mestecă* „un fel de rășină care se mănâncă la nevoie când se isprăvesc proviziunile de acasă“<sup>77</sup>, pe la Năsăud-Bistrița *mestec* „rășină de brad încă netopită pe care o mestecă păcurarii și peste tot țărani de la munte pentru a-și curăți dinții“<sup>78</sup>. Din greul *μαστίχη* „das Harz des Baumes *οξύς*, mit *μάσταξ*, *μαστίχάω* zusammenhängend, weil man es, wie noch jetzt im Orient, seines Wohlgeruchs wegen, kaute“.

**Smirdă** „smirnă“ cu varianta *zîirdă*. De aci *smirdar* „jneapăn“. Pentru formație compară *tămâier* „jneapăn, fiindcă boabele lui se întrebuințează la afumat ca tămâia“. Presupune un prototip grec \**μυρρῆς*, *-ῖδος* în loc de *μυρρῆς*, *-ῖδος* „myrtenähnliches Kraut“ de unde și latinul *myrris*, *-īdis* „mirt“. Compară pentru sens și pentru s protetic *σμύρνα* = *μύρρα* „der balsamische Saft der arabischen Myrte“. Pe-alocurea *smirdar* e arbustul numit și *ruja-munților*, nemțește „Alpenrose“, iar *smirdă* floarea acestuia, adică „roză cu miros de mirt“<sup>79</sup>. De remarcat e redarea lui *y* prin *Ț*; compară mai sus varianta *bircă* alături de *bârcă* (pag. 438) și invers aici \**smârdă* cerut de varianta \**smârdar* (la Pânțu).

**Mur** „arbust spinos cu fructe negre: *Rubus fruticosus*“; numele fructelor: *mure*. În Transilvania și Banat prin *mur* se înțelege arborele cultivat *morus alba* și *morus nigra*, sinonim *dud*. Cum am arătat mai sus, cuvântul *mur* vine din ionicul *μοῦρον* păstrat și în neogreacă *μοῦρον* „Maulbeere“, *μουριά* „Maulbeerbaum“. Forma atică a fost *μόρον*, cea dorică *μῶρον*, de unde și lat. *mōrum*.

**Dafin** „arbore aromatic, totdeauna verde, cu bobite negre și acre de mărimea unei măslina: *Laurus nobilis*“; în Oltenia

<sup>77</sup> Șezătoarea III, 70; V. Păcală, Rășinariu (Sibiu 1915) p. 294.

<sup>78</sup> N. Drăganu, în Transilvania XLI, nr. 6 (1910), pag. 461—462, unde relevă și posibilitatea derivării cuvântului din *masticum* < *μαστίχη*.

<sup>79</sup> S. Pușcariu în DR. III 690—691.

„salcâm: Robinia Pseudoacacia“. Dintr'o variantă \*δάφνος în loc de δάφνος „Lorbeer“, lat. *daphnus* atestat ca *Daphinus* în inscripțiile latine din Italia de Sud, neogr. (Terra di Otranto) *dafinl* „lauro, alloro, fronda d'alloro“, tot acolo *καπνός* = (în Peloponnes) *καπνός*.

**Drueto** „trunchiu de arbore“ din δρούτις la Ioanid „cel în proporție sau asemănare cu stejarul, care dă vâlstare după tăiere“ din δρούς δρούς „stejar“. Explicarea aceasta îmi pare mai probabilă decât cea dată de Pascu în Archivum Romanicum IX (1925) p. 316 din alb. *dru* „bois, arbre“ și sufixul *-ete*.

**Jugastru**, arțarul de câmpie din care se fac juguri, arbore din subfamilia Acerineelor ca și paltinul și arțarul de codru. Arum. *džugastru*, megl. *jugastru*. Lipsește în limbile romanice din Apus. Prototipul grecesc ζύγαστρον sau ζυγάστριον atestat cu sensul de „ein aus Brettern zusammengefügtter Kasten, wohlverbundenes Behältnis“ e alt derivat din ζυγόν „jug“ alături de ζυγία „Name eines Baumes, eigentlich Jochholzbaum“. Despre jugurile pentru catări făcute din jugastru (ζυγία) vorbește Theophrast în Hist. plant. V, 7, 6. Pentru sufixul *-astru*, compară gr. αϊγάστριον „capră sălbatică“ (Etym. Gudianum), din αϊξ αϊγός, lat. *oleaster* „măslin sălbatic“, și Hasdeu Etym. M. II, 1903.

**Ismă**, plantă de ornament și medicală cu *miros plăcut* și cu gust arzător, numită în știință *Mentha crispa*. Varietăți care cresc sălbatic sunt *isma broaștei*, *ismă sălbatică* etc. Forma *ismă* stă în loc de \**iusmă* și presupune un prototip eolic ὄσμη = δσμή „miros, odoare“, ca prescurtarea din ἡδύοσμον sau ἡδύοσμος „ein wohlriechendes Kraut, die Gartenminze“, din ἡδύς „plăcut“ și δσμή „miros“. Despre accentuarea eolică și despre redarea lui o prin u în același dialect am vorbit mai sus. Cuvântul *ismă* vine deci din prescurtarea indicată mai sus cu fonetism eolic, și nu direct din ἡδύοσμος, de unde e dedus de obicei.

**Mintă**, termenul special pentru *mintă* de grădină „menthe poirée“. În Moldova se numesc astfel și alte varietăți: *mintă creață*, *mintă broaștei*, *mintă sălbatică*, *mintă calului* etc., ceea ce în Muntenia și în alte părți se exprimă totdeauna prin *ismă*. Din grecul *μίνθα* sau *μίνθη* „Minze, ein wohlriechendes gewürziges Kraut“. Latinul *menta* „Minze“ de unde, ital. sard. prov. cat.

*menta*, franc. *mente*, span. *mienta*, ar fi dat în românește *mântă*, ca și în slavul *mětva*, de unde îl deduce Byhan în Weigands Jahresb. V. 319.

**Cimbru**, plantă odorantă și aromatică din familia Labiatelor ce crește prin fânețe și pășuni uscate, pe coline și câmpuri prin poeni, livezi pe marginea pădurilor: *Thymus serpyllum*. Vine din grecul *θύμβρος* „Thymian, ein bitteres gewürziges Kraut“ cu prefacerea regulată a grupului *thiu* (θυ) în *ciu* Neogr. *θύμβρη*, *θρούβη*, cret. *θρούπη*, Rhodos *θρούμπα*, *ἀθρούμπα*, Cipru *θρουμπίν*, *χρουμπίν*. Cuvântul există și în limbile slavice, însă ca element strein: rus. *cybrx* „Satureja, Saturei“, serbocr. *čubar*, ceh. *čubr*, *čibr*, pol. *czaber*, *czabr*. E Berneker, Etym. Wörterb. Sl. I, 160, a arătat că formele slave ale acestui cuvânt din cauza lui *č* nu pot fi deduse direct din prototipul grecesc. Tratarea grupului *tīu* (= *thiu*) ca *ču* e un fonetism românesc. Conform legilor fonologiei slave acest grup dă *št* în slava bisericească și *c* (= *f*) în polonă, cehă și sârbă. Părerea susținută cu tărie de A. Philippide<sup>80</sup>, că Slavii au împrumutat cuvântul din românește e prin urmare justă. De la Slavi au luat apoi cuvântul Ungurii: *csömbör*.

**Cicoare**, numele popular al plantei *Cichorium intybus*, din ale cărei frunze crește se face salată, iar din rădăcina-i prăjită și pisată se fabrică surogatul de cafea. Cuvântul vine din *κίχόριον* sau *κίχόρον* „Zichorienkraut“. Alb. *koře*, *škorie*; abruzz *čekore*, neap. *čkojera* „radicchio“.

**Cintoare** plantă din familia compuselor cu rădăcina amară, tonică și febrifugă: franț. *centaurée*. Din grecul *κενταύριον* cu același înțeles. De remarcat e fonetismul grec dialectal: *αυ* > *ω*, ca în *ὠλαξ* în loc de *αὐλαξ*, *τρῶμα* din *τραῦμα*, *θῶμα* din *θαῦμα* etc. Forma secundare *cintorie* și *cintaulă*.

Despre *leurdă* am vorbit mai sus, pag. 454. Aici e de relevat numai frecvența acestui cuvânt atât în toponimie: *Leurdei*, *Leurdișul*, *Leurdoasa*, *Leurdețul*, *Unghiul cu Leurda*, *Izvorul Leurdei* etc., cum și în onomastică<sup>81</sup>.

<sup>80</sup> Viața Românească XVII, 46.

<sup>81</sup> Marele Dicționar geografic vol. IV p. 162—164; *Unghiul Leurdei* e o localitate în comuna Zagra județul Năsăud, unde *leurdă* ca apelativ nu mai e înțeles de nimeni (comunicate de dl. N. Drăganu).

**Poleiu**, ca și *busuiocu-cerbului*, e un nume popular al plantei *Mentha pulegium*, fr. *chasse-puce*. Din ionicul  $\sigma\upsilon\lambda\lambda\acute{\eta}\tau\omicron\nu = \phi\upsilon\lambda\epsilon\tau\omicron\nu$  „Flohkraut“ de unde și latinul *pulejum*, cu / simplū din cauza etimologiei populare și raportării cuvântului la latinul *pulex*, *pulicis* „purece“. Cuvântul grecesc derivă din  $\phi\acute{\upsilon}\lambda\lambda\omicron\varsigma$  respectiv  $\sigma\phi\acute{\upsilon}\lambda\lambda\omicron\varsigma$  „Floh“. Pentru metateza  $\psi : \sigma\pi$ , compară dubletele:  $\psi\acute{\epsilon}\lambda\lambda\iota\omicron\nu = \sigma\pi\acute{\epsilon}\lambda\lambda\iota\omicron\nu$  „brățară“,  $\acute{\alpha}\psi\iota\nu\theta\iota\omicron\nu$  și  $\acute{\alpha}\sigma\pi\iota\nu\theta\iota\omicron\nu$  „pelin“ etc., iar pentru  $\iota\omicron\nu - \acute{\eta}\tau\omicron\nu = \epsilon\tau\omicron\nu$  vezi mai sus etimologia cuvintelor *putineiu* și *curmeiu*. Reflexele romanice ale latinului *pulejum* la Meyer-Lübke, EW. nr. 6815.

**Breiu**, cu variantele *brâe*, *brie* și *briu*, plantă ierboasă (*Mercurialis perennis*) cu flori verzui, numită și *buruiană cănească*, *trepădătoare* etc. Breiul crește lung ca rugul. Damé Dicț. rom. francez glosează cuvântul *breiu* prin „bryone“. Vocala *â* din varianta *brâe* (*brâiu*) oscilând cu *e* și *i* din celelalte variante e un indiciu că prototipul grec a avut un  $\upsilon$  în tulpina sa. Acesta e într'adevăr  $\beta\rho\upsilon\omicron\nu$  „die Blüte mehrerer Gewächse, Blüte überhaupt“.

**Scaiu**, plantă din familia compuselor cu frunze ghimpoase și cu mai multe specii, franț. *ronce*; *chardon*, *cirse*. Cuvântul românesc vine din grecul  $\sigma\kappa\alpha\lambda\acute{\iota}\alpha\varsigma$  „Frucht einer stachlichen Pflanze =  $\kappa\acute{\alpha}\kappa\tau\omicron\varsigma$ , die Kardone oder Artischocke; Dorn oder Distel“ Serbo-croatul *škalj* „onopordon acanthium“ e din românește.

**Toaie**, aconit — plantă veninoasă din familia ranunculaceelor, din a cărei rădăcină se extrage o substanță (aconitină) întrebuințată contra nevralgiilor, tusei, tusei măgărești, răgușelei, contra afecțiunilor reumatice etc. Presupune un tip *thōlia* =  $\theta\omicron\lambda\iota\alpha$  „ein spitzzulaufender Hut der Frauen, Sonnenhut“. Pentru înțeles compară echivalentele nemțești *der blaue Sturmhut*, *die Narrenkappe* „aconit“.

**Papură**, plantă ce crește prin apele stagnante și lin curgătoare, de unde se cosește ca și fânul, servind la facerea rogojiștilor și în dogărie la astupatul bușilor. Din  $\pi\acute{\alpha}\pi\upsilon\rho\omicron\varsigma$  „die Papierstaude, eine Sumpfpflanze, die in Aegypten wächst und aus deren Rinde oder Bast man Papier zum Schreiben, auch Taue und dgl. machte“. Cuvântul e înrădăcinat și în limbile romanice din Apus

dar numai cu înțelesul de „hârtie“ sau „fital“ : sard. *pabiru* „Papier“, *pavilu* „Docht“, etc. Trecerea înțelesului de la papyrus la papură Schuchardt<sup>82</sup> o explică prin accepția de „fital“ a cuvântului român. Mai probabil e însă că accepția de papură a căpătat-o papyrus prin negoțul de rogojini confecționate în Egipt din această plantă și care erau desigur mai fine decât cele indigene de papură. În următoarele citate din Du Cange această tranziție a înțelesului se vede clar: *mata ex papyro confecta*; *storea de papyro*, *stramentum de papyro*. *In eremo stratum molle juncus est vel papyrus*.

**Mătrăgună**, numele popular al *beladonei* cu care babele de la țară fac de dragoste și descântă pentru cei bolnavi. Stă în loc de \**mătrăgună* și se reduce la grecul *μανδραγόρας* sau *μανδραγόρα*, „Alraun, eine betäubende und einschläfernde Pflanze“. Pronunțarea greacă \**mantragura* — cu ου ionic în loc de ο — cerută de cuvântul românesc, se datorește unei false analogii. Astfel cei ce evitau pronunțarea dialectală a grupului *ντ* ca *nd*<sup>83</sup>, dupăcum pronunțau pe *πάντα*, *μαντις* etc., ca *panta*, *mantis* în loc de vulgarele *panda*, *mandis*, tot așa, prin falsă analogie, ziceau \**mantragura* sau \**mantragora* în loc de *mandragora*. Nazala *n* din grupul *nt* a căzut prin disimilație față de *m*.

**Ciumar** zis și *ciumăfaiu*, *ciumăfaie* etc., e o buruiană înaltă rămuroasă cu niște fructe cât nucile cele mari, cu ghimpi și cu fructul otrăvitor: *Datura Stramonium*. Despre aceste numiri de plantă a vorbit S. Pușcariu în Convorbiri Lit. XXXVII, 600—601, reducându-le cu drept cuvânt la familia cuvântului *ciumă* „umflătură; pestă“, despre care vezi mai sus pag. 477. Compară și numele stiințific *Adenostylos*, din *ἀδήν* „umflătură“ dat plantei care se chiamă pe românește *floarea ciunei*. Ceea ce am de adăugat aici e că forma *ciumar* se reduce la un prototip *κυμάριον* format din *κύμα* cu același sufix deminutival *-άριον* ca și *σαγμαρίον* „samar“ din *σάγμα*. În varianta *ciumăfaiu* se ascunde sufixul *-αφος*, păstrat în istroromanul *mustâfe* „mustață“ etc., vezi mai sus pag. 435, și împerechiat aici cu *-άλιον*: \**κυμαφ-άλιον*. Altă numire a aceleiași plante e *ciuma fetei*, care a rezultat prin

<sup>82</sup> Zeitschrift f. rom. Philologie XXVI, 403.

<sup>83</sup> Vezi despre această pronunțarea mai sus pag. 452, no. 37.

etimologie populară din *ciumăfete* dintr-un prototip \**κουμαφι*-*ιδος*, ca și arom. *cărăfete* „căpățână“ din \**καραφίς*, \**καραφίδος*, deminutiv la *κάρα* „cap“ (vezi despre acesta mai sus pag. 435).

#### 14. Fauna.

Despre originea grecească a cuvintelor *broască* și *brotaci* am vorbit mai sus. E semnificativ că în același cerc restrâns de idei mai întâmpinăm încă un element vechiu grecesc: *mormoloc* „puiu de broască ce iese din ou în formă de pește mic“ din gr. *μορμολούκη* „Schreckbild, Popanz“. Puiul de broască s'a numit așa pentru că forma curioasă subt care se înfățișază el până la metamorfoza complectă nu e decât o mască trecătoare. Pentru același motiv, prima stare subt care insectele ies din ou se cheamă *larvă* din lat. *larva* „nălucă, mască“: *Omida e larva fluturelui*. Derivarea curentă a cuvântului *mormoloc* din neogrecul *μορμολούκιον* „Schreckbild“<sup>84</sup> nu-mi pare probabilă din motive de geografie lingvistică, culturale și mai ales semantice. O tranziție a înțelesului, cum a suferit *mormoloc* față de prototipul său grecesc e o dovadă de marea vechime a lui în limbă. Forma organică a cuvântului românesc a fost \**mormoluc*, de unde *mormoloc* prin substituție de sufix. E interesantă varianta *mormolâc*, (la Pontbriant) cu redarea normală a lui *o* (= *ü*) prin *â*, vezi mai sus pag. 428. Cu dubletul de forme *mormoloc* (< \**mormoluc*) să se compare dubletul dacorom. *usuc* = arom. *usâc*, despre care am vorbit mai sus (pag. 455 urm.).

*Sălămâzdră*, un fel de reptil amfibiu asemenea șopârlelor, care se duce spre apă numai în momentul ouării: lat. *salamandra* din gr. *σαλαμάνδρα*. Cum observă S. Pușcariu, DR. III, pag. 819–820, în forma românească a cuvântului se reflectează pronunțarea aspirată a grecului *δ*. De altminteri în vechiul dialect grecesc din Elida *δ* eră redat direct prin *ζ*<sup>85</sup>, după cum în dialectul laconic *θ* eră redat prin *σ*; despre aceasta vezi mai sus pag. 421. Cuvântul românesc reproduce deci o formă grecească dialectală \**σαλαμάνζρα* de unde \**salamanzdra* cu intercalarea consoanei de legătură între *z* și *r*, compară lat. vulg. *Izrael* în

<sup>84</sup> Laurian și Maxim, Glosar s. v.; Tikin, Rumänisch-deutsches Wörterbuch I 1009; L. Șăineanu, Dicționar Universal ed. 4, p. 405.

<sup>85</sup> Comp. A. Thumb, Griechische Dialekte, p. 175.

loc de *Izrael* sau *Israel*. În grupul nelatin *sl* consoana de legătură eră *c*: *Sclavus* în loc de *Slavus*, *Viscla* (Iordanes) = slav. *Visla* „Vistula”, *assula*, lat. vulgar *ascla* (> rom. *aschie*) în loc de *\*asla*. Celelalte reflexe romanice ale cuvântului greco-lat. *salamandra* le dă Meyer-Lübke, REW. nr. 7525: it. *salamandra*, crem. *samalandra*, ferr. mant. *marasandola*, trient *sarmandola* etc. Despre alte variante ale formei românești vorbește S. Pușcariu l.c.

**Șopârlă**, reptil acoperit cu solzi; femela cenușie pe spate, masculul puțin verzuiu, ambii cu o dungă brună dealungul corpului: *La certa agilis*. Șopârta verde se mai numește și gușter. Cuvântul *șopârlă* își datorește pe *ș* inițial în loc de *s* apropierei de *șarpe* și se reduce la o formă *\*săpârlă* sau *\*sepârlă*, a cărei bază e grecul *σῆψ* acuzativ *σῆπα* „eine Art Eidechse”. Sufixul obscur *-ârlă* l-am mai întâlnit aninat la o bază greacă *scăfârlă* respectiv *scăfârlie* din *σκάφη* „scafă”, despre care vezi mai sus pag. 476. Alb. *šapi* „Eidechse” se reduce la forma dorică a cuvântului grecesc (cu *α* în loc de *η*).

**Drepneă**, plural *drepnele*, pasăre, zisă și lăstunul mare, peste tot de culoare închisă, umerii cu un lustru negru-verziu, iar la gât albă; ciocul și picioarele negre. Prin regiunile noastre petrece din Aprilie până în Septembrie cuibărind prin munți stâncoși și prin ruine<sup>86</sup>. La baza cuvântului *drepneă* stă grecul *δρεπανίς*, *-ίδος* „die Erd- und Mauerschwalbe”, cu schimbul dn sufix despre care am vorbit pag. 434<sup>87</sup>.

**Presură** (*Emberiza citrinella*) o pasăre din familia fringillidelor, având capul, grumazul și partea de desubt *galbenă aurie*, partea de sus brună cenușie, ciocul alb. Forma *présură* e în loc de *presură* și se reduce la doricul *\*πυροσόλας* = *πυρρούλας* „ein rötlicher Vogei” un derivat al lui *πυρρός*, doric atestat *πυρρός* „feuerfarben, rötlich in allen Abstufungen der Farbe bis zum Blonden hin”. Despre cazurile când grecul *υ* apare redat prin *e* am vorbit mai sus pag. 429.

**Uture**, un fel de bufniță, propriu zis bufnița urechiată, lat. *ōtus* „Bergeule, Horneule” grec *ὠτος* „Ohreule”. Cuvântul *uture* nu mai e uzitat azi, e atestat însă la Hasdeu, Cuvente din bă-

<sup>86</sup> Enciclopedia română II 218.

<sup>87</sup> Comp. Candrea în Romania XXXI, 308; S. Pușcariu, EWR. no. 550.



trâni I 309 și a rămas pietrificat în toponimie: *Huturile*, iezere în partea de răsărit a comunei Vizirul între canalul Vâlcui și Dunărea Veche, lacul Tituloaia și privalul Bândoiul; *Uturina* lac în județul Dolj. Poate că radicalul cuvântului se ascunde în numele de pârâu *Huta* din județul Dorohoiu, cum și numele de persoană *Hutu*, ocurent în Bucovina. Forma *uture* presupune un prototip \**ūtulus*, deminutiv la \**ūtus* > οὐτος, forma tesalică a cuvântului grecesc οὐτος „Ohreule“ răspândită pretutindeni în Peninsula Balcanică: alb. *ut hut* „Eule“, bulg. *utva* „Eule“, serb. *utina*, alb. *hutin*. Cuvântul însemnează propriu zis „urechiat; buhă urechiată“, deoarece pasărea are pe cap două moțuri în forma urechilor. Pentru particularitatea vechiului dialect tesalic de a reda pe ω prin ου vezi mai sus pag. 423, jos. Uzul latinului *ōtus* ca element de împrumut a fost numai literar; în limbile romanice din apus nu s-a păstrat (la Meyer-Lübke REW. lipsește). Din faptul că în toponimia românească *uture* apare ca nume de lacuri, reese cred, că însemnarea sa a fost aceea de *ciuf* „Sumpfeule“, numit în știință *Strix brachyotus*, după alții *Asio accipitrinus*.

**Hăreț** cu variantele mai des întrebuințate *herete* sau *erete* și *hirete* „un fel de șoim care răpește găini și porumbei: *falco palumbarius*, nemțește „Hühnerhabicht“. Varianta *herete* este refăcută după plurarul *hereți*, iar forma de bază a cuvântului, *hierēcius*, vine din ionicul ἱεράκιος „den Habicht betreffend“, atic-doric ἱεράκιος „den Habicht betreffend“, ἱεράκιος „habichtähnlich“, din ionicul ἱεράκιος, -ηκος, epic ἱεράκιος, atic-doric ἱεράκιος, -ακος „ein Raubvogel, Habicht oder Falke“. *H* inițial, care corespunde spiritului aspru grecesc, se explică mai comod ca secundar de felul celui din *haripă* în loc de *aripă*. Compară însă și *hârcă* din ἕρκα, de care am vorbit mai sus, apoi *burhaiu* alături de *bură*.

**Heren**, cu variantele *hărău* și *hireu* „Hühnerhabicht“, este el însuși o variantă a cuvântului precedent. Etimonul grec ἱερέος propriu zis „popă“ nu e decât o răstălmăcire glumeață din ἱεράκιος „Habicht“. Cei vechi explicau numele acestei păsări din ἱερός „sfânt“ „weil er wie alle einzeln fliegenden Vögel, ὁλωτός, ein heiliger war, dessen Flug die Vogelschauer — d. i. die Priester — beobachteten und deuteten“.

**Cărăbuș**, un gândac de primăvară, ale cărui larve cauzează mari pagube agriculturii, mâncând rădăcinile plantelor; franț.

*hanneton, cerf volant, carabe*, nemțește *Maikäfer*. Formă secundară: *cărăban* fem. *cărăbană* (Botoșani, Suceava). Tulpina acestui cuvânt se reduce la un prototip grecesc \**κάρκβος* = *κάρκβος* „eine Käferart, Feuersehröter, Holzkäfer“. Forma cu doi ββ se înțelege din variantele grecești ale cuvântului: *κράμβος* „eine Käferart“, și prin etimologie populară *κεράμβος* „Käfer mit langen Hörnern“. Grupului μβ îi corăspunde dialectal ββ, compară \**Ἀθαββος* în loc de \**Ἀθαμβος*, *κύββα* = *κύμβα* sau *κύμβη* etc.<sup>88</sup>. În transcriere însă geminata ββ eră redată și prin β simplu: *Σάβος* în loc de *Σάββος* = *Σάμβος*.

*Cărăbete* cu varianta *cărăbăf* refăcută din plura'ul *cărăbeți* „un crustaceu strâns cârcel; vierme de buturi și bușteni din care ies răgăocile (cărăbușii); viermi mari ce se fac în nasul cânilor slabi și în apa clocită; larva, fânțarului sau a strechii oilor“. În ultimele trei înțelesuri cuvântul se întâlnește cu *cărete*, despre care am vorbit mai sus. Reproduce sunet de sunet pe grecul \**καρκβίς*, -*ίδος* = *καρκβίς*, -*ίδος*, deminutiv din *κάρκβος* „eine Art Meerkrabbe sau Meerkrebs; eine Käferart“ și e prin urmare din aceeași tulpină cu *cărăbuș*. Sensul de „rac“ îl păstrează *cărăbete* în accepția de „un crustaceu strâns cârcel“, iar cel de *cărăbuș* în acela de „vierme din care iese cărăbușul“.

*Omidă*, larva fluturelui, insectă păroasă și vermiformă, colorată galben, negru și verde, care cauzează mari stricăciuni vegetalelor; arom. *uñidă*. Din grecul *μίδας* „ein den Bohnen gefährliches Insekt“. O inițial e articolul grec (*ὁ μίδας*) aglutinat cu substantivul<sup>89</sup>.

*Licuriciu*, insectă de culoare brună și cu aripele negre având la partea dinapoi jos a abdomenului organe de iluminat: *Lampyris splendidula*. Arom *licuriciu*. Presupune un deminutiv grecesc *λυκουρίκιον* din doricul \**λύκουριξ*, -*ικος* = *λυκουρίς*, -*ίδος* cu varianta *λυκωρίς*, -*ίδος*, din *λύκη* „lumină“ și *οὐρά* sau *ὠρά* „coadă“ (Joanid, Dicț. elino-rom.). Compară și sinonimele grecești *λαμπουρίς* seu *λαμπυρίς* și sic. *κλωροπτίας*. Pentru sufixul deminutiv -*ιον* aninat la substantive în -*ικ* (*λυκουρίκιον*: *λύκουριξ*) compară *χολέκιον* din *χόλη* „maț, intestin“. Cuvântul *licuriciu* e atestat și

<sup>88</sup> A. Thumb, Griech. Dialecte p. 190; Hesychius a. v.; Dicționarele.

<sup>89</sup> Hașdeu Cuv. d. b. I, 295. Pentru alipirea articolului de substantiv compară paralelismele citate de Bogrea în DR. III, 857, care se pot îmulfii.

ca nume de localități în Gorj și Romanași. Echivalentul latin care a cedat locul lui *licuriciu* pare a fi fost același cu italianul *luciola* atestat de timpuriu ca nume de localitate și în Italia, compară Castrum Luciolis din Italia (Paulus Diaconus, Hist. Langob.)

### 15. *Natura*.

**Bord** „bulgăre sau bruș de pământ uscat și tare; bolovan, piatră mare, stâncă“. Derivat *bordan*. Forma de bază \*bōlidum de unde \**boridu* — *bordu* e grecul βωλώδης „klumpig, schollig“, cu substituție de sufix; \*bolidus din βῶλος „Erdkloss, Erdscholle, überhaupt Klumpen“<sup>90</sup>. Același schimb de sufix grec -ώδης: lat. -*idus* l-am întâmpinat la etimologia cuvintelor *urdă* (ὄρῶδης, \*οὐρῶδης) și *leurdă* (λεβυρῶδης).

**Lespede** „piatră lată și subțire de obicei cioplită, tablă de piatră; bucată mare și lată de ghiață“. Sensul fundamental e „neted, netezit, fără asperități, fără păr“, compară și expresiunile: *lespezi de aur*, *lespezi de piei de bou făcute în loc de pavăză*<sup>91</sup>. La origine cuvântul e un adjectiv ca și *limpede* < lat. *limpidus*, *repede* < lat. *rapidus* etc. Forma de bază \**lispus* — de unde \**lispidus* ca *gravidus* din *gravis*, *fulvidus* din *fulvus* — e grecul λίσπος „g'att, abgerieben“ = λισός „glatt“, λειός „glatt, glatt am Kinn, unbärtig“, λισάς (subînțeles πέτρα) „Klippe“, λισάδες πέτραι.

**Târfă** „nisip; lut amestecat cu paie“, cuvânt uzitat în Transilvania și Banat. Din grecul ούρφος „Unrat, Staub Gemüll“. Subt raportul fonetic e de relevat redarea lui υ (y) prin â ca și în cuvintele discutate mai sus: *râp*, *bârcă*, *hârcă*, arom. *usâc* etc. Pentru *ț* inițial în loc de *s* vezi mai sus discuția asupra etimologiei cuvintelor *figaie* și *țurcă*. Schimbarea genului *târfă* din ούρφος, e una din caracteristicile cuvintelor de origine greacă veche, compară *cadă* din κάδος, *papură* din πάπυρος, *teucă* din τεύχος etc. Această schimbare de gen a avut loc însă de cele mai multe ori în însăși limba greacă, unde întâlnim pe *νάκη* alături de *νάκος*, pe *νάπη* alături de *νάπος*, etc.

**Plaiu** „coama unui deal sau ramura de munte ce se prelungește de la șes spre muntele cel mare, munte înalt, lature,

<sup>90</sup> G. Giuglea în DR. III, 594—595.

<sup>91</sup> Citate de V. Bogrea, în DR. III, 431, nota 45; III, 411.

potecă pe culmea dealului“. Arom. *plaiu* „lature de munte, versant“. Din grecul *πλάγιον* „Seite, Flanke“. Accepțiunea restrânsă a cuvântului românesc s'a născut prin izolare din expresiuni ca *plaiul muntelui, al dealului*, gr. *τὰ πλάγια τοῦ ὄρους* „die Bergseiten, die Abhänge“. In domeniul romanic din apus, cuvântul se întâlnește numai în părțile adiacente lumii grecești: vegl. *plai*, bellun. *piai* „Abhang“, it. *spiaggia*.

**Părău** „orice curs de apă care poate fi sărit cu piciorul“. Forma de plural *păroaie* atestată la Polizu presupune un singular *păroiu*. E același cuvânt cu albanezul *pē̄ua* sau *peroi* „Bach, Tal, Waldstrom, Bett eines Flusses“ și cu bulgarul *poroj* „Bach, Regenbach“. G. Meyer (Etym. Wörterb. Alb. pag. 335) arată că forma primitivă a cuvântului albanez a fost *par-rua*, originea lăsând-o nelămurită. Cuvântul românesc în ambele sale forme *părău* și *\*păroiu* (aci și bulgarul *poroj*) nu poate fi despărțit de cuvântul albanez, dar nici nu derivă din el. In consonanță cu forma primitivă a cuvântului albanez *parrua*, formele de bază ale românului *părău* și *păroiu* n-au putut fi decât *parrya* și *parroia*. Toate aceste forme se reduc la diferite variante ale cuvântului grecesc *\*παρροή* rezultat prin haplologie din *παραρροή* „Zufließen“ ca și *ιδολατρία* din *ιδολολατρία* etc. Compară și: *ἐπιρροια* sau *ἐπιρροή* „Zufluss, Zuströmen“, *ὕδρῳρροια*, *ὕδρορροία* etc. „Wasserlauf“. Toate variantele acestor cuvinte grecești compuse se oglindesc mai bine în variantele atestate ale componentului *ροή* „Fluss, Flut, Strom“: *ρύα*, *ῥόια* și *ροά*. Compusul grecesc cu varianta *ρύα* și cu *υ* pronunțat ca *u* stă la baza formei albaneze *parrua*, același compus grecesc dar cu *υ* pronunțat ca *â* (vezi mai sus pag. 429) e cerut și de forma românească *părău*. Forma albaneză *parroj* și rom. *păroiu* se reduc la un compus grecesc cu varianta *ῥόια*.

## 16 Diverse.

**Geană**, „mulțime de oameni, lume“, uzitat în Banat. Din *γέννα* „Geschlecht, Stamm“ = *γένος* „Geschlecht, überhaupt die ganze Verwandtschaft; eine Abteilung von Bürgern; Geschlecht als Inbegriff einer Menge etc.“.

<sup>92</sup> Comp. Meyer-Lübke in *Mitteilungen des Rum. Instituts an der Univ. Wien (Heidelberg 1914)* I Bd. p. 9–10 și REW. nr. 6564. Altfel Candrea-Densusianu Dicț. etim. nr.).

<sup>93</sup> Comp. G. Giuglea în DR. III, 621.

**Mire** „Bräutigam“. Derivația din lat. *miles* „soldat“, propusă întâiu de Cipariu și susținută apoi de P. Papahagi<sup>94</sup>, neputând fi verificată, n-a găsit aderenți; cu atât mai puțin cea din adjectivul albanez *mire* „frumos“. Este cert, că un cuvânt asonant cu înțelesul de „mire“ nu există în niciuna din limbile care vin în considerație pentru vocabularul românesc. Se constată însă că această noțiune mai e redată atât în limba română cât și în multe din limbile vecine și chiar mai depărtate prin cuvinte care însemnează propriu zis „tânăr sau june“: ban. (la Anonimus Caranseb.) *giune* „sponsus“; *giunelaș* „sponsulus“ megl. *tinir-juñit* „mire“, sudslav. *mladenec* „mire“ literal „fraged, tânăr“, lituan. *jauninkis* „mire“ literal „june“. Un prototip cu acest înțeles are și românul *mire*. E grecul  $\mu\epsilon\tau\rho\alpha\zeta$  „jeune homme, adolescent“ cu finalul latinizat *mīrex*. Forma *mirex* se rapoartă la  $\mu\epsilon\tau\rho\alpha\zeta$  după cum *sorex* la  $\sigma\rho\alpha\zeta$  „șoarece“, *triplex* la  $\tau\rho\acute{\iota}\pi\lambda\alpha\zeta$ , *Vindex* la  $\beta\acute{\iota}\nu\delta\alpha\zeta$  etc. Rezolvarea în  $\bar{r}$  a diftongului  $e\bar{i}$  e normală, vezi mai sus pag. 427. Ca la multe nume ce desemnează persoane, din *mirex* s'a păstrat forma de nominativ, nu cea de acuzativ (*mīricem*), compară *om* din *homo* (hominem) și celelalte exemple înșirate mai sus la pag. 426.

**Târfă** „femeie de moravuri ușoare“. Din  $\tau\rho\acute{\upsilon}\varphi\omicron\varsigma$  „das Abgebrochene, das Bruchstück“ =  $\tau\rho\acute{\upsilon}\chi\omicron\varsigma$  „das Abgerissene, bes. ein abgerissenes zerlumtes Kleid, Lumpen, Fetzen; Stück, Bruchstück“. Pentru înțeles compară în românește *corcoață* „zdreanță și femeie de moravuri ușoare“.

**Leoarcă**, ajectiv invariabil, întrebuițat mai ales ca întărire a lui *ud*: *cămașă udă leoarcă*, *mintean ud leoarcă* etc. E forma feminină a adjectivului neîntrebuițat la masculin *\*leorc* sau *\*leorc* și se reduce la un prototip *libricus* < *\*λιβρικός* din *λιβρός* „triefend, feucht“; compară *λίβρος* „Tropfen“, *λείβω* „träufe'n, fließen lassen“. Față de *λιβρός* „ud leoarcă, umed“, forma *\*λιβρικός* cerută de cuvântul românesc e un adjectiv amplificat cu sufixul *-ικός* ca *βλακικός* „moale“ etc., față de *βλάξ* *-ικός* cu același înțeles.

**Atârnă** „hangen. anhängen, anhaken; abhangen, abhängen“ în loc de *\*artâna* — cu obișnuita metateză a lui *r* — din grecul

<sup>94</sup> Analele Acad. Rom. XXIX p. 236.

\*ἀρτάνω = ἀρτάω „aufhängen, abhängen“, ἀρτάνη „Werkzeug woran etwas aufgehängt wird; Strick, Seil“ etc. Pentru forma verbului grecesc compară și dubletele: οἰδάνω și οἰδάω, ἰκάνω și ἰκώ, βλαστάνω și βλαστέω, κλαγγάνω și κλαγγέω = κλάζω etc. Alte etimologii încercate e cea din *târnă* (Hasdeu), din lat. (ad)tru(ti)nare (Giuglea în DR. III, 1090) și din *târn* „mărăcine“ (Dicț. Acad).

Porni „aufbrechen“. Din ἀπόρνομαι „von einem Orte aus aufbrechen; a plecă dintr'un loc, a porni“. Derivația obișnuită din vsl. *porinaŭti* „stossen“ nu e probabilă din cauza înțelesului depărtat.

**Pogoniciu**, un cuvânt cristalizat în cântecul *ariciului*: *Ariciu, ariciu pogoniciu — Ce-ai cătat p-aici* etc.<sup>95</sup>. Vreo legătură a acestui adjectiv cu *pogoniciu* „mânător de vite“ nu se poate explica. Ariciul a fost calificat astfel după țepii lui și cuvântul însemnează deci „bărbos“, reducându-se la grecul πωγωνίτης „bărbos“ din πώγων „barbă“. Legenda populară știe să ne povestească despre ariciu, că, atunci când Dumnezeu urzeă pământul, el eră „un tânăr cu barbă mare și plin de înțelepciune“ (vezi mai sus pag. 433). În ceea ce privește forma cuvântului, e de observat, că finalul -ῖτης din πωγωνίτης a fost înlocuit prin -iciu: *pogon-iciu*, după finalul cuvântului *ariciu*, de care e legat.

## 17. Toponimia.

Am văzut mai sus (pag. 414—417), că în epoca romană cum și în cea imediat următoare acesteia<sup>96</sup> mai multe localități din Dacia purtau nume grecești. În cele ce urmează voi căută să dovedesc că și în toponimia de azi a țării noastre există o serie de elemente vechi grecești.

Etimologiile numelor topice nu pot avea firește niciodată acel grad de certitudine pe care îl au etimologiile celorlalte

<sup>95</sup> Vezi cuvintele acestui cântec împreună cu aria pusă pe note muzicale la Hașdeu Etym. M. I, p.

<sup>96</sup> Vechile numiri de localități din Dacia n-au dispărut odată cu părăsirea acestei țări de legiunile romane în a doua jumătate a secolului al III-lea, nici în timpul invaziunii și stăpânirii hunice, cum se admite de obicei, ci abia după venirea Slavilor, adică după secolul al VI-lea. În epoca stăpânirii gepide care se încheie cu anii 567/570 numirile vechi daco-romane existau încă; vezi lucrarea mea Die Gepiden I, p. 93.

categorii de cuvinte. Pe când la căutarea prototipelor acestora ne sprijinim atât pe identitatea sau apropierea formei exterioare, cât și pe identitatea sau înrudirea înțelesului, la cele dintâiu ne stă la dispoziție pentru scopul arătat numai partea formală, înțelesul fiindu-ne cu totul necunoscut. Din cauza aceasta cercetarea este aici mai grea și rezultatele mai puțin sigure. Cu toate acestea toponomastica formează de mult obiectul unor cercetări asidue<sup>97</sup> și rezultatele obținute în acest domeniu se bucură, mai ales în vederea importanței lor pentru studiile istorice, de o considerație nu mică. Lipsa înțelesului ca criteriu esențial pentru stabilirea originii, e compensată la numele topice de un complex de alte criterii, care se întăresc și se întregesc unele pe altele.

Pentru ca etimologia unui nume topic de origine streină să fie probabilă, se cere în primul rând ca ea să aibă justificare istorică. Se cere adică să fie atestat istoricește, că cel puțin părți din poporul de la care ne-a rămas acel nume topic au locuit într'adevăr cândva în țara sau în regiunea respectivă. În al doilea rând se cere ca acel nume topic să nu fie singur ci însoțit de mai multe alte nume de aceeași origine. Și în sfârșit să existe și în limba comună un număr oarecare de elemente de aceeași origine cu numele topic respectiv, aceasta firește numai în cazul când strămoșii direcți ai poporului de azi au apucat pe acei străvechi locuitori și au trăit împreună cu ei. O ultimă condiție pe care trebuie s'o îndeplinească etimologia unui nume topic e cea următoare: Lipsindu-ne înțelesul ca punct de sprijin pentru stabilirea etimologiei unui nume topic, se cere în schimb ca sub raportul formei acesta să se acopere perfect cu prototipul său. Legile fonetice să fie adică observate aici mai riguros decât la cuvintele comune, neadmițându-se deloc, sau numai cu multă cumpătare asimilări, disimilări, metateze și altele asemenea.

În cercetările etimologice din domeniul toponomastice se pleacă mai întâiu de la constatarea, că o bună parte din numele topice nu sânt la origine decât numele comune sau apelativele corăspunzătoare, fie din limba respectivă, fie dintr'una streină. Astfel nume de munți ca *Muncelul* sau *Măgura* nu sânt decât

<sup>97</sup> Pentru toponimia românească e de relevat aici ca un început de studiu mai încheiat lucrarea lui Iorgu Iordan, *Rumänische Toponomastik*, Bonn und Leipzig, 1924, p. 111.

apelativele *muncel* „munte mai mic“ și *măgură* „munte sau deal izolat“; *Râușorul*, un afluent al râului Dâmbovița din jud. Muscel, e apelativul *râușor* „râu mic“ etc.

Trecând la numele de origine streină e de observat, că explicarea unui asemenea topic din apelativul corăspunzător strein e nesigură ori de câte ori în limba română se află un cuvânt de aceeași formă, indiferent de înțeles, care poate fi cu totul deosebit și chiar nepotrivit. Voiu ilustra aceasta prin două exemple:

Un afluent al Oltețului se chiamă **Frăția**. Acest nume ar putea fi dedus din grecul *φρατία*, atic. *φρητία* „Wasserleitung; canal, conductă de apă“; *φρατίας* „Brunnenkanal“. Etimologia aeasta e însă nesigură întru cât avem în românește cuvântul abstract *frăție*, de la frate „frère“, și etimologia populară va găsi totdeauna mijloace de a legă numele râului *Frăția* de acesta.

O „stâncă uriașă și ascuțită în forma unui dinte în cursul Bistriței pe moșia Broșteni“ din județul Fălțiceni se chiamă *Colțul Acrei* sau *Acra*<sup>98</sup>. Ca formă și sens numele acesta se acoperă cu greul *ἀκρα* „Spitze, Gipfel besonders eines Berges, Anhöhe; vor-springende Landspitze, Vorgebirge“. In toponimia greacă numele *Akra* se întâlnește des în Eubèa, Arcadia, Delos, Cipru etc.<sup>99</sup>. Etimologia populară pune însă în legătură numele *Acra* cu adject. românesc *acru* „sauer“; deci *Acra* ar fi „der sauerer Felsen“, cum s-ar zice pe nemțește. Explicarea aceasta e cu totul nepotrivită, dar „si non e vero, e ben' trovato“.

Numai când cazurile de felul acesta se înmulțesc etimologia populară începe să devie neputincioasă:

O culme a munților Carpați dintre județele Vâlcea și Sibiu se chiamă **Parângul**, având un pisc cu același nume (2076), din care pornesc multe culmi și munți<sup>100</sup>. Numele *Parâng* sau *Pârâng* se reduce la apelativul grecesc *φάργγις*, *-αγγος* „eine eingeschnittene Anhöhe, zerklüfteter Berg oder Fels; eine Berg- oder Felsenschlucht“. Această etimologie a enunțat-o G. Giuglea în DR. III, 1090.

<sup>98</sup> Vezi A. Popovici și G. T. Chirileanu, Descrierea moșiei regale Broșteni (București 1906) p. 30; Marele Dicționar geografic I a. v.

<sup>99</sup> Vezi articolul *Akra* din Pauly-Wissowa RE. I, p. 1186—87.

<sup>100</sup> Marele Dicționar geografic IV, 638.



În Anuarul Institutului de Istorie Națională al Universității din Cluj an. II (1923) p. 259, N. Drăganu dă din „Osztrák-Magyar Monarchia irásban és képen“ vol. II Budapest 1901, p. 136 în traducere românească următorul pasaj: *Drumul străvechiu, istoric, care duce la Zalău prin Ortelek spre Bred, acum e puțin umblat, secundar. Dincolo de Ortelek, în stânga drumului pe vârful muntelui Poguior (scris Pogujor) a fost odinioară un castel roman. Acesta eră un punct de veghe al întăriturii care de aici și spre sud-est de la Moigrad s-a clădit pentru romanul Porolissum și servea de apărare Porții Meseșului pe linia care mai târziu în timpul venirii Ungurilor, în evul mediu, dar chiar și pe timpul principilor ardeleni, a fost singura trecătoare din partea nord-vestică a Ardealului spre Ungaria.*

După informațiunile culese de Drăganu, *Poguior* nu e decât rostirea unguerească a românescului *Păguior*, *Vârful Păguiorului*. Asupra etimologiei acestui nume dată de d-sa la locul citat din Anuar — dintr'un \**păguiu* < lat. \**paguleus* de la *pagus* „sat“, sau chiar deadreptul din \**paguleolus*, ca *mior* din \**agnelliolus* — și-a exprimat singur îndoieli, din motive semantice, într'o comunicare făcută la Muzeul Limbei Române, luând în considerație posibilitatea derivării din ungurescul *pagony* „pădure tânără crescută după taiere, dumbravă“, despre care deasemenea a observat că e nesigură, ungurescul *Poguior* fiind împrumutat evident din românește.

E drept că numele *Păguior*, ca formă se reduce în tot cazul la un prototip, *pagus*, dar deoarece e vorba de un vârf de munte, acest *pagus* nu poate fi decât grecul *πάγος* „feste Bergspitze, Felsenspitze, = Klippe; überhaupt Berg, Hügel, Erdhügel“. Muntele *Păguiorul* e situat lângă locul unde a fost vechiul oraș al Daciei, Porolissum. Tot așa se numia Πάγος un munte de lângă Smirna, iar în fața Acropolei de la Atena e situat Ἄρειος πάγος, „piscul sau dealul lui Marte“. Forma *Păguior* e un derivat românesc din \**păguiu* care se reduce la un deminutiv grec \**παγύλλιον* de la *πάγος* „munte“, dupăcum *ἀνθύλλιον* e de la *ἄνθος* „floare“, *βρεφύλλιον* de la *βρέφος* „copil“, *ζωύλλιον* etc.

Tot în județul *Sălaj* găsim și satul *Păgaia* (ung. *Usztató*), care, cum observă Drăganu la locul citat, nu poate fi despărțit de tulpina numelui *Păguior*. La baza acestuia stă deminu-

tivul \*παγάλιον „măgura“ din πάγος „munte“. *Păgăia* e deci un nume de sat, care corăspunde numelui *Măgura* dat multor sate românești. Pentru sufixul deminutiv \*παγάλιον compară σκαφάλιον din σκάφη, σκαθάλιον din σπάθη etc. Românul *pârnaie* „un vas de lut“ se reduce, cum am arătat (pag. 450), la un cuvânt grecesc format cu același sufix.

Un element străvechiu și în tot cazul anterior înrăuririi slave e, cum a arătat N. Drăganu<sup>101</sup>, și *Tâmpa*, nume dat unor măguri înalte, dintre care una e cea de la Brașov, două în județul Maramureș și câte una în Bucovina, la Poarta Meseșului și în județul Gorj. Numele *Tâmpa* se reduce formal și semantic la apelativul doric τύμφα = τύμβος „măgură“ atestat ca nume topic Τύμφη „munte din care izvorăște râul \*Αρατθος (Arta)“, la Strabo VII, 7 6. Pentru fonetismul doric subdialectal μφ = μβ, compară doric κολουμφαν = κολουμβαν<sup>102</sup>. Redarea grecului υ (y) prin á e normală, vezi mai sus pag. 428 urm.; de asemenea φ (ph) > p. Legătura pe care N. Drăganu o face între numele românesc *Tâmpa* și sicilianul *timpa* „Hügel“, calabr. *timpa* „Felsabsturz“ etc. o cred justă pentru motivul, că și aceste forme se reduc, după părerea mea, tot la grecul τύμφη „măgură“. Redarea lui υ, adică *iu*, prin *i* înaintea unei labiale eră un fonetism cunoscut vechilor dialecte grecești, compară ἴφος în loc de ὕφος, ἴψηλος în loc de ὕψηλος, ἴπαρ în loc de ὕπαρ, ἱπέρ = ὕπερ<sup>103</sup>. Forma românească însă vine direct din τύμφα: *tympha*, nu din forma secundară *timpa*.

Orul numele unui munte din județul Râmnicu-Sărat<sup>104</sup>, îmi pare că e mai curând apelativul grec ὄρος „munte“ decât numele propriu de persoană *Orea*.

*Mățău* „comună rurală situată pe un deal înalt și frumos, care predomină Câmpulungul“; *Mățăul*, deal pe care e așezată comuna cu același nume<sup>105</sup>. Din \*μαζήλιον = μαζός „Brustwarze“. Pentru înțeles compară μαστός „Mutterbrust“; Zitze, Euter; Hügel<sup>1</sup>.

<sup>101</sup> Dacoromania I, pag. 109—117; Anuarul Institutului de istorie națională I, pag. 259 nota 1.

<sup>102</sup> R. Kühner, Griech. Gramm. ed. 2, § 33 (pag. 130).

<sup>103</sup> A. Thumb, Griech. Dialekte § 255, pag. 256.

<sup>104</sup> Marele Dicționar Geografic IV, p. 605.

<sup>105</sup> Marele Dicționar Geografic. IV, 299.

Sufixul *-ήιον* din \**μαζήιον* sau *μαζήιον* (cu : subscript), despre care am vorbit la discuția etimologiei cuvântului *curmeiu* (pag. 459), nu e totdeauna deminutiv. Ideea de deminuție e uneori ștearsă și derivatul înseamnă tot atât cât și primitivul, de exemplu *σημήιον* „semn, steag“ = *σημα* „semn, steag“.

Tulpina greacă a numelui Mățău se ascunde și în Mățarea, *Vârful Mățării*, munte stâncos în județul Buzău<sup>106</sup>; *μαζάριον* se referă la *μαζός* ca și *κηπάριον* la *κήπος*, *κερδάριον* la *κέρδος*, *κυνάριον* la *κύων* *κυνός*. Același cuvânt cu sufixul simplu *-άριον* e *Μάζαρον*, numele unui castel în Sicilia pe un loc ridicat<sup>107</sup>.

**Murta**, sat și comună rurală în județul Dolj<sup>108</sup>. Numele *Murta* are la bază forma ionică *μουρτή* = atic. *μορτή* „Teil, Anteil, besonders der Anteil des *colonus partiarus* an dem Ertrage eines Landes; ein Erdmass: μέτρον γῆς πλεθρον; compară neogr. „μορτίτης γεωργός, *colonus partiarus*“. *Murta*, ca nume de sat, e deci un pendant al numelui *Pogoanele*, sat și comună rurală în județul Buzău, de la *pogon* „o măsură agrară“. Numele comunei *Morteni* din județul Dâmbovița stă în legătura mai curând cu *Murta* decât cu adjectivul *mort*: *Morteni* sau *Murteni* „locuitori veniți din *Murta*, coloniști de acolo“.

**Frata**, numele unei comune rurale situată la sud-est de Cluj. Prima mențiune a satului *Frata*, care mi-e cunoscută, o face canonicul Rogerius, care scăpând din captivitatea Tatarilor (1241), în drumul său până la Alba-Iulia s'a adăpostit câteva zile în acest sat<sup>109</sup>. Numele *Frata* însemnează propriu zis „comună“ sau „comunitate“ și vine din *φράτρα* „eine Volksgenossenschaft, deren Mitglieder durch religiöse Bräuche mit einander verbunden sind“. Grecul *φράτρα* e același cuvânt cu *φρατρία*, care e mai puțin întrebunțat. La

<sup>106</sup> Marele Dicționar Geografic IV, 299.

<sup>107</sup> W. Pape, Wörterbuch der griechischen Eigennamen a. v.

<sup>108</sup> Marele Dicționar Geografic IV, 425.

<sup>109</sup> Carmen Miserabile la Schwandter, *Scriptores rerum hungaricarum* I, p. 320: *Et erat ibi ad decem milliaria juxta silvam, villa quae Frata dicitur in vulgari et infra silvam, ad quattuor milliaria, mons mirabilis et excelsus, in cujus sumitate lapis et petra fundebatur terribilis. Magna eo hominum et mulierum confugerat multitudo, qui nos gratulanter uno fletu receperunt, interrogantes nos de nostris periculis....*

această din urmă formă se reduce, cum am arătat mai sus (pag. 414) *Phrateria*, numele unei localități din Dacia în epoca romană.

Originea numelui de pârâu **Bârsa**, de unde și denumirea ținutului *Țara Bârsei*, e mult discutată. Cum a arătat N. Drăganu în *DR. I*, 139, acest nume trebuie despărțit etimologiceste de *Bârzava*, afluent al Timișului din Banat. În cazul acesta, prin mijlocirea formei intermediare *Brâsa*, el se reduce la grecul βρύσας „Hervorquellen“, medio- și neogrec βρύση „fons; πηγή“, izvor“. Numele *Bârsa* ar fi deci un nume de pârâu ca și *Izvorul*, nume de pâraie în județele Botoșani, Dorohoiu, Fălciu, Muscel, Gorj; *Izvorul-cel-Mare*, pârâu în județul Vaslui; *Izvorul-Rece*, pârâu în județul Buzău. Etimologia aceasta îmi pare mai probabilă decât cea propusă de Tomaschek <sup>110</sup> pentru *Berzovia* quasi „Birkenbach“ din Banat. azi *Bârzava*, dintr'un presupus corespondent dac al slavului *brěza* „mesteacăn“, vgerms. *bircha*, ngerms *Birke* etc. Apelativul *bârsă* (*bârsa plugului*) e de altă origine. Numele de pârâu *Bârsa* din grecul βρύση „izvor“ ar fi deci pe lângă numele *Tâmpa* < gr. τύμψη „măgură“, de care am vorbit mai sus, al doilea element toponimic de origine greacă în aceiași regiune.

Tot în Țara Bârsei întâmpinăm și numele de munte **Ciuma** același cuvânt cu apelativul de origine greacă *ciumă* „umflătură; pestă“ (vezi mai sus pag. 477), dar păstrat aici cu înțelesul pierdut de „vârf“, ca și corespondentul său în limbile romanice: it. *cima*, franț. *cime* etc.

O constatare făcută de mult în toponomastică e aceea că unele nume de râuri și localități nu sânt decât traduceri de multe ori inconstente ale altora mai vechi. Astfel *Kükülö*, numele unguresc al râului Târnava din Transilvania, de unde și sășescul *Kokel*, nu e decât o traducere a acestuia, compară ung. *kökény* „Wegdorn“, cuman *kukul* „spin“ = slav. *trъnxъ* „spin“ <sup>111</sup>.

În părțile Năsăudului, lângă Teaca, e situată comuna numită **Dipșa**, în transcripție ungurească *Dipse* (citește *Dipșe*), căreia

<sup>110</sup> Sitzungsberichte d. Akad. Wiss. Wien phil.-hist. Classe Bd. CXXXI (1894), p. 5.

<sup>111</sup> P. Hunfalvy, Ethnographie von Ungarn p. 229 urm., cf. scrierea mea Die Wandalen und die Goten (Leipzig 1923) p. 41.

Sașii îi zic *Dürrbach*, adică „Valea Seacă“. Plecând de la presupunerea că aceeași idee de „vale seacă: dürrer Bach“ poate sta și la baza corespondentului român *Dipșa*, G. Kisch<sup>112</sup> a reușit să identifice acest nume neînțeles cu adjectivul grec  $\delta\tau\psi\iota\omicron\varsigma$ ,  $-\alpha$ ,  $-\omicron\nu$  „durstig; von leblosen Dingen; dürr, trocken“. Păstrarea lui *i* scurt netrecut în *e*, *Dipsia* > *Dipșa*, se datorește faptului pe care l-am discutat mai sus, pag. 425—427, că vocalele grecești scurte dar accentuate s’au pronunțat ca lungi de la secolul al II-lea, respectiv al III-lea încoace. Ca vocale care au fost scurte din natură, ele aveau firește un timbru deschis, așa că *i* n’ a putut aficia dintala precedentă ca *i* lung din natură. Dar aici chiar în cazul când *i* ar fi fost lung din natură, *d* s-ar fi păstrat neprefăcut în *z*, prin disimilare față de *s* din a doua silabă, anume ca în acele exemple studiate de S. Pușcariu (*DR.* III, 390) — în *ridiche* < lat. *radīcula*, în derivatul românesc din latinul *landīca* etc. —, unde prima din cele două consoane devenite palatale și-a pierdut rostirea muiată prin disimilare față de a doua (în stadiul *rād’ic’le* < *radīcula*, *d’* a devenit *d* față de *cl’*).

Din forma masculină, *Dipșu* (<  $\delta\tau\psi\iota\omicron\varsigma$ ), pierdută azi, vine **Dipșorul** sau Valea *Dipșorului*, numele unui mic pârâu în județul Someș; izvorește din muntele Măgura și se varsă în Valea Ilișua<sup>113</sup>. Forma *Dipșorul* e un deminutiv românesc din \**dipșu* „sec“, însemnând deci „pârâu care seacă vara“, ca și sl. *sušica* „pârâu care seacă vara“ — de aci *Șușița* din toponimia română — din sl. *suhz* „sec, uscat“.

În vecinătatea Dipșei mai sânt și alte nume topice de origine greacă veche. Astfel între comunele Dipșa și Teaca la poalele unei culmi împădurite e satul *Ida*, al cărui nume se reduce, cum a arătat Kisch l. c., la gr.  $\iota\delta\eta$  sau  $\iota\delta\alpha$  „Wald[gebirge]“ și ca nume topic  $\iota\delta\alpha$ , un munte în Asia-Mică și altul în Creta. De

<sup>112</sup> Korrespondenzblatt des Vereins für siebenb. Landeskunde XXXIII. 1910, p. 101 urm. Dintre numirile de localități, cărora Kisch le atribuie o origine veche grecească, îmi par verificabile în cadrul elementelor vechi grecești studiate în această scriere, și indiferent de felul cum au fost prezentate și susținute, următoarele trel: *Dipșa*, *Herina* și *Ida*.

<sup>113</sup> Ignatz Lenk v. Treuenfeld, *Siebenbürgens geographisches etc. Lexikon* I, 261.

remarcat sub raportul fonetic e păstrarea lui *i* scurt și accentuat netrecut în *e*, din cauza arătată mai sus, ca și în *omidă*, *mintă*, *Dipșa*.

Mai departe, în jos, pe aceeași vale e situată comuna *Hărina* sau *Herina*, în documente de la 1246 încoace *Harena*, *Herina*, *Harina*, ung. *Harina* <sup>114</sup>. Prototipul grec al acestui nume Ἁλίνα (Ἁλίνη) nu e decât rostirea greacă a cuvântului latinesc *salina* „salină, ocnă de sare“, modelat după ἄλς ἄλος „sare“, ἄλινος „aus Salz gemacht“ <sup>115</sup>. În limba Galaților grecizați, care au dat Daciei un însemnat contingent de coloniști — vezi mai sus pag. 402 — cuvântul acesta a sunat la fel: \**halina*, compară cambric *halein* „sare“. *H* inițial din *Hărina* poate fi secundar ca în *haripă* = *aripă*, *harmăsar* = *armăsar* etc., deși de fapt ține locul spiritului aspru grecesc cum e cazul și cu *h* din *hârcă*, *herete*, despre care am vorbit mai sus. Un astfel de *h* se întâlnește în românește aproape numai în vecinătatea unui *r*, adică a acelei licide pe care Grecii o pronunțau aspirat (ῥ), de exemplu: *haripă* (< *aripă*), *hrăpi* (< *răpi*), *burhăiu* negură, ploae mărunță“ din *bură*, *hârcă*, *herete* etc. *Hărina* înseamnă deci propriu zis „loc unde se află sare“. În realitate în subsolul întregii regiuni de acolo se află însemnate zăcăminte de sare, iar la poalele muntelui Seret, unde e situată *Harina*, se află în partea opusă nu mai puțin de șapte fântâni cu apă sărată <sup>116</sup>. Cât de „sărată“ e toponimia acelei regiuni se vede din alte nume topice de acolo.

Așa e mai întâiu numele muntelui Seret (= ung. *Szeret*, sas. *Zaret*), la poalele căruia e situată *Harina*. Numele *Seret* e după mine — și aici mă deosebesc de părerea colegului Kisch <sup>117</sup> — un colectiv românesc *săret* „sare multă“, ca *bănet* „bani mulți“ și în toponimie *Brădet* „loc unde sânt brazi mulți“, *Făget* etc. Compară lat. vulg. *saletum* „quantum salis in uso quotidiano expenditur“ (Du Cange).

<sup>114</sup> Vezi A. Zimmerman & C. Werner, *Urkundenbuch d. Gesch. d. Deutschen in Siebenbürgen* I, Indice p. 571; II, Indice p. 697 etc.

<sup>115</sup> Compară invers *Salmorude* = Ἀλμυρῆς, -ῖδος (= ἄλμυρῆς „salziger Boden“) alte numiri ale *Salsoviel* dace, despre care vezi scrierea cu acest nume de V. Pârvan.

<sup>116</sup> G. Kisch, loc. cit. pag. 102

<sup>117</sup> *Korrespondenzblatt* loc. cit. 101: *Seret*, magh. *Szeret* < sl. *sreda* „mijloc“ (magh. *Szereda* „miercuri“).

Pe lângă muntele *Seret* sau *Săret*<sup>118</sup> curge *Șieul*, un râu cu nume unguresc = magh. *Sajó*, în loc de \**Sav-jó*<sup>119</sup> din *sav* (*só*) „sare“ și *jó* „râu“, care după N. Drăganu (DR. III, 939), nu e decât traducerea pe ungurește a unui nume românesc \**Sărata*, ca și *Sófalva* — adaog eu —, numele unui sat tot de acolo, căruia Sașii îi zic *Salz*, adică „Sarea“, iar Români, după ungurește, *Șomfalău*.

La trei ore depărtare de Bistrița pe malul stâng al *Șieului* e situată comuna *Sărățel*, la Ignaz Lenk *Szeretzel*, căreia Ungurii îi zic *Szeretfalva*. E un derivat din *Săret*<sup>120</sup> cu sufixul deminutiv *-el*, ca și *Făgețel* din *făget*.

Aceste ultime patru numiri ilustrează pe deplin rostul semantic al numelui *Hărina*, într-o regiune, unde își fac concurență după grecul *Ἀλινα*, românul *sare*, magh. *só* și germanul *Salz*. În această societate a încercat să se strecoare și slavul *solz* „sare“, dar acesta înaintând dinspre apus s-a oprit în regunile vecine unde ne-a dat pe *Solona*, *Solnoc* și *Solca*.

<sup>118</sup> E greu de ghicit, fără o cercetare la fața locului, care e forma populară întrebuințată azi. Cărturarii români se cam feresc de formele „prea populare“; astfel numele localității *Sân-Giorgz* ei o transcriu *Sân-Giorgiu* în credința, că din punctul de vedere românesc forma streină ar fi cea corectă fonetică. Varianta *Seret* s'a putut naște din *Săret* prin asimilare, ca și *perete* din *părete* < lat. *paries*, *parietem*, *pereche* în loc de *păreche* etc.

<sup>119</sup> P. Hunfalvy, *Magyarorsz. Ethn.* p. 383—4; compară DR. III, 393.

<sup>120</sup> Dacă ar fi din *sărat*, cum admite Kisch (*Korrespondenzblatt* 1923, comp. DR. III, 939) forma ungurească ar suna *Szárát* nu *Szeret(falva)*, compară ung. *Szárata* < rom. *Sărata*, la Ignaz Lenk IV, 115 *Szerata*.

## Adaose și îndreptări.

Pagina 405, după rândul al noulea de sus să se adauge fraza: Rar se întâmplă ca ambii soți să poarte nume grecești, cum au fost *Diogenes Moscus* și soția sa *Antonia Calista* din Cerneți: C. I. L. I, nr. 1586: *Dits Manibus. Antoniae Calistae, vixit annis LX, Diogenes Moscus conjugii benevolentii.*

Pagina 405, în alineatul al doilea să se adauge la locul respectiv: *Antigonus* și *Laelia Cyrilla* din Turda; *Aurelius Euthymus* și *Aurelius Dionisius* din Alba-Iulia; *Flavius Hello* din Șard (jud. Alba): C. I. L. I, 1, nr. 881; 1136, 1629, 13; 1629, 14; 1629, 4.

Alte nume grecești, pe care mi le-am notat din colecția lui Ackner & Müller, nu le-am putut încă verifică. Acestea sânt: *Aelius Moscus*, *Lucius Staius Diodorus Publius Aelius Entimus* și *Macedo Phonascus* din Alba-Iulia; *Dioscurus Marci* din Partoș; *Quintus Laelius Aesopus* din Turda; *Antonia Protogenia* din Tuștea de lângă Hațeg; *Ulpia Metrophima* (?) (poate *Metrophila*) din Zlatna; *Eutyches* și *Aelius Antipatri* din Caransebeș: M. I. Ackner und Fr. Müller, Die römischen Inschriften in Dacien (Wien 1865) n-rile: 401, 374, 521, 500, 677, 901, 576, 45.

Pagina 406, rândul al 3-lea de jos. Să se citească *Offas Menofili* în loc de *Offas Menofilus*.

Pagina 407, alineatul al 2-lea. Poate că *Ionios* e numele artistului. Ackner & Müller, nr. 427).

Pagina 407 al 2-le rând de jos: *Theodote*, nu *Theodota*.

Pagina 409, mijloc. *Chrysantus* în loc de *Chlsantus*. În nota de acolo (nr. 56), inscripția respectivă fiind omisă, îi facem loc aici. C. L. I. III, Suppl. fasc. 2, nr. 8011: *D. Baebatius Chrysantus, augustalis coloniae Zermizegetusae, vixit annis LXVI, hic situs est. Proscriptus (e. i. titulus?) per Baebatiam Gamicen conjugem et co[libertam?] et coheredibus quattuor.*

Pagina 420, în rândul al 17-lea să se șteargă cuvântul *buc*.

Pagina 439, rândul al 9-lea de sus: Să se șteargă forma *brirrus*.

Pagina 439. De la Corrsen (Voc. I, 126) încoace se admite în decomon că redarea grecului  $\pi$  prin *b* în *burrus* <  $\pi_{\text{uppós}}$  etc. s-ar datori faptului presupus, că pe timpul împrumuturilor respective latinul *b* ar fi avut o pronunțare apropiată de a grecului  $\pi$ . Părerea aceasta o cred inexactă. Latinul *burrus*, ca toate cuvintele latine de origine greacă cu *b* în loc de  $\pi$ , e împrumutat din acele dialecte grecești (tarentin, siculic, delfic), în care prefacerea



lui  $\pi$  în  $\beta$  eră organică. De altminteri faptul, că și în latinește s-au întâlnit elemente din diferite dialecte grecești, e de mult cunoscut și admis. Tot așa se explică prin urmare de ce în unele cuvinte grecul  $\pi$  se păstrează (d. ex. *purpura*), iar în altele a fost redat prin  $b$ .

Pagina 459. Cuvântul *curmeiu* nu este deci o formațiune românească din *curm* și sufixul *-eiu*, cum se admite în general. Atât tulpina cât și sufixul sânt grecești. Cât privește pe *curm* și verbul *a curmă*, ele nu pot fi elemente neogrecești cum presupunea G. Meyer și cum admit mulți, ci vin direct din greaca veche, cum a arătat G. Giuglea în DR. III 619, 771.

Pagina 477. Apropierea dintre cuvintele românești *ștră* respectiv *ștr* și grecul *σεῖρά* a făcut-o deja Ioanid în al său Dicționar elino-românesc, vezi mai sus pag. 394. Derivarea lui *ștră* din grecul *σεῖρά* a fost susținută, cum mi se comunică, de G. Giuglea într-o comunicare făcută la Muzeul Limbei Române din Cluj.

Pagina 481. Etimologia cuvântului *mesteacă* a dat-o întâiu I. A. Candrea în Convorbiri Lit. XXXIX, 1130

Pagina 483, sub articolul *Cîntoare*. Conracția diftongului *av* în  $\omega$  eră o particularitatea a dialectului ionic. Alte exemple afară de cele citate:  $\kappa\acute{\omega}\mu\alpha > \kappa\alpha\acute{\upsilon}\mu\alpha$ ,  $\acute{\omega}\rho\iota\omicron\nu > \acute{\alpha}\rho\iota\omicron\nu$ . E interesant că numele românesc al mai multor specii de *Centaurea* (*Cyanus*, *plumosa*, *phrygia*, *spinulosa*) dintre care cea mai cunoscută e *Vinețeaua*, vine din același izvor ionic: *Ghioc* din \* $\gamma\lambda\alpha\kappa\acute{\omicron}\varsigma$  <  $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\acute{\omicron}\varsigma$  „bläulich, blaugrün (sofern die Farbe die schillernde Eigenschaft hat),  $\gamma\lambda\alpha\acute{\iota}\kappa\iota\omicron\nu$  „eine bläuliche Pflanze“. Supt raportul semantic compară *vinețea* din *vânăt* „blau; violett; schimmelgrau“.

Pag. 483, nota 81. Ca nume de familie *Leurdă* e atestat de timpuriu. Un *Gerge Leurda* obvine bunăoară în Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt vol. II, 173 pentru anul 1529. (Comunicare de la C. Lacea).

Pagina 484. Derivarea latinului *p $\bar{u}$ l $\bar{e}$ jum* „Flohkraut“ din *p $\bar{u}$ lex* „purece“ e inadmisibilă din cauza lui  $\bar{e}$ ; nu mai puțin cea propusă de A. Walde (Etym. Wörterb. Lat. 622) din  $\beta\lambda\acute{\eta}\chi\omega\nu$  „Flohkraut“. Vine cum am spus din forma ionică  $\sigma\pi\upsilon\lambda\lambda\acute{\eta}\kappa\acute{\omicron}\varsigma = \psi\upsilon\lambda\lambda\acute{\epsilon}\iota\omicron\nu$  „Flohkraut“. Pentru cele două forme ale sufixului vezi mai sus p. 453 discuția cuvântului *curmetu*. Ca element de împrumut cuvântul latin e interesant din mai multe puncte de vedere. În forma lui se oglindesc puternic efectele etimologiei populare, prin alăturare de *p $\bar{u}$ lex*: căderea lui  $s$  inițial, lungirea lui  $u$  ( $v$ ) și simplificarea lui  $ll$ . Progenia romanică a lui păstrează însă mai multe reminiscențe din forma prototipului grecesc. Astfel formele romanice se reduc la o variantă cu  $u$  scurt ca și prototipul grecesc (vezi-le la Meyer-Lübke REW. nr. 6815), iar cuvântul românesc se apropie și mai mult de acesta prin forma de bază cu  $l$  dublu, cerută de el.

Pagina 485. La schimbarea formei  $\mu\alpha\nu\delta\rho\alpha\gamma\acute{\omicron}\rho\alpha$  în \**mantraguna* a contribuit probabil și etimologia populară. Buruiiana aceasta fiind întrebuințată de babe pentru farmece, numele ei a fost pus în legătură de Greci cu  $\mu\acute{\alpha}\nu\tau\iota\varsigma$  „profet“, iar partea a doua \* $\gamma\acute{\upsilon}\rho\alpha$  a fost îtefeleasă ca *guna* =  $\gamma\upsilon\nu\acute{\eta}$  „femea“. Cuvântul întreg, în această înfățișare, însemnează deci propriu zis „vrăjitoare, fermecătoare“. Același înțeles îl are numele nemțesc al acestei plante *Alraun* „mătrăgună“, mgerms. *alr $\bar{u}$ ne*, vgerms. *alr $\bar{u}$ na*. Aceasta fiind compus în partea

a doua cu substantivul got. *rūna* „mister“, mgerms. *rūnen*, ngerms. *raunen* „flüstern, heimlich und leise reden“ înseamnă propriu zis nu „ein mythisches Wesen“. cum crede Fr. Kluge (Etym. Wörterb. d. deutschen Sprache ed. 8, p. 12) ci „vrăjitoate“, compară rom. *șișcă* „vrăjitoare“, care aparține la tema verbului sârb. *šuškati* „chuchoter“ etc. (Cihac I, 389) Accepțiunea de „fermecătoare“ a lui *Alraun* — *alruna* e chiar atestată pentru gotul *aljaruna* pe care îl găsim la Jordanes Getica XXIV, 121: *Fillimer, rex Gothorum et Gandarici Magni fillus . . . reperit in populo suo quasdam magas mulieres, quas patrio sermone haliurunas is ipse cognominat, easque habens suspectas de medio sui proturbat longeque ab exercitu suo fugatas in solitudinem coegit errare.*

Pagina 493, nota 96. Pe baza unor cazuri concrete ziceam, că vechile numiri topice din Dacia pe timpul stăpânirii gepide erau încă în uz. Popoarele germanice, mai ales goto-scandinave, care în prima jumătate a evului mediu au înființat state proprii în Dacia, Italia, Franța, Spania și Africa, apreciind binefacerile civilizației, s-au acomodat stărilor pe care le-au găsit și s-au contopit cu populația stăpânită. Ei n-au distrus, și n-au desființat<sup>1</sup>. Rolul acesta l-au jucat Slavii. Instructivă în această privință e critica făcută de un istoric bizantin de mărime antică, Procopiu, politicei lui Iustinian, pe care îl acuză, că jintind la distrugerea statelor germane, neglijează adevăratul pericol, cel slav (vezi Die Gepiden I, 150). De luat în considerație este și efectul cruzimilor nemaiauzite comise de Slavi, care atunci își făceau loc în Balcani. Acele cruzimi sânt descrise amănunțit și în colorii vii de Procopiu (De bello gotthico III, 38; IV, 25 etc.), care ca martor ocular a observat, cum cele două popoare din Peninsula Balcanică, Thracii și Illyrii, în timp de 20 de ani numai „au fost aproape toți ruinați și prăpădiți de acești barbari, care acum s-au așezat lângă dâșii“ (De bello gotthico, III, 33). În lumina acestor fapte asupra cărora voi reveni, e justă, cred, observația făcută de orientalistul J. Marquart în prefața scrierii sale, Osteuropäische u. Ostasiatische Streifzüge (Leipzig 1903), că slavizarea Peninsulei Balcanice o datoresc Românil și Grecii tocmai politicei lui Iustinian.

Ca observație finală amintesc aici, că la discuția etimologiilor n-am înregistrat to a te păreri emise de alții mai înainte. Aceasta se poate face numai când se discută special originea unor cuvinte, nu într'o lucrare de felul celei de față, al cărei plan și scop sânt cu totul altele.

<sup>1</sup> Compară în general, Fustel de Coulange, Histoire des institutions politiques de l'ancienne France (1875—92); Ludo Hartmann, Geschichte Italiens im Mittelalter, Leipzig, 1900.

# Indice.

## 1. Materii.

Pentru locurile unde nu se arată pagina, să se vadă Indicele de cuvinte.

- Afereză:** vezi etimologia cuvintelor *pop* și *porni*.
- Aglutinare:** vezi etimologia cuvântului *omidă*.
- Armonie vocalică:** vezi etimologia cuvintelor *beregată*, *bosconi*, *cotropi*, *Seret*, *străgălie*.
- Asimilație:** vezi etimologia cuvintelor *găleata*, *plămân*, *batal*.
- Colegii:** pag. 402, 410, 411, 412.
- Coloniști greci:** pag. 399, 403—414.
- Disimilație:** vezi etimologia cuvintelor *bucherea*, *preușa*, *Frata*, *tăfăraga*, *pălărie*.
- Doric, fonetism:** vezi pag. 421 și etimologia cuvintelor *natră*, *sarică*, *tărăncă*, *Nicoară*, *Tâmpa*.
- Eolic, fonetism:** vezi etimologia cuvintelor *alac*, *sculă*, *usuc*, *minegociu*, *ismă*.
- Elida, dialectul din ~:** vezi etimologia cuvântului *sălă-mâzdră*.
- Epenteză:** vezi etimologia cuvintelor *dafin*, *Phrateria*.
- Etimologie populară:** vezi cuvintele *hereu*, *mătrăgună*, *poleiu*, *Acra*, *Frăția*.
- Ionie, fonetism:** vezi pag. 420 și etimologia cuvintelor *brotac*, *drum*, *curm*, *curmeiu* *amurg*, *mur*, *murg*, *Murta*, *poleiu*, *cîn-toare*, *ghioc*, *spuză*, *herete*.
- Lacronic, fonetism:** vezi etimologia cuvântului *broască*.
- Lesbic, vezi eolic.**
- Macedonic, fonetism:** pag. 475 (subt art. *beregată*).
- Metaiteză:** vezi cuvintele *atârână*, *traistă*, *pric*, *încurcă*, *cârceie*.
- Onomastică:** pag. 403 urm.
- Liberti de neam grec,** pag. 411—412.
- Preoți de neam grec,** pag. 408—409.
- Semantică:** vezi etimologia cuvintelor *stup*, *toaie*, *încurca*, *sculă*, *smirdă*, *ciumă*, *mesteacăn*, *mormoloc*, *mătrăgună*, *pălărie*, *brânză*, *arichiță*.
- Sinopă:** vezi etimologia cuvintelor *drepneă*, *brânză*, *pârnaie*, *prior*.
- Sufixe:** *-astru* 482; *-apă*, *-afă* și *-ipă* 435—436; *-ârlă*, 468, 487; *-ârnă* 453; *-eiu* 450, 459; *-ete* 435, 455, 486, 489; *-eu* 474, 488. Schimb de sufixe: 434, 457, 458, 471, 473, 479.
- Tarentin (= siculic, delfic), fonetism:** vezi pag. 439, nota 5, și etimologiile cuvintelor *bur*, *Burilă*, *burcă*, *bârcă*.
- Tesalic, fonetism:** vezi pag. 423 și etimologiile cuvintelor *uture*, *zgură* (= lat. scōria < *σχορία*, tes. \**σχορία*), *curte*.
- Toponimie** pag. 414—417, 493 urm.
- Zei,** pag. 399—402.

## 2. Nume.

- Abrud 406, 407, 413.  
 Addebar Semei 408.  
 Adrastia (zeiță) 402.  
 Aelius Valentinus 404.  
 P. Aelius Januarius 404.  
 P. Aelius Mar ... 404.  
 Aesculap 400 409.  
 Aesculap și Hygia 406, 407, 409, 410.  
 Aesculap Pergamenul 400, 409.  
 Aesopus Quintus Laelius 503.  
 Afrodisia Julia 404.  
 Alba-Iulia 399, 400, 401, 403, 404, 405, 406, 406, 408, 409, 410, 411, 412.  
 Alexandrinus 408.  
 Agathangelus Quintus Januarius 403.  
 Agathopus Caius Titus 409.  
 Ἀλέξανδρος 413.  
 Alexandru din Abonuteichos 400.  
 Ampelos, zeu 416.  
 Angustia 416.  
 Anicetus Claudius 409.  
 Anicetus T. Claudius 409.  
 Anicetus C. Sentius 410, 411.  
 Anthimus Q. Atius 409.  
 Antigonus 503.  
 Antipatri P. Aelius 405, 410.  
 Antipatri Alexander 406.  
 Antipatri Aelius 503.  
 Apalaustus 406, 407.  
 Aphrodisius M. Procius 409.  
 Apollo Pythius 401.  
 Apollodorus 406.  
 Apollonius 412.  
 Apollonius Artemidorus 406.  
 Aquae 415.  
 Arrabona 407.  
 Arrius Hermes 405.  
 Artemidorus 410.  
 Aelius Artemidorus 409.  
 Artemidorus Apolloni 412.  
 Memmius Asclepi 413.  
 Asclepius 408.  
 Asclepiodoe 402.  
 Asclepius Memmius 406.  
 Asclepius Hermes Septimius 409.  
 Asiani 402.  
 Athenodorus P. Aelius 403.  
 Aelia Publia Marcella 410.  
 Aula Candida 405.  
 Aurelius Adjutor 413.  
 Aurelius Alexander 410.  
 Aurelius Euthymus 503.  
 Aurelius Marinus 408.  
 Aurelius Volusianus 411.  
 Axius Aelianus 407.  
 Axius Aelianus Quintus 407.  
 Azizus 401.  
 Barbul 407.  
 Bărboși 412.  
 Bitynia 408.  
 Buciumi (jud. Sălaj) 400.  
 Burilă 398.  
 Caius Longinus Maximus 404.  
 Calista Antonia 503.  
 Callicles Timocrates 411.  
 Calliope Aelia 404.  
 Callistus 405.  
 Callistus Ingerus 406.  
 Călan (jud. Hunedoara) 411.  
 Cășei (jud. Someș) 400, 410.  
 Carpion 410.  
 Cassius Erotianus 410.  
 Cedonia 415.  
 Celeiu 405.  
 Chelido Ulpius 405.  
 Chimindia (jud. Hunedoara) 400.  
 Chrestus M. Aurelius 411.  
 Chrysantus Baebatius 409, 503.  
 Claudius Julianus 407.  
 Cluj 400, 404.  
 Creta 407.  
 Commagene 400.  
 Cornelia 405.  
 Cyrilla Junia 406.  
 Cyrilla Laelia 503.  
 Cyrini 402.  
 Dades 410.  
 Daphnus 405.  
 Dasius Breucus 407.  
 Deva 402, 406.  
 Desa (Oltenia) 412.  
 Deus aeternus, Juno et angeli 409.  
 Diodorus Lucius Stadius 503.  
 Diogenes 408.

- Diogenes Aelius 405.  
 Diogenes Moscus 503.  
 Diogenes, pietrarul 411.  
 Dionisius Aurelius 503.  
 Dionysia P. Aelia 404.  
 Dionysus Aelius 406.  
 Dioscurus Marci 503.  
 Dizo 402.  
 Doștat 406, 409.  
 Ἑλληνας Βιθυνοί 452.  
 Emesa 401.  
 Epipodia 400.  
 Eptala 402.  
 Eriza în Caria 400.  
 Ermescus 402.  
 Erotianus vezi Cassius 410.  
 Eucharistus Severus 405.  
 Euphorus Aelius 404.  
 Eutyches 503.  
 Eutyces 412.  
 Euthymus Aurelius 503.  
 Evangelus M. Licinius 408.  
 Evanthus T. Julius 405.  
 Evodus M. Veracius 406.  
 Filetus 410.  
 Flavius 410.  
 Flavius Secundinus 413.  
 Fortuna (zeiță ~) 402.  
 Galatia 399.  
 Galați (popor) 400, 402.  
 Gemina, legiunea XIII ~ 407, 411, 426  
 Gherla 405.  
 Glycon 399, 403.  
 Gorgias Aelius 405.  
 Germisara 402.  
 Greca 402.  
 Helio Flavius 503  
 Heliopolis în Celesiria 400.  
 Helpis 412.  
 Hercule 405.  
 Hercule Neînvinșul 402.  
 Hermes Onesimus 409.  
 Hermes Ulpus Domitius 409.  
 Hermias 404.  
 Hermias C. Spedius 409.  
 Hermias M. Ulpus 408.  
 Hierobulos Sol 401.  
 Hunedoara 404.  
 Hygia 404.  
 Hygia (zeiță 400, vezi Aesculap și ~)  
 Hyius 402.  
 Hylas Aelius 406.  
 Iacchius 405.  
 Ingenus Gai 406.  
 Ionios 407, 503.  
 Irene Aurelia 411.  
 Isis 400.  
 Isis Myrionyma 400, 402.  
 Isidora 408.  
 Joe 404.  
 Joe și Junona 403, 409, 411.  
 Joe, Junona, Minerva și Aesculap 410.  
 Joe Dolichenul 400, 408.  
 Joe Erisenus 400.  
 Joe Heliopolitanus 400.  
 Joe Prusenul 400.  
 Joe Tavianul 399, 400.  
 Jupiter Cernenus 412.  
 Julius Juli 406.  
 Jupiter optimus maximus 409, 410.  
 Kidonia 415.  
 Κυθωνία 415.  
 Κύριλλος 398.  
 Lisinius Titus 404.  
 Lysia Prisca 404  
 Lisinia Callithyche 404.  
 Logismus 412.  
 M. Licinius 408.  
 Marcus Memmius Longus 407.  
 Marcus Turranius Dilius 405.  
 Macari Adjutor 406.  
 Macedo Julius 406.  
 Macedonia 409.  
 Macedonia, legiunea V ~ 426.  
 Macrobius Crassus 410.  
 Marga (jud. Caraș-Severin) 405.  
 Marte 404.  
 Mehadia 406.  
 Memnon Julius 405.  
 Menofilus vezi Offas  
 Mercur 404.  
 Metrodorus Aelius 405.  
 Metrophima Ulpia 503.  
 Mica (jud. Someș) 402  
 Mintia (jud. Hunedoara) 400, 412.  
 Mithras 400.  
 Mithras Anicetus, zeul 400.  
 Moesia Superioară 400  
 Moscus vezi Diogenes  
 Moscus Aelius 503.  
 Myrionyma, vezi Isis  
 Narcissus Titus Aurelius 403, 411.  
 Narona 407.

- Nemesis (zeița) 405,  
410.  
Nicanoris Antonius  
405.  
Nices Flavia Aelia 405.  
Niconis Valerius 412,  
413.  
Oceanus Socratis 408.  
Offas Menofili 406,  
413.  
Onesas Antonius 403.  
Onesimus vezi Hermes.  
Paflagonia 399.  
Palestrice vezi Salonia.  
Partoș (jud. Alba) 404,  
406, 408, 410, 412.  
Pătrângenii (jud. Alba)  
408.  
Philetus Claudius 406.  
Philetus 412.  
Philoctemon M. Lucius  
409.  
Philotimus 406.  
Philumenus 404.  
Phoebus M. Ulpus  
405.  
Phonascus Macedo  
503.  
Pons Augusti 405.  
Proshodus 412.  
Protogenia Antonia  
503.  
Prusa (oraș) 400.  
Puer bonus posphorus  
401.  
Raab, vezi Arrabona.  
Roma 408.  
Romula 405.  
Roșia Montană 407.  
Salonia Palestrice 408.  
Samosata 415.  
Saturnina 405.  
Sâncraiu (Hunedoara)  
400.  
Scenobarbus 406.  
Semeius (Semeus) vezi  
Addebar.  
Sentius Aper 404.  
Serapis 400.  
Sibiiu 406, 409.  
Silia Valeria 405.  
Silvan (zeul) 404, 409.  
Soare (zeul ~) 401.  
Socrates vezi Oceanus.  
Socratio Socrationis  
406.  
Socrates Socratio 406.  
Syntrofus Sextus 406.  
Siria 410, 415, 439.  
Syrus Aelius 408.  
Tapetius Amethystus  
Aul. 404.  
Tavia, oraș, 399.  
Tibiscum 405.  
Theodote 406, 407.  
Theodotus M. Aurelius  
403.  
Thracia 402.  
Threptus Valerius 409.  
Thynii și Bithyni 402.  
Timocrates, vezi Cal-  
licles.  
Timotheus Aurelius  
405.  
Treptius 405.  
Trofimius Flavius 406.  
Trophimus L. Aurelius  
411.  
Tata-Soare, zeul neîn-  
vins 409.  
Turda 401, 402, 405,  
407, 408.  
Theof[ilus?] Aurelius  
405.  
Τριφυλία 414.  
Tsinto 402.  
Tsinta 402.  
Turnu-Roșu 415.  
Ulpia Traiană 400,  
403, 404, 405, 406,  
407, 409, 411, 412.  
Ulpus Romulus 404.  
Veșel 404, 406.  
Zenovius 406.  
Zeugma, Ζεύγμα 415.  
Zlatna 400, 404, 408.  
Zopyrus 411.  
Zoilianus 402.  
Zoilus 402.  
Zosimus Quintus Janu-  
arius 403.  
Zosimianus Aurelius  
408.

### 3. Cuvinte.

#### a) Grecești.

- ἀλιξ 458.  
ἄζυμος 432.  
ἄσκληπιός = Ασκλη-  
πιός 421.  
Ἀκμονία 415.  
ἄκρα 495.  
ἄζυμος 473.  
ἄγκυρα 454.  
ἄλινα 501.  
\*ἄλλαξ 458.  
ἄλλιξ 453.  
ἀμέργω neogr. 436.  
ἀμοργός 436.  
ἀμολγός vezi ἀμοργός  
ἀμολγός 447.  
ἄμπελος 416.  
ἀπέρνημαι 493.  
ἀρτάω 494.

αυγέρ:νος 449.  
 αυγέω 449.  
 αυγή 449.  
 \*αυγμα 449.

βαλάντιον 452.  
 \*βαρυγάδα ac. 475.  
 βασι:λιακόν 461.  
 βασι:λικόν 461.  
 βασκανία 474.  
 βασκανιον 474.  
 βατή:ριος 444.  
 βάτης 444.  
 βάτραχος 420.  
 βηκίον 432.  
 βίρρος 479.  
 βόρθακος 421.  
 \*βοτή:ιον 444.  
 βοτόν 444.  
 βούκερος neogr. 442.  
 βούκραίρος 442.  
 βούτυρον 454.  
 βράγγχος 477.  
 βρόθακος 420.  
 \*βρόσακος 421.  
 βρόταχος 420.  
 βρύον 484.  
 βρύση 499.  
 βρύσις 499.  
 βρύτιχος 421.  
 βύθος = βάθος 423.  
 βωλίτης 398.  
 βωλώδης 490.  
 βώλος 490.

γαυλίζ 449.  
 γέννα 491.

δάφνος 482.  
 διάφραγμα 476.  
 δίψιος 500.  
 δοχή 431.  
 δοχή:ιον 431.  
 δρεπανίς 434, 487.  
 δρόμος 419.  
 \*δροδμος vezi δρόμος  
 δρυίτης 482.

έγκίλαφος 435.  
 έγκιλλος 435.  
 έστωρ 462.

ζέμα 432.  
 ζεύγμα 415.  
 ζυγάστριον 482.  
 ζύγαστρον 482.  
 ζωμός 424.  
 ζώνη 432.

ήδύοσμον 482.

θήκη 398.  
 θολία 484.  
 θύμβρος 483.

ιάπτω 463.  
 ἴδα 500.  
 ιερήκιος 488.  
 ιερήξ 488.  
 ιερεύς 488.  
 ίκκος 456.  
 ιππάκη 452.  
 κάδος 467.  
 καμάρα 398.  
 καπέτις 467.  
 καπίθη 967.  
 καπνώδης 454.  
 κάρα 435  
 κάραβος 489.  
 καράμβιος 489.  
 \*καραφίς 435, 486.  
 κατοροφόω 472.  
 κίλλος 441.  
 κίραφος 435.  
 κιχώρον 483.  
 κόδρα 437.  
 Κοδράτος 337.  
 κόκκινος 427.  
 κόκκος 438.  
 κόλλιξ 473.  
 κορμός 495.  
 κότσινος neogr. 438.  
 κούρτη neogr. 436.  
 κοχλίαις 461.

κρηπίδα ac. 450.  
 κρι:κέλλ:ον 462.  
 κρίκος 462.  
 κρόκη 466.  
 κροκώ 465.  
 κυδώνιος 430.  
 κυλλόπους 398.  
 κυλλός 428.  
 κωμα 477.  
 κυμάς, -άδος 478  
 κυπάς 471.  
 κύπη 428, 468.  
 κύρτη 464.  
 κύρτος 494.  
 κυρτία 464.  
 κωφος 467.

λάγειος 441.  
 λαγώς 441.  
 Λατώ = Λητώ 42  
 λαβίρις 455.  
 \*λεβυρώδης 455.  
 λείριος 438.  
 λέπτυρον 455  
 λεπυρώδης 455.  
 ληνός 460.  
 λίσπος 490  
 λυκουρίς, ίδος 489.  
 λυκωρίς -ίδος vezi λυ  
 κουρίς.  
 \*λιβρικός 492  
 λιβρός 492.

μαγγανία 474.  
 μάγγανον 474.  
 \*μαγεύς 474.  
 μαγεύω 474.  
 μαδαρός 479.  
 μαδαρότης 479.  
 μανδραγόρα 485.  
 μάζα 432.  
 μαζός 497, 498.  
 Μάζαρον 498.  
 \*μαράθριον 448, 460.  
 μάρτυρος 427.  
 ραστίχη 481.  
 μαστι:χέλαιον 480.

- μαστίχινος 480.  
 μετραξ 492.  
 μίδας 489.  
 μίνθη 482.  
 \*μόλοθρον 448, 460.  
 μονοκόκκιον 478.  
 μόρικος νεογρ. 457.  
 μόριφος 435.  
 μορμολύκη 486.  
 μορτή 498.  
 μούρον ιοη. 481.  
 μυρρίς, -ίδος 481.  
 μύσταξ 435.  
 \*μύσταφος 435.  
 νητός 422.  
 νάτρον = νήτρον 421.  
 Νικόλας 420.  
 Νικόλεως 423.  
 Νικόλαος 423.  
 δκος 456.  
 οΐδημα 429.  
 οΐδημα 429.  
 οΐσπος 456.  
 ονήτων 444.  
 οξύγγιον 436.  
 οπός 456.  
 όρνις 435.  
 όρνιφιον 435.  
 όρος 497.  
 όροφώ 479.  
 όρώδης 434, 454.  
 όσμη 482.  
 ούραχος 466.  
 ούριαχος 460.  
 \*ούρμη 463.  
 \*παγάλιον 497.  
 πάγος 496.  
 Πάγος 496.  
 πάξ 439.  
 πάπυρος 427.  
 παραρροή 491.  
 πατήρ 425.  
 \*πελινάλιον 450.  
 πελίνη 450.  
 περίορθρον 448.  
 \*περιρούσιος 442.  
 πέταλον 427, 472.  
 πέτασμα 472.  
 πλάγιον 491.  
 πλεμόνι. ηγγ. 475.  
 πλόκιος 466.  
 ποικίλος 457.  
 πνευμόνιον 475.  
 πνεύμων 475.  
 ποικιλτός 470.  
 ποπάδιον 473.  
 πόπανον 473.  
 ποπάς 473.  
 πραπίς 476.  
 προορθρίζω 448.  
 πρόορθρον 448.  
 πρόσφατος 395, 430.  
 πρόωρος 448.  
 Πυρρίας 398.  
 πύρρικα 438.  
 πυρναίος 459.  
 πύρνος 473.  
 πυρός 473.  
 πυρρός 398.  
 πυρρούλας 487.  
 πυτινη 450  
 πυγονίτης 493.  
 ρογχαζώ 448.  
 ρογχαλίζω 458.  
 ρυποκόνδυλος 428.  
 ρύπος 427.  
 σαγίς 453.  
 σαγμαρίον 398.  
 σάγος 453.  
 σαλαμάνδρα 399, 486.  
 σαργάνη 438.  
 σεβαστός 475.  
 σεβιστός 475.  
 σιτρά 427.  
 σήπα ac. 487.  
 σηρικόν 422.  
 σιβύνη 438.  
 σιγαλόεις 438.  
 σκαλιάς 484.  
 σκαρίς 455.  
 σκάφη 468.  
 σκάφιον 453.  
 σκυλον 469.  
 Σόφιλλος 398.  
 σπάθη 464.  
 σπάθημα 465.  
 σπαθητός 465.  
 σταθίδιον 465.  
 σπλήν 476.  
 σπόδιον 472.  
 σπόδιος 438.  
 \*σφυλλήτων ιοη. 484.  
 στείρος 427.  
 στενορούμη 416.  
 στέριφος 427, 430.  
 στύπος 427, 462.  
 σύρφος 490.  
 σχεδιά 466.  
 σχίδιον 467.  
 \*τάργη, vezi ταργάνη  
 ταργάνη 469.  
 τέριφος 427, 430, 471.  
 τεύχος 468.  
 τοξικόν 420.  
 τράγαρον 431.  
 τραφαλίς 452.  
 τραχαλας 431.  
 τράχαλος 431.  
 τράχηλος 431.  
 τρυφυλνίσις (δινός) 414.  
 τρίφυλος 414.  
 τροχαλία 462.  
 τρύχος 462.  
 τρυφή 427.  
 τρύφος 492.  
 τύμφα 497.  
 φάλαγγα ac. 430.  
 φάλαρα 470.  
 φαλαρίον 470.  
 φάραγε -αγγος 495.  
 φαρμακεύω 474.  
 φάρμακον 430, 474.  
 φάρυγε 475.  
 φάρυγος gen. 475.  
 φιάλη 461.



φράτρα 498.  
φρατρία 414.  
φρατρία 495.  
φρητία 495.  
φύλον 414.

διάφιον 435.

ὑπέρ 428.  
ὑπόπους 469.  
χάρτης 431.  
χρυσάφιον 435.

ψυλλεῖον 484.

ῶχρα 441.  
ῶχρομέλας 441.  
\*ῶχρινος 441.  
ῶχρός 441.  
ῶτος 487.

### b) Latine.

Ampelum 416.  
ancora 454.  
axungia 436.  
alapa 435.  
alica 453.  
basilicum 461.  
bassus 439.  
baxea 439.  
betulla 481.  
brachiale 432.  
birrica 439, 470.  
birrus, vezi byrrhus.  
boletus 398.  
bruscus 421.  
burrus 398, 439.  
buxus 439.  
byrrhus 439, 470.  
\*byrrica, vezi birrica.  
cadus 467.  
camara 398.  
charta 431.  
Cedonia 415.  
cithara 398.  
clopus 398.  
coccinus 438.  
cohors, cohortem 436.  
cornu 420.  
cotoneus 430.  
crepida 450.  
Creseita 430.  
cydonius 430.  
doga 431.  
draco 426.  
ericius 433.

Euritice 430.  
frater 425, 426.  
gulioca 461.  
homo 426.  
hospes 426.  
Hydata 415.  
imperator 426.  
laius, -a, -um 440.  
lenus 460.  
leo 399.  
lia 476.  
locus 420.  
machina 421.  
\*manganiare 474.  
mantum 453.  
marmur 398.  
massa 432.  
menta 482.  
mulsa 436.  
orceolus 432.  
otus 487.  
pannus 453.  
pater 425.  
pavo pavonem 426.  
pecten 424.  
phalara 470.  
phiola 461.  
Phrateria 414, 499.  
\*poteo 432.  
pulejum 484.  
pulmo 475.  
puteus 432.

Quadratus 437.  
quadrum 437.  
resina 427.  
sagmarium 398.  
Saguntum 432.  
salamandra 399, 486.  
saletum 501.  
salina 501.  
schedia 466.  
schidiae 467.  
scortum 471.  
sēricum 422.  
soror 426.  
spatium 465.  
\*spathium 465.  
spelunca 422.  
spodium 420.  
Stenarum 415.  
Suria, vezi Syria.  
suricus, vezi syricus.  
Syria 439.  
syricus 439.  
tarinca, taringa 422.  
theca 398.  
Tiasum 416.  
toxicum 420.  
traicio 463.  
Triphulum 414.  
truncus 462.  
vitulus 472.  
Zeugma.  
zona 432.

c) *Românești.*

- alcă arom. 453.  
 Acra 495.  
 aieptă 463.  
 alac 458.  
 Alghia 468.  
 amăgeu 474.  
 amăgi 474.  
 amurg 447.  
 arichiță 453.  
 ariciu 433.  
 atârnă 492.  
 aumă 449.  
 azămă 472.  
 azemă 429, 432.  
 azmă vezi azemă
- bârcă 438.  
 Bârsa 499.  
 batal 444.  
 brățară 432.  
 belcioacă 444.  
 beciu 432, 444.  
 Belciu 444.  
 beregată 430, 475.  
 bereguș 475.  
 bircă, vezi bârcă 438.  
 boitar 445.  
 bord 490.  
 boscoane 474.  
 bosconi 474.  
 boteiu 444.  
 brâncă 477.  
 brânză 450.  
 breiu 484.  
 broască 486.  
 broatec 421.  
 brotac 420, 486.  
 buchereă 442.  
 bur 398.  
 burcă 470.  
 burcă (2) 473. •  
 burcoiu 470.  
 burete 398.
- Burilă 398.  
 busuioc 460.
- cadă 467  
 cămară 398.  
 căpăț, vezi căpete.  
 căpete 467.  
 cărăbuș 488.  
 cărăfete arom. 435, 486.  
 cărceie 461.  
 cârcel 462.  
 cărete 430, 455.  
 car(iu) 455.  
 carte 431.  
 cață, cățuie 398.  
 căpistere 398.  
 Ceridoană 441.  
 ceteră 398.  
 cheptar 419.  
 cicoare 483.  
 cimbru 395, 483.  
 cintoare 483.  
 ciul 428, 442.  
 ciumă 477.  
 ciuma fetei 485.  
 ciumăfaiu 485.  
 ciumar 485.  
 Ciupa 468.  
 ciupag 471.  
 ciupă 428, 468.  
 Ciurilă 398.  
 coacin 420.  
 coacina 437.  
 coațin, arom. 437.  
 codru 436, 437.  
 colac 473.  
 cor arom. 431.  
 corn 420.  
 cotropî 472.  
 curmu arom. 459.  
 curmeiu 459.  
 cursă 398, 463.  
 curte 436.  
 cutrupiș 472.
- čul, arom. 442.
- dafin 481.  
 descurcă 465.  
 Dipșa 499.  
 Dipșorul 500.  
 drac 426, 433.  
 drepneă 434, 487.  
 druete 482.  
 drum 419.  
 džugastru, arom. 482.
- farmec. 474.  
 fărmeacă 474.  
 Frata 498.  
 Frăția 494.
- gâf 467.  
 găleată 449.  
 geană 491.  
 ghioacă 461.  
 ghioc 502.  
 giur (jur) 395, 428.  
 golideț ir. 450.  
 grăsun 429.  
 gratie 464.  
 gutuiu 430.
- hârcă 429, 476.  
 hăreț 488.  
 Hărina 501.  
 herete 488.  
 hereu 488.  
 Huta 488.  
 Hutu 488.  
 Huturele 488.
- Ida 500.  
 imă, vezi uimă.  
 împărat 426, 433.  
 încurcă 465.  
 înieptă 463.  
 ismă 423, 482.

- jude 483.  
 jugastru 482  
 jutor, megl 446
- iaiu 440.  
 Lăunele 426.  
 lăun 426.  
 learcă 492.  
 lespede 490.  
 leu 399, 424, 433.  
 leurdă 423, 454, 483.  
 licuriciu 432, 489.  
 lin 460.  
 loc 420.
- Măgura 494.  
 mănecă 448.  
 Mânicătoare 448.  
 măral'u arom. 460.  
 marmură 398.  
 mărar 448, 460.  
 martur 495, 427.  
 mângâia 474, 498.  
 Mățarea 498.  
 Mățau 497.  
 mătrăgună 485.  
 mătrață arom. 479  
 mătreață 479.  
 mesteacă 481.  
 mesteacăn 480.  
 mijloc 434.  
 minegociu 432, 478.  
 mintă 427, 482.  
 mire 492.  
 molură 448, 460.  
 morcu, vezi moricu.  
 moricu 457.  
 mormoloc 486.  
 Morteni 498.  
 Muncelul 494.  
 mur 481.  
 murg 447, 457.  
 murnu, arom. 457.  
 mursă 436.  
 Murta 498.
- mustăfe, ir. 434, 435.  
 mustață 434.
- natră 421.  
 Nicoară 420.  
 nîlğoc, arom. 434.  
 nolğuc, vezi nîlğoc.
- oacăr 441.  
 oacărñ, arom. 441.  
 oarfân, arom. 430.  
 oaspe 433.  
 odoare 469.  
 oimă, vezi uimă.  
 om 426.  
 omidă 489.  
 Orul 497.  
 osânză 436.
- Păgaia 496.  
 Păguior 496.  
 pălărie 470.  
 paltin 498.  
 papură 395, 427, 484.  
 părâng = pârinc 423.  
 Parângul 495.  
 pârâu 491.  
 pârnaie 450.  
 pârnaie (2) 459.  
 pătură 427, 471.  
 păun 426.  
 pepene 424.  
 percet 440.  
 Picura 457.  
 pieptar 419.  
 pieptene 429.  
 plăiu 490.  
 plămân 475.  
 plămâiu 475.  
 plumân 475.  
 pociu 432.  
 pogoniciu 493.  
 poip, megl. 469.  
 poleiu 484.  
 pop 469.  
 porni 493.  
 pot 432.  
 prapur 476.
- prepeleag 442.  
 presură 487.  
 preuș 442.  
 pric 456.  
 prieten 431.  
 prior 447.  
 proaspăt 430.  
 proor 448.  
 pulmonă, arom. 475.  
 pupăză 473.  
 puț 432.  
 puțină 450.  
 putineiu 450.
- râncheză 453.  
 rapăn 429.  
 rapură 429.  
 râp 428.  
 rășină 427.  
 rășpaț 465.  
 Râușorul 495.
- sarică 422.  
 săiastră 475.  
 sălămăzdră 398, 486.  
 sămar 398.  
 Sărățel 502.  
 Săret 501.  
 scafă 468.  
 scăfârlie 453, 468.  
 scaiu 484.  
 schiop 398.  
 sculă 469.  
 Seret, vezi Săret.  
 Șieul 502.  
 șir 477.  
 șiră 427, 477.  
 smirdă 481.  
 smirdar 481.  
 Solca 502.  
 Solnoc 502.  
 Solona 502.  
 Șomfalău 502.  
 șopârliă 487.  
 sor(ă) 426.  
 spată 464.  
 spate 477.

- spaț 465.  
 spetează 464.  
 splină 476.  
 spuză 420, 472.  
 stup 462.  
 ștează 466, 467.  
 sterp 395, 399, 497, 433.  
 știră 543.  
 străgălie 462.  
 strigă 427.  
 stup 398, 427.
- tăfărăgă 452.  
 tămâie 429.  
 Tâmpa 497.  
 tărâncă 44.  
 târîă 492.
- targă 468.  
 teacă 398.  
 teară arom. 453.  
 tearfă 427, 471.  
 teucă 468.  
 țigaie 438.  
 toaie 484.  
 fragăn 431.  
 traistă 447.  
 tremuriciu 434.  
 trufă 427.  
 trufaș 427, 430.  
 trufie 427, 430.  
 tșumă 477.  
 țârîă 429, 438, 490.  
 țurcă 439.  
 țurcană, vezi țurcă.
- udmă 427, 477.  
 uimă 429, 477.  
 uîidă, arom. 489.  
 urcior 432.  
 urdă 434, 454.  
 urioc 465.  
 urmă 462.  
 ursuc, vezi usuc.  
 usâc, arom. 423, 429, 455.  
 usuc 423, 429, 455.  
 uture 423, 487.
- văsil'ak arom. 461.  
 zăgârnă 453.  
 zeamă 432.  
 zeghiou 470.  
 zgură 423.

d) *Romanice.*

- álaba span. 435.  
 alapa calabr. 435.  
 alaga sp. 459.  
 ammagari sicil. 474.  
 ammajare sard. 474.  
 ammursatu sicil. 436
- baita lomb. 445.  
 boatié prov. 446.  
 boattiere it. dial. 446.
- čkojera neap. 483.  
 čekore abruzz. 483.  
 culacciu calabr. 473.  
 curte v. sard. 436.
- dromu sic. 419.
- enjità prov. 463
- formaggio it. 452.  
 fromage fr. 452.  
 furmo n. prov. 452.
- gađdetta calabr. sic. 449.
- galleta span. 449.  
 galletta it. 449.
- ispiene sard. l. 476.
- jaleida eng. 449.  
 jaloie vfr. 449.  
 jeter fr. 463.
- husma span. 463.
- katę neap. abruzz. 467.  
 katu calabr. 467.  
 kočcu Reggio 478.  
 kočen eng. 437.  
 kurmu calabr. 459.
- manteca prov. 454.  
 manteca cat. 454.  
 manteiga port. 454.  
 marasandola ferr.  
 mant. 487.
- menta cat. 482.  
 menta-it. 482.
- mente fr. 483.
- orfano ital. 430.  
 orfe v. franc. 430.  
 orfen engad. 430.  
 orma it. 463.  
 osma berg. 463.
- pabiru sard. 485.  
 panna it. 453.  
 pavilu sard. 485.  
 pepine span. 426.  
 petola milan. 472.  
 petul(a) friul. 472.  
 piái bellun. 491.  
 plai vegl 491.  
 pòdine friul 450.  
 premone calabr. 475.  
 premmone neap. 475.
- ritssoni sard. 433.
- salamandra it. 487.  
 samalandra crem. 487.  
 sarga calabr. 422.

- sarmandola trient 487. timpa sicil. 497.  
spiaggia it. 491. timpa calabr. 497.  
splemma eng. 476. trasta, trastena calab.  
splene v. neap. 476. 447.  
tremulizzo sicil. 434.

e) *Diferite.*

- agoj alb. 449. dzuma polon. 478.  
agume alb. 449. fadar got. 425.  
aike alb. 453. golida slov. croat 450.  
alakor ung. 559. hutin alb. 488.  
jó ung. 502.  
bierka pol. 438. kiptar ucr. 419.  
birka sârb. 438. kočan sârb. 448.  
birka ung. 438. kočenica sârb. 438.  
bojtár ung. 445. kökény ung. 499.  
bosiliak sârb. 460. kuaťe alb. 438.  
bosiljok bulg. 460. kukul cuman 499.  
bozeljok alb. 461. kolač̄ rus. 473.  
bręęe alb. 477. kolak bu'g. 473.  
breške 421. Korbkåse ngerms. 450.  
bretak 421. kore alb. 483.  
brothar got. 425. kožušok̄ ucr. 453.  
Bruder ngerms. 425. Kükülö ung. 499.  
burka pol. 470. kurðe alb. 464.  
burkony ung. 470. kurt alb. 436.  
butei ucr. 441. k'üm alb. 477.  
csömbör ung. 483. l̄e we mgerms. 426.  
čúbar serbocr. 483. l̄e wo vgerms. 426.  
čubr ceh 483. maraj alb. 460.  
čuma bulg. 478. mětva sl. 483.  
čuma serbocr. 478. mežda 434.  
čuma rus. 478. mjergule 457.  
čúma rut. 478. odor, -ra serbocr. 469.  
cybr̄ rus. 483. okren mbulg. 441.  
czaber pol. 483. uşemę cerign. 463.  
usma lomb. 463.  
vrotacu sic. 420.  
warfin friul. 430.  
pakulár ung. 447.  
paner̄ rus. 451.  
peṛua alb. 491.  
persik, ucraín 418.  
piepen alb. 424.  
pięper alb. 424.  
porinãti 493.  
poroj bulg. 491.  
rauba vgerms. 469.  
rumenuvati ucr. 445.  
Sajó 502.  
Salz sãs. 502.  
šapi alb. 487.  
sarenk alb. 453.  
škorie alb. 483.  
só ung. 502.  
Sófalva ung. 502.  
sok̄ sl. 456.  
sol̄ 502.  
špuze alb. 472.  
Szeret ung. 501.  
Szeretfalva ung. 502.  
töke ung. 468.  
ut, hut alb. 488.  
utina sârb. 488.  
utva bulg. 488.  
Vater ngerms. 425.  
zumo span. 424.

Const. C. Diculescu

# Per la storia del cognome italiano<sup>1</sup>.

## II.

### Sulla continuità dell'onomastica latina-romanza nei nomi propri canavesani (e piemontesi)<sup>2</sup>.

Il recente risveglio degli studi onomastici in Italia<sup>3</sup> e fuori,

<sup>1</sup> Un primo contributo: *Cognomi canavesani (Piemonte) di forma collettiva* in -aglia, -ata, -ato fu pubblicato in questa stessa rivista, DR. III 1924, pagg. 523—549. — A tal serie di cognomi d'origine e significato antico collettivi, foggiate sui tipi morfologici:

1) *Casaglia*, -o di numerosi nomi locali dell'Italia Settentrionale e Centrale, a.trent *fradaya* „confraternita“ (DR. III 965), aprov. *frairalha* „associazione“, afr. *garçonaille*, quali i cognomi o meglio 'nomi di casato' *Martinaglia* < *Martino*, ecc.

2) *casata* (cf. '*casadam unam sepe circumcinctam cum una domo et uno granario vel scuria*' MGH., *Leges, Sectio V, Formulae merovingici et carolini aevi, Formulae Sangallenses*, p. 380), aital *masnada* (cf. afr. la gent, *le parage, le lignage, la maisnie* Fromont), piem. *masnà* „fanciullo, -a“, *casato*, *vicinato* (cf., '*visinatus Valleringascus* HPM. t. XIII *Codex diplom. Longobardiae*, Torino, 1873, col. 160, a. 847), quali *Fantata* < *Fanto* (cfr. il nloc. piem. *Marconada* BSSS. XXXVI, vol. XXXVI carta n. 5, anno 1047, < *Marcone, Marco*) ecc.,

altri s'aggiungano in -agna, -ame, -anza, -ea, -eto, -iglia, -mento, -or(o), -orio foggiate alcuni sui tipi morfologici di milan. *casanza*, blat. *vicinantia* „vicinato“, ital *figliuolanza*, a. piem. *casament* (cf. '*in casamentis de Gazanis*', BSSS. XLIII<sup>4</sup>, 48. 1307, „nei casamenti dei Gazzani“, cfr. ibid. *Gazanus*, cognome, più e più volte) col significato originario conservato nell'ital. *casamento* „casa piuttosto grande divisa in più quartieri e abitata da più famiglie“, ital. *figliolame* genov. *figgiuamme* „ragazzo, ragazzacci“ (cfr. il toscano *Pucciame* 'per dire i Pucci e loro aderenti' e simili nomi toscani in -ame, v. Pieri S. *Toponomastica della Valle dell'Arno*, R-Accad. dei Lincei, Roma, 1919, p. 367), *Casiglia* di nomi locali italiani, allato a *Casile*, i-, (distinto da altri in -iglia dal lat. -icula) *famiglia*, canav. *casè* „casamento“ < \**casetum*, *Casaleto*, più nomi locali italiani, milan. *galinoeur, gaijnoeur* „costellazione, gruppo delle Pleiadi“ < \**gallinorium*.

Sull'argomento di questi altri cognomi d'origine e significato collettivi riferirò ad una prima occasione.

<sup>2</sup> L'argomento di queste pagine introduttive fu svolto sommariamente in una mia comunicazione al 1° Congresso dei Filologi rumeni, tenutosi in Bucarest il 13, 14 e 15 Aprile 1925, nella seduta del giorno 14.

<sup>3</sup> Vedi in fine: *Appendice bibliografica di scritti italiani d'argomento onomastico*.

riaffermato in saggi valorosi da P. Aebischer<sup>1</sup>, D. Olivieri<sup>2</sup> e A. Dauzat<sup>3</sup>, non contribuisce che suo malgrado e per via indiretta — attraverso una revisione del materiale raccolto dai due Dioscuri nel volume che inaugura la sottoserie Onomastica della Biblioteca dell' *Archivum Romanicum* — a diradare il velame di incertezze e di leggende che grava sulle fonti stesse dell'onomastica romanza. L'opinione comune accolta da questi studiosi ed enunciata dal Meyer-Lübke nella sua *Einführung*<sup>4</sup>, pp. 245—248, § 251—255, vuole che per tutto il territorio romanzo ad eccezione della Rumenia „la formazione dei nomi sia specificamente cristiana e siano perciò dei cognomi romani rimasti sol quelli che attraverso il Cristianesimo ottennero nuova vitalità, cioè i nomi di quei Martiri che, soprattutto nella chiesa, ebbero una particolare importanza, che potevano valere da patroni ed i cui nomi venivano imposti come di buon augurio ai bambini al fonte battesimale“. Eccezioni sporadiche circoscritte al territorio sardo, pugliese, dalmatico e spiegabili coll' influsso greco bizantino, che protrasse il dominio culturale romano, i nomi medievali di *Cladius*, *Cicero*, *Marius*, *Decius*, *Junius*<sup>4</sup>. All' elemento cristiano s'aggiunse un secondo, altrettanto importante, l'elemento germanico, incrociato col primo talora in composti ibridi come *Johannipertus*, *Forteramnus*, *Christopertus*. Tali i principi fondamentali dell'onomastica romanza enunciati in termini definitivi dal Meyer-Lübke, o. l. c., a conclusione di studi suoi propri<sup>5</sup> e di altri autori.

Ora, se al di là di questi assiomi e delle colonne di Ercole infitte ai confini fra la romanità barbarica dell' alto medioevo e l'inizio delle nazioni e delle lingue romanze si stende l'inviolata

<sup>1—2</sup> P. Aebischer, *Sur l'origine et la formation des noms de famille dans le Canton de Fribourg* — D. Olivieri, *I cognomi della Venezia Euganea, Saggio di uno studio storico-etimologico*, in Biblioteca dell' „Archivum Romanicum“ diretta da G. Bertoni, Serie II, Linguistica, Nr. 6, Ginevra 1924. — I due lavori si citeranno abbreviati rispettivamente in: Aebischer, Olivieri CVE.

<sup>3</sup> A. Dauzat, *Les noms de personnes. Origine et évolution*, Paris. 1925. — Si cita abbreviato in: Dauzat.

<sup>4</sup> Cfr. qui s. JUNIUS e vedi Olivieri CVE. 153: *Zugno*, cognome e pers.

<sup>5</sup> W. Meyer-Lübke, *Romanische Namenstudien*, I e II Parte in Kais. Akad. d. Wissensch in Wien, Philos.-hist. klasse, Sitzungsberichte, Band 149, Abh. 2 e Band 184, Abh. 4. — Che la materia gli si ribelli fra mano alla tesi non dubbie e non rare sono le prove, v. ad es. s. CRESCENS.

solitudine mortuaria delle forme e dei concetti dell'onomastica latina<sup>1</sup>, al di qua, per gli studiosi di onomastica, si fa di tanto più scorrevole la fatica di casellare in una rigida struttura metallica di schemi e di quadri empirici<sup>2</sup> la massa dei nomi e cognomi

<sup>1</sup> Vedi Aebischer p. 15: „au XI siècle il ne reste en fait de noms empruntés au latin ou au grec, que ceux qui durent leur conservation au fait qu'ils étaient entrés dans l'usage chrétien“; Dauzat p. 26: „Les noms romains ne se retrouvent plus que dans nos prénoms, repris à l'histoire ancienne ou fixés par un hasard dans le calendrier chrétien“.

<sup>2</sup> Afferma l'Olivieri CVE. 120, a giustificazione dello schema prescelto (cap. I Cognomi derivanti da nomi di persona della tradizione letteraria [classica ed epica cavalleresca] o religiosa, II da altri nomi di persona medievali, III da nomi locali, IV da soprannomi a) composti imperativi, b) augurali o vezzeggiativi, V da nomi di professione, mestiere, dignità o parentela, VI da nomi di piante o di animali, VII da soprannomi indicanti qualità fisiche o morali, VIII da soprannomi esprimenti determinazioni di specie diversa) come „fatta eccezione per i casati derivanti da nomi di luogo e da nomi di professione per tutti gli altri cognomi non è possibile trovar un criterio classificativo del tutto soddisfacente: almeno allo stato attuale della scienza“. Ma, quale si voglia che sia lo stato attuale della scienza, nulla gli avrebbe vietato di ricorrere al metodo storico in questo genere di studi, ov'esso metodo riafferma tutto il suo valore.

La classificazione ad es. di un cognome come lo *Smeraldi*, citato a pag. 179, coi cognomi da soprannomi augurali invocativi vezzeggiativi: *Amabile*, *Amati*, *Amistù*, *Benati*, *Bonaguro*, *Bonaiuti*, *Dadolo*, *Daulo*, *Daelli* [!!!] ecc. osta al senso storico, in quanto che tale cognome non deriva da un soprannome di creazione recente, ma da un nome personale che continua la tradizione latina del cognome SMARAGDUS (CIL. XII 1971: *Juliae Julianiae C. Modestius Ismaragdus uxori*, CIL. VI 26010 ... *Izmaragdis* CIL. VI 4611<sup>a</sup> *Maius Zmaragd. verna*; v. anche Dessau H., *Inscriptiones Latinae selectae*, vol. III, pars I, p. 243, s. SMARAGDUS, z-, SMARAGIDUS; cfr. *Smaragdo* abbatì, in Sickel, *Acta regum et imper. Karol.*, II, p. 10 a. 812), che ricorre nel nome del santo *Smaragdo*, venerato in un coi santi Ciriaco, Sisinnio e Largo (relativo ai quali si conserva nella Biblioteca civica di Bergamo ed in quella capitolare della Chiesa dell'Ivrea un frammento di leggendario del sec XI), che ebbero pure risonanza nell'onomastica veneta (v. gli scritti onomastici del Lorenzi citati dallo stesso Olivieri, pag. 125). Da SMARAGDUS dipende ancora il nome pers. femm. *Esmeraude* dell'epica francese medievale (v. Langlois E., *Table des noms propres de toute nature compris des les chansons de geste imprimées*, Paris 1904, s. v.). Ed il nome *Smaragdo* tanto meno può suporsi di creazione medievale, derivato dall'influenza della simbolistica di quell'età e dai suoi Lapidarii, in quanto che, oltre al fatto della sua diffusione nell'onomastica antica e dell'alto medioevo, cognomi tali non sono infrequenti nell'onomastica latina (cfr. BERYLLUS, -ULLUS allato a beryllus > l'afr. *bericle*, *beril*, *beryl* „variété d'éméraude“ nel *Roman de Thèbes*, ed. Constans; AMETYSTUS, v. Th[esaurus][inguae][atinae] s. v., ecc.), e da questa l'uso



romanzi suddivisi in cristiani, germanici e più recenti derivati da soprannomi, di riportare al culto religioso o sulla Germania in parte favolosa del Förstemann<sup>1</sup>, del Bruckner<sup>2</sup> e del Bianchi<sup>3</sup>

di tali nomi si estese pure in quella medievale con nomi analoghi di nuova creazione donde ad. es. i cognomi canav. ‚Johannes Topatius‘, B[iblioteca] S[ocietà] S[torica] S[ubalpina] vol. VIII, carta n. 26, anno 1202, = Iohannes Topacius, BSSS. LXXIV 130. 1226, 245. 1231, VIII 109. 1231, Ivrea), e veneti Vivori, ser Vivorio, a. 1350 (v. E. Lorenzi, *Osservazioni etimologiche sui cogn. di Val di Non e Val di Sole*, in ‚Tridentum‘ VI, 1903, p. 446) e Avolio, Avoli (cfr. eboreus „eburneo“ > a.ital. avorio, avolio, vivorio e cfr. l'uso delle immagini poetiche frequenti nelle poesie in lode di donna, di cui siano i „denti di vivorio“, „gli orecchi netti come vivorio“ e la carnagione bianca e delicata come l'avorio, v. R. Renier, *Il tipo estetico della donna nel medio evo*, Ancona, 1885, p. 175 e 149) riportato quest' ultimo dubbiosamente dall' Olivieri CVE. 131 al nome Avolio della tradizione romanzesca, invece che all' aven. avolio < eboreus (v. Boerio e ‚Studi Romanzi‘ IV p. 104). E mentre quest' ultimo, e con altri il citato Amistà, avrebbe dovuto spettare ad un capitolo che contenesse le creazioni onomastiche medievali foggiate per analogia sugli antichi cognomi latini, come una loro ricresciuta eredità (cfr. \*amicitas, REW. 421 e i numerosi astratti tipo BONITAS, DIGNITAS, FELICITAS, VERITAS, Thll. e De Vit), il cogn. Smeraldi e gli altri Amabile, Amati, Benati, Bonaguro, Bonaiuti, Dadolo, Daulo, Daelli, ecc. non dovevano essere considerati di creazione recente da soprannomi, ma riportati in un capitolo destinato a quei nomi e cognomi che mostrano continuare popolarmente la tradizione onomastica latina AMABILIS, AMATUS, BENENATUS, AUGURIUS, ADIUTUS, DATUS, ecc., v. più oltre s. idd.

<sup>1</sup> Förstemann E., *Alteutsches Namenbuch*, I, *Personennamen*, Nordhausen, 1856. — Abbrev. in: Först. (Debbo rimandare alla 1-a e non alla 2-a ediz. Bonn, 1900, non posseduta da alcuna delle biblioteche di Cluj). — La parte ‚favolosa‘ dei nomi presupposti di origine germanica costituita parte di voci latine mascherate dall'alterazione fonetica più o meno profonda dei riflessi romanzi, parte dai travestimenti ibridi di voci latine in germaniche, è tale e tanta che una critica spassionata ed avveduta sarebbe riuscita facilmente ad estirparli dalle aiuole in cui si comparte l'opera del Först. Invece vi si ricorre da tutte le parti con fede tanto più deliziosa quanto più si attenua il senso critico di chi usa ed abusa di tale fonte. Disporre qui un elenco anche abbondante di tali voci non germaniche sarebbe ora inopportuno, se l'interesse verte, non tanto sulla presenza di singole voci onomastiche incluse in via illegittima, nonostante la intenzionale rettitudine scientifica del Först. ma su un assieme di elementi tradizionali, caratteristici dell'onomastica latina e trasferiti alla germanica. Chiariti che fossero tali elementi nella loro origine, nel loro uso e nella loro distribuzione geografica si otterrebbe un criterio atto a riconoscere non solo le voci di pura tradizione latina incluse sinora fra le germaniche, ma anche quelle germaniche influenzate dalle forme più caratteristiche della tarda tradizione ono-

verso la fauna, la flora e la farsa popolare, i nomi dovuti in via legittima o no al loro influsso sull'onomastica medievale. In-

mastica latina e medievale, restando ben inteso che, per quest'ultima, tale influenza si svolga in territorio neolatino o si riscontri nel nome di persone nate e provenienti di lì, com'è il caso dei nomi personali ricordati dai Politici d'Irminone o di Reims o da Obituari di monasteri fondati in territorio germanico, cui maggiormente attinse il Först.

La diffusione e la continuità medievale, ad es., dei 'cognomina' e 'nomina singularia' latini e grecolatini tratti da superlativi (v. più oltre) può chiarire le origini del suff. *-ismus*, *-isma* di una serie di nomi maschili (rari) e femminili (frequenti) che il Först riporta dai Politici d'Irminone o di Reims e corrispondenti a forme di superlativo dell'afr. *-esme*, *Claresme* < CLARISSIMA, *-Thll.*, *-isme*, *cherisme* „très cher“ Roman de Thébes, ed. Constans, v. 76: *Adalisma*, Först. 139; *Aldisma*, *-drismus*, *-a* F. 46; *Andrisma* F. 87; *Angelisma* F. 90; *Bertisma* F. 241; *Galdisma* F. 464; *Genisma*, *Gendresma*, *Generisma* F. 510; *Gerisma*, *Gerentisma* F. 474; *Gundrisma* F. 557; *Ledisma* F. 826; *Landisma*, *-drisma* F. 830; *Leudisma*, *-drisma* F. 859; *Marisma* F. 909; *Melismus* F. 930; *Natalisma* F. 954; *Nodisma* F. 962; *Rodisma* F. 718; *Sigrisma* F. 1087; *Waltismus*, *Waldisma*, *-drisma* F. 1239; *Wandrisma* F. 1256. Il Först<sup>1</sup>, talora così ricco di indicazioni morfologiche, non accenna in nessun luogo a questo particolare suffisso *-ismus*, *-isma*, fuorchè a col. 989, a proposito della preferenza ch'egli nota in alcune di queste voci in *-smus*, *-sma*, ivi riportate, per i temi ampliati in *-r*.

Per un utile, chiaro e decisivo raffronto dovrei qui riportare dagli stessi Politici d'Irminone e di Reims un elenco di nomi propri formati da superlativi e da basi latine, ma non mi è dato ora disporre di tali fonti. Col sussidio di tale elenco e di alcuni degli stessi nomi qui riportati, se rivenero a basi latine (*Melismus* a MELLIT-ISSIMUS; forse: *Gentisma* all'a fr. *gent* = aital. *gente*, *gento*, *-a* „gentile“; *Gerentisma* e *Gerenta*, F. 474, a GERONTIUS > cimr., brett. *Gereint*, v. Meyer Lübke, *Roman. Namenst.* II, 47 e cfr. german. *Gerungum*, *Gerunc* = GERONTIUS, v. Först<sup>1</sup> 474; *Ledisma* a LAETISSIMA, *Genisma*, derivato dal Först in un coi nomi *Gening*, *Genbolda*, *Genguldis*, *Genildis*, *Genard*, *Genbert*, *Genedrudis* del Politt. d'Irm., da una base gen d'origine celtica [cfr. Schönfeld M., *Wörterbuch der altgermanischen Personen und Völkernamen*, Heidelberg, 1911, p. 105 s. *Generidus*, *Gennoboudes*, *Gennalo*, *Gennilo* d'etimo „unklar“ e dichiarati alcuni celtici] può risalire, come pure le altre voci qui riportate dal Först e del Politt. d'Irm., ad una base \*GENUS per INGENUS, INGENUS, v. qui s. id., \*genus, per \*ingenus. (v. Meyer-Lübke, *Einführ.* III., p. 166 sg. § 150) ingenuus, donde gli esiti popolari piemontesi, citati s. INGENUS, da raffrontarsi cogli esiti semilettari aspagn. *yengo*, *engo*, *enguedat*. alogud. *eniu*, port. *irgeo* REW. 4422. La sostituzione di \*genuus > \*genus a ingenuus, \*ingenus nel lat. popolare, oltre che coll' esempio di FANTUS, v. s. id., < INFANS, cfr. ELEFANTUS, *Devit*, *Dessau*, < *elephas*, *-antis*, si spiegherebbe coll' influsso etimologico e semantico della voci *genus*, *-eris*, *generatio*, *genitus*, *genitor* e particolarmente di *genua*) si riuscirebbe, parmi, a dimostrare l'origine latina del

differenti ad ogni affiorare di tracce d'una tradizione più antica: la vigile attività di tali studiosi pare esprimersi, talora, nell'ostinato

suff. *-ismus, -isma*, trasferitosi esclusivamente, su quel territorio romanzo, ove si rivela la continuità medievale dei nomi propri latini da superlativi, da voci d'origine latina a voci d'origine germanica.

Una tale soluzione trova un riscontro evidentiissimo nei nomi germanici formati da superlativi come *Liebesta*, fem., sec. IX, Först.<sup>1</sup> 1119 s. -*st*, e *Filista*, fem., Först.<sup>1</sup> 405, *Pezzista* Först.<sup>1</sup> 1119 allato a *Pezzer*, *Pezzira*, fem., voci colla desinenza del comparativo, Först.<sup>1</sup> 989, ecc.

Lo stesso fenomeno dell'estensione di un particolare suffisso da voci onomastiche latine a voci germaniche si avverte nei nomi in *-imus, -ima, -imia, -emia* raccolti dal Först.<sup>1</sup> 883: *Alcima, Antimus, Odemia, Balsimia, Baldemia, Benemia, Bertimia, Cristemia, Donemia, Frodimia, Gaudimia, Godemia, Hildemia, Hrodemia, Landemia, Mauremia, Solimia, Suadimia, Deodemia, Waldemia, Waninmia* e provenienti dal Politt. di Reims, da carte del sec. IX.

Quest'elenco di nomi medievali francesi la cui „*der gröste theil nicht rein deutsche . . . sind*“ e che il Först. lascia al lettore di „*das deutsche von dem undeutschen zu scheiden*“ è quanto di più istruttivo si possa dare a dimostrazione del trasferirsi del suff. *-IMUS, -IMIUS, -IA* da nomi greci e latini quali *ALCIMUS, ANTHIMUS, AUXIMUS, CALLIMUS, CARPIMUS, CHRYSIMUS, DOCIMUS, THLL., PHRONIMUS, TROPHIMUS, -ME, Dessau, GAUDIMUS, -IMIA*, (v. più oltre s. id.), *DULCEMIUS*, forma lat. volg., Holder I, 1366 < *·IMIUS, CRESCIMIA*, n. mul. *DIDIMIA monacha Pictavensis, Thll.* — di cui taluni continuatisi attraverso l'onomastica medievale *Alcima, Antimus, Gaudimia, Godemia* — a nuove formazioni medievali con basi latine e cristiane: *Cristemia, Mauremia, Donemia* < *CHRE-, CHRI-, CRISTE-, -TUS, Thll. MAURUS, DeVit, DOM(I)NUS, Thll.*, e celtiche: *Suadimia* e *Solimia*, v. Holder A., *Alt-celtischer Sprachschatz*, Lipsia, 1896 sgg., II 37, dalla stessa base dei cognomi *SVADINUS, SVADUILLA, SVADILLA, SVADUCIA, SVADULLA*, ecc. v. Holder II, 1642 sgg., *SOLINUS, SOLIBODUUS, SOLIMARUS, SOLIMUTUS*, ecc. v. Holder II, 1602 sgg., sino all'estendersi del suffisso *-IMIA* a voci medievali con base germanica: *Bertimia, Baldemia, Frodimia, Hrodemia, Hildemia, Landemia, Waldemia, Waninmia*.

Tracce di tale ibridismo s'incontrano anche nei nomi locali d'Italia derivati da nn pers. mediev., germ., quali ad es. *Bertignano*, luogo presso Piverone, derivato dal n pers. \**Bertiniano* (cfr. *Perteniano fil qd. Perto'* in una carta toscana dell' a. 809, nome rifatto su *IUSTUS, IUSTINUS, IUSTINIANUS*, v. Bianchi, *AGilt. X 369, n. 1*), e nei nomi locali francesi, quali i nomi in *-(i)acum, -iniacum, -iliacum* derivati da nomi personali germanici, che W. Kaspers ha raccolto e studiati nelle sue *Etymologische Untersuchungen über die mit -ACUM, -ANUM, -ASCUM, -USCUM gebildeten nordfranzösischen Ortsnamen*, Halle, 1913, a pagg. 301—307.

La stessa desinenza latina *-ANUS* di *IUSTINIANUS* e simili s'incontra poi affitta a basi onomastiche germaniche ed in condizioni tali da richiamare e dimostrare l'influenza della tarda onomastica latina, cfr: *Aimo Aimerianus* „*Aimone [figlio, nipote, discendente] di Aimeri(c)o*“ (< *Haimo* e *Haimirich*, Först.<sup>1</sup> 591, donde i nomi e cognomi medievali canav: *Aimone, Aimeri(c)us, Aimarius, Aimerius*), BSS V 221, 1252, Musobolo, presso San

tentativo di ritemperare alle fonti mistiche germane quei nomi

Giorgio Canavese; *Ultricus Orlrianus* BSSS VIII 110. 1231 = *Ultricus Urianus* VIII 109, 1231 = *Ultricus Urianus* LXXIV 245, 1231, = *Ultricus Ulrianus* IX<sup>1</sup> 116, 1216, *Martinus Orrianus* LXXIV 200, 1225 „Odelrico, Martino [figlio, nipote, discendente] di Odelrico“ (< *Uodalrih*, aated., v. Solmsen F. e Fränkel E., *Indogerm. Eigennamen als Spiegel der Kulturgeschichte*, Heidelberg, 1922, p. 159, nome del santo venerato in Ivrea, cfr. [ecclesia de] *sancto Olrico de suburbio ciuitatis Iporegie* BSSS. IX<sup>1</sup> 18, 1159 ecc.). Questi esempi riportano direttamente una tale formazione alla tarda onomastica latina ed al tipo di quei numerosi cognomi formati in -IANUS dal cognome del padre, della madre o del patrono, (v. più oltre, s. -IANUS).

<sup>2</sup> L'opera di W. Bruckner, *Die Sprache der Langobarden*, in 'Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker' Strassburg, 1895, meriterebbe un'accurata revisione della parte onomastica, pp. 215—326, ove gran parte dei nomi personali del medioevo italiano, ivi elencati, di servi, coloni e liberi 'possessori', vengono a tutta forza ricondotti ad etimo germanico, nonostante il crisma non stinto e non dubbio della loro romanità. Cfr. i frequenti richiami all'opera del Bruckner nel corso di questo lavoro.

<sup>3</sup> Bianchi B., *La declinazione nei nomi di luogo della Toscana*, in AGIt. IX pp. 365—436, X pp. 305—412, ottima raccolta di materiali onomastici e toponomastici toscani, non infirmata nella sua grande utilità dalle ipotesi e discussioni controverse che l'A. espone e svolge specialmente al § XV *Appendice. Breve spoglio di accorciamenti e diminutivi di nomi personali teutonico-latini, per lo più anteriori al mille, fatto a illustrazione dei nomi locali* (AGIt. X 349 sgg.). Insostenibile ad es. l'ipotesi d'un'accentuazione  $\acute{}$  —zo (o. c. p. 402 sg.): *Albizzo, Aldizzo, Amizzo, Bónizzo, -a, Filizzo, Gu-, Cúmizzo, Gáudizzo*, ecc. poggiata alla supposta contrazione in  $\acute{}$  (—)zo di *Monte-gonzi, Poggi-bonzi, Valli-sonzi*, nomi locali che possono anche avere altre origini (v. AGIt. X, 309 n. 1, e 319: *Vallisonzi*, da raffrontarsi col n. pers. *Sundi, Sundio*, tratto dalla base germ. di *Sundipert* e simili), derivare cioè dallo stesso nome *Bonizzo*, ma contrattosi nella forma *Bonizóne* (donde *Bon(e)zóne* e poi *Bonzo*) o da altre basi in -ndjo, -ntja, com'è il caso di *Vallisonzi* (v. qui sopra) e di *Monte-gonzi*. La spinta ad una tale ipotesi di un accento proparossitono contrattile — contraddetta dagli esiti volgari di simili o identiche voci medievali, a base latina o germanica, in -zo nel territorio piemontese e della Venezia, ove si riflettono sulle carte più recenti in -izzo, -ézzo, -ézzo, a, v. più oltre, s. -ICIUS, -ITIUS — gli venne dalle fisime storico-linguistiche per cui desinenze, basi, tutto doveva essere longobardico, germanico.

A ben poca cosa si riduce poi l'eccezionale accentuazione dei cognomi *Albizzi* e *Dávizzi* nel contado toscano, addotta come argomento di prova dal Bianchi, ma dovuta probabilmente allo stesso vezzo che sfornò in *Bórsari* il cogn. veronese *Borsári*, (v. Olivieri, CVE 199), in *Sálgari* il nome del *Salgári*. Nello stesso territorio toscano non mancano le prove contrarie, basate su attestazioni sicure popolari, non recenti, di tali nomi,

ribelli che avessero, a loro avviso, più alterata la figura originaria<sup>1</sup>.

Una tale condotta vuol essere ed è consentanea ai risultati statistici elaborati da studiosi dell'alto medioevo, secondo i quali la massa di nomi latini assottigliatasi via via dal secolo V al X sotto il prevalere e l'estendersi dell'onomastica germanica, si sarebbe ridotta verso il IX secolo ad un nucleo esiguo, non restando nell'XI secolo altra traccia di nomi latini o greci se non di quelli entrati nell'uso cristiano e d'origine chiesastica.

I primi, durati attraverso i secoli V—X dell'alto medioevo, rappresentano la tradizione latina secondo lo sviluppo prevalente del cognome latino fattosi elemento distintivo, precipuo, sin dal principio dell'impero ed unico, 'nomen singulare', già nei secoli III e IV, nell'uso familiare o popolare e delle iscrizioni cristiane, in antitesi però coll'uso delle iscrizioni regolari o solenni, nelle quali durò più a lungo per i grandi personaggi dell'impero la tradizione legale e legittima del prenome, gentilizio e cognome, più tardi ridotta al gentilizio e cognome per i membri di famiglie illustri e nobili. Oltre al cognome, talora doppio e plurimo, cioè 'cognomen' o 'cognomina' e 'agnomen', il diacritico o collegiale, s'era sviluppato l'uso, già comunissimo nei secoli III e IV, dei 'supernomina' o 'signa' espressi in ag-

---

cfr. Pieri S., *Toponomastica della Valle dell'Arno*, R. Accademia dei Lincei. Roma 1919, pag. 216 s. *Opizo: Torre Upezzinghi*.

La diffidenza del Bianchi verso forme onomastiche medievali continuatrici della tradizione latina è tale da dare luogo ai più curiosi appigli, come nel caso del cognome BONOSUS (Thll.), attestato dai nomi *Bonoso* e *Bonusus* di carte toscane anteriori al mille, per i quali il Bianchi (AGIt, X, 371, n. 1) sospetta un *Bonus-o* formatosi su *Niccolòs-o*, *Agnés-e*, *Tomás-o* (AGIt, X, 348).

<sup>1</sup> Ad es. l'Aebischer, pag. 50 n. 4, a proposito del 'prenom' *Carbo*, a. 1148, annota: „Förstemann ne donne aucun nom de ce genre, mais il faudrait peut-être le rattacher cependant à la racine *Garva* (Först. col. 600—601)“, ma vedi qui s. CARBO; a proposito dei 'prenoms' femm. *Avieta* e *Aviola* (per cui cfr. i cognomi latini *AVITA*, *AVIOLA*, Th'l) citati allato di *Johannola*, *Jacola*, *Clemenzola*, a. 1335, 1343, l'A., a pag. 43, dichiara in nota: „Peut-être s'agit-il d'un *Avico* (Först. col. 218) suivi d'un diminutif Il est à remarquer cependant que le nom propre germanique *Bernico* (Först. col. 266) a donné le lieu-dit *Chez Bernicon*“ e così di numerosissimi altri che qui non conta rilevare.

<sup>2</sup> v. Aebischer e le fonti da lui citate a pag. 14 sg.

giunta al 'cognomen' mediante 'signo' (Proiectus signo Musculus) o col 'qui et', 'sive', 'vel', 'qui vocitatur' (Manlius Januarius qui vocitatur Asellus)<sup>1</sup>. Sui cognomi latini divenuti 'nomina singularia', anche nell'uso legale, e che d'or

<sup>1</sup> I 'supernomina' „soprannomi, surnoms“ medievali si legavano sulle carte medievali italiane al nome colle stesse articolazioni latine qui sopra riportate: *'Filiprandu qui supernomine Frandulo uocatur'*, a. 808, Toscana (v. Bianchi, *AGIt.* X, 372), *'ego Petronaci qui Flavipert dicitur'* a. 750, Toscana (o. c., p. 373), *'Mengolus, f. q. item Mengolus . . . , cui pronomio Begus'* in una carta trevigiana dell' a. 829 (v. C. Cipolla, *Antichi documenti del monastero trevigiano dei Santi Pietro e Teonisto*, in *Bull. dell' Istituto Storico Italiano*, 22, p. 69), *'inter Felice Balbo . . . et ex alia parte item Felice f. qd. Johannis'* a. 793, Treviso (Cipolla, o. c., p. 56), *'ego Officia qui et Blanca uocatur'* BSSS. LXXIX, 211, 1059, etc. Più tardi, quando, coll' affermarsi e generalizzarsi del cognome familiare, dura tuttavia una tal quale mobilità nelle linee genealogiche della tradizione onomastica familiare, i soprannomi destinati, parte a spegnersi nell' individuo, parte a trasferirsi ai discendenti ed a rimutare il cognome familiare, si legano sulle carte canavesane al cognome con un *alias* „altrimenti detto, altrove detto“, usato pure nel caso di dopponi (antica e nuova o più recente denominazione) nella trascrizione dei nomi di luogo.

Inesatta l'affermazione dell' Aebischer, p. 18, di una origine del 'nom de famille' dai 'surnoms', vera per alcuni, non per tutti, non per la serie più importante e più antica dei cognomi familiari d'origine dai nomi personali preferiti nella tradizione onomastica familiare. L'ereditarietà dei nomi nella linea genealogica delle famiglie nell'alto medio evo, fissata da consuetudini, se non regole o leggi rigide come pretendono taluni genealogisti, (v. F. Gabotto, *L'elemento storico nelle Chansons de geste e la questione delle loro origini*, in *Boll. stor. bibliogr. subalpino* XXVI, Torino, 1924, p. 19 sg.: „nell' alto medio evo l'onomastica familiare era regolata da norme rigorosamente osservate. Secondo queste norme — chiarite se non discoperte dal grande Muratori e suffragate da testi sincroni —, il primogenito portava il nome dell' avo paterno, il secondogenito dell' avo materno, il terzogenito del padre, il quartogenito per lo più del bisavo paterno, gli ultrageniti degli zii paterni e materni alternati fra loro e, occorrendo per il numero, dei prozii e altri parenti. In caso che al primo nato venisse imposto un nome votivo in luogo di quello dell' avo paterno, si ometteva, pel secondo, anche quello dell' avo materno, passando subito al nome del padre; quando, poi, questo era uguale al nome dell' avo, o il nome del bisavo a quello dell' avo o del padre, talvolta si ripeteva, dando luogo a due fratelli omonimi, ma talvolta pure si ometteva, con immediato trapasso al nome che avrebbe dovuto ricevere l'ultragenito successivo. I fratelli, e così i cugini, omonimi erano di solito distinti con soprannomi, che spesso facevano a dirittura dimenticare il nome; si dava pure non infrequente il caso che la distinzione venisse fatta mediante varietà grafiche o di pronuncia . . .“), non è cosa dubbia e d'altronde

innanzi per il medioevo chiamerò nomi personali, poggia tutto il sistema onomastico medievale<sup>1</sup>.

Riporto, per ragion d'esempio, da due carte piacentine dell' a. 735<sup>2</sup> e 736<sup>3</sup> i sgg. nomi: „*signum manus Faustini* me

è consentanea allo spirito di quell'età che considerava tanto rigide le leggi della trasmissione ereditaria di tutte le caratteristiche dei genitori e progenitori, sociali e morali, dei vizi e delle virtù loro, da averci impostato l'assetto morale e lo sviluppo drammatico di quella società che ci traspare dall' epica medievale (v. Rajna, in 'Romania', IV, p. 170). Su questa irradiazione dell' onomastica famigliare, che è „la tendenza a rifare, come si dice volgarmente, i parenti defunti e talora i vecchi ancor viventi, quasi legando con gentile pensiero la memoria del passato e la speranza dell' avvenire nell' unità della famiglia“ (v. Volpi G., *Uno sguardo all' onomastica fiorentina dei secoli XIV e XV*, in Rivista d'Italia, luglio, 1903, p. 112), cfr. quanto dice il Boccaccio nella sua Vita di Dante (a pag. 9 dell' ediz. Macri, Firenze, Sansoni) della moglie di Cacciaguida, la quale „siccome le donne sogliono esser vaghe di fare ... piacque di rinnovare il nome de'suoi passati e nominollo Aldighieri“.

L'inesattezza dell' Aebischer si deve al fatto che l'A. spicca una parte dei noms de famille' dalla classe dei surnoms tirés d'un nom de personne' (p. 18), e proprio dai nomi personali che designano la filiation' dal padre o dalla madre o da altre persone strette da un interesse qualsiasi colla persona che ne ripete il nome accanto al proprio (p. 39). L' A. s'arresta cioè ad una fase intermedia, a quella del surnom' ad es.: *ly Eymonet* di *Uldriodus ly Eymonet* (p. 39), come se dessa fosse l' origine del cognome famigliare, suppongasì: *Eymonet*. Il che non è reale, se questa fase di un surnom': *ly Eymonet* si lega inizialmente al nome personale di un *Eymonet* e alle fasi ulteriori del cognome famigliare *Eymonet* e se quest' ultimo, deriva sì la propria linea genealogica attraverso un *Uldriodus ly Eymonet*, ma ripete le sue origini dal nome personale del capostipite *Eymonet*, dal fatto cioè di una continuità tradizionale di esso nome, nelle fasi 1) nome personale 2) surnom' 3) cognome famigliare.

<sup>1</sup> Errato perciò il rimando dell' Olivieri CVE. 136 ad un gentilizio FALERIUS, riportato dallo Schulze [non Schultze], base presunta del cogn. venez. *Falìer*, -èro = *Faletro*, -èdrus a. 1001, 1112, che si dovrà invece ricondurre ad un etimo diverso: al cognome latino-greco PHILETAERUS, Dessau, o a PHARETRICUS (cfr. PHARETRA, Dessau) da cui il Longnon A. in *Les noms de lieu de la France*, Paris, 1923, nro. 1978, deriva i nomi locali *Saint-Phalier*, *Saint Phallier*, tracce del culto prestato al santo *Phalier*, cui lo stesso Olivieri accenna riportandosi allo Chevalier. Altrettale l'altro rimando dell' Olivieri CVE. 151 dei cognomi *Silvagni*, *Salvagno*, -agnini al gentilizio anzi che al cognome SILVANIUS (v. s. id.), svoltosi da gentilizio in cognome, col volgersi a tal uso di altri gentilizi come PETRONIUS, HONORIUS, ecc. nel secolo IV d. Cr. (v. Marucchi O., *Epigrafia cristiana*, Milano, Hoepli, 1910, pag. 9).

<sup>2-3</sup> v. L. Schiaparelli, *Le carte longobarde dell' archivio capitolare di Piacenza*, in Bull. dell'Istituto Storico Italiano, Roma, Nro. 30, carte n.ri 1 e 3, relative al luogo di Varsi.

(< FAUSTINIANUS, De Vit.) *filio* qd. **Iustiniano**“ (< IUSTINIANUS, De Vit.). „*da una parte heredis* qd. **Godiliani** (< \*GAUDELLIANUS, cogn., < GAUDELLIUS, n. gen., De Vit., Schulze) *et de alia parte heredis* qd. **Aureliano** (< AURELIANUS, Thll.), *de tertia parte heredis* qd. **Marioni** (< MARIO o MARIUS; De Vit.), *da quarta parte hauente* **Paulini**“ (< PAULLINUS, Dessau).

Questi e quanti altri brani di documenti dell'alto medioevo raccolti d'ogni parte e d'ogni angolo d'Italia si potrebbero citare a profusione attestano un' indiscutibile continuità dell'onomastica latina durata dal sec. VI al X, nelle forme ultime in cui era stata elaborata dalla novità e dall'estendersi di alcuni suoi caratteri di natura morfologica (*prevalenza di alcuni suffissi d'uso più o meno generale, degradare del senso linguistico in forme aberranti, adozione della declinazione greca*) o semantica (*una più ricca varietà di concetti attinti all'onomastica greca, mediante voci trasportate inalterate in veste latina o tradotte in lingua latina, all'etica e ai simboli della fede cristiana, all'immaginoso parlare del popolo ed infantile*).

Un tale rigoglioso sviluppo della tarda onomastica latina, che avvolgeva di una quasi esotica vegetazione il rude tronco della quercia latina, s'accresceva inoltre del rinnovato vigore di derivazione di nuove forme delle voci onomastiche latine; tant'era il fermento e la spinta analogica delle voci e forme introdotte di fuori, tanta era la libertà nuova in cui l'individuo, e non più un nucleo di tribù, genti, famiglie, infrangeva il limite posto dalla ripercussione costante e monotona della tradizione onomastica di quei gruppi sociali ed allargava oltre ogni anteriore capacità il ciclo delle voci onomastiche la ine.

Constatata la continuità popolare di una tradizione onomastica latina nei secoli V—X, questo scritto intende affermarne la durata prolungatasi nei secoli successivi sino al fissarsi in modo relativamente stabile del nome personale e del soprannome nella forma del cognome patronimico o matronimico o del nome di casato. Tale affermazione conseguirà alla dimostrazione, se ritenuta valida della continuità onomastica popolare latina nell'onomastica del Canavese, di una regione cioè del Piemonte, prevalentemente rurale (di 'villae' e 'fundi' romani, di 'curtes' e 'castra' medievali), frazionata in circa 150 comuni, di cui la più parte raggruppati alle dipendenze culturali e giurisdizionali (ecclesiastica e civile) della città di Ivrea EPOREDIA ed altri, il minor



numero ed i più a mezzogiorno, dominati dal non lontano centro urbano di Torino AUGUSTA TAURINORUM.

Tale ricerca prelude ad una più vasta opera su *Le Genti del Canavese*, studiate attraverso tutti gli elementi onomastici atti e utili a chiarirne la storia, a scoprirne le origini, intrapresa in senso parallelo e concomitante allo studio generale toponomastico di quella regione.

Se è vero poi che l'argomento di queste note investe i più delicati problemi di storia nazionale ed impone la revisione critica di dottrine, materiali e fonti relativi alla storia dell'alto medioevo, è altresì vero che tali difficoltà non devono spaurire ed allontanare gli studiosi d'onomastica dal tentare le vie più opportune, anche se ardue e profonde nel vasto intrico della selva medievale, perchè, sino a quando gli studi non si adergono dalla soluzione dei problemi loro propri su basi e con linee e strutture adeguate ai loro fini particolari, essi non lasciano progredire la scienza, minacciata di continuo dal crollo di ogni più faticosa costruzione.

Astraendo per ora dalla maggiore complessità storica del problema, come elementi propri di soluzione, che offre il materiale onomastico al filologo, possono considerarsi i seguenti:

I. *Carattere non esclusivamente cristiano, ma pagano-cristiano dell'onomastica latina medievale.*

II. *Continuità territoriale dell'onomastica latina-romanza.*

III. *Condizioni cui risponde il perseverare della tradizione onomastica latina e Innovazioni indici della sua vitalità nel medioevo.*

IV—V. *Continuità morfologica e semantica della tradizione onomastica latina nell'onomastica medievale.*

Il risultato conclusivo di ricerche intese a questi fini particolari rivelerebbe l'unità e la continuità su uno stesso territorio romano-romanzo della tarda onomastica latina, dimostrata non solo dalla sopravvivenza di un numero qualsiasi di voci isolate, ma dalla vitalità loro per cui si conserva, si riproduce, si amplia e si coordina lo sviluppo morfologico e semantico della tradizione onomastica latina.

Ho detto rivelerebbe e non rivelerà, perchè questo mio contributo, ristretto a un esiguo territorio, non ambisce che a gettare appena un po' di luce sul problema, tale da dimostrare la verisimiglianza della soluzione tentata.

### I. *Carattere non esclusivamente cristiano, ma pagano-cristiano dell'onomastica latina medievale*

Il carattere prevalentemente cristiano dell'onomastica latina medievale (cioè integralmente cristiano, se non fossero le eccezioni locali già ricordate dei nomi *Cicero, Marius, Cladius* e dei pochi nomi iberobaschi: aspagn. *Ennego*, aport. *Enego, Inderquina*, ecc.) raccomandato a voci latine, greche o bibliche d'etimologia incomprendibile (IOHANNES, IACOBUS, EULALIA) o inerente all'etica cristiana (ACCEPTUS [?], GAUDENTIUS [?], BONAFIDE, CREDINDEUS, DEUSDEDEIT, ADEODATUS), quale s'afferma dal Meyer-Lübke, in *Einf.* <sup>III</sup> p. 246, § 253 e dal Bianchi in *AGItt.*, X, 409, che richiama sempre le poche voci onomastiche medievali da lui riconosciute d'origine latina al culto di un qualsiasi santo o personaggio biblico (*Maurianus* — ss. MAURUS, MAURINUS, *Lupercianus, -tianus* — s. LUPERCUS, *Jobbiano* — IOB), non corrisponde sul territorio del Canavese e neppure su altri territori dell'Italia Settentrionale, per quanto io vedo sinora, al carattere profano, e talora anche paganeggiante o indifferente di gran parte dei nomi medievali, quali sono quelli considerati nell'elenco che segue a queste note introduttive.

Basta scorrere l'indice finale dei nomi delle *Iscrizioni cristiane di Roma sino al sec. VII*, ripubblicate ora dal Silvagni per riconoscere l'estrema tolleranza di nomi profani e pagani accanto al nucleo esiguo di voci propriamente ispirate a sensi cristiani. Preferì il Cristianesimo conquistare avantutto lo spirito che abbattere le forme, nella certezza che queste, come tutta la struttura materiale dell'impero, si sarebbero piegate ad accogliere le nuove idee, docili alla voce che dal di dentro ordinava nuove, più vaste, più profonde, più durature armonie. Ed è perciò che l'onomastica latina profana, che già di per sé non accentuava alcun carattere morale di netta opposizione alle idee cristiane, parte si mantenne intatta, parte fu trasfigurata dai nuovi valori etici cristiani o smorzata nelle sue reminiscenze pagane dal ricorrere di un significato più comune, come in IOVIOLUS, IOVIANUS, MERCURIUS, MERCURIOLUS, VENERIUS, VENERIOLUS (v. s. idd.), ricondotti nell'onomastica medievale a *jovia dies, mercuri, veneris dies*, anziché a *Juppiter, Mercurius, Venus*. Nella stessa Italia Occidentale, nella Liguria romano-barbarica dei secoli V e VI, ove folgorava come un primato di scuole e politico sulla restante Italia

romano-bizantineggiante, Ennodio non rifugge da espressioni paganeggianti parlando di vescovi e di cose cristiane e ricorrono nei titoli cristiani di quell'età e di quella regione nomi come DAEDALIA virgo sacrata Deo, CIL. V 2 6230, MERCURIUS, VICTORIA, FLORA e frasi come questa: „Si mentis virtus lucisque serenior usus | defuncto in Xpisto revenit non Tartara sentit | Cymeriosque lacus etc.“, CIL. V 2 5737<sup>1</sup>.

Sull'influenza derivata dal culto dei santi nell'onomastica dell'alto medioevo si è certo esagerato, quando è risaputo che, all'infuori dei santi e martiri locali e di pochi altri introdotti dal confluire di particolari cause, le chiese e pievi del Piemonte, come di altre regioni, non s'intitolavano avanti il mille che al nome dei santi più universalmente noti, apostoli e martiri del primo periodo cristiano, al Salvatore, alla Santa Croce, alla Vergine Maria e che solo più tardi, dopo il mille, col moltiplicarsi delle celle monacali irradiate per ogni terra da più ordini e case religiose, coll'intitolarsi delle chiese e cappelle a nuovi santi e martiri connessi a particolari interessi locali o delle comunità religiose, si accrescono i centri propagatori dell'influenza culturale sull'onomastica medievale.

Ne conseguirebbe per ogni singolo caso di coincidenza di un nome personale medievale col nome omonimo di un santo la necessità di una ricerca d'indole cronologica e geografica non facile e non sempre possibile, che riuscisse a precisare se tal nome sia anteriore all'introduzione sul luogo del culto di tal santo o se possa essere stato comunque importato da luoghi ove il culto di tal santo si fosse da tempo affermato.

Nel corso del lavoro, per ovviare in linea generale a tali difficoltà, pur includendo nell'elenco il nome latino che s'identifica col nome del santo di cui sia attestato un culto nel Piemonte, escludo dall'elenco i nomi e cognomi che comunque ne possano dipendere o siano traccia sicura delle influenze cristiane.

Come indice poi di un tale culto, per il territorio particolare delle mie ricerche e per quell'altra parte contermini del Piemonte, il Novarese, di cui ho qui a mano alcuni cartari medievali, utilizzati per più ampi riscontri onomastici, mi valgo del

<sup>1</sup> v. F. Gabotto, *Storia dell'Italia Occidentale nel medioevo*, BSSS. LXI Pinerolo, 1911, I, p. 157.

*Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae capitularis Novariensis*, dell'analogo *Catalogus bibliothecae capituli Ecclesia cathedralis Eporediensis*, v. *Analecta Bollandiana*, t. XLIII, 1925, p. 330 sgg., XLI, 1923, p. 326 sgg. e di altre fonti similari.

## II. *Continuità territoriale dell'onomastica latina-romanza.*

È ovvio che rapporti statistici fra l'onomastica latina e la romanza medievale solo si possano istituire con delicata cautela per una vasta regione, come ad es. sul territorio della Gallia, della Liguria e della Venezia romane, là ove una notevole ricchezza di fonti onomastiche (raccolte epigrafiche di atti notarili ed opere storico-letterarie) estese dal basso periodo imperiale di Roma al medioevo non oppone un troppo vasto intervallo al raffronto onomastico fra le due età. Soltanto in tale caso è possibile una larga disamina di quanto sussista nel medio evo ed in una stessa regione dell'onomastica antica e dei suoi tratti e l'aspetti più caratteristici: lessicali, morfologici e semantici<sup>1</sup>.

D'un particolare interesse si presenta il problema della continuità onomastica sul territorio rurale di una qualsiasi regione, là ove sussistano 'fundi' romani. Sia il caso del luogo ora detto *Patrignone*, presso Quarata di Arezzo (cfr. S. Pieri, o. c., pag. 97, s. PATRINIO), ricordato da un diploma imperiale dell' a. 970, (MGh. Dipl. I, p. 545), che, per la parte che qui interessa, riproduce un anteriore diploma di re Ugo. Il brano: „*alia sorte in Patrignone [casale] que modo regitur per Patrino massario . . . et antepono tibi ipsa casa et sorte que modo regitur per Urso Patrignone quem tibi dabo alia sorte et rebus quod supra legitur, que sunt in Casale Patrignone*“ offre una prova singolare del come persista l'onomastica latina nel nome di *Patrino* massario (<\*PATRINUS, cogn., cfr. PATRINIUS, n. gentil., ed i cognomi PATERCULUS, -CLIANUS, -CLUS, PATERNUS, -NIUS, PATRUUS, -UITUS, -UINUS, PATRICIUS, Dessau) e nel 'supernomen' di Urso *Patrignone* massario, dei coloni addetti alla tenuta di quel 'fundus'-casale (v. DR. III 528 sgg. e 530 n. 2) di sicure origini romane. Qui è

<sup>1</sup> Cfr. ad es CALVENTIUS n. gent., cogn., n. sing. „*natum in Gallia Cisalpina, eo dicimur titulorum in quibus nomen occurrit et multitudine et vetustate . . . vernaculum in illis regionibus fuisse nomen docent fundus Calventianus prope Placentiam situs et ager Calventianus in territorio Mediolanensi*“ (Schwab J., *Nomina propria latina oriunda a participiis*, Lipsiae, 1898, p. 649 sg.) ed il n. pers. medievale di *Calventius* della stessa regione (v. MGh. Dipl. I, p. 515 sg., anno 969 Modena-Bologna).

evidente che, mentre il 'supernomen' *Patrinione* di Urso, massario, deriva dal nome del casale, il nome di *Patrino*, massario, si connette invece al nome gentilizio *PATRINIUS*<sup>1</sup>, dell'antico possessore e denominatore del 'fundus', come un'estrema traccia di quei legami onomastici e sociali che stringevano in una stessa 'famiglia' i liberti romani al loro 'patronus'. La dichiarazione di un caso analogo a quello di *Patrino* è esposta più oltre s. NICO e altre notizie relative alla continuità dell'onomastica latina sul territorio rurale di antichi fondi romani sono date s. CRESCENTIUS.

Un caso non trascurabile, sebbene tardivo, si ha nell'elenco di *Noms et surnoms usités dans la Suisse romande, au moyen-âge*, pubblicato da E. Muret in *Revue d'histoire suisse*, II, 1923, p. 433: 'ego *Quintinus* de *Quinsins* a. 1212; ego *Quintinus* de *Quincins*, filius olim *Girodi* de *Quincins*', a. 1215.

Sopravvivenze dell'uso onomastico patronale si notavano ancora tempo addietro nel Canavese, ove, nelle chiese pievane poste sotto il patronato di un santo, come ad es. S. Reparata a Rivara o S. Maria, S. Dalmazzo altrove, s'imponeva ai neonati il nome di quel santo o di quella santa. Nello stesso territorio, entro un qualsiasi distretto giurisdizionale feudale, si ripetevano con insistente frequenza fra la popolazione i

<sup>1</sup> Il Pieri suppone alla base del nome locale *Patrignone* il 'nome personale' \**PATRINIO*, ma dall'esame dei numerosi nomi locali citati dal Pieri in quello stesso capitolo (*Nomi locali da nomi di persona in forma primitiva*, p. 76: *Ce-*, *Cicione* < \**CAESIO*, invece che da *CAESIUS*, *Camajone* < \**CAMARIO*, invece che da *CAMARIUS*; p. 78: *Cartione* < \**CARTIO*, invece che da *CARTIUS*; p. 85: *Fuglione* < \**FOLIO*, invece che da *FOLIUS*, *Formenzone* < \**FRUMENTIO*, invece che da *FRUMENTIUS*; p. 92 *Maglione* < \**MALLIO*, invece che da *MALLIUS*; p. 93 *Martignone* < \**MARTINIO*, invece che da *MARTINIUS*; p. 95 *Mugnone* < \**MUNIO*, invece che da *MUNIUS*; p. 109 *Bibbione* < \**VIBIO*, invece che da *VIBIUS*, *Vicione* > \**VISIO*, invece che da *VISIUS*) vien constatato l'estendersi al territorio toscano del più tardo uso di denominare i 'fundi' romani coi derivati in -o da un gentilizio, corrispondentemente all'uso invalso nel primo periodo imperiale di denominare i 'fundi' coi derivati in -ANUS dal nome gentilizio del loro proprietario (cfr. il nome locale *Parignana*, che il Pieri in *Toponomastica delle valli del Serchio e della Lima*, in *Suppl. AGilt.*, disp. 5<sup>a</sup>, p. 57, deriva dal gentilizio *PATRINIUS*). Un tal uso si spiega col riscontro della formazione di cognomi in -o, originariamente di funzione aggettivale, accanto all'altra dei cognomi in -ANUS derivati l'una e l'altra dai gentilizi in -IUS (*QUINTIUS* e -CTIUS > *QUINTIANUS*, *QUINTIO*, -CTIO, *Dessau*). Da quanto precede, a mio avviso, consegue che sia più verisimile, nel caso di fronte, una formazione in -o aggettivale, derivata dal gentilizio *PATRINIUS*.

nomi favoriti nella genealogia dei feudatari. Un caso più strettamente affine riporta il Dauzat, p. 26, del ripetersi, casuale però, nella famiglia dei *d'Avezac* del nome personale *Avitus* (= AVITUS, Thll.) connesso etimologicamente al gentilizio AVITIUS, donde il nome locale *Avezac*.

Che l'onomastica patronale delle famiglie coloniche sia stato un fattore importante della continuità onomastica latina è dimostrato altresì dalla ininterrotta tradizione dei nomi al plurale in -ORUM, e -UM, svoltisi nella tarda latinità e continuati nell'alto medioevo. Ad esempi latini quali DULCITIURUM, GAUDENTIURUM FAMILIA, BONINOR [= -ORUM F.], v. Silvagni, *Iscrizioni cristiane di Roma*, nn. 475, 3522, 186; Casas Villa ANICIURUM, Itiner. Anton. Aug. p. 61, 2; in via Laurentina in fundum CRISPINIS, Lib. pontif. p. 117, 11, v. Thll, fanno riscontro nel medioevo italiano i nomi di luogo in -oro, toscani: *Albagnoro*, a. 1027, < ALBANIORUM, Murrioro, a. 886, < MURRIORUM, ecc. (v. Pieri, o. c. pag. 398), comaschi: 'curtis Barzanorum', a. 1015, oggi *Barzano*, e piemonesi: 'cortis in Untianorum', a. 1047 (v. DR. III, 526), = *Oncenor (Anfossus de)* BSSS. XLIV, append., 9. 1211.

A questo primo gruppo di nomi locali denominati al plurale in -orum di 'fundi', 'casales', 'curtes' e 'villae' rurali, che attestano il proseguirsi nell'alto medioevo italiano della tradizionale onomastica patronale nelle 'familiae' addette alla cultura dei fondi rustici, s'aggiunge un secondo gruppo di nomi locali italiani, anch'essi in -orum, o, comunque, al plurale, connessi al fatto reale ed avvertito nel giure consuetudinario dell'alto medioevo italiano, di una identità fra 'vicus' e 'genealogia (te ritorium genealogiae)', quando l'insediamento sui poderi rurali avveniva per famiglie e tale distribuzione del suolo trovava nei documenti dell'età voci ed espressioni che ricordano la centuriatio e la centuria quadrata dei gromatici latini, come in questo brano citato dal Ducange, s. v. *quadrare* „obtingere, obvenire“, gall. „echeoir“, ital. „toccare in sorte“: „... dedit de sua hereditate a parte huius regulae, id est, in pegna de Aranda sua portione quae illi quadravit inter suos germanos et inter tota sua gente“. (Charta fundat. Abbat. Aquil., a. 832).

Nei nomi locali di questo gruppo d'origine più tardiva, invece che la tradizione onomastica del colonato, è evidente quella del

gruppo agnazio o familiare e mentre il primo rappresenta in taluni esempi la tarda tradizione latina, non spentasi del tutto neppure nel medioevo, dei gentilizi, conservati accanto al cognome dei membri di illustri famiglie, il secondo gruppo rappresenta invece la tradizione superstite del solo cognome latino ed in parte il prevalere medievale dei nomi d'origine germanica. Ma la formazione di tali plurali risale tuttavia ad esempi della tarda latinità imperiale quali APPIADUM PROGENIES, Dessau 1184, LEONTII, plur. Dessau 6022.

Ho dichiarato altrove, in *DR.* III, 525 sgg., come tali plurali, oltre che col fatto di una viva coscienza familiare, si spiegano col carattere in parte comunistico dell'economia rurale dei tempi di mezzo, nel 'Commune' od 'Universitas' rurale (v. *DR.* III, 526), nella 'vicinia' e sue frazioni, fra gli eredi di un fondo rustico indiviso e coabitatori di un unico 'casale', fra i membri di una stirpe signorile raccolti in un unico consorzio sociale-politico nella città o nel contado.

A una tale comunità d'interessi materiali, talora anche religiosi, che legavano fra loro i membri di alcune famiglie, si debbono attribuire espressioni toponimiche quali: '*terra Iscaffiliorum*', a. 757, in Toscana (v. più oltre s. STAPHYLUS), nel Friuli: '*curtis de vico Leonum*' a. 888<sup>1</sup>, e in Piemonte: '*terra Meinorum*' BSSS. LXXIX, 227, 1072; '*in cantone Botenorum*' BSSS. LXXVIII, n. 60 a. 967; '*terra filiorum Milonis*' BSSS. LXXIX, 335, 1141; '*in terra vicinorum de loco et fundo Galjate*' BSSS. LXXVIII, 177. 1008; '*terra Fabiorum*', a. 1188 (v. più oltre s. FLAVIUS); '*uinea Dracorum*' (v. s. DRACO); '*Lancionum curtis*' BSSS. XXXVI, 2, 1038 = Lanceum, Lancium, Lanzum BSSS. XXXVI, 24, 1159 e sgg., ora Lanzo Torinese; '*iacet a Corpercor*' BSSS. XXXVII, 5, 1122; '*ecclesia de Mentulis, -olis*' BSSS. XLV, 61, 1098, '*ecclesia de Sauellis, de Sauolis, de Sauel*' BSSS. XLV, 21, 1065 = '*ecclesia sancti Gorgoni de Savolio*' (< -lj, plur.) BSSS. XLV, 254, 1226; '*ecclesia de Mathicis, Maticis, Matigis*' BSSS. XLV, 21, 1065 ecc., oggi Mattie presso Susa; '*ecclesia de Bosellis*' BSSS. XVII, Pivano, 17, 1176, allato a Boso, Radulphus de Bosellis' BSSS. XVII, Pivano 7. 1127, 21. 1179; '*res illorum de Bibiano*' e '*Bibianorum res*' BSSS. XVII, Battaglino, 24. 1249, 27. 1254;

<sup>1</sup> L. Schiaparelli, *I diplomi di Berengario I*, in 'Fonti per la Storia Italia', Istituto Storico Ital., Roma, 1903, dipl. n. 2.

*Castellum de Armenixiis* BSSS. XLIII<sup>4</sup> 50.1319; *Romanore*, frazione di Borgoforte presso Mantova.

I fatti sinora indicati spiegano quindi il sorgere prestissimo nei territori rurali dei nomi di casato italiani al plurale<sup>1</sup> collettivo in *-i*, che l'opinione comune ritarda invece al sec. XIII, od alla fine del sec. XII, fissandone come sede naturale di sviluppo la città anzi che la campagna. Si raffrontino cogli esempi già dati di tali nomi di casato collettivi al plurale i segg.: *'casae de Sicprandiscis'* Reg. di Farfa, n. 570. a. 1022, „et cala allo vallone de donna Leo et lo vallone Apendino ferii et volta supra *l'ara de li Marrucini*“ della nota Carta Rossanese dell'a. 1104 o 1122; nel Canavese numerosi sono gli esempi di tali nomi sullo scorcio della prima metà del sec. XII, cfr. *Albertum et Ardicionum Gorricios* (< *Gregoricios*), BSSS. LXXIX, 356, 1149 e v. *DR.* III, 532. Come esempio di nome di casato cittadino, e del secolo X—XI, valgano i segg.: *'Johannes genere Consulibus'*, a. 983, Ravenna, MGH., Dipl. II, 372, *Andreas tabellio ex genere Consulum'*, a. 1001, *ibid.* MGH., Dipl. II, p. 828.

Quanto al valore poi di *filii* nella frase su riportata *'terra fillorum Milonis'* ed in altre simili *'Fara Filiorum Petri'* e nel primo membro dei cognomi composti toscani *Firidolfi, Fifanti, Fibonacci* ecc. (v. *DR.* III. 526 sg.) è degno di nota che tal voce non ha il significato volgare, ma conserva invece lo stesso valore di *progenies* (cfr. *APPIADUM PROGENIES*), „agnati, discendenti“ che già è stato notato per il plurale di *liberi nati*<sup>2</sup> e che tale si riscontra, nell'afr. *li fil* 'la progenie' ad es: *'li fil Herbert orent'* „i discendenti, gli eredi di Erberto ebbero“ in *Raoul de Cambrai*, v. 1478.

<sup>1</sup> Nomi di casato al plurale e collettivi, trascritti talora in *-orum* nelle carte medievali sono attestati anche fuori d'Italia: in Svizzera (cfr. Muret E, o. c., p. 434—437: *'casale illorum de campo... et casale Warinorum'* a. 1221, *'in toto casamento karteriorum'* a. 1247, *'de tenemento Alborum de Pringge et Mayorum de Villariis'* a. 1277), in Francia (cfr. in Stimming A., Bertram dal Bormio, in *Romanische Bibliothek*, Halle, 1913, p. 83 la 'razo' del 12<sup>o</sup> sirventese; *'e sabia com lo reis d'Arayo era vengutz de paubra generacio de Carlades, d'un chastel que a nom Carlat, qu'es en Roserque'* e forse taluni nomi propri in *-or* di 'romans' e 'chansons de geste' afr., se da raffrontarsi, quanto alle loro origini da un nome di casato collettivo, ed alla forma in *-orum*, all'afr. epico *'la gent Lyanor'*, v. Langlois, o. c., s. v., a *Francor* nella *Chanson de Roland*, a *renno Daciore* „regno dei Daci“ in Jacopone da Todi, a *la gent, le parage, le lignage la maisnie Fromont*, v. Langlois, o. c., s. v.).

<sup>2</sup> v. Schmalz, *Glotta*, III, p. 44.



Pertanto è notevole il fatto — ben più complesso e vasto che qui non sia stato esposto, perchè in relazione con fenomeni politici e sociali qui non accennati (v. DR. III, 525 sg.) e coll'estensione e varietà delle forme medievali dei nomi locali al plurale, d'origine latina e germanica — che i nomi di luogo medievali siano stati la forma conclusiva in cui s'è fissata nell'alto medioevo parte della tradizione onomastica latina (ALBANIORUM, ecc.) e la fonte ad un tempo che contribuì a mantenere viva e cosciente tale continuità, attraverso le più varie manifestazioni del nome personale (*Patrino, Quintinus, Bibianus, Sauei e Sauolus*, ecc.), del supernomen (*Patrinione*) e dell'aggettivo patrio o cittadino (v. s. \*ALBIANUS, \*EPOREDIUS, NICO, TAURINUS).

### *III. Condizioni cui risponde il perseverare della tradizione onomastica latina e Innovazioni indici della sua vitalità nel medioevo.*

L'esame delle particolari condizioni che hanno favorito la continuità locale di talune voci dell'onomastica antica va integrato collo studio di quelle altre che hanno contribuito più largamente a sostenere la vitalità di numerosi gruppi di voci onomastiche latine legate fra loro da un particolare nesso formale o semantico.

Tali condizioni, connaturate al particolare clima storico in cui, come ogni età, il medioevo procede all'opera di selezione e di rinnovamento dei suoi elementi tradizionali, sono note alla storia culturale del medioevo, che nell'unità allegorica stretta fra la natura e la vita accentra tutte le sue visioni ed acuisce ogni suo sentimento. Un vivido riflesso di tale unità allegorica e delle sue tendenze all'astrazione sono i nomi medievali che sembran tolti gran parte dagli Hortuli, dai Lapidari, dai Bestiari, dai Volucrari, dalle credenze astrologiche del medioevo.

Col trionfo dell'individualismo nel Rinascimento, si dileguano quell'unità e quelle tendenze, tramonta il tipo estetico femminile tradizionalmente convenzionale, quale s'era foggiato nell'onomastica latina e durava in quella medievale (v. s. AUREA, ARGENTEA, CLARA, CORALLICE, RUBEA, CANDIDA, FLORA, ecc.) come nella lirica provenzale o delle origini letterarie nostre<sup>1</sup>. Alla nuova arte

<sup>1</sup> Cfr. R. Reiner, *Il tipo estetico della donna nel medioevo*, Ancona, 1885 e A. D'Ancona, *La poesia popolare italiano*, Livorno, 1878, p. 175, n. 1.

che rivela sul volto femminile un'intensa vita spirituale, non bastano più gli elementi della vecchia arte figurativa, epperò Leon Battista Alberti detta i criteri estetici di grazia e leggiadria etimologica che debbono prevalere nella onomastica familiare<sup>1</sup>.

Ma a quell'epoca l'onomastica medievale oramai era sistema nella rigida trama dei cognomi famigliari, motivo per cui l'influsso della più vigorosa tradizione classica letteraria dell'Umanesimo e del Rinascimento non segnò nell'onomastica che rare ed effimere tracce<sup>2</sup>.

A parte alcuni concetti propri dello spirito medievale, legati alla struttura sociale, agli usi e credenze particolari di quell'età, come ad es. al culto della famiglia e della stirpe<sup>3</sup>, ed effigiati

<sup>1</sup> L. B. Alberti, *Opere volgari*, edit. A. Bonucci, t. III, Firenze, 1844, p. 170 sg.

<sup>2</sup> Cfr. più oltre s. VIRGILIUS. — Sull'uso umanistico di mutare il cognome di famiglia sostituendolo con un nome glorioso della storia civile o letteraria romana v. P. Verrua, in Biblioteca dell' 'Archivium Romanicum', serie I, vol. 1, pag. 29 sg.; sulle pretensiose etimologie da gentilizi romani di cognomi di quell'età, considerati come tracce della derivazione storica di illustri famiglie del Rinascimento da altrettali 'gentes' romane v. Burchardt, *La civiltà del Rinascimento in Italia*, I, Firenze, 1921, p. 214 sg. Sui rimaneggiamenti eruditi dei nomi personali in quell'età cfr. il brano della Satira VII dell'Ariosto riportato dall'Olivieri CVE. 255:

Il nome che di Apostolo ti denno  
O d'alcun Santo i padri, quando  
Cristiano d'acqua e non d'altro ti fenno,  
In Cosmico, in Pomponio vai mutando;  
Altri Pietro in Pierio, altri Giovanni  
In Giano o in Giovian va riconciando.

<sup>3</sup> A tali concetti, credenze e usi ed a tale culto si riferiscono ad es. le voci comuni e proprie derivate da:

**cippus** „cippo“ (REW. 1935): ital. *ceppaia*, *cepperello* „ramo tagliato per piantarlo“ e *Cepparello* o *Ciapperello* da Prato, v. Boccaccio, *Decameron* I, 1, ed. Barbera, p. 58 e cfr., per l'uso dell'albero e del ceppo natalizio o nuziale, Corso R., *il Folklore*, Roma, 1923, p. 58.

**clava** „marza, propaggine“ (REW. 1975): 'Clavellus filius Opizonis', CdBobbio, I, 154, NP.; *Chiavelo* a. 1745 Leyni CP. — Ne dipendono forse cognomi come *Macchiavelli* < *malus clavellus*, interpretato poi in senso disforme dal primo etimo „cattivo innesto (genealogico)“.

**ferula** „verga, vergella, virgulto“ (REW. 3263): *Jacobus frater Ferle*, BSSS. VIII, 26. 1202, NP., *Ferla* (in clauso de) IX', 44. 1206; *Jacobus Ferla calderarius* VIII, 110, 1231; *Ferla* a. 1692 Volpiano; 1603, 1648 Chivasso.

**gemmula** „gemma, bocciolo dei rami“: lomb. *dzembola* (Salvioni, Postille e REW. 3726) e (+ *gèminus*, REW. 37:3?) milan. *zèmbol* „ver-

in nuove numerose voci, l'onomastica medievale riproduce la latina nella sua ultima configurazione ideologica datale dai cognomi e nomi singolari d'origine pagana e cristiana.

Sostituiti progressivamente i derivati dal nome di deità, eroi, ed eroine pagani con altri improntati al culto dei martiri, apostoli e santi, delle idee e delle virtù cristiane, continuano invece più tenaci nell'uso medievale quei cognomi latini che si riferiscono alle circostanze della nascita: giorno mese, ora, stagione, ricorrenze religiose, (v. S. MARTIUS, MERCURIUS, IOVIUS, VENERIUS,

mena, virgulto, pollone, rampollo"; Munari filius quondam *Gemmolo*, v. L. Schiapparelli, *Le carte longobarde di Piacenza*, o. c., p. 54 e cfr. Bruckner, p. 255 s. *Gemma*, *Gemmulus* „deutsch?"; *Casimbol* (= Ca[sa] S-), *Simbola*, *Resimola* (= Rivo S-), nomi locali canav.

*jectus* (REW. 4569) > ital. *getto* (dei fiori) „tallo", piem. *gët*, canav. *gik* „getto, rampollo, rimessiticcio": Bertolomeus filius *Jec* BSSS. XLII, a. 1156, Chivasso NP.; *Jacobus Gichi*, Antonius, Bernardus, Johanninus, Martinus, Petrus *Gich*, de *Gicho*, CStC. a. 1497, 1509, Brosso; *Giechi*, (gen) 1539, *Gieccio* 1784 Prascorsano; *Giecco* 1752 Valperga; 1678 Cuorgné; 1662 Rivarolo; *Gecco* di PratoCorzano, s. XIX Pertusio; *Getto* 1739 Vestigné; 1786 Bairo-malleolus „magliolo" > afr. *maillol*, nfr. *maillole*; „Arnulfo de *Mallolo*" (= *Malj*-) BSSS. V, 28. 1995; Bruçonus de *Maglola* IX<sup>2</sup>, 70. 1229; Antonius, Jacobinus *Magloli* CStC. a. 157 Verolengo.

*malleus* (REW. 5268) > fr. *maillot* = afr. *maillol* (v. F. Rolland, *Fl. pop.*, III, 230 sg.): Bertinus *Magloeti*, CStC. a. 146<sup>1</sup>.

*martius* > friul. *martz*, = ital. *marza*, borm. livign. *marč*, *marcia* „fanciullo, -a, ragazzo, -a, figlio, -a", borm., pos. chiav. *marciolin* „ragazzino", *marčuč*, *-ča* „ragazzuccio, -a, *marčèč*, *-èča*, „ragazzaccio, -a", v. I. Pauli, „*Enfant*". „*Garçon*", „*Fille*" dans les langues romanes, Lund, 1919, p. 190 e v. qui più oltre s. MARTIUS.

*propago* „propaggine" (REW. 6780, v. E. Rolland, *Fl. pop.*, III 227-229): 'dominus *Prohinus* de Incoardis Vercellarum potestas', '*Prohinus* Incoardus' BSSS. VIII, 70. 1210, Conradus de Casteyllione filius domini *Provaygni* de Castel, BSSS. XXXVI, e XLIV, Index; Georgius, Gladius, Johannellus de *Prouanis* ex dominis Iaynici, 1483, *Prouana* a. 1482, ecc. Leyni-Ciriè; — Ai cognomi su citati s'aggiunga il nome locale canav *Pransalito* località di S. Martino Perosa = *Prançalito* BSSS. v. 72. 1213, *Pranzalio* IX<sup>2</sup> 52. 1211 < *propagine* > ait. *provana* [de] *Ansalicus*, *Anslìch*, Först. 1, 109; cf. Guirlandus et *Asalitus* de Curte BSSS. VIII. 81. 1217, d *Assalitus* de sancto Nazario LXXIV. 37. 1193, e circa *-itus* da un anteriore *-icus* v. più oltre s — A, — Anis, masch, n. 4.

*radius* „raggio" (< ital. *razzo* e *razza* della ruota; REW. 6999 e, in quanto dica „verga, tralcio", cfr. canav. (Ribordone) *razèt* „verga" piacent. *ras*, milan. *raslo* „magliuolo" (v. Ferraro. *Glossario monferrino*, p. 93) milan. *ràsol* „barbatella" Cherubini, e *radiolus* > ital. *razzuolo*, „tralcio lasciato corto con uno o due occhi" milan. *razòl* „barbatella, propaggine" vicent. *rasoli*, brescian. *rasoi* „magliuolo di vite" (v. Ferraro, o. l. c.): Rainaldus *Rasus*-

CALENDIUS; MAIUS MARTIUS, APRILIS, IUNIUS, IULIUS, SEPTEMBER, OCTOBER, MATUTINUS, SEROTINUS, VINDEMA, HIBERNUS; PASCALIS etc.), che derivano da nomi di città e provincie applicati a nomi femminili quali CIVITAS, PROVINCIA, (v. s. ITALIA e cfr. ibid. i nomi femm. derivati dal nome delle città di *Aquileia*, *Altilia*, *Babilonia*, *Siviglia*, *Parma*), da astratti quali BONITAS, CARITAS, CONCORDIA, DIGNITAS, DUL-

BSSS VIII, 53. 1207; 89. 1221, *Raz* (apud Palaz ubi dicitur ad Castegnam de) IX<sup>1</sup> 115. 1216; *Rasinus frater Robaudini* XLIV, 152. 1271; *Razetto* a. 1590, *Rivarolo*; *Guillelmus Rasorius* XXXVI, 117. 1200. Cfr. il NL. tosc. *Raggino-poli* = *Rajolopoli* a. 1081 < radius „ramo, discendenza“ di *Lopulo*, *Pieri* o. c. p. 215.

r a d i x > afr. *raiz* „racine, race“ (nel Roman de Thèbes ed. Constans) e comasc. (Tirano) *rafs* (Bianzone) *rafssa* „ragazzino“ (Biondelli, *Saggio sui dial. gallo-ital.*, p. 65, ma *ràis*, *ràissa* a Tirano Bianzone e Brusio, secondo il *Vocab. dei dial. della città e diocesi di Como* del Monti, p. 205); *Radice*, a. 1678. *Ozegna*; *de Rays* a 1558 *Pont*; *Raisino*, a. 1662, *Reisino* 1750 *Rivarolo*; *Guillelmus Racini* de Bona BSSS IV<sup>5</sup> 194. 1400.

\*r á d i c a „radice“ (v. Ascoli, *AGIt.* X, 92 e *REW.* 6990) > *averon. ragazzo* (*Diez Wb.* 392), *comasc. ragùz* „ragazzo“, *acanav. ragatius* „valletto“ (*CSIC.* I, p. 113 a. 1448, *Agliè*: „domicelli uero et *ragatij* nullo modo sint astricti sed domini cum quibus morabantur ipsos castigant“); *Raghetto* 1718, *Lugnacco*; *Ragheti*, *Ivrea*; *Anthonius Ragacius*, a. 1530 *Chivasso*; *Reasso*, *Pietro Reasso*, *Reasso Martino*, 1780, *Castellamonte*; *Ragazzino-gacino* 1562, 1594 *Ciriè*; *Regacino* 1648, *Regasino* 1649, *forese*, *Chivasso*; *Ardicione Reasino* BSSS. VIII, 31. 1204; *Riasetto* sec. XIX, *Lombardore*; *Riasetto* 1762 *Favria*; 1790 *Rivarossa*. — Dal contesto di questa nota parrebbe assicurato l'etimo dell' ital. *ragazzo*, non da *radicare* „radere, tosare“ e neppure da \**rakanus* „raganella“ (v. *REW.* 7019), ma da \**r á d i c a*.

*razza* (ital.) e *ragia* (aven.) „id.“ (v. *Merlini D. Saggio di ricerche sulla satira contra il villano*, Torino, 1894, p. 24), *canav. rasi* e *raza* „id“: *Jacobus Rassa* de Vilatis, s. XV, *S. Giorgio*; *Nicolinus filius qd. Aimonis Raxie* BSSS. VI. 298. 1259; *Bonus Johannes Raza* VIII, 89. 1221, *Anrietus filius Raxe* VIII, 110. 1231; *Raza* 1556 *S. Maurizio*.

*slahta* (aated. [*REW.* 8019]?) cfr. *STLATTÀ*, n. *libert*, *Dessau* 7483) > ital. *schiatto* *canav. scàta*: *Schiatta* di *Messer Albizzo*, rimatore del periodo delle *Origini*; in *domo domini Sciate* [*Bononie*], BSSS. IX<sup>1</sup> 179, 1219.

È curioso che il *Pauli* nel lavoro *sucitato*, trattando di un argomento il più appropriato a far convergere parte del suo materiale sul concetto di „discendente, rampollo, rejeton, virgulto“ quasi lo escluda, ed ai nn. 295—97 „*Baguette*, *Rameau*, *Scion*, *Rejeton*, *Tendron*“, per giustificare l'uso figurato delle voci raccoltevi, s'accronci a spiegazioni d'ordine inferiore (p. 284): „pour faire ressortir la taille mince et gracile d'un jeune garçon ou d'une jeune fille on a eu recours à des comparaisons avec des objets tels que des baguettes, des rameaux, des scions“, e „c'est encore une fois la Haute-Italie, avec son goût prononcé pour les rapprochements de „Holz und Mensch“ qui nous fournit les exemples les plus caractéristiques“.

CITIA, -E, FELICITAS, VERITAS, Thll., Silvagni (v. s. CARITIES, DIVITIA, HARMONIA, LAETITIA, SPES, \*SAPOR, \*PAX, cfr. *Amistà*, p. 520)

Un indice — singolare per la traccia d'un esito aberrante del latino volgare (-ES, -ENTIS, v. più oltre s. id.) — della vitalità dei cognomi e nomi singolari latini formati da nomi astratti della serie in -TIES, tipo CARITZE (Silvagni, o. c. n. 3108), DULCITIE (Silvagni, n. 475) sono i nomi medievali femminili in -cies, -(s)sent, -(s)senda: *Belicies, Bellisent, Belissant, Belissenda, Brunissent, Clarissant* (v. s. FELIX, n. 2.).

I cognomi latini derivati dalla flora (v. s. ROSA, IAZEMIS, LILIOLOUS, IACYNTHUS, CHRYSANTHUS, VIOLA), dalla fauna favolosa o reale (v. s. AUCA, AUCUS, AUCELLA, ANSER, AGNUS, -ELLUS, AQUILA, ALAUDA, COLUMBUS, -A, CORVUS, COLUBER, CERVUS, -A, CICADA, CAPREOLUS, CYCNUS, CHELIDON COSSUS, DELPHINUS, DRACO, FALCO, FORMICA, FRYNGILLUS, GAIUS, -A, GAILLA, GRIPHUS LEPORICE, LEO, LEA, LUPUS, MERULUS, MUSCA, PASSARA, PAPILIO, PECORIUS, PORCELLA, PICA, TURTURA, TRITON, URSUS, SOREX) dai nomi delle pietre preziose (SMARAGDUS v. p. 519, n. 2), dalle credenze divinatorie (v. s. AUGURIUS, ASTER) nel medioevo acquistano nuovo vigore attraverso il simbolo e l'allegoria che pervade ogni segno ed aspetto di vita, attraverso il concettualismo e le credenze di quell'età, parte nutrite a sensi cristiani, parte diffuse nel volgo come un'eredità di tempi e di dottrine pagane (v. s. JOVIUS, JUNIUS, MERCURIUS, MARTIUS, MAIUS, VENERIUS). A quanti di questi cognomi tradizionali riuscirono così a conservarsi, il medioevo altri ne aggiunge di nuovi, estratti dagli stessi concetti e dalla immaginazione popolare che vennero a rafforzare la vitalità dei primi<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cfr. \*agatzta (a.a.ted.) „gazza“ > piem. *Vaiasa* „id.“ (REW. 275): 'nos Perronom relictam qd. *Agace* de Paono et . . . longobardorum lege uiuere confitentes' BSSS. IX<sup>2</sup> 33. 1187, = ab una parte habet *Aiacia* ab alia *Sibilia* BSSS. IX<sup>1</sup> 16. 1153, Pavone, ecc., NP.; *de Agacia*, a. 1556, S. Maurizio. CP. *de Agacys* a. 1439 Chivasso, NC. — *calandra* „calandra“ > blat. *canav calandria* „id.“ BSSS. V. 277. 1257: *Calandria* relictā Bonijohannis de Mercato BSSS. XXXVI, 19. 1156, NP., *Calandra*, CM. piem.; — \*lusciniolus (*lusciniā*) „usignuolo“ (Sull'importanza degli uccelli nella poesia lirica medievale v. lo studio di G. Paris in *Journal des Savants*, 1891, p. 686 sgg. e cfr. Faral, *Recherches sur les sources latines des Contes et Romans courtois* Paris, 1913, p. 23<sup>1</sup>, n. 3, ove si cita lo studio di H. Werner, *Die Vögel in der prov. und nordfranz. Lyrik des Mittelalters* e si accenna al „*epoëe du rossignol*“ che G. Paris s'era proposto di scrivere): *Facius* f. qd. *Iohannis Roxignoli* de Pratoscorzano BSSS. XLIII<sup>2</sup>, 13. 1314, Franco *Rosignolus*,

Indici della vitalità di taluni altri cognomi latini sono le innovazioni che il logorio della loro forma impose per restaurarne il contenuto semantico, come del recente dileguo di altri danno prova le riproduzioni semantiche effigiate in voci

*Minotus Ruxignolio*, *Folchetus Luxignolus*, *Gulielmus de Nuxignol* BSSS. XLIII<sup>1</sup>, a. 1876, -78, -27, -25, Chivasso; *Rossignolo*, a. 1760 Cesnola; a. 1802 Carema, CP.; *Antonius de Resignolis* Cst., 1491 Verolengo, NC.; — *gryllus* „grillo“ (il nome di *Grillo* appare nella novellistica italiana applicato ad un contadino „il quale si volse far medico e per le sue astutie diventò ricco“ e di cui il Baruffaldi in *Grillo*, *Canti dieci di Enante Vignaiolo*, Venezia, appresso Homobon Bettanino, 1738, tentò di fare il successore della tradizione Bertoldesca, v. Merlini, p. 68, n. 2): *Roffinus Grillus* BSSS. IX<sup>1</sup>, 164, 1238 ecc., CP.; — *grus* „gru“ (la grazia dell'incasso leggero e sicuro trova negli antichi scrittori e rimatori italiani un raffronto ed un'immagine nella *gru*, cfr.: „*E nell'andar come grue era leve*“, Boccaccio, *Ninfale fiesol.*, P. II, 4, v. Renier, o. c. p. 103, n. 1): *Uido qui dicitur Grua de ciuitate Iporegie* BSSS. IX<sup>1</sup>, 34. 1189, *Uido et Johannes germani filii qd. Petri Grua* IX<sup>1</sup>, 12. 1149, CP., *Milonus Gruetus*, missus, BSSS. IV<sup>5</sup>, 204. 1385 = *dominus Millo Gruacti*, missus, IV<sup>5</sup>, 31. 1387, *Iordanus Gruola* Codex Astensis, doc. n. 142, a. 1277, *Guillelmo Grulo de Cuçelio* BSSS. V, 223. 1252 ecc.

Quanto a nomi personali medievali derivati dal nome dei fiori cfr. i segg. piemontesi derivati da: *aulentino* (aital., cfr. aital. *aulore*, *aulente* < *olens*, *olere*) „fior di gaggia?“ (che tale ne sia il significato suppone dubbiosamente il Battelli nella sua edizione del *Mare Amorosio*, ripubblicato in appendice alla sua edizione di *I libri naturali del 'Tesoro di Brunetto Latini'*, Firenze, Lemonnier, 1917, al v. 91: „*Che li cavelli vostri son più biondi | Che fila d'auo o che fior d'aulentino*“): 's. m. *Olinzini* f. qd. *Adelberti* a. 975, NP. (C. Cipolla, *Codice diplomatico del monastero di S. Colombano di Bobbio*, voll. 3 in 'Fonti per la Storia d'Italia' dell' Istit. Stor. Ital., *Diplomi dei secoli VI—XIII*, Roma 1918, I, p. 344); *aubépine* (fr.) „biancospino“: *Iohannes Albispinus* BSSS. XLV, a. 1188 CP.; \**aquilentum* „rosa di macchia?“ > afr. *aiglent* (REW. 584, ma v. F. Rolland, *Fl. pop.* I, s. *Aquilegia vulgaris*): *Aiquilenda*, uxor, BSSS. IX<sup>2</sup> 8. 1163, *Aiquilenta*, uxor, qd. *Nicolai Badalonis*, BSSS. LXXXVI 111. 1241 NP. — Cfr. afr. *Blanche*, *Blanceflor*, *Flor de spine*, *Flor de Lys*, nomi propri femm. dell'ant. epica franc. (v. Langlois, o. c., s. v.), *La Coldre* (< *colurus*, REW. 2271) e *La Fraisne* (< *fraxinus*), nomi di due gemelle nel *Lai de Fraisne*; *Freisne* e *Flore* nel poemetto di *Galeran*.

Per altri cognomi latini o greco-latini tratti dalla flora, cfr. *NARCISSUS* CIL. III, 14322<sup>18</sup> add. p. 2328<sup>170</sup>, Dalmazia, *CUCURBITINUS* *Silvagni*, o. c., n. 3194; *AMARANTHUS*, *CYPARISSUS*, *Thll.*; dalla fauna, cfr. *MELISSA*, *Dessau*; *DAMMULA*, cogn. femm., < *dammula* „capra agrestis“, *Holder* I, 1220; *CAMMARUS*, *CAPRA* cogn. vir. e mul., *Thll.*, ecc. — V. Bechtel F. *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit*, Halle, 1917, pp. 580—597; *Hirzel* R., *Der Name, Ein Beitrag zu seiner Geschichte im Altertum und besonders bei den Griechen*, Lipsia, 1918, pp. 75—77.

d'uso più volgare. Sia l'esempio di CRESCENS, (v. s. id.) VALENS (v. s. id.) o di SALUTATUS (v. s. id.), FRYNGILLUS (v. s. id.). I primi, ridotti nel latino volgare a CRESCES, VALES e più tardi a *Cresce*, *Vale*, riuscivano nelle forme verbali di *cresce*, *vale* e analogamente *Sale* (v. s. EXORIENS) veniva a coincidere con *sale*. I nomi *Crescebonus*, *Crescimbene*, *Benevalet*, *Salimbene* (v. s. CRESCES, VALENS) sono indubbiamente i loro continuatori, anzi che creazioni medievali.

Il cogn. SALUTATUS, che continuò a vivere su altri territori, nel Canavese (e nel Piemonte) trasferì invece il proprio valore ad altra voce volgare d'eguale significato: *Resonatus* (v. s. SALUTATUS).

Altri esempi, sia di una restaurazione formale, sia di rifrangimento semantico di cognomi latini, ricorrono nel corso del lavoro; qui premetto che racchiuderò fra parentesi quadre quei cognomi la cui continuità temporanea e non locale pare od è attestata da voci onomastiche medievali improntate sul modello della voce latina spenta o dispersa altrove nel corso dei primi secoli dell'alto medioevo.

Un largo sviluppo ebbero nel medioevo i NP. composti, d'origine latina od a membri formati da basi latine, oltre che germaniche.

L'esuberante ricchezza di composti, caratteristica dell'onomastica greca, s'era diffusa con altrettale abbondanza nell'onomastica latina, che parte di quei nomi aveva accolti quasi inalterati di forma, parte aveva riespresso con formazioni similari latine: Θεό-δοτος: (A)DEODATUS, v. s. id.; Θεό-δωρος: DEUSDONA DEIDONA, Thll. Queste, che riuscivano così a ridare il significato e perciò ad estendere fra i latini l'uso di voci greche altrimenti incomprese ai più, riassorbono col tempo altri nomi composti greci così che nel medioevo italiano taluni nomi composti di voci latine si rivelano un evidente prestito con ettuale greco: CALOCAGATHUS = Καλοκάγαθος, Thll.: *Bonusbellus*, *Bonus et bellus*, *Bombellus* NP., v. s. BELLUS; CALIMERUS = Καλήμερος Thll.: *Beldies*, NP., *Beldi* CP., v. s. BELLUS; AGATHEMERUS = Αγαθήμερος, EUHEMERUS = Εὐήμερος: *Bonadies* NP. v. s. BONUS; PHILOCALOS, FILOCALUS, Silvagni = Φιλόκαλος: *Belcaro* e *Bellacara* v. s. BELLUS; e simili.

Notevole nelle frasi onomastiche riportate a pag. 522 sg: *Ulricus*, *Ulrianus*, *Aimo*, *Aimerianus* e simili l'omonimia o meglio identità di base fra il NP. ed il CP. tale da ricordare casi ana-

loghi dell'onomastica latina: AEMILIA AEMILIANA (CIL., V 2, 6528, Novara), CORNELIUS CORNELIANUS (CIL., V 2, 7076, Torino), IULIUS IULIANUS (CIL., V 2, 72-9, Susa), A. SERGIUS SERGIANUS (CIL., V 2, 7766, Genova), SEVERA SEVERIANA (CIL., V 2, 6612, Cureggio), C. TITUS TITIANUS (CIL., V 2, 1560, Asti) VALERIUS VALERIANUS (Pais, Suppl. al CIL. V, p. 193, Momo), CATIA CATIOLA C O n i u x (CIL., XIII, 1860, Lione) e greca, v. Hirzel, o. c., p. 30—35.

A quest'uso di una identità onomastica, simbolo di una identità di spiriti (ἴσον θυμὸν ἔχοντες δμῶνομοι Eustaz. negli Scolii all'Iliade 17, 720, p. 43 sg., ove spiega l'omonimia dei due Aiaci) nella prosecuzione della tradizione familiare si confanno numerosi esempi di frasi onomastiche medievali e recenti quali *Ardicinus filius Ardoini regis*, *Avancinio Avancini* e simili. Ma nei casi più sopra citati l'omonimia fondata sull'identità della base e legata al caratteristico modo di derivazione onomastica in -IANUS (v. s. id.) rende più probabile la congettura d'una continuità tradizionale morfologica, oltre che concettuale.

#### IV—V. *Continuità morfologica e semantica della tradizione onomastica latina nell'onomastica medievale.*

— Alle condizioni per cui si sono conservate e talora ampliate ad un più vasto numero di voci affini medievali talune serie di voci onomastiche latine s'è accennato nel paragrafo precedente; una più larga dimostrazione della continuità onomastica latina consentirebbe ora l'analisi dei caratteri morfologici particolari ai cognomi latini del tardo periodo imperiale sia per quanti di tali cognomi si sono conservati nell'onomastica medievale, sia per quanti altri, derivati da una base onomastica latina, appaiono rivestiti di quelle particolari forme soltanto nell'onomastica romanza

Una caratteristica sia qui ad es. la continuità dei cognomi e nomi singolari formati da aggettivi di grado superlativo, maschili e femminili, latini e greco-latini, quali: PHILTATOS, Dessau 4791, 4873, DOMINISSIMUS, ARISTUS, -A, AMANTISSIMUS, DESIDERANTISSIMUS, DIGNISSIMA, Thll., FELICISSIMUS, -A, IUSTISSIMUS, VERISSIMUS, Dessau, Silvagni, ed altri come BELLISSIMA, CARISSIMUS, VITALISSIMA conservati nell'onomastica medievale piemontese (v. s. id.) o CLARISSIMA conservato nell'onomastica dell' epica medievale francese: *Claresme* regina di Guaseogna, allato di *Claris* e *Clarice*, *Clarisse*, *Clarissant*, nomi



propri femm. (v. Langlois, o. c., s. v.). Tracce di tali nomi personali di forma superlativa sono frequenti nell'onomastica medievale francese dei Polittici d'Irminone e di Reims (v. p. 521).

Ma un più valido argomento che dimostra la vitalità medievale dell'onomastica latina si è la vasta estensione dei suffissi d'uso più vulgato e proprio della onomastica latina e latina-barbarica in quella medievale. La propagazione di tali caratteri morfologici avvenuta da una serie più antica di cognomi latini ad una più recente di nomi medievali si è una prova della larga diffusione e della durata in periodo romanzo dei cognomi attestati sotto tali forme dalle fonti epigrafiche latine.

Riporto qui un elenco di tali suffissi e di voci onom. latine colle loro continuatrici medievali riscontrandole con voci d'origine latina, non attestate a mia notizia nelle fonti epigrafiche latine con tali suffissi, e con altre d'origine latina da nomi comuni, biblica o germanica o comunque d'uso medievale. Le voci onomastiche medievali qui sotto riportate spettano parte al Canavese ed al Piemonte, parte alla Venezia (Olivieri, CVE.).

*Elenco di desinenze e suffissi propri della formazione e flessione nominale della tarda latinità, b) 'cognomina' e 'nomina singularia' latini, c) loro continuatori su territorio α) canavesano, β) piemontese, γ) veneto ~ d) Estensione morfologica a nomi propri medievali di origine latina o germanica, α) canavesani, β) piemontesi, γ) veneti:*

— A, -ANIS, masch, cfr. *tatani*, s. III d. Cr, v. Grandgent<sup>1</sup> § 359 e *ibid.*, nota 1; b) *BARBA, BARBANI* CIL. VIII 383, Taranto, s. VII d. Cr., v. Meyer-Lübke, *Einf.*<sup>III</sup>, p. 188; c) *Martinus Barba* BSSS. V. 202. 1250 Perosa. S. o CP.<sup>2</sup>?; *Aldinus Barbanus* BSSS. XLIV. 31. 1134, S.; *Iacob de Barbano*<sup>3</sup> a. 1263 S. Giorgio, CP.; *Barbanica*, a. 1678 Cuorgnè, a. 1562, Ciriè CP. < S. < NL. *canav. Barbania* (cfr. *Chitellus de Barbanica* a. 1596. Feletto, *Albericus*

<sup>1</sup> Grandgent C. H., *Introduzione allo studio del latino volgare*, trad. dall'inglese di Maccarone, Milano 1914.

<sup>2</sup> Per queste ed altre sigle che seguono nel corso del lavoro v. l'Elenco relativo al fine di queste pagine introduttive.

<sup>3</sup> Il CP. *Barben* di un forese di Chiaverano, consegnatario di terre l'a. 1764 in Borgofranco, secondo l'indizio della grafia colla finale tronca -(o), invece che da un plurale metafonetico -en < -ani (v. s. *CRESCENTIUS*, n. 2), sarà da *BARB-ŪLUS* < ? *BARBUS*, Thll. coll'esito -ano di *Cintano* < *HYACINT-ULUS*, (v. s. i. d).

de *Barbania*, a. 1440, Ciriè, Bouettus f. q. Iacobi de *Barbania* BSSS. XXXVI, 126. 1203), [*barbania, barbanjà*]<sup>1</sup> < BARBAN- $\bar{T}$ CA [casa?]; al *Barbanile*<sup>2</sup>, a. 1749 [*barbanil*] Colletterto Castelnuovo, NL. < BARBAN- $\bar{T}$ CUS [FUNDUS?], cfr. *barba*, REW. 944 e „*tam diuiso quam et indiuiso siue etiam quod de barbanis uel parentibus meis in sorte obvenit*“ BSSS. XCVI, N. S. II,II, 5, anno 973. ~ *d*) cfr.

<sup>1</sup> Tra parentesi quadre racchiudo l'esito volgare quale suona nella parlata attuale sul luogo indicato.

<sup>2</sup> Sul territorio piem. l'esito *-i* di *-icus* è stato nei bassi tempi medievali talora svolto letterariamente su quelle carte in *-itum* e confuso cogli esiti volgari in *-i* dei participi in *-itus* e dei nomi locali in *-i* < èi < -etum, quali *Castagnito*, presso Alba. Cfr. le varianti dei sgg. nomi locali piem.: 'Soponici curtem', a. 874, *Suponicum*, a. 992, *-icu*, a. 998, *-ito* a. 1218, poi *Supponito*, presso Villanova d'Asti, v. C. Cipolla, *Briciole di storia novalicinese*, pp. 26—29 e CAst. I, 305—07; *Tondonicum seu itum*, BSSS. XLIII<sup>1</sup>, 8. 1261, 9. 1278 = *-itum*, CAst. 264. 1260; *Sulbericum*, CAst. 15. 1163 sg., 787. 1224, oggi *Solbrito*, presso Asti, CAst. I, 304; 'Magnitum castrum', CAst. 1035. 1290 ecc.

Attratti che furono taluni dei nomi in *-icum* nella serie dei nomi in *-itum*,  $\bar{T}$ (*d*)o, allo scadere della *-d-*, avveratosi sul territorio piem. in un periodo posteriore allo scadere della *-g-* (< *-C-*), assunsero anch'essi la *-l* che s'era svolta per via di dissimilazione, da voci in *d—d* (*d*), *t—d* (*d*), *s* e *ʃ* (sibilanti dentali) *-d* (*d*), come il piem. *dil* e *dilin* < \**dido* < DIGITUS; *suldalás* „soldatuccio“ e *Saudale*, cognome, a. 1649, a Chivasso, < \**soudado*, cfr. l'ital *soldato*; *kandil* „candito“ < \**candido*; *aʃil* „aceto“ < \**aʃedo* < ACETUM [il rimando dell' afr. *aʃr̄il* = fr. mod. *vinaigre* ad \*ACETULU, v. Romania XXI, 87, è un' illusoria restaurazione filologica], canav. *silm*, *sirm* < SEDIMEN, v. DR. III, 536, n. 3 [ove per errore. sfuggito alla correzione delle bozze, è trascritto *siim*, invece di *silm*] ecc.

Così *Barbanile* ed altri simili nomi locali canav., quali *Baudenile*, a. 1745 [*baunil*], località di Leyni, < \**Baldon* -ico, verrebbe spiegato coll' analogia d'un istesso svolgimento grafico e fonetico dimostrato da nomi locali piem., quali *Suponicum* (< *Supo* NP., cfr. 'Suponi comiti', HPM, Ch. 1, col. 62, a. 880, Torino, della nobile famiglia salica dei *Supponidi*, v. Malaguzzi Valeri I., *I Supponidi, Note di storia signorile italiana dei sec. IX e X, Nozze Manno-Laugier, Modena, 1894*) > *Soponite* e *Supunil*, BSSS. XXXVII. 35. 1166 (cfr. ancora i n. loc. piem. citati nel sg. brano: „decimam de Cario et de *Bauzile* et decimam de *Monasile* et de *Ponciano*“ MGH. Dipl. II, p. 718, a. 998, oggi *Monbasiglio* e *Monesiglio*, presso Mondovì, < *Bauz*-ico < BAUDIUS o BAUDIO, v. Holder, I, 360 sg., Schönfeld, p. 47, e < *Monas*- $\bar{T}$ ico <? MONACHUS o monachus), e da voci canav. (San Giorgio) quali *panil* „panico“ da aggiungersi al REW. 6196 PAN $\bar{T}$ CUM.

Altre tracce di scambio tra *-itum* e *-ile* siano i sgg. esempi: *contile* e *contitus* „contado. contea“ < COMMIT-ILE e *consortitus* „consortile“ nelle carte medievali astigiane, v. l'Index del CAst.

Salvioni C., *La declinazione imparisillaba in -a, -ane; -o, -one; -e, -ene, -ine; -i, -ine, -ene*, in Romania XXXV, 198 sgg. α) Adalgosus, iudex, f. q. *Andreani*, BSSS. IX<sup>1</sup> 2. 1036, Ivrea, NP. < ANDREA(S), Thll.; Guliermus *Matheanus*, a. 1432, Chivasso CP. < MATTHIAS + MATTHAEUS, DeVit; Georgius *de Scribanis*, NC. < SCRIBA, v. più oltre s. — ANDUS; γ) *Battistan* CVE. 132 < BAPTISTA.

— A, -ANIS, fem., cfr. m a m a n i, s. III d. Cr., v. Grandgent o. c., § 359; b) ANNA, ANNANIS o -ENIS, Grandgent, o. l. c., Meyer-Lübke, o. l. c. (ove propende per un'origine germanica) ~ d) α-β *Bonani* (gen.), NP. < BONA, v. s. id., 'cum filio suo *Bellano*' NP. < BELLA, v. s. id., γ) *Cerban* CVE, 213 < CERVA, v. s. id.

— ACCUS,<sup>1</sup> A, -O (celt.) b) AIDACCUS, FRONTACCUS, Holder,<sup>2</sup> fasc. 18, col. 480 e fasc. 19, c. 527, < AIDUS, n. celt., Holder I, 64, FRONTU esito celtico del lat. FRONTO, Holder I, 1500; EBURVACCUS

<sup>1</sup> Sulle presunte origini del suff. -accus, -iccus, -occus, -uccus da -a c(u)-lus, -i c(u)lus, -u c(u)lus v. A. Horning in ZRPh. XIX, 170, XX 335, o germaniche v. R. Haberl in ZRPh. XXXV, 26. — Sull'estensione di -ACCUS da nomi propri a nomi comuni v. il ricco elenco di tali voci raccolto dall'Horning, o. l. c. — Alla storia di -ACCUS > -acco ed alla sua connessione colle origini di -ecco -occo, -ucco valgono i sgg. raffronti:

Il doppiante gallico citato da Varrone: a l a c c o, a l a u c u s, v. Holder I, 73 s. a l a c c o, I, 75 s. ALAUCOS, fasc. 19<sup>o</sup>, 547, trova un riscontro nei nomi gallici: in -AC(C)US, quali AVIDIAC(C)US, e in -AUCUS = OCUS, -ACUS, v. Holder I 283. fasc. 19<sup>o</sup>, 745, r. 19 (cfr. PINT-AUCUS, CIL, XIII 10002, 329, PINTACUS, CIL, XIII 5788, < PINTOS, Holder II, 1011, ALAUCOS = ALŪCOS, Holder, I. c., ALĀKOS = irl. alach, Holder, fasc. 19<sup>o</sup>, 545, ALACCA ibid.), in -AUCCO, v. Holder, fasc. 19<sup>o</sup>, 745, in -AUCU: BAGAUCŪ, -UNI (dat.) CIL., III, 4898 raffrontato dall' Holder I 329 con BACACU I 322, ed una dichiarazione nelle corrispondenti forme di -ĀCUS: airt. āch < -āch, acimbr.<sup>1</sup> auc, mcimbr. awe, gall. awg, og, brett. sec. VI-XIII ōc (talvolta ūc dopo il sec. XI), poi euc (ōc) e sino ad oggi ok nel basso leon., brett., dal sec. XIII, ēc, (Leon) ek, v. Holder, I, 20 s. -ĀCO latinizzato in -ACUS.

Il divario fra -ACUS e -ACCUS, -A accennerebbe non già ad una varietà di grafie della stesso suffisso nella sua trascrizione in veste latina ed alla confusione fra semplici e doppie, ma ad una differenza reale di pronuncia. Mentre in un primo tempo l' -ĀC(C)US del n. gentil. AVIDIAC(C)US introdotto per tempo nella parlata provinciale latina subì la sorte comune dello scempiamento delle doppie in semplici dopo vocale lunga o dittongo (cfr. formōssus > formōsus, caussa > causa, mallo > malo nollo > nolo) e fu ridotto ad -ĀCUS, un -ACCUS seriore derivato dalla reintroduzione del celt. -ach in voci cognominali della tarda latinità si continuò accompagnandosi all'esito del -cc- di v a c c a.

<sup>1</sup> Holder A., *Alt-celtis her Sprachschatz*, Lipsia, 1896 sgg.

O BROVACCUS CIL. XII 2584, iscriz. crist., Holder I 1394; AVIDIAC(C)US, -A, Holder I, 16, 314, Schulze<sup>1</sup>, p. 24; ALACCA, Holder, fasc. 18<sup>o</sup>, 479, 19<sup>o</sup>, 545, CIL. XII 5691, 1, Nîmes = XIII 10021, 40; TAVACCA Holder fasc. 18<sup>o</sup>, 479 e II 1774, CIL. II 3875, Murviedro, cfr. TAVILLUS, TAVIA, TAVION, TAVENA, Holder, II, 1774 sg.; SUANDACCA vel VANDACCA, C O N I U X S. CIL. V 2 8773, iscriz. crist., Concordia, Holder fasc. 17<sup>o</sup>, 98; CARACCO, -ONIS, n. vir. celt., Thll., c) α-β) *Baracus*, CdBobbio II 276; *Barachus*, *Barracus*, BSSS. XXXVI 334 s<sub>3</sub> 1308, 266.1258; Francisco *Baracho* de Taurino IV<sup>4</sup> 175. 1329; cfr. ?BARACCO, cogn., Pais, Suppl. al C'L V, n. 990, Ventimiglia, ~ d) α) *Pedracus* de la nuce BSSS. VII 100. 1223 NP; Iohannes *Peraca* XXXVI 155. 1212; *Peracha*, a. 1263 Perosa; *Perracca*, -acha, a. 1740 Nomaglio; *Peracca*, a. 1764 Borgofranco, CM; *Perrachino* Giovane, CstC. a. 1562 Pont; *Perrachinus* Ghigletti de Cerezolis (Ceresole) NP., Petrus *Perrachini* (genit.), a. 1556 S. Maurizio; *Perracchino*, a. 1786, Candia CP; cfr. \**Petracc(o)lo*, -acc(o)lolo s. -ULUS, acc(o)lone s. -O, -ONIS, < PETRUS; *Toniacca*, Cuornè, CM < ANTONIUS; γ) *Peracca*, *Perrachius* CVE 148; cfr. CVE. 256 s. -acco, -acchio, -acagno, -áccaro; cfr. Pieri, o. c., p. 208: Colle *Brunacchi* < Bruno Först II 338; ser *Petracco*, nome del padre del Petrarca.

— ACIUS, -ATIUS, in nomi gent., Schulze, o. c., p. 342 sgg.; in cogn. e n. singol. b) *URSACIUS*, Dessau, *DROMACIUS*, *DRINNACIUS* 'nom. vir.' Thll.; *SENNACIUS ATTACCONIS* f. n. sing., Holder, II, 1478; *LUPATIUS*, Otto<sup>2</sup>, 895; *MAMMATIA*, O., 896; *MARRATIUS*, O., 897; *CLEMATIUS*, Thll.; *PRIVATIO*, O, 912; *PROBATIA*, O, 912; *SERVATIUS*, O., 924; *SPERATIUS*, O., 925. c) α) *Lupacius*, v. s. *LUPATIUS*. γ) *Ursazo*, CVE. 164. ~ d) α) *Petracius* f. q. Galini de Aliate BSSS. VIII, 100. 1223; *Perracius* de ser Costino VIII, 110. 1231; *Perrax* de Aidela XLIV, 102. 1230 NP.; Ricbonus et Johannotus *de Perracio* XLII a. 1266, Chivasso; Guilielmus *Phillipacius* VIII, 118. 1232 CP.; *Perrazinus* Lauarrus VIII, 156. 1277 NP.; *Perassino* s. XVIII, S. Giorgio; Jacob *Perazonus* a. 1263 Baldissero CP.; Iacobus *Perraça* de Romano VI, 437.

<sup>1</sup> W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, in Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse, Neue Folge, Band V, 2, Berlino 1904.

<sup>2</sup> Cfr. G. Otto, *Nomina propria latina oriunda a participiis perfecti*. Commentatio ex Supplemento vicesimo quarto Annalium Philologorum seorsum expressa, Lipsiae, 1898.

1293; *Perasa* 1719 Alice, 1718 Lugnacco CM; β) *Pedrenacj* f. q. item *Pedrentcji* (?) LXXVIII 58. 965, *Petrinacius* LXXV,II 68. 970 NP.; γ) *Pedrazzo*, -a, *Perinazio*<sup>1</sup> CVE. 148.

— ACIS (nominat.), v. s. -AX.

— AEUS, v. s. -AS, -ATIS, n. 1.

— ANDUS, v. Schwab<sup>2</sup>, pagg. 698—712, b) AMANDUS, v. s. id. ~ d) α) *Perrandus*<sup>3</sup>, not., BSSS. VI, 337. 1266; *Perrant* CStC. a.

<sup>1</sup> Il raffronto col il NP *Petrinacius* esclude il sospetto dell'Olivieri che *Perinazio* stia per *Pier Ignazio*. — Sugli aggett. etnici friuli in -*áss* v. AGilt. XV, 243. Cfr. l'agg. etn. piem. *Aluergnaç* (v.s. -ANUS) „Alverniate, oriundo dell'Alvernia“.

<sup>2</sup> Schwab J. *Nomina propria latina oriunda a participiis praesentis activi, futuri passivi, futuri activi quae quando quomodo ficta sint*. Commentatio ex Supplemento vicesimo quarto Annalium Philologicorum seorsum expressa, Lipsiae, Teubner, 1898.

<sup>3</sup> Il Först<sup>1</sup>, 84 sgg. — ove raccoglie sotto la base *and* raffrontata all'aated. *ando* „zelus“ numerosi nomi personali tratti dai citati Polititici D'Irminone e di Reims e dal territorio francese, italiano e zone contermini, quali *Antimus* = ANTHIMUS. Thll.; *Andrad*, *Andrat*, *Andrada* = ANDREAS 'Ανδρέας, Thll., ANDRADA, CIL III. 917, cfr. p. 552, n. 1; *Andiccus* = ANDICCCUS Thll., Holder I, 147; *Antunia*, fem., = ANTONIA, Thll.; *Anteria*, fem., = ANTERIA, n. mul., Thll. e CIL. V 2, 7137, cfr. ANTEROS, Thll. — dà un elenco di 31 nomi pers. germanici in -*and*: *Morand* ecc., -*ant*: *Argant*, Pol. Irm. (cfr. ARGANTOS. Holder I 207), -*anta*, -*enta*, (femm.): *Merienta* e *Ilienta*, Pol. R., di dubbia origine germanica. Il Först<sup>1</sup>, 773 deriva quest'ultimo da *ilan* „festinare, tendere“, ma, se per tal nome si dovesse accogliere una forma anteriore \**Ili(genta)* (cfr. *Merigenta* fem, Pol. R., = *Merienta* e *Merengenta*, Pol. R., Först<sup>1</sup> 909 s. mar), si imporrebbe un raffronto col celtico -*GENTA*, -*GENTUS*, v. Holder, I. 2003, 2005 di MATUGENTUS CIL. III, 4962<sup>a</sup> „figlio di \*MATOS“ CIL III, 4962<sup>a</sup>, ATEGENTA CIL III, 4735,5643, dichiarato dall'Holder, I, 255 col secondo membro — GNATA di ATEGNATOS, — TA, CIL III, 4732 ecc., e con la base celtica *Tlio*, *Tllio* affine al germ. *Tljan* „festinare“, v. Holder II 31. Perciò la forma ricostruita \**Iligenta* escluderebbe una comunità d'origine di tal voce e forse anche di *Merienta*, coi nomi in *and*, -*ant*. Il nome poi *Morand* che il Forst<sup>1</sup> 925, riporta dal Polititico d'Irm. non spetta a base germanica, ma dipende da MAURUS, come ne dipendono *Maur*, *Mora*, *Mauremia*, fem., Pol. R., *Mauricho*, *Mauruch*, (e *Moruh*, *Moruch*), *Moroch*, *Morino*, *Morenzo* e -*inzo*, *Maorinzan* e *Morinzan*, ed altri a formazione ibrida, Forst<sup>1</sup> 924 sgg., s. maur, rispettivamente da MAURUS, -A, -IMIA (cfr. *Cristemia*, pag. 522 n.), -ICUS (De Vit e CIL V 1883); -UCCUS; \**UCCUS*; -INUS (DeVit); -ENTIUS (Schwab, o. c. pag. 668), -ENTIANUS (Schwab, p. 719 sgg.) ecc., nonostante gli artifici della dialettica filologica dei germanisti, citati dallo Schönfeld M., *Wörterbuch der altgermanischen Personen- und Völkernamen*, Heidelberg, 1911. a. pag. 166. s. MAURILIO e MAURILLA CIL. XII. 1207, per rivendicare

1581, Brozzo, CP, < PETRUS; Johannes *Morandus* BSSS. VIII, 110. 1231; Antonio *Morando* e Maria *Moranda*<sup>1</sup>, a. 1649, Chivasso, CP.; *Moranda*, a. 1604, CM., 'beni delle *Morande*' a. 1604, Mathi NL.; < MAURUS γ) — — —<sup>2</sup>

a base germanica (mar „glänzen“ + epentesi di u) questi ultimi ed i 'numerosi esempi' raccolti dal Först<sup>1</sup>. o. l. c.

Ricondotto il nome francese *Morand* = *Moranz*, *Morant*, *Morandin* dell'a. epica francese (v. Langlois o. c., s. v.) alla sua legittima base, il suff. *-and*, come l'*-andus* di *Perrandus* e di altri consimili sul territorio delle Gallie, si spiegherà colla persistente influenza dell' *-ANDUS* di *AMANDUS*, *CELANDUS*, *SERVANDUS*, *PROBANDUS*, ai quali, come a quelli in *-ENDUS*, lo Schwab, o. l. c., assegna come patria le Gallie. Del significato attivo che lo Schwab riconosce esser proprio della più parte dei nomi da lui raccolti e come una continuazione nel 'sermo' volgare dell'uso primitivo attivo, sono traccia cospicua i participi sostantivati in *-andus* dell'acanav. e apiemont., ai quali l'italiano corrisponde talora con *-ante*: *brazandus* (blat. canav.) „bracciante“, *faxinandus* „persona che asporta una fascina di legna“, *collandus* „che porta sul collo“, *carrandus* „che trasporta col carro“ CStC., III, *Glossarium*, s. v., e cfr. C. Nigra, *Saggio lessicale di basso latino curiale compilato su estratti di Statuti medievali piemontesi*, Torino, 1920, p. 24, ove però il *bracendus*, ricostruito da un plurale metafonetico: 'singuli *bracendi* et *laboratores*', è irreal e va corretto in *bracandus*. Ivi il Nigra sostiene che solo apparentemente tali voci sono forme di gerundio, mentre per origine e per funzione rappresentano participi presenti foggiate come il piem. *marcand* „mercante“. Ma in queste voci la *-d*, che risuona nei derivati canav. *mercandiñ*, *-iñna* ecc. si mostra invece ben salda ed originaria, lungi dall'essere un vezzo grafico degli scribi medievali. Che tale uscita in *-andus* abbia poi invaso altre classi morfologiche è segno della sua vitalità. Tale le scorriere sull' area di *-anus*, (< a, -anis), ad es. di *scribanus* (blat.) „scrivano“ (< scriba) donde: Bertinus de *Scribandis* BSSS. XLII<sup>2</sup> a. 1291, Bertanus de *Scribandis*, CStC. a. 1235 (vedi di tale opera l'*Index locorum et personarum*, cui rimanderò d'or innanzi senz'altra indicazione), Perrinus de *Scriuanda*, BSSS. VIII, 110. 1231, allato di: Georgius de *Scribanis*, sec. XV, S. Giorgio. Inoltre, noto qui, per evitare ulteriori ripetizioni che nelle carte medievali piem. s'incontrano sovente, le une accanto alle altre, *-andus* e *-antus*, varianti di uno stesso nome, quest' ultima dovuta al fatto che, smorzatasi all'uscita nella parlata locale la *-d* in *-t*, si confondeva la prima *-andus* con i riflessi in *-ant*, trascritto sulle carte in *antus* < -ante(m), cfr. piem. *peřant* = ital. *pesante*. In conseguenza rimanderò s. -A, -ANIS voci in *-andus* (e *-antus*) qualora appaia probabile una sua recente sostituzione di un anteriore *-anus*.

<sup>1</sup> Frequente s'incontra sulle carte canav. e dura tuttora nell' uso volgare l'accordo al femminile in *-a* del CP in *-o* del marito assunto dalla donna all' atto del matrimonio.

<sup>2</sup> Con — — — indico la mancanza di quel dato suffisso, non reale forse, ma soltanto constatata sul materiale onomastico a me noto direttamente o attraverso studi di altri, come in questo caso si è l'Indice dei suffissi aggiunto

— A(N)S, -ANTIS, -E(N)S, -ENTIS, v. Schwab, o. c., p. 637 sgg. c) v. s. CONSTA(N)S, CRESCEN(S) e pag. 560 sg.

— ANTIUS, v. Schwab, o. c., p. 642 e sgg.; b) LUPANTIUS, EXSUPERANTIUS, Schwab, o. l. c., CAELANTIUS, Silvagni, c) γ) *Soranzo* CVE. 152 ~ d) α) *Bartancio* (dat.) balistario, BSSS. IV<sup>4</sup>, 161. 1328; *Tancius de Mandello*, XXXVI, 75. 1184 NP. < *Berto*, NP. germ.; γ) *Benanzin*, *Benanzato* < *Benno* AGIt X 370 [non 319] CVE. 156; *Buranzón* < *Buro*, Först.<sup>11</sup> 352, CVE. 158; *Bastanzi*; *Allegranzi* CVE. 193.

— ANUS con cognomi corrispondenti ad aggettivi patrii, 'etnici', Meyer-Lübke, *Einfuh.* III. p. 278 sg. b) AUGUSTANUS, -A, CIL. V 2 6837, 8945, Aosta = AUGUSTA PRAETORIA: c) *Agostano*, v. s. AUGUSTUS; ~ d) α) *Vercellano* "oriundo, nativo di, proveniente da VERCELLAE"; *Valdostano* < *Valle d'Aosta*; *Valtesano* < *Vallesa*; *Iporanus* = \*EPOREDIANUS < EPOREDIA β) 'Pons *Rivanorum*' „ponte per uso degli abitanti di *Riva* di Chieri“ BSSS. XL. 51. 1191; *Çonus de Calpice* et *Aluergnaç* f. qd. *Calpexani* BSSS. XLIV, 104. 1232 < *Calpice*; γ) *Brendolàn* < *Brendola*, *Brusegàn* < *Brusego*, CVE. 169; *Quargentàn* < *Quargenta*, CVE. 181. 256, s. -àno; cfr. trent. *Rivano* „abit., originario di *Riva*“ *Baselgano* „abit., orig. di *Baselga*“, ecc. v. Lorenzi, Tridentum VI, 1903, p. 171; *Ragusano* e *Raguseo* „abit. di *Ragusa*“; *Avesani*, cogn. freq. ad *Avesa* (Verona).

— ARIS usato per cogn. tratti da aggettivi di luogo, di tempo e di varia attribuzione; -ARI(U)S, v. s. -AX, fine n. 3; — ARIUS, usato per n. gent., v. Schulze, o. c., p. 342, 415, per cogn. e n. sing. b) LATIARIS „Laziale“, LUMINARIS, LUNARIS, PECULIARIS, SAECULARIS, APOLLINARIS, -ARIUS, Dessau; ATTARIUS, cogn., Holder I, 275; NUNDINARIUS, NAZARIUS, CARBONARUS n. sing., Silvagni; ARMENTARIUS, ASINARIUS, CASARIUS, n. sing. Thll. ~ d) α) *Iacollerius* de Sparrono a. 1556 S. Maurizio, CP. < *JACOB*, n. bibl.; *Iohanarius* de Quinto BSSS. V. 211. 1251, NP. < IOHAN-

dall'Olivieri a pag. 256—259, ove manca qualsiasi accenno a -ando, cui fa riscontro invece sul territorio veneto -ante e -ente, „talora sostituito a -àn (Scrivante CVE 208) talora suff. participiale“: *aven. pescante* „pescatore“ CVE 207; *Cristante*, *Priante*, *Bernante*, *Segantini*, *Griffante*, *Merlante*, *Zuccante*, CVE 256; *Mainente* CVE 204; *Marchente* = *Marchentus*, s. XIV, *Mercadentus* CVE 205, *Negosente* CVE. 205. — Il cogn. *Ferrando* e *Ferrandino* allato a *Ferrante* CVE 159, *Belandi*, *Balandus* CVE 132, *Morando*, *i*, -ina, che l'Olivieri richiama ai nomi epici afr. *Balant*, *Morant*, -andin, saranno d'introduzione recente come par dimostrare l'età (s. XVI—XVIII) della loro attestazione.

NES, n. bibl.; f. q. *Mixelerii* BSSS. IX<sup>1</sup> 141. 1223, NP. *Mizelerio*, a. 1586 Sparone, *Michelerio*, 1827 Ribordone CP. < MICHAEL n. bibl.; *Dominicus de Martinerio* a. 1263 Cuceglio, CP. < MARTINUS; *Philipperius* de Porta BSSS. VIII. 110. 1231 NP. *Petrus Philiperius* a. 1263 Strambino CP. < PHILIPPUS, Dessau. γ) *Juliarii*, a. 1443, *Giuliari* CVE. 141, cfr. *Stephano Juliareni* MGH. Dipl. 1. p. 515. sg., a. 969, Modena—Bologna; *Foscari*<sup>1</sup>, a. 960 NP. *Fuscarus*, -ari s. XII, oggi *Fòscari*, *Foscarenì* s. XII, oggi *Foscarini* (cfr. *Foschi*, *de Fuschis*, *Foscattini*, *Fòscolo*) < FUSCUS, DeVit., CVE. 137;

<sup>1</sup> Il NP *Foscari* < lat. volg. \*FUSCARIS, -E(S), nominat., -ENE(S), genit., v. più oltre s. -E.-ENIS (= *Fuscari*, a. 789, 822, 853. Bruckner 250, ove lo si stringe con *Fusculo* alla base germanica *funs* di *Adelfusus* ecc.; cfr. Först. I 448 ove „dal lat. *fuscus* o da una ancora ignota base germanica“ sono tratti *Fusco*, *Fusca*, fem., *Fusculo*, *Fuscari*, *Fuscildis* e *Fuscias*, vando [d’Africa], = *Θουρκίας* di Procopio [cfr. Schönfeld, o. c., p. 97] che dovrà raffrontarsi coll’ital. *foschia*) in quanto sia un derivato di FUSCUS „fuscus“ e fosse raccostato al NE. medievale *Fusci* „Saraceni, Mauri“ (cfr. ‘tempore quo Fusci morabantur in castro Fraxenedello’ in Provenza, v. *Chronicon Novaliciense*, ed. C. Cipolla, V, 17, 18, 19) e quindi fosse un sinonimo del NP. ven. *Maurrocenus* a. 933, 960, *Maurecenus*, -inus a. 1087 (che l’Olivieri CVE 145, n. 2, con un rimando inopportuno ad un dubbio infondato del Salvioni, AGIt. XVI 316, afferma che fu certamente una latinizzazione presunta di un genuino *More-sin*\* a torto, perchè da MAURICUS deriva -ICINUS, donde la forma volgare *Maurecenus*, a tinta letteraria per la restaurazione del dittongo e della *e*. Cfr. URUSICINUS, Dessau, donde il nome del santo *Ursicinus* ed i nomi locali francesi *Saint Ursisse*, *Urcize* e *Sankt Ursitz* a Berna, detto in francese *Saint-Ursanne*, v. Jaccard o. c. p. 410, *Saint-Ursanne* = cella S. *Ursicini* a. 849—1040, Longnon A., o. c. p. 444 ove „le recul de l’accent s’explique par l’hypothèse d’une forme *Urcissy* dont la voyelle finale aura passé a tort pour atone“ [!]; LUPICINUS donde i NP. ‘*Lupicenus Marciensis*’, ‘*Lupicenus germanus*’, ‘*Lupicenus Mauri*’, MGH. Dipl. I p. 515 sg a. 969, Modena-Bologna; \**roticinus*, REW 7391, ecc.) rappresenta in un coll’ esempio di *Juliaris*, -enis un’ antica traccia dell’estensione di -ARIS o di ARI(U)S applicato a formare nomi etnici e derivativi genealogici. I riflessi veneti -aro, -ar, èro, èr, -er, di -arius (CVE. 257), coi quali venne a confluire l’esito grafico e volgare di -aris: *Fuscarus*, *Juliaris* si applicano su quel territorio a formare aggettivi patrii quali i ven. *friularo* „friulano“ Olivieri CVE 257, *Foneri*, *Ronzoneri* ecc. „abitanti di Fondo, Ronzone“ v. Meyer-Lübke, Einf. III p. 279 (ove tali nomi in -eri della Valle di Non sono però dichiarati dal tedesco -er introdotto colla larga penetrazione tedesca in quella valle), *Ronzegneri*, *Montagneri* e -gnari, *Traozeneri*, *Carzaneri* „abitanti di Roncegno, Montagna, Torceno, Castelnuovo“ v. Prati A., I *Valsuganotti*, Torino 1923, p. 73; *Bronzoler*, *Molvenera* „abit. di Bronzolo, Molveno“; *Altinier*, *Mestriner*, *Vazzoler* „abit. oriundo di Altino, Mestrino, Vazzola“ CVE 168 ecc.





*Zacchièri* (cfr. fr. *Iaquier*<sup>1</sup>, e ven. *Zacchèllo*) < IACOB, CVE. 139, (cfr. *Giaccobario*, NP. bolognese, s. XII, CVE. 257).

— AS, -ADI (dat.), v. s. -AS, -ATIS, n. 1.

— A(S), -ATIS; -E(S), -ETIS, v. AGIt. I, 534, X, 347 e Grandgent, o. c., p. 196, n. 2, b) ZENA, n. vir., Dessau 7424-a, 238, ZENATI (dat.), Dessau 8090-a; DIOGAS, -AE e -ATI (dat.), Thll.; AGNES, -NE Silvagni, o. c. 1495, 2539, 1958, 2816, AGNETI, Grandgent, o. l. c.; c)  $\alpha$ - $\beta$ , de Sancta *Agnete* BSSS. VIII, 156, 1277, LXXIV, 235, 1260; dominam *Agneta* de Thoma de Cassaligualono VIII, 121, 1233, NP.; Guillelmus de *Agnete* VIII, 110, 1231, Iohannes de *Agneya* CStC. 1387; Petrus *Agnetus* LXXIV, 131, 1207; *Agnia*, sec. XVIII, S. Giorgio, CM.,  $\sim$  d)  $\alpha$ - $\beta$ , *Andrate*, abate, sec. IX-X, BSSS. XLIII, p. 231 sg.; *Andrate*, -to (de), BSSS. V. 102. 1221, 103. 1222, oggi *Andrate*, nome di un comune sopra Ivrea, < ANDREAS, -DREA, Thll.; canav. *Tomatis* (< [de] T-) NC, d. Rubo de *Tomayno* BSSS. IX<sup>1</sup>, 90. 1208, CP, *Thomaynus -eynus* BSSS. VIII, 133. 1260, IX<sup>1</sup>, 193. 1306, dne *Thomene* (gen.) de Alladio sec. XVI, v. F. Carandini, *Vecchia Ivrea*, Ivrea, 1914, p. 172, 280, NP., < THOMAS, -atis (gen.), -a(t)ino, -a  $\gamma$ ) Friul. *Sant' Andrat*, più luoghi, v. Pirona, *Vocal. friul.*, p. 582; ven. *Sandrà*, *Sant'Andrà*, v. Olivieri D., *Saggio di una illustr. gener. della toponom. veneta*, Città di Castello, 1915. p. 114 < ANDREAS, -A; ven. *Tomado*, -delli, -aini, CVE 152<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> cfr. Ritter E., *Les noms de famille*, in Recueil des travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire, Paris 1875, p. 14.

<sup>2</sup> Accanto al tipo di declinaz. in -AS, -ATIS improntato ai casi di nostras, vestras, cuias, -atis e dei nomi etnici in -AS, -ATIS, -ATES (plur.), cfr. Holder, o. c., I 244, 264, s'incontra un tipo di declinazione alla greca in -AS, -ADI, (dat.), cfr.: 'sibi et Aeliae SOFIADI coiugi suae' CIL. XIV 3323 De 8090 Praeneste, < SOFIAS, SOFIA Dessau 8090, 6335. A quest'ultima e non alla latina in -ATIS, attraverso una forma contratta (cfr. CIL. III, 14207, 23: ANDRAE, gen., < 'Ανδρᾶς < 'Ανδρῆας), riviene il nome ANDRADA CIL. III, 917, Turda, che lo Zimmerman asserisce invece essere „mit romanischer Erweichung für ANDRATA“ (ZRPPh. XXVIII, 344). Per quanto l'esito romanzo della -D- non si distingue nel territorio della Venezia dall' esito della -T-, non escluderei che l'insistente tradizione nelle carte venete della trascrizione con -di dei nomi *Petrus Andreadi*, *tribunus nuntius Ueneticorum* MGH. Dipl. II p. 353, a. 983, *villa sancti Andradi non longe Paulano* MGH. Dipl. II, p. 565 a 994, oggi Sant' Andrà di Pola (Istria); *Johannace Helliadi*, a. 960, Istria (v. Salvioni, o. c., p. 216, n.<sup>3</sup>) „Giovannace di Elia“ (cfr. HELIAS, = AELIAS, n. vir., Silvagni, o. c., nn. 1465, 1523, Dessau 8098), non segni piuttosto un'influenza greca nella prefe-

## — ATIUS, v. s. -ACIUS.

renza data al tipo di declinaz. in -AS, -ADIS di SOFIA(S), SOFIADI, ANDRA(S), ANDRADA (rifatto al nomin. dai casi obliqui in -ADI, -ADA) modellato su λαμράς, -άδος.

Ad una tarda estensione latina di -AS, -ATIS, -ATES (plur.) dei nomi etnici accenna la sostituzione di TAURINATES a TAURINI „abitanti di AUGUSTA TAURINORUM“ nelle formule „TAURINATIUM muros, civitatem, colonia“ e simili riportate dall'Holder II, 1760 sgg. da notizie dei secoli IV, V, VI, VII, s. v TAURINI. Da un anteriore \*BELLUNAS, sing., \*-ATES, plur. dipenderà il tardo uso latino dell' agg. patrio BELLUNATUS „di Belluno, città della Venezia“, Thll., rifatto al singolare in -ATUS dai casi obliqui, sull' analogia di numerosi esempi citati dal Grandgent, o. c. p. 199 §. 367.

Notevole ancora l'estensione di -AEUS, = gr. -αιος, — di derivati quali CUMAEUS (< CUMA), CORCYRAEUS (< CORCYRA „Corfù“), ANDRAEUS (< ANDREAS), > canav. *Andreo, André* CP., afr. *Andreus -drieu, -drius, -dre*, NP., (Langlois, o. c., s. v., cfr. *Ferès*, var. *Efererus, Phérés*, nel *Roman de Thèbes*, ed. Constans) MATTHAEUS, DeVit. (< MATTHIAS, n. bibl. DeVit, > canav. *Mattia*, a. 1860 Rivara, 'sedimen quod fuit Johannis Mathiati', a. 1440, Ciriè, CP.) > canav. *Mattèe, -theo, -the, -tio* CP. *Amateys, -ttey*, a. 1692, 1782, Volpiano, NC. (< *dje Mateys*, abl. plur.) — applicato a formare le varianti medievali di *Thomas, Mamas, Cosmas*: *Mammèo, Mommè, Gusmè, Bianchi* AGilt. X, 346—48, ven. *Tomèo, Tomiè, Tomei, -miozzo*, CVE. 152, veron. s. *Tomìo*, (cfr. venez. s. *Romèo, -iò, Olivieri, Saggio* cit., p. 124) padov. *Sangusmè, Olivieri, Saggio* cit. p. 115, piem. -er (cfr. aital. e a. ital. settentr. *romero = romeo*), 's. *Gosmarius*, eccl. in campis de Taurino', CAst. no. 659 a. 1225, '*Gosmarius de Verçolio*' BSSS. XLV, 280, 1231.

Il Bianchi, l. c. p. 348 'vorrebbe' la è di *Gusmè, Mommè e Thommé* „nata per contrazione da -ai in \**Cosmài, \*Mommài*, ecc., ma riconosce che è 'per ora' una mera ipotesi a cui contrastano *crai, pietùe*, ecc. e aggiunge che „l'-o di *Manmeo* come di *Tommas-o* è venuto, per uniformità di cadenza, dai mascolini della seconda“. — A mio avviso, tale uscita di -é, che s'incontra nel contado toscano e veneto (cfr. *Sangusmè*, presso Padova, *S. Fochè* nel Friuli. < PHOCAS (s.), e il nl. ven. *Cùpese, Teupese, Teupice* < AETHIOPICAE [s. MARIAE], v. Oliveri, *Saggio* cit., p. 115, 123, 118) in unione con *San* —, come denominazione di chiese (v. Bianchi o. c., p. 346) e talora nei calendari verseggiati, come nel toscano „*il ventun San Tummè la Chiesa canta — il venticinque vien la Pasqua santa (il Natale)*“, (Bianchi o. c. p. 346 n. 2), continua volgarmente un genitivo letterario-chiesastico: *ecclesia sancti Thome, dies festus sancti Thome*, etc, ove l'accento del nominativo Θωμᾶς, Κοσμᾶς manteneva regolarmente la stessa posizione anche al genitivo.

A questo caso, del genitivo in -e (ae) diffuso anche sulle carte notarili dell'alto medioevo ad indicare la paternità (v. Bianchi o. c., p. 347, n. 1), s'innestò la nuova uscita in -eo, -iò, sotto la spinta duplice della necessaria adeguazione di questi esempi piuttosto rari e non consoni alla consueta accentuazione della lingua e delle varie parlate italiane e della analogia di esempi, quali erano i continuatori di ANDREAS, ANDRAEUS, MATTHIAS, MATTHAEUS.

All'atosc. -eo, apiem. -er (-arius) nei nomi suriportati corrisponde sul territorio trentino un esito -edo, -edi (nei nomi di casato al plur.): *Mat-*

— ATTUS<sup>1</sup> (celt.) *b*) ALATTUS, n. britann. Holder fasc. 19,

*tèdi* = tosc. Mattei, *Bottamedi* a. 1447 (v. Lorenzi, in *Tridentum* VI 1903, p. 171 sg.) - tosc. Bartolomeo, cfr. valsugan. Bortolamio e *Tomedi* = ven. Tomio (Prati, o. c., p. 77 e *ibid.* n. 1).

L'esito trent. *-edo* (parallelo al trent. *-odo*, *-odi* di *Colodi* < *Ni|colodi* = tosc. Niccolò < *NICOLAUS*, *Marchiodi* < \**Marchiò* = tosc. Melchiorre, Marchiori, v. Lorenzi, l. c.) si spiegherà, come l'esito apiem. *Manasedus* del n. bibl. MANASSES, con una falsa restaurazione della *-d-* introdotta nel gruppo *-co* in un periodo in cui la *-d-* tendeva al dileguo. — Cfr.: *Manasse*, abate monasterii Flaviniaci in pago Alsensi', Sickel, *Acta regg. et imper.* II, n. 41, a. 775, '*Maneseus*, marchio', CdBobbio, I, 420; '*Manuyls qui Mannaseus uocatur habitator e cjuitate Nouariae lege romana uiuente*' BSSS-LXXVIII, 85, 981 '*heredes Manesedi*' Cast n. 84, a. 1207, *Manasedus*, *-naseus*, *-neseus*, *-esseus*, *anasedus*, CAst., n. 84 ecc; a. fr. *Manecier*, *Manessier*, v. Langlois o. c., s. v.; *Manessier*, *-esier* „uno dei giudici di Dario“, nel *Roman de Thèbes*, ed. Constans, III, v. 11663. ecc.; piem. *Manissero* CP.

<sup>1</sup> La grafia *-ATT-*, ricorre anche nel nome del popolo alpino dei TRIULATTI, CIL., V 2, 7817, 37 che l'Holder II, 1961 collo Stokes deriva da *tri* prefisso intensivo e *ulā tī* (cfr. irl. *Ulaid*, gen. plur *Ulād* „gli abitanti dell'Ulster“) e raffronta col gentil. *ULATIUS* e *ULATIUS* (Holder, fasc. 17<sup>o</sup> col. 20 sg.). Lo stesso variare della doppia colla semplice s'incontra più e più volte nei titoli raccolti dall'Holder: *-UTIO* e *-UTTIO* (SVADUTIO, SVADUTTIU, Holder, II, 1644), *-UCIUS*, *-A* e *-UCCIUS*, *-A* (Holder, fasc. 17<sup>o</sup>, col. 12, 15.) *-UCCO* e *-UCCO*, *-UCUS* e *-UCCUS* (Holder, l. c.), *-OSUS* e *-OSSUS* (ANDOSUS, ANDOSSICUS, CLAMOSA, CLAMOSSUS), talora *-USSUS*, (cfr. *ALBINUSSUS* 'celtisiertes lat. *ALBINOSUS*', *BONUSSOS* 'celtisiertes lat. *BONOSUS*' ecc.. Holder, fasc. 17, col. 54), *ȚCUS* e *ȚCCUS*, *-A* (v. s. i.d.) *-ICIUS* e *-ICCIU* (Holder, II, 21, 17), ecc.

È nota ai grammatici latini la varia vicenda del raddoppiamento delle consonanti dopo vocali lunghe (*formossus* → *formosus*, *mallo* → *malo*, *ma-isse* → *isse*; *aula* → *olla*, *auca* → *occa*) e la confusione dimostrata talora nella scrittura dei codici latini fra le doppie e le semplici; qui però l'estensione e la frequenza di tale caratteristica grafica delle doppie allato alle semplici nelle scritture epigrafiche delle Gallie e della Britannia maschera una reale pronuncia provinciale che dava risalto alle doppie secondo il vario esito dialettale che dura tuttora o quale si è svolto nel corso della storia della lingua celtica e delle sue varie forme dialettali. Cfr. *-ACCUS*, *-ach*; *-ȚCCUS*, *-ic*; *-ŪCCUS*, *-ūch*; *-ECCUS* (v. Holder, o. c., s. *DOVECCUS*), *-ec*.

Lo Zimmermann in ZRPh. XXVIII, 343 spiegava \**ättus*, *ittus*, \**ōttus* come forme parallele di *-ātus*, *-ītus*, *-ōtus*, ma replicava il Meyer-Lübke in *Einf.*<sup>III</sup>, p. 204, che è ignoto sinora il passaggio di una *-it* in *-ift* o di *-it* in *-itt*.

Il Bruckner, o. c., p. 17 e 118, n. 4, manco a dirlo, spiega i suff. italiani *-atto* (*cerbiatto*), *-etto* (*agretto*), *-otto* (*brunotto*) col longobardico attraverso un suff. germanico *-ohhta* 'mit schwankendem Mittelvokale', fidando, per quanto io vedo, sulla grafia medievale di *Brunecto*, frequente anche

547, (cfr. ALATUS CIL. XIII, 10010, 74, Holder, l. c.), BIRACATTUS

altrove e in età più antica, ad es.: *Fontanecta* „Fontanetta“ a. 768 in una carta trevigiana (v. Cipolla C, *Ant. docc. del monastero trevigiano*, o. c.), la quale non corrisponde su quelle carte toscane e venete ad un esito fonetico volgare ma vuol essere una trascrizione letteraria di un volgare *-tt-*, sull'analogia del latino *tectum* all'italiano *tetto*.

Lo Schönfeld, o. c., pag. 93, dichiara difficile un'interpretazione germanica dei nomi in *-atto* FRIATTO, FRIATTO, FRIATTUS (CIL. XIII, 7916, 3614, 8324, CIR. 441) da altri germanisti già supposti di origine celtica, ma riconosce invece per germanica la formazione del nome di CHARIETTO (v. s. *-ITUS*) che non si potrà staccare da CHARIATO = CARIATTO, *episc. eccl. Genav.*, verso a. 585; CARIATTO = CARIATTHO, *vir illustris*, Concil. Araus. a. 529, CARIATI GAITI Filii CIL. XIII, 4545 apud *Mediomatricos*, v. Thll., e forse neppure da *Cariado*, *Kariado*, *Cariados*, nome di un rivale di Tristano nel *Roman de Tristan* del Thomas, ed. Bedier.

Il suff. *-atto*, come pure *otto*, nei dialetti italiani adempie a varie funzioni di 1) diminutivo (ed in tal caso si scambia facilmente con *-etto*, e lo sostituisce in certi tratti della parlata canavesana) e derivativo genealogico: *Lunatus*, *Perrotus*, *Perretus* „figlio o discendente di un *Lupus*, *Petrus*“, 2) aggettivo patrio regionale o locale nella sua applicazione a nomi di luogo (cfr. canav. *Ceresolât* „abitante di Ceresole“, Olivieri CVE. 257 s. *-atto*, lomb. *Varesôt* „abit. di Varese“, ven. *-òtto* CVE. 258 s. *-òtto* e v. Meyer-Lübke Einf. III, p. 279), 3) di nome professionale (piem. *socliât* „zoccolai“, Borgomanero *zuclatu* „id.“, *uflatu* „offeliere“, a ferrarese *raxonato* „ragioniere“, ecc., v. Archivum Romanicum II, 1919 p. 261, agenov. *calafatus*, = aital. *calafato* „calafatore“, friul. *erbolatt* „fattucchiere“ ecc., v. Merlo, in Studi Romanzi IV, 155, n. 2, veneti *Segato*, *Irivellato* CVE. 257, *pegolòto* CVE. 258). — In quest'ultima sua funzione mi è dubbia la sua identità originaria con l'*-atto* degli aggettivi patrii e del veron. *Sanzenati*, *Stefanati*, *Filipinati* „abitanti della contrada di San Zeno, di S. Stefano, di S. Filippo“ (v. Balladoro A. *Folklore veronese*, *Proverbi*, Verona, 1896 p. 74) ed al proposito mi pare troppo recisa l'inammissibilità opposta dal Bertoni all'ipotesi del Wenderiner (*Die paduan. Mund. von Ruzzante*, p. 47) che nell'*a. padov.* *-ato* vedeva un latino *-ator*. Una forma *-at-*, *-ato* svoltasi da *-ato(r)* per via letteraria italianizzante nelle città padane del Quattrocento e di lì diffusa ai centri minori ed alle valli non mi pare una cosa impossibile, cfr. piem., lomb. *avovât* „avvocato“. L' *-at-*, *-ato* dei cognomi professionali sarebbe in tal caso una nuova veste rammodernata dell' *-ator* ch'ebbe vasta ed antica diffusione in tutta l'Italia Superiore nella sua forma notarile medievale *-tro* (cfr. *actro* „actor“ e *Senatro* „Senator“ in due carte trevigiane del sec. VIII, v. Cipolla o. c. p. 51, 58) e volgare *-aire*, *-aro*, *-adro*, (cfr. i nomi ladini in *-adru*: *tešadru* „tessitore“, *funadru* „funaio“ ecc, v. D'Ovidio in Romania XXVI e Bertoni in Archivum Romanicum II, 387) dei riflessi onomastici e comuni di *advocator* e di altre basi. Un esito semiletterario *-at-*, *-ato* sarebbe d'altronde facile a spiegarsi nei centri cittadini, ove tali voci potevano venir sostenute dal tono letterario dei burocrati (*raxonato*) e le arti

e BIRACATUS<sup>1</sup>, Holder I, 423 ~ d) α) *Bonatto*, v. s. BONUS; *Luua-tus*, v. s. LUPUS, γ) *Cervato*, CVE. 213; *Viola*, *Violati* CVE. 153; *Vettorato*, *Venzato* CVE. 152.

— ATUS b) MUSSATUS 'qui mussat' Otto, o. c., p. 808, MUSCATUS 'a musca' Otto, 807, ROSATUS, 'rosae significatur similitudo', Otto 839, PASSARATUS 'passeri similis' Otto 817, NOVATUS 'a novando', LUPATUS, 'a lupo' Otto 801 c) α) v. s. (A)DEODATUS, DATUS, DELICATUS, QUADRATUS, γ) v. s. ROSATUS ~ d) α) v. s. CARBO<sup>2</sup> β) v. s. URSUS γ) *Biancato*<sup>3</sup>, CVE. 221.

— AUCUS (celt.) e -AUCHUS, in Amm. Marcell. v. Holder II, 1476, s. SENIAUCHUS. > -OCUS e, verso il V sec, \*-OCCUS = -OCH e le industrie cittadine risentivano più che altrove, nei centri minori, l'influenza della parlata letteraria (*calafato*). Non è poi un caso che tali voci riappaiano sui documenti dell'epoca trascritte in *-tor* (*raxonator*). — Resta a notare che difficile riesce a distinguere fra i nomi propri in *-atto* quali derivino tale suffisso da *-ATTUS* e quali invece da un *-ATVS* anteriore (v. s. *-ATVS*).

<sup>1</sup> Cfr. Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte d'Or*, n. 83, Digione: 'Dis Manibus... [I]uli Biracilli C. Jul. Biracattus pater p. c., e n. 128, presso Digione: M(onumentum) Litugeni Biracati [filii]. — Il cogn. BIRACATTUS, come dichiara l'Holder, l. c., è un derivato di BIRACOS, n. celt., cfr. BIRACIUS, BIRACILLUS, BIRACO, Holder, l. c.

<sup>2</sup> Ad *-atus*, invece di *-á*, corrisponde talora un esito volgare recente semi-letterario *-át*, (cfr. piem. *avocat* „avvocato“) trascritto in *-atto* sulle carte canavesane recenti. L'estensione del fenomeno, dovuto in parte al carattere semilettario delle voci onomastiche nel periodo moderno, si spiega col turbamento addotto in chi trascrive o parla dalla presenza del suffisso canav. *-át* „-atto“ < *ATTUS*, v. s. id. A questa tendenza collimatrice di esiti volgari semilettari e di esiti grafici iper-rurali si oppone talora una tendenza inversa dello scriba, quella per cui grafie tradizionali ad es. di nomi locali in *-eto* < *-etum*, corrispondenti ad esiti volgari in *-è*, *-èi*, *ù*, si ridussero, per un vezzo di restaurazione ultra letterario dello scriba, ad *-etto* (*Frassinetto* [*frasinè*], *Colletterto* [*kurèi*] ecc. Non altrimenti si spiegano i nomi locali friulani in *-acco*: *Premariacco*, *Remanzacco*, *Carvacco*, *Aveacco*, *Avosacco*, di contro agli esiti volgari locali [*premarjàs*], [*ramanzàs*], [*charvù*], [*aveà*, *deveà*], [*avosùs*, *avosà*] ecc., ed i nomi locali canavesani *Confliacco*, *Priacco*, *Vidracco*, *Drusacco*, *Trusignacco*, *Montagnacco*, di contro ai loro esiti volgari in *-è*. Altri esempi siano i nomi locali friulani in *-icco*: *Alnicco*, *Bicinicco*, *Bonzicco*, *Butenicco*, *Chiavarnicco*, *Ciconicco*, *Giavernicco*, di contro agli esiti volgari [*Alnè*, *Dalnè*], [*bicinins*], [*butinins*], [*cicunins*], [*giavernè*] o semilettari [*bonzic*], [*chavornic*] ed alla trascrizione più o meno fonetica dell'esito volgare originario: *Formeaso*, [*formeàs*].

<sup>3</sup> Circa la difficoltà di distinguere i nomi provenienti da *-ATVS* da quelli in *-ATTUS* v. s. id. n. 1.

(brettone, s. VI—XIII)<sup>1</sup>, b) *SENOCH*, abbas, presbiter, s. VI, v. Folder il 1466 s. *SENACUS*, -OCUS e cfr. *SENNAUCUS* in *SENNAUCIUS*, -A; *SENEUCUS*, *SENUCUS*, Holder II 1475—1504; *IUDOCUS*, principe brettone † 669, Holder II 86 ~ d) α) *Petroccus* presbiter, CdBobbio I, 6, 8, 74, s. VI, NP.; *Petrochus*, a. 1263 Perosa CP.(?); in *Procco* a. 1586 [*pruk*] Verolengo NL.; Porta [del Borgo] e *Procco* a. 1754 [*i pruk*] Agliè NL. < NC.; *Perrochino* (Tenuta di) a 1683 Valchiusella NL.; *Perroclolus*<sup>2</sup>, -*uclolus* ESSS. V 211. 1211, CSiC a. 1251 NP.; Martino *Perrochia* BSSS. VI 382. 1277, *Perroçha* de Paerno V, 217. 1251, *Peroça* V 169. 1239 Burolo CM.; < *PETRUS*; *Belocco* e *Belochio*, v. s. *BELLUS*. γ) *Barocco* CVE. 155; *Bertocco* CVE. 157, *Pedrocca*, *Pirocco* CVE. 148.

— *AX* (di *AUDAX*, *DONAX*, gr. *Δόναξ*, e *DONACE*, n. mul. *Thll.* *EFFIGAX*, *HIERAX*, *MARRAX*, *MELLAX*, *PERTINAX*, *STORAX*, *VIVAX*, *Dessau*) > ? — *ACIS* (nomin.)<sup>3</sup> b) *PETRONACIS* *Silvagni*, n. 534, c) β) 'cum

<sup>1</sup> V. s. — *ACCUS*. — La diffusione dei suff. — \**OCUS*, — *ACCUS* — *ecco* di *brythonec* „brettone“ dai nomi propri estesi a voci comuni con valore aggettivale e dileggiative (cfr. ital. *baciocco*, *sciocco* e v. Ascoli *AGilt.* VII 598; genov. *baguch* „corpulento“ < genov. *baga* „oltre da vino“, genov. *bisiae* „inconsiderato, trascurato“, ital. *domnùccola*, *domnùcchera*, *domnùccoro*, *domnèccoro*, v. *Horning*, o. l. c.) va connessa alla storia dei Brettoni nell'alto medioevo, delle loro avventurose escursioni militari e monastiche e comunque alla loro penetrazione medievale in Italia (nel Piemonte: „ego Gurgarus genere *Brittonum* subscripsi“, CdBobbio, I, pag. 83, a. 591; *Petri Bretoni* BSSS. XLV 296. 1254 e *Oçqadec*, miles, XLV 178. 1183; cfr. afr. *bretton*, *berton* „brettone“ ed il suff. di *brythonec* e dei numerosi cognomi bretoni di *Le Dantec*, *Gallouedec*, ecc.; numerose bande armate di bretoni scorazzarono il Piemonte, dalla leggendaria calata per la Valle di Aosta di *Sisualdo* re dei *Britti* nel 565 [v. *Saroglia*, *Memorie stor. della Chiesa d'Ivrea*, p. 30] sino alle loro scorribande nel sec. XIV [v. *Bertano* L. *Storia di Cuneo*, II, p. 148; *Boll. della Soc. Pavese di Storia Patria*, IV 1904; *Boll. stor. bibliogr. subalpino* XXV, 1923 p. 299] ed alle leve di guerrieri bretoni fatte dai Savoia, v. BSSS IV<sup>5</sup> 10. 1387). — Un caso caratteristico di tale storia si è la sorte del loro stesso nome etnico *brittus* (*REW.* 1316) dai cui dipendono forse, invece che da *Berto* NP. *german.*, i nomi *Bertocco* e *Bertacco*, quali forme anteriori a quell'altra *brythonec* = *brython* „brettone“.

<sup>2</sup> Questo ed i sgg. sono da *-occolo*, *-occljo* (v. s. *-ūtus*).

<sup>3</sup> Circa la tendenza nel linguaggio latino popolare di foggarsi per il nominativo una forma in *-is*, *-es*, *-e* sul modello del genitivo e casi obliqui v. *Grandgent* o. c. § 367 e cfr. *ibid.* *audace* (nomin.). Una controprova può essere il nome medievale '*Quirax germanus Ursi*' (v. L. *Schia-parelli*, *I diplomi di Guido e di Lamberto*, in „*Fonti per la Storia d'Italia*“,

*Johannace* clerico', 'Uidelina uxor *Johannacis*' BSSS. XLV, 212, s. XIII, γ) *Zanaxi, Ianaxi*<sup>1</sup> < IOHANNĒS, CVE. 140.

— E, -ENIS, -IS, -INIS, v. Grandgent, o. c. §§ 355, 359 e Diehl, o. c., pp. 79—92. b) AELIAE IULANIENI CIL XIV, 1784, Ostia; PHILENIS, Silvagni 3707; AMABILINUS<sup>2</sup> Silvagni 1986 < AMABILIS,

pag. 6, r. 18) tratto al nomin. in -ax da una forma genitivale *Quiraci* del nome greco-latino QUIRACUS CYRIACUS, Silvagni, o. c., n. 2375. Un ricco elenco di nomi medievali in -ace, -aci, dei secoli VIII e IX, ha raccolto il Bianchi dalle carte toscane in AGIt. X, 350 sg.: *Auduaci* (nom.); f. *Audaci, Baronaci* (gen.), *Deodaci* (nom. e acc.), *Gabbaci* (gen.), *ego Iohannacis, Iohannacim* (gen.) *Leonaci* (nom. e gen.), *ego Leonaci, fil. Maronaci, ego Petronas, ego Petronaci, Istefanacis, ego Teuderacis*. Altri nomi in -ace del sec. X, si hanno in L. Schiaparelli, *I dipl. di Berengario I*, n. 70 a 906: '*Iohannace, Stefanace et Laurencius abitates locus qui dicitur Caltonico isti omnes servi*', e nel *Codice diplom. Istriano* del Kandler all' a. 900: '*Iohannace Helliadi*'.

L' -ACIS, oltre che da -AX, può derivare da -ACT(U)S colla stessa antica contrazione della -U di -IUS che s'avverte nel lat. volg. (v. AGIt. IX, 380, Schuchardt H., *Vocalismus des Vulgärlateins*, Lipsia, 1866—69, II, 384, Diehl E., *Vulgärlateinische Inschriften*, nella collana di Kleine Texte, editi da A. Marcus e E. Weber in Bonn, No. 62, p. 79) e nel basso lat. dell'alto medioevo (cfr. Grigori, nomin., L. Schiaparelli, *I dipl. di Ludovico III*, no. 6, a. 901; *ego Maurici, ego Lupini, ego Aderisi*, nel *Codex Cavensis*, v. De Bartholomaeis in AGIt. XV, 271 ove il n. *Jannaci* citato a pag. 265, 270 è interpretato „Jannaccio, Giovannaccio“; per tali nomi contratti in -i, sulle carte toscane v. Bianchi in AGIt. X, 359 sgg. e XIII, 193) ed a cui risalgono gli esiti canav. -ente < -ENTI[(U)S], v. s. id., -iŷe < -IŷI[(U)S], cfr. canav. Müriŷe „Maurizio“ ecc.

Sulle ragioni di una tale diffusione di forme contratte che s'è voluto far dipendere dal risorgere di forme dialettali italiche e del prisco latino si raffrontino le quasi regolari trascrizioni in -is (-eis, -eios) dei tardi nomi singolari in -IUS delle iscrizioni cristiane romane: 'Αθανάσις, Ἀνθέστις, Ἀσκληπίης, (Γ)οργόνιος, Εὐσέβιος, [Γ]ούλη, Λαυδικίς, (Λα)υρέντις, Λεόντι'ος, Μακάρις, Μετρίκις, Ναβίγις, Παραμύθιος, Περρώνειος, (Σω)φρόνιος = ATHANASIUS, ANTHESTIUS, ASCLEPIUS, GORGONTIUS, EUSEBIUS, IULIUS, LAUDICIUS, LAURENTIUS, LEONTIUS, MACARIUS, METRICIUS, NAVIGIUS, PARAMUTHIUS, PETRONIUS, SOPRONIUS (Silvagni, o. c., p. 513 sgg. e 'Απολλωνάριος, v. s. -ARIS -ARIUS.

<sup>1</sup> Con *Zanaxi* andranno pure alcuni altri cognomi veneti come *Andreas* CVE. 257, *Bellinaŷo* CVE. 221, *Bonaŷo* CVE. 222, *Filiaŷi, Bonfiliasio* CVE. 202, e *Bertaso*, con altri che l'Olivieri raccoglie sotto la forma attuale del suff. -àŷo senz' alcuna dichiarazione (CVE. 257), quando non siano cognomi geografici derivati da nomi locali friulani in -ās (v. s. -IUS, n. 2).

<sup>2</sup> I tardi cognomi latini masch. in -INUS -ENUS (cfr. CIL. III, 2079), femm. in -ENIS, -ENE, -INE si spiegano colla stessa tendenza del linguaggio popolare a foggarsi per il nominativo una forma sul modello dei casi obliqui e parisillaba (v. Grandgent, o. c. § 367), quando, sotto l'infusso della declinazione greca, i nomi greco-latini in -E(S): NICES, Νίκη Silvagni, alla cui uscita s'uni-

-INIS, CIL. VI 11507, XII 3987; MARTIALIS, -INIS, Silvagni 2701; HILARINUS, Silvagni 2607, HILARINE Silvagni 1187, 3540 < HILARIS Silvagni 2047, 5, HONORINUS Silvagni 378 < \*HONOR; DOVIDE, n. mul., DOVIDENAE, dat., genit., s. III d. Cr., v. Holder, I, 1312, c) β) de *Amabilene, Amabilenam* v. s. AMABILIS ~ d) Salvioni, o. l. c<sup>1</sup>, γ) *Contareno, Fuscareno, Lupareno*, CVE. 257<sup>2</sup>.

formavano gli stessi nomi d'origine latina da -A voltisi ad -E: MERCURIANA, -ES, -E, MERULINE ecc., Silvagni (v. s. -E(N)S, n. 2), venivano declinati al genit. in -ENIS (v. Grandgent, o. c. § 359). Così accanto ad APHRODITE di numerosi titoli 'liguri' del CIL V 2, si ha pure APHRODITEN (nomin.) CIL. V 2, 6808 Ivrca, e APHRODITENSIS (nomin.) CIL. V 2, 7697 S. Albano.

<sup>1</sup> Tracce di tale declinazione latino-volgare in -ENIS, romanza in -ene nella toponomastica piemontese sono: *Arene curtis* BSSS. XXXVI, 2 1038, de *Arenis, Harenis* [trascrizione latina notarile all'ablativo plur. di un volgare -ene inteso come una forma di plur. da -ena, quando dai nomi declinati in -ENIS si fu svolta una neo-formazione romanza di n. pr. masch. in -eno, femm. in -ena: *Abbolenus*, NP., v. C. Cipolla, *Monumenta Novaliciensia, Index*, cfr. l'*Abbelenus* di Fredegario, Först.<sup>1</sup>, 3 < \**Abbula* < ABBO, Holder, I, 6, Schönfeld, o. c., p. 1, Först.<sup>1</sup>, 1; *Audenus*, NP., Cipolla, o. l. c., < *Auda*, NP. femm. german., Först.<sup>1</sup>, 164; *Acelena*, uxor, BSSS. XLV, 113. 1137-1158, < *Accila*, NP. masch., got., Schönfeld, o. c., p. 1], CAst. 279. 1199 < *Ara*, NP. masch., got., Först.<sup>1</sup>, 115 (cfr. i nomi ostrogotici *Maza, Patza, Wacca* declinati da Cassiodoro in -enis, -enem, v. Schönfeld, o. c., p. XXV e s. vv.); *Guarene*, l. presso Alba, < *Wala(h)*, v. Schönfeld, o. c., p. 250, Först.<sup>1</sup>, 1513 (cfr. i numerosissimi *Wala, Guala*, NP. e CP. sulle carte mediev. piem. allato ai derivati in -ene: nobiles *Wallenni* de Marcanasco a. 1558, Pont, < \**Walenj*, plur. NC.) > al *Valegnio* a. 1677 Quincinetto, al *Valegnio* a. 1786 Valchiusella, NL); *Marene*, l. presso Savigliano; *Niza, Nicene* CdBobbio I, 396, oggi *Val di Nizza*, presso Bobbio < NICE, -ETI (dat.) Dessau, NICES e -ENE (nomin.) Silvagni, o. c., nn. 3018, 3151, = NICIA, NICIAS Dessau; *Boçolen, Bozzoleno, Bozoleto, Buccelen* seu *Buzzole* villa BSSS. XLV, 37. 1083 ecc., oggi *Bussoleno* in Val di Susa. — Lo Schönfeld, o. c., p. 54 s. BUCCELENUS, duca franco, scompone il nome in BUCCE-LENUS come AUDOLENA, NP. femm. burgund. ?, CIL. XII, 2105, XIII, 166 in AUO-LENA, BUTILINUS, NP. masch. alamann., Schönfeld, o. c., p. 59 in BUTI-LINUS, secondo l'ipotesi del D'Arbois de Jubainville, che nei suoi *Études sur la langue des Francs*, p. 110 considerava -leno, -liuo come un suff. diminut. Invero non si potrà staccare BUTILINUS da BUTILA, NP. masch. got., Schönfeld, o. c., p. 59, AUDOLENA da AUDILA, NP. masch., s. VI Conc. Autisiod, Först.<sup>1</sup> 164 e BUCCELENUS si dovrà connettere ad una fase \*BUCCILA, NP. masch., come pare dimostrato dalla identità delle forme antiche del NL. *Bussoleno* di Susa: *Buccelen* = *Buzzole* (= -ae) villa. — Una lunga ed utile discussione comporterebbero le spiegazioni date sinora da celtisti e germanisti su taluni nomi pr. che si è voluto riconoscere composti di due membri: Come i nomi scomposti in -leno, -liuus, -leua, anche altri in -land, Först.<sup>1</sup> 829, -liud Först.<sup>1</sup> 845, -loch Först.<sup>1</sup> 880 saranno da ricondurre a voci in -ila,



— **ĒLIUS**, v. s. -ILIUS.

— **ĒLLUS** e **ĪLLUS**, -ŪLUS > -ĒLLUS, *b*) **AUCELLA**, **MARCELLUS**, DeVit., **CARILLUS**, **CARULA** Thll., **MAURILLA** DeVit., **LUPELUS** (= -ELLUS), **PETRONILLA** Silvagni; *c*)  $\alpha$ - $\beta$ ) **Ozella**, v. s. **AUCELLA**; **Marcello**, v. s. **MARCELLUS**; **Carello**, v. s. **CARILLUS**; **Maurellus** de Bardonisca, BSSS. XLV, 20. 1062—1092, **Morellus** de Beccaria, VIII, 110. 1231, NP.; **Iohannes** de **Morello** de Strambino, IV<sup>4</sup>, 277. 1338 CP.; **Morello**, CP., ad **Morellas** a. 1586—1632, Verolengo, NL.; alla **Morella**, al **Morello**<sup>2</sup> NL. (numerosi); **Perronella**, a. 1586, Sparone, NL.;  $\gamma$ ) **Carelli** CVE. 224, **Maurelli** CVE. 145  $\sim$  *d*)  $\alpha$ ) **Perellus** de Puthéo, a. 1263, Cuornè, NP.; **Petrus** de **Prella**, BSSS. VIII, 74. 1214 CM.; **Perrello**, **Perrello**, CP. < **PETRUS**; **Facellus** Pauesius, BSSS XLIII<sup>4</sup> 47. 1307 NP, < **BONI**[**FATIUS**;  $\gamma$ ) **Paganello** CVE. 229; **Tadiello** CVE. 152; **Fiello**, CVE. 145.

— **ENIUS**, v. s. **IGNUS**.

— **E(N)S**, -**ENTIS**: **CLEMENS**, -**ES**, **CRESCENS**, -**ES**, Thll., **HERCULES**, -**ENS**, -**ENTIUS** (nom.), **HERCULENTI**, -**INTI** (dat.), Schwab., o. c., p.

-ilo + -and, -ind, -oh. Altrettanto forse per alcuni nomi in -laicus, -legius Först.<sup>1</sup> 823 sg. che riverranno a voci in -ilo, -ila o -ulus, -a + -aticus, -eticus ma basti per ora l'accento.

Le varianti medievali **Audoenus**, **Frodoenus** = **Audoinus**, **Frodoinus** ecc., v. Cipolla, o. l. c., risentono a mio avviso dell'indecisione fra la forma volgare romanza -ene e la letteraria romanza -inis: **MARTIALIS**, -**INIS** e \***MARZALE**, -**ENE**.

<sup>2</sup> L'Olivieri, l. c. afferma che l'-eno dei nomi ivi elencati è 'puramente grafico e letterario', ma non par dubbio invece che sotto la forma -eno continuino la declinazione latino-volgare -i(s), -e(s), -inis, -ene(s) in quanto che derivano dai nomi medievali **Contari**, **Lopari**, **Fuscari** (v. Bruckner, o. c. p. 263, 280, 250), e che le varianti in -ino, -ini (CVE. 158, 137, 215) siano restaurazioni seriori, popolari o letterarie qui non importa decidere, dovute all'analogia dei più numerosi nomi in -ino.

<sup>1</sup> Cfr. Grandgent, o. c., p. 37.

<sup>2</sup> I nomi di luogo meno soggetti dei nomi personali e dei cognomi a rimaneggiamenti eruditi, raccolti direttamente dalla bocca del popolo e trascritti con più scrupolo di esattezza grafica conservano, come altrove, nel Canavese tracce continue e sicure dell'uso di far precedere l'articolo singolare ai nomi personali cognomi e soprannomi, secondo l'uso lombardo e trentino, ma non veneto (v. Prati, o. c., p. 76). Tali tracce documentano talora l'uso volgare, non letterario, del cognome al plurale (NC.), che d'altronde riappare, anche fuori della sua applicazione a voci toponimiche, in costrutti sintattici, quali i NC. veneti: *Litamè*, *Liorsi* ecc. CVE. 254.

663 e Schuchardt, o. c., III, 343; SPES, cogn. e n. sing. vir. e mul., Dessau, Silvagni, SPENTI CIL. IX, 1204; **-es, -entis** nelle carte medievali: *Johannes, Johannentis*, v. Buch in ZRPh. XI, 111; Salvioni in Romania XXXV, p. 250, n. 1; **-ITIE(S) < -ITIA**: CARITZE n. sing. mul., Silvagni, no. 3103; DULCITIE<sup>1</sup> n. sing. mul., Silvagni, no. 475, cfr. ibid. DULCITIUS e DULCITIA, n. sing. mul., Otto, o. c., p. 884; **> -ities, -ices, -icies, -ice, -ise, -isse; -isent, -esent, -essent, -issent**: „filio beatae memoriae *Belitie*“ in una carta pisana dell'a. 1029, AGIt. XVII, 487; *Bellicies*, personaggio del *Tristano* riccardiano edito ed illustrato da G. Parodi, Bologna, 1896; *Belices*, lo stesso personaggio nel poema di Niccolò degli Agostini, *L'innamoramento di Messer Tristano e di Madonna Isotta*, Venezia, 1534 (v. Archivum Romanicum, IV, 1920, p. 156 sg.); afr. epico *Belesent, Belisent, Bellissent, Bellissant* „Belissenda“ (Langlois, o. c., s. v.) **< \*Bellities** „bellezza“, v. s. BELLUS; „la belle *Brunissent*“ del *Roman de Thèbes*, ed. Constans, v. 7876, **< \*Brunities**, „brunezza“; *Clarissant*, principessa saracena, (Langlois, o. c., s. v.) **< \*Clarities** „chiarizza“, cfr. *Clarise, -ice, -isse, Claesme*, n. pr. femm. (Langlois, o. c., s. v.).

— **Ē(N)SIS, Ē(N)SIANUS**<sup>2</sup>: CASTRENSIS, -ESIS, -ESIANUS, Thll.; c) α) *Turinexy, -esy* (genit.), CP. frequente, **< TAURINENSIS** γ) *Bolognese*, raffrontato con *Bolnisio* (= Bolo-) NP. bolognese del s. XIII., CVE, 169 **< BONONIENSIS** ~ d) α) Uido *Canabensi* comes BSSS. V 7. 1156 „Guido conte canavese“ **< Canava** (**< c a n a b a**), antica corte medievale sul territorio attuale di Salassa;

<sup>1</sup> Alla diffusione di tale uscita in **-E(S)** non è stata estranea l'influenza onomastica greca dei nomi femminili in **-ή, -ής, -η**; cfr. *Αιλιανή, Αιλιαής, Silvagni*, = AELIANE, -A. allato ad *Αιλιανός* = AE-, AILIANUS Dessau; *Σερμηλιλλη, Silvagni* = SERENILLA; *Ιουλιανή* = IULIANA, -E, -ES; *Μαρκιανή* = MARCIANA, -E, -ES; MERCURIANA, -E, -ES, MERULINE Silvagni.

<sup>2</sup> Il Meyer-Lübke in *Einf.* III p. 279 dichiara di nuova formazione ed improntato forse a DIOCLETIANUS **< DIOCLEA**, il suffisso **-igiano** di *Parmigiano, Astigiano*, ma ad **-igiano**, forma letteraria attuale del suff., corrisponde ovunque nei dialetti gallo-italici un esito **-ežán** che solo s'accorda con un'origine da **-E(N)SIANUS** e colla sua storia. Cfr. *cortisiani* (b.lat., v. MGH. Dipl. I, p. 352, r. 45) „cortigiani, ma nel significato primitivo di dipendenti, abitanti di una corte, di un distretto *cortensis*“; „in comitatu *Regienses*“ - di Reggio Emilia, dei 'Reggesi' e nello stesso documento: „in comitatu *Registano*“, L. Schiaparelli, *I diplomi di Berengario I*, no. 37, a. 903.

Uido comes f. q. Ardecionis de *Canauise*, BSSS. VIII 1. 1141; cfr. CStC. I, pag. Il sgg.; „et walda de Vulpiano usque ad finem superius dictum in *Canaueso*“<sup>1</sup>, MGH. Dipl. Henrici II, a. 1014; Obertus comes *Canavesanus*, BSSS. LXXIX, 277, 1095, *Petrus Canavesanus*, BSSS. LXXIV, 251. 1115, < *Canavese*, nel significato più antico, del distretto feudale che prese nome dalla corte di Canava; „de comitibus de *Caneues* habitantibus a flumine Durie insusum uersus *Caneuesum*“, BSSS. VIII, 22. 1197, de *Canauex*, *-isio*, *-eisio*, BSSS. XLIX, 41. 1167, 87. 1221, 145. 1244, de *Canaueis*<sup>2</sup>, BSSS. XXXVI, 186. 1224, ove *Canavese* ha già il suo significato più tardivo, medievale, di consorzio (potestaria, comune, Universitas) politico delle terre dipendenti dai vari nuclei di famiglie signorili diramatesi dall'antico ceppo dei Conti del Canavese; Pastor *Caneuesius*, BSSS. VIII, 110. 1231, Martini *Canavexii* clientis, BSSS. IV<sup>4</sup>, 277. 1338, *Canavesio* a. 1684, 1729, 1789 Ronco, a. 1797 Romano; C-, *Chianavesio* a. 1802 Carema, CP. geogr. < [de] *Canavesio* „Canavese“; *Albaneysi*, *-esie* (genit.), a. 1554, Volpiano; *-esy* (genit.), a. 1530, Chivasso, CP. e CM. geogr. < Albano Vercellese; β) *Astisanus*, v. L. Schiaparelli, *I dipl. di Rodolfo II*, no. 10, a. 924, = *Astigiano*, NP < HASTA, oggi Asti γ) *Brandalise*, *-olese*, *-olisio* allato a *Brandolin* < *Brando*, Först.<sup>11</sup> 234, CVE. 158; *Guarese*, *-iso*, *Quarisa*, *Squarise* derivati dalla stessa base di Guaraldo, Guaran, Gueruzi CVE. 161; *Nl-*,

<sup>1</sup> Circa *-E(N)SIS* in aggettivi usati a denominare il fondo dal n. sing. del proprietario (cfr. CIL. XV. 4825: in cellario domnorum Lolliani et Candidi... ex saltu MARCIANENSI...) nel territorio veneto cfr. Oliveri *Saggio* cit. pag. 65: *Corbanese*, *-esio* < \*CORBANUS < CORBUS; p. 73: *Marcellise* < MARCELLUS; pag. 75: *Martinese*, *-ise* < MARTINUS; p. 85: *Settemesa*, *-ésca* < SEPTIMUS ecc.

<sup>2</sup> Il suff. della variante grafica *Canapicium* (poi *-itium*), che s'incontra sin dallo scorcio del s. XII (v. BSSS. XXXVI, 76. 1185: de *Canapicio*; BSSS. VI. 16. 1181: feudum comitum *Canapecensi*; BSSS. IV<sup>4</sup>, 217. 1334: Obertus de Laurenzadio [oggi Loranze] ad partes *Canapicii*; BSSS. LXXXVI, 125. 1247: Bertrammi de *Canapicio*; BSSS. VIII, 14<sup>1</sup>. 1263: potestaria de *Canapicio*) e dovuta alla falsa etimologia dal nome della pianta della *canapa* che appare poi sullo stemma dei conti canavesani, rappresenta un caso singolare d'influsso morfologico del nuovo etimo per cui ad *-ensis* vien sostituito l'*-icius* caratteristico nelle voci canav. tratte da nomi di vegetali o create ad individuare tratti coltivati o boschivi. D'altronde tale variante si fonda sulla identità degli esiti recenti canav. *-eis* < *-E(N)SIS* e < *-icius* ed appare quando, dopo la caduta delle finali *-e*, *-o*, collo smorzarsi in sorda della sonora di *-eis(e)*, l'esito *-eis* di *-E(N)SIS* si accomunò coll' esito *-eis* di *-icius*.

*Negrisolò* CVE. 229; *Montesàn* „montigiano“ CVE. 178; *Piovesàn*, -ana, agg. di Piove di Sacco; *Portesàn* da *porto* „passo di fiume“ CVE. 180; *Bondesàn*, agg. di Bondeno, nl. ferrarese; *Borghesàn* „borghigiano“ CVE. 169; *Murianésego*, allato a Muriani, da Murano CVE. 178.

— ENS, -ENTIUS, -ENTIO, -ENTIOLUS, -A, -ENTIANUS, -A, -ENTINUS, v. Schwab, o. c., c) α) -enz(i)o, -enti, -e, v. s. FLORENTIUS, LAURENTIUS, LUCENTIUS, VINCENTIUS, VIVENTIUS γ) *Aventi*, connesso dall'Olivieri con „bon-evento“, CVE. 169, n. 1, < HABENS, CIL. III. 3898, Emona (Pannonia infer.), o HABENTIUS, Schwab, o. c., p. 663; *Lucenzi*, *Lusenti* (i) CVE. 143 < LUCENTIUS; *Viventi* CVE. 153 < VIVENTIUS, *Nocenti* CVE. 146 < INNOCENTIUS, Schwab, o. c., p. 664. ~ d) α-β) *Belenzo*, *Balançonus*, v. s. BELLUS, *Falenço*, -enzonus, -encionus, v. s. FELIX<sup>1</sup>; *Gorenzio*, illustre casato medievale di Bene Vagienna, < *Greg/gorentius* < GREGORIUS, γ) *Perenzòn*, *Perenzini*, *Perençina*, *Perenzano*<sup>2</sup>, *Petranzan*, *Perinçol* < PETRUS CVE. 148.

— ES, -ETIS, v. s. AS, -ATIS.

— I-ANUS, v. Schwab, o. c. p. 719: „inde ab exeunte primo, imprimis autem altero et quae secuntur saeculis cognomina in -IANUS formata apud ingenuos frequenter usurpabantur, idque ita, ut persaepe ex patris vel matris vel etiam patroni cognomine fingerentur“. Cfr. CIL VI, 2453, Roma: ULPIUS EMERITIANUS filius ULPI EMERITI; CIL V, 1. 3318, sec. III, d. Cr., S. Maria delle Stelle (Verona). In tale iscriz. dal nome gentilizio e dal cognome della madre IULIA MAGIA moglie di P. POMPONIUS CORNELIANUS derivano il loro cognome i figli IULIANUS e MAGIANUS c) α-β) v. s. AEMILIANUS, -A; VIVIANUS; γ) *Emiliani*, s. XI, oggi *Miani* CVE. 135;

<sup>1</sup> Alcuni esempi di tale „curioso uso del suffisso latino per nuove formazioni“ medievali ha raccolto il Bianchi in AGIt. X, 359: fil. qd. *Barbentii*, a. 754, *Barbenti*, gen. e nom. a. 788, *Magnenti*, gen. a. 763, *Magnari* fil. *Magnentii*, a. 777, *Magnentii*, a. 779, *Magnentini*, a. 784, *Morentialis* o -ulus, a. 753. — Notevole la diffusione di -enzo, -encius -inzo fra i nomi germanici del Först<sup>1</sup> 945, 1363: *Abinzo*, *Berinza*, *Custanza*, *Fahentz*, *Raginzio*, *Lopenzo*, *Lorenzo*, *Magalenzo*, *Reginzo*, *Reinza*, *Scarenza*, *Subarenza*, *Werinzo*, ecc., dei quali alcuni sono probabilmente nomi latini, come *Lopenzo* allato a *Lopus*, *Loba*, *Lobeto*, Först<sup>1</sup> 879 = LUPENTIUS, v. Schwab, p. 668, LUPUS, *Custanzo*, Först<sup>1</sup>. 322 = CONSTANTIUS Schwab 688 sg., *Lorenzo*, -inzo, *Lorenza*, fem. 'latein?' Först<sup>1</sup>. 880, = LAURENTIUS, -A ecc.

<sup>2</sup> L'Olivieri CVE. 257 suppone 'enzo (per -anzo)'

*Candiàn* < CANDIDIANUS, CVE. 133, n. 3; *Paterniani* CVE. 147 < PATERNIANUS, Silvagni; *Oriàn*, -no < AURELIANUS, CVE. 146 *Tiziàn* CVE. 153 < TITIANUS, Dessau ~ d) α) *Facianus*, a. 1263, Caluso; -no CStC. a. 1575 S. Giorgio; *Fassani* (genit.) a. 1554, Volpiano, ecc. < BONI]FATIUS, Thll. Cfr. il NL *Bertignano* e il CP *Ulrianus* e *Aimerianus* di due individui a NP *Ultricus* l'uno, l'altro *Aimo*, riportati a pag. 522 sg. γ) *Guriani* < Gre]gorianus<sup>1</sup>, CVE 141.

— *ICCUS*, -A<sup>2</sup>, allato a *ICUS* (celt.), = abrett. -ic, v. Holder, II, 19 e 22, b) *BELLICCUS*, -A, e *BELLICUS*, v. s. -*ICUS*; *SUTICOS* e *SUTICCOS*, Holder II, 19, 22; *MARICCUS*, -ICCA allato a *MARICI*, Holder, II, 427 c) v. s. *BELLICCUS* ~ d) α) v. s. *BONUS*; *Perico* s. XIX Strambinello; *Prico* da S. Martino a. 1779 Collettero Parella; *Prizzo* a. 1785 S. Martino, CP.; *Ubertus de Prica*, Iohannes de Benedicto de *Prica*, BSSS. VI, 349. 1274, CM; (cfr. catal. *peric*, spagn., portog. *periquito* „pappagallo“ REW. 6449) < PETRUS; γ) — — — ?

— *ICINUS*, v. s. -ARIS, n. 2.

— *ICIUS* -A<sup>3</sup> e -*ICIO*, -*ITIUS*, -A in n. gent., v. Otto. o. c., p. 854 sgg.; frequenti nella tarda onomastica dei cogn. e. n. singol.

<sup>1</sup> V., quanto all'importanza ed al significato della omonimia fra il NP: e il CP. di questi due esempi, a pag. 542 sg.

<sup>2</sup> Contro le affermazioni avanzate da altri sulla africanità del suff. -*ICCUS*, -A (v. Meyer-Lübke, *Einf.* III, § 203) si veda la sua diffusione in ben altri territori: *VORANICCA MARCELLAE*, CIL. V, 466, Pinguente; *MARICCA NAMICI F.*, CIL. V, 6850, Aosta; *BILLICCAE GRATIANI F.*, Allmer 691, Anglefort (v. Holder, I, 421); *BODICA*, CIR. 745, [BODI]CCA; CIL. VII, 13, Chichester; *MEDETICCA SENICATI F.*, Amiens, v. Holder, II, 1476. — Ad un'origine greca del suff. di tali nomi par difficile risalire in quanto che la loro diffusione caratteristica sul territorio di penetrazione celtica ed ove tracce d'influenza onomastica greca sono meno frequenti (cfr. tuttavia *ARECAIPPUS* in CIR. 847, Bollendorf, se da -*IKPOS*) pare escludere tale ipotesi. I nomi africani muliebri in -ICA e -ICCA (se per il n. *BODICCA* di CIL. VIII, 2877 non si vorrà accettare una provenienza celtica verisimile per la frequenza fra i Celti di tal nome a base celtica accertata, cfr. Holder, I, 456 s. \**bōdi*, 457, s. *BODIC(C)US*, -A „Victor, Victorina“; cfr. abrett. *Budic* poi *Buzic*, 497 s. *BOUDICCA*) qualora fossero dal greco < -*IKOS*, -*IKKA* (cfr. Bechtel, o. c., p. 451: *Φιλικος* e *Φιλίκα*, in Assus) nulla avrebbero in comune coi nomi celtici in *ICCA*, perchè varrebbero -*ICUS*, -*ICA*, *ICCA*.

<sup>3</sup> Corrispondentemente all'estensione del suff. -*icius* (con -*aceus*, *acius*, *iceus*) nel latino volgare; cfr. Wölflin E, *Die Adjektiva auf icius* in Archiv für latein. Lexicographie und Grammatik mit Einschluss des älteren Mittellateins, Lipsia, V, 415.

latini. *b*) DOCTICIUS, DOMNICIUS, DOMITIUS, DULCITIUS, -A, Thll.; SIMPLICIUS, -A, PATRICIUS, -A, PUBLICIA, LAURICIA, MAURICIUS, Dessau; AURICIUS, BELICIA, PRIMITIA, PRAEIECTICIUS, RETICIUS, SIRICIUS, SORICIUS, TARSICIUS, FELICIA, -ICIO, -ICIANUS Silvagni; MAURICIUS, -ITIUS De Vit; DONICIUS, ROSICIA Holder *c*)  $\alpha$ - $\beta$ ) *Belletius*, *Bellizoni*, *Belezo*, -zoni v. s. BELLIICIUS -ITIUS; *Bonicius* prenominatus *Bonezo*, *Bonetius*, -eciuis, -esso, -ezo, -izza, -essa, -izio, v. s. BONITIA -IZA  $\gamma$ ) *Maurisi* CVE. 145; *Fabrici* CVE. 136 < FABRICIUS; *Bonizzo* -izzolone, -izzato, -izzoli, -isoli CVE. 158;  $\sim$  *d*)  $\alpha$ ) *Perrecius* BSSS. IX<sup>1</sup> 175, 1275 NP. < PETRUS; v. s. CARUS;  $\beta$ ) *Gorricios*, v. pag. 535, *Garizio* < GRE[GORIUS  $\gamma$ ) CVE. 258 s. -esso e *Grandesso* CVE. 226, < *Grande*; *Vale-*, *Valaressi* CVE. 152, < *Valerio*; *Polesso* CVE. 147 < *Paolo*; *Carlesso* CVE. 133 < *Carlo*, *Nalesso* CVE. 146 < *Natale*; *Omizzolo* CVE. 229 (cfr. i NP. dell' alto m. e. *Homicio*, -itio e *Homulo*, Bianchi AGllt. X. 352 < *Homicius* e *Homulus*, cfr. HOMULLUS, HOMUNCIO Dessau); *Pieressa*, *Perissoni*, -issoni, -içol, -issinotto, -issèlo, -essutti CVE. 148 < PETRUS; *Bertolissio* CVE. 157 < *Berto*, -olo, NP. germ.

— IC(U)LUS<sup>1</sup>, -A in cogn. e n. sing.: HILARICLUS, FELICULA, -LICLA, -CULE, Silvagni; MATEICLUS, URSICLUS, cfr. URSIGINUS, URSINUS, URSULUS, URSUS, Dessau; OVICULA, Schulze 364; ORICULA Schulze 35; *c*)  $\gamma$ ) „Domenico et Valerio quondam Vendeimolo et Gaudolo f. qd. *Feligolo* et *Forcolo*“ Cipolla, *Ant. docc. del monast. dei SS. Pietro e Teonisto in Treviso*, o. c., no. 12, s. VIII, < \*FELICULUS, cfr. FELICULA.  $\sim$  -UC(U)LUS<sup>2</sup>, -A, cfr. PETRUCULAEUS, -UCULEIUS, -UCLEIUS, Schulze,

<sup>1</sup> Tali nomi latini in -ICLUS riproducono forse in veste latina il secondo membro -κλος (= -κλῆς) dei composti greci (v. Bechtel, o. c., pp. 238—248); cfr. AGATOCCLUS, -CLES, ANDROCLUS, CARICLA, Thll., NICOCLES, PATROCLUS, Dessau.

<sup>2</sup> Collo stesso scambio di suffisso di Ἴculus in -ūculus del latino volgare, v. Grandgent, o. c. p. 37.

Varianti di -UCULUS e di -ICULUS, -ACULUS sono übülu e ibulu, -ābulu nei nomi locali e personali dell'alto m. e. sul territorio piemontese e lombardo. Il cavaliere lombardo che nella canzone di gesta francese l'*Aiol* ribatte con una violenta apostrofe l'ironia ed il dileggio dei cavalieri francesi, soggiunge al v. 8847: *Martinobles mes peres ne fue mie buinars* „Martinobbio mio padre non fu mica uno stercorario“. Tale creazione onomastica del poeta dell'*Aiol* risponde certamente ad una caratteristica desinenza -obbio d'uso particolare alla regione 'lombarda', applicata al nome *Martino* di larga diffusione medievale (delle tracce notevolissime lasciate nell'onomastica delle lingue romanze da *Martino* e da *Berta* e *Maria* trattò mirabilmente il Gaudenzi in *Miscellanea Zeumer*, p. 381 seg.). Cfr. milan.

o. c., p. 170 sg., 360, d) *α*) Anna de Pedrolio a. 1530, Chivasso, CP.; Guillelmus de Petrolea de Monte Neuali BSSS. VI, 390, 1278, CM.; *Perroly, Peroly* (genit.), a. 1482, *Perruglio, Perrullia* a. 1562, Maria *Perrullia* Amossa, a. 1594, *Perogio*, a. 1760, Ciriè, CP. e CM.; *Peroglio* S. Carlo, a. 1745 Leyni, a. 1719, Rocca di Corio, a. 1760, Villanova; *Perrolio, -ollia*, a. 1604, Mathi, CP. e CM.; *Perroye* (genit.), de *Perroya* a. 1554, Volpiano, CM.; *Perrogio*, s. XVIII, Sparone NL. < PETRUS; *Bertoglio*, a. 1769, Campo,

*veggiabbi, -abbia* „vecchiaccio, -a, vecchiardo, -a“ (Cherubini, *Vocal. milanese-italiano*, IV, 484) < vet(u)l-ab(u)lu, l'area dei riflessi di verübūlum, allato di verūcūlum, REW. 9260, \*cannabula, REW. 1600 (allato di \*cannaculum donde i nomi oggi geografici dell'alto Canavese *Cinaglio* „canalone di monte“) \*rotabulum > ? comasco *orabbi* „mestatoio“ AGIt. XV, 593; ed i segg. nomi di luogo derivati da voci comuni: *Cadenabbia* sul lago di Como < catena (cfr. *Cadenazzo*, presso Locarno); *Cannobbio* e *Cannero* sul lago di Como < canna „canna di palude“; *Cortabio* e *Introbio* presso Como; *Cernobbio* sul lago di Como < \*cernubulum = cerniculum (cfr. sicil. *cirnigghiu* < \*cernibulum e per lo scambio del suff. -uculu con -ubulu e di -iculu con -ibulu nei dial. ital. meridionali v. Rohlf's in *Archivum Romanicum* VIII, 1923, pp. 450, 452, 464); „in loco et fundo paliato ... loco ubi dicitur in grebii“ BSSS. LXXVIII, 157, a. 1024 oggi *Gribbio*, Novara < \*cratibulum < cratis, cfr. *craticius* e *craticula* REW. 2304, 2302, 2303; *Verdabbio* presso Como e *Verdobbio* presso Sordevolo < *viridis*, *Sordevolo* < \*surgibulum „sorgente“, cfr. afr. *sordon* „sorgente“ ed i nomi locali canav. *Sorda*, *Val Sorda* = fr. source; *Vernabuli* rivolus, a. 902, oggi *La Vernavola*, roggia o canale presso Pavia, v. L. Schiaparelli, *I dipl. di Ludovico* III, no. 17, < verna (gall.) „ontano“; Valle [del Torrente] *Morobbia*, presso Bellinzona; flumen *Tardubio*, BSSS. LXXVIII, 82. 978, donde il nome del luogo *Tardoblade*, BSSS. LXXVIII, 13. 881 (cfr. flumen Arne, in vicis et fundis Arnate et in Samarate, da meridie [pars, sors] Odeskalki, da sera [pars, sors] Arnoni, da mane [pars, sors] Samaroni, BSSS. LXXVIII, 81. 976); la *Morgorabbia* e la *Vettabbia*, nomi di acque nell' 'ager mediolanensis', v. Bonvicinus de Ripa, *De Magnalibus urbis Mediolani*, ed. Novati, pag. 104; *Rodobio* (de), BSSS. LXXIV, 235. 1260, oggi *Robbio*; *Terzobio*, CASt. no. 686 a. 1251, oggi *Trisobbio* presso Acqui; villa di *Garbavoli* membro di *Roccoverano* presso Acqui < \*garbablo < garba (germ.) > fr. *gerbe*; Petrus de *Granauolo*, BSSS. XLV, 319. 1269 < \*granabulum „granaio“(?) ed in fine *Crespibulum*, locus, BSSS. XXXVI, 73. 1191 = ? *Crespabulum* nella bolla di Onorio II, del 24 nov. 1126, relativa ad un monastero di Savigliano, cfr. *Crespinus* [NP] de *Crespavolo*, NL., allato ai nomi pers. *Crispus*, *Crespinus*, CASt. Index; *Restoblus* Alcherius C.Ast., 724. 1264, Guillelmus *Noroblus* CASt., 910. 1206, *Veroblus, -bius, -blius, Varobius*, CASt., 470. 1210 ecc., NP.

La storia e la diffusione di -bulum qui accennata chiarirà l'origine sinora oscura del fr. *vignoble* (v. REW. 9350).

a. 1795, Cintano, CP.; *Bertogle* (genit.) CStC II, p. 73, a. 1387, CM.; *Bertogliatto*, *Togliatto*, numerosi, CP. > *Berto*, NP. germ.; de *Martinolio*, a. 1562, Ciriè, CP. < MARTINUS β) *Gianoglio*, CP. IOHANNES γ) *Marcuglia* CVE. 144 < *Marco*; *Bertoglio*, -òjo, òja, CVE. 157<sup>1</sup>.

— ICUS, v. s. —ICUS, n. 1.

— ICUS,<sup>2</sup> celt., v. Holder II, 22, s. ICO, = abrett. *ik* in BODICUS < \*BOUDICOS, allato a BOUDICCA, abrett. *Budic*, ecc.; = ? -IKO, -ICO,

<sup>1</sup> Non sempre *-oglio* risponde ad -ŪC(U)LUS; talora, maschera un esito volgare *-oj* < *-olj* (plur.) < -ŪLUS o < IŪLUS. Cfr. *Beniuolus*, not., BSSS. LXXIV 165. 1202, B- de Bellano VIII 89. 1221, LXXIV 140. 1223 NP.; Martinus, Petrus de *Beniuolo* LXXIV 235. 1260, \*245. 1235 ecc., CP.; Ruffinus Martinus de *-olio* (*-olj*. plur.), de *-oliis* VIII 141. 1263 NC.

<sup>2</sup> Sui nomi locali piem. trascritti in *-à*, *-àa*, *-àle*, *-àto*, *-àico*, < ICUS, v. s. A, ANIS, masch., n. 5. Dei nomi locali piem. trascritti in *igi* [e pronunciati in *-ĭs* < \**-iŷ(e)*] e nelle carte medievali in *-isium*, *-igio* (cfr. *Anterisium* CAST. II p. 898 a. 1244, < ANTEROS, Thll, o -ERIA cogn. mul, CIL. V 2, 7137, iscr. crist. Torino; *Racunisium*, de *Raconigio*, oggi *Racconigi*, < *Racco*, NP. germ. Först<sup>1</sup> 1007) < \*-ICIS, locativo ablativo plurale (non genit. sing.) di -ICUS, allato ai nomi locali piem. trascritti in *-ice* (Alice ecc.), *-es* (*Traves*, *Chiaves*, *Ceres*, ecc.), *-esi* (*Piòbesi*) e pronunciati in *-es* < \**-eŷ(e)* < -ICIS, locativo ablativo plur. di ICUS, tratterò nel mio studio già accennato sulla toponomastica del Canavese. Sulle ragioni del plur. vedi a pag. 533 e cfr. „in fundum CRISPINIS“, ibid. e cfr. le forme in *i* (= -IS) anteriori al mille dei sgg. nomi locali: in *Cadalenci*, *Tatonenci*, in *Gondolenci*, in *Feltrosi*, in *Paulinassi*...“ CdBobbio, I, pag. 375 s. X. Quanto agli esiti da -ICIS e da -ICIS plur. cfr. piem., lomb. *amīs* „amici, amico“, amilan. *heredesī* modellato su *abiadesī* „abbiatici“, sondr. *rédes* REW. 4115. Sui nomi locali lombardi in *-igo*, *-is*, lomb. e friulani in *-às* v. Salvioni in Arch. Stor. lomb. XXX, 1904, p. 382 sgg., e AGIt. XVI, 240 sg, ove è da escludere, per la ragione dell'età troppo tarda di alcuni nomi locali, l'ipotesi ivi avanzata di una origine di tali nomi in *-às* da -ICI genit. sing.; rivengono anch'essi al plurale locativo di -ICIS, -ACIS. A quest'ultima risalgono pure le forme medievali in *-asium* e attuali in *-asio* [pronunciati in *-às* < \**-àŷ(e)*] di nomi locali piem. quali *Bricherasio*, *Lucasium*, de *Gabasio*, *Guilgasium*, *Zeneraxium*, plebs *Bosonarium* che l'amico P. Massia nel suo studio sul Nome di *Bricherasio* in Boll. stor. bibliogr. subalp. XX, v-VI, Torino, 1917 ridurrebbe ad \**-asium* (latino-volgare) col „valore di possesso, appartenenza e anche di discendenza, a un di presso come lo *-ing* germanico“. L'uscita medievale *-asium* svoltasi dal caratteristico suffisso d'uso regionale -ACUS non va confusa col suff. -ASIVS di PASCASIVS e simili voci, perchè esso non sortì nella toponomastica e neppure nell'onomastica medievale la diffusione e la funzione propria di -ACUS di creare voci con valore di aggettivi. — Sui nomi veneti in *-igo* v. Olivieri, *Saggio* cit. pag. 51 sgg.



suffisso caratteristico per il territorio veneto-illirico secondo lo Schulze, o. c., p. 29 sgg. *b*) BELLĪCUS, n. gent. e cogn., Holder I, 383, Schulze 42, *c*) *α*)? *Bely*, v. s. BELLUS.  $\sim$  *d*) *α*) *Barbanica*, *Barbanile*, v. s. — *A*, -ANIS, masch.  $\gamma$ ) *Barbarigo*, *Dolfinigo*, *Grade-nigo*, *Mocenigo*, *Pasqualigo*, CVE. 258.

— I-ĒNUS nei n. gent. della Gallia Cisalpina, v. Schulze, o. c., p. 55, ed in cogn., cfr. GALLIENUS, Holder, I, 1962 sgg.; -ĒNUS nei nomi etnici cfr. Holder, I, 1440: CARNUTENI, RUTENI, UCENI, ICENI ecc. e cfr. UMBRENIUS, Dessau, CIL. V 2, 6559 Novara: UMBRENA POLLA, allato a UMBRIUS, n. gent. e UMBRINUS, cogn., Dessau; > -ENIUS, in nomi etnici e gentil. della Gallia Cisalpina (v. s. -IGNUS, n. 3), *c*) *α*) *Morenus*<sup>1</sup>, a. 1263, Caluso, CP., < MAURENIUS, cogn., DeVit.,  $\gamma$ ) *Bellièni*, cogn. vicent. che all'Olivieri „par riprodurre la forma franc. *Bellien*<sup>2</sup> del n. di Bethlehem“, CVE. 132, < ? BELLINIUS<sup>3</sup>, Thll.

— IGNUS<sup>4</sup> *b*) Cfr. CIL III, 1488: AE. MACRINUS EPIDIGNUS QUI

<sup>1</sup> Cfr. spagn. *moreno* „brunetto“.

<sup>2</sup> Nel poema franco-veneto *Bovo d'Antona*, ed. J. Reinhold, vv. 3600, 127 si ha però *Belieme*, *Beniant* „Betlemme“ ed una variante affine all'afr. *Bedleem*, *Belleem*, *Belliem* ritorna nel nome di luogo *Billiemme* Vercellese (cfr., per l'origine di tali nomi che s'intitolano da località della Terra Santa, Longnon, o. c., p. 375 sg.) e forse in *Billiemi*, loc. presso Palermo, allato di forme quali *Bettelemo*, s. XVI, a Chivasso e *Betlemme* altrove. Pare che manchi invece alla toponomastica italiana un n. loc. \**Bellièno* donde avrebbe dovuto originare il cognome *Bellièni*. Il raffronto coi continuatori di BELLIUS (v. s. id.) pare sostenere l'etimo di BELLINIUS.

<sup>3</sup> Per altri nomi, ma di diversa origine, in -eno, v. s. -E, -ENIS — Dubbie le origini di alcuni, come *Mallenus*, prior, *Paredenus*, v. Cipolla. *Monun. Novaliciensia*, Index. — Sui nomi di luogo lombardi e veneti in -eno < -ENUS v. s. -IGNUS, n. 3. — Di quest'ultimi però una parte potrà risalire a nomi in -A > -E (v. s. -E, -ENIS, n. 2 e s. -E(N)S, n. 1) declinati in -ENIS, cfr. ANNA, -ANIS e -ENIS < \*ANNE (v. s. -A, -ANIS, femm., e s. -E, -ENIS), come il n. locale „de loco *Casteno*“ BSSS. LXXVIII, no. 75 a. 973 < CASTA, n. sing. mul., Silvagni, attraverso una variante \*CASTE. Altri ancora possono dipendere dai nomi in -IS declinati in -INIS, -ĒNIS come il nome locale „in loco et fundo Lonnate ubi dicitur in *Peuereno*“ BSSS. LXXVIII, no. 75, a. 973, < \*PIPERI(S) < PIPER „pepe“, cogn. v. Holder, II, 1007, ove lo dichiara „lat. Lehnwort“, cfr. PIPERACIUS, n. gent. di un 'miles primipilus, domo Taurinus' (Torino) di stanza sul Reno colla legione XV, v. CIR. 480, e cfr. PIPERO, n. sing. vir. Silvagni, > il nome locale canav. *Piverone*.

<sup>4</sup> v. Modern Language Notes, XXIV 240. Cfr. spagn. -eño: *Madrileño*, *Brasileño*, *Chileño*, Meyer-Lübke, Einf. III § 285, p. 279. — Anche in voci co

ET EPIDIUS ed il n. gentil latino EPIDIUS Schulze o. c., p. 437 e 464; cfr. il n. etnico degli italici PAELIGNI, e dei germanici MARSIGNI, REUDIGNI, Schönfeld, o. c., s. v., Holder, I, 2090 s. -GNO; BENEGNUS, CIL. XII 2153, v. Grandgent, o. c., § 172,2 c)  $\alpha$ - $\beta$ ) *San Balēn*, esito volgare di più luoghi piem. trascritti: *San Benigno*<sup>1</sup>,  $\gamma$ ) *Belingno*, -egni < aven. *belegno* „benigno“ CVE. 221.  $\sim$  d)  $\alpha$ - $\beta$ ) v. S. SEVERUS,  $\gamma$ )? *Alberegno*, *Scrovegno* CVE. 257<sup>2</sup>.

— ILLUS, v. s. ELLUS.

muni, cfr. piem.: *gurēn* „coriaceo, tiglieso“ < cor(iuin) + ignus (per il gu- < co- cfr. canav. *gurái* „vezzo di coralli, di perle di vetro che le donne di alcune valli portano ancora per ornamento al collo“ < corallium), aviterb. *saxo*, *quatro* (< quadrum) *tofegno* „sasso, rupe di tufo“ v. P. Egidi, *L'Archivio della Cattedrale di Viterbo*, in Bull. dell' Istit. Stor. Ital., Roma, 27, n. 357, a. 1288, p. 94.

<sup>1</sup> Cfr. 'Guillelmus et Matheotus de Malenniis de Lanceo' a. 1440 S. Maurizio, NC.; 'in Malinione' BSSS. XXXVI 9, 1118 NL. < C. < malignus.

<sup>2</sup> Invece che a -IGNUS, l' -egno veneto può connettersi alla storia dei numerosi nomi locali veneti in -egno raccolti parte dall' Olivieri nel *Saggio cit.*, quali a pag. 30: *Oregne* < AURINIA, 34: *Curegno* < CURINIUS, *Covegno* < \*COVINIUS, 33: *Carmégn* < CARMINIUS, 40: *Lisegno* < LICINIUS, *Melegna* < MELLINIUS, 28: *Artegna* < ARTENIA, 40: *Maregno* < MARINIUS, 363 Problemi etimologici: *Folegno*. Probabili MELLINIUS (cfr. mellinus), CARMINIUS (cfr. carmen, carmina) ma inverosimile MARINIUS ed altri con -INIUS. *Lisegno* ad es. sarà più verisimilmente da LISENNIUS, Schulze, o. c. p. 180, che da LICINIUS. L' -ENIUS; -ENNIUS, 'nicht etruskischer Herkunft' Schulze, o. c. p. 282 (a sua volta connesso colla storia di -ENI nei nomi etnici: CARNUTENI, RUTENI, UCENI, ICENI, v. Holder I, 1440, di -ENUS, -ENNUS, Holder I. c., cui risale l' -eno dei numerosi nomi locali lombardi e veneti quali *Motteno* e *Molveno*, l' -enno nel territorio montuoso piacentino, cfr. „infra terminos prefati comitatus Piacentini scilicet montem Centenarium et Montem de Propenno“, a. 899, v. L. Schiaparelli, *I dipl. di Berengario I*, no. 25; v. ancora s. -IENUS), cui può spettare l' -egno di gran parte di tali nomi locali veneti, s'incontra appunto in caratteristici esempi nella Gallia Cisalpina: ANDENIUS n. gent., CILV. 2114, Treviso, 'gallisch oder venetisch' Holder, fasc. 190, 615; T. AURELIUS CARCENIUS... CIL. V 4878, Brescia, ove il nome CARCENIUS, come dichiara l'Holder I, 783, dipende dal nome etnico del popolo alpino dei CARCI, Holder I, 783; VIBIUS VELAGENIUS PEDA CIL. V, 7850, 5, Borgo S. Dalmazzo (Cuneo), v. Holder, fasc. 170, 140, fasc. 180, 317, ove il n. VELAGENIUS vien riportato al nome etnico dei BELACI nelle Alpi Cozie, Holder I, 367, e connesso ai nomi affini VELACUS, -CO, -GOSTES, -GOSTIUS, -COSTA, -GIA, -GENUS. — Da un tale suff. -ENIUS applicato a nomi etnici e così fruttuoso nel territorio toponomastico veneto dipenderà l' -egno di *Scrovegno*, *Alberegno*?

— **ILIUS, -A, -ILIO<sup>1</sup>, ELIUS, -A** in nomi gentilizi (v. Schulze, o. c., p. 454 sg), cognomi e nomi singolari, b) **SEXTILIUS, BASILIUS, SERVI- LIUS, -A, AURELIUS**, Dessau, **MAURILIUS**, vescovo d'Angers, s. V., v. Longnon, o. c., p. 431; **AVIL(L)IUS, -A**, n. singol. a. 506, Holder I, 314, **SENIUS, -A**, n. singol., Holder, II, 1476; **HOSTILIUS** n. sing. Silvagni 2746, c) α-β) v. s. **AEMILIUS, AURELIUS, MAURILIUS, VIRILIUS** γ) *Baseggio, Basei; Auréggi*, CVE. 131; *Moriggia*, CVE. 145 ~ d) α) *Gariglio* CP. < *Grejgorilio* β) *Rançilius, Ranzilius* de Uzola, CdBobbio, II, 237, 328; „vinea quam tenent *Rancilgioni, -lloni* in villa de Fagnani“ BSSS. V 255.1256, 207.1250—8, Caluso, NC. < *Ranzo, Först*<sup>II</sup>. 1246; γ) *Norditio, Supiglo*, CVE. 164 e 258; *Goreggio* < *Grejgorilius*, CVE. 141, n. 3.

— **IMUS, -IMIUS, -A**, v. p. 522 n.

— **INCUS** (ligure) e **-ing** (german.), v. s. **STERCORIUS**.

— **INIUS, -INIO<sup>2</sup>** in n. gent., Schulze, o. c., p. 57, ed in cogn.; **-INIO**, in cogn. e n. sing. b) **ASINIO**, vescovo di Coira verso l'a. 451; **SABINIO**, CIL. V, 6601, c) β) *Severignus*, v. s. **SEVERINIUS** ~ d) α) *Iohannes de Martignono*, CStC. III, a. 1525, CP.; *Rua* [„Ruga“] *Martignun*, a. 1557, Baio NL. < **MARTINUS**.

— **INUS, -A**, cfr. Schwab, o. c., p. 723: „satis trita fuerunt ea cognomina in **-inus, -ina** desinentia, quae et ab oppidorum

<sup>1</sup> Sul territorio delle Gallie, accanto ad **-ILIUS** (Schulze, l. c.; Holder, II, 31) e **-ILLIUS** < **-ILLUS** (Holder, II, 33) si svolse **-ILIO**: **MARILIO**, n. singol. a. 474 d. Cr., CIL. V, 2, 68<sup>15</sup>, Ivrea (cfr. **MARILLUS**, Holder, II, 429; **MARICCA**, n. sing. mul. CIL. V, 2, 6850, Aosta), **MAURILIO** e **MAURILLA** nella stessa iscrizione CIL. XII, 1207, v. Schönfeld, o. c., s. v.; **MAURILIO**, *Cadurcensis episcopus*, **FRANCILIO**, *Turonensis episc.*, **CARPILIO**, *socer Aetii*, ricordati da Gregorio di Tours nella sua *Historia Francorum*. Tale formazione di nomi sing. in **-ILIO** da nomi sing. originariamente gentilizi in **-ILIUS** corrisponde parallelamente a quell'altra anteriore, ma protrattasi fin nelle ultime attestazioni della latinità gallica, di **QUINCTIUS**, n. gent., > **QUINCTIO** cogn.; **MARCIUS**, n. gent., > **MARCIO** e **MARCION**, cogn., Dessau; **ALLIUS**, n. gent., > **ALLIO** > *Chatelailion*, v. Holder I, 95, Jaccard H., p. 262, s. *Marsillon*; cfr. i nomi locali piem. da **-IO**, tipo *Giaglione* < **GALLIO** < **GALLIUS**. — Sull'estensione medievale di tali nomi cfr. l'afr. epico *Marcille, Marcillion* (Langlois, o. c., s. v.). — L'Horning in ZRPh. XIX, 184 suppone derivati in **Tculus, -a** i nomi afr. *Gondille, Jouzille, Jacquille, Pierille* che possono invece meglio essere considerati i continuatori su territorio gallico dei gentilizi, cognomi e nomi singolari celtici e latini in **-ILIOS, -ILIUS, -ILLIUS, -A**, v. Holder, II, 31—33.

<sup>2</sup> Cfr. per un parallelo lo sviluppo di **-ILIO** < **-ILIUS** (v. s. id.).

(*Faventinus, Fidentinus, Florentinus, Placentinus, Pollentinus, Potentinus, Valentinus*) et a personarum nominibus derivata esse possunt (cfr. titulum Regii Lepidi, in quo tres fratres vocantur *Florus, Florinus, Florentinus*, CIL. XI, 958)“, „ea nomina in *-inus, -ina*, que ducta sunt a nominibus, personalibus, ita fingi solebant ut patris vel matris cognomini suffixum illud adderetur“<sup>1</sup>, b) *MARINUS, MARTINUS, MAURINUS*, cogn., DeVit.; c) d. *Morinus*, BSSS. IX<sup>2</sup>, 44. 1206, NP., Vullelmus de d. *Morino* de Marcenasco, V, 229. 1268 = Villelmus de ser *Morino* de M. V, 207. 1250—58. Willelmus *Morinus*, V, 242. 1255 CP. ~ d) α) *Petrinus* de Toscana, BSSS. VII, 52. 1207; *Perrinus* de Watarello, IX<sup>1</sup>, 124. 1219, NP.; *Perrino, Perino*, CP.; *de Perrinis*, a. 1582, Busano, NC. β) *Gorrini*, NC., < GRE]GORIUS, γ) *Pedrina, Perina, Perlini*, CVE. 148 < PETRUS; *Grigolin, Gorini*, CVE. 141.

— **I-ÖLUS, -E-ÖLUS**, c) α) v. s. *AUREOLUS, CAPRIOLUS, CERIOLUS, FLAVIOLUS, \*BELLICIOLUS*, γ) v. s. *COMENCIOLUS*, ~ d) α) ad Moglam [< \* *mollia* „regione di prati acquosi“] de *Fazzolis*, s. XVI, *Fassoli* a. 1760, Villanova, NL. < NC. < BONI]FATIUS; v. s. *MERCURIUS, VENERIUS, MEMORIUS*; γ) *Faccioli*, CVE. 132 < BONIFATIUS; *Donazzólo e Donazzón, Donazzàn* derivati secondo l'Olivieri CVE. 159 dal NP. *Donizzo*, AGIt. X, 387, supposto germanico<sup>2</sup>, anzichè da \**Donatiolus*, *DONATIUS, DONATIANUS*, Otto, o c., p. 882 sg.; *Feòli, Fyolus, Feulo* CVE. 145 < MAPHEUS; *Briciolo* CVE. 133 < BRITTIUS; *Fiorioli* CVE. 137 < FLORIUS; *Mitioli* CVE. 136 < AEMILIUS;

— **I-OR** nei comparativi, v. s. \**Bellatior*, *BELLUS*.

— **ISCUS**, v. Grandgent, o. c., p. 34, Holder, II, 78; sostituisce *-ICUS* ed *-ENSIS* b) *SYRISCUS, SURISCA* CIL. III, 2126, cfr. *syricus* „siriaco“ *SYRIACUS, SYRASCUS* Dessau; *TAURISCUS*, Dessau, Cfr. *TAURICUS TAURI F.*, Dessau; *LARISCUS e LARENSIS*, Dessau, ~ d) α) *Morisco*, a. 1762, Favria, CP.; Pian *Moresca* a. 1827, Ribordone < *MAURUS*, cfr. *MAURICUS*, Dessau; *Bonesco* v. s. *BONUS*; *Silvesco* v. s. *SILVUS*; β) de fonte *Bonescha* < *Bonus* BSSS. XLV, Index; *Atenulus de Bardonisca*, BSSS. XLV, 294. 1254, oggi *Bardonecchia*; *Montegrezisco* BSSS. XLV, 160. 1171 < *GRAECUS*?

<sup>1</sup> Vedi anche s. *-is, -inis*.

<sup>2</sup> A sua volta *Donizzo* (= *Dónizzo*, secondo l'arbitraria accentuazione del Bianchi, v. pag. 523, n. 3) continua *DONNITIUS, -ICUS*, Thll.

Graeci?; 'coheret *immaldesca*' BSSS. XL, 49. 1192 < **Emihild** fem. Först<sup>1</sup> 778; γ) -esco (S. Maria Maddal. di *Crefanesco*) „suff. eccezionale“<sup>1</sup> Clivieri, *Saggio* cit., p. 61.

— IS (locativo plurale), v. s. —ICUS.

—ISSIMUS, -A, v. p. 521 e 543.

— ITIUS, v. s. —ICIUS.

— ITTUS, A,<sup>2</sup> <? -ιττος ~ d) α) Perrotus f. *Perreti* de

<sup>1</sup> Un secondo caso di -esco ed ancora per un nome locale: *Redondesco*, ai confini del territorio lombardo-veneto, vien raccolto dall'Olivieri nel *Saggio* cit. p. 108 s. *Redaldo*. — All' 'eccezionale' rarità di tale suff. nel territ. veneto si contrappone la sua frequenza nel territ. piem., toscano e del Lazio; cfr. Salvioni C., *L'elem. volgare negli Statuti latini di Brissago, Intragna e Malesco*, Bellinzona, 1897, p. 12, n. 1; *Piano Raminisci, rem Guinisci, Viterbo*, a. 1263 v. P. Egidi, o. c., p. 92, magistro *Homicesco* Iacobi *Homicesci* Viterbo, sec. XIII, Egidi, o. c., p. 103.

<sup>2</sup> Sull'origine tuttora ignota (v. Meyer-Lübke, *Einfl.* III p. 203, *Grandgent* o. c., p. 27) del suff. di LUNITTUS, Holder, II, 83, NONNITTUS, su moneta merovingica, Holder, II, 759, IULITTA, SUAVITTA, LIVITTA, POLITTA, CALLITTA, DOMNITTA, femm., ABITTA, NEVITTA, masch., fatto derivare da -Ttu-lus < -Ttus (ma vedi la obiezioni mosse dal Meyer-Lübke, o. l. c. a tale ipotesi dell' Horning), dall'etrusco (Schulze, o. c., p. 77, n. 3; Lattes E, in *Atene e Roma*, XIII, 133 sg.) e dal germanico (Meyer-Lübke, o. l. c., che ripete il Kluge, cfr. Schönfeld, o. c., p. 127, s. CHIARIETTO „comes utriusque Germaniae“ supposto da *haria* coll'aggiunta del suff. ipocoristico german. -\*etto che appare nell'unico esempio citato, ma che tralucerebbe, secondo il Kluge, ivi cit., nell'aated. *Heinzo, Cuonzo* e che sarebbe anzi la forma propria occidentale germanica parallela all'orientale germanica -ITTA masch. di NEVITTA „origine barbarus“, Schönfeld, 172, *FRAVITA*, Schönfeld, 92; vedi s. -ATTUS) una qualche luce può recare il raffronto dei nomi greci citati dal Bechtel, o. c., p. 452: Φιλίττος, Calymna, s. III, Φιλίττιος, a. 363 (allato a Φιλίτας, Cos, s. III, Φίλιτος, Calymna, s. III); 304: Μέλιττος, Eretria, s. IV, Μελιττω, Eresos, Μελιττων, Eretria. verso l'a. 300; p. 94: Βίττος, s. III; p. 396: Σδίττος, Tegea, s. IV o III; p. 140: Δόριττος, Eretria, s. III. Taluni, per quanto il Bechtel, non li dichiara che con successivi rimandi dall'una all'altra voce, verisimilmente rappresentano forme attiche corrispondenti a  $\frac{1}{2}$ ισσος, cfr. Μέλισσα, n. femm., Bechtel, 590, Hirzel, o. c., p. 48, 5; 74; 77; 78, 8; Μέλιττα, etera attica, Hirzel, 79 e cfr. frigio Μελισσοργός, Bechtel 519 = attico Μελιττουργός, Bechtel, l. c. Similmente il nome Θράιττα di una schiava a Tanagra, Bechtel 545, corrisponde come forma attica a Θράισσα „tracia“, Hirzel, 66, secondo l'abitudine di denominare le schiave greche dal loro paese d'origine, Hirzel, 62—70. Altri come Θιλίττος si connettono come varianti ai nomi in -ίτας: Φιλίτας e quindi ai nomi in -ίτης: Οροβίτης ed agli etnici in -τας, per cui v. s. -\*OTTUS, n. 1.

Voci come Μέλιττος, Μέλιττα e tali in  $\frac{1}{2}$ ιττος,  $\frac{1}{2}$ ιττα, alla stregua di Μέλισσο, Μέλισσα = MELISSUS, MELISSA. Dessau, allato a MELITENE, -TINA, -TO, Dessau

Campis de Trauersella BSSS. VI, 396. 1279 NP.; *Perretto*, CP.; -a, CM.; *Peretis* (< [de] -is) NC.; γ) *Peretti*, *Pedronetto* CVE. 148 < PETRUS.

— **ITUS**, -A<sup>1</sup> b) MELLITUS, Otto, 804; LAETITUS 'a laeto ut BONITUS a bono' Otto 798, PINTUS a pinu 'ut sit pinu similis' Otto 819, SALITUS 'a sale' Otto 840; PEDITUS 'a pedibus' cfr. pedatus Otto 818, PETITA Otto 818; STABILITA, cfr. STABILIS, STABILIA Otto 847; NONNITA 'a nonno', Otto 810; NERITUS e NERATUS 'a nerum' (osco) „fortitudo“ Otto, 809; OPITA, cfr. optio, optimus, Otto 812 [o da opes?]; CARITUS, lat. ? 'a carus' ? ? Otto 766 c) β) ? 's. m. Albiti filio bone memorie Boniti' a. 988, v. s. BONITUS ~ d) β) ? 's. m. Albiti filio bone memorie Boniti' a. 989 v. s. ALBUS, γ) *Bellio*<sup>3</sup> e *Belliato* „abbellito“ CVE. 221.

— \*OCCUS, v. s. —AUCUS.

— O, -ONIS e -US, -ONIS: FIRMUS, FIRMONIS; BELLUS, BELLONI; v. Grandgent, o. c., § 362 e cfr. -ILIUS, -ILIO n. 1; -INIUS, -INIO, n. 1.

— ONTIUS in voci d'origine greca, b) DRACONTIUS, cogn., Dessau, cfr. Δράκων, Bechtel, o. c. p. 141; GERONTIUS, -A, n. sing., Silvagni, cfr. Γέρων, Bechtel, o. c. p. 107; LEONTIUS, -A, cogn. e n. sing., Dessau, Silvagni, cf. Λέωντος, Bechtel, o. c. p. 277; LYCONTIUS, n. sing., Holder, II, 212, cfr. Λύκων, Bechtel, o. c.,

riuscivano a -ITUS, -ITTA, donde un esito romanzo -etto, -etta; cfr. gli esiti di -ισσα: βασιλισσα, pythouissa, GERMANISSA, duchessa, contessa (v. Grandgent, o. c., p. 27) e ἄβυσσος > abíssus, τάλαντον > talentum, βάπτισμα > baptisma „battésimo“ (v. Grandgent, o. c., p. 87).

<sup>1</sup> L'Otto nell'opera cit. non si occupa dei casi in cui i nomi in -ITUS, invece che da un nome comune, dipendono direttamente da un nome proprio e col significato di affinità di sangue, derivazione genealogica, come risulta da quest'esempio: V. f. L. VIRILINIUS L. f. GUF. MASCELLIO VI vir gratuit. et APINIAE PUPAE UXORI [et] MASCELLITAE [filiae], CIL. V. 5311, Como.

<sup>2</sup> Cfr. fr. *chéri*, -e, „prediletto, -a“ (*chérir* „prediligere“). — All'estensione di -ITUS va riferita l'origine del valsugan. *Campio*, *Campielo* (Prati o. c. p. 71), venez. *Campielli*, (v. Olivieri, *Saggio* cit. 252), roman. *Campitelli*, uno dei 14 rioni di Roma (v. G. Baracconi, *I rioni di Roma*, Città di Castello, 1889, p. 451 sgg.), sardo *Campidano*. Cfr. apiem. *campita terra* „terra campestre, a campi“: „perticas iugeales... ubi dicitur Cornaledo... amplas campitas terras in predicta canonica santi Euasii...“ BSSS. XL. 2. anno 988,

<sup>3</sup> Cfr. spagn. *bellido* „hubsch“ < \*bellitus, Meyer Lübke, Einf.<sup>III</sup> p. 204. — Quanto ad -ITUS, -A, supposta riduzione nella pronunzia fanciullesca di un originario -ITULUS, A (v. Grandgent. o. c., p. 27), v. s. id.

p. 239; c)  $\alpha$ - $\beta$ ) *Leontius*, v. s. LEONTIUS; *Ligoncius*, BSSS. XLV, sec. XII;  $\gamma$ ) *Lionzo*, *Lioncio*, CVE. 142  $\sim$  d)  $\beta$ ) ? *Elison Elysonç*, t., BSSS. XLV, 84. 1101—1132, *Elisontius*, *ibid.*, 277. 1230<sup>1</sup>.

— ONTUS e -ONTA<sup>2</sup>, masch., BARONTUS e -ONTA, Pardessus, Dipl. a. 631, 739, v. Holder, I, 351 sg.; c)  $\gamma$ ) *Baronti*<sup>3</sup> CVE. 156; *Lionto*, -tolo, CVE. 215, n. 1  $\sim$  d)  $\gamma$ ) *Maronto*<sup>4</sup>, CVE. 215, n. 1.

— OR (nomin.), v. s. PASTOR.

— OR in nomi astratti usati quali cognomi b) AMOR, FAVOR, NITOR, BIGOR = VIGOR, Dessau, cfr. VIGOR, vescovo (i Bayeux, s. VI, v. Longnon, o. c., p. 445; c)  $\gamma$ ) *Vigori*, NC. trent., v. Lorenzi, Tridentum VI, 1903, p. 424, cfr. il NC. bologn. *Vigorelli*  $\sim$  d)  $\alpha$ ) *Nasapor* = domina *Sapor*, NP., v. s. \*SAPOR; *Rubat-Baleuri* [*balöri*] Corio, NC. < \*Bellori<sup>5</sup>, NC. < *Bellore*, C. o NP., cfr. l'ital. *bellezza* „bellezza“ (> *Bellorus*, *Belloro* NP. toscano, regi-

<sup>1</sup> O da -UNCIUS di HOMUNCIUS, cogn. vir., CHL V, 2, 7448 (cfr. HOMUNCIO, cogn. vir., Dessau, *homunculus*, *homullus*) cui risalirà l' -onzo di *Bellonzi* < *Bello*, CVE. 221; *Spuolonzi* < *Paolo*, CVE. 147; *Caroncino* < *Caro*, NP. CVE. 224; *Baroncio*, NP. < *Barone*, CVE. 156 ed ancora *Alonci* (genit.) BSSS. LXXVIII, no. 53, a. 959 < ALLO n. singol. vir., Thll., frequentissimo nelle carte mediev. piem. allato ad *Allione* < ALLIO, v. Holder, I, 95?

<sup>2</sup> Riduzione latino-volgare di voci in -O, -ONIS esemplate su *λέων*, -οντος, -οντα (cfr. Kühner R. *Ausführliche Grammatik der lateinische Sprache*, 2-a ediz. Hannover 1912, I Band, p. 210), e - *λέων* declinato ora in - *λέοντος* ora in - *λέονος* (v. Bechtel, o. c., p. 277), onde da BARO, -ONIS (Holder, I, 351) s'ebbe -ONTIS, -ONTUS (cfr. ARAPS e ARABUS > ital. *arabo*, ELEFANTUS, Dessau) e -ONTA (cfr. *lampada*, lat. volg., < *lampas*, *buxida*, lat. volg., < *pyxis*, Grandgent, o. c., § 356, 367. e REW. 6892). — Più direttamente tali formazioni possono risalire a voci latine introdotte dal greco quali LEONTAS (genit. in -AE, come per ANDREAS, THOMAS, v. s. -AS, -ATIS) e \*LEONTUS < *λέωντος*, Bechtel, p. 277.

<sup>3</sup> Cfr. Bianchi, AGIt., X, 367: *Barontu*, nomin., -onte (a. 713) e -ontani, gen., (a. 731), *Barunta* nom., e -unti, genit. (a. 850).

<sup>4</sup> cfr. Bianchi, AGIt. X, 380: *Maurunte*, gen., a. 769; Bruckner 284: *Mauronto*, -ontus, -unta, *Morontus*, *Muruntus*.

<sup>5</sup> Cfr. l'ital. (pistoiese) *giallori* „persona dal viso giallo“ < ital. *giallore* „giallume, itterizia“ (Petrocchi); canav. *dulöri* e *dulöria* „indolenzito, -a“, „dicesi più spesso del ventre, sofferente ancora di dolori sordi dopo passate le doglie“ \* < *dulöri* „dolori (plur.)“, esito italianizzante usato con valore assoluto in frasi pari alle italiane *lé tüt dulöri* „è tutto dolori“ ed in altre simile e più recenti, quasi italiane, *sun dulöri* „sono dolori, guai“; iesino *bruttorio* „dicesi di persona brutta ma simpatica“, v. Archivum Romanicum. IV, 214 < *bruttiori* (plur.), cfr. l'aital. *bruttore* „bruttura“.

strato dal Flechia e citato dall'Olivieri CVE. 131, n. 3);  $\gamma$ ) trent. *Brunorius*<sup>1</sup> de Oriolis, a. 1516, NP., v. Lorenzi l. c., *Brunoro*, -ori. CVE. 133 < \**brunore* „brunezza“ o < *Brunor*, eroe bretone; trent. *Bellori* NC., v. Lorenzi, l. c., veron. *Bellorio*<sup>2</sup> CVE. 131, cfr. l'aital. *bellore* (come sopra); trent. *Grandori*, NC., CVE. 226 cfr. l'aital. *grandore* „grandezza“ e piem. *grandöri* „grandone, spilungone, uomo fuor di misura, grande e disadatto“<sup>3</sup>.

— **ORIUS**, v. s. -OR, n. 2.

— **ORUM** (gen. plur.), v. pag. 533—535.

— **OSUS**, -A, v. Otto, o. c., p. 879: DATOSUS, MAXIMOSUS, IULIOSUS, AELIOSUS, p. 888: FRUCTUOSUS, p. 903: MUSSOSA; CAROSUS, Thll., VENERIOSUS, -A, cogn. e n. sing. Silvagni, BONOSUS Thll.; c)  $\alpha$ ) *Venerosa*, v. s. VENERIUS;  $\gamma$ ) *Bonosos*<sup>4</sup> NP., CVE. 222; *Carosus*<sup>5</sup>, s. XI, CVE. 224 ~ d)  $\alpha$ ) *Giacosa*, 1779, Colleretto P., CM. < IACOB n. bibl.;  $\gamma$ ) *Curtosa* -tùso e *Curto*, NP., CVE. 224 e 140, n. 1; *Mengoso* < *Mén(e)go* < DOMINICUS CVE. 135; *Bontaoso* CVE. 222; *Andreosi* CVE. 130 < ANDREAS; *Zanùso* CVE. 140 e ibid., n. 2, < IOHANNES.

— **OTUS**, -A (gr.) e -\***OTTUS**, -A b) Ν:χώπτας<sup>6</sup>, Taranto, a.

<sup>1</sup> Mi è dubbio se tale NP. dipenda da \**Brunori* NC., forma di plurale coesistente forse già sul luogo, o voglia essere una restaurazione in -*orio* di un volgare -*ó(r)e*. In quest' ultimo caso s'incontrerebbe fortuitamente colle formazioni onomastiche in -*orius* della tarda latinità, quali CANDORIUS, n. episcoporum, Thll., (cfr. CANDOR, n. equi, c a n d o r); ARBORIUS, Thll., (cfr. ARBUSCULA e a r b o r), LITORIUS (e -EINUS), Dessau; in -*ūrius* quali LIGURIUS, Silvagni, (< LIGUS e LIGUR, Dessau, (-*ūrius*, genit.) > *Ligorio*, CVE. 142.

<sup>2</sup> Da *Bellori* (i) NC. e NL. sui Monti Lessini CVE. 131 n. 3 o da *Bellore* NP.?

<sup>3</sup> Su *Vivorio*, NP. trentino, Lorenzi l. c., v. pag. 520 n.

<sup>4-5</sup> L'Olivieri rimanda *Bonosos* al *Bonus-o* del Bianchi, v. p. 524 e per *Caroso* sospetta, pur sulla scorta del Bianchi, AGIt. IX, 433, un derivato da *Caro* raccorciamento di *Liutcar*, NP. german.

<sup>6</sup> Il Bechtel, o. l. c., raffronta tal nome col tessal. Κλεούτας, s. III = Κλεώτας e cogli appellativi quali νησιώτης (p. 242). Il raffronto si estende a voci quali Φιλώτας, B. 452, Κλεόπτας, -ότας, Αγλαόπτας, B. 13, Αριόπτας, B. 75, per cui il Bechtel annota a pag. 249 s. Κλεωάτας che la loro formazione è la stessa di Οροβίτης, Καλλεύτας, Ανδρίτας e degli etnici in -τας e, come in questi, il loro suffisso indica l'origine: Περσεύτας „chi trae le origini da Περσεύς“. Dal suff. di Νιχώπτας tarentino e di altre voci affini, sempre coll' identica funzione indicata, deriverà il suff. romanzo -otto che lo Zimmerman in ZRPh. XXVIII 343, suppone essere una forma parallela di *otus* come -*ättus* e -*ittus* lo sarebbero di *at*us e di *it*us.



360—300 d. Cr., v. Bechtel, o. c. p. 335<sup>1</sup>; Φίλωτος, -ώτας, -ώτιος B. 452 sg. e Μέρμωπτος, in Assus, Papir. Amer. School, I, 78, no. 68, B.453; ~ d) α): *Perrotus* filius Perreti de campis de Trauersella, BSSS. VI, 396. 1279. NP.; *de Peroto*, a. 1440, *Perotto*, 1760 Ciriè, CP.; *Protti*, S. Carlo, NC.; Cantone *Perotti* Castellamonte; Pratum *de Perrottis* sive Pratum longum, a. 1646, Sparone, NL. (< NC.); γ) *Perotti*, *Perotinus*, CVE., 148 < PETRUS.

— ŪBŪLU e -ABŪLU, -ĪBŪLU, v. s. -IC(U)LUS, n. 2.

— ŪCCUS<sup>2</sup>, -A allato di UCUS, -A (celt.) in cogn. e n. sing. cfr. -UCCIUS, -A, -UCIUS, -A (celt.) in n. gentil.; b) CARATUCCUS e -UCUS, Holder I, 774, LITUCCUS, CIL. XII, 1398 ecc., v. Holder II, 247, LITUCCA, cogn. mul., CIL. V, 7827, Chianoc (Susa). Holder, l. c., cfr. LITUCCIUS, -UCIUS, Holder, l. c.; ADLUCCA, n. sing. mul., CIL. XIII, 80, Holder II, 1669; MHUCCA, cogn. mul., CIL. V, 1355 Aquileia; cfr. Holder, fasc. 17, 12 s. -ucco, con nomi propri e comuni<sup>3</sup>, -ucco(n), -ucci, -uccio e -ucio. ~ d) α) *Perrucha*<sup>4</sup> de Putheo, BSSS. V, 212. 1251, Martino *Perrucha* de Bolengo, VI, 406. 1283, 424. 1291, a Petro *Perrucha* de Fraxineto IV<sup>5</sup> 39. 1387, P—, a. 1558—62 Pont, *Perrucca* a. 1684, 1678 Ronco, a. 1655, 1681, 1670, 1664 Locana, *Perucca* a.

<sup>1</sup> Notevole la coincidenza della attestazione del suff. -ώτας nello stesso punto geografico noto per la preziosa attestazione di tatani nel III sec. (v. s. -A, -ANIS, masch.) tuttora vivo nella parlata locale sotto la forma *attanē* „padre“ REW. 8596 t a t a. — Non ho qui per ora la possibilità di conoscere la diffusione ed il significato morfologico di nomi e cognomi ital. meridionali quali *Aliotta*, che se fossero maschili all'origine loro conserverebbero traccia diretta del -ώτας di Νιχώτας, tarentino. Cfr. tuttavia *Barutta* filius *Barucci* in una carta toscana dell' a. 772 e *Barutulli*, a. 767 in un'altra del 767 (v. Bianchi, AGIt. X, 367) se, come in *Barunta*, *Marunta* (v. s. -ONTUS, n. 2 e 3), la u trascrive un' o.

<sup>2</sup> Cfr. SENNAUCUS, SENACUS, -EUCUS, -OCUS, -OCHI (v. s. -AUCUS) e SENUCUS, -UCIUS, Holder II, 1503 sg., il brettone -ūc (v. s. -ACCUS) e v. Holder, fasc. 17, 12 s. \*caluccos (cfr. \*calluacos), \*gabluccos (cfr. \*gablacos). Sull'estensione a nomi propri con base germanica o di supposta origine germanica v. Först.<sup>1</sup>, 299 sg.: *Baducho*, *Crapucha*, *Helucho*, *Epuhho*, *Harucha*, *Lantuch*, *Liuducha*, *Namucho*, *Nappuhi*, *Suanucho*, *Tabuke*, *Werducha*, *Zunducha* e *Purucca*, fem., Först.<sup>1</sup>, 294.

<sup>3</sup> Cfr. piem. *plük* „peluzzo, minuzzolo“, *plüké* „piluccare“, REW. 6506 \*pilüccare [? invece di ūccare]; *Piluccus*, cogn. viterbese, a 1288, v. P. Egidi, o. c., no. 357; ital. *cocuzza* e *zucca* < cucutia. \*cucutiucca.

<sup>4</sup> Cfr. fr. *perruche* „femmina del perroquet“, REW. 6449 PETRUS e 6250 parochus [?].

1683 Campiglia; *P-*, forese di Donato Biellese, a. 1764 Borgofranco, a. 1750 Rivarolo, a. 1762 Favria, a. 1781 S. Benigno, s. XIII S. Giorgio, a. 1678 Cuornè, a. 1739 Ciconio, *Peruca*, a. 1719 Ronco, a. 1786 Valchiusella, *Perucha*, a. 1743 Salassa, a. 1683 Salto, a. 1743 Leyni, a. 1719 Alice; *Pruca* di Macugnano, a. 1741 Vialfrè, CM.; *Perrucati*, a. 1702 Borgiallo, *-ato*, a. 1749 Colletto C.; de *Perruchato* CStC. a. 1553-98 S. Giorgio; *Perruchione*<sup>1</sup>, a. 1760 Cesnola, *Peruchione*, a. 1802 Carema, CP. < PETRUS; β) *Bauducco*, CP. < *Baldo*, NP. germ., Först.<sup>1</sup> 204; γ) *Bellùco* CVE. 221 < BELLUS; *Bertucco*, CVE. 157 < *Berto*, NP. germ.; *Barducco* < *Bardo*, Först.<sup>II</sup> 247, CVE. 155.

— ŪCIUS e ŪTIUS in gentilizi: ALBUCIUS, CATLUCIUS, CATUCIUS, ecc. Thll., MINUCIUS, -UTIUS, Dessau; v. Holder II, 977 e fasc. 17, 15 s. -UCIUS in 'Kurznamen', s. -UCIO, -A; in cogn. e nom. singol.: b) PETRUCIUS, Symm. epist., v. Holder, II, 977, MARCUTIUS, a MARCO' Otto, o. c., p. 897; MANTUTIUS, Otto, ibid., VERUTIUS, Otto, 932; c) α)—β) *Perucius* BSSS. XLIV 14. 1076, NP., *Peruzzo*, *Pruzzo*, *Perruzzone* CP.; v. s. BELLUCIUS, BONUCIUS, ALBUCIUS γ) *Bellussi*, CVE. 221; *Albuzio* CVE. 219; *Peruzzo* CVE. 148 ~ d) α) v. s. CARUS; *Mussus*, a. 1263 < *Iaco]mucius* < IACOB, n. bibl.; β) *Auruç*, *Aurucius* e *-utius*, BSSS. XLV, a. 1063 ecc., cfr. AURICIUS, Silvagni; *Arduzio*, XLV 162. 1173 < *Ardo*, NP. germ. Först.<sup>1</sup> 606; *Uguçonus*, *Utzonus*, *Ugutio*, *Uusso*, *Hucio* e *Uçonetus* „Uguccione“ frequente nelle carte canav. e piem. < *Hûc* (aated.) „Ugo“; *Franchucius* f. Miglioris de populo Sancti Angeli de Rovezzano, CdBobbio, II, 95, < *Franco* γ) *Balduzzo* CVE. 259; *Comussi* CVE. 139; *Candidussio*, *Candussi*, CVE. 133.

— UC(U)LUS, v. s. -ICULUS.

— ŪLUS, -A in cogn. e. n. sing. „usitatissima in Africa nec rara in titulis Gallicis imprimis posterioris aetatis“, „quae

<sup>1</sup> Questo ed il seg. possono essere da \**Petrucclione*, \**Petruccljone* o da \**Petrucca* colla palatalizzazione della *-cca* (-*ča*), se risultassero antichi sul luogo indicato ai confini della zona a parlata franco-provenzale valdostana.

<sup>2</sup> Cfr. Bianchi, AGIt. X 352: „Oggi il suff. *-iccio* è comunemente poco o punto applicato a nomi personali ed in luogo di esso adoperasi *-uccio* che più parcamente era usato fin dal sec. VIII, per es.: *Wallucci*, *Gallucci*, genit., (a. 782), *Domnucio*, e *-utio* (a. 980), *-uccio* (a. 1018).

finji solebant... ex patris vel matris cognomine<sup>1</sup> Schwab, o. c., p. 714 sg. *b*) DOMINULUS, DIODULUS = ? THEODULUS, CRISPU-  
LUS, CONCESSULUS, DONATULUS, Thll.; PRIMULUS, -A, Dessau; *c*)  
*α*) v. s. PROCLUS, -A e PROCULUS, -A; DATULUS, URSULA, THEODU-  
LUS, *γ*) *Dadolo*, -ulo, *Daulo*, NP. e *Daelli*, NC., CVE. 195 <  
DATULUS, Thll. ~ *d*) *α*) *Cintano*, v. s. HYACINTHUS; *Peracollus*<sup>2</sup> BSSS.  
XLII, a. 1227, *Preacollus* de Cluaxio, XXXVI, Index, Chivasso, NP.;  
nobiles Iohannes, Boniffatius, Secundus et Michael fratres de  
*Perrachiis* de plebe Lirami a. 1483, de *Perrachi* magnifici signori  
di Montiole a. 1562, NC., de *Pracio* a. 1449, *Perrachio*, a. 1562  
Ciriè; *Perrachio* a. 1560 Nole; *Pracio* a. 1574 Valperga CP. <  
*Petràcc(o)lo*, v. s. -ACCUS; *Perlo* a. 1263 Cuceglio, NP.?, *Perla*, s.  
XVIII, S. Giorgio, CM. < *Pétrolo*; *Perruchietto* s. XIX, Lombar-  
dore CP. < \**Petrucco* o -ucca, v. s. -UCCUS, A; cfr. *Perroclolus*,  
-uclolus, *Perrochia*, -çha, ça, < \**Petrocc(o)lo*, -a, -occlja, -oča,  
s. -AUCUS; *Maurellus*, se da MAUR-ULUS, v. s. -ILLUS; de *Bertholo*,  
BSSS. VIII, 156, 1277, CP., *Bertolellus* Gaidanus a. 1420, NP.,  
*Bertorello*<sup>3</sup> a. 1586 Verolengo, a. 1781 S. Benigno; Iohannes  
*Bolengolus*<sup>4</sup> BSSS. IX<sup>1</sup>, 164, 230, C. < aggettivo patrio tratto  
dal NL. canav. Bolengo *γ*) *Pievàtolo*, CVE. 179; *Morlo*, *Moro-*  
*lino*, *Morlìn* CVE. 145; *Forcolin*, *Forcellin* < f u r c a [?] CVE. 244<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Vedi Bianchi AGIt. IX, 416, n. 1: „Giova poi osserrvare che l'abuso dei diminutivi in -ulus, -ula, come in *campulo*, *silvula*, *villula*, *casula*, *terrula* aveva preso prima del mille proporzioni enormi e che la lingua andò poi sempre spogliandosi di questo suffisso, togliendolo anche a nomi di luogo. Basti il dire che in una carta del 761 in cento e più nomi di servi e serve tra i quali *Marcianula* non se ne contano dieci che sian privi di questo suffisso; il quale non era poi aggiunto particolare a nomi di schiavi, poichè se lo apponevano spessissimo anche i padroni. Che anche vi concorresse una traduzione del longobardo [!!!] -to [di *Bonito*, -tolo < BONITUS]. -zo [di *Bonizzo* < BONITUS]?“ — La stessa frequenza di nomi pers. in -ulus, -a si avverte in tutte le raccolte di documenti dell'alto medioevo relativi all'Italia Settentrionale.

<sup>2</sup> Circa l'accento dimostrato qui come in altri numerosi casi dalla grafia tradizionale sulle carte medievali piemontesi del raddoppiamento della consonante, cfr. Grandgent, o. c. p. 85: p ó l y p u s, p o l i p p u s.

<sup>3</sup> Collo scambio dissimilativo di l-l in r-l promosso dalla r del tema.

<sup>4</sup> Cfr. il NP. aviterbese „*Viterbulus* Carpini... item Viterbuçcium filium suum“, v. P. Egidi, o. c., no. 189-a, a. 1253.

<sup>5</sup> Per quanto siano frequenti le attestazioni medievali del n. pers. *Fureulus* (nelle carte toscane: Casa *Fureuli* in Massa Tagliani, a. 722, *Fur-*

— ÜNCIO, v. s. -ONTUS, n. 2.

— ÜRIUS, v. s. -OR, p. 575, n. 1.

— UTIUS, v. s. -UCIUS.

— ŪTUS, v. Otto, o. c., s. ACUTUS, ARGUTUS, ASTUTUS, CORNUTUS, COSSUTUS. -UTIUS, VERUTUS, -UTIUS, NERUTIUS (all. a NERATUS), PILUTUS (all. a PILATUS) ecc.; v. Holder, o. c., fasc. 17, 56 s. -UTUS, -A e cfr. Bechtel, o. c. p. 621 s. -υτος, ύτης: "Ανδρυτος, Φίλυτος, Θάρσυτος, Κεφαλύτης; c) α) v. s. CERUTUS, γ) *Cerù, Cerutti* CVE. 224 ~ d) α) *Belluto*, v. s. BELLUS; *Valeruto* (e *-utto*)<sup>1</sup> allato a *Valero*, ambedue sullo stesso territorio di Valperga, CP.; *Berruto* (e *-utto, -i*) all. a *Berra*, CP.; *Morrutus, Moruto* (e *-utta, -utti*) CP. MAURUS,; β) locus de *Brenudo*, CAst. n. 849, a. 1204, dalla stessa base del NL. *Brenecium*, oggi Bernezzo, e dei cogn. *Berno, Bernone*; Boiro („Botro“) di *Giacolù*, a. 1797. Frassinetto, NL. < IACOB, n. bibl. ecc.; γ) *Bertù* all. a Bertone, Berti; *Boldù* all. a Boldin, Baldus CVE. 258, 155, 157, *Vecelluto* all. a Vecelli, -io, Uecellus, CVE. 166; *Avezuto, Vezù; Provezùì* (i) CVE. 219; *Zanùto* < IOHANNES CVE. 140<sup>2</sup>.

*colo* servo, a. 775, *Furculu*, a. 793, v. AGIt. IX, 428, e ibid. n. 1; venete: „servo uno nomine *Furcolo*“, C. Cipolla, o. c. p. 54, a. 790 e no. 12, s. VIII, Treviso) il Pieri, o. c., p. 346 ricava il NL. *Forcolese* (S. Bart. in) da furca (mentre è noto l'uso del suff. *-ese* con aggettivi in unione a sostantivi espressi o sottintesi, usati quelli a denominare individui dal loro luogo d'origine, fondi rustici dal cognome del proprietario e località da quell' elemento topografico che prevalga per il numero o per la specie tanto da caratterizzare il luogo) richiamando in nota il „n. pers. *Furculo* probabilmente da *Fulcolo, Folco*“, congettura arrischiata non soltanto per la fonetica toscana, ma anche per la storia, perchè *Furcolo*, come s'è visto, è nome non di guerrieri e di germani, ma di servi, di quella classe cioè che conservava più al sicuro da ogni invadenza straniera il suo tesoro onomastico tradizionale *Fureulus* raffrontato coll. aital. *forcolo* „strumento villereccio“ può far supporre un \*FURCULUS, nome di servi denominati, come SARCULO, Dessau, cfr. sarculare. REW. 760; SARPULUS, Silvagni, cfr. sarpere, REW. 7612, RUSTICUS, ARENTARIUS, ASINARIUS, BUBILCUS, ARATOR, Thll., ed altri, dagli strumenti, dal luogo o comunque dal genere delle loro occupazioni.

<sup>1</sup> Come *ato* (v. s. -ATUS), *uto* venne talora trascritto *-utto*, contro un esito volgare in *-ù* (cfr. il NL. < CP.: *Prato moruto*, a. 1582, *Morutto*, a. 1791 [*morù*] Busano) e per vezzo letterario pronunziato anche *-üt*.

<sup>2</sup> All' Olivieri, CVE. p. 258 e 155 n. 2, 157, pare che *-ù* rifletta un anteriore *-olo, -oli* e si richiama al suo *Saggio* cit. p. 112, ai nomi locali *Venegazzù, Colfrancùì - Colfranculo* sec. XII, *Regenzudo* a. 1303, *Rigonzuoli*,

Dai pochi<sup>1</sup> esempi adottati nell'elenco che precede emerge tuttavia l'importanza dello sviluppo morfologico di numerose basi onomastiche quali GREGORIUS → \*Gre]goricius, \*Gre]gorinus, Gre]gorilius, Gre]gorentius e tale sviluppo costituisce di per sé un nuovo indizio della vitalità e della varietà morfologica delle voci proprie latine colle quali dovettero un tempo coesistere voci nuove medievali (*Bertus*) ed altre già latine ma più recenti e prive ancora durante il periodo romano di quelle forme di cui le une e le altre si rivestiranno più tardi nel medioevo e talora con quella stessa irrazionale appropriazione nota, ad es., per i nomi in -OSUS, PRIMOSUS, MAXIMOSUS e \*Iohannosus, tale ancora per altri in -ENTIUS (< -ENS dei participi presenti: GAUDENS, GAUDENTIUS): MAURENTIUS (< MAURUS), MAGNENTIUS (< MAGNUS, cfr. FLAVIUS MAGNUS MAGNENTIUS Aug. et tyrannus a. 350—353), \*Petrentius e simili.

\*

L'analisi che precede delle vie tentate per sorprendere e dimostrare la continuità dell'onomastica latina in quella romanza sul territorio del Canavese e di zone limitrofe deve qui troncarsi ogni più minuta discussione dei numerosi problemi connessi all'argomento degli studi onomastici. Taluni verranno ripresi in nota nel corso del lavoro, tal'altri rimandati allo studio dei susseguenti capitoli dell'onomastica canavesana (e piemontese)<sup>2</sup>.

*-zoli, -Roganzudi* a. 1233, per i quali sospetta „un *-zòli* con dileguo di *l*; e quindi con la metaforesi di *ó* e la caduta di *-i*. Certo però che questa spiegazione incontra difficoltà (cfr. *fió, figazzó* e non altrimenti) nè soddisfa una ipotetica progressione di *-azzuói > -azzúoi > -azzói*. Più facile sarebbe derivarlo da *-zúto . . .*“. Di contro all' esito sicuro è volgare, diffuso a nomi personali e locali, la trascrizione in *-olo* ed *-oli* per il plurale (trattandosi di nomi locali denominati dal consortile familiare cui spettavano quei poteri), appare come un tentativo di falsa restaurazione letteraria dello scriba inteso a svolgere in *-oli, -olo* un esito volgare *-ú* come fosse da *-olj* e non da *-u(d)i*.

<sup>1</sup> Pochi e forse non così evidenti come avrebbe comportato l'argomento e quali un più largo uso delle fonti onomastiche medievali avrebbe potuto dare. Dei 96 voll. di documenti, cartari, statuti e fonti per la storia medievale piemontese pubblicati sinora nella BSSS. non ho avuto a mano che pochi, quei soli che si riferiscono direttamente al Canavese e pochissimi altri.

<sup>2</sup> Sul tema diletto degli accorciamenti di nomi propri sviluppato fra altri dal Bianchi con arguta fantasia (cfr. in AGIt, X, 373 a proposito di *Florini filii qd. Floriperti* la nota che *Fiore* e *Fiorino* siano accorciamenti di *Ferdinando* mutato per etimologia popolare in *Fior-di-Nando* e ibid. a pro-

Pertanto, se da questa ruvida trama di fatti e d'idee s'esprime un qualche senso nuovo della storia di Roma, che disveli senza illusorie apparenze i tratti emersi della tradizione onomastica latina, esso s'aderge verso il vero rasserenato nell'aspra fatica dal sentimento di piena riconoscenza al Direttore di questa Rivista, al Prof. S. Puşcariu, per il delicato, paziente, assiduo stimolo che fin sui margini stepposi della vasta sua opera culturale, là ove ristagna l'acre humus del dubbio, riesce a mutare, colle virtù e colla scienza di un vero Maestro, in frutti saporosi le bacche asprigne degli sterpi cresciuti a piante nuove e vigorose. E per la larga ospitalità ch' Egli qui mi concede gli rinnovo il mio grazie vivissimo<sup>1</sup>.

Cluj, 15 Luglio 1926.

---

posito del cogn. romano *Panfili* l'avvertenza che sia „scritto *Pamphili* per mera saccenteria e presunzione quasi venga dal greco nome ben noto“ e debba invece legarsi ad una origine teutonica di nomi quali *Panfilia*, a. 1158, raffrontato con *Pandolfo*!!!) l'Aebischer (in *Archivum Romanicum*, IX, 1925, p. 469) annunzia d'essersi occupato con una sua nuova fatica: *Recherches sur l'évolution du vocabulaire onomastique lucquois du VIII<sup>e</sup> siècle à la fin du XII<sup>e</sup>*. Sul tema e sul contributo particolare dell'Aebischer alla storia degli „*hypocoristiques germaniques*“, „di gran moda nei secoli IX e X“ vorrò occuparmi e riferire a parte, non appena divulgata l'opera annunziata.

<sup>1</sup> Una delle mie tantissime note esprima alla Direzione ed ai tipografi dell' „Ardealul“ la mia gratitudine per la serena maestria che ha dato forma non volgare all' irrequieta mia attività e nonostante questa. Il „benigno, candido lettore“ voglia attribuire a mie sviste gli errori e le incongruenze grafiche che risconterà in queste pagine, chè dalle mani dei tipografi dell' „Ardealul“ l' opera poteva uscire perfetta.

### Segni e sigle d'uso più frequente e particolare.

—	identità personale fra le varianti d'un istesso nome o cognome.
”	” topografica ” ” ” ” ” ” ” proprio di luogo.
a.	anno.
canav.	canavesano.
C.	cognome.
CP.	” patronimico.
CM.	” matronimico.
CPM.	” ambigenere.
d.	dominus.
dna.	domina.
f.	filius, filia.
fr.	frater.
l.	locus, località.
n.	nome, nomen.
NC.	” proprio di casato (al plurale).
NP.	” ” personale.
NL.	” ” di luogo.
NE.	” etnico.
piem.	piemontese.
q.	quondam.
s.	secolo, saeculum.
S.	soprannome, supernomen
ypor.	yporiensis.
Ypor.	Yporedia, Eporegia, I-, = Ivrea.

Fonti onomastiche di maggior uso a) antiche,  
b) medievali, c) moderne e loro abbreviazioni.

a)

I „cognomina“, „agnomina“, „supernomina“, „nomina singularia“ latini sono riportati dalle seguenti fonti:

Thll. — *Thesaurus linguae latinae*, in corso di pubblicazione che per l' *Onomasticon* giunge alla lettera D (DZONI).

DeVit. — Forcellini, *Totius latinitatis lexicon*, pars. II: *Onomasticon*, ed. V. DeVit. (A—O).

Dessau. — H. Dessau, *Inscriptiones latinae selectae*, Indices, vol. III, Pars 1.

Silvagni. — *Inscriptiones christianae urbis Romae septimo saeculo antiquiores*, colligere coepit Iohannes Baptista de Rossi complevit addiditque Angelus Silvagni auspiciis Pont. Collegii a sacra archaeologia et R. Societatis Romanae ab historia patria. Nova series, vol. I. *Inscriptiones incertae originis, Romae*. Ex officina libraria Doct. Befani, MCMXXII, pagg. LXIV 516.

b)

Eert. a. 1263. — Bertolotti A., *Convenzioni e statuti pell' estirpamento dei berrovieri e de' ladri dal Monferrato, Canavese, Vercellese e Pavese ne' secoli XIII e XIV*, in *Miscellanea di Storia italiana*, edita per cura della R. Deputazione di storia patria, t. XII, Torino, Bocca, 1871, pagg. 735—814. — Le convenzioni relative al Canavese dell' a. 1263 furono ripubblicate dal Colombo in BSSS. VIII, ai nn. 140—142, ma con gravi lacune di tutti gli elenchi degli uomini di ciascuna terra che prestano giuramento dopo i loro rispettivi consoli.

BSSS. — *Biblioteca della Società Storica Subalpina* fondata e diretta da F. Gabotto. (Cito soltanto i pochi volumi e le parti di cui ricorrono più frequenti i richiami, v. pag. 580, n. 1):

BSSS<sup>4</sup>. IV. — *Eporediensia*. — F. Gabotto, *Estratti dai „conti“ dell'Archivio Camerale di Torino relativi ad Ivrea*, pp. 263—424.



BSSS. IV<sup>5</sup>. — *Eporediensia*. — S. Cordero di Pamparato, *Il tuchinaggio* (a. 1386—1387) e *le imprese di Facino Cane nel Canavese* (1386—1400), pp. 425—519.

BSSS. V, VI. — F. Gabotto, *Le carte dell' Archivio Vesco- vile d'Ivrea fino al 1313*, colle *Bolle Pontificie dell' Archivio Vaticano relative ad Ivrea* ed il *Regesto del „Libro del Comune d'Ivrea“*.

BSSS. VIII. — C. Colombo, *Documenti dell' Archivio Comunale di Vercelli relativi ad Ivrea*.

BSSS. IX<sup>1</sup>. — E. Durando, *Le carte dell' Archivio Capitolare d'Ivrea fino al 1230*, con un' *Appendice delle principali dal 1313*.

BSSS. IX<sup>2</sup>. — F. Savio e G. Barelli, *Le carte dell' Abazia di S. Stefano d'Ivrea fino al 1230*, con un' *Appendice delle principali dal 1231 al 1313*.

BSSS. XXXVI. — F. Gabotto e G. B. Barberis, *Le carte dell' Archivio arcivescovile di Torino fino al 1313*.

BSSS. XLII<sup>2</sup>. — *Cartari mlnori*. V. Druetti, *Le carte dell' Archivio comunale di Chivasso*.

BSSS. XLIII<sup>1</sup>. — *Cartari minori*. E. Gabotto, *Le carte dell' Archivio comunale di Gassino*.

BSSS. XLIII<sup>2</sup>. — G. Frola, *Cartario di Belmonte*.

BSSS. XLIII<sup>3</sup>. — V. Ansaldo, *Cartario di S. Maria di Testona*.

BSSS. XLIII<sup>4</sup>. — L. C. Bollea, *Cartario dell' Abazia di Precipiano*.

BSSS. XLIV. — F. Cognasso, *Cartario dell' Abazia di S. Solutore fino al 1300*.

BSSS. XLV. — G. Collino, *Cartario della prevostura d'Oulx fino al 1300*.

BSSS. LXXIV. — G. Assandria, *Il „Libro Rosso“ del Comune d'Ivrea*.

BSSS. LXXVIII—LXXX. — F. Gabotto, A. Lizier, A. Leone, G. Morandi e O. Scarzello, *Le più antiche carte dell' Archivio di S. Maria di Novara*.

BSSS. LXXXI. — G. Borghezio, *I Necrologi del Capitolo d' Ivrea*.

Cast. — *Codex Astensis qui De Malabayla communiter nuncupatur*, edidit Q. Sella, *Lynceorum Academiae consulto*, voll. 4, Roma, 1880—87.

CdBobbio. — C. Cipolla, *Codice diplomatico del monastero di S. Colombano di Bobbio fino all' anno MCCVIII*, voll. 3., in *Fonti*

per la Storia d'Italia, pubblicate dall'Istituto Storico Italiano, Roma, 1918. (Altre edizioni dello stesso A. sono citate nelle pagine precedenti).

CStC. — G. Frola, *Corpus Statutorum Canavisii*, voll. 3., Torino, 1918, in BSSS., voll. XCII—XCIV (v. pag. 549, n.).

c)

La maggior copia di materiali onomastici fu estratta dalle fonti monumentali della serie (principio s. XV—XX) dei catasti locali dei 147 comuni compresi nel territorio delle mie ricerche onomastiche e toponomastiche. Si citano colla sola indicazione dell'anno di loro redazione e del comune nei cui archivi si conservano tali fonti preziosissime.

\*

Il materiale onomastico qui riportato spetta al Canavese, com'è stato dichiarato nel titolo di questo mio contributo, ma, come si è accennato nello stesso titolo colla voce „piemontesi“ inclusa fra parentesi, si ammettono altri nomi provenienti dalla zona attigua al Canavese, in quanto che l'interesse di una loro attestazione anteriore o di una maggiore integrità fonetica o di altre condizioni da far valere a luogo opportuno riesca a completare, chiarire ed illustrare la storia del nome in parola.

---

**ABUND-US, -A** (Thll.)<sup>1</sup>: *Auundus*, BSSS. XLIII<sup>1</sup> 3. 1079; *A-* de Upalio, LXXIX. 395. 1157; *Avondus* de Casali, VIII. 133. 1260; *Avunda*, uxor Peyreti, XLIV 296. 1253, NP; *Johannes de Avonda*, IX<sup>1</sup> 15. 1169, VIII. 13. 1192 Ivrea; *de Avunda*, a. 1554 Volpiano; *Avonda*, a. 1719 Quagliuzzo; a. 1739 Vestignè, CM.; *A-* (Alla Ghea<sup>2</sup> d'), a. 1676 Quagliuzzo NL. — **inus**<sup>3</sup>: *Auondino*, calderario, BSSS. V 251. 1255 NP.; — **IUS** (Thll.): †<sup>4</sup>; — **ulus**: *Avvundulus* Mellia de Robis, *Avvudulo* (sic) de Verali, capitaneo, BSSS. IV<sup>5</sup> 184. 1400 NP.; *Avondoglio*, a. 1769 (7)<sup>5</sup> Chiaverano, NC. (se da < — *olj*, plur., v. s. — **ICULUS** p. 567 n. 1).

**ACCEPTUS** (Otto, 749 sg.): — \***Acceptabilis** „accettabile“: *Johaninus Çetauilus* BSSS. V. 187. 1246 (Buo) Borgofranco, CP.

**ADIUTUS** (Otto, 753) > 1) \***A]deoadiutus** (cfr. **ADEODATUS** e **DEODATUS**, v. s. **DATUS**): *Dezuto*, a. 1678 Ozegna; *D-*, da Agliè, a 1741 Vialfrè; *-utto*<sup>6</sup>, a. 1743 Cuceglio; *Dezzuto*, a. 1781

<sup>1</sup> Cfr. *abundus* „abbondevole“ e v. Stöcklein, *Abundabilis abundus* in *Archiv f. lat. Lexicogr.*, VII. 207 sgg.

<sup>2</sup> *Ghea* < *gaida* (longob.) „punta della freccia“ > piem. *gaida* „gherone“ e acanav. *ghèa*, qui col significato topografico di „tratto di terreno coltivato, a figura di gherone“.

<sup>3</sup> Trascrivo col carattere maiuscolo il suff. dei derivati attestati in tale forma dalle fonti onomastiche latine, col carattere minuscolo spaziato il suff. d'origine latina o latino-barbarica dei derivati romanzi e col carattere aldino il suff. d'origine romanza.

<sup>4</sup> Cfr. „*Abundius beatus confessor cuius corpus in Cumana ecclesia [di Como] requiescit*“, L. Schiaparelli, *I diplomi italiani di Ludovico III e di Rodolfo II*, in *Fonti per la Storia d'Italia*, Istit. Stor. Ita<sup>l</sup>, Roma, 1910, no. 7, a. 902.

<sup>5</sup> Riporto talora incluso tra parentesi e dopo l'anno della redazione del catasto il numero degli individui elencati sotto tale nome e censiti come proprietari in quell'anno o in quegli anni per segnare l'importanza locale di tale nucleo familiare quand'esso possa riuscire a comprovare lo sviluppo a NC del nome personale citato.

<sup>6-7</sup> circa *-utto*, < *-uto*, v. s. **-UTUS** e cfr. piem. semilettario *agùt* „aiuto“.

S. Benigno; *Desutto*<sup>1</sup>, a. 1792 Mazzè; *Sutto*<sup>1</sup> o *Desutto*, s. XVIII Montanaro; *Dezzotto*<sup>2</sup>, a. 1715 Sale; *Desoti*<sup>3</sup>, s. XVIII S. Giorgio, CP.; — 2) \**Deusadiutat* (cfr. *DEUSDAT*, -DEDIT, -DET, nn. vir. crist., Thll.)<sup>4</sup>: *Desaiua*, castrum, BSSS. XLIV 20. 1077, *Desaja*, -ia, *Desayda*<sup>5</sup>, *Deseya*, *Desya*, *Saya* (illi *de*), CAst. 106. 1222 ecc., luogo presso Canale, v. CAst. I, 305, NL < NP.

ÆGIDIUS (Thll.): †.

ÆMILI-US, -A (pren., n. gent., cogn. e n. sing., Thll., Silvagni): ego Petronus f. q. *Amelii*<sup>6</sup> qui professus sum lege uiuere

<sup>1-2-3</sup> Falsa grafia etimologica, come se *Dezuto* (da leggersi -iito), *Dezutto* (v. nota anteced.), *Desutto* si scomponesse in *De-sutto* e valesse *De-subtus* [abitante, -i di un casale o frazione a due membri, l'uno superiore, l'altro inferiore] „di sotto“.

<sup>4</sup> Tale formazione di composti verbali nei suoi più antichi esempi *DEUSDAT*, -DEDIT, -DET (< -D[ED]ET = -DEDIT, v. Thll. s. v.), *DEUMHABET*, *HABET-DEUS*, *DEUSDONA* (< \**DNAT*, cfr. *DEIDONA*), Thll., contraddice alla generale definizione di composti imperativi imposta dall'iniziatore degli studi onomastici, il Flechia in *Di alcuni criteri per l'originazione dei cognomi italiani*, in Atti R. Accad. Lincei, III, 2, Sc. mor., 1877-8, a questa classe di composti (v. Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes*, II, § 547, Darmesteter *Mots composés* p. 147, Pieri, o. c. p. 338 e note *ibid.*, Olivieri CVE. 187 e note) che riverranno, meno taluni esempi più recenti *Diotallevi*, *Diotaiuti*, *Diotisalvi*, all'indicativo anzi che all'imperativo (v. Poma C., *Il composto verbale nell'onomastica italiana*, Torino, 1910, ove a pag. 3 e sgg. sostiene un'origine dal „tempo presente“ dei cognomi „che riproducono azioni abituali, continuative“, riservando un'origine dall'imperativo ai cognomi augurali che sono, a rispetto degli altri, la minor parte). Un antico esempio di n. augurale imperativale sarebbe *LIBRAAURUS*, Silvagni 2661, se valesse *libra aurum* e non *librat aurum* o *libra auri*.

<sup>5</sup> Cfr. afr. *aïne*, *aïe* o *aïement* „aide“ (*Roman de Thèbes*, ed. Constans), apav. *dexaya* REW. 172 a *adjutare*; cfr. *Deolai*, *Delaidus*, *Diellaito* NP. *Diellai*, *Delài*, *Delaini*, *Gelai*, -ain, *Gialain*, *Ditadi Dité* CVE. 195 sg.

<sup>6</sup> Quanto ad *a-* svoltasi da *ī*, *e-* cfr.: priorissa Sancti *Alarii* BSSS. LXXXVI 70. 1211, in prato Sancti *Alarii*, *ibid.* = Monastero di S. *Ilario*, presso Oncino (Saluzzo, Cuneo); ad Sanctum *Alarum*, a. 1582 = S. *Ilario*, a. 1791, Busano e altri numerosi NL. e NP. piem. che attestano, nella loro trascrizione in forma letteraria con *Hil-* o volgare con *Al-*, l'antico culto prestatato in Piemonte e nell'Italia Settentrionale a S. *Ilario* (< *HILARIUS*) secondo testimonianze dei secoli VIII, IX e X; *Alianus* e *Aletus* (*Elietus*), NP. frequenti nelle carte mediev. piem. e derivati dal n. biblico *ELIAS*; apiem. *Allèna* e *aital*. *Alèna*, v. s. *HELENA*; dni *Napulionis* (< *domno*, *n'* [v. s. *Sapor n. 2*] *Apole(d)o*) de la Ture potestatis *Vercellarum* BSSS VIII 147. 1267 e *Apolicus* (circa lo scambio di *-icus*, *itus* nelle carte mediev. piem. v. s. -A)

romana, BSSS LXXIX 291. 1112; *Imilia, Imiliani*<sup>1</sup> (dat.), f. q. Agnoni, CdBobbio I 452, 405; *Imilia* quę Pagana vocatur, CdBobbio II 25, 26, 60, 61; *Umelia* (sic) iugalis Oldefredi, CdBobbio II 127 sg.; *Immilla* ducissa, sorella di Adelaide, la Marchesana di Susa, BSSS. IV p. 40, n. 4; *Emmilia* f. q. Ottonis comitis de Blandrate quae... *Emilia*... ex natione mea lege viv. salica, a. 1095, Mem. R. Accad. Scienze di Torino, t. IX, S. II, p. 178; *Imilia*, vedova del marchese Balangero di Busca, a. 1214, BSSS. XV p. XCIX: d. Ogerio de Montaldo viro q. dne. *Migle*, BSSS. V 94.

-ANIS, masch. p. 545 n. 2) not. et credend. Vercellarum, BSSS. LXXIV 245. 1231 d. Obertus *Apolius*, cuius Astensis, BSSS. LXXIV 237. 1267 < HIPPOLITUS, tracce onomastiche del culto piem. a S. *Ippolito*, cfr. BSSS. LXXVIII 90 e 91. 982, 92. 985: eccl. sancti *Ypoliti* in Nemenonio (Lumellogno, Novara). — Cfr. apert. *Aemilius*, *Ameliz*, *Aemiliani* e afr. *Amile* (Meyer-Lübke, *Roman. Namenst.* II. p. 39 e n. 1). Quest'ultimo NP. „sans doute semitique“ per il Bedier, *Romania* XXXVI 345, rifoggiato come su forma originaria in un fantasioso aated. \**Amelizzo* dal Kalbow, *Die german. Personennamen im afr. Heldengedicht*, p. 28, ma ricondotto alla sua origine *AEMILIUS* dal Meyer-Lübke, o. l. c., è il nome di un santo leggendario *Amelius*, compagno di un sanctus *Amicus*, venerati un tempo nella Chiesa di S. Albino a Mortara e la cui Vita, nota anche da un ms. del s. XII (v. Bedier I, *Les leg. ep.* II, Paris. 1908, p. 172), sarebbe, secondo il Bedier, un rimaneggiamento di più fonti e della *Chanson d'Ami et Amile* (o. c. p. 190). — Se l' *Amelius* su riportato fosse una traccia del culto a S. *Amelius* diffuso dalla chiesa di S. Albino di Mortara sarebbero provate le origini locali e la diffusione della leggenda del santo in un periodo anteriore ad ogni influenza di canzoni di gesta francesi; lo schietto esito volgare piem. in *a-* < *AE* — ne rafforzerebbe gl'indizi.

<sup>1</sup> Il Poma in una sua recensione, in *AGIf.* XVIII, p. 30, all' opera del Trauzzi, *Attraverso l'onom. del m. e.*, nega che il NP. *Imilia* sia *AEMILIA* e lo vuole un vezzeggiativo del germ. *Imma* ora *Emma*. Gli replicava in nota il direttore della rivista, il Goidanich, che un suff. — *ilia* non è produttivo nel medio evo (ma v. s. — *ILIUS*) e che nulla s'opponesse all' ipotesi del Trauzzi, il quale nel NP. *Imilia* riconosce „conservato per incerte ragioni il nome classico *Aemilia* forse della Via Emilia“. È innegabile tuttavia, se tale nome risale ad *AEMILIA*, una commistione ulteriore del nome germ. *Imma* negli esempi sopra addotti dei nomi *Emmilia*, *Immilla*, *Imilia*, portati da donne di casato signorile, e talune legate da aderenze o da origini famigliari franco saliche alla tradizione onomastica germanica. — La forma *E-*, *Immilia* e varianti non si riscontra nè fra i Franchi nè altrove, manca al Först. ed al territorio onomastico germanico (il NP. *HEMILIUS* di un germano, v. *CIL* XIII 8316, verisimilmente vale *AEMILIUS*, *E-*, colla prostesi della H, v. Schönfeld, o. c. p. 133), ma tuttavia non sarà da escludersi una origine ibrida da *Imma* + *-ILIA* (v. s. *-ILIUS*) sino a quando non sia dimostrata con indubbi esempi la diffusione del n. *Emilia* = *AEMILIA*. — V. ancora s. *ATILIA*,

1220, NP: Johannes *de Migla*, cui spor., IX<sup>2</sup> 86. 1282; Petrus *de M-*, st. a. 1438 Vestignè; Jacobus *de Millia*, alias Vuy, de Corgniaco, BSSS. IV<sup>3</sup> 39. 1387; Jacob *de Ymilia*, Bert. a. 1263, Mazzè; Georgius *de Y-*, s. XVI, S. Giorgio; Ubertinus *de Jmilia*, Bert. a. 1263, *Miglia*, a. 1780 Castellamonte; *de Ymillya*, a. 1558 Pont; *de Miglia*, a. 1554 Volpiano; *Miglia*, a. 1752 Valperga, a. 1516 Balangero, a. 1730 Ciconio, CM.; *de Millio*, *Millius*, s. XVI, *Miglio*, a. 1739 Ciconio, a. 1743 Cuceglio, a. 1781 S. Benigno, a. 1750 Rivarolo, a. 1594 Ciriè, s. XVIII (9), *Millio*, s. XVIII S. Giorgio, a. 1719 Verolengo, CP.; — *Miglietti* (genit.), a. 1558 Pont; *-o*, a. 1569 Ingria; *Milliet*, CStC. a. 1582 Lessolo, CStC. a. 1584 Rivarolo, CP.; *li Megletti*, BSSS XLII<sup>2</sup> 17. 1291 Rivara, NC.; *Miglietto* (Campo di), a. 1684 Ronco, NL.; *-a*,<sup>1</sup> a. 1586 sgg. Verolengo, CM. — ANUS, -A (Thll., Silvagni; cfr. CIL V 2 6528<sup>1</sup> Novara: AEMILIA AEMILIANA): Alanus et *Melianus*<sup>2</sup>, BSSS. IX<sup>1</sup> 52. 1188, *-nus*, credend. Ypor. LXXIV 179. 1198, Opez fr. *-ni*. IX<sup>1</sup> 59. 1195, = Obizo fr. *Miliani* VIII 26. 1205, *-nus*, VIII 52. 1207, V 55. 1209, Ivrea; *Emilianus* de Cigliano, a. 1479, fer. q. *Meliano* de Cigliano, a. 1487, NP.; Petrus, Johannes *Emiglianus*, Bert. a. 1263 Ozegna; Johannes *de Meliano*, Bert. a. 1263 Mercenasco; ? Officianus *de Maliano*, Bert. a. 1263 Lusigliè, CP.; Guilielmus *de Miliana*, BSSS. VIII 13. 1192 Ivrea; Francesco *Melliana*, borgese di Chivasso, a. 1587, Bernardus *de Meliana* a. 1530, CM.; *Megliagno* (< *-ani*, plur.), *Milleanno*, a. 1649, *Megliano*, a. 1805 [mę̀tàn — marjàn] Orio NL, < NC.; *Momigliano*<sup>3</sup> (Rivo), a. 1802 Carema, NL. < monte *Emigliano* ?

<sup>1</sup> Cfr. i NP. aprov. *Amilheta*, *Milheta*, v. Chabaneau C. — Anglade J., *Onomastique des Troubadours*, Société des langues romanes, Montpellier, 1916, s. v.

<sup>2</sup> Qui compete un' origine dal nome dell'eroe brettone *Melianus* (v. Rajna, Romania, XVII 176, n. 6), = *Melians* (nomin.), *Meliant de Lis*. nel *Ferceval*, ed. Potvin, v. 6203, *Meliant le Gai* nel *Lancelot* (v. G. Paris, *Les romans de la Table Ronde*, IV 257 sgg., 321) e dal n. del santo *Aemilianus*, cui sorgeva una cappella ora distrutta sul luogo ora detto S. *Emigliano* [sañ mi-lijàn] di S. Benigno, forse quel s. *Aemilianus*, vescovo di Nantes e morto in Borgogna combattendo i Saraceni nel s. VIII (v. Longnon, o. c., no. 1567) al cui culto, connesso talora con la tradizione o la leggenda di occupazioni saraceniche, risaliranno il NL. ital. *Sant' Emiliano* in Corsica, e i due omonimi, l'uno presso Albugnano (Asti), l'altro a Rocchetta Tanaro (Asti).

<sup>3</sup> Da AEMILIANUS il Thomas A., in *Revue Celtique*, XX 433 deriva il NL. *Montmelian* in Savoia, mentre il nome analogo *Montmeillien* in Borgogna secondo Berthoud L. — Matruchot L. nel loro *Étude historique et étymologi-*

AGAPITUS, -ETUS (Thll.)<sup>1</sup>: †.

AGATA, -ON (Thll.): †.

AGNES (Thll.): †.

ALACER (Thll.): *Alacer*, Trauzzi, o. c., p. 115; *Alegro Ferrario*, *Allegrus Ferrarius*, BSSS. XLIII<sup>4</sup> 27 e sg. 1269; *Alegrus de Monte*, habit. Arquate, id. 74. 1367, Johannes Bastardus de Ratis f. d. *Alegri*, id. 62. 1338; *Allegrus* f. Gualberti de Terdona (Tortona), id. 34. 1277, NP.; Bernardus de la myola alias *de Alegra*, a. 1483 Ciriè; ? Johannes *de Legra*, *Leira*, *Leyra*<sup>2</sup>, BSSS. XLIV 33. 1147 ecc., CM.; d. Pellerinus *de Allegris*<sup>3</sup>, VIII 161. 1292, NC.

ALAUDA (Thll., Holder, I, 76)<sup>4</sup>: domina *Aloa*, BSSS. V 260. 1256, 253. 1255, 260. 1256, Albiano, NP.; Gualterius *de Loa*, VIII 110. 1231; *Loya*, s. XVIII S. Giorgio; *Loja*, a. 1760 Ciriè; Bollone *Loja*, Corgiat *Loia*, Bracco *Lojetta*, Corio, CM.

ALBIANUS (Thll.): „nos Julium et Albertum germanos f. q. et nepotes *Albiani* [NP.] de *Albiano* [NL. < ALBI -US, n. gent.,

*que des noms de lieux habités du departement de la Cote-d'Or*, in Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur-en-Auxois, t. fXXXI, a. 1901, p. 326 risalirebbe al celtico MEDIOLANUM, etimo non escluso, ra altri concorrenti: AEMILIANUS e derivati del gallico MELIUS, MELLIUS, dal Gröhler H., *Ueber Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen*, Heidelberg, 1913, p. 129 e 212 per i nll. fr. *Montmélian*, *-meillant*. — Qui compete un' origine da \**Momigliano*, CP. geogr, tratto da uno dei nomi locali francesi qui citati in nota.

<sup>1</sup> Cfr. „iuxta quoddam oratorium ipsius Nouariensis episcopi in quo beati Agabii episcopi et Xpisti confessoris corpus quondam tumultatum fuerat“ BSSS. LXXVIII 41. 919.

<sup>2</sup> Come variante morfologica dello stesso cognome e per la stessa famiglia s'incontra nelle stesse carte anche *Leyrens*, familia, < -engi < -ing (german.).

<sup>3</sup> Cfr. CVE. 192 e 219: *Allegri*, -ini, *Aliagri*, *Allegranzi*, *Legrenzi*, NC. e *Alegrano*, *Allegrata*, NP. — Cfr. REW. 307 *alacer*.

<sup>4</sup> Cfr. a l a u d a „allodola“ > piem. *loe* „certe donne sciattate“ (Dal Pozzo) e canav, *lolu* „donna sciatta“; piem. *lólola*, *lodna* „allodola“, ma all'attuale degradazione semantica del nome di a l a u d a si contrappone l'antico significato allegorico nella *Melitonis clavis* citata dall' Holder, I, 76: „Per *alaudas*, quae a *laude* nomen accipiunt, secundum illud: Quod gerit ore melos, Ormella vocatur; [*Alauda*] quod sit avis laude plena, sonare potest; significantur viri spirituales, qui psalmis hymnis et canticis spiritualibus creatorem suam laudare delectantur.“

Thll., + -a n u s (f u n d u s)]<sup>a</sup>, BSSS. IX<sup>1</sup> 59. 1195<sup>1</sup>, Albiano.

ALBUS, -A (Thll.): Leonis et *Albi* BSSS. V 15. 1180 NP.; Jacobus f. Bosi *Albi*, IX<sup>2</sup> 23. 1177, Petri -i, XLII<sup>2</sup>, a. 1156, Jo-

<sup>1</sup> Il Gabotto conclude una sua breve dissertazione *Dell' influsso del Cristianesimo sull' evoluzione dell' onomastica nell' Italia Occidentale* in appendice alla sua *Storia dell' Italia Occidentale nel Medio Evo*, BSSS. LXII, Pinerolo, 1911, p. 601, coll'accenno seg.: „Soltanto molto più tardi, sotto l'azione di nuovi fattori della vita e dello spirito, germinerà spontanea un'altra categoria di nomi indipendenti dal Cristianesimo — non però in antitesi ad esso, ma espressione di amore e di orgoglio cittadino, se non proprio „comunale“: *Taurinus* a Torino, *Vercellus* e *Vercellinus* a Vercelli, *Mediolanus* a Milano, *Papius* a Pavia, *Ivoreus* ad Ivrea, *Astexanus* ad Asti, *Albexanus* ad Alba, *Albinganus* ad Albenga, *Artonus* [= *Derthonus*] a Tortona, *Jaminus* a Genova, *Placentinus* a Piacenza.“ La spiegazione sentimentale ch'Egli ne dà, insufficiente per gli stessi aggettivi patrii cittadini, male s'accorda poi coll' umiltà dei luoghi villerecci cui si riferiscono, come all'*Albiano* qui sopra riportato, centinaia di nomi personali poi cognomi usati nel medioevo canavesano col valore originario di aggettivi patrii tratti dal nome di terre rurali e di „fundi“ romani talora decaduti d'ogni importanza e sconvolti dalle nuove condizioni economiche e sociali. Se in generale l'uso dell' aggettivo patrio cittadino riproduce e talora continua la tradizione di una „Identität zwischen Orts- und Gentilnamen“ sostenuta e dichiarata dallo Schulze, o. c., per taluni nomi d' origine etrusca (cfr. VOLSINI, oggi Orvieto e VOLSINIUS, n. gent.) pagg. 558 - 577, ma non loro esclusiva (cfr. il NL. AECLANUM, oggi Grotte di Mirabella al sud di Benevento, e il n. gent. AECLANIUS nei titoli locali di AECLANUM, ad es. in quello di AECLANAE SPENTI, v. CIL. IX, 1204), e di una altrettale identità fra nomi di luogo e nomi etnici: AUGUSTA TAURINORUM, oggi Torino, e TAURINUS, v. s. id., riaffermata poi nei primi secoli del medioevo dall' acuirsi di particolari condizioni (v. DR. III 525 sg.), nel caso di aggettivi patrii relativi a fundi romani una spiegazione va ricercata nel vigore della tradizione onomastica risaliente al denominatore stesso del fundus ed alla durata ed estensione di rapporti dell' onomastica servile dei coloni colla patronale. Collo spegnersi di tali rapporti e del sistema onomastico sorto su quelli, duravano tuttavia fra la massa della popolazione rurale di servi, liberti e liberi le tracce dell' anteriore unità ed identità onomastica fra il nome dell' antico fundus e la parte dei suoi coloni e proprietari più antica del luogo. Su queste tracce la comunità d'interessi religiosi, economici e di rapporti giuridici e sociali, con cui l'economia e la nuova società del medioevo lega fra loro gli uomini ed alla terra ed alla stirpe (v. pagg. 531-536 e pag. 537 n. 3), crea negli abitanti del luogo e membri di quegli organismi sociali la coscienza d'una comune denominazione etnica e d'una identità del loro nome col nome del luogo e tale che trova la sua espressione nell' uso medievale del plurale coi nomi di luogo già accennato e documentato, sebbene in misura troppo scarsa per la vastità, importanza e varietà di forme del fenomeno del plurale coi nomi di luogo.



hannes ·us, LXXIV 19, 1213, C.; Henrico -o de Pradiglono, XLIII<sup>2</sup> 9. 1306; -us, s. XVI, -o, a. 1739 Ciconio; de -o, CSt. a. 1438, de -o, a. 1753 Strambino; de -o, Albi (genit.), -us, a. 1570, -79 Caluso; -us de Lombardorio, a. 1448, -i (genit.), for. da Felletto, a. 1439 S. Maurizio; -i (genit.) de Engria, a. 1558 Pont; -i (genit.) CStC. a. 1509 Canischio, CP.; de Albis, a. 1499 Chivasso, NC.; Alba<sup>1</sup>, a. 1719 Alice, CM.; -am (ad), BSSS. V 187. 1246 (Buo), Borgofranco; Albetta, a. 1779 [narβeta < (i)n alb-] Loranžè NL < NP.; —A, -a nis o -ANUS (Thll.): I tardi cogn. canav. de Albano, Albani (gen.) non offrono alcuna sicurezza di poter continuare i nomi latini ALBA O ALBANUS in quanto compete per essi un' origine culturale dal n. del santo omonimo o geografica dal NL. piem. Albano e forse anche Alba; —ANIUS (\*n. sing., cfr. ALBANIUS n. gent., Thll.): Albagnus, t., BSSS. LXXIX 337. 1142 NP.; Philipus -us LXXX 529. 1182: Martius seu Martinus -us, iudex et consul, LXXIV 202. 1228 = Martinus -nius VIII 100. 1223 Ivrea; Johannes -gnus V 187. 1246 (Buo) Borgofranco, CP.; -gna (Nemus de), CStC. a. 1251, -a (Monte), -a, regione campestre sotto il 'monte' omonimo su cui sorge il castello, Chiaverano; Narbagnino, a. 1677 [narmanin] < (in Alb-, Quincinetto; Bagnolam, -olium, BSSS. LXXIV 192. 1224 ecc., ecclesia de Bagnolo, IX<sup>2</sup> 7. 1162, eccl. Bagnoli V 16. 1181, l. presso Burolo < Al]baniolo<sup>2</sup>; — INUS (Thll., cfr. CIL. V. 6777 Biella, iscriz. crist.): Albinus<sup>3</sup>, BSSS. XLI<sup>2</sup> 15. 1080, NP.; Aijbino<sup>4</sup>, a. 1603, 1739 Vestignè, CP.; Campalbino (in), a. 1739 [kapalbin] Trausella; Campo Albino (in), s. XVI Villanova; Rocco

<sup>1</sup> Compete un' origine dal nome della città piem. Alba, cfr. Jacobus de Alba, BSSS. XLII<sup>2</sup> a. 1285 Chivasso; de Alba, a. 1440, 1482 Ciriè, Cgeogr.

<sup>2</sup> Cfr. Pieri, o. c., p. 68: Bagnoro < AL]BANIORUM; Kaspers, o. c. no. 10, p. 21: Le Bugue < Albuca centena.

<sup>3</sup> O saranno questo ed i sgg. tracce del culto a S. Albino cui s'intitolava una pieve esterna del territorio urbano di Mortara (v. Boll. stor. prov. Novara, XII, 1918, p. 58 e cfr.: „plebem sancti Albini de Mortario“ BSSS. LXXIX 320. 1133) ?

<sup>4</sup> Per altre tracce della L rattratta in *l̃* e voltasi in *j* avanti labiali (e dentali nel contado toscano, cfr. aital. moititudine, tosc. moitto „molto“. aitto „altro“. aito „alto“) nel territ. canaves., cfr. sèiva esito locale del NL. Selva o Montechiaro di Settimo Rottaro; munkàif = Montecalvo, NL. a Montestrutto; in Poiverosa („Polverosa“), a. 1192, strada per Vische, Mazzè.

*Albino* [rokalbīn] Corio, NL.; — *-itius*: s. m. *Albizoni*<sup>1</sup> et Ademperti seu Bononi de... ciuitate Nouaria, LXXVIII 96. 989, NP.; *-itus*:? s. m. *Albiti*<sup>2</sup> filio bone memorie Boniti, BSSS. XCVI, NS., II, II, 8. 989; — *ŪCIUS* o *ŪTIUS* (\*n. sing., cfr. *ALBUCIUS*, n. gent., frequente nelle iscriz. „liguri“ del CIL V 2, *-UTIUS*, n. gent., Otto, o. c., p. 857, Thll.): *Albuzo*<sup>3</sup> (curtis de), BSSS. XXXVI, a. 1030, NL.; *Arbusso*<sup>4</sup> a. 1548 Chivasso, CP.; *Albussa* a. 1683 Salto, CM.; — *UCCIANUS* (CIL V 2, 7907, Nizza, 6530 Novara, Thll.) o *-UTIANUS* (CIL V 2, 5712, in agro mediolaniensi, v. Otto, p. 856): *Narbuzzano*, (< (i)n Alb-), a. 1677, *-ussano*,<sup>5</sup> a. 1783 Quincinetto, NL.

*ALEXANDER, -DRIA* (Thll.): †.

*ALEXIUS* (Thll.): †.

*ALFANUS* (Silvagni, no. 3295, cfr. i nn. gent. *ALFIUS ALPHIUS*, *ALFENUS*, e i cognn. *ALFIANUS*, *ALFINUS*, Thll., Schulze, 119 sg.): ego *Alphanus*<sup>6</sup>, prepositus Sancte Crucis, BSSS. LXXIX 324. 1137 NP.

*ALLATUS* (cogn. serv., Otto, o. c., p. 755): Costa *Allà*, a. 1793 Noasca NL.<sup>7</sup>

*AMABILIS* (Thll.): „mihi obvenit de *Amabilene* defuncta quarum omnia medietatem unde aliam medietatem dare debeo ad

<sup>1</sup> Cfr. Bianchi, AGIt., X 360 ove *Albitio* (letto *Albizzo*), — *tiu*, *Albus*, *Albulo*, *Albone*, *Albino* sono supposti ipocorismi derivati dalla stessa base delle voci *Alboino*, *Alberico* e affini.

<sup>2</sup> La stessa indecisione se *Albiti* stia per *-ti*, genit., (< *-ITUS*) o *-tii* (< *-ITIUS*) si ha per *Boniti*, v. s. *BONITUS*.

<sup>3</sup> Cfr. il NP. *Albucius*, a. 879, Bruchner 220, ove con *Albulus*, *Albinus*, *Albo*, *Albeni* [< *Alba*] vien fatto derivare dal mated. *alp*, ags. *œlf* „Elfe“. — Invece che ad *ALBUCIUS* i nn. sgg. possono risalire ad *albuicium* „astodelo“ REW. 325.

<sup>4</sup> Compete per questo ed il seg. un'origine dal NL. precedente.

<sup>5</sup> Qui, se l'origine del NL. risale al cogn. e non ad una formazione in *-ANUS* da *ALBUCIUS, -UTIUS*, nn. gent. — Compete inoltre un'origine dal cogn. geogr. di un antico possessore oriundo o proveniente da *Albuzzano* (cfr. de *Albuzano*, BSSS. XXXVI a. 1185), l. presso Pavia.

<sup>6</sup> Il Bruckner, o. c., p. 220 (cfr. Först.<sup>1</sup> 54 sg.) deriva il NP. *Alfano*, *Alphan* dell' Italia Meridionale dal mated. *alp*, ags. *œlf* „Elfe“, ma il fatto che tal nome non s'incontra nel territorio onomastico germanico fuori d'Italia non favorisce la tesi del Bruckner. — Un raffronto coll' aital. *alfana*, se d'origine arabica (REW. 3189 faras „cavallo“), si può sostenere?

<sup>7</sup> Il Meyer-Lübke in *Roman. Namenst.*, II, 72 considera l'aport. *Alatus* fra i „Dunkle Namen“.

fili mei nomina Stabile [v. s. STABILIS] et *Amabilenam* ... et propter ampliorem firmitatem et securitatis ritus gentis nostrae Langobardorum“ CdBobbio I, p. 219, a. 863, NP.; —ANUS (Thll.); ? *Moliane*<sup>1</sup> (Simon f.) BSSS. VIII 110, 1231, Ivrea, NP. femm.

AMAND-US, -A („n. crebrum, si paucos excipis, servorum et humillimae sortis hominum, inventum maxime in Gallia Cisalpina et in Illyrico“ Thll., “natum est in Gallia Cisalpina... nomen saeculo quarto quintoque in Gallia frequens fuisse videtur...“ Schwab, o. c., p. 704 sg.): ? Guillelmus *de Mand*, Bert. a. 1263 Rivarolo; *Mandono*, a. 1797 Romano, CP.; — uIUS: Adam qui uocatur Pummo f. *Amandoli*, BSSS. LXXIX 246. 1083; ? *Mandalus*, XLIV (append.) 6. 1165; *Mandenus* Bassus, XLIV 91. 1223, NP.; Iacobus *de Mandolo*, BSSS. VIII 163. 1293, CP.; Phitisius (sic) *de dona* [domna] *Mandola*, Bert. a. 1263 S. Giorgio; Ameotus *de Mandola*, BSSS. VIII 156. 1277, CM.; *Mandolino*, s. XVIII S. Giorgio; *Mandolato*, a. 1743 Salassa; Tancius *de Mandello*, BSSS. XXXVI 75. 1184, d. Guillelmo *de Mandello*, vercellensi potestati, VIII 87. 1220, <? *A/mandello* < -uIUS, CP.

AMBROSIUS (Thll.): †.

ANDREAS (Thll.): †.

[ANSER, n. sing., Silvagni, no. 885; AUCA, v. s. id.] **Anas**, -atis: Gelius *de Ania*,<sup>2</sup> BSSS. VI 431. 1291; Iacobus, Oto, Petrus *Anea*, *Ania*, XLIII<sup>1</sup> 6. 1243 ecc.; *Agnia*, s. XVIII S. Giorgio, CPM.; al Chioso [„podere recinto“] d'*Agnia*, a. 1718 Lugnacco NL.

ANTONIUS, -INUS (Thll.): †.

APOLLONIUS (Thll.): s. m. *Abelonii*, ESSS. LXXIX 215. 1062; NP.; *Abellonius*, *Apolonius*, -pellonius; -niorum, -nus, *Appolonius*, CAst. 630. 1197 ecc. CP. e NC.<sup>3</sup>

APRILIS (Thll., cfr. APRILEUS, Silvagni 3310)<sup>4</sup>: *Martinus de Aprilii* ex dominis de Lanceo, BSSS. XXXVI (append.) 28. 1298, CP. in *Planis de Aprilii*, LXIII 25. 1257, NL.; Iacobus f. q. *Corda-*

<sup>1</sup> Cfr. il NL. franc. *Flogny* (Yonne), < FLAVIN-ACUM, Kaspers, o. c., no. 156 p. 81 e, quanto all' aferesi di A-, v. p. 600 n. 7. — *Moliana* può essere però una lettura errata di *Meliana* per cui v. s. AEMILIANUS.

<sup>2</sup> Cfr. canav. *anfa* „anitra“.

<sup>3</sup> Tali nomi però, anche per la conservazione della forma letteraria -p-, -pp-, allato alla traccia -b- di un primo, antico esito volgare, possono riflettere, sotto veste maschile, il n. della martire alessandrina APOLLONIA † 248 d. Cr.

<sup>4</sup> Cfr. *aprilis* „aprite“.

*prilis*<sup>1</sup> Stampe, VIII 100. 1223, NP.; *discretus vir d. Johanius de Meçaurillis*<sup>2</sup>, *judex comunis Ypor.*, IX<sup>1</sup> 109. 1312, NC.

**AQUILA, -INUS, A** (Thll., Silvagni): *Aquilinus*, v. Trauzzi, o. c. p. 93, Piemonte, NP.

**ARGENTEA** (Thll.)<sup>3</sup>: *Nos Vilielmus... et Argentea iugales*, BSSS. VIII 4. 1142 Bollengo, NP.

**ARMATUS** (Thll.): *Galfredus = Vualfredus Armatus*<sup>4</sup> de Burgaro, BSSS. VI 322. 1263, 443. 1294; *Arma* (se = -à) de Riualba, a. 1530, 1603, 1648 Chivasso, a. 1702 Mazzè, CP.

**ASPER** (Thll.): — *itia*<sup>5</sup>: *Petrus cui supra Bruno et Sprecia iugalis ipsi Petri*, BSSS. IX<sup>1</sup> 8. 1125, NP.; — *ulus*:? *Iacobus Sperlinus*<sup>6</sup>, BSSS. VIII 89. 1221, 105. 1228, 109. 1231; *Gazinus S-*, VIII 156. 1277, CP.

**ASTER** (Thll., cfr. STELLA, Dessau; ASTERIUS, -A, Thll., Silvagni; ASTRALIS, Thll.; ASTERIOLOUS, *fidelis Theodeberthi I regis, Gregorio Turon.*)<sup>7</sup>: — *utus*<sup>8</sup> „felice, nato sotto, buona stel-

<sup>1</sup> „Cuor d' Aprile“, cfr. l'espressione *cuore dell' inverno*.

<sup>2</sup> Quasi „Mezz' Aprile“, cfr. l'espress. piem. *mez-ust* „mezz' agosto“, giorno della festa dell' Assunta.

<sup>3</sup> Cfr. ARGENTEA, n. mul. a. 578, Marucchi, o. c., p. 296; ARGENTIA, id., sec. VI, ib. p. 335, e: „blancas dens, / plus blancas qu' esmerautz argens“ (Bartsch, *Chrest. prov.*, 4, Elberfeld, 1880, col. 96; Mahn, *Werke d. Troubad.*, I 153, 156), „vostras bellas denç / plus blancas que n'es fins argenz“ (Napolski, *Leben u. Werke des Trobadors Ponz de Capduoill*, Halle 1880, p. 110 sg), „Chiarita in viso più c' argiento“ (D'Ancona e Comparetti, *Cod. Vatic.*, I 389), „viso d'argento“ (Valeriani, *Poeti del primo secolo*, I 286). Le citazioni che precedono dall' antica letter. provenz. e ital. sono riportate dal Renier, o. c. — Da ARGENTIUS (Thll.) deriva il NP. *Argentio* di una carta pisana dell' a. 765 (Meyer C., *Sprache und Sprachdenkmäler der Langobarden*, Paderborn, 1877, p. 227) e fors'anco il NC. toscano medievale di Filippo *Argenti* che qui si richiama per la sua apparenza di un comune NC. al plur. in -i, non originaria, se la -i di *Argenti* si è svolta da -I(U)S, v. s. -AX, n 3, pag. 558.

<sup>4</sup> Cfr. CVE. 219: *Armatus*.

<sup>5</sup> Cfr. SEVERUS (v. s. id.) e l'ital. *asprezza*.

<sup>6</sup> Cfr. i NP. *Asperius*, a. 1209 e *Asperellus*, a. 1148 di Fondra (Bergamo) in *Boll. d. civ. bibliot. di Bergamo*, IV, 1910, p. 173.

<sup>7</sup> Cfr. per il tardo significato di ASTER: »quat valeas abeas pascas, multos tu habebes amicos / Si haliquit casu alite[r] aduxerit aster...“ *CIL. XII 915 add. p. 819 CE 470 Arles* e le voci ital. *disastro*, fr. *désastre*, prov. *malastre*, *REW. 749 astrum*.

<sup>8</sup> Cfr. il nome del nob. casato *Stelluti-Seala* di Fabriano (Marche) allato a STELLA > *Stella*, CVE. 197, Olivieri, *Saggio cit.*, p. 124, ed il NL. canav. *Monte Stella* di Ivrea se non deriva da voci comuni come \*astella, (v. *REW. 740*) o \*hastella, (v. *REW. 4072 hasta*).

la<sup>1</sup>: *Astrutus*, BSSS. XXXVI 195. 1227, ecc.; *Astrua*, uxor Philipponi de Clauarano, cuius ypor., BSSS. V 208. 1250, NP.; Willelmutus q. Perroni *de Astruto* de Netro qui stat in Buirolo, V 245. 1257, CP.; Perrinus *de donna Astruta*, VIII 110. 1231; *de Astrua*, CStC., a. 1438 Strambino, CStC. a. 1515 Romano; *Astrua*, a. 1781 S. Benigno, [àstrüa]<sup>2</sup> Cuognè, CM; *de Monte astruto*, BSSS. V 161. 1223, VI 313. 1262, VIII 91. 1221, CStC., a. 1322, castrum *Montis-astructi*, BSSS. IV<sup>4</sup> 442. 1345, IV<sup>5</sup> 41. 1387, d. Jacobus Recagnus *de Monte distructo*, V. 82. 1217, *Montem astrictum*<sup>3</sup> (sic), V 102. 1223, oggi *Montestrutto*, a. 1770 [muntastrü]; *Montestruto*, a. 1743 [mustrü] Cuceaglio, NL. < NP.

**ATILIUS**, -A (n. gent. „frequentissimum in Gallia Cisalpina et in Illyrico“, Thll., e cogn., cfr. CIL. V 5899): *Adilla* f. q. Tauringi ... cui supra *Adillani*, BSSS. LXXVIII 170. 1031, *Adilja* f. q. Ariberto, LXXIX 201. 1052, NP.<sup>4</sup>

**ATT-A** (e **ATTUS**, praen. e. cogn. ital., cfr. *atta* e *tata*<sup>5</sup>, Thll.):

<sup>1</sup> Cfr. agenov., amilan., avenez. *benastrudo* „felice“, *malastrudo* „infelice“ (REW 749 *astrum*), aprov. *astruc* „felice“ prov. *malastruc*, afr. *malastru* „infelice“ ecc. (REW 747 \**astrucus*), spagn. port. *astroso*, ital. *malestroso*, ecc. (REW 746 *astrosus*) coi bologn. *asteriü* „seccatosi, stregato“ (REW 749 *astrum*), aital. *sido* „freddo eccessivo“ (REW 7902 *sidus*), aportog. *siira* „Kraft“, „Lebensgeist“, „Rekonvaleszent, der noch nicht schreiben kann“, galiz. *siria* „Kälte in den Fingern, dass man nicht schreiben kann“ (REW 7902 *sidera*), a cui si dovrà aggiungere il piem. *sireta* - *sirogneta* „bilenco, che ha le gambe a balestrucci, storte; strambo“ da raffrontarsi coll' aital. settentr. *sidradho* „storpio“ in Uguccone da Lodi: „Nisun pover de Deu ne avogol ne sidradho“ (v. Levi E., *Uguccone da Lodi e i primordi della poesia italiana*, Firenze, s. d., p. 181) e coi riflessi dialett. ital. settentr. di \**assideratus* „influenzato da una cattiva stella“ (REW 728) e di \**sideroneu* > piem. *sirognira* „torcitura“, *sirognù* „storto, storpio“ (Di S. Albino, *Gran Dizion. piem.-ital.*, Torino, 1859). Cfr. ancora il cogn. di Johannes *Siriatus*, Bert. a. 1263 Rivarolo, < \**assideratus*.

<sup>2</sup> L'arbitrarietà dell'accento attuale è evidente dalla storia del vocabolo.

<sup>3</sup> Ignoro se tali varianti arbitrarie dovute alla saccenteria notarile e che si richiamano a *astruere*, *destruere*, *astringere* debbano tutte giustificarsi colla storia del *castrum* di *Montestrutto* o se le allusioni a fatti storici implicite in tali false grafie etimologiche non siano fittizie.

<sup>4</sup> O sarà una formazione ibrida dalla base dei nn. germ. *Adaric* (v. Schönfeld, o. c., p. 2.), *Ada*, NP. femm. = ags. *Äde* (v. Först.<sup>1</sup> 132) donde il NP. di „*Adonis* (genit.) de Bramusello“ BSSS. LXXIX 358. 1149 (cfr. *Ado*, Först.<sup>1</sup> 131) † - ILIA ?

<sup>5</sup> Cfr. **TATA**, cogn., Dessau, e „in uico *Casaletutani*“ BSSS. LXXVIII 48. 943.

Obertus de *Ata*<sup>1</sup> BSSS. VIII 74. 1214, CP.; *Atenulus* (< -A, -e n i s) de Bardonisca, XLV. 294. 1254, NP.; -O (= TATTO<sup>2</sup>, Thll.): *Atto*, episcopus novariensis, LXXVIII 2. 829; s. m. Amelfredi et *Attoni* pater et filio, id. 149. 1019; s. m. Petini [v. s. PITINNUS] et *Atoni*<sup>3</sup> ambo legem uiuentes romana, id. 132. 1012; s. m. Petri qui et *Ato* et item Petri ambo legem uiuentes romana, id. 151. 1020; d. *Ato*, LXXIV 179. 1198 ecc. Ivrea; *Atto* de Bolenco, IX<sup>2</sup> 18. 1171, Ivrea; *Atto* seu *Attonus*, XLIV 10. 1048, NP.; Petrus *Atonus*, mansarius, V. 16. 1181, C.;— INUS (Thll., Holder, I, 275): Perotus, Dionixius, Bertholinus de *Attino*, BSSS. VIII 133. 1260, 129. 1254, CP. 4.

<sup>1</sup> O sarà da *Atta*, *Adda*, NP., mul., germ., Bruckner, 215; Först<sup>1</sup> 131?

<sup>2</sup> Cfr. il NL. *Tatonenci*, CdBobbio I, 376. III, 95, <\*incis (< -iscus) o <\*engi (< -ing, germ.), oggi *Totenza*, fraz. di Romagnese, presso Bobbio; „s. m. Uualperti et *Amitoni* ambo legem uiuentes romanam“ BSSS. LXXIX 217. 1064 <\*amito < amita, se non è lezione errata per *Amiconi*.

<sup>3</sup> Il Bruckner, 215, aduna sotto l'aated. adal „edel“ i NP. *Ado* e *Ato*, *Atto*, *Hatto* che richiama ancora sotto *hadu* „kampf“ a p. 264. Il Först<sup>1</sup> 130 s. ath raccoglie un indistinto „conglomerat sehr verschiedener elemente bilden“: di cui fa parte *Atto*. Lo Schönfeld, p. 36, rimanda all' Holder I 276 e fasc. 19, 738 ed all' abbondantissima serie dei cognomi ATTO ivi ripartita „zum teil celtisch, zum teil germanisch“ e propone per l'ATTO dei Germani romanizzati un' origine ipocoristica connessa alla base Art(h)a del NP. germ. AIDABURES.

<sup>4</sup> Frequenti sono nel Canavese i nn. pr. pers. e loc. ricavati da nomi di parentela; cfr., oltre ai nomi canav. e piem. su riportati e da ATTA, ATTO, (?) *Amita* ed ai nn. loc. tratti da BARBA o *barba* e riportati s. -A, -ANIS masch., i sgg. da *avus*, -a: d. *Auus* de Blandrato, BSSS. VI<sup>3</sup> 31. 1206, *Auus Romanus* de Strambino, LXXIV 24. 1215, NP; Perrinus *Auus*, VIII 110. 1231, CP.; *Jacobus de Aua*, VIII 89. 1221, CM.; *avia*:? *Aqua*, a 1692 Volpiano, *Aqua*, a. 1802 Carema, CM. < acanav. \**aiva* (cfr. afr. *aive*, prov. catal. *avia* REW. 823) = acanav. *aica* oggi *eva* „acqua“ (< aqua); \**avio* „nonno“ (v. Salvioni, Romania XXXV 204, 813 e 230 n., REW. 823): de *Aniono*, a. 1554 Volpiano, CP.; *avunculus*: *Concastro*, a. 1796 Campo; *Conchastro*, a. 1715 Sale, CP. cfr. campid. delfin. *kunku*, maiorc. *konko* „zio“, prov. *konka* „zia“ REW. 838; ? *Conchelino* menestrierio Domini [comitis] Sabaudiae, BSSS. IV<sup>5</sup> 14. 1387; \**avunculanus* (aggett.): de *Unglano*, MGH. Dipl. II p. 750, a. 999 = de *Onglano*, BSSS. V 7. 1156 = ad braidam [„podere rurale“ v. REW. 1266 *braidia* (longob.)] *Unciani*, *Onziani*, a. 1499, = *Ungliano*, *Braida d' O.*, a. 1780, *Braida d' Ongiano* 1911 [*breja d' unğăni*] *Castellamonte*, NL. — Cfr. Meyer-Lübke, *Roman. Namenstud.*, II 42: *Avulus*, *Avoliz*, *Abolinus*, *Abolus* < *avulus*, p. 41: *Aritus* < *avitus*; *Aviola*, NP., cit. con *Avieta* a pag. 524 n. 1, < *AVIOLA* (Thll.).

AUCA (n. mul., CIL IX 229, Uria<sup>1</sup>, Calabria, cfr. *auca*=*avica*, *anser*; ANSER, n. sing., Silvagni, no. 885), AUCUS (Thll.) e OCCUS (n. vir., CIL V 2, 6645 e CIL III 4987, cfr. *occa* „*auca*“, CGI Lat. V 615, 40, Thll.)<sup>2</sup>: Petrus *Occa*, *Ocha* seu *Oa*<sup>3</sup>, BSSS. XLIV 33. 1147 ecc., C.; Johannes *de Occa*, VI 455. 1309; *Ochetus* f. *Johannis Oche*, VI 348. 1267, CPM.; *Oche* (plur.), possessores, V 221. 1252 (Musobolo) S. Giorgio, NC.; *Balmocha* („Balma [v. REW. 912] di *Ocha*“) a. 1612 Drusacco; Ronco dell' *Occa*, a. 1786 Valchiusella; Pratti dell' *Ocha*, a. 1590 Rivarolo; Piano delle *Oche*, a. 1719 [*pjan di' ōki*] Rueglio, NL. < CPM. e NC.; *Occatus*, BSSS. VI 346. 1267, CP.; *Oqueti*, BSSS. XLIII<sup>2</sup> 15. 1302, 19 e 20. 1309 Rivara, NC.; CP.; — u I u s, -a: in Zerbolis inter *Oculis* et Altagna, Rivae de *Oculis*, BSSS V 11. 1161 Strambino, NL < NC; Petrus *de Ochiis*, archerius equester, IV<sup>5</sup> 184. 1400; *Ochis*, a. 1716 Vistrorio, NC; Cappella *d'Ochis*, s. XVII, Pecco; *Occola*, *Nocola* (< (*in* O-), a. 1717 [*nòkola*] Gauna, NL. < NP.; AUCELLA<sup>4</sup>, OCELLA, -INA (nn. mul., Thll., Schulze, o. c., p. 364) e \*AUCELLUS allato a OCELLUS, cogn. rom., Holder II 826, (cfr. AUCELLIO, n. sing., Silvagni, no. 2126, OCELLIO, Thll. s. AUC-, AUCIO<sup>5</sup>, n. figuli, AUCILO, cogn., AUCIUS, -ILIUS, AVIUS, nn. gent., Thll.): Martinus *Ozella* de Piuerone, BSSS. IX<sup>1</sup> 93. 1209 = Martinus *Ocella*, VIII 74. 1214; *Osella*, a. 1689 Camagna, a. 1604 Mathi, a. 1781 S. Benigno, a. 1860 Rivara; *Osella*, O- Abate, O- Bon, O- Ghena, O- Malanotte, O- Moschin, *Ozella*, O- Ottino, O- Viet, s. XIX Corio; *Ozella*, a. 1760 Ciriè, s. XVIII S. Giorgio; *Ozzella*, s. XVIII Barbania; *Ucella*, a. 1733 Vische, CM.; Case O-, [*uʃɛla*] Barbania; [*muja dl' uʃɛla*] Colletterto C., NL.; Unfredi et Alberti et *Ucelli* (genit.), BSSS. LXXIX 283. 1100; Otonem f. q. *Ocelli*, LXXIX 304. 1119; *Ocellus*, CdBobbio II 276, 288, NP.; Jacob *de Oxello*, = Jacob *Loxellus*, Bert. a. 1263 Montelongo;

<sup>1</sup> CEMINIUS SILBANUS vixit anis XXXX AUCE coiugi benemerenti fecet.

<sup>2</sup> Ad AUCUS, OCCUS < \*a u c u s > veron. *oco*, crem. *ok*, aret. *očo*, ital. *oco*, prov. *auk* (v. REW. 826 *avica*, *auca*) risale il NP. *Ocus* qui et Walpotus, a. 994, Muratori, Antich. Estensi; il Bianchi, AGilt. X 322, n. 2, 399, suppone il NP. *Occulo* estratto da *Autchisi*, *Olcaido*, nn. germ.

<sup>3</sup> Cfr. afr. *oue* „oca“ REW. 826.

<sup>4</sup> Cfr. *aucella* > avenez. *ocella*, *auscla* „colombella“, piem. *uʃɛla* „rondine“.

<sup>5</sup> Cfr. *aucio* > afr. *osson*, fr. *oison*, REW. 829, ed il cogn. ven. *Occioni* che l'Olivieri, CVE 229, raccosta ad *occhio* e ai cogn. *Occhi-de-cane*, *Quattrocchi*

*Osello*, a. 1678 Cuornè, a. 1795 Cintano, a. 1560, 1773 Nole, a. 1594 Ciriè; *de Oxello*, a. 1420 Chivasso; *Oscello*, a. 1733 Vische; *Osello*, a. 1678 Cuornè, a. 1795 Cintano; *Ozello*, a. 1764 Levone, a. 1760 Villanova, a. 1743 Salassa, a. 1702 Borgiallo, a. 1749 Collettero C., a. 1719 Rocca di Corio; *Ozello* o sia Perucato, s. XVIII, *de Oxello* s. XV, XVI, *de Usello*, s. XVI, S. Giorgio; *Ozello Brocco*, *O- Vernetto*, a. 1780 Castellamonte; *Ossello*, a. 1586—1636 Verolengo, a. 1655, 1681, 1670 Locana; *Oset Bazot*, a. 1802 Carema, CP.; *Uccelli* s. XVIII. Barbania; *de Usellis*, a. 1556 S. Maurizio, NC.; prope a *Lauxello*, BSSS. IX<sup>1</sup> 17. 1171 Gauna; ad *Lauxellum* V 221. 1252 (Musobolo), S. Giorgio NL. < NP. o CP.

**AUDAX** (Thll.): Ἀδᾶκης = *Audacis* (nomin.)<sup>1</sup>, vescovo di Tortona, Concilio di Roma, a. 680, v. Först.<sup>1</sup> 169 s. **Aud-**; *Odasio*<sup>2</sup> de Carmagnola, BSSS, XLIII<sup>3</sup> 5. 1225, NP.

**AUGURIUS** (Thll., cfr. AUSPEX, AUSPICIUS, AUSPICATUS, Thll., Otto 762) > **Bono a(u)gurio** (v. REW. 784 e seg. \*agurare, agurium): domina *Bonaveria*<sup>3</sup> de Pertuxo BSSS. IX<sup>1</sup> 110. 1215; *Bonaver*, uxor Johannis de Castagnolis CAst. 701. 1193; *Bonaueria*, uxor, LXXXI, I, n. 34; NP.; Amedeus et Julianus *de Bonauerio*, Bert. 1263 (Cevario) Cuceglio; Nicholaus *de Bonavere*, CAst. 701. 1193; *Bonavery*, a. 1760 Villanova, CP.; — **INUS, -A** (Thll., cfr. -ALIS, Thll., -ANIS, -ANE, n. mul., Silvagni); *Bonaurina*, a. 1530, *Bonavrina*, a. 1603 Chivasso, CM.

**AUGUST-US** (Thll.)<sup>4</sup>: *Augustus* de Garlascho f. q. Franci, habit. Precipiani, BSSS. XLIII<sup>4</sup> 70. 1365, NP.; **-ANUS** (Thll.): La serie dei riflessi canav. non lascia decidere se dipendano da AUGUSTUS, posto in relazione col mensis augustus, o dal n. della città di Aosta, AUGUSTA PRAETORIA > AUGUSTANUS, aggett. patrio, nei suoi titoli romani; — **INUS**. Qui se, indipendentemente da ogni influenza culturale del n. del santo omonimo, possa aver indicato „nato d'agosto“: d. *Gustinus*, BSSS. IX<sup>1</sup> 147. 1225, 154. 1227, NP.; *Agostini* CP.; — **ius**<sup>5</sup>; *Gustius*, BSSS. IX<sup>1</sup> 42. 1182 NP.

<sup>1</sup> V. s. -AX, e -ACIS (nomin.).

<sup>2</sup> Da -aſi < ACI(s).

<sup>3</sup> -averia (invece di -avria) per l'interpunzione di una e eufonica.

<sup>4</sup> V. pag. 538 sg. e cfr. il NP. servile *Avostolo* (< AUGUSTULUS) delle carte trevigiane edite dal Cipolla, o. c., anni 710 e 897.

<sup>5</sup> \*AUGUSTIUS è supponibile allato ad AUGUSTIANUS, Dessau, Thll., ma cfr.



**AURA** = gr. *Ἀῦρα* (cogn. mul., Thll.)<sup>1</sup>: — **ILLA** (**AURILLA**, uxor de genere Britanorum, Anal. Bolland. 5, 166, v. Holder I 296)<sup>2</sup>: Girolodus *de Orella* BSSS. XXXVI 198. 1227; *Orella*, a. 1590 Rivarolo, a. 1743 Drusacco, CM.; *Orellinus*, coquus, CdBobbio, II, 134, *O-* frater Gisulphi, ibid. II, 159, *Orilini* vinea, ibid. II, 274, 279, 281, NP.; — **ueius**: *Auruç*, BSSS. XLV a. 1063.

**AURELIUS**, -A (n. gent., cogn. e n. sing., Thll., Silvagni)<sup>3</sup>: *Aureglia*,<sup>4</sup> uxor, BSSS XLVI, Index<sup>5</sup>; NP.; *Oreglia*, s. xx. S. Giorgio; *Oria*, a. 1739, [*uria*]<sup>6</sup> Ciconio; Anthonius *Rellia*<sup>7</sup> f. q. Iohannis *Rellie* de Cucilio (Cuceglio) a. 1440 Ciriè, CM.; in loco et fundo *Aurelio*, BSSS. IX<sup>1</sup> 9. 1127, Ulricus Ulrianus de *Aurelio*, IX<sup>1</sup> 116. 1216. totum boscum de *Arello* V 146. 1235,

\*septembrius, \*novembrius \*decembrius (v. REW. s. v.) allato a maius, martius, julius, junius, januarius, february, in -ius.

<sup>1</sup> Il raffronto di **AURA** con **aura** ammette per tal cogn. mul. l'ipotesi di una traduzione latina dell' altro **ZEPHYRE**, CIL V 2, 6786 (cfr. *zephyrus*), donde il NP. piem. *Zefirino* e (?) il CP. di Antonius *Zeverimus*, CStC., s. XIII Verolengo. — Cfr. il n. *Aura* della santa patrona di Parigi.

<sup>2</sup> Invece che ad **AURA** il n. **AURILLA** può riaccostarsi alla base **aurum** di **AUREUS** (v. s. id.), **AURONIVS**, n. sing. a. 690, Holder I 297, cfr. **ARGENTILLUS**, Thll. L'Holder, secondo l' Ernault, postula invece per **AURILLA** e **AURIUS**, n. gent. lat., una base **auro** = \*ausro „morgen“.

<sup>3</sup> Cfr. il NP. apertog. *Aurelius*, v. Meyer-Lübke, *Roman Namenst.* II, 41

<sup>4</sup> Causa l'identità degli esiti di -C(U)L-, -LJ-, si confondono sostituendosi l'una all'altra, nelle carte medievali piemontesi, le grafie -gl-, -ll- (= -lj-), -li-.

<sup>5</sup> Mi è ora illeggibile nei miei appunti l'anno ed il numero della carta e rimando perciò all' *Index*, annesso al cartario.

<sup>6</sup> Quest' ultimo risale forse ad **AURELIA**, attraverso una recente contaminazione etimologica popolare con il canav. *uria* < **auricula** „orecchia“, sensibile nel suff. peggiorativo del cogn. *Oreglatius*, -ati, -acy (genit.), a. 1448. -68, 1556 di S. Maurizio 210, che tuttavia può risalire ugualmente ad **AURELIA**.

<sup>7</sup> Compete dal lato fonetico **regula** (REW. 7177), ma l'area dei tre cogn. *Oreglia*, *Oria*, *Rellia*, ristretta ai tre comuni contigui mi fa qui preferire la supposizione d'una loro probabile origine comune. — La perdita delle vocali iniziali come l'aggiunta della vocale **A** alla consonante iniziale dei cognomi si deve attribuire all' uso volgare dell' unione dei cognomi con *de*, *da* *donna*, *de* *domn(o)*, *de* *la*, *de* *l(o)*, alla fusione che ne consegue talora delle vocali iniziale e finale, all' arbitrio od all' orecchio del trascrittore che a volte stacca, a volte connette la vocale iniziale o finale.

in *Aretio*<sup>1</sup>, VIII 27. 1202, de A-, CStC. a. 1480, *Areglio*, presso Cossano, NL.

AURE-US, -A (Thll., cfr. ARGENTEA, v. s. id.)<sup>2</sup>: illi de *Orio*, BSSS. IX<sup>2</sup> 44. 1206, de *Oyro*, XLIII<sup>3</sup> 1. 1259, in loco *Orij*, V 221. 1252, de *Orio*, LXXIV 246. 1232, *Orium*, vicus, CStC. a. 1387, 1575, *Orio*<sup>3</sup> [or-ōr] NL.; — *Martinus de Orieta*,<sup>4</sup> BSSS. IX<sup>1</sup> 199. 1313; *Jacobus de la Orieta*, IV<sup>5</sup> 576. 1361, *Ivrea*, CM.; — ŌLUS, -A (Thll.)<sup>5</sup>: *Jacobus de Oriola* de Albiano, BSSS. V 66. 1212, CM.; *Ruffinus Oriolus*,<sup>6</sup> VIII 12. 1189, 105. 1228, *Jacobus O-*, LXXIV 250 s. d., CP.; *Oriolo*, a. 1649—73 [urjōl] *Orio*; *O-* s. XIX. *Mercenasco*; *Alpe di l'Oriollo*, a. 1602 *Ingria*; alla *Croce dell' Oriolla*, a. 1590, *Oriola* o sia *Coleretto*, a. 1760 *Rivarolo*; *O-*, a. 1779 [n urjōle] *Colleretto P.*; all' *Horiolla*, a. 1729 *Vico*; ad *Oriolam Gavarçam*,<sup>7</sup> BSSS. V 221. 1252 (*Musobolo*) *S Giorgio*, NL.<sup>8</sup>

<sup>1</sup> Ar- < A(ur)- < O(ur)- < AUR.

<sup>2</sup> Cfr. *Oria*, moglie di *Sinibaldo I* e nutrice di *Bovo*, nel poema franco-veneto *Bovo d'Antona*, ed. Reinhold, v. 272; *aven*, *Aurius*, NP. e *Orio*, cogn. s. XI—XII, v. *Olivieri* CVE. 131; *Aurio*, -a, *Aurulo*, NP. toscani, anteriori al mille, v. *Bianchi*. AGilt. X 364; *Aurea*, NP. apertog. v. *Meyer-Lübke*, *Roman. Namenst.* II, p. 21.

<sup>3</sup> Cfr. „in *Villa Aurea*“ BSSS. XXIX 28. 1086 oggi *Villoria*, presso *Tortona*; *Valloria*, I. presso *Demonte* (Cuneo) = *Vallauria* nelle carte medievali. In questi due nomi locali, come in altri riportati nel corso del lavoro, il NP. dell'antico possessore o signore o comunque denominatore del luogo fu tratto a funzione di aggettivo ed in accordo col genere del nome comune *fundus*, *locus*, *villa*, *vallis*, col quale veniva ad unirsi, fosse questo espresso o sottinteso.

<sup>4</sup> Un' origine dal n. del s. *Odelrico* (*Ulderico*), v. p. 523 n., pare esclusa per questo ed i sgg. dal raffronto delle forme: *sancto Olrico* de suburbio ciuitatis *Ypor*, IX<sup>1</sup> 120. 1217, *Sanctus Oddricus*, IX<sup>1</sup> 74. 1229, *Sancti Oldorrici*, V 99. 1221, *Odolricus*, *Olricus*, *Onricus*, *Aulricus*, *Ulricus*, *Auricus*, *Aurri*, *Oldrionus*, *Orrigonus*, *Oldrietus*, *Uldrietus*, in cui persistono fonemi e nessi di fonemi di cui non c'è traccia nella trascrizione dei nomi su riportati nel testo, contemporanea o quasi di quella dei nomi derivati dall'aated. *Uodalrih*, qui citati.

<sup>5</sup> Cfr. i NP. apertog. *Auriolus*, *Auriol*, *Aurion*, v. *Meyer-Lübke*, o. l. c.

<sup>6</sup> Se il cogn. *Oriolus*, invece che derivato da un anteriore NP. ereditario nella famiglia, fosse soprannome, gli potrebbe spettare un' origine da *aureolus* „zigolo giallo“ > piem. *urjöl* „id.“ REW. 791.

<sup>7</sup> Qui il soprannome *Gavarça*, come per i cogn. e nomi locali canav. *Gauarcus*, *Gavarso*, -a, *Gavars*, vale *cavarsinus* „catusinus, corsinus“ (*DuCange*), „usuraio di Cahors e usuraio“, sinonimo quasi del fr. *argentier*, *Puy-en-Velay argenter* „banchiere“ (*Archivum Romanicum*, III, 536) e dei cognomi e nomi locali canav. *Argentero*, -a.

<sup>8</sup> Composti ibridi della stessa base AUREUS con -perto, -hilla (german.)

**BADIUS** (n. gent. e cogn., Thll., Dessau)<sup>1</sup>; *Bayorum* sors cui coherent ipsi *Bay*<sup>2</sup>, BSSS. XLII<sup>2</sup> a. 1278, NC., Bernardus *Bay*, a. 1530, NC. (?), Thomas *de Baio*, da Verolengo, a. 1499, q. Sebastiani *Bay*, a. 1648, CP., Chivasso. *Bay*, s. XVIII Lombardore, NC.(?) ; Jacob *de Baix*, Bert. a. 1263, NC., *Bay*, *Bayo*, a. 1752, *Baioto* di Valperga, a. 1574, -*otto*, a. 1752 Valperga; -*o*, a. 1662 Rivarolo; -*o*, a. 1782 Volpiano; Angeniol -*o*. a. 1860 Rivara; *Bayotto*, a. 1699 Pratiglione, CP.; *Baiotti*, a. 1604 Mathi, NC.; *Bayo*<sup>3</sup> (in), BSSS. V 51, 1208, (Bogius de), IX<sup>1</sup> 135. 1222, *Bagi* (uilla), VIII 109. 1231, *Bais* (Constantinus de), V 53. 1209, *Baio*<sup>4</sup> [bè], NL.

saranno il NP. *Orielda* BSSS IX<sup>1</sup> 54. 1189 e il CP. Petrus *Doriuert*, BSSS. IX<sup>2</sup> 9. 1163 (< *de Oriuert*) che il Först<sup>1</sup>, 183 sgg. e il Bruckner, o. c. p. 230 derivano da una fantasiosa 'radice' aur raffrontata all' a. ind. ushas 'Morgenröte' e ai lat. *aurora*, *aurum*.

<sup>1</sup> Cfr. *badius* „baio“ REW. 877, *bürus* e *BURRUS*, (v. s. id.), *rufus* e *RUFUS*, *RUPINUS* (v. s. id.).

<sup>2</sup> Competono *BAIUS* n. gent. e cogn. (Thll., Holder, I 334) e *Baio*, n. sing., Pardessus, *Diplom.*, a. 615, 739 (Holder, l. c.) = ? *BOIO*, cogn., (Holder I 473: „nach Glück deutsch für *Bogjo* oder für *Baio*“), tratto dalla stessa base dei NE. *BOIL*, *BOIUS*, *BOICUS*, *BOISCUS* (Holder I 463 sgg.)? Il Först<sup>1</sup> 273 aduna con *Boio* ed affini il n. *Baio* riportato al NE. dei *BOH* ed al derivatone dei *Baiern*; ma vedi Schönfeld, o. c., p. 52 s. *Boio*, NP. ostrog. = *asass*. *Bojo*, < got. \**Bauja*, agsass. *Béowa*, forma accorciata di nomi in *Bauja*, quali l'agsass. *Béowulf* = got. \**Bauwulfs*. — Il cogn. ven. *Baggio*, CVE. 220, connesso dall' Olivieri, l. c., ai cogn. *Baglioni*, *Baion*, -*glione* e col trent. *baiòm*, -*iona* „chiacchierone“ ven. \**bagio* „sbadiglio“, non avrà alcun rapporto colle voci succitate se fosse provata l'apparente connessione etimologica delle voci od almeno genealogica fra i gruppi famigliari denominati *Bay* a. 1278—1648 a Chivasso e *Baix Baioto* a Valperga. D'altronde la successione grafica delle varie forme pare escludere un'origine da -a(c)ul- (b a t a c u l a r e. REW. 986). Coi cogn. veneti s'accompagnerebbero invece formalmente i segg.: *Baliones* de Brione, BSSS. XLII<sup>2</sup> a. 1261, NC., *Bayone*, a. 1648, CP., -*ne* (Al) a. 1587, -*o* (Alli Sedimi o sia, Alli Cey o sia Poglano o sia) a. 1649, -*e* o sia Bricco, s. XVIII [*baʃim*] NL., Chivasso; *Baglonus* Paganus, CAst. 629. 1292, CR.; *Baglonum* (Ad), a. 1422, 1556, -*ni*, s. XIX, [*baʃim*] S. Maurizio, NL; -*ni* (Alli) a. 1673, Ciriè NL. < NC.; -*ne* (Rivo), s. XIX. Vauda di S. Maurizio, NL.; *Baglioni* clients, BSSS. IV<sup>4</sup> 277. 1339; Enrico *Baion*, s. XIX, Corio, CP. Quanto all' etimo, oltre *b a t a c u l a r e* competerà forse la voce *ballio* che ricorre in un papiro di Ginevra in unione a nomi di militi, raffrontata nel Thll. con *ballistarius*. Non è poi esclusa pei cognn. su riportati un' origine dal NL. infra citato.

<sup>3</sup> Cfr. il NL. pistoiese „in *Badio*“ MGh. Dipl. III, p. 364, no. 296 a, a. 1014 = *Baio*, ibid. no. 296 b. = „*Baionis* villa“ ibid. Dipl. II, p. 179 e 529, oggi *Baggio*, che il Pieri, o. c., p. 73, pur accennando alla concorrenza di *BADIUS*, ma gentilizio, deriva da *BAIUS*, n. gent.

<sup>4</sup> L'etimo o *p a c u s* „bacio“ (REW. 6069), proposto da P. Massia, *Est*

**BALBUS** (Thll)<sup>1</sup>: Iporegius qui dicitur *Balbus* de ciuitate Ypor. BSSS. IX<sup>1</sup> 45. 1181, 51. 1188, V 55. 1209, S.; Johannes *B-*, VII 9. 1181, XXXVI 89. 1191; Lafrancus *B-*, VIII 105. 1228; d. Albertus *B-*, miles, potestas Mediolani, LXXIV 160. 1216, VIII 107. 1229; Guillelmus *B-* de Romano, VI 296. 1259; Thomas Jacobus *B-*, da Volpiano, a. 1499 Chivasso; *-o*, a. 1719 Verolengo; *-i*, (genit.), a. 1554, CP., *de -is*, a. 1554, NC., *-o*, a. 1692, 1782, *-o* Mossetto, a. 1782, CP., *-is*, a. 1782, NC., Volpiano;<sup>2</sup> *-o*, *-o* Mussetto, s. XIX, Bairo, CP.; — *Balbetti* (genit.) de Fraxineto, a. 1558 Pont, CP.

*nome locale di Baio. Cenni storico-lessicali*, in Rivista del Canavese e Valle d'Aosta, 2910, no. 5, vien escluso dalla fonetica (cfr. piem. (ü)vài „bacio“) e da ragioni topografiche, perchè una denominazione da voci che indichino il lato baciò è verosimile nel caso di luoghi situati in territorio vallivo quand'essa valga a contrapporre il sobborgo sorto sulla riva di un corso d'acqua al vecchio borgo fondato sull'opposta riva e quando la ristrettezza della valle sia tale da accentuare il contrasto dei due versanti montuosi e delle due parti dell'abitato in comunicazione attraverso il corso d'acqua (cfr. i nn. locali piem.: Pinasca e Inverso Pinasca, Drusacco e Inverso di Drusacco, Locana e Inverso di Locana). Ma tale non è la condizione di Baio ai piedi del monte e non sulle rive della Dora, isolato e non in continuità nè attuale nè antica di altri borghi sulla riva opposta della Dora. — Un altro indizio sfavorevole a tale etimo si è la variante *Bais* declinata all' ablat. plur. da \**Bay*, NE., per cui s'intravede che nell'opinione volgare del tempo il nome risaliva non ad un nome comune ma ad un NP., volto al plurale per le ragioni esposte altrove (v. s. ALBIANUS n. 1), come il nome del luogo contermina *Léssolo* = *Leurolo* (de) BSSS. VIII 16. 1193, *Leucolum* LXXIV 119. 1231, *Legulo* (in) V 51. 1208 (< *Liuzo*, *Leuccio*, Bruckner 279, Först.<sup>1</sup> 859, *Liulio*, *Leutio*, Bianchi, AGIt X 379, cfr. *Liuzo*, BSSS IX<sup>1</sup> 2. 1036, NP., *Liuzilin* Först.<sup>1</sup> 860 e *Lezulinus* de Cunio, CdBobbio II 128), oggi pronunziato *lésu* sul luogo e *lésul* altrove, ma *lésui* (plur.) nella Valle finitima del Chiusella, secondo l'antico esito volgare del plurale: *Lezulis* (Bonfiliius de) BSSS. V 128 1231, che riappare nelle grafie dei cogn. geogr. *de Lezogl*, heredes Anthony *Lezogli*, a. 1422, 1443 a S. Maurizio.

<sup>1</sup> Cfr. BALBINUS, -A. BALBILLUS, -A e balbus „balbo“.

<sup>2</sup> Se la lezione „a fossa *Balbelesco*“ di un NL del territorio di Volpiano riprodotta dal Guichenon si dovesse mantenere contro l'altra „a fossa *Bolbetesco*“ dell' edit. del diploma in MGH. Dipl. III, p. 379-382, a. 1014, si potrebbe supporre una connessione storica del cogn. \*Balbulus (dove il NL \**Balbelesco*) e l'antico NC. locale di Volpiano *de Balbis*, *Balbus* (v. BSSS XXXVI Index), che sotto la forma del plurale continuerebbe direttamente \*Balbulus attraverso le fasi intermedie *Balb(u)lu*, *Balbj(o)*, cfr. canav. *obi* < *opulus*, *rubi* < *rubeus*.

**BALSAMO** (Thll.)<sup>1</sup>: Andreas *Balsamus*<sup>2</sup>, credendarius Savonae, Cast. 712, 1217, Johannes *de Balcimo*, Cast. 66. 1203, CP.; *Balcema*, uxor, BSSS. XL 18. 1150; *Balçema* seu *Balsema* filia q. Henrici de Montixello, XXXVII a. 1224; *Bauseme* nepti sue, XLIII<sup>3</sup> 5. 1225, NP.; Guilelmus *Bauseme* (genit.), Cast. 901. 1254, CM.; *Bausuma*, *Bausma*, a. 1719 [*bâusma*] Rocca di Corio, NL.

**BASILICUS** (Thll.): *Baxilici*<sup>3</sup> (gen.), BSSS. LXXIX. 244. 1081, NP.

**BASSUS**, -A (Thll.):? *Basus* f. Iacobi Ciceris, BSSS. XLIII<sup>4</sup> 45. 1296; *Bassus*, VIII 52. 1207, NP.; Albertus *B-*, Bert. a. 1263 Strambino; Iohannes, Petrus *B-*, VI 455. 1309, 370. 1274; Heuuerardus *B-* de Handrate VIII 177. 1309; *Bassi* (genit.), a. 1440 Ciriè; -*i* (genit.), a. 1422, 1556, q. Michaelis Sachery alias -*i*. a. 1468 S. Maurizio; -*i*. de *Basso*. a. 1596 Feletto; *Basso*, a. 1781 S. Benigno, a. 1662 Rivarolo; -*us*, s. XVI, -*o*. a. 1739 Ciconio; Gabriel -*us* alias Data, s. XVI, -*i* (genit.) a. 1553-98, -*o*, s. XVIII (20) S. Giorgio, a. 1586-1636, a. 1719 Verolengo; -*i* (genit.) a. 1579 Caluso, a. 1420. -*us*, CP., e *de Bassis*., da Verolengo, NC., a. 1499 Chivasso; — *Bassetto* (Al) a. 1590, 1750 Rivarolo; -*i* (Case) Corio, NL.; —A, o -ANUS (Thll.): *Bassanus*, Bert. a. 1263 Rivarolo, NP. o CP. ?; Alianus *de Bassano*, BSSS. LXXIX 370. 1151; Ambrosio -*o*, a. 1586-1636 Verolengo, CP.; -*o* (Al) a. 1697 Rondizzone, NL.; Brachet -*etti*, s. XIX, Corio, NC., — INUS (cfr. Dessau, no. 4583: BASSINUS BASSULI F.): *Bassino*, s. XVIII, Montanaro, CP.; *Bassin* (Case) s. XIX, Bairo; -*in*, a. 1754 [*pra basin*, Prato (di) *B-*] Agliè; *Basineti* (Alli) a. 1590 Rivarolo, NL.; — ULUS (v. s. -INUS): *Bassola*, a. 1769 [*bàsola*]. Chiaverano; -*etta*, a. 1739 Vestignè, NL.

**BEATRIX** (Thll.): obitus *Beatricis* sororis prepositi Alberii, BSSS. LXXX, I, p. 4, s. XI Ivrea; *Beatrisia* Mallano, a. 1562 Ciriè; -*xia*, a. 1448 S. Maurizio; -*xina*, uxor, a. 1554 Volpiano,

<sup>1</sup> Cfr. *balsamum* „balsamo“ *balsameus* e *BALSAMIUS*, n. sing. crist., CIL VIII 11079, e *BALSIMIUS*, n. vir. crist. in una tarda iscriz. dell' a. 535 ed in un diploma edito dal Pardessus dell' a. 708 (v. Thll., Holder I 338) se la *i* di *BALSI-* si può raffrontare alla *i* dell' ital. *balsimo* „balsamo“.

<sup>2</sup> Cfr. il NP. medievale *Balsamus*, -*a*, -*e*, *Valsamo* diffuso nelle carte piem., della Campania e delle Puglie, v. Trauzzi, o. c. p. 97.

<sup>3</sup> O sarà il -*e* una falsa reintegrazione di un volgare -*io* di *Basilio* = *BASILIUS* (Thll.) riaccostato etimologicamente a *basilica* > apiem. *basilia* (v. DR. III 944) ?

NP.; *Iacobus de Beatrice*, BSSS. IX<sup>1</sup> 34. 1177 Ivrea; *Anthonius de Biatrice*, CStC. a. 1438 Strambino; *Biatris* a. 1721 Andrate, CM.

**BEATUS**, -A (Otto 763, Silvagni):<sup>1</sup> *Beati* (genit.) f. q. Peredej de loco Galjate, BSSS. LXXVIII 63. 968, NP.; Burgoni seu *Biadi*<sup>2</sup> (genit.) BSSS. LXXVIII 110. 996, S.; *Beata*, a. 1779 Parella, s. XVIII S. Giorgio; *Beatta*, a. 1779 Collettero C., CM.; *Beata* e *Biava*<sup>3</sup>, a. 1810(?) Strambinello; *Byava*, a. 1739 Vestignè; *Biava*, a. 1769 Chiaverano, a. 1794 Meugliano, a. 1717 Traversella, a. 1743 Drusacco, a. 1786 Valchiusella, s. XIX Banchette, a. 1797 Romano, a. 1790 Rivarossa; *Biava Vola*, a. 1770 Erozzo, CM.

**BELLISSIMA** (Thll.): ego *Bellissima*<sup>4</sup> f. q. Ualperti et uxor Ualberti que professa sum ex natione mea lege uiuere Langobardorum, BSSS. LXXIX 269. 1092; *Belisma* mater Babilonie<sup>5</sup> uxoris Bosonis, XVII<sup>3</sup> 24. 1181, NP.; *Gandulfus de Bilisima*, XXXVII 327. 1227, CM.

\* **Bellitior** (compar.)<sup>6</sup>: s. m. Pagani et *Bellexori* et Petri testes, BSSS. LXXIX 260. 1087, NP.; *Ugo de Belisore*, id. 395.

<sup>1</sup> Il cogn. **BEATUS**, -A fu dell' uso cristiano e pagano (cfr. Dessau, no. 2940: *vixi beatus diis amicis literis*).

<sup>2</sup> Cfr. il titolo di *biado*, -a, -dhi, *bia* „felice, beato“ che s'incontra nelle formule d'allocuzione del *Tristano veneto*: *biado maistro*, *b. signor*, *b. pare* allato a *biadanza* „beatitudine“ ed a *bello*, *bon*, *caro*, *dolce*, *fina* usati con minor frequenza nelle stesse formule (v. G. Vidossich, *La lingua del Tristano veneto* in *Studi Romanzi* IV., 1906, p., 105). — Circa la diffusione di **BEATUS** nell' onomastica romanza v. Meyer-Lübke, *Roman. Namenst.* II 42 e Olivieri, *CVE*. 220.

<sup>3</sup> La coesistenza sullo stesso territorio dei due cognn. *Beata* e *Biava* può costituire un indizio valido a riconoscervi due varianti di uno stesso nome, l'una a forma letteraria, l'altra a forma volgare, per cui si rende meno probabile un' origine dal piem. *biava* „biada“.

<sup>4</sup> Cfr. *Bellissima*, NP. triestino, *CVE* 221.

<sup>5</sup> Da **BABYLONIA**, n. geogr., v. s. **ITALIA**, n. 2.

<sup>6</sup> Dalla stessa base di: \***bellitate** > ital. *beltà*, fr. *beauté*; \***bellità** > ital. *bellezza*; aital. *beletissimo* „bellissimo“ della Versione in ottava rima del Libro dei Sette Savi (v. Rajna, *Romania* VII 49); avicent. *beletissima* „bellissima“ (v. D. Bortolan, *Vocabolario del dialetto antico vicentino*, Dal s. XIV al s. XVI, Vicenza, 1894, p. 47, anno 1482). Il Meyer-Lübke nella sua *Histor. Grammatik der franz. Sprache*, Heidelberg, 1923, p. 189 sospetta invece per l' afr. *belesor*, *belisor* (v. Tobler-Lommatzsch, *Altfranz. Wörterb.*, s. v.) una connessione etimologica colla base \***bellati** us [?] dell' afr. *belois* (*balois* in Tobler, o. c., s. v. *belais*) *belais*. — Cfr. afr. *bellior* „più bello“ (Tobler, o. c., s. v.) ed i cognn. ven. *Bejor*, *Beggiora* (per cui vedi s. **BELLIUS**, n.

1157 = Ugo de *Belloxore*<sup>1</sup>, de *Bellexor*, id. 397. 1157, CPM.; — *Plusbelli*<sup>2</sup>, romani, testis, BSSS. LXXIX 268. 1092, NP.; Iohannes de *Plubella*, Bert. a. 1263 Rivarolo, CM.

**BELLITI-US** (n. gent., cogn. e n. sing. crist., v. s. **BELLICIUS**, Thll., cfr. **BELICIA**, n. sing. mul., Silvagni, no. 638; **BELLICEUS** e **-ICIO**, cognn., Thll.): *Belletius*<sup>3</sup> = *Bellentius* [collo scambio di **-ITIUS** con **-entius**, v. s. id. e s. **BELLUS**] presbiter, CdBobbio II 186, NP.; Ratberga f. q. Gregory qui et *Belezoni*, BSSS. XLIV 5. 1040, S.; terra *Bellizonis*, LXXVIII 166. 1030 = terra, eredes *Belenzonis* (collo scambio di **-ICIO**, **itio** con **-entio**, v. s. id. e s. **BELLUS**) LXXIX 181. 1039, 211. 1067, NP.; — **A**: *Bellecia*, a. 1516 Falangero, a. 1604 Mathi; *-ezza*, a. 1594, 1760 Ciriè; *B-* Fontana, *B-* Lavet, *B-* Prinsi, *B-* Capella, *B-* Quatter, s. XIX Corio; *-ezia*, a. 1781 S. Benigno; *Belezza*, a. 1560 Nole, CM.; terra *Belexani*, BSSS. LXXIX 263. 1087, terra *-no*, id. 259. 1087, NP.; *Balzanus*. *-çanus*, *Bauçanus*<sup>4</sup>, XXXVI 81. 1188, ecc.; *Bausano*, a. 1560, 1773 Nole; *-zano*, a. 1708 Canischio; Ceretto *B-*, Confliacco *B-*, s. XVIII Pont; *Baussano*, a. 1753 Strambino, CP.; *Bauzanos* (Ad<sup>l</sup>, sive in Tellario, NL. < NC., = *-no* (de), a. 1558–62, *-o* (Cantone), s. XVIII [*bausən*] Pont; *-sano* (in) a. 1682 Frascorsano; Balma *-zana*, a. 1655 Locana, NL. < NP. o CP.; Cerretum de *Balzanis*, C. *-orum*, NL. < NC, *Bauzanum* (ad), a. 1422 NL. < NP. o CP., S. Maurizio; *Balercanum* (leggi *Balerç-*)<sup>5</sup> CStC. a. 1251 = *Bles-*

1) e l'avicent. *bellesuolo*, *-soletta* „bellino, -a“ (Bortolan, o. l. c., anni 1590, 1560) se invece di risalire a \**bellitius* dipendono dai comparativi aital. settentr. *belisor*, *bellexor* con l'assimilazione di *l-r* in *l-l* provocata dalla funzione di vezzeggiativo del suff. *-icciolo*. — Quanto all' uso già latino di nomi personali tratti da comparativi (cfr. **NOBILIS** e **NOBILIOR**, **BONUS** e **MELIOR**, v. s. id., **MAGNUS** e **MAIOR**, ecc., Dessau) usati in senso assoluto per superlativi, v. E. Wölfflin *Latcinische und romanische Comparison*, 1879 pp. 63–68, citato dal Grandgent, o. c. 856.

<sup>1</sup> Quasi „bella uxore“? — <sup>2</sup> Cfr. CVE, 221.

<sup>3</sup> Cfr. *Belitii* (genit.) a. 985, in Bianchi, AGI Ital. X 369.

<sup>4</sup> Compete per questo ed i sgg. un' origine da **BELLICIANUS** (Thll.) o da \**Balza* NP. femm. < *Balzo*, *Baldzo*, NP. german. (< *Baldo*, v. Först. 1 204) cui possono risalire, invece che a **BELLITIUS**, i sgg.: *Balzinus*, BSSS. IX 1 65. 1199, NP.; *Balzetti*, s. XIX S. Carlo, NC.; in *Ronbalzesco* (< Ronco *B-*) BSSS. VIII 83. 1220, Burolo, NL. — Compete forse ancora un' origine da *balteus* > afr. *baucenc*, *baucant* > ital. *balzano* (REW. 919)?

<sup>5</sup> Circa *-rs* - < *-ss* - cfr. canav. *bersa*, femm. di *bes* „bifido“ < \**bis-sus*, REW. 1132.

sano, membro della castellata di Chiaverano con Sessano, Belle-rano (v. *BELLUS*, s. -arius) e Bienza (v. F. Carandini, o. c., p. 184; M. Tos, *Andrate e i suoi dintorni*, Ivrea, 1910, p. 23) = *Balzano*, a. 1769 = *Plexano* (sic.) BSSS. VI 370. 1274, 455 1309, VIII 177. 1309, Chiaverano, NL. < NP.; -es (v. p. 561 s. id.): her. q. Blanchine filie q. *Belisie*<sup>1</sup> de Precipiano, BSSS. XLIII<sup>4</sup> 70. 1365, NP. (cfr. Trauzzi, o. c., p. 98: *Belisia*, *Bilisia*); -olus (cfr. *BELLICIOLA*, cogn. mul., Thll.): *Bauzolo*, a. 1749 [*baüsöl*] Borgofranco, NL < NP.

**BELLIUS** (e *BELIUS*, n. gent. e cogn., cfr. *BELLIA*, cogn. mul., Dessau 7648): ? Johannes *Belius*<sup>2</sup>, Bert. a. 1263 Mercenasco, CP.; *Beglia*, a. 1560 Nole, CM.; ? Petrus *Biglonus*<sup>3</sup>, CStC. a. 1387, Val Caprina; Anthonius -us, -oni (genit.), CStC. a. 1438, -86 Vestignè, CP.; -o (in), a. 1516 Palangero; -e, a. 1779 [*biun*] Colletterto C.; -i (Rive di) a. 1779 Forno Rivara, NL.; — Guili-erminus *Biglatus*, CStC. a. 1491 Verolengo, CP.; — Jacobus *Beglinus*, BSSS. V 229. 1253, Mercenasco, CP.; — *Billetus* seu *Bilietus*, BSSS. XXXVI Index; *Bietto*, a. 1750 Rivarolo, CP.; — *Bigliotus*, CStC. a. 1251 (Bastia) Borgofranco, CP.; — *Begluto*, s. XVI, CP. biellese, v. C. Poma, *Antichi cognomi biellesi*, Biella, 1909, p. 9; -A, -enis (v. p. 546 s. -A, -ANIS e p. 559 n. 1 e 568 n. 3) o **BELLIENUS** (n. gent. Thll., e ? cogn.): ? *Campo Bi-glieno*<sup>4</sup>, a. 1684 Ronco, NL. < NP.

**BELLUS**, -o (Thll. Holder I 395, fasc. 20, 843): Vercellinus

<sup>1</sup> Cfr. canav. *blīšja* allato a *blēsa* „bellezza“, *rikišja* allato a *rikeša* „ricchezza“ *plandrišja* „poltroneria“ < -i t i e s (v. Grandgent, o. c. § 37 e 277).

<sup>2</sup> Cfr. i cogn. *Beggio*, *Beggiato*, *Begello*, -elle [cfr. CVE. 221: *Belela* NP., *Bellelli*, *Bellè* „forse da un anteriore \**Bellèi*“], che l'Olivieri CVE 131, ricava per sincope da *Basilio*; *Bejor*, *Beggiora* (< cfr. afr. *bellor* „più bello“) che all' Olivieri, CVE. 132 n. 1, „sebbene non sia ignoto il suff. -ōro come produttore di derivati onomastici; cfr. *Biasioro*, *Brunoro*, *Belloro*“, „par difficile ricongiungere con l' una o l' altra base“ dei cogn. sucitati: *Beggio*, -iato, e di *Biliotti*, *Bigliati*, che secondo l' Olivieri, l. c., spettano forse a *Bilia* < *Sobilia*, per cui rimanda a pag. 151 s. *Sibiliato* < *Sibilia* dell' onom. carolingia (ma v. s. *ITALIA*, n. 2).

<sup>3</sup> Compete per questo e sgg. un'origine dalla base dei canav. *bija* „biglia“ (REW. 1101 *bikkil*, aated.), *bjuh* „tronco d'albero segato“ (REW. \**bilia*, gall.) dovuta ad occupazioni professionali ad occasionali o ad un rapporto di somiglianza che siasi voluto in qualche modo estendere da tali oggetti alle persone.

<sup>4</sup> Cfr. il cogn. vicent. *Bellieni*, CVE. 132 e v. p. 568 s. -IENUS e ibid. n. 2.



*de Bello*, CStC. a. 1438, CP., *Bellis* (< [de] -is), a. 1753 NC., Strambino, a. 1733 Vische; Iacob *Bel*, Bert. a. 1263 Caluso; *Bello*, a. 1739 Ciconio, s. XVIII (5) S. Giorgio, a. 1860 Rivara; Brunetto *Bel*, s. XIX Corio CP.; *Bel* (in) a. 1734 Trausella; *Moiabello* (< mollia > canav. *mòia* „terreni, prati acquosi“ [di] B-) a. 1782 Canischio, NL.; *Bellonus* de Almarricis BSSS. VIII 105. 1228; B- succensor, IX<sup>2</sup> 4. 1075 Ivrea, NP.; „ad Nucem *de Bellonis* choerent *Bellonj* ab una parte“, BSSS. XLIII<sup>2</sup> 2 1264, Busano, NC. e NL. < NC.; -nus, -nj (genit.) a. 1422, -68, -88, 1556 S. Maurizio; -ny (genit.) a. 1440 Ciriè; -no, a. 1586—1636 Verolengo, a. 1753 Strambino, s. XVIII Lombardore, a. 1797 Romano, a. 1785 S. Martino; -nus CStC. a. 1510 Caluso, CP.; *Valbelono*, („Valle di B-“) a. 1634 [valbilùn] Nomaglio, NL.; — **A** (Thl. e Holder l. c.): Guilielmus, Iacob, Petrus *Bella*, Bert. a. 1263; B- a. 1743 Cuceglio; Nicolaus, Petrus, Guilielmus B-, Bert. a. 1263 Candia; *Bela*, a. 1805 Orio, CM.; Arberga cum filio suo *Belano*, BSSS. V 70. 1213, NP.; Petrus qui *Bellandus* uocor, BSSS. XLIV 74. 1214, S.; Benivolus *de Bellano* VIII 93. 1221 = B- *de Bellant* consul et ambass. Vercellarum LXXIV 140. 1223 ecc. = Beniulius *de Bellano* consul Sotietatis Sancti Stefani VIII 77. 1217, 89. 1221; Michael *de B-*, vercellensis, LXXIV 235. 1260; Martinus *Belandus*, Bert. a. 1263 Castellamonte, Willielmus *Bellandus*, BSSS. IX<sup>2</sup> 48. 1209 = W- *Bellant*, IX<sup>1</sup> 93. 1209, = Guill- *Bellantus*, VIII 74. 1214, CP.; *Bellandi*, a. 1753 Strambino; magnificus Augustinus et fratres *de Bellanis*, a. 1579 Caluso, NC.; Guido *Blande* (genit.), Bert. a. 1263 Bairo; Martinus *de Bellana*, ib. a. 1263, Romano; *Blanda*, a. 1603 Chivasso; *Bellana*, a. 1860 Rivara, CM.; *Blana* (in), a. 1715 Sale, NL.; — **a c i s** (< -ax):? *Balaxius*<sup>1</sup> de Agnelengo, BSSS. LXXX 538. 1183 NP.; *Beilazo*, a. 1603 Chivasso; Wioti *Balaxini*, clientis, BSSS. IV<sup>4</sup> 277. 1338, CP. — **a r i u s** -a: *Bellerius*<sup>2</sup> f. q. Uberti *Bellery*, BSSS. VIII 156. 1277, NP.; Iohannis -ary de Salarano,

<sup>1</sup> Compete forse un' origine dal NL. *Bellagio* (< \*Bellaci(s) < \*Bellacum, v. p. 567 n. 2), l. sul Lago si Como.

<sup>2</sup> Cfr. Cl. Merlo, *I nomi romanzi delle stagioni e dei mesi* ecc. Torino, 1904, p. 114 \*bellariu „il mese del ritorno delle belle giornate“. Competerà per *Bellarius* il significato di „(nato di) febbraio“ dei riflessi piem. e fr. studiati dal Merlo (v. REW. 1027)? — L'età della prima attestazione del NP. *Bellerius* esclude un' origine da *ager: bello agro* „di buona casa famiglia, di bell' aspetto“, v. REW. 276.

VI 304. 1261, 336, 1265; Petrinus *-arius* de Samono, LXXIV 77. 1221, = Petrinus *Belaro* habit. Ypor., ib. 34, 1224; Albertus *Balarius*<sup>1</sup>, Bert. a. 1263; *Ballario*, a. 1780, Castellamonte, a. 1715 Sale, a. 1827 Baldissero, a. 1749 Collettero C.; Bertolone *-rin*, s. XIX Corio, CP., *Bellari* Massa Vielmo, s. XIX Corio, NC.; *Bellaria*, a. 1715 [*balaria* esito semiletterario] Sale C.; *Balleria*, a. 1780 Castellamonte, a. 1679 Priacco, a. 1683 Salto, CM.; Alla<sup>2</sup> *-aria*, a. 1749 Collettero C.; [*el ròk dla belaria*] Locana; Monte *Bellerani* („Monte di *Bellerano*“ < \**Belleranus*, NP. < *Bellaria*, NP.) IX<sup>1</sup> 25. 1179, Montem *-num*, CStC. a. 1251 [*balaràn*] Chiaverano, NL.; — *entius*, *-o*: v. s. *BELLITIUS*; ? *Balançonus*<sup>3</sup>, BSSS. XXXVI 282. 1269, CP.; ? *Billan-*

<sup>1</sup> Circa la *a* < *e* avanti *L*, vedi p. 587 n. 6 e cfr. i sgg. cognomi geografici e aggettivi patrì derivati dal nome di *BELISIUM* (Thll.), oggi *Beley*, capoluogo del Bugey, antico paese della Francia tra il Rodano e l'Ain ceduto nel 1661 alla Francia dal duca Carlo Emmanuele II di Savoia: *Aymondus*, *Johannodus Beleys*, BSSS. XVII<sup>6</sup> no. 118; *Michael Bellexy*, a. 1439, *Balexxy* a. 1422, -48, -68, *Ballesy*, a. 1556 S. Maurizio; *Balesio*, a. 1760 Ciriè; *B-*, a. 1790 Rivarossa; *Ballesio*, s. XIX Corio; *B-*, s. XIX S. Carlo; *B-*, a. 1766 Vauda di S. M., CP.; Borgata *Ballesio*, s. XIX [*a i balès*] Vauda di S. M., NL. < NC.; *BELISENSIS* = *BELLICENSIS* (Thll., Holder fasc. 20, 834) „abitante, originario di *BELISIUM*, *Belley*“ (cfr. *Johanne Barberii* ciue *bellicensi*, BSSS. XLIV 192. 1303): *Anthonia Bellicensis*, a. 1482, = *Anthonia relicta* q. *Petri Bellicentis* de Ciriaco, *Bernardinus Petri Belisentis*, a. 1483 Ciriè; *Dominicus* et *Odonus Andrey Bellisent*, a. 1546, *Blessent*, a. 1911 Sparone; *Belsent*, a. 1699 Pratiglione, CP.; in *Bellisent*, a. 1420 S. Maurizio; in *B-*, s. XVI Villanova; *Giaron* [cfr. < canav. *gèra* „ghiaia e tratti campestri insabbiati da alluvioni, talora invece, come nel caso presente, i prati migliori della valle distesi sulle alluvioni torrentizie miste di sabbia fine e di argille“] dei *Blessent*, s. XVIII, *Sabursqint* < *sen* (v. DR. III 536 n., 3, < *sedimen* „area fabbricata, casale“ dei *Blessent*) Sparone, NL. Cfr. ancora il NL. *Bausentes*, oggi *Bausent* presso St. Jean de Maurienne (v. C. Cipolla, *Monumenta Novaliciensia*, Index) e il NL. svizzero *Blesens*, *Blessent*, a. 1150, che lo Jaccard, o. c. p. 37, interpreta „chez les descendants d'un Germain dont le nom commence par *Blid*, *Bled*“. — L'interesse di questa nota provocata da un raffronto fonetico riguarda ancora un caso curioso di apparente conservazione semiletteraria del suff. *-ENSIS*, sostituito in realtà e per tempo dallo stesso suff. *-enc* (> *-ent*, *ant*) dell' afr. *baucenc*, *baucant* „balzan“ (REW. 919 *balteus*) ed elude ad un tempo il sospetto che per taluni di questi cognomi possa competere un' origine dal NP. *Bellisent* < \**Bellities*, v. p. 561, o da nomi germanici cui risale lo Jaccard.

<sup>2</sup> Circa l'uso dell'articolo coi nn. pers. e coi cognn. v. p. 560 n. 4.

<sup>3</sup> Cfr. il NP. di *Bellincion* Berti in Dante, D. C. III, XV, 112 sg. — L' Olivieri, CVE. 156 rimanda al NP. femm. citato dal Först. II 304: *Bilenz*

*zona*<sup>1</sup>, a. 1586—1636 Verolengo, CM.; — ENUS, -A (n. gent., e cogn., Thll.)<sup>2</sup> o \*-E (< -A di BELLA)<sup>3</sup>: Martinus f. q. Anthony *de Bellena*, de Ciriaco, a. 1440, Ciriè, CM.; -ICCUS (Thll., Holder I, 388, fasc. 20, 833 e 837): *Belico* (= *-icco*?) a. 1760 Ciriè; *Bellicatto*, a. 1752 Valperga; *Blicotto*, a. 1762 Favria, CP.; Campum de *Ballicot*, in B-, BSSS. LXXIX 452. 1171, NL.; — ICIUS, -A, -ICIO, -ICIANUS, -ICIO-LUS: v. s. BELLITIUS; — ĪCUS (Thll.)<sup>4</sup>: Costa, Monte di *Belis*, a. 1683, oggi M. *Bellice*, Salto, NL. derivato da un antico NC., come il cogn. *Beles*, a. 1679, di Priacco, l. sulla costa di tal monte, da \**Bellici*, plur.; — ĪCUS (n. gent., cogn. e n. sing., Thll.): ad locum ubi dicitur in *Beli*, BSSS. VI 356 sg. 1272 = in territorio Albiani ubi dicitur in *Bely*, IX<sup>1</sup> 123. 1218, NL. < NP.; -INUS, -A (Thll., Holder I 390 sg., fasc. 20, 839 sg.; Silvagni, no. 3053): Guilielmotus *de Belino*, Bert. a. 1263, Mercenasco; *Bellino*, a. 1594, 1760 Ciriè, a. 1708 Canischio, s. XIX S. Carlo, a. 1719 Rueglio, a. 1794 Meugliano, a. 1734 Trausella, a. 1743 Drusacco, a. 1586—1636 Verolengo, a. 1719 Quagliuzzo, a. 1604 Mathi, a. 1560 Nole; Giacoletto B-, s. XVIII Pont; B-, *Belina*, a. 1762 Favria; *Bellini* (genit.) a. 1554 Volpiano; -us, *Belinus*, Ba-, a. 1599 Rondizzone; *Ballino* a. 7160 Cesnola; *Ballino-Balino*, a.

[german. ? cfr. *Bellentius* s. BELLITIUS e v. s. -ENTIUS p. 563 n. 1] il NP. ven. *Belenzone* ed i cognn. ven. *Bellenzani*, -anzani, *Balanzàn* raffrontati col NP. ven. medievale *Pilinza* che rappresenterà, invece che un nome d'origine germanica, una semplice variante „longobardica“ del nome \**Bellentia* d'origine latina, colla caratteristica predilezione longobardica per le consonanti sorde estesa anche a voci latine (v. Bianchi, AGIItal. X 397). Non rari sono i nomi latini assunti da individui che nelle carte medievali piem. anche anteriori al mille si professano di legge e di nazionalità longobarda, cfr. ad es. i nn. *Amabilis* e *Stabilis* in una famiglia longobarda ricordata s. AMABILIS. È ovvio che tali nomi latini ripetuti nella linea genealogica mascherassero la loro vera origine nella veste fonetica propria della lingua dei Longobardi. Tale può essere *Pilinza*.

<sup>1</sup> Compete un'origine dal NL. piem. *Bellinzona*, presso Pozzol del Groppo, Tortona [= *Pelenzona*, -una (mansum de), MGh. Dipl. III p. 336, r. 25, p. 699, r. 30, *Pelaenzona* (mansum de), MGh. Dipl. II p. 328, a. 982, < \**Bellenzona*, NP. femm. < \**Bellentio*, v. nota antecedente]. o da *Bellinzona*. NL. della Svizzera italiana.

<sup>2</sup> Cfr.: I. BELLENUS GEMELLUS, Holder, fasc. 20, 827; GRATIA BELLENA, CIL. VI 10311 Roma.

<sup>3</sup> Vedi p. 631, n. 9, s. \*CARE.

<sup>4</sup> Cfr.: A. TITIO A. I. BELLICO, CIL V 2, 6795 Ivrea; v. Holder I 388 sgg., fasc. 20, 838 sg.

1562 Ciriè, CP.; de domo *Bellinorum*, BSSS. IX<sup>1</sup> 66 fine s. XII (Moirano) Perosa; quelli *de Bellino*<sup>1</sup>, a. 1662 Drusacco, NC.; Noce *Bellino*, a. 1791, in *Nosbellino*, a. 1582 [oggi *i blin*, NL. > NC.] Busano; Prato *Belino*, a. 1739 [*spra blin*] Vestignè, NL.; *Belina*, a. 1599 Rondizzone; *Balina*, a. 1482 Ciriè; Verneti *Blina*, s. XIX Locana, CM.; Val *Bellina*, a. 1786 [*matblina*] Candia, NL. — *ittus*: *Belletto*<sup>2</sup>, a. 1733 Vische, CP.; — *\*oecus*: *Belocco*, a. 1781 S. Benigno; *Balochus*, a. 1420 Chivasso; *Belochio*, (< *-occljo*, *-occ(o)lo*) 1719 Verolengo; ? *Jorius de Oculo bello*, BSSS. VIII 28. 1202, CP.; — *or*: v. p. 574 e *ibid.* n. 5; *Ballor* (qui, se non vale *Bellorum*, genit. plur.) a. 1782 Volpiano, CP.; Rubat *Baleuri* s. XIX [*balōri*] Corio, NC.; in *Balore*, a. 1716 Lugnacco, NL. < NP.; — *\*ottus*: *Bellotus*, notarius, BSSS. XLII<sup>2</sup> a. 1228 Chivasso, NP.(?); *B-*, a. 1599 Rondizzone; Picca *Blot*, s. XIX Corio, CP.; *de Bellotis*, a. 1554 Volpiano, NC.; *Bellota*, s. XVIII Montanaro, CM.; Al *Belotto* a. 1683 Salto; in *Belota*, s. XV, in *Bellota*, a. 1553—98 S. Giorgio; *Bellotta* (Cascina) s. XIX, [*la bilòta*] Volpiano, NL.; — *UCIUS* (Thll., Holder I 395): Al *Bellusso* a. 1609 [*belliis*] Orio, NL. < NP. (cfr. ital. *belluccio*); — *ūtus*: *Belluto*, a. 1730 Brandizzo, CP.; — *Bellu (et) bonu*: v. s. CALOCAGATHUS; *Bellu (et) caru*: v. s. FILOCALUS; *Bella die*: v. s. CALIMERUS; *Bellu domnu* (cfr.: *Bonu domnu*, *Bonus senior* (s. *BONUS*): *Beldono de Beldonis*, BSSS. IV<sup>5</sup> 15. 1381, NP. e NC.; *Bella vita*: *Bella uia*, iugalis BSSS. IX<sup>1</sup> 71. 1203; *Bellauia*, uxor, *id.* 107. 1213, NP.; *Bellu (h)omo*; Iohannes *Bellus homo*, Bert. a. 1263, Cuornè; Enrici *Bellom*, s. XIX Corio, CP<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> L'esempio suesposto comprova come anche taluni cognn. di forma singolare in *-o* risalgano invece ad un uso del plurale mascherato nella scrittura ma vivo nell'uso volgare, cfr.: *Bellino* [*i blin*].

<sup>2</sup> Aggiungo qui: *Vivaldo de Belcalçario*, BSSS. LXXXVI 221. 1311, per l'interesse storico letterario del personaggio se = *Vivaldo Belcazer* per cui vedi V. Cian, *V. Belcazer e l'enciclopedismo italiano delle origini*, Suppl. 5<sup>o</sup> al Giornale stor. d. letter. ital. Torino, 1908. Ne verrebbe rettificata l'ortografia. — Cfr. i numerosi nn. pers. medievali ital. derivati da *BELLUS* o da basi con significato affine in Trauzzi, o. c., p. 98 e cfr. CVE. 221: *Bello*, *-i*, *De Bei*, *Bellissima*, *Belasso*, *-ato* (cfr. *BELATUS*, *-A*, Holder, fasc. 20, 824), *-esso*. *Belatino*, *Bellelli* (cfr. *bellulus*), *-etti*, *-ini*, *-inaso*, *-nato*, *-nazzi*, *Bellòn*, *-oni*, *-otto*, *-onzi*, *-ùco*, *-ussi*, *Bellio*, *Belliato* (cfr. *belliata* e *BELLIUS*, v. s. *id.*) *Bellan*, *-ani* ed i numerosi nomi composti ivi raccolti.

<sup>3</sup> Cfr. afr. *belet*, aggett. „bellino, grazioso“.

**BENEDICTUS** (Otto, 763, Thll.): †.

**BENENATUS** (Thll., 764, cfr. **BENEGESTUS** Otto 763): *Benenatus*<sup>1</sup>, vescovo di Asti, a. 680, v. Gabotto, *Dell' influsso ecc.*, o. c., p. 595, NP.; *Benanatus*, *Bo-*, *Bono-*, *Bonatus*, *Benata*, *de Bonanatis*, CAst. Index, NP., CP., CM., NC.

**BENEVOLUS** (Thll.): v. p. 567 n. 1.

**BLANDINUS** (Thll.)<sup>2</sup>: *Biandinus*, a. 1648, (4), *-ni* (gen.), a. 1422, *-68*, 1556, *de -is*, a. 1468 S. Maurizio, NC.; *-no*, a. 1609 Balangero s. XVIII Vidracco, NL.

**BENIGNUS** (Thll.): †.

**BESSUS** (Thll.): †.

**BLASIUS** (Thll.): †.

**BONIFATI-US, -A** (Thll.)<sup>3</sup> *Bonefacio* uassallus, BSSS. LXXVIII 120. 1007; *Bonifacius*<sup>4</sup> de Carauino, BSSS. IX<sup>1</sup> 100. 1212; d. *B-* de Florano, VI 259, 1259; *Bone-* de Casaliburgone, XLII<sup>2</sup> a. 1265; *B-* de Verolengo, id. a. 1235, *Boni-* dictus de Virolenco, LXXIV 180. 1221; *B-* canonicus Ypor., id. 172. 1200; d. *B-* pater consulis Guillelmo de Veurono, id. 91. 1223; *B-* de Felicio, consul, Bert. a. 1263 Castellamonte; ecc., NP.; Guillelmus *de -o*, Bert. a. 1263 S. Giorgio, CP.; *Facius* de Maxino, BSSS. IX<sup>1</sup> 85.

<sup>1</sup> Cfr. *Beninato*, a. 736, NP., Bianchi, AGItal. X 370 n. 1; *Benadus*, a. 972, NP., Bergamo, MGh. Dipl. I. p. 568; aital. *bene nato*, *bennato* „felice, fortunato“ e *benenanza* „prosperità“. — L' Olivieri, CVE. 156, suppone *Beninato* derivato dal NP. german. [?] *Benno* citato dal Bianchi in AGIt. X 319 e 370 (cfr. Först<sup>1</sup> 222).

<sup>2</sup> Per la diffusione di **BLANDUS** e suoi derivati v. CIL. V 6345 (Lodi): **BLANDUS**; CIL. V 2, 5324 (Como): **BLANDIUS**, n. gent., > *Bianzè* (= \***Bl** **i** **a** **n** **d** **i** **a** **c** **u** **s**), NL. vercellese; CIL. V 2, 5273 (Como): c. **ALBUCIUS BLANDIRO**, cogn., > *Biandronno*, NL. presso Como, e *Biandrate* = *Blandratum* nelle carte medievali (cfr. CIL. V 2, 6497, *Biandrate*: **BLANDIRATA**, n. mul. crist.).

<sup>3</sup> Da „bono et fato“ (Thll.), cfr. CVE. 195: *Bonifado*, *Bonfà*, *-fai*, *Bonfadinus*, *Fadrin*, *-inelli*, *Faèl*, *-ella* „buon fato“. Storiature seriori da *fato* possono essere i cogn. canav. *Bonifatto* a. 1760 Ciriè, *Binfatto* a. 1753 Strambino (cfr. il NL fr. *Saint-Bonifet*, Longnon, o. c., p. 410) ed il *Bonfatti* aggiunto dall'Olivieri ai precedenti.

<sup>4</sup> Una frase popolare di S. Giorgio *andùr a spas da le part d'San Benavàs* „andare a passeggio verso S. Bonifacio“ (cfr. fr. *mauvais*, ital. *malvagio* < *malefati*) si è l'unica e vaga traccia d'un culto popolare nel Canavese a S. Bonifacio. — Indizio della grande popolarità che godè nel medioevo italiano tal nome nei casati signorili, oltre che fra il popolo, si è il nome *Boniface* di un re leggendario di Lombardia, figlio di re Desiderio e fratello d'Ermengarda nell' *Aimeri de Narbonne* (v. Langlois, o. c.).

1207; *F-* de Rondeçono, XLII<sup>2</sup> a. 1276; *F-*, Bert. a. 1263 Caluso; *F-* Bellonj, a. 1448 S. Maurizio; *F-* Borelli, a. 1554 Volpiano, NP.; *de -o*, CStC. a. 1471 Bairo; *de -o*, a. 1596 Feletto; *Faccio* de Monferrato, a. 1599 Rondizzone; *di Facio*, a. 1590 Rivarolo; *de -o*, *Facy* (genit.), a. 1440, *Fascio*, a. 1760 Ciriè, a. 1791 Busano; *F-*, a. 1692, oggi *Fassio*, Volpiano; *F-*, a. 1779 Forno R.; *F-*, da Forno R., a. 1764 Levone, a. 1860 Rivara; *Fassio*, *Fasso* a. 1780 Castellamonte; *F-* a. 1796 Campo; *Facio* a. 1678 Cuorgnè, a. 1683 Campiglia, a. 1678 Ozegna; *F-*, a. 1685, *Faccio*, s. XVIII, Valprato; *F-*, a. 1670, *Facio* a. 1655. 1664 Locana; *F-* s. XVIII, Vidracco, a. 1797 Romano, a. 1741 Vialfrè; *de -o*, CStC. a. 1438, *Faccio*, a. 1753 Strambino; *de Facio*, CStC. a. 1354, *de -o*, a. 1472, *de Faccio*, a. 1558, *Fascio*, Rolando- *F-*, s. XVIII, CP., Johannes, Anthonius *de Faciis*, CStC. a. 1472, Pont; *Fassi* a. 1802 Carema, NC.; *Faciono*, a. 1590, *Fassiono* a. 1750 Rivarolo; — **a n u s**: *Facianus*, Bert. a. 1263, BSSS. IV<sup>4</sup> 456. 1347, *F-*, — *i* (genit.), *de -o*, a. 1579 Caluso; *de -o*, CStC. a. 1575 S. Giorgio; Gullielmus *Facianus*, a. 1420 Chivasso; *Fassani* (genit.), a. 1554 Volpiano, CP.; in Vato (< *v a d u m* REW. 9120 a) — *y*, a. 1554 in Vato *Fazano*, a. 1692 [*valfa\àh*]<sup>1</sup> Volpiano, NL.; — **a r i u s**: *Facery* (genit.) a. 1556 S. Maurizio; — *ro*, a. 1594 Ciriè; *Fassero*, a. 1719 Rocca di Corio; *F-*, *F-* Gamba, s. XIX Corio CP.; — **e l l u s**: *Facellus* Pauexius, BSSS. XLIII<sup>4</sup> 47. 1307 NP.; — **i n u s**: *Facinus* de Facino, CStC. a. 1509 Canischio; *F-* de Vachis, a. 1499 Chivasso, NP.; *de -o*, CStC. a. 1509, *Fassino*, CStC. a. 1669, *F-*, a. 1708 Canischio; *Facino*, a. 1655, —64, *Fassino*, a. 1921 Locana, CP.; — *a*, a. 1587, 1604, —49 Chivasso; *F-*, a. 1586 Verolengo, CM.; ad Sortes *de Facinis*, a. 1570, NL. < NC., Caluso; in Valle (< *v a d u m*) *Facini* Barberii a. 1554 Volpiano; Pra di *Facin*, a. 1655 Locana, NL.; — **i t t u s**: *Facietto*, a. 1715 Sale; *F-* a. 1664, —*eto*, a. 1681, Vitton — *o*, a. 1655 Locana; Cerva *Fasset*, s. XIX Corio, CP.;? *Cafassetti*<sup>2</sup>, a. 1671 [*kafasit*] Settimo R.; — **o l u s**: ad Moglam<sup>3</sup> *de Fazzollis*, *Fazollis*, s. XVI, *Fassoli*, a. 1760 Villanova, NL. < NC.; — **\* o t t u s**: *Faciotus* de Ray-

<sup>1</sup> Propriamente Val *Fagiano* < canav, *fa\àh* „fagiano“, falsa riduzione etimologica recente.

<sup>2</sup> Qui se risale a Ca di „casa“ *F-* e non deriva dal canav. *kafus* „cespuglio, macchia di arbusti“.

<sup>3</sup> Vedi p. 608 s. *Moiabello*.

naldo, BSSS. XLII<sup>2</sup> a. 1297, *F-* de Richelmo, id. a. 1291, *F-* de Cornigliano, a. 1420 Chivasso; *F-* Comparotus, a. 1466, -68 S. Maurizio: *F-* Scarre, a. 1483 Ciriè; -*otti* Boby Guy, a. 1554 Volpiano, NP.; -*o*, a. 1721 Andrate, a. 1740 Nomaglio, CP.

\***BONITIA**<sup>1</sup>: Georgius *de Bonecia*, BSSS. IV<sup>5</sup> 251. 1392; Tomaso *Boneza*, a. 1587 Chivasso; -*ezza*, a. 1766 Vauda di S. Maurizio; -*izza*, a. 1662, -*essa*, a. 1750 (3) Rivarolo, CM.; -*itius*<sup>2</sup> o *icius* (cfr. BONICIANUS, Thll.): *Bonicus* canonicus prenomminatus *Bonezo* BSSS. IX<sup>1</sup> 41. 1187, LXXIV 57. 1214; d. *Bonetius*, IX<sup>1</sup> 135. 1222, = d. *Bonicus* de Solerio, IX<sup>1</sup> 175. 1268; Anselmus frater *Bonecy*, VIII 110. 1231, NP.; *Bonizio*<sup>3</sup>, a. 1753 Strambino, s. XIX Salerano; -*esso*, a. 1733 Vische; -*ezo*, a. 1590, -*esio*, a. 1662 Rivarolo, CP.; ego *Bonizo* notarius, BSSS. LXXVIII 117. 1001, ecc., NP.; Pratum *Bonezonum*, BSSS. IX<sup>1</sup> 157. 1228 = Prato -*eçono*, V 123. 1230, 185. 1245 = ? Pratum -*eçanum* (qui se per errore di lettura o di scrittura sta per -*eçonum* e non deriva perciò da *Boneça*, NP. femm.) VI 407. 1285, Bergofranco NL.

<sup>1</sup> Cfr. BONIZZA, Fabretti X 473, v. E. Seelmann, *Die Aussprache des Latein nach physiologisch-historischen Grundsätzen*, Heilbronn, 1885, p. 323; IULIA BONISIA, CIL. VI 20397 Roma, = \*BONITIA, cfr. AEQUISIA in un'iscrizione napoletana, v. Seelman, o. l. c., = AEQUITIA, cogn. mul. Thll., CAEPATIUS = CAEPASIUS, Thll., *observazione* = *tionone*, v. Seelman o. l. c.

<sup>2</sup> Il Meyer-Lübke in Einf.<sup>III</sup> § 258, ove rimanda ad AGilt. X 459 [leggì 349], alla citata Appendice (v. qui a p. 523, n. 3), considera, alla stregua del Bianchi, come indubbi accorciamenti „Kurznamen, Koseform“ i nomi *Bonizzo*, *Albizzo*, *Altizzo*, *Ardizzo* ecc. nei quali, presupponendo tacitamente l'accentuazione voluta dal Bianchi in *Bó-*, *Ál-* ecc., ravvisa una traccia dell'età longobardica e la stessa formazione dei nomi nated. Fritz, Heinz, Benz (v. qui a p. 572 n. 2) allato a *Friedrich*, *Heinrich*, *Benedict*. Ma un più largo raffronto esteso alle grafie proprie di tali nomi anteriori e posteriori al mille: -*itius*, -*ithus* (cfr. afr. -*ih* - di *espethe* „*épée*“ ecc.) -*izo* nelle carte mediev. toscane (v. Bianchi o. c. p. 401 sg. e passim), -*issio*, -*isso* e -*issi* poi -*izo*, -*ezo* nelle carte del Regesto di Farfa (v. Bruckner, o. c. pp. 280, 281, 285, 289, 262, 269), -*izo*, -*ezo*, -*ego*, -*elius*, -*icius*, -*ecius*, -*esso*, -*ezzo*, e -*izzo*, -*izio*, -*a* nelle carte medievali e più recenti canav. e piem. dimostra un'origine indubbia da -*ITUS*, -*ITIO* = -*ICIUS*, -*ICIO* (v. Seelmann, o. l. c., Grandgent § 276) e -*IZZ-*, -*TZ-* (Seelmann, o. l. c.; Grandgent § 277) del latino volgare, da quel suff. che ebbe una notevole, prevalente diffusione nella tarda onomastica dell'impero.

<sup>3</sup> Forma letteraria per -*ezzo* come l' -*izza* sucitato per -*ezza*, cfr. l'ital. *giustizia* allato a *giustezza*, aital. *carizia* all. all'ital. *carezza* (dei prezzi).

**BONI-US**<sup>1</sup>, **-A** (cogn. vir. e n. mul., Thll., Otto 764 s. **BONATUS**) e **-O** (Thll.): ? Porta di *Bugnone*, a. 1574, Valperga, NL. < NP. o CP.; — **oIus**: ? Philiponus f. q. Nicholai *Nabunioli* (qui, se da leggersi *-le*, genit., o se accordatosi al maschile da una fase anteriore *-a* < \**Nabuniola* < *na Boniola* [< *domna*] *Boniola*, v. s. Sapor, n. 2)<sup>2</sup> de Candia, BSSS. V 99. 1221, CM.; — \***ottus**: *Boniotto*, a. 1678 Cuorgnè, CP.; Prato detto il *B-*, a. 1708 Canischio, NL.

**BONONIUS** (Thll.): †, v. s. **BONIUS** n. 2.

**BON-US** (Thll.): s. m. Ademperti seu *Bononi*<sup>3</sup> de ciuitate Nouaria, BSSS. LXXIII 96. 989, S.; *Bonus* de Nasso, Bert. a. 1263, Mazzè, NP.; *Ottinus de Bono*, Bert. a. 1263 S. Martino; *Obertus Bonus*, Bert. a. 1263 Perosa; *Petrus B-*, Bert. a. 1263 S. Giorgio; *Boni* (genit.) de Valle Pontis, BSSS. IV<sup>4</sup> 277. 1338; *Bono*, a. 1750 Rivarolo, s. XVIII Masino, a. 1743 Cuceglio, a. 1715, CP., *Boni*, a. 1715, NC., Sale; *Bono* a. 1795 Cintano, a. 1760 Ciriè; *Osella Bon*, s. XIX Corio, CP.; *de Bonis*, CStC. a. 1469 Chivasso, ibid. a. 1462 Romano, a. 1482, NC.; — **A** (Thll.): tibique *Bonani* Dei ancilla, BSSS. LXXVIII 2. 829; Ualperga filia q. *B-*, id. 149. 1019, NP.; *Johannes de Bona*, BSSS. VIII 26. 1202, *Jacobus de B-*, LXXIV 250. s. d.; *Bona*, a. 1797 Romano,

<sup>1</sup> Cfr.: **BELLIUS** (v. s. id.); CVE. 157: *Bonio*, *Boniolo*, *-gnolo*, *Boniol*, *-gnolus*, *Bognin* che l'Olivieri deriva da \**Bonio* < *Bono* [german.!] Först<sup>II</sup> 327; Bianchi AGItt. X 370: *Bonio*, a. 820, ego *Boni* [< *-ius*, v. pag. 558 n. e qui nota seg.], a. 801, *Ostrifuso* qui *Bonio*, a. 983, che per il Bianchi è forma accorciata „ipocorisma“ di *Bonipertus* (ibid. p. 404).

<sup>2</sup> La grafia con *-nio* - (per *-gno* -), quando non fosse traccia di una trascrizione letteraria etimologica o di un esito volgare dipendente dalla fase anteriore *Boni* = *Boniō* (< **BONIUS**, cfr.: Fontana di *Bolonio*, a. 1716 [bulōni] Lugnacco, NL. < NP. < **BONONIUS**, Thll., rivissuto nel nome del santo omonimo † 1026, venerato a Bologna e patrono della parrocchia di Settimo Rottaro nel Canavese: „*S. Bononius protector noster*“ nel catasto locale dell' a. 1671 [san bōlōni]; piem. *Alési* < **ALEXIUS**, *Gili* < **AEGIDIUS**, *Toni* < **ANTONIUS**, *Giori* < **GEORGIUS** ecc., v. p. 558, n.), potrà indicare un etimo da **BONITUS** cfr. *Bonitulus* vaccarius, a. 779, Bianchi, AGItt. X 370. se l' *-itulus* è da *-ITUS* e non da *-ITTUS*, v. p. 617 n. 1—2, attraverso la fase *Bonido* Först<sup>I</sup> 275, o da **BONICUS** (Thll.), attraverso le fasi *Bonigo* Först<sup>I</sup> 275, *Bonigoni* (genit.) BSSS. LXXVIII 133.\*1012.

<sup>3</sup> Cfr. Bruckner 237 sg.: *Bono*, *Bonucius*, *Bonazio* „deutsch?“ *Boninus*, *Bonitus* e *Bonitto*, *Bonizo*, *-za*, fem. e *Bona*, fem., „wohl auch latein“ < anord, bon, ags. ben. „Bitte, Forderung“ [!]



a. 1805 Orio CM.; — **arius**<sup>1</sup>: Petrus *Bonerius*? (o *-uerius*?), Bert. 1263 Rivarolo, CP.; ? in *Bonnerio*<sup>2</sup>, a. 1558, Pont, NL.; Ubertus *de Bonerato*, CStC. a. 1419 Cuorgnè, CP.; — **atius** o — **acius**<sup>3</sup>: s. m. *Bonacii*, BSSS. LXXIX 442. 1167, NP.; *de Bonacis*, CAst. Index, NC.; nomine Uguacini, Petrini, Guillelmini fratrum et filiorum q. *Bonaccini* de Grundona, XLIV<sup>4</sup> 58. 1329, NP.; — **atus** (Otto 764, Thll.) o — **attus**: *Bonati* (gen.) a. 1556 S. Maurizio; — **atto**, a. 1743 Cuceglio, a. 1729 Ronco; *de Bonnato*, a. 1558—62, *Bonatto*, s. XVIII Pont: *B-*, *Bonat*, *B-* Marchel, s. XVIII Frassinetto; — **ato**, — **tto**, a. 1683 Salto, CP.; — **icus** (Thll.): v. p. 615 n. 2; — **iecus**<sup>4</sup>: *Bonicatto*, s. XIX S. Carlo; — **ato**, a. 1766, CP. e — **o** (Borgata) s. XIX, NL., Vauda di S. Maurizio; — **inus** (Thll., Silvagni, no. 186): *Boninus*<sup>5</sup> de dono Jacobo, BSSS. V 211. 1251 (Bastia) Borgofranco; *B-* de Negris, a. 1499 Chivasso, NP.; Guillelminus = Willelmus *de -no* de Monbuen (Bastia) V 187. 1246, 211. 1251 Borgofranco; Jacobus *de -o* vignolano de Handrate, VIII 177. 1309, Andrate; Johannes *de -o*, CStC., a. 1387 Foglizzo; Petrus *Boninus*, LXXIV 178. 1171, Ivrea; Johannes — **ni** (genit.) IV<sup>4</sup> 442. 1345, Ivrea; — **i**, — **j**, (genit.) de Lanceo, a. 1422, —48, —68, 1556, —**nus**, a. 1468 S. Maurizio; — **no**, a. 1750 (19) Front, a. 1730 Brandizzo, s. XIX Corio, a. 1590, 1662 Rivarolo, a. 1766 Vauda di S. Maurizio, a. 1587, 1604, —49 Chivasso; *B-* Botasso, a. 1860 Rivara, a. 1594, 1762 Ciriè, a. 1745 Leyni s. XIX Barbania, s. XIX S. Carlo, a. 1729 Ronco, a. 1716 Vistrorio, a. 1665 Caravino, a. 1753 Strambino, a. 1743 Salassa, a. 1683 Salto, a. 1779 Colleretto P.; *B-* Motto, a. 1718 Lugnacco, s. XVIII, CP., — **a**, s. XVIII S. Giorgio, CM.; in *Bonin*, a. 1748 Front; Rittano („Rivo“) di *B-*, s. XIX Corio; Cantone di *B-*,

<sup>1</sup> Cfr. *Bonari* a. 746, Bruckner 238; *B-* (genit), a. 746, 755, *Bonnari*, a. 762, Bianchi, AGIt. X 356. Escluso, per le ragioni accennate a p. 608 n. 2, un raffronto con l'ital. *buonàere* oggi *bonario*, afr. *de bon aire* REW. 276 a g e r.

<sup>2</sup> Compete un' origine dal blat. *bunnarium* „misura di superficie“ > afr. *bonnier*, REW. 1395.

<sup>3</sup> Cfr. i nn. derivati in — **atius** < — **atus**, Otto 854 sgg; *Bonazio*, a. 985, Bruckner, 238; *Bonassi*, — **azza**, — **i**, — **azzoli**, CVE. 222.

<sup>4</sup> Il Meyer-Lübke, Einf.<sup>III</sup> § 203 ed il Grandgent, p. 26. esemplano i nomi in — **icca** con **BONICA**, ma non è sicuro il fatto che tale scrittura sia una variante grafica di \***BONICCA**.

<sup>5</sup> Competerà per taluni *Boni(t)inus*, cfr. *Bonitinus*, a. 1115, e *Bonitulus*, a. 779, Bianchi, AGIt. X 370 sg.

a. 1716 [*i bunin*] Vistrorio; *-na*, a. 1771 Ivrea; *-a*, a. 1739 Vestignè; *-e*, a. 1790 Rivarossa, NL.; *-iseus*: *Bonesco*, a. 1775 [*bunęsk*] Tavagnasco, NL.; *-ITTA* (Thll.) e *-ittus*<sup>1</sup>: *Bonnetus* f. q. Gullielmi de Clemencia, a. 1440 Ciriè; *Bonetus* de Andrea, consul, Bert. a. 1263 Castellamonte, NP.; *-etti* a. 1621 S. Benigno; *Bonnetti* (genit.) a. 1558-62 Pont-Alpette, CP.; Al *Bonetto* a. 1810 (?) Strambinello; *-i*, a. 1699 [*trük* < \*t(ū)rruccu < \*tūr ra „poggio“ REW. 9007) *dij bunèt*] Pont, NL.; *-ITUS*<sup>2</sup> *-A* (Holder I 479, Otto 764, Thll., Schönfeld 52): s. m. Albiti f. bone memorie *Boniti*, a. 989, NP., v. s. ALBUS; Anselminus *de -o*, BSSS. XLIII<sup>4</sup> 84. 1164 CP.; *-ulus*<sup>3</sup> < *-ellus*: *Bonellus* de Ciuitate, BSSS. VIII 9. 1181, NP.; Albertus *de -llo*, VIII 28. 1202, LXXIV 165. 1202; Mainfredus *de -o*, VIII 89. 1221; Ubertus *de -o*. VI 455. 1309; Faciotus *de -o*, LXXIV 235. 1260; magister Vercellinus *de -o*, *Bonelli* (genit.) a. 1448—82, *-o*, a. 1562 Ciriè, CP.; *-a*, s. XVIII S. Giorgio, CM.; *-o*, a. 1795 Cintano; in *-o*<sup>4</sup> o sy alla Fraschea, a. 1609 Balangero, a. 1743

<sup>1-2</sup> L' Otto, l. c., suppone per BONITUS e BONATUS una formazione in *-ITUS*, *-ATUS* „a bono“ (v. qui a p. 556, 573) e lo raffronta coi verbi artare *-artire*, impetrare *-impetrare*, fulgurare *-fulgurire*, cui aggiungi gl'ital. *abbonare* „rendere di buona qualità, più mite“, *abbonire* „render bono un terreno“, „della pianta che porta a maturazione i suoi frutti“ *rabbonire* „tornare o far tornare bono“ (P.). Una sua traccia romanza si è il NP. *Bonido* dell' a. 1083 che il Först.<sup>1</sup> 275 raccoglie dal Mabillon. Ma l'esito romanzo sul territorio francese e svizzero dei nomi locali dedicati al culto dei santi a nome BONITUS (v. Holder, l. c.) si è ovunque *Saint Bonnet* che presuppone invece *-ITUS* (v. Longnon, o. c. p. 410; Jaccard, o. c. p. 404), cui risalirebbero, secondo il Bianchi, AGIt. X 371, i nn. pers. di *Bonitulus* vaccarius a. 771, *Bonitini* a. 1115, letti *-éttolo*, *-ettino*. Ma a pag. 403 il Bianchi esclude che i nomi *Bonitus*: terra *Boniti*, a. 961, Magiulo [*< MAIULUS*, v. s. id.] fil. *Boniti*, a. 820, raccolti a p. 370, valgano *-etto* „perchè vi si oppone la vocale che è sempre *i* atono [?] e la quantità del *t* stesso che è sempre scempio trale due vocali“ e però accentua *Bónito* (presupponendo che il suff. abbia origine dal germanico *-to*.) alla stregua di *Bonitius* ch'Egli legge *Bónizzo* e suppone d'origine germanica (v. s. \*BONITIA). L'accento originario affiora invece nel NP. *Benito*, variante di *Bonito* e rifatta su *bene*, avverbio e sostant. (v. REW. 1028), come altri numerosi esempi d'origine più e meno antica.— I due esiti diversi dell' *-ITUS* di BONITUS svelerebbero due distinte forme \*BONITUS e \*BONITUS tradotte in un' unica imprecisa grafia antica.

<sup>3</sup> Cfr. Bianchi AGIt. X 370: *Bonulo*, a. 768; B- massario, a. 771. e Meyer, o. c. p. 183: *Bonello*, a. 747 Pisa.

<sup>4</sup> Taluni di questi nomi locali, per le particolari condizioni topografiche del luogo che designano, potranno corrispondere al venez. *bonelo*, voce che

Cuceglio, a. 1745 S. Martino, a. 1743 Salassa; -a, a. 1809 Les-solo; ad -am, a. 1499, -a, a. 1780 [*i bunèle*]<sup>1</sup> Castellamonte; -a, a. 1719 Alice; alla -a, a. 1716 Lugnacco; in -a o Bruino, a. 1729 Vico, NL.; — **Bonu Agnu** (< AGNUS, Thll.)<sup>2</sup>: Gisulfus f. q. Petri de *Bonagno*, BSSS. IX<sup>1</sup> 79. 1205, CP.; **Bonu Amicu** (< AMICUS, Thll.)<sup>3</sup> Gualterius f. q. *Bonamici* de Ciuitate Ypor. qui professus sum lege uiuere Longobardorum, BSSS. IX<sup>1</sup> 15. 1153; *Bonusamicus* de Ciuitate consul Ypor., LXXIV 181. 1197, = *B-* de Ciuitate, ibid. 172. 1200, = *B-* de Cita<sup>4</sup> ib. 52. 1200; *Boniamici* (genit.) de Ruca, IX<sup>1</sup> 21. 1166; *Bonamicus* de Verulfis, da Verolengo, a. 1499; *B-* de ser Arnaldo, BSSS. XLII<sup>2</sup> a. 1276 Chivasso, NP.; Lfredus de *Bono amico*, V 73. 1213 Ivrea; *Bonusamicus de Bonoamico*, s. XVI Rondizzone; *Bonamico*, a. 1739 Vestignè; illi de *Bono amico*, BSSS. VIII 88. 1220, CP.; de *Bonamici*, a. 1603 Chivasso, NC.; in territorio *Montis Bunamicj*, BSSS. VI 298. 1259, NL.; **Bonu A(u)guriu**: v. s. AUGURIUS; **Bonu denariu**: Johannes *Bonusdenarius* de Ypor., BSSS VIII 17. 1193, S. ?; **Bonu domnu** (cfr. „sicut bonus homo suo bono domino“ BSSS. IX<sup>1</sup> 96. 1209): heredes q. *Bonidon*, BSSS. LXXXVI 24. 1104; *Bondonnus* de Guiscardo, VIII 53. 1207, *Bonamdonnam*

designa le isolette del Po e dell' Adige (Prati, AGill. XVIII 227) donde l'ital. *bonello* „terreno formato da alluvioni“ (Salvioni, RDR IV 211); mi è tuttavia ignota la diffusione alla parlata canav. di un tale termine geografico.

<sup>1</sup> Circa i plurali coi nomi locali attestati solo di recente non è facile distinguere se il plurale deriva la sua ragione dal fatto dell'uso in comune di un podere rustico fra i membri di un consorzio familiare medievale, e quindi dal NC., o se tale plurale invece si spieghi coll' ulteriore spezzettamento di un antico unico podere il cui nome originario di forma singolare si sia poi volto al plurale per designare ogni nuova frazione di quel podere.

<sup>2</sup> Donde acanav. *Agno*, -a (cfr. *Lagna*, a. 1786 Candia, a. 1779 Colletretto P., CM. > l'*Agna*, NP. femm. [circa l'uso dell' articolo col NP v. p. 560, n. 4]; Nicolaum *Sanguinem Agni*, BSSS. VIII 5. 1149, = ? *Sanguinagni*, VIII 8. 1169; *Sanguis de Agno*, VIII 53. 1207, *Sanguis Agni* Alzatus VIII 109. 1231, se vale „sangue, stirpe di *Agno*“, e se in tale formula si ripete nella stessa linea genealogica ora come CP. ora come NP. o S.) e ital. *Agnolo*.

<sup>3</sup> Donde il NP. *Amicus*, notarius BSSS. IX<sup>1</sup> 1. 1007; *Amihoni*, -choni (genit.) LXXVIII 127 sg. 1008-1010 ecc. (cfr. i nn. *Amico*, s. VIII, a. 773, *Amiconis* (genit.), Pol. Irm., e *Amicus*, Pol. Irm., Först.<sup>1</sup> 81); *Amicus*, -one, -onus, *Amigolus*, *Hamione*, Trauzzi, o. c. p. 99.

<sup>4</sup> Da *civita*(s); cfr. in BSSS. LXXIV Index, p. 345 i frequenti scambi fra la forma volgare *de Cita* (idest Ypor.) e la letteraria *de Ciuitate* (idest Ypor.) e cfr. i numerosi nomi locali d'Italia: *Civita*, -ella < *civita*(s).

jugalem, filiam q. Audemarii seu Berlendam, *Bonedone* seu Berlende [cfr. Berlandis NP. germ. Först.<sup>1</sup> 226], LXXIX 265. 1090, NP.; Albertus, Jacobus de *Bondon*, LXXIV 165. 1202, 245. 1231; Albericus de *-onno*, id. 246. 1232; Albertus de *-o*, id. 137. 1193; Corgiat *Bondon*, s. XIX Corio, CP.; Arduçotus, Perrotus de *-nnis* BSSS. LXXIV 235. 1260 NC.; in *-ono*, a *Bonadona*. a. 1604 Mathi; *Bondonesco*, a. 1750 Rivarolo, NL.; **Bonu Fante**, *-u*: v. s. FANTUS; **Bona fide**: Petrum *Bonafidem*, BSSS. V 275. 1257; Nicolao *-e*, VIII 89. 1221; *B-*, a. 1719 Alice, a. 1788 Pecco, CStC. a. 1476 Bairo, CP.; **Bonu filiu**: *Bonofillj* (genit.) BSSS. LXXVIII 79. 976; *Bonfilius* de Solario, MGH. Dipl. III p. 406, a. 1014, Ivrea; *B-* de Leczulis, BSSS. V 128. 1232, NP.; *Boffillus*, V 221. 1252 (Musobolo) S. Giorgio; *Bonfiglio*, a. 1745 Leyni; Nicolaus de *Bonofilio*, BSSS. VIII 133. 1260, LXXIV 235. 1260, CP.; **Bona gente**: *Bonagens* de Solario, BSSS. V 22. 1193, 56. 1210, *-gent*, VIII 13. 1192; *-tem* f. q. Odonis de Solerio, IX<sup>1</sup> 71. 1210, NP.; d. Guillelmus de *-te*, VIII 110. 1271, CP.; **Bonu (h)omo**<sup>1</sup>: Johannes de *Bonhomine*, Bert. a. 1263 Calzate; Johannes *Bonus homo*, CStC. a. 1423, Agliè; *Buonhomo*, a. 1678 Ozegna; *Bonomo*, s. XVIII Montanaro, CP.; Posso („pozzo“) *B-*, a. 1809 Verolengo; Contrada de *Buonhomini*, a. 1678 Ozegna, NL; **Bona (h)ora**: Ajmonetus Baligni alias *Bonora*, a. 1556 S. Maurizio; **Bonu Jo(h)anne**: *Bonus iohannes* de Aliado, BSSS V 16. 1181, IX<sup>1</sup> 29. 1181 Ivrea; *B-*, IX<sup>2</sup> 28. 1180; *B-* de Piscina, IX<sup>1</sup> 52 bis 1189; *B-* de Tronzano. VIII 98. 1223; *B-* Crassus, VI 31. 1205; *B-* de Milone, VIII 52. 1207; *B-* de Stirpiana, VIII 5. 1149; *B-* de Rocha, *B-* de Cazai, *B-* de la Porta, VIII 9. 1181; *Boni iohannis* plebani, V 4. 1122; *Bonus iohannes* molinarius, Bert. a. 1263 Candia, NP.; *de bono Johanne*, a. 1483, *de bono giouanni*, a. 1562, *Bongiovanni*, a. 1760 Ciriè; *B-*, a. 1733, Vische, s. XIX S. Carlo; *-gioanni*, a. 1719 Verolengo; *-giano*, a. 1684, 1789 Ronco, CP.; *-zanina*, s. XVIII S. Giorgio, CM.; — **Bonum martinum** massarium, BSSS. IX<sup>2</sup> 5. 1127 NP.; — f. q. **Octonis boni** de Florano, BSSS. VI 392. 1279, NP. — **Bonus Petrus**, BSSS. XLII<sup>2</sup> a. 1278 Chivasso, NP.; *Bompiede*, a. 1781 S. Benigno; — Petrus de **Bonomeo**, BSSS. VIII 133. 1260, LXXIV 235. 1260, CP.; — **Bonus senior** de Judicibus, BSSS. VIII 89. 1221; *Bonussenior* Testa, VIII 89. 1221; *-ssiro* Quaglotus, XLII<sup>2</sup> a. 1276 Chivasso, NP.; — Al-

<sup>1</sup> Cfr. *Bonushomo*, NP. a. 715 ecc., Bianchi AGItal. X 371 n. 1.

bertus **Bonustempus**, de *Bonotempore*, CdBobbio II 130, 168, 203; *Bontempi* (genit.) a. 1556 S. Maurizio; -o, a. 1795 Cintano; Enrico *B-*, s. XIX Corio, CP.; in *B-*, a. 1719 Colletterto C., NL.; — s. m. **Tutoboni** de Nemenonio, BSSS. LXXIX 347. 1145, NP.; **Bona vita** (cfr. *Bella vita* s. **BELLUS** e *Bonavida*, fem., a. 867, Först.<sup>1</sup> 276): *Bonauia*, fornerius, BSSS. VIII 110. 1231, NP.; *B-*, Bert. a. 1263 Rivarolo; *B-*, a. 1752 Valperga; -*vita*, s. XVIII Montanaro, CPM.; -*via*, a. 1681 Locana, NL<sup>1</sup>.

**BRITTIUS** (Thll.): †<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Coi nomi composti da *bono*, aggettivo, cfr. i composti da **BENE** (v. s. **BENEDICTUS**, **BENENATUS**, **BENEVOLUS**) e *bene* (*Benvenuto*, v. s. **EVENTUS**, n. 3; *Benevalet*, s. **VALENS**; *Crescimbene*, s. **CRESCEN(S)**; *Salimbene*, s. **EXORIENS**; *Benliuengna*, abbatissa, BSSS. XXXVI 100. 1193 NP.; Heuerardus de *Benyuegna* de Handrate, VIII 177. 1309, CM. ?), da *bono* e *bene*, sostantivi (*Bonadeo*, v. s. **DEIDONA**; *Benenca*, BSSS. XXXVI 128. 1203, *Beninca*, *Berincasa* quae vulgo *Casina* [ *Benincasina*] uocatur; CAst. 361. 1212, *Benencasa* coquus, CdBobbio II 211, *B-* de Gandulfo, id. II 279, *Bellincasa* decimator monasterii Sancti Columbanii, id. II 335 sg. NP., *Bonefacius* de *Benenca* BSSS. V 224. 1252, *Opizo* de *Benencasa* = *Opizo* de *Bellincasa*, CdBobbio II 257 sg., 312, 335, 358 CPM.). — Composti ibridi con -(h)ard, -fred, -pertus, -prand, -wald, -ward, (german., cfr. Bruckner 238, Först<sup>1</sup> 275 sg.): *Bonardus*, BSSS. IX<sup>1</sup> 26. 1171, V 21. 1192, V 54. 1189, NP.; Jacobinus *B-*, V 167. 1239; Feliponus *B-* de Florano, V 175. 1241; Bertolinus *B-*, VI 403. 1281, 422. 1291, Jacobinus *B-*, VI 392. 1279; Jacob *Bonart*, Bert. a. 1263 Cuceglio; -ardo, a. 1786 Baio; de -o, -i (genit.) CStC. a. 1497, 1509—51, -o, a. 1770 Brozzo CP.; Fontana *B-*, a. 1783 Quincinetto, NL.; — Albertus *Bonifredus*, Bert. a. 1263 Montelongo, CP.; — Lafrancus *Bonipertus*, BSSS, LXXIV 187. 1225 CP.; — ego *Boniprandus*, BSSS. LXXVIII. 126. 1008, NP.; — Harriet filii Rolandi *Bonali*, BSSS. LXXIV 110. 1205; -aldus, Bert. a. 1263 Orio; -audus CStC. a. 1558, -di (genit.) e -o, id. a. 1559, 1603, -23, -72 Oglianico; *B-*, a. 1743 Salassa, a. 1739 Ciconio, a. 1662, 1750 Rivarolo; -i (genit) de Thaurino, a. 1483 Ciriè, a. 1554 Volpiano, CP.; -i, a. 1781 S. Benigno, NC.; in -o, a. 1545 Favria = Borgata -i, s. XIX Rivarolo, NL. < NC.; — *Bonuardus*, BSSS. XLIV 49. 1182, -a, uxor Nicoleti de Sauia, XLII<sup>2</sup> a. 1297 Chivasso, NP.; Ludovicus -vardi (genit.), CStC. a. 1463 Balangero, CP.; Jacobus, Michael -a, a. 1562 Ciriè, CM.

<sup>2</sup> Cfr. „ecclesia sancti Bricii in ciuitate Taurini“ MHP. Ch 2. col. 109, a. 1011 e BSSS. XXXVI 13. 1146. — Il Poma in AGIt XVIII 391 vede nei cognn. piem. *Brizzio* [cfr. canav. *Bricius*, *Brecius*, NP., de *Brecio*, *Brezzo*, CP., de *Brecis*, NC.] e varianti un accorciamento „ipocorisma“ da **FABRITIUS** e nei cogn. piem. *Brexanus* [cfr. canav. *Brexanus*, *Brecianus*, NP. e CP., *Bersano* CP.] e affini l'origine „bresciana“, contraddetta per taluni sicuramente dal fatto che s'incontrano come NP. nella stessa area di *Brizzio* e che risalgono più probabilmente, anche per ragioni fonetiche, a \**Brittia*, -anis. Tale fatto qui si accenna per un interesse metodico perché valga a dimostrare la fallacia del criterio di voler riconoscere ipocorismi anchè là ove non ebbe diffusione, anzi neppure appare sulle carte medievali, il nome *Fabritius*, nella sua forma piana, non accorciata.

**BURDO, -ONUS** (cogn. e n. sing. crist., Thll.)<sup>1</sup>: Petro *Bordone*<sup>2</sup> de Valssoana, a. 1558 Pont; *B-*, a. 1665 Caravino, CP.; *B-*, s. XVIII Valprato; *Monb-*, a. 1708 Canischio; *-atto*, a. 1623 Oglia-nico NL.; **Burdus**: *Bordo*, a. 1655, -64, -81 Locana; *-a*: Alli Costadi [cfr. fr. *côté*] della *Borda*, a. 1676 [*la borda*] Qua-gliuzzo, NL.; *-ano*, a. 1717 Traversella, a. 1743 Drusacco, a. 1779 Parella e Collettero P., CM.; Alla *-ana*, a. 1741 Vialfrè, a. 1785 [*bordàn*] S. Martino, NL.; — Leo *Bordat* a. 1719 Vico, CP.; — *Bordinus* et Peronetus de Quinto, BSSS. IX<sup>1</sup> 157. 1228; *B-*, mercator de Monte astrutto, VIII 110. 1231, NP.; *Jacobus de -o*, VIII 110. 1231; *Jannarius de Lamberto -o*, IX<sup>1</sup> 88. 1208, CP.; *Bordina*, s. XIX S. Carlo; — *Bordetto*, a. 1774 Quassolo CP.; — **ulus**: Gindro *Bordotta*<sup>3</sup>, a. 1594 Ciriè, CM.; *Guillelmus de Bordellis*, stipendiarius, BSSS. IV<sup>4</sup> 528 1356, NC.; *Dominica Bor-delli* (genit.) a. 1482 Ciriè; *-o*, s. XVIII Lombardore, a. 1790 Riva-rossa; *B-*, *B-* Cantojra, *B-* Polletto, a. 1780 Castellamonte, CP.; *-a*, a. 1678 Ozegna, CM.

**BURR-US, -A** (Thll.): *Nicholaus Borrus*, BSSS. XXXVI 256. 1247; *Philipus Philippus de Burro*, VIII 28. 1202; *Gualfredus de B-*, VIII 109. 1231, *Guilielmi Buri* VIII 77. 1217; *Bor*, a. 1671 Settimo R., CP.; *Borri*, a. 1769 (11) Chiaverano, NC.; *Petrus Borra* de Sangano, BSSS. XLIV 171. 1288; *B-*, a. 1651 Montalto; *B-* da Montalto, a. 1764 Borgofranco, s. XVIII Montanaro, a. 1766

<sup>1</sup> Da *burdo* = *burdus* „muletto“ REW. 1403, 1405.

<sup>2</sup> Cfr. *Burdo*, *Burdin*. Först<sup>1</sup> 293 (non rimandati ad alcun etimo). — Ricerche onomastiche ulteriori svolte su di un più ampio territorio e con un più largo ed opportuno spoglio di testi medievali riusciranno a dimostrare se l'uso onomastico di *BURDO* si connetta all' uso di nn, quali *ASELLUS*, *-A*, *ONAGER*, e *LEO*, *LUPUS*, *-A*, *URSUS* (v. s. idd.) nell' onomastica medievale o se no si debba tutti o taluni soltanto riferire invece ad un significato affine a quello di „ragazzo“ vivo nel catal. *bordegas*, *-asa*, tosc. *bordello*, *-a*, romagn. *burdell*, *-a*, v. Pauli o. c. p. 204 sg, 314 sg.

<sup>3</sup> V. p. 578 n. 2, ma compete \**Burdon(u)l* > *-oll-*, v. p. 634 n. 1.

<sup>4</sup> Cfr.: CIL, V2 nni. 5216, 5564, 5585, 7907; *Lib. de praenom.*, 7: „anti-quarum mulierum frequent in usu praenomina fuerunt *Rutila*, *Caesellia*, *Rodacilla*, *Murrula*, *Burra* a colore ducta\*“; *BADIUS* (v. s. id.); *Persus*, *Perso*; nn, personali dell' alto medioevo italiano che il Bruckner 236 richiama ad un tema longobardo [!] persa „dunkel, schwarz“, che risuonerebbe nell' italiano *perso*, ma vedi REW 6431 *pèrsus*; *RUFUS*, *RUFINUS*.

<sup>5</sup> Cfr.: *Burro* a. 777, terra qd. *Burrelli* a. 1178, f. q. *Burichi* e *Burriche*

Vauda di S. M., a. 1719 Verolengo CM. (?)<sup>1</sup>; Drous *Borronus*, Bert. a. 1263 Rivarolo; Albertus *B-*, Bert. a. 1263 Strambino; Petrus *B-* de Volpiano, a. 1499 Chivasso; *B-*, *de -no*, a. 1516 Balangero; *-ni* (genit.) Volpiano; *-ne*, a. 1743 Salassa; *-no*, a. 1683 Salto; *Boronus*, a. 1468, *-ni* (genit.) a. 1448, -68 S. Maurizio; Milanus *de -no*, CStC. a. 1419 Cuorgnè; — *a se us*: in domo *Boraschi* hospitis loci Gaxini (Gàssino) BSSS. IV<sup>5</sup> 238. 1398; — *atus* o *-ato* < *-ata* (v. p. 517, n. 1): in *Borronato*, a. 1683 Salto, NL.; — *atus* o *-attus*: Jacob *Boratus*, Bert. a. 1263 S. Martino; Gixierius *Borratj* (genit.) a. 1439, G- *Boratus*, a. 1448 S. Maurizio, CP.; *Boratti* (C.<sup>na</sup>) s. XIX Piverone NL. < NC.; — *icus*:<sup>2</sup> Anfossus *Borius*, BSSS. 116. 1245; Jacobus *B-*, XXXVI 256. 1247; Guilielmus *de -o*, Bert. a. 1263. Vialfrè; *de -o*, a. 1420, 1530 Chivasso; *de -o*, a. 1562, *Bory* (gen.) a. 1440, -82, *Borio*, a. 1594 Ciriè; *B-*, a. 1678 Cuorgnè, CP.; *Borico* (Drose [*<* canav. *dròja* „ontano verde“] di) a. 1837 Ribordone, NL.; *Boriola*, oggi *Bariola*, a. 1702 Borgiallo; in *Bo-*, a. 1687 Castellamonte NL.; Guillelmus *Burionus*<sup>3</sup>, BSSS. VIII 156. 1277; *Borrione* a. 1752 Valperga; *Borriglione*<sup>4</sup> a. 1730 Brandizzo, CP.; *Borioto* a.

a. 782, 768 in Bianchi, AGItt. X. 354; *Burra*, NP. femm. (?), in un catalogo di servi del Monastero Voltornense all' a. 874 riportato dal Muratori, v. Lorenzi. Tridentum, VII, 1904, p. 303, s. *Borroni*.

<sup>1</sup> O S. derivato da *bürra* (REW. 1411)? — Il Poma, *Antichi cognn. biellesi*, o. c. p. 12. sostiene che i cognn. *Bora*, *Borra*, *Borio*, *Borriola*, *Borri*, *Borrino*, *Borrione* „ricordano quanto antica e diffusa [nel Biellese] fosse l'arte dei lanatieri“ e che sono degli antichi soprannomi derivati dal piem. *bora* „borra, cimatura dei panni“. Ma se tale spiegazione può valere per i cognn. *Borra* (cfr. canav. *Cima*, piem. *cimòs*, -ossa „vivagno“ REW. 1917 sg., ital. *cimare* ecc.), quando fosse provato che tali cognn. escludono un'origine matronimica, non vale nè per *Borio*, *Borriola*, *Borrione* (v. nota seguente) nè per gli altri qui suriportati che mostrano nel loro complesso uno sviluppo morfologico da *BURRUS* (*burrus*), non da *hurra*.

<sup>2</sup> Cfr. canav. *bóre* „torello“, piem. *borjöl* voce popolare per „asino, miccio“ (Di S. Albino) < \**bürricus* (cfr. *burr̄icus* „cavalluccio“, \**burricus* „mulo“ REW. 1413; fr. *bourret*, alemt. *borro*, portog. *borrego* REW. 1416 *bürrus* e afr. *roujuel* REW. 7405, \**rubeolus* e ital. *birracchio* REW. 1117, *birrus*).

<sup>3</sup> Compete \**burrio* (< *burra*) „gemma, bottone“ > fr. *bourgeon*, REW. 1414.

<sup>4</sup> Falsa grafia restauratrice di un volgare *-i-* esito frequente di un più antico *-li-*.

1562 Ciriè, CP.; — **ing** (germ.): Atto *Burenc*<sup>1</sup>, coherens, BSSS. IX<sup>2</sup> 17. 1171, Gauna, CP.; — **inus**: d. Hanricus et nepus eius *Borinus*, BSSS. V 78. 1216 NP. o S. ?; *Borrini* (genit.) a. 1553 S. Giorgio; Bassi alias *Borini* (genit.), *de -o*, a. 1596 Feletto; *Borin*, a. 1671 Settimo R., CP.; Alla, *-a* a. 1474, 1590 Rivarolo; Alla *Burina* a. 1749 Collettero C.; Campo di *-o*, a. 1683 Salto, NL.; — **iscus**: in *Boreschino*, a. 1530 Ozegna, NL.; — **ittus**: *Bureti* (genit.) a. 1482, *-etto*, a. 1594 Ciriè; *Borretto*, a. 1692 Volpiano, CP.; — **\*ottus**: *Borot*, a. 1725 Muriaglio; Michele Bertolotto *Borrotto*, a. 1562 Ciriè, CP.; Pra di *Borot*, a. 1796 Campo, NL.; — **ulus**: *Burlo*, a. 1730 Brandizzo, a. 1739 Cicconio, a. 1779 Parella e Collettero P.; Turinetto o sia *Borllo*, a. 1590, *Borlo*, a. 1662 Rivarolo; *B-*, s. XVIII Lombardore, a. 1790 Rivarossa, CP.; *Borla*<sup>2</sup> de Aualona, BSSS. XLIV 38. 1226; *B-*, a. 1745 Leyni, a. 1730 Brandizzo, a. 1773 Nole, a. 1604 Chivasso; Bernardi *B-* alias Ruscati [v. s. RUSCATUS] de Mezenilio, a. 1556, *Burla*, a. 1422, 1448, -68 S. Maurizio; *B-*, a. 1733 Vische, CM.; Strada dei *Borla*, s. XIX S. Maurizio, NL. < NC.; *Borlato*, a. 1560 Nole, CP.; *-atti*, s. XVIII Montanaro, NC.; Al *Burlatto* a. 1683, Tenuta del *-ato* a. 1786 [*burlàt*] Valchiusella NL.; Iohannes *Borrellus*<sup>3</sup>, BSSS. LXXIV 251. 1115 (Macugnano), Agliè; Iohannes *Borrello* f. q. Constancius, IX<sup>1</sup> 5. 1094 Albiano, S.; *-us*, *Borellus*, XXXVI 54. 1177, 96. 1192; *B-*, IX<sup>1</sup> 61. 1198, Exhibus *Borrelli* de Bolengo, IV<sup>4</sup> 555. 1359 Bolengo; Petrus *Borellus*, VIII 52. 1207; domus *-i* in Vercellis, VIII 94. 1221; Petrus Romana siue *-us* de Caçadio, VI 450. 1297, Anselmus *B-*, CStC. a. 1416, *-o*, a. 1720 Bairo; *-us* de Cassaldo (leggi *-adio*) Bert. a. 1263 Ozegna; *B-*, id. Mazzè, Cuceglio, Scarmagno; Petrus *de Borrello*, id., *de Borrello*, CStC. a. 1343, *-us* s. XVI S. Giorgio; Ansermus *de Borrello*. Bert. a. 1263 Lusigliè; Petri *-i*, BSSS. VIII 110. 1231; Iacobus *Borrellus* de Ala, a. 1468, *-lli* (genit.), a. 1556 S. Maurizio; *-o*, a. 1760 Ciriè; *B-*, a. 1860 Rivara; a. 1648 Chivasso; Octo *-us*, CStC. a. 1238

<sup>1</sup> O sarà S. derivato da aprov. *borrenc* „sorta di drappo grossolano“.

<sup>2</sup> Se fosse provata la sua indipendenza da *Borlo* < \**Burrulus*, e non fosse perciò un reale CM. (cfr. qui nota 3), competerà un'origine dall'acanav. *burla* „bica“ (CStC. III, Gloss.; REW. 1415, \**bürri*la).

<sup>3</sup> Ma cfr. afr. *bourrel*, fr. *bourrel*, *bourreau*, REW. 1411, piem. *borel* „collare di cuoio imbottito di borra per cavalli“.



Verolengo; -o, a. 1750 (15) Front, s. XVIII Barbania. a. 1797 Romano, s. XIX S. Carlo, a. 1779 Forno R.; -i (genit.) a. 1554 Volpiano; -o, *Borel* s. XIX Corio; -eli (genit.), *de -elo*, a. 1579, *Borrelli* (genit.) a. 1570 Caluso; *Borello* a. 1769 Chiaverano, CP.; -a, da Ivrea, a. 1779 Colleretto P., a. 1678 Muriaglio; *B-*, *B-* Rat, *B-* Vernetto, *B-* Miglia, *B-* Mezzano, a. 1780 Castellamonte; *B-*, s. XVIII S. Giorgio, a. 1683 Salto, CM.; in Prato -o, a. 1499, Pian -o, a. 1780, Cascina -a, 1911 Castellamonte; Al -o, a. 1574, -o, a. 1752, 1911 Valperga; Al -o, a. 1683 Salto; Borgata -o, s. XVIII [*kantùn dij burej*, NC.] Vauda di F.; Al -o, s. XVIII Barbania; Trucco di -o, a. 1719 Rocca; Prato -o, a. 1750 Rivarolo; -o, a. 1764 [*i burej*, NC.] Levone; Via -i, a. 1860 Rivara; in *Burello*, a. 1689 Camagna; Prato *Borrello*, a. 1550 Caravino; Al -o, a. 1715 Sale, Locana; Casa di *Borel*, -llo, a. 1708 Canischio; Alla -a, a. 1745 Leyni; *B-*, a. 1671 Settimo R; Prato di *Borrella*, a. 1604 Mathi; *B-*, s. XVIII Montanaro, NL.; *Boralatio* (< *Borel-*) a. 1646 Ronco CP<sup>1</sup>;

CAEPULA, CE- (n. sing., Silvagni)<sup>2</sup>: Agnesina et Maria f. q. Michaellis Cazulli alias *Cebule*<sup>3</sup>, a. 1483, *Ciuola*, a. 1562 Ciriè; *Chipolla*, a. 1572 Caluso, CPM.; ad *Cebulam* a. 1556, ad *Zeolatas*, ad Pratum *Zeole*, ad *Zaulam*, a. 1422 S. Maurizio; Broa („proda“) di *Zaula*, a. 1544, Broa di *Saula*, a. 1790 [*brua t' saule* NL.; < NC.] Rivarossa; *Zaula*, *Saula*, a. 1623 Oglianico, NL.; a. S. Hilario o sia in *Zaulone*, a. 1574 [*saulùn*] NL. < S. o CP.

CAESARIUS, -A (Thll.): domina *Cessaria* BSSS IX<sup>1</sup> 134. 1221, NP.

[CALEMERUS, -A, Καλήμερος, -έρρα e CALIMERUS, martire milanese, Thll.] = \**Belladies* (v. p. 542): *Beldies*, BSSS. LXXX 537. 1183; *Beldia*<sup>4</sup>, monaca a Belmonte (Canavese), a. 1277; *Beldi*<sup>5</sup>, monachus Sancti Anastasy, CAst. 843. 1241, NP.; Janolius *B-*, a. 1483 Ciriè, CPM.; in *B-*, a. 1474, 1590, 1760 [*beldi*] Rivarolo,

<sup>1</sup> Il Bruckner 238 postula per *Porelbertus*, a. 852, una origine dall' a-nord. *borr*, *burr* „Sohn“, aated. *beran* e sua famiglia.

<sup>2</sup> Cfr. CAEPULUS, -CE-, cogn. vir., CEPULA „signum christianum a cepula“. CAEPO, cogn. vir. Thll.; CAEPASIA, CE-, -SIE, CAEPASUS, CE-, CEPATIA, nn. sing. Silvagni e CAEPIUS, CAEPASUS, -CE, CAEPARIUS, CE- ecc., nn. gent. Thll.

<sup>3</sup> Cfr. CVE. 213: *Çeola*, -lin, *Cevolotto*, *Cipollato*.

<sup>4</sup> Vedi *Miscellanea di Storia Italiana*, pubbl. dalla R. Deputazione di Storia Patria, Serie III, t. VI, tavola annessa a p. 92.

<sup>5</sup> Cfr. *Beldi* guardatrice della santa vergine Fina da Sangimignano † 1253, NP.;

NL. — [AGATHEMERUS Αγαθήμερος, Thll.; EUHEMERUS, Εὐήμερος, DeVit, Dessau] = \*Bonadies: *Bonadies*<sup>1</sup>, possessor, BSSS. IX<sup>2</sup> 17. 1171 Gauna, NP.

CALENDIUS<sup>2</sup> (cogn. vir., Thll., e CALENDIO<sup>3</sup>, CALAND- e CALENDINUS, „a calendis, die natali“ Thll. Schwab 706)<sup>4</sup>: *Calenso*, a. 1812 [εὐ καλῆς] Villareggia, NL. < NP.

CALOCAERUS (Thll.): †.

[CALOCAGATHUS, n. vir. gr. Καλοκάγαθος, Thll.] = \*Bellus et bonus (v. p. 542 e cfr. „coram Bellebuono“, a. 835, Arch. stor. ital., NS, t. II, p. 40; *Bellebono*, CP. trentino, v. Lorenzi, Tridentum VI, 1903 p. 123; *Bellobuono*, *Belliboni*, CVE, 221) e \*Bonus et bellus: *Bonusbellus*, macellator, BSSS. IX<sup>1</sup> 12. 1149 = *Bonbellum* beccarium, v. 9. 1160, IX<sup>1</sup> 30. 1173; Johannes f. *Bombelli*. IX<sup>1</sup> 9. 1162, *Bonbellus* de Solerio, VIII 13. 1192; *Bonbellus* de Solerii, XLII<sup>2</sup> a. 1265; d. *Bonbellus* de Solerio, VI 298. 1259; tibi *Bonobello* f. q. Johannis, LXXXVI 32. 1126; *Bonbellus* de Bonsenioribus, CAst. 890. 1108, *Bonus et bellus*, ib. 91. 1207 [> ? *Benevello* (Anselmus de), oggi *Benevello*, l. presso Alba, CAst. 744. 1292]; *Bonbellus* de Metellia, v. s. METTELLIA; *Bombellinus* de Solerii, BSSS. V 152. 1236; B- de dna. Dia, IX<sup>1</sup> 158. 1229, NP.; de *Bombello*, CP., de *Bonbellis*, NC., CAst. 997. 1199, 925. 1205; *Bombalino*, s. XIX Maglione, NL.

CALVUS (Thll.): *Caluus* Vercellinus, BSSS. VIII 8. 1169; C- de Strambino, VIII 9. 1181; C-, possessor, V 25. 1194, Albiano; C- de Mercato, IX<sup>2</sup> 25. 1179 Ivrea; Albertus f. q. d. -j de Strambino, V 207. 1250, NP. o S. ?; Alberius de -o, IX<sup>2</sup> 76. 1229; Jacobus de -o, CStC. a. 1210 Piverone; Martini -i BSSS. VI 450. 1297; -o, a. 1745 Leyni CP.; -i, a. 1729 Ronco; -is, a. 1760 Ciriè NC.; Petrus -a, BSSS. 255. 1256, Bert. a. 1263 Caluso, CM.; — *Calvetus* Bert. a. 1263 Castellamonte; C-, Bert.

<sup>1</sup> Cfr. il CP. trentino *Bondè*, Lorenzi Tridentum, VI 1903, p. 169;

<sup>2</sup> Compete CALENTIUS (Thll.).

<sup>3</sup> Cfr. il nome *Calenzone* di un monte della Lombardia.

<sup>4</sup> Cfr. Trauzzi, o. c. p. 83: *Calendus* e *Calendarius* (< KALENDARIUS, Thll.) > *Calendrisco*, *Calandrisco* [se la r di -dr- in quanto dipenda da -d(e)r- e non rientri nei casi della nota epentesi della r dopo dentali, che in tal caso il nome dipenderebbe da \*Calendus cfr. CALENDINUS], a. 1718, 1788 [*Kalendrisk*, con -i- da -e- per metafonesi del plur., cfr. canav. -it e -ët „-etti“, -ët, -ët „-etto“] Lugnacco-Pecco, NL. < NC. — Cfr. i nomi locali *Calendasco* presso Piacenza, *Calendini* presso Cosenza, in *Calandesco*, MHP. Ch. I a, 896.

a. 1263 Perosa; Bertoldus, Droetus C-, Bert. a. 1263, -to di Valperga, a. 1574 Valperga; Jacobus de -o, CStC. a. 1471 Bairo; Christina Gulielmi -i uxor Gasparis Macie, -us, a. 1516 Balangero; -tto, a. 1623 Oglianico, CP.; -tti, a. 1781 S. Benigno, NC.; n -o, a. 1609 Balangero, NL.

**CANDID-US, -A** (Thll.)<sup>1</sup>: *Candius* f. q. Leoni, BSSS. IX<sup>1</sup> 10. 1133, Ivrea, NP.; Arnaldus *Candionus*<sup>2</sup>, IX<sup>1</sup> 159. 1229, LXXIV 245. 1231; Jacobus C-, LXXIV 64. 1212, CP.; ? lacum *Candide*<sup>3</sup>, BSSS. LXXIX 269. 1116, *Candia* (Wala de) V 16. 1181, -e (villa) IX<sup>2</sup> 55. 1214, -a (d. Ardilio plebanus de) IX<sup>1</sup> 98. 1210 oggi *Candia* [kànġa]; \**Cand[id]a*: *Canda*<sup>4</sup>, a. 1785 S. Martino, a. 1719 Quagliuzzo, a. 1810 (?) Strambinello, a. 1781 S. Benigno, CM.; Ronco di C-, a. 1676 Quagliuzzo, NL.;

<sup>1</sup> Cfr. *candidus* > canav. *cande* „candido“, AGIt. XIV, REW. 1582.

<sup>2</sup> Il CP. *Candionus* come *Candietus* di Jacobus C- de Caluxio (l. contermine a *Candia*), BSSS. LXXIV 10. 1214, invece che risalire a *CANDIDUS* possono dipendere come cognn geogr. dal NL. *Candia*.

<sup>3</sup> Questa più antica attestazione del nome può tuttavia non essere una prova decisiva dell'etimo suesposto *CANDIDA* ma bensì una falsa restaurazione notarile provocata dagli esempi di *Cande(d)o*, *Candius* e svoltasi da un esito volgare *Candia* che risalga invece a *cannea* < *canneus*, (cfr. *robōria* „macchia di roveri“ REW. 7352) → \**can(d)ia* (cfr. trevis. *kàndola*, REW. 1607 *cannula*; Olivieri, *Saggio* cit. p. 154. s. *canna*: *Candaglia*, *Candàz*, *Candèo*, *Candelara*, -olara, *Candolé*, *Candeli* e *Candìoi* raffrontato in nota col veron. *càndevo*, *candio* „canape“) col valore di „canneto“, „padule a canneti“ appropriatissimo alla natura del luogo di *Candia*. Allo stesso etimo riverranno, invece che a *Candio*, *Candiolo* (cfr. il NP. *valsugan. Candio*, e -i NC. di Valle Lagarina allato a *Candotti*, NC. e *Candeo*, NP. in Lorenzi, *Tridentum* VI 1903 p. 225) < *CANDIDUS*, *Cande(d)olo* > -ulus (cfr. *CANDIDULA*, n. mul., Thll.), i sgg. nomi locali canav. di regioni un tempo ed oggi ancora in parte paludose: in *Cangio*, IX<sup>1</sup> 156. 1226, Piverone = *Massacode* e *Cangiolo*, a. 1778 Piverone; C-, a. 1721 Andrate; in C-, a. 1574 Caluso; *Cangiasso*, a. 1720 Bairo; a \**cannetulu*, invece che a *Cande(d)olo*, < *CANDIDUS*, i sgg.: *Candevolio* a. 1796 Campo, = -avoglio, a. 1585, 1725 [kàndavòl] Muriaglio; *Candemolium*, ad Prata de -mulia, a. 1422 S. Maurizio, < *can(d)è(d)olo* + \**mollia*, „regione di prati acquosi“: a *cannula*, invece che a *CAND[ID]ULUS*, il NL. *Candolengo* a. 1720 Bairo, (circa il suff. cfr. piem. *bola* e *bolengh* „pantano, bulicame“ V. Di S. Albino).

<sup>4</sup> Cfr. Olivieri, *Saggio* cit. p. 115 s. *CANDIDUS*: *Canda*, *Cando*; Pieri, o. c. p. 77 s. *CANDIDUS*: *Montecàndoli*, *Ri-*, *Vali-*, dei quali nomi locali il 2° membro vien raffrontato col NP. *Candulus* „antica riduzione fonetica di *CANDIDUS*“ riportato da una carta lucchese dell' a. 783. — Alla stessa base di *Canda* risalirà il CM. di *Petrus Candre* (genit.) de *Eugenia* (Ozegna), s. XIV S. Giorgio, se rientra nei casi della nota epentesi della *r* dopo dentali. — Introdotti dalla

**CAPRA** (cogn. vir. e mul., Thll.): d. Paino *Capra* ypor. canonico et mestrali ipsius ecclesie, BSSS. V 186. 1246; d. Rophinus C-, VI 345. 1267; d. Paganus C- prepositus ecclesie sancti Gaudenzi, VI 345. 1267; Ubertus C-, XLII<sup>2</sup> a. 1265 Chivasso; C-, a. 1586—1636, 1719 Verolengo, a. 1779 Colleretto P., a. 1792 Mazzè, s. XVI Ciconio, a. 1579 Caluso, a. 1574 Valperga, a. 1732 Pavone, CStC. a. 1419 Cuorgnè; Milo C- CStC. a. 1210 Piverone; Johannes *Crava*, CStC. a. 1430 Lessolo; C-, s. XVIII, S. Giorgio; *Chiabra*, a. 1556 S. Maurizio, CPM.: *Capris*, a. 1685 Montalenghe, NC.; ad Fossatum *de Capris*, ad -am, a. 1579, *Crava*, a. 1785 Caluso; Al, C- a. 1702 Barone, NL; —ittus, -a: *Capretus*, -ti (genit.), a. 1579 Caluso; *Cravetto*, a. 1719 Alice, CP.; *Craqueta* servitore, BSSS. VI 391. 1278, S.; — ulus: Rio *Cravo*. *Cravon*, *Cravan* s. XIX [krávaŋ] Volpiano; *Rancaprello* (< Ronco [di] C-) a. 1798 [eŋ kaprel] Canischio, NL < CP. o S.

**CAPRIOLUS**, -A (cogn. vir., n. mul. Thll., Silvagni): *Capriolo*, a. 1752 Valperga, CP.; Albertus *Craviola*, CStC. a. 1438 Vestignè, CM.; Trucco (v. s. CARUS) di Cara alias *Capriolo*, a. 1780 [brik kraviòl] Castellamonte; in -ollo, a. 1604 [kaviòl] Mathi; -olo, a. 1699 Pont, NL.; *Craviolato*, a. 1678 Ozegna, a. 1785 S. Martino; -atto, a. 1720 Bairo, CP.

Francia e da regioni alpine italiane a parlata francoprovenzale saranno i cognn. *Chiandone*, a. 1780 Castellamonte < \*C a n d [id] o, e Hugoninus *Chandean* seu *Chiandean*, CstC. a. 1469, Chivasso, < *Candida*, -anis (cfr. CANDIDANES n. crist. mul. CIL III 6701 in Syria, Thll.). — A CANDIANUS (Thll.), sincopato da CANDIDIANUS (Thll.), risalgono invece il NP. „*Candiana* relicta q. Felici“ di una carta trevisana dell' a. 726 (Cipolla, o. c., no. 22), *Candianus*, già CP. in una carta veneta dell' a. 998: „Tertius Otto [imperator]... nostro *Dominico Candiano filio Vitalis Candiani*... omnem hereditatem vel possessionem... nec non et terram de Ystria“ (Mgh. Dipl. II p. 719) donde il nome del casato patrizio dei *Candian* veneziani che l'Olivieri, CVE. 133, suppone derivino il proprio nome da quello di un santo *Candidiano*, citato dallo Chevalier, o dal NL. padovano *Candiana*, raffrontandolo poi all' Indice, p. 264, con *Candiana*, NP. bolognese del s. XIII. — Il Lorenzi, Tridentum, VI 1903 p. 225, ha il NP. *Candiolo* valsuganese ed il NC. *Candioli* di Valle Lagarina allato a *Candotti*, NC. e *Candeo* NP. — Invece di \**Candidulus* compete una formazione seriore in -olo da *Candius* < *Cande(d)o*. — I cognn.: Ardicio *Candelus*, Bert. a. 1263 S. Martino; Michaelis *-lli* alias Ganzini, a. 1448, -68, -i (genit.) a. 1556 S. Maurizio; Jacobinus de -elo, a. 1432 Chivasso; Petrus de -o, CStC. a. 1419 Cuorgnè; -o, a. 1586-1636, 1719 Verolengo, dipenderanno, invece che da \**Candellus* < *Candulus* NP., dal NL. biellese *Candelo*.

**CARBO** (Thll.): terra *Carboni*<sup>1</sup>, BSSS. LXXIX 263. 1087; Adalasia f. q. *-i* qui professi sumus lege uiuere salicha, LXXIX 359. 1149; *-nus* de Paerno, IX<sup>1</sup> 38. 1179, Martinus f. q. *-ni* de P-, Vullielmo *-ni* fratri suo, V 150. 1235, Jacobus *-us*, V 256. 1256, = Jacobi *-nis* de P-, VI 379. 1276, Petrus *-us* de P-, 399. 1280, = Petro *-no* de Bolengo, VI 406 1283, Paerno, oggi Perno nel territorio di Bolengo; Anthonius f. q. Johanneti *-nis* de Ripolis (Rivoli), a. 1440, Bartholomea Anthony *-nis* a. 1483 Ciriè, CP.; — a t u s o *-ata* (v. p. 517 n. 1): Vigo *Carbonà*, s. XIX Corio; *-ato*, a. 1572, 1752 Valperga, CP. o NC.; — *Carbonellus*<sup>2</sup>, BSSS. XLV 2. 1050; Nantelmo *-ello*, XLV 4. 1050, S.

**CARIOLUS**, -A (cogn. < CARIUS n. gent. e cogn., Thll.): Guillelmus *Careolius*, BSSS. 455. 1309; Rogerius *Cayrolus*<sup>3</sup>, CAST.

<sup>1</sup> Cfr. „a capo la terra de *Carbone* (NP.) de Gualtieri... ab uno lato terra de Alberti *Carvuni*“ in una carta ital. meridion. dell' a. 1193, v. Savj Lopez e Bartoli, *Altit. Chrestom.* p. 5. — L'età delle prime attestazioni esclude qui l'influenza onomastica del re brettone *Carbone* (v. Rajna, Romania IV 398 sgg.).

<sup>2</sup> I cognn. di Thomas *Charbonelli* et frater, a. 1440, Amèdeus, Johannes *-lli*, a. 1483, Amedei *Zarbonelli* a. 1482, *Chiarbonello*, a. 1562, -94, 1673 Ciriè, possono essere stati introdotti da individui provenienti dalle Valli di Susa, a parlata franco provenzale, dalla stessa regione (Oulx), ove ci è attestato *Carbonellus* sin dall' a. 1050. Cfr. tuttavia il nome afr. *Charbonel* del cavallo del re Carlo nella *Chanson di Girart de Roussillon* (v. Langlois, o. c., s. v.) se tali cognn. possono costituire una traccia valida in questo caso dell' influenza delle canzoni di gesta francesi sull' onomastica italiana.

<sup>3</sup> Cfr. le voci milan. *carœù* „il figlio prediletto del padre o della madre, il beniamino, mignone mignoncello“ (Cherubini), comasc. *carœu* „caruccio, cucco“ (Monti) raccolte dal Pauli o. c. p. 175 fra i „termes de tendresse“ con teram. *carocce* (= ital. „caruccio“) „bambino, -a“ e simili. Ma la coincidenza di tali voci col cremon bresc. *caròl* (B. Biondelli, *Saggio sui dial. gallo-italici*, p. 62) milan. *cajraèi*, *cariaèd* „tarma, tarlo“ (Cherubini), venez. *kariol* REW. 1694 \**cariolus* (< *caries*, *caria*) „tarlo“ ed il raffronto colle voci che da un significato di „verme, baco“ sono passate a quello di „bambino“ (v. Pauli, o. c. p. 351), „cucco, prediletto“ (cfr. l'espress. ital. *tutte le donne hanno i lor bachi* „i loro amoretto, i loro gusti“) e con altre che vi giungono attraverso le immagini tratte dai germi, semi e fasi iniziali della vita animale e vegetale (v. p. 630 n. 5, s. *CARPUS*) od attraverso i concetti di „soigner tendrement“, „nourrisson“ (Pauli p. 175 sg., 108 sgg) rende sospetta l'indipendenza delle voci *carœù* „prediletto“ dalle altre „tarlo, baco“. Si ha qui una sola base \**cariolus* o non piuttosto il caso inverso a quegli altri di morte di un vocabolo provocata dalla collisione di voci di etimo diverso (*molere* -*mulgere*) ma identiche di forma (fr. *moudre* —

Index; *Carriolo*<sup>1</sup>, a. 1648 Chivasso; *Carolio*, a. 1574 Chivasso CP.

CA-, CHARISIUS, -A (n. gent., cogn. e n. sing. Thll.): I cogn. canav.: *Rainerius de Carisio*, poss., BSSS. IX<sup>1</sup> 120. 1217, 140. 1223; *Laurentius de Carisio*, a. 1432, *Franciscus de C-*, a. 1530, *Carreggio*, a. 1649 Chivasso; *Iacobus de Carisio* episc. taurinensis, BSSS, XLIV (append.) 11. 1249, risalgono direttamente ad un' origine dal NL. vercellese *Carisio* e ad un suo derivato in -ano o al NL. vercellese *Caresana* il cogn. C- di un forense all' a. 1603 in Chivasso.

CARISSIMUS (Thll.): *Johannes f. q. Carissimi*<sup>2</sup>, CdBobbio III 132; *Caresomus* seu *Caresom*, BSSS. XXXVI Index, NP.

\*CARITIES<sup>3</sup>: alli Sedimi<sup>4</sup> della<sup>5</sup> *Carisia*, -igia, -iggia, a. 1760 [ta kari]a] Rivarolo, NL. < NP.; — itius (cfr. CHARITIOSUS, Thll.): *Carriccius* de Oglano<sup>6</sup> BSSS VI 348. 1267 NP. (?); *Cari-zio*<sup>7</sup>, a. 1753 Strambino; *Carezio*, a. 1760 Favria; -esio<sup>8</sup>, a. 1590, 1750 Rivarolo, a. 1739 Ciconio; -issone, a. 1797 Romano, CP.; *Moncar-* („Monte di C-“) a. 1769 [munkarisun] Chiaverano, NL.

CARITOSUS<sup>9</sup> CHA-, CARETOSUS (n. vir., „a caritas“, Thll.):

[moudre]-traire) ? Il fatto singolare della vivacità di *CARIOLUS* passato dall'uso onomastico a quello volgare dei vezzeggiativi sarebbe in tal caso dovuta al suo incontro con \**cariolus* ed al legame semantico sorto fra loro, grazie alla identità formale del tema delle due basi.

<sup>1</sup> La -rr- gli potrà derivare da confusione con una voce piem. affine al lomb. *carricciù* („carruiolo) trebbia, carro da trebbiare il grano in luogo di batterlo col correggiato“ (Cherubini, Monti).

<sup>2</sup> Cfr. il NP. trent. *Carissimo*, v. s. CARUS, p. 633 n. 1.

<sup>3</sup> Cfr. CARITZE, n. sing. mul. Sivagni, no. 3108 e Fabretti VIII XXIV, v. Seelman, o. c. p. 323 e cfr. BALENTZIE (= VALENTIA). TEZIANUS (= TETIANUS), Silvagni

<sup>4</sup> v. p. 609 n. 1.

<sup>5</sup> v. p. 560 n. 4.

<sup>6</sup> Leggi: Ongl- e v. p. 597 n. 4 s. \**avunculanus*.

<sup>7-8</sup> Cfr. *Bonesio* di Rivarolo e *Bonizio* di Strambino s. \**Bonitius* e circa le ragioni di -izio, invece di -ezzo v. p. 614 n. 1; circa lo scambio di -ezio, -ezzo (< -itius, -icius) con -esio (< -ensis) v. p. 562 n. 2. — Forme ulteriori del CP. geogr. *Cayrexius*, („Chierese“ < *Chieri*, l. presso Torino = *Carium* nelle carte mediev.), -sy (genit.) a. 1422, -48, -68, *Cheyrexy* (genit.) a. 1439 S. Maurizio saranno: *Caresio* s. XIX S. Carlo, a. 1692 Volpiano, s. XVIII Front, s. XVIII Barbania, cognn. e famiglie diramate dal luogo finitimo di S. Maurizio con più probabilità che non dal più lontano di Favria.

<sup>9</sup> Cfr. CHARITIOSUS, Thll., CA-, CHARITOSA, Silvagni, nni. 24, 472, 566, 2189, 2922, 3391 e l'a. umbro *caritoso* (Jacopone da Todi) „caritatevole“.

Willelmus *Careoç*<sup>1</sup>, BSSS. XLIV 99. 1207; Jacobus *Careocius*, XXXVI 117. 1200 = ? Jacobus *Carusus*, XLIV 68. 1193; Rogerius, Bartholomeus *Cairosus*, LXXXVI 99. 1235; Guiscardo *Caroxio*<sup>2</sup>, VIII 129, 1254 = Viscardi *-osy*, V 115. 1226; *Cayrosus -oxus*, Cast. Index; Enrici *Carosi* consulis Vercellensis, VIII 10. 1186, 12. 1189; Gervasius, Nicolaus, Gilibertus *Carosus*<sup>3</sup> VIII 22. 1197—1206, 24. 1200, 25. 1202; Gilibertus *Carossus* ypor. potestas, VIII 38. 1205; Jacobus *-oxius* Amapanus, VIII 158. 1286; Anthonius *Cayrosi* (genit.), Agnesina *-osa*, a. 1466 S. Maurizio; ? *Carosso*, *-ocio*, a. 1594, *-occio* a. 1760, *Carrocio*, a. 1562 Ciriè; *-o*, a. 1560, *Carocio*, a. 1773 Nole; *-ossio*<sup>4</sup>, a. 1766 Vauda di S. M.; *Carrossini* (genit.) de Valle, a. 1554 Volpiano, CP.;

CARPUS, *κάρπος* (Thll.)<sup>5</sup>: — **entio**: Odonetus et Wala ac

<sup>1</sup> La prima e la seg. variante segnano colla *-ç* riuscita finale il passaggio della sonora in sorda che riappare nelle varianti *-ossus* allato a *-osus* (Gilibertus Carosus, *-ossus*) *-osso* poi *-ocio*, *-occio*.

<sup>2-3</sup> Se tali cognomi e simili della regione vercellese fossero indipendenti dalle forme in *-eoç* (< *-e(t)oso*), *-airosus* (< *-arioso* < *-e(t)oso*) si potrebbe supporre per essi un etimo CAROSUS (Thll.) o \*CAROSUS > aretino *carosino* „galante, gentilino“ e napolet. *karuse*, sicil. *karusu* „giovanotto“, pistoiese *carosare*, abruzz. *karusà* ecc. „tagliare, tosare i capelli“, sicil. *karusari* „tosare i peli dei piedi dei cavalli“ significato posteriore e derivato forse da quello primitivo di „rendere galante, raggentilire“. Per queste ed altre voci affini il REW. accoglie *corrosare* nonostante l' „auffällig *-r* statt *-rr*“ e la stranezza dell' etimo forzato a significare „tosare“. Cfr. ancora il sopraselvano *kruzar* e *karzinar* (< \**karuz*-) „lieblosen“, REW. 1725 *carus*, che riverrebbe invece a \**carosare* < \**carosus*.

<sup>4</sup> Un etimo da *carrocio*, fosse il volgare carro a due ruote (piem. *karus*) od il glorioso palladio comunale, parrebbe escluso per questi ultimi dal rapporto delle varianti fra loro e dall' unità territoriale in cui si svolgono tali cognomi legati forse i primi agli ultimi dalla continuità dei gruppi famigliari.

<sup>5</sup> Cfr.: *Carpus*, NP. laziale, Trauzzi, o. c., p. 97; COCCUS, *-o*, COCCILIUS n. vir., COCCOSA, cogn. mul., Thll., < *coccum*; FRUCTUS, *-a*, FRUCTILLA FRUCTINUS, FRUCTULA, FRUCT(U)OSUS, *-a*, Otto 790 sg., 887 sg. e *fructus* „frutto“, *coccum* „coccola, bacca“ donde ital. *cocco*, *coccolo*, *coccolino* e *cucco* „Kosewort für Kinder“ che il Meyer-Lübke in REW. 2009 dichiara „teils lautlich [cucco] teils begrifflich [!] schwer annehmbar“ ed il Pauli, o. c. p. 339 sg. con l'ital. *edcca* „poule“ e „terme de tendresse au petites filles“ deriva dall' „onomatopee qui a donné *coq*, *cocotte*“, v. più oltre s. COCCUS. Il Pauli o. c. p. 212 sgg. col Tappolet e col Lorch ivi citati rimanda a *bagā* „otre“ ed a *bagaglio* fr. *bagage* le voci ital. settentr. *bagai* „enfant, garçon“ che invece spettano a *bacca* „bacca, coccola“.

*Carpencio testes*, BSSS. V 32. 1196, NP.; — \**inus* (cfr. *CARPINA*, cogn. mul., Thll.): *Petrus Carpinus*<sup>1</sup> BSSS. V 221. 1252 (Musobolo) S. Giorgio, CP.

**CAR-US** (Thll.): *Isenbardum f. q. Gualberti et Richeldam jugales et filiam q. Cari qui professi sumus nos iugales lege uiuere romana*, BSSS. LXXX 360. 1149, NP.; *Car*, a. 1678 (3), 1725 Muriaglio, CP.; **-A** (Thll.): *Martini Mucignani*<sup>2</sup> nomine uxoris sue *Care* et cognate sue Perrone, BSSS. V 226. 1253 Lugnacco, NP.; *Aimo de Cara*, VIII 26. 1202; *Petrus C-*, Bert. a. 1263 Candia; *Johannes C-*, Bert. a. 1263 Mercenasco, CM.; *Trucco* (v. p. 61) di *C-* alias Capriolo, a. 1780 Castellamonte NL.; *Johannis Caranj*, BSSS. XLIII<sup>4</sup> 74. 1367; **-anus**, CAst. Index, CM.; ? d. *Philippus Carrandus*<sup>3</sup>, LXXIV 204. 1254 Ivrea; *Carando*, a. 1753, Strambino CM. (?); *Car-*, *Crando*, a. 1794 Meugliano = in *Crant*, Strada, Fontana di *Crant*, Vico, NL.; **-ATIUS** (n. gent. e n. sing. Thll.) o **-aeius**: *Caracius*<sup>4</sup>, CAst. Index; *Glaudius Carracy*, a. 1499 Chivasso; *Carasotto*, s. XVIII Montanaro, a. 1779 Parella, CP.; **-ATUS**<sup>5</sup>: *Michael Caratus*<sup>6</sup>, BSSS. VIII 156. 1277; *Carà*, s. XIX S. Carlo; ? *Caratto*<sup>7</sup>, a. 1672 Oglianico, CP.; *Caradoli*, CAst. Index, CP.; — **-entius**: *Carencius*, *-enzius*, *-enzanus*, *-ençanus*, CAst. Index, CP.; v. anche infra s. **-utius**: **-ENUS** (Thll.)<sup>8</sup> o **\*-E** (< **-A**)<sup>9</sup>, **-ennis**: *Carena* damixella, CAst. 291, 1218, NP.; *Yporedius C-*, BSSS. VIII 52. 1207; *Jacobus C-* cuius Testone,

<sup>1</sup> Compete un'origine da *carpinus* „carpino“.

<sup>2</sup> Cfr. „*Johannes Mucignanus... et Vullelmum generum q. dicti Martini -ni de Lugnaco*“ BSSS. V, 226. 1253, „*Johannes Muzignanus*“ VI, 426. 1291, CP. geogr. < ? *Musignano* Varese < ? *MUSCINIANUS* [fundus], cfr. Schulze 197, 363.

<sup>3</sup> Vedi s. BELLA: *Bellano*, *-antus*, *-andus*. — Compete un'origine dall'acanav. *carrandus* „che trasporta col carro“ (v. p. 549 n.) e da *CARANTUS*, cogn. celt. (Thll., Holder I. 770)?

<sup>4</sup> Qui, se non compete un'origine dall'apiem. e acanav. *carracia*, *-acium*, *scarazomum* „palo da vigna“ (CStC. Gloss., s. v., e C. Nigra, *Saggio lessic. di b. latino curiale*, Torino 1920, p. 29, 128 sg., REW. 1862).

<sup>5</sup> Cfr.: *CARATUS*, *-ATILLUS*, *-ATINUS*, *-ATUCCUS*, *-ATULLUS*, cognn. celt., Thll., Holder I, 773 sgg.

<sup>6-7</sup> O da *-attus* (cfr. *CARATTIA*, cogn. mul., Holder I, 774) v. p. 556 n. 3.

<sup>8</sup> Se da una fase cognominale o di n. singol. di *CARENUS*, n. gent. all. a *-ENIUS*, id., cfr. CIL, XII, 1326: L. *CARENIUS CARUS*.

<sup>9</sup> Variante grecizzante (v. p. 561 n. 1) di *CARA*, attestata al genitivo *CARETIS*, Dessau, no. 2567 (cfr. *AGNE(s)*, *-ETI*, v. p. 552) e dai derivati *CARETUS*, *-A* (rifatti sui casi obliqui di *\*CARE*, *CARETIS*, v. p. 557 n. 3, 558 n. 2 e s. *-E*,



XXXVI 117. 1200; *Johanninus C-*, a. 1468 S. Maurizio, CM.; *-īcīnus*: de *Carexino*<sup>1</sup>, *CAst. Index*, e, con scambio di suff.: *Carexetus*, *-setus* *CAst. Index*, CP.; *-ilio*: in *Cariglono*<sup>2</sup>, BSSS. VI 404. 1281, *-glione*, a. 1769 Chiaverano; Ghea (v. p. 586 n. 2) di *-o*, a. 1676 Quagliuzzo; Colle *Cariondo*<sup>3</sup>, s. XVIII [*karijunt*] Maglione, NL. < NP. o CP.; *Cariglione*, a. 1719 Quagliuzzo; *-e*, s. XIX S. Carlo; *Carione*, s. XVIII Montanaro, CP.; *-ing* (ger-

*-ENIS*, *-IS*, *-INIS*, p. 558 sg.), *CARETOSUS*, *-A* e *CARETENUS*, *CIL*, XII, 1402, *-A*, *coniux Gundobadi regis Burgundionum* (questi due ultimi rifatti al nominativo dai casi obliqui di \**CARETE*, cfr. *CARETA*), allato a *CA-*, *CHARITOSUS*, *-A*, *CHARITENUS*, *-INUS*, *-E* < *CHARITA*, *-E*, *-THE* n. mul., *-AE* genit., *-INI* dat. (Thll.), e *-\*ENIS*, genit., *-\*ENI* dat., v. p. 558 sg. — Un'origine da *Cara*, (*-e*) *-ene* (v. p. 553, 558. s. *-E*, *-ENIS*, e 559 n. 1) si fa più probabile dell'altra da *-ENUS* col raffronto dei numerosi nn. pr. pers. in *-enus* allato a quelle in *-anus* sulle carte medievali e svoltisi amendue da nn. maschili e femminili in *-a* secondo il tipo della declinazione romanza in *-a*, *-ane*, *-ene* continuatrice della latino-greca *-A*, *-Ē(s)* e *-īs*, nomin., *-ĒNIS* e *-ĪNIS*, (v. p. 558 sg.) > ? *-A*, *-ANIS* (v. p. 544-546), rafforzata ed estesa nei suoi esempi medievali dalla coincidenza di simili processi morfologici dell'onomastica germanica (gotica), v. p. 559 n. 1. Cfr. *Bellena* s. *BELLUS*; *Berteina* e *Bertano*, CM. piem. < *Berta*; *Rodenus*, *Rothenus* e *Rodanus*, *Bruckner* 299, < *Roda* NP. femm., *Bruckner* l. c.; v. p. 559 n. 1 e 568 n. 3.

<sup>1</sup> Cfr. *CVE*. 224: *Caresini* allato ai nn. pers. *Carelli* di Val di Non (v. p. 633 n. 1), *Caren-*, *-oncino*, ed ai cognn. *Carizzo*. de *-uza*, *Carosus* [< *CAROSUS*, Thll.] rimandati a *caru* col dubbio espresso in nota che „può trattarsi però di aferesi da *Liutcar* e simili nn. germ., Bianchi *AGIt.* IX, 433<sup>a</sup> mentre per *Caresini* sospetta una connessione con *carex*. — Quanto al suff. cfr. *PURRICINA*, *Dessau*, allato a *PYRRICHUS*, *PYRRHE*, *PYRRUS*, se vale *-ĪN-* e non *-ĪN-*, come dimostrano per *URSICINUS* i riflessi francesi e svizzero accennati a p. 551 n. 1. Ove però è da aggiungersi che nei riguardi di *Maurecenus* e *Lupicenus* l'incertezza dell'accento antico lascia in dubbio se debbano risalire piuttosto a *īcīnus* (*LUPICINUS*, *Dessau*) che a *īcēnus* svoltosi quest'ultimo al nominativo dai casi obliqui di *-iceni* (cfr. *CARICENT* dativo di \**CARICE*, allato a *CARICUS*, *-A*, Thll.) e riuscito poi talora a sostituire l'*īcīnus* di voci comuni come dimostra l'esempio di *pūllīcēnus*, *pūllīcīnus* *REW*. 6820, allato di \**pūllīcīnus* da cui il n. regionale di *Polésine* = *Pullcinum* nelle carte medievali fin dal s. VIII, (v. Olivieri, *Saggio* cit. p. 175 ove postula una base \**pūllīce* [!]).

<sup>2</sup> L'introduzione recente dell'ital. *cariglione* „scampanio“, „cassetta musicale“ dal nfr. *carillon* (< *quaternio* *REW*. 6943) esclude che ne possano dipendere i cognn. suriportati in quanto poggino sull'attestazione antica dello stesso nome fissato come NL.

<sup>3</sup> Cfr. i numerosi nomi locali canav. trascritti *Borronno*, *-ono*, *-e* nelle carte medievali *Borrone*, *Borone* e talora *Borondo* nelle carte e nei catasti recenti.

man.): Lantelinus *Carengus*, BSSS. VIII 19. 1193 VIII 28. 1202; Manuel -us, VIII 89. 1221 V 115. 1226; Ambrosii -ngii, VIII 28. 1202, CP.; -INUS, -A (Thll.); Jacobina *Carina*, a. 1530, Chivasso, CP; Al -o, a. 1648 Chivasso, NL.; Alla, in -a a. 1585, 1725 Muriaglio; = Alla -a, a. 1796 Campo; Alla -a, a. 1590 Rivarolo, NL.; -iscus: Porcinus *Careschus*, Bert. a. 1263 Rivarolo, CP.; -ittus, -a: Jacob *Caretus*, Bert. a. 1263 Agliè; -etto s. XVIII Vidracco; *Carretto* a. 1702 Borgiallo; ? Dominicus *Carretoni*, a. 1558—62 Pont, CP.; Johannes *de Careta* de Paono BSSS. VI 408. 1287 Pavone; Marchisetus *de C-*, VIII 110. 1231; Petrus *de C-*, Bert. a. 1263, CM., -etto, s. XVIII, CP., -a, s. XVIII, CM., S. Giorgio; —\*ottus: Vinard *Carot* (Borgata) s. XIX [ka t' karòt] Corio, NL. < CP.; \*ULUS (cfr. CARULA, Thll.) o -ILLUS (Thll.): *Carellus*<sup>1</sup>, notarius, BSSS. XLIV 165. 1284; -llo, a. 1745 Leyni, a. 1678 Cuorgnè; -el, a. 1562 Ciriè; -eletus, a. 1448, -68 S. Maurizio, CP.; *Carelli* (genit. ?) a. 1554, CP. (?), *Careglio* (< -ei < -ellj, plur.)<sup>2</sup> a. 1692 NC., Volpiano; —unculus<sup>3</sup>: *de Caronglo* CAst. Index, CP.;

<sup>1</sup> Cfr. il NP. *Carellus* di Paolo Diacono raccolto con un „wol hieher“ dal Forst<sup>1</sup> 303 s. carl, ma non dal Bruckner. Il Bianchi AGItt. IX 433, seguito dal Pieri o. c. p. 208, dal Lorenzi in Tridentum VII 1904 p. 308 s. *Carello* e *Carissimo*, NP, e dubbiosamente dall' Olivieri (v. p. 632 n. 1) deduce per accorciamento da *Liuteari*, *Adalchari*, *Ildicari* i nn. pers. *Cari* (genit.), a. 738 e *Carello* di „Casa Carelli“, „terra de filii Carelli“ a. 762 „sebbene *Carus* era personale presso i Romani e questi avessero il ben noto *Marcellus*, un diminutivo in -ellus nel caso nostro non mi sa troppo di romano“ (!). A questo punto il Bianchi dimenticava che allato ai nomi in -ELLUS si ebbe una lunga e vasta fioritura di nomi in -ILLUS quali QUINTILLUS con QUINTULUS e QUINTUS. L'etimo latino verrebbe rafforzato dal raffronto con \**Carilio* < \**Cari*(l)ius < CARILLUS, cfr. Holder I 787 s. CARILIACUS. — Per i piú fardi cognn. su riportati compete un'origine dall' aprov. *cairel*, fr. *carrelet* „quadrello“, REW. 6921 (cfr. „carellus de scloppo“ BSSS. IV<sup>4</sup> 277. 1339), usato a designare occupazioni militari. — Si rimandano all' influenza onomastica del nome di *Carlomagno* e di *S. Carlo* i nn. e cogn. *Carlonus*, -lino, -letti, *Decarlo*, *Decaroli*, *De Carolis* e simili.

<sup>2</sup> Per il NL. *Careglio* a. 1807 di Baldissero oltre che un' origine dal NC. \**Carelli*, può competere una voce canav. affine al prov. *carrei* „Feldweg“ (REW. 1721) ed all' ital. *carreggio*.

<sup>3</sup> Cfr. *homunculus*, v. qui a p. 597 n. 4 s. \**avunculanus* e cfr. i nn. locali: lomb. *Marongia*, fluvius v. *Bonvicinus de Rippa*, ediz. cit., p. 104; viterb. *Castellonclum*, v. P. Egidi, o. c. p. 94, a. 1288; trent. *Castiglionchio*, v. Prati AGItt. XVIII 212; tosc. *Ristonchio*, Pieri o. c. p. 404, (v. qui piú oltre s. RESTUS); *Barunchi*, a. 808, Bianchi AGItt. X 367 < -c(o)lji; *Maionchi* CVE. 162 allato a *Maggio*, *Maggioni*.

— undulus<sup>1</sup>: *Carundūli* (genit.), BSSS. LXXIX 276. 1094, NP.; -UTIUS (n. gent, Thll., e cogn. ?) o -UCIUS: *Carusso*, a. 1720 [*kariūs*] Bairo, NL. < CP.; *Carençonus* (< -enti o) de Romano, BSSS. VI 447. 1296 = Obertus *Carruçonus* de Romano, VI 390. 1278, 449. 1296; Jacobus *Carruçonus* de Monte Neuali, VI 431. 1291; Martinus *Caruhçonus*, V 174. 1240, CP.; Ubertus, Johannes, Jacob de *Carruzano*, Bert. a. 1263 (Mazaello) Caluso, CM. < \**Caruza* (= *Caruccia*), NP. — \**Carabella* (cfr. CARABELLA, n.

<sup>1</sup> Cfr. Bianchi AGIt. X, 368: *Barundulo*, pluries, a. 776, allato a Baronta; *Milundulo*, a. 783, supposto accorciamento di Cammillo, ma cfr. *Milo* (Först<sup>1</sup> 929, Bruckner 286, Schönfeld p. 158 s. Maelo), n. pers. introdotto in Italia dai Franchi; Trauzzi, o. c. p. 95: *Muscundula* allato a *Musca*, nn. pers. Secondo il Bianchi, l. c. „il *d* di *Barundulo*, (-òndo-) non accenna una fase anteriore del *t* teutonico [di *Baronta*, v. qui a p. 574], il quale sarà stato piuttosto tratto alla quantità delle due continue sonore che lo circondano; nel che torna la base *Mauro* a soccorrerci con *Marungulo* (-òngo-), cfr. *poz-zanghera* (-anica [?]), ed altre, e per il primo, come credo, *girandola* (girante)“. Invece che ad -ònto donde -òntolo (cfr. *Lionto*, *Liontolo*, v. p. 574), tali nomi medievali in òndolo risalgono parte ad -undus di ABUNDUS a bundus, JUCUNDUS, iucundus, \*albulundus > biondo (Spitzer), prov. volon ecc. (v. Grandgent. o. c. p. 34) e ad =ondus, variante dialettale già latina, v. J. Brück, *Zur Entwicklung der betonten Vokale im Volkslatein*, in ZRPh. XLI, 1921, p. 574 sgg. (a cui ricondurrei parecchi esempi gallici quali SENCONDUS Holder II, 1483 raffrontandoli con i gall. SENOCUS, v. p. 556 sg.; SENONDA Holder I, 1485), parte ed -on(ū)lus (< -o, -onis) donde i vari esiti 1) -onello > -o(n)ello in \**Mauro(n)ello*: *Murruellus*, *Muruellus*, CAst. 263. 1192, 279. 1199, *Muruellus*, -ellus, f. q. Opizonis Malespine, Cd. Bobbio II, 214, (cfr. il *Moroello* Malaspina di Dante, DC. I, c. 24, v. 145) *Murruellus* de Barrono, BSSS. V, 255. 1256, *Monruellus* Alzatus ambaxator Vercellarum, VIII, 67. 1208, d. Gullielmus de Palode (oggi Parodi Ligure) cum filio suo *Murruello*, BSSS. XCVI, NS. II, II, no. 22, a. 1183. NP.; *Morris Marruellus* de Toirano (l. presso Albenga), HPM. Ch. 2 Index; *Dominicus et Martinus filii q. Anthony Moruelli*, CP., fratres de *Maruellis*, NC., a. 1440 e *Guillelmi Meruelli* (sic) BSSS. IV<sup>4</sup> 528. 1356. Ciriè, CP.; Prati nuovi o *Maruello*, a. 1560, *Maruel* s. XIX, Nole, NL. < CP.; 2) -\*on(o)lo, > -ollo in alcuni esempi di nn. pers. e locali ital. settentr. (quali forse *Pedrollo* CVE, 148 e *Jacobus, Johannes de Ferrola*, CStC. a. 1525 Settimo V.; *Prolla* e *Prolla* CM. frequenti nel Piemonte se da \**Petron(u)la* e toscani (v. Pieri, o. c. p. 45: *Roncolla* = *Roncunula*, a. 961; p. 25 *Verolla*, ecc) quando non risalgano invece a -old (germ.) od a -OLUS; 3) -on(o)lo, -on[d]olo colla epentesi di -d- nel gruppo -n(o)l analoga ai casi di *b* in -m(o)l- (cfr. fr. *trembler*), *r* in -n(e)r- (cfr. fr. *cedre*) e di cui mancano esempi al francese (v. Schwan-Behrens, o. c., § 186 R.) e s'incontrano invece nel toscano (cfr. Pieri o. c. p. 112 s. *Aemilianŭla*: *Migliándola* e vedi dello stesso A. *Topon. d. Valle del Serchio e della Lima* in Suppl. all' AGIt. 5a disp. p. 46 s. Fu-

mul., che il Thll. raffronta con ?CARABUS „in titulo suspecto“, se può invece supporre una traduzione latina di PHILOCALA), \*Carubellu: v. s. PHILOCALUS; — Cara-causa<sup>1</sup>: Odemarius et Caracolsa iugales, BSSS. LXXX 481. 1176; dna. Caracosa, figlia del marchese A. Malaspina, maritata in d. Alberto de Gavi, BSSS. XCVI, NS. II, II 34. 1218 = Na Caracosa de Cantacabra, cantata dal trovatore G. de La Tour, v. E. Bergert, *Die von den Trobadors genannten oder gefeierten Damen*, Halle 1913 in Beih. z. d. ZRPh. XLVI p. 87, NP.; Cara-mica: v. s. MICA.

CASSI-US (n. gent., cogn. e n. sing., Thll.): Johannes Cassius, canon. taurin, BSSS XLV 160. 1171 CP.; -ANUS (Thll.): †. CASTUS, -A (Thll.): magister Castus, Bert. a. 1263 Scarmagno, NP.; -\*E: Casteno, v. p. 568 n. 3.

CATULUS (Thll.)<sup>2</sup>.

sci an ũ la: Fosciandora, con andola, -andora allato agli esiti -ivola, -alla -olla tutti da -an ũ la, v. Pieri, *Topon. della Valle dell' Arno*, passim e p. 405 e Studi Romanzi X, p. 1-5 sgg.). nel veneto (cfr. CVE. 156: Bendulo < Benno 218: Sesennulo, -xendolo diminutivo di Cesano < ven. ze-, zieseno „cigno“ [o di SISINNUS, Dessau]) e nel canav. (cfr. il n. del rio Bana, Banna che nato nel territorio di Balangero, più a valle verso Leynè e Volpiano nei catasti locali del s. XVI, prende nome di Bendola [bëndola] < acanav. baina [cfr. „a molendino de Uberto usque... in baynam“ BSSS. VI, 325, 1263, „baina molendinorum“, „baina resie“ = b. della sega idraulica, „bagina (sic) Virolengi“ a. 1420 e 1482 Chivasso] e più recente baina, bana, bona nomi di corsi d'acqua canalizzati e di stagni, cfr. svizz. bainna „flaque d'eau stagnante“ (Bridel) e v. Jaccard, o. c. s. Bennaz, *Le Bainoz, Bainaz*).

<sup>1</sup> Cfr. afr. chose, aprov. causa „personne, être humain“, bearn. causou „fillette“, ital. cosa, cosetta „dit parfois d'une femme, tantôt comme terme d'affection“ (Pauli, o. c. p. 210) „dna. Cosa, uxor“ BSSS. VI 330. 1264 NP. „Johannes de Cosia“ XLIV 41. 1167, Petrus Coxa XLIV 75. 1180, Cosa, a. 1802 Carema, CM. e CAUSIA „n. mul. barbar.“ [?], CAUSUS, CAUSO, Thll., colle voci ital. cosa, cosone, anche nella loro funzione di nomi fittizi di persone di cui non si ricorda o non si vuol dichiarare il vero nome. Il Meyer-Lübke in Einf.<sup>III</sup> § 259 suppone Cosa accorciamento di Nicolosa, ma il significato di Cosa, quale emerge dai composti con cara, vale a dimostrarne le origini nel senso suesposto.

<sup>2</sup> L'assenza di attestazioni più antiche mi fa rimandare le origini dei sgg. cognn, invece che a CATULUS, a catulus, e col nuovo significato assunto dalle voci ital. cacchio „primi tralci della vite“, abruzz. kakkig, sopraselv. caigl „germoglio“ (AGIt. VII 518, XIII 380, REW. 1771) per cui essi spetteranno fra i cognomi raccolti a p. 537 n. 3: Caglio, a. 1562 Ciriè, Maria Caglia a. 1560; Cayol a. 1692 Volpiano; Anthonius Giargletti alias Cagloti, a. 1556 S. Maurizio; -iotta, a. 1562 Ciriè.

**CELER** (Thll.): *Petrus de Celer*<sup>2</sup>, BSSS. IX<sup>2</sup> 5. 1127, CP.

**CELSUS** (Thll.): †.

**CERIOLUS** (Thll.)<sup>3</sup>: *Johannes Ciriolus*<sup>4</sup>, BSSS LXXX 474. 1174, CP.; *Augustinus de Ciriolis*, CStC. 1419 Cuorgnè, NC; ? *Pian Sarolo, Pianzarolo*, a. 1708 Canischio, NL.

**CERT-US, -A** (Thll.): *Petrus Certus*, Bert. a. 1263 Vialfrè; *C-*, Bert. a. 1263, Scarmagno, Strambino; *Zertus*, Bert. a. 1263 Mazzè; *Zartonus*, Bert. a. 1263 Castellamonte, CP.; —**A**: *Raymundinus Certane*, BSSS. XLIV 28. 1298; *Simon -a*, CStC. a. 1387 Foglizzo, CM.; *Via Sancti Georgii de Campo Certane*, CStC. a. 1387 Foglizzo, NL < CM. o NP.; —**INUS** (Thll.): *Brunus Certinus*, Bert. a. 1263 Rivarolo, CP.

**CERV-US** (Thll.)<sup>5</sup>: *Matheus Cervus*, BSSS. XLIV 124. 1252; *d. Perceval Ceruonus* de Pergamo, potestas Ypor., BSSS. LXXIV 238. 1257 CP.; —**A** (Thll.): *Rainerius de Cerva*, BSSS. VIII 14. 1192; *C-*, a. 1440, 1594, 1760 Ciriè, a. 1745 Leyni, s. XVIII S. Giorgio, a. 1719 Rocca di Corio, a. 1560, 1773 Nole, a. 1422 S. Maurizio, a. 1760 Villanova; *C-* Bret, *C-* Bestianet, *C-*, Fasset, *C-* Fris, *C-* Frisot, *C-* Pedrin, *C-* Perolin, s. XIX Corio; *Petrus Cervanus*, Bert. a. 1263 Rivarolo, CM.; —**ARIUS** (n. gent. Thll., e cogn. ?): ? *Johannes Cervarius*, CP., *Cervarinus*, Bert. a. 1263 Castellamonte, CP.; —**INUS** (Silvagni, no. 629, e **CERVINA** Silvagni, Thll.): *Adam Ceruinus* f. q. Alberti de Albiano, BSSS. V 21. 1192, 60. 1211; *Cerbinus bannitus*, LXXIV 198. 1234 CP.

<sup>1</sup> Cfr. **CELERA**, —**ANA**, —**RITAS**, **CELLERINA**, **CELE-**, cognn. mul., **CELERINUS**, **CELERIO**, **CELERIUS** cognn. vir., Thll., **VELOX**, Dessau; *Celerius* vasallus Didonis comitis, L. Schiaparelli, *I diplomi di Berengario I* no. 117 a. 918, NP.

<sup>2</sup> Meno probabile un'origine da **cellarium** (cfr. *Nicolinus de Celario*, BSSS. V 282. 1258) se vale l'indizio della grafia rispondente ad un'accentuazione sulla prima *e* e l'altro della regolare trascrizione sulle carte medievali latine con *-erio*, *-ario* degli esiti volgari da *-ariu*.

<sup>3</sup> Cfr. **CEREUS** e **cereus** (Thll.).

<sup>4</sup> O qui sarà da **cereum** (> piem. *siri* „cero, cero pasquale“) col significato di „nato il giorno della Madonna della Candelora (cfr. *avenez. el di de nostra Dona Ciriola*)? — O da **cereus** con altri significati (cfr. piem. *siri* „gallo cedrone o gallo di monte ed anche fagiano alpestre“ e l'ital. *ceriuolo* „ciurmatore“)? — O da **cerritulus** < **cerritus** „insensato stravagante“ (REW 1837) > canav. *enserì* „colto da raffreddore“ (cfr. ital. „*accerito* dalla febbre“)?

<sup>5</sup> Cfr. Trauzzi, o. c. p. 95: *Cervus*, *Cerbulo* (cfr. **CERVOLUS** —**A**, Thll.), *Cerbianus* (cfr. **CERVIANUS**, Thll.).

[CHELIDO, n. mul. (e vir., ma raro), gr. χελιδών, „ab ave cognomine quae latine *hirundo* dicitur factum, quod apud Romanos etiam in cognomine quoque libertino transiit“ De Vit, Thll J<sup>1</sup> **Hirůndůla**: *Arundellus*<sup>2</sup> Neuxandus, LXXIV, 235. 1264; *Arundel*, -*ela*, -*ella*, -*ondella*, XLIV 139. 1263 ecc. NP; *Arondello*, a. 1590, 1662, 1750, Rivarolo; *Rondello*, a. 1680. 1739, Ciconio, CP; de *Arundello*<sup>3</sup>, BSSS. LXXIV 21. 1198, 110. 1205, *Arundellum* cum Ualle Cluina, V 108 1223, Castello d'*Arondello* a. 1788. Pecco; = Pian d'*Arondello*, a. 1716 Lugnacco, NL < NP.

**CHRYSANTHUS** (Thll.): *Grisandus*<sup>4</sup> Firini (v. s. FLORUS), a. 1530 Čhivasso, NP.

**CICADA** (cogn. vir. et mul., Thll.): Otto *Cicada*<sup>5</sup>, BSSS. LXXIV, 187. 1225; Guillelmus -*a*, CAst. 985. 1231; Johannes -*e* (genit.), CAst. 925. 1205; Bonifacius *Ciala*, CAst. 1013. 1232; Rofinus *Cyalla*, CAst. 746. 1296; Aldinus *Cicata*, BSSS. LXXX, 471. 1173; Guidonus *Cigada*, LXXX 501. 1178, CPM.

**CICCA** (cogn. mul., CIL V 1422 Aquileia, Thll.)<sup>6</sup> e \***CICCUS**,

<sup>1</sup> Cfr. CHELIDONIUS, n. vir., Thll.; Meyer-Lübke, *Roman. Namenst.* II, 42.

<sup>2</sup> Cfr. afr. *aronde* „rondine“ (REW. 4145 *hirundo*); de *Rondo* s. XV, e *Rondolini* s. XVI, cogn. biellesi.

<sup>3</sup> L'assenza (o mia ignoranza) di attestazioni più antiche di tale nome lascia qui supporre ch'esso rappresenti una traccia dei primi influssi della antica epica francese e dell' afr. *Arondel* „nome di cavalli“ (v. Langlois, o. c. s. v. e cfr. *Roman de Thèbes*, ed. Constans, v. 6655: „Sor *Arondel* sist de Nicole, Qui plus tost cort qu' oiseau ne vole“). Cfr. il nome *Rondel*, *Rondelo* del cavallo dell'eroe Bovo d'Antona e del castello che Bovo si propone d'innalzare in onore del suo cavallo (v. *Bovo d'Antona*, ed. Reinhold, vv. 2522, 2549).

<sup>4</sup> Cfr. Bruckner 261 s. gris (asass., aated.) „grau, greis“: *Chrisantus* a. 763 „wahrscheinlich nicht deutsch“; Trauzzi, o. c. p. 97: *Crisantus*.

<sup>5</sup> Cfr. *cicada* „cicala“; Lorenzi Tridentum VI, 1903, p. 228: *Cigalla*, de -*is*.

<sup>6</sup> Da \**cicca* allato a *ciccum*, cfr. l'ital. *cica* „la buccia sottile delle melegranate“ (= *ciccum* „tenuis pellis inter grana“ Thll., = \**cittum*, cfr. *cittis*, unica forma attestata nelle frasi riportate dal Thll. „*cittis* et *granis* punica mela referta sunt“ e consimili) e „un nulla“ nelle frasi *non saper cica* „non saper nulla“ e simili; aital. *cichino* „pocolino“; ital. *cicca* „avanzo del sigaro fumato“ REW. 1899, *cicco*, *ciccolo*, *cicchino* „piccolo“. — Cfr. *CITUS*, -*o*, *CITTINUS*, -*a*, nn. vir. et mul., e le voci ital. *citto* -*a*, -*ello*, -*a*, -*olello* „ragazzo“ (v. Pauli, o. c., p. 382 sg., che col Diez, Körting, Tappolet, Pianigiani riduce tali voci ed altre dialettali ital. al tedesco *Zitze* = *titta* „tetta“, etimo non accolto però dal REW. che neppur cita tali voci nè sotto il n. 8759 nè sotto altri) < \**cittum*, vedi sopra e più oltre s. *CITUS*; *MICA* „cogn. mul. ex voc. communi *mica*“ e *MICCUS*, -*e*, *MICCINUS*, -*a*, v. più oltre s. *idd.* e s. *PARVULA*, *PITZINNINA*, *PITINNUS* ecc.

•<sup>0</sup>1: *Cicunio*, BSSS. V. 3. 1027, oggi *Ciconio* [sikōñ] NL < \**Cicconj*, plur., v. p. 534; -ulus, -a: Nicolaum *Zicole*, *Cicole* (genit.), notarius, BSSS. VIII, 109. 1231, ego Nicolaus *Cicole*, not., VIII 110. 1231, CM.; — Francischinus *Cicolellus* de Verolengo, not., CStC. a. 1322, -o, a. 1603, *orello*, a. 1648 Chivasso; de -o, -i (genit.), a. 1554, -o, a. 1692 [sikurél] Volpiano, CP.; *Cicoleglio*, a. 1715 Sale; = -elio, a. 1795 [sikuléi] NL. < -elj, plur., NC.

**CICERCULA** (n. pueri, cfr. *cicercula*, Thll.)<sup>2</sup>: Guilelmus *Cisercha* (cfr. piem. *ciserca* „cicerchia“) CAst. 709. 1277, CP.

**CIGNA** (cogn. mul. CIL. V, Pais, Suppl. 823 Como)<sup>3</sup> **CICNUS** e **CY-** (n. et cogn. vir., cfr. *cycnos*, Thll.): — **ittus**: Otinus de *Çigneto*<sup>4</sup>, BSSS. VI, 377. 1275; in loco Strambino apud januam

<sup>1</sup> Cfr. Bianchi, AGItt. X 310 sg. n. 5: „Fino dai tempi longobardici appare non infrequente *Ciccus* e *Cicus* che non hanno che fare col più moderno *Cecco* = *Francesco*, p. es. *Cichula* serva (a. 761), Fridulo f. q. *Ciccuni* (a. 762), Fridulo f. q. *Cichu* (a. 767), Insari f. q. *Ciculi* .... Vi si sente il significato di „piccolo“ mentre le varie forme conducono alla variante latina *ciccum* e *cicum* [?]; cfr. § VIII, 10, l'ant. pis. *cigolo* [< \**[cic]cigolo*, cfr. il NL. friul. *Cicigolis* e ital. *spizzico*, *briccia*] nel Voc. e rifletti che *mica* e *cica*, salvo la diversità dei costrutti, sono sinonimi nell' it.\* Cfr. i cognn. *Cicconi*, *Ciccotti*, *Cicolino*, -i dell'Italia Centrale e i nomi locali tosc. „Curte *Cicula*“ a. 924, „riuo qui dicitur *Cichulo*“ a. 95 (Bianchi o. l. c.), friul. *Cicolo*, castello distrutto presso Carpaccio e *Ciconicco* (v. p. 556 n. 2). L'Olivieri CVE 137, fra gl'ipocorismi di *Francesco* e fra le più disparate genealogie di cognomi che ivi aduna, ha pure: *Cichini*, *Ciccarelli*, *Cicuto*. Fra quegli altri va notato *Ceccon*, -onelli che sarà la stessa cosa, almeno alle origini, con il NP. „ego *Cecco*“ di una carta trevigiana dell' a. 772 (Cipolla, o. c. no. 5). Varrà sin d'allora *Francesco*?

<sup>2</sup> Con **CICERCULA** e **CICERO** „a *cicere*“, Thll., cfr. i cognn. *Cicer*, Bert. a. 1263, C-, a. 1579 Caluso, C-, CAst. 978. 1279, BSSS. XLIII<sup>4</sup> s. XIII—XIV; *Cisar* a. 1599 Rondizzone; *Cicero*, a. 1649 Chivasso e le voci ital. *cecino* e *cecio*, ital. settentr. *cicin*, *cicinòt* usate con senso di tenerezza per „ragazzino“ e che il Pauli, o. c. p. 289 suppone rappresentino con tale loro significato un'evoluzione, anzi una creazione romanza — tale è il titolo della 2a parte del lavoro ove sono riportate — ma cfr., oltre ai suriprotati nel testo e in nota, i NP. *Piso*, a. 715, Bianchi AGItt. X 372, < *PISO*, DeVit; „terra *Pisinnuli*“, a. 730 Bianchi, o. l. c., < *PISINNUS*, *pisinus* „piccino“ e tosc. *pisinno* „id.“, tutti da *pisum* „pisello“.

<sup>3</sup> Cfr. l'ital. *cigno* e PROGNE Πρόχνη, GNIDIUS e CNIDUS, EGLOGE, Seelmann, o. c., p. 346.

<sup>4</sup> Cfr. i cognn. biellesi *Cigna*, -olo, -etti citati ma non dichiarati dal Poma, o. c. p. 18; ven. *Cesano* e *Sesennulo*, -xendolo, v. s. CARUS p. 634, sg. n. 1.

Perrini *Signeti*, V, 70. 1213, Jacobi *Ci-* de Strambino clientis, BSSS. IV<sup>4</sup> 277. 1338, Andreas, Jacobus, Solutor *-i*, CStC. a. 1547, Johannes, Gulielmus, Petrus *-us*, CStC. a. 1438, *-etto*, a. 1753, CP., *de Cignetis*, CStC. a. 1547, NC., Strambino; Bonifacius, Henricus *-us*, CAst. 670. 1198, 663. 1228; *Cignet*, a. 1727 Issiglio; *Signetto*, a. 1792 Mazzè, a. 1786 Candia, a. 1745 Leyni, CP.; — \**ottus*: Petrus, Jacob *Cignotus*, Bert. a. 1263 Strambino; *Zignotus*, Bert. a. 1263 S. Martino, CP.

CIRR-US, -A (cogn. e n. sing., Thll.)<sup>1</sup>: Johannes *de Cerro*, Bert. a. 1263 Rivarolo; Ubertus *de -o*, Bert. a. 1263 Cuceglio; Iulius Cesar *Cerrus*, a. 1586—1636. Verolengo; C-, a. 1562 Ciriè; *Cerro*, a. 1781 S. Benigno, CP.; — ATUS (Otto 770, Thll.): Petrus *Cerato*, Petrus Rublo [=? Rutro], Caput Crosso, Ciscino Bricco, CdBobbio I p. 401 a 1065; Tealdi *Cerai* (genit.) BSSS. IX<sup>1</sup> 31. 1173, S.; Anselmus *Cerratus* de Florano, V 167. 1239, *Ceratus* de Flo-, VI 390. 1278; Franciscus *Cerrati*, CStC. a. 1461 Barbania; Guillelmus *de Cerato* BSSS VIII 28. 1202; C-Fagot, *-atto*, s. XVIII Vidracco; *Cerrato* a. 1718 Lugnacco, CP.; Ubertus, Iohannes *de Ceray*, Bert. a. 1263 Cuceglio, NC.; *Cerratorum* (hospitium), NC. e *Ceratus*, *Cerratus* CP., CAst. 977. 1276 ecc.; S.; — *inus*: *Cerino*, a. 1753 Strambino, CP.; *Ciraini* (< \**Cirra(t)ini*) BSSS. VIII 28. 1202, S.?. — *utus*: *Cerruti* (ab alia [coherent]) BSSS. VIII 88. 1220, NC.; Iacobus, *-us*, Iohannes *Cerutus*, *de Zerruto*, VIII 156. 1277; *Seruti* marescalli, IV<sup>4</sup> 190. 1330; *Cerr-*, *Cerutus*, CStC. a. 1559, 1352 Oglianico; *-rruti* (genit.) de Ciriaco, a. 1440, -82, *-o*, a. 1594, -62 Ciriè; *-i*, (genit.), a. 1556 S. Maurizio, a. 1530 Chivasso; nob. Johannes Anthony *-utti*, a. 1554, *-o*, a. 1692 Volpiano, a. 1743 Cuceglio, a. 1715 Sale, s. XVIII Pertusio; *-uto*, *Cerrutto*, a. 1752, *-utus*, CStC. a. 1502 Valperga; *Ceruto*, a. 1795 Cintano, *-o* di S. Giorgio, a. 1741 Vialfrè; *-i* (genit.) CStC. a. 1433 Strambino; *-tto*, s. XVIII S. Giorgio, CP.; *-i*, a. 1730 Brandizzo, a. 1860 Rivara; *-uti*, a. 1790 Rivarossa; *Cierutti*, a. 1745 Leyni; *Cerrutti*, a. 1781 S. Benigno, NC.; Al *Cerutto*, a. 1682 Prascorsano; *-o*, a. 1791 [*srii*] Busano, NL. < CP.; *Cerruti*, nel catasto

<sup>1</sup> Cfr. *cirrus* < ital. *cèrro* „ciocca di capelli“, *cirratu*s > ital. *cirrato* „ricciuto“.



locale, Alpe, Lago Serrù, Cerrù nelle carte topogr. [li sirù, — sierù] Ceresole<sup>1</sup> NL. < NC.

G. D. Serra.

(Continua)

<sup>1</sup> Il Flechia citato dal Poma, o. c. p. 18 s. *Cerrutus*, de *Ceruto*, -i, *Cerrutti*, dal Pieri in AGIt. XIII 310 s. *Cerù* „uno dei cognomi più antichi e più diffusi in Gombitelli (Lucca)“ e che „in questo dialetto riviene regolarmente a *cerruto*“ derivava dai nomi locali ove abbonda il cerro e da „quei pochi che, derivati dal collettivo d'una pianta, offrono con notevole tralignamento morfologico -uto per -e tum“ e „che spettano pressoché tutti al Piemonte“, i cognn. suriferiti in -uto, utto, -i, e *Cerri*, -etti, -o, -ito, -ini, -onc. Ma un' origine da tali nomi locali sicura per cognn. quali: Michael de la Cerea, BSSS. XLII<sup>2</sup> a. 1278; Sirea, a. 1764 Borgofranco, derivati dal NL. [la srèa] „Cerreta“ presso Ivrea; Ceretto, a. 1678, Cerreti (genit.). de -o, a. 1558, cogn. degli abitanti delle due borgatelle di Alpette: Serj, Seray = Pian del Serray, Cantone del Serraglio, a. 1754, sorte sul territorio detto all'anno 1558 „commune de Cerretis“ o regione di boschi e pascoli comunali assegnata coi diritti d'uso pubblico a nuclei di famiglie che dalla località boscosa (*cerreto*) presero il nome di casato al plurale de *Cerretis* < \* „illi de Cerreto“ donde il NL. Serj pronunziato sul luogo sri (con -i da -ei < -e tum per metafonesi del plurale) della più antica borgatella dei de *Cerreto* (l'altra conserva il nome del l. al singolare Seray [con -ai esito volgare locale di un più antico -ei] perchè più recente e sottratta quindi a quel sistema di condizioni giuridiche che spiega le origini dal plurale dell'altra) — possibile ancora da località dette Cerro per i cognomi suriferiti *Cerrus*, de -o, -o, viene esclusa per i cognn. suriferiti in -utus e varianti, perchè di nomi locali da vegetali, formati in -uto, pari all' ital. *cerruto* „pieno di cerri“, non v'è traccia sicura nel Canavese, all' infuori delle località sucitate le quali riverrebbero perciò ad un' origine dal CP. del proprietario del luogo e non viceversa. — Un' origine da *cerutus* „cerebrosus“ (cfr. CALVENTIUS CERUTUS in CIL. VIII 7267) postulata dall' Olivieri per *Cerrudus*, *Cerudus*, NP. *Cerudello*, e pei cognn. *Cerudello*, *Cerù*, *Cerutti* mi pare esclusa dalla tradizione grafica dell' -rr- e tale esclusione mi pare avvalorata dall' unità di sviluppo morfologico onomastico CER-  
RUS, -ATUS, -UTUS.



XIV.  
CARMEN PRIMO & VNI-GENITVM  
Linguæ Romano-Rumanæ,

*Honoribus*

Fortunâ & Auspiciis Impenetrabilis Dacici Argonautæ,

*Prænobilis Domini*

FRANCISGI PARICII, Papensis &c.

Veteris oculisimiq̄ue in Illustri Enycedinâ,

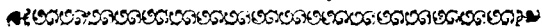
Halicialtri: natum.

**K**Ent seneatate, seründ la voj, Rumanus Apollo,  
La totz, ketz svente 'n Emperacie sedet!  
De unde cunostrice asleptem, si sline: fericise  
De Amstelodam, pren chertz ste 'n omenie tȳpar.  
Legse derapte au dai frumose csetate Geneva:  
Ec̄z vine Franciscus, cinere Leyda, Patri!  
Prindecz mane sorory, cu czești nou ospe: nainte  
Fratzi, fratatzi, Nymphete, jafse curund.  
Domny buny, mary Doctory, Daskele, si bunele Domna,  
Cu patse ej fitz, cu panye si sare, rugem.

Nagy Enyedini Transylv. 1. Junii, A. 1674.

Condidit ex improviso, Amiculus Pariciafter

MICHAEL HALICIVS, Nob. Romanus  
Cruis, de Cáránsebes.



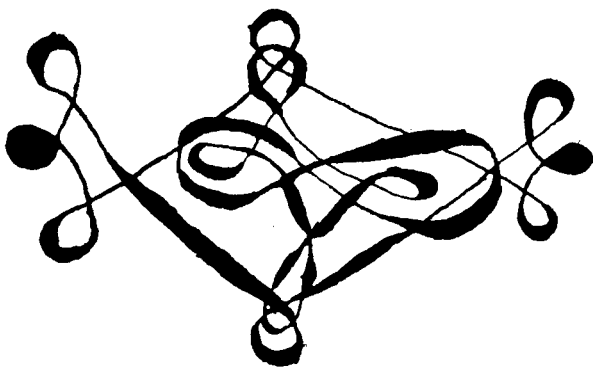
Oda de la 1674 a lui Halici.

Bèbèsh Obscurior Bobury  
 Bècnièsh villicor  
 Bèdè - ad Hæc Frater major nota  
 Bèyècsh. Imporand - Bèstera Upon Fratis  
 Bèyècsh Læno oculornd pp variolas  
 Bèlos Bèlionus Phlegmaticus  
 Bènyèsh Humos acid:  
 Bènyèsh Humos acidens Zygogryphand  
 Bènyèsh -  
~~Bènyèsh -~~  
 Bèlesh. Excorio Decurico  
 Bèlie. Excorians Dextricaris  
 Bèlinè. Occurians Dextricaris  
 Bèlizon Excoriato  
 Bèlony Bor albu  
 Bèlgradul Ungursh Alba Regalis  
 Bèlgradul Turcsh. Alba Iuxta. Taurunus  
 Bèlgradul Ardatulij. Alba Julia  
 Bèl. - Albus Belusagud Quantas  
 Bènièsh Doleo  
 Bènièsh. Agocid aliquo Tracto Curo gero  
 Bènièsh -  
 Bènièsh -  
 Bènièsh -  
 Bèratèsh. Amicus

Hæc mea Musa domo vario sumoni: canbat  
Stulta quomodo sacros capis, Jactas, relietas  
Lenuit: Jactas, quomodo tam curaret annus  
Exul et extorris tali gaudere igni  
Libri, in quo sub marmore, prima dolenda  
Dæra et flevit; mirata est ultima laudet

Hic tenus prona adverte  
Domo parvis Dignatio 62 supra  
Ghilelmo Drantijano. Libij.  
Michael Hales de Caranlebes.

Quod labor hic placeat suscipi, laus sit tibi Amice  
Et supplex oro venias quocumque laboro  
Dextra scriptoris hinc sic Deus omnibus foris.



Carmen Verethlidior quo Gemalem Generos aque  
ac mihistris Adolefcentis - Ad Vahrbm Franck. Sui,  
chim, et tollebat, Lo supra ffgumllthemu Cantfmo  
Sragfmo quarto di 14 Feb

Thurigeri laudent alii convura Baaba

Dehians Juvenum, d'heiasq semm  
Insticuant alij celdas celebrare ingales

Seu praese fimo seu fufiosa veaus

Ibe camm ire invar quo me meli' unchq; dulus

Et hie amor, genius, quo rapit ille meus  
Sed sine te ulterius nunquam mea fana voluptas

Iverit, inguam, non, ulterius sine te  
Salvus adepto Vahrbm, o mea gaudia, Franck

Et fahere inbet teiq; quaterq; Tuis  
Affungat tibi, votis fmo atq; arictum

Et hie veris, vive teiq; diu

Atq; hie non deesse mihi Lux grata fhm

At primo alhms tertia ab unchma

Tempore qua alceino respit tibi nomn et ordi

Al ompe velle fido te gremio ipfa fovet

Non solum hie, alij sunt queis te affat; honore

hie aliquos fona me modo praese mores

Et mmmisse facie fahrbm (Pa apu! fahrb

Losse quoq; fmaned conditromi opus

Quit em













S E R B I A

B U L G A R I A

A L B A N I A

A C A R N A N I A

E T O L I A

A T I C A

P E L O P O N E Z

R O M Â N I A

D U N A R E A

Mitrovița

Prishtina

Vrania

DIACOVO

PRIZREN

Radoviț Bara

Uzita

Egri-Palanca

Cumanovo

SCOPIE

Veles

Istip

Radoviște

Negotin

Demir Kapu

Stanimaca

PARLEAP

MURIHOVA

Florina

VERIA

CASTORIA

Blata

Xirovrad

Calari

Sacisteia

Serfige

Fieri

Gugona

Dimitrios

Chochinopole

Aleptohorio

Disicata

Elasona

Caragialar

Baelar

TARNOVA

Trivas

OSUJARI

LARISA

Tricala

Cardita

ATENA

SOFIA

Dubnița

Areagic

Giurmaia de Sus

Caraciflic

Rasiog

Sofandari

Satra

Bajdova

Cernado

Maleseva

Goldova

Viaschi

Colibi

Petrici

Ramna

Lipas

SEAR

GIURMAIA DE JOS

DE MIRI SAR

SEAR

SARUNA (Salonic)

Elefterohori

Palahori

Caterina

Slighi

Malahra

Carita

Litohori

Laris

Revenikia

Ormita

LERISO

G. CASANDRA

Valla

Casandra

Alar-Pazargic

FILIPOPOLE

Stanimaca

Nevrocop

Viasca

Lopova

Papaski

Ovznie

Ierlis

Lernova

Prosodia

Carita

DRANI

Capliciova

Doxa

Cavala

Xanti

R. Mesta

R. Marita

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

R. Golic

**ROMÂNII** — Localități locuite și de Aromâni

din sudul Peninsulei Balcanice

Scara: 10 50 100 km

Th. Capidan: Români Nomazi



Păstor din Pind în port obicuinuit: cu cățula pe cap și cu sarica flocată pe umeri. Subt sarică vin cunduș-ul, șipunea, džumindanea, cămeașa cu cl'ine și catasarcu. Pe picioare: čoaritș susținuși de calțavete și țăruih'e (opinci) cu naču (vârful îndoit).





Celnic fărșerot din ținutul Vodena îmbrăcat în s arică,  
cund uș, țip une și cealalte.



1



2

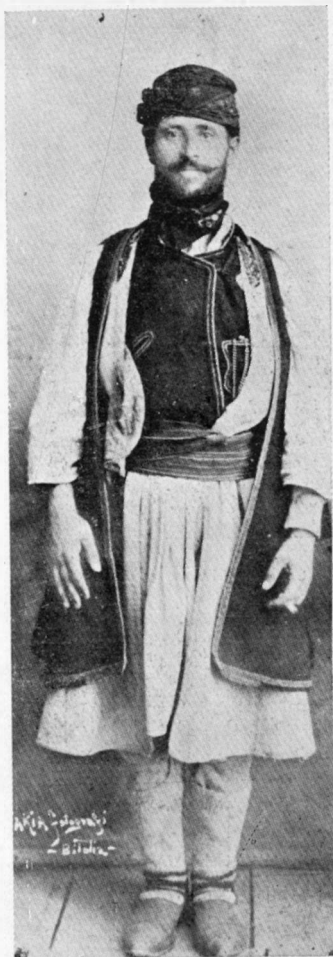


3

Români din Pind îmbrăcați:  
1 în mal'ot, 2 în țipune și 3 în tălăgan.  
(După Wace and Thompson, o. c.)



Păștori din Pind cu portul puțin schimbat,



Români grămusteni din Serbia și din Bulgaria  
cu portul puțin schimbat și cu turban pe cap.





Români din Pind în port de sărbătoare.



Băiat îmbrăcat în mal'ot.  
(După Wace and Thompson *o. c.*)





1928 H. N. A. M. Fotografi  
- BUCUREȘTI -

Români din Pind în port obicinuit.



Români din Veria în port obicinuit.



Fărșeroată cu țăpăre pe cap.



Fărșeroată din Corfu cu port puțin schimbat.





Fărșeroate din Curçao (Albania).



Fărșeroate din Muzachia (Albania).  
(După C. N. Burileanu o. c.)



Fărșeroate din ținutul Vodena.  
(După C. N. Țurileanu o. c.)



Româncă din Pădz (Pind) cu port  
modificat după portul slav.





Româncă din Aminciu (Meșovo) în Pind.

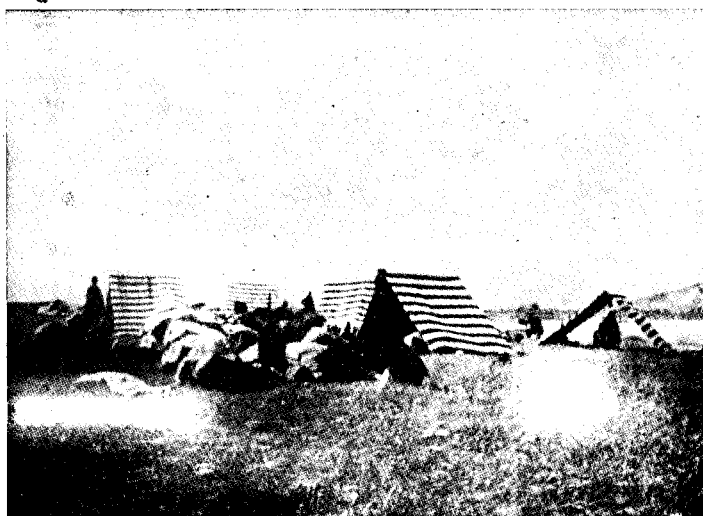


Femei din Samarina îmbrăcate în sarică și dulumă.  
(După Wage und Thompson, o. c.)





Români nomazi adăpostiți în tende (corturi).



Români nomazi adăpostiți în tende.

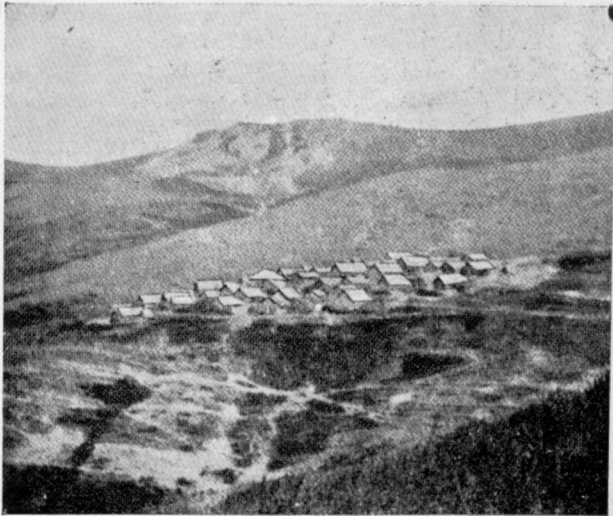
(După Wace and Thompson, o. c.)





Călive (colibe) rotunde la Fărșerojii nomazi din Albania.

(După C. N. Burileanu, o. c.)

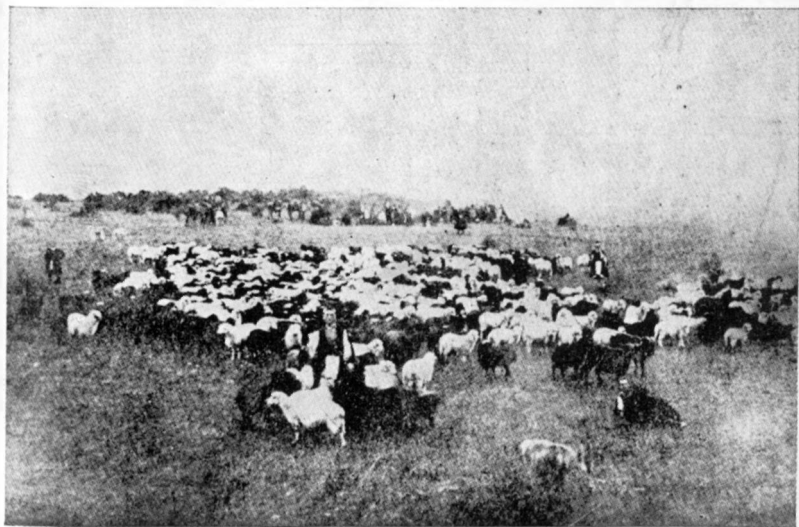


Călive obicnuite la Grămustenii nomazi din Bulgaria.  
(După Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien.*)





**Stănea (stăna) cu cutarlu (țarcul).**  
(După Wace and Thompson, o. c.)



**Plecarea oilor la munte.**  
(După C. N. Burileanu, o. c.)



Tunsul oilor.



Prelucrarea lânei.



Familie din Pind.  
(După Wace and Thompson, o. c.)





Comuna Moloviște.



Comuna Crușova.





Românii chervanagii.  
(După C. N. Burileanu, o. c.)

## Cuprinsul părții 1.

	Pagina
<i>S. Pușcariu</i> , Pour l'organisation du travail scientifique. La fiche internationale. — L'index général . . . . .	1
<i>Al. Procopovici</i> , Principiul sonorității în economia limbii . . . . .	12
<i>Al. Procopovici</i> , Din istoria raporturilor noastre interdialectale . . . . .	38
<i>G. Oprescu</i> , L'activité de journaliste d'Eliade Rădulescu pendant son exil à Paris . . . . .	67
<i>N. Drăganu</i> , Mihail Halici. Contribuție la istoria culturală românească din sec. XVII. . . . .	76
Viața lui Mihail Halici . . . . .	76 -
Psalmii românești ai lui Mihail Halici tatăl . . . . .	85
Activitatea de scriitor a lui Mihail Halici fiul . . . . .	92
Mihail Halici și Valent. Franck v. Franckenstein . . . . .	97 -
Mihail Halici și Francisc Páriz Pápai . . . . .	105 -
Dicționarul lui Páriz Pápai în literatura română . . . . .	109
Anexă: Testamentul lui Mihail Halici . . . . .	163
<i>V. Bogrea</i> , Sfinții-médici în graiul și folklorul românesc . . . . .	169
<i>Th. Capidan</i> , Românii nomazi. Studiu din viața Românilor din sudul Peninsulei Balcanice . . . . .	183
Introducere . . . . .	183
I. 1. Aromânii nomazi . . . . .	184
2. Vechimea nomadismului la Aromâni . . . . .	197
3. Starea actuală a nomadismului la Aromâni . . . . .	218
II. 1. Aromânii păstori . . . . .	254
2. Suirea oilor la munte . . . . .	272
3. Coborârea oilor la șes . . . . .	296
4. Starea actuală a păstorilor . . . . .	307
5. Influența păstorilor aromâni asupra celorlalte popoare balcanice . . . . .	322
6. Păstoritul Aromânilor în toponimia balcanică . . . . .	331
7. Termeni păstorești pierduți din dialect, însă păstrați în limbile balcanice . . . . .	336
Originea cuvintelor . . . . .	339
Considerațiuni finale . . . . .	351
<i>C. Lacea</i> , Sânt în Transilvania așezări de Români veniți din sudul Dunării sau nu sânt? . . . . .	353
<i>G. Giuglea</i> , O problemă de fonetică: Soarta lui <i>e</i> deschis accentuat după <i>r</i> . . . . .	371

	Pagina
<i>Dr. V. Bologa</i> , Terminologia medicală românească a doctorului Ioan Piuaru (Molnár von Müllersheim) . . . . .	383
Introducere . . . . .	394
Limba lui Molnár-Piuaru . . . . .	385
Terminologia medicală . . . . .	386
Înceiere. Concluzii . . . . .	394
<i>C. Diculescu</i> , Elemente vechi grecești din limba română . . . . .	393
I. Introducere . . . . .	394
1. Cercetările și studiile de până acum . . . . .	394
2. Ce înțelegem prin elemente vechi grecești și cum se explică istoricește prezența lor în limba română . . . . .	397
II. Observațiuni generale . . . . .	418
3. Reflexe dialectele vechi grecești . . . . .	418
4. Vocalismul . . . . .	424
5. Consonantismul . . . . .	431
6. Formarea cuvintelor . . . . .	434
III. Domeniile influinței vechi grecești . . . . .	437
7. Păstoria . . . . .	437
8. Agricultură . . . . .	458
9. Vânătoarea și pescuitul . . . . .	462
10. Industria casnică și gospodăria . . . . .	464
11. Arta magică și credințele populare . . . . .	474
12. Anatomia și medicina populară . . . . .	475
13. Flora . . . . .	480
14. Fauna . . . . .	486
15. Natura . . . . .	490
16. Diverse . . . . .	491
17. Toponimia . . . . .	493
Adaose și îndreptări . . . . .	503
Indice . . . . .	506
<i>G. D. Serra</i> , Per la storia del cognome italiano II . . . . .	517
Sulla continuità dell'onomastica latina-romanza nei nomi propri canavesani (e piemontesi) . . . . .	517
I. Carattere non esclusivamente cristiano, ma pagano-cristiano dell'onomastica latina medievale . . . . .	529
II. Continuità territoriale dell'onomastica latina-romanza . . . . .	531
III. Condizioni cui risponde il perseverare della tradizione onomastica latina e Innovazioni indici della sua vitalità nel medioevo . . . . .	536
IV—V. Continuità morfologica e semantica della tradizione onomastica latina nell'onomastica medievale . . . . .	543
Segni e sigle d'uso più frequente e particolare . . . . .	582
Fonti onomastiche di maggior uso a) antiche, b) medievali, c) moderne e loro abbreviazioni . . . . .	583

**DACOROMANIA I, 1920—1921. Pp. 608 + VI . . . (epuizat)**

*S. Pușcariu, Muzeul Limbei Române.*

STUDII: *V. Grecu*, Erotocritul lui Cornaro în literatura românească. — *S. Pușcariu*, Din perspectiva Dicționarului: I Despre onomatopee în limba română. — *N. Drăganu*, Din vechea noastră toponimie. — *S. Dragomir*, Câteva urme ale organizației de stat slavoromâne. — *A. Procopovici*, Eccum. — *Th. Capidan*, Originea vocativului în *-le*. — *V. Bogrea*, Câteva considerații asupra toponimiei românești.

ETIMOLOGII ȘI NOTIȚE LEXICOGRAFICE de *E. Herzog*, *S. Pușcariu*, *G. Giuglea*, *V. Bogrea*, *N. Drăganu* și *C. Lacea*.

ARTICOLE MARUNTE: *S. Pușcariu*, Câteva cazuri de asimilare și disimilare în limba română. — *S. Pușcariu*, Persoana a doua a singularului aorist. — *Th. Capidan*, Calques linguistiques. — *V. Bogrea*, Câteva cazuri de etimologie populară la nume de plante. — *V. Bogrea*, Trei porecle românești. — *V. G. Starkey*, Evoluția lui *en* în după labiale. — *S. Pușcariu*, Un nou exemplar din Evangheliarul lui Coresi (1561). — *S. Pușcariu*, Economia din 1806—de Șincai. — *N. Drăganu*, Un pasaj din Evangheliarul de la 1560—61 al lui Coresi rău înțeles până acuma. — *N. Drăganu*, O rectificare. — *G. Giuglea*, Cazanăa protopopului Popa Pătru din Tinăud. (Bihor). — *Al. Borza*, Material pentru vocabularul botanic al limbii române. Grădini țărănești din Banat.

RECENSII de *S. Pușcariu*, *V. Bogrea*, *P. Cănel*, *G. Giuglea*, *P. Grimm*, *Th. Capidan*, *C. Lacea*, *N. Bănescu*.

REVISTA PERIODICELOR.

CRONICA: *Necroloage* (*A. D. Xenopol*, *Al. Vlahuță*, *Al. Macedonski*, *I. Caragiani*, *W. Wundt*, *E. Thewrewk de Ponor*, *Sp. P. Lambros*, *O. Schrader*, *K. Brugmann*, *C. Salvioni*, *P. E. Guarnerio*, *P. Savy-Lopez*).

ADDENDA-CORRIGENDA. — PARTEA ADMINISTRATIVĂ. — INDICE. — ERRATA.

**DACOROMANIA II, 1921—1922. Pp. 940 + VIII . . . L. 500—**

STUDII: *W. Meyer-Lübke*, Palatalizarea labialelor. — *S. Pușcariu*, Din perspectiva Dicționarului: III Despre legile fonologice. — *S. Șutu*, Strigătele animalelor. Studiu lexicografic. — *Al. Procopovici*, Probleme vechi și nouă. — *R. Vuia*, Originea jocului de Călușari. — *N. Drăganu*, Un fragment din cel mai vechiu Molitvenic românesc. — *G. Giuglea*, Cuvinte și lucruri. Elemente vechi germane în Orientul romanic. — *V. Bogrea*, Cercetări de literatură populară. — *Th. Capidan*, Raporturile albano-române. — *G. Oprescu*, Molière în România. — *S. Pușcariu*, Despre *pre* la acuzativ. — *N. Drăganu*, Catehisme luterane.

ETIMOLOGII de *S. Pușcariu*, *N. Drăganu*, *C. Lacea*, *Th. Capidan*, *G. Giuglea*, *G. D. Serra*, *L. Spitzer* și *V. Bogrea*.

ARTICOLE MARUNTE: *V. Bogrea*, Încă două specimene de gerundiu în *-ure*: imblândure și neputândure. — *V. Bogrea*, În chestia postpunerii articolului. — *V. Bogrea*, O problemă semantică. — *V. Bogrea*, Din Toponimia românească. — *V. Bogrea*, Apucături „științifice”. — *Th. Capidan*, Termeni pastorali de origine română în limbile balcanice. — *Dr. Bitay A.*, O poezie românească a lui G. Șincai. — *Dr. Bitay A.*, Sprijinitorul lui Șincai la Roma, cardinalul de mai târziu Stefano Borgia. — *Dr. Bitay A.*, Ceva despre Paisie Veliciovski și Evghenie Bulgaris. — *Dr. Bitay A.*, De unde

și-a luat G. Asachi denumirea de „Albina românească”. — *Dr. Bitay Á.*, Kicera și Minciol. — *S. Pușcariu*, Notă la pag. 373.

RECENSII de *S. Pușcariu*, *Gh. Bogdan-Duică*, *S. Dragomir*, *M. Ștefănescu*, *G. Opreșcu*, *P. Grimm*, *C. Lacea*, *N. Drăganu*, *V. Bogrea*, *Th. Capidan*, *G. D. Serra*, *G. Giuglea*, *N. Georgescu-Tistu*.

REVISTA PERIODICELOR: 1921. Românești (N. Georgescu-Tistu). Streine (E. Herzog).

CRONICA: *Necroloage* (D. Zamfirescu, I. Scurtu, A. Bârseanu, V. R. Buticescu, T. Pamfil, M. Lupescu, I. A. Scarlatescu, C. Gălușcă, H. Morf, H. Paul, N. G. Politis, O. Asbóth).

RAPORT ANUAL. — ADDENDA-CORRIGENDA. — PARTEA ADMINISTRATIVĂ. — INDICE. — ERRATA.

**DACOROMANIA III, 1922—1923.** Pp. 1157 + X. . . L. €00—

STUDII: *G. Opreșcu*, Eliade Rădulescu și Franța. — *Th. Capidan*, Raporturile lingvistice slavo-române. — *N. Drăganu*, Pagini de literatură veche. — *N. Drăganu*, Conjuncțiile de și dacă. — *P. Grimm*, Traduceri și imitațiuni românești după literatura engleză. — *S. Pușcariu*, Contribuțiuni fonologice. — *S. Pușcariu*, *Lat. libet* în românește. — *V. Bogrea*, Studii de semantică. — *C. Lacea*, Copiștii Psalmirii Scheiene. — *N. Drăganu*, Manuscrisul liceului grăniceresc „G. Coșbuc” din Năsăud și săsismele celor mai vechi manuscrise românești. — *N. Drăganu*, Verbele derivate cu sufixul *-nare* și postverbele lor. — *C. Tagliavini*, Sulla questione della posposizione dell'articolo. — *G. D. Serra*, Per la storia del cognome italiano. Cognomi canavesani (Piemonte) di forma collettiva in *-aglia*, *-ata*, *-ata*, *-ato*. — *G. Kristóf*, Influența poeziei populare române din secolul al XVI-lea asupra lui Balassa Bálint. — *G. Giuglea*, Crâmpete de limbă și viață străveche românească. — *Al. Procopovici*, Doară.

ETIMOLOGII de *W. Meyer-Lübke*, *L. Spitzer*, *S. Pușcariu*, *N. Drăganu*, *V. Bogrea*, *C. Lacea*, *Th. Capidan* și *G. Giuglea*.

ARTICOLE MARUNTE: *S. Pușcariu*, Forma de conjugare „ei face”. — *S. Pușcariu*, Schimbarea accentului în „aud”. — *S. P.* Notiță. — *S. Pușcariu*, Note la pag. 561 ș. u. — *Bitay Á.*, Sprijinitorul lui V. Moga: Gheorghe Bánffy (1747—1822). — *Bitay Á.*, O poezie românească a lui Gh. Șincai. — *Bitay Á.*, Contribuții la viața lui Nicolae Milescu Spătarul. — *Bitay Á.*, Câteva observări la pp. 550—560. — *Bitay Á.*, Gheorghe Buitul. — *Bitay Á.*, Ceva despre protopopul Popa Pătru din Tinăud (Bihor). — *Bitay Á.*, Dicționarul în zece limbi al lui Calepinus și filologia românească. — *Bitay Á.*, Încă odată Minciol. — *M. Roska*, Date referitoare la cheștiunea cuvântului „vlach”. — *Econ. D. Furtundă*, „Urmare lui Christos” în românește. — *C. Lacea*, Contribuție la minine formate cu articolul prepozitiv. — *C. Lacea*, Contribuție la Bibliografia studiilor sufixelor românești. — *V. Bogrea*, Din nomenclatura calului. — *V. Bogrea*, Note semantice. — *V. Bogrea*, *Cordun*. — *V. Bogrea*, Originea pol. „multan”. — *V. Bogrea*, Din sinonimica lui „Drac”.

RECENSII de *S. Pușcariu*, *C. Tagliavini*, *V. Bogrea*, *Th. Capidan*, *C. Lacea*, *G. Bogdan-Duică*, *N. Drăganu*, *G. D. Serra*, *G. Giuglea*, *N. Georgescu-Tistu*.

REVISTA PERIODICELOR: 1922. Românești (N. Georgescu-Tistu). — Streine (S. P.).

CRONICA: *Necroloage* (D. Onciul, Dr. C. Diaconovich, N. N. Beldiceanu, H. Frollo, N. Dracea, E. G. Parodi, V. Jagić, I. U. Jarnik, C. Révai).

RAPORT ANUAL. — ADDENDA. — INDICE. ERRATA.

**DACOROMANIA IV, 1924—1926. Partea 1. Pp. 650+IV L. 450—**  
**Partea 2 (supt presă) . . . . . L. 450—**

ETIMOLOGII de *W. Meyer-Lübke, L. Spitzer, S. Pușcariu, N. Drăganu, G. Kisch, C. Lacea, V. Bogrea.*

ARTICOLE MARUNTE: *V. Bogrea*, Contribuții onomastice. — *V. Bogrea*, Din onomastica folklorică. — *V. Bogrea*, Din sinonimica „Dracului”. — *V. Bogrea*, Din terminologia calului. — *V. Bogrea*, Contribuție la studiul onomatopeelor românești. — *V. Bogrea*, O străveche formulă de exorcism în descântecelor noastre. — *V. Bogrea*, Etimologii populare. — *V. Bogrea*, Mărunțișuri. — *V. Bogrea*, Postscriptum la „Sfinții-medici”. — *N. Drăganu*, Despre ce Psaltire și Liturghie vorbește Pavel Tordasi la 1570? — *N. Drăganu*, Iarăși „de” și „dacă”. — *Th. Capidan*, Sărăcăcianii. Studiu asupra unei populațiuni românești grezitate. — *C. Lacea*, Bibliografie și literatură veche. — *C. Lacea*, Bibliografie veche. — *V. Bologa*, Intre filologie și medicină. — *I. Mușlea*, Un „Tatăl nostru” necunoscut (1684). — *L. Spitzer*, frz. *une folie à nulle autre seconde.*

CARTI ȘI REVISTE. Recensii și dări de seamă de *M. Lipăneanu, Dr. V. Bologa, C. Tagliavini, A. P. Arbore, Șt. Pașca, V. Bogrea, N. Drăganu, Al. Procopovici, C. Lacea, P. Nișca, R. Paul, I. Costea, I. Gherghel, N. Georgescu-Tistu, T. Iordănescu, I. Chinezu, P. P. Panaitescu, Th. Capidan, Șt. Bezdechi.* — Pe marginea cărților de *S. Pușcariu.* — Revista revistelor streine (*E. Herzog, N. Georgescu-Tistu*) și române (*M. Lipăneanu*).

CRONICĂ. — RAPORT ANUAL. — ADDENDA-CORRIGENA. — INDICE. — ERRATA.

---

### **BIBLIOTECA DACOROMANIEI, condusă de S. Pușcariu.**

- No. 1. *G. Bogdan-Duică*, Istoria literaturii române moderne: Intâii poeți munteni. Cluj, „Ardealul”, 1923. Pp. 317. VIII. . . L. 200
- No. 2. *A. Bena*, Limba română la Sașii din Ardeal. Studiu filologic, Cluj, „Ardealul”, 1925. Pp. 44. . . . . L. 25
- No. 3. *Dr. E. Precup*, Păstoritul în Munții Rodnei. Cu 7 clișee. Cluj, „Ardealul”, 1926. Pp. 58. . . . . L. 80

---

**PREȚUL: Lei 450—**